OAK ST. HDSF

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
054
RER
1901²

This book has been DIGITIZED
and is available ONLINE.

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/larevuemondiale00fino

LA REVUE

(ANCIENNE REVUE DES REVUES)

Directeur-Rédacteur en chef : JEAN FINOT

VOLUME XXXVII

1901

(DEUXIÈME TRIMESTRE

PARIS

12, Avenue de l'Opéra, 12

INDEX GÉNÉRAL

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES ARTICLES

ANNÉE 1901. — 2e TRIMESTRE

A

Aérienne (Nouveaux progrès de la navigation) en France et à l'étranger, 518.
Albert Engstroem, 531.
Amour (L') et la famille dans le monde des oiseaux, 204, 317.
Amours d'un jour, poésie, 60.
Analyses des Revues françaises et étrangères, 101, 204, 330, 448, 561, 679.
Ancienneté (L') du Nouveau-Monde, 52.
Anglican (Un), 82.
Art (L') devant le Socialisme, 129.
Artistique (Le Prolétariat), 117
Aventure (Etrange), nouvelle, 311.

B

Bashkirtseff (Nouveau journal inédit de Marie), 619.

C

Calendrier (Projet de réforme du), 233.
Caricatures politiques, 114, 229, 345, 461, 578, 689.
Celle qui aimera toujours, poésie, 628.
Charmettes (Les) et l'idylle amoureuse de Jean-Jacques, 414.
Chinoise (La mentalité), 369, 509.
Comment mesurer la sensibilité, 549.
Conquêtes (Les deux nouvelles) de la Sérothérapie, 268.
Contre l'orthographe, 65.

D

Daumier (Honoré), 645.
Dauphin (Un faux) et la police du roi Louis XVIII, 499.
Débuts (Les) inconnus d'Emile Zola, 614.
De la place que la Poésie doit avoir dans la vie, 465.
Deux chapitres inédits de « Résurrection », 610.
Domaine (Le) forestier colonial de la France; sa décadence, 280, 402.

E

Edison (La nouvelle merveille d'), 442.
Emile Zola (Les débuts inconnus d'), 614.
Enchantement (Le soir d'), poésie, 59.
Enfants (La fin des), 307.
Engstroem (Albert), 531.
Enquête (Réflexions sur l'), 608.
Epopée (L') française et la reine Wilhelmine, 20.
Etrange aventure, 311.

F

Fabrique (Paris) centrale des réputations littéraires, 274.
Famille (L'Amour et la) dans le monde des oiseaux, 204, 317.
Faux (Un) dauphin et la police de Louis XVIII, 499.
Femmes (Les) de la Renaissance, Vittoria Colonna, 139.
Feu (La chanson du), poésie, 627.
Fil (La lumière sans), 61.
Fin (La) des enfants, 307.
Forestier (Le domaine) colonial de la France; sa décadence, 280, 402.
Froid (Le), 540, 654.

H

Histoire du Luth (Le Pipaki ou l'), 165.
Historique (Revue), 299.

I

Idylle (Les Charmettes et l') amoureuse de Jean-Jacques, 414.
Il est jeune, poésie, 629.
Impressionisme (La revanche de l'), 379.
Inédits (Deux chapitres) de « Résurrection », 610.
Italie (Le mouvement littéraire en), 672.
Intellectuel (Le couple) dans le roman russe, 192.

J

Jean-Jacques (Les Charmettes et l'idylle amoureuse de), 414.
Jeunes (La littérature des) et son orientation actuelle, 36.
Jeunesse française (Les Tendances sociales, politiques, religieuses de la), 581.
Jour (Amour d'un), poésie, 60.
Journal (Nouveau) inédit de Marie Bashkirtseff, 619.

L

Langue (La) parlementaire, 1.
Ligue (La) des Rois, 349.
Littérature (La) des jeunes et son orientation actuelle, 36.
Livres français (Revue des derniers), 94, 212, 552, 666.
Louis XVIII (Un faux dauphin et la police du roi), 499.
Lumière (La) sans fil, 61.
Luth (Le pipaki ou l'histoire du), 165.

M

Martyrologe (Le) polonais en Prusse, 482.
Mentalité chinoise (La), 509.
Mesurer (Comment) la sensibilité, 549.
Merveille (La nouvelle) d'Edison, 442.
Moteur (Le nouveau) solaire, 291.

054
REV
1901

Mouvement littéraire (Le) en Italie, 672.
Musicale (Revue), 445.

N

Navigation aérienne (Nouveaux progrès de la) en France et à l'étranger, 518.
Nécessité absolue, nouvelle, 429.
Nouveau journal inédit de Marie Bashkirtseff, 619.
Nouveau-Monde (L'ancienneté du), 52.
Nouveau (Le) moteur solaire, 294.
Nouvelle (La) merveille d'Edison, 412.
Nouvelles (Les deux) conquêtes de la Sérothérapie, 268.

O

Oiseaux (L'amour et la famille dans le monde des), 201, 317.
Orthographe (Contre l'), 65.

P

Paris, fabrique centrale des réputations littéraires, 274.
Parlementaire (La langue), 1.
Patriotisme (Le) russe, 247.
Pensées inédites sur le sens de la vie, 364.
Pipaki (Le) ou l'histoire du luth, 165.
Poésie (De la place que la) doit avoir dans la vie, 465
Poésies : Le soir d'enchantement, 59.
— : Amour d'un jour, 60.
— : La chanson du feu, 627.
— : Celle qui aimera toujours, 628.
— : Il est jeune, 629.
Polonais (Le martyrologe) en Prusse, 482.
Projet de Réforme du Calendrier, 233.
Prolétariat (Le) artistique, 117.
Prophétique (La valeur) du rêve, d'après la psychologie contemporaine, 630.
Psychologie de la Pudeur, 392.
Pudeur (Psychologie de la), 392.

R

Réflexions sur l'enquête, 608.
Renaissance (Les femmes de la), Vittoria Colonna, 139.
Réputations littéraires (Paris, fabrique centrale des), 274.
« Résurrection » (Deux chapitres inédits de), 610.
Revanche (La) de l'impressionnisme, 379.
Rêve (La valeur prophétique du) d'après la psychologie contemporaine, 630.
Revue des derniers livres français, 94, 212, 552, 666.
Revue historique, 299.
Revue musicale, 445.
Rois (La ligue des), 349.
Roman russe (Le couple intellectuel dans le), 192.
Russe (Le patriotisme), 247

S

Salons de 1901 (Les). La Revanche de l'impressionnisme, 379.
Sens de la vie (Pensées inédites sur le), 364.
Sensibilité (Comment mesurer la), 549.
Sérothérapie (Les deux nouvelles conquêtes de la), 268.
Socialisme (L'art devant le), 129.
Solaire (Le nouveau moteur), 294.

T

Tendances (Les) sociales, politiques et religieuses de la jeunesse française, 581.
Théâtre (Le) et la Vie, 96, 324, 557.
Tigrane Yergate, 149.

U

Un Anglican, 82, 180.
Un faux dauphin et la police du roi Louis XVIII, 499.

V

Valeur (La) prophétique du rêve, d'après la psychologie contemporaine, 630.
Vie (Le théâtre et la), 96, 324, 557.
Vie (De la place que la poésie doit avoir dans la), 465.

W

Wilhelmine (L'épopée française et la reine), 20.

Y

Yergate (Tigrane), 149.

ANALYSE DES REVUES

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Revues Allemandes, 220, 454, 686.
— Anglaises et Américaines, 106, 336, 566.
— Art (d'), 112, 341, 572.
— Espagnoles, 221, 573.
— Françaises, 101, 214, 330, 448, 561, 679.
— Hongroises, 222.
— Italiennes, 113, 342, 574.
— Japonaises, 223, 456.
— Néerlandaises, 226, 440, 687.
— Polonaises, 344, 575.
— Russes, 227, 576.

380305

Table des Auteurs

A

Allais (*Henri*), 499.
Almeras (*Henri d'*), 614.
Aubusson (*Magaud d'*), 204, 317.

B

Bainville (*Jacques*), 603
Bashkirtseff (*Marie*), 619.
Bazalgette (*Léon*), 598.
Bazire (*Henri*), 588.
Beaunier (*André*), 599.
Bérenger (*Henry*), 96, 324, 557.
Boncour (*J.-Paul*), 591.
Bongrand (*Jules*), 589.
Bonnet (*Jules*), 20.
Buffenoir (*Hippolyte*), 414.

C

Caye (*Georges*), 523.
Caze (*Dr L.*), 61.
Charles (*J. Ernest*), 1.
Charpentier (*Léon*), 165.
Choisy (*Gaston*), 672.
Collaborateurs de la Revue, 552, 666.

D

Deherme (*Maurice*), 593.
Dick May, 212.
Dubuc, 594
Dumoulin (*Maurice*), 299.
Dussoulier (*Paul*), 583.

F

Flammarion (*Camille*), 233.

G

Girod-Genet (*Lucien*), 280, 402.
Gregh (*Fernand*), 604.

J

Jeunesse (*Ernest La*), 604.
Jourdain (*Frantz*), 645.

K

Kahn (*Gustave*), 36.
Karageorgewitch (*Prince* B.), 531.
Korolenko (*Wladimir*), 429, 540, 654.

L

La Rochefoucauld (*Comte Gabriel de*), 82, 180.
Latouche-Tréville, 52.
Le Blond (*Maurice*), 606.
Letourneau (*Ch.*), 369, 509.

M

Magre (*Maurice*), 607.
Mamine (*D.*), 307.
Marcel (*Pierre*), 117.
Mauclair (*Camille*). 129, 379.
Mélinand (*Camille*), 392.
Montfort (*Eugène*), 609.
Müntz (*Eugène*), 139.

N

Neuville (*Dr A. de*), 549.
Norvins (*L. de*), 349.

P

Parsons (*Léon*), 596.
Pelissier (*Georges*), 94.
Perdriel-Vaissière, 59.
Pieron (*H.*), 630.
Plommet (*Henri*), 585.
Potocki (*Antoine*), 482.

R

Renard (*Auguste*), 65.
Réveillaud (*J.*), 583.
Richou (*Jean*), 587.
Romme (*Dr R.*), 268.
Roux (*G.*), 294, 442, 530.

S

Sangnier (*Marc*), 598.
Sawitch (*G.*), 247.
Saint-Georges de Bouhélier, 601.
Souday (*Paul*), 445.
Stapfer (*Paul*), 274, 465.
Starkoff (*Véra*), 192.

T

Tolstoï (*Léon*), 364, 610.
Trarieux (*Gabriel*), 607.

V

Vacaresco (*Mlle Hélène*), 627.
Vaschide (*N.*), 630,

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

LA LANGUE PARLEMENTAIRE

Qu'il existe vraiment une langue parlementaire, c'est ce dont il n'est pas permis de douter. Et il faudrait, au contraire, être surpris qu'il n'y en eût pas. Le Parlement, en effet, avant d'être une assemblée législative est une sorte de groupe social composite; c'est donc par un phénomène normal qu'il se constitue une langue particulière comme font, volontairement ou involontairement, tous les groupes sociaux. Oui, chaque groupe social a un vocabulaire spécial créé par la spécialité même des objets dont il s'occupe; et ce vocabulaire spécial suscite bientôt une syntaxe spéciale et l'un et l'autre engendrent une langue spéciale. Mais comme le Parlement est, en somme, le lieu où se rencontrent, où aboutissent tous les objets d'études, tous les sujets de discussions, comme il est l'endroit où s'opère, pour les insinuer dans les lois, une vulgarisation universelle des questions qui accaparent l'attention et absorbent l'esprit des hommes, il est naturel que tous les vocabulaires, toutes les langues le traversent, y déposent des alluvions qui, accumulées, forment — avec des éléments assez hétérogènes et se combinant comme ils peuvent, s'ils peuvent — la langue parlementaire.

Si les divers sujets à l'étude desquels se consacre le groupe parlementaire expliquent ces alluvions de mots, de phrases, de tournures et de constructions grammaticales dans la langue que les politiciens parlent, il est évident que l'extraordinaire diversité des origines de ces politiciens accentue encore, pour ne pas dire qu'elle l'aggrave, l'hétérogénéité et par conséquent, l'originalité de la langue politique. — Diversité des origines sociales. Le parlement est un agrégat singulier de propriétaires, d'ouvriers, de paysans ou d'industriels, d'avocats, de professeurs, de prêtres, ou d'ingénieurs, et même de savants, de médecins ou de pharmaciens, et chacun de ces individus emploie le vocabulaire, parle la langue du paysan, de l'iugénieur, du pharmacien, du médecin, etc., ce qui, en fin de compte, incline chacun à parler une langue de sous-vétérinaires. Il parle cette langue quel que soit le sujet sur quoi il parle. Le médecin parle de conseillers prudhommes avec un langage de médecin; c'est avec un langage d'ingénieur que l'ingénieur parle de bons d'importation, comme le marin s'exprime sur les grèves en termes usités dans la marine, comme l'homme d'esprit, si son groupe social avait quelque mandataire au Parlement, parlerait de l'industrie des betteraves avec le langage de l'homme d'esprit. — Diversité des origines locales. Toutes les provinces de France sont représentées au Parlement. Et ces représentants bizarres à qui la centralisation parisienne n'enlève

point leur originalité terrienne, apportent à la Chambre toutes les expressions locales comme tous les accents locaux. Et voilà de quoi composer une langue parlementaire très significative en sa variété!

On dira d'ailleurs qu'au cours de l'histoire, cette langue parlementaire se transforme — ce qui prouve bien qu'elle existe. On dira que l'éloquence parlementaire d'aujourd'hui est toute différente de l'éloquence parlementaire de 1820, de 1830, de 1848, qu'elle a non seulement des gestes, des attitudes, des intonations, mais encore qu'elle emploie des formes, des mots différents. Cela est vrai, et les raisons de cette évidente transformation sont trop nombreuses et trop facilement saisissables pour qu'il y ait lieu d'y insister. Cette transformation de la langue oratoire des parlements est le premier témoignage, la preuve des modifications mêmes de l'esprit public, de l'âme nationale.

Mais je n'ai pas dessein d'étudier ici les causes de l'existence d'une langue parlementaire, ni pourquoi cette langue évolue et se métamorphose au cours des années. L'objet que je me propose est moins vaste, plus précis. Je veux observer et faire observer ce que deviennent, dans la langue dont les politiciens ont coutume de se servir, les mots et les règles dont l'ensemble constitue notre langue. Je veux, en somme, étudier la langue parlementaire dans ses rapports avec la langue française. C'est de la philologie comparée, ni plus ni moins. Et d'abord il convient d'affirmer que l'une de ces langues, en dépit des apparences, conserve encore des rapports avec l'autre. Oui, parmi et malgré des déformations étranges et de toutes sortes, des rapports accessoires et lointains persistent entre les deux. Il est incontestable que les politiciens sont extrêmement ignorants de la langue française. Si on les accuse d'avoir un penchant à parler de tout sans en rien savoir, il faut aussi constater en eux une tendance irrépressible à tout dire incorrectement, et même, à communiquer à leurs incorrections hardies — d'une hardiesse qui s'ignore — une apparence perpétuellement comique. Mots détournés de leur signification réelle, assemblage arbitraire d'expressions incohérentes, phrases, périphrases, métaphores désordonnées, ensemble d'incorrections de toutes catégories et traditionnelles, que le jeune parlementaire emprunte avec déférence du parlementaire plus ancien : voilà ce dont est faite la langue parlementaire, l'incorrection sous toutes ses formes et tous ses aspects, avec toutes ses complications et tous ses perfectionnements et raffinements possibles, est le vice constitutionnel de la langue des politiciens. Cela est tellement vrai que si nous cherchons, pour les donner en exemple, les incorrections les plus magnifiques et, par conséquent, les plus caractéristiques, nous les découvrons le plus fréquemment, et nous les découvrons en foule dans les discours des parlementaires les plus illustres, et même, ou surtout, des parlementaires qui affectent très volontiers de posséder une culture littéraire complète et profonde. Gambetta, de Freycinet, Léon Bourgeois, Pelletan, Viviani, d'autres encore nous fournissent une multitude d'incorrections de toute beauté. Il n'en faut rien conclure contre

eux (1), mais constater que c'est là une preuve irréfutable que les politiciens sont naturellement enclins à exprimer leurs idées en une langue essentiellement irrégulière qui, à la vérité, ne présente qu'un très petit nombre de caractères communs avec la langue française. Le mal est grand parce que les politiciens, inhabiles à exprimer complètement leurs idées, en arrivent à se contenter d'idées incomplètes. Leur ignorance de la langue française les entraîne à l'insuffisance de leur pensée politique.

*
* *

Si je m'appliquais à écrire comme les politiciens parlent, je devrais dire immédiatement à la façon de l'un d'eux : « Je veux présenter « quelques observations sur un fait qui semble dominer le fond de « ce débat. » Ce fait qui domine le fond, sans que cela ne l'empêche de dominer la surface du débat, le voici : l'armature même de leurs développements oratoires est faite de formidables incorrections. Veulent-ils commencer un discours, le terminer, joindre les parties de l'argumentation, préciser un détail, annoncer simplement qu'ils vont les préciser, ranimer l'attention mourante des auditeurs... en d'autres termes, veulent-ils exprimer une de ces idées qu'on est conduit à exprimer avec des mots identiques cent fois en un jour, vingt fois en un discours, les expressions qu'ils emploient, qu'ils produisent et qu'ils reproduisent sont immanquablement des incorrections essentielles. Et plus ces expressions, donc plus ces incorrections varient, plus elles s'aggravent.

D'abord ils « posent des questions ». Et je n'y vois aucun inconvénient. Mais leur est-il permis de dire après M. Viviani : « Je voudrais « poser les termes de la question... » Si la question, en français, a des termes, je ne crois pas qu'on puisse poser les termes de la question. Quoi qu'il en soit, M. Cunéo d'Ornano a dessein de « soumettre une question au gouvernement, et M. Ribot affirme : « Je pose la question sur « son véritable terrain. » Mais quand un député explore le terrain véritable sur lequel est posée la question, il s'aperçoit bien vite que : « la question a des côtés. » Alors, il les « aborde ». Il parle volon-

(1) Il est possible, au surplus, que je cite peu d'orateurs des partis conservateurs, antirépublicains. Mais cela est tout naturel. Les orateurs de ces partis sont de moins en moins nombreux. Ils vivent la vie parlementaire avec une activité médiocre et insuffisante pour qu'ils puissent vraiment adopter la langue propre des politiciens qui sont assidûment politiciens et ne veulent être que politiciens. En outre, leurs orateurs habituels (de Mun, Jacques Piou, Cochin) pratiquent encore l'éloquence littéraire, académique. Ils parlent à peu près comme des livres puisque, en effet, leurs discours sont écrits (etc., etc.). Si donc, étudiant la langue parlementaire, je constate surtout les délits flagrants de M. Viviani, ou Pelletan, ou de Freycinet..... il serait, je le proteste, excessif d'affirmer que leurs principes sont d'autant plus mauvais que leurs expressions sont moins irréprochables. Oui, sans doute, cette affirmation serait puérile en son exagération. Aujourd'hui les partis politiques et sociaux ont assez d'argument à s'opposer les uns aux autres pour qu'il ne soit pas nécessaire d'invoquer contre ceux-ci ou contre ceux-là la forme même dont leurs idées sont revêtues.

tiers du « côté politique de la question ». Ailleurs, il dit : « Il est « dangereux d'aborder les questions économiques par le petit côté. » C'est donc par le grand côté qu'il faudra opérer cet abordage. Mais là, que d'obstacles! En effet, « de quelque côté qu'on prenne la ques- « tion » — et vraiment, on ne sait par quel côté ou par quel bout la prendre, — on s'aperçoit que « cette question touche à des intérêts mul- « tiples ». Contacts fâcheux! Et qu'en résulte-t-il? Hélas! « nous som- « mes, en ce qui touche ce point, dans une situation extrêmement « difficile ». Les points de la question, les côtés de la question ou bien les branches de la question, car comme dit Gatineau : « La cessation « de poursuites n'est pas une branche de la grande question de l'am- nistie. » Points, côtés ou branches, comment se tirer d'affaire! Le plus sage serait de s'abstenir. Et au lieu de « prendre la parole dans une question », on constaterait simplement : « l'apaisement se fait sur ces questions ». Il faut bien, en effet, que, dans le langage parlementaire, l'apaisement se fasse sur quelque chose, sur un point, sur un côté, sur une question, ou sur autre chose. M. de Freycinet, qui est philosophe. vous dira : « Nous croyons meilleur de ne pas pour- « suivre en ce moment la solution de cette question. » Effectivement, une poursuite est toujours pénible, et particulièrement la *poursuite d'une solution*. Au surplus, une poursuite pareille pourrait ne pas aboutir puisque, comme le dit M. Viviani : « Jamais loi ne souleva, « dans un ordre si élevé, au point de vue juridique, politique et social, « tant de questions complexes et délicates ». A être soulevées par la loi dans un ordre si élevé, les questions risqueraient fort de tomber de haut. Il faut donc s'entendre : tout le monde aspire à s'entendre. Ainsi, « je suis sûr d'être d'accord avec votre propre sentiment « en vous demandant de déclarer que non seulement vous n'avez « pas tranché la question dans un sens opposé au nôtre, mais « encore que... » car on peut trancher les questions, et les tran- cher dans des sens différents : d'ailleurs, on emploie pour les mieux trancher, le scapel de l'analyse... Mais on se lasse de tout, même de « trancher des questions »; il peut être plus agréable de « trancher une situation ». M. Dussaussoy nous y convie : « Messieurs, « mon amendement est modeste. Je trouve son origine dans une « situation qui malheureusement n'a pas été tranchée. » Finissons-en puisque, d'autre part, « la commission est saisie d'une question considérable ». Ah! puisse-t-elle revenir de son saisissement ? et puisque M. Waldeck-Rousseau, qui ne fait jamais rien comme les autres, se met à « établir la genèse de la courbe décrite par la ques- « tion ». La genèse d'une courbe que décrit une question : O langue parlementaire, ô poésie! Au reste, « quand les grosses questions « de douanes se présenteront », il faudra être prêt à accueillir ces bonnes grosses questions. Finissons-en, ai-je dit, avec ces questions! Mais n'omettons pas cette heureuse et audacieuse combinaison de mots qui n'a pas médiocrement contribué à la fortune politique de M. Mougeot : « On veut nous faire voter sous le « régime de l'inexac- titude de la position de la question! » Comparez et jugez!

Mais les questions appellent les problèmes, « les questions com-« plexes, les redoutables problèmes ». Et « de quelque côté qu'on « tourne ou qu'on retourne les problèmes » (Gambetta), ce n'est pas une petite affaire. C'est pourquoi l'orateur s'écrie : « Je rentre dans le débat » à moins qu'il ne dise : « J'entre dans l'examen ». Il assure : « Je veux m'enfermer exclusivement dans les explications qui me « sont demandées ». Il risque de n'en pas sortir. Il en sort cependant puisque qu'un autre reprend : « L'orateur aurait dû se renfermer « dans la critique qu'il adresse au gouvernement ». Est-il plus agréable d'être enfermé dans une critique ou dans une question que dans le glorieux dilemme de M. Charles Dupuy? Mais M. Léon Bourgeois, prouvant qu'on peut aussi être renfermé dans un point, déclare : « Je veux me renfermer dans le point particulier que je traite ».

Bref, l'orateur consciencieux examine « une proposition qui répond « à une pensée » ou « les idées qui sortent des délibérations ». Il « dit : « Ce sont autant de points d'interrogation qu'auraient à « résoudre ceux auxquels on tend aujourd'hui la main. » *Résoudre des points d'interrogation* : c'est bien le cas de mettre un point d'exclamation ! Mais on ne l'écoute guère, alors qu'il s'ingénie « à « bâtir un raisonnement sur un recensement » et quelqu'un s'écrie : « Laissez l'orateur poursuivre sa discussion » ou même : « Laissez poursuivre l'orateur ! » Est-ce un souvenir du Panama ? Mais tel orateur insiste, car il veut « montrer à son parti la voie dangereuse « où on l'engage » (Ribot), ou bien parce que le temps presse : « Il y « a bien des années déjà que le projet actuel pèse comme une lourde « menace sur les populations dont je suis le défenseur. » Et le projet est aussi lourd que la menace. Cependant, un autre orateur vient lire « une lettre qui est la consécration d'une pensée » (Gatineau), d'où il résulte qu' « on a rattaché le projet de loi à une conception « supérieure ». Au reste, pour que ce projet soit solidement rattaché à cette conception supérieure, on s'est décidé « à prendre définitive-« ment la formule du principe des grandes commissions ». Et, quand on a pris et compris la formule du principe, on arrive à connaître « quelle est l'œuvre essentielle que nous devons poursuivre » (Gambetta). Mais lorsqu'on poursuit l'œuvre, ce n'est pas l'heure de plaisanter, car « c'est une nécessité morale qui se pose devant soi » (Léon Bourgeois) et rien n'est plus impérieux pour un homme qu'une nécessité qui se pose devant lui, surtout lorsque la nécessité qui se pose est une nécessité morale. Voilà ! Est-il besoin de résumer ou de conclure ? M. Bourgeois dirait : « Messieurs, résumons cette vue « que je viens de jeter sur le travail parlementaire ! » Quant à moi, si je veux résumer la vue que j'ai jetée sur le langage parlementaire, je dirai : il est donc bien démontré que les phrases qu'emploient les orateurs parlementaires pour annoncer, préciser, résumer, clore les développements de leurs discours, que les phrases d'exposé, de fonction sont perpétuellement incorrectes et bien faites pour choquer violemment les lettrés, les grammairiens, les cuistres, les hommes d'esprit et les hommes de goût.

*
* *

Malheureusement, la langue parlementaire n'est pas plus régulière dans les développements même des discours. Ayons le courage d'avouer qu'elle devient d'autant plus barbare que les orateurs s'appliquent davantage à la rapprocher de la langue littéraire. Ignorance de la signification et de la valeur des mots, assemblages de mots imprévus et qui se heurtent, épithètes inconsistantes, figures insensées, folies grammaticales ; on est contraint d'affirmer que les députés les plus révolutionnaires ont plus de mesure dans leurs opinions que dans leurs incorrections.

M. Viviani dirait : « Si je rentre dans la matière où nous nous agi- « tons (oh ! rentrer dans une matière où l'on s'agite) je trouve... » je trouve, pour ma part, je constate un dédain trop continu des règles élémentaires. Il semble vraiment que les politiciens veuillent réformer les lois de la langue française, ou bien, comme dit l'un d'eux « faire circuler un souffle moderne dans les vieilles méthodes qu'il « faut rajeunir ». Mais ce souffle qui circule dans les méthodes grammaticales est plutôt malsain, car il les anéantit sans les rajeunir. D'ailleurs, les méthodes sont catégoriques, et veulent le rester ; acceptons donc le conseil de M. Trouillot disant : « Il ne faut pas ouvrir la porte au vague des interprétations. »

Et doit-on insister sur le vague des interprétations auquel on a ouvert la porte ? L'un nous dit : « Si vous poursuivez les conséquences...» Hélas ! et Gambetta, holà ! nous dit encore : « Mon but « a été de poursuivre, par une politique systématique, l'union in- « dissoluble de ceux qui travaillent et de ceux qui possèdent. » Et aussi, ils poursuivent un but qu'ils visent rarement et qu'ils ne frappent jamais. Et Léon Say dit au contraire : « Quand la démocra- « tie a poursuivi l'égalité et la justice, elle s'est appuyée sur ce que « j'appellerai l'esprit économique. » Appelez cela comme il vous plaira, mais peu de gens croiront qu'on puisse poursuivre les conséquences, poursuivre l'union, poursuivre la justice... et considérant cette manie de poursuites, on ne répétera pas l'interruption d'un parlementaire que nous entendîmes tout à l'heure : « Laissez poursuivre l'orateur ! »

On le laisse poursuivre néanmoins. Et tandis que les uns recherchent la solution, M. d'Estournelles, plus audacieux, « entreprend la « solution » des problèmes : « Je ne vois qu'une conférence qui « puisse entreprendre la solution de pareils problèmes. » C'est une grave responsabilité. Et M. Pelletan dira : « Les responsabilités, il « faut les appliquer ou les partager vous-mêmes. » Partager les responsabilités, cela est possible ; mais les appliquer, cela est impossible en bon et même en mauvais français. Peu importe à M. Pelletan qui, parlementaire très adroit, orateur estimable pour son talent, esprit curieux de toutes choses et même des choses littéraires, a acquis au long de ses nombreuses années de vie politique, une insouciance étrange à l'endroit de la langue parlementaire. Il a autant d'horreur

pour la plupart de ses prescriptions que de dégoût pour la plupart des ministères. Il dira donc qu'on ne peut « soutenir des dépenses », il dira que « la République est l'alliée des revendications sociales », ou bien que « la tâche sur laquelle on jugera peut-être le gouverne-« ment républicain consiste à transformer graduellement le budget « de manière à le mettre en harmonie avec les nécessités de la for-« tune nationale...» Tout est prodigieusement incorrect en une telle phrase, et d'une incorrection discrète et comme narquoise. Mais enfin qu'est-ce « les nécessités de la fortune nationale ? » Et qu'est-ce que « mettre le budget en harmonie avec ces nécessités ? » etc. Mais M. Pelletan vient nous dire : « Il y a une politique qui s'appuie plus « volontiers sur les situations acquises, sur les intérêts rassasiés, sur « l'appréhension du changement ». Bizarres appuis de cette politique, stupéfiante association de mots ! C'est vraiment une association non autorisée. Il y a des lois contre elle ; ce sont des lois grammaticales. M. Pelletan a d'autres soucis ; car, à ses yeux, les mots n'ont ni personnalité, ni physionomie. Ce sont vocables inertes auxquels la volonté d'un politicien est toujours maîtresse de communiquer la vie en leur donnant un sens, à contre-sens.

Et je n'ai pas tout dit. Je ne pourrai jamais tout dire. On n'entreprendra pas un recueil des incorrections de la langue parlementaire; ce serait un travail effroyable, et on ne trouverait pas d'éditeur assez téméraire pour en tenter la publication. Nous préférons aujourd'hui les petits manuels de vulgarisation. Voici pour ce manuel quelques nouveaux éléments.

M. Georges Berry supplie de « ne pas engager le principe » M. de Ramel entreprend de « réaliser une pensée ». Réalisant cette pensée, M. de Tréveneuc demande à la Chambre de « partager les efforts « d'une génération ». Et comme rien n'est plus pénible que de partager les efforts d'une génération, M. Flandin peut dire: « Je me « rends parfaitement compte du sentiment de fatigue qui s'est emparé « de la Chambre. » Et moi je ne me rends pas compte exactement de ce que peut être un sentiment de fatigue. Et j'hésite: Est-ce le sentiment de fatigue, ou n'est-ce pas plutôt la fatigue qui s'est emparée de la Chambre. Dans cette incertitude, il faut, comme dit M. de Montfort: « se placer au point de vue des intérêts de l'avenir. » On ne saurait être mieux placé. Mais l'un déclare : « Il faut ratta-« cher le droit de l'Etat à une idée plus haute. » L'autre proteste: « Il y a quelque chose d'étroit dans cette vue que vous émettez. » Un troisième s'associe « à ceux qui ne consentent pas à voter le budget « suivant la formule étroite et violente qu'on nous propose ». Et tandis que celui-ci ne veut point voter le projet selon la formule, la formule étroite... M. Viviani prononce, avec un sens très développé du comique dans la langue oratoire: « Nous entendons rester fidèles « aux formules forgées par des jurisconsultes qui n'avaient pas seu-« lement en vue l'heure présente, mais qui travaillaient pour le « temps ». En forgeant on devient forgeron, mais en forgeant des formules, auxquelles, par surcroît, on demeure fidèle, on ne devient

pas orateur élégant. Mais, en fait de formules, nous trouverions autre chose, sinon mieux, car les politiciens aiment beaucoup « dégager des formules » à moins qu'ils n'observent « les formules qui se « dégagent » toutes seules; ou, peut-être, préparent-ils, comme dit Jaurès, « l'organisation pratique des formules ». En attendant cette organisation pratique des formules, Gambetta prétend « assurer un régime de liberté et de progrès, régime dont le « nom seul de Républiqne présente la formule et assure la réalisation ». Voilà une formule très bien présentée et il est heureux que la réalisation de cette formule soit assurée, mais, en fait, est-ce la réalisation de la formule dont il s'agit ou n'est-ce pas plutôt la réalisation du régime? Mystère et galimatias. Dans le discours du grand orateur Gambetta, tout est possible, car les constructions sont aussi arbitraires que les mots sont confondus et mal ordonnés et, en fin de compte, on ne sait jamais exactement ce dont il s'agit; chacun y trouve ce qu'il veut et cela explique suffisamment leur popularité.

Mais tout s'aggrave. Et M. Clémenceau ne pourrait pas m'adresser le reproche qu'il adressait à la Chambre: « Nous faisons tous de « la doctrine et nous ne nous plaçons pas sur le terrain pratique. » Pour moi, puisque terrain pratique il y a, c'est sur ce terrain que je me place, c'est-à-dire sur le terrain des exemples. Autrefois, Decazes avait l'intention de « maintenir notre action dans les justes bornes « qui nous étaient tracées par le respect des droits de tous ». Et certes, il ne sortait pas de ces justes bornes que le respect des droits avait eu la sage précaution de lui tracer, il n'en sortait pas puisque, disait-il, « le Gouvernement ne s'est pas écarté un seul instant de la « ligne de conduite qui lui était dictée par les Chambres. » Et Gatineau qui n'avait point envie de dicter des lignes, fussent-elles des lignes de conduite, Gatineau, toujours bien inspiré, s'exprimait en ces termes: « Il importe que je remette sous vos yeux les circons- « tances mêmes qui ont entouré le berceau de la proposition originaire ». Ah! qu'en termes galants!..... et quel tableau charmant! Le berceau, le petit berceau de la proposition, les circonstances qui l'entourent, ces circonstances qu'on va remettre sous nos yeux... Le spectacle est agréable; à le voir on ne s'ennuiera pas.

Ainsi parlait-on il y a vingt ans. Hélas! tout dégénère. Léon Say, peu de temps après, veut qu'on « creuse le problème ardu de l'inéga- « galité des richesses ». Et ce fossoyeur qui creuse, « creuse les pro- « blèmes » sans les résoudre, « résout les difficultés » sans les creuser. Pour ce faire, il collabore ingénieusement avec « les branches « du travail ». « C'est par la collaboration avec chaque branche du « travail national qu'on pourra peu à peu résoudre les difficultés ». Et maintenant, M. Waldeck-Rousseau, qui fournit peu d'exemples d'incorrections réellement parlementaires, car, juriste excellent, il se contente de multiplier sans effort les exemples des incorrections communes à la langue du Palais, M. Waldeck-Rousseau prononce: « Ce projet de loi sur les associations est le point de rencontre entre « deux doctrines. » C'est là une incorrection sobre et presque cor-

recte, si l'on peut dire ; elle est bien dans la manière effacée et grise de M. Waldeck-Rousseau. Mais quelques-uns de ses collègues ont plus d'éclat et plus de piquant. Ici c'est Jaurès qui regarde « la mar- « che nécessaire des phénomènes économiques ». Cette marche est un vrai défilé de Carnaval. C'est M. d'Estournelles qui déclare que : « le régime de la paix armée est de plus en plus lourd. » Un régime plus léger serait donc préférable. Et naguère M. de Freycinet qui, pourtant, plaisante rarement, daignait nous faire sourire par les trouvailles pittoresques de son langage. Il disait : « Nous croyons, « messieurs, que si le cercle que nous venons de tracer devant vous « est convenablement parcouru, l'année 1886 aura été bien rem- « plie... » Remplir une année en parcourant convenablement un cercle : ces figures sont moins d'un mathématicien que d'un poète. Mais M. de Freycinet est mal satisfait. Il ajoute donc : « Tout le reste « ne représente que des quantités négligeables au-dessus desquelles « le Gouvernement et la Chambre doivent se tenir ». Certes, j'y consens; mais, se tenir au-dessus d'une quantité négligeable, n'est-ce pas une position bien incommode? M. Léon Bourgeois ne fut, à ses heures, ni moins audacieux, ni moins gai. Il apercevait « trois « grands points exprimant nettement la volonté du pays ». Même il voyait toujours et partout des points, points singulièrement noirs à l'horizon des phrases, points communs qui, par miracle, étaient en même temps un lien commun : « Les points communs des programmes « seront le lien commun de la majorité qu'il faut créer. » Et ce lien commun de la majorité était sans doute le lieu commun de la politique. Encore : « Il y a deux points qui ont été indiqués comme cons- « tituant des espèces auxquelles il est possible de pourvoir. » Pourvoir à des espèces, points qui constituent des espèces ; ce sont assurément des espèces rares. Plus loin, M. Bourgeois parle des « cas devant « lesquels on peut se trouver en présence. » On peut se trouver en présence d'un cas ou devant un cas ; les deux à la fois, c'est trop, mais il faut se borner, car, enfin, qui ne sut se borner ne sut jamais écrire ; mais, en revanche, les parlementaires qui ne savent pas écrire devraient bien se borner... M'accusera-t-on de rappeler trop pédantesquement les politiciens à l'observation des règles fondamentales de notre langue? Dira-t-on qu'il est de moins en moins nécessaire d'obéir scrupuleusement à ces règles, et qu'en réalité, il y a, pour m'exprimer à la façon de M. Bourgeois : « contre les barrières « des systèmes trop étroits la conspiration d'une poussée universelle. » Est-ce la conspiration d'une poussée, ou la poussée d'une conspiration? je ne sais. Mais s'il est mauvais de consolider les barrières trop étroites des systèmes ou les barrières des systèmes trop étroits, il serait plus mauvais encore de les renverser.

Et les parlementaires renversent, avec trop de pétulance, ces barrières grammaticales. Les incorrections envahissent leurs développements oratoires, comme les herbes folles un jardin abandonné. Voulez-vous en exemple une période où le mal douloureux de cette incorrection s'aggrave de la volonté même de l'orateur d'y mettre plus

de littérature. Ecoutez M. Pelletan : « Ces questions qu'on appelle « plus particulièrement pratiques prennent dans la politique de toutes « les nations à l'heure actuelle une importance si prépondérante; le « développement prodigieux de la vie matérielle des nations par le « progrès scientifique pose tant de problèmes nouveaux inconnus au « temps où l'on faisait des programmes ; les faits de l'ordre économique, non seulement par leur nature même, embrassent si largement avec tous les intérêts particuliers du pays, les conditions de « la fortune, de la grandeur, de l'existence même de la nation, mais « encore par les inégalités qui sortent du jeu de leur force aveugle, « par les pouvoirs et les servitudes qu'ils instituent, par les misères « qu'ils créent ou permettent de guérir, ils touchent de si près aux « plus hautes idées d'humanité, aux plus nobles besoins de liberté, « de justice, de progrès démocratique, que si, dans le domaine des « questions sociales, ouvrières, industrielles, agricoles, financières, « administratives, on veut enfin tenir les engagements pris, et apporter, pour aboutir, des réformes sérieuses, personne ne nous reprochera assurément d'avoir ajourné une partie de notre tâche pour « accomplir l'autre et de n'avoir pas voulu tout faire à la fois. » — Relisez cette phrase : l'incorrection est surtout, et partout l'incohérence des mots, sinon des idées. C'est du galimatias tout pur. Peut-on permettre aux politiciens d'être ainsi les virtuoses du galimatias? et ne peut-on pas craindre que la médiocrité de leur langage ne détermine la médiocrité de leurs idées, que la forme n'emporte le fond?

*
* *

On doit le craindre parce que les premiers défauts indiqués jusqu'ici s'accusent dans l'emploi des métaphores. « Dieu nous garde « du malin et du langage imagé » écrivait à peu de chose près Paul-Louis Courier qui avait l'habitude d'exprimer ses idées en un français correct, mais qui — est-ce pour ce motif-là? — ne parvint jamais à être élu député. Les politiciens contemporains se gardent beaucoup plus que leurs ancêtres du langage imagé et je n'ai point à décider ici s'ils se gardent suffisamment du malin. Il faut posséder une certaine culture littéraire pour se hausser jusqu'à la métaphore dont l'usage est si périlleux. Peut-être les politiciens manquent-ils le plus souvent de cette culture nécessaire! Et leurs métaphores sont peu nombreuses, peu variées; telles quelles, elles sont indigentes, vraiment misérables, d'une pauvreté toute démocratique. Ah! leurs métaphores habituelles sont médiocres et elles se répètent à l'infini. Ils en ont peu mais ils s'en servent beaucoup. Hélas! ceux qui sont le moins ignorants des lettres n'en ont pas cependant une connaissance assez sûre. Et le peu qu'ils en savent les excite à créer des métaphores, mais ne leur suffit pas pour qu'ils en créent de judicieuses, d'harmonieuses et de cohérentes. Tout au contraire, leurs métaphores sont bizarres, pittoresques d'ailleurs en leurs bizarreries. Pourquoi faut-il qu'elles soient surtout propices à l'incertitude des idées!... Mais les exemples enseignent toujours mieux que les raisonnements.

Jetons donc quelques perles encore dans l'écrin déjà bien garni de nos citations! Peste, où prend mon esprit toutes ces gentillesses? et n'est-ce point là une métaphore qui plairait aux politiciens parce qu'elle ressemble — un peu trop — à celles qu'ils emploient.

Voici un premier lot d'articles courants, je veux dire de métaphores courantes, qu'on ne saurait adjuger à un prix très élevé. Il y a pêle-mêle « le domaine d'action de l'Etat », « les branches de l'activité « humaine », « les maladies sociales », « les panacées sociales » ou « la plaie de l'individualisme », « la voie du progrès » et, au surplus, je pense que les progrès eux-mêmes marchent dans leur propre voie, car le comte de Mun nous dit qu'aux temps passés « tous les progrès « marchaient à la remorque du christianisme ». En tous cas, les voies bordent des champs ou les champs des voies. Donc on peut dire « laisser le champ libre aux socialistes ». Et on peut dire encore: « L'établissement des tarifs de douanes le trouva sur la brèche » (Brisson) ou bien : « Je crois que cette manifestation de la Chambre, « ajoutée aux résolutions que nous avons votées, sera entre les « mains du Gouvernement une arme efficace. » (des Rotours.) Et voulez-vous des ressorts, ou des rouages, ou des mécanismes? Vous avez : « le mécanisme constitutionnel. » Puis : « Il faut respecter ces « deux grands ressorts (ah! respecter des ressorts!) de la société : « l'énergie individuelle et la responsabilité personnelle. » (Léon Say.) « Autre part : « L'action de l'Etat est une force; les agents de l'Etat « sont un mécanisme dont les frottements absorbent une partie et « quelquefois la totalité de la force ». (Léon Say.) Ces forces, il faut « les grouper en faisceau ». Et, de cette façon, lorsque « nous aurons « accueilli sur le terrain républicain toutes les bonnes volontés qui « s'y donneront rendez-vous » (Gambetta) ; lorsque nous aurons réuni « tous ceux qui se trouvent aux différents degrés de l'échelle sociale » (Gambetta), on peut dire que « nous aurons fondé sur une assise « inébranlable l'ordre républicain » (Gambetta). Cependant, il est bon « d'appuyer notre action sur des bases solides », et il se peut que « les principes qui sont la base de notre action » nous suffisent. Notre œuvre est alors complète et nous avons, au surplus, d'assez nombreuses métaphores et assez incohérentes pour écrire la phrase à peine caricaturale du romancier Gustave Droz : « Trop longtemps « notre malheureux pays fut ballotté par les écueils de l'anarchie. « Consolidons les bases inébranlables du trône. De nos convictions « formons un faisceau, si j'ose dire, qui soit comme un piédestal im- « mense au sommet duquel l'Etat flotte à pleines voiles vers ses glo- « rieuses destinées... »

Mais nous avons, en foule, des agents ou des instruments : « Le « Travail est l'agent de la production, le capital n'en est que l'instru- « ment. » (de Mun.) « L'ouvrier est un instrument qui va de main « en main suivant le plus offrant enchérisseur. » (de Mun.) Voilà un voyage qui doit être bien fatigant pour l'ouvrier : et c'est justement ce qui crée toute la question sociale!... Mais cela n'empêche pas que « nous n'assistions partout à la même floraison magnifique et « féconde de la démocratie! » (Gambetta.)

Allons plus loin ! Nous trouvons « le socialisme qui bâtit des solu-« tions sur une série d'observations. » Mais il se perd dans « les « brumes allemandes, les brouillards d'outre-Rhin. » Mais tout est à craindre ou tout à espérer, car, ne sait-on pas que « le principe du progrès démocratique est adossé au suffrage universel, » (Pelletan) et, d'autre part, il est certain que « notre siècle enfantera un ordre « nouveau » (Leygues). Pourvu que l'enfantement ne soit pas trop laborieux !

Autre collection : « les fibres matérielles de la vie humaine » (Pelletan) — « le tribunal de l'opinion ». « L'Europe brûle aujourd'hui les « dieux qu'elle adorait hier. » (d'Estournelles.) « La France en Extrême « Orient, doit dissiper les ténèbres. » (id.) « L'Europe continue à « s'acheminer les yeux fermés au suicide. » (id.) « Nous livrerons nos « fils au Minotaure. » (id) « Voilà notre civilisation acculée entre « ces deux impossibilités : la paix armée ou la guerre. Comment sor-« tir de cette impasse ? » (id) « La civilisation peut prendre le « deuil. » (id)

Je n'ai pas tout dit. Celui-ci s'inquiète quand il voit « semer l'an-« tisémitisme à pleines mains. » Celui-là est oppressé parce que : « nous respirons dans ce pays une atmosphère de guerre civile. » Cet autre est effrayé parce que « dans certaines régions se réveille ce vieux « levain de césarisme qui est toujours au fond de ce pays. » Si le levain se réveille, qu'on le lève ! Quant à M. Viviani, il est encore plus épouvanté, car il connaît « ces asiles où, coulant à flots de toutes les « sources de la crédulité, s'entasse l'encaisse métallique des coups « d'Etat césariens. » Quelles sources ! quels flots ! et n'admirez-vous pas cet encaisse qui s'entasse en coulant ou bien qui coule en s'entassant ! Mais plaignez surtout M. Viviani, car sa position est très pénible : « Je suis le prisonnier de la définition. Son texte est un étau juridique où je suis saisi et fermement tenu. » Cet étau juridique se desserre enfin. Alors, M. Viviani constate que dans les temps sombres du moyen âge : (Comparez A. Allais : « Il faisait une nuit si sombre qu'on se serait cru en plein moyen âge ! ») « l'Eglise ne reposait pas « seulement ses pieds sur une propriété immense ; elle avait en mains « des privilèges incontestés. » Ainsi, l'Eglise, à force d'avoir fait des pieds et des mains, ne sait plus maintenant où donner de la tête. Mais il y a pis encore. En effet, grâce à je ne sais quelle complicité : « la main-mise du gouvernement sur le collectivisme marche à grands « pas. » Tiens ! voilà qui me rappelle le chemin célèbre où la main de l'homme n'avait jamais mis le pied...

Mais à quoi bon prolonger l'énumération de ces métaphores ! Elles pullulent, joyeuses et folles, et si caractéristiques ! Empruntons la dernière à M. Pelletan, la dernière qui sera toute une rhétorique parlementaire et toute une politique nationale. « Revenons au suffrage uni-« versel !... Il a ses sauts, ses vents, ses bourrasques, ses orages. Oui, « mais en même temps, il a la grandeur de la pensée nationale. Il « est, comme la mer, trop vaste pour être corrompu. Tous les petits « calculs, toutes les petites intrigues se perdent brisées dans un seul « de ses plis ! » Les sauts du suffrage, les intrigues brisées dans les

plis du suffrage ! ! ! Et cela n'empêche pas la pensée d'être claire ! Que la correction littéraire est donc peu de chose ! Mais finissons-en, hâtons-nous d'en finir, car bientôt nous arriverions, comme les orateurs parlementaires, à nager à toute vapeur dans le marais de l'incohérence... ah ! pardon !

*
* *

Mais il est un moment où la correction littéraire est beaucoup, presque tout. C'est le moment où on veut exprimer des idées générales. C'est dans l'expression des idées générales que devient plus sensible le penchant irrésistible des politiciens à l'incorrection et à l'incohérence des mots et de la syntaxe, parce que ces deux vices se répercutent, se développent dans l'idée elle-même. L'idée générale ne vaut le plus souvent que ce que valent les mots qui la traduisent. Autant ils sont précis, autant elle est précise. Or, les termes par lesquels les politiciens expriment leurs idées générales ne valent rien. Vous voyez les conséquences. La politique exprimée en idées générales indécises parce que les termes en sont incertains, cette politique manquera toujours de netteté, de fermeté. Et les uns et les autres en pourront impunément invoquer les principes pour aboutir à des résultats contradictoires. C'est là — voilà pourquoi j'y veux insister — c'est là que le danger se manifeste d'une langue parlementaire insuffisamment obéissante aux préceptes de la langue littéraire.

Aussi bien, quelles pauvres idées générales découvrons-nous dans les discours des chefs de la république ! Et certes, leur marche est-elle bien assurée, lorsque, comme ils le disent si volontiers, ils « s'établissent sur le terrain solide des idées générales ». Terrain moins solide qu'ils ne prétendent, et c'est leur faute s'il est instable.

Gambetta n'est-il pas l'auteur responsable de toutes ces phrases titubantes dont néanmoins une foule d'orateurs respectueusement plagiaires ont étayé leurs faibles discours :

« L'institution n'est nécessaire qu'aussi longtemps que le but « qu'elle poursuit subsiste. » Est-ce Joseph Prudhomme qui parle ; est-ce un chef de gouvernement ? Non, c'est bien un chef de gouvernement car Joseph Prudhomme emploie des expressions plus correctes.

Et que signifient toutes ces citations que j'énumère sans nul parti pris ?

« C'est par la conservation de l'honneur que se conservent les « peuples. » A peu près incontestable.

« C'est par l'expansion, par le rayonnement de la vie au dehors, « par la place qu'on prend dans la famille générale de l'humanité « que les nations persistent et qu'elles durent. » Cela n'est pas improbable.

« Il faut prendre pour unique moyen de gouverner la vérité toute « nue. » Je crois qu'en fait on l'habille toujours un peu.

Et ce système de gouvernement ! « Fermeté sur les principes, pru-

« dence et mesure dans les procédés, le progrès indéfini pour but, la rai-
« son pour moyen, et la république pour égide. » Pourquoi n'est-ce pas la fermeté pour, ou par, ou avec, ou dans, plutôt que sur les principes ? Pourquoi n'est-ce pas la prudence pour égide et la république pour moyen et la raison pour but ? et d'ailleurs, il faut bien convenir que si le but est le progrès *indéfini*, c'est un but qu'il sera très difficile d'atteindre.

Encore : « Les événements conduisent la politique bien plutôt que la « politique ne conduit les événements. » Ou bien : « Il faut que le « rayonnement des idées ait préparé dans le pays des solutions « conformes aux tendances de l'esprit moderne. » (etc.)

Et j'ai vu des politiciens de bonne foi, — car il y en a, et même ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense communément — s'étonner que les idées générales de Gambetta puissent être invoquées par tous les partis adversaires. Rien n'est plus naturel, au contraire, et même il est naturel que M. Waldeck-Rousseau se réclame d'elles aujourd'hui comme il les appelait à son aide lorsque, en 1895, 1896, à Roanne, Charlieu, Montbrison, Saint-Etienne, il prenait position, en d'illustres discours, comme chef des conservateurs libéraux.

Mais aux idées de Gambetta préférera-t-on celles de Floquet ? On peut choisir, si toutefois on est assez adroit pour distinguer les unes des autres, car elles se ressemblent étrangement. Floquet dit : « Ce « n'est pas dans l'immobilité, encore moins dans le retour en arrière « que le pays veut et que nous comprenons la conciliation des répu- « blicains, c'est dans la marche en avant, dans le développement « régulier de nos institutions que des agitations passagères et super- « ficielles ne sauraient entraver. » Entraver le développement ou les institutions ? Comprendre la conciliation dans la marche en avant ! Cette phrase est un chef-d'œuvre ; elle est un chef-d'œuvre, vous dis-je.

Et ceci : « Nous rechercherons les solutions que comportent les « grands problèmes qui, dans le monde entier, passionnent les « esprits, pour les adapter au génie national, à nos traditions, à nos « mœurs. » Relisez cette phrase deux fois, trois fois, et je tiens pour certain que chaque lecture vous la fera juger plus drôle. Mais si Floquet était peu apte à l'exposé des idées générales, il était brave homme. Passons !

Ecoutons un instant M. de Freycinet, l'un des hommes de talent et d'esprit qui ont pris à tâche de pousser la langue parlementaire aux extrêmes limites de la bizarrerie, M. de Freycinet, dont on connaît l'ironie intime, mais dont on a moins remarqué l'habileté à ne jamais rien dire qu'incorrectement. D'abord cette idée profonde : « Les nations ne vivent pas seulement de politique ; elles vivent « aussi d'affaires et d'intérêts matériels. » En vérité, est-ce possible ? Mais d'ailleurs, en bon français, qu'est-ce que vivre d'intérêts matériels ? Et voici une courageuse affirmation : « Nous arriverons à la « formation de cette république ouverte, tolérante et paisible qui est « l'état définitif et le terme désiré des luttes que nous traversons. »

Le souhait est bien digne d'être réalisé. Mais comme elle est drôle cette république ouverte qui est l'état définitif des luttes (ah ! l'état définitif des luttes ! on s'y perd !) et de ces mêmes luttes le terme désiré...

Telles sont les idées générales des politiciens, tel leur langage de philosophie politique.

*
* *

Mais hélas ! ils font des définitions, les malheureux ! Ils en font et c'est ce qui nous désespère. Ils les font même la plupart du temps sans s'en apercevoir, et c'est ce qui nous tue ! La définition est ce qu'il y a au monde de plus difficile ; et les politiciens, à qui rien n'est incommode, définissent, définissent à perte de vue, comme d'autres font des sottises, naturellement, par la simple application de leur facilité de parole.

Et ils disent (Gambetta) : « La politique, dans un gouvernement « démocratique dont le suffrage universel est la base, la loi, c'est « une résultante, et ce qu'il faut s'efforcer de trouver ce sont les « conditions les meilleures, les plus pratiques et les plus précises « des groupements à faire entre les idées présentes de l'opinion et « dégager ce qui est possible et ce qui peut être fait. Voilà la for- « mule ! » Elle est claire, n'est-ce pas ?

Ils disent (Léon Bourgeois) : « La notion de la solidarité est le fruit « du double mouvement des esprits et des consciences qui forme la « trame profonde des événements de notre siècle ». Précisons ! Cette notion est un fruit — le fruit d'un mouvement — d'un mouvement qui forme une trame (etc.)... Si j'employais une métaphore parlementaire, je dirais que cette phrase doit être placée à un très haut degré sur l'échelle des incorrections ; on peut même dire qu'après celle-là il faut tirer l'échelle.

Cependant, si les politiciens excellent à exprimer des idées vagues et de vagues définitions en termes vagues, parfois ils donnent aussi à ce vague lui-même je ne sais quelle précision comique. De M. Charles Ferry cette définition toute d'actualité : « Le féminisme « consiste à mettre sur le même pied l'homme et la femme. » Cela veut tout dire et ne veut rien dire. Cela est immense, étant très étroit. Mais, telle quelle, cette définition plaira aux ennemis du féminisme ; en effet, il leur sera très aisé de démontrer, grâce à elle, que lorsque l'homme et la femme seront sur le même pied, la famille aura bien de la peine à se tenir en équilibre, je veux dire à se tenir debout....,

*
* *

Mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser, non plus que pour amuser. Il s'agit, au contraire, d'instruire, d'instruire en nous instruisant.

Les idées philosophiques, les définitions des politiciens s'appliquent de préférence à un nombre restreint de sujets très importants

dans la vie politique : la République, la révolution, la paix, l'apaisement, les réformes, la voie des réformes, le progrès, le chemin du progrès, la liberté... et ils reproduisent un nombre d'idées et de mots dont l'incertaine banalité témoigne de l'état d'esprit des politiciens et aussi de l'état de la langue parlementaire...

Ils veulent constamment « défendre l'intérêt suprême ou supérieur « de la république. » Ah ! Ils veulent aussi perpétuellement « faire une « république féconde » Oh ! Tous ils disent après Gambetta : « Nous « convions à cette tâche tous ceux qui ont exclusivement à cœur « l'intérêt de la France et l'avenir de la République. » C'est beaucoup ! Et ils insistent : « La République est la véritable formule « du salut social. » (Gambetta). Et ils répètent : « Avec la République « vous aurez dans la main l'instrument indispensable, la formule « nouvelle qui permettra la solution de toutes les questions. » (Gambetta). C'est une vraie formule magique. Et ils n'ont pas terminé quand ils ont dit : « La république est le gage commun (pourquoi, commun ?) » de la renaissance des forces matérielles de notre nation ; « ensuite elle a pour passion la justice appliquée aux affaires « humaines. » (Gambetta). C'est une passion qu'on peut encourager.

*
* *

Mais la Révolution les inspire aussi. En effet, ils sont « les héritiers de la Révolution ». Alors ils veulent « préserver de toute atteinte le « patrimoine de la Révolution » qui a dû devenir le leur, puisqu'ils ont hérité ; et même ils veulent « accepter dans sa gloire (ô Viviani !) « l'héritage de la Révolution. » En fin de compte « il faut avoir foi « dans l'œuvre de la Révolution ». Donc « nous voulons achever la « Révolution ». Pour cela « il faut revenir à la pensée féconde de 1789 : « rapprocher le « bourgeois de l'ouvrier, l'ouvrier du paysan. » (Gambetta). Ainsi, on vaincra « ce parti qui déserte la cause de la Révolution », car, toujours, ne l'oublions pas : « la lutte est entre les « agents de la théocratie romaine et les fils de 89 » (Clémenceau). Et si, par exemple, on discute sur la meilleure façon d'exploiter nos colonies, voici la réponse : « Nous pourrons remettre la question sur « son véritable terrain ; et cela ne sera ni long, ni difficile, il suffira « de vous dire : nous sommes tous les fils de la Révolution ! » Dieu protège les nombreuses familles ! (Clémenceau : Discours sur le Tonkin : chute du ministère Ferry).

Au reste, les politiciens, qui savent toujours ce qu'ils font, sinon ce qu'ils disent, savent très bien qu'ils veulent appliquer : « les prin- « cipes que la Révolution française a donnés pour assises à la société « moderne : liberté et propriété individuelles. » (Gambetta). D'ailleurs, les collectivistes n'ont d'autres desseins que de « continuer la Révo- « lution ». Ce qui est une façon de « l'achever ».

Révolution, république : ces deux mots, ces deux idées s'appellent, se répondent : « La République représente l'ensemble des institu- « tions nées de la Révolution française. » Or, on ne saurait trop faire

remarquer que « la Révolution française est l'affranchissement de toutes les créatures vivantes, non seulement comme individus, mais comme membres d'une société collective ». (Gambetta.) Si quelqu'un connait une société qui n'est pas une société collective, qu'il le dise. Et pour finir, car tout a une fin : « Le parti républicain est celui qui « assure le développement pacifique, légal, progressif de toutes les « conséquences légitimes (!) de la Révolution française. » (Gambetta) Les conséquences légitimes! il peut donc y avoir des conséquences illégitimes de la Révolution : on n'est jamais trahi que par les siens.

...,.Mais ces phrases n'appartiennent pas à leur auteur seulement; elles sont devenues la propriété littéraire des politiciens. Tous leurs discours les reproduisent à l'envi, et les échos de la France parlementaire les répercutent incessamment.

*
* *

Et les échos, sans fin, disent encore ceci : « Nous ferons régner la « paix dans ce pays, la paix dans les esprits aussi bien que dans « l'ordre matériel. » — « Nous appelons tous les républicains à une œuvre de travail dans l'apaisement. » (Rouvier). Ah ! l'admirable style ! Remarquez que la pensée n'est pas affaiblie le moins du monde, si on dit : « une œuvre d'apaisement dans le travail. » Ou bien : « nous continuerons l'œuvre de concorde et d'entente républicaines. » Et cela : « Nous inaugurerons la paix républicaine par « l'application d'une politique d'apaisement. » Et encore cela : « Il « faut la conciliation, l'apaisement, la justice sociale, pour préparer « la concorde générale. » Je ne me rappelle plus exactement quel est l'auteur de cette belle pensée, mais il me semble y reconnaître M. de Freycinet : nul n'a plus que lui d'insistance et de fantaisie dans l'incorrection du mot et l'incertitude de l'idée.

*
* *

Mais la bonne volonté qu'expriment chaque jour tous les politiciens que je cite et tous les autres à leur suite, « permet de marquer une « première étape dans ces voies de l'apaisement. » (Decazes). Or, les voies de l'apaisement nous amènent naturellement au chemin des réformes, comme aux routes du progrès. Naturellement, les parlementaires fréquentent ces routes et parlent en y marchant.

M. de Freycinet, en de telles circonstances, ne ménage pas ses paroles : « La France peut désormais s'avancer avec décision dans la « voie des réformes nécessaires et des améliorations successives. « Nous pourrons sur le sol déblayé et raffermi avancer résolument « vers les réformes que le pays attend de nous. » — « De l'union des « républicains il faut faire sortir une marche mesurée et prudente « mais continue vers les réformes réclamées par la démocratie. » Faire sortir d'une union une marche vers des réformes ; c'est là une

entreprise hardie. Aussi, M. de Freycinet, qui est toujours sage, accomplira d'abord des travaux préparatoires : « Une des parties de « l'œuvre que nous avons assumée — (assumer une œuvre!) est la « consolidation du sol sur lequel nous avons le désir de faire de nou- « veaux progrès, de nous avancer dans les voies chères à la démo- « cratie. » On voit bien que l'ingénieur des ponts et chaussées s'unit heureusement à l'homme d'Etat pour accomplir le bonheur de la France.

Une étape est franchie; en route pour ou vers une autre étape! « Ensemble nous franchirons, selon le vœu du pays, une étape nou- « velle dans la voie du progrès sans limite ouverte à la démo- « cratie. » En effet, les gouvernements républicains se proposent « le développement de l'ordre dans le progrès » et ils disent à leurs adversaires : « Si vous voulez le progrès dans l'ordre comme nous « voulons l'ordre dans le progrès. » Ainsi se balancent les antithèses. Mais M. Floquet déclare avec une bonne foi presque trop grande : « La France ne confond pas l'agitation stérile avec la poursuite in- « cessante du progrès. » Cela prouve, n'est-ce pas, qu'on est perspicace en France ! On est perspicace et on aime les déclarations catégoriques : « L'ordre républicain n'est point l'immobilité. Il doit être « un effort constant vers le progrès, une élévation incessante du ni- « veau de la démocratie. » Ainsi professe M. de Freycinet en qui renaît l'ingénieur. Mais la perspicacité s'allie bien avec la ténacité : « C'est leur droit de demander qu'on marche très résolument dans « la voie de l'accomplissement de toutes les réformes sur lesquelles « une majorité est possible dans le parti républicain. » (Léon Bourgeois.) La voie des réformes bifurque ainsi avec la voie de leur accomplissement. Les députés marchent tout de même, sans trop savoir où ils vont, car M. Bourgeois nous le dévoile : « Ils ont reçu « mandat de ne pas laisser s'affaiblir entre leurs mains le dépôt de « progrès et de réformes qui leur a été légué. » Voyez-vous ce dépôt de progrès, ce dépôt de réformes, ce dépôt qu'on lègue, ce dépôt qui peut s'affaiblir! Ah! ne tentons aucun commentaire.

*
* *

Et marchons encore. Entrons maintenant « dans la voie de la liberté ». La liberté y marche elle-même : « la liberté a marché du « même pas que la civilisation. » Elle marche vite, elle court, elle coule : « La liberté s'est répandue à flots; elle est devenue le patri- « moine de tous. » Liberté, liberté chérie ! « Ah! il faut se pencher « de ce côté, jeter là à pleines mains, la liberté et la clarté! » (Gambetta). Mais « la liberté qui ne procède pas par les voies de la dictature (tiens ! encore une voie nouvelle !) ne peut promettre des transformations soudaines. » (Floquet). Nous considérons que rien n'est plus évident. Courage néanmoins, et allons jusqu'au bout de la voie et de notre tâche ! M. de Freycinet nous y conduira tout guilleret :

« Dans cette marche incessante vers l'idéal de la liberté, nous ne « marquons pas à l'avance de limite fixe. » Très bien !

Puisqu'il n'y a pas de limite fixe dans la marche vers l'idéal de la liberté, nous pouvons bien laisser aux parlementaires la liberté de s'exprimer comme ils veulent, si c'est là leur idéal. Et cependant...

*
* *

Cependant n'est-il pas permis de déplorer que les parlementaires soient si complétement ignorants de la langue française, puisque cette ignorance les entraîne à exprimer sur tous les sujets fondamentaux, sur toutes les questions générales de la politique, des idées à ce point insuffisantes. Voilà le danger, le seul danger, mais il est épouvantable. Je crois avoir établi la preuve que la perversion de la langue parlementaire détermine la perversion des idées politiques. Jamais il ne fut plus nécessaire de rappeler que ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. Les parlementaires expriment mal ce qu'ils conçoivent mal, et se contentant d'exprimer mal ce qu'ils conçoivent passablement, ils en arrivent bientôt à le concevoir mal.

Pour le reste, on peut conclure comme on voudra. Les faits seuls sont importants. Les conclusions, en toutes choses, dépendent de l'esprit ou de l'imagination de chacun, donc sont forcément arbitraires, donc sont accessoires. Mais quand on voit les populations rurales d'un même pays s'exprimer en patois extraordinairement dissemblables suivant les régions, et impénétrables les uns aux autres ; quand on voit par suite de déformations dont je n'ai point à rechercher les causes, les populations des villes s'exprimer en des argots extrêmement différents les uns des autres, les hommes de toutes les professions, de toutes les catégories sociales employer, chacun, un langage particulier qu'ils appliquent aux objets mêmes qui restent étrangers à leurs professions, aux sujets qui ne sont point spéciaux aux catégories sociales auxquelles ils appartiennent ; quand on voit le Parlement, microcosme où toutes les professions, toutes les classes, toutes les diversités locales sont représentées, se composer une langue parlementaire qui n'a presque aucun rapport avec les langues dont les politiciens se servaient auparavant dans leur vie sociale et qui n'en a point avec la langue littéraire de France, on se demande, en définitive, si la langue d'un pays a une existence aussi réelle qu'on l'affirme généralement... Je ne sais, et voulant éviter de donner une conclusion trop ambitieuse à une modeste étude, je me contente de dire que les politiciens fourniront la plus ample matière à ceux qui, après M. Emile Deschanel, entreprendront d'écrire un livre sur les Déformations de la langue française.

J. Ernest-Charles.

L'Epopée française et la reine Wilhelmine

Il est une expression que les hommes de gouvernement emploient comme argument suprême et que les peuples n'ont jamais comprise : *la raison d'Etat*. Quand il plaît à un souverain ou à son ministre dans l'embarras de donner un croc-en-jambe à ce que le vulgaire appelle la Justice et le Droit, choses dont les politiciens ont le plus souvent l'air de ne pas soupçonner l'existence, l'excuse de ce croc-en-jambe est toujours la raison d Etat.

La raison d'Etat couvre toutes les platitudes, toutes les infamies, dans l'intérêt momentané d'un gouvernement, comme si tout n'était pas identique dans le monde moral, qu'il s'agisse d'un individu ou de la collectivité; comme si tôt ou tard toute infraction à la loi immuable de justice ne devait pas se payer : l'histoire est là pour contredire les politiciens à courte vue qui ne tendent qu'au succès de l'heure présente.

Mais ils n'en suivent pas moins le chemin battu et la foule est tellement accoutumée à la contradiction entre les actes de ses maîtres et les instincts généreux qu'elle porte en elle, on lui a tellement répété que la sensiblerie ne fait pas la grandeur des empires, que, lorsqu'elle voit un pasteur de peuple faire un geste auguste de bonté, cette action, qui devrait apparaître simple et attendue, prend les proportions d'un événement extraordinaire, surhumain. Et il l'est, en effet, étant donné l'aveulissement général, la lâcheté et l'égoïsme ambiants.

La foule, fanatique de tout ce qui est généreux, se passionne alors pour le prince ou le ministre qui nimba soudain son front d'une auréole de gloire inespérée, et l'enthousiasme ne fait que s'accroître quand le prince est une femme, une jeune fille à peine assise sur son trône, mais qui s'apprête à porter bravement le lourd héritage de gloire que lui ont légué ses aïeux.

*
* *

Les peuples donc se sont enthousiasmés du geste de la reine Wilhelmine tendant seule la main au vénérable président de la République Sud-Africaine et lui offrant un refuge dans ses Etats. Aussitôt on a cherché avidement dans le passé, dans les traditions de la famille d'Orange, le pourquoi de tant de noblesse, de tant de bonté, de tant de douceur.

Mais tout ce dont on a parlé encore est de l'histoire. Or, l'histoire ne convient pas seulement au geste de la reine Wilhelmine : dans les circonstances actuelles et en face de la vorace Albion, il est digne de l'épopée.

Et l'épopée se tient assise au berceau de la famille d'Orange; pendant six siècles les peuples du pays de France ont bu aux lèvres des trouvères et des jongleurs l'ardent enthousiasme que mettaient

en leur cœur les exploits de Guillaume, surnommé au Court-Nez, surnommé Fièrebrasse, premier prince d'Orange.

Ce Guillaume inspira un si grand nombre de poèmes qu'il devint le centre d'un cycle de chansons de geste. Ce cycle passionne les érudits et les chercheurs qui en parcourent le trésor admirable : il est comme ces palais enchantés dont les portes se refermaient sur le chevalier curieux qui laissait au seuil de sa prison délicieuse le souvenir du temps et des choses.

*
* *

Ne sont que trois matières à nul homes entendant
De France, de Bretagne et de Rome la Grant,

disait au XIIIe siècle Jean Bodel d'Arras. Et les auteurs de Manuels classiques de l'Histoire de la Littérature Française ont adopté *ne varietur* cette division en trois parties de nos poèmes du moyen âge.

De prime abord l'idée paraît heureuse, mais ils ont eu le tort de suivre trop à la lettre le naïf alexandrin du trouvère et de ne s'occuper dans les épopées de France que de celles qui ont trait à Charlemagne. Certes, le grand empereur *à la barbe fleurie* est un centre de cycle, mais un héros a contrebalancé sa gloire poétique, en accomplissant le fait d'armes de son règne le plus important pour la civilisation occidentale : c'est Guillaume d'Orange. Le cycle de vingt-quatre chansons dont il est le principal personnage ne fait pas partie de celui de Charlemagne, c'est une œuvre absolument à part, ayant une physionomie propre, une inspiration originale souvent très haute et très pure.

Pourquoi ne parle-t-on jamais du cycle de Guillaume au Court-Nez ?

Sully Prudhomme se plaignait un jour, avec une pointe de mauvaise humeur bien justifiée, de n'être pour la plupart de ses contemporains que l'auteur du *Vase Brisé*. Combien d'autres pourraient élever le même grief ?

Nous avons la manie d'étiqueter certains noms, de leur accoupler certaines œuvres, et le lieu commun, une fois trouvé et jeté au moule, en sort définitif et immuable. Un mot, une œuvre résume alors l'effort d'un homme, d'une époque : le reste n'existe plus. C'est ainsi que des épopées françaises du moyen âge on ne connaît que la *Chanson de Roland*; les autres, néant.

Une cependant devrait trouver grâce... *Aliscans* !

Aliscans est le poème culminant du cycle de Guillaume d'Orange : chez nos aïeux il fut peut-être plus populaire que la *Chanson de Roland*. Le minnessaenger Wolfram d'Eschenbach la traduisit dans son *Willehalm* et les seigneurs normands de la cour d'Angleterre y cherchaient le modèle des vertus chevaleresques. *Aliscans* et les autres poèmes de la Geste furent adaptés par l'Italie à sa langue et à son rythme; les pays scandinaves en firent le sujet d'une *Saga*; tous les peuples enfin lui payèrent leur tribut d'admiration et d'enthousiasme.

Mais la Renaissance a passé là-dessus : nos jeunes gens sont fami-

liers avec Achille et Hector, ce qui est bien ; ils ignorent Guillaume et Vivien, ce qui est regrettable.

*
* *

Dante (1) décrivant le sixième ciel ou celui de Jupiter, place parmi ceux qui ont eu ici-bas le sincère amour de la justice, le comte Guillaume. S'il en parle en cette occurrence, ce n'est pas seulement parce que le héros était populaire grâce aux trouvères et aux jongleurs. Pour l'avoir jugé digne d'un tel honneur, il fallait que le poète florentin, qui possédait toute la science de son temps, connût la place que Guillaume occupait dans l'Histoire.

L'Histoire est à la base de toute légende. Mais la Légende se développe, s'amplifie et habille si bien de vraisemblances la première vérité, qu'elle devient à son tour la vraie histoire. Légende et Histoire peuvent subsister durant des siècles sans se confondre ; puis l'une ou l'autre, sous une influence inexplicable, cède le pas et désormais s'évanouit dans la mémoire des hommes. C'est l'Histoire qui tue la Légende, ou la Légende le plus souvent qui a supplanté l'Histoire.

Mais ici elles peuvent demeurer éternellement côte à côte, car la Légende, au fond, n'exagère rien et l'Histoire justifie toutes les amplifications de la Légende : exemple assez rare pour être remarqué.

Ecoutons d'abord l'Histoire parlant de Guillaume d'Orange.

*
* *

Guillaume naquit vers le milieu du VIIIe siècle dans la France du Nord. Ses parents étaient illustres : son père s'appelait sans doute Théodoric et sa mère Alde ou Aldane ; ils devaient appartenir à la famille royale (2).

Présenté à Charlemagne dès le commencement de son règne, il tint une grande place près du roi des Francs ; il fut du nombre de ses principaux conseillers et de ses meilleurs soldats, mais avant 790 on ne sait rien d'absolument précis sur sa vie.

En 790, un certaim comte Corso (3), gouverneur de l'Aquitaine, s'était laissé battre par Adalric, fils du duc Lupus. Charles nomma en sa place Guillaume duc de Septimanie, de Toulouse ou d'Aquitaine, et le nouveau représentant du roi des Francs fit rentrer dans l'obéissance les Vascons révoltés. Il rétablit l'ordre dans cette partie du royaume et s'occupa d'en faire un boulevard inexpugnable contre les invasions des Sarrasins.

C'est à l'année 793 que se rapporte le fait le plus glorieux de la vie

(1) *Paradis*. Chant XVIII, 46-48.

(2) *Vita Sancti Wilhelmi*, écrite au XIe siècle, reproduite dans les *Acta Sanctorum* (Tome VI du mois de mai 1688) et traduite avec le texte latin en regard par le P. Bonaventure de Sisteron dans son *Histoire nouvelle de la Ville et Principauté d'Orange* (Avignon, 1741, in-fol.). Chartes de la Fondation de Gellone.

(3) L'Astronome Limousin. *Vita Ludovici Pii*.

du duc Guillaume. Hescham, successeur d'Abd-el-Rahman II, avait proclamé l'*Alghihad*, ou guerre sainte, et réuni cent mille hommes qu'il divisa en deux corps d'armée. L'un marcha contre les chrétiens des Asturies; l'autre envahit la France, arriva jusqu'à Narbonne et en brûla les faubourgs. Guillaume alla au-devant des envahisseurs qu'il rencontra près de la rivière d'Orbieux, à Villedaigne. Il leur livra bataille, fut vaincu malgré des prodiges de vaillance, mais, par cette résistance, força les Sarrasins à repasser en Espagne. A Villedaigne, on peut le dire, il sauva la France, tout aussi bien que Charles Martel l'avait sauvée à Poitiers, en 632 (1.)

Continuant ses exploits contre les Sarrasins, Guillaume prit, en 801 (ou 803), la plus large part au siège et à la prise de Barcelone (2) par les armées de Louis, roi d'Aquitaine. Arrivé au faîte de la gloire et des honneurs, Guillaume, qui avait fondé, en 804, le monastère de Saint-Guillem-du-Désert, dans la vallée de Gellone, voulut s'y retirer lui-même : il y entra le 29 juin 806. L'exemple de son ami saint Benoît d'Aniane dut être pour lui le principal attrait de la vie monastique; en tous cas, il fut à Gellone le miroir de toutes les vertus et il y mourut en odeur de sainteté le 28 mai 812. (3).

*
* *

La Légende dit :

Guillaume était arrière-petit-fils de Garin de Montglane, petit-fils d'Hernaut de Beaulande, fils d'Aimeri de Narbonne et de dame Ermengarde de Pavie. Il avait six frères : Bernard, Garin, Ernaut, Bovon, Aymer et Guimer; quoique le cadet, il en imposait à tous par sa force, sa vaillance et sa sagesse (4).

Un jour, Charlemagne envoya auprès d'Aimeri un messager pour le prier de venir lui rendre hommage des fiefs qu'il tenait de sa main et de lui amener ses quatre fils aînés qui, dressés en l'art de la guerre, devaient plus tard être armés chevaliers.

Aussitôt Aimeri informe ses fils du message de l'Empereur, mais Guillaume, loin d'en être charmé, s'emporte et refuse de se rendre à Paris. Cependant on finit par le calmer et, laissant à dame Ermengarde et à ses plus jeunes fils le soin de veiller sur Narbonne, Aimeri part pour la cour de Charlemagne avec Bernard, Garin, Ernaut et Guillaume.

En chemin ils rencontrent les envoyés du roi sarrasin Thibaut qui viennent de demander au prince païen d'Orange la main de sa sœur, la belle Orable : ils ramènent à leur maître le cheval Baucent, présent de sa fiancée. Guillaume, aidé de ses frères, attaque la troupe des Infidèles, s'empare de Baucent et renvoie à Orange le messager de

(1) Eginhard, *Annales*, *ann. 793*. — J. Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France* (Paris, 1836, in-8°).

(2) Eginhard, *Annales*, *ann. 797 et 801*. — L'Astronome Limousin. *Vita Ludovici Pü*. — Ermold le Noir, qui lui consacre le premier chant de son poème à la gloire de l'empereur Louis.

(3) Ardon, *Vie de saint Benoît d'Aniane*, ch. IV. — *Vita Sancti Wilhelmi*.

(4) *Les Enfances Guillaume*, geste.

Thibaut annoncer à Orable sa défaite, la perte du destrier. et lui exprimer le désir ardent de Guillaume de conquérir et d'épouser une princesse si accomplie.

Tandis que le messager s'acquitte de sa mission auprès d'Orable, enthousiasmée de tant d'audace et de bravoure, le duc de Narbonne arrive avec ses fils à la cour de l'empereur . Là, Guillaume attire l'attention de tous les guerriers, habiles à distinguer la force et l'intrépidité : il se montre bientôt digne de la sympathie qu'on lui témoigne en luttant contre un champion breton, jusque-là réputé invincible, et en le tuant. Charlemagne l'arme aussitôt chevalier ainsi que ses frères et le comble de présents, quand soudain arrive un messager de dame Ermengarde.

Thibaut, furieux de l'affront que lui a infligé Guillaume, s'est rendu à Orange pour épouser la belle Orable et, après une nuit de noces dépourvue de charmes en raison des sorcelleries et enchantements inventés par la Sarrasine pour l'éloigner d'elle, il est allé mettre le siège devant Narbonne.

Aimeri et ses fils se hâtent vers leur ville ; ils arrivent à temps pour la délivrer, comme Thibaut tente un suprême effort, et Guillaume lui inflige une cruelle défaite (1).

Les fils d'Aimeri, réunis un moment dans la ville de leur père, se dispersent bientôt : Bernard va à Brebant, Garin à Anseüne, Bovon à Comarchis, Hernaut à Gironde, Aymer en Espagne.

Un second siège de Narbonne les ramène bientôt sous les murs de leur cité natale dont il faut décidément éloigner les Arabes envahisseurs (2).

Cependant, les années s'écoulent ; Charlemagne se sent mourir et veut consolider la couronne impériale sur la tête de son fils Louis, pauvre enfant qui tremble, indigne héritier du grand roi. Un traître veut confisquer cette couronne à son profit, et déjà y porte la main ; mais, défenseur loyal de la faiblesse et du droit, Guillaume paraît et tue l'usurpateur.

Durant plusieurs années, il va et vient de Rome en France. De la ville des papes, il chasse les Sarrasins d'abord et plus tard les Allemands, qui n'étaient peut-être pas moins dangereux, et fait ensuite sa tournée dans toutes les provinces de France pour y exterminer les traîtres, y étouffer la rébellion contre Louis, y affermir le trône du fils de Charlemagne (3).

Tant de services sont mal récompensés : Louis devient ingrat et oublie Guillaume dans la répartition de ses fiefs. Le fils d'Aimeri l'apprend et, en présence de toute la cour, insulte ce pauvre roi qui pâlit, bégaye, s'excuse et paraît tout à fait méprisable. Il finit par donner à Guillaume certaines terres qui appartiennent encore aux Sarasins. Satisfait de ce présent, le héros prend Nîmes en y introduisant ses guerriers dissimulés dans des tonneaux (4).

(1) *Le département des enfants Aimeri*, geste.
(2) *Le siège de Narbonne*, geste.
(3) *Le couronnement Looys*, geste.
(4) *Le charroi de Nimes*, geste.

Une curiosité singulière le pousse ensuite dans les murs d'Orange, qui est encore au pouvoir des Sarrasins. Il pense y perdre la vie, mais y est retenu par l'amour d'Orable. Délivré par son neveu Bertrand, il s'empare de la ville, baptise Orable sous le nom de Guibourc et l'épouse (1).

Pendant ce temps, le fils de Garin d'Anséüne, l'enfant Vivien, après diverses aventures qui font pressentir sa bravoure, grandit et est armé chevalier (2).

Mais avec l'imprudent orgueil des jeunes gens, il fait vœu ce jour-là de ne jamais reculer d'un pas devant les Sarrasins (3).

Provoquée par les cruautés de Vivien, la guerre commence bientôt, épouvantable : une grande bataille se livre dans les plaines d'Aliscans ; elle est pour les chrétiens une défaite plus fatale encore que celle de Roncevaux. Vivien y meurt en martyr ; Guillaume seul survit au désastre. Poursuivi, traqué par trente mille païens, il parvient à s'enfermer dans Orange, dont sa femme Guibourc a d'abord refusé de lui ouvrir les portes ; puis, sans prendre le temps de se reposer, il court en France, y obtient, à grand'peine, les secours de l'empereur, et revient, à la tête d'une armée immense, offrir la bataille aux vainqueurs de Vivien. La seconde bataille d'Aliscans répare et fait oublier la première (4).

Enfin, couvert de gloire, vainqueur des Sarrasins qu'il a pour toujours rejetés en Espagne, Guillaume se retire dans un monastère qu'il a fondé (5)... et la Légende se confond avec l'Histoire.

*
* *

La défaite de Dagobert et de ses douze généraux sur les frontières d'Espagne est l'action historique qui a donné naissance à la bataille légendaire de Roncevaux.

La défaite de Villedaigne, qui, par l'héroïsme du chef, eut les conséquences d'une victoire, inspira aux trouvères les deux batailles d'*Aliscans*.

Aliscans, ou plutôt *Aleschant*, ou encore *Archant* (ces trois formes se trouvent indifféremment dans les manuscrits de nos vieux poèmes) est le nom donné par les trouvères au champ de bataille où Guillaume écrasa les Sarrasins. Si nous écartons toutes les étymologies fantaisistes du mot, nous devons conclure qu'*Aliscans* n'est autre que les *Aliscamps* (en latin *Elysii Campi*, Champs Elysées), nom d'un antique cimetière d'Arles que l'on croyait avoir été bénit par le Christ en personne. Dante et Arioste parlent de cette nécropole, célèbre au moyen âge. Rien de surprenant à ce que les trouvères, pour qui la géogra-

(1) *La prise d'Orange*, geste.
(2) *Les Enfances Vivien*, geste.
(3) *Le Covenant Vivien*, geste.
(4) *Aliscans*, geste.
(5) *Le Moniage Guillaume*, geste.

phie, il faut en convenir, était chose secondaire, aient préféré les Aliscamps à Villedaigne, et le Rhône à l'Orbieux.

L'Histoire d'ailleurs vient encore à notre secours pour expliquer cette transposition de lieux : de 730 à 869, elle nous signale plusieurs entreprises des Sarrasins contre la ville d'Arles qui, une fois au moins, en 734, tomba en leur pouvoir et fut mise au pillage. A en croire les auteurs arabes et Roderic Ximenès, archevêque de Tolède, qui écrivait d'après eux au XIIIe siècle, les Sarrasins, dans une expédition antérieure, livrèrent sous les murs de l'antique cité une sanglante bataille où périrent nombre de chrétiens. Les eaux du Rhône emportèrent les uns, les restes des autres furent recueillis respectueusement et inhumés dans le cimetière des Aliscamps, où leurs tombeaux étaient encore au XIe siècle l'objet d'une pieuse vénération.

Et ce n'était pas là une sépulture ordinaire. La Légende lui attribuait, pour parler comme elle, « *une sainteté et une dignité toutes particulières* ». Enfin, c'est aux Aliscamps, selon la *Chronique de Turpin*, que reposaient les morts de Roncevaux.

*
* *

Dans la *Chanson de Roland*, Charlemagne joue un rôle secondaire ; dans *Aliscans*, Guillaume est le pivot de l'action. Et n'est-ce pas justice puisqu'il refit et paracheva l'œuvre de Charles Martel?

Mais, qu'on le considère au point de vue historique ou légendaire, son héroïsme ne nous effraie pas, car il est toujours humain.

Dans l'Histoire, sujet fidèle, général habile, guerrier vaillant, conseiller sage, Guillaume couronne ses vertus mondaines par le renoncement. Il possède cette profonde philosophie qui inspire à l'homme supérieur le mépris du siècle et de ses vaines gloires ; et, après avoir été le premier serviteur de l'empereur franc, il devient, humble moine, le serviteur de Dieu.

Dans la Légende, Guillaume connaît les larmes ; accablé par le nombre, il fuit parce qu'il est amoureux et ne veut pas mourir sans avoir revu Guibourc. Mais, quand il se présente devant les murs d'Orange, Guibourc lui en refuse l'entrée ; elle feint de ne pas reconnaître dans un fuyard le héros jusque-là invincible, et, pour l'éprouver, l'envoie se battre seul contre une bande de païens. Ce n'est que lorsqu'elle l'a vu vaillamment mettre en pièces les mécréants qu'elle consent à le reconnaître, le reçoit dans la ville, et délace son heaume, et l'embrasse en pleurant.

Quelle scène admirable (1) ! Comme elle illumine d'une facon superbe et touchante à la fois la figure de dame Guibourc et de celui que le poète appelle *le marquis au Court-Nez*.

(1) Il faut la lire tout au long dans la chanson d'*Aliscans* ; mais, pour ceux que rebute le vieux français de nos gestes du moyen âge, nous ne saurions mieux les renvoyer qu'à la magnifique paraphrase qu'en a faite dans son *Calendal* chant VI) le grand poète provençal Frédéric Mistral.

*
* *

Pourquoi *le marquis au Court-Nez ?* Pourquoi cette épithète..... homérique inséparable du nom du paladin?

Parce que, luttant sous les murs de Rome contre le géant païen Corsout, celui-ci d'un coup d'épée trancha le nasal du heaume du fils d'Aimeri et en même temps emporta une mèche de ses cheveux ainsi que le bout de son nez. Corsout paya ce haut fait de sa tête et lorsque Guillaume revint parmi les siens, à son neveu Bertrand qui lui demandait s'il était sain et sauf, il répondit:

« Oui, Dieu merci; il n'y a que mon nez qui est un peu raccourci, « et j'ai peur qu'il ne se puisse jamais rallonger. Désormais, que tous « ceux qui m'aiment et m'estiment m'appellent le comte Guillaume « au Court-Nez! » (1).

Ce nom lui resta.

Et nous approuvons fort les trouvères de l'avoir particulièrement affectionné : cette épithète vaut à elle seule les plus longues louanges, elle est le brevet de pure gloire qui réagit contre les incessants efforts de l'oubli dans la mémoire des peuples.

Cependant la plupart de ceux qui ont écrit sur la maison princière d'Orange, et en particulier Joseph de la Pise (2) et le P. Bonaventure de Sisteron (3) pour ne citer que ceux-là, n'ont pas manqué de l'appeler Guillaume *au Cornet* et d'expliquer ce surnom par le cornet qui se trouve dans les armes d'Orange.

Il est évident que cette interprétation fut inspirée par les descendants de Guillaume, devenus plus pointilleux que dame Guibourc sur la beauté des traits de leur ancêtre.

En tous cas elle est conforme à la tradition de la famille d'Orange, et ce qui confirme, selon nous, notre hypothèse, c'est la réponse que nous a faite à ce sujet M. le baron Snoukaërt van Schauburg, l'éminent directeur des archives de la Maison et de la Bibliothèque de Sa Majesté la Reine des Pays-Bas, à qui nous avons demandé son avis sur la question.

« Quant au surnom de *Court-Nez* » nous écrit-il, « je crois que l'on doit le considérer comme une farce; l'orthographe *Cortnés*, dans ce temps-là, donne lieu à prononcer *cornet* : mais pourquoi y introduire un *u*? Et le blason porte un cornet et non pas un nez raccourci. »

Ces raisons sont trop spécieuses et ne peuvent tenir contre un examen des textes des chansons de geste. Sans entrer dans des comparaisons superflues et oiseuses, *Cort nés* signifie vraiment *Court nez* :

(1). Voy. *le Couronnement Looys.*

(2) Joseph de la Pise. *Tableau de l'Histoire des princes et principauté d'Orange.* (La Haye 1639. In-fol.)

(3) Le P. Bonaventure de Sisteron. *Histoire nouvelle de la ville et principauté d'Orange.* (Avignon, 1741. In-fol.)

c'était bien l'orthographe des XIIe et XIIIe siècles et l'*u* par la suite ne fut introduit que pour satisfaire à la prononciation moderne.

D'ailleurs, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'illustre personnage qu'était Guillaume ait reçu ce surnom, justifié par une disgrâce physique de si glorieuse origine, à une époque où les princes portaient couramment les sobriquets de *gros*, *long*, *bref*, *chauve*, etc.?

Si, dans les armes parlantes d'Orange, il y eut calembourg, ce fut dans le sens de la disgrâce physique à l'instrument de musique dont le nom était l'équivalent de *Cort nés*, et non en sens contraire.

Il en est de même pour l'épithète de *Fièrebrasse*, presque aussi fréquente que celle de Court-Nez, et que les historiens ont totalement négligée afin de ne pas avoir à l'expliquer et d'enlever un argument aux adversaires de la version *au Cornet*.

Donc, à notre avis, qui est aussi celui de bien des savants commentateurs et en particulier du Dr Jonckbloët, dont on ne peut pas plus mettre en doute l'attachement profond à la famille d'Orange que la profonde érudition, nul surnom plus glorieux ne convenait à Guillaume Fièrebrasse que celui de *Marquis au Court-Nez* (1).

*
* *

En somme, Légende et Histoire font un héros du premier prince d'Orange.

Comment s'étonner que ses descendants aient dans la suite des temps élevé si haut leur nom et leur gloire? Comment s'étonner de leurs nobles actions? Comment s'étonner du geste superbe de la reine Wilhelmine, dernière fille de Guillaume au Court-Nez et de dame Guibourc?

Car ils sont bien les fondateurs de la race des princes d'Orange. Leur généalogie, régulièrement établie depuis l'époque la plus reculée en fait foi. Les auteurs anciens sont d'accord pour reconnaître la filiation de la maison d'Orange depuis que le vainqueur des Sarrasins fut investi par Charlemagne de sa principauté. Ces preuves indiscutables d'antique noblesse font de la maison d'Orange la plus ancienne famille de la chrétienté, et, pourquoi ne pas le dire avec fierté, une glorieuse famille française.

Voici la généalogie des princes d'Orange (2) :

(1) Docteur W. J. A. Jonckbloët. *Guillaume d'Orange, le marquis au Court-Nez.* (Amsterdam, 1867. In-8°.)

(2) Nous avons établi cette généalogie en prenant pour base les précieux renseignements que nous a très aimablement fournis M. le baron Snoukaërt van Schauburg, directeur des Archives de la Maison et de la Bibliothèque de Sa Majesté la Reine des Pays-Bas, à qui nous sommes heureux d'adresser ici nos sincères remerciements. De plus avec un soin scrupuleux nous avons comparé notre travail avec les travaux précédents et complété nos données premières à l'aide des documents les plus probants et les plus indiscutables. Nous avons respecté pour l'orthographe des noms, jusqu'en 1625, celle de Joseph de la Pise.

Généalogie des Princes de la Maison d'Orange

1° MAISON DITE D'ORANGE

La première branche, appelée proprement d'Orange, porte pour armes : **d'or au cor de chasse de sable**, ou, selon quelques-uns, **d'or au cornet d'azur enguiché de gueule.**

THÉODORIC, époux d'ALDANE.

GUILLAUME AU COURT-NEZ.
prince d'Orange,
793-806
épouse :

1° GUNEBONDE.

- Aldane, religieuse.
- Bertrande, religieuse.

2° GUITBURGE, princesse sarrasine.

- HÉRIMBRUE, princesse d'Orange, 806-839, épouse un seigneur provençal.
- Théodolin.
- Adalisme.
- Bernard, comte de Toulouse, épouse Duodène.
  - Gosselin.
  - Guillaume, comte de Toulouse.

RORGON, comte d'Orange, règne simultanément avec son frère (de 839 à 880)

UGON, marquis d'Orange.

ALATAÏS,
comtesse d'Orange,
880-910
époux inconnu.

RAMBAUD,
comte d'Orange.
910-914

BOZON,
comte d'Orange.
914-?

(*Il existe une lacune : les anciens historiens affirment la continuité de la race, mais les noms font défaut.*)

?

GÉRAULT-ADHÉMAR,
prince d'Orange.
1086-1096

RAMBAUD II.
comte d'Orange.
1096-1115

- Bertrand.
- TIBURGE Ire, princesse d'Orange, épouse (1115-1150) GUILLAUME II, (descendant d'Ugon) prince d'Orange.

- RAMBAUD III, prince d'Orange avec son frère Guillaume III, 1150-1173. Meurt sans enfants et passe ses droits à sa sœur Tiburge II.
- TIBURGE II, princesse d'Orange, 1173-1183, épouse BERTRAND DE BAUX.
- GUILLAUME III, prince d'Orange. 1150-1174
  - TIBOUR, princesse d'Orange, épouse Rambaud Guisand.
  - GUILLAUME IV, prince d'Orange. 1174-1177
    - RAMBAUD IV, prince d'Orange. 1177-1185
- Tiburgette, épouse Adhémar de Murvieu

2° MAISON DES BAUX

La seconde race des Princes d'Orange est appelée des Baux, de l'illustre famille des Barons des Baux, baronnie située en Provence près des villes d'Arles et de Tarascon, qui porte pour armes : **une comète ou étoile de seize rais d'argent sur un champ de gueule.**

GUILLAUME V,
prince d'Orange,
1183-1225
épouse ELOY et ERMENGARDE.

- GUILLAUME VI,
  prince d'Orange.
  1225-1239
  - GUILLAUME VII,
    prince d'Orange.
    1239-1248
  - RAYMOND II.
    prince d'Orange.
    1248-1272
    - BERTRAND II et RAYMOND III,
      princes d'Orange.
      1272-1293
- RAYMOND Ier,
  prince d'Orange.
  1225-1282
  - BERTRAND III,
    prince d'Orange.
    1282-1314
    - RAYMOND IV,
      prince d'Orange.
      1314-1340
      - RAYMOND V,
        prince d'Orange.
        1340-1393
        - MARIE DES BAUX,
          princesse d'Orange,
          1393-1418
          épouse JEAN DE CHALON.

3e MAISON DE CHALON

La troisième race des Princes d'Orange est celle de Châlon en Bourgogne, qui porte pour armes : **de gueules à une bande d'or.**

LOUIS,
prince d'Orange.
1418-1462

GUILLAUME VIII,
prince d'Orange.
1462-1475

JEAN II, DE CHALON,
prince d'Orange.
1475-1502

- CLAUDE DE CHALON,
  épouse de HENRY DE NASSAU.
- PHILIBERT,
  prince d'Orange,
  1502-1530
  institue son héritier le fils de sa sœur CLAUDE,
  RENÉ DE NASSAU.

4e MAISON DE NASSAU

La quatrième race des Princes d'Orange est celle de Nassau, qui porte pour armes : **d'azur à un lion billeté** ou **semé de billettes d'or**.

RENÉ DE NASSAU,
prince d'Orange,
1530-1544
Institue son héritier son oncle paternel
GUILLAUME DE NASSAU,
prince d'Orange IXe du nom.
1544-1584

- PHILIPPE-GUILLAUME, prince d'Orange. 1584-1618
- MAURICE DE NASSAU, prince d'Orange. 1618-1625
- FRÉDÉRIC-HENRY DE NASSAU, prince d'Orange. 1625-1647
  - GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, Xe du nom. 1647-1650
    - GUILLAUME-HENRI DE NASSAU, prince d'Orange, XIe du nom. en 1650 roi d'Angleterre en 1689 mort en 1702, sans enfant, lègue la principauté d'Orange à son cousin JEAN-GUILLAUME LE FRISON, fils de Henri-Casimir de Nassau-Dietz prince d'Orange. 1702-1711
      - GUILLAUME IV, DE NASSAU, prince d'Orange, XIIe du nom. 1711-1751
        - GUILLAUME V, DE NASSAU, prince d'Orange, XIIIe du nom. 1751-1806
          - GUILLAUME VI, DE NASSAU, prince d'Orange, XIVe du nom, en 1806, roi des Pays-Bas en 1815 sous le nom de GUILLAUME Ier, abdiqua en 1840.
            - GUILLAUME II, roi des Pays-Bas, prince d'Orange. 1840-1849
              - GUILLAUME III, des Pays-Bas, prince d'Orange. 1849-1890
                - **WILHELMINE**, reine des Pays-Bas, princesse d'Orange.

Après avoir lu cette généalogie, d'aucuns diront que rien n'est plus discutable que la descendance de la branche d'Orange-Nassau par rapport à Guillaume au Court-Nez.

Nous avouons aussitôt que nous faisons là-dessus toutes les concessions que l'on peut exiger, quitte à les reprendre ensuite afin de tenter malgré tout le triomphe de notre thèse. Et même, pour donner un dernier atout aux sceptiques, nous mettrons sous leurs yeux la prudente restriction que le baron Snoukaërt van Schauburg ajoute aux communications qu'il nous a faites (1) :

« Guillaume au Cornet n'est pas l'ancêtre de la famille d'Orange-Nassau. — René, neveu de Philibert de Châlon, prince d'Orange, fut le premier mais aussi le dernier des Nassau qui eut le sang des Châlon dans les veines. Il mourut en 1544 ».

Notre fidèle généalogie ne dit pas autre chose : il est vrai que René de Nassau, mort sans enfant, institua son héritier son oncle paternel Guillaume de Nassau, et la filiation de sang fut désormais rompue.

Mais, franchement, de 793 à 1544, est-il certain que la lignée était restée d'une pureté indiscutable ? Et la lacune qui existe de 914 à 1086, entre Bozon et Gérault-Adhémar ? Autre chose : selon l'expression de la loi salique, la principauté d'Orange n'est-elle pas *tombée trois fois en quenouille*, c'est-à-dire ne fut-elle pas uniquement au pouvoir des femmes qui, transportant leurs titres et leurs droits à leur époux, donnèrent ainsi naissance aux diverses branches de la famille ? Or, la filiation de sang par les femmes n'est-elle pas mise en suspicion, même par certaines théories médicales ? Quelle famille d'antique origine, même à l'arbre généalogique impeccable, aux archives indiscutables, pourra soutenir au point de vue physiologique la pureté de sa descendance pendant onze siècles ? Bien mieux, en supposant qu'elle y parvienne, combien y en a-t-il, parmi ses ancêtres intermédiaires, qu'elle voudrait supprimer, pour conserver sans ombre le rayon de gloire que lui a légué le premier ancêtre, fondateur de la race ?

Car il ne suffit pas de prouver qu'il y a parenté ininterrompue de sang, il faut surtout qu'il y ait continuité dans la tradition d'honneur et de noblesse, il faut que toute la lignée, que tous ceux qui ont porté le nom élevé très haut par le grand aïeul soient restés fidèles au culte de ce nom et de la famille, accroissant si possible sa renommée, du moins ne la laissant pas déchoir.

*
* *

Les anciens, qui traduisaient tout par des symboles que leur matérialisation, pour ainsi dire, rendait tangibles aux plus simples, comprenaient autrement que nous la continuité de race. Et leur façon de voir était la plus judicieuse, la meilleure.

L'ancêtre, qui avait fondé une famille et placé la pierre d'un foyer, était considéré comme un héros, un dieu protecteur : on instituait

(1) Lettre du 2 janvier 1901.

pour lui un culte dont profitaient par la suite ceux qui, après y avoir été initiés de leur vivant, le rejoignaient chez les Mânes ; ce culte ne devait jamais cesser, comme le feu sacré ne devait jamais s'éteindre.

Il fallait, pour que le culte se perpétuât, pour que le feu brûlât éternellement, que la famille se continuât sans interruption à travers les âges. Et il entrait dans cette croyance un égoïsme bien humain : chacun voulait avoir part, après sa mort, aux offrandes destinées aux ancêtres. De là l'obligation d'une descendance, de là l'obligation de suppléer par l'adoption à la nature quand elle privait d'héritier mâle le père de famille.

Mais, avec le temps, le symbole du sacrifice aux dieux Mânes s'élargit, se modifia : ce ne fut pas seulement pour perpétuer un rite dont les cérémonies avaient perdu toute signification que l'adoption vint assurer la continuité fictive de la race. A côté du culte domestique proprement dit, qui se traduisait par l'offrande des gâteaux de pur froment et les libations de vin et de lait, avait pris naissance celui de la légende familiale, la conservation du souvenir des grandes actions des ancêtres. Pour que ce souvenir ne s'effaçât pas dans la République, il fallait que leur nom persistât et continuât par les faits et gestes des descendants à être mêlé aux fastes de la ville, de l'Etat, assurant ainsi la perpétuité des gloires passées par un renouveau de jeune gloire.

Les Romains surtout attachaient à cette perpétuité, et par conséquent à celle de la famille, une haute importance ; parmi les lois fondamentales de la République, ils plaçaient en première ligne celles de l'adoption : c'est à elles que les plus célèbres *gentes* devaient leur existence après des siècles de guerre, de luttes intestines et de proscription.

Pour devenir par adoption fils d'un *pater familias* l'âge importait peu : la seule condition nécessaire et indispensable était la possibilité de perpétuer le culte et les traditions de la race.

*
* *

Perpétuer les traditions d'une race, voilà en effet la première vertu pour être digne de lui appartenir, d'en porter le nom et de jouir de la considération attachée à sa gloire passée.

Mais cette gloire est un usufruit qu'il faut du moins transmettre intact à ses héritiers, si on n'a pu en accroître le capital.

Ouvrons l'Histoire et interrogeons-là en ce qui concerne les barons des Baux, les comtes de Châlon, les ducs de Nassau, princes d'Orange.

Vaillants à la guerre, sages au conseil, augmentant à chaque génération la fortune et la renommée de leur maison, voilà ce qu'ils furent, selon l'Histoire.

Qu'importent après cela les filiations consanguines ou utérines, par

héritage ou par adoption, si tous ceux qui portèrent le nom d'Orange furent dignes du fondateur de la race, de Guillaume au Court-Nez!

*
* *

Dans les armes des princes d'Orange-Châlon il est une devise que leurs héritiers ont gardée avec soin :

« *Je maintiendrai* ! »

Cette devise résume ce que nous venons de dire : *maintenir* le passé de bravoure, de bonté, de générosité, de dévouement à la justice, la gloire, en un mot, de la race, voilà le but vers lequel doivent tendre tous les efforts de ceux qui assument le lourd héritage d'un grand nom.

Et les princes d'Orange furent toujours jaloux de *maintenir* la renommée de leur famille.

En des occasions solennelles, aux heures où d'autres se seraient crus parvenus trop loin pour jeter un regard en arrière, ils se sont souvenus du passé et l'ont jugé leur plus beau titre à l'admiration des peuples.

Dans sa proclamation du 16 mars 1815, après avoir déclaré que dorénavant il prenait le titre de roi des Pays-Bas, Guillaume Ier ajoutait :

« Mais, quelque convenables que puissent paraître ces déterminations, Nous ne Nous croyons pas moins obligé de prendre soin que le nom que, dans toutes les vicissitudes de la fortune, Nous avons toujours porté avec honneur et sous lequel nos ancêtres ont rendu tant de services à la cause de la liberté, ne vienne à s'éteindre et à disparaître. Pour ces raisons Nous voulons et ordonnons que désormais l'héritier présomptif du Royaume des Pays-Bas prenne, porte et conserve le nom et le titre de *Prince d'Orange*; et Nous les accordons par ces présentes à Notre cher Fils aîné, avec une satisfaction d'autant plus vive que nous sommes convaincus qu'il en saura *maintenir* l'antique éclat par l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs comme Notre premier sujet et comme le souverain futur de la nouvelle monarchie, et par son courage et par un dévouement sans bornes, toutes les fois qu'il s'agira de veiller aux droits de sa Maison et à la sûreté du territoire hospitalier et paisible des Pays-Bas. »

Ce que Guillaume Ier avait en vue dans sa proclamation, quand il prenait un soin si jaloux de la perpétuation du nom d'Orange, ce n'était pas seulement le souvenir de faits glorieux que les Nassau avaient accomplis pour la grandeur de la Hollande, mais encore le superbe apanage d'un titre imposant à tous le respect, l'admiration et l'amour depuis une longue suite de siècles.

*
* *

Maintenant que ceux qui sont les fanatiques du fait brutal ou qui

tiennent à mourir très vieux d'une indigestion de documents dans le coin sombre d'une bibliothèque, mettent en doute la filiation des princes d'Orange depuis Guillaume au Court-Nez et dame Guibourc jusqu'à la reine Wilhelmine, ils ne pourront empêcher que celle-ci ne soit la fille spirituelle de ceux-là, tels que nous les ont fait connaître l'Histoire et surtout la Légende.

De même que Pauline

Avait trop de vertus pour n'être pas chrétienne,

ainsi la reine Wilhelmine a la main trop généreusement ouverte, le cœur trop compatissant, l'esprit trop chevaleresque, l'âme trop courageuse pour ne pas être la vraie descendante de celui qui, pendant six siècles, aux yeux des peuples étonnés, personnifia l'Occident opposant au flot sarrasin l'inébranlable digue de sa vaillance faite à la fois d'abnégation, de sagesse et d'amour.

Elle aussi, devant la coalition des égoïsmes européens, sans morgue, sans prétention, naturellement, comme une chose toute simple, quand le président Krüger a poussé son appel de détresse, elle a dit : « *Je maintiendrai* ! » Courage digne du vainqueur d'Aliscans ! Héroïsme digne de la première princesse d'Orange !

Et. pour terminer, nous dirons avec le vieux Joseph de la Pise, s'adressant aux sceptiques de la vie admirable de Guillaume au Court-Nez :

« Ce que nous avons dit est fondé sur le rapport de ceux qui ont parlé devant. Les auteurs, les manuscrits, la tradition reçue probablement au récit des choses humaines, les témoignages qui subsistent parmi les pierres et les monuments, l'argument des choses semblables autrefois advenues, de la vérité desquelles il n'est permis de douter, nous servent de garants envers les incrédules..... Et au fond la créance en est laissée libre à chacun. (1) »

(1) Joseph de la Pise. *Tableau de l'Histoire des princes et principauté d'Orange*, 1639 (page 50).

JULES BONNET.

LA LITTERATURE DES JEUNES ET SON ORIENTATION ACTUELLE

LE POÈME ET LE ROMAN

C'est peut-être une illusion qui régna à toutes les époques, que de considérer la période d'années dont on est le spectateur, comme l'exemple, en son développement artistique et littéraire, d'une complexité jusque-là inconnue. C'est peut-être faute de recul, et par difficulté d'établir sur des contemporains, un de ces classements simples où excella l'ancienne critique. Ces classements ne présentent d'ailleurs qu'une simplicité très artificielle due à des coupes sombres dans le taillis ou la forêt qu'on eut à inventorier.

La preuve en est que cette besogne n'est jamais définitive, qu'à peine les critiques-jurés ont terminé leurs pesées, organisé leur mise en place des génies et corollairement des talents, les protestations s'élèvent.

D'une part, les érudits, tout en acceptant, en sa généralité, l'ordonnance que signifièrent les critiques, leur apportent par brassées ou par petits paquets des documents nouveaux ou au moins tirés de l'oubli, et la ligne générale si élégamment tracée s'altère ; d'autre part les écrivains, les poètes s'insurgent; ils apportent, avec preuves à l'appui, avec l'affirmation d'une admiration qui trouve des échos, telles œuvres négligées, reléguées, et font reviser le procès de ces dédaignées. Cette double voie de protestation n'est guère possible contre des jugements contemporains, éphémères, qui sont amendés souvent par une évolution intellectuelle des juges ou infirmés par de nouvelles œuvres de ces mêmes auteurs, pour lesquels on avait tenté, un peu prématurément, un essai de classement. De plus les critiques n'aiment point formuler sur le phénomène mouvant qu'est la production contemporaine, un essai de classement, qui serait fort difficile, s'il fallait à toute œuvre attribuer au juste, sa valeur de beauté; on pourrait plus facilement tracer autour des écrivains et des livres caractéristiques leur sphère d'influence; mais encore il y faudrait un large appareil dépassant le cadre d'un article. C'est pourquoi nous n'avons pas sous forme brève, de carte, pour ainsi dire, du ou des mouvements littéraires actuels. On voudrait, ici, indiquer à travers leur apparente confusion quelques lignes d'ensemble.

*
* *

Quelque jugement qu'on porte sur la valeur, la beauté, l'opportunité du mouvement symboliste, il est certain que ce furent les écrivains englobés sous ce nom qui produisirent (vers 1885 et 86) le premier mouvement qui se dessina avec carrure depuis l'avènement,

antérieur à eux d'une quinzaine d'années, du naturalisme. Ils trouvaient devant eux le naturalisme triomphant sur le terrain du roman moderne, et c'était les Parnassiens qui écrivaient des poèmes.

Ici une parenthèse me semble utile.

On a discuté passablement sur l'alternance des écoles, leur nécessité, leur bien fondé, leurs liens entre elles, leurs oppositions ; il semble que de l'examen de ce siècle, une sorte de loi se dégage ressortissant d'ailleurs des phénomènes de contraste. Elle est applicable surtout aux périodes de développement d'art libre, non gêné par des influences religieuses ou royales qui purent à certaines époques modifier sérieusement la marche des choses ; elle pourrait se résumer ainsi : quand une élite a apporté son œuvre et qu'on est en train de tirer de cette œuvre le maximum d'effets qu'elle comporte, une autre élite, plus jeune, prépare un canon de l'œuvre d'art absolument différent, et qui a son expansion pleine à la période suivante. Ce mouvement neuf est alors combattu ou par une réaction vers l'école précédente, ou par une formule nouvelle : c'est-à-dire qu'au moment où une formule est en vigueur, où une école est maîtresse en apparence du champ littéraire, un groupe composé d'artistes plus jeunes se prépare obscurément à apporter aux hommes une matière de joie ou d'ennui tout opposée, une modulation toute diverse des sentiments. Au moment où cette nouvelle école éclate, souvent elle ne trouve plus devant elle les protagonistes même de l'école précédente, mais plus généralement des disciples intelligents. C'est l'école nouvelle qui compte des cerveaux créateurs et après une lutte plus ou moins longue, elle triomphe. Ainsi, durant que le Romantisme portait l'attention sur le poème, le théâtre en vers, le roman idéaliste, Stendhal et Constant avaient travaillé avec moins d'éclat (selon l'opinion de leur temps) mais préparaient Balzac, dont l'expansion glorieuse amena l'avènement du naturalisme. Or, tandis que le naturalisme s'épandait en plein succès par Goncourt, et surtout par Zola, le symbolisme se préparait, méditait le roman lyrique, comme il préparait une refonte du vers, en dehors des héritiers du romantisme, les Parnassiens. Quand le symbolisme victorieux aura sa pleine expansion (qui ne se fera peut-être pas dans les mêmes modes que celle du romantisme, ou du naturalisme, car ces aspects se modifient un peu avec l'état social), un autre groupe se présentera qui fera droit à des formes d'art, à des modes de penser que le symbolisme aura négligées; car, en principe, aucun groupement littéraire ne peut donner une formule sur tous points satisfaisante et de plus il fatigue la formule dont il se sert.

Il est évident qu'il y a toujours des isolés et des indépendants, des esprits libres et hantés d'horizons divers, qu'on ne peut ranger dans aucune école et qui font prévoir les générations futures, pour l'embryon de leur développement. Ainsi furent Baudelaire, romantique jusqu'à un certain point, et Flaubert, dont le réalisme se doublait d'une manière de romantisme, mais comme celui de Baudelaire, épris

de concision et d'exactitude, tandis que le romantisme courant était d'abondance, d'hyperbole et de paroxysme ; pourtant ils ne dérangent pas l'ensemble de la règle et la rendent seulement plus complexe.

Les symbolistes avaient beaucoup lu Baudelaire et Flaubert, et les réfractaires de Parnasse, Mallarmé, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Charles Cros, et ce réfractaire du naturalisme Huysmans. Les premiers étaient en marge par esprit de création, et naïvement ; le dernier l'était, en prenant le vent et par amalgame, très influencé de Théophile Gautier, par exemple ; les jeunes écrivains leur reconnaissaient toute leur valeur ; mais la grande route était tenue d'un côté par les Parnassiens, Leconte de Lisle, Banville, Mendès, et de l'autre par le naturalisme de Goncourt, de Daudet, de Zola. C'était Zola qui accaparait l'acclamation. Les autres naturalistes, à côté de lui, trouvaient l'admiration, mais ce n'était point eux qui l'avaient forcée.

Les jeunes de ce temps-là avaient à reprocher au Parnasse qu'il n'était point une école neuve, mais une fin de romantisme, une variation sur le romantisme, un romantisme classicisant et hellénisant ; au naturalisme ils objectaient qu'il ne tenait aucun compte des besoins d'évocations, de légendes, de songe, de fantaisie dont ils avaient la notion depuis les œuvres étrangères d'un Poë ou d'un Heine. Des écrivains eussent pu satisfaire ces désirs nouveaux, sans des tics spéciaux venus d'habitudes d'esprit des temps qui venaient de s'écouler, tel Villiers de l'Isle-Adam, si grand par la couleur verbale et de beaux paroxysmes nobles, mais si entaché d'occultisme et de religiosité combative. Verlaine rachetait la fréquence de ses oraisons par la sorte de candeur (malgré malices éparses) qu'il jetait sur tout ce qu'il produisait. Huysmans mettait à ses notations curieuses, toute la lourdeur et l'énervement gastralgique de sa forme. Rimbaud était inconnu et, malgré la beauté de ses œuvres, souvent trop schématique et trop spécial. Leon Dierx trop enfermé dans son naturisme pessimiste. Mallarmé eut une influence de grand honnête homme ; le désintéressement de son œuvre et de sa vie, et la hauteur de sa parole, devait plaire plus encore que la très grande beauté de son œuvre restreinte, à des jeunes gens épris d'art, et l'avoir aimé est une bonne note pour ceux qui l'approchèrent, des premiers, pour confronter au sien leur idéal d'art, et non plus, comme cela se fit plus tard, pour glaner près des javelles de ce causeur charmant, (qui, s'il dédaignait d'écrire d'une foule de choses, les éclairait, en passant, d'un mot), des épis rares et précieux.

*
* *

L'apport le plus net du symbolisme, c'est le vers libre. Si le mot de Symbolisme est aussi confus que celui de romantisme, qui n'a pris, qu'en fin de compte, sa signification très claire, le vers librisme est quelque chose de très tranché. C'est le vers individualiste qui a été

trouvé, non pas une formule plus large que celle du vers romantique, mais une formule élastique qui, en affranchissant l'oreille du ronron toujours binaire de l'ancien vers, et supprimant cette cadence empirique qui semblait rappeler sans cesse à la poésie son origine mnémotechnique, permet à chacun d'écouter la chanson qui est en soi et de la traduire le plus strictement possible. C'est à cause de la largeur même de son ambition que le vers libre, s'il a des définitions, n'a pas de prosodie, et quand il en aura une, ce ne pourra être un petit code fondé sur des habitudes de l'oreille et la tradition comme l'antérieure prosodie, mais une poétique tenant compte des lois du langage et de l'émotion artiste.

Quant au symbolisme (1) la meilleure définition en est encore la plus large; ce serait celle de M. de Gourmont dans sa préface du livre des *Masques* : « Admettons que le symbolisme c'est même excessive, même intempestive, même prétentieuse, l'expression de l'individualisme dans l'art. » Ajoutons que c'est un retour à la nature et à la vie, très accentué, puisqu'il s'agit pour l'écrivain qui veut créer, de se consulter lui-même en sa propre intelligence, au lieu d'écrire d'après une tradition livresque, qui est le plus souvent, pour les débutants de toutes les époques, la tradition mise à la mode par les derniers succès.

Au plus lointain des revues symbolistes, on trouve auprès d'œuvres de Mallarmé et Paul Verlaine et la réimpression ou impression première des œuvres de Rimbaud, alors disparu, les noms de Jules Laforgue, de M. Jean Moréas, de M. Paul Adam et celui du signataire de cet article. Très rapidement de nouveaux symbolistes apportèrent poèmes et livres, et la liste actuelle de ceux qui acceptèrent cette appellation serait nombreuse. Ce serait MM. Maurice Maeterlinck, Henri de Regnier, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Dubus, Charles Morice, Remy de Gourmont, Saint-Pol Roux, Albert Mockel, André Gide, Paul Claudel, Max Elskamp, Paul Fort, Charles Henry Hirsch, André Fontainas, Charles van Lerberghe, Adolphe Retté, Robert de Souza, Camille Mauclair, Robert Scheffer, Dumur, Albert Saint-Paul, Ferdinand Herold, Y. Rambosson, Paul Gerardy, Tristan Klingsor, Edmond Pilon, Henry Degron, A. Thibaudet, Marcel Réja etc... Parallèlement au mouvement symboliste, des artistes qui n'acceptaient point le vers libre participaient par certaines nuances fondamentales au groupe nouveau, tels Albert Samain, M. Pierre Quillard, M. Paul Valéry. M. Pierre Louys ne fut jamais un vers libriste, ni peut-être tout à fait un symboliste, il voisina. D'ailleurs l'ampleur du mouvement fut assez grande pour que des groupes différents s'y pussent former, que de nombreuses diversités s'y montrassent, ce qui est le cas d'un mouvement individualiste, ayant pris en passant une étiquette, plutôt pour se différencier des écoles en vigueur que pour se désigner effectivement.

(1) Voir sur cette question, *Les Propos de littérature*, de M. Albert Mockel et le livre des *Masques* de M. Remy de Gourmont, *L'art symboliste*, de M. Georges Vanor, contemporain de la naissance du mouvement.

Le symbolisme projeta ainsi d'abord l'école romane, M. Jean Moréas, M. Raymond de la Tailhède, M. Raynaud, M. du Plessys voulurent, ce qui était l'antithèse d'un mouvement individualiste, se conformer à l'union artificielle que fut la Pléiade du XVIe siècle. La Pléiade recherchant un but commun, une modernisation par archaïsme de la langue, pouvait affecter cet aspect ordonné et quasi-scolaire. Ces messieurs imitèrent la Pleiade, par quelques-uns de ses défauts les plus apparents, par l'épitaphe commune et la sonnet dédicatoire, par quelques archaïsmes, puis revinrent à leur nature de bons poètes un peu classiques et les *Stances* que publie M. Jean Moréas, délivrées de ce jargon, semblent devoir être la meilleure œuvre du poète des *Cantilènes* et sa plus individuelle encore que certaine gracilité de l'idée en dépare la pure forme.

Ensuite parut un groupement où figuraient surtout M. André Gide et Henry Maubel, et qui parla d'un certain idéo-réalisme qui eut eu pour but d'exprimer des sensations très rares, de recréer la vie et le rêve, de donner des impressions de silence, de phénomènes d'âmes, de paysages d'âmes, en prose ou en vers dans une forme plus unie que celle des premiers symbolistes, le *Voyage d'Urien*, *Paludes*, *Dans l'Ile*, tout récemment la *Connaissance de l'Est* de Paul Claudel ressortent de cette esthétique.

Pendant ce temps le Parnasse continuait à vivre et les poètes parnassiens à publier. Ni M. Mendès, ni M. Dierx n'apportèrent à leur esthétique poétique de modification. M. de Hérédia non plus; néanmoins la publication, en 1892 des *Trophées*, (1) crée une date d'influence et une esthétique se présenta sinon nouvelle, au moins dans toute sa carrure ; il semble que ce courant ait prévalu auprès de quelques symbolistes qui ont joint à certaines de leurs anciennes préoccupations, des désirs plus précisés de décors antiques et de vers plus classiques et plus réguliers. Ainsi M. H. de Régnier, ainsi l'auteur d'*Aphrodite*. En tant que sonnetiste exclusif, M. de Hérédia est surtout suivi par M. Léonce Depont, ou M. Legouis, artistes non sans valeur. Mais une partie de l'impression antique et évocatrice de décors qui se dégage des *Trophées* se retrouverait dans un sillon plus large. Cette esthétique, en tenant compte en route d'admirations romantiques et parnassiennes, se rattache surtout à Chénier, et par lui au classique du XVIIe et à l'antique. Elle infirmerait, en tant que tendance, la recherche romantique du pittoresque et les recherches de réalité du réalisme et du naturalisme et en reviendrait aux belles fables païennes, librement restituées du grec, avec quelques nuances de symbole moderne. Parallèlement au symbolisme, un poète très distingué, Georges Rodenbach, qui lors de ses débuts avait manié un vers parnassier souple et familier, progressait lentement vers un art plus personnel et plus profond que celui de ses premiers volumes. Il apportait un joli chant d'intimités, une attention douce et sérieuse à noter de la vie intime et douloureuse, à décrire des sensations brèves et blanches, à analyser de la vie comme en rêve. C'était tantôt de calmes

(1) Voir une consciencieuse étude de M. Antoine Albalat sur M. de Hérédia.

béguinages, des traductions de vies muettes (comme dit si joliment l'allemand au lieu de notre affreux mot nature morte, des *stilleben*) des vies encloses, selon son expression. Certaines contemplations ardentes de silence d'eau et de lune font penser à Jules Laforgue, et le dernier livre de Georges Rodenbach, *le Miroir du Ciel natal* est écrit en vers libres. C'était pour le vers librisme, la plus précieuse des amitiés nouvelles.

La liste des jeunes poètes qui se sont adonnés à écrire des intimités est d'ailleurs nombreuse et variée, et les talents ici abondent, chez les vers libristes, et chez ceux qui conservent une forme régulière; c'est là d'ailleurs, dans ces visions courtes que la forme régulière offre le moins de danger, car la rhétorique, sa conséquence ordinaire, y est plus difficile, et détone si fort qu'on peut mieux la supprimer. Ce sont ces poètes : Francis Jammes qui sait en des vers très parfumés d'épithètes colorantes et exactes dire tout le détail des beautés de nature, des feuilles, des fleurs, de l'ombre et tout l'ardent soleil et tout le nonchaloir de son pays de Béarn, et aussi les joies et les tristesses des humbles. M. Henry Batailte (dont le développement dramatique est puissant) a donné dans la *Chambre Blanche*, les plus minutieuses sensations de convalescence; il a publié aussi de très curieuses notations versifiées des œuvres peintes. M. Charles Guérin est un poète tendre et ému, dans sa forme un peu grise et à trop longues traînes. M. Jules Lafforgue, dans son livre, *les Premiers Pas* et des poèmes épars, a traduit le soleil et la glèbe de son Quercy natal en des vers fermes ou attendris. MM. René d'Avril et Paul Briquel ont fait défiler des heures transparentes du paysage lorrain. M. Henri Ghéon dans les *Chansons d'Aube*, a chanté à la beauté des choses une jolie sérénade matinale.

C'est aussi parmi les intimistes, en notant qu'il est infiniment plus curieux de l'âme humaine et de la passion amoureuse que de son décor, qu'il faut ranger M. André Rivoire dont *le Songe de l'amour*, conte par l'essentiel et au moyen de courtes pièces serrant les crises d'âme, un roman de tendresse; il faudrait noter aussi de celui-ci, une amusante tentative d'imagerie littéraire, une *Berthe aux grands pieds*, rajeunie et modernisée de l'ancienne légende, amusante et lyrique : M. André Dumas se tient dans la même région d'art que M. André Rivoire.

D'autres jeunes poètes vibrent au contact des choses et leur recherche serait de chanter les forces sociales, et d'être les poètes du désir libertaire de fraternité et de solidarité. C'est évidemment le but et la fonction de tous les poètes et les derniers venus n'ont pas plus inventé cette gamme généreuse, que les naturistes n'ont retrouvé le sentiment de la nature, inlassablement gardé à travers toutes les écoles depuis et y compris le romantisme; je veux dire que ces jeunes poètes s'y spécialisent et certes, non ennemis d'une certaine rhétorique, qui pour être plus dissimulée, n'en existe pas moins, ils précisent cette poésie fraternelle et humanitaire, comme il est le plus simple de le faire, en la restreignant. Ce sont M. Fernand Gregh,

et aussi M. Georges Pioch, et M. Jean Vignaud. Aussi les toutes dernières années ont vu se présenter deux groupements assez différents, quoique avec certains points d'attache avec cette branche du symbolisme qui s'adonna à l'intimisme, ce qui n'est pas très étonnant, car ces catégories sont toujours un peu artificielles ou les poètes plus complexes que la définition qu'ils donnent d'eux-mêmes; c'est le groupement toulousain et le groupement des Naturistes. Un point commun leur fut d'être une réaction contre le symbolisme, plus prononcée chez les Naturistes que chez les Toulousains.

Ce groupe des Toulousains est d'ailleurs des deux, de beaucoup le moins artificiel; le lien qui unit MM. Delbousquet, Magre, Lafargue, Viollis, Tallet, Marival, Camo, Frejaville, M. et Mme Nervat, etc., c'est un lien d'origine. Jeunes gens de Toulouse, ils aiment à se tenir, en grande union, et cela sans que la forme de leurs vers soit nécessairement uniforme. Leur réaction contre le symbolisme est du reste faible. Un grand souci de passé simple les tient, les amène à la rhétorique et à l'éloquence quasi politique; ils ont aussi presque en commun la préoccupation de peindre les choses de tous les jours, et la recherche d'un accent grand, et large et général. Je ne dis pas qu'ils n'y réussissent parfois. Mais si M. Magre pratique obstinément l'alexandrin libéré de quelques contraintes, M. Viollis ou M. Lafargue sont les auteurs de poèmes libres qui ne manquent ni de cadence ni d'ingéniosité. M. Delbousquet, leur aîné, tient plus au Parnasse qu'à quelque groupe qu'on puisse évoquer. Beaucoup d'entre eux s'orientent vers la recherche d'une simplicité excessive, qui ne dépasse pas en sincérité les recherches les plus abtruses du symbolisme.

Mais, tout en faisant des réserves sur ce que les volitions de ces jeunes gens contiennent encore de trop facile, on peut admettre que les vers de M. Viollis ou de M. Lafargue auxquels beaucoup se sont plu, s'ils n'apportent rien de bien inattendu, apportent de la fraîcheur, une certaine individualité et un parfum de terroir qui est loin d'être négligeable. Mais pour eux, comme pour les autres, je crois qu'il doit y avoir une façon plus lyrique, plus profonde, et moins gâtée par des ronrons d'éloquence, sinon plus généreuse d'aller vers le peuple et de lui dire des poèmes en ses réunions du soir.

Les Naturistes, dans le fond, ne seraient pas très distincts des Toulousains, ou des poètes vibrants comme M. Georges Pioch, ou de poètes de la nature comme M. Ghéon, s'ils ne se cantonnaient (sauf M. Albert Fleury, dans l'alexandrin libéré et dans une formule de prose tant soit peu vague, pompeuse et déclamatoire. C'est avec une affectation d'ingénuité, un peu trop de rhétorique et d'éloquence. Ils ont le tort d'abonder en programmes auxquels ils ne donnent pas toute satisfaction (à dire vrai ils ne sont pas les seuls). M. de Bouhélier, le chef reconnu de l'École, a fait entendre trop souvent ses proclamations qui masquèrent ce que laissait voir de talent ses œuvres de début et la valeur d'un réel labeur, aux fruits inégaux mais intéressants. M. Montfort dépense autour de ses émotions un peu trop de

mots. M. Abadie publie de jolis vers. Il faut, je crois, considérer l'état actuel du naturisme comme transitoire; il est probable que ces jeunes écrivains à qui ne manquent point des dons d'abondance, d'émotion et de facilité, verront leur idéal se présenter à leurs yeux plus complexe, et que leur développement personnel dépassera leurs doctrines présentes. Tout groupe nouveau a besoin d'éviter l'influence de celui qui l'a précédé presque immédiatement et d'apporter d'autres ambitions et une esthétique différente. C'est ce qui explique la critique injuste qu'ils appliquèrent à leurs immédiats prédécesseurs. On leur doit surtout souhaiter de rêver de progrès et non de réaction littéraire.

Quoi qu'il en soit de l'avenir du naturisme, de son développement futur, de sa diffusion, on peut dire qu'il ne tenta rien que d'autres n'aient en une autre forme tenté, et que le naturisme n'est point très différent, sauf couleur verbale, de l'amour de la nature, selon MM. Jammes, ou Paul Fort. M. Paul Fort, qui tient au symbolisme par sa curiosité de formule neuve, a condensé, sous le titre de ballades, un grand luxe d'images, de métaphores, de versets émus. Très inégal, quelquefois doué d'un don de synthèse jolie, parfois à côté et se trompant à fond, il est rarement indifférent. Il a compris la poésie populaire et s'en est heureusement servi. Sur les confins du symbolisme nous trouvons un artiste des plus intéressants et des plus doués, M. Saint-Pol Roux. Gongoriste et précieux souvent à l'excès, exagérant des facultés remarquables de vision aiguë et précise, trouveur infatigable de métaphores quelquefois justes, toujours hardies, souvent exquises, qu'il développa en courts poèmes en prose dont la formule fut, il y a dix ans, presqu'imprévue, M. Saint-Pol Roux sait aussi peindre de larges fresques, et son drame, *la Dame à la faulx*, offre, dans une complication peut-être trop touffue, des scènes belles et grandes; c'est un des meilleurs efforts de ces derniers temps.

Mais comme nous l'avons dit, le symbolisme est un mouvement si large que ni le vers librisme seul, ni la recherche des symboles, vers laquelle d'aucuns s'efforcent en se servant du vers traditionnel, ne peuvent complètement l'enclore, et quoique fidèle à la technique du passé, et rénovant sa langue au source du XVIe siècle, c'est avec le symbolisme que se compte le vaillant pamphlétaire, et l'éloquent chanteur de la beauté, le poète de premier ordre qu'est M. Laurent Tailhade. C'est le souci du neuf qui range du même côté un artiste comme M. Albert Mockel, critique sincère et profond, poète doué et un artiste fougueux et violent comme M. Emile Verhaeren. C'est d'origine symboliste qu'est M. Adolphe Retté, comme M. Robert de Souza; c'est un symboliste, encore que son dernier livre se retrempe volontiers aux sources de pitié sociale que M. Stuart Merrill, qui ajouta aux formes connues du vers quelques rythmes, particulièrement un vers de quatorze syllabes qui est un alexandrin plus long, et viable, dans son harmonie également balancée. Symboliste, M. Valentin Mandelstamm, un esprit très libre dont le vers frissonne souvent

d'images neuves et justes. Aussi M. F. T. Marinetti, poète très personnel et coloriste très doué. Aussi M. Tristan Klingsor qui a apporté d'élégantes chansons de joie et un Orient joli, et M. Edmond Pilon qui eut de très tendres pages, et des dons remarquables de rythmiste et une valeur de décorateur ingénieux. Aussi M. Henry Degron qui a de jolies chansons émues. De même M. André Fontainas qui use le plus souvent d'un alexandrin, puisé aux sources mallarméennes pour la concision, traditionnel néanmoins pour la cadence, est un symboliste par l'essence même de ses recherches. C'est enclore sous le nom de symbolisme bien des efforts différents, mais si l'on se reporte au romantisme, on conviendra je pense que Lamartine était un romantique ; — or, qu'y a t-il de moins romantique au sens qui s'imposa sur le tard, de par Hugo et Gautier, que Lamartine et les poètes lamartiniens.

Ainsi, parnassien par la forme, symboliste par le fond, M. Sébastien Charles Leconte est fort difficile à classer, sauf parmi les poètes de grand talent, si l'on ne fait abstraction d'école. Il y a une large nuance entre lui et les Parnassiens nouveaux tels que M. de Guerne, tels que tout différent M. Jacques Madeleine, l'auteur d'*Hellas* et *A l'Orée*, si curieusement sylvain. M. Henry Barbusse ne s'associerait à aucun groupe, sauf à celui des intimistes, à Jammes, à Rivoire, encore que bien loin d'eux en ses soucis de notation très claire, et de rythmique traditionnelle.

Maintenant que la liberté du vers est admise, que la recherche des analogies, l'imprévu de la métaphore, les libertés de syntaxe, le droit au sérieux profond, à la traduction nette de la méditation, même un peu abstruse, que demandait, le symbolisme en ses premières œuvres, le droit à la vie vraie sans rhétorique qu'il réclamait sont en principe admis, le symbolisme se développera encore, fera éclater la gaîne, si fragile de son titre, et se décomposera en courants divers qui n'ont pas de désignations encore, mais à qui les noms des principaux poètes symbolistes peuvent en tenir lieu, et on marchera vers une poésie de plus en plus libre et ample. Tout mouvement qui conclut vers une somme plus large de liberté a raison. Le symbolisme eut donc raison à son heure, il aura raison dans ses conséquences, et quand on aura compris qu'il n'avait rien de commun avec l'occultisme, avec l'hermétisme, et des gageures maladroites, ou d'incompréhensifs et compromettants disciples, on rendra pleine justice à sa tendance et aux œuvres qui le représentent.

LE ROMAN

Le Naturalisme ne produisit pas ses œuvres à l'image complète de sa théorie, c'est-à-dire que l'enquête réaliste de Zola se complique toujours à l'exécution du livre de belles scènes romantiques et de fragments quasi-lyriques. L'influence d'Emile Zola ne créa pas d'œuvres de jeunes écrivains, conçues, soit suivant sa formule théorique,

soit suivant son exécution livresque. L'idéal qui sortit des efforts de Zola et qu'admettait la moyenne des écrivains tenait davantage de Maupassant et de Daudet que de lui. Ce fut un réalisme tempéré ou brutal qu'exercèrent ses disciples, un réalisme plus proche qu'ils ne le pensèrent du roman psychologique, qui suivit, en date, le roman naturaliste et qui, tout en l'admettant comme son aîné, se cherchait des pères légitimes, plus loin que lui, à travers lui, chez Balzac, Stendahl et Constant.

Le roman psychologique fut surtout l'apport de Paul Bourget. Néanmoins la critique au temps de *Cruelle énigme* aimait associer à son nom ceux de MM. Hervieu, Mirbeau et Robert de Bonnières. Ce groupement qui put avoir son instant d'exactitude est bien détruit et depuis longtemps. Tandis que M. Bourget publiait ses livres dont le meilleur avant son évolution actuelle vers un catholicisme d'Etat et une réaction politique semble être *Le Disciple*, M. Robert de Bonnières ne donna au roman psychologique qu'une assez faible contribution ; M. Hervieu apportait des notes d'ironie qui distinguèrent très rapidement son œuvre des sortes de discours et récits moraux qu'écrivait Bourget. Quant à M. Octave Mirbeau, il serait fort difficile de classer, plus d'un moment, plus que la période d'exécution d'un livre, cette intelligence toujours en évolution et en ébullition.

Le Calvaire, roman passionné et douloureux, n'avait déjà avec le roman psychologique que de très légers points de contact ; et M. Mirbeau en est arrivé très vite au roman pamphlet, à une manière de roman à lui personnel, ou l'auteur, tout en s'effaçant apparemment selon la méthode réaliste, ne se laisse pas oublier un seul instant ; il a donné le summum de cette ardente énergie et de cette vision combative dans le *Journal d'une femme de chambre*, cette puissante et violente exhibition des dessous d'une société. C'est parmi les romanciers actuels celui qui montre le plus de points de contacts avec Zola, par sa violence théorique et pratique, par son amour de la vie ambiante, sa méthode franche de l'étudier et de l'exposer et aussi par le souci humanitaire et social qu'il y apporte mais non par la forte et harmonieuse mesure qui se développe à travers un roman de Zola.

En même temps que le roman psychologique conquérait sa place, une scission s'opérait dans le camp naturaliste.

Las de la prédication d'Emile Zola, las aussi que tout roman réaliste portât pour le public l'estampille de son influence, et aussi croyant avoir à parler en leur propre nom, cinq romanciers, renoncèrent par un manifeste aux théories du maître des Rougon-Macquart. Ce furent MM. Bonnetain, Rosny, Descaves, Paul Margueritte et Guiches. Le manifeste des cinq accusait Zola d'exclusivisme en sa recherche d'art et d'une attention trop vive portée vers la vie animale dans l'homme. Des cinq littérateurs qui signèrent ce manifeste, le premier, M. Paul Bonnetain, était un écrivain d'assez mince importance, dont le début, un livre de scandale, paraissait la parodie même des procédés naturalistes ; c'était surtout un journaliste assez bien placé. M. Guiches par toute son œuvre laborieuse et parfois amu-

sante ressortirait plutôt du mouvement des psychologues. M. Lucien Descaves, écrivain assez inégal, a prouvé dans les *Emmurés*, un livre de pitié profonde et de portée sociale, qu'il pouvait mener une œuvre à bonne fin. M. Margueritte prend surtout maintenant, par des livres sur la guerre écrits en collaboration avec son frère Victor Margueritte, toute son importance ; si tout n'est point parfait dans le *Désastre* et les *Tronçons du glaive*, si l'on en peut critiquer la manière un peu anecdotique, on ne peut nier qu'il n'y ait là un effort considérable et de belles pages. Mais le plus important des manifestants était M. Rosny, et c'était lui, en somme, qui avait des théories à émettre.

Il est difficile, en quelques lignes, de caractériser totalement les frères Rosny. Comme beaucoup de romanciers féconds, ils sont inégaux ; comme beaucoup d'idéologues, ils sont sujets à l'erreur, et quand ils se trompent, ils se trompent d'une allure scientifique, c'est-à-dire raisonnée et poussée à ses limites, logiquement, c'est-à-dire à fond. Parfois aussi, plus soucieux du développement de l'idée que de sa forme, ils laissent subsister de légères macules, et sont trop disposés à user sans ménagement de termes scientifiques; mais le double courant de leur œuvre, l'un moderniste et d'enseignement, l'autre de science et d'évocation, leur mise en place des phénomènes modernes et passionnels parmi l'universelle nature, leur science du contact des psychologies individuelles avec les courants généraux des âmes et l'allure du monde sont du plus haut intérêt, et leur assigne place de novateurs. Le courant naturaliste nous donne aussi, parmi ceux qui furent le plus près de Zola, Céard dont le long silence n'a pas fait oublier les débuts brillants, Léon Hennique, possesseur d'une formule concise et pleine dont le livre le plus récent, *Minime Brandon*, d'une forte étoffe, d'une sobre exécution, reste digne de son roman le plus connu, *Un Caractère*. J. K. Huysmans, devenu religieux, a abandonné la vision aiguë qu'il donnait de Paris, l'observation chagrine qui fait le prix d'*En Ménage*, pour construire de fortes œuvres presque hagiographiques, d'une charpente à la fois solide et enchevêtrée, d'une grande beauté un peu lourde d'écriture; mais quel que soit le succès de ses efforts, et quelque avis qu'on puisse avoir sur le fond de sa doctrine, il ne semble point gagner à se spécialiser dans la foi et l'Eglise.

C'est au roman psychologique, combiné avec des recherches qu'eut autrefois le roman idéaliste à la manière de Mme Sand ou de Feuillet, qu'il faut rattacher les premières œuvres de Marcel Prévost. Marcel Prévost préconisait, à ce moment, le roman romanesque; il avait l'ambition de réveiller la péripétie et d'y associer l'observation exacte. Y réussit-il ? le public a dit oui, les confrères ont fait leurs réserves ; on a reproché à juste titre à Marcel Prévost le peu de luxe de sa forme et les allures endimanchées qu'elle prit. L'écrivain semble d'ailleurs actuellement avoir subordonné ses anciens buts à celui d'écrire des romans à thèse. Il est un des observateurs les plus empressés du développement du féminisme, et il alterne avec M. Jules Bois les louanges de l'Eve nouvelle; ce peut être du roman très

curieux que le roman de M. Prévost, ce n'est point du roman artiste, et quelque problème nouveau qu'il agite, si imprévue soit la solution qu'il en propose, ce n'est point de l'art neuf que le sien. Avec infiniment de vigueur, de tact, d'honnêteté et d'un style sobre ardent et poussé, M. Jules Case a extrait de la doctrine réaliste, les méthodes d'instauration nouvelle d'un roman idéaliste. Nul romancier n'a placé si haut son idéal et ne le poursuit de plus de conscience; le roman de M. Case est tantôt d'enquête sociale comme *Bonnet rouge*, d'enquête spéciale portant sur les liens de l'homme et de la femme comme l'*Amour artificiel*, sur l'âme retranchée des liens généraux comme celle du prêtre, l'*Ame en peine* ; mais ses meilleurs livres sont deux poèmes presque, de tristesse et d'angoisse, *Promesses* et l'*Etranger*, ce dernier en sa concision précise un chef-d'œuvre, et les *Sept Visages* donnent en un court roman d'analyse, en même temps un conte de douleur et de remords qui atteint parfois, par des moyens tout analytiques, à la hantise profonde des contes tragiques d'Edgard Poe. L'œuvre de M. Jules Case n'a point encore donné tout son développement et le sillon d'influence qu'il trace ne se discerne pas encore tout entier, mais c'est un développement qui apparaîtra, un matin de littérature pure, avec toute évidence.

Maurice Barrès, qui eut quelque temps contact avec le symbolisme, et dont on aima les premiers livrets élégants et secs dédiés au culte du moi, et à un amusant égotisme, s'est développé en romancier social. Il semble qu'il a pris là une tâche un peu lourde pour lui, et que très capable d'évoquer l'histoire d'une province et de la résumer, il n'excelle pas à la grande fresque sociale. Encore qu'il complique un roman comme les *Déracinés*, de polilique courante, de portraits actuels et qu'il sache placer d'intéressants épisodes, il ne tient point les promesses de ses premiers livres et pour avoir voulu faire plus vaste, il fait moins bien.

Mais je voudrais arriver au roman de poète ; le roman de poète se diversifie toujours du roman de l'écrivain uniquement prosateur par des qualités spéciales que certains jugent des défauts et qui peuvent le paraître, de par leur utilisation inopportune, mais n'en sont point au fond. Le roman de poète pratique parfois la digression, prend des envolées, suit quelquefois l'image plus que le héros ; mais ce sont les plus utiles, au fond, des écoles buissonnières, et le lecteur apprend plus en ses courses d'un instant dans la marge du sujet, qu'auprès de bien des maîtres assidus et ternes, et ne quittant point d'une semelle leur idée générale.

Durant la période naturaliste, après les derniers romans de Victor Hugo, après *Quatre-vingt-treize*, ce fut M. Catulle Mendès qui tint d'une robuste activité le roman de poète, et l'on sait la suite de livres qui s'ajouta au *Roi Vierge* et aux *Mères ennemies*, jusqu'aux deux meilleurs et presque les plus récents, *la Maison de la Vieille* et *Gog*, œuvre de poète, d'évocateur, de narrateur lyrique. L'*Eve future* de Villiers de l'Ile-Adam, plaça un chef-d'œuvre dans la lignée de nos romans. M. Anatole France, dont le roman tient du roman psychologique, du roman social, et dont les vers ne sont ni la part abondante, ni la part la plus haute

de l'œuvre, est pourtant dans ses romans un poète, et nul n'écrivit davantage des romans de poète. Son art, de proportions modestes dans ses premiers livres, plus ferme en *Thaïs*, émouvant mais livresque, d'une beauté achevée mais sans nouveauté absolue (puisque Flaubert...) d'une beauté plutôt d'œuvre critique, s'est affirmé tellement plus grand depuis le *Lys Rouge* et le *Mannequin d'Osier* qu'on peut considérer son développement comme récent. Et de fait M. Anatole France a infiniment plus de talent depuis dix ans qu'auparavant. Il arrive actuellement à dépouiller le roman de tout ce qui n'est point l'ornement essentiel, ne se sert du fond que comme d'un prétexte à la variation philosophique, qui est tout, et donne l'impression d'un sage ému, souriant, malin et casuiste pour la bonne cause, celle de l'intelligence et de l'art.

M. Elémir Bourges n'est pas un poète, pourtant c'est tout près des poètes auteurs de romans qu'il faut classer ce romancier; d'abord son esthétique se réclame de celle de Shakespeare et des dramaturges de la pléiade Elisabethaine dans l'art violent desquels il voit l'homme à la stature qu'il lui désire, aussi à cause de l'ingénieux décor où il place l'action de ses romans. *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, son dernier et son plus beau livre, semble dans une vision moderne et tragique une transcription grandiose du vieux récit d'Orient, tel le Conte du Dormeur éveillé. On aimerait que la production de M. Bourges fut plus touffue pour avoir l'occasion d'en jouir plus souvent, mais il faut s'incliner devant le sérieux et la haute portée de son effort.

*
* *

Le Symbolisme, quoique le plus important et le début même de son œuvre collective consiste en œuvres poétiques, n'en a pas moins contribué pour une large part au roman contemporain, en nombre, en qualité et en direction d'idée.

M. Paul Adam, un des premiers champions du symbolisme, le seul qui fut exclusivement prosateur, s'est développé en une large série de volumes qui enserrent tout sujet, depuis l'anecdote boulevardière et un peu scabreuse jusqu'à la restitution de la Byzance antique, en passant par des romans de foules à tendances sociales, et des romans où il essaie de décrire les pompes et les courages militaires. *La Force* de Paul Adam commence une synthèse historique du XIXe siècle dont le portique spacieux et clair fait augurer une belle œuvre ; la brève nouvelle de Paul Adam, plus encore que son roman, est attachante et souvent imprévue et donne une sensation d'art plus complète. Cela tient souvent à ce que le style de M. Paul Adam dans ses romans est d'une inutile tension et que les passages ternes y sont revêtus pour l'illusion d'une grandiloquence disproportionnée.

Le labeur de M. Adam a déjà enfanté plus de vingt volumes divers reliés au fil un peu empirique d'une sorte d'épopée de la volonté, et par ce besoin de concentration de ses efforts partiels, M. Adam, tout en restant symboliste, se rattache à Balzac.

M. Pierre Louys, qui n'est pas tout à fait un symboliste, même d'origine, a tracé ce joli conte antique d'*Aphrodite* a qui tel succès a été fait; il a été moins heureux dans la *Femme et le Pantin*, où beaucoup de talent n'empêchait point d'être frappé du déjà vu de l'œuvre et du déjà dit; M. Pierre Louys, outre un clair talent de styliste un peu froid, possède une variété de façons spirituelles et compatissantes de regarder les petites Tanagréennes anciennes et modernes, et s'il note leurs légers caprices et leurs babils, il leur prête parfois aussi de furieuses colères de figurines. Les *Chansons de Bilitis*, si leur sous-titre de roman lyrique n'est point dépourvu d'artifice, et si la juxtaposition de ces petits poèmes en prose ne réalise pas en sa structure l'idée que tout le monde peut se faire d'un roman lyrique, sont néanmoins, réunies et agregées, de séduisants poèmes.

Mme Rachilde est un écrivain de valeur. Après quelques romans et nouvelles médiocres, elle s'est relevée d'un vigoureux effort à des fictions très romantiquement développées sur un fond de réalité exceptionnelle ou de vraisemblance rare. L'idée fondamentale est souvent rèche et âpre, elle est développée toujours avec brio, et les curieuses notations féminines alternent avec quelque chose de mieux, àvec des divinations sur le fond animal du bipède pensant et aimant, qui sont souvent fort belles. De courts poèmes en prose comme la *Panthère* donnent l'essence de ce talent robuste et félin.

Dans les romans et les nouvelles de M. Henri de Régnier, les jeux mythologiques du XVIIIe siècle s'allient à l'accent large des Mémoires d'Outre-tombe, et les pages où il suit le plus nettement l'esprit des anciens conteurs français ne manquent ni d'agrément, ni d'intérêt, ni de bonnes images calmes.

M. Hugues Rebell est un robuste écrivain, de verve audacieuse, parfois lubrique, plein d'irrespect, doué supérieurement pour la reconstitution historique des époques toutes proches et dont pourtant seuls des vieillards demeurent les témoins oculaires, témoins d'avis différent et qu'il faut la plus grande perspicacité pour écouter. M. Rebell a aussi remis sur pied dans un livre énorme et grouillant l'ancienne Venise du XVIe siècle, des grands artistes, des moines sales, du vice local, du vice importé d'Orient et il communique à tout sujet qu'il touche un fort cachet de dramatique véhémence.

Et auprès de ces artistes la liste est longue des romanciers issus du Symbolisme, ou s'y rattachant plus qu'à tout autre groupe, et voisinant par des préoccupations de synthèse ou de style : c'est Louis Dumur, très consciencieux écrivain, développant avec une impassibilité émue, des thèses intéressantes, plus auteur dramatique d'ailleurs que romancier, et ayant obtenu au théâtre avec son collaborateur Virgile Josz, l'éminent critique d'art, des succès de réelle estime; M. Albert Delacour, l'auteur d'un frénétique roman, *le Roy*, non négligeable; M. Charles Henry Hirsch, poète distingué, poète racinien, dont le roman de début *la Possession*, trop long et touffu, contait une jolie légende et décrivait de beaux paysages; M. Eugène Demolder, l'auteur d'un des meilleurs romans de ce temps,

cette *Route d'Emeraude* toute chauffée du reflet des Rembrandt, excellente reconstitution historique de la vie hollandaise au XVIe siècle, se concluant sur un très gracieux épisode d'amour : et ce roman suit, dans l'œuvre d'Eugène Demolder, les plus curieuses notations de légendes évangéliques d'après les primitifs de Flandres ; M. Camille Mauclair l'auteur de *Soleil des Morts* ; M. Henry Bourgerel dont le roman un peu lourd, *les Pierres qui pleurent*, annoncent une œuvre qu'on ne pourra juger qu'après son entier développement ; M. Marcel Batilliat dont *la Beauté* donne une plénitude de satisfaction d'art, par l'alerte forme imagée dont il sait se servir ; M. Albert Lantoine qui à côté de beaux poèmes bibliques, a écrit sur la vie militaire le plus poignant, le plus curieux, le plus vrai des romans et sans doute le meilleur des romans de ce genre, *la Caserne* ; M. Alfred Jarry, l'extraordinaire dramaturge d'*Ubu Roi*, qui vient de dire en belles phrases à longues traînes la Beauté de Messaline et les Petites rues de Rome ; M. Eugène Morel, dont *Terre Promise* et *la Prisonnière* ont affirmé la haute valeur.

*
* *

Les romanciers humoristes ne font point défaut à notre période. C'est M. Jules Renard qui a cet honneur d'avoir créé un type, *Poil de carotte*, et d'avoir triomphé de cette difficulté d'accuser un type d'enfant ni trop sentimental, ni trop convenu. M. Pierre Veber, d'une gaieté assez grosse, mais communicative. Tristan Bernard, dont les *Mémoires d'un jeune homme rangé* seront un document très exact sur la médiocrité de la vie moderne, tout en restant un des plus amusants d'entre les livres. M. René Boyslève, romancier spirituel qui redécouvre la vieille province française, et avec peut-être un peu de paradoxe en dessine d'un trait précis les figures un peu oubliées, et par le naturalisme et par le symbolisme. M. Lucien Muhlfeld, qui apporte un roman plus causé qu'écrit, sans lyrisme aucun, sans extraordinaire dans la bouffonnerie non plus, sans exceptionnelles qualités littéraires mais très agile, et de note juste. Le premier roman de M. André Beaunier, qui est aussi un très clairvoyant critique, peut se classer parmi les plus spirituels romans de ces dernières années ; l'humour de M. Beaunier, très alerte et signifiant, pose dans les *Dupont-Leterrier* son point de départ de la façon la plus significative et la plus alerte. M. Maurice Beaubourg, auteur dramatique de grand talent, est un romancier très spécial dont l'œuvre aiguë a des frémissements sensitifs auprès de railleries cruelles et très poussées. M. Maurice Beaubourg est parmi les humoristes celui qui parle la langue la plus artiste, et celui chez qui l'humorisme sait confiner à quelque chose de profond et de tragique. La liste serait longue des romanciers humoristes, de ceux qui voient avec esprit défiler la vie du boulevard, car c'est toujours un peu le genre à la mode, et s'il ne produit pas de ces fortes poussées qui accusent dans l'art des temps des lignes directrices, il ne laisse pas ; soit

d'être exercé par des gens de talent qui en font leur genre unique, soit de servir pour une fois de délassement à des écrivains voués à d'autres travaux ; mais il faut citer aux confins du terrain de l'humour, vers le roman utopique, qui participe du roman de mœurs et de la fantaisie romanesque, le très beau livre de Camille de Sainte-Croix, *Pantalonie*, qui rappelle sans désavantage les grands noms des allégoristes railleurs du XVIIIe siècle.

*
* *

Il y a certes en ce moment une recrudescence de curiosité vers le roman historique. Le naturalisme l'avait laissé aux vieilleries romantiques; les derniers romantiques aimaient mieux la formule fantaisiste de l'Homme qui rit, par exemple, et dédaignaient Walter Scott, en souriant d'Alexandre Dumas. Les symbolistes furent plus touchés de l'aspect général d'une époque ou d'une idée qui pouvait les conduire à un roman mythique ou critique, qu'à la reconstitution de détail que donne le roman historique; l'énorme succès de M. Sienkiewicz vient d'accentuer encore le succès du roman d'histoire anecdotique, de la petite épopée familière, où des amoureux traversent un formidable choc de passions, à une époque célèbre de l'histoire, ce qui est la trame classique du roman historique.

Il serait injuste, lorsqu'on attribuera à M. Sienkiewicz une renaissance du roman historique en France d'oublier les efforts récents qui furent faits chez nous, en ce sens, et d'abord l'œuvre un peu lourde, barbare de terminologie, mais intéressante aux points essentiels de Jean Lombard, quelques romans de M. Paul Adam ayant points de contact avec le roman historique, comme *la Force* et surtout *Basile et Sophia* qui est de tout point et dans le meilleur sens un roman historique, et qui satisfait parfois aux exigences de reconstitution difficile qui sont permises, depuis *Salammbo*, au lecteur français. C'est du roman historique d'après la tradition indiquée par W. Scott, et aussi d'après la tradition infiniment plus sérieuse que légua Vitet, dans ses beaux romans dialogués sur la Ligue, que les romans de M. Maindron, curieuses études très informées à coup sûr dans le XVIe siècle, si discutables en tant qu'œuvres d'art. C'est un mélange du roman utopique et du roman historique que le *Voyage de Shakespeare* de M. Léon Daudet, et M. Elémir Bourges dans le *Crépuscule des Dieux*, a raconté la plus curieuse histoire de prince déchu, comme il a effleuré l'apparition neuve de l'empire d'Allemagne.

C'est une lassitude du roman réaliste qui prend en France cette forme d'appétit du roman historique. Ce goût de l'histoire anecdotique et présentée en tableaux, nous l'avons vu se manifester ailleurs que chez les lecteurs des romans, et il a fourni les plus éclatants succès du théâtre le plus récent. Quel avenir est réservé à cette curiosité renouvelée de nos premiers romantiques. C'est ce que les œuvres des années proches nous apprendront.

GUSTAVE KAHN.

L'ANCIENNETÉ DU NOUVEAU-MONDE

La jeune Amérique — ce sont des gens très sérieux qui l'affirment, ethnologues, archéologues, savants, professeurs d'Université — serait, à les en croire, beaucoup plus ancienne que la vieille Europe. Cette dernière borne encore son orgueil à ne faire remonter la première apparition de l'homme, dans la préhistoire des races blanches, noires ou jaunes, qu'à l'époque quaternaire et paléolithique où il vivait côte à côte avec les grandes espèces animales, en se servant, pour les combattre, d'armes en pierre, os ou corne, et en disputant, pour s'y construire des abris lacustres, les alluvions aux mers, fleuves ou rivières. Le Nouveau-Monde, au contraire, prétend reculer ses origines ancestrales bien plus haut: il ne met pas en doute l'existence d'un être humain, dans certaines régions des Etats-Unis, dès la période correspondant à cet âge tertiaire, qui, suivant de Mortillet et Dubois, n'aurait connu que des anthropopithèques. Les récentes découvertes paléontologiques et principalement les nouvelles explorations des lieux habités jadis par les « cliff dwellers » (troglodytes) apportent aux opinions qui ont été émises à cet égard, entre autres par Morton, d'Orbigny et de Nadaillac, quelques arguments jusqu'ici insoupçonnés qu'il est intéressant de résumer.

I

On sait aujourd'hui de manière certaine que les populations primitives de l'Amérique du Nord étaient, comme celles d'Europe, leurs contemporaines, aussi industrieuses que le permettaient le peu d'outils, très grossiers d'ailleurs et élémentaires, dont elles disposaient. Leur habileté devait égaler leur activité et leur courage. Et l'on ne peut se lasser d'admirer les travaux vraiment surprenants qu'avec des ressources aussi restreintes elles parvinrent à accomplir. La nature, partout hostile, les obligeait à une lutte incessante. Tout ce qui les entourait était obstacle ou danger. Non seulement il fallait oser et l'on s'aventurait, mais il était nécessaire, en même temps que l'on se risquait aux attaques, de construire les ouvrages de défense et de refuge. Les « Mound Builders » qui, dans le pays des grands lacs et dans le bassin du Mississipi, bâtirent ces immenses monticules de terre, remparts, disent les uns, sépultures, selon les autres, furent assurément des pionniers ayant quelque idée du progrès et aussi de l'architecture, car ils donnaient à ces « mounds » des formes que l'on pourrait appeler décoratives, tantôt reproduisant la configuration d'un oiseau ou d'un reptile, tantôt celle d'un homme.

Le territoire du Nouveau-Mexique est particulièrement riche en vestiges de ce genre. Le professeur Hewett, de l'Université de New-Mexico, qui a pris à tâche de faire une investigation systématique des cavernes de cette contrée, au cours de l'été dernier, y a

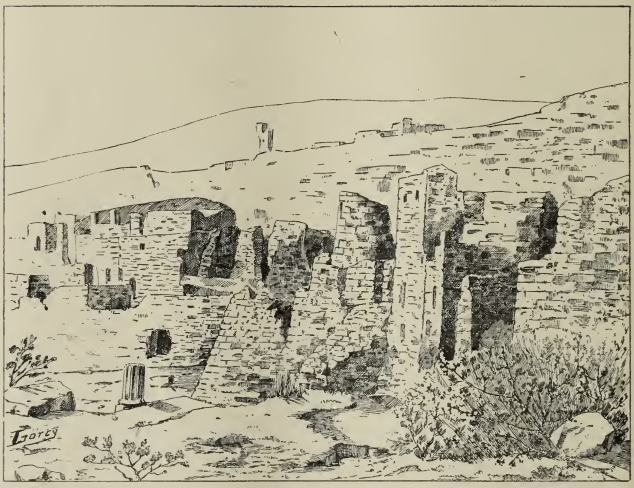
recueilli des preuves de la très grande ancienneté des aborigènes et de leurs demeures : il y a retrouvé des habitations préhistoriques en des endroits qui n'avaient pas été visités depuis des milliers d'années. Les *Kjœkkenbeddings* (amas de débris de cuisine mêlés aux cendres) y étaient restés intacts.

Les refuges des « cliff dwellers » dans l'Arizona fournissent des documents non moins précieux à l'archéologie et à l'ethnologie. L'étude en est absolument fascinante, suivant l'expression d'un des explorateurs, le professeur Ed. Fulmer, de Chicago. Ce même savant s'étonne avec raison du peu de travaux qui ont été exécutés dans ce domaine. Il y a là un champ tout à fait inconnu et immense de matériaux d'une valeur inappréciable pour la science. Et l'on se demande avec stupéfaction comment ils ont pu échapper, pendant tant de siècles, aux chercheurs. Ces villages assis à 2 ou 3 mille pieds d'altitude sur les falaises à pic, qui dominent les ravins ou cañons, et où se groupaient des tribus dont il serait impossible de calculer le nombre, toutes choisissant de préférence, on ne sait pourquoi, leur séjour au bord des précipices vertigineux, ces settlements dont on n'a plus rien su à travers les générations, ni par qui ils ont été occupés d'abord, ni pour quelles causes ils ont été désertés complètement et se sont enveloppés d'oubli et de silence, autant de problèmes mystérieux, pouvant, si l'on en possédait définitivement la clef, faire la lumière sur les sources encore insondables des races.

Les cliff-dwellers de l'Arizona s'étaient établis dans le pays que traverse maintenant le chemin de fer d'Atchison-Topeka, Santa-Fé. Près de Falstaff ces troglodytes ont laissé des traces si nombreuses dans le Granite cañon que les voyageurs du train peuvent voir très distinctement, au passage, ces sortes d'aires semblables à celles des aigles et des vautours où les races préhistoriques avaient leur gîte. La plus peuplée de ces aires était celle située là où confinent l'Utah, le Colorado, l'Arizona et le Nouveau Mexique. Une des caractéristiques de ces demeures de troglodytes, c'est qu'elles n'ont pas changé d'aspect, sauf aux endroits où on les a dévastées pour le percement des voies ferrées, le creusement des mines ou le parcage des troupeaux. Mais, partout où l'industrialisme moderne a respecté le passé, on aperçoit, entre les parois abruptes surgissant soudainement du lit étroit des cañons, des refuges de cliff-dwellers pendus aux roches. L'approche en est, grâce à l'accumulation des sables charriés par l'eau et le vent, en certaines places, assez facile, et, en quelques cas, l'ascension est possible au moyen de cordes. Cependant, il y a des points où l'exploration paraît encore impraticable et de toute façon si périlleuse que plus d'un téméraire y a trouvé la mort en glissant sur les pentes et en roulant jusqu'au bas des précipices qui ont plusieurs centaines de pieds de profondeur.

C'est dans un étroit cañon au milieu des monts Bronco, à trente-deux milles au sud de Holbrook sur la ligne Atchison-Topeka Santa-Fé, qu'au mois d'août 1900, M. Fulmer et ses compagnons ont tenté

cette exploration. Ils ont donné au cañon le nom de Darwin. Aucun homme blanc, sauf peut-être quelque meneur de troupeau, n'avait passé là. Le « mound » construit par les aborigènes était tel qu'il pouvait défier indéfiniment toute attaque d'assiégeants. Les cliff-dwellers avaient bâti vingt-deux maisons en pierre sur une chaîne de rochers d'environ trente pieds de large, s'élevant à neuf cents pieds au-dessus du lit d'un petit cours d'eau, simple filet, coulant entre les deux murs de granit du cañon.



Les Habitations préhistoriques du cañon Darwin dans l'Arizona.

Pour arriver à cette hauteur les explorateurs durent recourir à l'aide de vaqueros qui les suspendirent d'abord par une corde tour à tour à trente mètres environ au-dessus du précipice, avant qu'ils pussent prendre pied sur la falaise où était construit le village fortifié. C'était une aventure extrêmement dangereuse dont la tenacité particulière à certains savants pouvait seule faire pardonner la témérité.

Personne depuis des siècles n'avait fait cette tentative. M. Fulmer et ses compagnons s'étaient munis d'appareils pour photographier chaque objet curieux qui s'offrirait à eux. De la chaîne où s'asseyaient les petites habitations en pierre, la vue s'étendait sur tout le cañon d'un bout à l'autre. Les cèdres et les chênes séculaires obstruaient dans leur végétation enlacée le sentier qu'avaient dû suivre les aborigènes pour descendre dans la plaine ou pour regagner

leurs demeures. En beaucoup d'endroits il n'y avait de passage que pour une seule personne de front, en sorte qu'il suffisait, aux époques préhistoriques, de quelques hommes armés de pierres pour repousser toute invasion, quand même celle-ci aurait été tentée par des centaines d'ennemis n'ayant eux-mêmes pas d'autre moyen de faire la guerre que ceux de ces temps reculés.

Les explorateurs, ayant sur leur tête des sommets neigeux et à leurs pieds une abondante verdure, mirent deux mois à achever leurs travaux. On reconnut les débris d'ossements d'animaux attestant que les aborigènes avaient élevé là des troupeaux pour leur nourriture; on découvrit les carrières où ils avaient pris leurs matériaux de construction, et l'on inspecta avec le plus grand soin l'intérieur des habitations. Une des curiosités les plus intéressantes parmi ces recherches fut la découverte de ce que l'on pourrait nommer « le grenier d'abondance » de ces populations primitives. Tout en haut d'une de ces éminences rocheuses on remarqua une crevasse naturelle qui pénétrait à soixante pieds au moins à l'intérieur du rocher. L'entrée en était étroite, mais le passage allait s'élargissant. Dans cette caverne s'amoncelaient sur le sol des arcs et des flèches. Il y en avait en tout 187. Plusieurs étaient ornés de lézards et de serpents peints en couleurs vives qui avaient conservé toute leur fraîcheur. Des haches de pierre, des marteaux, des paniers, des ornements en coquillage et en pierre se mêlaient à ces objets.

Plus loin, dans le même cañon, à un demi-mille environ au sud de la crevasse, on fit la découverte de cinq autres cavernes à 1200 pieds environ d'altitude. Dans chacune de ces excavations naturelles, un espace assez vaste représentait comme une salle commune. La plus grande de ces habitations occupait un emplacement de 30 pieds sur 107. La plus petite, qui ne se composait que d'une pièce, ne mesurait que 8 pieds sur 10. D'autres avaient 15 pieds sur 25. Tous les murs avaient dû s'écrouler d'époque en époque. Ceux qui étaient encore entièrement debout faisaient supposer que les habitations comprenaient généralement trois étages, mais on en voyait aussi de deux étages et même d'un seul. Les séparations qui formaient des espèces de chambre étaient des cloisons en pierre et en bois. Quelques habitations n'avaient subi aucune atteinte du temps. On y pénétrait très probablement jadis par des échelles que l'on retirait lorsque les occupants avaient réintégré leur logis. Le sol était recouvert en buches de cèdre, chaque buche de la grosseur d'une jambe d'homme, les intervalles remplis de petites perches et branches; sur le tout s'étalait un tapis en écorce de cèdre. Les extrémités de chaque buche étaient écrasées et éraillées comme avec un outil émoussé.

Une des cavernes longeant le cañon de Sainte-Marie était protégée par un mur de sept pieds de hauteur. Comment avait-on pu transporter si haut ces énormes cailloux pesant plus de dix tonnes? Mystère! Aucun instrument préhistorique, parmi ceux que l'on a découverts, n'était assez puissant pour expliquer cette énigme. Près de

l'entrée de la caverne s'amassait un mound en terre dure. On en enleva une couche d'environ deux pieds, avec la pioche et la pelle ; on creusa ensuite le sable à trois pieds de profondeur et l'on mit à découvert deux grandes pierres plates en granit, couchées parallèlement à trois pieds environ de distance l'une de l'autre. — Sous ces pierres était enterré un être humain, peut-être un enfant, assis, le corps entièrement enfermé dans un grand panier de yucca tressé. Sur la tête et les épaules s'appuyait un panier plus petit en tige et fibre de yucca. Les membres étaient serrés contre le tronc avec des cordes en fibres; une sorte de robe ou couverture de la même matière cachait le bas du corps ; des fils faits de plumes entremêlées de crins avaient servi à coudre la couverture.

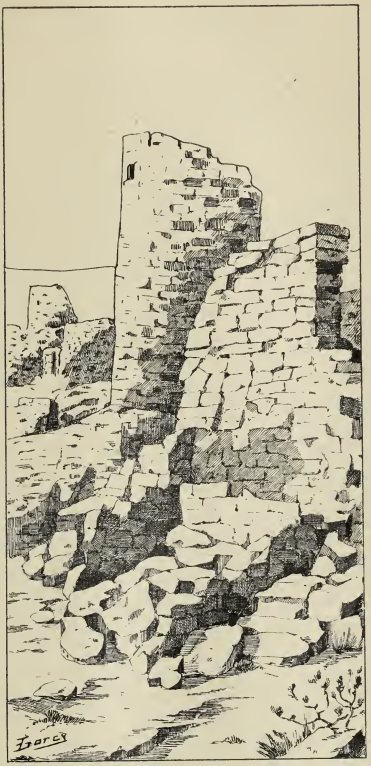
Momie d'un enfant préhistorique.

II

Cette découverte a été très commentée par les journaux scientifiques américains. Pour beaucoup de savants la momie du cañon de Sainte-Marie appartient indiscutablement à l'âge tertiaire, car elle se distingue des brachycéphales aux machoires saillantes et aux fortes pommettes, retrouvés dans la haute vallée du Colorado, et qui remontent, comme il a été prouvé, au commencement de l'époque quaternaire. Il y a même des rapprochements marquants entre le type de la momie, qui est bien d'un homme, et celui du *pithecanthropus erectus*, qui est visiblement un singe. Si les conjectures du professeur Fulmer sont fondées, nous voici en présence d'un nouveau chaînon anthropologique qui acquiert une valeur considérable. Mais ce n'est pas tout.

A trente milles, à l'ouest de Santa-Fé, toujours dans le Nouveau-Mexique, le professeur George L. Cole, de l'Université de l'Illinois, a trouvé les débris d'une habitation, qui est la plus vaste dont on ait

jamais parlé aux Etats-Unis, bien coutumiers cependant des constructions gigantesques. Elle couvre un espace de 140.000 pieds carrés et peut avoir abrité 25.000 êtres humains. Ces ruines colossales peuvent être comparées, comme importance archéologique, à celles de Thèbes, Ninive et Babylone. La construction est en pierre et en briques cuites au soleil; les murs ont dû être recouverts d'un crépi peint en rouge, jaune et bleu. Le sol est jonché de débris de pierre et de poussière.



Ruines d'habitations préhistoriques remontant à 5.000 ans.

A quelle époque peut remonter cet immense ouvrage d'architecture primitive? Très probablement à l'âge du bronze ou même plus haut, car il se peut que des générations s'y soient succédé pendant des siècles de la préhistoire. La plupart des ustensiles que l'on y a retrouvés sont en terre cuite, mais ils attestent des progrès déjà marquants dans la fabrication des objets et surtout dans les procédés de la poterie. Cinq pipes en terre, des flutes faites avec une aile d'oiseau et ayant des trous comme celles dont on se sert maintenant, une sorte de couteau en métal rouillé confirment la supposition d'un établissement remontant à cette période qui vint après l'âge de pierre, sur laquelle il s'est élevé, comme on le sait, de si vives controverses entre de Mortillet et Alexandre Bertrand, et qui, suivant ce dernier, aurait commencé aux époques les plus diverses, mais, dans tous les cas, très anciennement chez les peuples de l'Orient classique, et chez les Chinois. Ce couteau rouillé est-il de fabrication indigène ou d'importation étrangère? On ne saurait le dire pour le moment, mais on se rappelle que les Asiatiques, Esquimaux Innuit atteignirent la côte occidentale du Nouveau-Monde, et y firent

sentir leur influence longtemps avant les origines des races américaines actuelles.

Les crânes trouvés dans la ville préhistorique visitée par le Dr Cole ont une forme particulière et sont beaucoup plus allongés que ceux des Indiens Peaux Rouges actuels. L'un d'eux a un trou, fait sans doute par une flèche. Les ossements humains recueillis à côté des crânes ont permis de reconstituer la taille de ces aborigènes. Les hommes devaient avoir huit pieds de haut, les femmes sept. Les corps avaient été repliés en les ensevelissant, la tête entre les genoux. On a retrouvé aussi une mâchoire qui a toutes les dents et celles-ci datent de très loin.

Ceux qui ont séjourné là primitivement devaient avoir déjà un certain degré de civilisation. Quelques objets ramassés dans les fouilles en donnent l'indice : des bagues passées au doigt, des sortes de sceptres ou de bâtons de commandement. Cette civilisation hypothétique se déduit également de l'existence de constructions spéciales, dans lesquelles les explorateurs ont cru voir des chambres de conseil ou même des temples destinés aux cérémonies religieuses.

Evidemment il ne peut s'agir ici d'une époque tellement lointaine qu'elle soit à placer aux premiers temps de la vie de l'homme; mais il importe de tenir compte des faits déjà signalés plus haut, c'est-à-dire des événements dont cette construction fut le théâtre dans la succession des siècles. Il est très possible que les tout premiers constructeurs de ce que l'on désigne avec le Dr Cole sous le nom de la Ville Mammouth appartinrent à l'époque quaternaire chelléenne (du silex coup de poing), à l'époque morgienne (des haches en bronze à bords droits), ou carnaudienne (des haches à ailerons), ou halstattienne (des statuettes de bronze) et il se pourrait même que ces tout primitifs préhistoriques fussent contemporains de l'époque de la momie de Sainte-Marie. Après eux seront venus d'autres errants de la montagne qui, abandonnant leurs habitats, auront trouvé ici un refuge et s'y seront fixés pendant des siècles jusqu'à ce qu'une nouvelle invasion les ait exterminés ou expulsés. Le Dr Cole incline à croire qu'une partie de ces occupants fut, il y a quelque deux mille ans, poussée à émigrer vers le sud, à la suite des tremblements de terre, et qu'elle alla fonder les premières colonies mexicaines et le royaume des Montézumas.

Nous ne sommes, à vrai dire, dans l'état présent des fouilles, qu'au premier stade des hypothèses. Il faut attendre que d'autres découvertes aient fait sur tout cela *un po piu di luce*; mais un point est acquis à la science : l'Amérique peut revendiquer désormais son préhistorique et celui-ci peut rivaliser avec celui de l'Europe. Les constructions de Darwin dans l'Arizona, les cliff dwellings de Sainte Marie, les troglodytes de Santa-Fé et du Colorado, les Mounds du Nouveau-Mexique n'ont pas dit leur dernier mot. Attendons-nous prochainement à de nouvelles révélations qui pourront — rien n'est interdit aux inductions paléontologiques et archéologiques — mettre aux prises les héritiers scientifiques de Bertrand, de Mortillet et des savants américains.

Dr La Touche-Tréville.

POÉSIES

LE SOIR D'ENCHANTEMENT

Des coupes de cristal se remplissent là-bas :
Les sources miroitant baignent le clair de lune ;
Ecoutons-les... écoutons bien... ne crois-tu pas
Qu'elles ont une voix différente chacune ?

Dans des sussurements, sanglots inapaisés,
Soupirs ou baisers,
L'eau coule, et c'est un cœur douloureux qui la hante.

Plus loin, le tintement du cuivre et de l'argent
Froisse les roseaux frais et frissonne en plongeant,

Tandis que plus lointaine encore et plus touchante
La voix d'une sirène exalte le flot clair...

Et les sources s'en vont toutes trois vers la mer,
Et l'une pleure, et l'autre rit, et l'autre chante.

De sveltes frondaisons dessinent sur le ciel
Leurs réseaux transparents comme un voile de fée,
Et, des arbres en fleurs, arrive par bouffée,
Le capiteux parfum de l'amande et du miel.

Effleurant les bourgeons que mordillent les chèvres,
Le nocturne croissant glisse en frisson rosé ;
Son oblique regard est venu se poser
Ainsi qu'un frôlement de caresse à mes lèvres :
Tiens... goûte le rayon au travers du baiser.

Un dernier rossignol chante vers le ciel pâle,
Et, comme la tiédeur palpitante des soirs,
Je sens monter vers nous des sources, des bois noirs,
L'haleine du printemps amoureux qui s'exhale.

Ah ! c'est un vin trop fort que Dieu nous a versé,
Il a fait défaillir nos âmes ignorantes
Lorsque nous l'avons bu dans tes mains transparentes,
O nuit enchanteresse, éternelle Circé !

C'est le vin d'idéal capiteux et sublime
Qui dégoûte à jamais de toute autre liqueur,
C'est le vin dangereux mûri près de l'abîme :
Il a coûté la vie à plus d'un vendangeur,
Aussi bien que la lèvre on s'y brûle le cœur !

De rares imprudents se hasardent à boire,
Les autres sont passés en détournant les yeux ;
Soit, buvons ! c'est le vin de lumière et de gloire,
Il fait des insensés, des martyrs... et des dieux !

AMOURS D'UN JOUR

Amours d'un jour, amours d'une heure,
Fils de notre frivolité,
Vous qui vous arrêtez au seuil de la demeure,
Souriants et pensifs, et semblant hésiter ;

Chanteurs au refrain de caprice
Qu'on n'entend jamais qu'une fois,
Et qui ne craignez pas que le temps vous trahisse
En brisant votre harpe ou raidissant vos doigts.

Sans faire un seul nid sur nos grèves,
Sans égratigner notre cœur,
Vous passez près de nous, fous de vos mille rêves,
Et nul n'a pu se faire encor votre oiseleur.

Venus on ne sait d'où, partis on ne sait comme,
Nés du rythme des sons dans les soirs alanguis,
De la soif d'inconnu qui mord le cœur de l'homme,
Du silence des soirs, de la beauté des nuits ;

Troubles subtils, frissons d'un moment, frêles charmes
Qu'un instant a fait naître et qu'un autre abolit,
Impalpables amours sans aveux et sans larmes,
Fleurs qu'on n'effeuille point, chrysanthèmes d'oubli ;

Etranges parentés d'âmes, si fugitives
Qu'on se perd aussitôt que l'on s'est souvenu :
Tels deux bateaux, partis pour de lointaines rives,
Se croisent... puis s'en vont chacun vers l'inconnu...

Amours d'un jour, amours d'une heure,
Je rêve en vous voyant passer...
La part que vous prenez est encor la meilleure :
Trop légers pour meurtrir et trop courts pour lasser !

En vous sentant glisser dans les yeux, et vous taire,
Et fuir sur le chemin d'oubli qui nous prend tous,
Je songe et je me perds à voir votre mystère :
Qu'y a-t-il donc au fond de nous ?...

J. Perdriel-Vaissière.

LA LUMIÈRE SANS FIL

Les applications du télégraphe sans fil se multiplient. MM. Tesla et Marconi trouvent les gouvernements prêts à faire usage de leurs systèmes ou des méthodes qui s'y rattachent. La marine russe étudie les moyens de leur donner une grande extension dans la Mer noire, où déjà l'on s'occupe de pourvoir tous les phares d'appareils Popoff, de manière à mettre en communication télégraphique la côte et les bâtiments de guerre qui mouilleront dans ces parages. D'autre part, on a expédié récemment 200 appareils complets de Vladivostock à Port-Arthur, pour en munir les navires de guerre russes qui se trouveront dans le Pacifique et les deux villes seront reliées entre elles par des stations à établir le long de la côte de Corée. D'autres pays, même ceux que l'on dit généralement les moins avancés, suivent cet exemple. Telle l'Espagne. La direction des postes et télégraphes a invité M. Marconi à venir à Madrid s'entendre avec elle à ce sujet. En même temps ont commencé des travaux, maintenant presque achevés, pour relier les Baléares aux Canaries, et l'une et l'autre au continent; d'un autre côté on fera communiquer par télégraphe sans fil Algésiras ou Tarifa avec Ceuta.

Ce n'est pas tout. Voici quelques mois un jeune électricien anglais M. Cecil Varicas, conçut l'idée de diriger et manœuvrer les torpilles avec le télégraphe Marconi ou Tesla. Des expériences furent faites à cet effet sous les auspices de l'amiral Colwell, dans la Manche, et donnèrent de bons résultats. L'inventeur vient de perfectionner son idée et l'applique également aux torpilleurs sous-marins. Tout récemment on a fait des essais qui ont été concluants. Ils ont démontré qu'il était possible avec la méthode Varicas de régler au moyen des ondes d'éther les mouvements d'un torpilleur voyageant sous eau dans une direction quelconque prédéterminée.

Dans la Manche aussi, au commencement de janvier 1901, le paquebot belge, *Princesse Clémentine*, ayant rencontré en péril le vapeur *Medora* qui faisait eau, il fut possible de télégraphier aussitôt à Ostende avec un appareil Marconi pour demander un remorqueur qui arriva au secours de la *Medora* en temps utile. Cette expérience et d'autres non moins heureuses ont décidé le gouvernement belge à faire établir des appareils Marconi sur tous les paquebots qui font le service entre Ostende et l'Angleterre.

Enfin, la télégraphie sans fil, s'il faut en juger, par ses récents développements, permettra bientôt d'envoyer des messages à travers l'Atlantique, grâce à un perfectionnement de l'oscillateur de M. Tesla, qui, infatigable dans ses inventions, serait parvenu à faire passer des courants vibratoires dans le globe terrestre, exactement comme dans un fil, à des distances sans limites. L'année dernière, M. Tesla s'est appliqué surtout à l'amélioration de son générateur et récepteur. Il assure aujourd'hui qu'il est en mesure d'expédier dans des conditions d'absolue infaillibilité des communications à n'importe quel récepteur et ses expériences de Pike's Peak lui auraient donné la conviction qu'il est possible d'établir la télégraphie sans fil entre l'ancien monde et le nouveau. Des renseignements particuliers que nous avons reçus,

à la suite d'une interview avec l'inventeur, nous font comprendre qu'il s'agirait de la production de vibrations électriques d'une énorme fréquence : un transmetteur qui reçoit le courant en augmente l'intensité et l'envoie à la terre, qu'il traverse dans toutes les directions. Un récepteur est disposé de telle façon que ses vibrations sont à l'unisson avec celles du transmetteur établi à Londres, Paris ou ailleurs. L'appareil recueille ces vibrations et les intensifie, de manière à les rendre déchiffrables à la station de réception. Les vibrations électriques pourraient être recueillies en un point quelconque du globe, pourvu que le nouveau récepteur Tesla soit à portée et qu'il leur donne l'intensité voulue pour les faire lire au point déterminé.

Ce perfectionnement donnera sans doute la solution d'une difficulté que rencontrait le télégraphe sans fil dans son usage pratique, car l'on ne pouvait jusqu'ici garder le secret strict des communications faites par ce système. Les ondes électriques expédiées par un générateur à un récepteur traversaient bien l'espace, mais elles arrivaient à la fois à tous les appareils de réception qui se trouvaient à leur portée, et par conséquent l'avantage des correspondances télégraphiques sans fil était perdu. La revue allemande électrotechnique (*Electrotechnische Zeitschrift*, livr. 2, 1901), rappelle que lorsque la flotte de guerre allemande approcha de Shanghaï, elle recevait avec ses appareils tous les télégrammes échangés entre les bâtiments anglais qui y étaient stationnés. Un professeur de l'Université technique de Charlottenbourg, M. Slaby, a trouvé un remède à cet inconvénient, et dans une conférence faite à Berlin, et à laquelle assistait l'empereur Guillaume II, il a exposé sa méthode que plusieurs journaux spéciaux ont reproduite. M. Marconi se serait occupé, à son tour, de corriger le défaut signalé et y aurait réussi par un procédé que l'on ne connaît pas encore. Celui de M. Tesla paraît être tout aussi simple.

Mais là ne s'arrêtent point les miracles de la télégraphie sans fil. Le correspondant de *la Revue* à New-York lui fait savoir que M. Tesla, étendant encore les applications de la méthode, a imaginé de produire de la lumière par un système analogue.

Cette production de la lumière a été, on le sait, l'objet des efforts constants de l'illustre inventeur depuis ses premiers travaux ; mais pour que la lumière ainsi produite fût commercialement utilisable, il y avait toute une série de problèmes à élucider. Avant tout il fallait faire fournir par des courants ordinaires un approvisionnement d'oscillations électriques d'une rapidité énorme sans grands frais et sans complications. M. Tesla croit avoir atteint ce but et être à même de procurer une nouvelle forme de lumière offrant une économie considérable sur tous les systèmes d'éclairage actuellement adoptés. La lumière nouvelle aurait en outre des propriétés hygiéniques et elle se rapprocherait plus qu'aucune lumière artificielle quelconque de la vraie lumière naturelle.

Les lampes Tesla sont de grands tubes qui peuvent être recourbés pour leur donner un aspect décoratif. L'inventeur emploie de préfé-

rence une spirale rectangulaire contenant de 20 à 25 pieds anglais de tube faisant de 12 à 14 circonvolutions. La surface totale d'éclairage d'une lampe varie de 300 à 400 pouces (inches) carrés (l'inch vaut 2 1/2 centimètres environ). Les bouts du tube en spirale sont recouverts d'une enveloppe métallique et des crochets permettent d'attacher les lampes. Le tube renferme des gaz raréfiés à un certain degré et qui ont été reconnus, au cours des expériences, comme les meilleurs conducteurs.

La lumière Tesla se produit à peu près comme suit : le courant pris dans la rue passe à travers un appareil qui est un oscillateur électrique de très haute fréquence. Ces mouvements, communiqués aux bouts à couverture métallique du tube de verre, produisent à l'intérieur des oscillations électriques, qui déterminent, dans les molécules et atomes des gaz raréfiés enfermés dans les tubes, une violente commotion, celle-ci les faisant vibrer avec une énorme intensité et émettre les radiations auxquelles nous donnons le nom de lumière. Les gaz ne sont pas rendus incandescents, dans l'acception ordinaire, car s'il en était ainsi, ils seraient brûlants comme un fil incandescent. Or, en fait, il y a peu de chaleur sensible, ce qui contribue à l'économie de la lumière, puisque toute chaleur serait perdue.

L'économie résulte surtout de ce qui suit : 1° le grand nombre des oscillations électriques; 2° la très forte ténuité du gaz qui produit la lumière, la substance engendrant celle-ci étant tout entière en exposition et pouvant produire des radiations sans empêchement; 3° la petitesse des molécules qui composent la substance fournissant la lumière; d'où la possibilité de les émettre promptement en une grande quantité de vibrations, en sorte qu'il se perd comparativement peu d'énergie. Un avantage important c'est que les lampes n'ont pas besoin d'être renouvelées comme celles dont on se sert ordinairement, puisqu'elles ne contiennent rien qui se consume. M. Tesla a fait, dit-il, usage de ces lampes pendant plusieurs années et, pendant toute la durée de ses expériences, elles n'ont subi aucun changement ni dégât. Le pouvoir éclairant de chacune d'elles, mesuré au photomètre, est d'environ 50 bougies, mais on peut augmenter ou diminuer cette puissance suivant les circonstances et les nécessités.

Pendant le jour, la lumière Tesla n'est guère perceptible, tandis que, pendant la nuit, la pièce où sont disposées les lampes est brillamment éclairée. Une fois que la vue s'est accoutumée à la lumière Tesla, les lampes incandescentes ordinaires font mal aux yeux et cette irritation démontre d'une manière frappante combien les sources de lumière artificielle employées actuellement sont hygiéniquement préjudiciables à l'organe visuel.

La lumière Tesla produit, selon l'inventeur, les mêmes effets que celle du soleil et l'inventeur conclut que si l'usage de ses lampes devenait général dans les appartements et habitations, les conditions hygiéniques s'en trouveraient considérablement avantagées. La lumière du soleil est un puissant agent de guérison des maladies : on sait que de nombreuses expériences tendent de plus en plus à le prouver. Or, puisque la lumière Tesla a précisément pour caractère

distinctif de fournir de la lumière solaire, ou un mode d'éclairage très approchant, il est évident que beaucoup de germes morbides seraient détruits et beaucoup de maladies successivement combattues en exposant les malades aux rayons des nouvelles lampes. M. Tesla a constaté d'ailleurs que sa lumière produit une action bienfaisante de soulagement sur les nerfs, et il l'attribue à l'effet exercé par le rayonnement de ses lampes sur la rétine de l'œil. En outre, la vue même s'en trouve améliorée, et l'atmosphère en est légèrement ozonisée. Les effets peuvent au reste être méthodiquement régularisés. Ainsi, dans les hôpitaux, les lampes Tesla pourraient fournir exactement la quantité d'ozone que le médecin juge nécessaire pour purifier l'atmosphère, ou bien la production d'ozone pourrait, à volonté, être complètement suspendue.

La fabrication des lampes Tesla sera peu coûteuse. Le prix en sera réduit pour l'acheteur, qui n'aura pas à les changer, comme il arrive pour les lampes et brûleurs ordinaires. Sans avoir jusqu'ici des données tout à fait complètes sur l'utilisation commerciale de son invention, M. Tesla croit cependant qu'il pourra produire de la lumière en plus grande quantité qu'avec les méthodes en usage. L'installation sera facile, le transformateur ou oscillateur pouvant être placé dans le sous-sol de l'habitation, en conduisant de là les courants dans les diverses pièces à éclairer. Les lampes pourront être actionnées dans la plupart des cas sans aucun fil. En résumé M. Tesla déclare qu'il n'éprouve dès maintenant aucune difficulté pour répandre une lumière abondante et hygiénique avec ses lampes sans fil ; la seule chose qui lui reste à faire, c'est d'assurer à son invention un certain nombre de perfectionnements pratiques qui la feront entrer dans le commerce et adopter par toutes les familles.

Nous voici donc en présence d'une nouvelle révolution scientifique qui naît avec le nouveau siècle. La lumière sans chaleur ou, comme l'appelle M. Tesla, la « lumière froide » tend à faire disparaître le règne du gaz, d'abord, et à concurrencer ensuite les lampes électriques actuelles. L'un et l'autre avantage seraient assurément appréciés. Le gaz a fait son temps. Nous voulons y voir matériellement plus clair que nos pères, et nous réclamons autre chose que ces réverbères fantômatiques qui se dressent dans nos rues et dont le principal usage semble être de faciliter l'œuvre nocturne des coupeurs de gorge et des malandrins, même dans les capitales les plus éclairées. Le gaz que nous employons est d'ailleurs un esclave du charbon qui lui fait subir ses fluctuations de prix. Et le charbon lui-même, quoiqu'il y en ait encore trois quarts de milliards de tonnes à extraire, menace de s'épuiser. C'est la lampe électrique qui détrônera tous ces systèmes surannés d'éclairage, mais la lampe sans fil, coûtant peu, pouvant s'allumer comme un objet quelconque, n'importe où on la place et ne nécessitant point d'installation plus compliquée que celle d'un poêle. Voilà l'avenir, M. Tesla le cherche. L'a-t-il vraiment trouvé ? Nous voudrions pouvoir dire carrément oui ; mais puisque lui-même nous dit d'attendre, attendons.

Dr L. Caze.

CONTRE L'ORTHOGRAPHE

L'orthographe se meurt. Jamais on ne l'a si bien compris que depuis que les plus célèbres médecins s'empressent d'accourir à son chevet. La consultation donnée à ce sujet le 1er septembre dernier dans la *Revue des deux Mondes* est pleine d'enseignements : les raisons par lesquelles l'auteur s'efforce inutilement, après tant d'autres, de démontrer que l'orthographe actuelle ne saurait être réformée sans crime, ne peuvent tromper que ceux qui veulent être trompés. Les voici :

1° Modifier l'orthographe actuelle ce serait « mutiler les chefs-d'œuvre de nos grands classiques » ;

2° Il serait barbare de changer la « figure » des mots, qui perdraient ainsi leur « individualité » ;

3° Les anomalies de l'orthographe sont des formes inhérentes à la nature même de cette science ;

4° Il n'y a à tenir compte, dans la question de la réforme, ni des « exigences de l'école primaire », ni de nos relations avec l'étranger.

I

Il est un fait, que je m'excuse de rappeler ici, tant il est banal, tant il est familier aux lecteurs de cette revue (1), bien qu'il ait été généralement méconnu pendant presque tout le XIXe siècle : c'est que l'orthographe d'aujourd'hui ne ressemble que de très loin à celle de nos aïeux, que, au XVIe et au XVIIe siècle, au lieu de *école*, *trône*, *caractère*, *noce*, *avocat*, *sujet*, *parole*, *ermite*, etc., on écrivait *eschole*, *throsne*, *charactère*, *nopce*, *advocat*, *subject*, *parolle*, *hermitte*, etc ; que Corneille orthographiait *mesme*, *tousiours* (toujours), *teste*, *fidelle*, etc ; Racine : vous *receués* (recevez), *costés*, *boëtte* (boîte), *succez*, *estre*, *escrire*, *conter* (au lieu de compter), *disner*, etc. ; Mme de Sévigné : *tandresse*, *contante*, *veu*, (vu), *jonore* (j'honore), *moy*, *aymable*, *vous lestes* (l'êtes), *feble*, etc. ; Bossuet : *prestre*, *paroistra* (paraîtra), *apostre*, *roiaume*, *soufrance*, *tandre*, etc. ; le dictionnaire de l'Académie (1re édition 1694), qui abondait lui aussi en contradictions : les *lois* et les *loix*, *fantosme* et *phantosme*, *dictionnaire* et *dictionaire*, etc ; Voltaire : *philosophie* et *filosofie*, *style* et *stile*, *jésuitte* et *jésuite*, *avanture*, *châtau* et *chateau*, etc.. Les exemples se pourraient multiplier à l'infini. Qu'on jette les yeux sur un livre édité au XVIe ou au XVIIe siècle, et on sera vite édifié. On le sera mieux encore, si on songe que, au XVIIIe siècle, en 1740, l'Académie française supprima l'orthographe de près de *cinq mille* mots sur les

(1) Voir *la Revue* des 1er janvier, 15 août, 1er septembre et 1er octobre 1900.

dix-huit mille que contenait alors le dictionnaire, et que, depuis le XVIe siècle, il est disparu de l'orthographe environ dix mille lettres étymologiques, un même mot, comme *subject*, *escript* ayant souvent été atteint sur plusieurs points à la fois. Les variations dans les siècles passés furent telles qu'un grammairien du XVIIIe siècle, Restaut, écrivait à la date de 1781 : « L'orthographe a reçu tant de différents changemens qu'à peine trouve-t-on deux livres où elle soit semblable, s'ils n'ont été corrigés par un seul et même correcteur. »

Je pense que M. Brunetière, l'auteur de l'article de la *Revue des Deux-Mondes*, a plus d'une fois consulté une édition ou un manuscrit du XVIe, du XVIIe ou du XVIIIe siècle, ne fût-ce qu'un manuscrit de Bossuet, son auteur de prédilection; qu'il a feuilleté peut-être la thèse consacrée à cet écrivain par l'abbé Lebarq, et qu'il a dû y remarquer, non sans intérêt, reproduites en un tableau final, les fantaisies orthographiques du grand prédicateur, celles-ci entre autres : le *tams* et le *tans* (temps), la *sciance*, le *cors* (corps), *Saint-Jan*, *batesme*, *atantif*, *prophête* et *profête*, *conêtre* et *connoistre* (connaître), *phantastique*, etc., etc. Et s'il a vu l'orthographe de Bossuet et de Racine et de Corneille, et de Montaigne et de Voltaire, il sait combien elle a éprouvé de changements, combien l'orthographe dans laquelle nous éditons aujourd'hui les œuvres de ces grands classiques diffère de la leur. Il le sait si bien que, en un court paragraphe amené là, dans son article, par un chef-d'œuvre de stratégie, il passe en revue, comme si c'étaient des troupes destinées à combattre pour sa cause, et non des troupes ennemies, les modifications d'ordre général subies dans le passé par l'orthographe et les changements particuliers qui s'observent dans « les sept éditions du *Dictionnaire de l'Académie* », dans « les différentes éditions que le grand Corneille a données lui-même de ses œuvres », et dans « les *manuscrits* des sermons de Bossuet » (p. 142). Puisqu'il le sait, puisqu'il n'ignore pas que l'orthographe de nos grands écrivains a en partie disparu, qu'elle n'a plus le même aspect, que la nôtre qui n'en est en quelque sorte que la caricature, comment a-t-il pu laisser entendre qu'elle subsiste encore et que modifier l'orthographe actuelle ce serait modifier une science consacrée par la tradition, ce serait « mutiler », « défigurer » les chefs-d'œuvre de notre littérature ? Comment a-t-il pu écrire : « On répugne invinciblement à l'idée de remplir les grands classiques de solécismes rétrospectifs ou de *leur imposer une orthographe qu'ils n'ont pas connue* (comme s'ils avaient connu celle que nous leur « imposons » aujourd'hui !)... » (p. 144) ; et plus loin : « L'orthographe d'une langue historique est le témoin de son passé ; ses singularités, ses anomalies mêmes, ses méprises font partie de son évolution ; elles sont *consacrées par des chefs-d'œuvre*; et ni on ne mutile impunément les chefs-d'œuvre, ni on ne remonte le cours d'une *évolution plusieurs fois séculaire*, ni surtout on ne « refait » l'histoire. » (p. 148). Juste autant d'erreurs que d'assertions ; et si quelqu'un ici « refait » l'histoire, c'est celui qui attribue faussement

au XVIIe siècle les habitudes du XIXe. Et plus loin encore : « Il y a quelque chose de barbare à défigurer ainsi la physionomie des textes classiques. » (p. 152). Est-ce de l'orthographe du XIXe siècle « imposée » à Racine et à Mme de Sévigné, que veut parler M. Brunetière?

Non, réformer l'orthographe d'aujourd'hui, ce n'est pas modifier celle des grands siècles littéraires de la France. Pour qu'on en puisse juger par un document authentique, voici, avec l'orthographe de l'édition *princeps* (1661), les quatre premiers vers de l'*Elégie aux Nymphes de Vaux*, de la Fontaine.

Remplissés l'Air de cris en vos Grotes profondes,
Pleurés, Nymphes de Vaux, faites croitre vos ondes ;
Et que l'Anqueüil enflé ravage les trézors
Dont les regars de Flore ont embelly ses bors.

Si les réformateurs méritent le reproche de vouloir « mutiler » le texte de nos grands classiques, il faut reconnaître que les défenseurs de l'orthographe actuelle leur en ont depuis longtemps donné l'exemple et M. Brunetière, on va le voir, tout le premier.

M. Brunetière, entre autres ouvrages anciens, a édité les *Sermons* de Bossuet. Vous allez croire que, respectueux de ce chef-d'œuvre, un de ceux qui lui inspirent justement le plus d'admiration, il l'a fait imprimer avec l'orthographe du grand prédicateur? Non, il l'a « défiguré », en lui « imposant » l'orthographe du XIXe siècle, en écrivant *mystère*, *deux doigts*, *fantôme*, *connaître*, etc., ce qui dans le manuscrit est orthographié *mistère*, *deux doits*, *phantosme*, *conêtre* ou *connoistre*. Qu'a-t-il donc fait ce jour-là de ses théories? ou que faut-il penser de ses belles déclamations d'aujourd'hui? Et si M. Brunetière, n'a pas cru, en modifiant l'orthographe de Bossuet, faire œuvre de « barbare », en quoi serions-nous plus barbares, nous autres, en modifiant l'orthographe de Leconte de Lisle ou de M. de Hérédia?

Que certains journalistes, à court de copie, dupes peut-être de leur propre ignorance, cherchent à entretenir dans le public une erreur qui n'y est que trop accréditée, on le pardonne — à leur ignorance, mais on éprouve plus que de la surprise à rencontrer parmi eux le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, — maître de conférences à l'Ecole normale supérieure.

La vérité, c'est que, au lieu d'altérer l'orthographe des grands écrivains, la réforme sera souvent la restitution de cette orthographe, puisqu'on écrira *filosofie*, *aparence*, *téatre*, comme Voltaire, *stile*, *sifler*, *prétention*, comme La Bruyère, *grote*, *diférent*, *goufre*, comme La Fontaine, *lètre* et *querèle*, comme Boileau, *flater*, *abatre*, *profète*, comme Bossuet, etc. En réalité, prendre la défense de l'orthographe actuelle et en demander le maintien, — par la raison que, en la modifiant, on « défigurerait » le texte de nos grands classiques, — c'est nous demander de rester fidèles à nos chapeaux hauts de forme, à nos pantalons et à nos redingotes, afin de ne rien changer à la coiffure et au costume du siècle de Louis XIV.

*
* *

Mais voici une autre objection que M. Brunetière ne développe point, quoi qu'on puisse croire tout d'abord, pour nous amuser.

La « figure » des mots en elle-même est sacrée, et on ne doit pas réformer l'orthographe, parce que naturellement ce serait changer cette figure. « Ils (ceux qui considèrent la langue comme une « œuvre d'art », les conservateurs) continueront de croire que, dans une langue élaborée par cinq ou six siècles de culture esthétique, le mot a sa valeur en soi, qu'il a son « individualité »; qu'il est, selon l'expression du poète, « un être vivant », qu'on le mutile donc en en modifiant l'orthographe; qu'un *lis* n'est plus un *lys*, que la *scintillation* des étoiles s'éteindrait, si l'on écrivait désormais *cintillation.* » (p. 145).

Se contenter de sourire serait une réponse insuffisante, d'autant plus que M. Brunetière ne fait ici que renouveler — sans trop le rajeunir, on va le voir — un argument invoqué de tout temps par les adversaires de la réforme, repris de nos jours par MM. Sully-Prudhomme et Emile Bergerat pour ne nommer que ceux-là, mais qui, pour être vieux, n'en est pas plus solide. Mais comme des écrivains de ce mérite, un grand poète surtout, ne sauraient se tromper impunément, qu'ils risquent d'égarer une partie de la nation, attentive à leurs discours, il ne convient pas d'opposer à leurs déclarations le dédain du silence. Avant M. Brunetière, M. Sully-Prudhomme s'était donc exprimé ainsi dans ses *Réflexions sur l'art des vers.*

« Le long usage opère sur les mots, au double point de vue oral et graphique, une transfiguration singulière : l'habitude de l'oreille et de l'œil arrive à leur prêter une physionomie vivante, si étroitement liée à la chose signifiée, qu'elle semble en participer, et qu'on finit par ne plus pouvoir séparer l'une de l'autre. Le signe verbal alors paraît devenu, de conventionnel, naturel. Ce phénomène explique pourquoi les néologismes sont si odieux dans le vivant langage de la poésie et pourquoi toute réforme de l'orthographe nouvelle fait horreur au poète comme un attentat, comme une blessure ou une grimace, infligée au cher visage d'une compagne sacrée. Les gardiens de la langue, qui ont traîtreusement amputé le noble *y* du mot *lys,* ne se doutaient donc pas de la légitime indignation qu'ils exciteraient dans l'âme des lettrés délicats? Ils ont sacrifié l'esthétique à l'économie d'un jambage! »

On le voit, le « lys » a refleuri dans l'article de M. Brunetière. Avant M. Brunetière, encore, M. E. Bergerat, dans le *Journal* du 13 septembre 1898, avait dit, sous la forme pittoresque et humoristique qui lui est habituelle : « L'erreur est folle de compter qu'un poète puisse admettre un seul instant qu'on attente à la couleur typographique des mots du lexique français, et que l'on désagrège le verbe écrit. Vous me guillotinerez plutôt que j'écrive « filosofie » comme « filoselle ».

« Mais comment expliquer aux braves gens qui croient encore, sur la foi de Boileau, que la rime est à contre raison et que plus l'une est riche, plus l'autre est pauvre; comment leur faire comprendre la souffrance qu'on endure, aiguë, à lire les mots *lys* et *cygne*, par exemple, imprimés *lis* et *cigne*, sans leur *y* nécessaire, caractéristique et honnête ? Par quels raisonnements convaincre M. Jean Barès, le fondateur du *Réformiste*, que, sous cet aspect offensant, le « lis » apparaît sans étamine et que le « cigne » y perd l'honneur de son long col flexible et magnifique ? Celui-ci tourne à l'oie et celui-là à l'éteignoir.

« Hélas ! la méchante réforme que la réforme du *Réformiste* ! Je le lis, néanmoins, car il faut tout lire et toujours ; puis, quand je l'ai lu, il me reste aux yeux la sensation d'une blessure, comme celle d'un grain de charbon reçu à la portière d'un wagon, sous les cils, et il me devient irrésistible de m'en plaindre, en parler nègre : « Bobo œil, moussu Zan Barès !... » Les enfants qui m'entourent se mettent à rire, et j'utilise alors le numéro à leur démontrer par l'absurde la sainteté de l'orthographe. »

Pour que l'on comprenne le cas qu'il convient de faire de cette objection, toute d'ordre visuel et imaginatif, il suffira de la faire passer, avec les mêmes arguments, sous la plume d'un poète du XVIIe siècle, Chapelain, adversaire en son temps, contre Corneille, Bossuet et Port-Royal, de la réforme orthographique, et qui, suivant l'usage de son temps, avait l'habitude d'écrire *phantosme*, *éuesque* (évêque), *roy*, *hermitte*, *estoile*, etc. Ecoutons-le soutenir la même thèse que MM. Bergerat, Sully-Prudhomme et Brunetière :

« Si on ostoit (ôtait) au mot *phantosme* son *ph* et son *s*, comme le vouldroient (voudraient) certains réformateurs utopistes, qui ne comprennent pas que ces lettres étymologiques sont les « tiltres de noblesse » de la langue, venuë du grec et du latin, ne voit-on pas que ce mot, escrit « fantôme » prendroit une figure grimaçante et perdroit sa physionomie et son individualité ; car ces signes familiers à nostre œil ayant disparu, nostre œil, en mesme temps que nostre esprit, ne trouveroit plus les images flottantes du « phantosme », envolées avec l'*s* et le *ph* ? Et les mots *euesque* et *roy*, si pleins de noblesse, qui pourroit, sans une sorte d'horreur, les voir escrits sans leur *s*, qui est à mes yeux comme une mitre, et sans leur *y*, qui représente si bien un sceptre royal ? Pour moy on me couperoit la teste plustot que de les escrire ainsy. De mesme encore, si du mot *hermitte* on retranchoit l'*h*, qui figure si agréablement à l'œil le baston du solitaire, ne seroit-ce point un attentat, et l'œil ne seroit-il pas blessé ? Et enfin il me semble que aussitôt s'éteindroit la radiation stellaire, si on effaçoit l'*s* du mot *estoile* et qu'on escrivist *étoile* ».

Le *ph* de *phantosme*, évocateur d'images ! *Fantôme* avec un *f*, devenant une « figure grimaçante » et perdant son « individualité » ! La mitre épiscopale et le sceptre royal dans une *s* et dans un *y* ! L'*h* bâton de *hermitte*, l'*s* lumineux de *estoile* ! ! Tout cela n'est-il pas risible ? Est-ce plus risible pourtant que le « noble » *y* de *lys*, l' « esthétique »

d'un jambage, le « long col flexible et magnifique » du cygne dans le même *y* et l'éclat des étoiles dans l'*s* initial et la seconde *l* de *scintillation*? Que de mystères, mon Dieu! dans l'orthographe! Et comme Chapelain, s'il revenait, pourrait s'écrier aujourd'hui, avec M. Sully-Prudhomme, en voyant tous les changements survenus dans l'orthographe, depuis le jour où il composa la *Pucelle* : « Que d'amputations pratiquées traîtreusement, depuis deux cents ans, par les gardiens de la langue! » et avec M. Bergerat : « Bobo œil! », et avec M. Brunetière, en modifiant un peu le sens de ses idées, par respect pour la vérité : « Que l'ortographe du XIXe siècle a donc été « barbare » de « défigurer ainsi la physionomie de nos textes classiques »!

Je ne puis me défendre ici d'une réflexion qui n'est pas sans tristesse. Si nos pères, au XVIIe siècle, avaient suivi les conseils de Chapelain, et, par peur d'une blessure à l'œil ou dans la crainte de voir les étoiles s'éteindre, s'étaient refusés à rien changer à la « figure » des mots, nous en serions encore, à l'aurore du XXe siècle, à écrire *throsne*, *phantaisie*, *picqueure* (piqûre), *sçauoir* (savoir), *charactère*, etc.; et, dans toutes les écoles de France, c'est ce beau système d'écriture que nous enseignerions à nos enfants.

Espérons que les Chapelain de nos jours ne seront pas plus écoutés que ceux du XVIIe siècle.

Que M. Brunetière me permette de lui poser une question. Dans son article, avec beaucoup de finesse d'ailleurs et un grand sens artistique, il remarque qu'on peut envisager une langue sous un double aspect : ou bien n'y voir qu'un « moyen de communication ou d'échange d'idées », ou bien la considérer comme une « œuvre d'art ». Et c'est, dit-il, parce que la langue cesserait d'être une œuvre d'art, si on simplifiait l'orthographe, qu'il s'oppose à cette simplification. Je n'ai pu le comprendre. Il ne protestera pas si je dis que la langue de Bossuet est une œuvre d'art. A-t-elle donc cessé de l'être, depuis que dans les « Sermons », par exemple, M. Brunetière a modifié l'orthographe du grand écrivain, et en a changé l' « individualité ».

*
* *

Je ne crois pas que l'orthographe ait plus de rapport avec la chimie qu'avec l'art. A propos de la question de savoir s'il faut écrire *ils ont leur chapeau* ou *leurs chapeaux*, *des confitures de groseilles* ou *de groseille*, M. Brunetière nous assure qu'il en est d'une langue comme d'une science, que si notre orthographe est compliquée et subtile, c'est que ces subtilités et ces complications tiennent à son essence, qu'il serait aussi injuste de les lui reprocher que de faire un crime à la chimie d'avoir, elle aussi ses complications, qu'il faut bien, quand l'alcool change, changer aussi la formule qui le représente. que. si l'on transforme, par exemple, la formule C^2H^5OH en C^3H^5OH, ce n'est pas par amour de la subtilité, mais bien par souci de l'exactitude, et que ce changement dans la formule correspond à un chan-

gement dans les faits (p. 137, 138). A merveille! M. Brunetière parle en maître de la chimie et des alcools éthylique et allylique. Mais il semble avoir moins de compétence en orthographe. Les distinctions orthographiques, à l'en croire, correspondent à des distinctions dans la pensée ou dans la prononciation. Cela peut être vrai pour un certain nombre d'exemples, parmi lesquels celui qu'il a choisi. Je revendique pourtant, contre lui, le droit d'écrire *des confitures de groseille* sans *s*, même quand elles sont de Bar. Mais toutes les autres complications, mais les milliers et milliers d'anomalies, d'absurdités, dont fourmille notre système actuel d'écriture, à quelle réalité, dans la pensée ou dans la prononciation, correspondent-lles? A quoi correspond le second *r* de *bagarre*, quand il n'y en a qu'un dans *cigare*, le second *t* de *gibelotte*, quand il n'y en a qu'un dans *matelote*, la seconde *l* de *allonger* quand il n'y en a qu'une dans *alourdir*, le second *p* de *applaudir*, quand il n'y en a qu'un dans *aplanir*, le second *n* de *honneur*, *cantonnier*, *bannière*, *sablonneux*, *paysanne*, quand il n'y en a qu'un dans *honorer*, *cantonal*, *tanière*, *limoneux*, *courtisane*, etc., etc., pour ne parler que de la complication des consonnes doubles? Quelle raison y a-t-il là d'ajouter une seconde lettre, de changer la formule, de transformer C^2H, etc., en C^3H...?

Est-ce que la langue subirait la moindre atteinte, si on supprimait ces lettres parasites qui compliquent inutilement l'écriture des mots? Est-ce que, au contraire, l'accord ne serait pas plus parfait entre la langue et l'orthographe, l'image plus semblable à l'objet, la notation des sons plus exacte, plus comparable en un mot à la notation chimique, chère à M. Brunetière? Il me semble du moins que le mot *opanage*, écrit avec un seul *p*, satisfait plus le sentiment de l'harmonie et le besoin d'exactitude qui est en nous, que lorsqu'on l'écrivait *appanage*.

Nos pères, au XVIIe et au XVIIe siècles, ont fait une hécatombe de lettres doubles : *chutte*, *parolle*, *fidelle*, *abbréger*, etc., sont devenus *chute*, *parole*, *fidèle*, *abréger*. Pourquoi ne continuerions-nous pas l'œuvre commencée?

M. Brunetière s'indigne, à l'idée de voir orthographier, avec une seule *f* les mots *toufe* et *soufle*, et avec un seul *t* le mot *floter*, et le mot *asfodèle* avec un *ph*. Cela lui gâterait les vers de V. Hugo. Il ne saurait souffrir qu'on écrive :

> Un frais parfum sortait des toufes d'asfodèle,
> Les soufles de la nuit flotaient sur Galgala.

« Il est évident, dit-il, que les vers d'Hugo ne seraient plus ce qu'ils sont, s'ils étaient ainsi modifiés ». Cela, en effet, est évident. Mais, en quoi y perdraient-ils? Il n'y a pas là d'étoiles qui puissent s'éteindre. M. Brunetière craint peut-être que les « toufes » soient moins épaisses, les « asfodèles » moins gracieux et les « soufles » moins légers.

Nous sommes au moins d'accord sur un point avec M. Brunetière :

c'est que l'orthographe est parfaite, quand elle a l'exactitude, la rigueur d'une formule chimique et que C^3H etc., ne représente pas la même chose que C^2H... Cette perfection existe déjà sur quelques points ; il dépend de nous de l'étendre à tout le dictionnaire.

II

Mais ce n'est pas par pur amour de la perfection idéale, par pur sentiment esthétique ou artistique que nous demandons la réforme de l'orthographe actuelle. Il y a une raison plus pressante : c'est que tous les enfants sont tenus de l'apprendre. Dans toutes les écoles de France, à l'heure qu'il est, les maîtres disent aux écoliers : il faut écrire des *landaus* avec *s*, mais des *étaux* avec *x*, des *bambous* avec *s*, mais des *hiboux* avec *x*, *j'achète* avec un seul *t*, mais *je cachette* avec deux ; *frénétique* avec *f*, mais *phrénologie* avec *ph*, *école* avec *c*, mais *écho* avec *ch*, *dizaine* avec *z*, mais *dixième* avec *x*, *holocauste* avec *h*, mais *olographe* sans *h*. Et si l'enfant demande la cause de ces différences, de ces anomalies, de ces complications, le maître est forcé de se taire ou d'avouer qu'il n'en sait rien. Et en effet ce sont là de pures absurdités, et ces absurdités se chiffrent, non pas par centaines, mais par milliers dans l'orthographe d'aujourd'hui.

Or, cette orthographe, à quel âge l'étudie-t-on ? A l'âge où les facultés s'éveillent, où il importe, par conséquent, de ne recevoir que des notions justes, de ne se livrer qu'à des exercices propres à développer l'intelligence, la raison et le jugement. Quel exercice intelligent, n'est-ce pas, que d'apprendre à écrire *confidence* avec un *c*, mais *confidentiel* avec un *t*, des *clous* avec *s*, mais des *choux* avec *x*, des *malles-postes* avec *s* final, mais des *timbres-poste* sans *s* ! Comme cela forme bien le jugement ! Et comme on comprend que l'orthographe soit le principal enseignement donné aux enfants !

Voilà donc à quoi on passe le temps à l'école primaire. Cent cinquante ou deux cent mille maîtres, davantage peut-être, enseignent à des millions d'écoliers une science qui n'est le plus souvent qu'une suite de contradictions et d'anomalies, un défi au sens commun. Cette science à elle seule absorbe la plus grande partie des heures consacrées à l'instruction élémentaire ; car il est bien évident que, l'intelligence y demeurant étrangère, on ne peut l'acquérir qu'à force d'exercices mécaniques mille et mille fois répétés. Et si, au jour de l'examen, l'enfant n'a pu s'assimiler cette matière indigeste, l'examinateur lui dira : « Vous n'êtes qu'un sot, vous ne comprenez pas qu'il faut écrire *tarière* avec un *r*, mais *carrière* avec deux, *siffler* avec deux *f*, mais *persifler* avec un seul ; retirez-vous, vous n'aurez pas votre certificat d'études, votre brevet, votre baccalauréat. » Et non seulement M. Brunetière approuve cela, mais il estime qu'il n'en saurait être autrement, que l'orthographe doit être maintenue dans les examens et les concours, que c'est le plus sûr moyen de juger du mérite des candidats. Il soutient cette thèse pendant une longue page. Et

« si un jeune homme ou une jeune fille se voient écartés de la carrière de leur choix, pour avoir oublié qu'on n'écrivait pas des *chou-fleurs*, mais des *choux-fleurs* », eh bien ! « ils en seront quittes pour vendre de la futaine ou du chocolat ! ». On devine dès lors à quel emploi M. Brunetière, examinateur, eût réservé Napoléon Ier, qui, à l'âge où il eût pu se présenter à Saint-Cyr, orthographiait : « Il sai très bien le français..., il va vous écrir derrier ma lettre... ; des douleurs égus lui font cesser son accion. » Napoléon Ier fût devenu marchand de futaines ou de chocolat.

L'orthographe, criterium de l'intelligence, doit donc être maintenue et maintenue telle qu'elle est, dans les examens. Autrement sait-on le danger qui nous menace? La « mentalité » de la France s'abaisserait. Il n'y a pas à se préoccuper, en cette affaire, de l'intérêt des enfants ni des « exigences de l'école primaire. » C'est ne rien entendre à la question. « Pour diminuer dans les concours la part de la fortune, bouleverser la syntaxe et l'orthographe de la langue, faire ainsi des examens de carrière, et notamment des plus humbles de tous, de ceux qui ne donnent accès qu'aux plus modestes emplois de l'administration ou de la bureaucratie, les régulateurs de la « parlure française » ; subordonner la *mentalité* d'un grand peuple aux exigences de l'école primaire, s'il serait assurément difficile de rien imaginer de plus barbare, c'est ce que le Conseil supérieur de l'Instruction publique, mal inspiré, et le ministre, mal conseillé, sont en train de faire, ont commencé de faire ; — et c'est ce que nous ne pouvons trop ni même assez déplorer. » (p. 140).

Que M. Brunetière se rassure. Pour être « subordonnée aux exigences de l'école primaire », c'est-à-dire aux intérêts de toute la nation, la « mentalité » de la France n'en sera pas amoindrie, et l'acte du Conseil supérieur n'aura pas le caractère « barbare » qu'on lui trouve ou qu'on feint de lui trouver. Quand nos pères, au XVIIe et au XVIIIe siècle, ont réformé l'orthographe de leur temps et écrit *abîme* au lieu de *abysme*, quand Corneille s'est mis à écrire *tempête* au lieu de *tempeste*, l'Académie *flegme* au lieu de *phlegme*, il n'y a rien eu là de si « barbare »,.et le niveau de l'intelligence, que je sache, n'a baissé pour cela ni à Paris ni en province. De même, le jour où, au lieu de *alphabet*, nous écrirons *alfabet*, ne fût-ce que par égard pour les exigences de l'école primaire, la mentalité de la France n'en aura subi aucune dépression.

Si même M. Brunetière y veut bien regarder de près, il s'apercevra que les enfants, ayant désormais moins de temps à consacrer à l'étude de l'orthographe, devenue plus facile à apprendre, pourront en donner davantage à l'étude de la langue et s'exercer à la pratiquer, non plus seulement comme « moyen de communication ou d'échange d'idées », mais aussi comme « œuvre d'art ».

*
* *

Si encore, après tous les efforts qu'on a dépensés à l'apprendre, on savait jamais l'orthographe ! Mais les écoliers, je dis les plus huppés,

ne la savent pas; et non seulement les écoliers, mais les instituteurs, chargés de l'enseigner, mais les membres de l'Académie française, chargés de rédiger le dictionnaire, mais M. le duc d'Audiffret-Pasquier, qui, dans la lettre où il posait sa candidature à l'Académie, écrivait « accadémie » avec deux *c*; mais le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Gaston Boissier, mon très vénéré maître, qui, un jour, dans une vente aux enchères, vit un de ses autographes adjugé à un prix assez élevé, parce qu'il contenait à son insu des fautes d'orthographe. Pourquoi, après tout, ne pas conter l'histoire?

Uu matin — ou un soir — M. Boissier arrive tout joyeux chez Renan, son collègue à l'Académie et au Collège de France. — J'ai à vous annoncer, dit-il, au célèbre exégète, une nouvelle qui va vous humilier — Comment ça? — Mes autographes se vendent plus cher que les vôtres, — Ça ne m'étonne pas, répond Renan, d'un air entendu qui en disait plus long que ses paroles. — Hier, à la salle des ventes de la rue Drouot, on a mis aux enchères deux lettres, une de vous et une de moi; la vôtre a été adjugée à trois francs, la mienne à cent sous. — Je le sais, reprit Renan, mais il n'y a pas de quoi être si fier : en connaissez-vous la raison? — Non. — C'est qu'il y a dans votre lettre plusieurs fautes d'orthographe. Je l'ai là sur mon bureau, votre autographe vendu cent sous : c'est un de mes amis qui, se trouvant à la vente et ayant remarqué les perles fausses qui ornaient votre prose, a poussé l'enchère et se l'est fait adjuger. Il me l'a apporté aussitôt, en me disant : vous remettrez cette lettre à M. Boissier : si on la laissait circuler dans le public avec ses ornements grammaticaux, ça pourrait faire du tort à l'Académie. » Et Renan ajouta, en remettant la lettre à son collègue : « Tenez, la voilà. Quand vous serez à court d'argent, vous pourrez la reporter à la salle Drouot. »

Et les deux Immortels éclatèrent de rire.

Je n'affirme pas que tous les détails de cette anecdote soient authentiques, mais le fond est vrai.

Et qu'on ne s'imagine pas que M. G. Boissier et M. le duc d'Audiffret-Pasquier soient des exceptions dans l'Illustre Compagnie : pas un des quarante ne sait l'orthographe. Parmi ceux d'entre eux qui, en 1868, à Compiègne, à la prière de l'impératrice Eugénie, voulurent bien se soumettre à l'épreuve de la dictée fameuse forgée par Prosper Mérimée, pas un ne sortit de cette épreuve avec honneur, pas un n'eût été reçu au brevet élémentaire. Quant à l'Impératrice — qui avait déclaré ne pas comprendre qu'on ne sût pas l'orthographe, — sa copie était un écrin royalement garni : elle contenait 90 fautes, graves ou légères, 30 de plus que celle de l'Empereur. Il est vrai que la dictée était un nid à chausses-trapes, que Mérimée s'était appliqué à la semer de pièges de toute sorte.

Mais laissons de côté les chausses-trapes; ne parlons que des mots les plus simples du vocabulaire : *panier* et *vanier*, *dénomé* et *innomé*, *millionième* et *millionaire*, *félonie* et *baronie*, *sangloter* et *greloter* (1),

(1) Au moment d'écrire *ligoter* ou *ligotter*, je m'aperçois avec surprise que ce mot, bien français, il me semble, ne se trouve ni dans l'Académie, ni dans Littré,

dont les uns ont dans le dictionnaire une consonne simple, les autres une consonne double. Je mets au défi qui que ce soit d'écrire sans faute vingt lignes de ces mots usuels, et cela à l'exclusion de toute difficulté grammaticale. Un réformateur du siècle dernier, Marle, en 1829, proposa un pari de 300 francs à quiconque ferait sans faute une dictée de ce genre. Nul ne le tint. Ce pari, si l'on veut, notre *Revue* le reprend pour son compte, en l'abaissant à 100 francs, afin de le rendre accessible à un plus grand nombre de concurrents. Voilà, pour les partisans de l'orthographe, une occasion de défendre leur cause en payant de leur personne.

Cessons donc pour conclure et pour redevenir sérieux, cessons d'enseigner à des enfants une science qui, dans sa forme actuelle, n'est qu'une matière en voie d'évolution, pleine encore d'imperfections, d'anomalies et d'incohérences, et que les académiciens eux-mêmes n'arrivent jamais à bien connaître. Ou plutôt réformons-la, simplifions-la.

*
* *

Pas plus que pour « les bons petits enfants qui préparent le brevet supérieur », M. Brunetière ne veut qu'on simplifie l'orthographe en vue de rendre « l'étude du français moins difficile » aux étrangers. Pourquoi? Parce que, dit-il, les étrangers n'ont rien fait pour nous en ce sens, et n'ont point, eux, réformé leur orthographe. J'ai peine à croire M. Brunetière aussi mal informé. Lui, qui a été à Rome, n'ignore pas que les Italiens écrivent aujourd'hui *fisica*, *retore*, *teoria*, etc., et non plus *physica*, *rhetore*, *theoria*; il sait aussi que les Espagnols écrivent maintenant *filosofia*, *teatro simetria*, et non plus *philosophia*, *theatro*, *symetria*; que les Allemands, il n'y a pas tant d'années, ont opéré chez eux des simplifications que nous, Français, ne nous sommes pas décidés encore à faire passer dans nos livres classiques — notamment la suppression de *h* : ainsi nous continuons à écrire avec *h* le mot *thier*, que les Allemands écrivent *tier*; — en sorte que l'orthographe allemande, en France, diffère actuellement de ce qu'elle est en Allemagne; et il y a chance pour que demain la différence s'accentue, car on prépare, de l'autre côté du Rhin, si je suis bien renseigné, de nouvelles simplifications. M. Brunetière sait peut-être encore que présentement, en Norvège, le ministre de l'Instruction publique élabore un projet destiné à mettre l'orthographe d'accord avec la langue, je veux dire avec la prononciation, et qui exigera des changements autrement considérables que ceux que nous demandons en France. Plus d'un article enfin, plus d'une brochure, ont dû lui apprendre que même l'orthographe anglaise a cessé d'être sacrée au delà de la Manche et de l'Atlantique, et que, en Amérique comme en Angleterre, de hardis bûcherons

ni dans aucun des dictionnaires que j'ai sous la main. Je me permets de recommander respectueusement à la bienveillance de la docte Compagnie le sort de ce malheureux délaissé qui a rendu de bons et loyaux services.

ont commencé à porter la hache dans cette inextrimable forêt. Et c'est de l'orthographe anglaise que l'un des plus savants linguistes de l'Europe, Max Muller, professeur à l'Université d'Oxford, mort ces jours derniers, a dit : « Je ne doute pas que notre orthographe irrationnelle n'ait le même sort que toutes les superstitions dont les hommes ont fini par se débarrasser. Il est déjà arrivé que des nations ont changé leurs signes de numération, leurs lettres, leur chronologie, leurs poids et leurs mesures .... On n'a pas besoin d'être prophète pour assurer que ce qui maintenant est hué par la foule, devra l'emporter un jour ou l'autre, à moins que l'on ne trouve, pour combattre ce système, autre chose que quelques plaisanteries déjà usées. » On éprouve donc quelque surprise à entendre M. Brunetière, d'ordinaire plus scrupuleux sur l'exactitude de ses informations : « Et qu'est-ce que les Anglais, ou les Allemands, ou les Italiens ont donc fait, ou font donc, pour rendre l'étude de leur langue plus facile aux étrangers, en général et aux Français en particulier ? »

Sachons gré du moins à M. Brunetière de n'avoir point contesté ce fait en lui-même, que la simplification de notre orthographe facilitera l'étude et par suite la diffusion de notre langue, et d'avoir rendu inutile une nouvelle démonstration de cette vérité. Je me bornerai donc — et cela pour éviter le reproche de n'avoir eu en vue, en invoquant cet argument, que les besoins de la cause actuelle — à rappeler sur ce sujet l'opinion que Corneille exprimait, en 1664, dans l'*Avis* au lecteur de son *Théâtre, reveu et corrigé par l'autheur*. « Vous trouverez quelque chose d'étrange aux innouations à l'Ortographe que j'ay hazardées icy, et ie veux bien vous en rendre raison. L'vsage de notre langue est à présent si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'Estats où elle ne soit connuë ; c'est ce qui m'a fait croire qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux estrangers, qui s'y trouuent souuent embarrassez par les diuers sons qu'elle donne quelquefois aux mesmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le chemin (déjà les Hollandais ! les étrangers toujours les premiers !) et donné ouuerture à y mettre distinction par de différents caractères, que jusqu'icy nos imprimeurs ont employé (*sic*) indifféremment ».

Ainsi, en vue de favoriser l'expansion du français au dehors, et de faciliter la lecture de son théâtre, Corneille croyait pouvoir, sans commettre d'attentat contre la langue, réformer l'orthographe. C'est que Corneille n'avait sans doute pas les mêmes préoccupations que M. Brunetière. Il se pourrait en effet que les sentiments intimes de ce dernier se trahissent dans une phrase, jetée là en passant, comme au hasard, qui n'a l'air de rien, mais qui en dit peut-être long, et qui pourrait bien renfermer le secret de son animosité contre la réforme : « Une certaine difficulté d'apprendre le français en ferait même plutôt le caractère *aristocratique* » (p. 137).

Devine-t-on maintenant pourquoi on ne doit pas faciliter l'étude du français à la foule des étrangers ni aux « bons petits enfants qui

préparent l'examen du brevet supérieur », pourquoi il faut que la langue reste hérissée de complications, pourquoi il ne faut pas simplifier l'orthographe?

Que Corneille, le « grand Corneille », comme l'appelle M. Brunetière, avait donc des idées vulgaires et des sentiments plébéiens!

IIII

Mais on a beau fermer les yeux tant qu'on peut, pour se persuader à soi-même que la vérité ne brille pas, cela n'empêche pas la vérité de briller. M. Brunetière, malgré lui, sent bien que la réforme est légitime, nécessaire, imminente. Il le sent si bien, qu'il lui échappe des aveux : « Je ne vois pas grand mal à ce que l'on écrive des *choufleurs*, des *tédéums*; je n'y vois qu'un peu de ridicule » (p. 140); et plus loin : « Elle (l'orthographe) est ce que les siècles l'ont faite, et, de temps en temps, on pourra bien la modifier, comme on l'a fait, répétons-le, depuis trois siècles (à la bonne heure!...) mais toute prétention de la « refondre » en bloc ou de la « réformer » en grand sera barbare, et, nous l'espérons bien, inutile » (p. 148).

Ni inutile, ni barbare; au contraire, efficace et généreuse. Une telle prétention d'ailleurs n'est ni une utopie, ni même une nouveauté. Qu'on se rappelle ce qui a déjà été dit ici (1), mais qu'il faut redire. D'un seul coup, en 1740, dans sa 3e édition, l'Académie française modifia, je l'ai rappelé tout à l'heure, l'orthographe de cinq mille mots (A. F. Didot les a comptés, et, comme dit Sainte-Beuve, on peut être sûr qu'il y a regardé de près), 5.000 mots, dis-je, sur 18.000 seulement que contenait alors le dictionnaire (il en contient aujourd'hui près de 32.000), — plus que le quart du vocabulaire académique. Ça, c'est un « bloc », il me semble, une « réforme en grand », ou alors qu'est-ce qu'un bloc? Pour en arriver à ce résultat, on devine à quelle hécatombe de *ph*, de *th*, de lettres doubles, de lettres étymologiques, l'Académie avait dû procéder. L'honneur de cette réforme revenait en grande partie à l'abbé d'Olivet.

Vingt-deux ans plus tard, en 1762, dans une nouvelle édition, nouvelle réforme « en grand », nouveau « bloc », plus formidable encore que le premier : l'Académie ajoute deux lettres à l'alphabet, en distinguant l'*i* du *j* (*jouir* au lieu de *iouir*) et l'*u* du *v* (*sauver* au lieu de *sauuer*); d'où transformation, changement de « figure » de tous les mots contenant une de ces lettres; sans compter un nouvel abatage de *ph*, de *th*, de *ch*, d'*y* (le mot *chymie*, par exemple, devint *chimie*, ô barbare *i*!), de lettres étymologiques, de lettres doubles, que sais-je encore? Jugez si les mots changèrent de « physionomie », si le dictionnaire prit un aspect « barbare », combien de lettres disparurent, et combien d'étoiles durent s'éteindre! Deux « blocs » coup sur coup.

L'Académie alors était vigoureuse. Elle ne l'est certes pas moins

(1) *Revue des Revues*, 1er septembre 1900.

aujourd'hui. On peut attendre d'elle encore la même preuve d'énergie; pas tout de suite sans doute, pas avant que la réforme ne soit passée dans l'usage, c'est-à-dire n'ait été accomplie par l'Université; car en ces sortes de matière, l'Académie ne prend jamais l'initiative : ce serait contraire à ses principes et à ses traditions. Les deux révolutions orthographiques dont je viens de parler, par exemple, avaient été opérées par le public avant de l'être par la docte Compagnie. L'Académie ne fit que les enregistrer. Elle le déclare expressément et on ne saurait trop répéter ses déclarations (1) : « ... La profession que l'Académie a toujours faite de *se conformer à l'usage généralement reçu*, soit en la manière d'écrire les mots, soit en les qualifiant, *l'a forcée d'admettre les changements que le public a faits* ». (Préface de 1762). Et ailleurs : « L'on ne doit pas, en matière de langue, prévenir le public, mais il convient de le suivre, en se soumettant, non pas à l'usage qui commence, mais à l'usage généralement reçu ». (Préface de 1740). Ainsi l'Académie veut qu'on lui force la main, qu'on établisse l'usage en dehors d'elle.

Or, en matière d'orthographe, quel est aujourd'hui le maître de l'usage? Je l'ai démontré dans la pétition adressée en 1896 au ministre de l'Instruction publique, par les sociétés de réforme orthographique française, belge, suisse et algérienne (2); et là encore je n'ai plus, pour ainsi dire, qu'à me répéter : le maître de l'usage, ce n'est plus, comme autrefois, le public, c'est l'Université. L'Etat, depuis le commencement du siècle dernier, depuis l'organisation de l'Université par Napoléon, ne tolère plus la liberté orthographique : dans ses écoles, dans ses examens, dans ses concours, dans ses administrations, il n'admet qu'une orthographe : l'orthographe officielle. Qui ne s'y conforme pas est hors la loi. Voilà comment, depuis près d'un siècle, l'orthographe, devenue obligatoire, de libre qu'elle était, a été immobilisée, paralysée dans son évolution; comment l'*usage*, qui laisse subsister la liberté individuelle, a fait place à la *loi*, qui oblige; comment, en un mot, a été imposée arbitrairement, despotiquement, à tous les enfants, à toute la nation, une orthographe qui n'était encore qu'en voie de transformation et qui, sur tant de points, est demeurée si bizarre, si imparfaite, si incohérente.

Puisque l'Etat, c'est-à-dire l'Université, a lié les mains à la nation, c'est à l'Université qu'incombe aujourd'hui le devoir d'accomplir la tâche autrefois dévolue à la nation et de reprendre l'œuvre de simplification commencée par nos pères au XVIIe et au XVIIIe siècle, et si malencontreusemant interrompue au siècle dernier. Puisque, en un mot, l'Université s'est substituée au public pour gouverner l'orthographe, c'est à elle maintenant à opérer la réforme que réclament

(1) Voir ces déclarations publiées ici-même dans la *Revue* du 1er septembre 1900, et aussi dans ma brochure : *La Nouvelle Orthographe* (Delagrave).

(2) Le texte de cette pétition a également été publié dans la *Revue* du 1er avril 1896. Voir aussi le n° du 1er septembre 1900.

si impérieusement la raison, le sens de la tradition et l'intérêt du pays.

Puis, quand cette réforme sera accomplie et aura passé dans l'« usage », l'Académie française, suivant ses traditions et ses principes, lui donnera alors la consécration de son autorité.

M. Brunetière veut bien reconnaître — le moyen de faire autrement? — qu'il n'y a plus d'usage, que l'Université l'a aboli, l'a confisqué ; mais il dénie à l'Université le droit de prendre l'initiative de la réforme. « Ces tolérances, et d'autres encore, dit-il, en parlant des simplifications autorisées par l'arrêté ministériel du 31 juillet, fussent-elles toutes justifiées, il resterait qu'elles ont été proposées sans droit, par une assemblée qui n'avait aucun titre pour cela. » (p. 152). Ce droit, il ne le reconnaît qu'à l'Académie, qui, elle, on l'a vu, l'a toujours décliné formellement. Ce n'est pas à moi à mettre M. Brunetière d'accord avec l'Académie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Académie ne semble pas décidée à renier ses traditions, à « prévenir » le public, au lieu de le « suivre ». Il y a huit ans à peine, en repoussant la « note », le plan de réforme, de M. Gréard, elle a manifesté clairement qu'elle entendait toujours son rôle de la même façon et qu'elle prétendait s'y renfermer.

Ce qu'il y a de certain aussi, d'autre part, c'est que la réforme est urgente, que l'idée en a pénétré dans tous les esprits, que des intérêts pressants, impérieux, la rendent inévitable, qu'on ne peut pas laisser indéfiniment des millions et des millions d'enfants dépenser des semaines, des mois, des années, à étudier des niaiseries ou des absurdités, à apprendre consciencieusement et minutieusement qu'il faut un *t* à *devote* et deux à *bigotte*, quand il y a tant de sciences utiles à acquérir.

*
* *

Et cette réforme, il la faut, non pas timide et honteuse, disséminée un peu capricieusement à travers les méandres du vocabulaire et de la syntaxe, mais large, méthodique et systématique, autant que prudente et modérée, telle enfin que la demandent MM. Gaston Paris, Gréard, Anatole France, Emile Faguet, de l'Académie Française, M. L. Havet, de l'Institut, MM. F. Brunot, professeur à la Sorbonne, et Clédat, doyen de la Faculté des lettres de Lyon; telle que la demandait Sarcey, l'apôtre du bon sens, telle enfin que la voulaient Sainte-Beuve et Littré.

J'ai dit méthodique et systématique. Et, pour qu'on ne me soupçonne pas de prêter à Sainte-Beuve et à Littré — les deux écrivains du XIXe siècle dont l'autorité est la plus grande peut-être qu'on puisse invoquer, et qu'il est permis de mettre en regard de celle de M. Brunetière — une opinion qu'il n'auraient pas eue, la voici textuellement. « Ceux qui s'effraieraient du changement d'orthographe, dit

Littré, ne doivent pas se faire illusion sur l'apparente fixité de celle dont ils se servent. On n'a qu'à comparer l'orthographe d'un temps bien peu éloigné, le XVIIe siècle, avec celle du nôtre, pour reconnaître combien elle a subi de modifications. Il importe donc, *ces modifications étant inévitables*, qu'elles se fassent avec *système* et *jugement*. Manifestement le jugement veut que l'orthographe aille en se simplifiant, et le *système* doit être de combiner les simplifications de manière qu'elles soient *graduelles*. »

Est-ce clair ?

Qu'on lise maintenant ces lignes de Sainte-Beuve : « Depuis lors (depuis 1835), il faut le dire, le siècle ne paraît point s'être enhardi : il y aura de l'effort à faire pour introduire dans l'édition (du dictionnaire de l'Académie) qui se prépare *toutes les modifications réclamées par la raison*, et qui fassent de cette publication nouvelle *une date et une étape de langue*. C'est à quoi cependant il faut viser. (Entendez-vous, Monsieur Brunetière ?) »

Et, en homme qui sait s'élever au-dessus des préjugés de son temps, Sainte-Beuve ajoute : « Ne nous le dissimulons pas : il s'est fait depuis quelques années, et pour bien des causes, une sorte d'intimidation générale de l'esprit humain sur toute la ligne. La réforme de l'orthographe elle-même y est comprise et s'en ressent ; on est tenté de s'en effrayer, de reculer à cette seule idée comme devant une périlleuse audace. Tout le terrain gagné en théorie depuis Port-Royal jusqu'à Daunou semble perdu. Nous avons à prendre sur nous pour redevenir aussi osés en matière de mots et de syllabes que l'était l'abbé d'Olivet ».

Et pour préciser, avec A.-F. Didot, Sainte Beuve demandait, entre autres réformes, la substitution de *f* à *ph*, la suppression de *h* dans les groupes *th* et *ch* dur, la substitution de *s* à *x* comme marque du pluriel, la suppression des lettres doubles qui ne se prononcent pas.

Voilà, il me semble, des indications nettement articulées ; voilà une manière de procéder rationnelle, méthodique « systématique ».

Ecoutons maintenant la déclaration de « principes » de M. Brunetière, et relisons les considérants qui la préparent : « L'orthographe d'une langue historique est le témoin de son passé ; ses singularités, ses anomalies mêmes, ses méprises font partie de son évolution ; elles sont consacrées par des chefs-d'œuvre ; et ni on ne mutile impunément les chefs-d'œuvre, ni on ne remonte le cours d'une évolution plusieurs fois séculaire, ni surtout on ne refait l'histoire. C'est pourquoi *l'opportunité, en pareille matière, est de laisser faire au temps, et le vroi principe est de n'en pas avoir*. » Voilà un principe qui est à la portée de tout le monde.

On a d'un côté, dans la balance, l'opinion de Littré et de Sainte-Beuve, de l'autre celle de M. Brunetière. Qu'on pèse !

Il y a, dans son article, un passage où M. Brunetière, à propos des réformateurs, de leurs idées, de leur mentalité, si l'on veut, évoque devant ses lecteurs la silhouette d'un personnage de comédie, le plus

niais, le plus grotesque peut-être qu'il y ait dans le théâtre de Molière. On se demande, en songeant d'une part aux assertions, aux théories malheureuses que M. Brunetière a hasardées pour son compte sur l'orthographe; en se rappelant d'autre part que parmi les réformateurs figurent, entre autres, au XVIe siècle, Ronsard, au XVIIe Corneille, au XVIIIe l'abbé d'Olivet et Voltaire, au XIXe Sainte-Beuve et Littre, de nos jours des hommes qui comptent parmi les plus éminents de l'Institut et de l'Académie française; on se demande comment l'auteur de l'article, qui a bien le droit de se tromper, mais non peut-être celui, en se trompant, de trouver les autres ridicules, a pu, sans faire un retour sur lui-même, écrire le nom de Diafoirus.

*
* *

Pour en revenir à la réforme, telle que nous la concevons, rationnelle et hardie, telle que la réclament le bon sens, la logique et l'intérêt de la nation, et qui devra être, non plus un simple ballon d'essai, comme celle qui est sortie des délibérations du Conseil supérieur, il y aurait, cette me semble, un aréopage tout désigné pour la mener à bien : ce serait une commission mixte, composée d'académiciens et de membres du Conseil supérieur, nommée à cet effet par le ministre, ou même la commission instituée le 15 janvier dernier par M. Leygues (1). Cette commission, qui ne s'inspirerait que de sa conscience, qui saurait mépriser les sarcasmes et les railleries — récompense ordinaire des novateurs — et mettre, au-dessus de tout, son devoir et l'intérêt public, pourrait rendre un grand service au pays : en arrêtant une première liste de simplifications à introduire dans l'enseignement, c'est-à-dire en réduisant le nombre des anomalies et absurdités, dont l'étude est moins propre à former des hommes que des perroquets, elle allègerait d'un grand poids la tâche des générations à venir.

Avec cinq ou six séries de modifications semblables *méthodiquement* et *graduellement* introduites de génération en génération dans les écoles, l'œuvre de la simplification sera accomplie dans le cours du siècle qui vient de naître. La concentration, si elle a été un mal, peut ainsi devenir un bien.

En attendant, le temps qui s'écoule est du temps perdu.

(1) Cette commission est ainsi composée : MM. G. Paris, *président*, Gréard, Croiset (doyen de la Faculté des lettres de Paris), P. Meyer, H. Bernès, Clairin, Devinat, Comte. Elle vient de trancher le différend survenu au mois d'août entre l'Académie et le Conseil supérieur de l'Instruction publique et ses décisions ont été rendues exécutoires par un arrêté ministériel en date du 26 février (publié à l'*Officiel* du 11 mars).

AUGUSTE RENARD.

UN ANGLICAN

(NOUVELLE)

Ils étaient à Jackstown un petit nombre de clergymen à désirer l'union des catholiques et des anglicans.

Quoique disséminés dans les différentes paroisses, ils se voyaient quelquefois, à des dates fixes, pour se tenir au courant des nouveaux points de rapprochement qu'ils avaient pu découvrir. C'était une dissemblance si incertaine, ou une divergence d'opinions si insensible, qu'à leur avis, le Pape n'aurait même pas dû en être informé. D'ailleurs ils travaillaient avec acharnement. Des laïques offraient leur fortune et prêtaient leur concours, le nombre des adhérents augmentait; plusieurs des plus influents parmi les membres du clergé anglican entretenaient une active correspondance avec les catholiques de France; quelques-uns même avaient travaillé à Rome.

Certains prêtres français, voyant dans ce rapprochement une nouvelle puissance à donner au catholicisme, avaient abondé dans ce sens, et pleins d'espérance pour l'avenir, ils allaient en Angleterre, où ils frayaient de préférence avec les anglicans. Un grand nombre de conversions individuelles semblait encourager le mouvement; on pouvait constater que l'influence des catholiques avait quintuplé depuis les dix dernières années, aussi les jeunes imaginations des prêtres français, cédant au caractère national, avaient rêvé d'attacher leur nom à une conversion collective, où la moitié de l'Angleterre reniant sa religion, oubliant la réforme, reviendrait à la foi qu'elle professait aux premiers siècles.

Du reste le gouvernement britannique tolérait ouvertement les menées de ces enthousiastes : c'étaient des meetings, des brochures à périodes retentissantes, des discours et d'interminables conversations.

Malgré toutes ces louables tentatives, tous ces réels efforts secondés par de grands talents, dans ce coin de l'Angleterre où les collèges préparent, au milieu des exercices physiques, les futurs membres de la Chambre des lords et des Communes, la plus grande anarchie régnait dans les idées religieuses.

Il serait même fort difficile pour un historien de démêler l'écheveau compliqué des différentes sectes. Tous étaient anglicans. Mais cette vaste étiquette couvrait les opinions les plus diverses : quelques-uns, ayant complètement oublié le mot *protestant*, s'intitulaient catholiques anglicans, traitant d'église italienne la religion dont leur plus impérieux désir était de se rapprocher.

A ce groupe se rattachait, par les croyances et les aspirations, W. John Simsey, docteur en médecine, diacre, vicaire de la paroisse anglicane de Saint-Hilaire.

Au premier abord, il est difficile de comprendre la vie et les idées de ce digne jeune homme, qui, avant de guérir les plaies de l'âme, avait soigné celles du corps. Mais, pour quiconque a connu un

citoyen britannique, cette curiosité ne pourra paraître que toute naturelle. Elle est du reste la caractéristique d'un grand esprit.

Son père, P. Georges Simsey, possédait une habitation, où il menait l'existence de chasseur à courre, de propriétaire, de cultivateur et de seigneur : — ce qui dénote une certaine fortune. — Il avait des chevaux, des chiens, des moutons, des hommes, six enfants dont trois filles, et avait eu le bonheur de conserver longtemps sa femme. Ils n'avaient tous pas moins de six pieds, ce qui formait le dimanche à l'office un ensemble admirable et dont il était fier à juste titre. L'aîné devait continuer cette honorable existence; mais comme John n'était que le second, il dut quitter la chasse, les bois, les sœurs, pour apprendre un état.

Il passa plusieurs années à l'école et au collège. Il y avait peu travaillé; ses bras en revanche avaient grossi, ses muscles étaient d'acier, le foot ball et le cricket étaient devenus pour lui des enfantillages. Il racontait volontiers ses petits succès, trois dents enlevées à un camarade et une jambe cassée. John avait donc grandi dans la considération générale, et il était arrivé à l'Université précédé d'une solide réputation. Là, il se livra à la médecine, à la chirurgie, mais surtout au *rowing*. Sa carrure d'athlète, la discipline qu'il avait acquise au foot ball, le désignaient naturellement pour ce genre d'exercice.

Malgré les successives victoires remportées deux années de suite sur la rivière, malgré l'estime dont ses professeurs l'honoraient, malgré la satisfaction que son père manifestait dans de courtes épitres, malgré la puissance de ses bras et la dureté de ses muscles, W. John Simsey, qui arrivait ainsi au doctorat en médecine, n'était pas heureux. Sa figure restait impassible, ses yeux étaient toujours aussi ouverts, mais certains froncements de sourcil venaient à de courts intervalles ombrager son visage.

Personne ne s'en apercevait; seule Miss Mary Lobster le voyait, et peut-être aurait-elle pu en dire la raison. John lui avait été présenté au club de tennis, elle l'avait trouvé grand, bon rameur; de plus, comme il avait été vainqueur dans la course des Universités, c'était un homme en vue. Miss Mary Lobster, qui ne pouvait compter que sur elle-même pour se marier, vu que son père ne lui donnait aucune dot, avait décrété dans sa blonde tête que W. John Simsey serait son mari.

Depuis ce jour elle l'avait suivi, tantôt le regardant d'un œil rêveur, tantôt le reconnaissant à peine, tantôt libre au point de se laisser embrasser, tantôt pudibonde et reservée. Bref de ses longues dents elle lui grignotait le cœur. Et comme ce viscère chez John Simsey était, malgré les formes puissantes de la carapace, d'une tendresse extrême, le colosse se laissait aller. Quand elle crut le tenir, elle déclara à toutes ses amies qu'il était son flirt. A partir de ce moment le problème fut de communiquer à John l'idée du mariage. C'était là que résidait la difficulté.

Embraser ce glaçon, lui faire oublier les prouesses du rameur et

quitter la rivière pour la femme, telle était la noble entreprise de la jeune fille.

Quoiqu'elle ne fût pas à ses débuts et que ses flirts eussent été nombreux, Mary, malgré son expérience et les concessions qu'elle était décidée à faire, rencontrait une résistance ou une naïveté à toute épreuve.

Jamais Don Juan ne trouva chez les femmes autant de vertu que Miss Lobster chez son flirt. Quand au tennis elle se déshabillait, et que la porte entr'ouverte elle cherchait à découvrir quelque charme, quand un hasard faisait tomber un jupon avant son remplaçant, John ramassait une balle ou servait avec une vigueur inaccoutumée, tandis que l'honnête jeune personne se lamentait auprès de ses amies en disant : « Plus je veux séduire John, plus il gagne au tennis ».

Tout le génie, tout le calme, toute l'impassibilité du citoyen anglais, pourront être loués quand on saura quelles séductions le champion méprisait. Figurez-vous une femme plutôt grande, même pour une Anglaise, maigre mais pas décharnée, avec des yeux bleus, des cheveux blonds et nombreux, une bouche qui peut sourire, des bras vigoureux, une taille presque souple, le tout posé sur des pieds très suffisants pour ne pas donner d'inquiétude sur l'équilibre de l'édifice, et vous connaîtrez Miss Lobster.

Quelquefois elle avait des remords. Si John me dédaigne, pensait-elle, c'est qu'il ne me connaît pas. Alors, scrutant sa mémoire, elle se souvenait du jour où en bateau il avait pris sa jambe (oh ! en camarade, pour la taquiner !) Mary passa en revue toutes les parties de son corps ; les marquant dans sa pensée, de la rubrique : « John a vu cela », comme un monument visité sur un Baedecker. « Cela » représentait, comme dans un problème, une des beautés de sa personne inconnue au public. Dans ces moments de méditation où elle se recueillait pour reprendre un nouveau courage, Mary passait par les émotionnantes alternatives du désespoir et de l'espérance. Désespoir, quand une de ses avances était perdue pour John ; — espérance, quand John semblait vouloir pousser plus loin ses investigations. Elle ressentait encore cependant la blessure d'un cuisant déboire. Cela avait été un soir d'été, où s'étant pincé le doigt dans une porte, elle s'était trouvée mal dans les bras de John, en robe de chambre, près d'un sofa... le jeune homme l'avait étendue et avait de suite appelé la mère. Malgré toute la lenteur que cette digne femme avait mise à venir secourir sa fille, J. Simsey avait laissé cette dernière étouffant dans son corset, il avait seulement ouvert la fenêtre et mouillé son mouchoir. Aussi Mrs Lobster avait dit à sa fille d'un ton de reproche : « Mary, vous ne savez pas choisir. »

Ce mot avait froissé en elle tout l'orgueil de la race. Et depuis ce jour la, jeune fille, que l'âge lui-même rendait féroce, car elle approchait de la trentaine, passait ses journées à ranger tous les plans de campagne qu'elle élaborait la nuit. Il y en avait de timides, de téméraires ; ceux-ci généralement l'emportaient.

Un soir d'hiver qu'il faisait froid, qu'il y avait de la neige, elle

alla frapper à la porte de John. Il demanda : « Qui est là ? » « C'est moi, John », fit-elle doucement. « Allo, Mary ». Et il lui ouvrit. Par hasard il était seul et travaillait. Avec le sang froid d'un général, promenant un coup d'œil rapide, elle étudia la pièce au point de vue stratégique. Alors elle devint tendre.

Heureuse saison ! Il n'y avait pas encore de glace pour patiner, les tennis étaient fermés, les pelouses étant sous la neige, les bateaux rentrés, aucun sport. Mary n'ayant plus d'ennemis vit poindre la victoire.

Celle-ci fut banale, sans incident. Puis John, ayant réfléchi un instant, prononça avec gravité : « Mary, il faut que je vous épouse. »

Ils se marièrent. Miss Mary Lobster, devenue Mrs Simsey, changea de caractère comme toutes ses compatriotes ; elle ne toléra plus de son mari ce que comme flirt elle lui avait permis. Dès lors, il ne fut plus question de furtives caresses, de coups d'œil amoureux ; mais on ne parla que de s'établir, de monter un ménage, de préparer la place de Baby.

John, depuis son mariage, s'était mis au travail ; aussi, le soir, la mémoire encombrée par l'image des poumons, des foies, des rates, des organes les plus divers, ne pouvait-il se donner tout entier aux joies de la vie conjugale. A tout instant il écoutait battre le cœur de sa femme, et souvent il lui demandait sur le ton amoureux d'un mari mitigé de médecin : « Mary, vous ne souffrez pas ? »

Elle le rassurait généralement d'un signe de tête.

Au milieu de cette frugale existence, Baby naquit ; c'était une fille. Bientôt après, Mrs Simsey put reprendre sa vie. Tous les dimanches, le ménage allait à l'office, laissant l'enfant à la maison. John y assistait avec une digne ferveur, et jamais la moindre émotion ne venait altérer les traits de son visage. Cependant un combat intérieur agitait violemment son âme. La science médicale ne le satisfaisait plus : il avait peu de pratiques, son stage à l'hôpital menaçait de durer éternellement.

Il compara cette carrière empestée par l'odeur des antiseptiques, remplie de sang, de pus, et de fractures, à la douce vie que menaient les clergymen, auxquels le gouvernement assure une agréable existence, pour recueillir le fruit des grâces octroyées par leur profession. De plus son amour pour l'humanité était ému par la réconfortante vision de tant de bien à faire. Le raisonnement ajoutait sa puissance à cet enclin naturel, car, pensait-il, une jambe peut être mal remise, et c'est seulement la faute du médecin, tandis qu'une âme que la charité du prêtre remet dans le bon chemin, prie pour lui dès qu'elle a atteint aux régions de la béatitude, et même si elle n'y atteint pas, elle n'ose venir troubler son repos.

Ces pensées agitaient continuellement l'intelligence de W. J. Simsey, et lui faisaient songer à embrasser la carrière ecclésiastique, quand un évènement l'y décida tout à fait.

Il venait d'être invité à « luncher » par un clergyman des environs de Jackstown, Mr Laning. Ayant appris que Mr Dacey, un des « fellows ». les plus en vue du Docester College, y viendrait, ainsi

que Mr Woodon, un riche négociant qui revenait des Indes, W. John Simsey résolut d'accepter cette invitation. En ayant fait part à son épouse, il avisa au moyen de gagner Tomsbridge, qui était à dix milles de la ville. Il crut préférable de s'entendre avec les autres et de louer une voiture, qui leur permettrait avec plus d'économie de faire une route agréable. Un grand break fut commandé.

Ils s'installèrent sur les banquettes, et aussitôt les dames engagèrent une conversation, à laquelle les hommes répondirent par des monosyllabes, semblables à des grognements.

La maison de Mr Laning se présentait fort bien à l'œil du visiteur. Elle était construite en briques d'une couleur sombre ; une de ses façades, celle de l'entrée, était complètement recouverte de lierre, ce qui, en été, donnait une grande illusion de fraîcheur.

Après quelques poignées de main et quelques questions sommaires sur la santé de chacun, on se dirigea vers la salle à manger, où sur la table sommeillait un homard enjolivé de fleurs. Alors on se mit à manger et à causer.

Simsey écoutait avec religiosité les développements de Laning, car celui-ci, ayant passé l'hiver à Rome, avait pu juger sur place la question du rapprochement entre l'église catholique anglicane et l'église catholique romaine.

Connaissant l'esprit ouvert de Simsey, Mr Laning, qui espérait en faire un chaud partisan du nouveau mouvement, s'abandonna sans réserve à l'apologie de ses convictions. Il avait, il est vrai, devant lui et à sa table, Mr Dacey, fort connu à Jackstown, pour ses opinions socialistes, Mr Woodon, riche négociant, serviteur dévoué de sa gracieuse Majesté, et adepte convaincu de l'Eglise réformée, et enfin Mrs Woodon, qui avait profité de l'absence de son mari et des ressources abondantes qu'il lui avait laissées, pour s'adonner aux nouvelles tendances féministes.

Mais si la diversité de ces opinions aurait pu effrayer sur le continent un maître de maison désireux de sa tranquillité, craignant le tapage dans sa demeure et la brouille pour ses invités, il n'en était nullement ainsi dans le presbytère de Mr Laning, et ce fut, avec la conscience d'une sécurité absolue, qu'il entama la discussion.

En Angleterre, dans les milieux où les sports sont relégués aux seules heures de loisir, les idées ne sont pas échangées par monosyllabes, mais au contraire par des phrases fort longues, souvent diffuses pour des Latins, mais d'une complication claire pour des individus habitués au commerce et aux entreprises dangereuses.

— Vous arrivez de Rome, demanda Mr Simsey à Mr Laning.

— Oui, en effet, j'arrive de Rome, où j'ai passé un hiver fort intéressant.

— En me laissant seule avec Annie, dans cette froide maison, glissa, avec un léger grognement, Mrs Laning à Mrs Woodon, sûre de trouver un écho.

— Il faut, dit Mrs Woodon, que les femmes gardent la maison,

pendant que les hommes courent le monde ; mais patience, nous commençons à nous émanciper, et c'est fort juste, car notre rôle est bien inférieur. Toujours des enfants, puis des enfants, et cela après la tâche si pénible de trouver un mari.

— Oh oui, soupira tristement Mrs Simsey.

— Car, reprit Mrs Woodon, les hommes n'ont même plus le courage de nous choisir, il faut que nous les forcions à nous épouser. Si encore nous pouvions aussi demander leur main, mais cela n'est pas encore admis. Je crois du moins que l'usage en viendra, et ce sera un grand pas de fait vers l'émancipation de la femme.

Pendant ce temps, Mr Laning continuait :

— J'arrive de Rome en même temps que Mr Woodon des Indes. — Celui-ci s'inclina et but un verre de Claret — J'ai beaucoup travaillé la question qui nous intéresse, et je crois qu'une solution est proche. D'un côté les Romains ne demandent pas mieux que de nous admettre dans le sein de leur Eglise et, de l'autre, l'extension des nouvelles idées en Angleterre fait croire à une réussite complète

Les dogmes sont les mêmes, nos croyances sont semblables, nous nous heurtons à d'infiniment petites considérations, et pour des hommes raisonnables et d'une intelligence large, les difficultés doivent s'aplanir.

— Vous comptez sans les Italiens, objecta Mr Dacey, et le Pape est Italien. Ces gens-là ont une histoire, une philosophie. Par eux la controverse n'est pas admise.

— Oui, reprit Mr Woodon, le Pape est Italien, et comme tel il n'aime pas les races anglo-saxonnes !

— Evidemment, dit Mr Simsey, le Pape croit à son autorité et en use ; il cherche même, comme on l'a vu dernièrement en France, à mener l'opinion politique, aussi doit-il être opposé aux idées libérales qui se sont acclimatées dans notre pays ; mais peut-on admettre qu'un homme doué d'une magnifique intelligence, et animé comme il doit l'être de l'amour de l'humanité, ferme les portes de l'Eglise à un nombre considérable d'âmes qui désirent y entrer, ou plutôt y rentrer.

— Pour ma part, dit Laning, je crois que nous devons faciliter le plus possible tout rapprochement, et que nous ne trouverons pas d'obstacle à Rome.

On était arrivé ainsi à la fin du repas. Les dames alors se levèrent, laissant les hommes boire et fumer.

— Que pensez-vous de notre politique, demanda Woodon, ?

— Je n'ai pas sur ce sujet une idée bien nette, répondit Laning, mais vous, qui être un homme d'affaires remarquable, je suis sûr que vous avez une opinion.

Woodon commença : — Nos colonies se suffisent maintenant, elles ne servent presque plus de débouché à notre industrie, et je crois que si le Gouvernement ne réussit pas en Afrique, la prospérité anglaise ira en déclinant. Regardez l'abandon des colonies de l'Amérique devenues Etats-Unis, que nous en reste-t-il ? Deux splen-

dides discours de Edmund Burke. Il en sera de même des Indes. Il nous faut donc l'Afrique.

— Vous avez certainement raison, dit Mr Dacey, car les formidables listes civiles, et les pensions que la Reine donne à ses enfants... mais je ne veux pas vous donner mon opinion complète. Je crois cependant que nous voyons tout en petit, très petit même. Qu'importe pour l'humanité la puissance anglaise ; que nous soyons riches, tant mieux pour nous, mais combien de crimes sont commis pour le bonheur de quelques-uns. Nous sommes, disons-nous, le peuple le plus libre du monde, et nous opprimons des pays entiers, à qui nous vendons nos étoffes, persuadés du reste que nous leur rendons ainsi un immense service. Trouvez-vous que ce soit raisonnable ?

Cet entretien amical, où jamais les opinions diverses ne se heurtaient violemment, dut prendre fin et les hôtes revinrent dans le break à Jackstown.

A partir de ce jour, le parti de W. Simsey fut de suivre Mr Laning.

La médecine ne lui suffisait pas : gagner des guinées comme Mr Woodon répugnait à sa complexion, car il se sentait fait plutôt pour la croyance et la liturgie que pour la conquête et le gain.

Graduellement il se mit à travailler toutes les questions religieuses. Il étudia la Bible, s'en pénétra comme de la source d'où découle la vérité. Il dut faire à sa raison quelques sacrifices, comme celui de l'Arche de Noé. L'Anglais se révoltait à ce qu'il y avait vraiment de trop peu pratique, à avoir enfermé sept paires de tous les animaux purs dans un espace aussi restreint. L'idée de la pomme lui paraissait plaisante, et entre les bouffées de sa pipe il souriait légèrement. Alors, Eve le ramenant à la réalité, il pensait à Mrs Simsey, et avait envie de monter la voir ; mais la dignité du futur emploi qu'il s'apprêtait à occuper l'arrêtait sur ce chemin.

*
* *

Deux questions extrêmement délicates se posaient à l'esprit de W. Simsey et il en avait, souvent et longuement, entretenu le « Vicar » de son église, Mr Boxel, qui se montrait fort aimable à son égard, depuis qu'il le savait destiné à la religion.

La première de ces deux questions était l'office, le port de la soutane et la barette. La seconde : les rapports avec sa femme.

Il résolut donc pour s'éclairer, de demander de nouveau l'avis de Mr Boxel.

Celui-ci demeurait à quelques maisons de là. Il passa avant d'y arriver devant l'hôpital, mais ses souvenirs s'étaient tellement effacés, qu'il ne tourna même pas la tête. Ceci lui parut d'un heureux présage, car il craignait les regrets et ne s'adonnait à ses nouvelles idées qu'avec circonspection.

Au moment où il entra dans le presbytère, Mr Boxel était assis à sa table, penché sur d'immenses livres qu'il feuilletait d'une main, tandis qu'il remuait de l'autre une cuiller dans une tasse de thé,

sans doute pour faire fondre le sucre; les deux actes n'avaient pas l'air d'ailleurs de le préoccuper, car son regard flottait un peu au-dessus du bureau et semblait clouer sur le mur les rares gravures qui s'y accrochaient.

Il leva la tête à l'arrivée de Simsey. — « Quelle est l'heureuse inspiration qui vous amène? » dit-il gravement, car il cherchait à imiter la grâce bénissante des prêtres romains.

— C'est bien simple, dit Simsey. Vous connaissez ma vocation; je suis de plus en plus désireux d'être clergyman, j'ai beaucoup travaillé comme vous le savez, et je ne suis plus arrêté que par quelques objections que je viens vous soumettre.

Mr Boxel hocha la tête en signe d'assentiment, et pour mieux écouter, rajusta ses lunettes.

— Je ne crois pas, reprit Simsey, que je doive continuer à porter des vêtements ordinaires et il me semble même qu'il serait préférable, dans ma maison toutefois, de me vêtir d'une soutane et de me coiffer d'une barette. Le costume, sans être indispensable, me paraît utile, car, à tous les moments, il nous rappelle que nous appartenons à Dieu.

Je crois en outre que puisque nous sommes libres de faire ce qui nous semble le mieux, il serait aussi préférable de m'astreindre à certaines pratiques quotidiennes. Je ne dis pas la récitation d'un bréviaire, office qui dérobe trop de temps à l'étude, mais de prières dont je ferai un choix, et que je dirai chaque soir.

— Tout cela, dit Mr Boxel, me paraît fort raisonnable, vous êtes dans de bonnes dispositions. Qu'avez-vous encore à ajouter ?

— Ici la question devient plus grave. Je suis marié, père d'une petite fille, trouvez-vous que cela soit compatible avec mes nouvelles fonctions ?

— Pourquoi pas ? dit Mr Boxel. Ne sommes-nous pas tous mariés? D'ailleurs vous ne pouvez pas divorcer.

— Ceci est bien entendu; je veux seulement dire que je pourrais peut-être cesser tout rapport avec ma femme. Je vous parle confidentiellement.

— Oh ! comme je vois là cette nouvelle influence de l'église romaine. Comment voudrez-vous prêcher à vos paroissiens la prolification, si vous ne leur en donnez pas l'exemple ; comment oserez-vous leur rappeler leurs devoirs de famille, si vous-même ne les remplissez pas ? Réfléchissez-bien à ceci et n'oubliez pas que la puissance de l'Angleterre réside dans le nombre de ses enfants. Allez dire à un homme que les enfants sont une bénédiction du ciel quand vous, ministre de Dieu, ne voulez plus en avoir. Que comprendra-t-il ? L'exemple des catholiques romains n'est-il pas probant ? Regardez la rapide dépopulation de la France. Ce serait une faute capitale, et je ne crois pas que le gouvernement anglais, malgré son libéralisme, tolère une pareille folie. Voyez-vous, jeune homme, une nation aussi forte que la nôtre n'aurait pas accepté l'église réformée, si elle n'y avait trouvé son intérêt !

Réfléchissez ; je vois avec peine ma vieille Angleterre, dont les enfants colonisent le monde, reprendre les idées du continent. Je ne suis pas opposé à un rapprochement avec les Romains, mais, malgré cela, je ne voudrais y voir qu'une simple formalité et non une modification de nos traditions les plus profondément enracinées dans notre sol. Continuez vos rapports avec votre femme, car vous aurez une compagne fidèle qui surveillera votre maison. Vous ne pouvez la garder sans être ce que l'on appelle son mari, car les femmes de tous les pays, même l'Anglaise, considèrent comme une insulte l'homme qui la méprise au point de la trop respecter. Mais, si toutes ces considérations ne vous suffisent pas, craignez de compromettre la stabilité de la vertu de votre épouse. Une femme sans enfants, dont la nature n'est pas détruite par l'accouchement, ne peut, à moins d'une religion mystique, rester honnête. La vertu de celles de la classe moyenne réside dans leur féconde maternité.

— Il y a bien du vrai, hélas ! dans ce que vous venez de dire, répondit Simsey, — mais il se fait tard et je rentre chez moi.

*
* *

Le ménage Simsey continuait à vivre uni. Il s'enrichit seulement d'une soutane, d'une barette et d'une vie des saints. Et c'était vraiment un spectacle édifiant, preuve manifeste du dédoublement du moi, que celui de W. J. Simsey abandonnant sa soutane, sa barette sur une chaise, pour aller auprès de sa femme, comme un ministre de Dieu aux pensées mystiques, devenu subitement un être essentiellement humain.

La solide cervelle de Mrs Simsey s'accommodait fort bien de cette situation, et sa méthodique existence lui permettait de glorifier Dieu de jour, d'en parler à son mari avec une dignité sacerdotale, et la nuit venue, quand John se dépouillait de son vêtement de foi, de parler des affaires les plus importantes.

Elle avait même remarqué, ce qui indiquait d'ailleurs un esprit psychologique, que les travaux auxquels John consacrait ses journées coïncidaient avec une recrudescence de passion, à laquelle la pauvre femme n'était pas habituée, et la froide Saxonne, qui aurait méprisé de pareils sentiments chez d'autres, remerciait presque l'Etre suprême de ses innombrables bontés.

Cependant après ces transports, John semblait plus triste.

Ce découragement provenait de soucis matériels, car l'argent diminuait à vue d'œil depuis qu'il avait abandonné la médecine.

Ce fut pourquoi, un soir, qu'il se trouvait étendu auprès de son épouse, il se crut obligé de lui formuler le désir qu'il avait d'insérer dans les journaux une demande de pensionnaire.

Mary retourna la tête, et contemplant John avec une certaine admiration, elle lui dit :

— Je vois, John, avec plaisir, que vos futures fonctions ne vous empêchent pas d'être pratique.

Mais, par malheur, dans un mouvement un peu brusque, elle découvrit une partie de son corps, et la peau blanche qui avait produit tant de merveilles, l'arme terrible de Mary, s'épanouit à l'air frais.

Autrefois, du temps des études profanes, du temps où la vue des misères humaines éteignait l'idéal, où l'attouchement habituel du médecin calmait le mari, où le rameur domptait la chair, de pareils spectacles n'émotionnaient guère W. John Simsey, mais il en était autrement aujourd'hui. L'étude approfondie de la Bible, des heures entières passées sur la faiblesse d'Adam, l'adultère de la femme d'Uri, les mœurs de Salomon; puis la conscience devenue ainsi absolument intransigeante, la persuasion intime et nouvelle du bien et du mal, tout cet ensemble qui remplaçait un scalpel scientifiquement curieux, avait ouvert au clergyman des horizons nouveaux, sources de plaisir et de désespoir profond.

N'était-il pas pénible en effet, pour un prêtre anglican, à mesure que son esprit s'efforçait de s'élever graduellement au dessus des vanités terrestres, pour ensuite en détacher autrui, de voir grandir cette volupté purement charnelle qui faisait un si singulier contraste avec ses pensées?

Quand, revenu de nouveau à la réalité, John put répondre, il s'aperçut que Mary regardait avec attention la pendule, et que cette distraction, loin d'être ironique, était au contraire bienveillante, puisqu'il était fort tard.

Il se leva et envoya une annonce au *Figaro*.

*
* *

— Vous ne croyez pas, disait quelques jours plus tard Mrs Woodon, que votre jeune homme va arriver bientôt?

— C'est probable, répondit Mrs Simsey.

— Je voudrais bien le voir, car il est toujours intéressant de connaître les opinions d'un jeune Français. Il est peut-être de notre avis sur l'émancipation de la femme. Et votre mari, comment va-t-il? Je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

— Il travaille beaucoup, répondit Mrs Simsey. Il est en ce moment en train de parler avec Mr Dacey, et je crois qu'ils ne sont pas du même avis.

— Etes-vous maintenant plus convaincue, dit Mrs Woodon, de l'importance à laquelle la femme peut prétendre?

— Oui, je suis tout à fait de votre avis, répondit Mrs Simsey d'un air distrait, car à ce moment son mari entra avec le jeune Français, et le présenta à sa femme.

— Monsieur George Ridel, dit-il.

Le jeune homme, petit, maigre, à la physionomie délurée, regarda autour de lui, salua en avançant beaucoup le haut du corps, comme le veut sa nationalité et demeura muet et souriant, devant la timide impassibilité de Mrs Simsey, qui le tenait pour un personnage de marque dans son pays.

Elle hasarda : — Vous avez fait une bonne traversée?

— Excellente, répondit-il.

Simsey l'emmena ensuite dans la chambre qui lui était destinée, non sans lui avoir préalablement offert une tasse de thé.

La soutane, la barette, l'enfant, la femme, avaient produit sur l'élève des Pères Jésuites, que deux années de droit avaient émancipé, l'effet le plus considérable.

Un peu plus tard, Simsey, la tête coiffée d'un chapeau de soie, et vêtu d'une redingote et d'un pantalon noirs, vint lui proposer une promenade dans la ville que le nouvel arrivé accepta avec plaisir.

Ce dernier avait trouvé la maison propre, mais triste, et il n'était pas fâché de voir si l'endroit où il devait passer deux mois répondait à son attente.

Pendant ce temps, les deux dames continuaient leur conversation.

L'heure du dîner arriva enfin, l'heure du coucher ensuite, et Mary s'endormit. Le lendemain, elle s'aperçut que John n'était pas venu partager la couche conjugale. Elle courut chez lui et le trouva au travail, tandis que dans un coin un lit de fer gisait encore défait.

Il se retourna à son arrivée et lui dit : « Je ne puis plus être votre mari ; M. Georges Ridel est un ancien élève des Jésuites, et vous comprendrez qu'un prêtre anglican, qui admettra bientôt l'infaillibilité pontificale, doit être chaste pratiquement; ceci sera déjà beaucoup », et il lui montra l'image de Baby sur les genoux de son père en soutane.

« Vous êtes fou, lui dit simplement sa femme » ; puis elle s'éloigna, tandis que Simsey reprenait sa lecture.

*
* *

Georges Ridel trouvait la vie un peu monotone, aussi résolut-il de voir auprès de Mrs Simsey si l'amour de la race saxonne différait considérablement de celui de la race latine.

Grand admirateur de la littérature dite psychologique, et en même temps passionné de réalisme, il tenta de concilier les deux écoles, et de pousser ses investigations aussi loin que possible.

Comme les moyens pécuniaires de Mrs Simsey ne lui avaient pas permis avant son mariage de parcourir le monde, elle éprouva une curiosité toute naturelle à engager une conversation sur le climat, les mœurs du pays de son interlocuteur. Habituée à faire les premières avances, elle fut étonnée, peut-être même décontenancée par les menées habiles et galantes de M. Ridel. Elle pensa que cela devait être une des « caractéristiques » de cet « esprit » français si réputé dans le monde, et elle n'osa s'en fâcher. Peu à peu cependant, voyant que ce jeu pouvait avoir une issue trop fatale, elle fit cesser ce flirt et retourna auprès de Baby.

Mais pour la première fois de sa vie, elle manqua à son admiration pour ses compatriotes, et dans sa blonde tête, elle se sentit prise d'intérêt pour la France et les jeunes Français.

Au bout de quelques jours elle succomba, et Georges Ridel, très fier de ce triomphe, persuadé du charme qu'il avait exercé, convaincu de son habileté, écrivit à un de ses meilleurs amis ses « sensations d'Angleterre », sans se douter. avec la légèreté propre à sa race, qu'il commettait une faute capitale contre la discrétion.

J. Simsey, malgré son absorption dans l'étude, s'aperçut rapidement de l'attitude nouvelle de Mary. Il n'essuyait plus ces plaintes mélancoliques et nuancées de poésie, où son épouse lui reprochait son abandon. Il voyait au contraire, une Mrs Simsey aussi froide, mais mieux habillée, toujours réservée, mais cependant plus loquace. Malgré son peu d'habitude des femmes, il songeait au manifeste changement qui venait de s'opérer chez son épouse et, pour la première fois, il se souvint des paroles mémorables avec lesquelles Mr Boxel l'avait engagé à rester fidèle à sa femme. Mais sa foi éclairée calmait vite sa conscience. Il avait compris que les plaisirs de la chair ne devaient entrer pour rien dans la vie d'un néophyte, et que les appétits charnels étaient incompatibles avec les ardeurs vers la foi, si naturelles à un futur prêtre.

Mary l'ennuyait, Baby l'agaçait, M. Ridel lui causait un certain malaise, et comme une couronne d'épines qu'il s'enfonçait sur la tête, il considérait ces trois êtres comme le cilice de son existence.

Une fois cependant, malgré les conseils de Mary, Georges Ridel fut trop expansif, et joignant la parole à l'acte, il dut être entendu de Simsey, car à dîner, celui-ci resta grave, silencieux, pareil à un martyr de vitrail.

Le soir, le pauvre homme. avant de se coucher, se souvenant du moment où il s'étendait mollement auprès de sa femme, se prit à soupirer. Mais la Vie des Saints qui gisait entr'ouverte sur sa table lui donna des forces et il murmura quelques prières.

Pourquoi toutes ces calamités? Pourquoi Dieu le frappait-il dans son honneur, — car Mrs Simsey avait certainement des rapports illicites avec ce Français? Cependant l'histoire ne lui enseignait-elle pas comment les bienheureux arrivent aux régions célestes, quelles souffrances, quelles épreuves ils subissent avant de goûter une joie éternelle ?

Alors il tomba à genoux. Une cruelle vision s'offrit à son imagination : Mary, la mère de Baby, lui apparut à côté d'un être velu, petit et maigre.

La douleur fut trop forte, il voulut se relever, mais une voix intérieure, celle de la conscience, celle du prêtre, celle du sacrifice, celle enfin du missionnaire et du martyr lui rappela son salut; et se tournant vers le crucifix, il pria Dieu de lui fermer les yeux, de lui donner la force de porter cette croix. Dans sa foi, il offrit au Seigneur la souffrance d'une atroce jalousie.

GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD.

(*A suivre.*)

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

Les Passionnettes, par MICHEL PROVINS (Ollendorff, éditeur). — *La Becquée*, par RENÉ BOYLESVE (édition de la *Revue Blanche*). — *Monique et Valentine*, par ED. FAZY (Ollendorff, éditeur). — *Ruth*, par FERNAND LAFARGUE (Flammarion, éditeur.)

Les Passionnettes se composent d'une trentaine de petits dialogues. Louons l'auteur d'avoir su très finement varier un thème unique, celui qu'indique le titre, et diversifier, en donnant à chaque personnage sa figure propre, les cinq ou six types généraux que comporte la peinture des « passionnettes » mondaines. L'invention de ces dialogues est le plus souvent ingénieuse ; et il y a dans l'exécution de la délicatesse, de l'esprit, de la grâce, avec, çà et là, une pointe de sensibilité discrète. Citons, parmi les meilleurs, *Dossier secret*, *L'Habitude*, *L'Inconsolable*, surtout *Cendrillon*, qui est quelque chose de tout à fait bien. Cendrillon, c'est la fille de Mme de Novicourt, la belle Mme de Novicourt, comme on la nomme depuis un quart de siècle. Un des nombreux *flirts* de la baronne, Rancy, trouve dans son salon, en allant lui faire visite, Mlle Gisèle, sa fille, jeune personne de dix-neuf ans, dont il ignorait jusqu'alors l'existence. On cause une petite demi-heure ; Rancy découvre chez Gisèle une intelligence et un cœur d'élite, et, quand la mère paraît, il lui demande sur-le-champ la faveur de devenir son gendre. « Ne vous tracassez pas de la cérémonie, baronne !... Nous irons à la campagne, où vous voudrez, et rien qu'avec des voisins... Ça sera très vite fait ! Ensuite, vous n'imaginez pas combien cela rajeunit de montrer des petits enfants... surtout puisqu'on ne sait pas que vous avez une fille ! »

— *La Becquée* est un roman de mœurs provinciales ; ou plutôt l'auteur nous retrace dans ce livre ses impressions et souvenirs d'enfance, sans se mettre en peine de faire, à proprement parler, un roman. « Je suis retourné un jour, nous dit-il, dans le pays où j'ai été enfant, où mes parents sont morts et où ils étaient nés. J'ai poussé la grille du jardin et la porte d'entrée ; j'ai ouvert des placards ; j'ai marché dans un long corridor ; et la maison déserte se repeuplait et s'animait dans ma mémoire. J'ai été si ému par tout ce que je revoyais que, même longtemps après mon retour à Paris où l'on oublie tout, l'ébranlement de mon petit voyage persista et me parut d'un ordre supérieur à la plupart de mes souvenirs... » Le principal personnage du volume est une vieille femme, Félicie, la propriétaire de Courance, qui finit par recueillir dans son domaine une douzaine de parents, vieux et jeunes, les uns infirmes, d'autres malheureux ou dévoyés, ou ruinés, auxquels elle donne le gîte et la nourriture. Sa vie s'est employée à arrondir Courance d'enclaves achetées l'une après l'autre ; Courance, c'est la terre qui fait vivre toute la famille, la terre sacrée, dont Félicie sauvegarde l'intégrité contre les parents mêmes qu'elle y héberge. « La famille !... la famille !... ils s'imaginent avoir tout dit dès qu'ils ont eu de ce mot. là plein la bouche. Mais, quand la fortune a sombré, qu'est-ce qu'elle devient, la famille ? Je vous le

demande un peu! C'est très joli, ma parole, d'être tous réunis autour d'une même table et de s'y frotter les coudes les uns contre les autres; mais à la condition qu'il y ait quelqu'un qui paie le dîner! »

L'auteur a excellemment rendu cette figure qui domine tout le livre; elle est des plus vivantes, la vieille Félicie, avec sa verdeur de langage, ses saillies et ses brusqueries, son humeur autoritaire, avec la bonté de cœur qui paraît jusque dans ses rudesses et la générosité qu'elle allie à sa vigilance toujours en éveil. Les autres personnages de *La Becquée*, ceux-là mêmes dont l'auteur ne fait que tracer une esquisse, ont chacun leur physionomie bien caractéristique. On sent qu'il les peint d'après nature, qu'il les a vus dans la familiarité de leur existence, qu'il a vécu parmi eux. Le livre, d'un bout à l'autre, mérite les plus grands éloges pour sa vérité franche et significative. Quelques scènes valent une mention particulière : au chapitre VII par exemple, intitulé *La Propriétaire*, il y en a deux qui sont des plus savoureuses, la seconde notamment, où nous voyons Félicie aux prises avec la servante du curé, puis avec le curé lui-même. M. Boylesve manifeste dans sa préface quelque inquiétude sur la valeur de son volume. Qu'il se rassure. *La Becquée* le met tout de suite dans un bon rang parmi ceux de nos romanciers qui ont le mieux réussi à peindre la vie provinciale des petites villes ou de la campagne.

— Il serait difficile de dire au juste quel est le sujet de *Monique et Valentine*. C'est, déclare l'auteur dans une préface qui nous prépare déjà aux divagations du livre, « le moins fou des ouvrages » laissés par un certain André Cardan, auquel il l'attribue; et l'on comprend alors qu'il hésite avant de publier les autres. Trois parties : 1° *Monique*, 2° *Valentine*, 3° *Monique et Valentine*. Les deux premières sont entièrement indépendantes l'une de l'autre. Monique a son histoire, Valentine a la sienne, et c'est seulement dans la troisième partie que, les deux héroïnes se rencontrant, le volume finit par avoir un semblant d'unité. Mais d'ailleurs chacune de ces parties est en elle-même tout ce qu'il y a de plus confus. *Monique* commence par douze ou quinze portraits de personnages qui n'ont aucun rôle dans la suite, que nous ne revoyons pas. Même procédé au début de *Valentine*; et, après les portraits, nous avons un fouillis de digressions, dont l'auteur, il faut au moins lui rendre cette justice, n'essaie pas de dissimuler l'incohérence. Voyez, par exemple : « Le piano fermé, on cause. » Et alors Claude ravit Valentine en lui contant ses voyages. D'abord, un souvenir de Cérigo. Quand il a fini, la jeune fille réclame autre chose, et nous voici à Constantinople. « Captive et éblouie, Valentine demande encore des impressions », et nous voilà à Corfou. Corfou évoque Henri Heine, et, de Henri Heine à l'Ase Baldur (cf. les *sagas* scandinaves), il n'y a qu'un pas. Et cela continue des pages et des pages, l'auteur ne se préoccupant pas si nous avons les mêmes raisons que son héroïne pour trouver tant de charme aux souvenirs de Claude. Dans la troisième partie, Valentine elle-même fait à Monique une conférence sur Louis II de Bavière, ou bien

Monique rend à Valentine la monnaie de sa pièce en lui lisant un conte oriental paru dans une Revue parisienne. Et que devient le sujet ? Mais j'ai déjà dit qu'il n'y en a pas, c'est la meilleure justification de l'auteur. M. Edmond Fazy n'ignore point que son livre est composé en dépit du bon sens ; c'est lui-même qui nous en prévient. Sans insister davantage, prenons ce livre pour ce qu'il est. Si l'on se sent à la longue un peu agacé par ce que la fantaisie, dans ces trois cents pages, a d'appliqué et de laborieux, ni les idées, ni le mouvement, ni l'esprit n'y manquent. De quoi pouvons-nous seulement nous plaindre ? De ce que les idées semblent courir les unes après les autres, de ce que le mouvement dégénère en trépidation, de ce que l'esprit est trop souvent pointu et biscornu. Livre très intéressant d'ailleurs, et, par fragments, très suggestif, mais livre d'un journaliste de talent, non d'un romancier, où l'auteur a disséminé au hasard la matière d'une centaine de chroniques.

— Je me bornerai, faute de place, à signaler *Ru'h*, joli petit roman méridional, un peu complaisant à vrai dire, mais sans fadeur, et qui vaut surtout par le naturel aimable du récit et des peintures.

GEORGES PELLISSIER.

LE THÉATRE ET LA VIE

I. — *Patrie!* drame en cinq actes et huit tableaux, de M. VICTORIEN SARDOU, à la Comédie-Française. — *Quo Vadis?* drame en cinq actes et dix tableaux, de M. ÉMILE MOREAU, d'après le roman de M. HENRY SIENKIEWICZ, à la Porte-Saint-Martin.

II. — *Les Amants de Sazy*, comédie en trois actes, de M. ROMAIN COOLUS, au théâtre du Gymnase. — *La Pente Douce,* comédie en quatre actes, de M. FERNAND VANDÉREM, au théâtre du Vaudeville.

I

Pour être équitable envers *Patrie!* et envers la Comédie-Française qui l'a repris, il ne faut pas oublier que ce drame date de plus de trente ans, et qu'il fut un mélodrame historique, écrit pour la Porte-Saint-Martin. Quand on aura cela bien présent à l'esprit, on ne se demandera plus si *Patrie!* est un drame au goût de notre heure, mais seulement si la Comédie-Française a eu raison de le consacrer chef-d'œuvre par une reprise retentissante et somptuaire.

Il n'est pas douteux que le principal devoir de la Comédie-Française soit d'arracher à l'ombre les grandes œuvres dramatiques des générations disparues, et de les remettre en lumière par une interprétation et une mise en scène impeccables. Depuis les « Mystères » et les

« Farces » de notre Moyen Age jusqu'aux drames de Hugo et aux comédies de Dumas fils, le Théâtre-Français doit perpétuer sur la scène le souvenir immortalisé de la tradition dramatique nationale. On peut même regretter que cette mission essentielle ne soit pas accomplie avec assez d'ampleur ni assez de continuité. La Comédie-Française devrait être notre « Louvre » dramatique, un musée sans rival où toutes les époques de l'art français, où les grandes époques de l'art antique et de l'art étranger auraient leurs galeries, leurs toiles de maître, leur incarnation éternisée.

Patrie! est-il une toile de maître? Méritait-il une place d'honneur dans la galerie du drame romantique? Toute la question était là. M. Jules Claretie et son Comité l'ont tranchée par l'affirmative. C'était leur droit. Celui de la critique est de ne pas partager cette opinion.

Deux caractères essentiels font survivre les œuvres d'art et les distinguent des œuvres d'artifice : le style et l'émotion. Le « trompe-l'œil » (qui, au théâtre, est souvent le « trompe-l'oreille ») peut imiter beaucoup de choses : il ne peut donner l'illusion qu'une chose soit bien écrite si elle ne l'est pas, ni qu'elle émeuve si elle laisse froid. Or, *Patrie!* est un drame sans style, dont la mauvaise écriture choque même à l'audition, et c'est un drame qui, tout en combinant les machineries les plus rares du pathétique, ne réussit à faire pleurer personne. Même sous la peau du lion, l'oreille du renard perce.

M. Victorien Sardou précisa lui-même la qualité de son œuvre lorsqu'il en expliqua la genèse à notre confrère Aderer : « Un homme, dit-il (entendez un mari), a été absent toute la nuit de chez lui. Il est accusé d'un crime, ou seulement d'une escapade. Il peut prouver son alibi. Surviennent des personnes qui affirment l'avoir vu chez lui cette nuit-là, et qui donnent les preuves de leur assertion. Alors, qui donc était chez lui, tenant sa place? ».

Cette *situation* pouvait fournir un vaudeville ou un mélodrame. M. Sardou s'est décidé pour le mélodrame. Le souci des caractères et des idées n'est venu qu'ensuite!

Imaginer une situation n'est qu'un pur jeu de l'esprit, et jamais une œuvre durable n'est née d'un pareil jeu, mais bien au contraire d'une émotion intense ou d'une rêverie profonde. Quand Sophocle médite *Antigone* ou Shakespeare *Hamlet*, lorsque Molière crée le *Misanthrope* ou Dumas le *Demi-Monde*, ces génies ne s'amusent pas, ils souffrent ou ils pensent. M. Sardou a eu tort de *s'amuser* tout au long de son drame.

En vain la Comédie-Française a multiplié les plus savants décors, les plus curieux costumes, les plus intelligents acteurs. Entre une pareille mise en œuvre et la pauvre œuvre qu'elle écrase, le contraste afflige. Que diriez-vous d'un maître de musée qui prodiguerait la lumière, la cimaise, le cadre pour une croûte à effet, et convoquerait à l'examen l'élite des amateurs? L'admirable simplicité de M. Mounet-Sully, l'incisive impertinence de M. Le Bargy, la fine ten-

dresse de Mlle Leconte, le pathétique animé de Mlle Brandès, toutes ces qualités d'harmonie et de diction qui sont la gloire de la Comédie-Française, n'ont fait que mieux éclater la clinquante facture et la sèche inspiration d'une grande « machine » sans génie.

Dans *Patrie* il y a une intrigue, des coups de théâtre, des tirades. Dans *Quo Vadis*? il n'y a plus que de la figuration. Mes lecteurs se souviennent peut-être que, récemment, à propos de la *Petite Paroisse*, je montrais les dangers de transporter l'intrigue d'un roman à la scène. L'optique et l'acoustique du théâtre exigent un raccourci et une rapidité qui sont le contraire de la narration et de l'analyse romanesques. M. Emile Moreau ne s'est pas même donné l'effort de « transposer » le sujet de *Quo Vadis?* Et l'on serait presque tenté de s'en réjouir, car les quelques « inventions » de son cru sont du goût le plus médiocre. Il reste alors une interminable représentation des principaux épisodes admirés dans le roman de M. Sienkiewicz, mais cette représentation est presque aussi fastidieuse que la lecture de *Quo Vadis*? était intéressante.

La faute n'en est nullement à la direction de la Porte-Saint-Martin, qui a dépensé beaucoup d'argent et d'ingéniosité pour offrir un riche spectacle sur une étroite scène, ni même aux acteurs, dont quelques-uns, surtout M. Jean Coquelin et Mlle Miéris, furent supérieurs aux rôles maladroitement découpés dans le roman. Sauf le choix malencontreux de Mlle Laparcerie, brune amazone à formes lourdes pour incarner la svelte chrétienne Lygie, l'on peut dire que la mise en scène et l'interprétation de *Quo Vadis*? ont été aussi excellentes qu'on pouvait les réaliser. Si elles nous ont déçus, c'est pour une double raison qui les dépasse, et que je vais dire.

La première, c'est qu'il est plus difficile de remplir une attente que d'exciter une surprise. Or, les spectateurs de *Quo Vadis?* familiarisés avec les scènes du roman, *attendaient* un spectacle qui renchérit sur leur lecture. Le contraire s'est fatalement produit! L'incendie de Rome, les jeux du cirque, l'apparition du Christ, l'orgie impériale, la mort de Pétrone, narrés par le menu dans le roman, éveillaient l'imagination du lecteur, lui suggéraient des visions où chacun mettait du sien, c'est-à-dire l'indéfini, plus ou moins vaste, de ses rêves. La réalisation scénique de ces récits a eu pour effet de les rétrécir, de les vulgariser aux yeux du lecteur devenu spectateur. Comment figurer sur 30 mètres de rampe l'incendie de la Ville Eternelle? Cinquante ballerines peu vêtues et sans style n'évoquent pas une débauche néronienne. Un panorama de toile peinte prolongeant quelques figures vivantes peut-il équivaloir à une représentation du Colosseum Romain?

La seconde raison, c'est que toutes les « évocations » du monde ne remplaceront jamais au théâtre *l'action*, c'est-à-dire la lutte des caractères. Or, s'il y a des caractères dans *Quo Vadis?* roman, il n'y

en a plus dans *Quo Vadis?* théâtre. Néron, Poppée, Lygie, Vinicius Petrone, etc., deviennent des fantoches perdus dans la multiplicité du spectacle, des figurants noyés sous les scèneries dont ils sont le prétexte. Examinez de près des pièces à grand spectacle, comme *la Mort de César* de Shakspeare ou *Hernani* de Victor Hugo, et plus près de nous *Cyrano* et *l'Aiglon*. Au cœur de ces pièces, que trouvez-vous ? Un caractère, un type, des âmes ; leurs combats, leurs chocs, leur développement dans la vie passionnent le spectateur. Dans *Quo Vadis?* vous ne trouverez rien. C'est une figuration dont la circonférence est partout, mais le centre nulle part.

II

Quelques critiques, et bon nombre de spectateurs, se sont imaginés que *les Amants de Sazy* étaient la bouffonnerie licencieuse d'un jeune universitaire en rupture de férule. Je crois que M. Romain Coolus a été bouffon sans le vouloir. Ce disciple de Spinoza prétendait étudier la région aquatique des grandes grues parisiennes. Malheureusement pour nous, heureusement pour lui, *l'Ethique* lui est plus familière que les petits hôtels du quartier de l'Europe.

Mlle Salanzy, dite Sazy pour ses intimes, est une belle personne qui vit de son corps, et qui a toutes les vertus de son emploi social. Luxueusement subventionnée par le financier Gogeron, elle subventionne à son tour, plus modestement, un jeune cycliste, mais rebuffe à plaisir le vicomte des Bornettes, diplomate en mauvaise herbe. Réapparaît dans sa vie son premier amant, riche alors, ruiné depuis, M. Santiernes, manière de viveur fainéant. Elle engage ce Santiernes comme « homme de compagnie » à raison de 40 louis mensuels prélevés sur la subvention Gogeron. Les trois actes de M. Coolus sont consacrés à nous micrographier l'existence de ce quatuor, auquel le petit frère déjà vicieux de Mlle Sazy ajoute un quinquette plus souvent agaçant que drôle.

Si cette étude de « mœurs » était faite, comme dans la *Nana* de Zola, avec quelque scrupuleuse profondeur, on en pourrait admirer le fer rouge dans la plus jolie plaie sociale de notre époque. Mais l'auteur n'y a vu qu'une matière complaisante à paradoxes tarabiscotés. Que n'était-il meilleur peintre et moins bon sophiste? Il nous eût épargné les dissertations de M. Gogeron expliquant au petit Salanzy des morceaux appropriés de La Rochefoucauld et de Schopenhaüer, et il nous eût montré de Mlle Sazy autre chose que son lit et ses toilettes, je veux dire son caractère et ses intrigues.

La conclusion de cette piécette sans morale ni action, c'est que Sautiernes remplira auprès de Mlle Sazy, sous l'œil bienveillant de Gogeron, les fonctions désintéressées d'ami de cœur. Ce dénouement lui mériterait une chaire de philosophie cynique au collège de France.

Mlle Andrée Mégard a joué le rôle de Sazy avec beaucoup de naturel, et M. Noizeux fut curieux dans la silhouette du financier Gogeron.

La nouvelle comédie de M. Fernand Vandérem au Vaudeville, *la Pente Douce*, veut nous montrer que « dans notre civilisation, le ménage à trois est encore ce que les hommes ont trouvé de mieux pour ne pas se faire trop de mal », et qu' « il y a un fameux progrès du rapt à l'adultère, du viol à la fourberie ». Décidément, la chaire de philosophie cynique serait superflue au collège de France : elle est trop brillamment occupée sur les théâtres du boulevard.

La comédie de M. Fernand Vandérem est agréable à écouter, étant écrite par un bon lettré et jouée par de bons artistes. Mais elle aura pour le grand public un grave défaut, c'est qu'on prévoit exactement au premier acte tout ce qui se passera dans les trois autres. A ce point de vue, *la Pente Douce* est une route plate. Si le théâtre vit de logique, c'est d'une logique à surprises. Le spectateur ne doit comprendre où il va que lorsqu'il est arrivé. S'il le sait d'avance, et quels chemins il prendra, son plaisir est perdu.

Était-il besoin de quatre actes, même élégants et spirituels, pour vous apprendre qu'en adultère « il y a deux méthodes, celle des voluptueux qui se précipitent dans l'abîme (celle-là, on ne nous la montre pas), et celle des vertueux qui suivent les lacets gazonnés d'une pente si douce qu'on la croit insensible, mais c'est quand même une pente, et ils la descendent, et, au bout, tout au bout, ils retrouvent les camarades qui les attendaient » ?

Une série de dialogues de *la Vie Parisienne* ne forment pas une pièce de théâtre. Nous sommes las, archi-las de l'éternel ménage à trois et des trente-six manières de le réaliser. Nous demandons aux jeunes auteurs le souci d'observer, de penser, de créer en dehors de combinaisons usées qui relèvent désormais de l'économie domestique plutôt que de l'art théâtral.

Tous ces gens-là, mari qu'on trompe, amant qui trompe, femme en partage, n'ont donc plus que de la glycérine dans les veines, et du caoutchouc sous les muscles? En vain Mme Réjane communique sa souplesse à Geneviève Breysson, en vain M. Dubosc anime de sérieux le veule Clarence, en vain M. Maury met des larmes dans la voix de Breysson : les marionnettes trahissent les acteurs, et seul, M. Huguenet trouve un rôle comique à sa mesure dans Savrillon, le « moraliste », guilleret de la pièce. L'excellent acteur s'est « fait la tête » de M. Vandérem : ce symbolisme veut tout dire.

HENRY BÉRENGER.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 Mars. — Pierre de la Gorce continue ses études d'histoire contemporaine sur *la France après Sadowa*. A citer le tableau de l'année 1866, déjà chargée des nuages recélant la foudre qui éclatera en 1870. « La gravité des événements n'ôtait rien à l'entrain des plaisirs habituels, mais au milieu de ce calme relatif, le sentiment d'un péril, éloigné encore mais menaçant, se trahissait ». Et cet aveu : « Le bonheur, hélas ! après le grand coup de Sadowa, il faudrait y renoncer ». — A. de Lapparent, dans *Vers les Pôles*, mesure le chemin parcouru par les expéditions aux régions polaires depuis trois ou quatre ans, c'est-à-dire depuis l'épopée de Nansen et les voyages d'Adrien de Gerlache et de Borchgrevinck. La solution décisive du problème est maintenant prochaine. De nouveaux efforts se préparent. Dans la région circumpolaire arctique il ne restera bientôt plus un point qui n'ait été sérieusement exploré; dans la région australe la grande bataille va se livrer à la fin de 1901 par l'expédition anglo-allemande. L'auteur déplore que la France reste à l'écart d'une entreprise qui marquera dans les fastes du xxe siècle. — Paul Thureau-Dangin commence un travail sur la *Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle*, et en consacre les premières pages aux convertis de 1845 à 1847, Newman, Faber, etc. Le sujet n'est pas nouveau. Il a, depuis bien des années été traité en de nombreux articles et volumes, mais il a une importance marquante dans l'histoire de l'évolution des idées religieuses. A ce titre, l'auteur peut encore intéresser. — Étienne Lamy donne un second chapitre de ses considérations historiques sur la *Femme et les penseurs*. Sa thèse se résume en ceci : La vocation de la femme qui n'est pas mère est de se consacrer à une famille plus vaste : à la race toujours féconde des malheureux. Et le meilleur moyen pour elle de remplir cette mission est d'entrer dans les congrégations, quand elle n'est pas mariée. En réalité, Lamy fait appel à la femme dans la croisade du cléricalisme contre la démocratie.

Puisque les jours semblent revenus des grandes luttes qui ont tant de fois menacé le catholicisme, il convient que les jours reviennent où les femmes lui apportent leur témoignage et leur énergie. Le soutenir, c'est rester fidèle à toutes ses institutions menacées, c'est en préparer la victoire sur les préjugés qui les méconnaissent et sur les lois qui les détruisent. C'est là le commencement de l'action sociale où les circonstances convient la femme; servir ses grands intérêts, c'est pour la femme servir sa propre cause. Les attaques dirigées contre lui sont en réalité dirigées contre elle; le socialisme fait d'elle l'ennemie, l'incrédulité le jouet, les autres religions, la subalterne, le catholicisme seul la compagne de l'homme. *Si elle défend le catholicisme, le catholicisme la défendra.*

— Le général Bourelly croit devoir prendre la défense de l'*Unité morale de l'armée* et critique à ce propos les mesures prises et les paroles prononcées par le général André, ministre de la Guerre. L'auteur est avant tout un champion de l'esprit de caste : il tient pour les officiers « d'une origine sociale élevée » qui peuvent évoquer le « souvenir d'héroïques aïeux » et « perpétuer de glorieuses traditions », et il fait remarquer — nous citons ses paroles — que :

dans l'organisation militaire la plus complète et la plus naturelle qu'il

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes, espagnoles, néerlandaises*, dans notre numéro du 15 Mars. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de La Revue.

existe, celle de l'empire allemand, le corps d'officiers se recrute presque exclusivement dans les classes élevées de la nation, celles qui — dit le baron von der Goltz » dans la vie de tous les jours exercent une autorité naturelle sur les masses — et se vouent au bien public sans rechercher leur avantage personnel. »

Si le général Bourelly ne demande pas formellement qu'il en soit de même immuablement de France, il a la conviction qu'en augmentant la proportion des officiers de classes inférieures on affaiblira le corps tout entier ; et il proteste contre des changements tendant à enlever leurs privilèges de rang et de naissance aux officiers *qui doivent des qualités très appréciables à leur situation et à leurs relations sociales.*

Nouvelle Revue. — 15 Mars. — Notre collaborateur et ami Alexandre Bérard examine avec une remarquable clarté les pronostics que l'on peut faire d'ores et déjà *en vue des élections de* 1902. Il croit que l'échiquier électoral aura une figure un peu différente de ce qu'il est aujourd'hui, tout en rééditant les batailles d'octobre 1877 et d'août 1889, avec, pour résultat, la victoire de l'esprit laïque et de la liberté démocratique sur la coalition clérico-césarienne. Car, pour l'auteur,

Il n'y a que deux grands partis qui se partagent la France, le vieux parti républicain, démocratique et laïque — nettement anti-clérical — et le parti réactionnaire formé de tous les partis monarchiques et césariens que mène, dirige, inspire le seul d'entre eux qui ait une politique immuable, le parti clérical. C'est entre ces deux partis et entre eux seuls que se prononcera le suffrage universel en 1902, comme entre eux seuls — si l'on considère les scrutins d une vue d'ensemble — il s'est prononcé dans toutes les élections générales depuis l'avènement de la République. Les modérés, en refusant de se fondre soit avec l'un, soit avec l'autre, seront inévitablement broyés.

Donc, deux camps nettement tranchés : d'une part ceux, parés du masque nationaliste — qui demain ne trompera personne, — coalition de droite, cléricale, royaliste, césarienne, qu'on verra se présenter comme un bloc devant les électeurs, et, d'autre part, en face de ce parti sur lequel toute équivoque sera dissipée, les radicaux tenant le drapeau républicain, et, se groupant autour d'eux, à gauche, les socialistes, et à sa droite, les modérés qui songent à défendre la République. Si, entre radicaux, socialistes et modérés anticléricaux, il y a ballotage ils feront bloc au second tour de scrutin et l'on peut croire que c'est ce candidat radical qui, dans la plupart des cas, restera seul sur la brèche. L'auteur démontre, en effet, que c'est à la politique des radicaux que va l'ensemble du parti républicain en province. Quant aux modérés qui suivent le mot d'ordre de M. Méline, et se refusent obstinément à l'union avec les gauches, « en maintenant leur alliance avec les partis réactionnaires, ils courent à leur perte définitive et se condamnent à disparaître de l'arène électorale. » Dressé avec cette netteté de jugement, ce plan stratégique des opérations électorales de l'année prochaine frappe vivement l'attention. — Louis Jadot étudie les rapports entre la *France et l'Angleterre* de 1837 à 1901, qui est la période entière du règne de Victoria Ire. L'auteur reconnaît que les tempéraments anglais et français sont trop différents pour qu'il existe jamais une très vive sympathie entre les deux peuples ; cependant leurs échanges commerciaux sont aujourd'hui si considérables (plus de 1300 millions d'importations françaises en Angleterre et 500 millions de produits anglais importés en France) qu'il serait préjudiciable à leurs intérêts réciproques de se brouiller. De la bouderie par instants, soit, mais point de conflit, aussi ne faut-il point prêter l'oreille au ton agressif de la presse de Londres ou de Paris, mais étudier la vie politique, économique et sociale des Anglais pour prendre de leurs qualités ce qui est assimilable et éviter leurs défauts. — Antoine Albalat trace une agréable « physionomie » du reportage littéraire ou plus exactement d'Adolphe Brisson et Charles Denos donne

les *Silhouettes contemporaines* très ressemblantes du Prince Roland Bonaparte et de l'historien Albert Vandal.

Revue des Deux-Mondes. — 15 mars. — Le comte Charles de Moüy emprunte à ses souvenirs de diplomate *l'Histoire du Blocus d'Athènes en* 1886. Ce fut, à ses yeux, un incident des plus considérables et aussi la conclusion de la crise orientale qui eut pour point de départ la révolution bulgare. Ce dénouement ne donna d'ailleurs aucun résultat utile, mais il a démontré une fois de plus les divergences et la fragilité du concert européen. Aussi est-il intéressant à étudier, principalement sous ce point de vue. Les théories contradictoires sur le droit des nationalités, le droit international, le droit de la force y furent en conflit comme elles le sont encore aujourd'hui en Chine, là où les puissances européennes et leurs Cabinets ont des intérêts à défendre et s'attachent plutôt à élever des difficultés qu'à les vaincre. L'auteur nous montre le jeu de la diplomatie, les dessous des négociations, et le rôle de ceux qui, au quai d'Orsay, à Paris ou à Downing Street à Londres, les dirigèrent: M. de Freycinet, d'une part, lord Rosebery, de l'autre. Ce chapitre rétrospectif est une préface à la guerre de 1897 qui faillit perdre la Grèce. Il constitue au fond un plaidoyer *pro domo*, le comte de Moüy voulant, suivant son expression, faire voir « combien, en cette occasion, la politique française fut prudente ». — Charles Benoist commence une étude sociale sur le rapport entre le *travail, le nombre et l'Etat*, c'est-à-dire sur la « révolution économique qui a eu pour conséquence la transformation psychologique de l'ouvrier (représentant le travail et le nombre) et la révolution politique qui a eu pour effet la transformation juridique de l'Etat ». L'auteur s'occupe d'abord des faits et suit dans ses différentes conquêtes la réforme moderne du travail substituant la machine à la main-d'œuvre.

Avec le nouvel outillage et le moteur nouveau, l'eau d'abord et puis, et surtout la vapeur, est apparue l'usine ; avec l'usine est apparue véritablement la grande industrie ; avec la grande industrie est apparu le régime nouveau du travail ; et dans ce nouveau régime, ce qu'il y a sans doute de plus nouveau, c'est premièrement, en regard du patron, l'ouvrier ; c'est, ensuite, en opposition à une classe patronale, une classe ouvrière ; au résumé, c'est le nouveau corps, et aussi la nouvelle âme, le nouvel être du nombre.

L'auteur explique ensuite comment se produisit la transformation de l'Etat : premièrement, la politique commerciale et industrielle changea; deuxièmement, l'Etat reconnut la liberté du travail. La résultante de ces deux forces transformées, Travail et Etat, sera la transformation légale de la Société; elle s'impose désormais, et il n'est au pouvoir de personne de l'éviter, de l'écarter. Nous approchons de l'heure où « par le geste impérieux du nombre le travail signifiant sa volonté, dictera sa loi — qui sera la loi — à l'Etat ». — Une étude anonyme sur le *Théâtre de Max Halbe*, avec une analyse critique des différentes pièces de cet auteur. Il se distingue par l'inégalité en même temps qu'il s'est fait une loi de la diversité, passant du domaine de la fantaisie à celui de l'observation, ou bien de la fiction au réalisme. Tout en maniant avec aisance les diverses formes du genre scénique, il n'a donné en dix années que deux œuvres de vraie valeur : *Jeunesse* (*Jugend*), et *Terre maternelle* (*Mutter Erde*). Sa dernière pièce *Haus Rosenhagen* (*la maison Rosenhagen*), qui vient d'être jouée avec succès à Dresde et à Munich, et dont le thème est fourni par l'observation très attentive de la vie paysanne, ne change rien au jugement à porter sur l'ensemble de son théâtre. — Eugène Marbeau reconstitue, avec des papiers du temps et des notes personnelles, le rapport brûlé pendant la commune de 1871 sur le projet de décret dont fut saisi en 1863 le Conseil d'Etat et qui avait pour but de reconnaître comme établissement d'utilité publique *le grand Orient de France*.

Le projet de décret figura, pendant quelques semaines à l'ordre du jour du Conseil, puis tout à coup il en disparut sans explication officielle : il était retiré. — Mme Isabelle Massieu raconte *une visite à Bangkok*, qu'elle fit au cours de son voyage en Extrême Orient, dont nous avons déjà parlé dans d'autres numéros de *la Revue*. Bangkok est la Venise de l'Extrême-Orient et compte 400.000 habitants. On a fait de cette capitale de Siam bien des descriptions dont un certain nombre sont fantaisistes. L'auteur la décrit *de visu*. Il résulte de ce travail que la France a tout intérêt à implanter solidement la prépondérance de son influence à Bangkok.

La vallée du Ménam est un riche grenier d'abondance, indispensable à la prospérité et à la sécurité future de notre empire colonial d'Indo-Chine... De plus, la vallée du Ménam et celle du Mékong se confondent en plusieurs endroits, surtout dans le sud, tandis qu'entre celles de Ménam et de la Salouen, il y a des contreforts formant une ligne ininterrompue. Il serait, pour toutes ces raisons, infiniment grave de voir l'Angleterre s'en rendre politiquement maîtresse et bientôt nous menacer dans nos propres possessions.

P. Banet-Rivet traite un sujet qui a déjà été développé dans *la Revue* et sur laquelle elle a, encore tout récemment, fourni les informations de la dernière heure : *la Navigation aérienne et son avenir*. L'auteur aboutit d'ailleurs aux conclusions que nous avons émises : les expériences qui se succèdent sans relâche ne seront plus dans quelques années un simple sport, mais donneront la solution complète du grand problème de l'aviation « Il est établi aujourd'hui qu'à l'aide d'un vent favorable on peut, avec un aérostat bien construit et bien dirigé, parcourir près de cinq cents lieues en trente-cinq ou trente-six heures à peu près ». La démonstration en a été faite par notre collaborateur, M. le comte Henry de la Vaulx, dont nos lecteurs ont suivi sans doute avec un vif intérêt le voyage, tel qu'il l'a raconté dans notre numéro du 1er mars.

Revue de Paris. — 15 Mars. — Quelques pages empruntées à un ouvrage de Maeterlinck sur *Les Abeilles*, annoncé en librairie, paraissent aussi dans d'autres périodiques comme *Fortnightly* (voir plus loin, p. 108). Un roman, une nouvelle; des vers de Jacques Normand, à côté d'une étude sur les *Retraites ouvrières*, par G. Salaun.

Quinzaine. — 16 Mars. — Quelques pages émues et élogieuses du poète Emmanuel des Essarts, sur le poète *Henri de Bornier*, dont il étudie, en des notes courtes, principalement l'œuvre lyrique. — L'abbé Folliolley continue son histoire rétrospective des discussions sur *La liberté de l'enseignement*, et de la part qu'y prirent *Montalembert et Mgr Parisis* sous le gouvernement de Juillet. — George Fonsegrive indique *comment lire les journaux*. Il passe en revue les plus importants d'entre eux, distribuant tour à tour la critique et la réclame. La *Gazette de France*, le *Temps*, les *Débats*, l'*Univers*, la *Libre Parole*, quelques autres, surtout la *Croix*, ont une place plus ou moins étendue dans cet inventaire.

Revue Générale des sciences. — Mars. — Armand Gautier, *L'existence normale et le rôle de l'arsenic chez les animaux*. — Jean Mascart. *Les Eclipses et la Constitution physique du soleil*.

Revue Scientifique. — 16 Mars. — Georges Lemoine résume les *Progrès de la météorologie en France*, dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ils ont été très accentués, tout particulièrement dans ces dernières années. Ils ont suivi la même marche que les autres branches des connaissances humaines : d'abord l'étude précise des faits, ensuite leur classification et leur coordination, enfin les grandes lois générales qui les interprètent et en déduisent toutes les conséquences. En météorologie cette dernière phase n'est pas terminée, mais brillamment amorcée. Tous ces travaux ont leur principal représentant dans la so-

ciété météorologique, dont les membres ont, presque tous, laissé un grand nom dans la science. Parmi les fondateurs, deux seulement ont survécu : MM. Renou et Charles Ritter. — Les *Rapports du choléra et du paludisme au Brésil* sont étudiés ici par Oscar d'Araujo Un fait avéré dès maintenant, c'est que le choléra nostras est une maladie universelle en rapport avec la chaleur du climat et la nature marécageuse du sol : toutes les fois qu'une de ces épidémies de choléra a ravagé telle ou telle région du Brésil, on a constaté l'élévation de la température, succédant à des inondations qui ont fait déborder les rivières, transformant en marécages un sol d'ordinaire humide, en aggravant les conditions pestilentielles d'un terrain déjà marécageux par lui-même. — A. Muller examine la valeur de *L'hypothèse de la continuité* dans le monde physique et après avoir exposé sa théorie sur la constitution du milieu unique qui remplit l'espace en s'identifiant avec lui, arrive à penser que « les traditionnelles catégories de substances, d'attributs et de rapports sont certainement incomplètes et qu'il y a des choses qui échappent à une pareille classification. Le milieu éthéré est une réalité transcendante auquel les anciens mondes trop étroits ne sauraient s'adapter. » Il n'a rien de ce qu'on entendait autrefois par le mot *matériel*, il est le véhicule obligé, le grand réservoir des forces de la nature où rien ne se crée et où rien ne se perd.

REVUES POLITIQUES, ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Journal des Economistes. — 15 Mars. — Vittorio Rocca rappelle dans quelles conditions eut lieu *la suppression des congregations religieuses en Italie* et l'expropriation de la mainmorte ecclésiastique, en vertu des lois de 1866 et de 1867, et 1870 avec les mesures législatives qui les complétèrent depuis lors.

L'état actuel des choses, quant aux congrégations, est le suivant : elles ne sont plus *reconnues* en tant que personnes morales, mais elles ne sont pas *défendues*. La plus large liberté est reconnue aux religieux comme à tous les citoyens, de cohabiter, de mettre leurs biens en commun, de professer des vœux, de porter l'habit qu'ils veulent, d'enseigner, etc., et ils se servent de cette liberté. Ne pouvant pas constituer des congrégations, ils forment des sociétés suivant les types permis par le Code Civil et ne s'en trouvent point mal. De fait les congrégations se sont reconstituées ; mais les biens sont inscrits au nom de quatre ou cinq des membres, ce qui a l'avantage, pour le fisc, qu'ils sont soumis à tous les impôts ordinaires. La loi a été détournée. D'autre part l'Etat n'a confisqué qu'une partie des richesses des anciennes congrégations et ne s'est pas approprié la propriété légalement discutée au nom des religieux.

Suite et fin de l'intéressant tableau des *sociétés secrètes et assurances fraternelles aux Etats-Unis* par George Nestler Tricoche. Les principales Fraternités américaines sont les *Francs-Maçons* qui comptent 871.662 membres, et prédominent dans l'Etat de New-Nork et au Texas ; les *Old Fellows* (950 à 980.000, suivant des relevés différents, tiennent la tête en Pensylvanie, Massachusetts et Californie ; les *Chevaliers de Pythias* (470.798) surtout nombreux dans les Etats du Centre et de l'Ouest. Ces Fraternités se subdivisent en ordres, dont les unes existent simultanément en Amérique et en Angleterre. Les Fraternités d'assurances, distinctes de ces fraternités secrètes, se sont multipliées sur tout le territoire des Etats-Unis et leur activité est grande surtout dans les campagnes. Il y a aussi des fraternités universitaires, clubs secrets et littéraires qui portent toutes le nom de lettres de l'alphabet grec *Kappa-Alpha, Phi-Beta*, etc. Elles ont eu une action considérable sur l'instruction, et même sur l'éducation des étudiants. Enfin quelques sociétés secrètes aux Etats-Unis ont un but subversif. Irlandaises en général, lorsqu'elles n'ont qu'un cachet politique, elles forment les foyers de conspiration contre le gouvernement britannique. C'est de là que sont parties les expéditions de Fenians. Citons également des associations de malfaiteurs, les *White-Caps*,

qui favorisent la fabrication illicite de l'alcool, les *Tramp Fraternities* qui constituent la corporation de vagabonds. La *Mafia* sicilienne a des ramifications dans la colonie italienne des Etats-Unis. — EMMANUEL RATOIN signale les dangers économiques du rachat des chemins de fer français par l'Etat et montre que ce *nouveau monopole* ne pourrait avoir que des conséquences funestes. C'est, suivant l'auteur, une doctrine inféconde. D'ailleurs aux Etats-Unis et en Angleterre où les chemins de fer sont prospères, personne ne songe à confier à l'Etat l'administration des voies ferrées.

Réforme sociale. — 16 Mars. — La *Fortune de la France*, par VICTOR TURQUAN. La fortune privée de la France s'élève à 212 milliards 500 millions, dont 154 milliards 300 millions dans le département de la Seine et 158 milliards 500 millions dans la province. Les départements les plus riches, après la Seine, sont le Nord, la Seine-Inférieure, le Rhône; le dernier rang appartient à la Corse. Si, comme en 1868 le voulaient les partageux, on distribuait cette fortune aux 38 millions et demi d'habitants, chacun aurait pour sa part environ 5.520 francs, ce qui, au taux actuel de l'argent qui baisserait encore, ne représenterait que 200 à 250 francs de rente, et s'il était interdit d'aliéner sa part ou de l'accroître, il n'y aurait que des miséreux. — FAVIÈRE continue à exprimer son opinion sur l'*anarchie intellectuelle* et tout en promettant le remède au mal ne donne que des conseils platoniques de retour en arrière pour « fonder l'union des âmes par la paix sociale ».

Revue socialiste. — Mars. — Une étude d'ELIE PEYRON sur *Benoit Malon* et de PAUL BUQUET sur la *déclaration de 1789 et le socialisme.*

Revue philanthropique — 10 Mars. — Le docteur G. VARIOT, à propos des *Remplaçantes* de Brieux, examine, à son tour, quel est, dans la vie sociale d'aujourd'hui, le danger des *nourrices mercenaires* et quelle peut être, en vue de conjurer les périls, l'utilisation efficace de la *stérilisation du lait*. L'auteur conclut d'ailleurs comme Brieux.

Le lait de la mère appartient à l'enfant. C'est une loi de nature qui est respectée en Angleterre et dans d'autres pays, et qui ne l'est pas chez nous. La nourrice mercenaire est une pauvre créature dégradée, au point de vue moral, parce qu'elle méconnaît les devoirs instinctifs de la maternité à l'égard de son enfant.

Et le docteur Variot ajoute :

Il est à espérer que le nombre des nourrices ira se restreignant au fur et à mesure que l'on appréciera mieux les bienfaits de la stérilisation du lait ; mais le progrès dans cet ordre d'idées ne peut marcher que lentement.

A signaler dans le même numéro : E. CHEYSSON. *Les rapports des lois d'assurance ouvrière et de la santé publique*. VICTOR TRICHET : *L'œuvre sociale de l'armée du Salut aux Etats-Unis*.

Revues Anglaises et Américaines

Bookman. — Mars. — RICHARD LE GALLIENNE appelle l'attention sur les poèmes et le théâtre de *Stephen Phillip*. Aucun écrivain américain contemporain, sauf Kipling, n'aurait, suivant l'auteur de l'article, été accueilli avec plus d'enthousiasme aux Etats-Unis. Son *Christ aux Enfers*, qui date de 1897, et sa tragédie d'*Hérode* seraient déjà cités parmi les œuvres classiques. — ARTHUR BARTLETT MAURI a un « essai » sur *Alphonse Daudet* en qui il voit un Thackeray doublé d'un Charles Dickens. Il a le sens satirique du premier et l'âme sentimentale du second. « Daudet n'appartient pas à la race des Rabelais, Molière, Balzac. Son nom ne retentira point à travers les siècles futurs, mais la postérité ne l'oubliera point. On le lira toujours avec charme à cause de sa verve brillante et de son admirable connaissance du cœur humain. » —

L. E. Norman décrit *le pays de Sienkiewicz*, d'après la trilogie historique de l'auteur.

Century. — Mars. — Les *impressions du Japon* de l'évêque américain Potter sont pleines d'intérêt. Il a visité l'empire du Mikado en observateur qui étudie les mœurs. Très curieux le tableau qu'il fait du déchargement des bateaux à Nagasaki par des jeunes filles, qui s'acquittent de leur tâche avec une remarquable habileté. — Waldon Fawcett, de son côté, fait voir les merveilles du travail mécanique dans les mines de fer du Lac Supérieur. C'est un tableau dantesque, qui saisit de terreur. — G. Henschel écrit quelques souvenirs personnels sur le compositeur allemand *Johannes Brahms* et Jonas Steadling continue son récit de l'expédition en Sibérie à la recherche d'Andrée.

Contemporary. — Mars. — Mentionnons d'abord une série d'articles obligés sur les événements de l'*Afrique australe*, par J.-S. Moffat, P. Pienar. Au même ordre de questions du jour appartient l'article sur *L'Officier de l'armée britannique*, par un instructeur militaire. Ce tribut payé aux préoccupations actuelles, les autres pages sont consacrées à des travaux d'intérêt plus général. Citons en premier lieu *La Couronne et la Constitution*, par notre infatigable collaborateur W.-T. Stead. Le brillant polémiste débute par une fiction ingénieuse: il recherche ce qu'il adviendrait si l'âme de Guillaume II s'incarnait en le roi d'Angleterre et si, *vice versa*, l'âme d'Edouard VII passait en l'empereur d'Allemagne. Très piquantes les déductions de cette hypothèse. L'auteur précise, ensuite, par l'examen historique du règne qui vient de finir, les devoirs du règne qui commence. Il reconnaît qu'avec la meilleure volonté du monde le nouveau souverain de la Grande-Bretagne ne saurait exercer dans le Conseil des ministres, en ce qui concerne les affaires intérieures, l'influence personnelle considérable qu'y avait la reine Victoria. Mais on peut prévoir qu'il possèdera une efficace prépondérance dans les débats relatifs aux affaires coloniales et extérieures. Sa tâche sera de faire sentir à ses conseillers la nécessité d'aller au fond des choses et de ne pas s'arrêter à la surface. Si le nouveau roi remplit la mission qui lui a été léguée, il n'aura pas à ambitionner d'autre gloire. — Claire de Pratz fournit des renseignements très complets sur *La Cure de sel* qui est à la mode. Il s'agit, comme on sait, d'injections hypodermiques de substances ayant pour objet de rendre la vigueur au système nerveux. Brown-Séquard fut le premier à en préconiser l'emploi. Dujardin-Beaumetz et Potain y recoururent fréquemment avec succès. Les docteurs Maurice de Fleury, Constantin Paul, Chéron, Albert Robin, s'en occupèrent également et ces deux derniers composèrent des sérums artificiels dans lesquels les glycérophosphates entrent comme principaux ingrédients. Mlle de Pratz expose avec beaucoup de science et de clarté en quoi consiste la cure, les heureux effets produits, et elle indique non seulement le traitement mais aussi les formules mêmes des prescriptions. Article intéressant, écrit avec compétence et qu'on lira avec fruit. — Patrick Geddes, prenant texte des résultats acquis par le long règne de Victoria pour la prospérité et la grandeur de l'Angleterre, y voit la preuve de la supériorité du *matriarcat* sur les autres formes de gouvernement et voudrait que l'occasion se représentât pour l'évolution sociale de refaire une seconde expérience analogue.

Cornhill. — Mars. — Basil Williams étudie quelques *bulletins de la guerre des Boers* et constate que les informations publiées par la presse anglaise sont fréquemment entachées de calomnies. Il y a de grossières contrevérités dans ces nouvelles de la guerre. Elles émanent le plus souvent de correspondants qui n'ont rien vu ou n'ont aucun moyen de vérifier les racontars dont ils se font les échos. « Ce qui est certain, c'est que le Boer n'est, à beaucoup près, pas aussi mauvais que les feuilles jingoes croient nécessaire de le peindre ». — W. B. Suffield retrace l'insurrection de la

Corse en 1789, qu'il attribue principalement à Napoléon. C'est là qu'il aurait fait le premier essai de son coup d'Etat de brumaire. — G. S. Street considère *Anthony Trollope* comme le meilleur romancier après *Fielding*.

Fortnightly Review. — Mars. — Comme dans tous les périodiques anglais de ce mois la plus grande partie de ce numéro est occupée par les articles sur la feue reine. Pour Michael Mac-Donagh, elle fut un véritable homme d'Etat, car elle sut imposer sa volonté à ses ministres maintes fois et résister à la leur. — Diplomaticus rappelle que dans les affaires extérieures, principalement dans les relations avec l'Allemagne, Victoria intervint souvent en personne et fit prévaloir à Downing-Street ses vues sur le conflit dano-prussien. En 1875, elle écrivit de sa main une lettre au tsar Alexandre II pour déjouer les projets de Bismarck qui méditait une nouvelle guerre contre la France, et, grâce à elle, le complot échoua. Elle avait désapprouvé l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne et la considérait comme une spoliation. Bismarck était pour elle un ennemi, et Victoria le détestait. Lui de son côté ne négligea rien pour agir contre la reine et ne recula pas même devant la plus odieuse calomnie en incriminant les actes de la princesse royale, fille aînée de Victoria. Mais la reine ne confondait pas l'Allemagne avec le chancelier. Elle eut une part dans les causes de la chute de ce dernier. — T. W. Russell, dans une étude sur l'*Irlande au cours du XIXe siècle*, parle avec éloge de l'administration de M. Gérald Balfour, — Hélène Zimmern croit que le *Nouveau roi d'Italie*, Victor-Emmanuel III, a des droits nombreux à la sympathie de son peuple. Il a, dit-elle, une volonté ferme comme Guillaume II, et, instruit des besoins de son pays, il saura introduire, pour y donner satisfaction, de promptes, prudentes et logiques mesures. — F. Johnston fait une statistique des *Femmes en prison* à Aylesbury, la seule maison de détention pour femmes en Angleterre. Le recensement de 1900 établit que sur le chiffre des détenus le nombre des hommes est supérieur de près de moitié à celui de l'autre sexe lorsqu'il s'agit d'individus ayant subi de 1 à 20 condamnations, mais, chose curieuse, au-delà de 20 condamnations, c'est la femme qui détient le record : sur 4.176 hommes, 6.548 femmes. — Maurice Maeterlinck donne un chapitre *Dans la Ruche* de son prochain livre sur la *Vie d'une abeille*.

Forum. — Mars. — Presque tous les travaux publiés dans ce numéro traitent des sujets politiques anglais ou américains. Sir John Bourinot s'occupe de *La domination anglaise au Canada* et démontre, au cours de son étude, que, grâce à l'esprit libéral de la constitution fédérale, les efforts unis des Canadiens français et des Canadiens anglais ont pu triompher des difficultés rencontrées par le développement des institutions. Cependant, quoiqu'il y ait une tendance marquée à ne constituer avec les deux éléments qu'une seule nation puissante, et quoique certains politiciens du Canada semblent le faire graviter principalement dans l'orbite anglaise, les Canadiens français sont restés fidèles à leurs traditions d'origine. L'homme d'Etat qui est aujourd'hui à la tête du Canada est un Canadien français et, plus que personne, il entend baser la politique canadienne sur le respect de ces traditions. — Félix Volkhosky expose les *Craintes* et les *Espérances de la Russie*. — Jacob Schœnhof nous fait voir les nations du monde aux prises par ambition ou par intérêt à la *fin du XIXe siècle* et Robert Lewis trace un curieux portrait du *Machiavel de la diplomatie actuelle* : le Chinois Li-Hung-Chang.

Macmillan's. — Mars. — W. A. Atkinson fait la comparaison entre *le Nord et le Sud* dans la vie nationale anglaise; jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, c'était le sud et principalement le sud-est qui contribuait le plus activement au progrès; pendant le XIXe siècle, le nord et le nord-ouest eurent cette prépondérance. L'auteur croit que Glasgow et Edimbourg inaugureront bientôt

une politique prédominante. — Sir Courtenay Bayle crie au scandale à propos de l'introduction de mots nouveaux, comme « paléozoïque, écocène, automoteur » dans la langue. A la place d'automoteur qui est barbare, parce que composé de grec et de latin, il veut qu'on écrive *Autokion*, qui n'est pas plus harmonieux.

Monthly Review. — Mars. — Mme Philimore signale la dépopulation du centre de Londres, tandis que dans les quartiers ouvriers le nombre des habitants croît dans des proportions considérables. Elle attribue cet état de choses à l'élévation des loyers et au manque de communication, et voudrait que les employés qui doivent habiter le centre de la capitale eussent droit à des salaires plus élevés. — Le capitaine Hart Davies trouve que le *port de Londres* est menacé de ruine, à cause du mauvais entretien de la Tamise et de l'insuffisance d'installation des docks qui devraient être reconstruits parce qu'ils sont trop éloignés du centre commercial de Londres. — Bigelow invente de toute pièce une théorie de *l'évolution des Boers* qu'il accuse d'avoir travaillé à exterminer les Cafres à l'instar de ce que firent les Américains des Peaux Rouges. Accusation toute gratuite et absurde, puisque la population de ces Cafres exterminés s'est multipliée considérablement. Mais les chauvins anglais n'en sont pas à un mensonge près.

National Review. — Mars. — Le colonel P. N. Maude, quoiqu'ayant partagé en plus d'une occasion les vues de notre collaborateur Jean de Bloch sur la conduite de la guerre sud-africaine par l'armée anglaise, attaque cette fois, au contraire, avec violence ces mêmes travaux et va jusqu'à reprocher à de Bloch d'avoir été par ses écrits la cause des pertes que subirent les Anglais au Transvaal. — Sir Rowland Blennerhassett, examinant les intérêts réciproques de *la Russie et l'Angleterre*, exprime la conviction que cette dernière ne doit pas imprimer à sa politique une orientation hostile à celle du Tsar. L'Angleterre doit chercher à se faire de la Russie une amie et non une ennemie. — H. E. M. Stutfield, au sujet du *Maroc*, croit que si la position du jeune sultan est difficile et si ses sujets escomptent déjà en faveur de la révolte sa prétendue faiblesse, il se ressaisira à brève échéance et causera de singulières surprises à ceux qui l'appellent non un homme malade, mais un homme mourant.

New Liberal Review. — Mars. — Contient une enquête sur les moyens que possède l'Angleterre pour maintenir sa suprématie commerciale. M. Murray conseille de réformer avant tout et de renforcer l'armée et la marine ; Keir Hardie met le salut dans l'abandon de l'impérialisme et la nationalisation des chemins de fer et des mines; d'autres espèrent le succès d'une extension de l'éducation commerciale. Au vrai, personne n'indique un moyen pratique et rationnel. — Margaret S. Hall parle de l'admission des femmes comme avocats et juges dans les tribunaux anglais.

Nineteenth Century. — Mars. — Un numéro peu intéressant, — P. W Bruce conseille d'américaniser l'Europe. En attendant il met Londres au-dessus de Paris au point de vue de la propreté des rues, — et en cela il n'a pas tort. Il s'étonne que l'on n'ait pas encore, dans les deux villes dont il s'agit, adopté le système des chemins de fer passant par dessus les maisons. Enfin il vante le journalisme anglais qui vient immédiatement après celui des Etats-Unis. — Le Dr Percival, évêque de Hereford, veut la réforme *de l'organisation ecclésiatique* et demande qu'elle commence dans les paroisses. — H.W. Wilson dit que la *marine anglaise* ne peut pas rendre les services que l'on doit en attendre. Elle est mal organisée. Les flottes sont illogiquement réparties, les proportions des divers types de navires de guerre très défectueuses. Dans la Méditerranée les croiseurs ne pourraient tenir contre la France et partant contre la France alliée à la Russie encore

moins. Suivant Wilson, il faudrait une réserve navale de 100.000 hommes. Le Canada et l'Australie pourraient en fournir une vingtaine de mille, mais ce qui manque ce sont les officiers bien exercés, car la France, la Russie et l'Allemagne augmentent considérablement leurs effectifs. — Le Dr Conan Doyle, répondant au colonel Lonsdale Hale, déclare qu'il voudrait la conscription, comme réforme de l'armée, mais qu'on ne l'obtiendra pas. Un projet de loi sur la milice serait mieux accueilli, et aurait pour résultat de renforcer le corps des volontaires. Il préconise les effectifs suivants : 130.000 hommes de troupes régulières bien payées et servant longtemps. 150.000 militaires pour la défense du pays, 250.000 volontaires, 20.000 hommes de la Yeomanry, 80.000 de réserve et 50.000 civilian riflemen (sorte de garde civique) — Frédéric Trèves recommande la création d'une armée médicale sur le même pied que la réserve de l'armée active, de manière à pouvoir disposer en temps de guerre d'un service suffisant d'officiers de santé, chirurgiens, etc.

North American Review. — Mars. — Un numéro particulièrement remarquable par l'importance des collaborateurs et l'intérêt des articles. Mgr Ireland s'y occupe du *Pouvoir temporel du Pape* et soutient qu'il est impossible pour le Saint-Siège d'y renoncer; car toute la question romaine est là, et tant qu'elle ne sera pas résolue dans ce sens, le malaise social dont souffre l'Italie ne cessera pas. L'auteur affirme que les Italiens sont restés profondément catholiques, que les adhérents du pouvoir temporel de la papauté sont légion, et que pour eux la seule solution acceptable est: le Pape libre dans l'Italie libre. Il ajoute que c'est l'attitude du gouvernement italien envers le Vatican qui fait peser sur tout le pays le lourd fardeau d'un militarisme oppressif et qui l'oblige à maintenir, en désaccord avec ses conditions naturelles et historiques, son alliance avec la Prusse. — La suite des *Considérations politiques* de l'ex-président Benjamin Harrison emprunte une nouvelle autorité à la mort toute récente de l'homme d'Etat qui a écrit ces pages. — Henry James, un des meilleurs critiques américains, juge en connaissance de cause l'œuvre de *Mathilde Serao*, et tout en reconnaissant la rare énergie, la *desinvoltura* de ses romans, l'intensité des études passionnelles qu'elle y présente, il lui reproche de faire trop peu de cas de la forme, de la traiter même avec impertinence. — Frank D. Pavey se fait le champion de l'*Indépendance de Cuba*. Quelles que soient les résolutions du Congrès, les Etats-Unis ne peuvent, sous peine de forfaiture, mentir à leurs promesses : le gouvernement de Cuba ne peut, sous certaines garanties, appartenir qu'aux Cubains. Les Américains n'ont aucun droit de répudier un engagement national. Il n'y a ni raisons spécieuses, ni jonglerie de mots qui puissent enfreindre cette loi de l'honneur. — Charles Waldstein fait apprécier la valeur des dernières découvertes archéologiques faites en Grèce : elles apportent de précieux documents sur l'architecture de la période mycénienne. — Frédéric Harrison discute le but et l'idéal du *positivisme*.

Pall Mall magazine. — Mars. — Mme Ernest Luden publie l'un des meilleurs articles qui aient été écrits sur le président *Kruger*. Dans une *interwiew* avec lui, elle a recueilli de sa bouche des déclarations émouvantes :

> L'Angleterre, dit-il, a voulu tout monopoliser et elle s'est emparée de tous nos droits, sauf de notre liberté, qu'elle ne saurait nous enlever.
>
> Il ajouta que deux de ses fils sont morts, deux autres sont prisonniers, l'un à Sainte-Hélène, l'autre à Ceylan. Quant à lui, qui sait ce que lui réserve l'avenir? Deviendra-t-il aveugle et sourd complètement, et traînera-t-il sa vie misérablement en demandant jusqu'à la dernière heure justice pour son pays? Mourra-t-il comme Moïse en vue de la Terre promise en entendant comme un son de cloche joyeux la promesse de l'arbitrage et en voyant s'étendre devant lui à l'horizon un

Transvaal libre? Retournera-t-il librement à Prétoria et — puisqu'à Dieu tout est possible — reprendra-t-il son autorité présidentielle? Nul ne le sait.

Mais lorsque dans les années à venir le blé poussera dans les mares de sang noir, là-bas sur le sol africain engraissé par les cadavres, lorsque les enfants demanderont : « Pourquoi fit-on cette guerre? » les mères répondront sans doute en racontant son histoire et les pères lui pardonneront sans doute ses fautes et ses faiblesses pour l'amour qu'il témoigna à la Patrie et pour la foi qu'il eut en sa force.

Une monographie du pape *Léon XIII* par le vicomte de Vogüé et une étude de M. Vivian sur *les Anglais et Français en Abyssinie*.

Pearson's. — Mars. — C. M. Mc. Govern décrit un bateau submersible l'*Argonaute* qui descend jusqu'au fond de l'Océan et là, dans ce lit inconnu, roule sur trois roues pendant que son équipage recueille les cargaisons sombrées et jugées perdues. — Louis Robinson explique une nouvelle méthode d'identification des criminels appelée « le portrait parlant » et basée sur les travaux de M. Bertillon.

Review of Reviews (anglaise). — Mars. — Un portrait psychologique de la *reine Alexandra*, ou plus exactement une étude de caractère, enrichie de nombreux détails biographiques parmi lesquels foisonnent les anecdotes. La reine se distingue par la simplicité en même temps que par un goût exquis de la toilette. Elle passe pour la plus élégante et la mieux habillée de toutes les souveraines d'Europe, mais elle ne sacrifie point à l'ostentation. Elle a fait elle-même l'éducation des princesses ses filles, et c'est elle qui leur a appris à coudre, à tailler leurs patrons et faire leurs robes. Ses plus grandes dépenses sont affectées à ses œuvres charitables. Et c'est cette bonté, cette douceur, cette tendresse maternelle qui prévaudront certainement dans l'influence qu'elle exercera sur la cour et le peuple. — Signalons aussi un article des plus documentés sur le *monument commémoratif de la reine Victoria*. De nombreux projets ont déjà été soumis à cet effet. Une commission présidée par lord Salisbury et composée de ministres et d'hommes éminents des divers partis politiques a été nommée. On a proposé de ne pas se borner à un seul monument mausolée : statue, etc., mais de perpétuer le souvenir de la feue reine dans toute la Grande-Bretagne par l'établissement de grands parcs dans toutes les villes importantes du pays. Ces parcs prendraient tous le nom de Victoria. D'autre avis recommandent d'ériger un seul mausolée triomphal dans Green Park; d'autres encore préfèreraient un Panthéon des héros militaires entourant la statue de la reine. M. Chamberlain aurait l'idée d'un temple de la gloire au centre duquel se dresserait l'image de la souveraine pleurée par ses millions de sujets. Il est également question de percer une avenue qui mènerait de Pall Mall à Buckingham Palace. En face de ce dernier s'élèverait la statue de Victoria. A Pall Mall même on construirait un arc de triomphe moins grand que celui de l'Etoile, mais de plus vastes dimensions que celui du Carrousel et où l'on inscrirait les noms de tous ceux qui, hommes et femmes, ont illustré le règne de Victoria. W.-T. Stead donne le plan d'une conception grandiose qui reproduirait en un musée historique ou mieux en un Walhalla britannique, tout ce qui a eu, de façon ou d'autre, une part réelle dans la grandeur de ce règne de 64 ans. La place me fait ici défaut pour développer ce plan dont le premier mérite est d'être original, et qui répondrait sous presque tous les rapports à l'idéal de reconnaissance et d'admiration que les Anglais professeront toujours à l'égard de leur souveraine, symbole, à leurs yeux, de la puissance royale dans sa plus sublime expression. Le plan de Stead est enthousiaste assurément, mais il traduit tout ce que l'âme anglaise a d'inaltérable affection, égale à la piété, pour Victoria.

Review of Reviews (américaine). — Mars. — *Le roi Edouard VII* par W. T. Stead, article analogue à celui qui a déjà paru dans la *Review of Reviews* anglaise. — *L'Agriculture aux Etats-Unis*, par

Le Grand Powers. Sa prospérité va croissant. Le nombre des fermes augmente dans des proportions inconcevables. Il a triplé au cours du dernier demi-siècle. Il était en 1850 de 1.449.073, on en comptait déjà en 1890 jusqu à 4.564.641 et les statistiques récentes donnent pour 1900 un chiffre de 5.700.000.—L'*Industrie de sucre de bettera e* ne date que de quelques années, mais elle a pris en peu de temps une vaste extension; il y a douze ans, la production ne dépassait pas 255 tonnes, dix années après elle avait atteint 16.000 tonnes, en 1899 on l'évaluait à 80.000 tonnes. Elle donnera pour 1900 un total d'au moins 150.000 tonnes. En 1896 il n'y avait dans le Michigan qu'une seule usine à sucre de betterave, en 1900 on en citait dix. La plus grande usine de ce genre et la plus vaste du monde se trouve en Californie. Elle a coûté plus de 10 millions de francs. Elle peut fournir 400 tonnes de sucre par jour et consomme 3.000 tonnes de betteraves par an, c'est-à-dire le produit de 300.000 acres de terres. Cette industrie, malgré ses énormes progrès, présente encore beaucoup de lacunes ; c'est ainsi que les Américains sont obligés de faire venir la graine de betterave de l'étranger, et surtout de France et d Allemagne.

Revues d'Art

L'Art décoratif. — Mars. — Henri Frantz parle des *peintures décoratives de la nouvelle gare de Lyon*, œuvres d'une valeur inégale dont certaines exécutées par Auburtin, Billotte et Lagarde sont très intéressantes, tandis que celles de Gervex, Cachoud, Olive, Décanis sont manquées. — Jacques, dans un article sur les *Tapis* passe en revue d'intéressants dessins de Mucha, Aubert, Lemmen, Christiansen. — Etude très documentée de Saunier sur la *reliure*, « celui de tous les métiers qui a le moins subi les déplorables effets de la décadence manuelle constatée durant le xixe siècle » si nous en croyons les œuvres de tant d'artistes habiles tels que Prouvé, Petrus Ruban, Marius Michel, S. Pomeroy, L. Sanderson, Auriol, excellemment reproduites ici.

Chronique des Arts. — Mars. — S. Reinach donne un dernier article sur les *Fouilles sous-marines de Ceriyotto*. Les précieux débris que l'on recueille aujourd'hui proviennent d'un naufrage qui remonte à l'époque romaine. Ce n'est pas, du reste, la première fois que l'archéologie profite d'un sinistre en mer. Reinach rappelle la perte du yacht de Caligula sur le lac Némi. On a retrouvé, grâce à des plongeurs, bon nombre d'œuvres d'art antiques. Quant au navire, il peut s'apercevoir dans les flots.

Gazette des Beaux-Arts. — Mars. — H. Marcel nous fait pénétrer l'art de *Philippe Roland*, sculpteur élève de Pajou, qui entra à l'Académie en 1782, auteur. en dehors de ses grandes œuvres d'apparat, de quelques morceaux charmants tels que la *Bacchante à la chèvre* qui figura à l'Exposition de 1798, et la Pendule des Quatre saisons. — *Jean van Eyck en France* fait le sujet d'une très intéressante étude de Karl Voll. Van Eyck avait été nommé en 1425 peintre de Philippe le Bon, duc de Bourgogne; et nous possédons quelques témoignages remarquables de son séjour dans notre pays, tels que l'Annonciation, la Madone du Chancelier Rolin, et surtout une précieuse Madone, appartenant à la collection de Rothschild.

Magazine of Art. — Mars. — Spielmann étudie le rôle de la reine Victoria dans l'art. Peinture, sculpture, musique et poésie l'intéressaient également. C'est grâce à son influence que furent achetées par l'Etat les œuvres de Wilkie, Leslie, Whistler, Landseer et bien d'autres. Enfin l'auteur nous montre des gravures et des dessins exécutés

par la reine elle-même. — AYMAR VALLANCE explique avec des reproductions à l'appui comment peuvent être embellis et décorés des pianos. — WEDMORE consacre un article à l'exposition d'hiver de la Royal Academy où ont figuré des œuvres marquantes de l'art anglais au XIXe siècle dues aux pinceaux de Millais, Landseer, Armitage, Turner, Cole.

Studio. — Mars. — GABRIEL MOUREY, *L'Eau forte en couleurs* (suite). — A. L. BALDRY a un premier article sur le peintre et sculpteur J. M. Swann, qui est surtout animalier et se distingue par une profonde connaissance de la structure intérieure du corps de l'homme et de l'animal. Elève de Gérôme et de Frémiet, il devint l'émule de Bastien Lepage et de Barye. — CHARLES HOLMES décrit un côté peu connu de l'art japonais : la sculpture des *boîtes à tabac*, dont il donne de très curieux spécimens, figurant, qui un melon, qui une pelure de citron, une poire, une bande d'écorce, etc., en faisant apparaître dans toutes les œuvres le sentiment de la nature.

Revues Italiennes

Nuova antologia. — 16 Mars. — GIUSEPPE CARLE. *La philosophie du droit dans l'Etat moderne.* L'étude s'en impose. Elle rentre dans cet ensemble de connaissances, sociologie, science sociale, ayant entre elles un lien étroit, et dont l'influence doit être décisive sur l'évolution du siècle. Nous sommes dans une période de crise et de transition. La philosophie du droit, mieux que tout autre flambeau, guidera les nations à travers les incertitudes et les obscurités. — GIOVANNI CENA : *Auguste Rodin.* Etude complète de l'œuvre du maître. Les sculpteurs français contemporains sont très nombreux, mais il y a peu d'artistes. Rodin à lui seul vaut une phalange ; mais ce qui, dans son œuvre, restera surtout et le distinguera de tous ceux qu'il surpasse aujourd'hui, ce sont ses grandes conquêtes, son art tout personnel de donner la vie au nu, d'interpréter largement le vrai.

Rassegna nazionale. — 16 Mars. Un article de PIETRO GIACOSA sur *l'art de Verdi* et une étude d'EMILIO CONTI sur la *Malaria* à laquelle nous avons consacré nous-même un travail très étendu. Dans le même numéro un portrait littéraire d'Emilio Marchi, un des meilleurs écrivains de l'Italie contemporaine qu'elle vient de perdre.

Riforma sociale. — 15 Mars. — BORIS MINZES étudie *l'état actuel de la Bulgarie* au point de vue économique, et démontre qu'elle possède tous les éléments de progrès et de prospérité. — J. TROCHIA trace un tableau complet de l'extension des *chemins de fer* au XIXe siècle dans tous les pays.

Rivista d'Italia. — Mars. — A. DE GUBERNATIS raconte *le roman d'une poètesse* du XVIe siècle. — G. P. CLERICI insiste sur *l'enseignement de l'histoire des beaux-arts* dans les lycées. — N. NASI voit dans la création de *l'Université populaire de Rome* un signe et une espérance des temps nouveaux.

Rivista politica e letteraria. — 15 Mars. — Un anonyme s'inquiète de la *propagande franco-russe en Italie* et soutient que, pour le moment, le gouvernement italien ne peut modifier en rien son orientation politique. La Triplice n'est évidemment pas immortelle. La parole de l'avenir peut n'être point celle du présent. Quand l'Italie ne représentera plus la latinité au point de vue numérique mais politiquement, quand la physionomie de l'Autriche, à travers de nouvelles vicissitudes, sera complètement changée ; quand le germanisme aura pris un développement tel qu'il faudra nécessairement le refréner, quand le Slave sera entré plus en contact avec la civilisation moderne, les rapports entre l'Italie et la Russie auront nécessairement un autre caractère, mais, jusque là, l'Italie ne peut que garder son attitude et son alliance actuelle. — PAGANI continue ses révélations sur le *premier apôtre de la triple alliance.*

CARICATURES DE LA QUINZAINE (1)

Kladderadatsch (Berlin.) — Kitchener dans toute sa gloire.

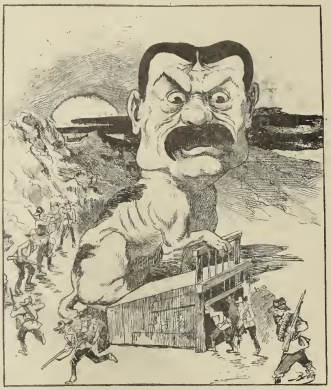
Ulk (Berlin). — Tandis que Kitchener cherche les traces de Dewet, ce dernier se rappelle à sa mémoire.

Cri de Paris (dessin de M. Paul). — Projet d'expédition pour Taï-Yuan-Fou. — Je ne trouve plus rien.. — Ni moi non plus. — Allons plus loin, peut-être nos glorieux prédécesseurs y ont laissé quelque chose...

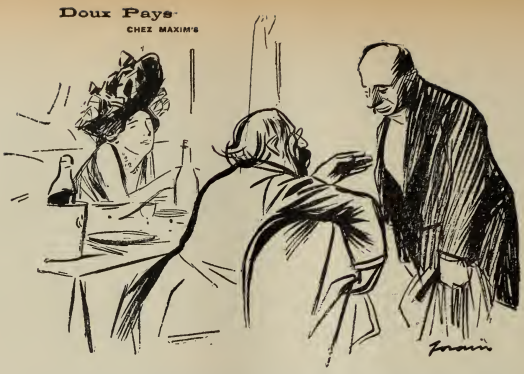
Humoritische Blaetter (Vienne). — Kruger a ses admirateurs : Toujours trop de fleurs, car hélas ! il n'y a que des fleurs.

Rire (Paris). (dessin de Caran d'Ache). — Le Boer : Femme, mettez des draps blancs au lit de notre pauvre fils, voici un *invité* (allusion à la bonté des Boers comparée à la cruauté anglaise).

Le Nolab (journal turc mensuel paraissant à Folkestone). — Le Paysan. — Monsieur, pourquoi, vous enlevez-nous tous nos biens et nous laissez-vous dans cet état de misère noire. Employé. — Imbécile ! Quand les Européens voudront agir chez nous de même qu'en Chine, ils n'y trouveront plus rien.

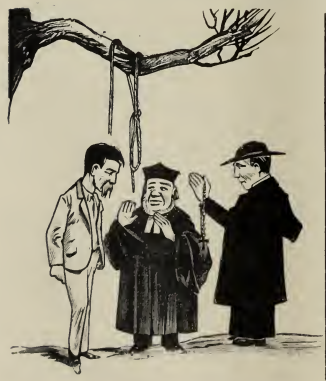


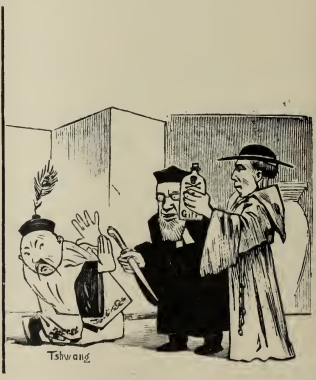
Silhouette. — Général Kitchener : C'est épatant, plus je prends de Boers, plus il en reste.



Echo de Paris (Dessin de Forain). — Faites donc taire les tziganes, il faut que je téléphone à Montceau-les-Mines. — Bien, Monsieur le député,

Floh (Vienne). Le Russe : Allez-vous-en, pas de violence.
(A part) : Je reviendrai seul.





Kladderadatsch (Berlin). — I. En Europe, la religion chrétienne défend :

II. En Chine, elle ordonne :

Le suicide.

Le Gérant : A. BAILLIERE.

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de La Revue.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame.— *Téléphone*

LE PROLÉTARIAT ARTISTIQUE

I

La statistique prouve que les artistes de tous les siècles sont rarement nés fortunés. La majorité est issue de la classe moyenne et, surtout, de la classe pauvre de la Société. La conquête du pain quotidien a presque toujours été, pour eux, une préoccupation capitale. Parmi ceux dont l'étoile et la persévérance ont vaincu la mauvaise fortune, beaucoup nous ont laissé des confessions, des mémoires; ils nous initient à des luttes effrayantes contre la misère et contre la faim; on les lit avec l'angoisse qui s'attache aux romans douloureux. Jules Dupré, au début de sa carrière, vendait pour 15 francs des devants de cheminées qu'il avait peints; Théodore Rousseau bazardait ses toiles à vil prix pour s'acheter du tabac. Quant à Géricault, sa misère était telle qu'il n'avait pas les moyens, parfois, d'acheter des toiles. Un jour, il eut l'idée de gratter son fameux « Cuirassier blessé » pour repeindre un autre tableau; mais il n'eut pas le courage de consommer le sacrifice et céda son œuvre, contre une toile blanche, au fils du marchand de tableaux Jamar. Tous ceux là ne sont pas encore trop à plaindre. Ils ont combattu, ils ont souffert, c'est vrai; mais, en fin de compte, ils ont triomphé, et la justice humaine n'a pas été partiale pour eux.

Sait-on le nombre d'artistes de talent, d'hommes de génie même, qui, malgré toute leur foi, toute leur ardeur, n'ont pu venir à bout de la fortune adverse? Millet, père de huit enfants, dut trimer toute sa vie, comme un malheureux, pour leur assurer une maigre pitance quotidienne et mourut pauvre. L'existence de Tassaert, un des plus grands artistes du siècle, peut-être, fut plus lamentable encore. Une fois, à bout de ressources, tout déguenillé, il se présenta une toile sous le bras, chez Jeanron, directeur des musées nationaux. Jeanron, qui ne le connaissait pas, lui dit, sans même regarder son œuvre, qu'il n'avait aucun crédit disponible pour acheter des tableaux. — « Mais, dit Tassaert, je ne vous demande pas d'acheter cela; procurez-moi seulement du travail. » — « Et que savez-vous faire? » Tassaert montra la toile qu'il avait apportée : « Ah non! dit Jeanron, je reconnais là le métier de Tassaert. — Je suis Tassaert. » Jeanron procura à grand peine une commande de 2.000 francs à l'artiste malheureux. Mais la misère s'acharna après lui. Sa vieillesse fut lamentable;

il essaya d'en adoucir les souffrances par l'ivresse. A 74 ans il se suicida. On vendit son mobilier pour payer son cercueil : la vente produisit 38 francs. Plus près de nous encore, Turquan, le grand sculpteur, l'auteur de l'admirable groupe : « l'Aveugle et le Paralytique » mourut dans le dénuement le plus complet, et la Société des artistes français dut prendre son enterrement à sa charge. Combien d'autres, qui n'ont même pas eu, comme Millet, comme Tassaert, comme Turquan, la gloire de laisser un nom et une œuvre, ont monté, toute leur vie, par dévotion pour l'art, un douloureux calvaire ! La bohème, la lugubre bohème a fait bien des victimes dans le siècle. Chez Murger, parée de loques et de morgue gouailleuse, elle symbolise le rire et la gaîté : dans la vie, elle personnifie les larmes et la misère. Il ne faut pas traiter dédaigneusement de « rapins » les pauvres diables, qui, le long des quais, près de l'école des Beaux-Arts, exhibent des chapeaux rapés, des vestes graisseuses et des pantalons de gros velours ; les chapeaux s'usent par un usage trop prolongé, le travail graisse les vestes et les pantalons de velours supportent, mieux que les pantalons de drap, les longues stations assises devant un chevalet. Les « rapins » par snobisme sont plutôt rares. La majorité aime si peu sa défroque qu'elle l'échange, dès qu'elle peut, contre un chapeau propre, une veste neuve et un pantalon à la mode.

II

Actuellement, nos écoles des Beaux-Arts constituent nos pépinières d'artistes. Les écoles françaises enseignent plusieurs milliers d'élèves. La plus importante est celle de Paris. Les plus grands peintres y dirigent l'éducation artistique. Ne discutons pas ici la valeur de leur enseignement ; notons, seulement, qu'elle est très attaquée. Il n'en est pas moins vrai que les écoles de provinces envoient leurs meilleurs sujets à Paris, persuadées qu'ils y trouveront un complément d'instruction indispensable. La majorité de nos futurs grands artistes est très pauvre, et leur ville natale leur attribue, assez souvent, une pension pour faciliter leurs débuts ; malheureusement les municipalités sont rarement riches et les sommes dont elles disposent ne sont presque jamais suffisantes pour empêcher un jeune homme de mourir de faim. Le plus souvent, elles lui accordent 800, quelquefois 1000, presque jamais 1.200 francs. Aussi la situation matérielle de bien des jeunes artistes est-elle très misérable. Leurs journées sont occupées par les études à l'atelier et les concours et ils n'ont guère le temps d'exécuter une besogne matérielle qui puisse leur fournir le pain quotidien. La situation des peintres et des sculpteurs est encore plus précaire que celle des architectes. Les architectes disposent d'une ressource que n'ont pas leurs camarades des arts plastiques : ils peuvent s'employer chez « leurs patrons » qui ont des maisons à

construire, établir des plans de détail, surveiller même des constructions et gagner leur vie en apprenant le côté pratique de leur métier ; certains d'entre eux se font ainsi 12 ou 15 francs par jour. Les élèves peintres équilibrent parfois leur budget en peignant des enseignes pour les marchands de vin et les déménageurs. Ce sont eux qui font les « Chien qui fume », les rangées impeccables de fagots et les voitures de déménagement capitonnées, dont la caisse brille d'un jaune éclatant.

L'Ecole, elle-même, offre une ressource qui s'associe intimement aux études : les prix. Les prix sont constitués par des dons ou des legs dûs, la plupart du temps, à la générosité d'anciens élèves de l'Ecole. La fondation de plusieurs d'entre eux ne date pas d'aujourd'hui. Le comte de Caylus, le plus célèbre amateur du XVIIIe siècle, créa un prix de « Tête d'expression » d'une valeur de 100 francs et le pastelliste La Tour établit, à la même époque, un prix de « Torse » de 500 francs : tous deux sont encore décernés. Presque tous les prix sont distribués à la suite de concours. La fondation Chenavard, seule, réserve une certaine somme pour « venir en aide aux élèves peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, admis à l'école proprement dite, pauvres, et qui se sont rendus, par leur travail, le plus dignes de cet encouragement ». Cette somme n'est pas nécessairement la même tous les ans. Elle est fixée par le conseil supérieur de l'Ecole d'après le nombre des demandes et l'avis des maîtres.

Quelques prix, distribués annuellement, atteignent des sommes relativement importantes : les deux fondations Jouvain d'Attainville, par exemple. L'une est destinée à la peinture historique, l'autre au paysage : elles se montent à 2.000 francs chacune. L'ensemble des prix décernés chaque année constitue un total de 18.180 francs, non compris les fondations Chenavard et les prix de Rome. Sur cette somme, 7.662 francs appartiennent aux peintres et aux sculpteurs et 10.518 francs aux architectes. Cette disproportion ne doit pas étonner : le nombre des architectes est beaucoup plus considérable que celui des peintres et des sculpteurs réunis.

Les concours Chenavard sont communs aux peintres, sculpteurs, architectes et graveurs. Ils fournissent les prix les plus importants de l'Ecole. Il faut être pauvre pour y avoir droit. Leur taux n'est pas fixe. Leur nombre et leur valeur varient selon le nombre et la valeur des œuvres soumises au jury. Tout élève admis à concourir touche, en tous cas, une somme de 1.500 francs, destinée à l'achat des fournitures nécessaires à l'exécution de son œuvre.

Quant au prix de Rome, c'est pour les jeunes artistes le présage certain d'une carrière heureuse. Non seulement il assure à ses titulaires l'existence matérielle pour quatre ans, mais encore il protège toute leur vie artistique. L'Etat ne laisse pas ses prix de Rome mourir de faim : aux architectes il donne des places fixes ; aux peintres et aux sculpteurs il commande des tableaux et des statues.

Malgré ces concours, malgré ces prix, tous les élèves de l'école des

Beaux-Arts n'ont pas de quoi vivre : il y en a, et des plus méritants, qui meurent de faim. Cela tient au nombre trop considérable de jeunes artistes qui encombrent le pavé de Paris. L'Etat est responsable de la croissance inquiétante de leur nombre. L'enseignement artistique et artistico-industriel qu'il donne, tant à Paris que dans les départements, est institué sur des bases déplorables. On lui confie des enfants, fils d'ouvriers, de contre-maîtres et d'industriels laborieux, avec mission d'en faire des ouvriers d'art et il en est incapable. Il n'a aucune école, même celles qui portent le nom d'Ecoles d'art industriel, dont le programme réponde à ce but. L'enseignement de l'art industriel, réorganisé par un décret de 1879, est lamentable en France. Au lieu d'apprendre aux jeunes gens le métier auquel ils se destinent, de les exercer, par exemple, au dessin d'ornement sur soie à Lyon, à la peinture sur émail à Limoges, l'Etat leur enseigne les arts plastiques dont ils n'ont que faire. Leurs maîtres font luire à leurs yeux une ambition supérieure à leur condition, ce qui serait excellent si elle n'était aussi, presque toujours, supérieure à leur mérite. Ils leur parlent du prix de Rome, comme s'ils devaient l'obtenir sûrement, du Salon comme d'un Paradis, et ils prônent à leurs yeux la gloire d'un Raphaël, au détriment de celle d'un Cellini. Ils les dévoient et ils les déclassent : au lieu de former de bons ouvriers, ils créent des artistes manqués.

III

A la sortie de l'Ecole, l'avenir est donc bien incertain, sauf pour la petite phalange qui possède une fortune personnelle et pour les prix de Rome. Comment la plupart des jeunes artistes vont-ils gagner leur vie, comment vont-ils satisfaire à la fois ces deux antithèses : l'idéal et l'estomac ? La protection du « patron », du professeur de l'Ecole, en sauve quelques-uns... Ils ont su gagner la faveur du maître, faire remarquer leur talent : ils se font « pousser » ; leur avenir est assuré. Mais ils sont bien rares ceux qui profitent de cette aubaine. Presque tous se trouvent, après plusieurs années d'étude, possesseurs d'un talent estimable, mais incapables d'en faire la preuve parce qu'ils ne parviennent pas à placer les paysages et les tableaux de genre qu'ils ont peints. La porte qui s'ouvre le moins difficilement devant eux est celle du Salon; cependant les luttes pour la forcer sont souvent dures. Le talent n'y suffit pas, il faut l'assaisonner de savoir-faire et de rouerie. D'ailleurs le Salon n'est, pour beaucoup, qu'une impasse dont ils ne peuvent sortir : leurs œuvres s'y noient dans l'océan des toiles environnantes, sans un regard de pitié, sans une appréciation réconfortante. Pour se faire remarquer il faut avoir des amis dans la presse, ou bien, comme quelques-uns, aller trouver un personnage connu et lui demander la faveur de faire gratuitement

son portrait. C'est une flatterie à la vanité humaine qui porte presque toujours, et dont l'auteur et l'objet profitent l'un et l'autre. Les petites expositions dans les galeries privées sont également des lancements excellents pour les jeunes artistes, à condition qu'ils sachent habilement créer autour d'elles des mouvements de sympathie et des courants de snobisme.

Malheureusement la timidité, la maladresse, ou, il faut bien le dire, le manque de talent, privent la majorité de ces moyens de parvenir, et, l'obscurité, c'est le plus souvent la misère pour l'artiste.

Les pauvres diables que le pinceau, l'ébauchoir ou le compas ne nourrissent pas ont une ressource, très précaire et très passagère d'ailleurs : ils peuvent concourir pour les prix de l'Académie des Beaux-Arts. L'Académie, comme l'Ecole, est chargée par un certain nombre de légataires d'instituer des concours et de distribuer des prix. Mais les sommes dont elle dispose sont bien minimes et le nombre de ceux qui peuvent se rafraîchir à cette pluie d'or bien restreint. Quelques-uns, à bout d'expédients, s'expatrient. Ils ont pleine confiance dans leur valeur et ils espèrent que les étrangers, plus connaisseurs que les Français, les tireront de l'ombre ou ils végètent. Illusions vite envolées ! L'Angleterre a bien fait la réputation du Français Legros, mais c'est un des rares exemples que l'on puisse citer. C'est aux peintres élégants et chers, aux artistes à la mode et aux membres de l'Institut que l'Angleterre, l'Amérique ou la Russie réservent leurs faveurs.

Il y a, à l'Hôtel Dronot une petite salle, basse et d'un abord peu engageant, occupée, presque tous les jours, par la vente des tableaux au « numéro ». C'est un asile ouvert par la société à la misère des peintres. Voici comment s'y pratique le commerce des « œuvres d'art ». On appelle « numéro », dans l'argot des peintres, le format d'une toile. On ne dit pas, par exemple, une toile de 0 m. 55 sur 0 m. 46, mais une toile de 10, ni une toile de 0 m. 73 sur 0 m. 60, mais une toile de 20. Eh bien ! dans la vente au numéro, c'est ce format seul qui sert de base au prix de vente; une toile de 5 coûte cinq francs, une toile de 10, dix francs, etc., y compris le cadre, un beau cadre doré. Les peintres n'opèrent pas ces ventes directement ; ils confient leurs toiles à des intermédiaires qui les exploitent honteusement. Ces commerçants ne leur donnent souvent que 2 fr. 50 ou 3 francs pour une toile de 10; ils l'entourent d'un cadre d'1 fr. 50 environ et la revendent dix francs; leur bénéfice est, par conséquent, de 100 0/0.

Comment les malheureux peintres, réduits à cette industrie précaire, parviennent-ils à livrer, pour une somme aussi dérisoire, une toile, si mauvaise soit-elle, et comment peuvent-ils en fournir assez pour gagner leur vie? C'est la toile qui leur revient le plus cher de tout le tableau; ils la payent en moyenne, 1 fr. 25. Pour les couleurs, l'essence, le siccatif, ils dépensent 0 fr. 50 environ: le tableau

qu'ils vendent trois francs, leur coûte donc 1 fr. 75, non compris les frais généraux, pinceaux, chevalet, etc., qu'on peut évaluer à 0 fr. 25. Ils gagnent, par conséquent, 1 franc par toile de 10. Il leur est impossible d'en brosser plus de quatre en une journée; encore doivent-ils, pour atteindre ce nombre, en peindre deux à la fois. Ce moyen de travailler est fréquemment employé. Il consiste à placer deux toiles blanches en même temps sur le chevalet et à poser sur l'une et l'autre la couleur dont est chargé le pinceau, sans avoir à le nettoyer ou à préparer une autre teinte. La justesse des tons doit évidemment se ressentir du procédé; mais cette considération est bien secondaire quand la faim tiraille l'estomac.

Avec ces quatre francs, au maximum, par jour, le pauvre peintre est contraint de mener une existence lamentable. Il habite à Montmartre ou à Montparnasse, au cinquième d'un hôtel meublé, dans un petit cabinet qu'il paye 15 ou 20 francs par mois. Il mange dans un des petits débits de la rue de Nevers ou de la rue Dauphine qui servent des menus monotones à la misère des artistes pauvres. Pain, 0 fr. 15; bifteck, 0 fr. 40; saucisse, 0 fr. 15; gruyère, 0 fr. 15; demi-bouteille, 0 fr. 50; café, 0 fr. 30, voilà le menu et le tarif de l'un d'eux. Rarement l'addition y dépasse 12 ou 14 sous.

On cite des artistes contemporains, exposant au Salon, jouissant d'une honorable réputation artistique, qui emploient tout leur temps à la confection de petits tableaux à cinq ou dix francs. Bien entendu ils ne les signent pas de leur nom, mais ils ne manquent pas, cependant, d'y inscrire un pseudonyme, car, de nos jours, même à ce degré de l'art, une signature quelconque au bas d'une toile suffit à en augmenter le prix aux yeux de l'acheteur naïf. L'exemple de ces artistes prouve que même une petite notoriété ne donne pas toujours du pain, et que, avant de courir après la gloire, il vaut mieux se mettre en quête d'une denrée plus comestible.

La valeur de toutes les toiles qui viennent échouer à la vente au « numéro » de l'Hôtel Drouot n'est naturellement pas identique. Sans doute la majorité ne vaut pas même les dix francs qu'elle coûte, mais il y en a quelques-unes qui mériteraient un meilleur sort. Présentées dans d'autres conditions, dans un milieu plus favorable, elles seraient appréciées par les experts à leur juste valeur et pourraient monter à 2 ou 300 francs. Que les artistes qui les ont peintes se consolent! De grands peintres subissent l'humiliation d'être méconnus aussi bien qu'eux. Il n'y a pas longtemps qu'un marchand de bric à brac se présentait chez un expert très connu et lui offrait un superbe pastel de Degas: « Combien? demanda l'expert. — Trois mille francs, répondit le marchand. L'expert les donna aussitôt. — Allons, dit son vendeur, je n'ai pas perdu ma journée; je viens d'acheter ce pastel 35 francs à l'Hôtel Drouot; il a passé complètement inaperçu. »

Quelques peintres essayent de se passer du concours des commerçants qui les exploitent et de vendre eux-mêmes dix ou quinze francs les toiles qu'un intermédiaire ne leur paierait que deux ou trois francs.

Ils renoncent presque tous à ces tentatives. Ils perdent leur temps à colporter leurs œuvres et ne connaissent pas les mots qu'on emploie pour allécher le client. Monticelli, pourtant, le peintre marseillais qui fut un des triomphateurs de la Centennale, ne voulut jamais d'intermédiaire. Il peignait chaque jour deux ou trois petits tableaux, et, le soir venu, il plantait un clou dans le chassis, prenait par là les toiles encore fraîches et parcourait les cafés de la Cannebière en les offrant pour dix ou même pour cinq francs. Depuis sa mort on a payé quelques unes de ses œuvres 6.000 francs et plus.

Renoncer à la chimère du grand art, prendre bravement son parti de la situation que vous fait la destinée, c'est encore le meilleur moyen de gagner honorablement et régulièrement sa vie dans le prolétariat artistique, mais il faut, pour s'y résoudre, beaucoup de courage et une grande résignation. Ceux qui possèdent ces deux qualités sont sauvés. Ils consentent à travailler pour l'art industriel et ils y trouvent une voie plus praticable. Elle ne les conduit pas souvent à la richesse, mais elle leur assure, presque toujours, le pain quotidien.

Ils exécutent pour des fabricants des modèles de meubles, de bijoux, ou de lustres, des dessins pour étoffes, émaux et papiers peints ou bien ils fournissent à des éditeurs des illustrations pour publications populaires, à des marchands d'imagerie religieuse les chemins de croix qui illustrent, hélas ! la rue St-Sulpice, ou bien encore ils s'engagent chez un décorateur de théâtre. Quelques-uns, plus courageux encore, ne répugnent pas à exécuter eux-mêmes les modèles qu'ils conçoivent. Ils prennent un métier et finissent presque toujours par s'y intéresser passionnément. Tout le monde y gagne ; eux, d'abord, qui assurent ainsi leur vie matérielle ; l'art industriel ensuite dont les modèles sortent rapidement de l'ancienne banalité. D'année en année, d'ailleurs, le sacrifice d'amour-propre qu'il faut consentir pour passer du rang d'artiste à celui d'ouvrier d'art est moins sensible. Dans peu de temps, personne ne considérera plus ce changement comme une déchéance. C'est à l'initiative très noble de quelques vrais artistes que nous devrons la disparition du préjugé méprisant qui accablait les industries d'art. Ils détruisent la barrière stupide qu'on a élevée entre les arts majeurs et les arts mineurs ; ils proclament chaque jour cette bonne doctrine : tout ce qui est beau est artistique.

IV

D'aucuns ont parcouru une longue carrière de misère, traversée, de loin en loin, par de maigres succès, par des commandes de hasard. A chaque alerte ils ont repris un nouvel espoir, bien vite déçu, hélas ! et, la vieillesse venue, ils se trouvent pauvres comme à

vingt ans, avec des regrets en plus et des illusions en moins. Parfois, ils sont contraints de faire appel à la générosité des confrères « arrivés ». Rendons justice à ceux-là ; ils ne manquent jamais au devoir de la solidarité et de la camaraderie. Combien de ventes, combien de tombolas ont-ils organisées dans ces dernières années en faveur d'un de leurs amis malheureux ! Non contents de donner leurs œuvres en lots ils placent eux-mêmes les billets, et, discrètement, en payent un certain nombre ; bref, ils font l'impossible pour procurer aux confrères déshérités au moins une vieillesse calme après une vie troublée.

Mais la charité se lasse, même lorsque des toiles de maîtres la récompensent, et les tombolas ne suffisent pas à secourir toutes les infortunes; aussi a-t-on compris, depuis longtemps déjà, qu'il fallait trouver des moyens moins précaires de venir en aide aux artistes pauvres.

L'Etat, tout d'abord, s'y est efforcé. Il réserve une parcelle du budget des Beaux-Arts à soulager les plus malheureux. Les inspecteurs des Beaux-Arts sont chargés de distribuer ces fonds ; ils s'y emploient avec toute l'équité et toute la délicatesse possibles, mais ils n'ont pas le pouvoir de multiplier l'or et leurs mains sont bientôt vides. Il est vrai que l'Etat trouve d'autres moyens, détournés ceux-là, pour venir en aide aux artistes nécessiteux. Les prix du Salon, les bourses de voyage sont, souvent, des secours délicats accordés à des hommes de mérite plutôt qu'à des œuvres de valeur. Les achats de l'Etat et de la Ville aux Salons annuels complètent les largesses officielles. L'art ne justifie pas toujours ces acquisitions. L'Etat serait parfois embarrassé de ses emplettes, si les musées de province ne leur ouvraient pas leurs portes avec reconnaissance, et la Ville ne saurait qu'en faire, si elle n'avait pas à décorer les bureaux de nombreux employés et fonctionnaires.

L'association Taylor est évidemment la ressource la plus stable des artistes pauvres. Elle rend déjà de très grands services et elle en rendra certainement de plus grands encore dans l'avenir. C'est une association de secours mutuels. Elle a plus d'un demi siècle d'existence. Elle doit son nom à son fondateur, le baron Taylor, le philanthrope dont la mémoire est également vénérée par les artistes dramatiques, et les instituteurs. C'est le 7 décembre 1884 qu'elle fut fondée. Au début elle comptait 18 membres; ses adhérents sont aujourd'hui près de 7.000. Tous les artistes connus, un grand nombre d'amateurs d'art, tous les peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, dessinateurs, qui craignent d'avoir un jour à solliciter son aide, et tous ceux qui ont au cœur un peu de pitié pour les camarades malechanceux, en font partie. Elle est établie sur le principe admirable de la solidarité que le baron Taylor a défini et commenté en ces termes : « Il faut secourir avant d'être secouru ; c'est à ce prix que le secours honore et celui qui le reçoit et ceux qui le donnent ». Le capital ini-

tial fut de 710 francs; il atteint, actuellement, près de 5 millions inaliénables, et il est encore insuffisant. Plus de 2 millions 1/2 ont été distribués depuis la fondation ; il faudrait peut être cette somme tous les ans. Aux termes de ses statuts, l'Association doit fournir des pensions de retraite à tous ses membres ayant soixante ans d'âge et trente ans d'inscription ; elle a mission également de distribuer des pensions temporaires et des secours mensuels aux membres dont la situation ou l'âge réclament son assistance et le Comité a le pouvoir d'accorder des secours temporaires à des veuves ou enfants d'artistes qui, n'ayant pas fait partie de l'Association, ont rendu des services à l'art et se trouvent dans une situation précaire. Aucune de ces trois missions n'est encore réalisée complètement. Les sociétaires de plus de soixante ans ne touchent pas tous leur pension ; d'autres qui auraient besoin de secours temporaires ne peuvent être soulagés, et si Mlle Quoyéser, fille de Prud'hon, a vu ses derniers jours assurés par les bienfaits de l'Association, il est plus de 1.000 femmes et enfants d'artistes qu'on est contraint, faute de fonds, de laisser mourir dans la plus lamentable misère.

La Société des Artistes Français a suivi l'exemple de l'Association Taylor et a institué une caisse de secours mutuels ; mais sa jeunesse a empêché, jusqu'à présent, son effort d'être bien efficace. Il le deviendra peut-être bientôt, si les dissensions actuelles ne provoquent pas de scission dans la Société, et, par suite, de morcellement dans les fonds. Cette caisse de secours possède un budget spécial, alimenté, chaque année, par une retenue de 5 p. 100 sur tous les bénéfices et augmenté du produit intégral du vernissage. Quelques dons et legs viennent s'y ajouter : c'est ainsi, qu'en 1891, M. Bailly, président du sous-comité chargé de son administration, lui laissait une somme de 40.000 francs. En 1891, le capital s'élevait à 253.688 francs, fournissant un revenu de 7.800 francs. Les dépenses se répartissaient ainsi : deux lits à la maison de retraite des frères Galignani : soit 1.000 francs ; 8 pensions de secours de 300 francs : soit 2.400 francs ; 500 francs étaient affectés aux sociétaires incurables, et il y avait un reliquat de 3.900 francs. En 1896, le capital atteignait 597.019 francs. Le revenu, 20.200 francs environ, permettait de distribuer 86 pensions de retraite de 300 francs.

Depuis longtemps la Société des Artistes Français rêve d'établir une maison de retraite uniquement destinée aux artistes vieux et pauvres. Les fonds lui ont longtemps manqué pour réaliser son projet. Elle les possède maintenant. L'année dernière, M. Decaix en mourant, lui légua sa fortune, à charge d'en distraire 400.000 francs qui seraient versés à l'Assistance publique avec mission de construire, à l'hospice La Rochefoucault, un pavillon réservé aux artistes âgés ou infirmes. Mais les difficultés administratives ne sont pas encore résolues et le pavillon n'est pas encore construit.

V

On le voit, par cette étude, la triste situation du prolétariat artistique n'a laissé insensibles ni les corporations confraternelles, ni les pouvoirs publics, mais les ressources dont les unes et les autres disposent ne suffisent pas à donner du pain à tous ceux qui viennent en demander.

Il reste toute une partie de prolétariat dont nous n'avons pas encore parlé, celle qui ne sollicite aucun secours. Elle est composée de timides qui n'osent pas avouer leur détresse, d'orgueilleux qui croiraient mendier en réclamant l'aide de leurs pairs, de paresseux qui, n'ayant jamais rien produit de sérieux, comprennent qu'ils n'ont droit à rien et de quelques bohêmes qui préfèrent leur gueuserie et leur liberté à tous les bonheurs de monde. Quelles ressources ont ceux là qui vivent en marge non seulement de l'aristocratie, mais encore du prolétariat des arts ? Ils ont recours, de loin en loin, à des métiers de fortune qui soulagent, pour un temps, leur misère trop lourde. Quelques-uns s'emploient chez des restaurateurs de tableaux. Cette profession ne serait pas à dédaigner si les commerçants qui l'exploitent ne spéculaient pas sur la misère des artistes qu'ils emploient. Ils exigent d'eux un travail très délicat, très minutieux, et ils le paient mal.

D'autres se mettent au service de marchands de tableaux et acceptent, poussés par la nécessité, des besognes assez louches. D'abord ils les exécutent innocemment. Un marchand leur dit, par exemple : « Faites moi donc une esquisse dans le genre de X. » et il ajoute : « C'est pour un amateur qui aime cette manière ». Ils brossent l'esquisse et, quelque temps après, passant par la rue Laffitte, ils voient avec stupeur à la devanture d'un marchand de tableaux leur esquisse « dans le genre de X » exposée sous la signature X, après avoir été convenablement vieillie et encadrée. Ils n'osent rien dire. A quoi cela leur servirait-il ? A perdre leur unique gagne-pain, tout au plus. Ils consentent au sacrilège qu'on leur a fait commettre. Ils en commettent d'autres, et sciemment, cette fois. Ils vont au Louvre, copient un Boucher ou un La Tour, modifiant seulement la couleur des cheveux, le teint de la peau et livrent une mauvaise reproduction à l'homme qui les emploie. Celui-ci s'inquiète fort peu de la valeur de leur travail. Il a des procédés pour lui donner du prix. Il le signe La Tour ou Boucher, le vernit à force, le craquelle, le noircit, l'affuble d'un vieux cadre, revêt le tout d'une couche de crasse... et le tour est joué. L'amateur, qui n'est presque jamais connaisseur, l'expert, qui est trop souvent ignorant, s'y laissent généralement prendre ; dans les ventes, ces faux atteignent parfois des prix considérables. Quelquefois aussi un hasard les dévoile : un peintre vivant aperçoit chez

un marchand une toile signée de son nom et qu'il ne reconnaît pas; des descendants perspicaces voient porter à l'actif d'un de leurs parents des œuvres qui ne rappellent que de fort loin sa manière. Des procès sont engagés, mais on retrouve rarement le premier vendeur. Quand on le découvre, on le condamne de façon à lui ôter l'envie de recommencer. On ne poursuit jamais l'artiste, comme complice; il serait impossible de relever contre lui le moindre chef d'accusation. Devant la loi il est innocent, puisqu'il n'a pas signé ses copies et que rien ne prouve qu'il connaissait l'usage qu'en faisait le marchand.

En Amérique, le commerce marron de faux tableaux français se pratique sur une grande échelle et nuit surtout à notre grande Ecole de paysagistes de 1830. Des marchands newyorkais font parfois le voyage de Paris pour acheter à des ventes et rapporter dans leur pays des cargaisons de Daubigny, de Diaz, de Corot, de Rousseau. Bien entendu, tout est faux ; mais a beau mentir qui vient de loin. Ils feignent d'avoir découvert des occasions uniques et revendent, avec de beaux bénéfices, mais à des prix dérisoires encore, des toiles dont la signature seule vaudrait, authentique, plusieurs milliers de francs. Ce sont ces marchands qui pourvoient aux acquisitions des galeries de tableaux comme on en voit encore en Amérique. Les grands noms s'y pressent et l'ensemble a bien coûté 10.000 francs; le prix, il est vrai, est encore bien supérieur à la valeur. Ce commerce, qui procure du pain à quelques peintres indigents, n'aurait pas d'inconvénient s'il n'entachait pas la renommée de grands artistes. Quelle opinion doit-on avoir, par exemple, de Théodore Rousseau en Amérique ? Comme sa manière est assez facile à imiter, les faux Rousseau abondent. Il n'est pas possible d'établir la statistique de la production colossale qu'on lui attribue, mais il est certain qu'elle représente le labeur de deux ou trois vies humaines bien remplies. On frémit en songeant à l'opinion que les Américains intelligents doivent se faire de notre goût s'ils croient que nous trouvons belles toutes les toiles qu'on offre à leur admiration. La majorité, il est vrai, admire de confiance, sans comprendre, parce qu'on lui dit que c'est beau, mais comme elle se forme une conception de la beauté d'après ces impressions, il est à craindre que le commerce de faux tablaux ne ravale considérablement l'idéal artistique de plusieurs générations.

Quelques « artistes », si l'on peut encore accorder ce nom à ceux dont nous allons nous occuper, exercent des métiers plus étranges encore. Aux terrasses des cafés, dans les grandes villes, aux foires dans les bourgades, ils vous offrent de faire votre portrait au fusain moyennant quelques sous. Ce sont, la plupart du temps, des dessinateurs de talent moyen qui eussent fait, aussi bien que d'autres, de bons ouvriers d'art, de médiocres illustrateurs, si la misère, le vice ou la fainéantise ne les avaient pas perdus. Ils sont plus nombreux qu'on ne le croit. Pendant l'Exposition, plusieurs avaient installé

leur « atelier » place de la Concorde, c'est-à-dire qu'ils y avaient posé leur chevalet, en plein vent, et ouvert leur boîte à fusain. Ils n'ont pas chômé et la saison n'a pas dû être mauvaise pour eux. La province se laissait facilement allécher par leur boniment. La nuit venue, on voyait encore des dames en chapeaux à larges fleurs poser gravement, de profil, au clair de la lune, pendant que l' « artiste », entouré d'une foule de curieux, travaillait à la lueur de deux méchantes lampes fumeuses.

Dans les villes d'eaux, on trouve quelques sculpteurs qui exercent le même métier. Ils montent sur les promenades, près des établissements thermaux, des petites baraques démontables dont le maigre mobilier se compose d'un lit replié dans un coin, d'un baquet à glaise et d'une ou deux selles. A leur devanture, ils exposent généralement, pour attirer le client, le buste du président de la République en exercice et le médaillon de quelques célébrités du jour. Leurs affaires sont presque toujours moins prospères que celles de leurs confrères dessinateurs, peut-être parce qu'une mauvaise sculpture est plus difficile à rendre acceptable qu'un mauvais dessin, peut-être aussi parce qu'elle coûte un peu plus cher.

VI

Ces dessinateurs et ces sculpteurs ambulants occupent le dernier degré de l'échelle artistique. Au-dessous d'eux, il n'y a plus que la foule des êtres sans profession, et, la plupart du temps, sans aveu, qui vivent de mendicité, d'expédients, de rapines et qui n'ont le droit de se réclamer d'aucune classe sociale. Quelques-uns, au moment de tomber dans ces bas fonds de la société, jettent un coup d'œil en arrière. L'image de leur vie perdue leur apparaît, le souvenir de leurs espoirs déçus les obsède, le remords de leurs fautes et de leur responsabilité les étreint, une dernière révolte les raidit ; ils préfèrent la mort à l'existence qui les attend au milieu des parias de la société, et ils se brûlent la cervelle, ou bien il font dans la Seine un plongeon qui les sauve d'eux-mêmes. L'heure suprême doit être plus douloureuse pour un artiste que pour tout autre. Ce qui domine en lui, c'est le sens de la vie matérielle, c'est l'amour de la ligne, de la forme, de la couleur, du soleil, de l'air; et la mort signifie pour lui l'adieu éternel à toutes ces merveilles qui l'ont réjoui, sans compter, le long de sa vie de misère. Plaignons l'artiste qui se tue plus que le penseur en détresse, plus que l'amoureux désespéré, plus que l'ouvrier sans ressources : presque toujours il a été plus malheureux.

PIERRE MARCEL.

L'ART DEVANT LE SOCIALISME

Le socialisme actuel, comme l'ont clairement démontré les récentes controverses de M. Jaurès et de M. Guesde, se révèle ennemi des éléments lyriques de la pensée. Il est doué, à un degré dont l'incroyable force fera son triomphe, d'unité logique dans la revendication, et d'un certain raisonnement dont la justesse coalise les masses. Mais il se montre pauvre dans son positivisme, presque dénué d'idées générales, peureux devant tout ce qui n'a pas une valeur immédiate d'application, hostile à l'idéalisme, et par-dessus tout timoré dans le domaine moral. Il est étrange de voir dans les revues socialistes combien les idées bourgeoises s'y révèlent puissantes, dès qu'il s'agit de morale, auprès d'idées intelligentes et audacieuses dans le domaine économique. Au moment où la classe bourgeoise, pressentant sa fin, aux trois quarts décomposée, renonce à ses opinions prudhommesques et commence à concevoir une vision plus intelligente et plus généreuse des mœurs, soit par corruption, soit par affinement, on dirait vraiment que le socialisme va prendre à tâche de ramasser cette vieille morale fripée et de s'en draper à nouveau. Sous prétexte d' « honnêteté », lorsqu'une feuille socialiste dénonce un abus ou un scandale de la classe possédante, elle le fait avec une pudibonderie, une étroitesse de vues, une banale vision qui rappellent l'ouvrier de 1848. De fougueux athées affichent naïvement une morale de catéchisme. Relativement à l'odieux illogisme de l'institution actuelle du mariage, par exemple, des bourgeois obtus se montrent couramment plus libéraux et plus novateurs que des socialistes. On dirait que ceux-ci n'ont jamais pensé à ces questions, et s'ils étaient brusquement investis du pouvoir absolu, ils créeraient un mouvement économique considérable, mais ils garderaient dans leur Etat nouveau une morale défraîchie et composite où l'essence même des sentiments de la classe détruite reparaîtrait ironiquement. C'est précisément parce que la bourgeoisie se sent disloquée, percée de toutes parts, à travers la cuirasse d'égoïsme qui fit sa force, par des idées générales que ses fils eux-mêmes lui imposent, qu'elle éprouve le sentiment suprême des organismes sociaux prêts à l'agonie : elle se byzantinise, c'est-à-dire qu'elle se pourrit, et en même temps entrevoit des pensées désintéressées, se raille elle-même, aime ceux qui la satirisent et cède à la joie spéciale de l'abolition des privilèges, à cette joie amère que durent éprouver les gentilshommes de la nuit du 4 août, et qui garde seule une saveur après la fadeur des abus prolongés.

*
* *

Mais le socialisme se refuse, aveuglé par les œillères de l'utilitarisme, à comprendre qu'une constitution nouvelle de la conscience est nécessaire dans une nouvelle conception économique. La littérature d'Ambigu qu'on lui sert vante les sentiments de la classe qu'il déteste, et lui en transmet tous les truismes. Le secret de l'opposition scandaleuse faite à un homme comme Jaurès, c'est l'incapacité de comprendre une âme aussi altière, qui souffre de sentir qu'un réveil de l'âme et de l'idéalité est indispensable. Il gravit, dans son parti, le calvaire de la médiocrité qui l'avait fait s'écarter avec mépris d'un monde bourgeois et parlementaire où son éloquence et son savoir lui promettaient l'autorité. Les artistes, les écrivains, les idéologues actuels sentent bien que le socialisme est nécessaire, et ils l'envisagent avec sympathie et compassion, parce qu'il apporte la justice des pauvres; mais ils ne peuvent l'envisager autrement que comme le prélude, imparfait et transitoire, d'un état social plus élevé. Ils ne peuvent guère l'aimer pour lui-même, car il leur est maussade. Il leur manifeste une défiance rebutante, une incompréhension bizarre de leur grande et réelle utilité. Il leur faut quelque courage pour continuer à collaborer à son œuvre dans leurs milieux, par le théâtre et le livre, et ils ne le font vraiment que pour obéir à un instinct supérieur, car ils travaillent contre leur intérêt, pour un parti qui les considèrera comme des bouches inutiles et des sacrifiés. S'il y a un désintéressement moral absolu, c'est bien celui des artistes et des écrivains plaidant courageusement la cause du socialisme. Il leur faut recevoir de fréquentes rebuffades et surmonter bien des répugnances intellectuelles. L'ingratitude du parti ne serait rien, parce qu'ils ne travaillent pas pour mériter ses remerciements, et l'artiste qui chercherait profit dans le socialisme ferait un piètre calcul. Mais il est pénible de ne pas se sentir compris, et l'écrivain éprouve une tristesse profonde lorsque, défendant le parti nouveau devant des bourgeois intelligents, il se voit objecter le vide moral, l'inaptitude aux idées générales, la banalité rétrograde des pensées du socialisme, sans pouvoir démentir. Quelle figure faire devant les résolutions bouffonnes de maint conseil municipal socialiste, devant l'esprit d'aigreur et de mesquinerie, le goût plat, le refus de tout ce qui n'est pas utilitaire, la myopie psychologique et les lieux communs qui inspirent les discours de tel ou tel leader? Vraiment il y a là une furieuse soif de médiocrité, de quoi décourager, de quoi créer une douloureuse contradiction dans une âme que l'altruisme exalte sans pourtant lui faire accepter le béotisme.

Evidemment ces réflexions seraient injustes, si l'on n'exceptait une minorité de socialistes qui prennent à cœur de réparer l'indifférence des gens de leur parti à l'égard des artistes ou, plus généralement, des individus cultivés et clairvoyants. Ceux-là conçoivent le socialisme comme un élargissement raisonné des vues morales et économiques de l'humanité, et dès qu'une idée généreuse paraît au jour, ils la jugent intégrante à leur cause et s'y considèrent acquis de droit. Mais précisément ceux-là font les réflexions que j'énonçais, et paient de leur personne pour enlever au socialisme son fâcheux renom de ladrerie intellectuelle. Les Jaurès, les Fournière, les Pierre Baudin, les Deherme, les Grave se dressent comme de nobles et intelligentes figures idéologiques, et souffrent secrètement de ne pouvoir racheter le « parti des ventres » de son décourageant sobriquet. A l'honneur des foules, ils comprennent qu'on ne les conduit point uniquement par là. Mais ils ont à lutter contre une vaste inertie, et les chefs se montrent parfois beaucoup plus timides que les nouveaux venus. On dirait qu'ils attendent du peuple bien moins d'intellectualité qu'il n'en prouve, et on a souvent l'impression qu'ils ne savent guère mieux que les bourgeois tout ce qu'on pourrait faire avec la masse. Les artistes, avec leur tact et leur méthode intuitive, le sentent plus qu'eux. Mais le positivisme, l'athéisme et le faux esprit scientifique du marxisme ont tellement inspiré aux sociologues populaires la crainte et l'aversion de toute hypothèse spiritualiste, de toute spontanéité, qu'ils s'emmaillent obstinément dans leurs réseaux de petites propositions pratiques, et ont pour l'idéologue la même haine que les pires despotes. L'esprit sectaire les aveugle.

*
* *

Il est donc à craindre que le progrès du socialisme ne crée entre les artistes et lui un fossé impossible à combler. Certes, cela est inique, certes, une courageuse minorité des socialistes en juge ainsi, certes, les artistes s'ingénient à faire leurs offres de conciliation. Les Paul Adam, les Descaves, les Geffroy, dans la génération aînée, font des efforts continuels ; Eugène Carrière et Auguste Rodin cherchent au cœur même du plus grand art le secret d'une émotion populaire. Gustave Charpentier, fougueusement, la transporte dans l'art symphonique ; on voit de très jeunes gens, les Marc Lafargue, les Louis Lumet, secondant l'initiative de Deherme, de Grave, comme eux sans ressources et malgré la mauvaise volonté des feuilles publiques, multiplier les tentatives dramatiques, les conférences, les éditions à bon marché. Aux Salons, des artistes et des critiques s'efforcent de tendre la main aux artisans industriels et décoratifs. Mais rien de

tout cela ne convainc le gros du parti, et partout l'art semble résolument éliminé par l'utilitarisme. Chaque jour on apprend quelque vandalisme causé par la conception étroite des socialisants, et on est sincèrement désolé de constater que partout où le socialisme arrive, l'art est malmené. C'est un fait indéniable, que la bourgeoisie a commencé l'enlaidissement des villes, et que le socialisme le continue, presque selon les mêmes instincts de détestation vague contre un aspect de l'humanité pensante qu'ils considèrent comme inutile et pervers. L'art a beau se débattre. s'élargir, gagner les objets usuels, faire preuve de générosité, répudier le dilettantisme et cesser d'être le régal des riches égoïstes pour s'offrir à la foule, il est envisagé comme une source de corruption et en tous cas comme une superfluité.

On est donc en droit de se demander si l'art disparaîtra devant la poussée sociale. La fraction des artistes résolus à l'aristocratisme de goûts et à la forme rare ne doute déjà plus de son prochain exil. Elle forme une petite société analogue à celle des émigrés de la Révolution. Elle hait le socialisme et se cherche déjà un Coblentz plus lointain, hors de l'Europe socialisée. Mais la fraction des conciliateurs, révoltée par l'injustice et le gaspillage intellectuel et moral d'une telle mésintelligence, s'acharne à agiter dans la mêlée un drapeau blanc. Elle tente un effort suprême, elle essaie d'intéresser la foule pauvre au seul idéal qui lui reste et qu'on lui nie. Ce ralliement dernier, elle le cherche dans la transformation partielle des arts.

Et, en effet, l'art ne peut pas mourir, et rien ne le tuera. L'utilitarisme le raréfie, le raffine dans quelques êtres, mais ne le supprime pas. L'Amérique utilitaire montre en Poe, en Whistler, en Whitman, en Emerson des génies quintessenciés, qui condensent des générations d'artistes moindres qu'eût peut être permises un corps d'idées plus libérales.

Mais l'art de spécialisation, l'art jalousement formel, clos, mystérieux, confronté à soi, l'art des tours d'ivoire irrite la foule sociale et s'en fait haïr autant qu'il la méprise, et le choc est inévitable. C'est donc d'une transformation que sortira la conciliation, et pour que cette transformation de l'art ne soit pas une déchéance, il faut que les plus grands artistes et les critiques les plus intelligents, les Carrière, les Rodin, les Geffroy, les Roger Marx l'organisent. Si rien n'est plus absolu, plus volontaire, plus héroïque que l'art, rien non plus n'est plus souple, plus maniable, plus subtil, et sa force d'immortalité le sauvera de tout. Cette loi secrète, nous commençons à en voir les applications devant la maussade négligence des hommes de parti qui s'obstinent à faire du socialisme la levée en masse des sentiments médiocres.

*
* *

L'architecture est la plus atteinte. L'hygiène tend à s'y substituer uniquement dans la disposition des demeures, et le « casernisme » moderne épouvante. L'exclusion de toute religiosité bannit le luxe et le mystère dont le passé nous légua de si sublimes incarnations architecturales, et le poème de la pierre est fini. Mais déjà le fer, par les recherches de la géométrie, essaie de rejoindre l'harmonie sur un plan nouveau, et de recréer l'élan des temples. Il balbutie encore, il ne s'applique qu'à des barbaries babyloniennes, mais peut-être, au jet des arceaux, aux légèretés des coupoles, aux hardiesses inouïes des travées, de neuves beautés pourront-elles vivre un jour. Nous en avons déjà des presciences, et dans le domaine plus humble des maisons d'habitation, on tente tous les jours de donner au confort et à l'aération une satisfaction sous une forme moins hideuse. Cependant les vieux murs saturés de rêves et de souvenirs tombent sous la pioche, et rien ne les remplace avec beauté. Il est trop facile de prévoir que l'envahissemeut des cités ouvrières complètera l'œuvre de laideur commencée par les usines et les maisons de rapport des patrons, pour donner aux villes un aspect correct, ennuyeux et plat, que seule rehaussera un peu la profusion des squares et des plantations. Les intérieurs seront, en tous cas, infiniment moins laids que les façades.

Mais précisément le moyen terme de la question sera la renaissance de l'art industriel. C'est avec une joie profonde que nous voyons les artistes tendre la main aux ouvriers d'art, ne plus songer uniquement à décorer les maisons riches, mais s'appliquer à donner aux pauvres des objets jolis et purs de forme pour le même prix, réalisant ainsi l'idéal social que toute division de l'art comporte sans même s'en préoccuper. Tôt ou tard — et tout fait penser que ce sera bientôt — les ouvriers d'art seront librement admis aux salons avec les mêmes droits que certains artistes qui sortent d'ailleurs du peuple. Toute démarcation sera supprimée, et avec la fin du sot mépris des artistes « de caste » pour les artistes « d'application » tombera une injustice et se lèvera une espérance. L'ouvrier d'art, longtemps perverti et entravé dans ses velléités d'indépendance par les bronziers, les imprimeurs, les faïenciers, les orfèvres, qui lui imposaient la servile mise en œuvre de laids modèles faussement artistiques, entre de jour en jour en relations plus directes avec les créateurs de formes neuves, et il gagne en élévation morale : pour prendre au hasard des exemples, il est bien évident que les ouvriers qui travaillent avec Rodin, ou ceux qui aident Alexandre Charpentier

à mouler un relief ou à fondre un étain, ou les obscurs lithographes que Chéret ou Carrière ont été trouver dans les fonds de cours de faubourg pour tirer leurs belles épreuves, ou encore, en musique, les manœuvres que l'admirable Charles Bordes va découvrir dans des concours d'orphéon de province pour en faire en deux ans des chanteurs de concert ayant compris l'âme de Bach ou de Carissimi, il est certain que ces fils du peuple, au jour du « chambardement » sauront expliquer aux socialistes la valeur morale de leurs maîtres et les rapports de l'artiste avec la foule. Ils auront appris le respect et la conviction, et pourront les enseigner aux leaders qui s'écrieraient, une fois de plus ; « Que peuvent nous faire des objets d'art et leurs inutiles auteurs? » Toute une génération se lèvera pour leur dire que leurs idées sont caduques et que leur rancune doit s'adresser ailleurs. Des corporations entières ont été récemment mises en rapports avec les artistes, qu'elles ignoraient, et la brisure de l'esprit de caste a créé des fraternités; on l'a bien vu par exemple lors des derniers incidents où le contact était continuel ; et la diffusion extrême de l'illustration originale à bon marché, due aux dessinateurs du Chat Noir et à tous ceux qui suivirent, a transformé toute la classe des clicheurs, lithographes en couleurs, graveurs sur bois, etc. L'art industriel affermit davantage un plan d'entente logique, sur lequel le glissement de la société d'hier à celle de demain pourra se faire doucement et sans compromettre l'élan de cette partie de l'intellectualité moderne. D'ailleurs, le moment est plus proche qu'on ne pense où nous vivrons en plein collectivisme alors que les gazettes et la moitié de la Chambre continueront à le nier.

*
* *

La peinture, les lettres, la musique, privées de ces rapports directs manuels et techniques, de cette collaboration, semblent plus compromises par la terrible argumentation des utilitaires. Mais l'art a des ressources infinies. Il porte en lui une lumière de vérité, le socialisme en porte une autre, et la mesquinerie de raisonnements inspirés par le plus creux désir d'utilité partout immédiate ne fera pas une collision de ce qui peut être une admirable coexistence. Nous ne serons pas impunément soumis aux limitations arbitraires d'une sociologie d'ordre inférieur, et l'étonnante vitalité de l'art semble avertie par de merveilleuses presciences. Depuis le temps qu'une minorité infime le soutient dans les nations et l'élève au-dessus du flot de l'égoïsme, de l'instinct brutal, de la jouissance, de l'avidité et de la force, ce n'est que grâce à d'inouïes ressources secrètes de tact et

de finesse que l'art, remords des consciences vendues, énigme des consciences ignorantes, préoccupation altruiste blessant l'étroite vanité des majorités, a pu ne pas s'engloutir. Nul phénomène intellectuel ne suit avec plus de fidélité les fluctuations de la race; c'est par excellence le flotteur, le loch de ces terribles houles de fond, de ces dépressions sous-marines si perfides dans l'océan sociologique.

La peinture donne de ces intuitions curieuses de l'art une démonstration nouvelle. Elle paraissait avoir renoncé à la fresque, s'être bornée au tableau mieux seyant aux intérieurs restreints d'une époque qui ne bâtit plus de cathédrales et de palais, et elle s'était aristocratisée, réduite dans son idéal comme dans son cadre. Elle semblait avoir atteint les dernières limites du raffinement technique, de la difficulté restée mystérieuse au public, avec l'impressionnisme, et voici que tout à coup, de ce sursaut splendide de l'art français, naît la promesse d'un art décoratif nouveau. Des critiques obstinément épris de classicisme n'hésitent pas à écrire que la technique de Claude Monet serait merveilleuse pour une renaissance de la grande peinture murale; et au moment où l'on pensait que Puvis de Chavannes avait clos le cycle de cet art, voici que Henri Martin se chargeait de le rouvrir, que Besnard, par un coup de génie, appliquait la peinture à l'expression des conceptions scientifiques et créait la décoration de l'amphithéâtre de chimie à la Sorbonne, puis modernisait le rêve catholique et le généralisait vers le tolstoïsme en glorifiant la religion de la souffrance humaine dans la décoration de l'église de Berck. Carrière donnait une admirable série d'effigies du peuple, et levait la poésie des pauvres toute entière dans la grande femme en deuil de l'affiche de l'*Aurore*, qui imposa sur les murs de Paris sa sévère et poignante beauté. Les mairies s'ornent de peintures claires où l'histoire du travail montre au peuple sa propre image épurée par la vision pensive des intellectuels. A l'école même des images d'art simple, disant les légendes, l'histoire, les fables, commencent de revêtir les murs par l'initiative de Roger Marx s'adressant à Rivière, à Steinlen, à Willette, et Chéret, fastueusement, sous le plus simple prétexte de diffusion industrielle, colore et réjouit la vue pour les riches et les pauvres, pendant que le crayon d'Hermann Paul et de Forain stigmatise la bourgeoisie, et que celui de Steinlen et d'autres encore vient en aide aux révoltés et aux rêveurs de la révolution. La peinture devient, par l'illustration et la feuille volante d'une part, et de l'autre par la grande décoration murale, l'historiographe de la foule qui travaille et qui espère. Ainsi glisse-t-elle l'indéracinable sentiment de l'éternel, la question morale, dans l'utilitarisme, tandis que la peinture de chevalet reste aux délicats de la classe riche et ne parvient aux humbles que par de mau-

vaises reproductions. Encore serait-il facile qu'un Etat républicain organisât à peu de frais les moyens de combler cette lacune pour certaines œuvres d'un caractère général. Quant à la sculpture, son rôle décoratif est simple. Elle peuple nos squares d'effigies ouvrières qui peuvent toucher à la plus grande beauté quand un Constantin Meunier les érige, et elle peut, par les arts adjacents, la poterie, la faïence, appliquées en frises ornementales, compléter les décorations murales de lieux ouverts à la foule socialisée.

*
* *

La musique, avant tous les autres arts, aura son rôle prépondérant. Son avenir est infiniment noble, sa mission est éclatante. Elle contient en effet en germe l'idée de la socialisation. Elle est l'art démocratique désigné. Elle groupe dans l'orchestre un peuple d'élite ; son expression n'est pas individuelle, mais devient de plus en plus générale.

Son langage est international, et donne la formule même de l'internationalisme spiritualiste. La symphonie est la messe et la communion de l'avenir, et même en supposant que le régime socialiste créerait chez les foules la dégénérescence, la bassesse, le triomphe ignoble de l'instinct et de la brutalité, comme le prétendent les pires ennemis du socialisme, quand les masses auraient vendu les collections d'art, jeté les livres et haussé les épaules devant les statues, elles seraient encore émues longtemps avant l'abêtissement final par l'intensité nerveuse de l'orchestre. La musique, après les cathédrales, signifie les symboles de la conscience divinisée ; après la notion de patrie, elle signifie l'héroïsme de la créature armée contre la mort ; elle va régner avec une puissance incroyable. Elle est entrée dans le monde depuis deux cent cinquante ans avec une foudroyante allure, et ses progrès sont immenses. Dès maintenant elle est le halètement de la conscience des races, coalise les rêves anonymes, excite les nerfs et calme les pensées inquiètes ; dès maintenant elle s'impose à la foule ouvrière de l'Europe dans les squares, aux concerts dominicaux, et elle seule a encore le pouvoir de courber les fronts et d'ordonner le silence unanime comme le fit jadis l'élévation mystique. Elle est la transformation des sacrements, le dialecte des sages et la leçon des ignorants. Elle est le langage du métaphysicien et la prière informulable de la plus humble fille qui souffre ; et, n'ayant pas besoin des mots, elle échappe à l'erreur et ne crée ni la dissension ni la haine. Déjà on ne peut plus s'en passer, l'éducation orchestrale progresse plus vite que celle de tous les autres arts, et dans toute œuvre musicale toute âme trouve sa part. D'ici peu, la lecture de la musique sera exigée de tout être un peu instruit aussi naturellement que celle des livres, et son

enseignement sera obligatoire. D'ici peu l'orchestre sera une nécessité. Déjà l'ouvrier l'exige le dimanche, et une foule privée de musique (et j'entends même que les marchands de chansons ineptes continuent à prospérer au milieu d'elle) ressentirait un malaise étrange. C'est la musique qui conservera le plus sûrement au monde l'élément du spiritualisme sans lequel aucune société humaine ne peut être viable, et qui rachètera des ignominies de l'abus la légitimité du bien-être universel.

*
* *

Quant aux lettres, elles cherchent obscurément en ce moment à ressaisir une hégémonie qu'elles ont compromise. Le roman s'ouvre à l'expression de la conscience. Les Rosny, Paul Adam, Léon Daudet créent des êtres profondément humains, accessibles à une moralité neuve, ou décrivent des aspects sociaux de l'avenir. Paul Adam cerne de près l'expression globale des foules futures. Les Rosny et Léon Daudet font vivre des créatures selon une vision logiquement passionnée de la psychologie, et ils pénètrent dans le monde dont Zola n'avait dressé que le décor. A leur suite vient s'affirmer une génération d'écrivains qui reviendra à la vie, après l'art pour l'art, avec une forme de beauté, usant des ressources d'expression récemment acquises, et y reviendra sagement, profondément, trouvant dans l'altruisme une base nouvelle, après les chefs-d'œuvre créés par l'égotisme supérieur, pour inventer d'autres chefs-d'œuvre.

Et la littérature sociale grandit, elle envahit les journaux, elle force les plus obstinés manieurs d'argent et d'affaires à insérer des déclarations de générosité qu'on n'eût jamais lues il y a dix ans. Une évolution analogue se produira dans la poésie destinée au peuple. Elle est actuellement livrée aux plus viles compromissions, à des âmes inférieures qui la font languir dans la bêtise; mais de toutes parts, dans la jeunesse, des poètes de vingt ans s'accordent à quitter les tours d'ivoire pour se retremper au contact des sentiments généraux, pour rénover les dialectes, chanter la vie et la nature, restituer les rythmes de la poésie populaire méprisés par l'académisme, et s'ouvrir au peuple. Le théâtre que Maurice Pottecher, avec un dévouement si noble, a créé à Bussang en donnant à la France son Oberammergau, en est une preuve. Les programmes d'Antoine en sont d'autres preuves, admirables. Grâce à lui, à ce pseudo-naturaliste qui n'a jamais cessé d'élargir, prudemment, mais sûrement, son programme et ses visées, nous avons vu les hautes et pures œuvres de François de Curel, et la *Clairière*, et d'autres choses qui ont aidé à l'œuvre de libération morale et de revendication que l'*Œuvre*, en jouant Ibsen,

avait commencée péniblement sous les lazzis. Les intellectuels ont brisé eux-mêmes les barrières entre le peuple et eux. Ils ont fait mieux que le premier pas, ils ont été droit à la foule souffrante. Le mérite moral de Jaurès a été de le comprendre et de vouloir soulever tout le socialisme, mains tendues, à leur rencontre, alors que les leaders du parti demeuraient indifférents, ou maussades, ou défiants, obstinés dans leurs calculs d'utilité immédiate, profitant à l'occasion de ces avances de beaux joueurs, mais revenant toujours à leurs petits desseins.

***

L'art sera donc assez richement intelligent pour transformer ses modes d'expression si simplement, que jamais il n'apparaisse inutile. Il prépare contre le socialisme étroit la plus noblement adroite des oppositions : il lui aura rendu d'avance tellement de services, qu'au jour du sursaut brutal, de l'objection médiocre, il sera devenu une force constitutive de l'Etat nouveau. Pendant que les organisateurs illettrés du « parti des ventres » prêcheront encore que l'art est un jeu de dandys, une satisfaction de riches, un luxe superflu, il aura construit de telles œuvres et formé une telle élite d'ouvriers d'art intelligents et libres d'esprit, que cette élite forcera les organisateurs au respect et à la prudence. C'est ce que les bourgeois actuels ne veulent pas plus comprendre que les chefs qui l'effraient, et il est probable que M. Guesde ou M. Vaillant ne voient pas plus clairement cette évolution que le plus têtu des rentiers. Il n'y a à compter ni sur les uns ni sur les autres pour apprécier une endosmose morale qui s'accomplit chaque jour, et ils se disputeront bientôt sur des idées toutes faites qui ne correspondront plus à rien. Le principe immuable de la minorité dirigeante est en train de se préparer dans l'état socialiste une nouvelle et prestigieuse confirmation. Et ce qui est admirable, c'est cette éclosion, cette conciliation mystérieuse du peuple et de ceux qui pensent et aiment, au-dessus des théoriciens de tous ordres, cette récréation de l'amour au-dessus des haines qui s'apprêtent, cette beauté se transformant en charité instinctive, cette union des condensateurs de pensée et des pauvres d'esprit s'accomplissant malgré tous les sournois obstacles que la bourgeoisie, puis le socialisme pratique, avaient essayé de mettre entre les deux forces sociales, pour constituer, de l'intermédiaire même entre ces forces, la raison d'être de leur égoïste direction, de leur régence arrogante, de leur ambition politique.

CAMILLE MAUCLAIR.

VITTORIA COLONNA

(*D'après ses derniers historiens*) (1).

Veuve du plus grand capitaine et amie du plus grand artiste que l'Italie ait comptés au XVIe siècle, auteur de poésies admirées par ses contemporains non moins que par la postérité, Vittoria Colonna se présente à nous le front ceint d'une triple auréole : l'infortune, la noblesse du caractère et la gloire littéraire. Cette femme remarquable personnifie à merveille un curieux tournant de l'âme italienne ; c'en est fait désormais de toute fougue et de toute liberté; c'en est fait de cette joie de vivre, qui avaient signalé l'âge d'or de la Renaissance. Sur le trône du brillant Léon X, en qui s'incarnaient les plus hautes jouissances intellectuelles, se préparent à monter des souverains pontifes austères et inexorables, Paul IV, Pie V. A la Réforme, qui devait si profondément troubler notre héroïne, l'Eglise ne tardera pas à opposer le Concile de Trente; pour de longs siècles, la paix sera ramenée dans la conscience des Italiens, mais une paix qui ressemblait à de la résignation, parfois à de la lassitude.

Vittoria se rattachait aux plus nobles familles de l'Italie par son père Fabrice Colonna, capitaine célèbre, grand connétable du royaume de Naples, et l'un des interlocuteurs mis en scène par Machiavel dans ses *Discours sur les Décades de Tite-Live*. Quant à sa mère, c'était la propre sœur du duc d'Urbin.

Née, affirme-t-on, en 1490 (plus vraisemblablement, d'après de récentes recherches, en 1494), la jeune princesse n'avait pas encore atteint vingt ans lorsqu'elle épousa, en 1509, Fernand d'Avalos, marquis de Pescaire, auquel elle était fiancée depuis sa plus tendre enfance. A partir de ce moment elle partagea ses loisirs entre Naples, devenue une simple préfecture espagnole, et l'île enchanteresse d'Ischia, dont son mari était gouverneur. Sa société habituelle se composait de son frère, Ascagne Colonna, et de sa belle-sœur, Jeanne d'Aragon, la beauté fameuse, immortalisée par le pinceau de Raphaël, non moins que par des centaines de sonnets. Un neveu de son mari, un jeune orphelin, don Alphonse d'Avalos, lui tenait lieu de fils : elle finit par concentrer sur lui la tendresse dont son cœur débordait. C'était un adolescent entêté

(1) Notre étude s'appuie principalement sur les documents publiés par Alfred de Reumont (*Vittoria Colonna*), MM. Ferrerio et Müller (*Vittoria Colonna. Carteggio*) et M. Rodocanachi (*Vittoria Colonna et la Réforme en Italie*).

et d'une grande turbulence, tour à tour porté aux exercices les plus violents ou raffiné comme une petite maîtresse. Sa mère adoptive, si austère dans sa mise, si dure pour elle-même, favorisait ce dernier penchant. Lorsqu'en 1521, don Alphonse partit pour la guerre, elle lui offrit une tente, dont elle avait de sa main brodé les parois en soie pourpre, parsemée de dattes d'or. Pour devise, ces mots empruntés à l'histoire de l'empereur Vespasien : « Jamais il n'était aussi actif que lorsqu'il se livrait au repos. » De fait, don Alphonse ne tarda pas à se distinguer aux côtés de son oncle don Fernand; ses exploits lui valurent, tout jeune encore, l'honneur d'être nommé par Charles-Quint gouverneur du Milanais.

Les ressources intellectuelles de la cour de Naples, si brillante pendant le règne d'un Alphonse V ou d'un Ferdinand Ier, n'étaient pas, pour lors, des plus variées. Seul, un poète, célèbre au loin, Sannazar, le chantre de l'*Arcadie*, le rénovateur de la poésie pastorale, y représentait, avec éclat, l'élément littéraire. Vittoria ne pouvait manquer de se lier avec cet homme également distingué par le talent et le caractère ; après sa mort, elle consacra à sa mémoire un de ses plus éloquents sonnets. Plus tard, elle reçut de loin en loin, soit à Ischia, soit à Naples, la visite de quelque écrivain de passage : tel l'historien Paul Jove, tel le poète Bernardo Tasso, le père du chantre de la *Jérusalem délivrée*.

Mais ce fut surtout à Rome, où elle résida entre 1515 et 1520, que la future Sapho de l'Italie connut et cultiva les amitiés littéraires les plus précieuses : Vida, l'auteur de la *Christiade*, Bembo et Sadolet, secrétaires des brefs apostoliques, et par la suite cardinaux, mais plus connus encore comme humanistes; puis l'Arioste, l'auteur du *Roland furieux*, Balthazar Castiglione, l'auteur du *Courtisan*, et tant d'autres. L'Arioste lui paya un tribut d'admiration dans des strophes aussi pleines que vibrantes : « J'en choisirai une seule », chanta-t-il, « et je la choisirai si supérieure à l'envie qu'aucune autre ne pourra me prendre en mal si je passe les autres sous silence, et si je ne loue qu'elle. Cette femme unique ne s'est pas seulement rendue immortelle par son style dont la douceur est sans égale; elle sait aussi, quel que soit celui dont elle parle ou sur qui elle écrit, le tirer du tombeau et le faire vivre éternellement. »

Vittoria venait à peine d'échanger l'anneau nuptial avec don Fernand d'Avalos, que déjà elle s'essayait dans la poésie : en 1512, au lendemain de la bataille de Ravenne, au cours de laquelle son époux avait été fait prisonnier, elle lui adressa une épître pour le consoler de sa captivité. Don Fernand, à son tour, s'il faut en croire Paul Jove, dont le témoignage a été accueilli par Brantôme, s'escrimait avec la Muse. Pendant sa captivité, il composa un dialogue sur l'amour : il ne pouvait raisonnablement le dédier à une autre que la compagne de sa vie. Mais laissons la

parole à Brantôme : « J'ay leu dans un petit livre espaignol que Victoria Columna, fille de ce grand Fabrice Columne, et femme à ce grand marquis de Pescayre, le nomper de son temps, après qu'ell'eust perdu son mary, Dieu scait quel, entra en tel désespoir de douleur, qu'il fut impossible de luy donner ne innover aucune consolation; et quand on luy en vouloit à sa douleur aplicquer quelcune ou vieille ou nouvelle, elle leur disoit : « Et « sur quoy me voulez-vous consoller? sur mon mary mort? Vous « vous trompez : il n'est pas mort ; il est encor vivant et tout grouil- « lant dans mon âme. Je le sens, tous les jours et toutes les « nuictz, revivre, remuer et renaistre en moy ».

La mémorable année 1525, si grosse de conséquences et pour l'Italie, et pour la France, et pour l'Espagne, correspond tout ensemble, en ce qui touche Vittoria Colonna, aux plus intenses jouissances de vanité et au paroxysme de la douleur. Est-il besoin de rappeler de quelle gloire don Fernand se couvrit à la bataille de Pavie? Un instant, lors de la conjuration de Moroni, il fut arbitre des destinées de la Péninsule, mais, avant que l'année fût révolue, il succomba, âgé à peine de trente-six ans, aux blessures reçues à Pavie. Vittoria, arrivée trop tard pour lui fermer les yeux, se retira, brisée, au couvent romain de « San Silvestro in capite ». Mais elle ne devait pas y trouver le repos. Ses parents, les Colonna, profitant de la défaite des Français, ne tardèrent pas à entrer en campagne contre le Pape Clément VII et furent les principaux facteurs de l'horrible sac de Rome (1527). Vittoria eut du moins la consolation, pendant cette catastrophe, de recueillir quelques-unes des trop nombreuses victimes. Aussi bien, toutes les fois qu'elle échappait aux néfastes influences de sa famille, sa générosité naturelle reprenait le dessus. Nous en avons pour preuve son intervention en faveur du célèbre conspirateur Philippe Strozzi, tombé entre les mains de son ennemi le duc Cosme de Médicis, le nouveau dictateur de Florence. La lettre qu'elle écrivit à Cosme était des plus pressantes, des plus touchantes, mais celui-ci se montra inflexible et Strozzi n'échappa au supplice que par le suicide.

La douleur, cette grande inspiratrice, fit de Vittoria Colonna la Sapho italienne. Avant la mort de son époux, elle ne s'était essayée qu'accidentellement dans la poésie ; à la suite de son deuil, elle commença la longue série de sonnets, où, tout en exaltant les vertus de l'inoubliable défunt, elle donnait un libre cours à son désespoir. De même que Pétrarque, qui, à deux cents ans de distance, eut le privilège de façonner à son image toute la poésie lyrique du XVIe siècle (1), Vittoria fouillait sans relâche dans son

(1) Vittoria n'hésite pas à mettre à contribution le vocabulaire spécial de Pétrarque, ce vocabulaire qui tirait sa raison d'être du milieu tout particulier dans lequel vivaient le poète et Laure. Les sites ou les fleuves du Comtat-Venaissin, Vaucluse et la Sorgue, deviennent sous la plume de Vittoria comme

cœur; toutefois, plus exclusive que le chantre de Laure, chez qui les élans d'amour alternaient avec la douleur, elle ne trouve de place que pour les regrets.

Aux élégies font pendant les poésies religieuses ou morales : des évocations de la Bible (sonnets XCVI. XCVII sur le déluge) ou des Evangiles (l'Incrédulité de saint Thomas, sonnet C). Alors même qu'elle aborde des sujets en apparence profanes, la poétesse ne sacrifie jamais les droits de la dévotion. A un alchimiste, elle reproche de courir après la pierre philosophale, tandis que le Christ lui offre la seule pierre qui puisse changer le plomb de notre erreur en un or éternel (sonnet CCVII). A Michel-Ange, elle rappelle, qu'au lieu de se glorifier de son talent, il doit remercier la Providence qui l'a si richement doué.

Vittoria détournait-elle ses regards — elle ne le fait que de loin en loin — de son for intérieur pour les fixer sur les convulsions au milieu desquelles se débattait sa patrie, rarement elle résistait à la tentation d'établir un rapprochement entre ses propres affections et les affaires publiques. Si l'étendard de France se relève en Italie, c'est parce que la mort de Fernand d'Avalos lui a permis de prendre sa revanche (sonnet III) ; si elle rappelle au Pape Paul III qu'il est un pasteur de peuples, si elle fait appel à sa sagesse et à sa sainteté, c'est pour le fléchir en faveur de ses parents, les Colonna, alors en guerre avec le Saint-Siège.

Dans cet œuvre poétique si vaste (les sonnets forment un total de 330 à 350 compositions ; Vittoria a en outre laissé une « canzone », une épître rimée, un « capitolo », sur le Triomphe du Christ), la langue n'offre pas toujours une limpidité parfaite ; plus d'une fois elle est rocailleuse. D'ordinaire néanmoins elle apparaît sonore et vibrante. Des traits énergiques, des images hardies en même temps que savoureuses, je ne sais quelle conviction et quelle force de volonté immanente, sans cesse la soutiennent et l'animent. A se concentrer ainsi dans le sonnet, forme concrète s'il en fût, le sentiment et l'idée acquièrent une rare intensité. Toutefois l'uniformité des thèmes engendrait fatalement la monotonie dans les expressions; le vocabulaire même s'en ressent : ce ne sont que comparaisons entre son époux et le soleil (*Il mio bel sole*) : la même image revient peut-être trente ou quarante fois.

En un siècle d'imitations, tel que la Renaissance, Vittoria ne pouvait manquer de faire montre de ses connaissances classiques. Mais sachons-lui gré de sa discrétion : elle n'en use que pour donner plus de relief et de variété à ses peintures. Ainsi elle nous fait voir le mont d'Ischia, sous lequel repose le géant Tiphon,

une partie du territoire de l'Italie (Sonnet LXI). Une foule d'expressions rappellent le début de l'admirable canzone adressé à Cola di Rienzo (*Spirto gentil*). Tels : *Quel chiaro spirto, divino spirto, spirto felice*, etc. (Sonnets XCIX, CLVI, CCIII).

s'enorgueillissant de la gloire du marquis de Pescaire, comme Atlas s'enorgueillit de porter le monde (sonnet C). Ainsi, elle envie le sort de Julie, femme de Pompée, qui en recevant la nouvelle (fausse) de la mort de son époux, expira de douleur (sonnet CVIII).

A travers les réminiscences et les formules consacrées, percent plus d'une fois une sensibilité et une mélancolie toutes modernes. Le sonnet (ou plutôt l'élégie), où elle montre le soleil moins éclatant, les étoiles plus pâles, les arbres sans feuilles, les champs sans fleurs, les eaux sans transparence, la brise sans fraîcheur, depuis que son époux a disparu, n'annonce-t-il pas l'éloquente plainte de Lamartine :

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Parvient-elle — trop rarement — à s'affranchir du joug des souvenirs personnels et à mettre les battements de son cœur à l'unisson de ceux de son peuple, comme son langage devient éloquent ! Ici, en des vers dignes de Pétrarque, elle célèbre le lion de Saint-Marc, une patte étendue sur l'Océan, l'autre sur la terre ferme, maintenant, seul en Italie « l'antique liberté et le juste empire » ; ailleurs, elle rend au grand poète napolitain Sannazar un hommage ému (sonnet LXXXV).

On jugera de la valeur de ces pièces par l'interprétation métrique que ma savante amie, Mme la baronne d'Uxkull-Tallenay, a bien voulu entreprendre à mon intention.

O Bembo ; ton grand nom enivre de fierté
Le lion tout-puissant qui pose au loin sur l'onde
Une patte d'airain et seul, dans notre monde,
De l'autre a maintenu l'antique liberté.

En étoilant ton front pour la postérité
Le ciel à ta jeunesse a joint l'esprit qui sonde,
Afin qu'en l'âge mûr ta sagesse profonde
Brillât comme un flambeau dans notre obscurité.

Comme la Sorgue d'or en son lit d'émeraude
Le Métaure onduleux qui circule et qui rôde
Roule son flot laiteux sous les frêles mûriers.

Et toi qu'un tel labeur, ô femme, immortalise,
Ton âme exaltera la gloire bien acquise
Dont le temps va tisser les éternels lauriers !

(Sonnet LXI).

Le ciel, o mon soleil, te combla de vertus ;
Ton âme rayonnait en ton noble visage,
Et ta parole fut comme un divin message
Dont les échos, hélas ! pour jamais se sont tus.

Mille désirs ardents de gloire revêtus
Naquirent en mon âme à ta parole sage,
Car tu fis resplendir comme un astre au passage
Ton flambeau d'amour pur, sur mes sens abattus.

Ce flambeau lumineux que ton amour fit naître
Eleva ma pensée au niveau de ton être
Et traversant mon cœur de mille rayons d'or,

Comme un glaive laissant une empreinte certaine,
Me fit l'esprit si fier et l'âme si hautaine
Que seul un penser vil peut l'offenser encor!

(Sonnet LVI).

La correspondance de Vittoria, représentée aujourd'hui par plus de cent cinquante lettres, nous initie à ses relations avec les poètes, les humanistes, aussi bien qu'avec les prélats ou les têtes couronnées : le pape, l'empereur, la reine de Navarre. Nous la voyons tour à tour discuter des problèmes de philosophie transcendante ou s'occuper d'affaires terre à terre. Très minutieuse pour les questions d'intérêt, elle ne cesse de réclamer au marquis de Mantoue le paiement des 4.000 ducats qu'il lui doit (1523), de même qu'elle insiste auprès du pape Clément VII pour qu'il la nomme vice-gouvernante de Bénévent, au lieu et place de son mari.

L'Italie intellectuelle tout entière prit à tâche, pendant les années qui suivirent la mort de don Fernand, d'adoucir la douleur de sa veuve. Pourquoi faut-il qu'un incident pénible fît diversion à tant de marques de sympathie, de vénération, et brouillât Vittoria avec un de ses plus chers amis, le comte Balthazar Castiglione? De tout temps, celui-ci avait témoigné à la marquise la plus vive admiration. Après le sac de Rome encore, il lui avait adressé cette lettre si touchante (25 août 1527) : « Dans ces derniers temps, je n'ai pas osé écrire à Votre Seigneurie afin de ne pas rappeler ce que je ne pouvais dire et ce que Votre Seigneurie ne pouvait entendre sans une douleur extrême. Aujourd'hui que les malheurs qui ont fondu sur nous sont si grands que, pareils au déluge universel, ils ont rendu égaux les malheurs d'un chacun, il semble qu'il soit permis, et peut-être commandé à tous d'oublier le passé, et d'ouvrir les yeux, ou du moins, autant que le permet la faiblesse de la nature humaine, de sortir de notre ignorance, de reconnaître que nous ne savons rien, et que le plus souvent ce qui nous paraît vrai est faux et que par contre ce qui nous paraît faux est vrai. »

Voici que moins d'une année après, dans la préface de son *Courtisan* (1528), Castiglione se répand en doléances contre son ancienne amie et prend le public pour confident de ses griefs. Que s'était-il passé et comment expliquer une rupture si reten-

tissante? Ecoutons le réquisitoire dressé par le trop susceptible auteur: « Me trouvant en Espagne, dit-il, je fus informé par des amis d'Italie que la marquise de Pescaire, à laquelle j'avais prêté mon travail, l'avait fait transcrire en grande partie, contrairement à sa promesse; j'en ai ressenti un véritable ennui, me doutant des nombreux inconvénients qui peuvent surgir en pareil cas ; néanmoins, je comptai sur l'esprit et la prudence de cette dame (dont j'ai toujours vénéré le talent, la « virtu », comme chose divine) pour remédier au préjudice qui pourrait résulter pour moi du fait d'avoir obéi à ses ordres. Finalement, j'appris que les copies de cette partie de mon livre se trouvaient à Naples en une foule de mains, et comme les hommes sont toujours avides de nouveauté, je craignis qu'on ne les fît imprimer... » (1).

Castiglione s'aperçut-il, après le premier moment d'irritation, que son amie n'avait péché que par excès d'admiration pour son livre et lui demanda-t-il pardon? Nous aimons à le croire. Malheureusement la mort prématurée de ce parfait galant homme, arrivée en 1529, empêcha la réconciliation de porter ses fruits.

Cependant une nouvelle évolution s'était opérée dans les sentiments de Vittoria : de la douleur, elle avait passé insensiblement à la dévotion et du désespoir à l'espérance. Un de ses derniers historiens, M. Emmanuel Rodocanachi, a caractérisé à merveille cette métamorphose; il nous montre son héroïne finissant, après avoir invoqué le ciel en faveur de son époux, par invoquer pour elle-même l'assistance divine, se détachant peu à peu des choses terrestres, et demandant à la religion l'apaisement et la sérénité. Les exhortations d'un de ses amis, un Espagnol fixé à Naples, le pieux Juan Valdès, complétèrent le changement, mais donnèrent en même temps aux aspirations de la néophyte une direction des plus dangereuses : Valdès, en effet, avait l'esprit aussi inquiet qu'il avait l'âme fervente : à force de réfléchir sur les pratiques extérieures du culte et sur les dogmes, il en vint à se rapprocher des réformateurs allemands et à sacrifier entièrement à l'hérésie.

Dans cette nouvelle phase, Vittoria se révéla comme une sainte, et non comme une dévote. Les exercices de la piété la plus austère, les soins prodigués aux malades, ne l'empêchèrent pas de goûter les plaisirs de l'esprit. Sa foi, en un mot, restait généreuse, elle ne lui interdisait nullement la fréquentation de ceux qui portaient un nom dans les lettres. Aussi la trouvons-nous en

(1) Castiglione avait esquissé le *Courtisan*, ce fameux manuel d'éducation, après la mort du duc Guidobaldo d'Urbin, mais il ne commença réellement à le rédiger qu'en 1514, et ne l'acheva qu'en 1518. Et encore le reprit-il à diverses reprises: la rédaction définitive, conservée à la Bibliothèque Laurentienne, porte la date du 23 mai 1524 (Cian, *Il Cortegiano*, p. VII).

relations avec l'Arioste, Berni, l'Arétin, Lod. Dolce, Paul Jove, Ver. Gambara, non moins qu'avec les membres les plus éminents du sacré Collège, les cardinaux Bembo, Contarini, Cervini, Pole, Morone.

Dans l'intervalle, la marquise de Pescaire ne cessait de s'intéresser aux investigations des réformateurs, cédant en cela aux instincts de probité intellectuelle qui étaient en elle, en même temps qu'à je ne sais quelle curiosité. Initiée à leurs aspirations par Valdes, le chef de la petite église réformée de Naples, elle n'avait pas tardé à subir l'influence de deux autres novateurs, le Florentin Pierre Martyr Vermigli (1500-1562) et le Siennois Bernardin Ochino (1487-1564), général des capucins ; sa liaison avec la duchesse de Ferrare, Renée de France, si complètement acquise aux idées nouvelles, n'avait fait qu'accentuer ses tendances. En 1537, elle forma le projet de visiter la Terre Sainte, mais le vrai pélerinage qui marqua cette année fut celui à Ferrare, ville infestée d'hérétiques.

Particulièrement intéressante pour l'histoire des idées religieuses dans notre pays est la correspondance de Vittoria avec la sœur de François Ier, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Les relations épistolaires entre les deux princesses remontent, ce semble, à l'année 1540. Dans une lettre datant de cette époque. Vittoria célèbre, chez sa correspondante, son amour de la religion, « suprême perfection de notre âme », et se félicite de voir ce sentiment se réfléchir dans un si grand miroir, de manière à faire profiter les peuples de l'utilité de l'exemple. La reine fut touchée de cet éloge; sa gratitude perce à travers les formules de politesse obligatoires qui enveloppent sa réponse et lui enlèvent de sa spontanéité. « Votre lettre, ma cousine, lui écrit-elle, m'a donné tant de contentement, pour y avoir vu dépeinte si vivement votre affection, à laquelle j'attache tant de prix, que la joie m'a fait oublier l'ennui que je devrais éprouver en sentant en moi le contraire des éloges que me donne votre trop bienveillante appréciation. A vos yeux, les autres doivent être et sont semblables à vous-même. » On ne saurait mieux tourner un compliment.

A ce moment d'ailleurs, Vittoria était déjà complètement revenue de ses velléités d'hérésie : la défection d'Ochino l'avait remplie de douleur et les efforts d'une série de prélats — Bembo, Sadolet, Reginald Pole, Morone — aidant, elle rentra, sans arrière-pensée aucune, dans le giron de l'Eglise. L'Inquisition, néanmoins, jugea prudent d'ouvrir l'œil sur ses agissements ; elle la soumit, à son insu, à une surveillance étroite. Ce fait, jusqu'ici ignoré, vient d'être établi avec la dernière évidence.

Le nom de Vittoria Colonna est plus cher aux lettres qu'aux arts ; les chefs-d'œuvre qu'enfantaient autour d'elle les grands

artistes des pontificats de Jules II et de Léon X semblent avoir à peine fixé son attention. Elle poussa l'indifférence jusqu'à négliger de faire élever un mausolée à son époux, dont le corps repose, de nos jours encore, dans un simple cercueil, orné d'un portrait en peinture (1). Quant au luxe et au faste, ils étaient littéralement odieux à cette puritaine. Alors même qu'elle était forcée de compter avec les obligations mondaines que lui imposait son rang, elle s'arrangeait de manière à réduire son train de maison au strict minimum. C'est ainsi que, lors du voyage qu'elle entreprit en 1537 à Ferrare, elle se contenta d'une suite de six femmes, toutes très simplement vêtues.

Et cependant le nom de Vittoria est indissolublement lié à celui du plus grand artiste de son temps : il est impossible de le prononcer sans évoquer le souvenir de Michel-Ange. Ne croyons pas à une inconséquence chez cette nature si fortement organisée : elle voyait en Michel-Ange le penseur et le poète, bien plus que le sculpteur et le peintre.

L'écho d'un des entretiens de Michel-Ange et de Vittoria Colonna est venu jusqu'à nous, grâce à un artiste flamand, François de Hollande, qui après avoir longtemps habité l'Italie finit ses jours en Portugal, où il rédigea ses mémoires. Nous y voyons que Michel-Ange était parvenu à ce degré d'élévation intellectuelle où, les convictions une fois tempérées par la sérénité divine, la contradiction n'a plus le privilège de troubler un calme tout olympien.

Le Buonarroti, resté célibataire, comme tant d'autres artistes illustres de la Renaissance, comme Donatello, comme Léonard de Vinci, comme Raphaël, comptait près de soixante ans lorsqu'il entra en relations avec cette femme aussi distinguée par son caractère que par son talent (ses plus anciennes lettres à Vittoria remontent à 1545). Son biographe Condivi, qui écrivait sous sa dictée, a raconté en termes touchants l'histoire de cet amour tout éthéré et que Platon, le maître de Michel-Ange, n'eût pas pu concevoir plus chaste, moins terrestre. « En particulier, dit-il, Michel-Ange aima grandement la marquise de Pescaire, amoureux qu'il était de son esprit divin ; elle, de son côté, l'adorait. Il possède encore d'elle beaucoup de lettres, pleines d'un amour honnête et tendre ».

De même que Vittoria soupirait après celui qu'elle ne pouvait

(1) Ce cercueil se trouve, depuis 1623, dans la sacristie de l'église Saint-Dominique majeur de Naples : antérieurement, il était déposé dans une des chapelles de la même église. (Ferrerio et Muller : *Vittoria Colonna*. p. 366-367.) D'après Brantôme, le marquis de Pescaire fut enterré dans l'église Saint-Dominique, devant le grand autel, « dans un superbe cercueil » que le chroniqueur a encore vu lors de son premier voyage à Naples. (t. I, p. 199). — L'épée du vainqueur de Pavie est allée échouer au musée de Cluny. On en trouve une reproduction dans *l'Art pour tous* (octobre 1894).

revoir, de même Michel-Ange soupirait après celle qu'il ne pouvait conquérir.

La mort prématurée de celui qu'elle considérait comme son fils, Alphonse d'Avalos, marquis del Vasto, porta un dernier coup à la mère adoptive : ce personnage avait à peine passé la quarantaine, quand il mourut subitement, au mois de mars 1546. Vittoria, qui avait elle-même un pied dans la tombe, reprit la plume pour consacrer le souvenir de ce nouveau deuil : glacée par l'âge, elle supplie le défunt d'intercéder auprès du père éternel pour qu'il daigne l'appeler, elle aussi, auprès de lui (sonnet CCVIII).

Les dernières années de cette vie si agitée furent partagées entre Viterbe et Rome. Après le bannissement de son frère Ascanio et la disgrâce, si méritée, de tous les Colonna, Vittoria se fixa, de 1541 à 1544, au couvent de Sainte-Catherine de Viterbe. En 1544, elle revint à Rome, mais, au lieu de demander l'hospitalité au palais de sa famille, depuis longtemps veuf de ses habitants, elle fit choix du couvent Santa Anna dei Ferrari. A ce moment d'ailleurs, la dévotion l'avait emporté sur tout autre sentiment : renonçant, ou peu s'en faut, au commerce des littérateurs, la marquise ne vécut plus que dans la société des grands personnages ecclésiastiques. Une seule exception fut faite, on l'a vu, en faveur de Michel-Ange.

La noble femme ne comptait que cinquante-sept ans quand elle expira, au mois de février 1547, dans la Ville éternelle, chez un de ses parents.

Vittoria — et telle est la moralité que j'entends tirer du présent essai — était une Colonna, famille funeste entre toutes celles de l'aristocratie romaine, fautrice par excellence de discordes, toujours empressée à s'allier aux étrangers contre la liberté de Rome et du Saint-Siège, aujourd'hui auxiliaire de Philippe le Bel pour souffleter Boniface VIII, demain complice de Charles-Quint pour canonner Clément VII. Elevée dans un tel milieu, la jeune femme ne pouvait qu'approuver les actes de son époux, inféodé à la même politique que ses beaux-parents, et, comme eux, un des champions les plus ardents de la domination germano-espagnole en Italie. Elle n'eut ni la force, ni le courage de se placer au-dessus des intérêts ou des passions des siens. Jamais elle n'envisagea les vicissitudes de l'Italie autrement que dans leurs rapports avec les intérêts spéciaux de la maison Colonna. Aussi ses biographes ont-ils fait fausse route en mettant ses agissements sur le compte de son affection pour son époux. Elle était Espagnole, plus encore comme fille des Colonna qu'en qualité de marquise de Pescaire. Là réside son erreur, mais là aussi se trouve son excuse.

EUGÈNE MÜNTZ.

TIGRANE YERGATE

Une page du martyrologe Arménien

I

Tigrane Yergate

Le grand écrivain national des Arméniens Garabed Bilézikdji, connu dans le monde des lettres sous le pseudonyme de Tigrane Yergate, était né à Constantinople, le 4 février 1870 d'une des familles les plus anciennes et opulentes de la capitale dont l'origine remonte à la race des Zohrab d'Arménie. Il trouva autour de son berceau doré les soins les plus délicats et dévoués. A l'âge de quatre ans, il perdit son père et depuis lors demeura avec ses deux frères dont il était l'aîné chez les parents de sa mère : M. et Mme Garabed Tinghir, qui tenaient avec distinction un des premiers rangs dans l'aristocratie arménienne. Son grand-père, homme d'une instruction supérieures, était un fin observateur ayant un profond sentiment des arts. Il surveilla lui-même la première éducation de l'enfant d'un naturel doux et déjà sérieux, qui se plaisait aux longues promenades qu'ils faisaient ensemble. La vue des sites et monuments merveilleux de Constantinople exerçait sur sa jeune imagination un charme dont il devait garder l'empreinte poétique toute sa vie. Garabed Bilézikdji

(1) *Il semble que la figure de Tigrane Yergate soit une personnification de l'Arménie mutilée et abandonnée à elle-même. Les Arméniens n'oublieront pas son splendide et double rôle de patriote et d'écrivain qui a fait connaître l'histoire et la littérature de l'Arménie dans les deux mondes et qui, même aux jours de grand malheur, n'a jamais voulu renoncer à l'indépendance de la mère-patrie. Après avoir toute sa vie prêché la modération et l'appel à l'Europe humanitaire, brisé et fatigué par le spectacle de l'injustice féroce et brutale qui, avec la connivence des pays dits « chrétiens et civilisés » ne cesse de persécuter le peuple martyr, il s'en alla en léguant à ses frères ce conseil d'une tristesse déchirante :*

« ... Renversant les principes d'après lesquels les peuples se sont groupés en nation et rejettent de leur sein les éléments étrangers, l'Europe nous refuse ce qu'elle a accordé aux Roumains, aux Serbes, aux Grecs, aux Bulgares; renversant les principes d'après lesquels elle gouverne l'Afrique et les steppes de l'Asie, elle nous fait un devoir de nous courber sous le joug d'espèces inférieures. Arméniens, il n'y a pas de morale, pas de justice entre peuples. Donnons-nous, en déployant de la force brutale, le droit de vivre indépendants sur notre sol ou tâchons d'y mourir honorés. » (*N. D. L. R.*).

était l'arrière-petit-neveu de Bedros Tinghir, fameux polyglotte et philhellène, qui avait fui Constantinople et vivait en solitaire dans le château qu'il avait fait bâtir au sommet d'une colline où il consacrait son temps et sa fortune à créer tous les éléments d'une langue universelle qu'il appela « Sehleral » et qu'il s'efforça vainement à répandre autour de lui.

Garabed Bilézikdji étudia d'abord l'arménien : son professeur, le père Merjandjian (1), savant mékhitariste de Venise, en lui apprenant l'histoire, la géographie et les lieds populaires d'Arménie, sut lui inspirer l'amour de la sainte cause qu'il devait plus tard illustrer.

En 1880, il se rendit pour la première fois en France avec sa mère qui le plaça à l'Ecole Albert-le-Grand dirigée par les Dominicains d'Arcueil (Seine). C'est là qu'il apprit ses *premiers mots de français* : il y fit ses études et fut reçu bachelier ès lettres. Il allait régulièrement passer ses vacances d'été chez son grand-père qui l'amenait alors autour des murs de Stamboul, et sur les rivages de la Corne d'Or et du Bosphore, lui enseignant ainsi sur les lieux mêmes où ils s'étaient déroulés les principaux faits de l'histoire de Byzance et de l'empire ottoman. Il aimait les ruines et les antiquités et apprécia toujours ces leçons si intéressantes dont il emportait de précieuses notes, et longtemps après il en exprimait sa reconnaissance à son grand-père. Au sortir d'Arcueil, il fait dans l'automne de 1888 un voyage en Amérique. visite le Far West, et s'intéresse vivement au mouvement littéraire américain. Il rentre en France, et accepte une modeste position dans une maison de banque parisienne, occupant ses loisirs à écrire ; la carrière littéraire est sa vocation, il le sent et la prépare en se livrant à un travail intellectuel ardu, afin de suppléer à l'insuffisance de son éducation scolaire qu'il désapprouvait sévèrement en regrettant sans cesse les années perdues en de stériles études. Il concentre toutes ses facultés sur les questions philosophiques, sociales et politiques : il se choisit pour maître Renan dont il goûte la philosophie ; il approfondit les œuvres de Bacon, Spencer, Novicow, Taine, Stendahl, à chacun desquels il avait assigné un jour de la semaine résumant lui-même ses propres sensations dans un recueil. Nous en détachons mot à mot cette page :

Mercredi. — Novicow : *La lutte intellectuelle.*

La langue est la synthèse des facultés mentales d'un peuple. Parler une langue euphonique, sonore, brève, capable d'exprimer les rapports les plus complexes par les procédés les plus simples, donne à une nation d'immenses avantages sur ses rivales.

Et moi-même je me dois sans cesse dire qu'il me faut, pour traverser le monde, connaître à fond une langue. Elle doit non seulement m'être utile pour l'ordinaire de la vie, mais embellir mes facultés par l'emploi que je ferais d'elle dans mes livres et discours. Et pour ce, je la dois chaque jour cultiver. Chaque jour lire quelques lignes de mon cher Racine et de Voltaire, puis m'exercer à écrire à des heures régulières. De cette façon je m'approprierai cette langue comme le vin et la viande que je prends à mes repas.

Le jeune écrivain se rend assidûment à la Bibliothèque Nationale et il complète en esthéticien ses recherches dans les musées. Ses premiers essais sur l'Orient, *Les Arméniens*, *Leïlak hanoum*, *Rustem*, *Les Trois aspects du kef*, *les Cyclades* (Mœurs des îles grecques) —

(1) Neveu du religieux qui enseigna l'arménien à Lord Byron au couvent de San-Lazaro à Venise.

signés Garabed Bey — sont acceptés avec empressement à la *Nouvelle Revue*, à la *Nouvelle Revue internationale*, au *Gaulois*, et au *Figaro* où il fait paraître également des instantanés. L'Institut international de la rue Royale le charge de parler sur les questions d'Orient. Il y donne sa première conférence : *La Turquie*: *Son Evolution historique et morale*, le 24 mai 1893. Et cet orateur de vingt-trois ans tient longtemps sous le charme de sa parole une brillante réunion qu'il initie à l'histoire et aux mœurs de ce pays.

Les relations de Garabed Bilézikdji s'étendirent facilement à Paris. C'était un admirable caractère d'une exquise sensibilité et une forte et délicate intelligence : son extérieur beau, fin et sceptique, sa réserve pleine de dignité, la distinction et l'élégance de sa tournure et de ses manières, son regard infiniment doux et ferme, sa conversation sérieuse et attrayante le rendaient sympathique à tous. Il parlait six langues : l'arménien, le français, le grec, l'anglais, l'allemand, le turc, et connaissait à fond leur littérature. Très recherché dans les milieux intellectuels les plus choisis dont il était l'ornement, il comptait parmi ses amis des hommes éminents dans la politique, les arts et les lettres : l'un de ceux qu'il aimait le plus, Maurice Barrès, nous a appris tout récemment qu'il considérait Garabed « comme une source incomparable de beauté et de poésie ». La vie, cependant, est difficile pour lui. Par suite des revers de fortune de sa famille résultant de la crise économique en Turquie, Garabed se voit condamné à vivre de sa plume. Il connaît ainsi les heures de suprême désespoir qui chez lui ont eu, hélas ! un contre-coup fatal sur sa santé. Dans sa lutte avec les difficultés matérielles de l'existence il se voit forcé de quitter, avec bien des regrets, Paris, au moment même où la gloire commençait à lui sourire, à la suite de la publication d'une série d'articles dans la *Revue des Revues*. Il rentre à Constantinople en décembre 1893 ; il y reçoit partout l'accueil le plus flatteur et aussitôt son talent se confirme dans l'élite du monde chrétien et musulman. La lutte pour la vie lui fait accepter un petit emploi dans une administration de la ville, en même temps il se fait agréer comme professeur d'histoire dans une école turque de Stamboul, afin d'explorer à fond l'âme, le degré d'intelligence et les conceptions des jeunes élèves islamites qui lui témoignaient beaucoup d'attachement. Son cours d'enseignement, ses relations avec des écrivains, ulémas, derviches du vieux monde musulman, la lecture avec commentaire du Coran faite par un cheik vénéré lui révélèrent une foule de détails inédits du plus haut intérêt et qui donnèrent une autorité incontestée à ses articles sur l'Orient. Il envoie à la *Revue des Revues* plusieurs études consacrées au mouvement littéraire contemporain turc et arménien. Il collabore au journal arménien *Haïrénik*, publié à Constantinople (et supprimé par ordre du sultan lors des derniers troubles). Les lecteurs de ce périodique se souviennent de ses écrits parmi lesquels *Ames d'enfants* — traité d'éducation d'une véritable portée morale qui le popularisa : il y expose son amour du bien et du progrès et indique aux Arméniens les moyens de les atteindre en faisant de leurs enfants des hommes libres et instruits. Garabéd Bilézikdji entreprend déjà la tâche qu'il doit accomplir en croyant à l'avenir de sa nation qui est l'objet de ses constantes préoccupations.

Les nouvelles des massacres des Arméniens en Asie-Mineure com-

mencent, cependant, à arriver à Constantinople en dépit du silence imposé à la presse. Il souffre vivement dans ses aspirations libérales en voyant toute une race antique condamnée à l'extermination par le sinistre Abdul-Hamid Khan II, dont la diplomatie européenne se fit complice. Il se voue désormais à cette cause pour laquelle il va combattre avec sa plume ; « mes écrits devront être de la dynamite », disait-il, ainsi que cela est symbolisé par son pseudonyme : Tigrane, nom d'un monarque valeureux d'Arménie et Yergate qui signifie fer. Il défend, en effet, avec une énergie de fer l'œuvre du principe des nationalités en s'exposant aux pires tortures et à la mort même.

Rappelons à ce propos la page finale du *Mouvement littéraire arménien* (*Revue des Revues*, 15 août 1896) où éclatent les nobles préoccupations de Garabed pour la mère patrie :

« La littérature arménienne est attachée à la destinée du peuple arménien. Resserrés entre trois monarchies également intéressées à étouffer toute idée de réfection sociale, les Arméniens n'ont pas encore passé la période des combats. Ils reverront des jours tragiques. Sans doute, en dehors des gouvernements, il y a dans chaque pays de l'Occident des hommes dont l'affection est acquise à une nation de race arienne douée pour être un foyer de civilisation au cœur de l'Asie antérieure. Nous n'oublierons pas leurs noms et peut-être leur seul souvenir nous fera-t-il un jour pardonner à ceux qui ont nié jusqu'à notre existence nationale et reçu de l'or pour chaque mesure de notre sang. Fils d'Ardzrouni et de Kamar Katiba, ce n'est pas à l'étranger mais en nous-mêmes que nous devons chercher des forces. L'Arménie vient d'être affligée par des massacres auprès desquels ne comptent plus ceux de Sassoun et par des pertes matérielles que vingt ans de labeur pourront à peine réparer. La neige pendant six mois va couvrir les morts et les vivants dépouillés. Cette heure-ci est l'une des plus cruelles et des plus décisives de notre histoire. Replions-nous sur nous-mêmes. C'est en nous aimant davantage, en nous serrant les uns contre les autres, en nous libérant de ceux qui nous divisent par la religion, en nous confessant toutes nos fautes ; c'est en demeurant attentifs à tous les mouvements d'idées de l'Europe et c'est en sondant l'âme des barbares qui nous enveloppent, qu'à mesure qu'augmenteront autour de nous les périls, nous acquerrons la force de les dominer par la pensée et quelque jour enfin de les écarter par le poids de nos bras. »

II

Le 30 septembre 1895, on vit couler devant la Sublime-Porte le sang des Arméniens qui y étaient venus en foule présenter une requête pour la cessation des mauvais traitements dans leur patrie et l'obtention des réformes promises dans le traité de Berlin (Article 61). Cette boucherie fut continuée avec férocité à Trébizonde, Ourfa, Sivas Césarée, Erzeroum, Van, Bitlis, etc. Tigrane Yergate, justement indigné de ces mesures de répression prises par le gouvernement ottoman, appuya le parti révolutionnaire arménien pour lequel il rédigea des notes diplomatiques : il est l'auteur des manifestes du comité « Hentchak » (siège Londres) auquel le *Times* prêta ses colonnes en les signalant à l'attention du public dans les termes les plus élogieux et qui précédèrent l'attaque de la Banque Ottomane par les Fédéralistes du « Drochag » (Siège Genève). Il rédigea également les lettres « d'avertissement » adressées aux Ambassadeurs des Puis-

sances à Constantinople et qui les mirent dans un réel émoi. Malgré ces services, il se tint toujours en dehors des mouvements des comités afin de conserver son indépendance d'écrivain. Du reste son opinion ne répondait nullement à leurs vues, et pensant avec raison que ces patriotes faisaient leur école, il tenta à plusieurs reprises de les amener à des idées plus accessibles. Il projetait de créer dans un coin propice de l'Arménie un vaste foyer insurrectionnel soutenu par la classe riche et dirigé par les hommes d'initiative de la nation avec le concours des apôtres de la Liberté de l'Europe et de l'Amérique. Un journal français qu'il voulait fonder à Paris devait aussi contribuer au triomphe de la cause. Tel était le plan de Tigrane Yergate, qui réprimait absolument le système des attentats, n'y voyant qu'un geste assurément beau et légitime, mais sans profit pour la défense et la conservation nationales.

La journée du 26 août 1896 éclata terrible; une poignée de Fédéralistes arméniens chargés de dynamite s'introduisent à la Banque ottomane à coups de feu et somment le directeur — sous peine de faire sauter cet établissement — d'aller soumettre immédiatement au sultan et aux représentants des Puissances leurs volontés qui sont : la fin des massacres et la mise en vigueur des réformes en Asie-Mineure. Ils avouent qu'en compromettant ainsi les intérêts des capitalistes étrangers engagés à la banque, leur but est d'attirer par ce moyen extrême l'attention des gouvernements en leur faveur. Le sultan promit encore une fois tout aux diplomates qui firent à leur tour les assurances les plus solennelles aux Fédéralistes et répondant de leur vie, les supplièrent de se rendre. Ceux-ci confiants dans la réussite de leur mission, abandonnent la place et sont aussitôt embarqués sur un bateau français qui partait pour Marseille. En même temps un ordre du sultan donnait le signal d'un carnage inouï sur plusieurs points de Constantinople. Seuls les révolutionnaires qui avaient préparé des bombes purent soutenir une défense désespérée de quelques heures dans les quartiers populeux arméniens. Ce jour-là le frère de Tigrane Yergate travaillait à son bureau à la Banque Ottomane au moment de l'attaque et lui-même était allé pour faire son cours d'histoire à l'école turque, mais il eut tout juste le temps de rentrer chez lui, ayant été prévenu que des troubles allaient se produire. Il assista, blême de terreur et d'indignation, à la tuerie de dix mille chrétiens innocents, qui dura trois jours. Sa santé en fut altérée et se voyant espionné, il ne se sentit plus en sûreté en Turquie. Après avoir fait passer à Paris ses manuscrits dont il brûle une partie, il prend passage clandestinement à bord du « Sindh » des Messageries.

III

Il se rendit au Pyrée et y reçut la délégation arménienne venue pour le saluer et l'inviter à passer quelques jours à Athènes, ce qu'il accepta avec l'empressement d'un pur philhellène. La presse athénienne annonce son arrivée et parle de ses publications sur la Grèce. Aussitôt les hommes de lettres les plus en vue : Palamas, Georges Stratigis, Souris, Gennadios et autres s'empressent autour de lui avec sympathie et admiration. Le jeune écrivain se met à travailler

avec une ardeur infatigable pour sa cause qu'il veut rallier à celle des Grecs également opprimés par la barbarie turque; sa belle âme de héros veut renouer les liens qui unissaient ces deux nations au moyen âge pour reprendre ensemble les rênes de la civilisation, de l'intellectualité, des arts et du commerce en Orient. Sa conférence sur ce sujet au syllogue littéraire du Parnasse, le 7 octobre 1896, est restée mémorable : toute la presse, le barreau, l'université, professeurs, étudiants, la banque, le haut commerce et beaucoup de femmes y étaient assemblées lorsque le président du syllogue le présenta du haut d'une estrade par une chaleureuse allocution. Tigrane Yergate sait trouver les paroles ailées qui le mettent immédiatement en contact avec le cœur de l'auditoire, et l'enthousiasme des Hellènes qui le couvrent d'applaudissements est sans bornes. Le lendemain, le syllogue lui offrait le titre de membre honoraire. Déjà la portée de ses visées politiques l'avait fait nommer membre de l' « Hétairie Nationale », autrement dit Comité macédonien. Au lendemain de sa conférence il voulut rendre un hommage à Byron en allant avec ses compatriotes porter une couronne à sa statue devant laquelle il devait lire un discours en arménien, mais une raison politique l'y fit renoncer.

Tigrane Yergate possédait une exquise finesse d'impressions. Il aimait à les dédier de partout à sa mère et nous détachons le fragment suivant de l'une de ses lettres écrite pour elle d'Athènes :

..... Je suis à l'hôtel Parthénon l'un, des plus beaux de la ville : mes fenêtres ouvrent sur l'Acropole, sur la campagne semée de villages et de ruines et sur la grande place de la Concorde. Tout est neuf dans la ville, neuf et ancien, c'est un renouveau de ce que les ancêtres ont édifié de plus beau, une débauche de marbres, de portiques, d'académies, de Minerves armées de la lance et de Mercures. Sous ses lumières électriques Athènes est encore plus belle que le jour, belle de mouvement, de jeunesse, de bavardage, de cris frénétiques de marchands de journaux criant l'événement arménien, les trompes sonnent, les tramways électriques, à vapeur, s'entrecroisent, les officiers innombrables promènent des parements et des boutons reluisants, les cafés chantent, jouent des orchestres ou un simple solo de mandoline. J'ai dîné à la Minerva qui est le Voisin (1) d'Athènes, luxe et simplicité. Je te quitte pour aller visiter les campements arméniens et voir des journalistes grecs. Adieu, chère mam'.

Il s'occupe activement des pourparlers de ses compatriotes avec le gouvernement au sujet de leur installation définitive ou provisoire dans le pays; lui et ses amis réussissent à placer une cinquantaine de ces malheureux à Athènes et dans les villes voisines. Des propositions étant alors venues de Londres pour leur transfert à Chypre, on trouva d'un commun accord cette solution heureuse : « Dans cette île, disait Tigrane Yergate, par une claire journée ils pourront apercevoir les côtes de la terre promise. » Il relève leur moral par ses manifestes nombreux qui eurent un grand retentissement; il fait passer la question de sa première phase qui était une demande de réformes dans sa seconde phase : la lutte pour l'indépendance, et il avait créé tout un plan d'action qui, s'il avait été exécuté, aurait donné aux affaires leur solution logique. Nous reproduisons ici l'un de ces manifestes révolutionnaires paru dans le journal « Mioutïoun »

(1) Il s'agit du restaurant Voisin à Paris.

(*Union*). On se fera, en le lisant, une idée du langage politique qu'employait le jeune chef arménien pour entretenir l'exaltation du peuple :

Faisons une addition de tous les efforts tentés jusqu'à ce jour par nos divers comités. Nous trouverons un résultat général dont nous pouvons dire hardiment qu'il constitue une victoire pour l'Arménie.

En effet, par la force brutale, le Turc nous était supérieur; par sa force, jointe à de l'argent, il pouvait nous écraser à sa guise. Nous l'avons mis dans la nécessité de dévoiler à l'Europe sa situation réelle qui est celle d'un banqueroutier et partant, dans l'impossibilité de gouverner en Orient.

Ensuite, notre action a réveillé le sentiment de l'indépendance chez tous les chrétiens, voire parmi des tribus musulmanes de sorte que le Turc, maintenant, est entouré de toutes parts d'ennemis qui le menacent.

Ce n'est pas tout. La cause arménienne, sortie de sa sphère orientale, se pose en problème devant l'Europe et l'Amérique. Voici que sanglante et vivante, l'Arménie se dresse par-dessus les continents pour inviter les peuples à se ranger du côté des producteurs ou du côté des destructeurs du travail. C'est une des pages les plus sérieuses de l'histoire du monde qui va s'écrire avec notre sang. Nous pouvons, dès maintenant, affirmer avec orgueil que l'Arménie, dans une large mesure, va présider aux destinées politiques et morales du XXe siècle.

La tragédie arménienne n'est point terminée. Nous n'en avons joué que le premier acte. Il nous reste à jouer le second, qui est de nous précipiter sur notre patrie et de nous en emparer les armes à la main.

Ne nous dites pas que nous avons déjà subi trop de pertes. Seriez-vous assez ignorants pour croire que notre indépendance se réalisera par la voie pacifique des firmans et des négociations! C'est au milieu des flots de sang et des coups de feu; c'est après vingt défaites écrasantes, suivies d'une, deux, trois victoires soudaines, que se sont formées, depuis cent ans, la République des Etats-Unis, les quinze Républiques de l'Amérique du Sud, la Grèce, la Roumanie, la Serbie, l'Italie, la Bulgarie.

D'ailleurs, avons-nous des pertes réelles? Lorsque rien ne se perd dans la nature inanimée, pouvez-vous concevoir qu'un élément aussi imposant que la mare de sang de cent cinquante mille Arméniens puisse aller à néant? Ne le sentez-vous pas? ce sang est vivant; il a passé dans nos veines, il a gonflé nos bras, il a ranimé nos cœurs endormis, il a porté dans nos cerveaux l'énergie de pensées viriles, il nous a baptisés des hommes nouveaux.

Sachons voir le bien qui se cache dans chaque apparence de mal. Nos souffrances individuelles ne constituent pas un malheur pour la nation. Au contraire elle en bénéficie. Chacun des corps sanglants couchés sous la terre est un bloc de pierre qui forme le fondement de l'Arménie. C'est ainsi que partout et toujours s'élèvent les murs de la patrie.

Envisageons la situation qui a été créée par l'ensemble des forces arméniennes, avec assurance, avec satisfaction. Nous avons encore beaucoup à travailler. Pour cela, il nous faut, au milieu des événements tragiques que nous traversons et que nous allons traverser, respirer à l'aise, avoir l'âme confiante. Ce n'est point l'heure de regretter les faits accomplis. Ayons aux lèvres le sourire de ceux qui vont à une victoire certaine. Ayons le cœur et les bras inébranlables comme ces montagnes où nous allons asseoir l'édifice séculaire, indestructible de l'Arménie.

Sa vie à Athènes s'écoule dans un perpétuel travail et une fête perpétuelle. Il se rend à Eleusis dans les environs et à Daphni où sont des ruines byzantines importantes. Il visite les ateliers des peintres et ceux des sculpteurs. D'une façon générale, il s'intéresse à Athènes, beaucoup plus à ce qui est vivant qu'à ce qui est mort et trop décrit.

Voici encore deux fragments de ses lettres d'Athènes :

Mana mou gliki (1)..... J'ai quitté mon hôtel de la place de la Concorde et me suis installé dans un élégant boarding-house anglais situé entre les jardins du Roi et ceux de l'ambassade de France. De mon balcon au premier je ne vois que fleurs et arbres, au second plan s'étend le palais royal, au troisième — au-dessus de la ville — s'élève l'Acropole et le Parthénon ainsi que les Cariatides qui se détachent avec netteté sur un fond bleu et or formé par le golfe de Salamine, les monts de Péloponèse et par des îles lointaines. Quelle fête pour une âme à la Châteaubriand! Il est 7 heures du matin et l'on vient de m'apporter un thé que j'aurai voulu partager avec toi — un thé avec je ne sais combien d'accessoires : diverses sortes de toasts, du beurre, des confitures, du miel de l'Hymette; j'ai fait l'enfantillage d'avancer une chaise pour mam'! — bien entendu je me garde de toucher à toutes ces douceurs : j'ai eu la semaine dernière une indisposition qui m'a tenu un jour au lit et deux jours dans la chambre. Mes amis, aussitôt la nouvelle sue dans Athènes, m'ont amené la jeune célébrité de la ville, le Dr Callindoulis, et leur prince de la science le Dr Delyannis, frère du Premier — sorte de ministre solennel et autoritaire — La moitié de la visite s'est passée à causer avec eux de la conférence. Le travail cérébral m'est toujours aussi aisé qu'au moment de mon arrivée à Athènes, cependant depuis cette indisposition, qui m'a surpris, je suis forcé malgré moi de ménager mes forces.

..... Ma table est couverte de toutes les photographies que j'ai emportées — la tienne obtint un grand succès. Dans une jarre grecque à 2 anses, longue de forme et dont les parois laissent suinter l'eau (elle reste ainsi plus fraîche) — j'ai toujours de longues branches de vigne, de sapin et de belles roses que m'envoient des amis qui sont à Phalère — des lauriers roses aussi et de belles grenades d'un rouge foncé très grosses sur ma table. Tu es au milieu de ces sourires d'automne et souvent le matin en me réveillant je regarde ton portrait, je dis mam'ma' et je me mets à pleurer.

Telle est l'âme d'une suave limpidité enfantine de Tigrane Yergate. Sollicité pour aller à Londres soulever l'opinion, il s'en abstient et préfère se rendre en France. Ce qui l'éloigne des Anglais, c'est leur bigotisme, le point de vue purement évangélique duquel ils envisagent la question d'Arménie. Ils ne veulent pas sa liberté mais leur intérêt. Ils n'ont pas hésité à abandonner tour à tour Arméniens et Grecs : Gladstone était isolé dans son propre pays.

Il travaille donc très dur et prépare ses discours pour la campagne de France afin d'entrer en scène puissamment armé; il est en correspondance active avec un député socialiste influent dont l'intervention devait mettre le gouvernement dans l'embarras. La conférence d'Athènes avait été sa première étape et lorsque divers plans qui l'occupent sont terminés, il quitte non sans regrets ce pays de ses rêves, très content de l'ensemble des opérations qu'il y a faites (8 novembre 1896). il se rend directement à Paris et entreprend une campagne avec le concours de plusieurs députés qui portent la question à la Chambre et agitent vivement l'opinion. *La Revue des Revues*, continue à encourager Tigrane Yergate dans son œuvre et met au service de son talent et de son patriotisme sa sympathie chaleureuse pour la cause arménienne et sa publicité inappréciable. Ce concours de la *Revue* fut d'autant plus cher à Tigrane et à ses compatriotes, qu'en 1895 *La Revue des Revues* était le seul périodique français qui

(1) Expression grecque qui signifie : ma mère douce.

eût le courage de soutenir énergiquement la cause des martyrs arméniens. Tigrane Yergate en garda toujours un souvenir reconnaissant à M. Jean Finot, le directeur de cette revue, qui, de son côté, avait pour cet esprit remarquable une admiration profonde et pour ce noble caractère une grande affection. Il écrit à cette époque : la *Lutte pour la Crète*, la *Lutte pour la Macédoine*, *L'Aristophane de la Grèce moderne* (Georges Souris). *Les Millionnaires grecs*, *Yildiz-Kiosk*. Ces études de premier ordre, publiées dans la *Revue des Revues*, sont traduites dans toutes les langues, excitent l'attention des diplomates européens et déjà le nom de Tigrane Yergate s'impose dans la presse. La *Revue de Paris* et autres journaux et périodiques lui offrent ensuite leurs colonnes, mais Tigrane, exténué, se borne à sa campagne dans la *Revue des Revues*.

La colonie américaine de Paris contribua beaucoup à lui rendre le séjour agréable, il y contracte de vraies et fidèles amitiés. M. Frank Holman et M. Holman-Black lui offrent leur charmant studio de l'avenue de Breteuil où il donne une lecture sur l'Arménie devant des amis : une fort belle séance pour Tigrane Yergate qui est applaudi et entouré par l'élite des intelligences : les Mac Kaye, les Dodge et autres représentants distingués de la colonie américaine de Paris. Déjà il avait vu Clara Barton, présidente de la Croix Rouge Nationale d'Amérique, lorsqu'elle vint pour quelques temps à Constantinople dans l'été de 1896 et il fut aussitôt admis dans le très petit cercle de son intimité. Cette noble et vaillante femme était venue apporter un secours de 300.000 dollars pour les districts arméniens de l'Asie Mineure décimés par les massacres : les officiers de la Croix Rouge qu'elle y envoya s'acquittèrent à merveille de leur mission et rendirent un peu de bien-être aux infortunés survivants de cette catastrophe en relevant le travail et l'industrie partout anéantis. A côté de Clara Barton se place la spirituelle figure de George Pullman, secrétaire financier de la Croix Rouge ; tous deux rejetèrent, bien entendu, l'offre de rubans qui leur fut faite par le sultan, pour les remercier de l'œuvre humanitaire accomplie dans ses Etats !

IV

Les affaires de la Crète qui excitèrent l'émotion générale à Paris et provoquèrent un vrai mouvement révolutionnaire au quartier latin en faveur des Hellènes, ne laissèrent pas Tigrane Yergate dans l'indifférence : à la nouvelle du bombardement d'Acrotiri par les escadres européennes, il rédige, fait signer et porte une adresse au ministre de Grèce à la tête d'une délégation arménienne. Voici le texte de cette adresse :

La colonie arménienne de Paris vous transmet l'expression de sa vive admiration pour le peuple hellène qui, héroïquement, affirme devant le monde le principe des nationalités, dont les Arméniens eux-mêmes sont les défenseurs sur le sol de l'Asie.

Elle accompagne de ses vœux de succès les mouvements de votre armée et de votre flotte. Elle salue le drapeau hellénique comme celui de la justice et de la liberté.

Les délégués reçoivent un accueil chaleureux et déclarent que la nation arménienne sait combien la minute présente est précieuse et

combien elle se prête à ce que tous les chrétiens unissent leurs forces à celles que la Grèce toute seule oppose aux Turcs.

Au milieu de cette géniale activité patriotique son cerveau ne cesse d'être à la tourmente, car il n'a pas l'existence assurée et sa détresse est profonde : « Il me semble que je cours sur un parapet entre le succès et la Seine ». Tigrane Yergate souffre et confie ses tristesses à sa mère dans une correspondance touchante dont nous donnons ici un extrait :

J'ai reçu ta dernière lettre au moment où, assis près de ma fenêtre je me racommodais : rien n'est plus humiliant et plus révoltant. Linge, habits, chaussures, toutes ces choses commencent à mourir sur moi et je suis obligé de prendre souvent l'aiguille. Mahomet, avant d'avoir fondé l'Islam, se raccommodait ainsi lui-même. Ceci me revient à la mémoire, mais ne me console pas. Au contraire, comme je n'ai aucune espèce de foi et que je nourris la conviction que toute action se noie dans le néant, que la gloire même est limitée par le temps, la misère me paraît encore plus intolérable. Je voudrais avoir la croyance des gens dans la pensée de qui souffrir constitue un mérite. Cette pensée me donne un rire nerveux. Cependant mon article sur la Crête a fait le tour de l'Europe. Aucune publication de *la Revue des Revues* n'a, paraît-il, été autant reproduite. Je crois bien tout de même que, malgré ma pauvreté je ne suis pas trop insensible à des succès d'ordre intellectuel. J'ai même accepté d'aller faire une conférence à Louvain qui est le Cambridge de la Belgique. Je devais la faire en janvier, je n'ai pu m'y rendre ; depuis ils m'ont invité à plusieurs reprises, me promettant un immense succès. Je parlerai le 30 mars, à 8 heures 1/4, je serai donc en Belgique quand tu recevras ceci. M. Finot tient à ce voyage et l'évêque recteur, le président de l'Association des Etudiants et le professeur de Psychologie de Louvain, m'ont chacun prié de descendre chez eux pendant mon séjour en Belgique. J'ai accepté l'invitation du professeur qui est un parent de Thiéry et dirige un journal important. Donne-moi bien vite de tes nouvelles. Je t'embrasse affectueusement « mana mou gliki » (n'est-ce pas qu'elle est touchante, élégante aussi cette expression athénienne ?) TIGRANE.

Tigrane Yergate se rendit à Louvain et donna le 30 mars 1897, à la Société générale des Etudiants de l'Université catholique, en présence d'une foule que la salle ne suffisait pas à contenir, sa belle conférence sur l'*Arménie souffrante et militante*. L'évêque entouré de son clergé y présidait. Il ne fait point le récit des massacres : il expose seulement les causes qui président aux troubles de l'Orient. Il termine son discours académique par des poésies nationales récitées d'une voix vibrante d'émotion. L'auditoire soulevé lui prodigua des applaudissements répétés. Louvain offrit au noble conférencier une hospitalité cordiale et magnifique pendant trois jours et l'enthousiasme fut si grand qu'une petite croisade (1) même se forma pour marcher à la délivrance de l'Arménie : lui-même eut conscience du talent qu'il porterait désormais dans l'exposition de ses idées comme leader de sa cause.

Il se remet au travail à peine de retour à Paris et encouragé par plusieurs hommes de lettres de ses amis : Maurice Barrès, Jean Finot, Jaurès, etc., il veut décidément se vouer aux lettres françaises. Outre les articles qui lui sont constamment demandés par les journaux français et anglais, il écrit un livre sur la Turquie. Cette

(1) Cette croisade appelée la 9e, fut organisée par M. Emile Antoine pour aller en Cilicie (Asie mineure).

œuvre psychologique qu'il a esquissée, sous une forme artistique sans précédent, sur les religions, mœurs et conceptions des Turcs, est faite pour impressionner et influencer fortement ceux d'entre eux surtout qui cherchent encore leur voie et veulent substituer au régime actuel de leur pays un gouvernement plus moderne. Il a fallu de bien nombreuses et de bien curieuses études sur place pour manier avec cette remarquable sûreté l'instrument à l'aide duquel il a ouvert le cerveau du Turc, afin d'examiner quelles conceptions y dominent, comme il disait. Aussi l'âme turque qu'il nous fait voir dans ses différents états offre un ensemble harmonieux d'une vérité saisissante. Ses manuscrits où il a tracé sur un amas de feuilles détachées des notes, des pensées, des dialogues piquants, des fragments vécus et achevés, des documents théologiques et historiques pour *Rustem*, titre de son roman, sont la plus parfaite expression du génie créateur de Tigrane Yergate. Il déploya une prodigieuse fécondité de travail dans cette année qui précéda sa maladie et produisit d'innombrables feuillets du plus haut intérêt sur diverses matières dont un bon nombre se rattache à la « question d'Orient » et qu'il espérait publier suivant la marche des événements. Il laisse aussi ses impressions, devenues vite mélancoliques, de suaves poésies, des écrits et dessins sur l'astronomie.

Tigrane Yergate fut arraché à son studieux labeur lors de la déclaration de la guerre gréco-turque : étant d'une constitution trop délicate pour aller prendre les armes parmi les philhellènes contre le séculaire ennemi commun, il est allé manier sa plume de fer et reprendre la propagande par la parole à Athènes. Le jeune champion de la liberté quitta la France le 30 avril 1897, plein d'espoir pour l'avenir de l'Arménie et de la Grèce, mais les pires déceptions l'attendaient..... Il ne devait plus revoir Paris où il avait grandi, aimé, souffert, lutté, triomphé avec éclat au début même de sa vie d'écrivain, bien que si courte mais si admirablement et si parfaitement remplie. Il laissait à ses nombreux amis qui louaient hautement son œuvre et à ceux même qui n'avaient fait que l'entrevoir un instant l'impression d'une belle et très supérieure nature.

Une touchante idylle avait embelli d'un chaud rayon de joie le dernier séjour de Tigrane Yergate à Paris. Il y avait connu une jeune américaine, fille du vaillant colonel Mac Kaye qui combattit en Amérique contre les Indiens, puis contre l'esclavage et que le Président Lincoln chargea d'aller annoncer aux planteurs que leurs esclaves étaient libres. Miss Mac Kaye, remarquable par une fine culture intellectuelle rehaussant le charme de sa beauté, avait par la délicatesse de son caractère et de sa pensée inspiré à Tigrane Yergate un sentiment très tendre. Mais une réserve toute modeste ne permettait pas à Miss Mac Kaye de distinguer ce sentiment, du reste fort discret, qu'il éprouvait pour elle, d'une amitié dont elle était bien heureuse et bien fière. C'est ainsi qu'il emporta pour toujours le secret de son amour...

V

En arrivant à Athènes il se mit au courant de la façon dont la guerre était conduite en interviewant M. Delyanni et autres membres

du gouvernement. Il envoyait aux journaux d'Europe des correspondances sur la situation générale de l'Orient tout en représentant la *Revue des Revues*. Le moment paraissant exceptionnel à Tigrane Yergate pour une action en Arménie pendant que les Turcs étaient occupés en Thessalie; il obtint de l'Hétairie Nationale de négocier une entente avec les comités arméniens, mais il ne put atteindre son but. Il trouva le *Drapeau* (*Drochak*) comptant surtout sur les effets de la révolution à la dynamite, les bombes dans la capitale même de l'empire ottoman devant intimider le sultan et faire réfléchir la diplomatie européenne; les Fédéralistes à l'appui de cette argumentation organisaient l'attentat de la Sublime Porte (août 1897), et le *Tocsin* (*Hentchak*), divisé en deux groupes, n'était pas en état d'engager la lutte. Ce fut pour les mêmes raisons et malgré les efforts de Tigrane Yergate que l'expédition de M. Emile Antoine, venue de Belgique pour servir la cause arménienne, ne put se rendre en Cilicie (1). Cette expédition ou IXe Croisade résolut alors d'aller combattre aux Thermopyles et en Crète.

Cependant les Turcs, battus d'abord aux avant-postes de la frontière envahissaient la Thessalie par suite de la retraite « par ordre » des forces grecques. La consternation des Athéniens fut profonde. Nous publions au hasard quelques notes inédites de Tigrane Yergate sur cette période :

La guerre gréco-turque s'est terminée d'une manière imprévue. A trois reprises l'Héritier a abandonné son armée. La flotte n'a pas bougé. La dynastie a trahi manifestement la Grèce. Tout cela écœure. L'Hétairie dont je suis membre semble vaincue et l'Hellénisme subit une rude épreuve. Un assez grand nombre d'Arméniens sont venus de toute part à Athènes pour la guerre. 19 d'entre eux, engagés dans la légion étrangère, se sont vaillamment comportés à la bataille de Pharsale. La cause arménienne reçoit un coup sensible à la suite de la défaite des Grecs. Ils ont eu de bons soldats mais des officiers médiocres, un généralissime timide et incapable jusqu'à la lâcheté, et un gouvernement indécis qui, voulant mener de front la guerre et la diplomatie, a entravé la marche en avant des troupes de terre et de mer et a conduit les choses dans la situation présente. Le départ du Diadoque pour l'Angleterre — il est invité à représenter la Grèce au jubilé de la Reine — ranimera peut-être l'armée que sa présence irrite et démoralise. Smolensky est très populaire. Il sait se faire aimer et obéir à l'armée. L'Hétairie ne renonce pas à la lutte, mais elle ne veut pas aggraver la situation intérieure très compromise et ne traversera pas les décisions du gouvernement. Elle continue cependant à préparer la lutte qu'elle veut plus grande, plus étendue, mieux dirigée qu'elle ne l'a été cette fois... Ils avaient des chances certaines de succès que le cabinet Delyanni a détruites.

Malgré le résultat déplorable de la guerre, il voulait, certes, continuer son œuvre : il donna au Club des Etudiants sa dernière conférence sur la poésie révolutionnaire arménienne, et ce fut pour l'orateur un succès traduit de la manière la plus éloquente par un mouvement spontané des étrangers de la légion philhellène qui vinrent lui serrer la main en lui promettant de partir au premier appel pour la Cilicie.

(1) C'est en Cilicie que l'empereur Napoléon III, qui entendait à merveille la protection des chrétiens en Orient, était décidé à rétablir la souveraineté de l'Arménie. Mais il ne put donner suite aux justes revendications de la mission Zeïtouniote qui était allée implorer son secours à Paris vers la fin de son règne.

Il reçut également cette promesse d'Amilcare Cipriani et de Menotti Garibaldi qui se trouvaient alors en Grèce :

J'ai prononcé l'autre soir un discours sur les soldats étrangers tombés pour la Grèce, écrivait-il. Deux orateurs grecs, deux Italiens, un député français, moi-même et le poète Palamas, nous nous sommes succédés à la tribune qui était drapée de noir comme un catafalque et ornée de couronnes et de cierges jaunes. Georges Souris m'a offert un déjeuner dans une campagne voisine, à Kéfalari. Nous étions assis sous un arbre séculaire et près d'une source d'eau vive. Il y avait beaucoup de silence et de fraîcheur, la vue de champs paisibles et une petite chapelle dans laquelle les femmes ont allumé des petits cierges. La vue des choses mortes; la verdure, les rochers et les couleurs du soir me donnent des joies d'enfant. Mon plus grand malheur, c'est précisément d'être embarrassé d'une âme d'artiste qui me fait aimer et rechercher le côté beau et négliger le côté utile des choses. Comment ne pas succomber de nos jours avec de telles dispositions. L'autre semaine, les Arméniens d'Athènes et du Pyrée, la plupart gens de peuple, m'ont prié à une agape dans un jardin des environs. Ils voulaient me remercier d'avoir illustré la cause. C'était extrêmement cordial : de l'agneau, du dzévadzeh (1) et d'admirables chants nationaux de leurs montagnes. Mais le chant qu'ils répétaient avec le plus d'émotion c'était « Maïrig » (2) ou les adieux d'un des jeunes gens pendus à la tête du pont et quand ils arrivaient à ces couplets : « Adieu, petite mère qui va me survivre en ce monde, qui tout à l'heure va tenir dans ses bras mon corps inanimé » et « je veux que tu plantes deux arbustes sur ma tombe... », il leur devenait impossible de retenir leurs larmes.

Mais le malheur semblait poursuivre Tigrane. Il contracta peu après une pleurésie dont les suites devaient être irréparables. On peut se faire une juste idée des heures noires qu'il traversa :

J'ai eu plusieurs jours de maladie. J'ai souffert et souffre encore de douleurs affreuses. Devant ces grandes misères humaines qui s'appellent la maladie et la pauvreté, il faut rester calme, résigné et laisser suivre le cours naturel et inévitable des choses. J'écris en ce moment *La littérature grecque moderne* ; je veux travailler jusqu'au complet épuisement de mes forces, c'est mon devoir. Je joue à cette heure mon dernier atout. La moindre interruption de travail me condamne à mort. Quelle belle ville est Athènes pour reposer !

En voyant ses forces physiques commencer à l'abandonner progressivement, il consentit pourtant à aller rejoindre ses deux jeunes frères en Egypte dans l'espoir d'y refaire sa santé. Il se préparait à partir lorsqu'il reçut la visite de M. Diamandopoulos, chambellan du roi de Grèce, venu pour lui annoncer que Sa Majesté désirait le recevoir et il le pressa d'accepter l'invitation. Tigrane Yergate déclina l'honneur d'une causerie avec ce souverain et pour s'excuser de ce refus, il allégua respectueusement son très prochain départ. Il nous avoua plus tard avoir redouté l'influence du roi, car il lui aurait fallu, pour des motifs de bienséance, se contraindre en écrivant *comment la Grèce a été trahie*. Cet article, qui révéla au monde les véritables cause de la défaite des Grecs parut dans la *Revue des Revues* et y précéda *le Cimetière d'Athènes*, une des plus belles études qui furent jamais publiées sur ce sujet.

(1) Entremets sucré.
(2) Petite mère.

Le 14 octobre 1897, Tigrane Yergate, sur le bateau qui allait l'emporter vers la terre africaine, fit ses adieux aux réfugiés, qui lui avaient apporté des fleurs avec l'expression des regrets qu'il laissait en Grèce.

Ses nombreux compatriotes résidant à Alexandrie le reçurent avec joie; il inspirait à tous le respect par la foi qui animait son œuvre patriotique. Et alors que la vie s'en allait chaque jour davantage chez lui, l'ascendant qu'il exerçait sur l'entourage ne diminuait point. Un repos trop bien mérité lui était indispensable, mais loin de se reposer, il reprit ses études sur les matériaux rapportés de Grèce. Il disait : « Je dois accélérer la publication de mes œuvres, car mon temps est limité ; ma vie s'éteindra vite ».

Au Caire il vit Boghos Pacha Nubar et reçut chez le fils du grand homme d'Etat arménien un accueil absolument aimable et gracieux. Ce passsage d'une lettre inédite de Tigrane Yergate, écrite du Caire, relate ainsi sa rencontre avec Nubar :

..... Le Pacha a deux passions, sa famille et le soin de ses fermes. C'est un ingénieur distingué, il est sorti de Centrale un des premiers et a exécuté en Egypte divers travaux de chemin de fer, barrages, réservoirs. Il est administrateur des chemins de fer. Mme Boghos Pacha a été élevée à Paris et elle aime beaucoup la conversation, les gens de lettres, les peintres.

J'ai été également présenté à Tigrane Pacha, son beau-frère, c'est une figure sympathique aussi, mais toute différente. Les Anglais l'estiment beaucoup à cause de sa raideur et de sa franchise et lui-même les estime assez pour envoyer son fils en Angleterre. Il a été plusieurs fois ministre des Affaires étrangères.

Il fit aussi la connaissance du conférencier Moustapha Kamel bey et des principaux journalistes arabes. Il arriva ainsi à connaître à fond le problème égyptien.

En villégiature à Matarieh, il adressait, selon son habitude, ses impressions à sa mère :

..... C'est un village à une demi-heure du Caire, l'air y est très pur. On y voit « l'arbre de Marie »; la légende veut qu'il ait abrité la Sainte-Famille pendant la fuite en Egypte. Chaque matin, avant 9 heures, je suis à pied une route plantée de grands gaziés et j'atteins Héliopolis, ville complètement enfouie dans le sable et qui n'a pas encore été fouillée à cause de la dépense. Elle ne se révèle aux regards que par ses tertres et par un obélisque qui surgit de la vase comme le mât d'un navire submergé. Cette pierre est un prétexte à réflexion et c'est mon seul compagnon à Matarieh. Je me promène tous les jours dans notre grand jardin plein de grenadiers en fleurs, de roses, de lavandes, de lézards, de crapauds et de petites sauterelles qui indiquent le voisinage du désert. J'ai ramassé de ce jardin des fleurs que j'ai placées devant ton portrait sur la commode ; je ne sais si leur parfum pourra te parvenir par ces deux boutons. Le soir, le soleil est un disque immense, rose, sans éclat, qui descend sur une plaine sans borne semée de blé et d'où montent des beuglements de bœufs, quelques chiens crient, un grillon. Les femmes sont vêtues de noir ou de bleu foncé ; paysans actifs, silencieux et qui ne chantent jamais. Instinctivement, je cherche la mer bleue, les oliviers de Colone, des cèdres noirs et un peuple qui par mille chants crie sa joie de vivre. Voilà les sensations d'un malade à Matarieh. Faut-il te dire encore une fois en t'embrassant

combien je suis touché de ta démarche si spontanée et maternelle pour me venir en aide ? Seule une mère est capable d'un tel miracle ».

VI

En été l'Egypte est un pays affreux. Les journées deviennent pour Tigrane Yergate déprimantes et tristes. Son état ne s'améliorait guère ; les douleurs envahirent le bras droit qui resta paralysé. En se voyant privé de l'unique ressource qui le soutenait, il éprouva un indicible chagrin ; mais loin de se laisser abattre, il donna le plus grand exemple de sa force de volonté en écrivant au milieu de tous ses tourments, avec la main gauche. C'est alors que son plus jeune frère découvrit et lui enleva une minuscule boîte en argent contenant du poison, ce qui lui fit dire : « Tu peux le jeter, car il a dû perdre maintenant son pouvoir ; j'avais pris la résolution de l'absorber le jour où je me verrais dans l'impossibilité d'écrire. »

Il était obsédé sans cesse par la vision de l'Archipel et d'Athènes où il rêvait de mourir..... C'était hélas ! la seule cause de joie qu'il eût maintenant. Il revit une dernière fois cette ville dans l'automne de 1898 pendant que Mme Bilézikdji-Tinghir, espérant que l'air du pays natal profiterait par dessus tout à son enfant chéri, obtenait l'iradé impérial d'Abdul Hamid autorisant la rentrée à Constantinople de Garabed Bilézikdji. Il accueillit cette nouvelle avec un profond mécontentement et opposa un ferme refus au désir de sa mère, qui réussit pourtant à lui faire entreprendre ce voyage dans l'intérêt de sa santé.

C'était peine à le voir s'arracher en pleurant à l'affection de ses amis, parmi lesquels M. Périclès Yanopoulo, jeune écrivain qui lui était tout dévoué. Infortuné poète, il n'en regretta pas moins ce coin préféré, où il aimait tous ces sites d'un charme incomparable : l'Acropole, le Parthénon, le bois des oliviers sur la « route sacrée » qui menait à Eleusis, le Céramique, et la plage de Phalère, et le mont Lycabette sur lequel il voyait mélancoliquement mourir le soleil... Combien ses impressions furent autres à l'entrée de la Corne d'Or ! Il ne voulut pas regarder ces lieux qu'il avait laissés rougis du sang de ses frères et il se laissa emmener, silencieux, vers Péra. En passant devant la Banque Ottomane, il desserra les lèvres pour dire ces seuls mots « un tombeau ». Songeait-il en cet instant à la journée qui marqua les événements de 1896 ou l'aspect morne de la ville lui suggérait-il ces mots ? Il y retrouva, en effet, le règne de la terreur : Abdul Hamid, après s'être offert le spectacle de carnages inouïs sous l'œil bienvaillant de certains ambassadeurs accrédités à Constantinople, veille à sa propre sûreté par le maintien des pires arbitraires. « Une ville pour animaux » résuma Tigrane Yergate dont le ressentiment se raviva en se voyant dans l'isolement : il s'était trompé sur ceux mêmes qui lui avaient témoigné le plus d'amitié et qui l'évitaient maintenant avec soin, car ils servent un gouvernement oppresseur qui, avec son armée d'espions, sait les surveiller de près. L'iradé du sultan n'avait donc servi qu'à le livrer aux Turcs, il était désormais captif.

Il subit avec un magnifique courage une série d'opérations très

douloureuses après lesquelles les médecins l'envoyèrent à l'île de Prinkipo (1), près de Constantinople, d'où il adressait à ses frères ces lignes :

« ... L'île est très belle ; son air contribue à me soutenir et à me donner des forces. Après tout ce que j'ai souffert la quinzaine dernière, il me semble à présent rentrer dans la vie. Je suis encore très faible, mais très content d'être délivré des morticoles qui ont taillé tous mes membres. La perte de mes habitudes de travail m'a jeté dans une prostration absolue. Peut-être le soleil de Prinkipo me relèvera-t-il ? Notre maison nous a satisfait, quoique très haut perchée, l'œil embrasse la mer, les îles, les côtes d'Europe et d'Asie, Sainte-Sophie, les mosquées, les vieux murs, l'air est très pur, et vous aimeriez aussi le jardinet où il y a des salades, des rosiers... »

Il eut encore un moment de patriotique satisfaction lorsqu'il apprit la publication dans la *Revue des Revues* de son article magistral *La Turquie peut-elle vivre ?* (15 juillet-1er août 1899) qui a été le dernier trait de fer de Tigrane Yergate pour l'empire fatalement condamné à tomber avant longtemps sous la domination des tsars.

A partir de cette époque la vie devint pour lui un supplice et il appelait avec amertume la mort. Nous l'avons entendu dire : « la Passion de Jésus a duré un jour, la mienne dure depuis des mois. » Et là, sur cette colline de Prinkipo, le souvenir déjà si loin, mais âpre, du passé lui brisait le cœur et l'âme : l'idée de ne pouvoir poursuivre l'œuvre pour la liberté de sa nation le tourmentait autant que sa maladie. De même, dans toutes ces choses de la nature dont il était si délicatement épris, il ne retrouvait plus que des regrets. Peu avant sa fin, qu'il sentait proche, au déclin d'un radieux jour de novembre, il contempla avec ses yeux infiniment beaux et tristes l'horizon. Et sa pensée volant à travers la distance — sous d'autres cieux — il invoqua par trois fois, le nom de la chère et lointaine sœur de son âme. Puis il soupira « France, France ! Athènes, Athènes !

Tigrane Yergate expira doucement dans les bras de sa mère qui recueillit pieusement son dernier souffle dans la nuit du 1er décembre 1899. Il avait 29 ans et fut inhumé à Constantinople.

Les Arméniens, principalement la colonie d'Egypte, furent profondément troublés en apprenant la mort de Tigrane Yergate en qui ils perdaient un intrépide et irréprochable défenseur de leur cause. La presse arménienne répandue à travers le monde civilisé lui a décerné unanimement la palme de l'immortalité. De leur côté, la ville d'Athènes et la presse grecque entourèrent d'hommages et de regrets la tombe du grand philhellène.

(1) Fait partie d'un groupe d'îles de la Marmara. Sous le Bas-Empire les princes et princesses en disgrâce de la cour y étaient détenus.

*
**

LE PI-PA-KI OU L'HISTOIRE DU LUTH [1]

CHEF-D'ŒUVRE DU THÉATRE CHINOIS.

a. — Vase chinois antique.

Toutes les littératures ont, dans leur histoire, des œuvres culminantes ou du moins typiques, qui révèlent à un très haut degré le caractère d'une époque, d'une race, ou encore du génie solitaire et précurseur, mais particulièrement original et puissant. C'est ainsi que la Chine, dans son stade de siècles ou plutôt de *cycles*, le plus long qu'aucun peuple ait parcouru, a consacré, au-dessus des innombrables productions de sa littérature, un roman, le *San-koue-tchi* ou *Histoire des Trois Royaumes*, et un drame, le *Pi-pa-ki* ou Histoire du Luth. C'est le *Pi-pa-ki* que je me propose d'analyser en ce moment.

L'Histoire du Luth a pour auteur Kao-tong-kia, qui vécut au XIVe et au XVe siècle de notre ère. L'ouvrage fut représenté à Péking, en 1404, et très souvent on l'a désigné par cette périphrase : le *drame qui a fait couler tant de larmes*. Il n'obtint d'abord qu'un succès médiocre; mais, aussitôt, un admirateur de Kao-tong-kia, le savant et talentueux critique Mao-tseu, y effectua quelques changements, et dès lors le triomphe se leva, et il dure encore.

Les éditions chinoises actuelles du *Pi-pa-ki* n'ont pas moins de quatorze préfaces, dont une, de l'an 1704 de notre ère, est tout à fait curieuse. Un dialogue s'engage entre l'éditeur et un jeune lettré; il y a là quelque chose de socratique. L'étudiant interroge et, des réponses de l'éditeur, il ressort la démonstration de la genèse de l'œuvre, de sa portée morale, de sa valeur esthétique et littéraire. Et l'on voit combien la critique fut un art et, si l'on veut, une science en faveur chez les Chinois. Il semble que l'esprit de cette race ait possédé autrefois plus de précision que de nos jours; car voici comment l'éditeur d'il y a deux siècles définissait le génie : « Le génie prend sa source dans la nature; il se développe et se modifie par les passions; il s'attache aux rites, à la justice, et, dans la crainte de s'égarer, ne marche jamais sans guide et à l'aventure. » Je ne confirme pas tous les points de cette définition, j'en montre seulement la précision riche, encore que très nette. Et que dites-vous de cette réflexion? « il est à remarquer que les plus grands écrivains de l'antiquité furent

(1) Les dessins *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, représentent des ornements en usage dans l'antiquité et sont, de même que les sept autres gravures une reproduction fidèle d'une vieille édition chinoise de *Pi-pa-Ki*. (*N. D. L. R.*).

tous malheureux..., si toutefois l'on peut dire qu'un homme qui tombe dans la pauvreté, sans perdre son génie, soit réellement malheureux. »

La préface dialoguée décrit aussi l'impression profonde que produit le drame sur les spectateurs. « Quand les acteurs se mettent à réciter les scènes de la famine et de la séparation, la scène si pathétique et si attendrissante où Tsaï-yong implore la miséricorde de l'Empereur dans son palais, celles où Tchao-ou-niang vend sa chevelure pour acheter nn cercueil et ramasse de la terre pour élever un tombeau : alors, parmi tous les spectateurs, propriétaires, matrones, jeunes pâtres, bûcherons, vieillards vénérables, l'on n'en voit pas un seul qui n'ait les joues rouges et les oreilles brûlantes. Les larmes coulent des joues, tous les visages sont consternés ; l'on n'entend plus que des soupirs, des gémissements, des sanglots, des cris ; et cela dure jusqu'à la fin de la représentation. »

La maison du vieux Tsaï, au temps de la prospérité, avant le départ de son fils. Le père et la mère prennent leur repas ; le bachelier et sa jeune femme les servent et se tiennent près de la table.

Les commentateurs nous apprennent que Kao-tong-kia composa le *Pi-pa-ki* pour ramener à la fidélité du cœur envers ses parents et son épouse, l'un de ses amis, Wang-ssé, qui fréquenta les plus célèbres écrivains de son temps. Quel que fût le but initial de l'œuvre, l'idée de l'auteur se transforma jusqu'à devenir le drame à la fois le plus littéraire et le plus populaire qu'admire ce peuple, vieux de plus de cinquante siècles.

Indépendamment des quatorze préfaces écrites par les critiques les plus savants de la Chine, le *Pi-pa-ki* est précédé d'un dialogue que l'on récite presque toujours à la représentation. Un directeur de théâtre s'interroge sur ce qu'il va jouer. « Pas de pièce comique aujourd'hui, s'écrient les comédiens, mais le *Pi-pa-ki* ! » — « Oh ! Oh ! le *Pi-pa-ki* ! objecte le directeur. Nous savons qu'il est plus facile de susciter chez les hommes le rire que les larmes. N'importe, jouons le *Pi-pa-ki* ! »

I

Le drame se divise en tableaux, au nombre de vingt-quatre. Au premier tableau, un bachelier (notez qu'il y a toujours, dans les pièces chinoises, un bachelier riche de talent et d'espérances, pauvre du reste), le bachelier Tsaï-Yong, qui a tout étudié et qui a lu plus de dix mille volumes ou *cahiers*, se trouve dans une tristesse profonde. De ses parents âgés de 80 ans et sans fortune, l'un, son père, le youen-waï, c'est-à-dire petit magistrat honoraire, exige qu'il se rende dans la capitale, pour y conquérir les grades de licencié et de docteur, et qu'il revienne pourvu d'un mandarinat, chargé d'honneurs, afin que ses parents terminent leurs jours dans l'opulence et avec la vision de la gloire filiale et familiale. La mère représente avec terreur les vicissitudes qui peuvent venir, les inondations, les mauvaises récoltes et le manque de riz, l'isolement, l'abandon, la mort dans la misère. Extrême est la perplexité du bachelier Tsaï-Yong. Que faire? Suivre les conseils ambitieux de son père? Céder aux craintes maternelles? Son cœur parlerait comme sa mère, car il lui coûte de quitter ses parents; et surtout, il est marié depuis deux mois et il est encore dans la lune de miel. Mais un riche voisin, le seigneur Tchang, promet de veiller sur les parents du bachelier, et celui-ci n'a plus de motif de résister aux rêves paternels. Il doit partir. Il y a, dans la délibération, des traits charmants : « Mon fils, dit la mère, je ne veux pas que tu emmènes avec toi ton épouse, Tchao-ou-niang. Depuis tantôt deux mois qu'elle est mariée, elle a maigri de moitié. S'il faut qu'elle habite là-bas avec toi pendant trois ans, je prévois que la pauvre femme ne sera guère bonne qu'à mettre en terre. »

La jeune femme du bachelier l'ayant conduit jusque sur le chemin, ils se disent adieu.

Et c'est la mère aussi qui termine le tableau par ces paroles :

Elle chante (1).

« On me dérobe la perle que j'avais sur la main. Va, mon fils, si, durant ton absence, ton père et ta mère meurent de faim ou de froid, quand même un jour tu reviendrais au pays natal, étincelant dans tes habits brodés, notre mort aura souillé ta gloire! »

Ces paroles sont en vers ; car toute pièce chinoise forme un mélange de vers et de prose, de chant et de récitation.

II

Le deuxième tableau est plein de la plus gracieuse poésie. Nous voici transportés dans le jardin du seigneur Nieou, ministre d'Etat, précepteur de la famille impériale. La vieille gouvernante de Nieou-Chi, fille de Nieou, et la jeune suivante Si-tchun chantent tour à tour et rient en folâtrant. Un domestique âgé s'en étonne : « Aujourd'hui qu'il y a réception, que le seigneur Nieou fait sa cour à l'Empereur, moi je viens à la dérobée faire une visite aux fleurs, et vous me demandez pourquoi je suis si gaie ? » Le domestique comprend l'émoi de Si-tchum, pareille par l'âge au printemps, mais il accuse la légèreté de la gouvernante. Celle-ci se fâche, le traite de vieil animal domestique et proteste que, plus tard, même à soixante-dix ou quatre-vingts ans, elle serait d'un tempérament à se remarier et à composer des quatrains amoureux. Pour clore la dispute, Si-tchun leur persuade de jouer à l'escarpolette. Le vieux domestique tombe, Si-tchun rit ; sa maîtresse, Nieou-Chi survient et la gronde. Si-tchun s'excuse en disant qu'elle est minée de tristesse. « Toi, triste ? » réplique Nieou-Chi. Et Si-tchun fait cette délicieuse réponse : « Mademoiselle, je m'appelle Si-tchun, c'est-à-dire printemps. Ce matin, quand j'ai ouvert ma fenêtre, le toit du pavillon était jonché de feuilles de saules. La bruine avait souillé les fleurs des poiriers. Avant le crépuscule, j'ai entendu chanter l'oiseau Hoang-li, mais ses modulations étaient plaintives. Le printemps va mourir et c'est pourquoi je pleure. »

b. — Cloche à l'entrée du Palais de l'Empereur.

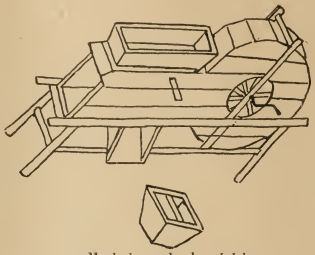
« Tu es folle ! voilà tout ! » répond la maîtresse. La vérité est que Si-tchun, dans la rue, a aperçu l'ombre d'un jeune homme, rien que l'ombre, car Nieou

(1) Dans toute pièce chinoise, il y a le *personnage qui chante*, c'est-à-dire qu'il s'exprime parfois en vers ou en prose rythmée, le plus souvent pour faire res-

lui ordonne de baisser les yeux en marchant ; et le cœur comprimé de la petite Si-tchun est amoureux d'une ombre !

III

Le troisième tableau nous montre de curieux traits des anciennes mœurs chinoises qui, du reste, se sont conservées jusqu'à nos jours. Nous voici dans la maison même du précepteur impérial Nieou. Arrivent deux entremetteuses, chargées, selon l'usage, de proposer un mariage pour la demoiselle Nieou-Chi. La seconde entremetteuse n'est qu'une mendiante, mais cela n'importe guère. Ces deux agents d'affaires, féminins, se disputent en attendant l'arrivée du seigneur Nieou. Enfin, elles sont présentées à Nieou, par le domestique qui émet cette délicieuse réflexion : « Seigneur, quand je vous vois préoccupé d'une multitude d'affaires, je ne crains jamais d'annoncer. Mais, dans vos moments de loisir, je n'ose pas introduire et troubler votre repos. »



c. — Meule à moudre les céréales.

Les entremetteuses proposent leurs candidats respectifs, dont l'un est patronné par le président du Conseil d'Etat, l'autre par le président du Conseil privé de l'Empereur. Nieou leur demande les billets contenant les dates de naissance des prétendants, les présages des devins sur leur destinée. Nouvelle dispute des deux entremetteuses qui accusent réciproquement d'ignorance les devins qui ont auguré pour les jeunes hommes. Elles sont battues de verges et jetées à la porte. Elles pourront toutefois se représenter lorsqu'elles auront à proposer un tchoang-youen, ou jeune bachelier sûr d'arriver au grade de docteur attaché au Grand-Dragon. Après leur départ, Nieou gronde sa fille d'avoir laissé jouer dans le jardin la jolie et espiègle Si-tchun.

IV

Au quatrième tableau, l'on voit, sur la route qui conduit à la capitale, le bachelier Tsaï-Yong. Il a quitté ses parents. Il rencontre trois autres bacheliers dont le but est aussi d'aller conquérir des grades littéraires. La conversation s'engage. Il y a des mots délicats, comme ceci : Un des interlocuteurs raconte que son maître, à l'école primaire, le traitait sans cesse d'ignorant et lui prédisait la médiocrité et l'in-

sortir une idée ou un sentiment lyriques. En certains cas, plusieurs personnes *chantent.*

succès. Un de ses compagnons l'encourage alors : « Ne croyez pas cela ; c'est un rêve d'enfant que vous avez fait. »

V

Cinquième tableau : parodie du concours. Cinq cents bacheliers se pressent dans la salle, lorsque le Président du concours ouvre la session par une harangue. Il n'imitera pas ses prédécesseurs, ennemis des plaisirs et de la gaieté. Fi des questions de littérature, de morale, de politique! Lui, il fera improviser des rimes, deviner des énigmes, composer des chansons! Les candidats inhabiles à ces exercices seront chassés de la salle à coups de gourdins. A ces mots, tous les bacheliers renoncent au concours et se retirent. Il ne reste que Tsaï-Yong et Tchang-Pé-Tsiang. Le président appelle le bachelier Tsaï-Yong et lui propose de terminer un distique.

Pendant la période de famine, le vieux Tsaï et sa femme se disputent au sujet de l'absence de leur fils. Leur bru s'efforce de les apaiser par ses paroles conciliantes et ses supplications.

LE PRÉSIDENT

Lorsque les étoiles filent le ciel lance des balles. — Etablissez le parallélisme.

TSAÏ-YONG

Quand le soleil se lève, la mer lance un ballon.

LE PRÉSIDENT

Très bien, très bien, le parallélisme est excellent. — Bachelier Tchang-Pé-Tsiang, le Livre des Odes contient trois cents poèmes. — Etablissez le parallélisme.

TCHANG-PÉ-TSIANG

Il renferme en outre onze poésies.

LE PRÉSIDENT

C'est mauvais, absurde; le parallélisme ne vaut rien. Restez à votre place. Seul, le bachelier Tsaï-Yong peut approcher du bureau.

Le président propose un calembourg qu'il prononce très vite et où il faut trouver huit noms de villes, Tsaï-Yong y réussit. Le président propose ensuite une chanson qui commence par ce vers :

Le capitale est un délicieux séjour

TSAÏ-YONG

On s'y enivre avec les examinateurs.

LE PRÉSIDENT

Bachelier Tsaï-Yong, je reconnais la supériorité de vos talents, votre érudition profonde ; oui, votre mérite est vraiment hors de pair. Je vais informer l'Empereur du résultat du concours. Huissiers, apportez le bonnet et la ceinture! Décorez-en Tsaï-Yong! Et chassez l'ignare Tchang-PéTsiang à coups de gourdins!

Le ministre Nieou et Tsaï-Yong, devenu lauréat, s'expliquent au sujet du mariage de celui-ci avec Nieou-Chi, présente à l'entretien.

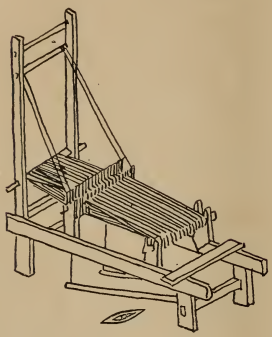
VI

Le sixième tableau nous ramène dans la maison des parents de Tsaï-Yong. Une grande famine ravage le pays; le riz coûte très cher. Le vieux Tsaï et sa femme sont dans la misère la plus profonde ; ils se querellent et s'injurient au sujet du départ de leur fils, consenti par le père. Le vieux Tsaï tente de se donner la mort. Tchao-ou-niang, la jeune femme de Tsaï-Yong absent, essaie en vain de réconcilier les vieillards. Enfin, la bru fidèle et dévouée va porter ses dernières épingles à la maison de prêt sur gages; avec le produit de cette vente, elle achètera un peu de riz.

VII

Au septième tableau, nous voici revenus, par contraste, dans la somptueuse résidence du précepteur impérial, Nieou. Les domestiques s'entretiennent des fêtes splendides données en l'honneur du nouveau lauréat, le Tchoang-youen, Tsaï-Yong. Ce sont gens du peuple, et ce

qu'ils ont admiré le plus, c'est la beauté de son cheval au poil multicolore. Le seigneur Nieou vient dire que l'Empereur lui donne l'ordre de demander en mariage, pour sa fille Nieou-Chi, le lauréat Tsaï-Yong. Nieou envoie une entremetteuse afin de traiter cette affaire, selon l'usage.



d. — Métier à tisser.

VIII

L'entremetteuse revient avec un refus du lauréat Tsaï-Yong qui, marié, ne veut pas contracter une nouvelle union, par quoi sa jeune femme, Tchao-ou-niang, serait reléguée au rang de concubine. Le seigneur Nieou entre dans une grande colère, il ne veut pas de refus; ce qu'il a proposé doit être accepté avec empressement; et il ira trouver l'Empereur, afin que le Grand-Dragon contraigne le lauréat à épouser sa fille.

IX

Dans le Palais du Dragon d'Or, le Premier Chambellan veille. La lune commence à pâlir, le jour se lève. Le chambellan s'énumère à lui-même sa besogne : il doit ouvrir la salle des *Compositions*, la salle des *Sources Limpides*, la salle d'*Audience*, la salle des *Cinq arbres à épines*, la salle de l'*Automne Eternel*, la salle de la *Sincérité Eternelle*, la salle de la *Joie Eternelle*. Ensuite, il ouvrira le temple de la *Lumière*, le palais de l'*Immortalité*, le temple des *Parfums*, le palais aux *Clochettes d'or*, le temple de l'animal symbolique *Ki-Lin*, le palais du *Grand Faîte*, le palais du *Tigre Blanc*.

Et voici que se présente le lauréat Tsaï-Yong. Il vient solliciter une audience de l'Empereur. Il remet sa supplique au chambellan qui, après quelques minutes d'absence, rapporte un refus de l'Empereur. Celui-ci ne veut pas autoriser le nouveau docteur à retourner dans sa ville natale, près de ses parents âgés et solitaires. Il nomme Tsaï-Yong au poste de Moniteur Impérial, il exige sa présence dans la capitale et son mariage avec la fille du seigneur Nieou. Tsaï-Yong, dans le navrant désespoir de ne pouvoir s'en aller vers sa patrie, vers ses parents et sa jeune femme, verse d'abondantes larmes.

X

Dans la ville natale de Tsaï-Yong, le bureau de l'Assistance

Publique est rempli d'indigents qui demandent des rations de riz. Le mandarin du district vient contrôler les provisions en magasins, et il reconnaît que le commissaire des vivres a détourné la plus grande partie du fonds de réserve. Parmi les pauvres, se présente Tchao-ou-niang, la femme de Tsaï-Yong, abandonnée par lui avec ses beaux-parents. Le mandarin lui parle durement parce qu'étant femme, elle a quitté l'appartement intérieur, pour venir seule. Elle expose son cas, l'absence de son mari, l'infirmité des deux vieillards dont elle a la charge ; elle reçoit trois rations de riz. Mais, tandis qu'elle retourne vers la maison désolée, sur le seuil de laquelle l'attendent les octogénaires, elle est dépouillée de son riz par le commissaire lui-même. Une désolation sans bornes l'envahit, elle veut se noyer dans un puits qu'elle voit tout proche ; mais, à ce moment, le seigneur Tchang la rencontre et lui donne du riz, dont il a, sur son épaule, un sac rempli.

XI

Par le contraste que prolonge avec un saisissant effet l'auteur du *Pi-pa-ki,* nous revenons, au tableau suivant, chez le lauréat Tsaï-Yong. Il pleure toujours son pays, ses parents, sa jeune femme ; l'entremetteuse vient le prévenir que, devant la porte, une chaise à porteurs l'attend pour la cérémonie nuptiale où il doit épouser la fille du seigneur Nieou. « J'obéirai, dit-il, à l'ordre impérial, mais je déclarerai hautement que je n'ai qu'un cœur ». Il sort, maudissant son succès, accablé par le poids de sa fortune qui fait son malheur.

XII

Au douzième tableau, nous voyons le triste repas du vieux Tsaï et de sa femme. Leur bru ne peut leur servir que du *tan-fan* ou riz cuit à l'eau. La belle-mère s'irrite. Il y a longtemps qu'elle n'a mangé ni poisson ni légumes. Et comme Tchao-ou-niang prend ses repas seule dans la cuisine, la belle-mère l'accuse de se cacher ainsi pour manger le meilleur. Cet égoïsme de vieillards irrités par les privations est fort expressivement dépeint, avec une justesse et une couleur intenses.

e. — Toupie éclairant les corridors du Palais.

XIII

Les vieillards descendent à la cuisine, en vue de surprendre Tchaoou-niang. Elle se préparait une bouillie composée de feuilles et d'écorce d'arbres, dont les chiens ou les pourceaux n'auraient pas souffert l'odeur et le goût. Les vieillards tombent évanouis d'émotion à ce spectacle. Toutefois, après quelques minutes, le vieux Tsaï reprend ses

sens. Mais sa femme a été tuée par son saisissement. Tandis que la bru se désole de ne pouvoir acheter un cercueil de bois, le seigneur Tchang arrive et promet qu'il en enverra un. Cette scène est traitée avec une sécheresse voulue, qui poind le cœur.

XIV

Cependant leur fils Tsaï-Yong habite, avec sa nouvelle épouse, le palais de Nieou. Dans sa tristesse, il est dur pour trois de ses valets qu'il fait battre de verges. Puis, il prend son luth ; et voici que sa femme Nieou-Chi se présente. Elle le prie de chanter pour elle une romance. Mais il ne lui monte aux lèvres que des mélodies plaintives, et il déclare, symboliquement, qu'il préférait son ancien luth. Nieou-Chi comprend et le lui dit : « Ainsi donc, seigneur, votre cœur n'est pas ici ? » Elle appelle ses servantes, pour offrir du vin à Tsaï-Yong. Mais celui-ci refuse de boire. Nieou-Chi se retire. Tsaï-Yong décide de faire chercher, dans les auberges de la capitale, quelqu'un qui soit de son pays, afin de l'y renvoyer avec une lettre pour ses parents.

Tsaï-Young, sur la prière de sa nouvelle épouse, chante pour elle en s'accompagnant sur son luth. Mais sa tristresse l'accable, et il avoue à Nieou-Chi qu'il a laissé dans son pays ses parents très avancés en âge et qu'il les regrette.

XV

Le vieux Tsaï va mourir. Sa bru essaie en vain de lui faire prendre une tisane. A quoi bon ? Il n'y a pas de remède, là, contre le chagrin et la misère. Il rassemble ce qui lui reste de forces et se jette aux genoux de Tchao-ou-niang, pour implorer son pardon de l'avoir séparée de son mari, d'avoir été, par ambition paternelle, l'auteur de tous leurs maux. Il veut, devant le seigneur Tchang, écrire son testament, c'est-à-dire délier Tchao-ou-niang de son devoir de fidélité envers l'ingrat et oublieux Tsaï-Yong. La jeune femme refuse ; elle proteste qu'elle restera fidèle à la mémoire de ses beaux-parents et

que, à la place de l'absent, elle ira entretenir leur tombe. Le vieux Tsaï meurt. Pour lui procurer un cercueil, Tchao-ou-niang coupera et vendra sa belle chevelure (1).

XVI

Tchao-ou-niang a coupé sa chevelure, et elle parcourt les rues pour la vendre au plus offrant. Nulle acheteuse ne s'en soucie. L'infortunée s'abat dans la rue, sous le poids du désespoir et épuisée par les privations. Le seigneur Tchang passe et se presse à son aide. Il lui donne de l'argent pour un second cercueil, et garde la chevelure en souvenir de cet héroïsme filial et comme pièce d'accusation contre Tsaï-Yong, s'il revient un jour.

Envoyé par le ministre Nieou, un serviteur part pour la lointaine province où demeurent les parents de Tsaï-Young, afin de les ramener ensuite auprès de leur fils.

XVII

Un homme, faisant la profession de voleur d'enfants, a ouï dire que le seigneur Tsaï-Yong cherchait quelqu'un de son pays, pour lui confier une lettre. Cet homme est de Tchin-Lieou, le pays du lauréat. Il se présente à lui, et lui donne d'excellentes nouvelles de sa famille. Tsaï-Yong, dans une lettre, expose à ses parents, dont il ignore la mort, sa situation nouvelle, l'impossibilité de retourner vers eux. Il remet aussi des perles et des lingots d'or au messager, qui a capté sa confiance.

XVIII

Le dix-huitième tableau est dans le cimetière de Tchin-Lieou. Tchao-ou-niang vient de conduire son beau-père à la sépulture. Elle

(1) Les anciens Chinois ne rasaient point leur tête et ne formaient pas la tresse, comme ceux d'aujourd'hui. Cet usage est tartare. Autrefois, en Chine, et jusqu'en 1619, hommes et femmes prenaient de leur chevelure, qu'ils aimaient abondante, un très grand soin.

essaie d'élever, de ses propres mains, en manière de monument funéraire, une petite pyramide de terre glaise. Elle n'y parvient pas; la fatigue l'accable, et elle s'endort. Durant son sommeil, arrive un Génie qui, pour récompenser sa piété filiale, ordonne à ses acolytes, le *Singe blanc de la montagne du Sud* et le *Tigre noir de la prison du Nord*, de bâtir la pyramide; l'ouvrage, en un instant, est construit par ces êtres surnaturels. Le Génie réveille ensuite Tchao-ou-niang et lui ordonne de partir pour la capitale, où son mari siège auprès de l'Empereur.

XIX

Avant son mariage, Tchao-ou-niang avait appris la peinture et la musique. Au moment d'entreprendre son long voyage, elle peint un tableau qui représente une scène de misère, où ses beaux-parents, affamés, la face amaigrie, les jambes enflées, pleurent sur l'ingratitude de leur fils. Elle présentera ce tableau à son mari, pour le toucher et pour le punir, Puis, le seigneur Tchang lui conseille de ne pas aborder directement Tsaï-Yong. Mais qu'elle prenne son luth et que, devant la porte du lauréat, elle chante une complainte désolée qui soit l'histoire de leurs malheurs. Le seigneur Tchang et Tchao-ou-niang se disent adieu.

f. — Chien devant l'ouverture de sa niche. Sur le sol, des ciseaux pour le tondre et des peignes pour le peigner.

XX

Dans le palais de Nieou, la tristesse de Tsaï-Yong devient chaque jour plus profonde. Sa jeune femme Nieou-Chi lui représente qu'il vit dans le luxe et dans les honneurs; il répond à ses affectueuses remontrances par d'abondantes larmes. Enfin, elle se cache, et elle surprend ses plaintes solitaires. Elle déclare alors que le devoir de son mari est d'aller vers ses parents et sa première femme et qu'elle, la fille du seigneur Nieou, l'y accompagnera.

XXI

Nieou-Chi a fléchi la volonté de son père; celui-ci, généreux, entend pratiquer l'hospitalité antique. Un domestique, Li-wang, reçoit l'ordre d'aller au bout de l'empire, à Tchin-Lieou, chercher les parents et la première femme de Tsaï-Yong, afin qu'ils viennent vivre tous ensemble chez Nieou. Le vieux serviteur s'y refuse d'abord, prétendant que c'est introduire la discorde chez ses maîtres. Mais il doit obéir à leur volonté qui persiste.

XXII

Dans le temple de Mi-To ou Amida-Bouddha, l'on va procéder à une cérémonie religieuse. Deux bouffons entrent et s'entretiennent avec le supérieur des bonzes, qui les fait souscrire chacun pour cinq taëls destinés à embellir la décoration du temple. Arrive une femme vêtue en religieuse, et portant un luth et un rouleau. C'est Tchao-ou-niang Les bouffons l'interrogent sur le port d'un luth par une religieuse. « Je suis une femme mariée, dit-elle ; je viens de loin, je me suis revêtue de ce costume afin que l'on m'accordât plus facilement l'aumône, après avoir écouté mes chansons. » Elle leur chante la complainte de leurs infortunes. Les deux *fous* se moquent d'elle. Ils déclarent ne pouvoir lui donner que leurs vêtements d'hommes. Elle se tait, et elle pleure.

Dans le temple de Misto, les bonzes célèbrent un office pour l'heureux voyage des parents de Tsaï-Yong.

Tsaï-Yong entre dans la pagode. Il porte le costume de Tchoang-youen ou lauréat. Il vient prier pour l'heureux voyage de ses parents, mais il a de noirs pressentiments, son cœur reste chargé de tristesse. Le supérieur veut faire sortir la femme au luth, à cause de l'arrivée du Tchoang-youen. Elle s'en va, elle oublie à terre le rouleau qu'elle portait et qui était son tableau. Tsaï-Yong veut qu'on la rappelle pour le lui rendre, mais elle a disparu. Alors, les bonzes commencent l'office propitiatoire pour les parents du Tchoang-youen (1).

(1) Parmi les prières de cette liturgie, citons ce curieux passage : en l'honneur de Bouddha, dont le nom chinois est Fô.

Chantez les louanges de Fô.
Les hommes vertueux et les femmes pieuses
Se livrent aux transports d'une vive allégresse,
En criant : ha-ha ! ha-ha !
Ecoutez le tambour de la grande Loi :
Tong, tong, tong, tong !
Ecoutez les cymbales de la grande Loi :

Puis, la cérémonie terminée, Tsaï-Yong retourne à son palais. Et l'on entend Tchao-ou-niang qui repasse en chantant devant la porte du temple.

Tchao-ou-niang, première femme de Tsaï-Yong, et Nieou-Chi, sa seconde épouse, se revèlent l'une à l'autre et se concertent pour apaiser le cœur du Tchoang-Youen.

XXIII

Nieou-Chi attend l'arrivée de ses beaux-parents que le vieux serviteur Si-wang est allé chercher, et elle s'inquiète. Elle veut pour eux des domestiques nouveaux, qui ne leur manquent pas de respect. On lui amène Tchao-ou niang en religieuse. Elle l'engage à son service, mais elle refuse de lui laisser le costume de religieuse ; celle-ci répond qu'elle doit le porter pendant douze ans en signe de deuil, parce qu'elle a perdu son beau-père et sa belle-mère, ce qui fait six ans de deuil pour elle, et six ans en place de son mari qui a disparu. De questions en réponses, Tchao-ou-niang et Nieou-Chi se découvrent être les deux épouses de Tsaï-Yong, et Nieou-Chi se jette aux genoux de la triste Tchao-ou-niang, pour lui demander pardon des malheurs qu'elle a causés. Elles conviennent que Tchao-ou-niang écrira une lettre à son mari et qu'elles la déposeront dans la bibliothèque du lauréat.

XXIV

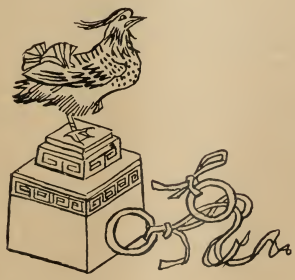
Dans sa bibliothèque de dix mille volumes, Tsaï-Yong lit les leçons de la sagesse antique. Il trouve partout des exhortations à la piété

Tcha, tcha, tcha, tcha!
On agite les sonnettes de cuivre :
Tchin, tchin, tchin, tchin!
Les bonzes tournent les crécelles de bois :
Pi-pi, po-po, pi-pi, po-po!
La conque marine résonne; écoutez :
Hoang, hoang, hoang, hoang!
A genoux, je fais des vœux pour le père et la mère
De Son Excellence le Tsoang-Youen.
Nan-wou! Nan-wou! Fô! Fô!

filiale, et tous les philosophes, les poètes, les historiens lui reprochent indirectement son ingratitude et son oubli. Il quitte la lecture. Il examine le tableau trouvé hier dans le temple ; il croit reconnaître les traits de ses parents, tels qu'ils lui fussent apparus aux jours de misère. Il retourne ce tableau ; et voici que, sur le dos, il lit des vers sur la piété filiale qui, par le rapprochement des faits, sont une condamnation de sa conduite. Il appelle Nieou-Chi, il l'interroge, car cette inscription est récente, l'encre n'est pas encore bien sèche. Nieou-Chi lui demande s'il est sûr de ne pas avoir mérité ce blâme et s'il répudierait sa première femme, au cas où il la retrouverait dans la pauvreté et la douleur. « Si elle a été juste, je ne peux pas divorcer d'avec la justice » répond Tsaï-Yong ; alors Nieou-Chi introduit Tchao-ou-niang, la première femme. La longue serpillière blanche de celle-ci lui est une première révélation de son deuil, de la mort de ses parents. Tchao-ou-niang raconte les scènes de misère, elle dit les parents morts de faim, leurs funérailles péniblement procurées, le sacrifice de sa chevelure, le miracle de la pyramide élevée par les Genies. Tsaï-Yong est écrasé par la douleur. Selon les rites, il obtiendra de l'Empereur un congé de trois ans pour porter le deuil de son père et de sa mère, et il ira dans son pays, visiter leur tombeau. Nieou-Chi veut les accompagner et supporter avec eux les hasards de l'immense voyage.

J'ai voulu ne mêler aucun commentaire à l'analyse de ce drame simple en sa structure, puéril parfois, mais quand même triste et touchant. Lorsqu'on le lit en son entier, l'on ressent comme l'impression pathétique des malheurs causés par la fatalité, comme dans les anciens drames grecs, mais par une fatalité plus douce, parce qu'elle est fille, non d'une puissance aveugle, mais de la fragilité humaine.

LÉON CHARPENTIER.



g. — Coq sur un piédestal. (Objet d'art de l'ancienne Chine.)

UN ANGLICAN

(NOUVELLE)

(*Suite et fin*) (1)

Le lendemain, à huit heures au déjeuner, la lassitude se devinait sur leurs trois visages ; mais Simsey était souriant, et se départissant de sa réserve habituelle, il entretenait Ridel d'une promenade aux environs. Cette conversation le peinait. Aussi, quand il se sentait défaillir, trouvant sa tâche trop lourde, se répétait-il gravement, comme un verset de l'Ecriture : « Je pardonne à mon bourreau. »

Ce qui ajoutait beaucoup à l'amertume de ce calice, c'était la manifeste gaîté que la nouvelle situation excitait chez ce bourreau sans tact. Il semblait joyeux, il riait fort, agrémentait le tout de facéties, se montrait profondément ridicule, au grand déplaisir de Mrs Simsey, qui, ignorante de l'état d'esprit de John, tremblait à la seule crainte de perdre sa position.

Pour détourner les soupçons de son mari, elle parla de Baby, et même après le déjeuner, quand Ridel fut sorti, elle tenta un rapprochement ; mais cette tentative demeura infructueuse.

Vers dix heures, Mr Dacey sonna à la porte et voulut parler immédiatement à Mr Simsey. Le jeune Peter, son troisième fils, le futur colonisateur de l'Amérique du Sud, âgé de six ans, et chez lequel florissaient déjà les qualités de la race, était gravement malade.

Mr Dacey demanda à Mr Simsey de mettre à sa disposition ses talents de médecin et l'influence de sa foi. Quoiqu'il ne fût plus médecin et pas encore clergyman, Simsey accepta volontiers d'accompagner Mr Dacey auprès de son fils. La maison était à côté ; ils y entrèrent et trouvèrent Mrs Dacey en larmes, car le petit Peter venait de mourir et Mr Boxel était à son chevet.

Alors Simsey salua, et, après une affectueuse et énergique poignée de main, il laissa les parents à leur douleur.

Mais cette circonstance produisit chez lui un grand effet, et pour la première fois peut-être, il réfléchit sur la mort, sur le peu de sérieux des vanités humaines, puisque cet enfant, qui semblait fort, venait de mourir.

Cependant un souffle d'orgueil caressa son imagination : il serait donc l'être complet, celui qui peut guérir le corps et apporter des consolations à l'âme. Au milieu de ses chagrins et de ses déboires, cette réconfortante pensée lui procura du calme et lui permit de marcher posément le long de la rivière.

De grands arbres la couvraient de leur feuillage, et, à de courts intervalles, des ponts de pierre à l'aspect bizarre et harmonieux coupaient d'une note grise l'eau qui semblait noire. De hauts collèges aux lignes gothiques, des tours, des terrasses, hérissaient

(1) Voir *La Revue* du 15 avril 1901.

les rives, tandis qu'en d'autres endroits une pente douce et verte venait se confondre avec le niveau de la rivière.

Malgré la chaleur, ce spectacle était frais, et Simsey s'assit sur un banc, au bord de l'eau. Alors il regretta son collège, qui là-bas se dressait, silencieux, car le moment des vacances était arrivé ; il regretta les courses en canot, les prix, les journées de tennis et de foot ball, la chasse à courre.

Mais au milieu de ces pensées, il aperçut, entre deux arbres dont l'épais feuillage dérobait l'allée aux ardeurs du soleil, un couple qui s'avançait. La femme marchait vite, tandis que l'homme cherchait à l'arrêter par des gestes et des paroles, dont le son allait s'écraser sur les vastes murailles des collèges séculaires. Au bruit que cet individu faisait, au manque de respect qu'il avait pour ce chemin, où le soir, auprès de la poétique rivière, une foule de jeunes gens et de jeunes filles viennent s'assurer de leurs chances de bonheur en ménage. Simsey devina que c'était un étranger. Et il ne fut pas étonné quand il s'aperçut que ce profane n'était autre que M. Ridel, qui lutinait une jeune Anglaise, avec la désinvolture et les procédés en usage à dix heures du soir dans la banlieue de Paris.

Cependant, comme rien ne pèse à l'homme autant que la solitude dans le malheur, ce spectacle réjouit Simsey, car l'esprit malin le consolait de ses déboires, en lui soufflant : « Ta femme aussi est trompée. »

M. Ridel avançait toujours, pérorant auprès de la jeune personne dans une langue classique et plate que seul l'accent français rehaussait avec éclat.

Quand il aperçut Simsey il fut un peu décontenancé et il ne put s'empêcher de murmurer dans son idiome national : « Je crois que c'est une gaffe ».

Il quitta aussitôt la fille, car il commençait à se douter que c'en était une, puis après un étonnement simulé, il aborda son hôte. Et ils parlèrent amicalement.

Ridel lui demanda le nom des différents collèges, s'intéressa à leur histoire, admira la rivière, loua les sports, prôna l'éducation anglaise.

Ils reprirent bientôt le chemin de la maison où ils trouvèrent le luncheon servi et Mrs Simsey qui les attendait dans le jardin en jouant avec Baby.

Ils se mirent à table.

Au milieu du repas Simsey reçut un mot. C'était Mr Woodon qui lui disait avoir, le matin même, vu une de ses relations, M. l'abbé Dorget, prêtre français de haute science, qui s'intéressait vivement au rapprochement des deux Eglises.

Simsey demanda aussitôt à Ridel si, par hasard il connaissait cet abbé Dorget ou s'il désirait lui être présenté. Mais Mrs Simsey ayant adressé au jeune homme une muette requête, il déclina les offres de son hôte.

Aussitôt après s'être levé de table, Simsey, laissant sa femme avec M. Ridel, alla voir Mr Woodon chez lequel il espérait trouver l'abbé Dorget.

Il avait envie de connaître ce prêtre et il pensait découvrir chez lui des lumières supérieures, qui le dirigeraient, feraient taire sa conscience, calmeraient sa jalousie, lui indiqueraient une route moyenne, pratique, entre le haut myticisme et la vulgaire foi d'un Mr Boxel.

Que faire ! Car, après le cruel désespoir, calmé du reste par l'idée du sacrifice, Simsey en était arrivé à étudier sa situation. S'il renvoyait M. Ridel, les ressources diminueraient : plus de petites robes roses pour Baby, plus de loisirs pour étudier les dogmes ; et néanmoins il avouait avec une lucidité d'esprit fort remarquable que la situation n'était pas nette. Avec un rare sang-froid et un courage digne de réussite il osa se dédoubler. D'un côté il vit Ridel et sa femme, association fortuite causée par ses nouvelles théories ; de l'autre, il s'aperçut, lui le futur sujet du Pape, en soutane, en barrette, plongé dans la théologie. Il vit qu'il avait creusé un abîme dont les deux rives étaient reliées par une frêle passerelle : le Baby blond et rose. Il était imprudent de renvoyer Ridel ; pour garder Ridel il fallait conserver Mary, et comme il était nécessaire cependant de faire montre de dignité, il résolut de fermer les yeux. Malgré la justesse de ce raisonnement, il ne se sentait pas satisfait, car ce compromis pouvait paraître fâcheux. Mais, de nouveau comme un baume réparateur, bénédiction que ne connaissent ni les athées, ni les malheureux dont la foi est égarée, Simsey se sentit imprégné d'une douceur exquise, car devant lui surgissait l'image d'une église catholique « Heureuse foi, soupira-t-il, tu as été la cause de mes souffrances, mais tu me sauves ; tu me feras peut-être connaître des félicités suprêmes que seuls l'homme juste et le martyr peuvent aspirer à goûter. »

*
* *

Quand Simsey arriva chez Mr Woodon, on fumait, et l'abbé Dorget exprimait dans une sorte d'anglais très simple ses idées sur la religion, la philosophie et l'histoire. Il leur expliquait fort clairement qu'aucun doute ne subsistait au sujet de la réunion des deux Églises. Il était certain, et cela d'après des renseignements secrets et absolument sûrs, que ce qu'il avançait reposait sur des bases solides. Rome n'attendait qu'un mouvement général de la part des anglicans.

Ces paroles furent d'une grande consolation pour Simsey. Il comprit que la grâce, si injustement contestée, découlait des circonstances elle-mêmes et se faisait sentir d'une façon indéniable aux périodes critiques de l'existence, semblables à celles qu'il traversait depuis quelques mois. Il s'entretint longuement avec l'abbé Dorget. Simsey s'était bien aperçu, non sans une certaine crainte, que ce prêtre, doué de qualités brillantes, avait amené la religion dans le champ de la politique, dans un but excellent d'ailleurs : celui de se mettre en avant pour donner le bon exemple.

L'exaltation de ce Français lui apparut cependant de bon augure,

car elle dénotait une foi ardente, une espérance sincère dans l'avenir des croyances qu'il professait, et un désir d'être utile à ses semblables, coïncidant complètement avec la compréhension habituelle de la vertu de charité. Simsey l'invita chez lui et lui promit, si c'était possible, de le faire rencontrer avec Mr Laning et avec Mr Boxel.

Malgré l'extrême libéralisme dont les habitants de la Grande-Bretagne font profession, il était manifestement difficile de mettre Mr Boxel en présence d'un prêtre catholique romain. Simsey fut donc obligé d'abandonner ce projet, et de se contenter d'inviter Mr Laning et l'abbé Dorget.

Quand le lendemain, ces messieurs arrivèrent à l'heure du thé, ils trouvèrent dans le jardin Simsey causant avec sa femme pendant que Baby jouait avec un hochet, et que M. Ridel s'efforçait de faire sauter un chien.

Mr Laning et M. Dorget portaient la tenue habituelle des clergymen, tandis que Simsey coiffé d'une barrette, se drapait d'un air naturel dans une soutane légèrement usée.

Du premier coup d'œil M. l'abbé Dorget, qui venait de faire la connaissance de Mr Laning et des autres, vit que Simsey était plus rapproché du catholicisme romain que tous les anglicans rencontrés par lui jusqu'à ce jour. Ridel, qui avait fini de jouer avec le chien, s'approcha d'eux, tandis qu'à quelques pas de là, Mr Laning s'entretenait gravement avec le maître de la maison. Bientôt tous s'assemblèrent autour du plumcake. Cependant Simsey méditait. Il allait demander à M. l'abbé Dorget de lui donner son avis au sujet de Mary ; — la présence de celle-ci était-elle compatible avec les méditations qu'il était désirable de faire ? S'il était pénible pour un citoyen britannique d'aborder un tel sujet avec un Français, il y avait au contraire dans ce fait une mortification agréable pour un catholique, puisqu'elle consistait dans l'humiliation d'un néophyte devant un prêtre. Simsey prit donc à part M. Dorget. La conversation resta longtemps sur le terrain si battu de la banalité. L'abbé Dorget, en habile prédicateur, excellait dans le débit de ces phrases majestueuses, où quelques graines de philosophie s'émiettent dans de l'eau bénite. Cette faconde, empreinte d'harmonie, étonnait Simsey, mais le berçait doucement et lui donnait confiance. Comme la jeune fille qui rêve auprès du murmure gracieux d'un ruisseau, il écoutait l'éloquence s'épancher en flots tièdes ; l'atmosphère de la béatitude sacerdotale l'imprégnait graduellement, si bien que le ton confidentiel remplaça bientôt celui des bienfaisantes généralités.

Dès que Mr l'abbé Dorget vit ce dont il s'agissait, il prit une expression grave. Homme consciencieux, il ne pouvait trancher une question d'une telle importance, s'avancer sur un terrain aussi dangereux sans prendre certaines circonlocutions, manière bruyante de tourner comme les sages sept fois la langue, phraséologie qui lui donnerait le temps propre à la réflexion nécessaire en pareille

occurrence. Après un raisonnement touffu, souvenir pratique de ses études en scholastique, il commença à traiter le sujet, non sans avoir préalablement complété son vocabulaire habituel de quelques mots latins destinés à pallier un bon nombre de crudités, difficiles à énoncer familièrement sous un certain costume.

Mr Ridel à ce moment s'était levé pour sortir. Mrs Simsey le suivait amoureusement du regard.

Ce détail n'échappa pas à l'abbé Dorget qui, par suite d'une longue habitude du confessionnal, avait acquis une réelle connaissance de la vie conjugale. Son plan fut vite tracé. Eloigner la femme qui pouvait être un danger pour l'honneur d'une famille. Dans cette manière d'agir, nul sentiment de jalousie professionnelle n'entrait en ligne de compte. Il était évidemment désagréable pour un prêtre romain condamné au célibat, d'arriver à la béatitude éternelle au milieu des privations, tandis qu'un collègue d'outre-Manche parvenait au même résultat en parcourant la carrière de l'existence avec une femme et un enfant. Mais ce sentiment mesquin n'effleura pas l'âme du prêtre français.

M. Dorget était doué de cet esprit large qui préside si heureusement aux évolutions du XIXe siècle, et par le fait même comprenait les situations du caractère le plus complexe. Il disait facilement et non sans raison : « Le prêtre moderne doit être un philosophe. » Il avait en effet remarqué que l'étroitesse des idées refoulait au loin les adeptes, que ce résultat était malheureux, et ces observations amenaient M. Dorget à affirmer que le but de la religion n'est pas d'être seulement l'apanage de l'élite, mais bien surtout celui de la foule. Avec sa lumineuse intelligence, il avait découvert la culpabilité morale de cette élite qui poussa une imprudente générosité jusqu'à initier la masse aux secrets du labyrinthe obscur de l'incrédulité. Aussi quand il conseillait à Simsey de renvoyer sa femme, n'était-ce nullement par envie de détourner un prêtre du mariage, mais bien au contraire parce que le ménage de ce dit prêtre menaçait d'être ébranlé. M. Dorget regrettait même qu'il eut appartenu à un catholique de semer la discorde dans le foyer du pasteur anglican.

Simsey écouta religieusement le discours de l'abbé Dorget, et il se décida à suivre ces conseils non moins religieusement. Aussi résolut-il d'envoyer sa femme et son enfant à la campagne. Cependant il fallait attendre la fin du mois, car alors seulement expirait le séjour en Angleterre de Ridel.

Quand ce moment fut arrivé, Mary qui voyait se terminer ainsi trois périodes de son existence, périodes conjugale, maternelle et sentimentale, ne put réprimer quelques soupirs qui émurent profondément Simsey. C'était en effet pour lui le renoncement à tout un passé de joies ternes, il est vrai, mais d'autant plus douces au souvenir. Renoncer à la chair, n'est vraiment cruel que pour celui qui y a goûté.

Cependant, comme la foi le pénétrait davantage chaque jour, et qu'une saine raison lui permettait de l'échafauder à sa convenance, il parvint à calmer ses désirs et à imposer silence au sentiment. Les quelques années de médecine qu'il avait faites lui fournirent les moyens de régenter son esprit en dosant sa nourriture. Le procédé était simple. L'intelligence gouvernait le corps. Les tentations étaient ainsi évitées : la bête obéissait à l'esprit, lequel n'avait d'autre préoccupation que de maintenir son pouvoir sur la bête. La chair était le véhicule que dirigeait l'âme. Cette comparaison, d'apparence pratique, séduisait Simsey, car il n'oubliait pas qu'il appartenait à la race qui ne professe de théories que dans l'action.

Il s'astreignit à un régime sévère, se prépara activement à devenir prêtre.

Cependant, pour se faire ordonner il attendait toujours l'encyclique pontificale qui devait terminer le différend. Toute la presse, qui s'intéressait aux rapprochements des deux Églises, surchauffait le plus possible les esprits. Il n'y avait du reste aucun danger à exciter la joie de tous ces êtres, puisque la solution était certaine. Simsey qui, peu à peu, par sa vie austère et originale, avait fini par attirer dans ce mouvement un bon nombre d'adeptes, organisait journellement des réunions où le sujet était traité.

Il était même parvenu à justifier auprès de ses disciples l'infaillibilité pontificale. La consécration des évêques, dans laquelle une solution de continuité avait été constatée, ne pouvait être validée que par une autorité, qui, de l'avis universel, ne pouvait être contestée. L'infaillibilité pontificale offrait seule de telles garanties. Aussi les cerveaux britanniques, saisissant la justesse pratique du raisonnement, étaient-ils maintenant décidés à admettre ce dogme. Simsey était enfin consolé de ses douleurs passées. Il ne songeait à Mary que le soir, au moment où il lui écrivait, afin de lui indiquer l'état d'esprit dans lequel il se trouvait, — sage précaution pour des gens destinés tôt ou tard à se retrouver. Celle-ci lui répondait affectueusement, car dans son isolement elle avait compris la vanité des choses humaines, et s'adonnait tout entière à l'éducation de Baby. L'infaillibilité pontificale lui paraissait naturelle et devant les raisonnements serrés de son mari, elle l'admettait avec une foi entière.

Simsey revoyait quelquefois Mr Laning qui, perdant peu à peu son flegme britannique et puritain, à la fréquentation des catholiques, trépignait presque de joie à l'idée que le dénouement approchait. Mr Boxel devenait de plus en plus triste, et chaque dimanche parlait avec amertume sur le célibat des prêtres et l'unité dans les croyances qu'il traitait de monotonie, s'appuyant sur l'idée, admissible d'ailleurs, que les climats et les milieux engendrent chez les individus des manières de voir différentes.

Simsey avait reçu une lettre de Ridel, et plusieurs de M. Dorget. L'épitre du premier ne l'impressionna guère, celles du second l'intéressèrent. Il était ainsi tenu au courant du mouvement tant en France qu'en Angleterre.

M. Dorget écrivait : « Si les Anglicans ont déployé beaucoup de science et de talent pour établir et le fait historique de la succession et la suffisance du rite et de l'intention, on peut aussi assurer que les catholiques français ont généralement conclu à la valeur des ordres anglicans. Cependant il faut mentionner, pour rester conforme à la vérité, certaines études qui insistent sur la non-valeur du presbytérat anglican ».

A ce passage de la lettre, Simsey s'arrêta rêveur. Le doute l'ayant pénétré, la sécurité fit place au trouble. Il n'était donc plus absolument certain que les ordinations anglicanes fussent valides, puisque quelques écrivains en niaient la valeur.

Craignant de pousser plus loin ses investigations, il reprit la lecture de la lettre.

« Mais il ne faut pas se laisser entraver par des menées que j'oserais humblement comparer aux tentations dont les âmes élevées sont souvent assaillies. Il ne faut pas douter du succès d'une entreprise qui risque de faire rentrer dans le giron de l'Eglise romaine un nombre considérable de brebis égarées. Si certaines difficultés dues à des contestations historiques provoquent, en surgissant inopinément, des incertitudes susceptibles d'occasionner un retard, il ne faut pas conclure à l'impossibilité absolue d'arriver à une solution que l'esprit de l'Eglise semble protéger et dont les autorités supérieures se montrent fières d'avoir été les instigatrices. »

Malgré ce qu'il y avait de hasardé dans la dernière formule employée par M. Dorget, Simsey préféra croire à ce dont il désirait la réalisation, que de se laisser illusionner par un soupçon assis sur des bases peu solides.

Alors Simsey multiplia les pratiques extérieures. Il passa la majeure partie de son temps en soutane. Il ne sortit plus que pour aller à son église. La vie s'étant simplifiée, il devint plus heureux. L'incertitude avait disparu ; la confiance en Dieu, l'abandon de la personnalité l'avaient élévé au-dessus des misères humaines. Les mesquineries inhérentes à toute existence, où les hommes se régissent les uns les autres, ne le touchaient plus. Les énergiques lamentations de Mr Boxel le laissaient indifférent, et l'influence de Mr Laning n'exerçait plus sur lui son empire. Le souvenir de Mary ne le troublait nullement, et Baby, dont les cris ne parvenaient plus jusqu'à lui, ne l'inquiétait guère. Le charme et l'amertume de cette vie pratique s'effondraient dans le passé, pour faire place aux sublimes jouissances d'une vie idéale. Ses supérieurs, c'est-à-dire ceux qui par de bonnes paroles l'exhortaient à suivre la voie qu'il avait choisie, le poussaient avec véhémence à accomplir l'acte solennel dans le plus bref délai. Mais Simsey préférait demeurer diacre, espérant que la question des ordres anglicans tranchée, il pourrait être ordonné prêtre dans la foi catholique et romaine. Les chaleurs de l'été avaient fait place à la fraîcheur de l'automne ; chaque matin, Simsey plein de confiance, attendait son courrier ; son avenir, en effet, ne dépendait-il pas de la manière dont les événements se dérouleraient;

ses souffrances passées, les tribulations qu'il avait endurées ne seraient-elles pas oubliées quand ses vœux s'accompliraient?

Un matin, tandis qu'il venait de reprendre des forces en avalant une tasse de thé et des tartines de pain grillé sur lesquelles s'étendait du beurre frais, déboucha subitement dans le cabinet de travail, Mr Laning. L'aspect de ce dernier était inaccoutumé. Sa tête paraissait s'être allongée, ses yeux s'étaient renfoncés dans leur orbite, sa bouche ne pouvait plus se fermer et ses dents étalaient la teinte jaune des vêtements britanniques en usage aux colonies.

Sans savoir ce dont il s'agissait, Simsey sentit s'infiltrer en lui l'influence occulte qui se dégage de toute perturbation physique, et fasciné par cette apparition, inattendue à une heure aussi matinale, il demeura muet, ne questionnant le nouvel arrivé que du regard hébété de l'homme inquiet.

Cependant Simsey avait immédiatement compris que Mr Laning ne pouvait être amené aussi rapidement que par l'unique question qui fût importante pour eux: la validation des ordres anglicans. Aussi refoulant la salive dans sa gorge resserrée, proféra-t-il : « Le pape a prononcé..... » Ici l'émotion fut trop forte pour qu'il pût continuer. Mr Laning ajouta d'un air abattu : « contre »; et ouvrit d'un mouvement nerveux une publication qu'il déploya sur la table devant Simsey. Mais celui-ci ne putà ce moment fixer un regard attentif sur le document dont Mr Laning se crut obligé de commencer la lecture.

Simsey ne l'écoutait pas. Une ronde cruelle se dansait dans son imagination. Mary, Baby, Ridel, Boxel, des rames, des chevaux, des scapels, des vases de sang, des vases sacrés, des images de piété, un lit défait, tourbillonnèrent dans sa cervelle, tandis que les tableaux de la pièce lui parurent se décrocher des murs. Il crut que les Bibles tombaient des rayons où elles étaient rangées, que les soutanes se déchiraient, que toutes les barrettes coiffaient Baby et que Ridel ricanait devant les images saintes avec la désinvolture d'un Français libre penseur.

Avoir attendu, pour se faire ordonner, une bulle qui vous replonge dans l'hérésie semblait ironique à Simsey. En effet, il ne lui restait plus rien à espérer. S'étant mis à la tête d'un mouvement général, il ne pouvait se convertir en particulier à la foi romaine. Quitter l'anglicanisme lui paraissait un acte équivalent à l'apostasie.

Mr Laning, voyant l'effet que la nouvelle avait produit sur Simsey se leva, pour retourner chez lui.

La crise que traversait le diacre était de celles qui mènent au désespoir. Avoir abandonné sa femme, son enfant et prêché l'infaillibilité pontificale pour ensuite en être frappé! tel était le cas qui s'offrait à lui avec une netteté cruelle. Tout en pensant de la sorte, Simsey se tourna vers la fenêtre qui donnait sur la rue, et il vit Mr Boxel qui passait en faisant de grandes enjambées de l'air le plus calme. Les conseils que celui-ci lui avait octroyés lui vinrent à la mémoire. Simsey ne put réprimer un soupir, car il n'osait plus,

comme auparavant, se rejeter du côté de la foi catholique. La souffrance s'imprégnait de ridicule, et l'idéal, dans lequel jusqu'alors il l'avait enveloppée, se dissipait. Il se compara à ces pauvres nègres qui, habitués à une foi aisée à comprendre, se voient contraints par les Européens d'abandonner une religion correspondant à leur degré de civilisation, pour se conformer à des principes dépassant leur compréhension.

Le sort de Simsey était encore plus cruel, puisqu'il n'avait pas comme eux la ressource de s'en prendre aux missionnaires en leur donnant l'occasion d'un martyre; Simsey était donc bien le seul coupable, puisqu'un homme de la valeur de Mr Boxel lui avait conseillé d'agir autrement.

Le malheureux comprenait maintenant combien il était dangereux d'utiliser, en politique religieuse, l'esprit d'aventure que les Anglais montrent dans leurs opérations commerciales. Il lui apparaissait clairement que les races sont distinctes, et que malgré les communications rendues plus faciles par la vapeur et l'électricité, il faudra encore de longs siècles avant qu'une religion unique fasse communier les âmes de l'univers. Habitué à réfléchir, Simsey comprit que le Pape n'avait pu abandonner certaines traditions et avait dû se résigner à perdre, par son encyclique, le fruit d'une conversion en masse. Le Saint Père y avait sans doute été contraint; car, fort au courant du mouvement des esprits dans le monde entier, il avait montré en toute occasion une connaissance approfondie des nouvelles tendances.

Simsey ne pouvait se plaindre. D'ailleurs rejeter sur quelqu'un la faute de son malheur eut été indigne de son caractère. Il ne pouvait cependant demeurer dans la situation où il se trouvait. Vaincu par la vie, ayant perdu bon nombre d'illusions, abandonné sa femme, donné à cette dernière l'occasion de commettre une faute, Simsey devait se refaire une personnalité.

Pour la première fois en effet, une question se posait à son esprit. Avait-il toujours la foi? Et il se souvenait des moments où jadis, devant la vision nette du devoir, il n'avait pas hésité à renvoyer Mary, à se rapprocher du catholicisme, à flageller sa raison de toutes les tortures morales, — mais il se souvenait aussi des heures délicieuses qui suivaient ces efforts vers l'idéal ; tandis que, maintenant, au lieu d'un horizon chargé de béatitude et de satisfaction, il voyait devant lui un désert sans ombre, une vaste solitude d'une stérilité brûlante et éternelle. Il ne savait plus que désirer, et cherchait en vain des principes sur lesquels il pût édifier sa conduite future. Mais sa raison restait muette.

Pouvait-il rappeler sa femme, sans que de cruels remords ne vinssent l'assaillir ? N'avait-il pas suscité par sa conduite un drame qui avait désuni leur ménage, créé un passé ineffaçable. Rien ne pouvait en effet empêcher que Ridel, ce Français libertin, n'eût souillé sa demeure; et maintenant que la perspective d'une récom-

pense temporelle avait disparu, que l'espérance s'était envolée, Simsey apercevait avec netteté le mal qu'il avait consciemment produit.

Depuis la catastrophe, John n'avait plus écrit à Mary, car il comprenait que, vis-à-vis d'elle, la cause de leur séparation n'existant plus, il aurait fallu lui parler de retour; mais il n'avait pas le courage de revoir celle qui l'avait trahi.

Alors il soupirait en se souvenant du temps où la seule lecture d'un texte religieux lui permettait de supporter sans murmure ce froissement d'amour-propre.

Cependant il retournait quelquefois dans la chambre conjugale ; et là, il restait silencieusement la tête dans les mains. C'était le seul endroit où les sensations étaient assez fortes pour que la réflexion n'eût pas le temps de se former. Il y demeurait anéanti. Il ne regardait rien, mais aussi il ne pensait pas. Il ne quittait ce lieu que lorsque l'image de Ridel ravivait sa douleur.

Que faire? Tel était le mot qu'il se répétait à tout instant. Quelle joie pourrait-il trouver maintenant dans son ordination? Quel plaisir pourrait-il goûter auprès de sa femme ?

Il lui restait deux ressources : raconter ses sensations, les écrire, rouvrir la blessure en excitant les nerfs; ou s'adonner de nouveau à la vie de sport, c'est-à-dire détruire les nerfs pour fortifier, comme autrefois, les muscles.

Les études qu'il avait faites lorsqu'il espérait entrer dans l'Église catholique, les mortifications quotidiennes qu'il s'était imposées, les travaux intellectuels qui appartiennent au prêtre, avaient peu à peu affaibli en lui la force vitale. Sans avoir atteint à l'admirable nervosité d'une sainte Thérèse, sans avoir pu obtenir du ciel des visions, il n'avait cependant plus assez de ces muscles grossiers pour remonter le courant qui maintenant l'entraînait. Il comprit que la foi qui, jusqu'alors, l'avait soutenu et même été cause de la plupart des évènements, l'abandonnait; et il s'aperçut qu'elle fuyait loin de lui comme l'homme tombé à la mer voit son navire disparaître dans la brume.

Alors, instinctivement, il devina que sa santé était ébranlée.

Mais l'éducation qu'il avait reçue ne lui permettait pas de s'adonner aux stériles lamentations du poète solitaire et de confier au papier les élucubrations d'un cerveau malade, — consolation du ministre évincé, du prêtre ambitieux, de l'artisan paresseux ou du gentilhomme ruiné. Le tempérament anglais, qui survivait encore en lui, s'opposait à cette solution.

De plus le souvenir de la vie active qui, autrefois, avait assuré à sa digestion d'agréables instants, octroyé du sommeil à son être fatigué, le hanta au point qu'un jour il recommença à marcher, à s'adonner à certains exercices physiques, et on le vit même remonter la rivière dans un bateau de course.

Aussi, le soir, quand Simsey quittait ses vêtements pour prendre du repos, n'avait-il plus le temps de réfléchir, car à peine étendu, il se sentait envahi par une délicieuse torpeur.

Après plusieurs semaines de cette convalesence, il songea à Mary avec moins d'amertume. Elle n'évoqua plus dans l'esprit de son mari que l'image de la maternité, et elle se revéla à lui tenant par la main leur enfant, aux joues roses, aux mains potelées, qui maintenant parlait pour appeler son père. Alors Simsey, sous l'impression de cette douce pensée, souriait en s'endormant, et il ne quittait la réalité que pour entrer dans le domaine du rêve, où l'âme continuait à goûter des joies familiales, pendant que le corps reprenait des forces.

Les environs de Jackstown redevenaient riants, car le printemps était de retour. Chaque jour le soleil perçait la brume et venait de ses tièdes rayons faire briller les feuilles humides. L'herbe étincelait le long de la rivière, tandis qu'une brise fraîche et légère courait sur l'eau frissonnante, que venaient becqueter avec insouciance les premières hirondelles. Sur les berges, perdus dans les buissons, d'invisibles oiseaux chantaient la nouvelle saison et poussant des cris de joie fuyaient devant le promeneur avec mystère. Une odeur douce s'échappait de la terre, dilatait la poitrine, enivrait les êtres; tout vivait avec intensité; c'était le bonheur après la tristesse, la vie après la mort, la santé après la maladie; et Simsey demeurait étonné par cette renaissance. Il songeait avec mélancolie à son cabinet de travail, au sombre plaisir de contempler des documents poussiéreux, ou de noircir du papier sous prétexte d'art, de philosophie ou de politique. Mais ce nuage était rapidement dissipé. Alors Simsey remerciait le Créateur de cette nouvelle vie, et inconsciemment il priait.

La controverse religieuse, dans laquelle la nature simple et vigoureuse de l'Anglais s'était égarée, fit place à un sentiment de reconnaissance envers Dieu, sentiment qui inondait l'âme de Simsey comme, après la secheresse, de larges gouttes de pluie redonnent de la fraîcheur à la terre.

Cependant un fait d'une importance secondaire et qui pourrait attirer le sourire sur les lèvres du sceptique, précipita la convalescence, et donna une solution au problème vital d'un homme dont la complexion n'admettait pas le désespoir, et chez lequel le drame qui avait un instant détruit la joie instinctive de vivre devait s'effacer. La souffrance chez lui n'avait produit la jouissance que sous l'empire d'une foi ardente et alimentée par l'espoir d'une récompense pratique; l'amour de cette souffrance n'était pas le produit de l'atavisme, car Simsey ne possédait pas en lui les germes d'une intellectualité morbide — son père ayant vécu d'une vie plate et saine, et sa mère n'ayant peut-être jamais compris que l'on pût mourir d'amour.

L'influence déprimante d'une littérature dont les procédés habituels sont ou le suicide, ou la narration du désespoir, ou la seule excitation à une pitié maladive, n'avait jamais agi sur lui.

N'ayant connu la vie morale que par le côté religieux, n'ayant souffert du doute que devant certains points de controverse, il n'avait même jamais envisagé la possibilité d'une vie morale différente de celle dont les circonstances lui avaient refusé la participation. Le projet de réédifier une existence ayant pour base des principes opposés à ceux qu'il avait suivis jusqu'à ce jour ne le séduisit pas. Simsey avait désiré être prêtre catholique, il serait prêtre anglican.

Il attendait seulement que le hasard lui permit de guérir complètement et sans amertume les blessures qui, pendant un temps, l'avaient fait souffrir.

Ce fut pourquoi un matin, durant une de ces réconfortantes promenades qu'il avait coutume de faire, Simsey resta stupéfait devant le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Un enfant d'une douzaine d'années lançait des pierres dans un arbre, entre les branches duquel on voyait distinctement un nid. La mère devait y être seule, car on n'entendait que quelques cris d'épouvante. Le mâle s'était envolé pour chercher de la nourriture.

Bientôt le nid démantelé tomba, quelques œufs cassés s'étalèrent sur le sol, la mère blessée devint la proie du gamin qui, voyant Simsey accourir, prit la fuite.

Petit drame sans importance puisque ces êtres ne parlent pas.

Mais Simsey se souvint du gamin qui avait jeté des pierres dans son existence, qui avait emporté Mary. — Ridel était aussi un de ces inconscients dénicheurs, qui agissent plus cruellement que les autres, puisqu'ils détruisent le bonheur de leurs semblables.

Alors l'Anglican fut saisi d'une immense pitié. Sa femme ne lui apparut plus comme une coupable, mais comme une victime, et il comprit que son devoir était de la protéger.

Puis le souvenir des heures d'amour revint à sa mémoire. Il rêvait ; il revoyait Mary auprès de lui, il caressait la tête blonde de Baby. Il lui semblait que le monde lui appartenait, que tous les hommes s'aimaient, que tous le respectaient, que le mal avait disparu de la terre. Toute sa vie devint claire, brillante de bonheur puisqu'elle devait aboutir à cet instant.

Il était ainsi arrivé chez lui et se trouvait devant sa table sur laquelle était déployée une dépêche, qu'il avait sans doute inconsciemment ouverte.

Elle disait :

« John, je ne puis vivre sans vous. J'arrive. Baby va bien ».

MARY.

GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD.

LE COUPLE INTELLECTUEL DANS LE ROMAN RUSSE

I

La situation des hommes et des femmes cultivés russes est tragique au plus haut degré. Une fatalité s'attache à leur sort, c'est l'état arriéré du pays qui paralyse toute velléité d'action progressive. Marchant de front avec la civilisation européenne, nourris d'idées révolutionnaires françaises, de philosophie allemande et anglaise, de poésie universelle, ils souffrent de la barbarie des mœurs, ils s'épouvantent des ténèbres épaisses où plongent encore les esprits de la masse, et cela, avec d'autant plus de violence que toutes leurs aspirations tendent vers un idéal humain très élevé, l'idéal de fraternité et de solidarité, de vérité et de justice. La police et le pouvoir administratif, tout-puissants en Russie, entravent la vie politique et sociale et réduisent les partisans du progrès au stérile combat contre la force brutale. Et ceux qui ne veulent pas périr dans la défaite renoncent à la lutte et se résignent à devenir la proie du spleen russe, appelé *Handra*. Cette tristesse morne, ce profond ennui de la vie, donne à la figure de beaucoup de Russes l'expression désolée d'un ciel gris et uniforme. Cet état d'âme fut le trait dominant d' « Eugène Onieguine » le héros du roman en vers de Pouchkine. Le chef-d'œuvre du grand poète est la peinture exacte de l'époque dite « des ans vingt », époque intéressante à plusieurs titres, d'abord par l'éveil du sentiment national à la suite du contact avec l'Europe civilisée, puis par les réformes libérales de la première période du règne d'Alexandre Ier, et enfin par la naissance de la société russe, d'un groupe d'hommes et de femmes possédant une certaine culture intellectuelle éprouvant le besoin d'échanger des idées. Jusqu'alors toute l'activité intellectuelle de la Russie avait été confinée dans une caste, celle qui gravitait autour de la cour.

La société en train de se former était le produit de l'instruction qui commençait à pénétrer dans les provinces et à la campagne. Les écoles s'ouvraient, les revues et les journaux se fondaient. Un mouvement de la pensée s'affirmait dans la petite noblesse ; quant au peuple, il n'existait pas moralement : il se composait de serfs. Les mœurs barbares du moyen âge fleurissaient, on traitait les paysans comme des brutes, on les châtiait sans scrupules ; souvent pour se distraire, la férocité inconsciente s'exerçait sur des êtres sans réplique, sacrifiés à la paresse et aux caprices des désœuvrés.

Eugène Onieguine, comme tous les fils d'aristocrates russes de l'époque, fut élevé par des gouverneurs étrangers ; il acheva son éducation en visitant la France et l'Allemagne, et lorsqu'il rentra dans son pays, il se trouva dépaysé. La brillante société russe et ses mœurs grossièrement dépravées lui inspirent des mordantes critiques. Il quitte la capitale et va noyer sa *Handra* à la campagne, dans ses terres, où il essaye d'alléger le sort de ses paysans :

Dans son village, penseur isolé
Il remplaça le joug féodal
Par un impôt léger,
Et les serfs bénirent le ciel.

Eugène Onieguine est, en littérature russe, le premier intellectuel, c'est la naissance de l'être conscient aux prises avec la barbarie des âges primitifs, c'est la première révolte des droits de l'homme contre la loi du knout.

Eugène Onieguine est séduit par le charme de Tatiana, un charme tout intérieur, qui a survécu à un siècle et que Tchaikovski a modernisé dans un opéra célèbre, très goûté en Russie.

Tatiana s'éléve bien au-dessus de son milieu; pendant que sa mère compte ses fraises et bat les servantes qui les avaient cueillies, la jeune fille cherche à venir en aide aux pauvres du village, aux malades, aux malheureux.

Sauvage, triste, silencieuse,
Comme une biche agreste peureuse,
Elle avait l'air d'une petite fille
Etrangère dans sa propre famille
. . . . . .
Elle aimait, à son balcon,
Prévenir de l'aurore le lever
Lorsque sur le pâle horizon
Des étoiles disparaît le défilé,
Et doucement s'éclaircit de la terre un coin,
Et le vent souffle, messager du matin,
Et lentement se lève le jour.
L'hiver, lorsque l'ombre nocturne
Possède plus longuement l'hémisphère
Et plus longuement dans le silence oisif
Sous la lune voilée,
L'orient paresseux repose,
A son heure habituelle éveillée,
Seule elle se levait à la lumière.
De bonheur elle aimait les romans,
Ils lui tenaient lieu de tout...
Elle s'éprenait des chimères
Et de Richardson et de Rousseau.

Tatiana est une de ces figures féminines célèbres qui reflètent la poésie des peuples. Moins jolie et moins gracieuse que Manon de Lescaut, moins candide et moins naïve que Marguerite de Goethe, moins pure qu'Ophélie, Tatiana se distingue de ses illustres compagnes par la beauté morale. Sa nature fougueuse et tendre est soumise à sa volonté qu'alimente sa conscience. Tatiana s'éprend d'Onieguine, elle croit deviner en lui l'âme de Werther, elle ne connait pas encore la duplicité humaine, elle prend au sérieux toutes les

belles vertus dont se pare Onieguine, par coquetterie inconsciente de séducteur. Elevée à la campagne, elle ne sait pas distinguer le flirt de l'amour. Franche et loyale, elle ne feint pas l'innocence et courageusement avoue à Onieguine dans une lettre le ravissement de son âme virginale tourmentée par l'amour. La lettre naïve et charmante de Tatiana ne touche pas le cœur blasé d'Onieguine ; il lui répond par un sermon froid et s'en va chercher des conquêtes plus compliquées. Quelques années plus tard, il la retrouve dans le monde, mariée à un général, très belle et très entourée. Il se met à l'aimer à son tour et il le lui dit. Tatiana, restée loyale et franche au milieu de la société frivole et vicieuse du grand monde, est révoltée des poursuites d'Onieguine. Elle a horreur des situations équivoques et crânement s'explique avec l'homme qu'elle n'a cessé d'aimer.

Maintenant je suis mariée
Vous devez me quitter,
Je sais, il y a dans votre cœur
De la fierté, de l'honneur
Je vous aime (à quoi bon mentir),
Mais je suis la femme d'un autre
Et je lui serai fidèle jusqu'à la tombe.

Tatiana refuse l'amour d'un homme qu'elle aime parce qu'elle ne veut ni ne saurait édifier son bonheur sur le malheur d'autrui. Ce fut une sorte de prophétie que les préoccupations morales de la femme russe notées par Pouchkine à l'époque où la conscience féminine était encore à l'état rudimentaire. Les écrivains qui lui succédèrent dirigèrent leurs efforts du même côté et dressèrent un piédestal à la femme qui détient, selon eux, le sens de la vraie vie, le sens humanitaire. Le devoir relativement étroit conçu par Tatiana s'élargira dans la conscience évoluée des femmes de Herzen, de Tourgueneff et de Tchernichevsky, mais la première impulsion a été donnée par la « chère rêveuse » de Pouchkine.

II

L'idée du progrès avait franchi une étape dans l'esprit russe pendant les dix années qui suivirent l'apparition d'Onieguine. Le scepticisme mondain fit place à l'enseignement philosophique. Hegel, Feuerbach et Saint Simon devinrent les dieux du jour. La jeunesse universitaire se groupait en petits cercles ; l'on agitait des questions abstraites comme l'immortalité de l'âme, le beau absolu, l'art pour l'art, l'épanouissement intégral de l'individu. Mais, la pensée russe approfondie et fortifiée par la philosophie allemande et française, ne tarda pas à s'apercevoir de la stérilité de ses efforts spéculatifs et se retourna vers la vie. Ce fut l'époque des « ans quarante ». Herzen donna le premier signal, il transporta l'idéal du domaine des rêves dans la réalité, il le mit dans la poursuite du bien public. On avait

fini par comprendre que la vraie civilisation ne consistait pas à favoriser l'essor individuel de quelques âmes d'élite qui s'isolaient de l'humanité et s'enfermaient dans leur tour d'ivoire, et que faire œuvre de progrès voulait dire travailler au bonheur de l'humanité entière, du peuple. La question sociale, les réformes à faire, préoccupèrent la jeunesse progressive : il s'agissait d'ébranler le régime social défectueux ; toutes les institutions furent passées en revue. On commença par la famille, par l'assujettissement de la femme qui fait du mariage une institution caduque, contraire à la conception moderne de justice, une sorte d'anachronisme.

« Les intellectuels » russes ne pouvant se mêler à la vie publique qui fait défaut dans leur pays, reportèrent leurs idées humanitaires dans le sein de la famille, dans l'amour. Ce fut le cas de Beltoff et de Liouba dans le roman de Herzen : « Qui est coupable ? »

Le père de Beltoff, un grand seigneur, avait pratiqué comme tous les hommes de son monde tous les genres de débauches : le jeu, le vin, les femmes. Cependant, malgré cette vie démoralisante, il avait gardé quelques vestiges de conscience bien enfouis, il est vrai, sous l'épaisse « couche de boue » qui enveloppait son âme. Pour réveiller les sentiments humains en lui, il fallait percer cette couche de boue. C'est ce que fit une jeune paysanne, élevée au grade de gouvernante par une tante du jeune homme. Il eut un caprice pour elle et la traita cavalièrement sans supposer même qu'il pût se butter à une résistance de la part d'une paysanne que ses maîtres avaient instruite, afin de tirer profit de son savoir. Telle fut la situation de beaucoup d'institutrices aux temps de l'esclavage. Beltoff se trompa. La petite paysanne avait le sentiment de dignité qui manquait au seigneur. Elle refusa avec indignation les offres qu'il lui fit d'argent et de brillants, elle quitta la place et supplia la dame à laquelle elle appartenait de la laisser partir à Saint Pétersbourg où elle espérait trouver des leçons ; sa dame ne fut pas méchante, elle acquiesça à sa demande moyennant toutefois une somme d'argent que la jeune fille s'engagea à lui payer dans le courant de quelques années. Elle fut sur le point de réaliser son rêve de travail indépendant, ayant trouvé une place d'institutrice dans un pensionnat de jeunes filles lorsqu'apparut de nouveau Beltoff. Il ne se tint pas pour vaincu, s'acharnant à la poursuivre. Sa nouvelle tactique fut de répandre le bruit qu'elle avait été sa maîtresse. Cette calomnie se propagea, arriva jusqu'aux oreilles de la directrice qui renvoya la malheureuse. Sans travail, sans ressources, abandonnée à la misère, elle jouit cependant de n'avoir pas cédé au lâche et se voyant réduite à mourir de faim, elle se donne la satisfaction suprême d'exhaler dans une lettre qu'elle écrit à Beltoff tout le mépris qu'il lui inspire. Elle lui fait sentir combien il était indigne de la part d'un homme riche, puissant, d'user de tous ses privilèges et de s'acharner dans sa lutte déloyale contre elle, l'esclave, la paysanne privée de tout droit,

en proie à la faim, à la maladie, au froid. Cette lettre très simple est d'une grande beauté. La voici :

« Je ne veux plus contenir ma colère. Je vous écris. Je vous écris pour avoir une joie, peut-être la dernière dans ma vie, la joie de vous dire mon mépris. Je payerai volontiers le timbre de cette lettre avec les derniers sous qui me restent ; je vivrai par la pensée que vous la lirez. Votre conduite envers moi, dans là maison de votre tante, m'a montré que vous étiez un vaurien immoral, un débauché inconscient ; j'avais alors la naïveté de vous excuser par votre éducation, par le milieu où vous dépensez votre vie ; je vous excusais encore à cause de ma situation bizarre qui vous tentait. Mais la calomnie avec laquelle vous avez couronné votre œuvre, la vile, l'indigne calomnie, m'a montré toute l'étendue de votre bassesse ; non pas même de votre scélératesse, mais bien de votre bassesse : vous avez résolu par vengeance, par amour-propre mesquin, de causer la ruine d'une jeune fille sans défense, vous l'avez atrocement calomniée. Et pourquoi ?... Voyons, est-ce que vraiment, vous m'aviez aimée ?... Interrogez votre conscience... Réjouissez-vous donc maintenant, vous avez réussi. On m'a chassée, humiliée, injuriée ; enfin, me voilà sur le pavé. Eh bien, maintenant, écoutez-moi bien ; je vous dédaigne parce que vous êtes un homme vil, méprisable, c'est la domestique de votre tante qui vous le dit... Avec quelle joie je pense à la colère impuissante, à la rage qui vous monte au cœur à la lecture de ces lignes, et dire que vous passez pour un honnête homme, et certes, si quelqu'un de votre rang vous eut dit tout cela, vous lui auriez riposté par un coup de revolver. »

Cette lettre réveilla la conscience du seigneur ; il fit amende honorable, il changea de vie. Il réussit à se faire aimer de la jeune fille qu'il finit par épouser. Tels furent les parents de notre héros.

Beltoff tenait de son père sa nature passionnée et de sa mère sa vigueur intellectuelle et morale. Comme Onieguine souffre de la barbarie dans laquelle est plongé son pays! Mais son évolution intellectuelle est plus avancée que celle du héros de Pouchkine, il a sur ce dernier l'avantage de vouloir l'action. Il ne se contente pas de dénigrer, de critiquer, il veut participer lui-même au progrès, à l'amélioration du sort humain. Il veut être utile, exercer une influence humanitaire, prendre la cause de la justice ; à cet effet, il quitte la brillante capitale, il fuit la vie mondaine dont il sent tout le néant, il s'installe au milieu de ses terres et va poser sa candidature dans l'assemblée générale des nobles qui réglait toutes les affaires du pays, avant la réforme de 1861. La petite ville dans laquelle ont lieu les élections s'émeut de son arrivée, personne ne comprend ce que vient faire en province cet habitant des grandes villes, cet habitué de Paris. On l'accueille avec méfiance. Un de ses futurs collègues lui fait la leçon en l'assurant « que rien ne formait aux affaires civiles comme le service militaire, que c'est lui qui donnait à l'homme le fond, et

lorsqu'on avait du fond, le reste était facile à acquérir; puis pour prouver à Beltoff qu'il était un vrai patriote, il lui fit savoir qu'il faisait construire dans son village une église en pierre, et qu'il avait en horreur certains nobles qui, au lieu de servir dans la cavalerie et vaquer à leurs biens, jouent aux cartes, entretiennent des cocottes et vont à Paris. »

Ses concurrents commentaient l'origine paysanne de sa mère, ce qui acheva de discréditer sa candidature. Son échec le rendit profondément malheureux, et non pas par amour-propre blessé. Mais il comprit l'impossibilité de servir la cause du progrès dans le milieu administratif qui détenait cependant les destinées du peuple russe. Le milieu officiel de la province lui apparut nul, égoïste et bassement intéressé; ce fut pour lui une grande déception, car désabusé des courtisans qui fourmillaient dans la capitale, il avait espéré trouver dans la province éloignée de la cour des hommes simples, mais dévoués au bien public, cherchant sincèrement à améliorer le sort du pays. Il se désespérait, mais il ne se résignait point. La cause de ses tourments fut de ne pas savoir comment appliquer son instruction, ses forces intellectuelles et morales au bien public; le seul moyen officiel qu'il avait cru efficace jusqu'alors lui paraissait maintenant dérisoire.

C'est à ce moment de dépression morale, de dégoût de la vie qui s'empare des âmes courageuses lorsqu'elles sont réduites à l'inaction, c'est à ce moment critique de sa vie que Beltoff rencontra la femme qui aurait pu le rendre heureux, une femme dont la nature était aussi belle et aussi puissante que la sienne et qui avait, comme lui, une mère paysanne et un père grand seigneur. Mais son sort, à elle, fut bien plus malheureux. Fille d'une bonne séduite par son maître, Liouba fut tour à tour demoiselle et paysanne, car le maître s'étant marié, la mère et l'enfant descendirent à l'office. Liouba n'y resta pas longtemps. La jeune femme, ayant appris que le général était père de la fillette, la fit transporter dans son appartement. Elle faisait parade de sa générosité et sans scrupules elle chuchotait avec ses amies en parlant de la soi-disante orpheline. Dès son jeune âge l'enfant connut le secret de sa naissance. Sa situation devint encore plus pénible lorsque la famille du général s'accrut de deux enfants. Alors, sans se gêner, son père lui fit sentir la différence qu'il faisait entre ses enfants légitimes, et elle, la petite paysanne, qu'il tolérait à côté de lui pour faire plaisir à sa femme.

Liouba se sentait isolée dans la famille du général, son intelligence travailla de bonne heure, elle eut des pensées profondes. Toutes ses sympathies allaient aux opprimés, aux paysans, mais sa mère lui faisait peine : elle lui parlait comme à une demoiselle, embarrassée par sa présence. Lorsque la femme du général maltraitait les paysans, disant qu'on ne pouvait pas les considérer comme des êtres humains, Liouba avait des révoltes violentes qui révolutionnaient toute son âme. Elle écrivit à ce propos dans son journal :

« Je ne peux pas le croire; c'est sans doute que le sang paysan de ma mère circule dans mes veines. Je m'entretiens avec les paysannes comme avec tout le monde, elles m'aiment, elles m'apportent du lait chaud, du miel; il est vrai qu'elles ne me font pas de saluts bas comme à la générale, mais en revanche elles viennent à ma rencontre toujours avec un air joyeux, souriantes. Les paysans de notre village sont bien mieux que les amis de la générale, les paysans sont plus intelligents qu'eux, et cependant eux ils sont instruits, ils sont propriétaires, fonctionnaires... »

Liouba s'est mariée avec un professeur de lycée, bon travailleur et brave homme, mais d'une nature un peu molle ; il ne valait pas sa femme dont il reconnaissait la supériorité et qu'il aimait éperdument d'un amour étroit, exclusif, l'amour qui enchaîne les époux et bannit l'humanité de la famille. Son travail d'ailleurs l'absorbait.

Liouba, par contre, tout en remplissant ses devoirs de mère et de femme, sentait un vide dans l'âme, un besoin latent d'élargir son horizon, de participer au progrès, de s'intéresser activement aux destinées futures du peuple qu'elle aimait et dont la déplorable situation l'émouvait. Des énergies civiques sommeillaient en elle.

Liouba et Beltoff, dès qu'ils se connurent, se pénétrèrent intimement, il y eut entre eux une entente tacite, leurs pensées se rencontraient et les mêmes choses les passionnaient; le même désir ardent du progrès, le même souci du peuple les unissaient.

« Il est inutile, dit Herzen, de chercher à développer ou à combattre ce genre de sympathie, elle est l'expression d'une évolution fraternelle de deux êtres quels que soient l'endroit et les circonstances dans lesquelles a lieu leur rencontre; s'ils ont l'occasion de se connaître, s'ils comprennent leur parenté, chacun d'eux sacrifiera, si les circonstances le réclament, tous les degrés inférieurs de cette parenté aux degrés supérieurs. »

Liouba et Beltoff s'aiment, mais il n'y a rien dans leur amour qui ressemble à l'adultère qui fait la honte de notre société actuelle. Ils sont incapables de commettre un acte dont ils auraient à rougir, l'homme ne cherche pas à séduire la femme de son ami, la femme ne veut pas tromper son mari. L'amour pour eux, loin de les avilir, est un levier de perfectionnement moral, une source vivifiante qui féconde et épanouit leurs individualités respectives, qui les complète et les harmonise. Ils sentent qu'en s'unissant ils auraient fortifié le meilleur de leurs âmes, mais ils croiraient déroger à leur amour s'ils édifiaient leur bonheur sur une vilenie. Liouba ne brisera pas la vie d'un homme honnête et bon qui l'idolâtre. Et Beltoff a tellement horreur du mensonge et de l'équivoque qu'il souffre même de la gêne inconsciente qui se glisse dans leurs relations. Il reproche à Liouba de vouloir dissimuler le sentiment qu'elle éprouve pour lui.

« Le sentiment le plus serein (lui dit-il), devient aigu, brûlant, devient obscur pour ne pas employer un autre mot, si on en a peur, si on le cache; il commence à se croire criminel et le devient en réa-

lité ; jouir comme un voleur de l'objet volé, les portes closes, l'oreille au guet, humilie la personne aimée et celui qui l'aime.

— Vous êtes injuste, répliqua Liouba d'une voix tremblante, je n'ai jamais caché mon amitié pour vous, je n'en ai jamais eu la nécessité...

— Alors dites-moi pourquoi, interrompit-il, en saisissant sa main, pourquoi donc las, l'âme pleine du désir de me confesser, de me manifester, l'âme pleine d'amour pour une femme, je n'ai pas la force d'aller à elle, de lui prendre la main, de la regarder dans les yeux et de lui parler... longuement... Pourquoi ne me dit-elle jamais les paroles que je vois sur ses lèvres, mais qu'elle ne prononce jamais?

— Parce que, répondit-elle, avec une énergie désespérée. parce que cette femme appartient à un autre et l'aime... oui, oui!... et l'aime de toute son âme...

Il y eut un silence. Puis il reprit.

— Je ne m'attendais pas à cette réponse, et maintenant il me semble que vous ne pouviez pas m'en faire d'autre. Mais pourquoi vouloir réprimer une sympathie nouvelle, comme si l'amour pouvait être rationné?

— Je ne comprends pas, répliqua-t-elle, l'amour pour deux hommes! D'ailleurs, par son affection si grande, mon mari a conquis des droits à mon amour.

— Pourquoi défendez-vous les droits de votre mari? Personne ne songe à les attaquer. Puis, vous les défendez mal; si son amour lui a donné des droits sur vous, pourquoi l'amour sincère d'un autre ne lui en donnerait-il pas ?

Beltoff la pousse à bout et lui arrache l'aveu franc qu'il attendait. A cette seule explication se borne l'intrigue amoureuse; ils vont se séparer, très malheureux l'un et l'autre. Beltoff quitte la Russie et Liouba meurt de chagrin.

Et le mari? demandera-t-on. Le mari justement a causé tous les désastres : il a deviné l'amour de sa femme pour Beltoff, il a accepté son sacrifice comme une chose due; mais le jour où il apprit que le monde jasait sur le compte de sa femme, il en fut si désespéré qu'il s'adonna à la boisson. Cependant, ce n'est pas ce brave homme que Herzen accuse dans « Qui est coupable? ». Mais il s'en prend à l'hypocrisie du mariage, à la fausse morale qui sanctionne l'indissolubilité de l'union légale. Liouba divorcée aurait pu être heureuse avec Beltoff et son mari aurait trouvé une consolatrice. Quant à leur enfant il aurait moins souffert de la séparation des parents que de l'ivrognerie de son père et de la mort de sa mère. Il y a encore une autre idée féministe qui se dégage du roman de Herzen. C'est l'idée des besoins intellectuels de la femme mariée. Dans la généralité des cas, un homme qui subvient aux besoins du ménage et qui est fidèle à sa femme se croit le modèle des maris; il ne se donne pas la peine de « décacheter l'âme de sa compagne, » selon l'expression de Herzen et

il arrive fréquemment que, liés physiquement, les époux demeurent moralement étrangers l'un à l'autre. Et pourtant la pensée de la femme ne reste pas immobile, si elle ne travaille pas pour le bien, elle se développe en mal.

La femme désœuvrée, lorsqu'elle est frivole, cherche des aventures; lorsqu'elle est honnête, comme Liouba, elle ne cède pas à la séduction de l'amour, mais elle en meurt. Le seul remède, dans ce cas comme dans beaucoup de maux sociaux, c'est le travail justement réparti entre le mari et la femme, la femme qui gagne sa vie et aide le mari à élever les enfants ne songe pas à mourir d'amour.

III

Les hommes des « ans quarante » selon, la belle expression russe qui glorifie également tous les pionniers du progrès d'une époque, méconnus ou célèbres, les hommes des « ans quarante » avec Herzen et Bielinski en tête, avaient posé les assises de la démocratie russe, ils avaient semé dans les cœurs d'élite l'amour du peuple et de la liberté. A leur école se formèrent les artisans de la grande réforme, les hommes des « ans soixante », ceux qui avaient juré comme Tourgueneff de combattre le servage jusqu'à leur dernière goutte de sang. Beaucoup de vaillants périrent dans la lutte, mais l'idée finit par triompher. Le gouvernement lui-même, pour des raisons politiques et économiques, comprit l'urgence d'abolir l'esclavage. La période préparatoire de la grande réforme préoccupa toute la Russie. Ce fut la seule époque heureuse pour les intellectuels russes, où ils pouvaient respirer plus librement. Leurs espérances prenaient le chemin de la réalité, le progrès était dans la bouche de tout le monde; ce mot magique s'emparait des cœurs et des cerveaux, il opérait des miracles: de tout jeunes gens, de toutes jeunes filles ne rêvaient qu'à l'affranchissement du paysan, étaient prêts, s'il le fallait, à sacrifier leur vie au bien public.

Après avoir conquis le domaine de la pensée, la femme russe sentit le besoin impérieux de l'action; impressionnée par les formes multiples de la misère et de l'injustice sociale, elle souffre de vivre au milieu de tous ces désastres les bras inertes, et voudrait y remédier. Elle comprend que la charité a vécu, que l'ère de l'action solidaire approche. Elle cherche des voies nouvelles dans l'espoir d'y trouver les moyens de réaliser ses aspirations humanitaires. Mais, comme elle est encore tout à fait au début de son affranchissement, elle a besoin d'une main amie qui la guide, d'un esprit ouvert qui l'éclaire. du concours de l'homme supérieur qui l'aime. L'amour pour elle n'est plus seulement l'union avec l'homme aimé, mais c'est aussi et surtout sa participation à la vie universelle par l'intermédiaire du mari dont elle est la compagne et la disciple fervente. L'homme, de son côté, tient à établir entre la femme aimée et lui une communion d'idées et de sentiments, il veut l'associer à tout ce qui lui est cher, à

tout ce qui le préoccupe, et lorsqu'il a une grande mission à remplir, lorsqu'il s'agit du salut de sa patrie, de la liberté de son peuple, il entraîne sa bien-aimée dans son dévouement sublime; et alors, tous les deux se mirent dans la même et belle œuvre qui les unit encore plus étroitement et dont la beauté et la grandeur rejaillissent sur leur amour. Tourgueneff, l'évocateur merveilleux de la femme russe, dans son roman *A la Veille*, nous donne l'idée de ce qu'éprouvent l'homme et la femme qui se sont épris l'un de l'autre sous l'impulsion de la même tendance humanitaire : lui, de sauver son peuple bulgare des Turcs qui l'oppriment ; elle, de contribuer à une œuvre utile à l'humanité. L'œuvre entreprise par Insaroff dépasse en beauté, en grandeur, toutes celles dont elle avait rêvées; l'attrait de se vouer à une cause si belle, de suivre la trace généreuse de l'homme qu'elle aime, exalte son amour jusqu'à l'héroïsme. Elle est prête à tous les sacrifices, elle ne s'arrête devant aucun obstacle. Insaroff fuit la jeune fille noble, riche, lui, le proscrit qui avait donné sa vie à l'affranchissement de son peuple. Hélène devine ce qui l'éloigne d'elle. Mais son amour est devenu sa seule raison d'existence : rompre avec Insaroff, c'est paralyser toutes les fibres de son être, c'est l'engourdissement, c'est la mort. Aussi elle risque tout. Elle va le trouver chez lui, au moment où il allait quitter le pays. Et là, la première elle lui dit sans fausse honte qu'elle l'aime. La scène d'amour qui se joue entre eux est un chef-d'œuvre de réalisme poétique. « Insaroff demeurait immobile, il entourait de ses bras robuste cette jeune vie qui s'était donnée à lui, il sentait sur sa poitrine un fardeau infiniment précieux ; un attendrissement, un sentiment de reconnaissance indicible réduisit en poussière son âme ferme, et des larmes inconnues jusqu'alors remplirent ses yeux...

Elle ne pleurait pas ; elle répétait seulement : « oh ! mon ami, oh ! mon frère !

— Alors tu me suivras partout, lui disait-il ; la tenant toujours dans ses bras.

— Partout, au bout du monde. Où tu seras, j'y serai.

— Et tu ne t'abuses point, tu sais que tes parents ne consentiront jamais à notre mariage ?

— Je ne m'abuse point. Je le sais.

— Tu sais que je suis pauvre, presque un mendiant.

— Je le sais.

— Que je ne suis pas Russe, que je dois quitter la Russie, qu'il te faudra rompre avec tous les liens qui t'unissent à ta patrie, à tes parents ?

— Je le sais, je le sais.

— Tu sais aussi que je me suis voué à une œuvre pénible, ingrate, que je devrai... que nous devrons non seulement braver les dangers, mais aussi les privations et les humiliations peut-être ?

— Je le sais, je sais tout... Je t'aime.

Ils partent pour la Bulgarie.

Insaroff meurt en route. Hélène ne rentre pas chez ses parents qui

lui ont cependant pardonné; elle va continuer l'œuvre de son mari, elle se mêle à l'insurrection du peuple bulgare.

IV

La grande réforme de 1861, conçue primitivement dans un esprit très libéral, s'opéra sous les auspices des légistes réactionnaires qui avaient triomphé dans les commissions chargées d'examiner les projets de l'affranchissement des paysans. On donna au peuple la liberté mais dans des conditions misérables qui le vouaient à la famine. Ce fut une grande déception pour les partisans du progrès et un sujet de révolte pour les pionniers de l'idée démocratique, ceux « qui allèrent au peuple ». Les uns s'en allaient à la campagne partager le sort dur du paysan afin de mieux le connaître; les autres étudiaient les moyens d'organiser la classe ouvrière et, à cet effet s'adonnaient à l'économie politique. Le socialisme eut de nombreux partisans parmi la jeunesse progressive, et grâce à lui le féminisme russe prit une tendance humanitaire. Les socialistes russes profitèrent du féminisme, qui paraissait anodin à la police et au gouvernement, pour répandre les idées socialistes en Russie.

C'est ce que fit le grand socialiste russe Tchernichevsky dans son roman *Que faire?* qu'il écrivit en prison, dans une cellule étouffante. Il voulait l'épanouissement intégral de la femme, il voyait dans la liberté de tous les êtres humains, sans distinction de sexe, une garantie essentielle de leur bonheur. Pour lui, l'amour véritable ne pouvait exister qu'entre hommes et femmes parfaitement libres, qu'entre deux individualités bien distinctes, qu'entre deux natures de valeur égale.

Kirsanoff est un homme de science et un grand docteur; il mène de front ses découvertes scientifiques et son service de chef d'hôpital. Il aime sa profession, mais son intelligence est vaste et curieuse, il s'intéresse également à d'autres manifestations de l'activité humaine que la médecine. Il est très heureux de s'associer à l'œuvre de sa femme qui a fondé une coopérative socialiste de couturières. Véra a un don merveilleux d'organisatrice, l'œuvre marche à merveille. Un jour arrive où elle constate avec joie que les ouvrières avaient si bien compris le maniement de leur coopérative, que l'association n'avait plus besoin d'elle. Véra eut alors beaucoup de temps libre. Le sentiment de l'oisiveté lui devint très pénible, surtout que son mari travaillait du matin au soir, et lorsqu'il rentrait à la maison et qu'il se mettait à lui raconter l'emploi de sa journée, elle, de son côté, avait peu de choses à lui dire; elle ressentait une amertume secrète en pensant qu'en somme, à côté du travailleur intrépide qu'elle aimait, elle n'était qu'une fainéante, que tout son travail à elle se réduisait à des visites aux ateliers où elle regardait les ouvrières travailler et qu'elle ne savait rien faire d'utile, qu'elle n'était même pas capable de gagner sa vie, qu'elle vivait aux dépens de son mari. Une idée effrayante travailla son esprit, l'idée que son amour se ressentirait de ses longues heures oisives, de son mécontentement d'elle-même, et

que son mari s'en apercevrait un jour et à son tour changerait vis-à-vis d'elle ; et alors, leur amour terni, le bonheur s'évanouirait. Hantée par cette crainte, elle prit une grande décision.

Elle déclara à son mari qu'elle était lasse de vivre en parasite, que le bonheur durable ne pouvait exister sans indépendance. Elle s'expliqua à peu près en ces termes :

« Je suis fière et je t'aime ; je veux être ton égale en tout. Comme toi, je veux avoir une occupation de laquelle mon existence dépende ; je ne veux plus rester les bras croisés à admirer le travail d'autrui, je veux travailler moi-même.

« Toutes les sphères de la vie nous sont fermées. Une seule nous est réservée, c'est celle de la famille ; toutes entassées dans la même sphère, nous y sommes à l'étroit. En dehors de la famille la carrière que nous pouvons embrasser est celle de l'institutrice, mais nous sommes trop nombreuses pour suivre la même voie et à cause de cette multitude le travail de l'institutrice est déprécié. Tant que les femmes ne marcheront pas dans beaucoup de voies différentes, elles ne conquerront pas l'indépendance. Certes, il est difficile de tracer la voie nouvelle. Mais je suis favorisée par ta situation. Je sais que tu te feras une grande joie à m'initier à la science que tu possèdes. Je serai doctoresse. »

Kirsanoff accueille l'idée de sa femme avec empressement, c'est pour lui une source de jouissances nouvelles que d'ouvrir aux femmes l'accès d'une profession qu'il aime par-dessus toutes les autres. L'idée que sa femme deviendrait un bas bleu ne lui vient même pas à l'esprit, car il sait que la science véritable rend modeste, tandis que les bas bleus sont plutôt certaines mondaines prétentieuses et ignorantes, qui parlent de tout sans rien savoir.

Tchernichevsky, dans une page très touchante écrite au fond d'un cachot, au pays du bagne, rend un hommage enthousiaste à l'amour qui unit le couple intellectuel.

« Le charme que donne l'amour à l'existence ne devrait pas être un phénomène passager dans la vie humaine ; cette éclatante lueur de la vie ne devrait pas seulement illuminer l'époque où l'homme et la femme se recherchent, cette époque ne devrait être qu'une aube charmante d'un jour infiniment plus beau dont la lumière et la chaleur durent longtemps, bien longtemps, jusqu'à la mort. »

C'est là, le véritable amour, la passion unique de la vie, le bonheur réalisable, mais non réalisé du mariage ! On a souvent répété que le mariage était une institution surannée, destinée à disparaître ; eh bien, non ; et nous nous rangeons de l'avis de Tchernichevsky et nous disons avec lui que le mariage prendra son sens réel dans l'avenir, dans l'humanité cultivée, régénérée par l'abolition de tous les esclavages et surtout de celui de la femme.

Nous verrons dans la suite comment ces idées ont évolué chez les romanciers russes de nos jours.

VERA STARKOFF.

L'AMOUR ET LA FAMILLE
DANS LE MONDE DES OISEAUX

« Veux-tu avoir une idée de l'amour? Vois les moineaux de ton jardin. » La boutade de Voltaire n'est juste qu'à moitié. Car on devine bien que l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, d'où j'extrais cette brutale formule, n'a en vue que le côté purement physique de l'amour et, de cette sorte d'amour, le moineau ardent et prolifique lui semble un des meilleurs symboles. Son opinion sur ce point se rapproche beaucoup de celle de Buffon qui ne paraît pas avoir eu, non plus, une conception très élevée de l'amour, et ne mettait pas à ses phrases des manchettes de dentelles quand il en discourait. « Le physique seul en est bon », écrit-il tout crûment du fond de son château de Montbard, et il nous plaint, nous, pauvres humains compliqués, de manquer, dans nos rapports amoureux, de cette simplicité naturelle que les animaux apportent dans les leurs. Mais ici je prends en défaut le naturaliste. Il n'est pas vrai du tout que les amours des bêtes soient aussi complètement dépourvues d'idéal que voudraient nous le faire accroire Voltaire et Buffon. Une telle assertion est en absolu désaccord avec les faits, et il me serait facile de montrer comment Buffon lui-même se trouve contraint à de tacites désaveux en maints endroits des pages admirables qu'il nous a laissées sur le « naturel » des animaux. Cette critique aisée est inutile aujourd'hui que nous pouvons étudier, aux clartés de la doctrine transformiste, l'évolution sentimentale des êtres vivants aussi bien que leur évolution organique. On reconnaît alors que les plus hautes facultés morales et intellectuelles de l'homme se retrouvent, à l'état rudimentaire, dans les animaux. Nul doute pour un juge impartial : les racines des grandes facultés qui assurent à l'homme sa prééminence sur tous les êtres vivants plongent dans les profondeurs du règne animal (1). C'est là qu'a germé la plante délicate de notre activité cérébrale, qui, par une lente évolution continue et ascendante, est arrivée peu à peu jusqu'à l'épanouissement suprême. Partout, sur le vaste océan de la vie animale, l'observateur voit surgir l'image de notre vie sociale et affective. Eh bien, dans ce monde inférieur où s'agitent des êtres adaptés à des conditions particulières d'existence, mais unis à nous par une communauté d'origine, il n'est pas vrai que l'amour, ce premier lien de la famille, connaisse seulement le délire des sens ou les actes spontanés d'une simple fonction organique. Il se hausse chez beaucoup de types supérieurs jusqu'à l'affection désin-

(1) Cf. Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité;* Huxley, *De la place de l'homme dans la nature*; Büchner, *La vie psychique des bêtes.*

téressée, à l'attachement réciproque fondé sur des représentations psychiques. Les durables tendresses, qui survivent à l'entraînement des premières rencontres, tiennent même si profondément aux fibres de l'être affectif que, rompues, elles causent parfois la mort. Les exemples sont fréquents, chez les mammifères et les oiseaux, d'époux et de parents inconsolables qui se laissent mourir de douleur près du cadavre de leur compagnon défunt ou de leurs enfants égorgés. Le monde des oiseaux, en particulier, abonde en Artémises et en Niobés dont les traits de fidélité conjugale et de dévouement maternel seraient dignes de figurer, avec honneur, dans un traité de morale en action.

I

La monogamie et la polygamie règlent les rapports des sexes chez les oiseaux, mais la plupart des oiseaux sont monogames. C'est ce qui explique l'intimité de leurs unions. Perroquets, rapaces, passereaux, échassiers même, du moins pour une notable partie, marchent en foule sous la bannière de la fidélité conjugale. La polygamie, au contraire, recrute le plus grand nombre de ses adeptes parmi les gallinacés et les palmipèdes.

Il n'est pas nécessaire que les couples vivent isolés, comme chez les rapaces, pour être étroitement unis. Les perroquets, par exemple, qui forment de vastes communautés, sont aussi rigoureusement monogames. Malgré les tentations du voisinage, leurs amours demeurent constantes. Les liens que crée dans la pensée des deux sexes la représentation réciproque sont assez forts pour que le mâle et la femelle ne puissent plus se séparer l'un de l'autre. Qui ne connaît les perruches dites inséparables, et plus encore peut-être les mélopsittes ondulés qui sont devenus chez nous, à proprement dire, des oiseaux domestiques. On sait des choses charmantes sur leurs ménages, et on comprend l'enthousiasme que mettent à en parler naturalistes et amateurs. Inaltérable est la tendresse de ces jolis oiseaux, et touchante la façon dont ils se la témoignent. « Le mâle est le modèle des époux, comme la femelle est le modèle des mères, affirme un naturaliste qui les a bien étudiés (1). Il ne s'occupe que de sa compagne, sans faire nulle attention aux autres femelles; il est toujours zélé, attentif auprès d'elle. Perché sur une branche, à l'entrée du nid, il lui chante sa chanson; pendant qu'elle couve, il la nourrit avec soin. Jamais il n'est triste, silencieux, endormi; toujours il est gai, joyeux et éveillé. » Connaissez-vous beaucoup de maris humains dont on pourrait faire pareil éloge? « Toujours ardent, dit un autre observateur, il ne force cependant jamais sa femelle jusqu'à l'épuiser, comme tant d'autres oiseaux. Il obéit patiemment à tous ses caprices,

(1) Devon.

jusqu'à ce qu'elle se rende enfin à ses caresses. » N'est-ce pas délicieux? Et c'est, tout le long du jour, dans la cage étroite ou la spacieuse volière, de continuelles caresses, d'aimables postures, de tendres et confidentiels gazouillements. La nuit venue, les deux époux s'endorment sur le perchoir familier, leurs deux petits corps serrés l'un contre l'autre, et souvent, dans un demi-sommeil, ils murmurent encore un doux appel affectueux.

Les mignonnes perruches n'ont pas le monopole des émotions sympathiques dans la famille, intéressante à plus d'un titre, des psittacidés. Les perroquets proprement dits, jaco africain, amazone des forêts d'Amérique, les aras, les cacatoès, sont aussi fort remarquables par leur aptitude sociale, leur altruisme et la constance de leur amour conjugal.

Quelqu'un qui a chassé longtemps en Australie me racontait qu'il avait tué un jour un cacatoès rosalbin, cette jolie espèce au manteau cendrée et au ventre rose, commune aujourd'hui dans nos jardins zoologiques. La victime gisait à terre. Son compagnon vint d'abord voler en cercle au-dessus d'elle avec de grandes démonstrations d'inquiétude, puis s'abattit près du cadavre. Il le considéra quelque temps, tourna tout autour avec agitation, et chercha ensuite à le soulever avec son bec, comme s'il voulait le rappeler à la vie ou l'emporter. Quand il s'aperçut que ses efforts étaient inutiles, il tomba dans un grand abattement. Sa détresse morale lui avait ôté toute prudence, la menace d'un sort pareil ne pouvait le détacher de ce corps inanimé, et quand il se décida à s'envoler, ce fut pour se poser sur un arbuste voisin où il resta dans une sorte d'hébétude désolée. « Je me retirai tout pensif, me dit mon ami, le cœur rempli de tristesse du meurtre stupide que j'avais commis et du regret d'avoir séparé pour jamais de si tendres amants. »

L'exemple suivant ne laisse aucun doute, semble-t-il, sur l'existence d'un être moral en l'oiseau qui a donné une preuve si touchante de dévouement conjugal. Je l'emprunte à un observateur très connu et d'une grande autorité, le docteur Franklin (1).

« Deux perroquets de ma connaissance, dit-il, vivaient ensemble depuis quatre ans lorsque la femelle fut prise de faiblesse et bientôt se manifestèrent tous les symptômes de la goutte, maladie à laquelle tous les oiseaux de cet ordre sont très sujets en Angleterre. Elle ne pouvait plus descendre de son perchoir, ni prendre sa nourriture comme par le passé, mais le mâle la lui portait fidèlement dans son bec. Pendant quatre mois, il se fit ainsi son nourricier; les infirmités de sa compagne augmentaient de jour en jour; bientôt elle ne put plus se tenir sur son perchoir, et en fut réduite à s'accroupir au fond de la cage, d'où elle faisait de vains efforts pour remonter. Le mâle ne la quittait pas, et l'aidait de toutes ses forces, la prenant par

(1) *Le Zoologiste*, t. II.

le bec on par le haut de l'aile, essayant à plusieurs reprises de la soulever.

« Sa constance, ses gestes, ses soins infatigables, tout dénotait, chez cet oiseau, un désir ardent de soulager la souffrance de sa compagne et de lui venir en aide dans sa faiblesse.

« L'intérêt ne fit que croître pendant l'agonie de la femelle. Le malheureux époux s'agitait autour d'elle, plus attentif, plus tendre que jamais, essayant de lui ouvrir le bec pour y mettre des aliments, allant et venant d'un air agité et plein d'angoisse, poussant de temps à autre des cris plaintifs, puis gardant un silence désolé, les yeux fixés sur elle, jusqu'au moment où elle finit par rendre le dernier soupir. Dès lors il ne fit que dépérir, et mourut en quelques semaines. »

De tels faits forment un terrible réquisitoire contre les droits exorbitants que nous nous arrogeons sur nos « frères inférieurs » au nom de la soi-disant supériorité humaine.

Le genre de vie des rapaces, confinés dans la solitude par le besoin d'un vaste espace où ils puissent trouver leur subsistance, resserre étroitement l'union des couples. Et si les instincts sanguinaires d'un petit nombre entrent en lutte avec leurs instincts domestiques, au point que Brehm a pu dire que les autours, par exemple, ne se témoignent aucun attachement et que l'amour paraît être chez eux un sentiment inconnu, qu'ils vont même jusqu'à se dévorer les uns les autres, ce penchant destructeur est impuissant néanmoins à rompre les liens de la famille d'une manière aussi constante que pourraient le faire croire les expressions fort exagérées du naturaraliste allemand. A côté de rares espèces exceptionnellement cruelles et farouches, presque tous les autres prédateurs sont monogames pendant plusieurs années et beaucoup pendant toute leur vie. C'est le cas des faucons, des aigles, des milans, des buses et même des vautours, les moins intelligents des rapaces diurnes.

Les passereaux nous offrent un grand nombre d'exemples du même attachement. Et d'abord, rétablissons la vérité à l'égard du moineau, en qui la plupart des auteurs anciens, et après eux Voltaire, ont voulu voir un emblème d'incontinence et de lubricité. Pline prétendait même que le mâle abrège singulièrement la durée de son existence par l'abus des voluptés. Je ne conteste pas les passions très vives du moineau, mais on a beaucoup exagéré ses prouesses amoureuses, et il faut reconnaître, à son éloge, que jamais l'ardeur de ses sens ne l'entraîne à enfeindre ses devoirs conjugaux. J'en veux croire Toussenel qui connaissait bien son moineau, et à qui j'emprunte cet arrêt de réhabilitation. « Il meurt où il s'attache, nous dit le célèbre analogiste, peintre inimitable des mœurs et coutumes des oiseaux, triple mérite à lui. La belle gloire aux cœurs froids de demeurer fidèles! (1) » Le ménage des moineaux est donc édifiant par l'ardeur mutuelle des époux jointe à une inaltérable fidélité. Il l'est

(1) *Ornithologie passionnelle*, t. II, p. 225.

encore par la tendresse sans bornes des parents pour leur progéniture. « Il n'est pas une âme sensible, dit encore Toussenel, qui n'ait été émue aux doux spectacles des soins affectueux, de la protection et des caresses dont le père et la mère entourent leurs petits longtemps encore après qu'ils sont sortis du nid. » Selby rapporte à ce sujet un fait assez curieux. Il observa deux moineaux qui, jusqu'en hiver, ne cessèrent de porter de la nourriture à leur nid. Ayant examiné celui-ci, il y trouva un jeune, qui s'était pris la patte dans un fil, et n'avait pu s'envoler.

La linotte, petit oiseau vif et gracieux, dont on a fait, bien à tort, un type d'écervelé, possède aussi des trésors de tendresse. Les deux époux s'aiment d'un indicible amour. Quand on en tue un, l'autre vole longtemps autour de lui, l'appelant, ne voulant pas s'éloigner, cherchant à l'entraîner. Ils témoignent le même dévouement à leur progéniture, et ils se laissent facilement attirer dans les pièges où l'on met leurs petits. Ceux-ci, une fois partis du nid, restent encore longtemps avec leurs parents qui les guident et les nourrissent.

L'hypolaïs des saules, vulgairement appelé rossignol bâtard, à cause de l'agrément de sa voix qui anime et enchante nos jardins et nos vergers, l'hypolaïs aime parfois jusqu'à en mourir.

Le comte de Gourcy dit des panures ou mésanges des roseaux : « Ces oiseaux ont l'un pour l'autre une grande tendresse. Le mâle et la femelle sont toujours perchés l'un à côté de l'autre, et lorsqu'ils s'endorment, l'un d'eux, le mâle d'ordinaire, recouvre sa compagne de son aile ». Il en est de même d'une autre espèce de mésange, l'orite à longue queue. Comme les panures, les orites dorment toujours serrées l'une contre l'autre, l'une couvrant sa compagne de son aile. Elles charment l'amateur par leurs jeux amoureux. Souvent l'une se suspend à la face inférieure du perchoir, et dans cette position donne à manger à celle qui est au-dessus. Elles se caressent continuellement. La femelle accourt au cri d'appel du mâle. Celui-ci, les yeux à demi-clos, la tête penchée, la queue étalée, lui gratte doucement avec son bec la gorge et la nuque, en faisant entendre un roucoulement de plaisir.

Chez les cardinaux de la Virginie, qu'on recherche pour la beauté éclatante de leur plumage d'un rouge foncé, le mâle et la femelle se témoignent beaucoup d'attachement et préfèrent une commune captivité à la disgrâce d'être séparés l'un de l'autre. « Un soir du mois de février, dit Audubon, le grand ornithologiste américain, je pris un cardinal mâle ; le lendemain matin, la femelle était près de la cage de son compagnon, et se fit prendre plus tard à son tour (1) ».

II

Le vulgaire, qui ne voit souvent que sottise dans la bonté et la

(1) *Ornithological Biography.*

générosité du cœur, qualifie de stupide le bec-croisé des sapins et des mélèzes, pour la facilité avec laquelle il se laisse prendre ou tuer, et cela par dévouement pour ses semblables, qu'il se fait un devoir de ne jamais abandonner dans le malheur. Que ne le loue-t-on plutôt de son altruisme et de son esprit de solidarité! Car, en effet, les becs-croisés sont liés entre eux d'une amitié si solide qu'elle leur coûte plus d'une fois la liberté ou la vie. Leur cœur déborde de sentiments affectueux. Le mâle dont la femelle vient d'être tuée reste accablé de douleur sur sa branche, ou revient, pour l'y chercher, à l'endroit où il a perdu sa compagne. Ces pauvres oiseaux du nord, doux et sociables, se montrent, au début de leurs relations avec nous, pleins d'une confiance ingénue, mais, quand ils ont fait l'épreuve de la méchanceté humaine, ils deviennent, comme beaucoup d'autres, fort défiants, ce qui ne paraît pas être une marque de stupidité.

L'amour des couples, chez la tourterelle, est passé en proverbe; leur union dure plusieurs années et quelquefois autant que la vie des conjoints; souvent aussi la mort de l'un entraîne celle de l'autre.

Quoique la polygamie compte dans les rangs des échassiers quelques sectateurs de plus que la monogamie, nous rencontrerons cependant parmi eux de nombreux emblèmes de fidélité conjugale. Les cigognes, par exemple, contractent leur union pour toute la durée de leur vie, et les deux époux sont très fidèles l'un à l'autre. L'absence même ne rompt pas des liens si solides. Brehm raconte qu'une cigogne resta trois ans entiers dans un même endroit; elle cherchait sa nourriture le long des ruisseaux et, par les grands froids, se mettait à l'abri dans les étables. Chaque année sa compagne revenait, et toutes deux vaquaient aux soins du nid retrouvé et de la reproduction. Celle qui restait était la femelle. A partir du quatrième automne, le mâle resta avec elle tous les hivers, et cela pendant trois ans. Mais à la fin de méchantes gens tuèrent ces deux cigognes, et on découvrit que la femelle, à la suite d'une ancienne blessure, était devenue incapable de voyager.

Guerney rapporte d'une espèce de cigogne géante, le jabiru du Sénégal, que la plus grande fidélité règne entre le mâle et la femelle, et qu'ils se charment mutuellement par une sorte de danse. L'un d'eux est-il tué? l'autre reste longtemps solitaire et s'accouple très difficilement à nouveau.

Je me donne la maligne satisfaction d'emprunter à Buffon, contempteur de l'amour sentimental chez les animaux, le tableau touchant qu'il nous présente du ménage d'un autre grand échassier, le Kamichi, qui vit dans les forêts du Brésil, de la Guyane et de la Colombie. Le mâle se tient toujours auprès de sa femelle qu'il entoure de soins et d'attentions. « Fidèle jusqu'à la mort, ajoute Buffon, l'amour qui les unit semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié; celui qui reste erre sans cesse en gémissant et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime. »

La polygamie règne en souveraine sur les incontinentes tribus des gallinacés et des palmipèdes. Il s'y trouve cependant quelques amants fidèles. A côté du coq et du faisan, sultans jaloux et souvent brutaux de harems nombreux, dn grand tétras affolé par d'érotiques ardeurs, de la caille passionnée et volage, la perdrix contracte des unions durables, la gelinotte des bois est monogame, le lagopède est un fidèle époux et un père dévoué, les gangas et les syrrhaptes forment des couples fortement unis. Si une sorte de promiscuité confuse règle les relations des sexes chez la plupart des palmipèdes, le cygne offre, parmi les lamellirostres, un exemple de constance d'autant plus remarquable qu'il est plus isolé.

III

Les faits psychologiques que je viens d'énumérer me paraissent suffisants pour démontrer d'une façon manifeste que l'amour, chez les oiseaux, ne repose pas uniquement sur une excitation physique, mais qu'il relève aussi d'un sentiment plus doux, plus noble, et d'ordre vraiment intellectuel et moral. Les démonstrations auxquelles se livrent les mâles devant les femelles, pendant la saison des amours, appartiennent également à la même catégorie d'émotions esthétiques que celles éprouvées par nous en pareille circonstance ou dans des situations analogues. Il me semble difficile de nier une telle similitude de nature, car l'homme se sert des mêmes moyens pour charmer sa compagne.

Quels sont donc les attraits déployés par les mâles des oiseaux pour graver leur image dans la conscience des femelles, et déterminer en elles les modifications physiologiques et sentimentales qui préparent l'union des sexes ? Comment traduisent-ils l'amour qu'ils ressentent et qu'ils veulent inspirer? Par un langage aux formes infiniment multiples, compris de tous les êtres sensibles, humains ou oiseaux, et qui est, pour tous, le préambule charmant de la consommation de l'amour : des chants, des caresses, des postures suppliantes ou aimables, des évolutions galantes, des poursuites passionnées, des parades, des étalages de toilette et de parures, des combats sanglants où l'amoureux risque sa vie, des tournois moins meurtriers où brillent sa force, sa grâce et son adresse.

Au printemps, les chansons amoureuses éclosent avec les fleurs. Dans les champs et les bois, la plaine et la montagne, et jusqu'aux limites extrêmes des solitudes glacées ou toute vie vient mourir, un épithalame sans fin célèbre le besoin d'aimer. Tels de joyeux ménestrels, les oiseaux se répandent partout, jetant à la brise et redisant aux échos, avec une infatigable ardeur, des accents d'amour. Le chant, les sons et les bruits rythmés, sont les grands moyens de séduction

de l'oiseau. A la voix du mâle, aux aveux harmonieusement cadencés, fondent les résistances de la femelle. De ces chantres d'amour le talent est inégal, mais non pas la tendresse. Encore les jugeons-nous à la mesure de notre goût et d'une esthétique spéciale. Telle note, tel son, tel bruit même, insignifiant ou rude à notre oreille, peut paraître tout autre à celle d'un oiseau, et déterminer en lui une émotion que nous ne saurions ni ressentir ni comprendre. C'est là le grand conflit qui existe entre nous et les animaux, et nous empêche de pénétrer, avec quelque certitude, dans les replis intimes de leur psychologie. Depuis trop longtemps nous ne parlons plus la même langue. Je suis persuadé qu'un sauvage, plus près que nous de la nature, resté à un degré encore inférieur d'évolution psychique, trouve, dans un cri d'animal ou un chant d'oiseau, des raisons d'émotion que nous sommes incapables de connaître, dans l'état d'adaptation cérébrale où nous sommes parvenus. Il nous est permis, toutefois, d'établir le caractère sexuel du chant des oiseaux par ce fait décisif qu'ils ne le font entendre que pendant la saison des amours. Quand ce temps est passé, ils perdent leur inspiration.

Les gosiers muets, les chansons éteintes, le plumage à son tour s'assombrit, et tombent les parures dont l'amour encore avait voulu embellir le mâle. De ces attributs sexuels, destinés à frapper l'imagination de la femelle, il en était de toutes sortes et de formes souvent bizarres : proéminentes caroncules, crêtes, jabots, huppes, fraises, plumes effilées en aigrettes, barbes et pinceaux de poils. Darwin a très bien montré que ces costumes d'apparat et ces empanachages multiformes et multicolores sont aussi des produits acquis de la sélection sexuelle. Plumage brillamment coloré, appendices décoratifs dont l'étrangeté échappe parfois à toute description, le mâle étale avec complaisance tout cela aux regards ravis de la femelle. Par d'adroites postures ou des attitudes forcées, d'habiles contorsions, il fait miroiter les changeantes couleurs de ses plumes, et érige violemment les ornements éphémères qui agrémentent ou singularisent sa toilette de poursuivant d'amour. Les aptitudes séductrices se développent ainsi sous l'influence du goût et des préférences de la femelle. Celle-ci a dans sa conscience une sorte d'idéal vers la réalisation duquel le mâle doit tendre constamment son effort. Les poursuites, la longueur des préliminaires, l'obstination des refus, sont autant de causes favorables à la sélection, d'actifs promoteurs des acquisitions souhaitées. D'autre part, la coquetterie de la femelle prolonge son plaisir d'être recherchée, et, dans une représentation plus ou moins confuse de l'union des sexes, lui procure, par ces retards voulus, toute les voluptés de l'attente amoureuse.

MAGAUD D'AUBUSSON.

(*La fin au prochain numéro.*)

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

Le mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise au XIXe siècle. John Ruskin, par JACQUES BARDOUX, avocat à la Cour d'Appel, Coulommiers, Brodard, 1900. — *Ruskin et la Bible pour servir à l'Histoire d'une Pensée*, par H.-J. BRUNHES, Paris, Perrin 1901.

Par une claire journée de juin 1899, je déjeunais à Hammersmith-Terrace, dans un cottage ombragé de peupliers. Les fenêtres de la salle à manger s'ouvraient directement sur la Tamise, dont les flots pâles se frangeaient de soies blanches en frôlant, avec un murmure très doux, la rampe mousseuse de la berge. A quelques pas plus loin, abritée par le rideau mobile des feuillages, l'imprimerie de William Morris s'élevait en face de l'humble petit atelier où M. Tobden de Sanderson, le merveilleux artiste en reliures, nous avait révélé dans la matinée tout ce que le fer peut imprimer d'idée au maroquin assoupli, tout ce que le ciseau commun peut fournir de pur et de grand à l'ouvrier inspiré par l'étude des textes et la suggestion de Burne-Jones. M. Cobden de Sanderson découpait son roastbeef et expliquait sa vocation en petites phrases très simples : « J'étais avocat... J'ai reconnu le néant de ma vie... Je fréquentais Morris et Burne-Jones ; j'ai trouvé la loi de l'existence dans le travail manuel, l'amour des hommes, le culte de l'art, la religion de la justice et de la beauté... » Le gracieux sourire de Mme Cobden-Sanderson rayonnait sous les crêpelures légères de sa chevelure poudrée ; la fille du grand Cobden ajouta : « J'ai appris à coudre les reliures... » Nul ne parlait du précurseur. Mais nous savions tous que la grande ombre de Ruskin, le « prophète Ruskin (1) », avait passé sur nous, sur le récit de M. Cobden-Sanderson et sur les harmonies délicates du décor et de l'horizon, sur les divans aux draperies molles, sur les frondaisons moirées de lumière, sur le lent frisson qui fait palpiter la Tamise aux flots pâles, sous la caresse de la brise, dans l'or épais de la clarté. Esthétique nouvelle, théorie sociologique, doctrine et prédication de l'art éducateur, de l'art accessible et fraternel, de l'art humain, retour de l'art à ses sources, recherche et adoration du beau dans la nature, — recherche et découverte de l'inspiration dans l'étude, affranchie de la tradition, dégagée de la règle étroite, dans l'étude immédiate de la nature et le contact direct de l'humanité, c'est l'œuvre de Ruskin ; l'Angleterre, qui l'a discutée, l'adopte avec une juste fierté ; en France, où elle paraîtra peut-être moins neuve, — car après tout nous avons déjà entendu quelques accents analogues, de Rousseau à M. Geffroy, — personne aujourd'hui n'a le droit de l'ignorer.

Il est impossible de toucher à Ruskin sans rappeler le beau livre de M. de la Sizeranne sur *Ruskin*, et *la religion de la Beauté*. Ruskin a énormément écrit. M. de la Sizeranne s'en était tenu à un chapitre — le principal d'ailleurs — de cette formidable production, jetée à la vie dans un terrible désordre, géologie, architecture, sociologie, critique d'art, pédagogie, métaphysique, cantiques bibliques, hymnes à la nature, semés dans tous les périodiques, dispersés en quatre-

(1) *Ruskin as prophet*, Harrisson, cité par H.-J. Brunhes.

vingts volumes. Voici deux nouveaux livres, de dimensions inégales, d'intérêt singulièrement vivant : le précieux petit livre de Mme H.-J. Brunhes démêle avec une sympathie passionnée l'action d'une éducation profondément religieuse sur toute la vie de Ruskin, sur le développement de sa pensée, sur son cœur balancé entre l'attrait de l'esthétique pure et les devoirs de l'esthétique didactique, si j'ose m'exprimer ainsi. L'ample et loyale étude de M. Jacques Bardoux met à notre disposition, avec une curieuse et complète biographie de Ruskin, tout un trésor d'informations sur *la Pensée*, *les Idées* et *la Langue* d'un écrivain prodigieusement fécond, qui fut parfois un grand penseur et souvent un grand écrivain. Tout Français d'éducation moyenne pourra désormais connaître tout l'essentiel de Ruskin, de sa vie active, de sa prédication artistique et sociale, de son œuvre mise à la portée de tous les loisirs.

DICK MAY.

DEMOGRAPHIE ET VOYAGES

Afrique australe par Elisée et Onésime Reclus (Hachette et Cie) contient une description mise à jour des contrées qui attirent vers elles en ce moment l'attention de tous les peuples civilisés. Culture, commerce, industrie et surtout celle des productions minières, races, climat, habitants, configuration du pays, enfin tous les côtés de la vie et de l'histoire des colonies appartenant à l'Angleterre, l'Allemagne et le Portugal y sont étudiés avec cette profondeur de vue et l'exactitude descriptive qui caractérisent la géographie universelle de E. Reclus. A signaler un chapitre sur la guerre d'indépendance des Boers où les lecteurs retrouveront tous les événements dramatiques qui ont signalé la lutte homérique que les Boers soutiennent contre les convoitises anglaises.

Le *Voyage en Patagonie*, par le comte Henry de la Vaulx (Hachette), raconte d'une façon des plus attrayantes l'exploration anthropologique et coloniale, entreprise par l'intrépide voyageur dans ce pays peu connu en France et complètement ignoré à l'étranger. Avec une bonne humeur qui ne le quitte pas un instant, le comte de la Vaulx, dont les lecteurs de la *Revue* ont eu l'occasion d'apprécier les mérites et les qualités brillantes d'aéronaute, nous dit ses aventures dans le pays des pampas et des gauchos, sa vie dans les campements indigènes et surtout la chasse bien macabre aux sépultures des indigènes. Et tout en nous amusant, l'auteur nous fournit sur les mœurs, l'organisation sociale, la vie économique et les richesses de ce pays des données qu'on chercherait en vain dans des ouvrages publiés précédemment sur ces contrées australes. Ajoutons que d'après M. de la Vaulx, la Patagonie est un véritable pays d'avenir, dont le climat tonifiant convient particulièrement à nos races de l'Europe septentrionale. Une jolie préface de M. J. Maria de Hérédia en tête du volume.

Signalons dans la même collection de la maison Hachette : *Sur la frontière Indo-Afghane*, par A. Foucher qui nous apporte des renseignements intéressants sur la vallée de Svat, le pays de Kashnagar, Peshavar et la passe de Khaïber, la vie et les mœurs de leurs habitants.

Sous le titre *D'une gare à l'autre* (P.-V. Stock), M. Henri Turot nous conduit tour à tour dans l'*Indo-Chine*, nous fait assister aux luttes héroïques

des Philippins contre les Etats-Unis, et nous dit en quoi consistent le péril jaune et la politique actuelle et celle de demain du Japon de même que le présent et l'avenir de la Chine. Œuvre d'actualité, ce livre a surtout le mérite de la franchise et de l'indépendance d'opinion.

Promenades en Extrême-Orient, par le commandant de Pimodan (chez Honoré Champion). M. le commandant de Pimodan ayant eu l'occasion de parcourir le Japon, la Formose, les îles Pescadores, le Tonkin, Yédo, la Sibérie, la Corée, la Chine, nous apporte de tous ces pays des souvenirs délicieux, des instantanés des paysages et des peuples. Ecrites sans prétention, ces pages familières et intimes ne manquent pas de données instructives.

Dans *L'Inde et le Problème italien* (chez A. Fontemoing), M. Paul Boall nous apprend avant tout avec une ingéniosité sans pareille, qu'il ne faut pas se fier à son titre « car il l'a choisi, parce qu'il plaisait à son éditeur ». Il nous dit en outre qu'il ne faut y chercher « ni mérite littéraire, ni agréments de style ». Il serait sans doute injuste de vouloir douter de ces affirmations solennelles de l'auteur. N'insistons donc pas et passons tout droit aux *Grandes Chasses* dans l'Afrique Centrale (chez Plon), par Edouard Foa. L'auteur de *Du Cap au lac Nyessa* raconte d'une façon dramatique et saisissante ces chasses qui ont quelque chose d'héroïque, dans les contrées malsaines de l'Afrique centrale. Seul avec quelques serviteurs noirs, loin de la civilisation et des hommes civilisés, il combat la famine si fréquente dans ces pays en tuant des bêtes fauves, les lions de Kébrabasse, des rhinocéros, des loups africains, des éléphants, des hippopotames. A côté des chasses mouvementées, l'ouvrage abonde en description des paysages et des tribus autochtones.

* *
* *

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 Mars. — Suite de l'étude de THUREAU-DANGIN sur la *Renaissance catholique en Angleterre au* XIXe *siècle*. Ce second chapitre est consacré au rôle de Pusey et de Manning après la conversion de Newman. — E. DUFOUGERAY résume, avec quelques commentaires et des vues personnelles, le livre d'André Chéradame sur la question de l'Autriche et *la succession de François-Joseph*. L'auteur ne nous apprend, il est vrai, rien qui n'ait été redit à satiété, en nous annonçant, à son tour, que l'empire des Habsbourg pourrait bien être démembré après la mort du souverain actuel. Il surgira alors très probablement des incidents politiques qui amèneront peut-être un remaniement de cette partie de la carte d'Europe. Les intérêts de la France risqueraient, nous assure-t-on, d'être compromis si, à ce moment, l'Allemagne avait réussi à s'étendre de la mer du Nord à l'adiatique. Ces problèmes et ces hypothèses ont déjà fait souvent

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises et américaines, d'art, italiennes*, dans notre numéro du 1er Avril. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de LA REVUE.

l'objet de bien des articles de journaux et de revues. Aussi le travail de M. Dufougeray pourrait-il être passé sous silence ici, s'il ne contenait *in caudâ* quelques réflexions assez curieuses à propos d'un incident local qui vient de se passer dans le département du Nord. Les curés y enseignaient le catéchisme en flamand. Le ministre des Cultes le leur a défendu, mais le collaborateur du *Correspondant* n'est rassuré qu'à demi. Ce qui favorise la dislocation de l'Autriche, c'est le manque d'unité de langage dans ce pays, témoin les querelles tchèques et hongroises. Si, comme les Magyars, les Flamands de Lille et de Dunkerque allaient marcher à la conquête de la France! M. Dufougeray ne cache pas la peur bleue qu'il en ressent! — Quelques pages d'un anonyme sur les *jugements du président Magnaud*, que l'on appelle malicieusement (oh! combien) « le président-drapeau » et « le pionnier intangible de la révolution », « réformateur impatient et combatif », « tirailleur d'avant-garde qui serait plus à sa place à l'extrême gauche de nos assemblées législatives que dans la calme et impartiale atmosphère de nos prétoires ». Toute la lyre des aménités, avec « les souhaits que les procédés du magistrat de Château-Thierry ne fassent pas école. » — Un autre anonyme fait l'histoire de *la marine russe*. C'est un corps aristocratique. Il faut passer par les cadets pour devenir officier. Les sous-officiers restent dans les rangs. Le budget de la marine russe, qui était de 83 millions de francs en 1872, atteint cette année 228 millions. Depuis l'apparition des cuirassés la flotte russe ne cesse de progresser comme puissance et comme nombre de navires. — Ragey, dans la *vie religieuse de Londres et de Paris*, aboutit à cette conclusion :

> A Londres, la vie religieuse, au sein du protestantisme, se manifeste par des œuvres nombreuses, belles, touchantes, plus nombreuses et plus belles qu'on ne le sait généralement en France. Mais ces œuvres ne sont rien en comparaison de celles qu'on rencontre et qu'on admire à Paris.

Regrettons que l'auteur n'ait pas appuyé ses affirmations de données statistiques comparées.

Grande Revue. — 1er Avril. — Edouard Rod, à propos des « Tronçons du Glaive » de nos collaborateurs Paul et Victor Margueritte, répond aux critiques dirigées par M. René Doumic contre la renaissance du roman historique. On sait que, pour ce dernier écrivain, il y a roman historique et roman historique. Celui de jadis était, suivant lui, surtout une œuvre d'imagination; celui d'aujourd'hui est principalement une œuvre de documentation. Et il préfère le premier au second, dont l'innovation ne lui paraît pas heureuse. Affaire de goût et de jugement personnels. Edouard Rod est d'un avis différent et ne croit pas que les historiens aient, autant que le dit Doumic, fait fi de l'histoire écrite par les romanciers. Il rappelle l'admiration d'Augustin Thierry pour *les Martyrs*, de Barante, de Guizot et de Michelet pour Walter Scott. En terminant Rod réplique à Doumic — qui confond dans un même dédain « le roman idéaliste démodé par un excès de fadeur et le roman réaliste discrédité par un excès de brutalité ». Rod ne partage pas du tout ces opinions, et répond que « le réalisme et l'idéalisme demeurent les seuls pôles entre lesquels le roman peut osciller, et qu'il n'y en a pas d'autres. » Il est intéressant de prendre acte de ces divergences de deux écrivains que l'on rencontre parfois côte à côte dans tel périodique de la rive gauche — C. Bouglé discute le problème des *Castes et Races* : il conclut de l'étude des théories de Lapouge, Ammon, Topinard, etc., que

> entre les différences physiques, les différences sociales et les différences mentales, les corrélations nettes continuent de nous manquer. Les thèses maîtresses de la philosophie des races, transformée en anthropo-sociologie, restent indémontrables — et invraisemblables.

L. Aujar réclame la pitié *pour les petits mousses* que l'on n'a pas cessé sur les navires français de traiter avec une vraie férocité. L'auteur en parle pour en avoir fait la cruelle expérience.

Nouvelle Revue. — 1er Avril. — Louis Barthou : *le Syndicat obligatoire*. L'ancien ministre de l'Intérieur énonce ainsi l'argument de son étude :

Il y a une différence voulue et profonde, entre l'ancienne corporation, dont les décisions étaient obligatoires pour tous les ouvriers de la profession et le syndicat, qui prend son point de départ, son existence et sa force dans un contrat librement débattu et librement consenti. Il n'en faut pas moins constater, à côté de cette conception libérale, les efforts, chaque jour plus accusés d'une conception tout à fait opposée et dont le syndicat obligatoire est la formule. Ses tendances sont assez précises et ses manifestations assez fréquentes pour qu'on puisse les soumettre à un examen.

Or, de cet examen il résulte : 1° que l'idée du syndicat obligatoire a eu et devait avoir pour partisans les catholiques adversaires de la Révolution Française ; 2° et ceci est plus surprenant, — qu'elle a rencontré des adhésions dans le socialisme, et que ces adhésions ne sont ni douteuses ni rares. — M. Barthou prouve que les bienfaits de l'association libre sont préférables aux déceptions et aux périls de la contrainte légale. Il engage les ouvriers à s'en pénétrer. — Ange Galdemar recherche *La genèse du théâtre de Victorien Sardou* et cite à ce propos toute une série de confessions faites par l'auteur de *Patrie* lui-même. Nous apprenons que les auteurs dramatiques — et Dumas père, malgré son imagination primesautière, n'y faisait pas exception, — ne créent pas leur drame ou leur comédie tout d'une pièce, mais se trouvent parfois arrêtés dans le développement de leur trame à l'instant précis où elle va atteindre à l'acte final. Alors c'est l'inspiration, — heureuse ou non, — qui décide de l'œuvre. Il arrive, ainsi, que le dramaturge, comme le potier d'Horace faisant tourner sa roue, ne sait pas exactement ce qui sortira de sa conception, drame ou vaudeville, les mêmes incidents pouvant, selon la lumière dont ils sont éclairés, prêter au rire ou aux larmes. Et c'est pour cela que *Patrie* de Sardou, *Mademoiselle de Belle-Isle* d'Alexandre Dumas, ont, au cours du travail de l'idée, changé d'orientation, sans que les auteurs eussent prévu, en commençant d'écrire, quel serait leur dénouement définitif. — Henri Lechat récapitule les fouilles faites en Crète par M. Arthur Evans, le conservateur de l'Ashmolean museum d'Oxford. C'est à Cnosse qu'ont eut lieu les découvertes archéologiques les plus importantes, entre autres celle du palais de Minos. Les peintures murales qui en décorent certaines pièces ont apporté d'étonnantes révélations sur l'art mycénien, son originalité, ses ressources. Mais la trouvaille capitale et inespérée c'est la collection de plusieurs centaines de petites galettes en argile grossière et de petits pains d'argile formant un trésor de tablettes et de sceaux, qui sont couverts les uns et les autres d'inscriptions et de signes pour le moment illisibles, constituant autant de documents en antique écriture crétoise. Il restera à déchiffrer celle-ci, et lorsqu'on y sera parvenu, on se trouvera très probablement en possession de richesses archéologiques d'une valeur au moins aussi grande que les tablettes assyriennes qui ont permis de connaître l'histoire de Ninive. — Maurice Quentin-Bauchart raconte la mort du prince impérial, tué, comme on se le rappelle, dans la guerre des Zoulous en 1879. —

Revue des Deux Mondes. — 1er Avril. — Gabriel Hanotaux continue ses *Impressions de France* en décrivant la région des hautes chutes (Dauphiné, Savoie) dont la force motrice est utilisée sous la dénomination de houille blanche. Cette nouvelle industrie, qui a d'abord pris un superbe élan, subit, à l'heure présente, un temps d'arrêt. C'est qu'elle donne lieu à des objections. En effet, la « houille blanche » ne peut être substituée à la houille noire que dans le voisinage des chutes ou dans les endroits jusqu'où son rayon d'action s'est étendu par le transport électrique de cette force motrice; mais aux industriels qui en sont encore trop éloignés, elle ne peut rendre des services avantageux, car ils devraient déplacer

leur installation pour aller jusqu'à elle et la perte occasionnée par ce déplacement ne serait pas compensée par un bénéfice appréciable et suivie sur le prix de revient de la force. La houille blanche ne triomphera complètement de la houille noire que lorsque l'on aura des accumulateurs transportables entièrement perfectionnés. — Pierre de Ségur découpe un épisode dans l'histoire du XVIIe siècle et raconte les faits et gestes d'un *allié de Louis XIV*. Il s'agit du prince évêque de Munster Christophe-Bernard von Galen, qui, sur vingt-huit années de règne, compta plus de vingt ans de luttes et de bataille. N'écoutant que sa passion pour le métier des armes, il guerroya contre sa ville épiscopale révoltée, puis contre les Turcs. Avec Louis XIV il combattit les Hollandais dans les campagnes de 1672 à 1674. Pierre de Ségur n'est guère indulgent pour ce « condottière mitré ». Pourvu qu'il pille et qu'il rançonne, que lui importe, au demeurant, la couleur du drapeau? La perfidie chez lui est comme un besoin de nature; quand il ne peut trahir, il se rattrape sur le détail... Né pour le meurtre et la rapine, il disparaît à l'improviste à l'heure où va se clore pour dix années le champ propice à ses exploits : il meurt le 19 septembre 1678, au jour précis où devenait définitif le traité de Nimègue. C'est une figure du temps. L'auteur l'a bien étudiée et la présente d'une manière saisissante. — Etienne Lamy, dans *La Femme et l'Enseignement de l'Etat*, fait, sous forme d'introduction à son travail, le procès de la troisième république en ce qui concerne les réformes apportées à l'instruction primaire, secondaire et supérieure. Il met en parallèle l'enseignement de l'Etat et l'enseignement libre, puis il soutient que ce dernier « remplit au profit de tous le plus important des offices publics ». Car, ajoute-t-il : « Contre l'anarchie qui menace de tout submerger, et que l'Etat lui-même encourage, l'enseignement libre reste la digue, la dernière ». Par enseignement libre, l'auteur entend surtout l'enseignement catholique, et il dit en termes précis : « Pour soustraire à l'anarchie morale la génération présente, les catholiques ne peuvent compter que sur leur propre enseignement ». Or, dans cet enseignement la femme a un rôle des plus importants, à la fois comme élève et comme institutrice. M. Lamy nous apprend que « les prises de l'éducation chrétienne sont plus fortes sur la femme que sur l'homme ». Citons ses paroles :

Sans parler de l'enseignement supérieur qui nulle part n'est encore sérieusement organisé par les femmes, presque toutes les jeunes filles qui reçoivent l'éducation secondaire, la demandent religieuse, et, malgré les obstacles des lois, presque la moitié des petites filles reçoit d'institutrices religieuses l'enseignement primaire.

Cependant l'auteur n'est pas complètement rassuré à ce sujet, quoiqu'il déclare que si « la libre pensée a à conquérir les femmes, il suffit au catholicisme de les garder ». Aussi se croit-il obligé de leur adresser un manifeste, qui est un véritable appel aux armes.

Les femmes, dès aujourd'hui, ont le devoir de combattre ce qui combat leurs croyances. Il leur reste à utiliser, au profit de ces croyances, cette force immense des respects et des dédains, des admirations et des ironies, des empressements et des froideurs, des paroles et des silences qu'elles peuvent employer à la fortune ou au discrédit des doctrines. Il leur reste à jeter dans la balance incertaine encore le poids de leur influence, de leur nombre, de leur courage.

Au vrai, ce manifeste n'est qu'une reproduction, en d'autres termes, de celui qui a paru dans le *Correspondant* en mars et dont nous avons rendu compte ; mais dans la *Revue des Deux Mondes* l'auteur laisse couler avec plus d'abondance le flot de ses périodes et son appel est encore plus pressant, ce qui semble indiquer que ses craintes se sont augmentées depuis le mois dernier. — René Pinon applaudit à *la résurrection d'un Etat africain*, en déterminant l'importance de l'Ethiopie dans la politique africaine. Il la juge nécessaire à l'équilibre des ambitions concurrentes et voit en elle une sentinelle vigilante et un avant-

poste résistant pour l'Europe. « Or, de grands périls menacent l'Ethiopie, et c'est pour y parer que Ménélik, très clairvoyant et très bien informé, emploie toute son énergie à fortifier son pouvoir, à organiser son armée et à pacifier sa frontière ». L'auteur s'applique à prouver que la reconstitution de l'Ethiopie historique avec le négus actuel est, dans l'économie générale du monde, aujourd'hui, comme le fut son rôle dans le passé, un des facteurs mêmes de l'évolution africaine. Prédestinée par ses conditions physiques à remplir cet office de conservation et de résistance, elle doit toujours s'imposer un programme d'expansion jusque vers la mer et jusque vers le Nil, c'est-à-dire jusqu'aux débouchés naturels des hauts plateaux. Ménélik travaille à la réalisation de ce plan. Il a pour but de rendre à son empire son ancien éclat et son antique prééminence. — Eugène Melchior de Vogüé signale quelques livres récents qui sont autant de *regards français sur l'Angleterre*; il s'agit des volumes de MM. Emile Boutmy, Victor Bérard et André Chevrillon.

Revue de Paris. — Avril. — Billot commence une série d'articles sur la *Triple alliance*. D'après l'auteur, quoique les conditions essentielles de l'entente soient déjà connues, il manque jusqu'à présent un exposé méthodique de cette alliance et il nous promet de combler cette lacune. — L'article de Charles W. Dilke, sur la *Réforme de l'armée anglaise*, n'est pas non plus d'un intérêt très poignant. Pour lui, l'Angleterre n'aura pas besoin d'une grande armée de terre et du service obligatoire. Le côté difficile, c'est que son pays soit obligé de maintenir sur le pied de paix, en divers points du monde, 115.000 hommes de troupes régulières au dehors, plus l'armée de l'Inde, sans compter une véritable armée de police militaire. Du reste, l'Angleterre dépense déjà aujourd'hui pour son armée plus que n'importe quel pays européen, et ces dépenses vont sans cesse en augmentant. — Léonce Pingaud parle des *dernières années de Bernadotte* et Camille Jullien de *Vercingétorix*. — Paul de Rousiers examine la situation des *ouvriers du port de Hambourg* et constate que l'organisation syndicale allemande est forcée de lutter avec les divisions religieuses et politiques qui dénaturent et faussent son but et son action.

Revue scientifique. — 23 Mars. — Donne le texte de la conférence faite par l'explorateur Foureau sur la mission saharienne *de l'Algérie au Congo français par l'Air et le Tchad*. — A. Mansion décrit les *mœurs des chéroptères* ou chauves-souris, ces bêtes précieuses, qui font une guerre d'extermination aux pires ennemis des récoltes. Leur cruauté est extraordinaire ; ils sont capables d'une énergie extraordinaire, et mettent en œuvre en même temps la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher. On les a peu étudiés, les zoologistes les négligent et ils méritent à tous égards plus que de l'indifférence. — Paul d'Enjoy, donne la formule du *serment à travers les âges et les peuples*. L'auteur affirme qu'à toute époque et partout la cruauté des châtiments édictés contre le faux témoignage a démontré que la foi prêtée est une garantie pour la justice. D'ailleurs, ce que l'on est convenu d'appeler le serment, n'est au fond qu'une expression de la parole d'honneur.

30 Mars. — *La valeur séméiologique du rêve*, par Vaschide et Pieron. Commencement d'une étude curieuse et pleine de faits et de documents. Les auteurs résument tous les travaux qui font autorité sur la matière. Le chapitre des hallucinations mystiques et de celles des régicides est particulièrement abondant en observations. — Un post-scriptum aux « *Mémoires de mes chattes* » de feu F.-T. Perrens. — Les divers *modes de sépulture* dans l'Inde, par Emile Laurent. L'auteur a visité le Nimtollah de Calcutta et la Tour du Silence de Bombay. Il confirme ce qu'en ont rapporté d'autres voyageurs, mais ajoute peu de chose aux descriptions connues.

Revue philosophique. — Avril. — Le docteur Pierre Janet présente une série de considérations sur la *maladie du scrupule* ou *aboulie délirante*, et expose la théorie des différentes sortes d'obsessions, en citant de nombreux cas étudiés sur 62 femmes et 23 hommes : Obsession du sacrilège, du crime, de la honte dans leurs diverses et complexes manifestations. — Charles Dumas poursuit son examen des *principes de la morale* en analysant la fonction de la conscience morale. L'auteur combat la thèse de Rousseau qui donne à la conscience morale une origine transcendante et établit que les faits lui infligent un flagrant démenti. — Suite et fin de l'article du Dr Grasset sur le *vertige*.

REVUES DIVERSES

Bibliothèque universelle (*Revue Suisse*). — Avril. — E. Bovet examine *la carrière littéraire et les œuvres de F. Martini*, ex-ministre italien et aujourd'hui gouverneur de l'Erythrée. L'écrivain toscan y est présenté — en des pages trop enthousiastes, pour être tout à fait sincères, — comme un phénomène dans la politique et dans la littérature.

Revue générale (Bruxelles). — Avril. — Ch. Woeste vante les vertus des frères des écoles chrétiennes et A. Delbeke explique les obligations internationales de la Belgique au point de vue militaire.

Revue Blanche. — 1er Avril. — Des pages saisissantes de G. Dubois-Dessaule, sur le *Bagne militaire d'Oléron*. L'auteur raconte la vie effroyable dans ce Biribi inconnu et énumère les punitions terribles et anti-humaines qu'on y inflige ou plutôt qu'on y infligeait, car ces punitions viennent d'être abolies.

Carnet historique et littéraire. — Mars. — Donne des pages intéressantes de V. du Bled, sur *la famille de Mazarin* et des *lettres du Chevalier de l'Isle*.

Quinzaine. — 1er Avril. — Le R. P. Piollet signale les services que les missionnaires rendent à la France. D'après l'auteur ils seraient partout plutôt de véritables pionniers de la civilisation que des propagateurs de l'Evangile. — L'abbé L. Follioley continue son étude sur Montalembert et l'évêque Parisis.

Revue de morale sociale (Genève) — Mars. — A. de Meuron « relève les effets désastreux de la police des mœurs et constate que la réglementation » devrait disparaître dans l'intérêt de la société. — Dora B. Montefiore analyse la *législation spéciale du travail des femmes* en Angleterre.

Revue Internationale de l'Enseignement. — 15 Mars. — Contient une étude de G. Darboux sur l'*Association internationale des Académies*, dont la première réunion aura lieu à Paris le 15 avril. Fondée sous les auspices de la *Royal Society* de Londres, la nouvelle institution a su grouper presque toutes les académies du monde entier. Cette institution a en vue de provoquer les études et recherches scientifiques en commun par les académies associées.

REVUES INDÉPENDANTES

Revue Naturiste. — 15 Mars. — La plus vivante parmi les revues des « jeunes », continue à batailler en l'honneur de l'idéal naturiste. Le critique attitré de la nouvelle école, Maurice Le Blond, nous présente *La tragédie du nouveau Christ* de Saint-Georges de Bouhélier comme une œuvre qui, par ses proportions, la magnificence « inusitée du ton et du sujet et le genre d'émotion sociale qu'elle dégage » serait non seulement l'œuvre capitale de l'école naturiste, mais aussi le chef-d'œuvre des lettres modernes, car on y retrouve « une grandeur tragique aisément comparable à celle du Dante, de Shakespeare et d'Eschyle ».

Mercure de France. — Avril. — Dans son essai sur la prostitution du temps de Jésus, L. Charpenne s'efforce de prouver, qu'elle fleurissait du temps de Jésus et que le Sauveur aurait eu souvent recours à l'appui moral des femmes de mœurs légères de même qu'aux produits de leur commerce. R. de Bury prétend que Mme Michelet aurait dénaturé les œuvres posthumes de son mari.

Plume. — 15 Mars et 1er Avril. — A côté de nombreuses reproductions de l'art moderne, des poésies signées M. Rollinat, Jean Moréas, Ch. Henry Hirsch.

Vogue. — 15 Mars. — *L'image des ténèbres*, de Nonce Casanova et trois poèmes de Stuart Merrill.

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau (Berlin). — Avril — Peu d'articles d'un intérêt général, RICHARD EHREMBERG commence une monographie des *Grandes fortunes allemandes* et reprend l'histoire si souvent écrite des Fugger. L'auteur s'appuie sur des documents en partie inédits et l'intérêt de son travail se trouve dans un tableau du développement économique du XVIe siècle. — W. DILTEY montre l'influence exercée sur le progrès intellectuel de l'Allemagne et principalement sur la formation de la prose allemande par l'*Académie de Frédéric le Grand*. La littérature française eut aussi une action directe, grâce au roi de Prusse et de son entourage français, sur la pensée allemande. Les idées de Voltaire et de Diderot s'emparèrent des cerveaux allemands. Leur plus grande conquête fut Wieland. D'autres, qui ne manquaient pas de talent, Engel, et Mendelssohn, s'inspirèrent également de Voltaire et de Diderot, mais ne furent que des copistes. — ED. STRASSBURGER termine son voyage aux *Pyrénées centrales*. — ADOLF ERMAN donne la relation d'un voyage par mer au Liban au XIe siècle avant notre ère, d'après un papyrus trouvé par l'archéologue russe W. Golenischeff. Ce voyage peut être rapproché de celui d'Ulysse dans l'*Odyssée* et la comparaison suggère des analogies entre les deux itinéraires. — HERMANN GRIMM commente les lettres *de Bismark à sa fiancée*, qui ont été signalées déjà à nos lecteurs. — OTTO WACHS insiste sur l'importance stratégique du North-Pacific par suite de l'expansion des Etats-Unis et des événements de l'Extrême-Orient.

Deutsche Revue (Berlin). — Avril. — L'ancien ministre d'Etat, G. JANSEN publie ses souvenirs de la guerre de 1870-1871. Attaché, à cette époque, au grand duc d'Oldenbourg, il suivit celui-ci à Versailles et eut ainsi l'occasion d'y assister aux événements. Il fait une description assez vivante de ce qu'était, à ce moment, la ville où le roi de Prusse avait établi son quartier général. Les détails du récit sont intéressants comme petits côtés de l'histoire. Il y a là des choses vues par un observateur qui les a gravées avec précision dans sa mémoire et les reproduit avec des réflexions de psychologue; les décors de la scène, les mouvements des personnages, le groupement des foules sont dépeints avec exactitude. Ajoutons que l'auteur s'est abstenu d'une manière absolue de toute appréciation malveillante sur les Français. — M. le général BARATIERI envisage le *problème africain* tel qu'il se présente à l'examen au commencement du XXe siècle; après avoir constaté ce que les possesseurs actuels du continent en ont respectivement acquis ou pris dans le partage, il indique quels sont les points noirs à redouter pour chacun des occupants. Des conflits peuvent naître de la politique d'expansion de la France ou de l'Angleterre, sinon de l'une et de l'autre. Aussi l'auteur croit il que la création d'un tribunal international d'arbitrage entre les Etats qui ont des colonies en Afrique serait extrêmement utile à tous; car il pourrait délimiter les sphères d'intérêt qui n'ont pas été strictement démarquées, poser les bases d'un droit africain en ce qui concerne la colonisation et le commerce, étendre les stipulations de la convention de Bruxelles relativement à la chasse aux esclaves, au commerce des esclaves, à l'introduction des armes. En ce sens il pourrait prévenir des cas de guerre et maintenir les relations pacifiques entre les conquérants de cette partie du globe. — Le professeur HERMANN KLAATSCH fait de nouvelles recherches sur la question des origines de l'homme et de sa descendance du singe. Suivant l'auteur, il peut y avoir chez l'homme des indices ethnologiques de bassesse et d'animalité sans qu'il y ait pour cela une parenté simiesque quelconque.

Litterarische Echo (Berlin). — Avril. — Hugo Greinz fait la chronique des derniers livres autrichiens et plus spécialement de ceux qui se rattachent à la décentralisation provinciale. Il y a toute une pléiade de jeunes écrivains autrichiens et principalement d'auteurs dramatiques qui se tiennent à l'écart de Vienne et de son influence, tels Franz Adamus, qui a fait jouer avec succès sa « Famille Wawroch », les Tyroliens Franz Kranewiter et Carl Schoenherr, le Salzburgeois von Schullern, le Morave Philipp Langmann. Parmi les romanciers sécessionnistes on cite Otto van Leitgeb de Goertz; parmi les poètes, Marie Stona, de Silésie, Hugo Salus de Prague et son compatriote Frédéric Adler, etc. — Une notice biographique de la jeune poétesse *Marie Eugénie delle Grazie* qui s'est déjà fait connaître par plusieurs œuvres lyriques de grande envergure. Elle vient d'achever une épopée de *Robespierre* à laquelle elle a consacré dix ans et qui, dès son apparition, a été très remarquée par la critique allemande et autrichienne. — Une revue de la *littérature allemande en Bohême* par Adolf Kauffen. Elle date de très loin et remonte jusqu'au xe siècle. Au xixe elle put se glorifier de compter dans ses rangs Frédéric Bach, dans la période de 1839 à 1865. D'autres noms marquants se joignirent au sien dans la seconde moitié du siècle. Stifter, Meissner, Rank, Hartmann, et plus près de nous, ceux déjà nommés plus haut Adler, Salus, etc.

Nord und Sud (Breslau). — Avril. — Edouard Sokal rend hommage aux travaux de *Théodore Ribot*, l'un des plus actifs pionniers de la psychologie contemporaine. L'auteur analyse plus spécialement l'*Essai sur l'imagination créatrice*, dont il a été déjà parlé dans la *Revue* (*ancienne Revue des Revues*). Un très beau portrait de Th Ribot accompagne cette étude. — A. Wunsche termine son article sur *les beautés poétiques de l'ancien Testament*. — Louis Fuld expose les rapports entre l'*Etat allemand et les Cartells* dont il a été question dans une de nos précédentes analyses de périodiques. — Le Dr Livius Fürst dit quels sont les dangers de l'*empoisonnement chronique par la nicotine*. Il rappelle les expériences infructueuses tentées à plusieurs reprises pour fabriquer du tabac et des cigares sans nicotine et dans lesquels le poison aurait été neutralisé. Un chimiste de Halle, qui s'est occupé spécialement de toxicologie, aurait cependant trouvé, nous dit-on, une solution du problème en préparant la feuille de tabac avec une infusion d'acide tannique qui agirait comme antidote.

Revues Espagnoles

Espana moderna (Madrid). — 1er Avril. — Ignotus discute *les reformes militaires*, présentées aux Cortés. Il applaudit au projet de création d'un état-major général, organisme indispensable à toute armée bien organisée, mais il regrette que le programme soumis aux législateurs soit en réalité insuffisant et étroit. — Juan J. de Resa y Estevez se fait le champion du *protectorat de la France* en Chine et en Extrême-Orient. — Jose Ramon Melida révèle les arcanes du *Trésor du sultan* à Constantinople; le trône pris dans la guerre contre le Shah de Perse au xvie siècle est tout en or, incrusté de milliers de rubis, émeraudes et perles. Un autre trône en forme de chaire, en ébène et sandal, incrustations de nacre, coquillages, argent et or, fleurs et boutons, figurés par des rubis, émeraudes, saphirs, perles en cabochon. Les armoires renferment des bijoux en nombre incalculable entassés pêle-

mêle ; il y a là aussi un musée de costumes des sultans depuis Mahomet II jusqu'à Mahmoud, qui mourut en 1839. Chaque costume est porté par un mannequin. A la suite de cette visite au Trésor, l'auteur décrit les cérémonies du selamlik. Une des particularités du cortège qui se déroule à cette occasion, c'est que le sultan seul est en voiture avec les généraux attachés à sa personne et que tous les autres dignitaires, ministres, grands fonctionnaires, grands officiers du palais, etc., vont à pied derrière, sans exception, telle une procession du XIIe siècle au moyen âge. — E. Gomez de Baquero, dans sa *Chronique littéraire*, signale un nouveau poème du grand lyrique espagnol Nunez de Arce. C'est un *sursum corda* adressé à l'Espagne et à l'Amérique de race espagnole. Le poète exprime l'espoir que la patrie se relèvera de ses malheurs et s'élevant des idées patriotiques aux idées philosophiques, il interroge l'âme sociale à la fin du XIXe siècle en exhalant ses doutes sur l'avenir. C'est en réalité un poème de circonstance, moins brillant, moins vigoureux que ceux auxquels l'illustre poète dut sa célébrité dans son pays. L'œuvre dont nous parlons accuse malheureusement une évidente sénilité. — Dans la même chronique le critique de la revue appelle l'attention sur le récent ouvrage de notre éminente collaboratrice Mme la comtesse Pardo Bazan : *Quarante jours à l'Exposition de Paris.*

Lectura (Madrid). — Mars. — Vicente Lamperez fait la description de *la cathédrale de Burgos* et insiste sur le nécessité d'isoler ce monument, un des chefs-d'œuvre de l'architecture espagnole. L'édifice est en effet gâté, en son aspect, par les constructions de date relativement moderne qui y sont accolés et qu'il faut abattre parce qu'ils sout atroces et sans aucune valeur esthétique quelconque. Rafael Altamira analyse le théâtre de *Ramon de Campoamor*, une des figures glorieuses de la littérature espagnole contemporaine et l'un des maîtres de la poésie autant que de la scène.

Nuestro Tiempo (Madrid). — Mars. — V. Gonzalez Serrano donne également une étude sur *Campoamor*, en appréciant successivement les mérites de l'homme et le génie du penseur, la fécondité du prosateur et du poète. — Dabor démontre comment s'est accomplie et continue de s'accomplir *l'expansion russe*, la marche en avant de la Russie en Asie, l'extension des voies ferrées, qui entrent comme facteur puissant dans la politique. L'auteur se demande si la Russie pourra atteindre son but sans qu'il y ait de collision avec l'Angleterre et semble incliner à croire que si pareille chose arrivait la première faute en serait à l'Angleterre même : elle compromet ses véritables intérêts en se laissant gouverner par des politiciens qui n'obéissent qu'à leurs ambitions et à leurs convictions personnelles.

Revues Hongroises

Akadémiai Ertesitœ. — (Bulletin de l'Académie). — Février. Mars. — L'événement de la saison théâtrale à Budapest est le drame historique de M. François Herczeg : *Le brigadier Ocskay*. Le jeune romancier qui a déjà remporté plusieurs succès sur la scène (Voyez la *Revue des Revues* du 15 septembre 1898) a choisi, cette fois-ci, un épisode du soulèvement national de François II. Rakoczy contre l'Autriche et a mis sur la scène la défection d'Ocskay (1708) et son châtiment. Sa pièce obtint un succès de plus en plus marqué et a donné lieu à plusieurs manifestations patriotiques. Pour « prendre séance » à l'Académie, M. Herczeg a lu le premier acte de sa nouvelle œuvre. — G. Némethy consacre quelques pages à la *jeunesse de Virgile*. — I. Vamossy a

recueilli dans les archives du comitat de Pozsony les règlements concernant les épidémies. — J. Rath constate, à propos du dernier recensement, que la population hongroise a augmenté d'une façon normale. — elle a doublé au cours du XIXe siècle ; la Hongrie compte actuellement 19 millions habitants — mais néanmoins l'émigration en Amérique est un point noir à l'horizon, car elle s'accentue de plus en plus. — S. Simonyi présente l'ouvrage de *Henri Winkler*, un des rares savants étrangers qui s'occupent des peuples ouralo-altaïques : *Die Magyaren und ihre alte Cultur*. Ce travail est le fruit d'un long séjour dans l'Alföld, la grande plaine hongroise où, selon Winkler, la race magyare s'est conservée dans toute la pureté.

Budapesti Szemle. — Février. Mars. — L'étude la plus remarquable de ces deux livraisons est celle que G. Keleti consacre à l'ancien ministre des Affaires étrangères de la monarchie austro-hongroise : *Gustave Kalnoky*. D'origine hongroise, mais élevé en Moravie, Kalnoky devint le successeur de Haymerlé en 1881 et conserva son poste jusqu'en 1895 lorsqu'à la suite de l'immixtion du nonce Agliardi dans les affaires de Hongrie il dut donner sa démission, le cabinet Banffy ayant désavoué le nonce. La retraite de Kalnoky fut considérée comme une victoire du ministre hongrois. Keleti montre, à plusieurs reprises, la supériorité du comte Andrassy, sur Kalnoky comme ministre des Affaires étrangères. — A. Berzeviczy continue ses Etudes sur les villes italiennes et nous conduit à Rimini et à Saint-Marin. — E. Grosz parle, à propos du Congrès de l'enseignement supérieur, de l'*Extension universitaire* qui, jusqu'ici, n'a pas fait beaucoup de progrès en Hongrie. *Le lycée libre* (Szabad Lyceum) est la seule institution de ce genre dans la capitale hongroise, encore n'est-il pas très prospère. — Un anonyme fait l'éloge du volume d'Isidore Krusjavi, intitulé : « Esquisses de Dalmatie ». L'auteur est un des plus distingués historiens de la jeune école croate et a rompu avec les errements de ses compatriotes dont les travaux sentaient trop l'*illyrisme*. Krusjavi tente un rapprochement entre les Magyars et les Croates. — Charles Vadnai, à propos du centenaire de la naissance de Grégoire Czuczor, évoque le souvenir de ce poète et savant bénédictin, auquel on doit plusieurs épopées, des chansons populaires et le grand dictionnaire de l'Académie. — La France est représentée dans ces deux livraisons, outre l'étude détaillée de Haraszti sur Saint-Simon, par la traduction en vers d'une poésie de Catulle Mendès (*La patrie*), par un compte rendu de l'ouvrage de Bodley : *La France*, traduit récemment en magyar sous les auspices de l'Académie, par quelques pages sur les *Etudes sur Diderot* du philosophe B. Alexander et une annonce de l'ouvrage de M. Gaston Paris : *Poèmes et légendes du moyen âge*.

Revues Japonaises

Ka Kushin trouve que le Japon devrait, coûte que coûte, arrêter son choix sur la nation idéale, dont il lui faudrait imiter la culture et suivre les aspirations. Et Yamada Ichiro, un des principaux collaborateurs de cette revue influente, dans son travail *Ko Kumin Kishitsu to Eikoku-ſu*, se déclare résolument en faveur de la Grande-Bretagne. « A vrai dire, déclare-t-il, je ne vois que quatre grands pays dont la vie publique et intime pourrait nous tenter : l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne et la France. Or, les Russes se montrent très réservés et grands diplomates. On ne s'aperçoit de leurs visées qu'à l'heure de l'ac-

tion... Ce sont sans doute des qualités à envier au moment de la guerre, mais elles ne sont point respectables dans la vie ordinaire des nations... »

Les Allemands sont très adroits et perspicaces. Dans la réalisation de leurs projets ils déploient beaucoup d'intelligence. Mais ils ne comptent que sur leur ruse et leurs calculs. Ils causent souvent des surprises désagréables.

Les Français sont des plus chevaleresques. Ils se plaisent au rôle de champions des faibles, et souvent vont jusqu'à sacrifier leur vie pour des causes nobles. Mais c'est un peuple essentiellement émotionnel et versatile, et il nous serait difficile de suivre leur exemple.....

Les Anglais sont en même temps pratiques, respectables, énergiques, réservés. Ils ne tiennent que pour les réalités. Leur bravoure ne vaut pas celle des Français, mais ils l'emportent au point de vue de l'endurance. Ils subissent des défaites avec un sang froid étonnant et bataillent sans peur partout pour la domination de leur race.

Ki Kugo Zasshi explique la *Faillite du congrès des missionnaires*, tenu récemment à Tokio, par cette raison principale que les représentants de chaque secte ne pensaient qu'aux intérêts de leur Eglise, mais non point à ceux de la chrétienté. C'est ainsi que l'idée grandiose de fonder une *Université chrétienne* au Japon a échoué, pas une secte ne voulant sacrifier une partie de ses fonds au profit d'une œuvre qui aurait sans doute pu relever la situation de la religion chrétienne gravement compromise, mais sans apporter quelques profits spéciaux à ceux qui lui auraient prêté leur concours et surtout leurs fonds.

Kyoiku Koho a une intéressante étude sur l'absence de l'*Esprit public* au Japon D'après SHIGA CHOKO, la langue de son pays ne contient pas d'équivalent de cette idée si familière aux peuples européens. On ne rencontre pas au Japon de gens faisant des donations aux choses d'utilité publique, comme on n'y voit point d'enfants gardant certains ménagements à l'égard des objets appartenant aux écoles, où ils reçoivent leur éducation. — Le Dr KATO HIROYUKI se plaint d'autre part de la sécheresse de la *Vie publique* au Japon. Il n'y a pas d'idéal esthétique qui éclaire la vie de tous les jours et les écrivains japonais sont d'un terre-à-terre écœurant. Les relations entre les sexes continuent à porter l'empreinte de l'immoralité et du manque de chasteté d'autrefois. Quant aux romanciers, leur éducation, de même que leur instruction, laisserait beaucoup à désirer. L'auteur signale des tentatives de protéger l'art et les artistes, le roman et les romanciers, afin de les soustraire aux exigences du goût public, des plus vulgaires, mais il ne croit pas à l'efficacité de ces mesures. Et, en paraphrasant les idées de Buckle, il cite le cas des écrivains « protégés » par Louis XIV, dont l'idéal moral et intellectuel était peu enviable...

Nippon-jin contient une appréciation des plus sévères de OKAMURA TSUKASA sur l'*Occident et sa vie actuelle*. Les Occidentaux ne vivent que d'une vie animale, le but de leur vie n'est que l'argent. Leur prétendue morale n'est qu'un vain mot et Tsukasa insiste surtout sur notre vie sexuelle qui, pour lui, n'est point au-dessous de celle des animaux sauvages.

Taiyo. — L'auteur des *Lettrés dans le Monde politique* constate avec amertume que le *Bunga Kusha* (le milieu politique) n'est peuplé que d'ignares, sans instruction littéraire. Le monde régnant n'est rempli que d'arrivistes sans aveu, de petits intrigants de bas étage. Les lettrés qui y tombent par hasard s'y trouvent dépaysés et désappointés. Et parmi les centaines de législateurs, l'auteur ne retrouve que cinq ou six esprits distingués. Il y a d'abord Shimada Saburo que son ouvrage *Kaikoku Shimatsu* classe parmi les grands publicistes du Japon; Yano Fumio, l'auteur de *Keikoku Bidan*, l'un des meilleurs romans consacrés à la vie de la Hellade. Il y a enfin Ozaki avec sa

nouvelle *Shin Nihon* qui imite si bien le Vivian Grey de Disraeli, et le Dr Suyematsu à qui Tayio décerne le titre de Rosebery japonais. Or, le Japon ne pouvant plus faire tourner, comme girouette, la direction de la vie nationale, il est temps de s'arrêter à un idéal et de faire tous les efforts possibles pour l'atteindre. — KUROTA YUZUZU se plaint amèrement que le Japon dépense relativement trop pour l'armée et trop peu pour l'instruction de ses citoyens. Tandis que la plupart des pays civilisés sacrifient au moins 5 p. 100 de leurs revenus aux œuvres d'éducation, sa patrie se montre sous ce rapport très parcimonieuse et ne lui consacre que 2 p. 100. Or, pour ses armements le Japon se montre très prodigue, car son budget de guerre a passé de 80 millions de yens avant la guerre à 250 millions! D'après TAKAYAMA KINJIRO la mentalité des collaborateurs des revues japonaises, comparée à celle des revues européennes, offrirait beaucoup de lacunes.

Tetsugaku Zasshi nous apporte dans son dernier numéro (166) une enquête des plus intéressantes sur *les aspirations religieuses de la jeunesse japonaise.* Ce périodique a eu la bonne idée d'envoyer le questionnaire suivant aux étudiants des universités des écoles supérieures du Japon :

1. Croyez-vous à une religion quelconque?
2. Sentez-vous le besoin de religion?
3. Si vous avez cessé de croire, donnez-nous en les raisons.
4. A défaut d'une religion quelconque, comment avez-vous organisé votre vie?
5. Et si vous ne croyez pas vous-même, ne considérez-vous pas au moins, la religion nécessaire pour votre entourage?

Sur 4.561 formulaires envoyés, on a reçu 942 réponses, émanant des étudiants de l'Université de Tokio (414 réponses, dont 100 de la Faculté des lettres, 114 de celle du droit, 73 des étudiants en médecine ; 48 de la section mathématique, etc.) ; des Académies de médecine; de l'École normale supérieure, 121 réponses ; de l'université de Kyoto (3 réponses); de l'Ecole des hautes études commerciales (21); de l'Ecole industrielle (30) etc. etc.

Chose caractéristique : sur 100 formulaires envoyés à l'*Ecole des nobles*, pas une réponse n'est parvenue aux rédacteurs de l'enquête.

Sur 942 réponses — il y en avait 555 (dont 66 p. 100) contenant nettement des déclarations d'athéisme et d'absence de toute religion. Les uns, parmi ces non croyants, déclarent cependant qu'ils désireraient croire s'ils le pouvaient, tandis que les autres constatent que le manque de temps les a empêchés de réfléchir et d'adopter une croyance quelconque, mais 134 parmi les 555 avouent qu'ils n'ont jamais ressenti aucun besoin de croire et qu'ils comptent s'en passer également à l'avenir.

190 étudiants parlent de l'influence religieuse subie sous forme de la doctrine bouddhiste, shinto, chrétienne et même celle de Confucius et 330 avouent que leurs sentiments religieux se sont développés sous l'influence de leurs parents et des croyants de leur entourage.

A la 3e question, 184 étudiants ont répondu qu'ils doivent à la lecture des ouvrages sérieux leur émancipation des croyances religieuses.

A la question : par quoi remplacer l'absence de religion ? — 357 participants à l'enquête se déclarent en faveur de l'éthique subjective et 168 en faveur de l'éthique objective et presque tous trouvent dans les commandements de la conscience le salut moral.

Et là dessus plusieurs rédacteurs de l'enquête (elle fut confiée à 16 personnages marquants dans le domaine éthique et religieux du Japon) proclament la nécessité de créer une éthique idéale formant la résultante des meilleurs principes de toutes les religions admises qui pourrait être adoptée et suivie par la jeunesse.

Le concours reste ainsi ouvert. Avis aux prophètes désabusés du vieux monde.

Tokyo Hyoron critique sévèrement les journaux et revues destinées à la jeunesse japonaise. On n'y trouve comme texte que l'apologie

de la guerre et des mauvais instincts de conquête et de spoliation, et en fait d'illustrations que des tableaux répugnants des massacres et des assassinats militaires.

Saluons enfin plusieurs nouvelles revues qui viennent de naître au commencement de cette année :

Citons avant tout :

Le **Honyaku Jiho**, une publication trimestrielle où écrivent surtout les étrangers qui s'efforcent de traduire en japonais les travaux intéressants parus à l'étranger.

Shakai Shimpo, fondé par le comte Itagaki, qui vient d'abandonner la carrière politique. A relever un article remarquable du comte Itagaki lui-même qui constate que le Japon s'achemine vers tous les maux qu'engendre le régime capitaliste.

Horitshu Shimbun, qui s'annonce comme une publication juridique de premier ordre. Kiyoura, l'ancien garde des sceaux du Japon, fait ressortir la nécessité de ce nouveau périodique qui habituera ses concitoyens à rompre définitivement avec cette vieille maxime de Confucius :

Jimmin wo osamuru wa sono horitsu wo shirashimubekarazu, yorashimubeshi.

« En gouvernant, évitez au peuple la connaissance des lois, mais faites lui accepter leur direction. »

Revues Néerlandaises

Elzevier's. — Avril. — Quelques pages de P. A. Haaxman sur un jeune sculpteur néerlandais qui commence à se révéler : *Charles Van Wijk*. Il n'a que 26 ans mais déjà plusieurs de ses œuvres font parler de lui dans son pays et en Belgique. Les maîtres belges, Constantin Meunier, Jef. Lambeaux, Van der Stappen ont eu une influence décisive sur son talent. Van Wijk sera prochainement le gendre du célèbre peintre Jacob Maris. — Henri Dekking rappelle les grandes qualités scéniques de *Willem van Zuylen* que le théâtre néerlandais vient de perdre et qui fut un artiste hors ligne. Personne n'eut de plus retentissant succès que lui parmi ses compatriotes et personne n'interpréta avec plus de génialité les rôles du drame français représenté en Hollande. Il était connu, aimé, adoré de toute la Néerlande et sa disparition est une perte irréparable. — Max Roises continue son étude des maîtres flamands qui se trouvent à l'ermitage de Saint-Pétersbourg et place à son véritable rang *Lucas de Leyde*.

Gids. — Avril. — Sander, adjudant du commandant général boër Louis Botha, raconte telle qu'elle s'est passée réellement *La bataille de six jours sur la haute Tugela*. Récit palpitant d'une impartialité absolue, où les fautes des Boërs sont avouées, mais où leur héroïsme paraît dans toute sa grandeur. — A. G. Van Hamel discute très longuement la réforme de l'orthographe française et l'*Edit de tolérance*, dont il retrace l'historique. Il faut remarquer que dans ce procès où le ministre de l'Instruction publique a eu définitivement gain de cause avec un grand nombre d'autorités littéraires, il y avait deux facteurs à considérer — ce que les adversaires de la réforme ont eu soin de ne pas faire, — d'une part, la littérature, de l'autre, l'enseignement; la première, élément aristocratique de la langue, l'autre, élément plus bourgeois. On a crié au massacre parce que le ministre a jugé utile d'imposer aux professeurs qui enseignent l'orthographe aux enfants une simplification de la syntaxe, et l'on a perdu sciemment de vue que le meilleur moyen de faire connaître à l'élève la richesse de la langue, c'était de la débarrasser de son byzantinisme grammatical et orthographique, pour n'ouvrir les yeux et

les cœurs qu'à ses beautés réelles, à ses richesses d'harmonie et de couleur.

Vragen des Tijds. — Avril. — W. H. Vlieger s'occupe du rapport de M. Bourrat sur l'exploitation des *Chemins de fer français par l'Etat* et démontre, par un examen approfondi des statistiques et des évaluations, que les charges seront relativement faibles et les avantages considérables. Il croit donc que la réalisation du projet n'est plus qu'une affaire de quelque temps. — Dr A. Borgnian, à propos de l'*Enseignement professionnel élémentaire* en Néerlande, demande que les programmes soient avant tout conçus dans un but d'éducation pratique.

Revues Russes

Istoritchesky Viestnik. — Mars. — L'article de Yarilov conduit le lecteur sur *les Traces de la Famine*. Ces « souvenirs d'un témoin oculaire » sont, en général, comme on le pense bien, pénibles. Mais il y a des choses vraiment effrayantes. Les paysans, quelquefois, s'ouvraient la gorge, ne pouvant plus supporter les tortures de la faim. Les réfectoires établis par les autorités locales n'étaient ouverts que pour les affamés malades. Donc, presque tout le monde cultivait artificiellement quelque maladie pour être admis à manger. — Touloub, juge de paix, communique quatre cas fort intéressants de plaintes adressées à lui et motivées par des préjugés et superstitions qui nous transportent directement dans le moyen age. Un paysan avait épousé une jolie fille avec laquelle il a vécu pendant plusieurs années en parfaite harmonie. Mais, sourdement, la jalousie le tourmentait, car il n'était point beau et les garçons du village ouvraient des yeux allumés sur sa femme. Un jour, il fut tout à fait défiguré par la variole. De ce fait, sa jalousie s'acrut encore, mais en même temps il commença à soupçonner sa femme comme ayant *appelé* sur lui la maladie : sa femme était sorcière, c'était évident, puisque la variole étant entrée dans la maison, lui seul en avait été atteint. Ayant eu le pouvoir de lui abîmer la figure, sa femme, évidemment, l'avait aussi pour lui en refaire une plus belle encore que celle dont l'avait doté ses parents. Et alors il se mit à supplier la jeune femme de lui faire un nouveau visage. A la fin, très aigri, ayant brisé tout à la maison, il chassa la sorcière toute nue dehors.

Jizne. — Janvier et février. — Commencement d'un nouveau roman de Maxime Gorki (arrêté pendant les derniers troubles en Russie). Ce roman, intitulé *Les trois*, est écrit avec la même vigueur un peu incohérente qui caractérise les autres écrits de ce remarquable écrivain.

Mir Bojy. — Mars. — Véressaïef continue ses *Notes d'un médecin*, où il y a des pages passionnantes. Un médecin consciencieux et qui voudrait respecter son métier en même temps que la vie humaine qui se confie à lui, se trouve, paraît-il, dans une situation épouvantablement embarrassée. Non seulement les mêmes symptômes servent pour les différents diagnostics qui sont ainsi très difficiles à prononcer, mais, le diagnostic établi, on a le cruel embarras du choix des médicaments à prescrire. Il y a constamment, à ce sujet, des controverses entre les maîtres, à telles enseignes qu'un jeune médecin demandant un jour à une des plus illustres gloires de la médecine, quels livres il devait lire pour être bon médecin : « Lisez donc *Don Quichotte*, répondit le maître, un très bon livre, cela ». Tougan-Baranovski (arrêté au cours des troubles à Pétersbourg) con-

tinue son *Histoire de l'économie politique*. — Wipper consacre une étude à *Augustin Thierry* comme historien social. « Il a jeté les bases de l'histoire sociale. Il a clairement formulé le principal phénomène du processus historico-social sous le nom de *lutte de classe* » — Poursuivant la détronisation de Marx et la restauration de Lassalle, Streïvé (arrêté à Pétersbourg au cours des troubles) détruit l'erreur assez largement répandue qui représente Lassalle, comme un partisan convaincu de l'unité germanique (alors en projet) sous l'hégémonie de la Prusse. Il en était au contraire un ennemi passionné.

En 1859, lorsque Marx et Engels, aveuglés par leur haine du régime napoléonien inclinaient en faveur d'une guerre nationale déclarée par l'Allemagne, à la France de Napoléon, Lassalle protesta énergiquement contre l'idée d'une telle guerre. Et tandis que Engels, expert aux choses militaires, calculait les avantages stratégiques que Napoléon obtiendrait de l'annexion de Nice et de la Savoie et supputait les dangers dont la puissance accrue de l'empereur menacerait le bord droit du Rhin, Lassalle montrait les conséquences d'une guerre entre la France et l'Allemagne, désastreuses pour la civilisation européenne, sans s'occuper des intérêts particuliers de l'Allemagne.

Rousskaïa Mysl. — Janvier et Février. — Boborykine, dans un roman intitulé *Les Cruels*, dépeint avec son talent légèrement satirique des imbéciles qui, après avoir lu du Nietzsche, se sont crus des « surhommes ». — Mme Krestovsky, qui manie avec sûreté l'analyse psychologique, donne celle d'un dégénéré dans une nouvelle ayant pour titre *La Confession de Mytichef*. — Skabitchevski, désertant la critique, a voulu donner son avis sur *La jalousie*. Mais il semble un peu dépaysé dans ce domaine plutôt obscur. — Tchekhoff publie un nouveau drame, *Les trois sœurs*, avec son talent habituel, expressif et vigoureux. — Rossolimo soulève une question pédagogique extrêmement intéressante ; il montre l'influence funeste que le nouvel art créé et développé, pour la plupart, par des hommes plus ou moins désiquilibrés, peut exercer sur l'enfance. Il conclut à la nécessité de: 1° limiter le plus possible l'enseignement de la musique aux enfants auxquels on doit apprendre principalement le solfège; 2° calmer les imaginations trop vives et les développer très prudemment en évitant pour elles les expositions de peinture et de sculpture; enfin, 3° proscrire des distractions des enfants le théâtre. — J. Ivanov, parlant de M. G. Pellissier, à propos de ses *Etudes de Littérature contemporaine*, dit entre autres que le brillant critique français « a l'esprit et le talent libres de toute formule despotique. C'est un démocrate convaincu, un ennemi ardent de tout snobisme, de toute mondanité de marionnette, de toute bassesse infatuée de laquais.... M. Pellissier défend sincèrement l'avenir de la femme française, remplie de travail, et éclairée d'une conscience libre ». Il est malaisé parfois de rendre littéralement en français les adjectifs composés de certains auteurs russes qui se mettent à avoir du style. Mais ce qui résulte pourtant très clairement des quelques lignes citées tout à l'heure, c'est que le livre de M. Pellissier a eu du succès en Russie, et la *Revue* est tout particulièrement heureuse d'enregistrer le bon accueil qu'y a trouvé le volume de notre distingué collaborateur.

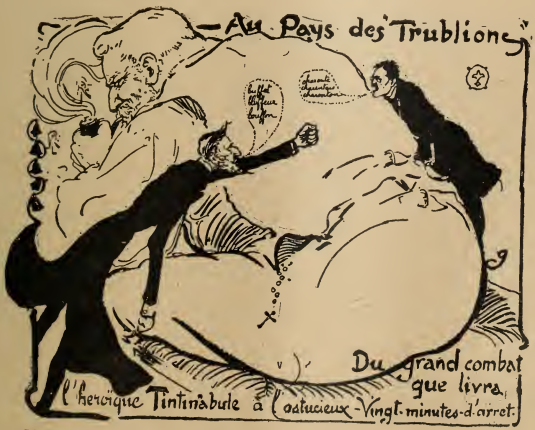
Rousskoie Bogatstvo. — Janvier et Février. — Ces deux numéros sont assez pauvres. Il n'y a guère à signaler, en fait de choses remarquables, que six *Contes sibériens* de Korolenko, dont un, *Le Froid*, de beaucoup le meilleur, produit une impression poignante. Avec son inimitable talent, ce fin sentiment de la nature même polaire, cette pointe imperceptible d'émotion dont il a le secret, l'admirable écrivain russe dépeint, dans le milieu glacé des contrées septentrionales, une tragédie brûlante *d'humanité*. Ce conte, dont le succès en Russie a été très considérable, sera publié prochainement dans la *Revue*.

CARICATURES DE LA QUINZAINE (1)

aro (dessin de Hermann Paul). — Les plaisirs du peuple affichage parlementaire). — Plaignez-vous donc, voilà encore un discours qu'on vous donne à lire.

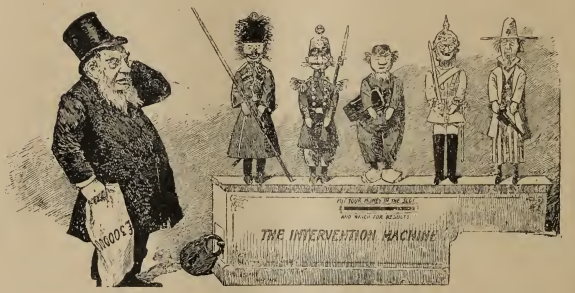
Grelot. — L'Avenir : Millerand ; Moi, v'là comment j'entends le commerce et l'industrie !

Echo de Paris (dessin de Forain). — Doux pays : En attendant qu'on foute le feu à l'usine, cassons-lui toujours la gueule... ça trompe la faim.



Rire (Paris). — Le duel Deroulède-Buffet et l'échange des douceurs monarchico-nationalistes.

Fischietto (Turin). — Le duel grotesque de Deroulède-Buffet a produit quand même un mort (le parti nationaliste).



South African Review (Capetown). — Kruger exaspéré : Il a mis beaucoup d'argent dans l'appareil de l' « intervention », mais celui-ci ne bouge point.

Humoristische Blaetter (Vienne). — La lanterne de Rochefort de même que son porteur sont devenus tout noirs...

Silhouette (dessin de Robb). — Hôpital de défense républicaine :
De santé ces gens-là n'ont pas la moindre trace :
Dès qu'un contradicteur gênant les embarrasse,
Chacun se fait porter malade incontinent...
Que de tireurs au... flanc, dans ce Gouvernement !

Floh (Vienne). — *Le Saint-Synode* ; Que la foudre du ciel vous frappe.
Tolstoï : J'en ai précisément besoin pour faire éclairer les ténèbres russes...

Cri de Paris (dessin de Hermann Paul).

Ulk (Berlin). — Ils sont allés tous les trois travailler dans les pays lointains, mais tandis que les deux (l'Angleterre et l'Allemagne) peinaient, le troisième (le Russe) a mangé pour tout le monde (l'annexion de la Mandchourie).

Hindi-Punch (Calcutta). — Voilà en quoi se résume l'action civilisatrice de la Russie en Chine (l'ours s'empare de la ruche : la Mandchourie).

Floh (Vienne). — Le Russe à l'Allemand : Tiens, l'ami, dis donc à la mère (la Chine), qu'elle peut être tranquille sur le sort de sa fille (la Mandchourie), elle ne me quittera plus.

Le Gérant : A. BAILLIERE.

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de La Revue.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame.— *Téléphone*

PROJET DE RÉFORME DU CALENDRIER

I

Dans mon ancienne Revue mensuelle l'*Astronomie*, du mois de septembre 1884, j'ai publié l'appel suivant:

« *Depuis plusieurs années, mais surtout depuis la fondation de cette Revue d'Astronomie populaire, nous avons reçu de toutes les parties du monde, et particulièrement de l'Amérique, un grand nombre de demandes et de projets de réforme du calendrier. Absorbé par des travaux incessants, nous n'avions pu donner jusqu'ici à cette étude l'attention qu'elle mérite. Mais aujourd'hui l'intérêt et l'urgence de cette réforme nous paraissent tellement incontestables que nous n'hésitons pas à lui ouvrir les colonnes de cette Revue. A notre époque de progrès aussi nombreux que rapides dans tous les genres, il est inconcevable que l'on ne se soit pas encore entendu, surtout chez les peuples les plus civilisés de l'Europe, de l'Asie et du Nouveau-Monde, pour améliorer, perfectionner et unifier les calendriers qui tous, sans exception, sont défectueux. Nous faisons aujourd'hui un appel aux savants de tous les pays et à tous les gouvernements et nous espérons que cet appel sera entendu comme celui qui a été fait ici même, il y a deux ans, pour l'adoption urgente d'un méridien universel. Ces deux progrès se complètent l'un l'autre. Sans doute, l'homme a toujours été forcé de compter avec le ciel pour le règlement du temps, mais le soleil et la lune qui règlent nos calendriers, doivent nous servir et non pas nous asservir. N'est-il pas temps que l'esprit humain prenne astronomiquement et géographiquement possession de notre planète, au lieu d'être aveuglément mené par elle?*

« *Pour nous, à partir de ce jour, nous tiendrons haut et ferme le drapeau de la réforme du calendrier.*

« *La nécessité d'une réforme définitive est aujourd'hui comprise de tout le monde. Il y a lieu d'examiner la question sous ses différentes faces et d'apporter aux calendriers actuellement en usage les corrections qui peuvent en faire un calendrier général, perpétuel et aussi parfait que possible. Ce grand sujet, d'un intérêt si universel, peut être mis au concours: c'est là sans contredit le meilleur moyen de voir exposées les difficultés pratiques d'une réforme et les conditions dans lesquelles un tel projet puisse être adopté sans grande secousse dans les usages reçus.*

« *Nous venons de recevoir d'un ami du progrès, qui nous recommande de ne divulguer ni son nom, ni son pays, une somme de* CINQ MILLE FRANCS *pour être décernée comme prix au meilleur projet de Réforme du Calendrier.*

« *Le Comité de rédaction de* l'Astronomie *ouvre donc un concours, à partir d'aujourd'hui, avec l'espérance que les savants qui se mettront à l'œuvre donneront le jour à un projet simple, définitif et applicable à tous les peuples.*

« CAMILLE FLAMMARION ».

« *P. S. — Les Mémoires destinés à concourir pour le prix de cinq mille francs devront être adressés avant le 1er octobre 1885 à M. Flammarion, Fondateur et directeur de* l'Astronomie *à Paris. Un comité sera formé pour juger les travaux, décerner le prix et proposer la réforme à un Congrès International.* »

Cet appel fut suivi deux mois après dans l'*Astronomie* du mois de novembre, de l'exposé que voici, indiquant les bases de la réforme à faire.

§ 1er. — *Aperçu historique.*

Le calendrier civil où l'Annuaire n'est autre chose que l'état officiel de la division du temps promulgué par l'autorité civile, réglant l'année, les mois, les jours, les heures.

Dès l'époque la plus ancienne, les hommes comprirent la nécessité de régler par des lois la division du temps et la nomenclature de ses diverses parties. Un calendrier leur parut une chose aussi utile que la monnaie, les poids et les mesures. Aussi les peuples, même les plus primitifs, ont-ils eu leur calendrier. Perfectionner ou réformer l'annuaire fut dans tous les temps la préoccupation des législateurs. Numa, Jules César, Grégoire XIII sont les noms les plus célèbres dans l'histoire de cette réforme.

L'aspiration incessante de tous les siècles vers un calendrier parfait, les efforts constants de tous les peuples pour le perfectionner et le malaise qu'ils ont toujours éprouvé et qu'ils éprouvent encore par suite de ses imperfections disent assez que le calendrier n'est pas seulement une œuvre d'art et de science, un objet de luxe ou bien une invention simplement utile et commode, mais un besoin réel pour l'homme qui veut vivre en société avec ses semblables, un secours indispensable pour la direction de ses travaux et ses affaires, pour son histoire, pour la célébration de ses fêtes religieuses ou nationales. Le calendrier est comme la géographie, et plus encore peut-être, l'œil de l'histoire : il intéresse indistinctement tous les hommes, et tout le monde le consulte sans cesse, parce qu'il est nécessaire tous les jours et à tout le monde.

Le calendrier est en quelque sorte une horloge indiquant avec ordre les divisions de l'année, le nombre et la suite des jours, des mois et des semaines, rappelant une foule de souvenirs et donnant des renseignements utiles en temps opportun. Or, de

même qu'une horloge indiquant le nombre et la suite des heures et des minutes est d'autant plus utile et parfaite qu'elle les indique toujours de la même manière et sans variation, qu'elle présente des divisions simples, faciles et toujours semblables, de même on a toujours pensé que la perfection du calendrier au point de vue pratique, consiste surtout dans la régularité et l'uniformité de toutes ses dispositions, de sorte que moins il subira de changements d'une année à l'autre plus il sera utile et commode.

Le principal mérite d'un calendrier, disait Fabre d'Eglantine dans son rapport à la Convention, est de présenter un grand caractère de simplicité, des divisions naturelles constantes et faciles à retenir.

Aussi c'est vers ce but qu'ont toujours tendu les efforts des savants et des législateurs qui se sont occupés de faire des annuaires ou de les réformer. La nature, il est vrai, fut le premier guide de l'homme dans la division du temps et donna elle-même les premiers et les principaux éléments du calendrier. Deux astres plus particulièrement en rapport avec la terre mesuraient le temps avec une grande régularité, indiquant les jours et les nuits, les mois, les saisons, les années ; malheureusement, ces deux horloges célestes n'étaient pas d'accord entre elles en toutes choses et puis ne mesuraient le temps que d'une manière fort incomplète. Il restait donc beaucoup à faire aux savants et aux législateurs pour écrire dans la loi le calendrier de la nature et pour le compléter.

Ils s'appliquèrent d'abord à régler la durée de l'année civile et à la mettre autant que possible en harmonie avec l'année céleste. Les historiens supposent qu'on essaya quelque temps des années d'un jour, puis d'un mois, puis d'une saison, mais on adopta bientôt une durée plus conforme à la révolution annuelle du soleil ou de la lune, et l'on eut ainsi à peu près des années de 334,360,365 jours, avec une variété infinie de jours complémentaires dont la fixation fit si longtemps le désespoir des astronomes.

Ils s'appliquèrent ensuite à fixer l'époque où l'année devait commencer, et cette époque a tellement varié, qu'il n'est guère de mois dans l'année qui n'ait eu quelque temps l'honneur d'en être le premier. Ce ne fut que sous Charles IX, en 1564, que le mois de janvier prit décidément la première place que, malgré de légitimes protestations, il a su conserver jusqu'à ce jour.

Les législateurs eurent encore à choisir entre l'année lunaire et l'année solaire ou à les concilier par de mutuelles concessions. La lutte a été longue et n'est pas terminée.

Ils comprirent également la nécessité de diviser l'année en unités assez grandes qui fussent comme des points de repos pour l'esprit dans cette longue série de 365 petites unités qu'on

appelle des jours. Après une légère hésitation entre les saisons et les mois, la division par mois ayant paru plus commode fut généralement adoptée.

Les mois une fois admis, il fallut fixer le nombre de jours dont ils se composeraient, et établir entre eux un certain équilibre. Le problème était sans doute difficile à résoudre, puisque, aujourd'hui encore, on n'est pas arrivé à le faire d'une manière bien satisfaisante.

Le mois lui-même parut ensuite une unité trop grande ; on sentit le besoin d'autres unités intermédiaires et, suivant le temps et les pays, on eût des ides, des nones et des calendes, des semaines et des décades. Mais la semaine, quoique assez peu commode, triompha à peu près partout pour des raisons auxquelles l'astronomie est presque étrangère. Je dis « presque » car cette période se rapproche de celle des phases de la lune et est, en quelque sorte, un sous-multiple du mois lunaire.

Enfin il restait à régler d'une manière simple et commode le commencement et la fin du jour civil, le nombre et la durée des heures. Longtemps on se régla sur le soleil et, suivant l'heure à laquelle il lui plaisait de se lever ou de se coucher, les jours commencèrent et finirent ou plus tôt ou plus tard ; comme aussi selon les saisons et les mois on eut des heures tantôt plus courtes et tantôt plus longues. On finit par comprendre toute l'incommodité de semblables dispositions et l'on se décida à fixer d'une manière invariable le commencement et la fin du jour de minuit à minuit, divisé en 24 heures toujours égales de 60 minutes et en minutes de 60 secondes.

Ce n'est donc qu'après un nombre infini d'essais, de tâtonnements, d'expériences et de progrès successifs, qu'on est parvenu à régler la division du temps et à coordonner les diverses parties d'une manière un peu moins irrégulière et un peu plus conforme à la nature et à nos besoins.

Aussi notre calendrier, qui n'est autre que le calendrier Julien réformé en 1582 par Grégoire XIII, est-il en quelque sorte l'ouvrage de tous les siècles, le résumé de tous les travaux des astronomes anciens et modernes et des réformes des plus grands législateurs, et c'est à juste titre qu'il est devenu le calendrier de presque tous les peuples civilisés. Mais, quoique plus parfait que la plupart de ses devanciers, notre calendrier laisse encore beaucoup à désirer, et il a besoin à son tour d'une réforme qui le rende plus simple et plus régulier, plus utile et surtout moins incommode.

§ 2. — *Défaut principal de notre calendrier.*

Parmi tous les défauts qu'on peut reprocher à notre calendrier, peut-être même aux calendriers de tous les peuples, il en

est un surtout que je tiens à signaler précisément parce que les auteurs, les écrivains, les publicistes qui, surtout au renouvellement de l'année, ne lui ménagent pas leurs critiques, semblent, à peu d'exceptions près, ne l'avoir pas remarqué, ou du moins n'ont pas dressé d'acte d'accusation contre lui, et cependant c'est le reproche le plus juste et le plus grave qu'on soit en droit de lui faire et que nous formulons en ces termes : *avec le calendrier actuel les années se suivent et ne se ressemblent pas.*

En effet, le calendrier de l'année qui commence est tout différent du calendrier de l'année qui finit. Les 365 jours changeant chaque année de place ne coïncident plus avec les mêmes jours de la semaine que les années précédentes. Ainsi le 1er janvier qui était en 1884 un mardi, sera un jeudi en 1885, un vendredi en 1886, un samedi en 1887, etc , et tous les autres jours de l'année jusqu'au 31 décembre subiront le même changement ; de sorte que l'on peut dire de notre calendrier qu'il n'est constant que dans sa perpétuelle inconstance. C'est ce qui nous oblige d'éditer chaque année un nouvel almanach, celui des années précédentes ne pouvant plus servir.

Or, un tel désordre est évidemment contraire au but essentiel de tout calendrier, aux principes qui doivent en régler toutes les dispositions. Il contrarie sans cesse nos habitudes par des vicissitudes et des changements continuels, il met la confusion dans toutes nos affaires, il nous empêche de régler avec ordre notre temps, nos occupations, nos relations sociales, et il brouille notre mémoire par de perpétuelles contradictions et de continuels anachronismes. Aussi, ce qu'on a toujours le plus admiré dans le calendrier si peu universel d'ailleurs et si impraticable de la République française de 1793, c'est qu'il existait dans ce calendrier une telle symétrie dans l'ensemble et le détail de ses dispositions, que tous les calendriers étaient uniformes et que les quantièmes des mois répondaient constamment aux mêmes jours de la décade. Et à ce point de vue, tout le monde convient que le calendrier républicain avait des avantages incontestables résultant de son admirable régularité.

La réforme que nous proposons consiste donc principalement à donner au calendrier cette simplicité et surtout cette uniformité qui lui manquent. Et pour cela nous émettons le vœu que toutes les années, en se suivant, se ressemblent autant que possible, que le premier de l'an, par exemple, soit toujours un dimanche, le 2 un lundi et ainsi de suite, jusqu'au 31 décembre de telle sorte que les 365 jours de l'année tombent invariablement aux mêmes jours de la semaine que les années précédentes.

Mais comment opérer cette réforme ?

Pour cela, recherchons avant tout d'où vient le mal, quelle est la cause du défaut que nous avons signalé. Cette cause la voici :

si l'année n'avait que 364 jours qui divisés par 7 font justement 52 semaines entières, toutes les années se renouvelleraient sans cesse avec une pareille uniformité. Mais elle en a 365 un quart.

Or, c'est précisément ce 365e jour qui fait toute la difficulté, c'est lui qui dérange toute l'harmonie qui existerait avec les 364 jours, c'est lui qui empêche l'uniformité si désirable dans la succession des années, c'est lui qui faisant reculer d'un rang le premier jour de chaque nouvelle année, fait aussi forcément reculer et changer de place tous les autres jours et perpétue ainsi le désordre.

Que faire alors de ce 365e jour? Je ne suis ni Josué pour arrêter le soleil à la fin du 364e jour et lui faire commencer de suite une nouvelle année, ni Apollon pour retenir mes coursiers ; et il me faut nécessairement accepter les lois de la nature qui donnent à l'année 365 jours. Or si je conserve ce 365e jour tel qu'il est dans notre calendrier, il continuera à être toujours une cause d'embarras et de perturbation : si je le supprime absolument, cette suppression d'un jour chaque année dérangera vite l'harmonie qui doit régner, au moins dans une certaine mesure entre l'année civile et les mouvements célestes.

Le problème paraît d'abord difficile, nous dirions presque impossible à résoudre. Cependant la solution est peut être plus simple qu'on ne le supposerait d'abord. Ne pourrait-on pas, en effet, en conservant le 365e jour l'empêcher d'être une cause de désordre et de perturbation? Pour cela il suffirait, à l'exemple des anciens Egyptiens de faire du 365e jour un jour complémentaire qui ne dérangerait rien à l'ordre des jours de l'année suivante. Ou bien, si l'on répugnait à admettre un jour complémentaire qui semblerait briser la chaîne des périodes sacrées de sept jours, on pourrait chaque année réserver le 365e jour et également le dernier jour des années bissextiles pour en faire, à des époques fixées d'avance par les astronomes, une semaine entière complémentaire.

§ 3. — *Avantages de la réforme proposée.*

Avec ces dispositions constantes, invariables, nous aurions enfin un calendrier réellement perpétuel, immuable; on n'aurait plus besoin d'en changer à chaque nouvelle année et le même calendrier nous servirait indéfiniment pendant tout le cours de notre existence, depuis la naissance jusqu'à la mort, absolument comme la même montre qui nous sert tous les jours de notre vie et qui continue de servir à nos descendants, de telle sorte que, tandis que nous n'avons et ne pouvons avoir que des calendriers de carton, on pourrait graver le nouveau calendrier perpétuel sur le marbre, le bronze, l'or, l'argent ou l'ivoire et qu'on le placerait sur la façade de tous les monuments publics,

parce que dans mille ans et au-delà ce serait toujours le même.

Cette réforme serait d'autant plus facilement acceptée par tout le monde que, contrairement à presque toutes les réformes, elle ne contrarierait en rien les usages anciens, la routine, les vieilles habitudes, qu'on s'apercevrait même à peine de ce changement parce qu'il serait, en effet, moins un changement que la fin de tous ces changements que l'on est maintenant obligé de subir à chaque nouvelle année ; d'ailleurs on en comprendrait tout de suite l'utilité réelle et tous les avantages en même temps que sa rare simplicité.

Dégagé, en effet, de tous les embarras et des imperfections du calendrier actuel, le nouveau calendrier répondrait à ce besoin, que l'on éprouve aujourd'hui plus que jamais, d'ordre, d'économie et de fixité dans la disposition de son temps.

Avec le nouveau calendrier, chacun pourrait d'avance et pour une longue suite d'années régler l'emploi de son temps d'une manière tout à fait constante, uniforme et régulière, et par conséquent plus utile.

Cet immense avantage serait surtout apprécié : 1° Dans les administrations publiques et particulières où l'on est obligé de régler à nouveau chaque année une foule de dispositions et pour ainsi dire, au jour le jour, par ce que les perpétuelles variations du calendrier ne permettent pas de les régler d'avance et pour toujours ; 2° dans les collèges, les écoles, les établissements d'instruction publique ou l'ordre serait si nécessaire et où les hommes les plus prévoyants s'aperçoivent toujours que, par la faute du calendrier, ils ont encore oublié de prévoir et de régler bien des choses ; 3° dans l'industrie, dans les affaires commerciales, dans la comptabilité et le règlement des journées de travail ; 4° dans les chemins de fer, pour l'état comparatif de la recette des semaines que l'on appelle semaines correspondantes, mais qui réellement correspondent si mal par le fait du calendrier ; 5° il en serait de même pour le règlement si important des jours de foires et de marchés, tandis qu'aujourd'hui soit que l'on fixe un jour déterminé de la semaine, soit que l'on se règle sur un quantième du mois, les oscillations du calendrier font surgir une foule d'obstacles qui viennent tout contrarier et forcent à ajourner, à anticiper ou à omettre entièrement ce que l'on voulait, sans parler d'ailleurs des calculs et des supputations que l'on est obligé de faire sans cesse et qui contiennent une multitude d'erreurs et d'oublis ; 6° enfin dans un nombre infini de circonstances où l'on se trouve journellement contrarié par le défaut de concordance d'une année à une autre, entre les quantièmes des mois et des jours de la semaine ; 7° n'oublions pas les associations qui doivent tenir leurs assemblées à des époques régulières et qui pourraient alors choisir des jours, des époques invariables ; 8° il en serait de même des familles qui

aiment à se réunir à des jours fixés et déterminés d'avance ; 9° et pour les anniversaires, pour le culte des souvenirs que l'on aimerait, en les célébrant au quantième du mois où sont arrivés les événements, les célébrer aussi au même jour de la semaine. Or, avec le calendrier actuel, cette heureuse coïncidence ne se rencontre presque jamais, on en pourrait citer bien des exemples, qui d'ailleurs se renouvellent des millions de fois chaque année pour des millions de personnes; 10° cette réforme faciliterait aussi l'enseignement de l'histoire en donnant aux éphémérides pour des événements publics ou de famille, un cachet d'exactitude chronologique qui leur a manqué jusqu'ici et laissant disparaître l'anachronisme pratique que l'on commet malgré soi en rappelant par exemple un lundi un évènement qui a eu lieu un autre jour de la semaine ; 11° ajoutons en terminant que les religions et cultes divers, dont l'inconstance du calendrier bouleverse chaque année les fêtes et les cérémonies, y gagneraient sous tous les rapports.

Les avantages de la réforme proposée sont trop évidents, trop incontestables pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de plus longs détails. Nous laissons donc à la science, à l'histoire, à la religion, à l'agriculture, à l'industrie, au commerce et aux arts, pour qui le temps est toujours et partout un élément nécessaire le soin d'en proclamer les bienfaits.

*
* *

Tel est le projet de réforme du calendrier que je proposai en 1884. Son origine et son histoire sont assez curieuses.

Un jour, je reçus la visite d'un vénérable ecclésiastique, l'abbé Croze, aumonier de la prison de la Roquette, celui-là même qui accompagnait à l'échafaud les condamnés à mort. Il m'exposa qu'après avoir consulté Rome et l'Institut, il venait me demander mon opinion sur la valeur du calendrier grégorien et sur les réformes qui pourraient y être apportées.

En même temps, il déposait sur ma table cinq billets de mille francs « reçus d'un anonyme » pour préparer cette réforme et en assurer l'exécution, si c'était possible.

Je refusai d'accepter ce dépôt et cet engagement moral, en rappelant au digne prêtre combien, l'humanité est illogique, d'une part ; combien d'autre part, les gouvernants, les hommes chargés de diriger les affaires sont, en général, personnels et égoïstes, et lui montrant que, si le progrès avance un peu tout de même, c'est qu'il y a là une loi providentielle et non un dévouement de la part des dirigeants.

Il me répliqua qu'au fond il pensait comme moi, mais qu'il ne pouvait garder le dépôt qu'on lui avait confié, que son âge

lui commandait de s'en dessaisir, et que moi seul étais en situation de le recevoir.

A sa troisième ou sa quatrième visite, je finis par accepter, et sous ses yeux, plaçai les cinq billets dans un tiroir de mon bureau. Je lui offris un reçu. — « Pour qui me prenez-vous? fit-il. Nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, gens d'affaires ».

Le soir du même jour je partais pour Nice. Pendant mon absence, un voleur s'introduisit dans mon appartement, cambriola tous les meubles, fit main basse sur tout ce qu'il put trouver et disparut. Les journaux de l'époque ont longuement raconté cet incident.

A mon retour de Nice, je trouvai mon appartement dévalisé. Un grand nombre d'objets de valeur, argenterie, bijoux, monnaies, médailles, décorations, avaient pris le chemin du voleur. Mais, par une sorte d'intuition fort heureuse, ma femme avait eu la précaution, avant notre départ, d'enlever de mon bureau les valeurs financières qui s'y trouvaient, y compris les cinq billets de l'abbé Croze, et de les placer dans une sorte de placard qui resta inaperçu du voleur.

Le lendemain de mon arrivée, dès le matin, (je le vois encore !) le vénérable abbé accourt tout résigné.

— Eh bien ! dit-il, avant toute parole. Dieu ne le veut pas ! Gardons le calendrier du pape Grégoire.

— Pourquoi? répliquai-je.

— Votre bureau en fait foi?

— En effet, tous les tiroirs et une partie de leur contenu, des quantités de papiers, étaient encore gisants sur le sol.

— Ah ! fit-il, les journaux sont parfois bien renseignés. Et il me tendit cinq ou six feuilles racontant les exploits du cambrioleur et les investigations de la police, des concierges, des locataires voisins, de notre ami le propriétaire. C'était une violation de domicile qui paraissait non seulement toute naturelle, mais même dictée par les sentiments de la plus vive sympathie à notre égard.

J'allai chercher une petite cassette dans laquelle étaient certains papiers et, tout au-dessus, les cinq billets de mille francs. — Voleur volé ! m'écriai-je. Mais ils ont couru grand risque.

— Non, fit-il, ce ne sont pas ces billets là. Je vous ai vu les placer vous-même dans votre bureau, dans ce tiroir qui est là a terre, tout démoli. Vous voulez appliquer ceux-ci à notre projet. Mais ceux que je vous ai remis sont bien volés. Pourquoi voulez-vous me faire croire que le voleur les aurait laissés?

Je lui expliquai alors la précaution prise par ma femme, qu'il fut bien forcé de reconnaître lorsque, confirmant mes paroles, elle la lui raconta elle-même. Et voilà comment le prix de la Réforme du calendrier put être proposé.

Les 5.000 francs furent décernés par la Société Astronomique

de France dans sa séance du 14 décembre 1887, partagés en cinq prix dont le premier fut attribué à M. Gaston Armelin sa rédaction étant la plus conforme aux bases considérées comme indispensables pour cette réforme : le retour perpétuel des mêmes dates aux mêmes jours de la semaine obtenu en faisant du 365e jour un jour complémentaire isolé, l'unification des années et la simplification aussi grande que possible du calendrier lui-même.

J'exprimai en même temps le vœu que les pouvoirs publics, comprenant les avantages de cette simplification, préparassent pour le renouvellement du siècle, pour le 1er Janvier 1901, l'adoption de cette réforme, et pour qu'à la même date la Russie et les pays soumis à la religion dite orthodoxe remplaçassent leur calendrier Julien déjà en retard de douze jours sur le nôtre, par le nouveau calendrier. On avait douze ans devant soi. Je fis remarquer qu'il n'y avait pas lieu de s'attarder à la minuscule différence d'un jour en trois mille ans qui subsiste entre le nombre grégorien et la translation précise de la terre autour du soleil, cette différence étant pratiquement négligeable et pouvant être facilement corrigée d'ici à trois mille ans.

J'avais espéré que, dans le sein de la Chambre des députés ou du Sénat, un citoyen ami du progrès et dévoué à sa cause se serait consacré à cet intéressant sujet de la simplification du calendrier et aurait abouti à un projet de loi, comme M. Alfred Naquet, par exemple, a réussi à le faire pour le divorce, non sans une longue persévérance et un sérieux travail. J'avoue que je ne me suis pas occupé moi-même de la mise en pratique et que je n'ai pas cherché le député ou le sénateur en situation d'agir. Un ministre de l'Instruction publique indépendant, associé à un ministre des Affaires étrangères éclairé, aurait pu en prendre l'initiative. Personne ne l'a fait, et le projet en est resté là, à la théorie.

Et le xxe siècle est arrivé sans aucun perfectionnement, même en Russie, où le calendrier est depuis le 1er — 13 Mars 1900 en retard de treize jours avec la nature.

Ce serait cependant là une réforme bien simple à faire. Elle ne serait pas complète, parfaite, absolue, mais provisoire (comme la grégorienne) pour un certain nombre de siècles, en attendant le calendrier définitif, logique et rationnel à établir en faisant le commencement de l'année à l'équinoxe de printemps boréal (majorité de l'habitation du genre humain) en changeant les noms des mois, en supprimant les saints quotidiens, etc., etc. Mais ceci ne pourra se faire que par un accord audacieux et formidable de tous les gouvernements, ou peut-être seulement lors d'une révolution politique universelle... et ce n'est pas pour demain.

Le progrès est lent dans l'humanité.

II. — Calendrier rationnel

Les imperfections de notre calendrier sont universellement reconnues. Est-ce toutefois là une raison suffisante pour essayer de l'améliorer ?

Autrement dit, l'humanité préfère-t-elle les choses imparfaites aux choses parfaites ?

D'autre part, le calendrier en particulier a déjà été l'objet d'un grand nombre de propositions de réformes restées sans application. Les principales et les plus modernes sont celles de la République Française en 1792, d'Auguste Comte en 1849, de Patrice Larroque en 1859 et la réforme dont nous avons parlé plus haut, proposée en 1884, dans notre Revue l'*Astronomie*, étudiée et adoptée en 1887 par la Société Astronomique de France. Il y en a beaucoup d'autres. Est-il intéressant, est-il raisonnable d'en imaginer une centième ?

C'est une question fort discutable. Quant à moi, si je le fais ici, c'est parce que je m'y trouve un peu engagé par les circonstances dont on a pu lire le récit aux pages qui précèdent.

Le dernier projet que je viens de rappeler, celui de la Société Astronomique de France, est le plus simple et serait le plus facile a réaliser sans aucune secousse, mais on peut lui reprocher de rester provisoire, de laisser le commencement de l'année au 1er Janvier et les noms des mois en contradiction avec leur position. Il est donc légitime, au point de vue de la logique de concevoir un projet pouvant être considéré comme rationnel et achevé, du moins dans ses lignes essentielles.

Les principes de ce calendrier désirable viennent déjà d'être exposés :

1° Commencement de l'année à l'équinoxe de printemps ;

2° Années de 52 semaines de 7 jours distribués en douze mois réguliers (1), plus un jour de fête complémentaire, sans numération, jour 0 (et deux lors des années bissextiles). Cette disposition aurait pour résultat que toutes les années se ressembleraient, que les mêmes dates des mois reviendraient indéfiniment aux mêmes jours de la semaine et qu'au lieu de changer tous les ans le calendrier serait perpétuel ;

(1) On pourrait composer l'année d'un nombre exact de semaines en faisant 73 semaines de 5 jours ; mais cette réforme parait peu pratique.

CALENDRIER RATIONNEL ET PERPÉTUEL

JOUR DE FÊTE ANNUELLE (ANCIEN 20 MARS) NOUVEAU JOUR DE L'AN

QUATRE TRIMESTRES ÉGAUX

PREMIERS MOIS de CHAQUE TRIMESTRE — 31 jours	CONCORDANCE avec le Calendrier Grégorien.			
		○		
1 Lundi	21 mars	20 juin	19 sept.	19 déc.
2 Mardi	22	21	20	20
3 Mercredi	23	22	21	21
4 Jeudi	24	23	22	22
5 Vendredi	25	24	23	23
6 Samedi	26	25	24	24
7 Dimanche	27	26	25	25
8 Lundi	28	27	26	26
9 Mardi	29	28	27	27
10 Mercredi	30	29	28	28
11 Jeudi	31	30	29	29
12 Vendredi	1er avril	1er juil.	30	30
13 Samedi	2	2	1er oct.	31
14 Dimanche	3	3	2	1er janv.
15 Lundi	4	4	3	2
16 Mardi	5	5	4	3
17 Mercredi	6	6	5	4
18 Jeudi	7	7	6	5
19 Vendredi	8	8	7	6
20 Samedi	9	9	8	7
21 Dimanche	10	10	9	8
22 Lundi	11	11	10	9
23 Mardi	12	12	11	10
24 Mercredi	13	13	12	11
25 Jeudi	14	14	13	12
26 Vendredi	15	15	14	13
27 Samedi	16	16	15	14
28 Dimanche	17	17	16	15
29 Lundi	18	18	17	16
30 Mardi	19	19	18	17
31 Mercredi	20	20	19	18
		★		

DEUXIÈMES MOIS de CHAQUE TRIMESTRE — 30 jours	CONCORDANCE avec le Calendrier Grégorien.			
		★		
1 Jeudi	21 avril	21 juill.	20 oct.	19 janv.
2 Vendredi	22	22	21	20
3 Samedi	23	23	22	21
4 Dimanche	24	24	23	22
5 Lundi	25	25	24	23
6 Mardi	26	26	25	24
7 Mercredi	27	27	26	25
8 Jeudi	28	28	27	26
9 Vendredi	29	29	28	27
10 Samedi	30	30	29	28
11 Dimanche	1er mai	31	30	29
12 Lundi	2	1er août	31	30
13 Mardi	3	2	1er nov	31
14 Mercredi	4	3	2	1er fév.
15 Jeudi	5	4	3	2
16 Vendredi	6	5	4	3
17 Samedi	7	6	5	4
18 Dimanche	8	7	6	5
19 Lundi	9	8	7	6
20 Mardi	10	9	8	7
21 Mercredi	11	10	9	8
22 Jeudi	12	11	10	9
23 Vendredi	13	12	11	10
24 Samedi	14	13	12	11
25 Dimanche	15	14	13	12
26 Lundi	16	15	14	13
27 Mardi	17	16	15	14
28 Mercredi	18	17	16	15
29 Jeudi	19	18	17	16
30 Vendredi	20	19	18	17
	★★			

TROISIÈMES MOIS de CHAQUE TRIMESTRE — 30 jours	CONCORDANCE avec le Calendrier Grégorien.			
		★★		
1 Samedi	21 mai	20 août.	19 nov.	18 fév.
2 Dimanche	22	21	20	19
3 Lundi	23	22	21	20
4 Mardi	24	23	22	21
5 Mercredi	25	24	23	22
6 Jeudi	26	25	24	23
7 Vendredi	27	26	25	24
8 Samedi	28	27	26	25
9 Dimanche	29	28	27	26
10 Lundi	30	29	28	27
11 Mardi	31	30	29	28
12 Mercredi	1er juin	31	30	1er mars
13 Jeudi	2	1er sept	1er déc.	2
14 Vendredi	3	2	2	3
15 Samedi	4	3	3	4
16 Dimanche	5	4	4	5
17 Lundi	6	5	5	6
18 Mardi	7	6	6	7
19 Mercredi	8	7	7	8
20 Jeudi	9	8	8	9
21 Vendredi	10	9	9	10
22 Samedi	11	10	10	11
23 Dimanche	12	11	11	12
24 Lundi	13	12	12	13
25 Mardi	14	13	13	14
26 Mercredi	15	14	14	15
27 Jeudi	16	15	15	16
28 Vendredi	17	16	16	17
29 Samedi	18	17	17	18
30 Dimanche	19	18	18	19
		○		

Tous les quatre ans, deux jours de fête. — Les noms de mois baroques, insignifiants ou illogiques que nous employons depuis le temps des Romains pourraient être remplacés par des désignations dignes des qualités, ou, tout au moins, des tendances intellectuelles de l'Humanité, telles que les douze titres suivants :

Vérité, Science, Sagesse; Honneur, Justice, Bonté; Amour, Beauté, Humanité; Bonheur, Progrès, Immortalité.

3° Douze mois en quatre trimestres égaux de 31, 30 et 30 jours se renouvelant régulièrement ;

4° Noms des mois changés, puisque l'année commencerait le 21 mars, et choisis dans une catégorie générale de faits ou d'idées, et non plus restreints à des régions spéciales du globe.

C'est sur ces bases fondamentales que le calendrier suivant a été imaginé et rédigé. Il serait *rationnel* et *perpétuel*.

Quant aux noms à donner aux nouveaux mois, ils sont sans importance scientifique, ce n'est là qu'un détail de philologie. La première désignation qui se présente à l'esprit est celle de simples numéros d'ordre, premier, deuxième, troisième, etc. Mais elle offre un médiocre intérêt. C'est un peu comme si l'on se contentait d'appeler ses enfants, n° 1, n° 2, n° 3, au lieu de leur donner des noms qui les personnifient. La seconde désignation qui se présente est celle qui correspond aux saisons, et nulle assurément ne pourrait être mieux réussie que celle de Fabre d'Eglantine, mais elle n'est pas universelle, ne s'applique qu'à nos latitudes et, par cela même, est inacceptable. On en a proposé d'autres. Le calendrier positiviste d'Auguste Comte se composait de 13 mois de 28 jours, portant les noms de Moïse, Alexandre, Aristote, Archimède, César, Saint-Paul, Charlemagne, Dante, Guttemberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric et Bichat. C'est là un ordre historique qui a sa valeur, mais dont on peut discuter les termes. Frédéric représente t-il vraiment le sommet de l'administration politique, et Bichat est-il le savant le plus éminent de notre planète? Les opinions humaines sont changeantes, et des noms d'hommes ne peuvent rallier tous les suffrages. Patrice Larroque, lui, composait l'année de 36 décades et demie portant simplement des numéros d'ordre.

On a vu tout à l'heure que le ciel lui-même semble nous offrir pour présider aux mois les astres resplendissants de la voûte céleste, le soleil, la lune, les planètes, les plus brillantes étoiles. Mais cette nomenclature a un défaut, elle aussi : c'est d'exister déjà dans les jours de la semaine ; ce serait donc se répéter, et ce n'est pas nécessaire.

Et les douze signes du zodiaque ? Ne sont-ils pas tout préparés pour désigner les douze mois? Ce serait assez logique. Mais... à cause de la précession des équinoxes, ces signes ne sont pas fixes et ne correspondent à leurs propres constellations que pendant deux mille ans. Ils font le tour du ciel en 25.765 ans. C'est regrettable.

Pourquoi ne choisirait-on pas des noms rappelant les hautes qualités directrices de l'humanité, les sentiments qui l'élèvent et

l'inspirent, les facultés qui l'honorent et l'ennoblissent et en font une race véritablement intellectuelle ?

Ils me semble que les vocables suivants ne seraient pas déplacés à la tête des douze mois de l'année !

VÉRITÉ	AMOUR
SCIENCE	BEAUTÉ
SAGESSE	HUMANITÉ
JUSTICE	BONHEUR
HONNEUR	PROGRÈS
BONTÉ	IMMORTALITÉ

Ils honoreraient l'espèce humaine.

D'autres titres du même ordre se présentent en même temps à l'esprit, tels que Fraternité, Paix, Harmonie, Vertu, Courage, Indépendance, Liberté, etc. Je n'y inscrirais pas celui d'Egalité parce qu'il est faux, ni celui de Patrie, parce qu'il n'a guère servi jusqu'à présent qu'à diviser les hommes : Humanité paraît préférable. Il conviendrait aussi de n'y marquer aucune couleur spéciale politique ou religieuse.

Quant à la durée de l'année, elle est actuellement de 365 jours, 5 h. 48 m. 45 s., 506, et elle diminue de 0 s., 539 par siècle. En faisant une année bissextile sur 4 et une également sur 4 années séculaires, le calendrier diffère très peu de la nature : de 1 jour en trois mille ans. Il n'y a donc pas lieu de modifier sur ce point le calendrier grégorien : il suffira de supprimer 1 jour dans trois mille ans.

Ce calendrier rationnel et perpétuel n'est présenté ici que sous forme de projet *inacceptable*, parce qu'il est naïf à force d'être simple, parce que la race terrestre ne peut pas ne pas rester imparfaite et parce qu'il faudrait prendre là une détermination qui changerait trop d'habitudes invétérées. Quelle est la loi suprême ? L'intérêt. Combien d'argent gagnerait-on à réformer le calendrier ? Cela ne se voit pas à première vue. Donc on continuera à patauger dans la boue ou la neige pour les étrennes du 1er janvier, à appeler décembre le 12e mois de l'année, et à changer de cartons tous les ans. Ainsi le veut la sagesse humaine !

CAMILLE FLAMMARION.

LE PATRIOTISME RUSSE [1]

> Il s'agit pour la Russie non d'exister, mais de *dignement* exister; là et là seulement est toute la question nationale en Russie.
>
> VLADIMIR SOLOVIEFF.

Tolstoï qui excelle dans l'art de saper ce qui s'effondre et de démolir ce qui croule dans notre charmante société avait fait, il y a quelque temps, un volume sur ou plutôt contre le patriotisme (2). Il l'avait écrit en français estimant sans doute qu'en France le patriotisme était plus atteint et plus condamné à la prompte disparition que partout ailleurs.

« On suppose que le sentiment patriotique, est un sentiment inné à tous les hommes ». C'est faux, dit Tolstoi. « J'ai vécu un demi siècle au milieu du peuple russe et, dans la grande masse de la classe laborieuse, je n'ai jamais vu, dans tout ce laps de temps, rien qui fût l'expression d'un tel sentiment patriotique. Au contraire, j'ai toujours vu les hommes les plus sérieux et les plus respectables témoigner une indifférence complète et même du mépris pour les manifestations patriotiques quelles qu'elles fussent. »

« Quant à sa patrie, si l'on désigne par là autre chose que son village ou son canton, il (le peuple russe) l'ignore, ou bien il ne fait entre elle et les autres Etats aucune espèce de différence. »

« On parle de l'amour qu'a le peuple russe pour sa foi, pour son tzar, pour sa patrie : pourtant, il n'y a pas de société de paysans qui balançât un seul instant, si elle avait à faire choix entre les deux propositions que voici : ou bien rester en Russie, sous leur tzar petit père, comme on écrit dans les livres, avec leur sainte foi orthodoxe, dans leur patrie adorée, mais avec des champs moins étendus et moins fertiles, ou bien quittant leur petit père, le tzar blanc et leur foi orthodoxe, aller s'établir quelque

(1) *L'étude de M. G. Savitch, pseudonyme sous lequel se cache un des écrivains les plus distingués de la jeune génération russe, continue la série des travaux consacrés à l'examen du Patriotisme dans les différents pays. Ont paru déjà dans cette série :* L'esprit français *par Jean Finot* (*voir la* Revue *du* 1 *juillet* 1898, *étude suivie des lettres de M. de Bornier, Paul Bourget, Michel Bréal, Jules Claretie, F. Coppée, Anatole France, Ed. Rod, Melchior de Vogüé, Sully Prudhomme, Emile Zola, etc.*; Le Génie de la France, *et le* 15 *janvier* 1901 *par Henry Bérenger. Nous publierons dans la suite* : Le patriotisme italien, *par Guillaume Ferrero etc.* (*N. d. l. R.*)

(2) *L'Esprit chrétien et le Patriotisme*, Paris, 1894.

part, hors de Russie, en Prusse, en Chine, en Turquie, en Autriche, mais sur un emplacement un peu plus étendu et un peu plus fertile : c'est un fait que nous avons observé et que nous observons encore aujourd'hui.

Un des amis de Tolstoï aimait à causer, à la campagne, avec un « moujik illettré, mais très intelligent auquel il expliquait les avantages que présentait sur le nôtre le régime en vigueur en France ».

« C'était à la veille du dernier soulèvement de la Pologne et de l'ingérence du gouvernement français dans nos affaires. Les journaux patriotiques russes prirent feu et flamme, on ne parla de rien moins que de déclarer la guerre à la France. Tout plein de la lecture des journaux, mon ami déclara un jour au moujik, que si la guerre éclatait (il était ancien officier) il prendrait du service et se battrait contre les Français.

— Pourquoi donc leur ferions-nous la guerre? demanda le moujik.

— Voyons, comment pourrions-nous permettre aux Français de régler nos affaires?

— Mais vous m'avez dit vous-même que c'est mieux organisé chez eux que chez nous, dit le moujik avec le plus grand sérieux, alors laissons-les donc arranger aussi nos affaires. »

S'inspirant de la manière de voir de ce moujik, Tolstoï dit que le patriotisme

« n'est autre chose que la préférence accordée par chacun à son propre pays comparé à tous les autres, et il s'exprime parfaitement dans cette chanson allemande : *Deutschland, Deutschland über Alles* (l'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout au monde); remplacez *Allemagne* par le nom d'un Etat quelconque et vous aurez la formule complète du patriotisme. Il est possible qu'un pareil sentiment soit très désirable et très utile aux gouvernements, ainsi qu'à l'intégrité des Etats, seulement il est bien clair que ce sentiment n'est pas sublime, mais au contraire stupide et immoral.

« Pour les gouvernés, c'est la perte de toute dignité humaine, de toute raison, de toute conscience, et la servile soumission aux puissants. Le patriotisme, c'est l'esclavage.

« Les peuples qui obéissent aux gouvernement ne peuvent être des peuples sages, puisque leur obéissance même est un signe irrécusable de folie. On ne cessera d'obéir aux gouvernements tant qu'existera le patriotisme. »

Telles sont les opinions de Tolstoï sur le patriotisme. Sa brochure fut assez discutée dans la presse française. M. Clémenceau, notamment, fit une critique serrée de la thèse de son confrère russe. Mais, en exposant sa conception du patriotisme à lui, M. Clémenceau ne savait pas qu'il l'opposait non seulement à celle de Tolstoï, mais à celle de la plupart des Russes éclairés.

Les idées de Tolstoï sur le patriotisme ne sont en effet rien moins qu'exclusives en Russie et personnelles au célèbre moraliste. En ceci, comme en toutes les autres conceptions éthiques ou religieuses qu'il a formulées jusqu'ici, il n'arrive que bon dernier, après toute une théorie d'autres écrivains qui, pour avoir payé très cher, parfois,

leur droit de priorité, n'avaient pas acquis cependant la moindre gloire. Dès le commencement du XIXe siècle nous trouvons en Russie des hommes considérables, des écrivains de renom qui montrent du dédain pour le patriotisme ou le combattent ouvertement.

I

A la tête de cette génération nous voyons l'empereur Alexandre Ier en personne. Dans son bel ouvrage *Les Tendances sociales sous Alexandre Ier*, M. Pypin, un historien très estimé dit ces mots très simples : « Alexandre Ier n'aimait pas la Russie. » Un autre auteur, Ivan Golovine, faits la constatation identique : « Alexandre était un cosmopolite plutôt qu'un Russe. Il n'aimait ni ne respectait les Russes (1). »

Alexandre Ier donnait une préférence marquée aux Polonais sur les Russes dont « la servilité lui était odieuse (2) ». Il créa le Royaume de Pologne qu'il dota d'une constitution assez libérale ; il avait manifesté en outre « sa ferme résolution de détacher de l'empire les anciennes provinces et de les réunir au royaume qu'il venait de rétablir ». Une de ses interlocutrices protestant un jour, par ses larmes, contre un tel démembrement de l'Empire : « Oui, oui, reprit Alexandre avec force, je ne laisserai pas même cela à la Russie ; au reste, ajouta-t-il, voyez donc le grand mal qu'il y aurait à détacher de la Russie quelques provinces ! Est-ce qu'elle ne serait pas encore assez grande ! (3) ».

En ouvrant l'Assemblée représentative du Royaume de Pologne, Alexandre promit, dans son discours, de donner également une constitution à la Russie, mais plus tard, quand elle serait mûre pour cela. Naturellement, en Russie, ce discours produisit une vive sensation. On ne goûta pas très bien que le tzar plaçât son propre pays au-dessous de la Pologne. Cependant, « il y avait des personnes qui, mettant de côté les petits intérêts d'amour-propre et de nationalité mal entendue, se réjouissaient franchement des intentions de l'Empereur (4) ». Le général Orloff rédigea une protestation contre le discours de l'empereur, laquelle, d'ailleurs, ne put lui être soumise « Lorsque j'en fus informé, dit N. Tourguéneff, je ne manquai pas de

(1) Ivan Golovine. *Histoire d'Alexandre Ier* (en français). Leipzig 1859.

Les soldats russes aimaient du reste la Russie presque autant que les tsars. « Le soldat russe prit trop de goût au pain et au vin de la France, dit Golovine dans son livre. Les désertions croissaient en nombre, et Worontzoff craignit de perdre toute sa division. » Il s'agit des troupes russes qui se trouvaient dans la Lorraine, en 1814.

(2) Golovine, *loc. cit.*

(3) Nicolas Tourguéneff. *La Russie et les Russes*, t. I, Paris 1847.

(4) Nicolas Tourguéneff, *loc. cit.*

lui reprocher l'étroit patriotisme, le patriotisme d'esclave qui lui avait dicté cette protestation. Il eut la noblesse de convenir que je n'avais pas tout à fait tort (1). »

Celui qui rapporte ces faits n'était pas le premier venu. Nicolas Tourguéneff, parent du romancier, débuta dans la carrière diplomatique et fut un des collaborateurs de Stein que celui-ci a le plus hautement apprécié. Il insista vivement auprès de lui pour que, le Congrès de Vienne terminé, il restât en Allemagne au lieu de retourner en Russie. Tourguéneff refusa. De retour dans son pays, il publia un très remarquable travail sur les impôts où il fit preuve d'une science profonde des finances ainsi que de qualités d'homme d'Etat hors de pair. Il fut donc appelé à de hautes fonctions législatives. Collaborateur de Mordvino, de Spéranski, il acquit l'estime d'Alexandre Ier qui admirait sincèrement sa grande intelligence et son irréprochable honnêteté. Esprit sobre et modéré, mais indépendant, Tourguéneff considérait que la Russie pourrait faire des progrès rapides dans la voie de la civilisation, si elle n'avait pas devant elle deux grands obstacles : le servage et la Pologne. Et voilà pourquoi il réprouvait le patriotisme qui commandait à certains de refermer au plus vite la porte de l'indépendance entrebâillée pour la Pologne et par où un peu de liberté aurait pu entrer en Russie également. L'abolition du servage a brillamment confirmé les prévisions de Tourguéneff. Durant les dix siècles de son existence historique, la Russie n'a fait, dans aucune branche d'activité humaine, autant et d'aussi rapides progrès, qu'au cours de la quarantaine d'années qui a suivi l'émancipation des serfs. Elle en aurait réalisé certainement de plus considérables encore si l'existence de la Pologne annexée ne l'avait forcée et ne la forçait encore aujourd'hui à être féroce et sauvage envers ce pays et à ralentir ainsi la marche de sa propre civilisation.

Le libéralisme d'Alexandre Ier fut de courte durée ; il ne rétablit pas la Pologne dans ses anciennes frontières, il ne donna pas de constitution à la Russie. Les historiens patriotes comme Karamzine, les dames animées de l'amour de la patrie qui sanglotaient sur le démembrement de la Russie, eurent vite fait d'inspirer à Alexandre une sainte terreur des réformes. Une réaction commença, suivie immédiatement de son compagnon habituel, le mysticisme. Mais, fait curieux, jusque dans cette recrudescence de l'esprit religieux, la haute société russe d'alors resta antinationale, antirusse, car c'est la religion catholique qui attirait vers elle le plus d'adeptes.

« Les dames du monde se convertissaient en foule au catholicisme... Les pensions de Jésuites ont étendu leur influence sur les générations jeunes, elles comptaient parmi leurs élèves des enfants qui, par la suite, jouèrent un rôle considérable dans la vie sociale et politique de la Russie. Les noms d'aristocrates russes fournirent au catholicisme un contingent considérable de néophytes parmi lesquels il y avait des propagandistes

(1) N. Tourguéneff, *loc. cit.*

actifs et même des célébrités comme, par exemple, Mme Svetchine, la princesse Zinaïda Volkonski, Gagarine, Chouvaloff, Augustin Golitzine, etc. (1).

Nicolas Ier accentua violemment la réaction et le mysticisme, sous son règne, changea d'aspect. Il devint orthodoxe et nationaliste. En même temps qu'on s'enorgueillissait du rôle que la Russie venait de jouer en Europe, que l'on se vantait du nombre de soldats qu'elle pourrait aligner à la frontière, on prônait la supériorité de l'église orthodoxe sur sa sœur catholique. Et on se mit à mépriser les Européens. « Les armées européennes ? disait-on. Parlez-nous-en. Nous les submergerons sous le nombre de nos casquettes. » Ce fut alors que l'historien Chévyreff déclara le premier que l'Occident était pourri, pourri dans sa religion, dans ses institutions politiques, dans toutes ses assises, et que le pouvoir impérial arbora cette fameuse devise : autocratie, orthodoxie, nationalisme.

II

Ce fut un triste temps. De ceux qui, sous Alexandre Ier, révaient un autre sort pour la Russie, les uns furent pendus, les autres déportés, beaucoup quittèrent eux-mêmes leur pays, comme N. Tourguéneff. D'autres s'empressèrent de déposer aux pieds de Nicolas leurs repentirs ardents et de devenir des sycophantes, comme les fameux Gretch et Boulgarine. Pouchkine, pour ne pas être exilé au Caucase, fut obligé d'aller à la cour et de revêtir l'uniforme qui lui faisait l'effet d'une livrée. (Comme quelqu'un le rencontrant un jour au palais impérial le complimentait sur la faveur que Nicolas lui avait manifestée de la sorte : « Monsieur, lui dit Pouchkine, vous êtes le premier qui m'ayez félicité. ») La jeune génération, les Herzen, les Bakounine, les Bielinski, les Gogol, les Nekrassoff, les Grigorovitch, les Ivan Tourguéneff étaient à peine à leurs débuts. Tout semblait engourdi dans un pesant assoupissement mental, dans un silence morne et lourd de la pensée. Mais tout à coup, alors que rien ne semblait devoir troubler cette somnolence, un formidable coup de tonnerre secoua les cervelles déprimées des sujets de Nicolas Ier. Qu'était-ce ? Rien qu'un article de Pierre Tchaadaïef, officier de hussards de son état.

Tchaadaïeff, esprit libéral, profondément épris de la civilisation européenne, fort enclin au catholicisme avec cela, comme ils étaient presque tous sous Alexandre Ier, voyait dans la Russie un pays très malheureux et ce malheur, suivant lui, « était d'être demeuré pendant un si long espace de temps étrangère à la vie intellectuelle et morale de l'Europe, et la cause de cet isolement, il la trouvait dans le schisme qui, depuis des siècles, avait tenu la nation russe séparée des autres nations civilisées. C'est l'Eglise catholique qui a élevé l'Europe...»

(1) Pypin, *Les Idées littéraires en Russie, etc.* (Kharaktéristika litératournyh mnénii).

« La racine du mal ainsi mise à nu, le remède était facile à trouver ; il fallait rentrer dans le concert enropéen, non par une imitation extérieure et superficielle des résultats de la civilisation, mais par un retour à cette unité, dont le Pape est la personnification la plus haute et la plus sensible (1) ».

C'est ce qu'il exposa dans plusieurs *Lettres philosophiques* écrites en français et dont une seulement, traduite en russe, parut en Russie. Elle eut un retentissement extraordinaire. Et même aujourd'hui sa renommée fabuleuse ne s'est pas encore dissipée. Son histoire tient en deux mots. Ecrite en 1829, elle fut remise au directeur d'une revue qui la garda pour plus tard, Comme la revue commençait à traîner une existence terne, le directeur se souvint de la *Lettre* de Tchaadaïeff et la fit imprimer, en 1836, soit pour attirer des abonnés, soit pour sauter avec éclat. Il sauta et même avec plus d'éclat qu'il n'avait souhaité puisqu'il fut déporté dans le Nord de la Russie. Le censeur de la revue fut cassé. Quant à Tchaadaieff, il fut déclaré fou et obligé de garder son appartement où, à jour fixe, un médecin désigné d'office venait constater son état mental.

Il paraît que cette terrible mesure n'était pas encore la pire. « Le gouvernement, après tout, n'a fait que son devoir, dit Tchaadaïeff, dans un fragment intitulé *Apologie d'un fou*. On peut même dire que les rigueurs exercées contre nous en ce moment n'ont rien d'exorbitant, puisqu'il est certain qu'elles sont loin d'avoir dépassé l'attente d'un public nombreux. » Ce public fut pris d'une haine furieuse contre Tchaadaieff. Au dire d'un biographe de celui-ci : « il n'y avait presque pas de maison à Moscou où on ne parlât pas de l'article de Tchaadaïeff, et cela pendant tout un mois. Les gens de toutes les classes de la société s'unirent dans un même cri de malédiction contre l'homme qui avait osé outrager la Russie. Les étudiants de l'Université de Moscou voulaient venger à main armée la nation offensée. Seule, une minorité éclairée trouvait l'article hautement remarquable. » D'où venaient donc ces grandes colères? De ce que, d'abord « Tchaadaïeff détruisait d'une manière définitive la fatuité nationale, et qu'ensuite, « pour ceux qui étaient capables de raisonner, l'article incriminé était d'autant plus désagréable qu'ils le sentaient vrai » (2).

La *Lettre* de Tchaadaïeff, est, sous ce rapport, unique dans la littérature russe : aucune n'a jamais soulevé, ni avant, ni depuis, autant de violentes colères. Nous avons vu pourtant que si quelqu'un avait bien outragé la Russie ce fut plutôt Alexandre Ier. Ce n'est donc pas le sens de l'article de Tchaadaïeff qui a provoqué la tempête, c'est sa forme. En effet, pour dire que la Russie était inférieure à l'Europe, Tchaadaïeff avait su trouver un calme poignant, un ton d'une amer-

(1) P. Tchaadaieff. *Œuvres choisies*, publiées par le P. Gagarin, de la Compagnie de Jésus. Paris et Leipzig, 1862. Préface.

(2) Pypin, *loc. cit.*

tume concentrée, une éloquence tragiquement simple, et il avait montré la nullité de la Russie dans une nudité si complète, si absolue que même à présent, soixante-dix ans après, on reste comme écrasé par cette lecture, comme accablé par cette analyse aussi impitoyable que supérieure.

Voici quelques passages de la première *Lettre philosophique*.

« Une brutale barbarie d'abord, ensuite une superstition grossière, puis une domination étrangère, féroce, avilissante, de l'esprit de laquelle le pouvoir national a plus tard hérité, voilà la triste histoire de notre jeunesse. L'époque de notre vie sociale qui répond à ce moment a été remplie par une existence terne et sombre, sans vigueur, sans énergie, que rien n'animait que le forfait, que rien n'adoucissait que la servitude. Point de souvenirs charmants, point d'images gracieuses dans la mémoire, point de puissantes instructions dans la tradition nationale. Parcourez de l'œil tous les siècles que nous avons traversés, tout le sol que nous couvrons, vous ne trouverez pas un souvenir attachant, pas un monument vénérable qui vous parle du temps passé avec puissance, qui vous le retrace d'une manière vivante et pittoresque. Nous ne vivons que dans le présent le plus étroit, sans passé et sans avenir »...

« Un certain aplomb, une certaine méthode dans l'esprit, nous manquent à tous. Le syllogisme de l'Occident nous est inconnu. Il est quelque chose de plus que la frivolité dans nos meilleures têtes. Les meilleures idées, faute de liaison ou de suite, stériles éblouissements, se paralysent dans nos cerveaux. Il est dans la nature de l'homme de se perdre quand il ne trouve pas moyen de se lier à ce qui le précède et à ce qui le suit. Le sentiment de la durée permanente ne le guidant pas, il se trouve égaré dans le monde. Il y a de ces êtres perdus dans tous les pays; chez nous, c'est le trait général ... » « Il n'y a dans nos têtes absolument rien de général; tout y est individuel, et tout y est flottant et incomplet. Il y a même, je trouve, dans notre regard, je ne sais quoi d'étrangement vague, de froid, d'incertain qui ressemble un peu à la physionomie des peuples placés au plus bas de l'échelle sociale »...

« Les masses sont soumises à certaines forces placées aux sommités de la société. Elles ne pensent pas elles-mêmes; il y a parmi elles un certain nombre de penseurs qui pensent pour elles, qui donnent l'impulsion à l'intelligence collective de la nation et la font marcher. Tandis que le petit nombre médite, le reste sent, et le mouvement général a lieu. Excepté pour quelques races abruties qui n'ont conservé de la nature humaine que la figure, cela est vrai pour tous les peuples de la terre... Or, je vous le demande, où sont nos sages, où sont nos penseurs? Qui est-ce qui a jamais pensé pour nous, qui est-ce qui pense aujourd'hui pour nous ?... On dirait à nous voir que la loi générale de l'humanité a été révoquée pour nous. Solitaires dans le monde, nous n'avons rien appris au monde, nous n'avons pas versé une seule idée dans la masse des idées humaines; nous n'avons en rien contribué au progrès de l'esprit humain, et tout ce qui nous est revenu de ce progrès, nous l'avons défiguré. Rien, depuis le premier instant de notre existence sociale, n'a émané de nous pour le bien

commun des hommes, pas une pensée utile n'a germé sur le sol stérile de notre patrie ; pas une vérité grande ne s'est élancée du milieu de nous ; nous ne nous sommes donné la peine de rien imaginer nous-mêmes, et de tout ce que les autres ont imaginé, nous n'avons emprunté que des apparences trompeuses et le luxe inutile.

« Chose singulière ! même dans le monde de la science qui embrasse tout, notre histoire ne se rattache à rien, n'explique rien, ne démontre rien. Si les hordes barbares qui bouleversèrent le monde n'avaient traversé le pays que nous habitons avant de se précipiter sur l'Occident, à peine aurions-nous fourni un chapitre à l'histoire universelle. »

III

On comprend que ceux qui se faisaient forts, autant intellectuellement qu'au point de vue militaire, de submerger sous leurs casquettes l'Europe pourrie, furent violemment émus par ces dures vérités. Telle n'était point l'impression que Tchaadaïeff produisit sur les esprits vraiment cultivés. Le Père Gagarin, éditeur des *Œuvres* de Tchaadaïeff, les a fait accompagner de la correspondance de celui-ci, où nous trouvons entre autres une lettre française de Pouchkine. Le poète y cause avec Tchaadaïeff, de ses *Lettres*, le plus tranquillement du monde, d'un ton nullement étonné, encore moins choqué. Il commence par cette phrase caractéristique : « Mon ami, je vous parlerai la langue de l'Europe qui m'est plus familière que la nôtre. » Et il termine par ces mots : « Ecrivez-moi, mon ami, dussiez-vous me gronder. Il vaut mieux, dit l'Ecclésiaste, entendre la correction d'un sage que les chansons d'un insensé. » Pouchkine n'était pas le seul à témoigner ce respect à l'égard de son ami. Tchaadaïeff n'était pas le seul à essuyer de la part de ce que M. Pypin appelle le *nationalisme officiel* de telles attaques. Un peu auparavant, dans l'histoire, domaine de pure science, Katchenovski, l'historien qui a le premier introduit les méthodes critiques dans l'histoire russe, avait déjà à soutenir des luttes pour le droit de toucher au patriote Karamzine. Voici ce que dit de Katchenovski M. Pypin : « Son aversion pour la rhétorique patriotique, si puissante encore aujourd'hui, inspire une estime particulière quand on songe qu'à son époque cette rhétorique constituait la manière universelle de traiter le passé et le présent de la Russie (1). » Cela nous montre du même coup ce que pense à ce sujet M. Pypin lui-même.

D'ailleurs Tchaadaïeff, lui-même, indique un fait qui montre que sa *Lettre* n'était point un phénomène isolé dans la littérature d'alors. Un peu après la publication de son article, on donna la première de *Revizor* de Gogol. « Eh ! bien, s'écrie Tchaadaieff dans son *Apologie*, jamais nation ne fut fustigée de la sorte, jamais pays ne fut ainsi

(1) Pypin, *loc. cit.*

traîné dans la boue, jamais on ne jeta au visage d'un public tant d'ordures et jamais pourtant succès ne fut plus complet. »

Les termes de cette appréciation du chef-d'œuvre de Gogol sont trop exagérés, mais il est certain que cet écrivain, que Bielinski, l'immortel critique russe, appelait *poète-cosmopolite* était, à la meilleure époque de sa carrière, un voisin spirituel très proche de Tchaadaïeff.

Nous avons dit que, plusieurs années après la publication de sa *Lettre*, Tchaadaïeff écrivit l'*Apologie d'un fou* pour justifier son article. Loin d'en atténuer la portée, il la confirmait, au contraire, énergiquement.

« Il en est de la vie des peuples, dit-il, à peu près comme de celle des individus. Tous les hommes ont vécu, mais il n'y a que l'homme de génie ou l'homme placé dans certaines conditions particulières qui aient une véritable histoire. Qu'un peuple, par exemple, par un concours de circonstances qu'il n'a point créées, par l'effet d'une position géographique qu'il n'a point choisie, se répande sur une immense étendue de pays sans avoir la conscience de ce qu'il fait, et qu'un beau jour il se trouve être un peuple puissant, ce sera assurément un phénomène étonnant et l'on pourra l'admirer tant que l'on voudra : mais que voulez-vous que l'histoire en dise? Au fond ce n'est là qu'un fait purement matériel, un fait pour ainsi dire géographique, dans d'énormes proportions sans doute, mais rien que cela. L'histoire le recueillera, le consignera dans ses fastes, puis se refermera sur lui et tout sera dit. »

Voilà pour la *grandeur* de la Russie, voici maintenant pour sa valeur :

« Nos Slavons fanatiques pourront bien, dans leurs fouilles diverses exhumer de temps à autre des objets de curiosité pour nos musées, pour nos bibliothèques ; mais il est permis de douter, je crois, qu'ils parviennent jamais à tirer de notre sol historique de quoi combler le vide de nos âmes, de quoi condenser le vague de nos esprits. »

Et comme moralité de tout cela :

« C'est une fort belle chose que l'amour de la patrie, dit Tchaadaïeff, mais il existe quelque chose de mieux, l'amour de la vérité. L'amour de la patrie fait les héros, l'amour de la vérité fait les sages, les bienfaiteurs de l'humanité. C'est l'amour de la patrie qui divise les peuples, qui nourrit les haines nationales, qui parfois couvre la terre de deuil; c'est l'amour de la vérité qui répand les lumières, qui crée les jouissances de l'esprit »....

La *Lettre* de Tchaadaïeff marqua une époque dans l'histoire des idées russes. De là date en effet la célèbre querelle entre les Slavophiles et les *Occidentaux*. Les Slavophiles, que Tchaadaïeff avait désignés sous le nom de « Slavons fanatiques » étaient les patriotes. Ils attaquèrent Granovski, Herzen et, rétrospectivement, Tchaadaïeff, en

leur appliquant l'épithète de *traîtres à leur patrie*, le terme de *vendu* n'ayant pas encore été inventé.

Or, ces choses se passaient sous Nicolas Ier, à une époque où tous les écrivains ne pouvaient s'expliquer librement. Soutiens de l'autocratie, de l'orthodoxie et du nationalisme, les Slavophiles pouvaient tout mettre dans leurs écrits, tandis que leurs adversaires étaient tenus à une réserve et une prudence extrêmes. Et l'on comprend que Bielinski eût exprimé le sentiment que lui inspirait cette polémique dans ces quelques mots très justes : « Je déteste les patriotes exaltés qui paradent au moyen d'interjections ou du *kvass* et de la *kacha* (1) ; j'aime infiniment mieux les sceptiques exaspérés, car la haine n'est parfois qu'une forme particulière de l'amour (2). »

IV

Mais le plus fort de l'affaire, c'est que les Slavophiles eux-mêmes étaient passablement suspects aux yeux défiants de Nicolas Ier à cause — le croira-t-on seulement? — des tendances panslavistes qu'on leur attribuait, d'ailleurs, à tort. La diplomatie russe d'alors prenait ses mots d'ordre chez Metternich, et de la part de ce dernier, c'était assez logique en effet de combattre, en Autriche, le panslavisme. Mais en Russie? Quelle raison y avait-il de l'en proscrire? Pourtant il fut proclamé nuisible, dangereux même pour la Russie. Les Slavophiles, qui n'étaient pas encore des panslavistes, étaient tracassés, perquisitionnés, arrêtés comme des simples libéraux. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'ils aient manifesté eux-mêmes, à certains moments, un patriotisme plutôt tiède. Ce fut, notamment, le cas de Ivan Aksakoff. Arrêté à la suite de l'interception de sa correspondance avec son père, il reçut un questionnaire spécial auquel il fut invité à répondre. Ces réponses furent lues par Nicolas Ier et annotées de sa propre main. Nous y lisons, entre autres, ceci :

« J'estime que l'ancien régime, en Europe, est aussi faux que le nouveau. Les principes faux de la vie historique de l'Occident devaient immanquablement se couronner d'athéisme, d'anarchie, de prolétariat, d'égoïste concentration de toutes les pensées sur les biens matériels et d'espoir orgueilleux et insensé de pouvoir, rien qu'avec les forces humaines, remplacer par des institutions humaines les institutions divines. (Annotation de Nicolas Ier : *C'est la vérité sainte*).

« Telle n'est pas la Russie. L'orthodoxie l'avait sauvée et avait introduit dans sa vie d'autres principes religieusement gardés par le peuple. Celui-ci considère le tzar comme le chef autocrate de la commune russe orthodoxe universelle, qui porte pour lui tout le fardeau de soucis et de préoccupa-

(1) Boisson nationale, plat national.
(2) Pypin, *Bielinski*.

tions de son bien-être ; le peuple croit entièrement au tzar et sait que toute garantie ne ferait que rompre la sincérité de leurs rapports mutuels. » (1).

Aksakoff fut relâché. Voici maintenant ce qu'il écrivait plusieurs années après, en 1855, en pleine guerre de Crimée, dans une lettre adressée à une amie :

« La terrible puissance despotique qui rêvait si témérairement de se substituer à la force de la vie apparaît dans toute son indigence ; c'est bien, qu'elle fasse banqueroute. C'est dommage seulement pour les pauvres soldats russes. On dit que Pétersbourg est à présent plus affreux que jamais et sait concilier son patriotisme avec une vénération de l'Occident de plus en plus grande. Tant que le patriotisme sera possible à Pétersbourg, il ne faut s'attendre à rien de bon pour la Russie. Le patriotisme pétersbourgeois ne réveillera pas la Russie pour une vie nouvelle ; il est tout extérieur, étatique, et constitue un trait de l'Occident tout comme les modes, les vices et les vertus transplantés de là-bas. »

Cette lettre fut encore interceptée, mais cette fois ce fut Alexandre II qui la lut ; et il exprima son impression dans ces mots. « Il est gentil, ce garçon » tracés en marge de la lettre (2).

Le fait est, pensera probablement le lecteur, qu'au moment où la Russie éprouvait une sanglante défaite, Aksakoff aurait montré plus de bon goût en s'abstenant de toute critique, ne fût-ce que dans une lettre privée. Mais Aksakoff n'était point le seul à agir de la sorte. D'autres aussi se réjouirent de cette défaite parce qu'elle avait amoindri le prestige et la puissance de l'absolutisme. Au lendemain de la signature de la paix, Alexandre II dut faire appel à tous les libéraux de son pays, écrivains, savants ou propriétaires fonciers pour élaborer le programme des réformes — abolition du servage, l'autonomie municipale et communale, le jury, les zemstvos, etc., — qui ont illustré son règne. La littérature fut la première délivrée pour un moment de ses chaînes, et jamais l'Europe n'eut plus de succès, si je puis dire, en Russie, jamais le libéralisme européen n'y fleurit autant. Aksakoff lui-même subit l'influence de cette Europe exécrée, puisqu'il était parmi les fameux cent littérateurs russes qui avaient signé l'engagement de ne jamais employer dans leurs écrits le mot *jid* qui correspond au *youpin* français. (Souvenons-nous que nous sommes en Russie et que là les manifestations du libéralisme sont parfois quelque peu inattendues.) Dix ans après il l'employa quotidiennement dans ses articles.

L'insurrection polonaise de 1863 éclata. Les patriotes qui, en Crimée, avaient si bien submergé l'Europe sous leurs casquettes, sentirent immédiatement leur patriotisme se chauffer à blanc. Certains anciens libéraux saisirent l'occasion, en soutenant le gouvernement,

(1) Soukhomlinoff. *Etudes d'histoire de la littérature russe.* (Izslédovania i stati) etc. Moscou 1889. t. II. p. 503, 515.

(2) Soukhomlinoff, *loc. cit.*

de se créer un heureux avenir. Katkoff, l'ancien ami de Bielinski, d'Annenkoff, etc., et qui jusque-là était dans la dèche mit son incontestable talent de publiciste au service du gouvernement. Mais c'était le seul renégat de ce groupe d'amis célèbre dans l'histoire littéraire russe.

Voici ce qu'écrivait à ce propos un autre ami de Bielinski, Herzen, en 1854, quand on craignait en Russie que la Pologne ne profitât de la guerre en Crimée pour se soulever. S'adressant aux troupes russes postées en Pologne, il leur disait dans son article :

« Vos camarades en Turquie sont des soldats; vous, vous serez des bourreaux en Pologne. Vous rougirez de votre bravoure... Nous savons bien que ce n'est pas de votre propre gré, par votre propre volonté que vous tirerez sur les Polonais ; mais, aussi, il est temps que vous ayez votre propre volonté à vous. Il n'est pas facile de forcer à quelque chose des dizaines de mille hommes armés de pied en cap » (1).

A la veille de l'insurrection, des officiers russes se trouvant avec les troupes en Pologne avaient demandé l'opinion de Herzen sur ce qu'ils devaient faire en cas de soulèvement. « Aller en prison, être fusillés, transpercés par des baïonnettes, comme on vous en a menacés, *mais ne pas lever vos armes contre les Polonais* (2), contre les hommes qui, très justement, cherchent leur indépendance ». Ce conseil avait été suivi. « Dans les rangs des insurgés il y a beaucoup d'officiers russes » lisait-on, dans le *Times* du 3 avril 1863.

« Il est de tristes époques, disait à ce propos Herzen, où l'amour de la patrie force les uns à rompre la solidarité de race, qui les unit à elle et les autres, qui ne peuvent par leur situation rester à l'écart, à se ranger non du côté des leurs, mais du côté *des justes* (3). Un homme libre ne peut reconnaître une telle dépendance de son pays qui le forcerait à participer à une œuvre contraire à sa conscience. »

« J'ai peur des patriotes, dit-il encore, car leur égoïsme intéressé est toujours prêt à faire une rapine injuste, et leur amour des leurs ressemble trop à la haine de tous les autres. Un homme cultivé peut aimer son pays de cœur, d'esprit et par habitude, le servir, mourir pour lui, mais ne peut être *patriote* (4). Il y a dix-huit siècles le christianisme a commencé à sarcler cette vertu païenne, mais il n'a pu y réussir, car il tournait les hommes vers une autre patrie, qui n'existait point, la patrie céleste. Cette tâche sera accomplie par le socialisme qui abolira les frontières terrestres. »

V

Voilà ce qui ressemble assez à ce que disait Tchaadaïeff trente ans

(1) *Kolokol*, p. 99.
(2) C'est Herzen qui souligne. *Kolokol*, p. 352.
(3) Souligné par Herzen. *Kolokol*, p. 401.
(4) Souligné par Herzen.

auparavant. Mais Herzen était un révolutionnaire, dira-t-on peut-être, un réfugié. Voici donc des paroles encore plus semblables à celles de Tchaadaïeff et qui, elles, appartiennent à un homme très modéré, à Ivan Tourguéneff.

« Je suis *occidental*, je suis dévoué à l'Europe, dit dans *La Fumée*, Potouguine, le porte-parole du romancier, je suis dévoué à la civilisation, et je l'aime de tout mon cœur, et j'y crois, et je n'ai et je n'aurai point d'autre foi qu'elle. Ce mot *civilisation* est clair, pur et sain, tandis que les autres, le *nationalisme*, la *gloire*, sentent le sang.

« — Et la Russie, Sozont Ivanytch, votre pays, vous l'aimez?

« — Je l'aime passionnément et, passionnément, je le hais... Oui, j'aime et je hais ma Russie, mon étrange et bon, mon abominable et cher pays... J'ai visité le Cristal-Palace près de Londres, où, comme vous savez, est rassemblé tout ce que l'aptitude inventive de l'homme avait créé — une encyclopédie de l'humanité pour ainsi dire. Je me promenais tranquillement devant ces machines et ces outils et devant les statues des grands hommes, et tout à coup j'ai pensé que si on décrétait un jour qu'en cas de disparition d'un peuple de la face de la terre devait disparaître en même temps du Cristal-Palace tout ce qu'il avait inventé, notre petite mère de Russie orthodoxe pourrait s'enfoncer dans la terre sans que le plus petit clou, la plus petite épingle soit dérangé : tout resterait tranquillement en place, car même le samovar, les lapti (1), même la douga, et le knout, ces célèbres produits russes, même cela n'a pas été inventé par nous. Une expérience pareille ne pourrait pas être faite même avec les habitants des îles Sandwich, car ceux-ci ont inventé quelques canots et lances, de sorte que leur absence du Cristal-Palace serait remarquée par le visiteur. »

Tourguéneff, en effet, était un *occidental* convaincu, et il passa à l'étranger la plus grande partie de sa vie, à telles enseignes que des démocrates russes plus ardents qu'intelligents l'ont surnommé à une certaine époque « laquais de l'Europe ». Ces démocrates n'étaient point des slavophiles, mais simplement de grands vénérateurs de la masse populaire avec sa commune rurale, ses mœurs qu'on supposait pures, ses coutumes qu'on croyait justes, ses traditions qu'on présumait saines, et qu'on opposait violemment, en conséquence, aux us et coutumes des villes corrompues par la civilisation, c'est-à-dire par l'Europe.

VI

Ce fut là un mouvement trop compliqué pour que nous puissions songer seulement à en esquisser ici même les traits principaux, mais nous devons dire que ce mouvement qui, comme tout ce qui est vie, renfermait des éléments sains et d'autres malsains, était basé sur une pensée philosophique, que jusqu'ici la réalité n'a ni confirmée,

(1) Chaussons.

ni démentie, mais qui n'en représente pas moins une conception originale et profonde, à savoir que *socialement* la Russie, grâce à son régime économique fondamental, la commune, *pourrait*, si on ne l'en empêche pas, réaliser un développement social différent de celui de l'Europe, et, notamment, passer au socialisme sans traverser la phase capitaliste de l'histoire européenne. Ce point de vue, contraire à la théorie historique de Marx, a été développé, sous de différents aspects, par plusieurs écrivains; son expression éthique avait été formulée, il y a une trentaine d'années, par le brillant publiciste Nicolas Mikhaïlovsky, auquel, tout récemment encore, un groupe de jeunes gens, adeptes acharnés du marxisme, ont livré un inutile assaut. C'est dire combien encore à présent cette idée, que Marx d'ailleurs admettait très bien, est vivace et populaire dans le public russe. Il ne faudrait pourtant pas y voir, malgré les apparences, quoi que ce soit d'hostile à l'Europe. Mikhaïlovsky est aussi éloigné des slavophiles que des patriotes, du moins de ceux qu'il appelle patriotes de tambour et de trompette et qu'il identifie volontiers avec les voleurs des deniers publics (1). Il existe un proverbe russe pittoresque, comme tous les proverbes russes, qui, pour dire que les grosses dimensions d'un objet n'en constituent pas encore la valeur intrinsèque, s'exprime ainsi : « Fédora est grande, mais elle est bête ». Très spirituellement, comme d'habitude, Mikhaïlovsky substitua au sens ordinaire de ces mots *grande* et *bête* des significations morales et en appelant la Russie-Fédora il dit un jour : j'aime Fédora parce qu'elle est grande, et je la hais parce qu'elle est bête, c'est-à-dire j'aime la Russie pour sa grandeur morale, et je la hais à cause de sa bêtise qui fait qu'elle souffre chez elle un tas de choses exécrables. On voit que c'est la formule de Potouguine, c'est-à-dire de Tourguéneff.

Le slavophilisme d'ailleurs n'existait plus au moment dont il s'agit, c'est-à-dire vers 1870-1875. Ses promoteurs, Khomiakoff, C. Aksakoff, Kiréevsky, étaient morts, Ivan Aksakoff consacra son véritable talent de journaliste à prôner des idées simplement réactionnaires et l'antisémitisme. Il y avait encore N. Danilevsky qui joignit une grande érudition à une médiocre faculté de penser pour faire deux ouvrages, dont le premier combattant le darwinisme ne nous intéresse pas ici, et dont le second, *La Russie et l'Europe*, fut écrit pour démontrer la supériorité de la Russie sur l'Europe — dans l'avenir au moins. Chez Danilevsky la vieille doctrine slavophile devint du panslavisme. Les arguments économiques furent renforcés par des théories historiques imaginées tout exprès. Ceux qui voudraient avoir du livre de Danilevsky une idée plus complète en trouveront un exposé détaillé dans la brochure de M. Skupiewsky (2). Disons seulement ici que pour Danilevsky il y a eu jusqu'ici plusieurs races ou, comme il les appelle, types culturo-historiques qui ont joué dans l'histoire du

(1) Mikhaïlovsky. *Œuvres*, t. I, p. 746. Pétersbourg, 1896. Edition de la revue *Rousskoié Bogatstvo*.

(2) *La Doctrine panslaviste*. Bucarest, 1890. (En français).

monde un rôle prépondérant : le type égyptien, assyrien, sémitique... romano-germain. Maintenant c'est au tour du type slave, sous l'hégémonie de la Russie, de dominer le monde.

Ce livre eut du succès grâce à ses allures apparemment scientifiques, grâce surtout à ce que la politique extérieure de la Russie, qui ne s'effarouchait plus du panslavisme, s'orientait de plus en plus vers les « petits frères » slaves des Balkans. D'un autre côté, à l'intérieur, fut inaugurée, dès l'avènement d'Alexandre III, une véritable persécution de tout ce qui n'était pas russe, c'est-à-dire grand-russe. Aussi les petits-russiens, les Polonais, quoique slaves, furent-ils gênés dans les manifestations de leur vie nationale; je ne parle pas des Arméniens, des juifs, des Finlandais, des Sibériens, etc. Il se trouva, comme sous Nicolas Ier, assez d'âmes basses pour acclamer ce nationalisme.

C'est à ce nationalisme que s'attaqua, en 1888, Vladimir Solovieff. Il choisit pour cible de ses critiques, précisément, le livre de Danilevsky comme la plus complète, la plus sérieuse et peut-être la plus sincère expression de cette tendance.

VII

Deux mots sur Vladimir Solovieff dont la Russie pleura, en août dernier, la mort prématurée. Il était fils du grand historien Serge Solovieff dont il hérita l'esprit critique. Dès sa jeunesse il était possédé de cette inquiétude généreuse du juste et du vrai qui marqua toute sa carrière courte et brillante de philosophe, de professeur et d'écrivain. En 1880, en pleine révolution terroriste, il ouvrit à l'Université de Pétersbourg un cours sur le *Christianisme* qu'il professait dans un esprit profondément chrétien. Dès la première leçon, un auditoire plutôt hostile — les étudiants russes identifiant généralement et peut-être non sans raison la religion avec la réaction — se tassa dans la plus grande des salles. Le professeur, pas beaucoup plus âgé que ses élèves, dissipa tout de suite le parti pris de ces derniers, par son accent de profonde sincérité et d'amour ardent de la liberté. Pour la seconde leçon il fallut, fait sans précédent, ouvrir la grande salle des fêtes pour permettre à tous ceux qui voulaient suivre le cours de Solovieff, d'entendre le professeur devenu tout d'un coup populaire. Le cours eut un succès extraordinaire et, naturellement, fut suspendu. Alors, Solovieff se consacra à la littérature, et écrivit dans les meilleures revues russes, principalement dans le *Viestnik Evropy* (*Messager de l'Europe*). Solovieff fut aussi poète, et ses vers sortent des cadres ordinaires des productions de ce genre par je ne sais quoi de subtil et de doucement rêveur qui les pénètre tous et leur donne une empreinte tout à fait personnelle à ce poète philosophe. Avec Solovieff disparaît du monde littéraire russe une des figures des plus pures et nobles.

Nul ne livra au nationalisme ou, ce qui est la même chose, au patriotisme russe, une guerre plus systématique et plus vigoureuse que lui. Tchaadaïeff avait traversé comme une foudre l'atmosphère infectée de miasmes nationalistes. Solovieff appliqua durant des années, et par des efforts renouvelés, le fer tranchant de son analyse au hideux cancer qui ronge l'organisme des peuples contemporains.

Dans son étude polémique dirigée contre le livre de Danilevsky et intitulée comme celui-ci, *La Russie et l'Europe*, Solovieff établit tout d'abord que Danilevsky « se place sur le terrain des discordes de races et de nationalités, discordes condamnées, mais non encore abolies par la parole évangélique » et que « le but de l'auteur est d'ériger en système les désaccords existant dans l'humanité afin d'en déduire certains postulats pratiques pour cette fraction de l'humanité à laquelle il appartient. »

Il constate ensuite qu' « en ces derniers temps l'idée nationale est devenue un article de commerce de détail et que les marchands de cette idée emplissent de leurs vociférations bestiales toutes les places sordides, toutes les rues malpropres et les sales impasses de la vie russe. »

Mais sur quoi se base-t-on, en proclamant la supériorité de la Russie sur l'Europe et la suprématie sur les peuples du monde qui lui est, paraît-il, dévolue? Danilevsky voit les indices certains de ce bel avenir dans la commune rurale, dans les progrès que la Russie a faits dans les sciences, la philosophie, l'art et les lettres. Solovieff répond que pour avoir sur les destinées futures de la Russie l'influence qu'on lui attribue, la commune rurale devrait suivre son évolution naturelle ; or, elle ne la suit pas. Il fait observer que, d'ailleurs, le manque de sol dont, au dire de certains économistes, souffre le paysan européen est aussi exagéré que la prétendue richesse en terre du moujik russe. Puis il passe à la science.

« Quoique, dit-il, la science russe qui ne commença à exister sérieusement qu'avec Lomonosoff (1765) ait eu moins de temps pour se développer que la science de l'Europe occidentale, elle avait un grand avantage sur cette dernière : nos savants pouvaient travailler sur un terrain déblayé. Les Russes ont fait montre d'aptitudes incontestables pour les sciences. Etant donné ces aptitudes et l'excellente école par où elles pouvaient passer, on aurait pu espérer que les Russes réaliseraient des merveilles dans le domaine des sciences au cours de tout un siècle.., Née sous une étoile des plus heureuses, la science russe n'a pourtant pas éclairé le monde d'une lumière nouvelle. Tout se réduit à ce que, dans les mathématiques, la chimie, les sciences biologiques, nous pouvons compter quelques noms russes qui occupent une place marquante et honorable dans la science *européenne*. En parlant des indices scientifiques du futur type de civilisation slavo-russe, Danilevsky prononce le nom de Copernic. Mais le célèbre Polonais n'a rien à voir dans la théorie de notre slavophile; il est en effet parfaitement clair que le nom de Copernic, indissolublement

lié à ceux de l'Allemand Kepler, de l'Italien Galilée et de l'Anglais Newton, appartient entièrement à la science européenne actuelle et non à quelque future science slavo-russe. Au fond, Danilevsky ne peut montrer aucun indice réel d'une force créatrice originale des Russes dans le domaine des sciences. Les quelques célébrités russes et slaves qu'il nomme (et auxquelles on pourrait en ajouter encore quelques-unes) appartiennent à la science européenne, tout comme Copernic, mais avec cette différence toutefois, que leurs noms ne marquent aucune grande révolution dans la science. Jamais, avant que la Russie n'apparût comme une puissance civilisée, les peuples slaves n'ont émis aucune prétention à une originalité particulière anti-européenne dans la sphère intellectuelle. Toutes ces prétentions sont imputables à la Russie seule. Mais il serait impossible au chercheur le plus indulgent de rien découvrir qui puisse les justifier dans la réalité. Si on laisse de côté les partis pris, les imaginations et les fantaisies gratuites, on peut, en se basant sur l'expérience de 140 ans, arriver à cette conclusion indiscutable que les Russes sont susceptibles de participer au mouvement scientifique européen dans une mesure égale aux Suédois et aux Hollandais. Encore, quelque faible que soient, relativement à nos prétentions, les résultats réels de l'activité scientifique des Russes, faut-il remarquer que les sciences en Russie semblent avoir passé leur apogée et entrer dans l'époque de la décadence.

« En face des résultats pauvres de la science russe, et de faibles espérances en son avenir, poursuit Solovieff avec une pointe de délicieuse ironie, notre patriotisme pourrait trouver, si l'on veut, une consolation dans cette pensée que ce n'est pas dans les sciences, mais surtout dans la spéculation philosophique que l'esprit personnel et national se manifeste dans toute son indépendance et que c'est là, par conséquent, qu'il faut chercher l'expression de notre originalité civilisatrice. Voyons donc ce que c'est que la philosophie russe.

« Un des premiers scolastiques, Rabanus Maurus, dit, dans son ouvrage *De nihili et tenebris,* que la « non existence est quelque chose de si pauvre, vide et vilain, qu'on ne peut verser assez de larmes sur un état aussi déplorable ». Ces paroles vous viennent involontairement à l'esprit en songeant à la philosophie russe. Non point qu'elle n'existe pas. Au cours des vingt ou trente dernières années, pas mal de sérieux et intéressants ouvrages philosophiques ont paru en Russie. Mais ce qui est philosophique dans ces ouvrages n'est pas russe du tout, et ce qui est russe ne ressemble en rien à la philosophie. Cependant les Russes sont incontestablement aptes à la réflexion spéculative. Seulement, tout en comprenant très bien et en nous assimilant les idées philosophiques d'autrui, nous n'avons produit nous-mêmes aucune œuvre considérable dans ce domaine. L'auteur de *La Russie et l'Europe* explique la dépendance complète où se trouve notre pensée envers les idées d'autrui par la manie d'imiter l'Occident. Mais il oublie que les penseurs slavophiles puisaient, eux aussi, leurs idées directrices, théologiques ou philosophiques, soit dans des écrivains français comme Lamennais, Bordas-Demoulin, etc., soit dans des auteurs allemands comme Sartorius, Möller, etc. »

Restent la littérature et les arts.

« Le roman russe jouit ces derniers temps d'une grande renommée en Europe. Dans la poésie, nous avons, à part Pouchkine et Lermontoff, quelques lyriques dont toute littérature européenne pourrait être fière. Nous avons un musicien de génie, Glinka, et, dans la peinture, outre quelques remarquables paysagistes, nous possédons, à en croire les slavophiles, un grand tableau historique *L'Apparition du Christ au peuple* d'Ivanoff. Tout ceci est trop peu de chose sans doute pour constituer un type culturo-historique devant rivaliser, non avec quelque nation européenne isolée, mais avec toute l'Europe, avec l'ensemble des peuples romano-germains. Mais comme il s'agit d'un type culturo-historique encore en formation, on pourrait dire que ce que nous avons fait dans les lettres et les arts présente un indice certain d'un grand avenir, si ce peu de chose, cet embryon se développait normalement. Mais tel n'est pas le cas. Lorsqu'on se mit à s'enorgueillir chez nous du brillant succès que remportait le roman russe à l'étranger, personne, à ce qu'il semble, ne remarqua que ce n'était là qu'un écho retentissant de notre gloire passée. Qui sont-ils, en effet, ces écrivains que l'Occident applaudit ? Des morts ou des invalides. Gogol, Tourguéneff, Dostoïevsky sont morts. Gontcharoff (1) n'écrit plus. Tolstoï écrit autre chose que des romans (2). Quant aux écrivains d'aujourd'hui, il est certain que, malgré le jugement le plus bienveillant qu'on puisse porter sur eux, ils ne seront jamais lus en Europe. »

Ces pages ne rappellent-elles pas celles de Tchaadaïeff, avec de la bonhomie en plus et de l'amertume en moins ? Toutefois, pendant les cinquante années qui séparaient les unes des autres, le temps a marché. M. Stassioulevitch, le vénérable directeur du *Viestnik Evropy*, ne fut pas déporté, Solovieff ne fut pas déclaré fou. Cependant, lorsqu'il voulut publier ses articles en volume, on ne le lui permit pas ; le livre fut saisi et, je crois, brûlé.

Deux ans après, en février 1890, à la fête annuelle des anciens étudiants de l'Université de Pétersbourg, Solovieff prit la parole et fit cette définition du nationalisme aussi pittoresque que juste. « Le nationalisme, dit-il, raisonne comme ce sauvage qui, interrogé sur ce qui est le bien et le mal, répondit : lorsque j'attaque mon voisin et que j'emmène sa femme et son bétail, j'appelle cela du bien ; quand c'est mon voisin qui m'attaque et emmène ma femme et mon bétail,

(1) Mort en 1891.

(2) En 1888 Tolstoï n'avait pas encore en Europe cette vogue dont il jouit aujourd'hui comme moraliste. Mais cette considération n'affaiblit en rien l'argument de Solovieff. Tolstoï reste en effet le contemporain de Tourguéneff et de Dostoievsky, c'est-à-dire l'écrivain d'une époque passée. Qui sait, en effet, si sans *La Guerre et la Paix* les travaux de morale de Tolstoï seraient seulement lus ? Il lui est arrivé, dans le temps, d'en envoyer un à la revue russe qui faisait du tolstoïsme non seulement avec dévouement, mais avec acharnement. C'était le *Rousskoie Bogatstvo*, dirigé par M. Obolensky. Le manuscrit signé Nicolaieff ne fut pas imprimé. Il le fut et dans la même revue lorsque l'auteur l'y envoya une seconde fois avec sa signature vraie et magique : Tolstoï.

j'appelle cela du mal. Il développa ce thème et termina en exprimant le vœu qu'on déclarât les juifs et les chrétiens égaux dans leurs droits de citoyen et qu'on proclamât au plus vite l'autonomie de la Pologne. Sur ce, tandis que les vieux se taisaient, n'osant pas applaudir un discours aussi audacieux et aussi franc, qu'ils approuvaient pourtant intérieurement, tous les jeunes convives poussèrent des cris indignés « traître ! lâche ! canaille ! à la porte ! » Mais on ne réclama pas la tête de Solovieff. Celui-ci dut seulement quitter, le lendemain, la capitale sur l'ordre du préfet de police.

Cet exil ne rebuta nullement Solovieff ; il continua sa campagne. Aurait-il pu faire autrement, lui qui fut travaillé par le mal des natures d'élite, l'inextinguible soif de la justice, lui qui écrivit ces paroles de si haute, de si pure noblesse : « Il s'agit pour la Russie non d'exister, mais d'exister *dignement* ; là, et là seulement est toute la question nationale en Russie. »

VIII

La brochure de Tolstoï, dirigée *contre le patriotisme*, venue après les travaux des Tchaadaïeff, des Herzen et des Solovieff, ne fit qu'accentuer et souligner un état d'âme profondément ancré dans la conscience russe. Le patriotisme russe ne répond point ainsi à la conception européenne. Il consiste plutôt dans une sorte de négation de ce sentiment, considéré comme une base essentielle du fonctionnement normal des Etats occidentaux. Les derniers événements survenus en Russie ne feront du reste que creuser davantage le gouffre qui sépare le patriotisme officiel, tel que l'entend et l'impose le gouvernement, et les aspirations humanitaires, vers lesquelles tendaient et tendent de plus en plus les âmes indépendantes et éclairées du pays des tzars.

Mais, à quoi tient ce penchant des auteurs russes de dénigrer leur patrie plutôt que de l'exalter ? Supposons que le patriotisme ne soit pas une vertu, mais un vice, non une qualité, mais un défaut. Bon ou mauvais, tous les peuples l'ont pourtant ; comment se fait-il que les Russes fassent exception à la règle, pourra-t-on demander ?

Voici la réponse. Pour être patriote, il faut avoir une patrie. Qu'est-ce que la patrie russe ? Elle n'existe pas ou presque pas. Il y a bien, sur le globe terrestre, une immense unité géographique dont tel département est deux fois plus grand que la France et qu'on appelle la Russie, mais ce n'est pas une patrie, c'est une centaine de patries particulières cousues ensemble par un tailleur à poigne. Pour être patriote, il faut avoir avec ses semblables quelque lien naturel ou historique, comme par exemple la *solidarité de race* selon l'expression de Herzen ou la solidarité de civilisation. Or quel lien voulez-vous qu'il existe entre un Russe et un Suédois de Finlande,

par exemple, quelle solidarité de race entre un Russe et un Tartare de Kazan, quelle communauté de civilisation entre un Russe et un Kalmouck? Sur cet espace qui s'étend de la frontière allemande au bord du Pacifique et du pôle nord jusqu'à la mer Noire et à la Chine sont réunis les échantillons de tous les états traversés par l'humanité depuis la barbarie fétichiste d'un Tartare d'Altaï jusqu'à la civilisation élégante d'un Polonais ou au raffinement exquis d'un Mongol boudhiste. Et toutes les formes économiques que l'humanité a connues y sont rassemblées également. On y voit, en effet, à côté de l'individualisme sec, tranchant et industrieux d'un Allemand, la commune vague et nonchalante du moujik russe, l'antique patriarcat du nomade des steppes sibériennes, la famille, à peine sortie des limbes de la différenciation sociale, du samoyède. Qu'est-ce donc que la Russie? Et lorsqu'un « patriote » russe dit : j'aime ma patrie, que veut-il bien dire par là? Tout au plus, n'est-ce pas? qu'il aime l'infime minorité de la population de la Russie qui appartient au type grand-russe. Car s'il dit qu'il aime aussi les Polonais, les Arméniens, les Finlandais, les Kirghizes, les Votiaks, les Tchouvach, les Lithuaniens, les Blancs-Russes, les Petits-Russiens, les Tartares, les Tcherkess, etc., etc., — il ment à ses sentiments intimes.

Non seulement il ne les aime pas (et c'est là une seconde raison de l'antipatriotisme des meilleurs écrivains russes), mais il les hait, il les exploite et se livre sur eux à toutes sortes de violences. Le patriotisme commande, en effet, de « serrer la vis » aux Polonais, de proscrire la langue arménienne des écoles arméniennes, de prohiber le théâtre petit-russien dans la Petite-Russie, d'imposer la religion orthodoxe aux Lithuaniens, de ravaler les Finlandais au régime autocratique des simples Russes, etc. C'est pourquoi des esprits puissants et généreux, comme N. Tourguéneff, Herzen, Solovieff, des esprits plus soucieux de la justice que de la prospérité et de l'éclat d'une dynastie régnante, se sont toujours prononcés contre le patriotisme.

Car, en Russie, les guerres, les annexions, la politique intérieure et extérieure sont choses exclusives du gouvernement. La nation n'y est pour rien. Dans aucun cas elle n'est ni consultée, ni écoutée. Il n'y a pas, en Russie, d'opinion publique ; du moins, elle ne peut se manifester. Il n'y a pas de cette bourgeoisie libérale qui, en réalité, dirige les affaires d'un pays en Europe, ce qui explique que le Russe, quand il n'est pas indifférent à la politique, est violemment révolutionnaire. L'inhabitude des affaires politiques le porte à des excès d'action incompatibles avec son vrai tempérament. Bref, il n'y a aucune espèce de solidarité, d'entente ou de liaison entre les Russes et leur gouvernement. Tout ce que celui-ci entreprend ou exécute, il le fait à ses propres risques, mais aux frais des contribuables. Ces derniers payent des choses qui les laissent imperturbablement froids et dédaigneux. Ainsi Tolstoï rapporte que le moujik russe méprise les chevaliers du patriotisme et les prôneurs de la guerre, français ou russes. L'intellectuel russe est dans le même cas. Il a un mépris

profond pour les conquêtes territoriales, en Chine notamment, et ses sympathies vont aux Chinois qui repoussent les Européens envahisseurs. L'alliance franco-russe a pu éveiller des inquiétudes en Angleterre, en Allemagne, ou en Autriche. En Russie, elle a été l'objet d'une surprise qui continue.

On comprendra maintenant pourquoi Ivan Aksakoff, bien que slavophile, et toute la société russe, furent enchantés de la défaite de la Russie en Crimée en 1855 : c'était une guerre entreprise par Nicolas Ier, une affaire personnelle de ce dernier ; il échoua, et avec lui tout son système metternicho-réactionnaire. Eh bien ! on s'en félicitait de toutes parts dans l'intérieur du pays. On comprendra aussi pourquoi Herzen conseillait aux officiers russes de combattre pour les Polonais en 1863 ; là encore, c'était une affaire révoltante pour la conscience nationale : le peuple russe n'avait pas à s'y associer. Et, en général, la formule « autocratie, orthodoxie, nationalisme » est détestée en Russie comme l'expression laconique et cynique de toutes les tendances contraires à la liberté et au progrès. Quand au mot *patrie* (*otétchestvo*) c'est, en russe, un mot grotesque et ridicule, et il n'est guère employé que par des discoureurs officiels. Il en existe un autre, *rodina*, qui veut dire sol natal, terroir : c'est, dans la langue russe, un des mots les mieux aimés, les plus doux et les plus charmants.

« J'entends le patriotisme comme l'amour non du sol, non des frontières, souvent volées au hasard des batailles, dit M. Gustave Geffroy, mais comme l'amour des idées nées en France, de la pensée et de la langue des écrivains, des hardies investigations des philosophes, des conceptions des artistes, du labeur de tous ». C'est, on peut dire, la définition du patriotisme tel que le comprennent et professent les meilleurs esprits russes. Les frontières volées, ils voudraient les restituer aux peuples dépouillés de leurs terres. Les idées nées en Russie, ils les vénèrent et aiment profondément, et ils ont un culte religieux des héros de la pensée russe qui ont formé la mentalité de leur pays. Mais ils aiment par-dessus tout le labeur du peuple, infiniment malheureux. Dans la poésie de Nékrassoff l'amour brûlant du peuple coule comme un torrent de lave. N. Tourguéneff ne connut pas d'autre passion, en tant qu'homme politique. La célébrité d'Ivan Tourguéneff lui fut acquise par les *Notes d'un chasseur* dans lesquelles il dépeint la lamentable vie du peuple. Et c'est encore à la même tendance passionnément démocratique que Nicolas Mikhaïlovsky, l'éminent collaborateur de cette *Revue*, doit sa grande renommée. Bref, le véritable patriotisme russe, le patriotisme conscient de ceux qui pensent, c'est l'amour du peuple qui travaille et qui peine, et la haine de tous ceux qui l'exploitent et l'oppriment. Ce patriotisme est plein d'humanité et pur de tout alliage « nationaliste » et de bas calculs politiques.

G. Savitch.

LES DEUX NOUVELLES CONQUÊTES DE LA SÉROTHÉRAPIE

(Les Sérums anticellulaires et les Sérums troublants)

Il y a quelque temps, M. Bordet, un jeune savant de l'Institut Pasteur, attirait l'attention du monde médical sur un fait très curieux, bizarre, inexplicable en apparence, mais d'une rigueur scientifique irréfutable. Le fait qu'il signalait était vraiment curieux, si curieux même qu'on s'en méfia. On a donc commencé par voir si M. Bordet ne s'était pas trompé, et on refit ses expériences. Le fait fut reconnu exact, et pourtant aucune des théories ayant cours en biologie ne l'expliquait. A lui seul, il eut les honneurs d'une hypothèse dont l'exactitude fut bientôt démontrée par de nouvelles expériences, et à leur tour ces expériences nous firent connaître d'autres faits dont l'existence n'était même pas soupçonnée la veille. Quittant alors les sphères de la biologie pure, les savants se souvinrent de l'humanité souffrante et firent irruption dans le domaine de la médecine. Aujourd'hui on nous annonce la guérison prochaine du cancer. On nous fait comprendre que bientôt nous aurons des sérums contre les cirrhoses, contre les scléroses, contre les atrophies. On dit même que, dans le silence de son laboratoire, M. Metchnikoff est en train de préparer un nouvel élixir de longue vie, une eau de Jouvence à laquelle rêva toujours l'humanité...

I. — Les sérums anticellulaires

Rompant avec la tradition qui veut que dans les laboratoires de bactériologie on ne s'occupe que des microbes, M. Bordet a eu l'idée d'injecter à un cobaye du sang vivant de lapin. Ces injections, il les fit soit dans le péritoine de l'animal, soit sous sa peau et les répéta à des intervalles de plusieurs jours. Au bout de quelque temps, il prit du sérum du cobaye ainsi « traité » par des injections de sang de lapin, et en ajouta quelques gouttes à du sang pris à autre un lapin. Il vit alors se produire le phénomène très curieux que voici : les globules rouges du sang de lapin se gonflèrent, se déformèrent, s'accolèrent les uns aux autres, perdirent leurs contours et finirent par se dissoudre. Les quelques gouttes de sérum qu'on avait ajoutées au sang vivant ont agi sur les hématies à la façon d'un corrosif, d'un acide, à la façon d'un poison violent.

Ce qui donnait une signification particulière à ce phénomène, c'est que le même sérum ajouté à du sang de chien ou de cheval, ou de mouton, ou de poule, etc., n'exerçait aucune action sur les globules rouges de ces animaux. Il ne s'attaquait qu'aux globules rouges du sang de lapin. Il était *spécifique*, au même titre que le sérum antidiphtérique, par exemple, qui n'agit que contre les produits du bacille de la diphtérie et laisse intactes les toxines du tétanos, de la

tuberculose et d'autres maladies. Le cobaye de M. Bordet était en quelque sorte *vacciné*, immunisé avec du sang de lapin, et il fournissait un sérum qui ne tuait et ne dissolvait que les globules rouges de lapin, mais ne s'attaquait pas à ceux d'autres animaux.

Lorsque ces faits furent connus, on imagina toutes sortes de combinaisons possibles pour voir si cette action très spéciale était un fait général dans la série animale. On injecta des poules avec du sang de chien, on vaccina des lapins avec du sang de mouton, des moutons avec du sang de cheval, des chiens avec du sang de lapin. On avait beau varier à l'infini les conditions de l'expérience, l'animal fournissait toujours un sérum *hémolytique* spécifique, c'est-à-dire un sérum qui n'agissait d'une façon toxique dissolvante que sur les globules rouges de l'espèce animale dont le sang avait servi à la vaccination.

Mais si on pouvait avoir un sérum qui tuait les hématies comme de vulgaires microbes, ne serait-il pas possible d'obtenir des sérums qui agiraient de la même façon sur d'autres cellules vivantes de l'organisme? C'est la question que se posa M. von Dungern, et les expériences qu'il fit lui montrèrent qu'on pouvait en effet obtenir un tel sérum.

Il prit la muqueuse de la trachée d'un bœuf, la râcla et prépara une émulsion contenant des cellules à cils vibratiles. Cette émulsion lui servit pour vacciner des cobayes par le procédé classique des injections intrapéritonéales ou sous-cutanées. Au bout de quelque temps ses cobayes fournissaient un sérum qui était manifestement toxique pour les cellules à cils vibratiles. Mises en présence de quelques gouttes de ce sérum, ces cellules s'accolaient les unes aux autres, se déformaient et les cils vibratiles perdaient leurs mouvements de va-et-vient qui les caractérisent. Elles étaient frappées à mort par ce sérum *cytotoxique*, tout comme les globules rouges quand ils sont attaqués par le sérum hémolytique de Bordet.

Ce fut ensuite le tour d'autres cellules, et c'est ainsi qu'en vaccinant les animaux avec des liquides contenant des cellules vivantes, MM. Metchnikoff, Moxter, Lindeman, Funck, Delezenne et bien d'autres ont préparé des sérums *leucotoxiques* qui détruisaient les leucocytes, des sérums *spermotoxiques* qui paralysaient et tuaient les spermatozoïdes. On fit encore mieux et, en abandonnant les vaccinations avec des cellules seules, on s'adressa aux organes entiers. En traitant les animaux par des injections d'émulsions de reins, de foie, on obtint de cette façon des sérums *néphorotoxiques*, des sérums *hépatotoxiques* qui avaient la propriété de provoquer, chez les animaux auxquels on les injectait, des lésions graves (nécrose) des cellules du rein ou du foie. M. Delezenne vaccine un canard avec de la substance cérébrale de chien, et le canard lui livre un sérum *névrotoxique* d'une puissance telle que quelques gouttes mises au contact du cerveau d'un chien suffisent pour tuer l'animal.

Tous ces sérums, comme nous l'avons déjà dit, au sujet du sérum hémolytique de Bordet, sont spécifiques et cela à double titre. Tout d'abord l'action toxique qu'ils exercent sur les divers éléments

cellulaires n'existe pas dans le sérum des animaux qui n'ont pas été vaccinés. En second lieu leur action cytotoxique ne s'exerce qu'envers les cellules de l'espèce animale dont les éléments ont servi à la vaccination. Le sérum névrotoxique de Delezenne qui, à la dose de quelques gouttes, tue le chien, n'exerce aucune action sur le lapin ou le cobaye, ou le pigeon. Un sérum néphrotoxique, qu'on a obtenu en traitant un cobaye par les injections d'émulsion de rein de lapin, ne s'attaque qu'à l'épithélium rénal du lapin et est incapable de provoquer des lésions rénales chez un autre animal. Sous ce rapport il existe donc une grande analogie entre les sérums cytotoxiques que nous venons d'étudier et les sérums thérapeutiques qu'on emploie aujourd'hui en médecine. Leur mode d'action est pourtant tout différent, car d'après M. Metchnikoff, les sérums cytotoxiques agiraient sur la cellule animale, par les deux ferments qu'ils renferment, la cytase et la philocytase, fabriqués par les phagocytes.

*
* *

Les faits que nous venons de signaler sont de date récente et restent encore confinés aux laboratoires. Néanmoins, dès à présent on prévoit qu'ils sont destinés à bouleverser le traitement d'un grand nombre de maladies et à ouvrir une voie nouvelle à la thérapeutique.

Ces sérums, comme nous venons de le voir, agissent sur les cellules à la façon des poisons spécifiques, et dès lors il devient possible de les utiliser pour avoir des contre-poisons également spécifiques. Un cheval auquel nous injectons tous les jours de la toxine diphtéritique, nous fournit au bout de quelque temps un sérum qui guérit la diphtérie. Il est donc possible qu'en se servant des sérums cytotoxiques on obtienne pour chacun d'eux des sérums anti-cytotoxiques correspondants. Prenons en exemple le sérum néphrotoxique qui a la propriété de provoquer chez les animaux des lésions graves des reins. Qui nous dit qu'en vaccinant des animaux avec ce sérum, on n'arrivera pas à leur faire fabriquer un sérum antitoxique qui aura la propriété de *guérir* les lésions rénales, la néphrite, de la même façon que le sérum de Roux guérit la diphtérie? Les faits signalés dernièrement par M. Metchnikoff, par MM. Ehrlich et Morgenroth montrent qu'on est déjà sur la voie des sérums *anti*-spermotoxique, *anti*-hémolytique. Si ces faits se confirment, ils nous conduiront forcément aux sérums anti-hépatotoxiques, anti-névrotoxiques, etc., c'est-à-dire aux sérums qui guériront les affections du foie, du cerveau, du système nerveux, etc., etc.

D'un autre côté il est encore possible qu'on arrive à utiliser directement les propriétés toxiques des sérums cytotoxiques. Voici le sérum de von Dungern qui a le pouvoir de tuer en les empoisonnant les cellules à cils vibratiles. Peut-il servir à quelque chose de plus pratique? Certainement oui, car il nous montre qu'en vaccinant un animal d'une certaine façon, on confère à son sérum la propriété de détruire certaines cellules épithéliales. Or, le cancer n'est autre chose

qu'une tumeur formée de cellules qui ont une tendance à envahir les tissus voisins, à les détruire en se substituant à leurs éléments propres. Mais ce que M. von Dungern a fait avec ses cobayes, nous arriverons peut-être un jour à le faire avec l'homme. M. von Dungern injecte à ses cobayes une émulsion de cellules à cils vibratiles et obtient un sérum qui détruit ces cellules. Que par des vaccinations semblables on provoque une modification analogue dans le sérum d'un cancéreux, et voilà notre malade débarrassé de son cancer qui fondra au contact du sérum qui le baigne. Admettons même que la cause première du cancer, microbe ou amibe, ne soit pas atteinte par nos vaccinations : notre cancéreux n'en guérira pas moins, comme le fait le diphtérique que nous traitons par le sérum de Roux, lequel sérum n'a aucune action sur le bacille même de la diphtérie.

Dans ses brillantes études sur la *Philosophie de la longévité*, M. Finot a déjà indiqué ce qu'on peut attendre du sérum leucotoxique de Metchnikoff.

Ce sérum, comme l'indique son nom, est toxique pour les leucocytes qu'il tue très rapidement. Or, il existe un grand nombre de maladies qui sont dues à ce fait qu'une certaine espèce de leucocytes, les macrophages, s'attaquent aux éléments nobles de nos tissus et organes, les détruisent et les remplacent par du tissu conjonctif. C'est ainsi que les choses se passent dans certaines cirrhoses du foie, dans certaines scléroses des reins, dans un grand nombre d'atrophies de divers organes. C'est ainsi encore que les choses se passent dans la vieillesse dont la marque caractéristique est l'atrophie sénile des organes.

M. Metchnikoff a donc eu l'idée de fabriquer, par le procédé des injections intrapéritonéales, un sérum toxique, mortel pour les macrophages qui dévorent nos tissus, créent les cirrhoses et les scléroses et jouent un rôle si important dans l'atrophie sénile de nos organes. Il esperait ainsi réduire à l'impuissance les agents de toutes ces détériorations organiques. Malheureusement, le sérum qu'il prépara tuait non seulement les macrophages voraces, mais encore les phagocytes qui sont notre sauvegarde. Pour le moment, les choses en sont là. Mais partie remise ne veut pas dire partie perdue. Espérons donc que le sérum contre la vieillesse ne se fera plus attendre longtemps.

II. — Les sérums troublants.

Ils sont nés d'hier, et d'emblée ils ont jeté un tel trouble dans l'esprit des savants qu'on a oublié de les baptiser et de leur donner un nom. Tous ils ont ceci de commun que dans certaines conditions ils troublent les liquides organiques auxquels on les ajoute, et ce simple fait, dont la découverte date de six semaines à peine, est devenu déjà le point de départ d'innombrables recherches. C'est aujourd'hui en médecine la question à l'ordre du jour.

Voici de quoi il s'agit :

Quand M. Bordet préparait son sérum hémolytique, il constata que ce sérum ajouté à du sérum de lapin provoque dans celui-ci un précipité très fin qui trouble complètement le liquide. Ce fait que M. Bordet signala dans son mémoire, sans y attacher une grande importance, frappa M. Uhlenhuth (de Greifswald) qui, pour l'élucider, fit les expériences suivantes.

Il prit un lapin et lui fit des injections intrapéritonéales de sang de bœuf. Puis le lapin étant suffisamment vacciné, il recueillit son sérum et en versa quelques gouttes dans une série de tubes contenant, chacun, un sérum très dilué d'un animal (cheval, bœuf, mouton, chien, chat, oie, canard, etc.). Il constata alors que seul le sérum de bœuf devenait trouble, tandis que les sérums de tous les autres animaux, qu'on avait aussi additionnés de sérum de lapin, restaient parfaitement limpides. Le sérum de lapin vacciné avec du sang de bœuf ne troublait donc que le sérum de bœuf et n'exerçait aucune action sur le sérum d'autres animaux. Le sérum troublant était ainsi un sérum spécifique. Et ce qui montrait bien ce caractère de spécificité, c'est que lorsque le lapin fut vacciné avec du sang d'homme, il livra un sérum qui troublait le sérum d'homme et laissait intact les autres sérums.

Dans ces vaccinations, M. Uhlenhuth se servait de sang en nature. Or, MM. Wassermann et Schutze ont constaté qu'on peut obtenir des sérums troublants spécifiques en vaccinant les animaux avec du sérum seul. Le sérum d'un lapin vacciné avec du sérum de cheval ne trouble que ce sérum-là et laisse limpides tous les autres sérums; si le lapin est vacciné avec du sérum humain, il provoque un précipité dans le sérum humain et ne trouble pas les autres sérums.

L'importance de ces faits en *médecine légale* est considérable, car les *sérums troublants spécifiques nous permettent maintenant de reconnaître avec la plus grande facilité et avec non moins d'exactitude l'origine du sang*. On sait qu'en médecine légale cette question de l'origine du sang se pose souvent quand, chez un inculpé d'assassinat, on trouve du linge taché de sang. Si dans la majorité des cas l'examen des taches permet de dire s'il s'agit de sang humain ou non, il est des cas où, avec nos procédés habituels d'investigation, il est impossible de se prononcer. Or, les sérums troublants sont des réactifs sûrs et d'une sensibilité extrême, comme on peut le juger par l'expérience suivante :

Avec vingt-quatre échantillons de sangs divers (homme, cheval, mouton, poule, anguille, oie, lapin, cobaye, etc.), MM. Wassermann et Schutze ont taché des linges et des couteaux qu'ils ont laissé traîner dans leur laboratoire et se couvrir de poussière pendant trois longs mois. Lorsque les taches furent presque complètement effacées, ils lavèrent chaque objet dans un peu d'eau salée, filtrèrent l'eau de lavage, et mirent chaque liquide dans un tube. Ayant disposé leurs vingt-quatre tubes, ils versèrent dans chacun quelques gouttes de sérum de lapin vacciné avec du sérum humain. Or, seul le liquide provenant du lavage de la tache de sang humain devint trouble par la

formation d'un précipité : le liquide de tous les autres tubes (où il y avait des traces de sang d'autres animaux) resta limpide. Il serait oiseux d'insister sur l'importance pratique de ces faits.

Mais voici un autre fait non moins intéressant que nous fit connaître M. Schütze :

Il prit plusieurs lapins et vaccina l'un avec du lait de femme, un autre avec du lait de vache, un troisième avec du lait de chèvre. En examinant ensuite le sérum de ces lapins, il constata que le sérum du lapin vacciné avec du lait de femme précipitait les substances albuminoïdes du lait de femme et n'exerçait pas la moindre action sur le lait de vache ou d'ânesse; de même, le sérum du lapin qui avait été vacciné avec du lait de vache n'agissait que sur ce lait; de même encore le sérum du lapin inoculé avec du lait de chèvre coagulait le lait de chèvre et laissait intacts les autres laits.

Ainsi donc, et contrairement à ce qu'on croyait jusqu'à présent, les substances albuminoïdes de divers laits ne sont pas les mêmes, n'ont pas la même composition moléculaire et diffèrent dans leurs propriétés biologiques. Chaque espèce animale possède donc un lait qui lui est propre, spécifique, si bien que malgré les artifices de préparation, malgré les coupages savants, il sera impossible de faire avec un lait de vache, un lait ayant les propriétés du lait de femme. On comprend maintenant pourquoi, un enfant nouveau-né nourri avec du lait de vache ou de chèvre se développe moins bien qu'un nourrisson nourri au sein. C'est un argument en faveur de l'allaitement maternel que, ne connaissait pas M. Brieux quand il a écrit ses *Remplaçantes*.

Il y a mieux encore. MM. Leclainche et Vallée ont eu l'idée d'injecter à des lapins de l'urine humaine contenant de l'albumine. Ils examinent le sérum de leurs animaux vaccinés de cette façon et trouvent qu'il possède la propriété de précipiter l'albumine des urines humaines. M. Mertens prépare à son tour le sérum de Leclainche et Vallée et constate que ce sérum possède encore la propriété de troubler le sérum humain et n'exerce pas la moindre influence sur le sérum d'autres animaux. Enfin, il y a une dizaine de jours, M. Zuelzer nous apprenait qu'on pouvait obtenir des sérums troublants spécifiques non seulement par des injections de sang, de sérum, de lait, d'urine albumineuse, mais encore en vaccinant les animaux avec des exsudats de la plèvre ou du péritoine. Et ces sérums sont toujours spécifiques en ce sens qu'ils n'agissent que sur l'espèce animale dont les liquides ont servi à la vaccination.

Tels sont les faits, et nous devons avouer humblement que jusqu'à présent on n'a pu leur trouver une explication valable tellement ils sont troublants. Nous savons seulement que dans certaines conditions, que nous avons indiquées, ils troublent les liquides organiques auxquels on les ajoute. On peut donc dire d'eux qu'ils sont troublants aussi bien au figuré qu'au propre.

Dr R. Romme.

PARIS, FABRIQUE CENTRALE DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES

J'aime la solitude, les promenades sans compagnon, surtout dans les bois. Ni la conversation ni la société ne sont pour moi d'impérieux besoins. Mon profond égoïsme est cause que je ne m'ennuie jamais seul avec moi-même. Si j'osais librement suivre mes préférences, je ne ferais partie d'aucun groupe, d'aucune famille sociale ou universitaire, d'aucune église, d'aucune franc-maçonnerie, d'aucune secte, d'aucune ligue, non pas même pour la défense des droits sacrés de l'homme et du citoyen, et je me confinerais, sans rien demander à personne, dans la retraite où ayant passé les plus heureux jours de mon enfance, mes rêves retournent volontiers, — au vieux château de ***, avec deux chiens courants, un fusil de chasse, cinq ou six mille volumes et toute la papeterie nécessaire pour me livrer à ces inutiles écritures qui sont ma douce folie. Mais je suis obligé de reconnaître que j'ai tort. C'est un péché, et c'est une sottise. Ne parlons que de la sottise.

Des artistes et des écrivains ont prétendu, il est vrai, se contenter en ne se plaisant qu'à eux-mêmes. Ces orgueilleux nous trompent ou se trompent. Je n'ai jamais admis qu'une analyse fidèle puisse découvrir au fond de leur cœur l'insouciance du jugement des hommes, et je ne me lasse pas, dans ces essais d'histoire et de morale, de leur crier cette vérité. Or, dans l'effort désespéré que nous sommes tous condamnés à faire pour soulever la montagne de l'indifférence publique, l'avertissement du *væ soli!* n'est pas une déclamation vaine, c'est la constatation d'une loi. Il faut fabriquer sa gloire laborieusement et artificiellement; si les origines en sont peut-être naturelles, si elle peut, à la rigueur, comme les bonnes âmes se le figurent, naître modestement dans l'ombre comme la violette, elle ne se développe, ne grandit et n'attire les yeux qu'à force de bras et de machines travaillant et suant au soleil.

Le premier souci de qui veut sortir de son néant doit donc être de chercher d'influents personnages qui, nous ayant acceptés eux-mêmes, s'emploient activement à nous faire accepter du monde. Et je vous jure bien que ce n'est pas une partie de plaisir, mais une rude et humiliante campagne, où l'on rougirait de soi si l'on n'avait pas la ressource du mépris universel, où il faut surtout de la santé, l'estomac plus solide encore que le cœur, des jarrets d'acier, l'échine souple et de bonnes jambes, même avec le secours d'un fiacre, pour grimper à tous les premiers étages de nos illustres connaissances, les académiciens et les dames, à tous les cinquièmes de nos amis et de nos ennemis, les vieux professeurs graves et les jeunes plumitifs babillards et frivoles de l'omnipotent journalisme.

Paris est l'unique centre où se fassent en France les réputations littéraires. Quand Victor Hugo appelle Paris la capitale du monde, peut-être est-ce l'emphase d'un chauvinisme puéril et superstitieux;

mais, à coup sûr, Paris reste vraiment la seule capitale littéraire de la France, et c'est une plaisante chose que l'inutilité de tous les efforts que l'on continue de faire, en province et à Paris même, pour lutter contre cette centralisation monstrueuse qui absorbe toutes les forces vives de la nation. La création des universités provinciales est la dernière en date de ces illusions persévérantes. On aura beau s'ingénier et s'évertuer, il n'y a pas un professeur de Lyon, de Bordeaux, de Marseille ou de Lille, pour lequel Paris ne demeure et ne doive demeurer toujours

Le but éblouissant des suprêmes efforts.

Ni dans les lettres, ni dans les sciences, ni dans les arts, on ne devient une célébrité française provinciale, et il est ridicule d'être membre d'une académie de province. Quand un poète né en France acquiert une grande célébrité qui n'est point parisienne d'abord, c'est qu'il n'a pas écrit en langue française, comme, par exemple, Mistral; s'il a écrit en français, alors c'est un Belge ou un Suisse; mais il n'y a plus de grand écrivain lyonnais ou bordelais. Il y en avait autrefois.

Au XVIe siècle, la ville de Lyon était un vrai centre littéraire. Montaigne est bien un Gascon. Il médite les *Essais* dans son château du Périgord, et pourtant lui aussi voyage, va fréquemment à Paris, et, quand il s'agit de lancer son livre, il sait parfaitement, le pèlerin, malgré tout ce qu'il a écrit avec très peu de bonne foi sur la vanité de la gloire, dans quel lieu unique se trouvent et se paient les trompettes de la renommée.

Au siècle de Louis XIV, l'attraction monarchique est trop puissante pour laisser subsister d'autres centres que Versailles et Paris, la cour et la ville. La province est déjà ridiculisée; Molière rapporte de ses voyages *les Précieuses*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, *Monsieur de Pourceaugnac*.

Au XVIIIe siècle, le prestige royal s'étant effacé, il est vrai qu' « il se créa des académies provinciales, des foyers littéraires, notamment à Bordeaux, à Dijon, à Nancy, à Trévoux et ailleurs. Montesquieu et Buffon séjournent dans leurs antiques manoirs; Rousseau cherche la solitude, et Voltaire passe la moitié de sa vie en province ou à l'étranger (1) ». Mais la Révolution, en détruisant les provinces, a fait, de l'ancienne capitale monarchique, la capitale de la démocratie. Comment ressusciter aujourd'hui ce qui était déjà mort quand 89 l'a tué ?

Même au XVIIIe siècle, où il semble qu'il y ait eu un regain de vie pour certains centres provinciaux, les réputations littéraires ne se fondaient pas ailleurs qu'à Paris. Ce sont alors les salons qui, dans la société française encore aristocratique, tirent de l'ombre un auteur et le baptisent grand écrivain; les journaux, habituellement rédigés par de petites gens qu'on méprisait, étaient fort loin d'avoir sur

(1) Gazier, *Petite histoire de la littérature française*.

l'opinion publique autant d'autorité que les salons. Montesquieu dut à Mme de Tencin le premier succès de *l'Esprit des Lois*, dont elle acheta un grand nombre d'exemplaires pour les distribuer dans sa « ménagerie », comme elle appelait les habitués de sa maison. « Voyons », disait Helvetius à ses amis, quand il eut publié son livre *De l'Esprit*, « voyons comment Mme Geoffrin me recevra; ce n'est qu'après avoir consulté ce thermomètre de l'opinion que je pourrai savoir au juste quel est le succès de mon ouvrage. »

Aujourd'hui, sur le succès proprement dit d'un ouvrage, j'entends sur sa vente et sur le nombre de ses lecteurs, je ne crois pas que les femmes du monde aient conservé une part appréciable de l'influence énorme qu'elles avaient autrefois. Leur action, qui reste très réelle dans de certaines limites, se borne à pouvoir faire obtenir un prix de l'Institut au candidat qu'elles protègent, et aussi, chose immense, à le faire entrer lui-même à l'Académie, parce qu'ici le suffrage est extrêmement restreint; mais elles ne peuvent ni lutter contre l'opinion publique manifestée dans les journaux ou inspirée par eux, ni apporter aux journaux, en étant avec l'opinion, un appui vraiment utile et de poids. Leur vaine opposition serait celle de l'enfant qui barre le flot de la marée; leur faveur légère s'ajoute comme une molle et simple caresse au vent soufflant d'ailleurs, qui seul enfle et pousse la voile.

L'ancienne conversation française, qui était un art et une puissance, est devenue caduque, en même temps que cette branche de la littérature, qu'on appelait « le genre épistolaire », par suite de l'importance incomparable que les journaux ont prise, et des mœurs nouvelles qui se sont introduites dans la société.

Excepté chez Mme Aubernon-Nerville (1), où l'effort pour rétablir les anciens usages a un peu trop le caractère d'un artifice et d'une imitation légèrement pédantesque, il n'y a plus nulle part de conversation générale. Chez tout le monde la préoccupation est visible d'éviter avec soin les questions trop intéressantes qui pourraient engager une discussion sérieusement animée. Cependant on cause beaucoup, et même à voix très haute; mais, comme personne ne parle pour l'assistance entière et que tous parlent à la fois, il en résulte un bruit perçant et confus qui casse la tête, n'offre aucun sens suivi à l'esprit distrait et fatigué, et qui eût bien étonné Rivarol ou Diderot.

Après dîner, les femmes, restées seules au salon, échangent de vagues propos sur les inconvénients de la pluie, du froid, des distances, de la boue, des voitures trop rares ou des tramways pleins à certaines heures. Les hommes les ont quittées, aussitôt bue la tasse de café qu'elles leur ont gracieusement offerte, et ils ne les rejoindront qu'au moment du thé, c'est-à-dire du départ, après avoir fumé deux ou trois cigares de suite, si le maître de la maison ne leur

(1) Décédée en 1899. Le dernier des grands salons parisiens n'est plus qu'un souvenir.

en donne pas d'assez gros pour exiger une bonne heure et demie de tirage ininterrompu. C'est pourtant au fumoir, entre hommes, que se disent les choses les plus savoureuses : à savoir, des contes gras, qui, selon l'excellente hygiène de Rabelais, dispersent les humeurs et favorisent la digestion, en secouant le diaphragme par les éclats et les spasmes du rire. D'autres causeurs, plus sérieux, font de la politique : entendez par là qu'ils répètent, comme des échos, les nouvelles et les commentaires de leur journal du jour.

Mais n'y a-t-il pas d'autres heures pour la conversation que ces dîners d'une si ahurissante confusion et ces soirées d'une organisation si bizarre ?

Si fait. Il y a les jours des dames, les visites de l'après-midi. Mais c'est là que règne l'art de parler sans rien dire ! Le bon ton veut qu'on y soit superficiel et absolument insignifiant. L'anglais Sterne, Duclos, Stendhal, Taine ont tous fait la même observation, chacun à son tour : ils ont noté qu'un visiteur qui se permettrait de raisonner, de penser, d'apporter ou quelque fantaisie ou quelque préoccupation étrangère au répertoire des lieux communs, commettrait une espèce d'inconvenance et donnerait à croire qu'il ne sait pas vivre; ils ont écrit que, dans la bonne société française, il faut faire comme tout le monde, parler comme tout le monde, être comme tout le monde, et qu'on est « un original », autrement dit, un excentrique, un braque, dès qu'on se distingue, par le moindre trait d'indépendance, de l'universelle banalité. Cette convention singulière n'exerce-t-elle pas toujours le même empire sur tous ceux que la force de leur génie, de leur caractère ou de leur humeur n'autorise pas à être de ces « originaux » dont le monde s'étonne et s'égaie? La seule nuance nouvelle me semble être que l'obligation d'être nul, en devenant consciente d'elle-même, a pris quelque chose de plus contraint et de plus triste, et que le bavardage des diseurs de riens brode désormais ses phrases vides sur un fond de morne silence gardé par les esprits délicats ou graves que ce vain bruit ennuie.

Pouvoir parler à tout propos, sans rien dire, est d'ailleurs un talent ou un don très précieux que doivent admirer avec envie les natures infertiles qui en sont dépourvues, et il faut savourer l'exquise sagesse de ce conseil de Montesquieu : « Ne vous avisez pas d'aller dire des choses, si vous êtes assez heureux pour savoir dire des riens. » Réfléchissez-y une seconde : que voulez-vous qu'on dise, sinon des lieux communs, à des gens qu'on connaît à peine ?

Voilà la société parisienne ; et voilà *l'élite*, qu'un provincial doit venir rechercher, fréquenter, du fond de sa retraite, s'il veut que le monde fasse quelque attention à sa personne et à ses œuvres.

Faut-il voir dans cette sélection d'hommes quelconques rassemblés sur un point géographique une de ces minorités auxquelles appartient exclusivement le monopole de toutes les initiatives, et dont Renan disait avec un aristocratique dédain pour la multitude : « La force de traction de l'humanité a résidé jusqu'ici dans la mino-

rité? » Oui, si l'on considère sa faiblesse numérique, relativement au reste de la population; non, si l'on considère son esprit. Car l'essence des minorités est d'être actives, et la nullité intellectuelle de ce petit nombre l'assimile au lourd bétail humain que les majorités sont par nature.

L'exacte vérité est que Paris est la *tête*, non l'*âme* du public, cet animal. Il le dirige, en ce sens que tous les mouvements qu'il fait sont suivis par la province; mais ce serait lui faire beaucoup trop d'honneur que de lui en attribuer l'initiative, comme à une volonté pensante. L'absence, chez cette minorité, cette élite parisienne, d'une *personnalité qui résiste*, ne permet pas de voir en elle autre chose qu'une foule. Elle a des conducteurs, qu'elle n'aperçoit pas, parce que sa vanité les lui cache, et parce que, étant devenue démocratique, elle s'imagine qu'elle est sa propre maîtresse.

Nulle part l'esprit moutonnier d'imitation ne domine, au contraire, plus souverainement que dans un troupeau où toutes les bêtes sont reines et croient gouverner. L'unanimité, comme M. Tarde en a fait la remarque, s'y manifeste aisément et dans maintes circonstances; mais il ne faut pas voir dans ce phénomène le triomphe d'une idée ralliant tous les esprits par le pouvoir de la vérité; c'est le simple entraînement d'une file de créatures humaines analogue à celui qui précipite les uns sur les autres les capucins qu'on fait avec des cartes.

Les voix que vingt échos répètent, puis cent, puis mille, puis des millions, et tout Paris et la France entière, sont donc uniquement celles des cinq ou six personnes influentes qui tiennent l'oreille du public parisien, et comme le corps marche par l'ordre de la tête, l'oreille de tout le public français. Mais il n'est point nécessaire qu'elles parlent d'abord dans les salons; si elles y prononcent leurs oracles, le chemin de la conversation, qui était au siècle de Voltaire et de Rousseau la grande voie directe, est devenu un détour sans utilité; elles s'adressent d'emblée, par la presse, à l'immense multitude.

Tout au plus pourrait-on dire que les autorités de la critique littéraire ont encore quelque vague besoin de l'intermédiaire de l'élite pour certaines opérations très délicates: par exemple, faire accepter à tous l'idée neuve et la beauté propre de la poésie décadente, ou bien la réputation d'un grand écrivain étranger de langue française, Amiel, Maeterlinck ou Vinet.

J'ai lu des articles intelligibles, avec citations inintelligibles à l'appui, sur le mérite des œuvres de la littérature symbolique : ils ne m'ont point convaincu; j'ai pu supposer que la camaraderie, la complaisance ou même une certaine ironie, ô Anatole France! étaient l'âme des éloges; mais quand je vois des personnes raisonnables et sans malice comme sans intérêt, quand je vois surtout des jeunes gens admirer ces obscures merveilles, c'est alors que je commence à me sentir un peu ébranlé dans la conviction où j'étais qu'un si pénible effort n'est que la farce de quelques Lemice-Terrieux qui s'amusent, imitée, prise au sérieux et gobée par toute une naïve

légion de cervelles détraquées et vides. La parole vivante, même faible, peut avoir beaucoup plus d'efficacité que l'écriture : que ne devient-elle pas capable d'accomplir avec l'accent d'une foi sincère ?

Le fameux article de Scherer, publié dans un grand journal de Paris, qui a fondé le culte d'Amiel, aurait pu, à lui tout seul, demeurer sans effet; mais, à la voix du critique, une petite église s'est d'abord formée, et la religion nouvelle s'est vue solidement établie, du jour où l'on a donné le nom du dieu à des villas de la campagne suburbaine. Maeterlinck, porté aux nues par Mirbeau, a eu tout de suite la même chance heureuse. Quel que soit le génie de ces deux hommes, il n'est point sûr que le subjectivisme un peu maladif du moraliste de Genève et les premières langueurs mièvres du poète que l'auteur de *Dégénerescence* avait très durement et très injustement appelé « l'idiot belge », n'aient pas été utiles à leur popularité; mais il est bien sûr que, sans le tapage de la presse, sans les articles du *Temps* et du *Figaro*, les parfums les plus faisandés de leurs écrits n'eussent jamais touché l'odorat du public indifférent. Vinet, plus grand que l'un et que l'autre et sain comme un classique, n'a pas eu l'heur de plaire aussi vite et aussi complètement que ces deux représentants exotiques et sympathiques de notre décadence.

Oh ! quelle peine a l'éminent penseur de Lausanne pour prendre enfin dans la littérature française la place qui lui est due, et cela, beaucoup moins par la résistance d'un public naturellement stupide et inerte, dont on finira toujours par faire tout ce qu'on voudra, que par le manque de foi, la tiédeur, les réticences perfides et la trahison des critiques qui poussent avec mollesse le siège de l'opinion !

Paris reste donc bien la grande fabrique centrale des réputations littéraires, et c'est à Paris que doit se rendre tout écrivain français qui veut parvenir. Qu'il fasse sa cour aux dames, comme autrefois; aux puissances et aux hommes en place, comme de tout temps; mais surtout à Sa Majesté la presse, reine des reines, impératrice du monde ! C'est elle qui désormais est le seul grand organe des autorités qui mènent le public, moins encore les revues mensuelles ou hebdomadaires que la presse quotidienne et à un sou. Que peuvent les salons, les ministères, les palais, en face de l'usine à vapeur imprimant et vomissant par jour six cent mille feuilles ?

Aucune emphatique hyperbole ne peut exagérer l'actuel pouvoir des journaux, d'abord parce que, aussi effrontés que lâches pour la plupart, ils forment en réalité l'opinion publique, qu'ils font semblant de suivre; ensuite parce qu'ils deviennent chaque jour davantage, avec le roman nouveau qu'ils découpent par petites tranches la seule nourriture intellectuelle de la foule, et souvent de l'élite.

PAUL STAPFER.

Type de forêts de Baobabs. (Madagascar, côté Ouest.)

Le Domaine forestier colonial de la France

SA DÉCADENCE (1)

I. — Etat de la question.

Dans une remarquable étude qu'il a présentée au Congrès de Sylviculture qui a réuni à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle, les plus éminents forestiers de toutes les nations civilisées, M. Mélard, inspecteur des Eaux et Forêts, a fait ressortir non seulement l'insuffisance de la production forestière de la France continentale, mais encore celle de la plupart des pays d'Europe.

Il a mis en relief les dangers évidents d'une semblable situation et ses doléances ont amené les représentants des puissances à émettre le vœu suivant, dont on demande la réalisation prompte: « *Entente internationale pour protéger les forêts contre la destruction et assurer ainsi l'approvisionnement de l'industrie en bois d'œuvre.* »

(1) *Dans tous les pays du vieux monde, la question forestière s'impose comme un problème aussi grave que complexe. La France se trouve même sous ce rapport dans des conditions tout à fait exceptionnelles. Notre domaine forestier, si important pour l'économie nationale, est peu connu en ce qui concerne la France proprement dite et presque tout à fait ignoré et délaissé au caprice des fonctionnaires exotiques dans les colonies. Or, sous le voile du mystère qui entoure le régime forestier de nos possessions lointaines, se cachent de nombreux dangers menaçant de plus en plus sa sécurité et compromettant gravement son avenir.*

Nous ne saurions donc assez remercier M. L. Girod-Genet, le savant

Les réflexions de M. Mélard sont des plus pessimistes. Il faut malheureusement s'incliner devant elles et nous avons tant déboisé, dans notre beau pays de France qu'aujourd'hui, nous sommes contraints d'inscrire chaque année à notre budget, des sommes se chiffrant par plusieurs millions, pour *reboiser* des terres, surtout montagneuses, d'où la main cupide ou imprévoyante de nos devanciers avait banni les forêts.

Nous avons reçu de ce côté, de pénibles leçons. Nous semblons en avoir profité et le domaine forestier continental paraît être à l'abri des aventures auxquelles il était exposé, il n'y a pas très longtemps encore; mais qu'avons-nous fait pour notre domaine colonial?

Là, se dresse un énorme point d'interrogation.

Quelques agents forestiers, envoyés jadis dans nos possessions lointaines, y ont répondu. Tous ont jeté un cri d'alarme. Tous ont prédit une ruine irrémédiable de presque toutes nos forêts exotiques; tous ont conclu à un prompt remède qui ne vient pas.

Les longues années que j'ai passées dans nos possessions d'outre-mer m'ont confirmé dans cette opinion. Le mal qu'on a signalé au Congrès, s'il est évident pour certaines régions de notre vieille Europe, crève les yeux lorsqu'il s'agit de la plupart de nos possessions lointaines. Là, d'immenses territoires ont été ruinés par les populations inconscientes ou par des pratiques déplorables préconisées, souvent, par ceux-là mêmes qui auraient eu le devoir de prescrire le contraire. Il est constant, en effet, que dans la plupart de nos colonies, où des boisements importants existent encore, on prétend que pour les mettre en valeur, *il faut détruire les forêts*. Cela se voit partout. J'ai été témoin de semblables théories, vite passées dans l'application.

C'est une erreur des plus grossières.

L'état actuel de la question forestière coloniale est plein de périls. Au cours de la mission que j'ai accomplie j'ai eu, cent fois, à le signaler.

J'ignore si j'ai été entendu. Dans tous les cas, cette question mérite de retenir l'attention de tous ceux qui songent à l'avenir. C'est pourquoi je me propose de la traiter dans les lignes qui vont suivre, trop heureux, si cette modeste étude peut contribuer à mettre nos forêts insulaires à l'abri des dangers multiples auxquelles elles sont vouées.

*
* *

Au cours des années qui ont clos le siècle qui vient de disparaître,

inspecteur des Eaux et Forêts, d'avoir bien voulu étudier dans la Revue *cette question avec sa compétence si hautement appréciée. Rappelons à cette occasion que notre distingué collaborateur, parti, en* 1896, *comme membre de la mission chargée d'organiser le service des Forêts à Madagascar, fut nommé, en* 1897, *chef de la même mission et qu'en cette qualité il visita et étudia les Iles de la Réunion, de Nossi-Bé, etc. Les efforts tentés dans cette direction par M. Girod-Genet furent du reste consacrés par le Jury de l'Exposition de* 1900. *Une médaille d'or fut attribuée personnellement à M. Girod-Genet, de meme qu'un grand prix à l'Exposition forestiére de Madagascar organisée sous ses auspices* (Note de la Rédaction).

un important mouvement s'est manifesté en Europe, en faveur des possessions coloniales.

Chaque nation du vieux continent a compris que, si elle ne marchait pas résolument à la conquête des immenses étendues sur lesquelles ne flottaient que des pavillons inconnus, elle trouverait la place occupée par ses voisines le jour où, mieux avisée, elle comprendrait enfin, que les limites de son territoire métropolitain sont devenues trop étroites pour contenir l'activité débordante de sa puissance économique.

La construction des maisons en bois à la lisière des forêts. (Madagascar.)

La France, qui posséda jadis un empire colonial capable d'inspirer toutes les convoitises, qui le perdit d'ailleurs, lambeau par lambeau, sortit elle-même de son insouciance et fit prévaloir les droits légitimes qu'elle possédait sur des territoires que nos armes, dans certains cas, ont définitivement acquis à notre action souveraine.

Tel qu'il est établi aujourd'hui, notre domaine colonial répond ammplement à nos besoins, comme étendue du moins, car, si je ne m'abuse, nous possédons à cette heure, sans tenir compte des territoires algériens et tunisiens, plus de 7.261.670 kilomètres carrés de terres exotiques, soit 726.167.000 hectares, c'est-à-dire près de 14 fois l'étendue de la France continentale.

Or, si nous ne savons rien de bien précis sur la plupart de ces possessions, si, du moins, il n'y a que de rares connaissances vulgarisées, il faut avouer que notre ignorance est surtout flagrante en ce qui concerne les ressources forestières de ces immenses étendues.

Que savons-nous en effet sur ce point, si important cependant ?

Rien, ou à peu près rien !

Cela tient à diverses causes.

D'une part, il apparaît comme chose certaine, pour qui a un peu pénétré le monde colonial, que l'on tient pour quantité négligeable, tout au moins très secondaire, tout ce qui touche au domaine forestier. Pour un peu, dans nos colonies, les forêts seraient déclarées, *res nullius*.

On puise en leur sein tous les éléments nécessaires à la vie extérieure; on trafique des différents produits qu'elles recèlent; on abat, sans souci du lendemain, tout cela au vu et au su de ceux qui devraient avoir mission de sauvegarder un capital qui s'amoindrit chaque jour et dont les générations présentes ne doivent avoir que l'usufruit.

D'autre part, — sauf peut-être pour quelques colonies — aucun commerce régulier ne fonctionne ayant en vue l'exploitation exclusive des produits de la forêt. Chacun s'approvisionne au gré des circonstances.

Enfin, aucun service spécial n'étant solidement installé, dans nos possessions d'outre-mer, aucun inventaire de nos richesses forestières n'a été dressé ; aucune réserve pour l'avenir n'a été constituée et l'inconnu plane sur nos productions forestières coloniales qui, cependant, si on voulait y regarder d'un peu près, méritent à tous égards de retenir l'attention des pouvoirs publics aussi bien que celle des spéculateurs.

Est-il logique que la mère-patrie se désintéresse plus longtemps de ce qui se passe dans les colonies en matière forestière?

Est-il sage que le domaine forestier de nos possessions lointaines soit livré au caprice des administrateurs locaux qui n'ont nullement été préparés pour la gestion d'une propriété qui, par sa nature, ses exigences, échappe généralement à l'investigation de ceux qui ne font pas métier de sylviculteur?

Est-il admissible que nous allions chercher en Suède, en Norwège, en Autriche, en Amérique ou ailleurs, les bois que notre industrie réclame sous des formes diverses, pour parer à l'insuffisance de notre production nationale, alors que nous avons dans nos possessions coloniales des bois qui pourrissent sur pied ou qui sont sottement détruits par des mains imprévoyantes ?

N'est-il pas enfin inquiétant pour qui songe à l'avenir, pour qui connaît les conséquences désastreuses des déboisements; pour qui pense au lendemain inéluctable, à l'irréparable peut-être, de voir avec quelle effrayante rapidité des étendues immenses de forêts sont détruites par l'emploi simultané de la hache et du feu?

Là c'est un colon nouvellement installé qui détruit la forêt voisine pour planter du café, du cacao, de la vanille, alors que, à côté, il pourrait utiliser, dans le même but, des étendues immenses, déboisées de la veille.

Ici, une société détruit tout sur son passage pour rechercher des minerais ou autres productions; plus loin, ce sont les indigènes qui coupent tout ce qui leur convient, soit pour construire leurs *cases*, soit pour clore leurs plantations, soit pour confectionner leurs embarcations et les mille objets primitifs nécessaires à la vie que, tous, sans exception, ils tirent des forêts voisines.

Puis viennent les défrichements par le feu, soit pour les cultures indigènes, comme le riz de montagne, par exemple, soit pour créer

des pâturages. Cette seule coutume que, au prix de n'importe quel sacrifice on devrait condamner sans pitié, dans toutes nos colonies, enlève chaque année, dans certaines régions, des milliers d'hectares au domaine forestier.

Il n'est pas jusqu'à la création des villages qui devrait être étroitement surveillée. Presque toujours, en effet, c'est à la lisière des bois, et quelquefois en pleine forêt, que se créent de nouveaux villages. Or, chaque fois qu'une création de ce genre se produit, on peut, sans être grand clerc, prédire la *ruine absolue* de la forêt la plus proche, car elle seule recèle en son sein tous les éléments nécessaires non seulement à la création du village, mais encore à la vie de ses habitants qui, aussitôt installés, trafiquent de tous les produits qu'ils ont à leur portée, qu'il leur suffit de récolter, souvent par des procédés barbares — et tout cela jusqu'à épuisement complet de la forêt envisagée. — Le mal accompli, le village se déplace et ainsi va, sans arrêt, de génération en génération, le déboisement de toutes nos colonies.

Montagnes et plaines déboisées des environs de Diego-Suarez. (Madagascar.)

Et, pour établir semblable conclusion, je ne saurais laisser croire qu'il s'agit là, simplement, de mes opinions ou de mes constatations personnelles, mais bien de celles émises par tous ceux qui, comme moi, se sont émus de la situation de nos forêts coloniales.

*
* *

Certaines colonies se sont préoccupées de l'état de choses que je signale. Beaucoup même, en ces derniers temps, ont proposé des me-

sures qui, malheureusement, émanent d'un même cliché et sont destinées, faute de moyens d'application, à demeurer lettre morte.

Parmi les colonies qui, le plus atteintes d'ailleurs, et qui sont franchement entrées dans la voie de la méthode et de l'ordre, on peut citer celle de la Réunion. Cette île est aujourd'hui dotée, non seulement d'une réglementation forestière mais, ce qui vaut mieux, d'un personnel chargé d'appliquer la loi.

Ecoutons les intéressés eux-mêmes et nous serons édifiés sur ce qui s'est passé, en matière forestière, dans cette jolie possession de l'océan Indien.

Le rapporteur de la loi actuelle disait, en 1873 :

« Il n'est personne qui veuille contester que l'état de choses actuel « ne soit extrêmement fâcheux : les bois du domaine et ceux des parti- « culiers ont presque disparu dans des exploitations franduleuses ou « irréfléchies ; comme conséquence, de longues sécheresses ont com- « promis notre production et même altéré, dit-on, la santé publique. « C'est là, du moins l'opinion d'hommes compétents et cette opinion « fût-elle au surplus trop absolue ou même conjecturale, il n'en res- « terait pas moins vrai que des mesures capables de protéger contre « les déboisements nos sources et nos cours d'eau sur le point de « tarir, seraient déjà un bienfait très appréciable. Il importe donc « d'arrêter le mal dans les causes qui l'ont produit, et le remède, « d'après le sentiment général, ne se peut trouver que dans une « règlementation qui fait aujourd'hui défaut.

Au cours de la discussion qui eut lieu au Conseil général de la Réunion, M. Herland, un des membres de cette assemblée, fit la judicieuse remarque suivante :

« Le mal, dit-il, en parlant de l'état de déboisement des forêts de la Réunion, ne vient pas de ce qu'on cultive trop de terre, mais bien de ce que l'on dénude le sol sans la culture. L'élément africain représenté par les noirs créoles a conservé ici les habitudes agricoles de son pays d'origine. *Il défriche en envahissant les forêts. Il se déplace incessamment sans jamais se fixer ni améliorer les terres défrichées.* Voilà le mal ; voilà ce qu'il faudrait arrêter en essayant de fixer les travailleurs créoles sur les terres cultivées par le droit de propriété. »

Et c'est ainsi que, il y a une trentaine d'années, M. Herland a parfaitement défini la véritable cause principale du désordre qui règne dans presque toutes nos colonies, en matière forestière, et qui tient à la *mobilité des populations.*

Si nous quittons la Réunion pour Madagascar, par exemple, nous sommes obligés de faire les mêmes constatations. Le déboisement marche avec une rapidité effrayante et ce, malgré l'apparence d'organisation forestière qui existe et qu'a réglé le décret du 10 février 1900, qui doit, malheureusement, rester sans application par suite de l'insuffisance notoire du personnel technique celui-ci, seul, pouvant porter utilement le fer rouge sur les nombreuses plaies qui entament de tous côtés le domaine forestier.

De nombreux explorateurs, en courant, ont constaté cet état de décadence du domaine forestier malgache. L'opinion de l'un d'eux, bien connu dans le monde savant, le Révérend Père Baron, de la mission anglicane, s'exprimait ainsi, en parlant des forêts de l'île,

dans une des nombreuses relations qu'il a publiées sur ce sujet (1) :

Des renseignements que j'ai recueillis soit directement, soit par l'intermédiaire de mes collaborateurs, ou des divers chefs de provinces. j'ai pu établir que le domaine forestier malgache, très inégalement réparti d'ailleurs à la surface de l'île (2) couvrait encore actuellement de 10 à 12 millions d'hectares. J'avais pu, en groupant ces renseignements, créer, en vue de l'Exposition universelle, la carte forestière de l'île. Ce document (qui n'a jamais été exposé, grâce à des manœuvres innommables de la part du Comité de l'Exposition malgache), bien que comportant, fatalement, de nombreuses inexactitudes, était un grand pas de fait vers la vérité et marquait une étape. Il a plu à certains que ce travail, résultat du labeur de plusieurs années, ne voie pas le jour ! Ainsi vont les choses coloniales.

Quoi qu'il en soit, sur les 12 millions d'hectares de forêts qui constituent le domaine forestier malgache un tiers de l'étendue environ comporte des produits susceptibles d'exploitation immédiate ; les deux autres tiers sont en voie de ruine ou totalement ruinés. Si donc, au point de vue purement forestier, le coefficient de boisement de l'île est d'environ 20 0/0, en réalité, il ne représente, au point de vue économique, que 7 à 8 0/0, ce qui est tout à fait insuffisant.

A Madagascar, le régime des eaux, déjà profondément perturbé en certaines régions, est étroitement lié à la question forestière et là, on peut nettement prédire que lorsqu'il n'y aura plus de forêts, il n'y aura plus d'eau. On en a un exemple frappant en Imerina. Pendant 6 ou 7 mois, chaque année, il ne tombe plus une goutte d'eau aux environs de Tananarive ; à 40 kilomètres de là, *dans le voisinage des forêts de l'Est*. il pleut à peu près tous les jours, ou du moins assez souvent pour qu'on puisse tenter certaines cultures ou l'amélioration des pâturages.

Malgré mes observations réitérées on n'a rien fait encore pour

(1) En conclusion, permettez-moi d'exprimer l'espoir que la destruction actuelle de la forêt par les indigènes sera bientôt efficacement arrêtée par le Gouvernement et que ses ressources précieuses seront vraiment utilisées. Si cela ne se fait pas, dans quelques générations il ne restera plus de forêts et comme le plus grand nombre de leurs arbres ne se trouvent nulle part ailleurs dans le monde, ces espèces végétales seront complètement éteintes.

(2) Plusieurs explorateurs de la Grande Ile ont écrit, sans rien prouver d'ailleurs, que certaines parties de cette immense contrée n'avaient jamais été boisées. Ils citaient, pour appuyer leur dire, la relation de certain explorateur qui, il y a 180 ans je crois, aurait trouvé l'Imerina déboisé.

Il se peut que cette région, aujourd'hui dépourvue de végétation forestière comme certaines parties du Boeni, du Betsiléo, aient *déja* été déboisées il y a plus de deux siècles. Cela ne prouve nullement que, un siècle avant, le pays n'ait pas été couvert de forêts.

J'estime, au contraire, que, à l'origine, le pays malgache a été complètement boisé. Peu à peu, devant le développement des peuplades, les forêts ont reculé leurs limites et le pays a pris cet aspect aride et sévère que, de nos jours, nous lui connaissons. La preuve de l'ancien état boisé du pays réside dans ce fait que, de ci de là, on rencontre encore sur les hauts plateaux, de nombreux bouquets de bois contenant presque tous les arbres de la grande forêt. Enfin, dans les périmètres de reboisement que j'ai fait constituer aux environs de la capitale, la végétation forestière, après trois années de mise en défense, réapparaissait, preuve indéniable que des racines, témoins d'un ancien état de choses, malgré les assauts du feu, avaient conservé une vitalité suffisante pour permettre à la nature de réprendre ses droits.

améliorer le sort des forêts et peut-être, par des circulaires imprudentes a-t-on, au contraire, aggravé le mal dont elles souffraient. Sous prétexte, en effet, de relever le trafic insulaire, de pousser à l'exportation, les indigènes ont été adjurés de poursuivre leurs anciennes exploitations individuelles. De là une recrudescence dans les abus et une marche plus rapide vers la catastrophe finale.

Il est, j'en conviens, plus facile de gouverner en laissant faire, que de réprimer les abus, graduellement, et d'amener, par de sages mesures, appliquées sans faiblesse, les indigènes au respect du bien d'autrui ; mais je pense, avec les personnes qui sont aussi soucieuses du lendemain que du présent, que c'est au début même de l'occupation française que l'on devait, à Madagascar, rompre avec les errements du passé et entrer franchement dans la voie des améliorations de longue haleine. En laissant se perpétuer les abus on crée, pour l'avenir, une situation lamentable. C'est ce qui s'appelle faire feu de tout bois.

Type de forêts de Raphias. (Madagascar.)

En matière forestière, on conviendra que c'est au moins abusif !

Je ne m'attarderai pas à promener le lecteur dans nos anciennes possessions de Diégo-Suarez, de Nossi-Bé, aujourd'hui rattachées au gouvernement général de Madagascar et régies par les réglements applicables à cette île.

A Diégo-Suarez, il ne reste plus de véritable forêt que dans le Sud de la province, dans la zone montagneuse. Je me suis attaché à démontrer que l'anéantissement de cette masse forestière qui peut encore avoir 20 ou 25.000 hectares serait le point de départ de la

ruine absolue de toute la région, car il ne pleut plus en temps normal que sur ces hauteurs boisées, qui donnent naissance à tous les ruisseaux de la région. Partout ailleurs, le pays a un aspect désolé, brûlé et les maigres pâturages qui existaient sont maintenant ruinés. Toutes les convoitises sont tournées vers ce qui reste de forêts ! Comme tant d'autres, en présence de l'insouciance, de la faiblesse ou de l'incompétence des administrateurs locaux, elles iront sans aucun doute à la ruine, sous forme de concessions.

A Nossi-Bé, dont l'étendue est d'environ 30.000 hectares, il ne reste plus qu'un bouquet de bois d'environ 1.000 hectares !

Si nous allions au Sénégal, au Soudan, au Dahomey, dans toutes nos possessions africaines, nous serions obligés de faire les mêmes constatations.

M. Famechon, dans une notice qu'il a publiée sur la Guinée, nous dit ceci :

« Le territoire de la Guinée est peuplé d'une variété considérable d'animaux, mais par suite du *déboisement* qui a détruit les repaires des animaux sauvages, le gibier devient rare.

Plus loin, il ajoute :

« Le pays a été autrefois couvert d'épaisses forêts que les indigènes ont peu à peu détruites..... »

*
* *

Si nous passons de nos possessions africaines à celles de l'Asie, nous avons sous les yeux un tableau analogue et ici, c'est à des agents forestiers de carrière que j'emprunterai un avis sur ce qui nous occupe. Leurs doléances, à la suite des missions dont ils ont été chargés, ont d'ailleurs été reproduites par la *Revue des Eaux et Forêts*, ce qui leur donne au caractère quasi officiel.

En Indo-Chine, par exemple, le mal dont souffre le domaine boisé a d'abord été signalé par M. Bert, alors inspecteur des Forêts. Dès 1884, il concluait à l'organisation solide d'un service technique des forêts. Ce n'est que douze ou quinze ans plus tard qu'on se décida à charger un agent forestier de rechercher ce qu'il y avait à faire.

A peine installé, M. Boude écrivait (1) : « Toutes les berges des rivières sont déboisées et il est à craindre que la Rivière de Saïgon, elle-même, soit tellement envasée que les navires d'un gros tonnage ne puissent arriver qu'avec peine à Saïgon.....

Parlant de l'arrêté local qui avait été pris en 1875 par le gouverneur de la colonie, M. Boude fait remarquer « qu'un des avantages de cet arrêté a été d'assurer la garantie de la perception des droits sur les bois abattus. Cet avantage, dit-il, est énorme au point de vue fiscal, mais la *question forestière a été laissée de côté.* »

« Actuellement, continue M. Boude, le porteur de permis ou, pour être plus exact, le bûcheron, va couper en forêt, où il lui plaît, un certain nombre d'arbres. Il abat, sans s'occuper de ce qu'il détruit par la chute de l'arbre ; puis il choisit les meilleurs sujets parmi ceux qu'il a abattus, les enlève et laisse tout le reste en forêt. »

« La réglementation du mode d'abatage et de vidange (2) devrait

(1) *Revue des Eaux et Forêts* n° 21 du 1er novembre 1899.

(2) En langage forestier on désigne par le mot « vidange » l'enlèvement et la sortie des bois abattus dans une portion de forêt.

depuis longtemps exister ; c'est une question des plus importantes, de laquelle dépend l'avenir des forêts de la colonie. Leur ruine est certaine si on n'assujettit pas la coupe des bois à certaines règles.

. . . . . .

« Une autre cause de la ruine des forêts se trouve dans la culture par le Ray (défrichement par le feu).

Après M. Boude, un autre agent forestier, envoyé ces temps derniers en Annam et au Tonkin, a posé, en termes précis, la question qui nous occupe. Les principales observations de M. l'Inspecteur adjoint Ducamp sont résumées dans les lignes suivantes que je ne puis m'empêcher de citer (1).

La fabrication du fer à la lisière des forêts. (Madagascar.)

« Ayant avant tout le grand désir de voir la France ne pas rester en arrière des autres pays en ce qui concerne la question forestière coloniale qui sera un jour bien plus importante que celle de la métropole, je dirai que s'il est temps encore de sauver l'état boisé partout où il existe encore et, par suite, d'enrayer tous les maux auxquels le déboisement des terres impropres à la culture peut donner lieu, il reste urgent d'agir sans délai aucun, en Indo-Chine, en décrétant l'application d'un régime forestier rationnel. »

. . . . . .

« A l'heure où tous les peuples civilisés se préoccupent à juste titre de l'état de boisement des terres incultes et des montagnes, nous basant sur l'intérêt général, nous croyons qu'il reste inutile et superflu d'énumérer les raisons d'ordre supérieur et aussi d'ordre

(1) *Revue des Eaux et Forêts* du 15 mars 1900.

économique qui militent en faveur d'une organisation immédiate du domaine forestier. Mais nous insistons sur ce point qu'il importe peu à l'heure actuelle de réglementer et de légiférer sur des données encore mal synthétisées; il est urgent, au contraire, de confier avant tout, l'étude des questions nombreuses et importantes qui se posent, à un Corps d'agents forestiers jeunes et actifs, ayant reçu l'enseignement spécial et qui, emprunté à l'administration métropolitaine des Eaux et Forêts, peut seul mener à bien une pareille entreprise. »

. . . . . .

Je me borne aux constations qui précèdent. Elles ont mis le lecteur au courant de la question forestière coloniale et d'ores et déjà, semble-t-il, on aperçoit clairement que cette question mérite, à quelque point de vue qu'on se place, d'être étudiée et résolue à brève échéance.

Bien que le cadre de ce travail ne se prête pas à de longs développements, il me paraît utile d'examiner les richesses forestières de nos principales colonies. Un coup d'œil d'ensemble sur ce qui a été exposé dans les diverses sections coloniales de l'Exposition universelle me permettra d'ailleurs de résumer brièvement cette partie de l'étude.

II. — *Aperçu sur les productions forestières coloniales*

L'Exposition universelle devait fournir à nos colonies une occasion unique de présenter au public, qui se donnait rendez-vous pour l'année 1900, les productions multiples de leur sol.

Quelques-unes l'ont compris. En cela elles ont profité des leçons des expositions précédentes et, pour certaines d'entre elles, un progrès sensible a marqué l'exposition de l'année dernière. Mais, le plus grand nombre n'a à peu près rien fait pour mettre en évidence les produits que leurs forêts recèlent, de sorte qu'il est bien difficile de se faire une opinion directe de la valeur de ces produits.

Parmi les colonies qui ont exposé les collections de bois et de produits dérivés les plus importantes (excepté l'Algérie et la Tunisie), il faut citer la Cochinchine, Madagascar, la Guyane, la Guadeloupe, la Martinique, la Nouvelle-Calédonie, la Réunion. Les deux premières ont obtenu les plus hautes récompenses de l'Exposition, soit des grands prix et des médailles d'or. On notera, en passant, que ces deux colonies avaient à la tête de leur service forestier des agents de la métropole, du grade d'Inspecteur-adjoint.

Colonies d'Afrique

Sénégal-Soudan. — On ne sait rien de bien précis en ce qui touche à l'étendue du domaine boisé de ces territoires. Des diverses relations qui ont été produites, on peut admettre cependant que le pays est actuellement *peu boisé*. La pratique des défrichements a fait disparaître de nombreuses forêts.

Entre le Sénégal et la Gambie, le pays comporte généralement peu de végétation. Elle ne devient intense que vers le Sud. Divers explorateurs ont rapporté que les bords de la Casamance, une des rivières les plus importantes, étaient très bien boisés. On peut évaluer l'étendue des forêts encore exploitables à environ 1.450.000 hectares pour

le Sénégal et le Soudan réunis ce qui donne un coefficient de boisement inférieur à 2 0/0!

Actuellement, les indigènes tirent à peu près tout le caoutchouc qui est exporté des forêts du bassin de la Casamance. Cette exploitation, qui a produit, en 1899, une somme de 2.818.444 francs, doit évidemment être intensive. Tout porte à croire que, dans ces conditions, aucune surveillance n'étant exercée, la ruine des peuplements producteurs soit prochaine. Il en sera de même pour la récolte de la gomme produite par divers végétaux de la famille des légumineuses car, en 1899, on en a exporté pour 3.525.593 francs.

Un marché dans un village. (Madagascar.)

Ces chiffres prouvent, dans tous les cas, que les produits forestiers constituent encore la base du commerce de la colonie et que si on ne veut pas en laisser tarir la source, il serait bon d'aviser à l'organisation d'un service capable de sauvegarder l'avenir, par de judicieux aménagements.

L'Exposition du Sénégal-Soudan, en dehors des latex divers qui donnent du caoutchouc, ne comportait que de rares produits forestiers, alors que le pays compte de nombreuses essences (1). Ce côté de l'Exposition a donc été complètement négligé.

La Guinée. — Cette colonie a vu disparaître peu à peu les boisements qui faisaient autrefois sa richesse. Son coefficient de boisement paraît être descendu aujourd'hui à environ 7 p. 100 et les divers bouquets de bois qui restent, éparpillés sur un vaste territoire, éloignés des rivières, ne peuvent plus donner lieu à de grandes

(1) « Essence », en langage forestier est synonyme d' « espèce ».

exploitations. Ils devront, dans tous les cas, constituer les réserves de l'avenir et la plus élémentaire sagesse commande de les soustraire aux barbares coutumes qui ont anéanti les autres forêts.

Malgré l'appauvrissement de son domaine forestier, on constate néanmoins que, sur un trafic de 9.500.000 francs, les statistiques accusent une exportation de 7.000.000 de francs environ, représentant, en 1899, la seule valeur du caoutchouc ! Cette constatation nous amène à conclure que cette source de revenus sera bientôt tarie.

Les divers produits forestiers exposés dans le Pavillon de la Guinée étaient convenablement présentés. Des billes de bois, de 1 mètre de hauteur, avec un diamètre moyen de 0 m. 33, découpées suivant l'axe, jusqu'au milieu de leur hauteur, mettaient en évidence les teintes et la texture des bois. Environ 60 échantillons de bois différents figuraient en bonne place. Parmi les bois à teintes foncées, il convient de citer le Tabili, le Kiri, le Kantindji, le Ronier, le Kaky, le Yomboye, le Lamy, le Mazantoudji, tous propres à l'ébénisterie (1).

Les autres bois exposés représentaient les principaux échantillons propres à l'industrie des meubles grossiers et des constructions.

La Côte d'Ivoire. — Le comité local, grâce au concours d'un colon installé à Wappon et à Bassa, avait donné une certaine importance à l'exposition forestière de la colonie.

On voyait là, des meubles de bureau en acajou rouge, d'un assez bel effet. Divers bois du pays, sous forme de troncs de dimensions diverses, manquant souvent d'étiquettes, ne disant rien au public, par conséquent, complétaient cette exposition qui eût eu une réelle valeur si une main compétente avait été chargée de son installation.

Les renseignements que l'on possède sur les forêts de la Côte d'Ivoire sont assez vagues. Cependant on sait que le pays est encore bien boisé et toute la côte, jusqu'au 8e degré, à l'intérieur des terres, paraît comporter des étendues assez considérables de forêts. Le pays semblerait se prêter à des exploitations importantes, car il est sillonné par de nombreux cours d'eau qui permettent l'écoulement des produits sur les principaux ports tels que Bleiron, Sassandra, Grand Bassam. Quelques exploitations forestières sont d'ailleurs déjà installées. Où conduiront-elles le domaine forestier ? C'est ce qu'il importerait de savoir.

Dahomey. — Les diverses cartes qui donnent les plus récents renseignements sur notre possession du Dahomey mentionnent comme bien boisés tous les territoires compris entre la côte et une ligne passant par Agou et Doga, dans la région des Nagots. Mais nous savons aussi que dans cette région on qualifie du nom de forêts des étendues considérables peuplées de palmiers. Ces forêts spéciales paraissent soumises, de la part des indigènes, à des exploitations suivies pour l'extraction de l'huile de palme. Parmi les essences les plus remarquables figurant dans le Pavillon du Dahomey, on doit citer le Roco qui est employé aux usages les plus divers.

On voyait, dans ce pavillon, des chaises taillées dans des troncs d'arbres, très ouvragées ; des escabeaux, des harpes en bois, des récipients divers, des placages nombreux, des statuettes aux formes

(1) D'une façon générale, je conserve aux produits exposés leurs noms vulgaires locaux, car c'est sous ce nom qu'ils sont surtout connus dans les pays producteurs. On s'exposerait à des mécomptes en les demandant sous leur nom scientifique.

étranges. Le goût marqué des indigènes pour la sculpture sur bois — grossière et barbare, c'est entendu — se révèle dans tous les objets exposés.

Le Congo. — Le Congo est un immense territoire, fort peu peuplé, très bien boisé par contre, qui a été récemment divisé en quelques lots et soumis à l'exploitation de grandes compagnies dites de colonisation.

Nul ne sait ce que deviendra ce pays quasi vierge, soumis à un tel régime qui peut être bon, qui peut aussi être fort dangereux pour l'avenir. Nul ne sait surtout ce que deviendront les forêts de ces régions soumises sans doute à des exploitations intensives et ce, sans aucun contrôle, sans aucune autre entrave que des règlements que personne ne saura ou ne voudra appliquer, tellement ils paraissent obscurs à qui veut les étudier.

Quoi qu'il en soit, le Pavillon du Congo, un des mieux situés dans le voisinage du Trocadéro, contenait de forts beaux échantillons de bois sous forme de troncs en grume, ou de plateaux. Parmi eux on distinguait des bois très nuancés comme le Ezigo, de couleur violacée, le Minzi, le Lisougi, un bois très rouge, le Manjilim, l'ébène.

Puis des meubles faits avec un bois appelé là-bas, bois de corail, sans doute à cause de sa teinte ; en bois de noyer d'Afrique; en Santal ; en Ogoa, d'une belle couleur jaune ; en Ygo, d'un rouge très vif ; une fourche en bois d'Okoumé ; divers ouvrages de marquetterie.

Si incomplète qu'ait été cette exposition spéciale, elle montrait, par les produits exposés, que le Congo possède des bois d'un merveilleux effet et de très grandes dimensions.

LUCIEN GIROD-GENET.

(*La fin au prochain numéro.*)

Le Lombiry-Liane à caoutchouc. (Madagascar.)

Expériences faites avec le moteur solaire Mouchot et Pifre.

LE NOUVEAU MOTEUR SOLAIRE

Les économistes s'alarment et nous font un tableau fort noir de l'avenir du xxe siècle. Le charbon, à les en croire, sera épuisé avant l'an 2000, par suite de l'énorme consommation que l'on en fait partout sans relâche ; les forêts se déboisent et ne sont pas replantées : on peut prévoir le moment où il n'y aura plus de combustible en quantité suffisante. Que deviendront alors, ajoutent-ils, l'industrie, la navigation, les chemins de fer, tout ce qui, dans l'outillage de la société actuelle, production, transport, moyens de communication, etc., emploie la force motrice fournie par la machine ? Qu'arrivera-t-il, en effet, disent-ils aussi, lorsque cette force ne pourra plus être attendue de la vapeur, cette dernière ne pouvant plus se créer par la chaleur, manquant d'aliment ? A ces inquiétudes la science a déjà répondu en substituant, dans un grand nombre d'applications, qui vont s'augmentant, l'électricité à la vapeur.

Mais l'électricité elle-même doit se puiser à des sources, et si, pour ces besoins, l'immense réservoir de la nature est à la disposition de l'homme, encore faut-il faire de cette nature riche et puissante une ouvrière docile travaillant efficacement au développement de l'activité humaine. On sait combien de progrès ont été faits dans cette voie depuis que Marcel Deprez et d'autres l'ont ouverte. L'Océan, les marées, les fleuves, les rivières sont maintenant transformés en agents d'énergie ; en même temps, depuis une vingtaine d'années, on a essayé d'utiliser directement la chaleur du soleil comme force motrice. C'est à des savants français, Mouchot et Pifre, que l'on doit les premières expériences faites dans ce sens. Le réflecteur formé de deux parties tronco-coniques qu'ils construisirent et perfectionnèrent concentrait les rayons solaires sur une chaudière cylindrique conte-

nant de l'eau, et la vapeur produite de cette manière faisait fonctionner un moteur quelconque. Ces essais, couronnés d'un certain succès, eurent du retentissement dans la presse parisienne en 1880; mais l'appareil était très coûteux, il exigeait des dimensions considérables pour n'obtenir qu'une puissance peu appréciable, même sous un climat torride. On renonça donc à cette invention dont on ne voyait pas, à cette époque, l'usage pratique.

Il en fut comme de beaucoup d'idées qui naissent en France: graines qu'emporte le vent, elles vont tomber en une terre mieux préparée que la nôtre et y germent. Nos Charles Cros donnent les principes du phonographe, mais les Edison savent en tirer profit. Nos ingénieurs inventent le télégraphe sans fil, mais les Marconi en récoltent le bénéfice. Nous faisons peu de cas du moteur solaire; vingt ans après les financiers américains reprennent le problème, lui trouvent une solution pour ainsi dire définitive et s'en arrogent tout le mérite.

A vrai dire, dans le champ des recherches, chacun profite des résultats acquis par ses devanciers. Mouchot s'était probablement inspiré des miroirs ardents d'Archimède qui incendiaient les vaisseaux romains devant Syracuse. Et l'on sait que Buffon, pour prouver la possibilité du fait attribué au physicien grec, assembla un grand nombre de petites glaces planes étamées pouvant être tournées, indépendamment l'une de l'autre, dans telle ou telle direction, de façon à faire concourir en un même point les rayons réfléchis sur chacune d'elles. Avec 128 glaces ainsi disposées, par un brûlant soleil d'été, le célèbre naturaliste mit, à 68 mètres de distance, le feu à une planche de bois goudronnée. Nous ne faisons que mentionner pour mémoire les expériences universellement connues de Saussure, Pictet, Melloni. Un autre Français, Villette, fabriqua un miroir ardent qui avait environ $1^{m}30$ de diamètre. La chaleur qu'il obtint était si intense qu'en seize secondes, elle suffit pour faire fondre une barre de fonte. Un Anglais, Parker, construisit, il y a longtemps, une lentille de trois pieds de diamètre, qui opérait au bout de trois secondes la fusion d'un cube de fonte et en une minute celle d'un cube de granit. L'on en conclut que si l'on pouvait construire un réflecteur dont le champ de concentration aurait un mille carré de superficie, on arriverait avec cet appareil à fondre du fer en un millionième de seconde.

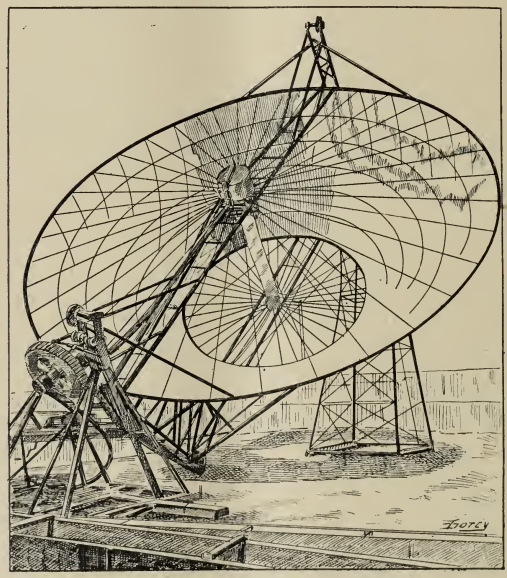
La principale difficulté était de faire un miroir concave ayant de telles dimensions. Buffon imagina, comme nous l'avons dit plus haut, un système ingénieux qui est aujourd'hui expliqué dans tous les traités de physique. Chacune de ses petites glaces concourait à la production de la somme totale de chaleur qui, centralisée, équivalait à la puissance calorique de chaque petit miroir multipliée par le nombre des miroirs. Sir William Herschel fit, en Afrique, des expériences nombreuses et remarquables avec la chaleur solaire; enfin, le capitaine américain Ericsson fit, d'après les données de Buffon et de Mouchot, un moteur solaire qui fut exposé en 1884 à New-York.

Il restait à l'employer pratiquement et à choisir la région où précisément il pouvait être utile de s'en servir à cause de la rareté ou du manque absolu de charbon et d'autre combustible. La plaine désertique de Californie parut le mieux se présenter dans cet état. Il s'y est établi de vastes entreprises minières qui réclament de la force motrice, et en beaucoup d'endroits l'irrigation nécessaire à la culture y est presque impossible, faute de pouvoir se servir de machines

hydrauliques à vapeur. Dans la Californie méridionale le soleil darde presque continuellement avec ardeur et, par conséquent, il était avantageux d'y avoir recours à un appareil comme celui de Mouchot ou d'autres qui s'en rapprochent.

C'est à la ferme des Autruches, située à South Pasadena (Californie du Sud) que cet automoteur actionné par la chaleur solaire a fait, en février dernier, ses preuves, et ceux qui en ont été témoins s'accordent à en dire merveille.

Cette machine géante est en réalité très simple comme invention. Elle se balance sur deux supports fixes comme un télescope, l'axe étant dans la direction nord-sud et l'appareil tournant de manière à



Moteur solaire de la ferme des Autruches vu de face.

suivre le cours du soleil. Le réflecteur a (en mesure anglaise) 33 pieds 6 pouces de diamètre au sommet et 15 pieds à la base. Il se compose de 1.788 miroirs ayant environ 3 inches 1/2 (l'inch vaut environ 2 1/2 centimètres) sur 24 de dimension. Le poids total de la machine est de 8.300 livres anglaises (environ 3.765 kilogrammes).

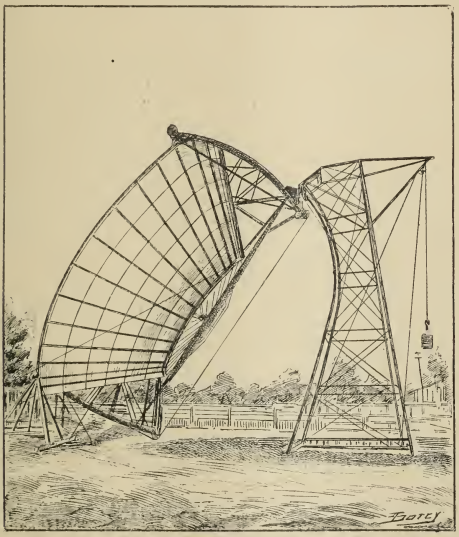
La chaudière, de forme tubulaire, a 13 pieds 6 pouces de long ; sa capacité est de 455 litres d'eau avec, en outre, 8 pieds cubes d'espace pour la vapeur. Cette chaudière est en acier fire-box (foyer de locomotive) avec couverte en matière absorbante dans la composition de laquelle entre principalement le noir de fumée (proprement noir de

lampe). La vapeur est conduite de la chaudière à la machine motrice par un tuyau flexible entièrement métallique.

L'appareil est construit de manière à pouvoir fonctionner en toute saison de l'année et à résister sans avaries aux plus fortes tempêtes et aux plus violents coups de vent.

Quand le soleil irradie sur les miroirs, sa chaleur se reflète avec la lumière et se concentre sur la chaudière. Cette concentration de la radiation solaire peut élever la température à plusieurs milliers de degrés, mais la chaudière même n'atteint pas plus d'intensité de chaleur que l'eau qu'elle contient et qui est chauffée de 350 à 400 degrés Fahrenheit.

Pour se servir du moteur solaire, il faut peu de main-d'œuvre. Il suffit en effet de placer le réflecteur dans la position voulue, ce qui s'obtient en tournant une manivelle, travail qui peut être fait par un



Moteur solaire de la Ferme des Autruches vu de côté.

jeune garçon. L'appareil, étant automatique, tourne de lui-même selon la marche du soleil. L'eau entre aussi automatiquement dans la chaudière et est constamment maintenue à un même niveau, sans danger d'en avoir trop ou trop peu.

Le moteur solaire de la Ferme des Autruches sort des ateliers de la Compagnie Forbes d'Hoboken. L'aspect en est plutôt léger que massif, mais la légèreté d'apparence de l'ensemble n'ôte rien à la solidité.

Il est en réalité impossible de déterminer la quantité de chaleur que peuvent produire ces dix-sept cents quatre-vingts et quelque glaces

qui reçoivent et reflètent les rayons solaires; mais il est absolument certain que l'homme qui se hasarderait à grimper sur l'appareil ou à vouloir le franchir serait en deux secondes littéralement brûlé et racorni, recroquevillé comme une chenille. Une plaque de cuivre se fond à cette chaleur en un instant et un gros poteau de bois, entrant dans le cercle de radiation, flambe aussitôt comme une allumette.

Actuellement le moteur solaire dont il s'agit ici produit une force d'environ dix chevaux, mais on espère, grâce à des perfectionnements, en obtenir jusqu'à quinze.

L'initiative de cette construction appartient à un groupe de capitalistes de Boston. Les essais ont commencé peu de temps après que MM. Mouchot et Pifre eurent fait leurs expériences. On adopta d'abord un réflecteur en argent qui coûta plusieurs milliers de dollars et fut presque aussitôt abandonné. On imita ensuite, en 1884, la machine d'Ericsson, avec laquelle on échoua. On construisit un troisième moteur à Longwood; autre échec. Une quatrième tentative faite à Denver fut plus heureuse, mais elle ne fournissait que la moitié de la puissance de la machine établie dans la Ferme des Autruches.

On se fait très difficilement, dans les pays bien irrigués et arrosés de pluie naturelle, une idée de l'incalculable bienfait qu'apporte le moteur solaire aux contrées américaines de l'ouest où la terre aride attend de l'eau pour faire germer et pousser ses fruits. Dans ces immenses étendues qui représentent des millions de milles carrés de superficie, le combustible est tellement rare que la prospérité ou la ruine d'une usine dépend des moyens de se procurer du charbon, du bois, qu'il faut aller chercher par charrois à des distances considérables, les mines et les pompes hydrauliques étant toujours très éloignées des stations de chemins de fer.

Aucune invention mécanique ou électrique ne pourrait, dans cet état de choses, répondre aux exigences. Seul le moteur solaire peut faire de ce désert californien un véritable grenier d'abondance. Que faut-il pour cela? Assurer l'irrigation des champs et le travail des pompes d'épuisement dans les mines. Or, il y a de l'eau presque partout dans ces régions sous la surface du sol. Que l'on parvienne à l'utiliser régulièrement, en quantités sans limites, à des frais modérés, et la fertilité sera, en peu de temps, la magnifique récompense des efforts mis en œuvre. Avec le nouveau moteur solaire on peut y prétendre, et déjà l'on se rapproche du but.

Enregistrons ce miracle de la force motrice: c'est le mot qu'emploie la presse américaine, qui ne parle de rien moins que d'un triomphe de l'homme sur la nature, car l'imagination des fils de Penn et de Franklin prend feu plus vite qu'on ne le croit. Il est indiscutable que là où l'on réussira à rendre la terre féconde par des moyens dont on pourra disposer toujours, sans avoir à redouter leur affaiblissement ou leur disparition, à n'importe quelle date de l'évolution économique future, les affluents de population deviendront successivement plus nombreux. Les Californiens du Sud comptent déjà sur leur Eden, et les capitalistes de Boston croient fermement que l'argent dépensé pour le *solar motor* va leur être remboursé au centuple. Admettons qu'il y ait du rêve dans cet espoir; ce que l'on en réalisera sera, néanmoins, sérieusement important. Mais y aura-t-il quelqu'un en Amérique qui se souviendra de l'idée première de Mouchot et qui lui rendra justice? G. Roux.

REVUE HISTORIQUE

LES MÉMOIRES

Mémoires de Jacques Pape de Saint-Auban (1553-1587) publiées par Edm. Maignien. Grenoble, Falque et Perrin. 1901. 1 vol. grand in-4. — *Mes Souvenirs*, par Jac. Nicolas Moreau, publiés par C. Hermelin. Paris, Plon, T. I, 1717-1774. (1898), t. II, 1774-1797 (1901) in-8. — *Lettres de Mme Roland*, publiées par Ch. Perroud. T. I, 1780-1787, grand in-8. Paris, Imp. Nationale. (Leroux édit.) 1900. — *Mémoires du général d'Andigné*, publiés par Ed. Biré. Paris, Plon, 1901. T. II, 1765-1857, in-8. — *Napoléon prisonnier*. Mémoires d'un médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène, par Paul Frémeaux. Paris, Flammarion, 1901, 1 vol. in-12.

Le Jacques Pape dont M. Maignien publie les mémoires dans une édition plus conforme au texte et plus ample que celle des fragments contenus dans les collections de Petitot ou de Michaud et Poujoulat, n'a pas fait œuvre d'historien. Il n'a ni cherché à dégager les caractères généraux de l'époque à laquelle il vivait, ni voulu philosopher sur les événements auxquels il a été mêlé ; après une courte incursion dans le domaine de l'histoire de sa famille, il raconte, pour ses enfants, les actions auxquelles il a pris part et les actes principaux de sa vie. C'est suffisant pour en justifier l'intérêt.

Appartenant à la famille de ce Guy Pape, dont les arrêts et les recueils de jurisprudence firent autorité dans l'ancien droit, fils de ce Gaspard Pape qui s'enrôla, dès l'origine, dans les rangs des réformés et fut tué à la prise de Montpellier (1567), Jacques devint, à treize ans, page d'Antoine de Crussol et prit l'arquebuse.

Depuis cette époque jusqu'en 1591, il guerroya contre les catholiques, autant par conviction que par nécessité, il l'avoue lui-même sans détours, « ayant nostre maison esté saccagée par deux fois, de sorte que je trouvay non seulement bastimens et champs vuides, mais encore tout en friches et prest à déchoir. »

Il prit part avec Antoine de Crussol à l'expédition dans le Comtat Venaissin de 1563 à 1567, aux campagnes du Périgord de 1568, aux sièges de Lusignan et de Poitiers. La maladie l'empêcha d'assister à la bataille de Moncontour, il prit sa revanche en croisant avec une galiote devant La Rochelle, se battit à Saint-Jean d'Angely et à Saintes, où il reçut sept blessures et faillit périr dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Il combattit ensuite dans les Basses-Alpes, soutint le fameux siège de Menerbe (1577), commanda, en un temps, le Rouergue (1586) et à partir de 1591 resta dans ses terres.

Ses Mémoires fort intéressants pour les opérations des guerres de religion dans certaines parties de la France, contiennent sur ces guerres des détails curieux. Leur sauvagerie se révèle dans le récit de ce combat du Pont-Saint-Esprit où, dit-il « beaucoup des nostres furent jettés dans le Rhosne pour la moindre blessure, parceque chaque blessé en eut trop amené de sains ».

Sa narration de la Saint-Barthélemy est à retenir.

Jacques Pape fut un de ceux qui se mirent à la poursuite de ce

Maurevel qui, le 22 août 1572, tira un coup d'arquebuse sur l'amiral de Coligny, il le poursuivit jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges et à Melun et revint par Corbeil, trop tard pour aller prendre, ainsi que ses compagnons, les logis « nouvellement marquez auprès de Monsieur l'Admiral ». Le lendemain, au matin, il entend une rumeur dans la rue qu'il habitait et, se mettant à la fenêtre, il voit « force croix blanche l'espée à la main ». Il se défend contre les assaillants dans une galerie et finalement se barricade dans sa chambre. On parlemente avec lui et il se rend, moyennant tout son équipage et 400 écus. Au lieu d'être en liberté, comme il le croyait, on l'attache, on l'enferme avec un certain nombre de ses coreligionnaires, dont il en voit tuer successivement treize sous ses yeux. Mis à la Conciergerie, il faut lire à quelles embûches procédurières on le soumet, ainsi que ses compagnons de captivité. Relâché, il retourne guerroyer; son exploit le plus fameux est le siége et la défense de Ménerbe.

Les Mémoires de Jacques sont intéressants par les détails qu'ils donnent, ils le sont aussi par la langue qui est savoureuse et forte, et dont la richesse peut fournir aux linguistes et aux étymologistes de nombreux renseignements.

*
* *

Jacob Nicolas Moreau, bien qu'historiographe de France, conseiller à la Cour des comptes de Provence, bibliothécaire de Marie-Antoinette, est fort peu connu, sauf des érudits qui fouillent le fonds Moreau du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Ceux-ci étaient donc en droit de s'attendre à trouver des renseignements sur l'œuvre scientifique de l'auteur des *Souvenirs*, tout au moins sur le mouvement de recherches et de travaux qu'il passe pour avoir provoqué. Il n'en est rien.

Les notions qu'il fournit à ce sujet sont brèves ; création du dépôt des chartes, en 1775, suite du Cabinet de législation créé en 1756 et destiné « à attacher à l'histoire de France, tout ce que les princes doivent savoir de droit public et de politique. » En revanche, fréquemment, on le voit, au cours de ces *Souvenirs*, dans l'exercice des fonctions de faiseur de mémoires pour les différents ministres, sur les questions politiques du moment. C'est ainsi qu'en 1756 il élabore un « précis des faits qui ont occasionné la rupture entre la France et l'Angleterre » ; il écrit en 1764, pour Laverdy, « l'histoire de toutes les branches des revenus du roi », et prend la plus grande part à la convocation des Etats-Généraux. En un mot, ainsi qu'il le dit, on avait recours à lui « soit quand il s'agissait d'éclaircir et de traiter une question épineuse... soit quand il était nécessaire d'enlever au public quelque préjugé faux ou dangereux... je devais, ajoute-t-il, diriger l'opinion, afin de préparer les voies à la législation. » Le catalogue des œuvres de ce genre forme plus des trois quarts du catalogue de ses écrits, donné par son éditeur en tête du premier volume.

Ses *Souvenirs* sont donc des mémoires historiques. Il faut le regretter.

Non que, par sa situation et les différentes places qu'il a occupées, il n'ait été à même de voir beaucoup de choses; mais il les voit mal et avec un esprit préconçu. Si le mot n'était pas, en apparence, quelque peu déplacé pour être employé au XVIIIe siècle, ses mémoires sont ceux d'un « réactionnaire ».

Opposé aux encyclopédistes, il fait contre eux un mauvais pamphlet : *Les Cacouacs*. Il a horreur du duc de Choiseul ; Talleyrand, l'évêque d'Autun est un « monstre » ; il est contre Turgot, contre Necker, traite le duc d'Orléans de « vendu au Genevois », réhabilite Terray, et ne peut souffrir Joseph II.

Malgré ce parti pris et quoiqu'en somme il ait peu souffert de la Révolution qu'il décrie, beaucoup de passages de ses *Souvenirs* sont intéressants. Les chapitres XV et XVI du tome I, sur le parlement Maupeou en Provence sont remarquables; son récit de la mort de Louis XV est curieuse; ses notes sur la manière dont ce roi s'y prenait pour se constituer un pécule particulier, tout à fait piquantes.

Il nous révèle une Marie-Antoinette bien différente de la légende et nous fait, sur sa participation au gouvernement, de précieuses révélations. Le caractère de Louis XVI se précise sous sa plume et, fort naïvement, sans aucune méchanceté de sa part, il nous aide à le pénétrer, en nous contant, qu'il est heureux, au delà de toute expression, de ce que, pour tout remerciement d'un livre qu'il venait de lui offrir, le roi en ait donné un bon coup sur l'épaule d'un courtisan.

Sur Saint-Germain, le ministre de la Guerre réformateur, il donne des aperçus nouveaux.

Quant aux tableaux de mœurs, ils abondent.

Les *Souvenirs* ont le droit de prendre place parmi les mémoires historiques du XVIIIe siècle, pas la première assurément, mais enfin une place honorable,

Composés sur les notes d'un *Journal* qu'il aurait peut-être mieux valu, en toute analyse, publier que ces souvenirs, ils paraissent véridiques et sauf sur certains points où l'esprit de parti est trop visible, largement utilisables. On ne peut leur reprocher qu'un style parfois obscur et fréquemment un défaut de composition qui en rend la lecture pénible.

*
* *

De tous les noms de la Révolution, celui de Mme Roland est resté l'un des plus populaires : la légende se mêlant à l'histoire l'a entouré d'une auréole. Ses mémoires peu utilisables comme documents, sont demeurés cependant parmi les plus lus de l'époque révolutionnaire et restent parmi les plus curieux en fait de psychologie féminine.

Mais où Mme Roland se révèle tout entière, c'est dans sa correspondance. La publication des *Lettres aux demoiselles Cannet* par Dauban

en 1867, provoqua une curiosité qui ne s'est pas éteinte. On souhaitait vivement que l'on mît au jour les autres lettres de cette femme extraordinaire, dispersées dans les diverses éditions de ses mémoires, dans les dépôts d'archives et dans les papiers de Roland, récemment acquis par la Bibliothèque nationale, auxquels il faut joindre ceux de Bosc, son fidèle ami, représentés par des copies de Faugère, aujourd'hui au dépôt de la rue de Richelieu et les dossiers de collections particulières (Morrison et Beljame).

Ce légitime désir des curieux et des historiens vient d'être réalisé par un savant, M. Claude Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse, que le ministère de l'Instruction publique a chargé récemment de publier, dans la collection des Monuments inédits, *Les lettres de Mme Roland.*

M. Perroud, qui a fait de l'héroïne révolutionnaire l'objet de nombreuses études parues dans la revue de la *Révolution française*, s'est acquitté de la tâche qu'on lui avait confiée avec un soin et une conscience remarquables. La publication aura deux volumes, accompagnés de tables, d'éclaircissements et d'appendices : le premier volume vient de paraître.

Il comprend la période qui s'étend de 1780 à 1787 : M. Perroud, ayant jugé, sans doute, que la publication des lettres antérieures était suffisamment complète et bien faite.

Elle commence au lendemain du mariage de Marie Philipon, familièrement appelée Manon, avec Roland de la Platière, inspecteur des manufactures.

Ce mariage nous est présenté d'ordinaire, et par Mme Roland elle-même dans ses Mémoires, comme un mariage de raison. Il semblait, en effet, *a priori*, qu'il y eût incompatibilité d'humeur entre cette jeune fille de 21 ans, gracieuse, fraîche, jolie, à l'âme ardente, et cet austère économiste de 40 ans passés, aux traits « plus respectables que séduisants ».

La correspondance publiée par M. Cl. Perroud fait tomber la légende. Ce n'est pas, à la lire, une des moindres surprises qu'on éprouve, à voir, au lendemain de son mariage, pendant l'année que le nouveau ménage passa à Paris, la jeune femme devenir tout de suite la collaboratrice de son mari, recopier ses manuscrits, et — le ménage n'était pas riche — se mettre, sans aucune répugnance, à faire la cuisine.

La première lettre du recueil, celle à Sophie Cannet est caractéristique à ce sujet :

Fille et libre, dit-elle, je fus avant tout amie franche et dévouée, toujours aimante et sincère ; je suis épouse aujourd'hui, cette relation devient la première et tu n'es plus qu'au second rang. Mon confident, mon ami, mon guide et mon appui se trouve à mes côtés : devoir, inclination se réunissent et se confondent.

Cette attitude fut sincère . Mme Roland ne joua aucun rôle. Les mots d'affection, de tendresse se retrouvent, sincères et émus, tout au long de cette correspondance.

Toujours d'une activité d'esprit extraordinaire, elle apprend l'italien, assez pour pouvoir écrire en cette langue, non sans quelques hésitations grammaticales, il est vrai ; à Rouen, dans un séjour de quelques semaines, elle commence l'étude de l'anglais. Une fois installée à Amiens, les soins touchants qu'elle donne à sa fille Eudora — car elle fut une mère dévouée et tendre jusqu'à l'héroïsme — ne l'empêchant pas de travailler pour son mari, — qui a traité avec le libraire Panckoucke pour un *Dictionnaire des Arts et manufactures* dans l'*Encyclopédie méthodique*, — de tenir sa maison, de composer une épître en vers pour faire nommer Roland associé de l'Académie de Berlin, de surveiller l'impression de ses ouvrages, correspondre avec Bosc d'Antie et Lanthenasy, et de tracer de la société d'Amiens, — de la Béotie, comme on appelle la ville dans son milieu — de piquants et malicieux tableaux.

Cependant, ainsi que tous les fonctionnaires du passé et du présent qui nourrissent l'idée que plus ils agiront, plus ils déploieront d'initiative et de valeur personnelle dans l'exercice de leurs fonctions, plus on leur en tiendra compte, et qui se trompent, Roland s'aigrissait de se voir méconnu, s'irritait de vagues inimitiés nées contre lui, chez ses chefs les intendants du commerce. Il songea alors à la retraite ; mais il la voulait avec une compensation, dont le futur ministre républicain ne sut pas défendre le bourgeois de 1784. Cette compensation, c'était d'obtenir des lettres de noblesse.

Mme Roland se dévoua ; elle alla à Paris ; elle intrigua ; elle visita les intendants ; noua des relations, fit des visites, attendit dans les antichambres et à la déjà longue histoire des solliciteurs de cour de l'ancien régime, ajouta le chapitre nouveau des solliciteurs de bureau à la même époque.

Que de femmes aujourd'hui pourraient tenir le même langage que Mme Roland !

Elle n'obtint pas les lettres de noblesse ; mais apprivoisa Tolozan qui passait pour farouchement irréductible, fit revenir les intendants de leurs préventions contre Roland et finalement, par surprise et les commissions déjà signées, fit nommer son mari à l'inspection des manufactures en résidence à Lyon.

A fréquenter les bureaux et les chefs, Mme Roland reconnut bien vite quels défauts administratifs de Roland le faisaient passer pour insupportable : trop de raideur, trop de franchise ; elle ne le lui cacha pas. Roland en conçut un violent chagrin ; il se laissa aller à pleurer ; la femme l'apprit ; voici en quels termes elle le console (lettre du 9 avril 1785) :

Eh ! quoi mon ami, c'est toi qui t'affliges et qui pleures ! Toi qui as droit à toutes les douceurs d'une vie laborieuse, honnête et consacrée au bien public !..... Viens sur mon sein, notre Eudora près de nous : oublions des êtres méprisables ; notre tendresse, la confiance et la paix ne feraient-ils pas assez pour notre félicité, avec la possession d'un coin de terre où nous pouvons nous retirer !..... »

Son style faisant croire à son mauvais caractère, elle va jusqu'à

lui offrir de lui écrire ses lettres administratives, afin qu'elles aient « plus de douceur. »

La perspective d'aller à Lyon, dans un pays qu'il connaissait, de vivre au Clos, dans la propriété familiale située près de Villefranche, sa nomination à l'Académie de Lyon, adoucirent bien des amertumes et c'est, en somme heureux, qu'il prit possession de son nouveau poste.

Quelques déboires l'y attendaient, Mme Roland ne s'entendit pas avec sa belle-mère, l'espérance qu'ils avaient que le frère aîné de Roland, le chanoine, leur cédât le Clos, ne se réalisa pas, Eudora fut dangereusement malade; néanmoins, c'est sur une impression de vie heureuse, calme et provinciale, que se termine ce premier volume d'une publication utile, intéressante et faite — je le repète — avec un soin scrupuleux et une vigilante érudition.

*
* *

Le second volume des *Mémoires du général d'Andigné*, publiés par M. Ed. Biré va de 1800 à 1857. La partie la plus détaillée est celle qui comprend la période impériale et la monarchie de Juillet. Pour tout ce qui n'est point personnel, ces mémoires, par leur largeur de vues, par les idées générales résumant à grands coups, et d'une façon souvent juste et toujours heureuse, une époque ou un caractère, ont, à mon sens, une véritable valeur historique.

Je signalerai, dans cet ordre d'idées, le tableau de la France au début du Consulat, l'apathie générale de toutes les classes du pays et, en particulier, la lassitude des royalistes qui leur fait admettre le gouvernement de Bonaparte et déserter la chouannerie.

Pour celle-ci, les pages qui traitent de la « diversion utile » au gouvernement anglais, que ce mouvement provoquait et qu'il entretenait avec grand soin, sont véritablement intéressantes. A signaler encore le mouvement royaliste après le retour de l'île d'Elbe et surtout le très curieux état d'esprit de tous les Français, même des partisans des Bourbons, en 1815, au moment de l'invasion. S'il est vrai qu'il y eut des émigrés rentrant en France « avec les fourgons de l'étranger », il n'est que juste de constater, avec le général d'Andigné, la douloureuse tristesse et l'état d'exaspération mal contenue, de certains royalistes, en contact avec les troupes prussiennes.

Sur la révolution de 1830, sa véritable cause : l'anarchie du pouvoir royal; sur la tentative de la duchesse de Berry, bien des pages notables aussi à marquer.

Pour tout ce qui est personnel et qui tient du roman, nous avons, dans les pièces officielles enfermées aux Archives nationales et dans les fragments des mémoires inédits de Suzannet, compagnon de captivité de d'Andigné que publie M. Ed. Biré, des témoignages irréfutables de la sincérité du général.

Ces preuves étaient nécessaires. A peine le chouan a-t-il déposé

les armes, qu'il est enfermé au Temple, puis à Dijon ; des deux prisons, il s'évade, mais il est repris. Il s'évade du fort de Joux. il s'évade du fort Barraux, il s'évade de la citadelle de Besançon. Ces évasions tiennent du miracle, et il n'y a pas de roman de cape et d'épée qui se lise avec autant d'intérêt que les récits du général d'Andigné.

Ce n'est pas là un des moindres intérêts du livre.

*
* *

M. Paul Frémeaux a découvert, chez une de ses arrières-petites nièces, les mémoires de John Stockoe, chirurgien de la marine britannique. Des Mémoires? Non à proprement parler ; mais un mémoire justificatif de la conduite qu'il a tenue et le récit des événements qui se sont passés sous ses yeux de juin 1817 à septembre 1819. Or, durant cette période, Stockoe fut à Sainte-Hélène, il vit Napoléon, le soigna et c'est même à cause de cela que, mis en jugement, condamné par un conseil de guerre, il prit la plume pour faire réviser son procès par la postérité.

M. P. Frémeaux est son avocat. Comme Stockoe est « tantôt extraordinairement pratique et se perd dans de longues digressions... que tantôt... il parle sommairement », M. Frémeaux a pris « en main le récit ».

C'est donc un livre sur Napoléon à Sainte-Hélène, d'après les mémoires de Stockoe, nourri de citations puisées dans ces mémoires et dans la procédure du Conseil de guerre qui le jugea.

La différence qu'il trouve entre les récits qu'on avait fait de Napoléon et la réalité ; le traitement qu'on lui fait subir, les suspicions d'Hudson Lowe, ses manœuvres favorisées par l'amiral Plampia, forcé par sa situation irrégulière à toutes les compromissions ; toutes ces raisons et celle de l'humanité disposent Stockoe à une certaine pitié vis-à-vis de l'empereur exilé.

D'avoir été demandé comme médecin par Napoléon, à la place d'O'Meara, qu'on avait renvoyé en Angleterre ; d'avoir diagnostiqué chez l'empereur une affection chronique du foie, dangereuse et nécessitant des soins minutieux ; d'être rentré à bord, après une consultation à Longwood, à midi au lieu de s'y trouver à 10 h. 1/2 comme on lui en avait donné l'ordre ; amenèrent, sous ces quatre chefs d'accusation, la comparution de Stockoe devant un Conseil de guerre, qui, par une sentence inique, rendue sur les faux témoignages de ses chefs, le condamna à être rayé des contrôles de la marine.

L'histoire du Dr Stockoe est lamentable et poignante ; ses mémoires n'apprennent rien de bien nouveau sur la captivité de l'empereur et tous les traitements qu'il a subis : toutefois le livre de M. P. Frémeaux fortifie et corrobore des faits déjà connus.

MAURICE DUMOULIN.

BEAUX-ARTS

Histoire des Beaux-Arts, en trente chapitres, 2 volumes. (Librairie Renouard, H. Laurens éditeur), par Paul Rouaix. — A côté de centaines d'histoires des Beaux-Arts que nous rencontrons dans la littérature de tous les peuples et de tous les pays, celle de M. Rouaix ne manquera pas de trouver une place spéciale, grâce à sa documentation serrée, l'attrait de la forme et la richesse de ses reproductions. L'auteur, et il faut l'en louer, n'a point en vue de révolutionner la critique moderne, ou de se faire l'apôtre d'un dogme nouveau dans l'art. Vulgarisateur de mérite, il a tenu à rendre accessible au grand public l'histoire de l'art à travers ses phases séculaires. Ses trente chapitres sont, presque autant d'étapes, qui dans leur ensemble, résument la marche, les triomphes et même le recul de l'art depuis ses origines. En commençant par la naissance de l'art préhistoriques et l'art égyptien, M. Rouaix nous mène par l'art assyrien, persan, indien, chinois et japonais, à l'architecture, sculpture et peinture grecque, à l'art romain, musulman et chrétien. Toutes les phases les plus saillantes de l'art, de même que la multiplicité de ses origines et de ses sources se trouvent ainsi étudiées et expliquées dans la personne de ses maîtres les plus marquants et de ses produits les plus glorieux.

Le Palais de Tibère et autres édifices romains de Caprée, par C. Waichardt (Schleicher frères) forme une monographie, éditée avec un goût luxueux des douze palais que l'empereur Tibère possède dans l'ancienne Caprée. L'auteur s'occupe surtout des ruines du palais dit palais de Tibère, les plus riches et les mieux conservées.

La peinture française au XVII*e et au* XVIII*e siècle*, par Olivier Merson (à la Société Française d'édition d'art, L. Henry May), nous fait connaître l'art des maîtres du XVII*e* siècle, comme Nicolas Poussin et de ses élèves, de même que celui d'Eustache Le Sueur, Charles Le Brun, Pierre Mignard ; des peintres des fêtes galantes, de chasse et paysagistes, de Boucher, Greuze, Louis David et d'autres artistes incomparables du XVIII*e* siècle. L'ouvrage, abondamment illustré, (il contient jusqu'à 118 reproductions), se lit avec agrément et profit, car son auteur compte, à juste titre, parmi les connaisseurs de l'art retrospectif français.

Dans les *Maîtres d'aujourd'hui* (Firmin Didot et Cie), M. Paul Lorquet entreprend de faire pour la peinture française contemporaine, ce que M. O. Merson a fait pour le XVII*e* et le XVIII*e* siècle. L'auteur tâche de discerner et de caractériser les différentes écoles qui contribuent au renom et à la splendeur de l'ensemble de la peinture française de nos jours. Sa division en huit écoles a sans doute quelque chose d'incomplet et d'artificiel, mais elle lui permet de grouper et d'analyser les peintres de tendances disparates. Certains artistes, et non des moindres, manquent dans sa collection, mais il serait évidemment injuste de vouloir tenir compte à M. Lorquet de toutes ces omissions voulues ou involontaires. Louons-le en revanche d'avoir réussi à rédiger un guide intéressant qui permet de se reconnaître dans de nombreux coins et recoins de l'art pictural, plus « différencié » et plus riche que jamais.

Memento : *Bruges et Ypres*, par Henry Hymans (chez H. Laurens). Le savant conservateur de la Bibliothèque Royale de Bruxelles y décrit tous les trésors artistiques que possèdent encore actuellement Bruges et Ypres.

* *
* *

LA FIN DES ENFANTS

Conte

Dans la forêt, les violettes, odorantes et tendres, fleurirent. Dans les vallées abritées du vent par les montagnes, les roses s'épanouirent, le rossignol chanta. La grande fête attendue avec impatience par tous les habitants de l'Archipel commença.

Dès le soir encore, une fusée partit de la plus grande des îles. Les autres répondirent à ce signal et toute une pluie lumineuse tomba dans la mer, s'éteignant au contact du bleu froid de l'eau.

Dans le temple de la Paix, la grande prêtresse Méone surveillait les derniers préparatifs pour la solennité de demain. Les couples heureux, couronnés de fleurs, qui viendront là dès l'aube, trouveront le temple décoré de draperies luxueuses et éclatantes et tout resplendissant de lumières.

La vieille Méone — elle avait près de cent ans — pensait tristement que c'était là probablement la dernière fête qu'elle présiderait avec Proto, et elle n'était pas gaie, cette fête, non. Dans sa jeunesse, ces nuits étaient autrement animées. Les montagnes environnantes étaient pleines d'une vie nocturne et charmante. D'énormes bûchers allumés çà et là servaient de points de ralliement aux jeunes gens qui, en vertu d'une tradition sacrée, cueillaient des fleurs dans la nuit. On les voyait de loin grâce aux torches qu'ils avaient dans leurs mains et qui glissaient silencieusement dans les ténèbres, comme des milliers d'étoiles terrestres. Et c'étaient partout des chants, des rires, des exclamations gaies et heureuses.

Cette nuit, les feux étaient très peu nombreux, et de chants et de rires, il n'y en avait pas du tout. La fête s'annonçait morne et c'était ainsi depuis quelque temps déjà. La population des îles ne voulait point procréer, les jeunes gens avaient l'horreur de l'amour.

Justement, Méone qui se rendait du temple dans ses appartements, vit dans une des galeries une jeune fille, la plus belle de l'Archipel, qui se tenait près d'une fenêtre et regardait les montagnes d'un air indifférent.

— Comment, Léa, tu n'es pas sortie ? demanda la prêtresse étonnée.

— Mais non...

— Toutes tes amies sont là-bas, elles sont heureuses...

Léa ne répondit rien.

— Tu as dix-huit ans, mon enfant, comment se fait-il que tu n'aies point l'envie d'aller voir seulement comment les autres s'amusent ?

— Mais, grand'mère, cela ne m'intéresse pas.

— Personne ne t'intéresse ?

— Personne.

— Tu veux rester fille...

— Tu l'es bien restée, toi.

— Oh ! moi, ce n'est pas la même chose. Jeune, je savais aimer, et j'ai aimé.

— Je ne sais pas ce que aimer veut dire, grand'mère. C'est pour moi un mot vide de sens ou plutôt, si tu veux, un mot mystique et fatal qui me fait, quand j'y songe, je ne sais quelle peine...

Méone, en effet, avait su aimer, et ce n'est pas par sa faute qu'elle resta fille. Quatre-vingts ans plus tôt, alors qu'elle n'en

avait que dix-sept, elle était venue cueillir ces fleurs de nuit qu'on appelait à l'Archipel *le bonheur*. Mais lui, son élu, ne vint pas. Il l'avait oubliée pour ses livres, pour ses astres. Puis quand il vint, ce fut trop tard, car le soleil se levait. Les violettes avaient fleuri, les roses s'étaient épanouies, le rossignol avait chanté pour d'autres. La pauvre Méone se voua, par dépit, à la religion, c'est-à-dire à la chasteté. L'année suivante Proto fit bien attention pour descendre à temps de son observatoire, et il vint les mains pleines de gerbes magnifiques de *bonheur*, mais, à son tour, il ne trouva pas Méone. Alors il s'adonna entièrement à la Méditation.

Cette nuit-ci, dans sa tour, Proto observait les étoiles d'un œil distrait. Lui aussi, en regardant les feux isolés qui erraient dans les montagnes, hochait sa blanche tête centenaire et pensait tristement que c'était là la fin de la vie, non seulement de sa propre vie à lui, mais de celle de toute la population des îles qui s'éteindrait bientôt comme ces dernières lumières dans les montagnes.

De sa propre vie, Proto s'en souciait peu. Il avait vécu une existence si remplie qu'il lui semblait être beaucoup, beaucoup plus vieux que son âge. N'avait-il pas vu, deux mille ans auparavant, le croulement de la civilisation européenne? N'avait-il pas vu ces Etats transformés en camps militaires? N'avait-il pas suivi la marche de cette idée, devenue à un certain moment, l'idée maîtresse de l'évolution sociale, qui poussait chacun à supprimer son frère et à s'emparer de ses biens? Comme, plus tôt, au nom de la religion de l'amour, on brûlait les hommes, de même, au nom de la civilisation, plus tard, on exterminait des peuples entiers qu'on disait sauvages. La science, la sainte science collaborait à cette destruction mutuelle et attisait le feu des combats. Puis, lorsque la navigation aérienne fut définitivement établie, loin d'abolir, comme l'avait prétendu la science, les frontières ethnographiques, les intérêts contradictoires de nations et toute rivalité de race, cette invention fameuse ne fit qu'allumer sur la terre un gigantesque incendie. Toute l'Europe était en feu. Depuis longtemps déjà l'esclavage nouveau, un esclavage raffiné, empoisonnait, par une action subtile et perverse, l'atmosphère sociale. Un jour, il aboutit finalement, à une série d'effroyables catastrophes. Les races romaines, anglo-saxonnes et slaves tendirent toutes leurs forces vers une haine réciproque implacable, et la cruelle civilisation s'effondra d'elle-même sous le poids de sa propre cruauté.

Les barbares jaunes ne firent que lui donner le coup de grâce. Et encore ce coup ne fût-il que l'aboutissant extrême de toute la politique européenne. Car, pendant plusieurs siècles, l'Europe initia les jaunes à l'art de l'extermination, tant et si bien qu'un jour ceux-ci essayèrent leurs forces sur l'Europe elle-même. Et ce coup d'essai fut un coup de maître. Un torrent se précipita sur le vieux monde, un torrent de barbares armés admirablement de la science moderne. La navigation aérienne, ils en profitèrent pour transformer l'Europe en un désert. Quand tout fut fini et qu'il n'y eut plus personne pour lutter, les milliardaires américains achetèrent aux conquérants le brasier sanglant qui avait été l'Europe, et qui devint bientôt un immense parc de chasse, rempli de gibier fauve ou généreux, et où les milliardaires d'Amérique venaient se reposer après leurs occupations de bêtes carnassières.

C'est à cette époque de chute de la vieille Europe, que l'Archipel fut peuplé. Ceux qui, de tous les coins du continent, avaient pu se

sauver, se rassemblèrent sur ces îles. Les jaunes eurent vite découvert leur refuge et ils voulurent détruire jusqu'au dernier de leurs ennemis, mais leur grand chef, un vieillard blanc et apparemment calme, leur dit :

— Laissez... Ils auront un autre châtiment pour les maux qu'ils nous ont faits. Ils verront la disparition graduelle de leur race, ils s'éteindront conscients de leur mort irrévocable, impuissants de retremper leurs forces vitales, de renouveler leur sève... C'est ce supplice, le plus terrible entre tous, que je leur réserve.

Les paroles du vieux général jaune se réalisèrent. Les hommes de couleur ne voulurent jamais avoir rien de commun avec les blancs, et l'Archipel devint comme une retraite de pestiférés. Et les blancs commencèrent à disparaître peu à peu, comme si le génie de la vie les eût quittés à jamais. La fête de cette nuit était une preuve éclatante de cette irrémédiable disparition. Les chefs de l'Archipel (le gouvernement des îles était théocratique) se dépensaient en efforts pour raffermir la vitalité du peuple. Depuis environ cent ans, une prime était allouée à la mère pour chaque enfant, et une rente viagère au père. Une femme avait eu deux enfants : on lui érigea un monument devant le temple de la Paix. Pour fortifier la race, on soumettait les jeunes gens qui ont atteint l'âge de mariage à un examen minutieux et sévère. Seuls, les jeunes hommes et les jeunes filles qui n'avaient aucun défaut physique, lequel pourrait être dangereux ou nuisible pour leur procréation, avaient le droit de se marier. On leur délivrait, à cet effet, des certificats spéciaux. Les mariages se faisaient au printemps, car on était convaincu que seules les unions contractées au printemps étaient heureuses. Plus tard, on transforma cette époque de mariages en une fête nationale pour laquelle se rassemblaient, sur l'île de la Paix, tous les habitants de l'Archipel. Et malgré tout cela, la vie y diminuait toujours, insensiblement, ainsi qu'une eau qui s'évapore. Les blancs, à cause des crimes de leurs ancêtres, semblaient porter dans leurs veines et dans leurs nerfs, l'invincible malédiction d'autres races jadis massacrées.

C'est à cela que réfléchissait le vieux Proto en regardant les quelques petites lumières qui erraient dans les montagnes. Et il se disait, avec une angoisse aiguë, qu'une goutte de sang jaune pourrait abolir cette malédiction. « Une goutte de sang jaune, oh ! si nous pouvions en avoir une petite goutte seulement », pensa-t-il.

Cependant, sur l'immense place devant le temple de la Paix, la fête battait son plein. Mais la foule, malgré son nombre et ses habits neufs et multicolores, ne paraissait pas très égayée. Sur l'estrade d'honneur étaient assises les mères et leurs enfants. Hélas ! elles étaient peu nombreuses, et leurs enfants semblaient être de petits vieillards, tellement ils étaient graves, lents, sérieux et tranquilles. Point de rires argentins auprès des mères, point d'animation dans les yeux enfantins. En vain la musique jouait, en vain défilaient les processions en chantant, pas une figure d'enfant ne sourit.

Sur une des estrades élevées se tenait un groupe de jeunes filles ayant à leur tête Léa. Elles regardaient, comme tout le monde, du côté des montagnes d'où devaient paraître les couples heureux.

— Les voilà ! s'écria l'une d'elles. Regardez, comme ils sont nombreux ! Cela ne te donne pas l'envie de te marier, Léa ?

— Moi ? Mais pas du tout !

Toutes éclatèrent d'un rire gai.

— Elles doivent, tout de même, avoir joliment de courage, les malheureuses qui se sont décidées à se marier.

— Ce sont à coup sûr des désespérées ou des folles que rien n'effraie, pas même les douleurs de la maternité, sans parler de la perte de la beauté.

— Rien que la pensée de ce qui les attend me donne le frisson, à moi.

La procession des jeunes gens descendit la montagne et déboucha sur l'avenue menant au temple. Les musiques et les chœurs attaquèrent un air joyeux. Chacun des assistants tenait dans la main des fleurs qu'il se préparait à jeter aux nouveaux mariés. Tout à coup les musiques, les chants, les exclamations se turent dans un arrêt inattendu et brusque. Les bras levés pour jeter les fleurs tombèrent d'eux-mêmes, et les fleurs furent piétinées par la foule gagnée d'une stupeur soudaine. Dans la procession, marchaient de jeunes hommes seuls, le pas traînant, la tête basse. Quand ils eurent disparu dans le temple de la Paix, les jeunes filles, en haut, applaudirent discrètement et poussèrent de petits bravos narquois. La foule, alors, les regarda, déjà furieuse, mais encore incertaine de ce qu'elle allait faire.

— Les misérables! crièrent les uns.

Et les autres :

— Il faut faire une loi obligeant tout le monde à se marier...

— Et punissant de la peine capitale les refractaires.

— Il serait bon de commencer par là, tout de suite.

En ce moment apparut Proto à la tête des jeunes hommes qui n'avaient pas trouvé de femmes, et en leur montrant les jeunes filles :

— Voilà les coupables! s'écria-t-il. Quel malheur qu'il n'y ait pas ici de jaunes : ceux-là vous montreraient ce qu'il y a à faire quand une fille refuse l'amour. Eh! bien, qu'attendez-vous ?

Et comme les jeunes hommes, descendants mous d'ancêtres féroces, restaient indécis, Proto, le bras toujours tendu vers les jeunes filles, son front de parchemin rouge de colère violente, s'écria encore :

— Qu'attendez-vous? Il faut que votre race vive en dépit de tout! Montez-moi, et tout de suite, ces marches, saisissez à bras-le-corps ces filles, emportez-les, et faites triompher l'amour ! Il faut que notre race vive!...

Mais soudain l'énergie du vieux savant s'éteignit, et il se tut. C'est qu'il vit, à la porte du temple, Méone, attirée par les clameurs. Il se rappela qu'elle, non plus, ne s'était pas mariée et que lui-même n'avait voulu d'autre maîtresse que la Philosophie. Et il comprit que rien ne pouvait contrecarrer l'arrêt sans appel du destin. Il devint mortellement pâle et eut un geste de lassitude et de résignation.

Ceux qui étaient près de lui furent déroutés par ce changement brusque de l'attitude de Proto. Mais, au pied de l'estrade où se tenaient les jeunes filles la foule clamait toujours. Alors, d'en haut, ironiques et tranquilles, les jeunes filles lui jetèrent, au lieu de fleurs rouges de séve féconde, de larges feuilles de fougère. Et la fougère était l'emblème du célibat et de la stérilité, c'est-à-dire du néant.

D. Mamine.

ÉTRANGE AVENTURE (1)

Le soleil disparut sous l'horizon, laissant après lui des traces de pourpre. Le ciel, de bleu qu'il était, devenait gris et sombre; le crépuscule tombait.

Dans les rues, le mouvement augmentait; le pouls en était accéléré, comme c'est toujours le cas au soir tombant. Les voitures roulaient dans un désordre enchevêtré, se croisant et se heurtant au milieu des cris et des exclamations des cochers; sur les larges trottoirs la foule des passants devenait de plus en plus nombreuse et dense.

M. Constantin se promenait sur le boulevard et respirait avec plaisir cette atmosphère excitante et fiévreuse. Il se sentait, dans cet air, plus fort et plus robuste. S'étant regardé dans la glace d'un magasin, sa belle humeur s'accentua encore : il se vit beau et distingué. Le sentiment de sa valeur le remplit de fierté, et brilla dans ses yeux d'un éclat de satisfaction. Il passa sa main sur sa barbe longue et noire que le givre commençait à rendre blanche, rajusta son haut de forme brillant, et se mêla joyeusement à la foule qui coulait sur le trottoir.

M. Constantin n'était pas du tout pressé. Tandis que les autres passants, le visage soucieux ou morose, allaient rapidement et sans faire attention au mouvement et au bruit qui les entouraient, absorbés qu'ils étaient uniquement par les devoirs et les espoirs de la lutte quotidienne pour l'existence, lui avançait lentement et tranquillement. Cette foule fatiguée et lasse et pourtant toujours à l'affût du profit ou du gain lui inspirait un mépris indulgent. Il comprenait bien que cela devait être ainsi, qu'il devait y avoir des milliers et des millions de gens gagnant à la sueur du front leur pain quotidien ; mais il se sentait au-dessus de cette fourmilière grise, lui, riche et indépendant, dont les doigts blancs et aristocratiques et longs et fins ne s'étaient jamais tachés au travail.

Le crépuscule d'octobre exhalait une douceur infinie; l'air était pénétré d'évaporations de la terre tout à l'heure mouillée par une pluie abondante. Un vent léger répandait les parfums sensuels et excitants des derniers jours de l'automne. M. Constantin marchait au milieu du va-et-vient de la rue, content de sa vie et de lui-même. Il faisait peu attention aux hommes qu'il croisait; par contre, les femmes, il les regardait droit dans les yeux, les embrassait d'un seul coup d'œil qui les appréciait toutes en un instant, qui les déshabillait. C'était là le coup d'œil d'un connaisseur et d'un conquérant. Malgré de longues années de jouissance, M. Constantin était demeuré jeune et fort et toujours prêt à jouir et à désirer. La vue d'une femme gracieuse éveillait en lui tout de suite le désir d'en faire sa proie. Et comme il se croyait en droit de prendre les plai-

(1) *M. S. Krzywoszewski appartient à la pleïade de jeunes romanciers polonais si remarquablement doués. Auteur d'un recueil de nouvelles* Dans la lutte de la vie *qui, au moment de son apparition, fut comparé par M. T. de Wyzewa, dans le* Temps, *aux inoubliables* Récits d'un chasseur *de Tourgueneff, il a publié en outre* Le crépuscule, *roman d'une haute envolée lyrique très chaleureusement accueilli en Pologne, où le sympathique romancier est, en outre, connu et apprécié comme un publiciste de talent* (Note de la Rédaction).

sirs et le bonheur là où il les voyait, il n'hésitait jamais à faire n'importe quels efforts pourvu que son but fût atteint.

Cependant, ses regards glissaient sur les passants sans s'y arrêter un moment. Les femmes rencontrées lui semblaient, cette fois, laides, habillées sans goût, lourdes, gauches; ou bien elles avaient les joues outrageusement fardées, la bouche trop rouge, le sourire insolent et provocant.

— Autrefois, chaque femme inconnue avait pour moi du charme, pensa M. Constantin. Pourquoi aujourd'hui en vois-je si peu qui me plaisent? Les femmes n'ont pourtant pas changé... C'est moi... J'ai vieilli... Mon imagination n'est plus si souple, plus si sensible...

M. Constantin ne redoutait pas la mort. Ses pensées ne pénétraient jamais au-delà des limites mystérieuses de la vie humaine. Pourquoi se tourmenter à des énigmes, que l'on ne peut résoudre, quand il y a dans la vie, que l'on connaît bien, tant de bonnes choses! Mais il comprenait que seul un organisme jeune et robuste peut jouir de la douceur de la vie; c'est pourquoi le spectre de la vieillesse, toujours plus proche et plus inévitable, le remplissait d'inquiétude et de douleur. Il sentait que les bases sur lesquelles il avait bâti son existence, chancelaient et, lentement, mais sans cesse, s'échappaient sous ses pas. Il se rendait compte que toute lutte serait vaine, mais cette idée ne lui inspirait pas de résignation. Au contraire, elle augmentait son inquiétude.

Sa promenade qu'il avait commencée en belle humeur, devenait soucieuse. Le souvenir des années passées, si différentes du présent, commençait à attrister l'esprit de M. Constantin. En même temps un ennui de plus en plus fort s'emparait de lui. Il prévoyait un dîner consommé en solitude et puis une soirée, une longue soirée, solitaire également. Les yeux de M. Constantin perdirent leur éclat, et devinrent vitreux et pâles. Il marcha plus lentement, d'un pas alourdi.

Soudain, son odorat fut frappé par un violent parfum de muguets. Il se retourna vivement et remarqua une mince silhouette féminine qui s'introduisait adroitement dans la mêlée des passants, si adroitement qu'en un clin d'œil elle fut séparée de lui par la foule. Mais chose étrange! L'odeur de muguets resta avec M. Constantin, qui la sentait autour de lui. Il pressa le pas, mais la foule ne permettait d'avancer que lentement. Cependant, il ne perdait pas de vue l'inconnue. Il ne voyait plus toute sa silhouette, mais il discernait nettement son grand chapeau noir, et le nœud gros de ses cheveux blonds et abondants. Il fendait impatiemment la cohue, et heurtait les passants, dédaigneux de leurs regards furieux et de leurs exclamations indignées. Mais il n'arrivait jamais à réduire l'espace qui le séparait de l'inconnue. Elle glissait en avant légèrement et facilement. Le parfum de muguets demeurait toujours.

M. Constantin remarqua que ce parfum ne lui était point étranger, qu'il l'avait respiré déjà un jour, et qu'alors il lui avait été très cher. Ce n'avait pas été d'ailleurs une odeur simple de fleurs ou de parfums : il s'y mêlait à cette époque une senteur tiède, sensuelle et étourdissante d'une chambre à coucher de femme. M. Constantin éprouva une excitation qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. La foule, le mouvement de la rue, toute la ville, le monde entier

cessèrent d'exister pour lui! Il ne voyait que l'inconnue qui se sauvait si rapidement et il voulait la rejoindre.

Il s'efforçait autant qu'il le pouvait de voir sa figure à elle, mais c'était en vain, car elle avançait du même pas pressé et ne se retournait point. Une fois il crut distinguer son profil. Son cœur se mit à battre violemment.

— Quelle ressemblance extraordinaire! Et cette odeur de muguets! Absolument la même!

Et, dans sa mémoire, surgit le tableau lointain d'une charmante idylle terminée par un drame si terrible! Nina! la pauvre Nina, qui avait pris au sérieux une voluptueuse comédie d'amour!

Es ist eine alte Geschichte,
Doch bleibt sie immer neu.
Und wem sie just passiret,
Dem bricht das Herz entzwei...

— Quelle extraordinaire ressemblance! répéta M. Constantin, et il hâta encore le pas. Mais au même moment l'inconnue redoubla de hâte également, et l'espace qui les séparait resta le même.

Nina! Ce matin douloureux, au lendemain de la rupture, lorsque, informé de sa folie désespérée, poussé par quelque force inconsciente, il se trouva dans une étroite ruelle, devant une maison haute, morne, vaste, ayant l'air d'une caserne. Plusieurs femmes se racontaient avec des éclats de voix l'accident, tantôt levant leurs regards vers les fenêtres du troisième, tantôt se montrant, en bas, les pavés aigus de la chaussée. Il y avait là une tâche de sang large et encore humide.

— Comme elle va vite! Je ne la rejoindrai donc pas?

L'obscurité augmentait. Les lumières aux étalages des magasins et dans les fenêtres des maisons se multipliaient, innombrables. L'azur de l'horizon devint sombre; çà et là apparurent les points lumineux et pâles des petits clous dorés qui soutiennent le firmament. La ville bruissait et frémissait d'une vie chaude, la nuit tombante semblait en augmenter l'inquiétude et la fièvre. Des rangées compactes de voitures et d'omnibus roulaient difficilement au milieu de la rue; sur le trottoir se mouvait une foule dense serrée : tel un corps gigantesque et vague rampant sur ses membres allongés dans la demi-obscurité confuse. Des sons étouffés d'une marche joyeuse se faisaient entendre venant d'un café lointain qui projetait sur la rue la lumière bleue de ses globes électriques. Des cris, des exclamations, le brouhaha des conversations et des rires, se mêlaient sans harmonie aux bruits des voitures et aux accords entrecoupés de la musique formant une sorte de plain-chant immense, monotone et puissant, qui montait vers le ciel, au-dessus de la ville, en même temps que les fumées brunes des milliers de cheminées et l'incendie jaunâtre des lumières.

M. Constantin n'apercevait, n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Le désir de voir la figure de l'inconnue s'empara de lui avec une force irrésistible, et il fendait toujours la foule avec la persistance d'un lunatique. Mais, en dépit de ses efforts fiévreux, il ne parvenait toujours pas à raccourcir la distance. Il voyait sans cesse devant lui le grand chapeau noir et les cheveux blonds formant un

gros nœud; mais il se dépêchait inutilement : l'inconnue filait avec une vitesse également croissante et inlassable.

Il ne savait plus maintenant depuis quand durait cette persécution étrange. Le boulevard devint plus calme et plus obscur. Les passants, plus rares.

— Cette fois, je la tiens! pensa M. Constantin.

Et il se mit à courir. Mais la silhouette mystérieuse se sauvait aussi plus lestement. Tout à coup, elle prit une une petite ruelle étroite qui coupait le boulevard. M. Constantin la perdit de vue pour un moment. Puis, ayant atteint le coin du boulevard, il la vit de nouveau qui marchait sur le trottoir et rasant les murs, de sorte que, d'abord, elle lui sembla être une ombre qui glissait sur les murailles. Mais non, c'était bien elle. Maintenant, il approchait visiblement, la distance diminuait. Encouragé, il courut plus fort, — mais la silhouette sombre s'évanouit tout à coup à ses yeux. M. Constantin s'arrêta : il était devant une église noircie par la vétusté.

Sans hésiter un instant, il y entra.

Les vieilles nefs rectangulaires se perdaient dans l'obscurité. Les vitraux multicolores aux arcs pointus laissaient passer à l'intérieur, indolemment, ce qui restait encore de lumière du jour mourant au dehors. Les pilastres et les autels latéraux se confondaient avec les ténèbres. Une petite lampe allumée et rouge pétillait mélancoliquement. Il y avait, dans l'église, un calme de pierre.

M. Constantin s'arrêta près de la porte. Il cherchait l'inconnue et ne la trouvait pas. Les rangées des bancs dans la grande nef étaient vides; sur les marches des autels personne n'était agenouillé. Il avança, et le bruit de ses pas retentit sourdement sur les dalles. Il y avait déjà longtemps qu'il s'était trouvé dans une église, et jamais il n'y était entré au crépuscule. La gravité du lieu fit donc sur lui une impression d'autant plus vive que l'excitation nerveuse où il était, s'empara plus fortement de son esprit. Les murs sombres et les voûtes noires l'oppressaient avec une puissance mystérieuse. Il cherchait vainement à calmer ses nerfs. Elle n'y est pas, Elle ne peut y être. Je suis victime d'une hallucination bizarre, qu'il faut secouer, dont il faut me réveiller!

Mais son inquiétude vague grandissait : il ne pouvait bouger, ni regarder autour de lui. Il sentait ses pieds qui devenaient raides, ses épaules qui se faisaient lourdes; sa raison perdait la clarté de jugement et la conscience.

Il se trouva soudain dans la cage du confessionnal. Quelle force l'y avait poussé, il ne le savait pas. Les murs du confessionnal formaient autour de lui un réduit sombre où on ne voyait rien, sauf, en haut, des tâches vagues d'une lumière pâle qui erraient sur la voûte gothique, inquiètes et tristes, comme des oiseaux de passage forcés de partir, mais angoissés de quitter leur séjour temporaire. Bientôt ces tâches disparurent. De la profondeur de la nef, de derrière le grand autel, un soupir léger et étouffé partit, comme un écho de prières anciennes, puis soudain se tut.

Le calme profond et infini qui se fit alors était composé d'étranges bruissements que M. Constantin n'entendait pas, mais qu'il ressentait plutôt. Il éprouvait cette impression bizarre, que l'église se remplissait de figures invisibles, qui tournaient autour de lui, se

tassaient dans les coins, et entre les sinuosités des murs. Un souffle frais et froid effleura son visage : on eut dit le contact de quelque aile imperceptible. Il se recula violemment.

Un effroi immense couvrit le front de M. Constantin d'une sueur glacée et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Maintenant, venant du presbytère, c'était Elle qui approchait... Aucun froissement même le plus léger n'interrompait le silence de mort, mais M. Constantin sentait et savait qu'elle venait, qu'elle était tout près, qu'elle était là, là... Un engourdissement étrange paralysa tous ses membres. Il se pencha inconsciemment à la petite fenêtre et, immobile, ferma les yeux...

Un long moment de cruelle attente se passa. M. Constantin comprenait qu'il devait se produire quelque chose d'extraordinaire, et cette idée ajoutait à son dérangement nerveux. Mais le silence insupportable se prolongeait, une paix sinistre et une nuit dense remplissaient l'église.

— Elle est déjà sur l'escalier. Maintenant elle s'agenouille... Pourquoi donc n'entends-je point ses pas, ni le froissement de sa robe? Pourquoi ne parle-t-elle point?

Un tourbillon chaotique se leva dans le cerveau de M. Constantin. Il se sentait le jouet impuissant de ce qui devait immanquablement arriver, et il ne désirait qu'une chose : que ces tortures se terminassent le plus vite.

— Advienne que pourra, mais que cela advienne tout de suite... Je ne pourrais supporter plus longtemps l'incertitude...

A ce moment, autour de lui, se répandit le parfum léger de muguets. M. Constantin comprit que l'instant décisif arrivait. Il recula dans un coin, à moitié évanoui. Dans la fenêtre grillée du confessionnal, trois coups secs se firent entendre...

Et de nouveau il y eut un court moment de silence. L'odeur de muguets devint plus forte, plus étourdissante et se mêlait à l'effluve, tiède, d'un corps de femme... Tout à coup un froissement léger, à peine perceptible, se produisit et peu à peu, très lentement, se changea en un chuchotement distinct. M. Constantin ne savait pas d'où cette voix étouffée venait, mais il en distinguait très nettement les sons mats.

— Je l'aimais, je l'aimais plus que ma vie... Mon âme s'est unie à lui... Je n'ai pu supporter la séparation... Lorsqu'il m'avait regardée la première fois et m'avait parlé, je suis devenue sa chose...

M. Constantin entendait distinctement cette voix chuchotante. Maintenant il lui semblait voir, malgré les murs du confessionnal, la figure agenouillée de Nina... A cette image de Nina, habillée de couleur sombre, et vêtue d'une pèlerine longue, se joignit un autre souvenir, également net, de Nina cachant son visage dans ses mains, de Nina fraîche comme le printemps, charmante et belle. Il tendit les bras pour l'attirer, mais ils rencontrèrent le vide. Il ouvrit largement les yeux, et un cri de peur horrible s'échappa de sa poitrine, quand il vit la figure pâle de Nina avec des trous noirs à la place des yeux, une figure affreuse et douloureuse.

— Je l'aimais, mon âme s'est unie à lui...

Il poussa violemment la porte et s'enfuit du confessionnal. Il se frotta les yeux et promena tout autour un regard fou.

— Que fais-je ici ? Comment me suis-je trouvé dans le confessionnal ! Et ce fantôme, et ce chuchotement... Serait-ce une hallucination ?

Et bien que le cœur lui battît encore d'effroi, M. Constantin commença à se calmer.

— C'était une vision maladive, rien de plus... Là, derrière le confessionnal, il n'y avait personne...

La nuit devenait toutà fait noire, et dans ces ténèbres mystérieuses l'église se faisait plus puissante et immense. Les colonnes sveltes et qui, en haut, s'inclinaient l'une vers l'autre, se tassaient en rangées compactes, silencieuses et hautes. Dans le fond lointain la petite lampe solitaire et perdue pétillait tristement. Et le silence, et la paix — terribles !

— Il faut sortir d'ici, se sauver au plus vite !

M. Constantin ne bougeait pas, pourtant. Une envie contre laquelle il luttait vainement le retenait, l'envie de se convaincre *de visu* que le fantôme de derrière le confessional était effectivement une vision, une chimère. Il hésitait et avait peur, et en même temps il sentait qu'il devait aller là, à cette place-là, regarder, voir... Enfin, d'un pas roide, il s'y dirigea.

Il n'y avait personne. Les marches du confessionnal étaient vides.

Mais tout à coup M. Constantin tressaillit et s'affaissa. Tout son sang afflua vers son cœur; sa figure se baigna d'une rosée glaciale. A quelque distance du confessionnal il remarqua une tache de sang noirâtre, déjà presque séchée... C'était la même grande tache sanglante qu'il avait vue, il y avait des années, là-bas, sur le pavé de la ruelle étroite, devant la grande maison morose qui avait l'air d'une caserne... Un cri aigu, inhumain, sortit de sa poitrine et M. Constantin se mit à courir, à courir comme un dément...

Il ne se rendit pas compte quand et comment il s'était trouvé hors de l'église. La peur noire qu'il sentait sur son échine le rendait stupide et aveugle. Il passa, dans un galop affolé, la petite ruelle, gagna le boulevard, et fila encore, et fila toujours, n'osant se retourner, chassé sans répit par son effroi horrible...

Enfin, il ralentit le pas. Le boulevard devenait plus animé, des milliers de feux étincelaient tout autour, des voitures roulaient au milieu de la chaussée, une foule dense se mouvait sur le trottoir. M. Constantin respira profondément. Il avait encore, dans ses oreilles, un sourd bourdonnement, ses tempes étaient brûlantes de fièvre, mais peu à peu le calme revenait dans son esprit bouleversé. Il trouva même des forces pour esquisser un pâle sourire, puis il dit si haut que les passants, étonnés, le regardèrent avec attention :

— Etrange aventure !

Et il répéta plusieurs fois, l'air rêveur, comme mal réveillé d'un songe désagréable :

— Etrange aventure !

Après quoi, redoutant la solitude, il alla dîner à son cercle.

S. Krzywoszewski.

L'AMOUR ET LA FAMILLE DANS LE MONDE DES OISEAUX

(*Suite et fin*) (1)

IV

A ces phénomènes qui servent à préparer l'union sexuelle se joignent, pour en faire valoir et en rehausser les attraits, les danses, les parades et les duels.

Un grand nombre de passereaux et d'oiseaux chanteurs emploient pour plaire à la femelle, les mouvements cadencés du corps et des postures variées qui parfois nous paraissent comiques. « L'oiseau, dit Schomburgk, en parlant du cassique du nouveau continent, prend les postures les plus singulières, il tourne et retourne sa tête, son cou, son corps en entier, et tout cela d'une façon si comique que souvent je ne pouvais retenir un éclat de rire. » Les érythrospizes githagines, qui vivent dans le désert africain, prennent également les attitudes les plus comiques, ils dansent l'un autour de l'autre et sont dans une continuelle agitation. Lorsque le mâle poursuit la femelle, il redresse le corps, ouvre largement les ailes, on dirait qu'il veut serrer dans ses bras l'objet de son amour. Chez les pétrocincles « le mâle, au temps des amours, chante avec la plus grande ardeur. Il danse le corps droit, les ailes et la queue frottant contre le sol, les plumes du dos hérissées, la tête rejetée en arrière, le bec largement ouvert, les yeux presque fermés. » Les mésanges bleues « cherchent par toutes sortes de postures et de gestes à se rendre aimables. » « Le mâle de l'autruche, décrit M. Hardy, s'accroupit devant sa femelle sur les jarrets, puis balance pendant huit à dix minutes, d'une manière cadencée, la tête et le cou ; se frappe alternativement avec le derrière de sa tête le corps de chaque côté, en avant des ailes. Ses ailes s'agitent en mesure par des mouvements fébriles, tout son corps frémit ; il fait entendre une sorte de roucoulement sourd et saccadé ; tout son être paraît en proie à un délire hystérique. » Parmi les échassiers, les grues exécutent de véritables danses, mêlées à une mimique des plus expressives. Nous avons tous été témoins des révérences que fait un pigeon en tournant autour d'une femelle, et des frémissements du paon qui étale sa queue avec orgueil et fait la roue. Le faisan et la perdrix rouge sont des gallinacés danseurs.

Mais entre tous les oiseaux qui s'adonnent à la chorégraphie sous l'empire de l'excitation sexuelle, le rupicole orangé tient sans con-

(1) Voir *La Revue* (*ancienne Revue des Revues*) du 15 avril 1901.

tredit le premier rang, tant par l'originalité de sa danse que par l'ardeur qu'il y met.

Le rupicole orangé est un magnifique oiseau, au plumage soyeux d'un jaune orangé vif, qui habite les parties montagneuses de la Guyane et du nord-est du Brésil. Il se livre, pour charmer les femelles, aux danses les plus singulières. Richard Schomburgk a eu la bonne fortune d'assister à ce curieux spectacle. « Pendant une halte que nous fîmes, raconte-t-il, nous entendîmes près de nous les cris d'appel de plusieurs rupicoles ; deux Indiens aussitôt s'avancèrent en rampant. L'un d'eux ne tarda pas à revenir, et fit comprendre par signes que je devais le suivre, ce à quoi j'obéis sans tarder. Nous fîmes encore mille pas en rampant avec la plus grande prudence : j'aperçus soudain le second indien couché sur le sol, et le plumage orange des rupicoles briller au milieu des buissons. Toute une bande de ces oiseaux était en train de danser sur un énorme rocher, et je ne puis dire avec quelle joie je fus témoin de ce spectacle si désiré. Sur les buissons des alentours se trouvaient environ une vingtaine de spectateurs, mâles et femelles ; sur le rocher même était un mâle, qui le parcourait en tous sens, en exécutant les pas et les mouvements les plus surprenants. Tantôt il ouvrait ses ailes à moitié, jetait sa tête à droite et à gauche, grattait la pierre de ses pattes, sautait sur place plus ou moins légèrement ; tantôt il faisait la roue avec sa queue et d'un pas grave se promenait fièrement tout autour du rocher, jusqu'à ce que, fatigué, il fit entendre un cri différent de sa voix ordinaire, et s'envola sur une branche voisine. Un autre mâle vint prendre sa place ; il montra aussi toute sa grâce, toute sa légèreté, et finit lui aussi par céder la place à un troisième. » Schomburgk ajoute que les femelles assistent sans se lasser à ce spectacle, et que, quand le mâle revient fatigué, elles poussent un cri, une sorte d'applaudissement.

Le grand tétras, notre coq de bruyère, est aussi un oiseau dont les transports amoureux sont des plus extraordinaires. Son excitation est extrême. Elle lui fait commettre les plus grandes folies et perdre jusqu'à la faculté de voir et d'entendre le péril. Polygame par excellence, il répand ses faveurs sur un grand nombre de maîtresses, mais il n'abandonne pas au hasard le soin de lui ménager des bonnes fortunes, il songe avant tout à rassembler le harem où il doit assouvir les feux dont il est embrasé. Le matin, à pointe d'aube, de la cime de l'arbre où il a passé la nuit, le coq de bruyère jette son cri de ralliement aux poules éparpillées dans son canton. Ce cri caractéristique s'entend de fort loin. L'invite a été entendue et de tous côtés accourent, en piétant, les femelles, vers l'arbre où leur seigneur et maître leur a claironné le rendez-vous. A peine arrivées, elles gloussent et coquettent autour de la base du grand pin. Le manège du mâle commence par des claquements de bec, puis retentit la première note de son étrange musique, et bientôt tout son corps s'agite de mouvements bizarres : « Le coq, dit le pasteur Brehm, étend la tête, mais

non pas invariablement vers le levant, comme on l'a prétendu ; il la porte en avant, hérisse les plumes du cou et de la tête, pousse des sons rauques, qui se précipitent de plus en plus, jusqu'au dernier cri. Il « rémoud » ensuite, c'est-à-dire qu'il fait entendre des bruits sifflants, semblables à ceux d'une meule à aiguiser et réunis en plusieurs phrases ; la dernière note est traînante. D'ordinaire, en commençant son chant, plus rarement au milieu d'une phrase, il lève la queue dans une position intermédiaire entre la verticale et l'horizontale, et l'étale en même temps ; il écarte légèrement les ailes et les laisse pendre. Il trottine un peu sur sa branche quand il fait entendre son premier chant ; quand il rémoud, il hérisse presque toutes ses plumes et se retourne...

A mesure qu'il reprend son chant, il se montre de plus en plus excité. Il monte et descend le long de sa branche, saute de l'une à l'autre, lève une patte et arrive à un tel état d'animation qu'il oublie tout le reste. La détonation d'une arme à feu même ne le trouble pas. »

L'excitation dans laquelle cet oiseau se trouve plongé, à l'époque des amours, l'entraîne à des duels parfois sanglants avec ses rivaux. Si deux coqs se sont établis dans le même canton, les batailles sont quotidiennes, jusqu'à ce que le plus faible se soit décidé à aller recruter ailleurs pour son sérail.

V

Les combats entre prétendants sont du reste fréquents dans le monde des oiseaux, mais rarement mortels. Le plus faible s'éloigne presque toujours lorsqu'il a reconnu son infériorité. Ces luttes offrent plutôt les caractères de brillants tournois où les mâles déploient, en l'honneur des femelles, leur force et leur courage, et dans lesquels les champions cherchent plus à s'effrayer qu'à se détruire.

En ces joutes galantes, le modèle du paladin est une espèce d'échassier dont le nom indique bien l'humeur, les ornithologistes l'ont appelé le « chevalier combattant ». Pendant neuf mois de l'année, humble en ses habits et de caractère rassis, il vit pacifiquement sur le rivage de la mer ou dans les marais de grande étendue. Mais au printemps, la fièvre d'amour entre en lui, et lui fait subir une métamorphose complète. Il devient méconnaissable, au physique comme au moral. Le pacifique se change en passionné de batailles, le modeste coureur des grèves, au manteau sombre, à la physionomie d'une gravité pensive et triste, se redresse en des poses martiales et revêt un costume plein de magnificence. L'ensemble de son plumage s'avive de couleurs voyantes, sa face se couvre de papilles jaunes ou rouges, une large fraise aux plumes fortes et serrées, diversement colorées, déborde sur sa poitrine et lui fait comme une cuirasse, de longs panaches s'élèvent de chaque côté de sa tête. Ainsi paré et armé pour le tournoi, le nouveau chevalier se rend aux places accoutumées où les mâles se réunissent pour se livrer des combats. C'est ordinairement une petite éminence recouverte d'un frais tapis de

gazon. Le premier qui arrive regarde fièrement de tous côtés et attend qu'un autre se montre. Les deux adversaires se sont-ils rencontrés, un frémissement agite leur corps, ils hochent la tête, hérissent les plumes de la poitrine et du dos, relèvent celles de la nuque, étalent leur collerette et fondent l'un sur l'autre. Ils se portent de violents coups de bec, les attaques se suivent, se précipitent avec une rapidité étonnante et un incroyable acharnement. Ils luttent jusqu'à ce qu'ils soient épuisés, puis chacun retourne à sa place, se repose, refait ses forces pour recommencer une nouvelle bataille. Cela continue ainsi jusqu'à ce que la lassitude l'emporte. Dans ces duels courtois, le sang ne coule pas, à peine les combattants perdent-ils quelques plumes. Leur bec mou, à tranchants émoussés, est impuissant à blesser.

Qu'ajouterai-je maintenant à ce que j'ai déjà dit des caresses que se prodiguent les oiseaux? On sait les baisers profonds des colombes, les becquètements affectueux d'une foule de passereaux et des perruches, les doux coups d'aile, les enlacements, le chaud contact des corps amoureusement pressés l'un contre l'autre. Ces aimables démonstrations ne sont point le privilège d'un petit nombre d'élus, tous les oiseaux, ou presque tous, préludent par de douces caresses à la consommation de l'amour. Les sombres frondaisons des bois, la claire feuillée des bocages, le tapis vert des pelouses, les roseaux des marais, les sillons des champs, les berges des fleuves, les rivages de la mer et la surface même des eaux, sont témoins des tendresses infinies des couples. Quelques-uns pourtant veulent, pour manifester leur amour, une scène moins publique, une retraite plus mystérieuse, plus personnelle, que crée, de toute pièce, le génie inventif des amants. Tels sont certains oiseaux d'Australie, proches parents de notre loriot, le ptilonorhynque satiné et le chlamydère tacheté. Ils construisent, avec une industrie tout humaine, des temples d'amour, en forme de berceaux, qui leur servent de lieux de rendez-vous. Ces élégants édifices, qui reposent sur une large plateforme faite de bâtons solidement entrelacés, consistent en petites branches flexibles, recourbées à leur extrémité, et disposées de manière à se réunir en voûte. L'intérieur est orné de plumes aux couleurs éclatantes, de coquilles, d'os blanchis, de petites pierres polies, de tous les objets brillants que ces oiseaux recueillent. Comme ils se nourrissent presque exclusivement de graines et de fruits, les coquillages et les os ne peuvent avoir été ramassés que pour servir à la décoration de leurs palais. Dans ces salons de conversation, les individus des deux sexes se réunissent pour se faire la cour, jouer, se livrer à des évolutions galantes, se donner des caresses et s'accoupler. Les nids sont construits plus tard, en des lieux différents, par les couples une fois formés.

VI

L'amour crée la famille, car le rapprochement des sexes est la première condition de la société domestique. « Le nid est une créa-

tion de l'amour », dit Michelet, et avec le nid naît, pour l'oiseau, une série de phénomènes nouveaux, dérivant d'une émotion affective qui lui était jusqu'alors inconnue, l'amour de la progéniture.

Chez les oiseaux, la femelle est le centre de la famille, tout s'organise autour d'elle et s'appuie sur elle. Dans la plupart des cas, c'est la femelle qui construit le nid. Le mâle n'est employé que comme pourvoyenr, il va chercher les matériaux, mais la femelle les dispose et les combine. Tout le travail artistique lui incombe, et, en particulier, l'arrangement des parties les plus délicates du nid, la couche molle où doit reposer un être vivant. Sauf quelques exceptions, c'est elle qui se charge de l'incubation et s'astreint, être mobile par excellence, à une immobilité complète et prolongée. C'est encore elle qui donne les premiers soins aux jeunes, et si plus tard le mâle partage avec elle ceux que réclame l'éducation de la couvée, il lui laisse encore une part considérable du fardeau. Sur la femelle pèsent donc les plus lourdes charges de la famille. L'amour maternel les lui rend légères. Son affection pour ses petits est inépuisable, et son dévouement sans limites. La liste serait longue des faits les plus saillants qui forment un faisceau de preuves pour chaque espèce, mais ici tout exemple devient superflu. L'extrême attachement des femelles d'oiseaux pour leur progéniture, l'héroïque courage qu'elles déploient pour les défendre, sont connus de tout le monde. Nous n'avons, au surplus, pour nous en convaincre, qu'à jeter un regard autour de nous, à voir la poule de nos basses-cours, la cane de nos bassins, la perdrix de nos champs, l'hirondelle qui attache sa demeure à la nôtre, le moineau de nos toits, et tous les petits oiseaux dont nous découvrons les nids.

Mais le mâle, quel est son rôle dans la société familiale ? Et d'abord, comment se comporte-t-il avec la femelle après l'accouplement, et quand, la saison proprement dite des amours écoulée, l'amante cède la place à la mère ? Chez le plus grand nombre des oiseaux, le mâle reste aux côtés de la femelle pendant tout le temps de l'incubation et de l'éducation des jeunes, remplissant, avec une ponctualité pleine de tendresse, ses devoirs d'époux et de père. Quelques espèces font exception à cette règle : le mâle, sa passion une fois satisfaite, abandonne la femelle, se remet à errer, en quête de nouvelles amours, et se tient toujours éloigné de la famille. Ce sont là les deux partis extrêmes que peuvent prendre les mâles des oiseaux. Il en est un intermédiaire, suivi par plusieurs gallinacés. Le mâle quitte bien la femelle avant ou après la construction du nid, les travaux minutieux auxquels elle s'astreint impatiente son ardeur érotique encore inassouvie et, quand elle a pondu et pris place sur les œufs, son immobilité l'ennuie. Il s'éloigne donc, mais soit que le penchant social reprenne sur lui son empire, soit qu'une représentation des obligations de la paternité surgisse tout à coup dans sa conscience, quand sa fièvre est tombée, il revient au moment de l'éclosion des jeunes, et dès lors reste avec eux et les conduit. Notez

que l'espèce est polygame, que le mâle a vu plusieurs femelles au cours de ses poursuites amoureuses. Auprès de quelle favorite revient-il? On l'ignore. Peut-être la dernière aimée, dont l'image moins lointaine est encore confusément gravée dans sa conscience, attire-t-elle ses préférences? En tout cas, son retour est signalé par la prise de possession du gouvernement de la communauté. Il s'attache à la famille pour la dominer. Mais s'il s'arroge le droit d'y commander en maître absolu, il accepte le devoir de la défendre, de la guider et de pourvoir à ses besoins. Voyez l'empressement que met le coq à signaler ses trouvailles et la bravoure avec laquelle il court sus à l'ennemi. La poule et les poussins reconnaissent volontiers cette domination qui promet un appui à leur faiblesse.

M. Espinas, dans un livre très remarquable (1), où il pose sur des bases solides les principes d'une sociologie comparée, analyse, avec beaucoup de pénétration d'esprit, l'organisation des sociétés domestiques chez les oiseaux. Il dit très justement que « les oiseaux mâles qui abandonnent leur femelle après l'accouplement sont précisément les moins intelligents de tous. D'une part, ils sont entraînés loin d'elle par l'ardeur inassouvie de leurs passions; d'autre part, ils ne peuvent, dans le temps trop court d'une poursuite brutale, se graver son image assez profondément pour que cette image les attache à elle et les détermine à imiter ses démarches quand elle commence le nid. Enfin leur extrême agitation, la fièvre érotique qui les anime ne leur permet pas de se livrer aux pacifiques travaux de la ponte et de l'élevage. »

VII

L'assiduité du mâle auprès de la femelle peut donc servir de critérium pour apprécier les facultés intellectuelles et morales des espèces, et en effet cette fidélité conjugale, mesure des aptitudes psychiques, se constate, en progression décroissante, chez les perroquets, les rapaces, les passereaux, les grimpeurs, les échassiers, les palmipèdes, — les gallinacés polygames, qui paraissent les moins intelligents des oiseaux, occupant le dernier degré de la série.

Dans la majorité des cas, on le voit, le mâle demeure étroitement uni à la femelle. Pendant la durée de l'incubation, il la distrait et charme son inaction par des chants ou des évolutions aériennes, il la nourrit et quelquefois la remplace. Après la naissance des jeunes, pour les premiers soins à donner à l'être physique, le rôle de la mère est prépondérant, mais quand il s'agit de l'éducation véritable, qui s'adresse à l'être intelligent, les deux parents unissent leurs efforts. Cette éducation varie évidemment selon le milieu et les circonstances où est placée chaque espèce. L'oiseau de haut vol, par exemple, doit s'habituer à parcourir l'air d'une aile sûre et à saisir

(1) *Des sociétés animales* : La meilleure étude de psychologie comparée qui ait été faite jusqu'à ce jour sur la vie sociale des animaux.

une proie qui fuit rapidement, l'aquatique s'instruire dans la natation et la pêche, celui qui se sert rarement de ses ailes s'initier, au début, aux difficultés de la marche, s'y perfectionner peu à peu, et apprendre à chercher sa nourriture sur le sol. Ajoutez à cela les mille détails de la vie que l'expérience des parents peut seule faire connaître. Ces enseignements, le père et la mère les donnent aux jeunes avec une patience inépuisable. Au moyen d'un commerce incessant de signaux dans lequel les jeunes réagissent, pour leur part, avec énergie, l'éducation se développe, jusqu'au moment où, suffisamment armés pour les luttes de la vie, les élèves deviennent, à leur tour, complètement indépendants. La séparation s'opère, de part et d'autre, sans aucun déchirement. Elle est le vœu de la nature. Cette conduite serait aussi celle de l'homme, s'il ne s'était profondément modifié en se soumettant aux règles imposées par la société. Lorsqu'il continue à ses enfants une protection dont ils pourraient à la rigueur se passer, il cède en cela bien moins à une affection plus grande qu'à des habitudes sociales et souvent, il faut le dire, à des calculs dictés par l'égoïsme. Combien de fois a-t-on constaté, hélas! l'impitoyable dureté qu'ont les gens du peuple pour leurs enfants, lorsque quelque infirmité les rend impropres au travail et qu'ils n'en attendent rien pour l'avenir. Cette dureté, on la trouve encore dans les mœurs de l'homme sauvage, au sein de sa famille. Les faits-divers des journaux nous entretiennent presque quotidiennement d'enfants en bas-âge abandonnés ou martyrisés par des parents barbares, les oiseaux et les autres animaux n'abandonnent leurs petits que lorsque l'éducation qu'ils doivent recevoir est complète et qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes.

Je voudrais avoir réussi à montrer, en étudiant l'amour et la famille dans le monde charmant des oiseaux - encore n'ai-je fait qu'effleurer le sujet — que les lois qui régissent les êtres vivants, au moral aussi bien qu'au physique, ont un grand caractère de généralité. L'homme, par de lents progrès à travers les âges écoulés, a creusé de plus en plus l'abîme qui existe entre lui et les animaux, mais s'il s'élève aujourd'hui au-dessus de ses humbles compagnons, on ne saurait mettre en doute que les facultés du sentiment et de l'intelligence dont il peut le plus s'enorgueillir ont commencé à germer dans les formes inférieures de la vie. Il m'a semblé que cette opinion, si conforme aux données actuelles de la biologie, recevrait une justification plus certaine, si on la soumettait à l'épreuve des faits dans une classe d'animaux arrêtés à un degré moyen d'évolution mentale, comme le sont les oiseaux, et si l'on choisissait surtout, pour rendre l'expérience plus concluante, une catégorie d'émotions pscyhiques qui paraissent, au premier abord, être l'apanage exclusif de la mentalité humaine.

MAGAUD D'AUBUSSON.

LE THÉATRE ET LA VIE

Ménage moderne, comédie en quatre actes, de M. Gustave Guiches au Théâtre Sarah-Bernhardt. — *20.000 âmes*, comédie-vaudeville en trois actes, de M. Franc-Nohain, au théâtre du Gymnase. — *Le Petit Muet*, mélodrame en cinq actes et sept tableaux, de M. Henri Kéroul, au théâtre de l'Ambigu. — *Pour l'Amour*, drame en quatre actes, en vers, de M. Auguste Dorchain, au théâtre de l'Odéon. — *La Course du Flambeau*, comédie en quatre actes de M. Paul Hervieu, au théâtre du Vaudeville. — *Le Vertige*, comédie en quatre actes, de M. Michel Provins, au théâtre de l'Athénée. — *La Veine*, comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus, au théâtre des Variétés.

A mesure que la saison théâtrale approche de sa fin, les « premières » se multiplient sur les différentes scènes de Paris, avec une rapidité kaléidoscopique. Comme les fantômes de la *Neknia* d'Homère, elles se pressent en foule autour du sang noir qui leur donnera pour quelques heures figure et parole. Ce sang noir et fumant, c'est le sang de la vie, sinon celui de l'immortalité. Hélas! parmi celles même qui furent admises à ce privilège pendant le mois dernier, combien s'évanouiront à peine évoquées ? Une seulement survivra-t-elle à la saison qui la vit apparaître?

L'écrivain qui a pris ici la tâche d'étudier les œuvres dramatiques nouvelles voit, de quinzaine en quinzaine, défiler dans ses chroniques une série d'œuvres où le talent n'est certes pas absent, mais dont aucune ne porte l'empreinte ineffaçable du génie. Il assiste, avec un sourire un peu déçu, à ces succès factices que décrètent les hyperboles de la presse quotidienne et qui sont suivis du silence funéraire des foules. Le spectacle d'une telle déchéance de l'art dramatique en France, accentué par le pullulement microbien des pièces nouvelles, ne va pas sans quelque mélancolique lassitude.

Le théâtre devrait être le miroir de la vie, un miroir éclatant de rires et de larmes. Ne sera-t-il bientôt plus qu'un guignol de décadence, un spectacle de fantoches pour d'autres fantoches? Cette forme suprême de l'art deviendra-t-elle chez nous la plus puérile?

On peut se le demander lorsqu'on assiste, par conscience professionnelle, à des spectacles comme ceux des dernières semaines. Quel concours de pièces factices! Quelle fausse monnaie dramatique! Quelle exclusion de la Vérité et de la Beauté, au profit de l'on ne sait quelle atmosphère d'artifice irrespirable, non seulement pour le public, mais même pour ceux qui la préfèrent à toute autre.

Voici (je commence par le plus ancien mort-né), voici M Gustave Guiches, romancier et journaliste de talent. Cet esprit distingué, cet authentique littérateur, fait représenter sur le théâtre Sarah-Bernhardt une comédie intitulée *Ménage Moderne*. Sur la foi du nom, du cadre et du titre, nous allons écouter une œuvre d'art, et c'est une clownerie incohérente, aux quiproquos dignes de Cluny, aux épices dignes de Déjazet, que l'on nous force à entendre sur le théâtre où furent joués *Hamlet* et *l'Aiglon*! Un auteur de la valeur de M. Guiches ne craint pas de condamner à cette besogne la comédienne intelligente et fine qu'est Mlle Marie Marcilly, tels autres acteurs

souples et vivants! C'est le cas de demander avec le public, devant de semblables aberrations : De qui se moque-t-on ici ?

Voici encore M. Franc-Nohain, ancien sous-préfet, dit-on, humoriste piquant à coup sûr. M. Franc-Nohain nous annonce une comédie sur les chefs-lieux de préfecture. Nous nous rappelons *la Petite Ville*, de Picard, et les *Bourgeois de Molinchart*, de Champfleury. Le désir de comparer l'œuvre nouvelle avec ces deux petits chefs-d'œuvre, l'espérance d'admirer un tableau neuf des mœurs départementales, nous entraînent au théâtre du Gymnase. On nous y régale d'un vaudeville aux ficelles mal renouées, où quelques cinématographies burlesques ne nous consolent pas du néant théâtral, ni de la nullité psychologique! Quinze lignes de *l'Orme du Mail* peignent plus spirituellement la préfecture française que les trois actes de *20.000 ames*. A quoi sert d'avoir de l'humour, du mordant, de la facétie, si finalement on fait bâiller son monde? Le public du boulevard, si veule soit-il, veut bien qu'on le fasse rire, mais non pas qu'on le mystifie. Le jeu très vivant et très comique des excellents artistes qui s'appellent Gémier, Noiseux, Janvier, etc., se paralyse et se raidit au long d'une soi-disant « comédie » où l'auteur n'a pas assez oublié que des « poèmes amorphes » avaient fait jusqu'ici le plus clair de sa réputation

De l'autre côté du boulevard, et en passant « du plaisant au sévère », voici M. Henri Kéroul et son drame *le Petit Muet* à l'Ambigu. C'est un « horrible mélo » très inférieur à *la Chanson du Pays* que j'analysais récemment ici. Le mélodrame, disais-je alors, pourrait nous rapprocher du théâtre antique par la grandeur des effets et la simplicité des émotions. Mais j'ajoute aujourd'hui qu'il peut devenir une école annexe d'abrutissement national lorsque, comme dans *le Petit Muet*, il s'emploie à suggérer au peuple les imaginations les plus bizarres et les sentiments les plus faux. De telles œuvres ne relèvent pas de la littérature, et le seul intérêt de la soirée qu'on y peut passer est d'admirer l'art pathétique et nuancé que déploie Mlle Hélène Reyé dans le rôle du *Petit Muet*.

Nous voici maintenant à l'Odéon, second théâtre français, théâtre officiel et national, et c'est encore un mélodrame à morale bizarre, mais un mélodrame historique et en vers, que nous allons entendre. L'auteur, M. Auguste Dorchain, est un poète encore jeune, extrêmement distingué, dont les allures tendres ne semblaient pas devoir le mener aux imaginations extrêmement féroces qui concluent sa nouvelle œuvre. Le rêveur de *la Jeunesse Pensive* et de *Vers la Lumière* faisait plutôt songer à un disciple de M. Sully-Prudhomme qu'à un imitateur de Jean Richepin et de Victor Hugo. Quel intérêt M. Auguste Dorchain a-t-il pu trouver à restaurer le cadre défraîchi de l'Espagne romantique et à rebattre le thème violent et faux des meurtres, des suicides à la mode d'*Hernani*? Il fallait, pour excuser toutes ces quincailleries historiques et tous ces strass passionnels, la fièvre qui brûlait le sang de la muse de 1830. Aujourd'hui le pouls des poètes bat une mesure tranquille, qui rythme aimablement leurs vers bien faits et un peu las. La disproportion entre la nature vraie de ces poètes et la rhétorique conventionnelle qu'ils s'imposen est d'autant plus réfrigérante pour un public qui ne s'y trompe pas

Un homme âgé épouse une jeune fille tout en conservant sa mai-

tresse. Sa nouvelle femme n'est pas sa femme. Pendant un voyage de cet homme, son fils s'éprend de sa jeune belle-mère que son père lui donne, il l'aime, elle l'aime, ils deviennent amants. Le père-mari rentre, soupçonne l'aventure, désire sa pseudo-épouse, apprend tout, condamne à mort fils et femme, et fait assassiner la maîtresse par l'amant qui se suicide ensuite sous ses yeux.

Ce fait divers relève de la cour d'assises et de la troisième page du *Petit Journal*. Il n'a en soi aucune moralité. Il est même répugnant. Ce père-mari est un odieux bonhomme, et son fils un benêt criminel. Mais revêtez-les de chapeaux à panaches, de capes espagnoles, de caleçons de soie, les voici tout à coup sacrés « romantiques », c'est-à-dire excusables et même intéressants !

Il serait temps que des poètes aussi délicats que M. Dorchain, que des âmes éminemment distinguées comme la sienne, s'affranchissent une bonne fois de servage envers des *moralités* de théâtre aussi immorales! Quel effet de pareilles pièces peuvent-elles bien produire sur l'imagination des jeunes lycéens et des petits bourgeois, le public ordinaire de l'Odéon?

La versification de *Pour l'amour* se ressent de l'encéphalite glacée où la pièce fut conçue. Cette versification élégante, sobre, un peu anémique, n'a plus le frisson de tendre tristesse que nous aimâmes dans *les Etoiles éteintes* et dans *Conte d'avril*.

La pièce, très bien montée par M. Ginisty, est assez bien jouée par M. de Max, moins prétentieux qu'à l'ordinaire, du moins en son ramage, car pour le plumage... Aucune des jeunes actrices de l'Odéon qui s'époumonnent dans *Pour l'amour* ne sait dire les vers, même convenablement. Cela semble indiquer une lacune bien fâcheuse dans l'enseignement du Conservatoire. Pour ne prendre qu'un exemple, la principale interprète de *Pour l'amour*, Mlle Franquet, gracieuse dôna Flor, à la déplorable manie d'ajouter une syllabe supplémentaire à tous les vers féminins, et même à la plupart des vers masculins...

J'ai réservé pour la fin de cette étude trois comédies qui, sans être des chefs-d'œuvre, ont du moins le mérite d'être intéressantes et humaines. Leurs auteurs se sont évidemment donné la peine de réfléchir, d'analyser et d'inventer, et la peine qu'ils ont prise crée le plaisir des spectateurs, heureux, après tant de marionnettes, de voir de près quelques visages sincères au théâtre.

Le Vertige, de M. Michel Provins, est une brillante et parfois émouvante analyse de la passion fatale, qui peut jeter une honnête femme dans les bras d'un don Juan sans âme. Le sujet, qui est celui de *Froufrou*, n'est pas très neuf au théâtre, mais l'auteur, psychologue expert autant qu'habile dialoguiste, l'a suffisamment rajeuni pour lui redonner de l'intérêt. On reprochera certainement, non sans raison, à M. Michel Provins, qui est à la fois un homme du monde et un homme de lettres, d'avoir injustement noirci les gens de lettres au profit des gens du monde. Chez lequel de ses confrères M. Provins a-t-il pu étudier une âme aussi ignoble, des goujateries aussi continues que celles du romancier féministe Mareuilles? Et chez quel camarade de « grand cercle » a-t-il pu observer d'aussi parfaits assemblages de vertu conjugale, de fidélité amicale, etc., bref les « petits saints » que sont M. de Roville et Le Châtelier? Il me semble

qu'il y a dans *Le Vertige* une fâcheuse pesée de la balance en faveur d'oisifs qui, d'ordinaire, ne valent pas grand'chose, et au détriment d'artistes qui ont au moins le mérite de travailler, de vivre et d'aimer. M. Michel Provins a été mieux inspiré dans l'étude des deux caractères de mondaines, l'une passionnée, l'autre jouisseuse, qu'il a opposées l'une à l'autre. On se disait, en écoutant les trois premiers actes, que le « vertige » suppose un abîme ou une cime, et que le vulgaire pied-plat de Mareuilles n'était vraiment ni l'un ni l'autre. On se demandait comment une femme aussi sincère que Mme de Roville avait pu céder au « vertige » d'une pareille médiocrité. Mais on a tout oublié pour écouter un très puissant quatrième acte où la réconciliation des deux époux, le repentir de la femme, le pardon du mari, sont dramatisés en une progression délicate et pathétique, sinon toujours très adroite. Il est juste d'ajouter que ce dernier acte, joué très savamment par M. Albert Deval, a été, pour Mme Jane Hading, l'occasion de déployer les dons qui font de sa voix une source d'émotions, de ses gestes une magie douloureuse et charmante, de toute sa personne une statue vivante du scrupule et de la passion.

A *La Veine* de M. Alfred Capus, toute la critique et le grand public ont fait dès le premier soir un succès quelque peu inexplicable. Il faut évidemment faire ici la part d'un de ces engouements excessifs qui sont les caprices de cœur du boulevard. M. Alfred Capus est un auteur sympathique, un journaliste agréable, dont les demi-succès escomptaient une réussite que tous ses confrères ont été ravis de lui ménager. On a singulièrement exagéré la beauté de la mise en scène, qui est des plus ordinaires et la valeur des interprètes qui, sauf M. Guitry et Mlle Lavallière, sont plutôt en dessous de leurs rôles. Quant à la philosophie de la pièce, cet éloge du hasard et de la loterie convenait à une capitale où le pari mutuel, les courses, les coups de bourse tiennent trop souvent lieu de talent et de travail. La veulerie aimable des caractères, cet avocat fainéant aimé des femmes, ce millionnaire dépensier qui les aime, ces femmes elles-mêmes faciles de corps et molles de cœur, tout ce monde voluptueux et superficiel, devait plaire à l'imagination d'une société où l'on ne s'étonne plus de rien, où le monde, le demi-monde et le quart de monde n'arrivent même plus à former un monde.

S'il convient d'être indulgent pour une comédie qui est bien, après tout, le miroir d'une société où la place de la Bourse, le champ de courses de Longchamps marquent le pôle sud et le pôle nord des appétits vitaux, il faut cependant faire des réserves sur la vulgarité de l'inspiration. On y est d'autant plus contraint que la grande critique quotidienne et boulevardière, loin de condamner l'éloge à outrance de « la veine », l'a plutôt renforcé. Nous pensons, nous, qu'il est mauvais de répéter à une nation, déjà trop portée à le croire, que le hasard sert plus que le travail, que la vie est une loterie où les bons numéros sortent à tout coup, qu'il n'y a qu'à croiser ses bras, si l'on est un homme, et à les ouvrir, si l'on est une femme, pour s'enrichir et devenir heureux. Cet optimisme bénin, ce demi-sommeil de joueur émérillonné, ménage aux peuples qui s'y abandonnent des réveils terribles. La France l'a déjà éprouvé aux dernières années du second Empire. Il serait dangereux qu'elle retombât à ce vertige. Qu'elle écoute plutôt les maîtres puissants et sévères qui, comme Zola dans

son admirable *Travail*, comme Dumas fils dans *la Femme de Claude*, lui montrèrent et lui montrent que la seule « veine » c'est encore, c'est seulement, c'est toujours le travail et le caractère.

M. Paul Hervieu mérite, plus que tout autre, ce titre de maître puissant et sévère. Mais quel dommage que cette puissance et cette sévérité ne s'occupent qu'à condamner l'homme au lieu de le relever! *La Course du flambeau* est une pièce aussi systématiquement pessimiste que *la Veine* est une pièce délibérément optimiste. L'une accorde tout au hasard des choses et à la naturelle bonasserie des individus; l'autre ne retranche rien à la logique féroce du destin ni au mauvais génie de l'espèce. Ce composé de grandeur et de misère qu'est l'homme et la vie de l'homme, et qu'ont saisi Shakespeare, Molière, Balzac, cet assemblage de lumière et de nuit, de tendresse et d'égoïsme, M. Paul Hervieu est presque aussi loin de nous le rendre, par excès de cruauté, que M. Alfred Capus, par excès de veulerie.

La Course du flambeau n'en est pas moins une œuvre extrêmement puissante, la plus puissante assurément qu'ait encore conçue et exécutée le jeune maître de *Peints par eux-mêmes* et de *l'Armature*. C'est d'abord une œuvre tout à fait originale, qui nous sort des écœurants « ménages-à-trois » et des niais « collages et raccommodements », fonds trop commun de notre pseudo-comédie contemporaine. L'auteur a voulu mettre en lumière, en quelle tragique lumière! cette vérité populaire que, dans l'espèce humaine, « l'amour descend et ne remonte pas, et que, si une mère est contrainte par la fatalité à choisir entre la mort de sa mère et la mort de sa fille, c'est la mort de sa mère qu'elle choisira. »

Comment, sur cette donnée sinistrement exacte, trois générations de femmes, la grand'mère, la mère et la fille, se heurtent, se déchirent, se meurtrissent; au milieu de quels dévouements, de quels sacrifices, de quels crimes s'accomplit l'inexorable loi de la maternité plus forte que la filiation, par quelles alternatives les sentiments les plus légitimes luttent pour la vie jusqu'à la mort d'autrui, c'est ce qu'une analyse, même détaillée, montrerait mal à mes lecteurs. Le spectacle seul de cette pièce, avec ses situations opératoires, son style incisif, sa poésie chirurgicale, pourra leur faire admettre une donnée qui leur paraîtrait choquante dans la nudité féroce de l'exposé.

Nos critiques les plus considérables, et à leur tête MM. Gustave Larroumet et Henry Bauer, ont proclamé sans restriction *la Course du Flambeau* « un chef-d'œuvre de vérité et de beauté ». Quel que soit mon admiration pour la sorte de talent probe et hautain qui caractérise la nouvelle œuvre de M. Paul Hervieu comme aussi bien ses aînées, je ne puis souscrire à un jugement aussi laudatif. Les situations et la donnée de la pièce sont très fortes: mais elles reposent sur des invraisemblances dramatiques par trop criantes. Que vient faire dans le drame cet Américain de convention, ce Stangy syllogistique sans lequel l'action s'écroule et qui pourtant lui est arbitrairement attaché? Pourquoi, au premier acte, après avoir fiancé sa fille à Didier Maravon, Mme Revel ne rappelle-t-elle pas son Américain? Pourquoi ce même Américain se conduit-il en amour comme un mécanisme de nickel et d'acier, non comme un homme qui veut et qui sent? Comment cette grand'mère, qui ne s'est pas émue devant

le déshonneur ni la maladie, s'émeut-elle tout à coup, et trop tard, devant les glaciers de la Maloya? Joignez à cela de graves maladresses ou insuffisances de métier (tout le troisième acte reposant sur une lettre retardée alors qu'un télégramme eût pu, eût dû le remplacer), et vous admettrez qu'il est difficile d'appliquer le nom de chef-d'œuvre à un théorème dramatique dont les postulats sont parfois inadmissibles, si la solution définitive en est juste.

MM. Larroumet, Fouquier, Baüer n'ont pas craint, à propos de *la Course du Flambeau*, de prononcer les noms de Sophocle, de Racine, de Shakespeare, et d'en rapprocher celui de M. Paul Hervieu. C'est un grand honneur; d'aucuns diront que c'est un excès d'honneur. M. Paul Hervieu n'en est pas tout à fait indigne. Il est certain qu'un grand souffle amer, — le frisson de la fatalité des passions et de l'argent, le frisson aussi de la Némésis antique, — passe sur ces âmes et sur cette aventure et y fait trembler les reflets d'une beauté terrible. On pense au vieil Œdipe et à ses fils, à Clytemnestre et à Iphigénie, au roi Lear et à ses filles. Mais ce qui manque à M. Paul Hervieu, pour s'apparenter authentiquement aux maîtres du grand art, c'est le goût de la tendresse humaine, c'est le sens de l'idéal, c'est l'amour de l'héroïque. A côté d'Œdipe, il y a Antigone; à côté d'Agamemnon, il y a Iphigénie: auprès du roi Lear se tient Cordelia. En face des monstres et des victimes, les poètes immortels ont dressé les statues exquises de la tendresse, de la justice et de la pitié. Aucun rayon de ces paradis ne descend éclairer le sinistre enfer où M. Paul Hervieu s'est reclus au point d'apparaître geôlier par trop volontaire des damnations humaines. Il est d'un grand artiste, certes, de descendre ces cercles infernaux avec tant de maîtrise; il est d'un plus grand artiste de les remonter jusqu'aux sphères de lumière où apparaît Béatrice.

Le très grand art dramatique, l'art d'un Sophocle et d'un Racine comme d'un Shakespeare et d'un Dumas fils (puisque l'on a jeté le collier d'or de ces noms sur l'œuvre de M. Paul Hervieu jusqu'à l'en étouffer), a toujours été un art *idéaliste*, un art qui fait flotter sur les misères de la fatalité le rayon des rédemptions. Je souhaite à M. Paul Hervieu, forgeron impassible des tortures sociales, qu'il ouvre plus souvent sur cette aurore les fenêtres de sa forge: si le vent de l'aube lui suggère quelques larmes avec le songe du meilleur, ni son art, ni son siècle n'y perdront.

La Course du Flambeau, montée avec grand art par M. Porel, est admirablement jouée par Mme Daynes-Grassot, qui incarne une saisissante figure de vieille bourgeoise au bon cœur ratatiné par l'âpre expérience de la vie. Mme Réjane, qui avait le rôle principal, a moins bien réussi. Cette grande artiste, si remarquable aux rôles populaires, est mal à son aise dans les rôles bourgeois ou mondains. En outre, elle dénature peu à peu la simplicité qui a fait sa gloire par un vernis uniforme de mélopée factice, qui risque de gâter complètement son talent. Souhaitons-lui de se souvenir à temps qu'en tout art, suivant un mot célèbre, le seul vernis des maîtres, c'est la simplicité.

HENRY BÉRENGER.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES [1]

Revues Françaises

Correspondant. — 10 avril. — Le recensement de la main-morte a été contesté par les défenseurs des congrégations. Ils en ont déclaré les évaluations inexactes, exagérées, fantaisistes. Aux chiffres donnés dans l'enquête qui a été publiée, un anonyme *** croit devoir opposer ce qu'il appelle *La Vraie mainmorte*. L'auteur affirme que le fameux « milliard des Congrégations » n'existe pas, et il ajoute :

Les congrégations religieuses, dans leur ensemble, ne comprennent que la *deux-centième partie* à peine de la superficie totale des biens de mainmorte; la contribution foncière, établie sur leur propriété bâtie, représente 8 p. 100 de l'ensemble de la contribution de la propriété bâtie des établissements de main-morte; la contribution foncière établie sur la propriété non bâtie représente seulement 2 p. 100 de l'ensemble des mêmes établissements. Le montant de la taxe de mainmorte payée par les congrégations est de 5,7 p. 100 de l'ensemble des rôles de cette même taxe.

La main-morte, nous dit ***, ne se compose pas seulement des biens de congrégations religieuses. L'Etat, les départements, les communes, les hospices, les séminaires, les fabriques d'église, les consistoires, les établissements de charité ou de bienfaisance, les Sociétés anonymes, des établissements divers possèdent des propriétés bâties et non bâties assujetties à la taxe de biens de mainmorte. — Emile Keller ne voit dans la loi sur les associations que *La Revanche des Francs-maçons*. L'ancien député de Belfort rédige un réquisitoire violent contre la franc-maçonnerie et l'accuse de tous les méfaits. En même temps il s'efforce de démontrer que les religieux sont les bienfaiteurs de l'humanité. « Les vœux qu'on leur reproche, chasteté, pauvreté, obéissance, sont précisément la garantie de leur dévouement et pendant qu'ils s'immolent, leurs vertus héroïques relèvent et maintiennent le niveau des mœurs de la nation ». La thèse de M. Kelse réduit à un certain nombre d'assertions qui ont déjà servi d'arguments aux orateurs catholiques de la Chambre. Il ne diffère de ceux-ci que par l'excès de véhémence. Il confond, du reste, dans un même tollé, francs-maçons, juifs, protestants et il déclare que les congrégations sont plus nombreuses et plus actives qu'à la fin du XIXe siècle. La persécution présente leur fera faire de nouveaux progrès. Citons, à titre de spécimen de la tonalité de cette catilinaire les phrases qui la terminent :

Ce sont les 30 millions de catholiques français auxquels une poignée de francs-maçons, la plupart juifs ou protestants, volent leur bien le plus sacré, leur liberté la plus chère. On renverse ainsi la barrière qui protège encore la civilisation contre la barbarie, la femme contre les séducteurs, l'enfant contre l'abrutissement de l'école sans Dieu, la propriété contre le pillage des spéculateurs ou des socialistes, la justice contre l'avancement et l'impunité des coquins, la conscience contre la force brutale, l'influence et la grandeur de la France contre le flot germanique. Tout le monde, même ceux qui ne sont pas chrétiens, est intéressé à résister à cette persécution aussi stupide, aussi antinationale, aussi antifrançaise que celle qui désorganise nos forces militaires, en frappant les meil-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes*, *espagnoles*, *hongroises*, *japonaises*, *néerlandaises et russes*, dans notre numéro du 1er Avril.

leurs chefs de notre armée. On dirait qu'elle est payée par l'étranger. A tous les bons Français de s'y opposer.

Pierre de la Gorce commence une étude d'histoire contemporaine sur *Mentana* et les hommes qui, en France et en Italie, eurent un rôle dans cette affaire. — Un amiral (anonyme) fait, à propos des fêtes de Toulon, un parallèle entre la *marine française et la marine italienne* en présentant le tableau des forces navales des deux pays. L'auteur est d'avis que tout en rendant justice aux qualités de la marine italienne nous n'avons ni à l'envier ni à la redouter. Cependant il ne se dissimule pas la gravité de la situation. Il y a des dangers, on ne saurait les nier. Qu'a-t-on fait pour y parer? Les 762 millions, votés par le Parlement pour couvrir les dépenses de l'augmentation de la flotte jusqu'en 1907, suffiront-ils pour atteindre le but qui s'impose? L'Angleterre a pris depuis dix ans une avance qu'elle maintiendra coûte que coûte. Dans peu d'années, l'Allemagne nous opposera quatre escadres formidables. Renonçant forcément à égaler la puissance navale de l'Angleterre, la France pourra-t-elle conserver son rang vis-à-vis de l'Allemagne? L'auteur se livre à un examen approfondi de ce qu'on entreprend et peut entreprendre dans l'avenir, et il laisse percer la crainte qu'en 1907, nous ne serons pas à chiffre égal avec les Allemands. — Gabriel Prévost fait la leçon aux dirigeants de toute catégorie, en recherchant quel sera l'*avenir de la politesse* dans les sociétés démocratiques et voudrait que l'exemple vînt, à cet égard, d'en haut, pendant qu'en même temps l'urbanité enseignée à l'école ferait partie de l'éducation morale.

Nouvelle Revue. — 15 Avril. — Numéro important. Albert de Pouvourville dévoile *Le Piège marocain*. Selon lui la grande expédition française contre les Etats chérifiens, si elle se réalise, comme il est permis de le prévoir, ne fera que renforcer la prépondérance anglaise et allemande.

Pendant que la Russie devra faire face au Sultan sur le Danube et au Japon en Extrême-Orient, pendant que ses meilleures forces seront à des milliers de lieues de l'Europe; pendant que l'armée italienne sera en Tripolitaine; pendant que l'armée française sera entravée par l'action au Maroc, l'Allemagne fera en Europe tout ce qu'elle voudra parce qu'elle y sera seule et concentrée, et son alliée l'Angleterre tiendra, avec les routes maritimes le sort du continent.

La France peut-elle cependant rester les bras croisés? Non, mais, comme le voulait le comte Mourawiew « la France doit trouver *en Europe* les compensations aux agrandissements *européens* de ses rivaux ». L'auteur exprime l'opinion que l'occupation française du Maroc serait plus coûteuse et plus pénible que ne le fut la conquête de l'Algérie, qu'il y faudrait immobiliser pendant plusieurs années une armée de trois cent mille hommes, et que l'on se trouverait en présence des plus belliqueux des Arabes et des plus fanatiques des Musulmans — Jean Carrère relate ses *impressions de conquête*, c'est-à-dire les scènes dont il fut témoin au pays des Boers, depuis l'invasion du Transvaal par les Anglais. Il résulte de cette narration que les vainqueurs du moment traitent les vaincus comme des geôliers feraient de forçats. Les combattants boers pour Tom Atkins et ses chefs sont des rebelles, des insoumis, des révoltés, les bourgeois captifs des mécontents. Déjà d'un trait de plume on partage le pays et, par de bons décrets, on s'apprête à rétablir l'ordre. Nous savons, dans l'histoire, ce qu'il faut entendre pas là. A signaler ce passage :

Savez-vous comment s'appelle le journal officiel de lord Roberts publié à Pretoria, depuis l'entrée des troupes anglaises? *Pretoria Friend*! (l'ami de Pretoria); c'est délicieux! il faut reconnaître que lorsque les Anglais se mettent à faire de l'ironie, ils passent maître! J'achète le numéro frais paru de l'*Ami de Pretoria* que des gamins crient dans les rues. Et rien n'est d'une amère drôlerie comme de voir ces pauvres petits enfants boers réduits à vendre, pour gagner quelques pence, la feuille même où s'étalent leurs vainqueurs. Dans le silence de la ville

envahie, les cris de *Friend* (car on n'entend que cette finale) éclatent, retentissent, se repercutent d'un vendeur à l'autre, et le sarcasme de ce mot retentissant à travers les murailles, prend, dans le crépuscule d'hiver qui tombe, je ne sais quoi de comiquement macabre, comme un glas sonné par un carillon.

Firmin Roz sous le titre de *Catholicisme et Américanisme*, raconte les débats auxquels donna lieu, dans les milieux ecclésiastiques, « la Vie du Père Hecker » d'abord accueillie avec faveur par tous les organes catholiques puis incriminée d'hérésie. L'auteur n'entre pas dans le détail des discussions soulevées à ce sujet, mais il explique que l'*Américanisme* n'est en définitive qu'une expression de la vitalité du catholicisme dans le nouveau monde, d'un catholicisme ne portant aucune atteinte aux dogmes, à la morale, à la discipline religieuse, mais animant d'une nouvelle vigueur et d'une jeune énergie le clergé.

Revue des Deux Mondes. — 15 Avril. — Albert Vandal décrit, d'après les journaux de l'époque, la *conquête de Paris par Bonaparte* (1799-1800). C'est l'histoire des événements qui suivirent la journée de Brumaire, l'œuvre accomplie par les trois consuls de la première heure, la prépondérance prise par Bonaparte sur Siéyès, l'organisation des ministères et des rouages administratifs, la discussion et l'établissement de l'impôt, les mesures édictées contre les jacobins, proscriptions, internements, déportations, les manifestations de la réaction qui fait éclore toute une littérature d'opposition, dont s'émeut le gouvernement consulaire et sa police : pièces de théâtre jouées sur les différentes scènes, caricatures et images coloriées étalées aux devantures des marchands d'estampes, journaux où les royalistes d'une part, les révolutionnaires de l'autre, se livrent aux insinuations et aux invectives, etc.. La physionomie de Paris avec les divers courants qui l'agitent à la surface ou plus profondément est présentée en cette étude d'une manière saisissante. Evocation et reconstitution à la fois, ce tableau donne exactement la vue des choses et des hommes d'alors. Citons ce portrait du premier consul :

Son physique malingre et presque malade étonnait; son regard dompté. Des joues creuses, un visage pâle, un front austère paraissaient déceler un génie méditatif et ardent, redoutable aux ennemis de son pays, et avec cela il avait des loquacités, des familiarités câlines qui mettaient à l'aise, des fougues subites et des pétulances de petit Corse resté très près de la nature. Son verbe toujours original et direct tranchait sur la flasque phraséologie de l'époque. Curieux, questionneur, excellant à susciter des idées, à s'approprier celles d'autrui et à les reproduire en les marquant d'une touche supérieure, il s'instruisait infatigablement en donnant l'impression de tout savoir. De l'avoir écouté, chacun se sentait profondément intéressé réconforté et comme revivifié, la surabondance de vie qui éclatait en lui se communiquait aux autres.

Augustin Filon, à l'occasion d'un volume récent des *Sonnets de Shakespeare* traduits en sonnets français, aborde l'étude d'une énigme qui hante la critique et autour de laquelle la bataille littéraire fait rage depuis un siècle. « Suivant que cette énigme est résolue, dans un sens ou dans un autre, nous dit Filon, Shakespeare se livre à nous, de tout près, en pleine lumière, visible et palpable presque à l'égal d'un contemporain, ou, au contraire, il se recule et s'évanouit pour jamais dans l'ombre. » Sur l'océan de commentaires shakespeariens surnagent deux livres parus à trente ans d'intervalle : celui de Georges Brandes et celui de Richard Simpson. Le premier prétend nous livrer le roman de l'homme de génie, le drame vécu d'où ont été engendrés tous ses drames littéraires. Le second nous découvre, se déployant de sonnet en sonnet, comme dans une série de méditations successives, cette Religion de la Beauté qui fait de Shakespeare le disciple de Platon. Laquelle de ces deux opinions est la vraie, et ne serait-il pas possible de les réconcilier ? C'est à quoi tâche l'auteur de ce travail pour qui les sonnets de Shakespeare éclairent la vie mentale du poète encore plus que sa vie réelle.

— Suite de l'étude de René Pinon sur la *Résurrection d'un Etat africain* : l'Ethiopie d'aujourd'hui. Cette résurrection ne s'opérera pas, suivant l'auteur, sans que l'Angleterre y mette obstacle, car l'Ethiopie indépendante serait une barrière à la marche de « la civilisation britannique » et à la politique impérialiste, qui prétend exercer sans partage la suprématie sur l'Afrique orientale. L'Angleterre ne mettra pas plus de scrupule à vouloir faire main basse sur les Etats du Négus, qu'elle n'en a mis à l'égard des Boers. Elle attend l'heure pour supprimer, si elle le peut, l'Etat libre à l'Est, comme elle s'obstine à supprimer l'Etat libre au sud. Déjà le mouvement tournant qui doit isoler l'empire de Ménélik est achevé. Sauf sur un petit point — d'importance capitale il est vrai — où la France, par Djibouti et Obok, touche à l'Ethiopie et lui offre une porte de sortie sur la mer, l'Angleterre et l'Italie étreignent de toutes parts l'Abyssinie. Et l'auteur ajoute avec raison :

Si, dans un avenir plus ou moins proche, les événements qu'un passé déjà long a peu à peu préparés s'accomplissent, si l'indépendance de l'Ethiopie est un jour menacée, la France ne saurait sans mentir à sa tradition, sans trahir ses intérêts les plus immédiats, en rester la spectatrice indifférente. L'autonomie de l'Ethiopie est une des maximes essentielles de notre politique africaine. Nos intérêts généraux dans le monde, nos intérêts particuliers sur la côte orientale de l'Afrique, nous feraient une nécessité de sauvegarder l'intégrité de l'empire du Négus si le respect que nous tenons à honneur de professer pour la vie des peuples civilisés ne nous en faisait un devoir.

Camille Bellaigue fait revivre une figure bien intéressante en qui se reflète dans un aspect nouveau l'âme russe déjà si diversement étudiée en ses multiples manifestations. Il s'agit ici d'*un grand musicien réaliste*, le compositeur Moussogorski, dont l'œuvre, à la fois lyrique et dramatique, comprend un grand nombre de *lieder* (poèmes chantés), un cycle de mélodies (entre autres la *Chambre d'Enfants*) et deux opéras *Boris Godounof* et *Khovantchina* (le complot des Khovanski). Comme Glinka, le musicien de *Boris Godounof* emprunte ses sujets d'opéra à l'histoire nationale, mais il ne demande pas à celle-ci le décor souvent artificiel des temps et des lieux. Avec une incomparable puissance d'évocation il va jusqu'au fond de la vérité. Son *Boris* est de l'histoire vraie et vivante et c'est un admirable portrait que celui de ce tsar. La musique de Moussogorski donne, avec une énergie peu commune, l'impression directe et comme immédiate de la réalité. La mélodie elle-même est réaliste ; elle ne vient pas seulement du peuple, mais de la terre russe, et des choses comme des êtres. Camille Bellaigue compare ce maître de *Boris* à un autre grand réaliste russe, le poète Nekrassof et il ajoute : « il a mérité qu'on le compte parmi les ouvriers dont parle le prophète et qui travaillent sur les nations ». — Le Dr Henri Barth présente les données d'un grave problème qui réclame l'attention de tous : la *Tuberculose à Paris*. Après avoir montré comment le terrible fléau fauche la génération actuelle, l'auteur démontre pourquoi Paris en est le foyer de prédilection et pourquoi ses ravages s'y augmentent d'années en années, plus rapidement que partout ailleurs. La principale cause de cette activité permanente et grandissante doit s'attribuer au peu de mesures radicales prises contre la contagion. Tandis qu'en Allemagne on sévit avec rigueur contre les gens qui crachent par terre, malgré les ordonnances de police, en France, à Paris surtout, ces ordonnances, qui existent également, sont méconnues par l'insouciance ou l'obstination du public. En outre les employés s'entassent toute la journée dans des espaces malsains et sans air où il suffit de la présence d'un tuberculeux pour exposer tous les autres. La caserne est encore un des lieux où la contagion tuberculeuse s'effectue aisément. Il y a toujours parmi les jeunes soldats de la classe quelque individu atteint de tuberculose latente, qui peut

contagionner la chambre ou l'infirmerie. L'hôpital même joue un rôle à Paris dans la diffusion du redoutable bacille. Quels sont les remèdes à préconiser, à employer contre le mal. Le Dr Barth les énumère : avant tout la création de sanatoria populaires, à la campagne, où le malade, à la première période, puisse trouver une cure d'air et un régime alimentaire réparateur. Ce moyen n'est plus exclusivement théorique, il est entré dans la pratique. Un groupe de médecins parisiens, sous la présidence du regretté Dr Potain, a constitué l'œuvre antituberculeuse. La *société des sénatoria populaires de Paris*, présidée aujourd'hui par le prince d'Arenberg, dispose déjà d'un capital de 326.000 francs fourni par 250 souscripteurs. C'est dans le domaine de Bligny, situé à proximité du chemin de fer d'Orsay à Limours, à moins d'une heure de Paris, au milieu d'un beau parc de 80 hectares, que va s'élever le premier sanatorium qui contiendra 100 lits réservés aux hommes. Dès que les ressources le permettront, on en construira, non loin de là, un second destiné aux femmes.

Revue de Paris. — 15 Avril. — Billot continue son historique de la *Triple alliance* et le conduit jusqu'en 1898. Il fait tout naturellement l'éloge de la diplomatie française qui, de concert avec la Russie a, par la démonstration navale de Kronstadt, cimenté l'entente entre les deux puissances et fait ainsi front à la coalition italo-allemande. — Dans *Nuits d'Orient* Charles Diehl étudie principalement l'art français dans les villes et îles grecques. — Signalons d'une manière toute spéciale la pénétrante étude psychologique de Gabriel Seailles sur *Alfred Agathe*, en qui il voit le peintre de la pensée, un poète doublé d'un artiste, mais un artiste d'une puissante originalité, « qui n'est le singe d'aucun maître et ne parle qu'un langage à lui » en ne traduisant que les sentiments de sa propre âme. — André Le Breton recherche les *Origines du roman populaire* et les trouve dans Pigault-Lebrun et Ducray-Duminil. L'un fut le père du roman bouffon, l'autre le créateur du roman sinistre. Et tous deux ont fait souche.

Revue Scientifique. — 13 Avril. — Jean Perrin, *Les hypothèses moléculaires*. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'elles ont pénétré dans la véritable science, mais on peut aujourd'hui les considérer comme l'un des plus puissants outils de recherche. L'auteur examine successivement l'aide fournie par ces hypothèses en ce qui concerne l'étude de la divisibilité de la matière, la théorie cinétique des gaz, les théories atomiques. — G. Rogeron traite de l'*Hivernation des hirondelles et leur hivernage*, en constatant que la question n'a pas fait de progrès depuis qu'elle a été étudiée par notre distingué collaborateur, M. Magaud d'Aubusson. — Daniel Bellet : *Les quilles latérales et la stabilité des navires*.

— 6 Avril. — Vaschide et Piéron donnent une étude approfondie sur le *rêve* dans ses différentes expressions. Ils en tirent, entre autres, cette conclusion intéressante que dans les affections organiques et intestinales, il peut y avoir des signes pronostiques donnés par des rêves. La partie lésée de l'organisme y intervient presque toujours et c'est ainsi que les tumeurs et les cancers peuvent être prévus de même que les angines ou les méningites. — H. Coutière parle de l'*histoire naturelle de la mer Rouge*.

Revue générale des Sciences. — 30 Mars. — 15 Avril. — A. Haller examine la *production de l'indigo* naturel et artificiel — L. Cuenot retrace l'évolution des *théories transformistes* et examine les théories successives qui se sont produites touchant les processus et les causes de l'évolution. — Ch. Richet publie sa très intéressante conférence sur *la tuberculose expérimentale*. L'auteur insiste sur le danger que présentent les crachats tuberculeux, cet agent principal de contagion et d'infection et il fait prévoir le jour

CONCOURS DE COLORIAGE

pas très éloigné, où on trouvera, dans l'atténuation des virus ou des bacilles tuberculeux, certaines formes nouvelles, races spéciales, à virulence atténuée, qui constitueront un vaccin contre la tuberculose.

REVUES POLITIQUES, ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Journal des Économistes. — 15 Avril. — André Liesse résume les doctrines économiques professées par *Jean-Baptiste Say* au conservatoire des Arts et Métiers sous la Restauration. Elles lui valurent des attaques sourdes de la presse et la surveillance policière. L'article emprunte son intérêt à des documents inédits : notes autographes écrites par le célèbre économiste, et lettres assez nombreuses qu'il recevait de ses auditeurs. — *La lutte contre les relèvements du droit sur les céréales en Allemagne*, par Arthur Raffalovich. — Quelques pages émouvantes de notre éminent collaborateur Frédéric Passy, sur les *Dessous de la civilisation*. Ces pages, où vibre l'indignation, protestent contre les excès de brutalité pratiqués dans les établissements pénitentiaires en vertu du pouvoir discrétionnaire et couverts presque toujours de l'irresponsabilité.

Revue Politique et Parlementaire. — 10 Avril. — Th. Ferneuil, *La réforme de l'enseignement secondaire*. L'auteur combat les idées de M. Fouillée et des universitaires qui ne veulent pas laisser faire brèche dans les études classiques, et qui demandent au fond la suppression de l'enseignement moderne. Il ne croit pas non plus qu'il y ait à attendre des résultats efficaces du projet du ministère qui songe à la coexistence de trois baccalauréats; il croit qu'il faut chercher la solution d'une réforme rationelle de notre enseignement secondaire non dans le parallélisme des programmes qui ne peut créer qu'un antagonisme, mais dans l'organisation d'un plan de décentralisation qui, après une certaine période préliminaire d'enseignement commun, ouvrirait des voies d'avenir intellectuel correspondant aux grands courants de la vie moderne : carrières industrielles et commerciales, carrières scientifiques, carrières littéraires et artistiques. — Maurice Bourguin, *La valeur dans le système collectiviste*. — Edmond Seligman, *L'établissement du jury en 1790*.

Revue universitaire. — 15 Avril. — Donne, à côté de sa partie technique, une série d'articles à signaler : *l'enseignement des sciences à l'Exposition universelle* par B. Niewenglowski, *l'Enseignement de l'histoire et de la morale*, par Mlle Marguerite Boudois.

Revue philanthropique. — 10 Avril. — Louis Rivière. *Les Offices centraux et l'organisation de la Charité*. — Marius Dupont *Les œuvres d'assistance pour les sourds-muets adultes*. — Suite d'un mémoire de C. S. Loch sur *l'assistance à domicile en Angleterre*. Travail basé sur des chiffres. L'auteur démontre que l'assistance privée, dont il explique le fonctionnement, avec ses différents rouages pratiquement et intelligement combinés, a opéré des changements considérables dans le caractère de la population de certains quartiers de Londres, comme Paddington, Marylebone, Saint-Georges de l'Est, Lambeth. L'objet de ce rapport est de prouver qu'à côté de l'assistance publique, dont les limites sont définies, il importe de créer des associations charitables constituant des corps d'auxiliaires dévoués, de visiteurs choisis parmi les personnes bienfaisantes et ne bornant pas l'assistance à des secours donnés administrativement.

REVUES DIVERSES

Revue internationale de l'enseignement. — 15 Avril. — Un fascicule tout entier consacré à l'*Extension universitaire* dans les différents pays européens. Il est précédé d'une conférence de E. Lavisse, sur les rapports entre les étudiants et les ouvriers. L'auteur, en s'inspirant de la pensée de Michelet, conseille aux jeunes gens de chercher la « cité humaine et civilisée en unissant la pensée réfléchie à l'instinct énergique ». Ce n'est qu'en pensant

ensemble à la cité future, en créant un monde pour aimer, que la réconciliation entre tous se fera dans l'amour.

Revue internationale de sociologie. — Mars. — A. Groppali et Tongo Takébé exposent le programme de *Sociologie générale*. — R. de la Grasserie examine le rôle du *Déterminisme* devant la responsabilité sociologique.

Carnet historique et littéraire. — Avril. — C. de Latour commence la publication des mémoires inédits du général *Chlapowski*.

Quinzaine. — 16 Avril. — Max Turmann étudie les progrès réalisés par les *Œuvres catholiques* en 1901 et G. Fonsegrive explique la technique du *Journalisme moderne*.

Revue d'histoire diplomatique. — Avril-Juin. — Reproduit un curieux manuscrit rédigé il y a plus d'un siècle, sur l'*Education d'un diplomate*. Le comte Baguenault de Puchesse examine le rôle des introducteurs des ambassadeurs.

Revues Anglaises et Américaines

Bookman. — Avril. — Harry Thurston Peck reconnaît que parmi les romanciers anglais du XIXe siècle, et surtout de la dernière moitié de cette période, le premier rang appartient à *Anthony Trollope*, dont les ouvrages trouvent actuellement un grand regain de faveur en Amérique et en Angleterre. Il le compare à Balzac, sans l'égaler au maître de la *Comédie humaine*. Tous deux eurent une profonde connaissance des hommes et les peignirent sous des traits ineffaçables. Trollope fut plus impeccable, en ce sens qu'il se maintint toujours à la hauteur où il s'était placé dès ses premiers succès. Il n'écrivit jamais un roman comme la *Cousine Bette*, mais il ne descendit pas jusqu'à *Séraphita*. L'un et l'autre étaient des intelligences hors pair. Thackeray leur fut peut être supérieur par certains côtés, mais comme il ne s'attacha qu'aux petites observations dans un cercle restreint d'études psychologiques, il ne se place en réalité qu'après eux. — Norman Hapgood, dans son *Mois théâtral*, dit le succès de Sarah Bernhardt dans *Hamlet*, au *Thalia* de New-York, de *Revenants*, d'Ibsen, au *Irving-Place*. Parmi les artistes en vedette, il signale Miss Loftus, dont la réputation grandit de plus en plus et que l'Europe aura sans doute l'occasion de connaître et d'admirer bientôt.

Century. — Avril. — George W. Smalley affirme que le *roi Edouard VII* possède plus qu'on ne le pense généralement l'art de régner. Il a pris, en ces dernières années, un très vif intérêt aux affaires politiques, quoique la reine Victoria le tînt à l'écart et il n'est resté indifférent à rien de ce qui se rattache à la vie publique. Lord Salisbury et lord Rosebery sont, depuis longtemps, ses intimes, et son esprit s'est formé au contact de ces hommes d'Etat éminents. Beaucoup d'Anglais seront étonnés de lire ce qui suit :

> Je ne crois pas qu'Edouard VII consente jamais à jouer le rôle du soliveau. Il joint à une nature énergique la fierté de son rang, C'est un roi qui sera roi en toute occasion. La reine Victoria ne se contentait pas de régner, elle gouvernait. Il gouvernera.

En regard de ce portrait élogieux, sans être flatté, se place celui de la feue reine. Ce que dit d'elle l'écrivain anonyme, qui était un des familiers de la cour de Windsor, est plutôt anecdotique, mais les anecdotes sont piquantes. Nous y apprenons qu'avant de monter sur le trône, Victoria vivait dans la gêne. Le roi Léopold dut se charger des frais de son éducation et lorsqu'elle fut en possession de la couronne, elle se trouva dans la nécessité de faire des économies considérables pour rembourser par annuités les dettes énormes de son père. Elle n'en vit la fin qu'au bout de quarante-trois ans. — Mary G.

Humphrey fait un récit attachant des *Trade-unions japonaises*.

Contemporary. — Avril. — Le Dr Dillon, à propos de la *crise commerciale et financière en Russie*, tient le ministre M. Witte pour une des personnalités les plus considérables parmi les hommes d'Etat russes. Il le met au même rang, comme influence décisive sur la politique européenne, que Guillaume II et Léon XIII, et il ajoute que, grâce à lui, le gouvernement russe pourra résoudre le grand problème économique du siècle. — Un anonyme fait la critique du discours de M. Brodrick sur *La Situation de l'Angleterre* et en conclut que la décadence d'Albion est indéniable :

L'agriculture a baissé dans des proportions incroyables, l'industrie est en déclin (la diminution des exportations en fournit la preuve), le commerce périclite, les rapports consulaires l'attestent; la navigation est stationnaire; la prépondérance en matière de banque est passée aux mains des Américains. L'Angleterre vit sur son capital en piétinant sur place, pendant que l'Allemagne et les Etats-Unis vont de l'avant. L'armée anglaise est une honte, un leurre; toute l'organisation militaire de la Grande-Bretagne est dérisoire. Cette force n'est qu'est qu'une farce.

Un gallophobe, M. Havelock Ellis trouve que ce n'est pas assez pour les Anglais d'avoir brûlé *Jeanne d'Arc* sur le bûcher de Rouen. Il regrette qu'il n'y ait plus moyen de la pendre et de la livrer ainsi en spectacle aux jingoes. « Car elle a fait un mal irréparable à la civilisation en rendant impossible la fusion des deux races anglaise et française : la paysanne Lorraine, en galvanisant le bras de Charles VII a infligé un coup fatal au progrès moderne, elle a empêché à jamais l'union de la générosité française et de l'énergie anglaise, les deux leviers de l'humanité ! » Pour une idée neuve, c'est une idée neuve assurément, mais elle ne pouvait éclore que dans un cerveau britannique. — A. M. S. Methuen fait le parallèle entre deux dates 1775 et 1889, et montre qu'entre les ministres de l'Angleterre d'il y a 125 ans et ceux d'aujourd'hui, la ressemblance est parfaite.

La première erreur du ministère anglais fut, à la fin du XVIIIe siècle, de revendiquer par la force un droit qui n'était au fond qu'une vexation et qui ne pouvait aboutir qu'à des conséquences funestes. La seconde erreur fut d'avoir confiance en l'avis de politiciens ignorants et imbus de préjugés. La troisième erreur a été de placer les Américains devant l'alternative de la mort ou de l'insurrection, de la soumission à merci ou de la guerre d'extermination. Enfin l'on commit la folie de ne pas reconnaître que l'on avait mal jugé du caractère et des ressources des Américains. Aussi ne fit-on que soulever un problème, condamné d'avance par le bon sens et l'équité, et que l'on fut incapable de résoudre. On ne voulut pas voir les faits tels qu'ils étaient, l'on s'obstina et l'on fut contraint de poursuivre une politique d'impuissance dont le résultat fut un désastre.

Voilà comme on agit en 1775, à l'égard de l'Amérique. On n'a pas fait autrement envers les Boers. Et l'auteur, sans le dire, laisse entendre que la campagne actuelle pourrait avoir le même dénouement que celle de jadis.

Cornhill. — Avril. — Ne contient que des articles d'un intérêt secondaire : quelques récits de bataille, entre autres l'histoire du siège de Cawnpore, quelques anecdotes sur les anciens juges écossais, et un tribut d'admiration payé par Arthur Morrison aux ménages d'ouvriers anglais, qui, grâce à la mère de famille, parviennent à économiser 80 francs par an sur un salaire de 37 fr. 50 par semaine, devant suffire à cinq personnes, le mari, la femme et trois enfants. Il est vrai que ces pauvres gens mènent une existence de spartiate et que le brouet clair serait pour eux un repas de Lucullus.

Empire Review. — Avril. — Lady Mac Donald a été reçue par *l'impératrice mère de Chine* en mars 1900 et ne fait pas d'elle un portrait aussi noir que celui donné par tous journaux. Ce serait au contraire une femme énergique mais entourée de conseillers d'une phénoménale ignorance et d'une arrogance allant de pair avec leur ignare intelligence L'article contient un certain nombre

d'informations piquantes. — Lord Curzon, vice-roi des Indes, expose son projet de faire ériger un Walhalla asiatique, c'est-à-dire un édifice où seraient rassemblés tous les souvenirs de la conquête et de l'administration. Il y aura des galeries de tableaux et de statues reproduisant les événements glorieux et les hommes remarquables, un musée de médailles, d'armes, etc.; un autre musée d'objets ayant appartenu à des personnages illustres, des manuscrits, des costumes, des selles, des harnais, etc. — Lord Scarborough relève les pertes faites par la cavalerie anglaise pendant la guerre sud-africaine. Il y a eu 33 p. 100 de chevaux de tués ou grièvement blessés, 15 p. 100 ont succombé aux maladies, le reste n'est plus guère bon que pour la réforme.

Fortnightly. — Avril. — Sidney Burton étudie la carrière politique de Gladstone. — J.-D. Rees résume dans *Un ami du Tsar* les opinions du prince Ouchtomsky sur le présent et l'avenir de *l'Angleterre et de la Russie en Asie* et constate que le livre qu'il analyse et dans lequel le prince a exposé ouvertement ses idées et ses vues est avant tout un livre de bonne foi, utile et sincère, disant les choses telles qu'elles sont et ne ménageant point la vérité aux Anglais, sans exagérer leurs torts. — John Manson, envisageant la question des *Congrégations en France*, trouve que la loi sur les associations est logique et équitable; elle n'empêche pas la création de nouveaux ordres religieux, mais elle exige que ceux-ci soient subordonnés au pouvoir civil et ne relèvent pas exclusivement d'une autorité sur laquelle ce pouvoir n'aurait pas de contrôle. L'auteur croit du reste que ce n'est là que le prélude d'une bataille décisive entre le civil et le clérical. — Un Anonyme discute les mérites et l'utilité de *l'Amirauté*, et n'en fait pas grand cas. Si la marine est au vrai la meilleure ressource de guerre qu'il y ait au monde et coûte beaucoup moins que l'armée, en rendant plus de services, il n'y a pas mal de trous dans la cale et il n'est pas étonnant que le bâtiment fasse eau, mais il serait facile de le calfater. — Signalons aussi une étude d'Emile Verhaeren sur les poètes français contemporains.

Forum. — Avril. — L'honorable William C. Manis présente quelques chiffres sur *Le mouvement radical et socialiste dans la démocratie*. Ce mouvement est considérablement en hausse depuis dix ans. Ainsi il y avait aux élections, comme votants socialistes, en Danemark 17.232 suffrages en 1890, et 25.019 en 1895; en France, 30.000 en 1885 et 1.000.000 en 1898; en Allemagne, 1.427.298 en 1890 et 2.125.000 en 1898; en Autriche, 90.000 en 1895 et déjà 750.000 en 1897; en Belgique, 334.500 en 1894 et 534.324 en 1898; en Angleterre, 55.000 en 1895; en Italie, 20.000 en 1893 et 134.496 en 1897; en Suisse, 13.500 en 1890 et 36.468 en 1896. Aux Etats-Unis, la progression ascendante suit la même marche. Cependant l'auteur ne s'alarme pas de ces progrès. Le socialisme ne lui paraît pas devoir triompher jamais comme système, seulement il en restera ce qui est pratiquement bon, et finalement la démocratie ne pourra qu'en faire son profit. A vrai dire, l'article ne se place qu'au point de vue américain et en tire des conséquences pour l'avenir du populisme et du parti de Bryant. — *Pourquoi pas 300 millions?* se demande O. P. Austin, en faisant le calcul de ce que sera au xxe siècle, à brève date, la population des Etats Unis de l'Amérique et il part de cette hypothèse pour rechercher ce que devront être, pour répondre à ces exigences, les conditions économiques, industrielles, commerciales et financières. — Edw. E. Hale voudrait que les résolutions de la *Conférence de la Haye* fussent l'objet de leçons dans toutes les écoles de l'Europe, afin que la jeune génération qui sera demain maîtresse des destinées du monde sache dès maintenant où est la justice et le droit, et comment il convient de régler les différends entre les nations. — Albert Schinz s'applique à prouver qu'un des caractères de la littérature dans tous les pays est la *Recherche de l'inno-*

vation, et il en donne plusieurs exemples : le fameux « Surhomme » de Nietzsche, les doctrines de Ruskin, celles d'Elisée Reclus, les œuvres de Zola, de Huysmans, de Maupassant, de Tolstoï, de Max Nordau. Y a-t-il innovation réelle dans ces tendances? L'auteur n'y voit plutôt qu'un phénomène; il établit une différence entre le nouveau dans le sens absolu du mot et dans le sens relatif.

Monthly Review. — Avril. — Havelock Ellis, qui attaque ailleurs la mémoire de Jeanne d'Arc et se montre si acharné à la condamner, se fait ici le thuriféraire du *Génie anglais*. Il en dresse la carte par régions, le distribue par catégories géographiques, et fait, non sans une certaine originalité, la répartition des poètes et écrivains illustres par comtés d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande ou du pays de Galles. La carte est curieuse et instructive. On y voit entre autres que l'Irlande a fourni le plus fort contingent d'intelligences supérieures à la Grande-Bretagne. Il serait intéressant de faire le même travail pour les différentes nations de l'Europe. — Horace Hutchinson, avec une ironie qui rappelle le crayon de Cruikhshank ou celui de Thackeray, nous dépeint l'*Evolution d'un Anglais*. Ah! elle est digne d'envie. Le président Kruger a appris au jingo ce qu'il en coûte de se payer un empire, et le jingo paie, paie encore, paie toujours, avec l'espoir de se tailler dans le globe le gros morceau convoité par l'impérialisme. Cela remet en mémoire les fameuses caricatures de Gillray sur le plum-pudding. Mais ce n'est pas tout. L'Anglais sait et sent qu'il est devenu impopulaire en Europe. Il a eu de la peine à le croire, tant il est infatué de sa supériorité, mais les clameurs ont monté jusqu'à lui et il est bien forcé de se convaincre que, non seulement on ne l'aime pas, mais qu'on le déteste profondément. Une autre certitude qu'il acquiert, c'est que son habileté proverbiale est, sous beaucoup de rapports, du simple bluff. Les classes supérieures en Angleterre commencent à s'en émouvoir; mais le peuple anglais s'obstine dans sa morgue; il se persuade qu'il constitue la crème des nations. C'est l'opinion presque unanime et cette morgue ne fait qu'accentuer l'impopularité de l'Anglais dès qu'il est sorti de son île.

Nineteenth Century. — Avril. — Les discussions sur *Les régimes de l'armée* deviennent de plus en plus aiguës et les articles de Henry Birchenough et du major général F. J. Russell, le premier représentant la politique civile, le second la politique militaire, témoignent de la passion qui anime ce débat. M. Birchenough est sûr de la prochaine adoption du service obligatoire, mais il n'en voudrait que pour la défense intérieure du pays. Suivant lui, l'Angleterre, si elle réforme son organisation militaire, ne doit pas du tout la calquer sur celles des pays du continent. Mais, quoi qu'il en soit, il ne pense pas que cette réorganisation, impliquant une augmentation d'effectif, des charges plus lourdes pour le budget, des sacrifices de la part du peuple, puisse atteindre la prospérité commerciale. Il en donne pour raison que l'Allemagne, malgré son formidable budget militaire, a fait de gigantesques progrès dans les domaines pacifiques de l'industrie et du commerce. — Quant au général Russell, il juge le service obligatoire pour le moment impossible. Il n'accepte aucune des données du projet Brodrick et il estime qu'il suffit d'introduire dans l'organisation militaire de l'Angleterre le système indien, en vertu duquel le ministre de la guerre aurait les mêmes pouvoirs que le vice-roi avec, sous ses ordres immédiats, deux officiers supérieurs, l'un chargé du commandement en chef et responsable des manœuvres inspections, discipline, etc., l'autre chargé de l'intendance, de la fortification des places. — Dans le même numéro figurent d'autres travaux sur la même question. — Signalons surtout ceux de Sir Herbert Maxwell sur *l'éducation militaire des jeunes garçons* et du comte d'Arran sur la *formation d'une caisse de prévoyance militaire*.

New Liberal Review. — Avril. — T. M. Healy, condense en huit pages d'une intense amertume les méfaits pratiqués par l'Angleterre à l'égard de *l'Irlande*, qui lui a payé 400 millions de livres sterling (10 milliards de francs) en impôts depuis l'Union et n'a rien reçu en retour; au contraire les concessions qu'on semble lui faire sont purement illusoires; c'est ainsi que les 100 députés irlandais de la Chambre des communes n'ont aucune action dans la législation du pays, puisqu'ils y ont contre eux 570 députés anglais; ils ne peuvent faire adopter aucun projet de loi. Quant à l'administration de l'Irlande, elle ne sauvegarde que les intérêts anglais. « C'est une institution d'opéra-comique. » Tous les juges, à très peu près, sont pris dans la minorité orangiste et par conséquent les tribunaux où règne la partialité ne font jamais droit à un Irlandais proprement dit. Healy ne croit pas à une mesure quelconque émanant du parlement impérial en faveur de l'Irlande. Aussi préférerait-il un despotisme honnête à tous les prétendus bienfaits dont on a l'air de doter la pauvre Erin. — Notre distingué collaborateur Jean de Bloch expose les *vraies leçons de la guerre*. Il est convaincu que les revers éprouvés par l'armée anglaise dans l'Afrique australe résultent beaucoup moins de l'impéritie des généraux que des changements des conditions de la guerre. Si les reconnaissances n'ont été que des échecs, la faute n en est pas à la négligence ou à l'incapacité des officiers, mais à la poudre sans fumée. Voici maintenant dix-huit mois que l'armée anglaise tient la campagne et les difficultés d'enfermer les Boers dans un cercle infranchissable sont restées les mêmes, les surprises sont aussi fréquentes que jamais. Si tout cela n'était dû, au commencement, qu'à des raisons personnelles, l'expérience acquise y aurait porté remède. — L'auteur soutient que d'autres que les Anglais n'auraient pas fait mieux car il n'a qu'une confiance très réservée en la supériorité des officiers européens et il ne constate partout qu'un profond entêtement à s'en tenir aux anciens errements de la théorie et de la manœuvre militaires; si une autre guerre quelconque éclatait en Europe même, elle n'aurait pour caractère qu'une série d'illusions et de désillusions semblables à ce qui s'est passé constamment dans la guerre de l'Afrique australe.

North American Review. — Avril. — Deux écrits du comte Léon Tolstoï. Le premier est intitulé *la Racine du mal*. C'est un manifeste contre l'organisation sociale telle qu'elle existe. Suivant l'illustre polémiste, toutes les misères du peuple ont leur cause dans la fausse doctrine qui lui est enseignée sous le nom de christianisme. Il est du devoir de tout homme qui a pu s'affranchir de la déception religieuse et qui veut servir le peuple par la parole et par l'action, d'aider les masses trompées à se soustraire à ce qui engendre leur misérable condition. Or, les hommes instruits et dirigeants ne le font pas. Il n'y a cependant pas d'autre remède. Cet écrit d'une remarquable et puissante éloquence et d'une incomparable énergie d'apostolat est suivi d'un message au peuple américain, ou, plus exactement, d'une réponse en quelques lignes à une lettre adressée à l'auteur par Edward Garnett. Tolstoï y reconnaît qu'il dut beaucoup à l'influence de quelques grands écrivains américains qui florissaient vers le milieu du XIXe siècle Garrison, Parker, Emerson, Thoreau; il exprime aussi son admiration pour Whittlier, Lowell, Walt Whitman, et il regrette que les Américains n'accordent pas assez d'attention à la voix de ces hommes d'élite que n'ont pas remplacés les millionnaires de la finance et de l'industrie, ni les généraux ou les amiraux victorieux. Il voudrait que l'œuvre des grands éducateurs de l'humanité dont il se déclare le disciple, fût continuée. — Ces deux écrits ont pour commentaire une étude de Constance Garnett et Edward Garnett sur Tolstoï et son roman *Résurrection*. — E. Denison Ross continue ses considérations sur les

grandes religions du monde : ce chapitre est consacré à la secte persane du babisme qui compta parmi ses adeptes l'assassin du Chah Nasr-Eddin. — George W. Melville, en faisait l'énumération de ce qui a été réalisé jusqu'ici par la *Navigation sous-marine*, exprime l'opinion que ce problème ne se borne pas à la construction de quelques bâtiments de ce genre. Il y a là bien plus qu'un changement dans la construction : elle implique une transformation de la tactique navale, étant donné que les sous-marins ne peuvent pas combattre des sous-marins.

Pall Mall magazine. — Avril. — Une étude du regretté critique d'art français Charles Yriarte sur l'*œuvre de J. F. Millet*. — Des réminiscences, de M. de Nevers sur *Verdi* et un appel de M. V. Richemond à des mesures répressives contre toutes les industries, usines, etc., à cheminées déversant de la fumée dont l'atmosphère de la capitale et faisant de Londres « la cité noire ».

Review of Reviews (anglaise). — Avril. — Donne un portrait du nouvel évêque de Londres avec une biographie du successeur du Dr Creighton. Le nouveau dignitaire de ce poste considérable est le révérend Wennington-Ingram. Il n'a pas plus de quarante-trois ans, « mais malheureusement, dit l'auteur, il n'est pas marié » ce qui, paraît-il, est un désavantage pour un évêque anglican. Prédicateur ardent, il s'est distingué aux rostres démocratiques de Victoria Park ; il compte parmi les laborieux inlassables et il est populaire. — Des pages très captivantes de W. T. Stead sur les *milliardaires américains* et principalement sur Andrew Carnegie, dont il a été question dans la presse du monde entier. A ce Crésus qui fait exception parmi les rois des trusts, Stead conseille d'imiter l'exemple d'Alfred Nobel qui a voulu ranger parmi les héritiers de sa colossale fortune les savants et les intellectuels les plus éminents du siècle.

Review of Reviews (américaine). — Avril. — Publie également des travaux sur les géants américains du capitalisme et notamment sur le *Roi de l'acier*. — A citer aussi un important résumé de l'état des races indiennes aux Etats-Unis, le *territoire réservé*, ses conditions présentes, son développement, son avenir. — Pierre de Coubertin présente une série de réflexions critiques sur la politique française et s'avise qu'elle est dans une mauvaise voie en reproduisant un ensemble d'arguments qui ont traîné un peu partout dans les journaux anti-ministériels.

Westminster Review. — Avril. — *Les Boers de l'Empire romain* par R. B. Townshend, qui reconstruit à la manière des « Propos de Labiénus » de Rogeard, en des pages d'histoire allusionnelle, le théâtre de la lutte des Bataves sous Civilis, cet autre Kruger aidé par Brinio, un Dewet d'il y a vingt siècles. Très réussi ce morceau. Et pour conclusion une leçon donnée par la Rome de Jules César à l'Angleterre de Chamberlain. — H. W. Wolff retrace l'attitude des *Polonais en Prusse* et démontre qu'il y a beaucoup moins de communauté de sentiment entre la Pologne et la Prusse qu'entre la Pologne et la Russie. — G. Dalla-Vecchia, parlant de la *lutte romaine* c'est-à-dire de la querelle entre le Vatican et le Quirinal, atteste que le roi Victor-Emmanuel III a le peuple italien tout entier pour lui.

Revues d'Art

Gazette des Beaux-Arts. — Avril. — Hébert décrit la *Villa Médicis en* 1840, époque à laquelle Ingres dirigeait les travaux des pensionnaires. Parmi eux se trouvait Gounod. — De Nolhac fait connaître un *Portrait de Pétrarque*, retrouvé dans un volume faisant maintenant partie de la Bibliothèque nationale mais provenant de la bibliothèque

du poète. Pétrarque y apparaît sous les traits d'un vieillard dont le visage est encadré d'une cape brune. — Deux articles intéressants sur des découvertes récentes de bronzes antiques. Le premier est de SAMUEL REINACH et traite des fouilles sous-marines de *Cérigotte*. Les œuvres ont été malheureusement rongées par la mer; quelques-unes seules, enfouies dans le sable, sont restées intactes. « La perle de cette collection, c'est sans contredit la grande statue en bronze seule restituée jusqu'à présent.... Ce n'est pas seulement la rareté des bronzes grecs qui en fait le prix; c'est le charme délicat du modelé, le galbe exquis des bras, la finesse des traits et des mains, le rythme souple et reposé, l'expression rêveuse du visage où respire une grâce juvénile. » — DI GIACOMO nous fait connaître un autre éphèbe de Pompéi, « peut être l'œuvre d'un artiste de l'Attique un peu antérieur à Phidias, et qui se serait inspiré des chefs-d'œuvre des artistes d'Argos. »

L'art décoratif. — Avril. — SAUNIER montre toute la variété de l'art de *Pierre Roche*, sculpteur, qui excelle aux activités les plus diverses, et dont les céramiques, les terres lustrées, la gypsographie intéressent à juste titre. — *La musique illustrée* fait l'objet d'une remarquable étude de BOUYER, enrichie d'estampes de Métivet pour des œuvres de Janne, de Delmet, de Duvernoy. — G. M. JACQUES nous présente une série d'œuvres de Feure pour un petit salon de femme. Citons encore dans ce numéro des notes sur le vitrail, et sur quelques meubles récents exécutés par Selmersheim et Landry.

Magazine of Art. — Avril. — HENRI FRANTZ termine la série de ses études sur l'exposition par un article sur les grands *Graveurs français* tels que Bracquemond, Seymour Haden, Patricot, Chéret dont les œuvres sont reproduites. — FISH a quelques notes intéressantes sur *Williamson*, le sculpteur privé de la reine Victoria. — La revue continue ensuite sa reproduction des chefs-d'œuvre de la collection Wallace avec le « Coucher de soleil » par Boucher, le « Chasseur endormi » par Metsu, un paysage de Wouvermans, une vierge d'Andréa del Sarto, des patineurs de van der Ner, une petite fille endormie par Greuze. — Bel article de MAUS sur l'art décoratif en Belgique qui a pris depuis quelques années un si grand essor avec des artistes tels que Horta, Hankar, van de Velde, Rousseau. — La revue publie un long article sur les *peintures décoratives de la gare de Lyon* à Paris qui ne sont pas sans de graves défauts : panneaux de tonalités diverses placés les uns à côté des autres, et dorure exagérée de la salle. Le *Magazine* reproche aussi à l'architecte M. Toudoire d'avoir ajouté à des artistes de mérite tels que Billotte, Burnand, Lagarde, Aubertin, des peintres inférieurs tels que Sain, Cachoud, Vayson. Toutefois l'auteur conclut en constatant le progrès accompli par cet ensemble dans la décoration des gares.

Revues Italiennes

Archivio di psichiatria, scienze penali ed antropologia criminale, — Fascicule 3. — DI MATTEI. La *sensibilité chez les enfants*, par rapport à l'âge et au sexe. — PUGLIA, La *Criminalité collective*. — GUILLAUME FERRERO. *La cristallisation juridique*. Préface inédite d'une nouvelle édition des *Symboles*, de notre savant collaborateur et ami. L'auteur y étudie une forme de l'éternelle lutte de l'homme contre lui-même : elle ne finit jamais puisqu'elle recommence toujours. Il la trouve dans ce qu'il appelle les cristallisations. Elles se manifestent dans les préjugés, conventions, usages, tendances à concilier toujours les besoins nouveaux avec le respect du passé Or, ce respect est tel, qu'il semble impossible, même coupable, de chercher à s'y soustraire. La psychologie constate ce phénomène et en observe la complexité dans l'histoire du monde. L'homme ne parvient que très diffi-

cilement à se dégager des liens qui le tiennent prisonnier de ses origines. C'est cette action, cette force de cristallisation qui offre la plus constante résistance au progrès dont le monde moderne, en ce qui concerne la conscience juridique avant tout, a un si impérieux besoin. — MARIANI. La *psychose du génie de Tolstoï*. — GINA LOMBROSO, l'*amblyopie hystérique et sa guérison*.

Nuova antologia. — 16 Avril. — ARTURO GRAF, l'*Oisiveté littéraire en Italie*. Très vive critique de la presse italienne en particulier, de la presse littéraire surtout, qui ne se donne pas la peine de remplir sa mission, se contente de la besogne toute faite, de la reproduction servile, de l'insertion sans examen d'un manuscrit quelconque venant d'un collaborateur assidu. L'érudition italienne est l'objet de reproches non moins vifs et non moins fondés. L'auteur prêche une campagne contre cette véritable torpeur, il réclame une levée en masse, un réveil général. « Il y a, dit-il, dans notre pays d'Italie trop d'Arcadie et il est temps que l'on y renonce. » — U. PISA, discute le *problème économique et financier en Italie*. Il le considère comme très grave, et tout en reconnaissant que la tâche en est très ardue, il ne croit pas qu'elle dépasse les forces vives de la nation. Il s'agit de créer et d'alimenter des institutions conformes à l'idéal moderne de la plus grande justice, de la prospérité la plus répandue, de l'équilibre social le plus harmonique, et pour créer ce nouvel état de choses, il faut nécessairement des ressources qui ne peuvent s'obtenir que par une réforme des conditions matérielles du travail et de la vie. C'est le devoir des gouvernements qui ne peuvent se faire aimer que proportionnellement au bien qu'ils font. — UGO OJETTI passe en revue les *Cent années de la peinture française* et de son évolution au cours du XIXe siècle. — Un article important de notre sympathique et toujours ardent collaborateur ENRICO FERRI sur la *lutte des classes* dans les campagnes de Mantoue. — Une biographie d'Aguinaldo, *Le héros tombé*, avec un historique des événements des Philippines par le lieutenant FERNAND VITALE.

Rassegna Nazionale. — 16 Avril. — Un numéro très fourni et particulièrement intéressant par la variété et la qualité des articles. Signalons entre autres : S. RICCI, *la Sociologie de l'art et spécialement de l'archéologie*. — L. FRANCESCHI. *La médecine moderne et les microbes pathogènes*. — GENOVA DI REVEL, *Le Serment du roi d'Angleterre*. — ALBERTO MANZI. Les *Italiens au Para*. Félicitons notre confrère d'accorder cette fois son attention à des sujets qui s'adressent au grand public. Le périodique y gagne considérablement en attrait.

Rassegna Internazionale. — 15 Avril. — E. SANSOT-ORLAND donne un aperçu de la *poésie néo-grecque* sur laquelle la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) a déjà publié plusieurs travaux et entre autres les pages si brillantes de notre regretté collaborateur Tigrane Yergate. Les Néo-Grecs forment une vaillante phalange d'écrivains qui se sont jetés cœur et âme dans la lutte contre le pédantisme. Ils suivent la voie tracée au siècle dernier par d'illustres précurseurs comme Viloras, Salomos, Valasontis. Ils ont fondé des revues *Hestea*, *Zehne*, *Periodikmas* et y livrent sans relâche le bon combat. Les champions les plus actifs sont Kasti Palamas qui est à leur tête, puis P. Vasilikos, Malakosi, Gryparis, Episcos Popoulos, P. Moïrana, I Porfiros. Leur œuvre est déjà considérable et très populaire. Kasti Palamas paraît sur la brèche depuis une vingtaine d'années. Ses poèmes : *Hymne à Athènes*, *Les yeux de mon amie*, *Iambes et Anapestes* obtiennent un très grand succès. Tout récemment il a électrisé les Hellènes avec un petit poème *Taphos* la (Tombe), où l'on trouve toute la mesure de son talent et sa puissante originalité profondément pénétrée du caractère national. Petros Vasilikos est aussi un poète très goûté de ses compatriotes qui lisent avec avidité ses *Chansons de la solitude*, ses *Elegies et Idylles*. Malakosi est l'auteur de plusieurs ouvrages qui l'ont rendu célèbre dans son pays. Gryparis se distingue comme sonnettiste, c'est le Herédia des néo-grecs. L'auteur n'oublie pas ceux qui travaillent à l'étranger pour la cause du progrès et rappelle les travaux de Jean Psichari et sa belle définition du devoir d'un

peuple : « une nation ne doit son indépendance qu'à ses poètes d'abord, à ses armes ensuite. » — José Léon Pagano analyse l'œuvre littéraire de *Perez Galdós* et Gérard de Lacaze-Duthiers trace un portrait réussi du romancier français d'origine italienne *Nonce Casanova*.

Rivista d'Italia. — Avril. — Une traduction d'un article russe de P. Serghéienko, avec pour titre *comment vit et travaille Léon Tolstoï*. L'article apprend à la vérité peu de chose qui ne soit déjà surabondamment connu — car la vie du grand écrivain est de verre pour le monde entier, grâce aux confidences de ses visiteurs et aux indiscrétions de la presse. Il contient cependant quelques anecdotes inédites. Tolstoï a, paraît-il, en portefeuille plusieurs ouvrages inacheves et qu'il n'achèvera peut-être jamais, tel un roman sur Pierre le Grand. A citer le jugement de l'auteur de *Résurrection* sur les écrivains russes qui ont eu une influence puissante sur la société moderne. Ce jugement est exprimé en chiffres; Pouchkine vaut 30 p. 100; Gogol 15 p. 100; Tourguéneff 10 p. 100; Herzen 18 p. 100. L'article est accompagné d'une page inédite d'un manuscrit de Tolstoï, fragment d'un roman en préparation *Le Père Serge*. Cette page manuscrite témoigne du travail de la pensée. Elle pourrait être mise, à cause des ratures, en regard de l'écriture de Balzac. — Une étude de Lombroso sur l'*inconscient dans le génie*. L'auteur établit que l'inconscience est bien la dominante souveraine dans l'œuvre des hommes de génie chez qui elle s'affirme d'autant plus que leurs créations sont plus grandes, et il attribue cette particularité à la plus ardente activité des groupes cellulaires corticaux plus nombreux que chez les autres hommes. — Un très beau travail, riche en documents monographiques recueillis par A. Colosanti sur les *Saisons dans l'art antique et chrétien*. — Notons encore, dans ce numéro — où presque tout est à signaler : — *Gioberti et le premier centenaire de sa naissance* par G. Gentile et des pages magistrales de F. Ranzi sur le *militarisme et le socialisme*.

Revues Polonaises

Ateneum. — Mars. — Un très intéressant article de Zywicki sur les *émigrante polonais*. Il se trouve que lorsqu'on s'établit dans un pays étranger par colonies ou que l'on y rejoint des colonies déjà établies, loin d'oublier son pays d'origine, on affirme davantage sa nationalité. « Le nombre des Polonais établis aux Etats-Unis atteint, à ce qu'il paraît, deux millions. Ce qui explique l'abondance de publications périodiques faites en polonais, — dont plusieurs journaux quotidiens, — les tentatives d'ouvrir des écoles de hautes études, les démarches des politiciens américains auprès des Polonais dont ils cherchent à attirer les voix aux élections, enfin ce fait que les Polonais occupent quelquefois, dans les municipalités, des postes marquants et remplissent de hautes fonctions. A Buffalo, à Milwaukee, à Détroit, à Toledo, il existe de vastes quartiers peuplés uniquement de Polonais; à Chicago leur nombre se chiffre à 200.000, c'est-à-dire qu'actuellement cette ville peut être considérée comme venant immédiatement après Varsovie au point de vue de la population polonaise ». — Nowinski continue son roman *Vie et Rêves*.— St. Kempner donne un intéressant article sur *Le Commerce et l'Industrie au XIXe siècle*. — Meyet communique les copies de quelques autographes de Mickiewicz.

Biblioteka Warzawska. — Février. — Adam Krasinski poursuit son étude sur le *Poète Krasinski* — Un substantiel et très intéressant article de Ratowski sur la *Colonie polonaise à Berlin*. Il y a en ce moment, dans la capitale allemande, environ 60.000 Polonais. Un fait curieux à noter, c'est l'attitude du clergé catholique allemand envers les Polonais émigrés qu'il s'efforce de germaniser. Mais les Polonais opposent à ces tendances une résistance très forte, qui n'est pas toutefois toujours triomphante, car il y a aussi des cas où ils succombent sous la pression allemande.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]

Echo de Paris (dessin de Forain). — *Doux pays.* Un flirt à Toulon : Ça finira par un emprunt.

Cri de Paris. — C'est la loi sur les associations qui vous inquiète, mon révérend Père?
— Non, monsieur le curé, c'est l'impôt sur l'alcool!!!

Grelot (Paris). — *La flotte italienne à Toulon* ; M. Loubet : Mes amis, j'ai compris : Vive l'Italie et viva la Galetta!

Figaro (Paris). — L'élection à Angoulême. — Il nous a fallu nommer un député (en remplacement de Deroulède).
— Quelle guigne! nous nous en passions si bien.

(1) Nous rappelons que les caricatures n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, elles ne sauraient nullement engager la responsabilité de La Revue. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent, de temps en temps, des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.

Simplicissimus (Munich) (dessin de Bruno Paul). — Les Anglais semblent quand même fortement attachés (rivés) au pays des Boers.

Life (New-York). — Le roi Édouard et son noble héritage.

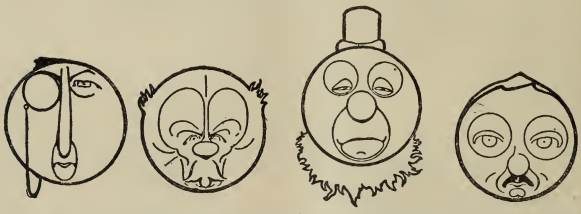
Journal (Paris) (dessin d'A. Faivre). — L'empereur va-t-en-ville : — la Victoria n'étant pas sûre pour Sa Majesté, j'ai fait atteler l'affut de canon. — Déjà!

Kladderadatsch (Berlin) (dessin de Brandt). — L'autorité allemande soulevée par des baïonnettes tient dans ses mains chancelantes un aigle mélancolique. Un tableau à gauche rappelle la révolution de 1848, celui de droite fait allusion au discours prononcé par l'empereur Guillaume en 1901, plein de menaces contre son peuple...

Ulk (Berlin). — L'aigle (le pouvoir) allemand planant au-dessus des baïonnettes (tout fait pressentir que sa chute sera par cela même terrible).

Simplicissimus (Munich). — « Dans l'enfer », dessin de M. Schutz. Le Kurfurst de Hesse ayant demandé si les Anglais aabetaient toujours des soldats allemands, s'est attiré cette réponse : — Non, ils ne les achètent plus. L'empereur actuel les sacrifie gratis.

Ulk (Berlin). — Le chœur d'en bas (les Anglais, les Allemands et les Japonais) :
— Eh toi ! tu voles tout bonnement ! (la Mandchourie)
— Je le pris au su et vu du propriétaire, donc pas de crime !...



Floh (Vienne). — Les hommes marquants de notre siècle : — I. Chamberlain ; II. le général Roberts ; III. Oncle Paul ; IV. Cecil Rhodes.

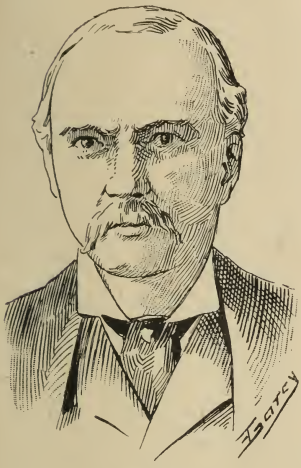
Fischietto (Turin). — Entre deux civilisateurs — en Chine.

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone

LA LIGUE DES ROIS

I. — Un coup de surprise



J. Pierpont Morgan.

Nos lecteurs se rappellent sans doute les articles consacrés par *La Revue* aux *Trusts* américains. L'auteur de ces études prévoyait une coalition des grands syndicats d'accaparement. Cette prédiction vient de se réaliser. Attaqués avec une inlassable ténacité, en des discours passionnés et remuant profondément l'opinion, prononcés dans tous les Etats de l'Union par William Bryan au cours de sa campagne présidentielle, l'année dernière, contre Mac Kinley, poursuivis vigoureusement devant les tribunaux et honnis par tous ceux qui n'ont pas pactisé avec eux, les conquistadores du monopole ont adopté, après diverses dispositions stratégiques, un plan de bataille auquel ils doivent—pour le moment — encore une fois la victoire. Renonçant avec dédain à soutenir, après l'avoir d'abord acceptée, la discussion du principe des trusts, dont un des leurs, le banquier Flint, de Boston, s'était fait publiquement l'avocat, ils ont tout à coup engagé la lutte à force ouverte en opposant à leurs adversaires la formidable puissance de la concentration des milliards.

C'est le 3 mars dernier que, sans qu'il en eût rien transpiré jusqu'alors, les journaux de New-York ont annoncé que désormais le Congrès avait un maître dont les ordres feraient loi et dicteraient les votes du Sénat et de la Chambre : par la volonté de J. Pierpont Morgan et de ses associés Rockefeller et Carnegie, organisant les Trusts amalgamés du métal et du pétrole, la Triplice financière est fondée, et avec elle le Capital prime le Droit. La ligue des Rois de l'argent, dont la *Revue* faisait présager la constitution, est un fait accompli et elle ouvre, dès le début du XXe siècle, aux affaires une voie toute différente de celles que l'industrie, le commerce, la Banque suivaient auparavant.

L'idée de J. Pierpont-Morgan a été mûrie dans le silence absolu de la conception et des combinaisons. Tenue strictement si secrète que ceux mêmes qui devaient y coopérer et en assurer l'exécution ne l'ont connue que la veille du 3 mars, elle s'est produite au jour avec la

soudaineté d'une révolution éclatant en pleine quiétude des esprits et en plein calme du ciel politique.

II. — Le Grand Réorganisateur

Une figure bien moderne — au sens anglo-saxon du mot — que ce « Grand Réorganisateur » comme on l'appelle. J. Pierpont-Morgan tient de Cecil Rhodes et de Bismarck : du premier par l'envergure de l'ambition, du second par la trempe de fer des résolutions. Taciturne doublé d'un calculateur, jamais il ne se livre. Aussi, bien fin serait celui qui pourrait, en l'observant, lire exactement sur son front à quoi il songe. A l'Union Club de New-York, où il paraît régulièrement et quotidiennement, personne n'est son confident : il s'isole à une table, fume, semble rêver, puis se retire, ne laissant pas échapper une parole. A l'église de Saint-Georges, où il est assidu chaque matin, il a sa place marquée mais solitaire. C'est pendant cette heure de recueillement apparent qu'il soumet ses projets à l'examen de la réflexion, faisant, à la faveur de la tranquillité qui l'entoure, l'inventaire de ses pensées et de ses desseins. Sa main s'agite sous l'impulsion mécanique du cerveau qui forge les entreprises ; inconsciemment, il ôte et remet, en un exercice ininterrompu, son lorgnon, soulignant de ce geste un chiffre, une objection, une inspiration qui surgissent dans son travail mental. L'office terminé, il prend le chemin de ses bureaux, y arrive à onze heures, les quitte à cinq, et a l'air de ne s'occuper de rien de sérieux, allant d'un commis à l'autre, feuilletant machinalement un registre, un grand livre, un copie de lettres, parcourant d'un regard, que l'on croirait distrait, un prospectus, un rapport, un document.

Au vrai, ce désœuvré est un laborieux qui ne prend point de repos : il médite, combine, décide ; il actionne des rouages, et leur jeu, qu'il règle en distribuant séparément à chacun sa tâche, compose, comme feraient les différentes pièces d'un mécanisme, un habile outillage savamment établi dont lui seul possède le mode de fonctionnement.

Ne se fiant, par prudence et par système, qu'à sa propre initiative et à sa direction toute personnelle, il ne révèle ses éléments d'organisation et les moyens qu'il emploie pour les mettre en œuvre que lorsque le but est atteint. Aucun autre que lui ne connaît ce qu'il veut entreprendre, et il ne communique l'entreprise à ceux qui l'y ont aidé, qu'à l'instant où elle est achevée. Un matin, il les assemble et leur apprend, comme la chose la plus simple du monde, qu'il a acheté le « New York and Northern Railroad » et l'a vendu au « New York Central and Hudson River Railroad ». Le bénéfice se chiffre par de gros millions. Il est 11 heures et demie quand il fait cette communication. Dix minutes plus tôt personne n'en savait le premier mot. La transaction avait été conduite avec mystère à l'insu des plus sagaces. On s'était bien douté qu'il se passait quelque chose, que l'activité des bureaux était absorbée par quelque besogne importante ; un tel avait été chargé d'acheter en bloc telle valeur ; un autre avait, sur des indications reçues, déterminé une fluctuation de Bourse ; un troisième avait vu un politicien dont les « leading » font effet, et lui avait demandé un article sur la législation des chemins de fer ; mais toutes ces manœuvres s'étaient exécutées sans rien

changer à la marche normale de la maison et sans éveiller aucun soupçon de la part de ceux qui étaient cependant bien placés pour tout voir et tout entendre.

Les partenaires du Grand Réorganisateur se reposent sur ses capacités et le considèrent comme un généralissime qui a coutume de sortir victorieux du combat où il les mène. Tous se souviennent qu'en mainte circonstance, quand on s'attendait à un naufrage, l'issue fut le salut du tout entier à son énergie. Nul ne voit au reste mieux que lui où il convient d'appuyer un étai pour prévenir un effondrement; nul ne conjure une crise avec plus de fermeté. En 1869, Gould et Fisk, qui appliquaient à l'exploitation du chemin de fer d'Albany et Susquehanna, les procédés des boucaniers, n'avaient plus avec leurs actionnaires qu'à se jeter dans le gouffre creusé par leurs agissements. Morgan prend la barre du navire désemparé, le gouverne à travers les écueils et l'orage, le fait entrer au port et transforme ce désastre en une affaire d'or, trouvant ses ressources en elle-même et certaine de sa prospérité. Il supprime les dépenses inutiles, augmente les recettes, améliore les services des marchandises et des voyageurs, amoindrit les causes d'accident, élimine les pertes ou les dangers résultant de la concurrence avec d'autres lignes. Où il y a discorde et querelle, il rétablit la paix et l'entente: le West Shore Railroad, à la veille du suicide, mettait en péril le New York Central; il leur démontre que leur mauvaise situation résulte uniquement de leur antagonisme, leur prouve qu'ils doivent s'unir, opère la fusion des deux Compagnies et fait ainsi disparaître ce qui compromettait leur existence et menaçait leur avenir. En décembre 1899, la panique règne dans Wall Street, ce centre de la finance américaine; les capitaux s'affolent, le taux bondit à 186 pour 100. Les ruines se chiffrent par milliers. C'est la débâcle générale. J. Pierpont-Morgan fait savoir qu'il a deux millions de dollars de disponibles à 6 pour 100 et tout rentre dans l'ordre.

Andrew Carnegie.

N'allez pas croire toutefois que ce sauveur des situations désespérées soit un petit manteau bleu, que son intervention ait pour mobile la bienfaisance, qu'il veuille rendre, en des temps critiques, un service désintéressé à la société. Non; son premier objectif, le seul souvent, est de retirer de sa médiation ou de sa gestion un gain, et le plus avantageux possible, pour lui et pour ses cointéressés. Sa maxime est que les affaires doivent ignorer les sentiments et personne ne la pratique avec plus d'exclusivisme. On affirme — mais sans preuves — qu'il sait se montrer généreux quand la générosité seule est en question, qu'il a distribué en œuvres charitables déjà plus de 25 millions de francs. Cette philanthropie, qu'on lui attribue, n'a toutefois qu'un caractère d'ostentation plutôt que d'assistance réelle. J. Pierpont Mor-

gan appartient à la catégorie des richissimes qui sont obligés par décorum d'inscrire les pauvres et les nécessiteux dans leur budget en un chèque égal au moins à celui qu'affecte tout autre roi de l'argent à ces libéralités; mais les mesures sociales, le bien social ne l'occupent point. S'il y prête attention, c'est avant tout pour les faire servir à ses plans. Pour le juger sans erreur il ne faut voir en lui que le brasseur d'entreprises gigantesques, le manieur de millions sur lesquels il prélève sa grosse part; témoin l'émission des obligations de Cleveland : sur les 62 millions de dollars, montant total des titres, 20 millions de dollars, soit près de 33 pour 100, ont passé dans sa caisse, en bénéfices nets.

Ce financier n'est, en définitive, qu'un financier. Né dans le monde de la banque, élevé dans ce milieu, il y a puisé toutes ses aspirations. Contrairement à beaucoup de ceux qui se sont fabuleusement enrichis aux Etats-Unis dans les spéculations heureuses ou véreuses, téméraires ou coupables, il a trouvé, dès qu'il a pu étendre la main, des millions dans son berceau. Son père, Junius Morgan, était un des Crésus de l'époque et lui laissa en mourant 10 millions de dollars qui avantageusement placés, fructifièrent. Instruit, ayant fait des études classiques à Boston, puis dans les universités d'Allemagne, J. Pierpont Morgan n'a vu les hommes et les choses que du sommet très élevé de la haute opulence. Ses yeux ne se sont fixés que sur les vastes horizons, mais tout naturellement sur les horizons des affaires. Pouvant, grâce à son immense crédit, à sa réputation d'habileté, faire appel à tous les capitaux, quels que soient ses projets, il ne s'est vu arrêter dans leur extension par aucune limite. L'Amérique et l'Europe lui ouvriront, quand il le voudra, leurs coffres-forts et lui donneront toute leur réserve de numéraire, s'il la demande et si les 150 millions de dollars qu'il possède ne suffisent pas à ses combinaisons. L'homme capable au-dessus de tous inspire cette confiance. Il ne cessera de l'inspirer tant qu'il sera debout et en vie.

III. — Les Forces de la Triplice financière

La ligue des Rois de l'argent est l'œuvre de J. Pierpont Morgan. C'est lui qui l'a conçue, préparée, cimentée. Rien d'aussi colossal n'avait été tenté jusqu'à la fin du XIXe siècle. Cette Triplice financière, comme nous la nommons, est basée sur la *Coalition des Trusts* du métal. Elle accapare trois grands facteurs, les plus grands peut-être, de la vie matérielle des nations : l'extraction des minerais, l'industrie métallurgique sous toutes ses formes, le transport des métaux sur tous les points du globe. Elle signifie à quiconque s'efforcerait d'entrer en compétition avec elle sur un marché du monde qu'ayant pour nerf de la guerre un capital social de 5 milliards de francs (un milliard de dollars), elle supprimera sans phrase et sans autre forme de procès ce rival impuissant, car elle a l'intention ouvertement avouée d'être maîtresse exclusive de tout le métal fourni n'importe où par le sol ou travaillé, fondu, forgé, fabriqué par l'usine.

La Triplice des accapareurs américains est représentée par les milliardaires Morgan, Rockefeller, Carnegie Ses forces réunies équivalent à ce qui suit :

J. P. Morgan. — Trust du fer et banques associées...	1.154	millions de dollars
Rockefeller. — Trust du pétrole et banques associées.	850	— —
A. Carnegie. — Trust de l'acier et banques associées.	1.000	— —

Total : 3 milliards de dollars.
Quinze milliards de francs !

Un tiers de ce fabuleux capital est l'enjeu des trusts coalisés ; les dix autres milliards arboutent l'édifice.

Quel est l'objet de cette ligue? A les en croire, les Rois unis n'auraient en vue que l'intérêt des consommateurs; ces accapareurs seraient de sages philanthropes. Un de leurs défenseurs devant le public alarmé ne se borne pas à justifier leur plan mais l'exalte. Des orateurs et conférenciers gagés vont développant aux quatre coins des Etats-Unis une thèse qui, envisagée sommairement, paraît sincère. Leurs principaux arguments sont ceux-ci : la matière brute, le minerai acheté en quantités énormes d'un seul coup baisse nécessairement de prix; les industries du métal se trouvant toutes en une même main, sous une même direction, fournissent des produits meilleurs, plus avantageux ; les usines mieux outillées ne sont pas exposées au chômage. Une grève locale, un incendie, un accident de fabrique n'obligent pas à suspendre le travail partout et les pertes sérieuses sont ainsi évitées; les producteurs peuvent entrer directement en contact avec les consommateurs ; les intermédiaires ne sont dès lors plus nécessaires, la vente des produits s'effectue plus régulièrement, les conditions de livraison et de crédit en bénéficient, Le monopole, au lieu d'être préjudiciable aux masses, les fait profiter de tout ce qu'il introduit d'innovations et de perfectionnements dans les systèmes surannés. *O felices sua si bona norint* !

Charles M. Schwab.

Raisonnements spécieux et qu'il est bon de reprendre rapidement l'un après l'autre pour démasquer les apologistes de l'accaparement. La baisse des prix de la matière première n'a d'effet réel que pour le Trust. Celui qui la fournit, l'ouvrier, s'il s'agit du travail d'extraction, n'y obtient qu'une diminution de salaire, le petit producteur, s'il est question d'un concessionnaire ou propriétaire, n'y récolte qu'un revenu moindre. Le premier résultat du monopole est donc de faire passer une somme plus ou moins grande au profit exclusif du Trust et à la perte, souvent sensible, de ceux que le Trust tient sous le joug. Second point: la concentration des usines au pouvoir d'une seule entreprise, c'est-à-dire des Trusts coalisés, implique l'annihilation d'une partie de ces établissements, le renvoi du personnel et des travailleurs, en d'autres termes la ruine et la misère des faibles écrasés par les forts comme la Jagernat passe sur le corps de

ceux qui lui barrent le passage. Troisième point : les grèves locales, qu'elles soient spontanées sous l'empire des vexations ou des tyrannies du capital, qu'elles soient provoquées par lui comme un moyen de réaliser un dessein préconçu, ne peuvent rien contre le Trust ; mais celui-ci en tire prétexte pour fermer tel atelier et jeter sur le pavé tout ceux qui y trouvaient la vie. Ces vaincus ne pourront désormais recouvrer des ressources qu'en se courbant sous la loi du maître. Le moment arrivera bientôt où le monopole imposera aux salariés son ultimatum. Lorsque toute une branche d'industrie, comme celle du métal, dépendra, sans résistance possible, des Trusts coalisés, l'ouvrier, l'employé, quelles que soient leur capacité et leur expérience, n'auront qu'à se résigner aux conditions qui leur seront accessibles. La diminution, par contrainte, des salaires, comme la réduction, par contrainte, des prix de la matière première, aura une repercussion fatale sur la balance économique des nations : d'un côté, l'agrandissement énorme de la richesse des Rois de l'argent, et d'autre part, l'appauvrissement progressif du peuple. Quatrième point : le contact direct du Trust avec le consommateur et la suppression des intermédiaires amoindrira la circulation de la monnaie, étalon représentatif des transactions ; par suite, en vertu d'une loi élémentaire bien connue, la richesse des nations ne s'élèvera pas au-dessus d'un étiage qui aura beaucoup baissé et la petite épargne, de moins en moins répartie, sera successivement drainée par le monopole. Enfin, dernier point : les avantages promis dans les conditions de livraison et de crédit ne seront qu'un leurre. Quand le Trust sera en possession de tous les tenants et aboutissants du domaine où il opère, il opèrera commercialement selon son bon plaisir et l'acheteur du produit, métal brut ou fabriqué, sera à la merci de la coalition.

IV. — Le Fer et l'Acier.

Pour comprendre l'œuvre évidemment néfaste et criminelle de J. P. Morgan, il est utile de rappeler ce que vaut ce domaine dont les coalisés prétendent s'emparer en évinçant quiconque aurait encore la velléité de leur faire opposition.

Il y a quatre cents ans, le monde entier ne produisait que 60.000 tonnes de fer par an. La production actuelle et la consommation dépassent aujourd'hui 40 millions de tonnes. C'est en 1585, bien avant l'existence des Etats-Unis, qu'eut lieu la première découverte d'un gisement de ce minerai dans la région appelée maintenant Caroline du Nord ; mais les premiers essais d'exploitation ne datent que de 1619 en Virginie. Vers 1645, on construisit à Lynn, dans le Massachussets, un haut fourneau, et en 1648 une forge au même endroit. Le Parlement anglais, jaloux des privilèges de la métropole, interdit ce travail et n'en autorisa la reprise que quarante ans plus tard. En 1740, les Américains purent livrer aux consommateurs environ un millier de tonnes de fer. En 1790, ils en produisaient déjà 30.000 tonnes. La Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne avaient l'avance sur eux. En 1800, ils atteignaient 40.000 tonnes et égalaient les Allemands. Dès le commencement du XIXe siècle leurs projets s'accentuent d'année en année. En 1870, les Etats-Unis accusent 1 million 670.000 tonnes, dépassent de beaucoup l'Allemagne, la France et se rapprochent du premier rang que gardent les Anglais. En 1890, les

deux Titans sont sur la même ligne, et se disputent jusqu'en 1896 la priorité dans les statistiques du fer, l'un prenant tantôt, et tantôt perdant l'avantage sur l'autre. En 1897 l'Anglais recule ; en 1898 il recule encore. En 1899, les Etats-Unis l'emportent décidément avec 13.620.703 tonnes, en fournissant 4.315.394 tonnes de plus que leur redoutable compétiteur.

Le fer, qui formait jadis à lui seul le produit apporté sur le marché, a été maître pendant la première moitié du XIXe siècle et avait donné son nom même à ce dernier ; l'on ne prévoyait point alors qu'aucun autre métal pur ou combiné avec d'autres éléments pût lui disputer la supériorité. En 1850, la production totale de l'acier, quoique celui-ci fût aussi anciennement en usage que le fer, était à peine de 70.000 tonnes. Grâce à Bessemer, Siemens, Martin, Mushet et d'autres, à partir de 1856, l'acier supplante peu à peu le fer. En 1861, l'Angleterre commence à l'employer pour les rails ; en 1867, l'Amérique suit cet exemple. Sur les 3.000 tonnes d'acier produites à cette dernière date par les Etats-Unis, 2.550 entrent dans la fabrication des rails. Trente-trois ans plus tard, les Etats-Unis produisent 10 millions 639.859 tonnes d'acier de tout genre, dont 2.270.585 en rails. Le Nouveau-Monde laisse dès lors l'autre partie du globe loin derrière lui sous ce rapport. En 1899, l'Angleterre ne peut apporter à la consommation que 5 millions de tonnes.

New-York Journal. — Les cérémonies du couronnement du premier roi des États-Unis. — Mc Kinley y est représenté en chef des différents trusts, qui, grâce à sa complaisance criminelle, s'y multiplient d'une façon tout à fait inquiétante,

Ce rôle de l'acier, évinçant le fer, transforma la seconde moitié du XIXe siècle et l'on sait ce que l'audace humaine a entrepris avec l'aide de ce métal : édifices qui montent aux nues, vaisseaux de guerre auprès desquels les plus fameux bâtiments en bois ne sont qu'insignifiants, navires marchands dont un seul eût suffi à tous les Phéniciens pour s'arroger tout le commerce maritime du monde, ponts jetés sur les plus larges fleuves, sur les gouffres les plus infranchissables et s'ancrant aux deux rives avec leurs inarrachables tentacules ; voies de transport, que l'on appelle encore improprement des chemins de fer, et qui sont des chemins d'acier, subissant sans altération le frottement de millions de tours de roues qui font mouvoir les wagons chargés de millions de tonnes de marchandises

ou de millions de voyageurs; cent autres usages dont le nombre, déjà incalculable, ne fait que s'accroître.

27.110.000 tonnes d'acier et de fer ont été produites en 1899, et sur ce total prodigieux 906.271 tonnes ont servi à la construction des édifices, ponts, navires; 1.903.585 tonnes à la fabrication des plaques et feuilles; 1.099.367 tonnes à la fabrication des fils métalliques; plus d'un demi-milliard de livres en poids à la fabrication des pointes, vis, boulons, etc. Chiffres phénoménaux semblant n'exister qu'en rêve et inférieurs à la réalité, mais qui représentent à la pensée une somme de capitaux et de travail stupéfiant l'imagination. Aussi n'est-il pas inexact d'affirmer que les rois du fer et de l'acier sont les rois de l'univers.

V. — Les Rois : le Corsaire, le Buveur d'huile, le Milliardaire philanthrope.

Ces rois ont joint leurs mains, et ces mains prennent, si l'on peut ainsi parler, l'humanité du xxe siècle à la gorge. Le 30 juin 1900, les Etats-Unis clôturant l'inventaire de leur activité, ont pu dire au monde : nous avons élevé nos exportations de fer et d'acier à 125.000.000 de dollars. Ces 725 millions de francs, le Trust coalisé du métal les a convoités, il veut en faire sa proie et il annonce qu'elle lui appartiendra.

On sait déjà quel est le premier inspirateur de cet accaparement et J. Pierpont Morgan compte bien jouir longtemps encore de son succès : il n'a que soixante-quatre ans, étant né le 13 avril 1837, et sa robuste charpente lui permet d'espérer en la longévité. A voir sa stature titanique comme ses projets, sa taille de 6 pieds, sa large poitrine, sa puissante musculature, sa physionomie rude qu'éclaire rarement un sourire, ses épaules d'Atlas, on reconnaît le dominateur. Dans le *struggle for life*, il représente la force physique mise au service de la force intellectuelle. Au premier aspect on dirait d'un de ces géants que Frédéric choisit pour composer son armée. Ce grenadier a vu devant lui une place forte à faire capituler. Il l'a attaquée avec le bélier moderne : le capital obtiendra la capitulation. C'est sa conception. Il l'a forgée, comme les usines sur lesquelles il étend les bras forgeraient une barre d'acier. Quelles en seront les conséquences, pour l'industrie métallurgique et ceux qu'elle emploie? Il ne s'y arrête point. C'est un banquier. Il y a là une affaire, il la saisit, il en suppute le rapport, et ce rapport doit excéder tout ce que la convoitise la plus effrénée a jamais conquis. J.-P. Morgan est aujourd'hui directeur de 14 compagnies de chemins de fer, de 2 compagnies de télégraphes, d'un métropolitain, de la Banque nationale de commerce, de la Compagnie des câbles du Pacifique : il est largement intéressé dans les affaires de charbonnages et cela ne lui suffit pas, il a coalisé les Trusts. Le « Grand Réorganisateur » possède un yacht qui lui a coûté 300.000 dollars (1 million et demi de francs). Ce yacht s'appelle *le Corsaire*. C'est un nom allusionnel.

A côté de J. Pierpont Morgan, marchant de conserve avec lui, paraît John D. Rockefeller. Celui-là, que les lecteurs de *La Revue* connaissent par le portrait que j'en ai fait dans mes études sur le monde des milliardaires, est un *self made man*. Ses aïeux ne commen-

cent qu'à lui. Ses parents étaient pauvres, presque indigents. En 1853, âgé de quatorze ans, il arrive à Cleveland, les mains vides, mais la volonté déjà trempée. Il entre comme petit commis, en 1825, dans une maison de commission. Deux ans après, il avait épargné 5.000 francs. Il fait avec un associé de son âge de la commission d'exportation pour son propre compte, encaisse quelques profits et lorsqu'en 1860, on commence à raffiner le pétrole, il y voit une route à suivre. Dix ans lui suffisent pour faire une fortune américaine. En 1870 il crée la *Standard Oil Company* qui montrera le chemin aux Trusts.

Comme dans Morgan, il n'y a dans Rockfeller pas d'autre fibre qui remue que celle du lucre. Ce milliardaire déteste tout ce qui n'est pas or monnayé ou billet de banque. Nul n'est plus riche que lui sur la terre, car sa fortune personnelle est évaluée à 1 milliard et demi ; mais nul ne dépense moins pour ses propres satisfactions. On raconte que dernièrement, parlant devant des enfants à qui il fait quelquefois la lecture à l'école du dimanche, il se reprocha comme une extravagance d'avoir acheté, en 1856, quand il gagnait 250 francs par mois, une paire de gants qui lui avait coûté 10 francs. Même aujourd'hui, il n'a aucune des tentations du richard. Frugal, simple dans sa mise, abhorrant les bijoux, il s'applique à passer inaperçu dans la rue et à ne s'entourer que du moins de gens possible. Ce n'est pas lui qui s'avisera de donner, comme J. Pierpont Morgan, 25.000 dollars d'une Bible en deux volumes ayant appartenu à Mazarin et publiée en 1450 et 1465. Il ne lui viendra jamais à l'esprit que l'on puisse trouver quelque joie à organiser, comme Morgan, un chenil coûtant 60.000 dollars, à fumer des cigares qui reviennent à 6 francs la pièce. John Rockfeller appelle cela du gaspillage, et ce buveur d'eau n'admet point que la fortune, quelle qu'en soit l'étendue, donne le droit d'être prodigue pour soi et encore moins pour les autres. « Il y a, dit un ironiste américain, dans les légendes populaires une croyance à une espèce de hibou hantant les vieux murs et passant pour boire le contenu des lampes d'église.» John Rockfeller est un buveur d'huile. Ce billionnaire — le mot devient à la mode aux Etats-Unis — ne tolère chez lui qu'une seule distraction mondaine : musicien, il joue du violon et permet qu'on l'accompagne. Aussi a-t-il quatre pianos. C'est tout son luxe. Quand son fils John lui succèdera, il trouvera, comme la fille de Grandet, les millions paternels, capital et intérêts accumulés, bien rangés, étiquetés, classés. On doute qu'il en fasse le même usage qu'Eugénie, l'héroïne du roman de Balzac.

N.-Y. Journal. — Si le président Lincoln pouvait revenir parmi nous, il s'en irait désapointé voyant que les Etats-Unis appartiennent à des flibustiers des trusts.

La figure d'Andrew Carnegie est plus sympathique. Nous sommes ici en présence d'un cas unique dans le monde des milliardaires. Le

Roi de l'acier, loin de croire, comme Crésus l'affirmait à Solon, qu'il n'y a pas d'homme plus heureux que lui, considère la fortune comme une malédiction, voire un crime, si celui-ci qui la possède ne l'emploie pas à l'amélioration du bien-être général. Ses aphorismes sont altruistes. « La richesse ne peut donner le bonheur que lorsqu'elle est un moyen de rendre les autres heureux ». « Mourir riche c'est mourir volontairement exécré ». Ces maximes, il les met en pratique. Sans aller jusqu'à l'abnégation de Tolstoï, Andrew Carnegie semble n'avoir eu dans la vie qu'un but : amasser pour pouvoir distribuer autour de lui; s'enrichir immensément pour créer des institutions qui doivent, comme une corne d'abondance, verser la philanthropie libérale dans les familles laborieuses. Car la philanthropie est sa préoccupation habituelle. Il n'agit que pour elle, si les feuilles américaines disent vrai. Ses dons, presque tous affectés à des créations de bibliothèques populaires en Amérique et en Ecosse, — elles se montent déjà à 126 — formaient, le 1er janvier 1901, un total de 55.451.552 dollars, c'est-à-dire plus de 277.257.760 francs et sa main reste toujours ouverte.

Andrew Carnegie ne donne cependant pas au hasard. Il a ses théories sur l'assistance. Pour lui ce n'est pas l'aumône qui fait le bien. La charité doit s'adresser avant toute chose à l'intelligence. Procurer à ceux qui veulent s'instruire des livres où ils puiseront cette eau de Jouvence qui est l'enseignement, mettre à la portée de tous ce qui fait la vraie force, c'est-à-dire la culture de l'esprit et de l'âme; telle est son intention et hors de là il ne croit pas à l'efficacité d'une œuvre charitable. L'aumône d'un cent ou d'un dollar n'est à ses yeux qu'un aliment de la pauvreté, de l'ignorance, du vice. Absolu dans ses plans d'affaires, il l'est non moins dans son programme de bienfaisance. Un pasteur d'une église presbytérienne, Ecossais de naissance comme lui, s'adresse au Roi de l'acier pour pouvoir acheter un nouvel orgue qui embellira son église. Le milliardaire répond :

— Pas un liard. Si votre église n'a pas de quoi faire la dépense d'un orgue, qu'elle s'en passe. Si cet orgue vous est indispensable achetez-le sur votre budget; si vous ne le pouvez pas, c'est que vous conduisez mal votre affaire. Je n'y puis rien et n'ai pas le temps de m'en occuper. Vous me demandez en définitive une aumône. Je n'en fais jamais. Voici donc mon dernier mot : pas un sou de ma caisse. S'il s'agissait de livres pour vos fidèles, nous verrions. Autre chose, non.

Le milliardaire raconte d'ailleurs à qui veut l'entendre comment et pourquoi il a eu cette pensée de créer des bibliothèques populaires.

— J'avais 12 ans, quand mes parents vinrent en Amérique. Ils étaient tisserands dans un petit village d'Ecosse, et mouraient de faim dans leur pays. On leur fit entrevoir l'existence d'un sort nouveau en traversant l'Atlantique. Ils s'embarquèrent. Arrivés dans le Nouveau-Monde, chacun de nous dut apporter sa part de travail et de salaire. On me mit dans un atelier où je fus engagé comme bobineur. Je gagnais 1 dollar 20 cent. (6 francs) par semaine. Quand je rapportai mon premier argent à ma mère, j'eus la certitude que nous nous tirerions un jour d'affaire. Depuis ce moment je n'ai cessé de travailler pour arriver à mieux. Un pas franchi n'était qu'une incitation à aller de l'avant. Je fus successivement chauffeur de machine dans

une fabrique de papier, petit télégraphiste. Mon père mourut quand j'avais à peine quatorze ans. Je devins le chef de la famille, j'en compris les devoirs, j'en acceptai les charges et fus le gagne-pain de ma mère et de mon jeune frère. Pour mieux m'acquitter de ma tâche je jurai de ne pas me marier tant que ma mère vivrait. J'ai tenu parole. Pas à pas j'ai suivi ma règle de vie, et par mes propres efforts je suis devenu mon maître ; ma conduite a été simple : faire chaque jour ou chaque heure un pas en avant, n'en jamais faire en arrière. Voilà ce qui m'a soutenu dans ma résolution : c'est le bonheur que j'ai eu d'avoir à ma disposition des livres d'instruction dès mon jeune âge. Un jour le colonel Anderson, l'un des chefs de la maison où je travaillai, annonça qu'il recevrait tous les samedis dans ses bureaux pour prêter des livres à qui lui en demanderait. J'y allai et chaque samedi je renouvelais ma provision de lectures. Le colonel Anderson n'avait que 400 volumes, mais c'étaient des livres de choix, je les lus tous et j'en tirai un profit inappréciable. Je n'étais rien à cette époque, mais je me promis que si je devenais jamais riche, si j'acquérais une fortune importante, je l'emploierais à créer des bibliothèques populaires, afin d'assurer aux jeunes ouvriers pauvres le même bienfait que je devais à cet excellent homme qui est resté pour moi inoublié. Voilà la genèse de mes dons. C'est une promesse qui date de loin ; je l'acquitte depuis que j'en ai les moyens.

Ces moyens ne sont pas venus tout seuls. La chance a favorisé Andrew Carnegie en mettant sur son chemin des hommes qui lui ont aidé à gravir les échelons. Le petit télégraphiste apprit la télégraphie, s'y perfectionna, et pour augmenter son salaire, copia des dépêches pour les journaux à ses heures de repos. Le chemin de fer de Pensylvanie avait pour chef de la section télégraphique le colonel Scott. C'était un homme de bien, il protégea Carnegie, lui donna l'idée d'acheter dix actions de l'Adams Express, fit de lui son secrétaire, et, nommé lui-même vice-président de la Compagnie, l'installa dans le poste d'inspecteur général d'une des principales divisions de la Pensylvanie.

Pendant la guerre, le colonel Scott l'appela sous sa direction à l'inspection générale des voies ferrées militaires et des lignes télégraphiques. Carnegie s'y distingua par ses connaissances, son énergie et son courage ; il fut blessé, se battit à Bull-Run, s'épuisa de fatigue et rendit de précieux services.

Cependant, la fortune ne lui souriait pas encore. Il ne la connut réellement que grâce à une inspiration. On ne se servait à cette époque, d'une manière exclusive, que de ponts de bois. La Compagnie Pennsylvania fit un jour l'essai d'un pont en fonte. Le jeune Carnegie avait alors vingt-cinq ans. Il comprit d'un coup d'œil que l'avenir était aux constructions en fer, mais il ne se borna pas à le penser, il forma une société pour exploiter son idée. Une exploitation de ce genre ne s'entreprend pas sans capitaux. La confiance que l'on avait en ses capacités et son honnêteté les lui fit trouver. Un banquier de Pittsburg lui ouvrit un crédit d'environ 10.000 francs. C'était peu, mais cela suffisait pour débuter. Les ateliers de construction de ponts métalliques de Keystone entrèrent en activité. A dater de ce moment, le nom d'Andrew Carnegie devient inséparable des progrès et des merveilles de l'industrie du fer et de l'acier en Amérique. La Keystone Compagnie jette le premier pont sur l'Ohio,

puis elle s'agrandit. En quelques années elle s'assure une clientèle considérable. En 1863, Carnegie part pour l'Angleterre, afin d'y étudier les procédés Bessemer et l'emploi de l'acier au lieu du fer pour les rails. Les Anglais commençaient à parler d'une révolution gigantesque dans cette branche d'industrie. Le jeune Ecossais en a vent, repart pour Pittsburg, y jette les bases de ses usines de l'acier et devient bientôt le roi de ce métal.

Le milliardaire philanthrope, parti de très bas, s'est élevé aussi haut que la fortune peut porter un homme; il doit tout à lui-même. Aussi ne prétend-il seconder les efforts que de ceux qui commencent par ne compter que sur leur propre travail. « Il est inutile, suivant lui, d'aider à monter au mât de cocagne ceux qui ne savent pas y grimper eux-mêmes, car, lâchez-leur la main, ils dégringoleront aussitôt. » C'est pour cela qu'il fonde des bibliothèques populaires au lieu de fournir des subventions pour les achats d'orgues d'église.

Andrew Carnegie a aujourd'hui soixante-sept ans. Il est marié et a une fille. Lorsqu'elle naquit, les reporters ne manquèrent pas d'écrire : « Ce sera une héritière de 35 millions de dollars. » Mais le père répondit à ceux qui lui répétèrent ce propos de journaliste : « J'espère bien que ni ma femme, ni ma fille ne subiront la malédiction de la grande opulence. Ma fille apprendra de bonne heure qu'elle ne sera, devant Dieu, que dépositaire de l'argent que je lui laisserai un jour, avec la condition de n'en faire usage que pour le bien d'autrui. » Et certainement aucune main au monde ne sera plus pleine. On estime, en effet, que si le milliardaire, accumulant ses intérêts et bénéfices, vit jusqu'à quatre-vingts ans et laisse à ceux qui recueilleront sa succession la modeste somme de 25 millions de dollars, suffisante pour les mettre à l'abri du besoin en ne les obligeant pas à loger à l'hospitalité de nuit, il aura pu, jusqu'en 1914, employer en œuvres de bienfaisance une vingtaine de millions de francs par an.

Record Herald (Chicago). — Les rois européens se sauvent à toutes jambes devant Pierpont Morgan, qui finira par créer un trust des rois.

Or, s'imagine-t-on ce que représentent 20 millions? Plus de deux louis par minute! sans interruption d'une seule minute pendant les vingt-quatre heures de la journée! Un homme qui peut distribuer deux louis en soixante secondes sans jamais s'arrêter! Cela tient de la fable et n'en est pas moins au-dessous de la réalité! Et cet homme veut le bien du prochain, ne se contente pas de le vouloir, le réalise, s'y consacre, donne des preuves incessantes de sa libéralité! Sommes-nous en Amérique ou dans une Bétique nouvelle, où, plus abondamment qu'en l'imagination des poètes anciens et de Fénélon,

se multiplient avec les richesses, les vertus ? Nous sommes aux Etats-Unis, à l'aube du XXe siècle, et ce qui le prouve, c'est que les plans généreux d'Andrew Carnegie n'empêchent point sa participation aux Trusts coalisés. Philanthropie et accaparement ! Quoi de plus américain ?

VI. — Cinq millions d'appointements.

Le créateur du Trust coalisé est J. Pierpont Morgan ; celui qui en sera l'âme s'appelle Charles Schwab. Son histoire tient du roman. Il y a vingt-deux ans — il en avait alors dix — il aidait à conduire les chevaux de la diligence allant de Loretto à Cresson, aux États-Unis. Alerte, résolu au possible, il happa quelque instruction, assez pour entrer comme garçon épicier dans un magasin de Braddock en Pensylvanie. Dix francs par semaine, le gîte et le couvert. Pour ces maigres gages, on exigeait de lui un travail assidu de toute la journée. Sa nuit appartenait même à son patron : il couchait dans la boutique pour la garder. Quand il avait de loin en loin une heure de répit il allait la passer dans la fabrique d'acier à proximité de l'épicerie. Ce que l'on faisait dans cette usine le fascinait. En 1880, à sa grande joie, il y est admis avec cent sous de salaire par jour. Il n'avait qu'une besogne secondaire ; mais il voyait, observait ce qui se passait autour de lui, il s'intéressait aux travaux qui s'y exécutaient.

Au bout de sept ans, il avait, comme on dit, fait son trou. Mis à la tête d'un service et chargé de la construction d'une usine, il fit preuve d'habileté et s'en tira si adroitement, que l'usine devint la première du monde, pour la construction des billes de railway, des charpentes de bâtiments, des ponts, des chaudières, des blindages de navire, etc. En 1889, il est appelé à l'inspection générale des ateliers d'Edgard Thompson à Braddock, les mêmes où, neuf ans à peine auparavant, il écarquillait les yeux devant les merveilles métallurgiques qui s'y enfantaient.

La Compagnie fondée par Andrew Carnegie avait les regards fixés sur le nouvel inspecteur général. Les Américains savent distinguer un homme. Charles Schwab — M. Schwab, comme on l'appelle maintenant, — était évidemment une intelligence hors de pair. Son heure décisive ne tarderait pas à sonner. Il ne l'attendit pas longtemps. En 1892, il entre dans le conseil des administrateurs. En 1896, il en est élu président avec un traitement de 50.000 dollars et 3 p. 100 d'intérêt dans les affaires.

Le petit postillon de Loretto, le garçon épicier de Braddock n'a aujourd'hui que trente-neuf ans. Le Trust coalisé lui confie la direction matérielle de toute l'entreprise. Il a sous ses ordres 396.000 ouvriers et employés, ou plus exactement, en comptant tous ceux qui dépendent des divers services du monopole de l'accaparement, une population de 2.000.000 d'individus. Dans ces conditions il peut être comparé au chef d'un Etat. Tout naturellement ses bénéfices ont augmenté avec sa position. On affirme qu'il touche, dès maintenant, 5.000.000 de francs par an, sans les pour cent dans les opérations.

Aucun emploi aux Etats-Unis, soit dans une administration publique, soit dans une entreprise privée, n'assure d'aussi gigantesques avantages. Les titulaires les plus haut placés atteignent à peine au dixième de ce chiffre. Les mieux partagés sont le président des compagnies d'assurances *Mutual Life* et *Equitable* ; ils ne touchent que 500.000 francs. Le président de la compagnie de chemin de fer

du New-York Central n'en a pas plus, celui de la New-York (Compagnie d'assurances), n'a que 75.000 dollars d'honoraires, comme le président du trust du cuivre.

Charles Schwab, le milliardaire de demain, s'élève au-dessus de ces heureux du budget, comme un baobab au-dessus d'un roseau. D'où vient ce triomphe? Qui le lui a fait obtenir? A qui le lui demande, il répond brièvement : le Travail.

VII. — Les Habiles.

On ne peut nier que c'est en effet le point de départ de presque toutes ces incroyables fortunes réalisées en quelques années. Mais la valeur intrinsèque de l'homme donne l'impulsion à l'activité, la dirige, la féconde. Toutefois, ni le travail, ni la valeur personnelle qui y préside, ne sauraient produire des résultats qui, partout ailleurs, seraient chimériques. Sur les routes où passent ces grands travailleurs, il y a d'autres énergies que les leurs. Elles ont beau se déployer à côté d'eux, elles n'aboutissent pas comme eux. Pourquoi? Parce que les Morgan, les Rockfeller, les Carnegie, les Schwab ont fait servir leurs remarquables aptitudes non seulement au labeur tenace et fertile, mais aussi et surtout à la spéculation. Ces hommes font exception, même dans leur pays où cependant quiconque part à l'aube avec un simple bâton de voyageur pour s'appuyer, compte fermement arriver au palais des mille et une nuits avant le soir, dans ce pays où les horizons sont si vastes mais où les mirages sont aussi cruellement décevants. L'âme d'un Morgan ou d'un Schwab analysée par un psychologue, ne pourrait, croyons-nous, apparaître qu'en une image monstrueuse. Au fond de chacune d'elles il ne peut y avoir qu'un profond mépris de l'humanité. Ce sont des Tamerlan et des Gengiskan du capital. Ils jettent leurs milliards sur le monde comme ces meneurs de hordes asiatiques inondaient les continents grâce aux envahisseurs barbares qu'ils traînaient à leur suite. Où mon cheval a passé, disait le Hun Attila, l'herbe ne croit plus! Où passeront les Trusts, règnera fatalement la mort économique. La ligue des Rois du métal ne saurait conduire qu'à cela.

Philadelphia Inquirer. — L'Amérique menace l'Europe avec ses trusts formidables.

Chacun de ces Rois peut, aux yeux de quiconque les admire, comme on fait de puissances qui déconcertent l'imagination, posséder des mérites les rendant dignes de cette admiration. Il est incon-

testable qu'ils ont enlevé leur situation à la force du poignet ; ils l'ont maintenue en dépit des clameurs, et comme le soleil du poète, ils ont parcouru leur carrière, en versant des torrents de lumière (ou de millions) sur leurs obscurs blasphémateurs ; mais étudiez attentivement cette carrière par le détail, et vous apercevrez que ce qui en a été toujours la boussole, c'est moins le travail que l'habileté. Ils en conviennent d'ailleurs eux-mêmes. L'habileté n'a pas seulement remplacé le labeur assidu, l'intelligence, elle a pris la place du capital lui-même. J. Pierpont Morgan, par exemple, n'hésitera pas à déclarer sans doute que son adresse en affaires, son expérience des manœuvres qui font réussir est pour lui, dans le domaine de la finance où il est roi, bien autrement puissante que le poids mort de son capital en argent monnayé ou en valeurs de banque ou de bourse qui emplissent son portefeuille. Andrew Carnegie, probablement, reconnaîtra, à son tour, que s'il a entassé millions sur millions, ceux-ci, quel qu'en soit le chiffre énorme, ne pèsent rien en comparaison de son savoir, de son entente de la spéculation, de sa géniale prudence à l'orienter vers le succès. Et Charles Schwab, plus jeune que les grands milliardaires, mais le meilleur de leurs élèves et qui sait? peut-être demain le plus adroit des maîtres, ne dissimule pas que l'homme qui veut arriver — c'est sa propre expression, — doit avoir l'œil en éveil et être de son temps. Or, être de son temps qu'est-ce donc pour les Trusts et leurs organisateurs sinon exploiter le monde par la puissance irrésistible des milliards coalisés?

VIII. — Le Péril de l'Amérique

Ces conclusions sont celles de Bryan et de beaucoup d'Américains qui ne peuvent envisager la coalition des Rois de l'argent que comme des fléaux. Mieux que les adulateurs et les thuriféraires, ils aperçoivent le danger de cette habileté. Et ils annoncent que ce danger est, pour l'Amérique, le plus terrible que l'on puisse concevoir. Le jour viendra, suivant eux, inéluctablement, où l'armée des misérables dépouillés par les accapareurs se dressera contre eux. Les colères qui grondent déjà s'accumuleront, si la loi ne proscrit point ces spéculations qui prennent le masque de nouvelles théories économiques, si la justice n'a pas raison du monopole qu'elle ne peut ni tolérer, ni absoudre. Passe encore pour les Etats-Unis et pour le gouvernement de Mac-Kinley, le plus néfaste que l'Amérique ait jamais eu. Mais, chose plus grave, ce complot contre l'épargne et la fortune publiques des Etats-Unis aura une répercussion fâcheuse sur l'avenir économique du vieux monde. Le capital et l'industrie étant d'essence internationale, malgré toutes les barrières protectionnistes qu'on leur oppose, l'Europe se voit condamnée à suivre les exploits des corsaires américains. Partout des *trusts* se forment avec des promesses terrifiantes pour le lendemain. Les milliardaires américains auront de la sorte non seulement influencé la vie mondaine des classes oisives en Europe, enrichi la vieille noblesse destinée à disparaître mais ils vont à leur tour peser de tout le poids de leurs fortunes impures et dirigées vers le mal sur le sort des travailleurs européens. La question des milliardaires et de leurs abus s'annonce ainsi comme une des questions les plus graves qui vont préoccuper l'attention des peuples et de leurs législateurs au XXe siècle.

L. de Norvins.

PENSEES SUR LE SENS DE LA VIE [1]

Le but de la vie ! Un tel but n'existe pas, il ne peut exister et aucune science ne peut le découvrir. La loi de la direction, le chemin de la vie ? Oui. La religion, ou la sagesse, si vous le voulez, répond à cela. Elle y répond en ce qu'elle montre le mensonge de toutes ces voies qui ne se confondent pas avec la seule vraie. Par la négation des directions fausses, elle montre et éclaire la seule vraie. Et sur cette voie on aperçoit quelque chose; il y a le but le plus proche que la science montre, mais ce n'est pas elle jamais qui montrera cette voie.

*
* *

Par ma faiblesse, par la non entière obéissance de toute ma vie à l'esprit, je me pose et me suis posé cette question, et me suis efforcé d'y répondre. Si j'absorbais complètement mon être dans la vie de l'esprit, je ne penserais pas à cela. Mais sans lui donner d'importance, je dois dire que ce sont des rêves qui, involontairement, me viennent en tête.

Voici comment ils se présentent à moi : la loi de la vie organique, c'est la lutte; la loi de la vie raisonnable, consciente, c'est l'union, l'amour. Sur la vie organique, sur la vie de la lutte, naît la vie raisonnable, liée à la première.

Le but est évident : détruire la lutte et apporter l'union où était la discorde, d'abord parmi les hommes, puis entre les hommes et les animaux et enfin entre les animaux et les plantes.

Tel est le but marqué depuis déjà longtemps. Le messie juif n'est pas autre chose. Que les lances se fondent en faux et que la

(1) *Sous ce titre paraîtra le mois prochain en Angleterre dans les éditions de V. et A. Tchertkoff, un recueil de pensées du comte Léon Tolstoï sur le sens de la vie. Pour définir le caractère de ce recueil nous citerons ces quelques lignes de l'avant-propos que MM. V. et A. Tchertkoff publieront en tête de leur édition :*

« *... Les extraits réunis ici sont tirés des lettres privées, de carnets personnels, de brouillons et autres écrits de L. Tolstoï, non encore publiés. Comme nous ne reproduisons pas ici les pensées relatives au même sujet qui figurent dans les œuvres déjà parues de l'auteur, pour se représenter exactement sa conception du* sens de la vie, *il faut nécessairement suppléer au contenu de cette brochure par ce qui a déjà été dit à cet égard dans ses autres ouvrages, par exemple dans :* Les Evangiles, La Doctrine chrétienne, Sur la vie, Le royaume de Dieu, etc.

Nous demandons au lecteur de prendre en considération que l'ordre des pensées citées dans ce recueil n'appartient pas à l'auteur, mais à nous, et que ces pensées tout d'abord n'étaient pas destinées à être publiées, c'est pourquoi elles ne sont pas exposées par l'auteur avec cette exactitude et cette circonspection qu'exige une œuvre destinée au public.

V. et A. Tchertkoff.

Nous extrayons de ce recueil quelques-unes des pensées inédites de Tolstoï.

(*N. D. L. R.*).

brebis dorme près du lion, c'est à un but semblable que je rêve. Mais je ne me l'exagère pas; je sais qu'il est loin d'épuiser tout. Ce qui m'est cher, c'est la sûreté de la direction. Et je sais que la première condition de la sûreté de la direction est de marcher vers le but de tout mon être.

*
* *

J'ai compris avec une force nouvelle, singulière, que ma vie et la vie de tous a pour objet de servir, mais qu'elle n'a pas de but en soi-même.

*
* *

Aucune vie n'a de sens, sauf celle qui a pour but de servir Dieu, de servir à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, inaccessible pour nous.

*
* *

Une erreur très ordinaire, c'est de croire que le but de la vie est de servir les hommes et non Dieu. Il n'y a qu'en servant Dieu, c'est-à-dire en faisant sa volonté qu'on peut être sûr de ne pas faire l'inutile, et il n'y a pas d'alternative.

*
* *

Dieu nous a donné son esprit, l'amour et la raison pour le servir, et nous l'employons pour notre propre service; nous employons la hache à raboter le manche.

*
* *

Le sens de notre vie, le seul raisonnable et joyeux, est de servir et de se sentir servir l'œuvre de Dieu et l'établissement de son royaume. Il arrive parfois qu'on ne sent pas ce service, il semble qu'on soit sorti du collier ou que les guides soient flottantes, mais cela semble ainsi parce qu'on est habitué au collier, au travail et qu'on ne les sent pas. En tout cas, si l'on ne s'aperçoit pas de son service d'une façon extérieure, si l'on sait seulement dans le fond de son âme qu'on ne s'est pas refusé à servir, qu'on n'a pas enlevé le collier, on peut être sûr qu'on sert, mais évidemment en descendant la montagne où le maître veut permettre de respirer un peu.

*
* *

Pour moi, le sens de la vie consiste exclusivement à servir Dieu en sauvant les hommes du péché et de la souffrance.

Une chose terrible c'est qu'en voulant deviner cette voie par laquelle Dieu veut faire cela, on se trompe, on se hâte et au lieu d'aider, on empêche ou l'on retarde.

Le seul moyen de ne pas se tromper, c'est de ne pas devancer, mais d'attendre l'appel de Dieu, d'attendre la situation dans laquelle on ne pourra agir nettement que pour Dieu ou contre Dieu, et dans ces cas, il faut rassembler toutes les forces de son âme pour agir pour lui.

*
* *

L'homme emploie son esprit à demander ; pourquoi et par quelles raisons ? en adaptant ces questions à sa vie et à celle du monde. Et la Raison lui montre qu'il n'y a pas de réponse. A ces questions il se produit quelque chose comme des nausées ou du vertige. Les Indiens à la question, par quelles raisons ? répondent : Maia séduisit Brahma qui existait en elle, pour qu'il créât le monde ; et à la question pourquoi ? ils n'inventent même plus une aussi absurde réponse. Aucune religion n'a inventé, et l'esprit humain ne peut inventer de réponses à ces questions.

Que signifie donc cela ? Cela signifie que l'esprit n'est pas donné à l'homme pour répondre à ces questions ; que même les poser indique l'erreur de l'esprit. La Raison décide seulement la question principale *comment* et pour savoir *le comment* elle décide dans les limites de l'extrême les questions : par quelles raisons et pourquoi ? Qu'est-ce donc que ce *comment* ? Comment vivre. Comment vivre ? En béatitude.

Cela est nécessaire à tout être vivant et à moi, et la possibilité en est donnée à tout être vivant et à moi, et cette solution exclut les questions : par quelles raisons et pourquoi ?

*
* *

L'homme vivant est celui qui s'avance là-bas, où éclaire la lanterne qui se meut en avant de lui, et qui jamais n'arrive à l'endroit éclairé ; mais l'endroit éclairé marche au devant de lui. Et c'est la vie, il n'y en a pas d'autre ; avec cette vie seule, il n'y a pas de mort parce que la lanterne éclaire même l'au delà, et l'on marche derrière elle aussi tranquillement que pendant toute la durée de la vie.

Mais si l'homme se place devant la lanterne, ou s'il commence à éclairer tout l'espace qui l'entoure ou qui s'étend derrière lui et non en avant, il cessera de marcher ; alors ce sera l'arrêt de la vie.

*
* *

S'il n'y a pas de sens à ma vie, alors il n'y en a pas davantage à celle des autres hommes, à celle de l'humanité ? Ainsi disent les anciens bouddhistes et les pessimistes d'à présent. Et l'Evangile dit la même chose, mais avec cette différence que les bouddhistes et les pessimistes disent cela comme la dernière conclusion d'où découle la négation de la vie, tandis que le Christianisme le dit comme la démonstration de la conception mensongère de la vie païenne et la nécessité de la conception chrétienne, et l'affirmation de la vie.

La vie n'a pas de but compréhensible pour l'homme. Le christianisme dit la même chose. Mais, bien que n'ayant pas de but accessible à l'homme, elle a cependant un but, et tendre à ce but inaccessible pour lui, c'est la destinée de l'homme. Le but accessible à

l'homme serait un but fini, et le but placé au devant de l'homme est infini; en approcher, c'est le sens de la vie de l'homme. Le but placé au devant de l'homme, dans l'infini, est inaccessible pour lui, mais la direction pour l'atteindre lui est accessible.

*
* *

Envers la volonté de Dieu, il faut être comme une bonne jument de race (*Kobylka*) que j'ai dressée. Elle ne voulait pas m'échapper, elle ne voulait pas cesser de servir, mais elle voulait seulement deviner pour quel travail je voulais d'elle ; elle essayait tantôt un pied, tantôt l'autre, tantôt à droite. tantôt à gauche, tantôt la tête en bas, tantôt en haut.

C'est ce qu'il nous faut faire.

*
* *

La doctrine du Christ m'est devenue le plus compréhensible, m'a empoigné le plus, quand j'ai compris clairement que ma vie ne m'appartient pas, qu'elle est à celui qui me l'a donnée, et que le but de la vie n'est pas en moi mais en sa volonté, qu'il faut connaître et accomplir. Cela m'a tout à fait transporté.

*
* *

Il faut être, comme dit Lao-Tseu, semblable à l'eau : il n'y a pas d'obstacle, elle coule ; il y a une digue, elle s'arrête; la digue se rompt, elle coule de nouveau; dans un vase cubique, elle est cubique; dans un vase rond, elle est ronde. C'est pourquoi elle est si nécessaire et si forte.

*
* *

Imagine-toi que la femme aimée t'ait promis un rendez-vous pour le soir. Comment passeras-tu cette journée? Comment te prépareras-tu à ce rendez-vous? Tu auras peur de mourir, tu auras peur que le monde ne finisse avant ce rendez-vous, et après le rendez-vous advienne que pourra.

Voilà ce que c'est que désirer. Voilà comment je voudrais désirer accomplir la volonté de Dieu, et ne désirer aussi passionnément que cette seule chose. Est-ce possible ?

Est-ce possible ? Oui, c'est possible. Pour cela il n'y a qu'à savoir très clairement en quoi elle consiste, il faut connaître son travail, il faut qu'il y ait sacrifice.

*
* *

Vous demandez : *pourquoi vivre*? *Comment vivre*? Et *que faire pour avoir droit à la vie*? Tout d'abord il faut déplacer les questions, et avant tout, répondre à la question *comment vivre*, et ensuite tâcher de comprendre *pourquoi*? Il faut vivre; avant tout raisonnement, nous avons vécu et vivons : chaque jour nous dormons, mangeons quelquefois, marchons, pensons. Nous tous, comme le cheval de manège dont la roue se meut sous nous et nous fait mou-

voir, nous ne pouvons pas ne pas vivre. C'est pourquoi la première et la principale question — selon moi la seule raisonnable — est celle-ci : *comment vivre ?*

Vous connaissez comme nous tous la première réponse : *le mieux possible*. Ainsi tous les hommes ont vécu, vivent et vivront en tâchant d'arriver à cela.

La deuxième question est : Que signifie *le mieux*? Que faut-il entendre par ces mots *le mieux*? Pour un homme qui ne connaît que lui-même, la réponse est claire : le plus agréablement possible. Mais dès que l'homme a compris qu'il n'est pas seul, aussitôt qu'il sent la souffrance des autres hommes, alors cette réponse ne le satisfait déjà plus, alors apparaît le conflit entre des désirs de bonheur personnel et la conscience. C'est la situation dans laquelle vous vous trouvez. Pour avoir la solution, il faut opter pour l'un ou pour l'autre : pour les désirs de bonheur personnel ou pour la conscience ; et se donner tout à fait sans réserve, sans compromis, se donner aux désirs du bonheur personnel ou à la conscience ne signifie pas étouffer en soi la voix de la conscience, ou abdiquer tout bonheur personnel, mais cela signifie reconnaître dans sa conscience, comme *la vraie vie*, seulement l'un ou l'autre. Les souffrances, les doutes viennent de la non solution de la question dans la conscience. Si vos demandes de la vérité n'étaient pas des demandes de votre conscience, mais vous venaient du dehors, alors, oubliant la conscience, vous vous tranquiliseriez et vivriez, et auriez autant de plaisir que possible. [Sans doute cela finirait par la souffrance, je le sais ; mais vous ne pouvez le croire sur parole, si les demandes de la conscience ne se sont pas encore éveillées en vous]. Mais elles doivent s'éveiller, car le mouvement de toute l'humanité va du désir du bonheur personnel aux demandes de la conscience. Et si la conscience est éveillée en vous, alors reconnaissez une fois pour toutes que la vie n'est que dans la satisfaction des demandes de la conscience, et alors vous serez de nouveau tranquille et la vie aura pour vous un sens. Qu'est-ce donc que la conscience ? La conscience c'est cette loi suprême de tout être vivant que chacun trouve en soi, non seulement en reconnaissant les droits de tout être vivant, mais par l'amour envers cet être vivant. Les demandes de la conscience sont ce que, dans le langage chrétien, on appelle la volonté de Dieu. C'est pourquoi le sens de la vie et la réponse aux deux questions : Pourquoi vivre et que faire pour avoir droit à la vie ? consistent en ceci : remplir la volonté de Dieu, reconnue par nous dans notre conscience. A quoi cela vous conduira-t-il? Je l'ignore, mais je sais qu'en avoir la connaissance claire changera toute votre vie extérieure et vous conduira à ce qui donnera à votre vie le sens éternel de plus en plus clair, joyeux et raisonnable. Et si ce que demande la conscience, n'est pas clair pour vous, alors l'Evangile vous donnera la réponse.

Léon Tolstoï.

LA MENTALITÉ CHINOISE [1]

1. — Les origines

Comme toutes les origines, celles de la Chine sont insuffisamment connues ; mais sa population est, au point de vue de la race, fortement apparentée aux clans nomades qui, aujourd'hui encore, errent dans les steppes immenses de l'Asie septentrionale et dont l'évolution sociologique semble s'être arrêtée à peu près au point où les ancêtres chinois ont commencé à fonder leur vaste empire. Or, ces nomades ont plus d'une qualité ; ils sont simples, courageux, obligeants, ordinairement sincères, plus soucieux de jouir de ce qu'ils possèdent que d'augmenter leur avoir, imprévoyants et de premier mouvement, nullement cruels par goût, mais peu impressionnables et, par suite, capables de commettre, à l'occasion, quand ils le jugent utile, des actes de férocité froide. A ce sujet, on n'a pas encore oublié les horreurs qui ont marqué les conquêtes de Gengis et de Timour.

Le Chinois de l'histoire ressemble encore, au fond, à son ancêtre tartare; mais il a perdu certaines qualités et gagné certaines autres. Moins sanguinaire encore que le Tartare, il est resté peu sensible aux souffrances d'autrui et très capable d'atrocités commises à froid. Il a totalement perdu le courage militaire ; il le sait, mais n'en rougit nullement. Pendant la révolte des *Taïpings*, le domestique chinois d'un marchand anglais de Shanghaï apporta chez son maître le cœur d'un rebelle afin de le manger pour se donner du courage (2). Le Chinois actuel est presque dépourvu de spontanéité ; les actes les plus indifférents de sa vie sont soumis à un rituel machinal, qu'il n'enfreint guère ; mais, autant qu'il est en lui, il calcule les suites, avantageuses ou non, de ses actions. Il est prudent jusqu'à la méfiance, mercantile, intéressé.

D'autre part, c'est un ouvrier incomparable, le digne descendant des clans primitifs, qui, peu à peu, au prix de milliers d'années de labeur patient, ont défriché, assaini le vaste Empire du Milieu et créé l'énorme agglomération humaine qui le peuple : « Le laboureur chinois, écrit un observateur, déploie souvent des qualités morales qui illustreraient des hommes d'un rang plus élevé (3) ».

(1) *M. Charles Letourneau publiera prochainement chez Schleicher frères, dans la* Bibliothèque des sciences contemporaines, *un ouvrage considérable sur la* Psychologie *ethnique. L'éminent anthropologiste a bien voulu en détacher pour la* Revue *une étude sur la* Mentalité chinoise, *qui, malgre les ouvrages innombrables qu'on lui avait consacrés dans tous les pays, reste encore très méconnue.* (Note de la Rédaction).

(2) Tylor, *Early history of Mankind*, p. 167.

(3) Grosier, *loc. cit.*, t. II. p. 366.

C'est un Tartare assoupli, dressé pour l'activité laborieuse et l'obéissance aux lois et coutumes de son pays.

Cette transformation du caractère, depuis les ancêtres barbares jusqu'aux Chinois actuels, si parfaitement adaptés à leur civilisation utilitaire, résulte d'une lente refonte morale, qui a commencé avec l'histoire de la Chine. Nous allons rappeler non pas sans doute les événements spécialement historiques de l'empire chinois, mais les particularités de tout ordre propre à jeter quelque lumière sur la mentalité de la nation. Un mot d'abord des origines.

A l'aurore des temps historiques, le genre humain était déjà bien vieux ; puisque, sans même parler de l'Égypte, le plus antique foyer civilisateur que nous connaissons, il en existait plusieurs autres, particulièrement l'Assyrie, la Chaldée, la Perse, pour les races blanches; et, pour les races jaunes, sûrement la Chine et peut-être. mais ici nous ne pouvons plus que conjecturer, peut-être les mystérieuses populations, qui, sur les hauts plateaux de l'Amérique centrale, ont fondé les premières civilisations barbares dont avaient hérité les Aztèques et les Quichuas.

Comme celles de la plupart des autres peuples, les origines chinoises sont très imparfaitement connues. Mais il n'y a point ici à supposer l'intervention d'initiateurs étrangers : il s'agit bien d'une civilisation née d'elle-même en plein habitat mongolique et dont l'œuvre, quelque jugement qu'on en puisse porter, est du moins originale et n'a fait aux autres races aucun emprunt notable : elle en est donc d'autant plus précieuse pour notre étude.

Sans pouvoir soutenir la comparaison avec la chronologie égyptienne, celle de la Chine est pourtant d'une durée fort respectable, puisque *Hoang-ti*, le premier souverain historique, vivait l'an 2698 avant notre ère, ce qui suppose, avant lui, une Chine déjà de longue date civilisée. Même en ne faisant naître la monarchie des Célestes qu'à partir du règne de *Hoang-ti*, on obtient encore une durée totale de plus de 4.500 ans, laps de temps relativement énorme, pendant lequel un peuple de race sensiblement homogène a été soumis à une discipline sociale, à peu près immuable. Comme le fait déjà remarquer l'auteur d'une ancienne et précieuse étude sur la Chine, une telle durée est plus que suffisante pour modeler nettement un type national et lui inculquer des habitudes, qui deviennent une seconde nature (1). Cette seconde nature aurait même d'autant plus de facilités pour se consolider que s'il faut s'en rapporter à la tradition indigène, l'imposante masse actuelle de la population chinoise serait seulement la postérité d'une pauvre et petite horde de primitifs, d'abord errante au pied des montagnes qui séparent le Thibet de la Chine. Ces ancêtres avaient commencé par être au dernier degré de la sauvagerie, à tel point que même ils ignoraient l'usage du feu, c'est-à-dire étaient inférieurs aux Australiens et aux Bochimans. Comme ces derniers enfin, ils vivaient

(1) Abbé Grosier, *Description générale de la Chine*, t. II, p. 358.

surtout de racines et d'insectes (1). Ces progéniteurs grossiers, que la tradition chinoise n'essaie point d'embellir, s'appellent, en Chine, « les cent familles aux cheveux noirs », et leurs descendants se considèrent encore comme parents. Par « familles », il faut entendre ici des clans familiaux et même des clans exogamiques, puisque, de nos jours encore, en Chine, un homme et une femme portant le même nom ne se peuvent marier (2), survivance manifeste de la primitive famille utérine; car, en Chine, tout se conserve et tout se superpose. Mais c'est uniquement par respect pour les vieilles coutumes, que l'on a laissé subsister ce débris d'exogamie ; car la famille paternelle est pleinement en vigueur et, dans la maison, la femme n'est, suivant un dicton chinois, « qu'une ombre et un écho ».

On ne raffine pas non plus sur la sainteté du mariage. La jeune fille est mariée ou plutôt vendue à un mari quelconque et elle doit s'en trouver extrêmement heureuse ; que l'époux soit beau ou laid, vieux ou jeune, etc. Selon la morale chinoise, une fille ne saurait, dans cette affaire qui la touche pourtant de fort près, manifester une préférence quelconque sans violer les lois de la pudeur (3). Ce mari imposé, la femme ne l'adorera jamais assez. Meurt-il ? Sa veuve s'illustre en se suicidant en grande pompe et on l'en récompense en plaçant dans un temple des tablettes d'honneur, qui conservent le souvenir de cette belle action (4). Mais la réciproque n'est pas de mise : les veufs ne se hâtent point de rejoindre leurs femmes dans la mort, et, même de leur vivant, il leur est loisible de leur adjoindre des « petites femmes », légalement inférieures à la matrone légitime, à tel point que celle-ci est réputée la mère de leurs enfants. C'est encore là un de ces arrangements imaginés pour concilier les contraires. Dans le cas spécial qui nous occupe, la conciliation porte sur la monogamie et la polygamie. Le législateur chinois a eu recours à ce qu'on pourrait appeler, suivant une expression italienne, et, dans ce cas, avec une particulière justesse, un *connubio* ; la monogamie existe en droit, et il est entendu que le fait polygamique ne l'altère en rien. La femme chinoise, qui évidemment n'abuse point du raisonnement, s'accommode, paraît-il, très bien de ce compromis légal. On voit même des femmes, qui le perfectionnent, et trouvent bon que leurs maris aient « des petites femmes » dans les villes éloignées où leurs affaires les obligent à séjourner régulièrement (5). Les « gonds de la coutume », comme dit Montaigne, ne sont évidemment pas les mêmes en Chine et en Europe ; mais, en tout pays, il n'est rien que cette coutume ne puisse faire admettre, quand elle est suffisamment invétérée. Celle des Chinois manque peut-être de délicatesse ; elle réduit l'amour conjugal à sa plus simple expression ;

(1) Prichard, *Hist. nat. homme primitif*, t. I, p. 309.
(2) Sinibaldo de Mas, *la Chine et les Puissances chrétiennes*, t. I, p. 42.
(3) Milne, *Vie réelle en Chine*, p. 159.
(4) Wake, t. II, p. 56.
(5) Milne, *loc. cit.*, p. 161.

mais elle a deux grands avantages, l'un social, l'autre moral : d'abord, de supprimer la bâtardise ; puis de rétrécir notablement le large terrain vague que chez nous on laisse à l'hypocrisie et au mensonge.

Ces mœurs ne se modifieront pas aisément ; pourtant, dans les villes commerciales du littoral, l'incessant contact avec les étrangers a déjà suscité, dans certains cerveaux féminins, un levain de rébellion, mais de rébellion passive. Des jeunes filles chinoises auraient fondé une société, dont les membres jurent de se suicider au cas où leurs parents voudraient les marier sans leur consentement.

II. — La sensualité chinoise

A peine est-il besoin de dire qu'en Chine, comme ailleurs, la polygamie, la vraie, la polygamie légale, n'est le partage que des riches. Mais ces riches ont leurs spéciales exigences ; ils veulent des concubines ou « petites femmes » spécialement dressées pour leurs plaisirs, et des intermédiaires obligeants se chargent de les leur fournir. Dans ce but, ces commerçants pleins de prévenance élèvent des jeunes filles, mais en leur donnant une éducation artistique. Ils leur font apprendre à peindre, à chanter, à jouer des instruments, puis les vendent fort cher à qui les peut payer (1). Car les Chinois, à en croire de nombreux témoignages, sont fort dissolus ; ils ne connaissent guère que l'amour sensuel, mais ils y raffinent et y ont introduit des procédés savants, que les autres races n'ont pas inventés et que je n'ai pas à décrire ici.

Ces hommes, si enclins à la débauche, professent néanmoins la plus grande estime pour la chasteté, bien entendu pour celle qu'ils prétendent imposer à leurs femmes, bien qu'en vertu de la communauté de race la femme chinoise doive aussi être sujette aux mêmes ardeurs érotiques que l'homme.

Une légende chinoise se distingue même, au milieu des nombreuses légendes d'immaculées conceptions existant dans le monde, par le rôle glorieux qu'elle fait jouer à la chasteté poussée à l'extrême. Il s'agit d'une époque évidemment antérieure à toute chronologie, où il n'y avait encore sur la terre qu'un seul homme et une seule femme. L'homme, amoureux peut-être, mais surtout raisonneur et pénétré de la grave responsabilité qui pesait sur le couple unique, pressait sa compagne de concourir avec lui à la reproduction de leur espèce ; mais, inébranlable dans son parti pris de rester chaste quand même, celle-ci refusait de sacrifier sa virginité, fût-ce pour peupler la terre. Les dieux, qui, d'en haut, suivaient le débat avec admiration, arrangèrent tout, en dotant le premier couple d'un mode supérieur de fécondation, qui sauvegardait la pureté sans sacrifier l'indispensable maternité. Ils allumèrent dans les yeux de l'homme une flamme si intense et dotèrent ceux de la femme d'une récepti-

(1) Abbé Grosier, *loc. cit.*, t. I, p. 41.

vité si pénétrante et si radiante que le seul regard viril suffit à déterminer la conception immaculée : le genre humain tout entier descendrait donc d'une vierge (1).

On raconte que, dans les dernières années de sa vie, A. Comte avait prédit qu'un jour, encore bien éloigné, une humanité future, beaucoup plus angélique que la nôtre, en arriverait à se reproduire par ce même procédé presque immatériel, que les Chinois ont placé à l'origine du genre humain, et dont l'idée, en effet, peut bien remonter à l'époque très primitive où l'homme, encore mal dégagé de la bête, ne réussissait à concevoir ni la mort ni la naissance.

III. — L'esthétique chinoise.

Le développement en est médiocre et borné. Ainsi, la Chine n'a pas inventé de notation musicale; on y emploie seulement quelques signes pour marquer les tons principaux; mais c'est par simple répétition et routine, que s'apprennent les airs (2). Pour l'instrumentation, les Chinois ont imaginé des appareils de tous les genres connus, mais sans en perfectionner sérieusement aucun. On se sert, en Chine, d'instruments à cordes, d'instruments à vent et d'instruments à percussion. Le plus archaïque de ces derniers est un lithophone composé de seize pierres taillées en équerre, suspendues et diverses de longueur et d'épaisseur (3).

Les Célestes, pourtant si médiocses musiciens, ont eu et même ont encore une opinion excessive du pouvoir de la musique. Comme l'Orphée hellénique, leurs premiers artistes, les inventeurs, tiraient, disaient-ils, de leurs instruments des sons capables d'adoucir les mœurs des hommes et d'apprivoiser les bêtes féroces (4). Kouci dit : « Quand je frappe ma pierre, soit doucement, soit fortement, les bêtes les plus féroces sautent de joie et les chefs des fonctionnaires publics sont d'accord entre eux (5) ».

La guitare à trente-six cordes du légendaire *Fo-hi* « réglait le cœur et ornait la personne de vertus ». Quand Fo-hi eut imaginé d'autres instruments et formulé les rites de la musique, une sorte d'âge d'or fleurit sur la terre (6).

Un autre inventeur, *Chin-noung*, imagina une lyre « pour fixer l'esprit, arrêter la débauche, éteindre la concupiscence (7). Sous *Tshu-siang*, le quatorzième empereur, on fit par ordre du souverain une guitare à cinq cordes « pour remédier aux dérèglements des saisons » (8). Enfin les philosophes chinois pensent que le meilleur

(1) Helvétius, *De l'Esprit*, discours IV, ch. II (note).
(2) Abbé Grosier, *loc. cit.*, t. II, p. 490.
(3) *Ibid.*, p. 487.
(4) Grosier, *loc. cit.*, p. 478.
(5) Le *Chou-King*, ch. V, p. 10 (trad. du P. Le Gaubil).
(6) *Ibid.* (*Livres sacrés de l'Orient*, p. 31).
(7) *Ibid.*, p. 39.
(8) *Ibid.*, p. 31.

moyen pour apprécier l'état des mœurs et la bonté du gouvernement dans un pays, c'est d'examiner quelle musique y a cours (1). Aussi n'y a-t-il pas à s'étonner, que la Chine contemporaine ait encore aujourd'hui un *Ministère de la musique*. Mais, en dépit de cette vénération quelque peu exagérée pour la musique, il ne s'est point produit de vraie floraison musicale en Chine, où, à part quelques mélodies populaires, la musique se confond encore beaucoup trop avec le bruit.

Même incapacité des Chinois pour les arts graphiques et plastiques. De sculpture, il n'en existe guère chez eux, sauf quelques copies extrêmement réalistes, de très petite dimension, et trop souvent poussées à la caricature. Les reproductions graphiques des êtres et des choses sont toujours des représentations patiemment faites et d'une exactitude servile ou de grossiers dessins improvisés *de chic*. Dans le paysage, la perspective n'est même pas soupçonnée. On ne sait pas davantage manier et surtout nuancer les couleurs ; seulement, ces couleurs sont ordinairement franches et d'une grande beauté. En résumé, ce qui a manqué à tout cet art chinois, c'est l'intelligence, le coup d'aile de l'imagination. L'esthétique des Célestes donne l'impression d'un arrêt de développement. En faut-il accuser une impuissance relative de la race? Il est plus vraisemblable d'y voir surtout le résultat de la tyrannie des rites, qui s'opposent à tout changement et, en art comme en toutes choses, ont rendu presque impossible toute évolution progressive.

IV. — L'invention et la routine.

En effet, de quelque côté qu'on examine l' « Empire du Milieu », on y trouve toujours des commencements beaux et pleins de promesses, mais de promesses décevantes, qui n'ont pas été tenues. Tout a été tenté, mais au seul point de vue pratique et très étroit; puis tout s'est immobilisé en routine. Dans nombre de détails industriels, par exemple, la Chine a imaginé et réalisé d'ingénieux progrès, mais qui n'en ont point suscité d'autres et se sont transmis de génération en génération sans se modifier en rien.

Avec juste raison, on admire la petite culture des campagnes chinoises, la sollicitude, qu'on est tenté d'appeler maternelle, avec laquelle chaque plante presque est surveillée et soignée, les champs en terrasses sur le flanc des montagnes, les procédés d'irrigation si simples, si pratiques, si universellement employés, l'utilisation fervente de l'engrais humain, toute cette sollicitude agricole, grâce à laquelle « les cent familles aux cheveux noirs » des temps primitifs ont pullulé et formé l'immense fourmilière d'environ 400 millions d'êtres, qui peuple aujourd'hui la Chine. Mais ce grandiose résultat n'a été obtenu que par de petits moyens et ces moyens sont restés invariablement les mêmes. Ils supposent une culture minutieuse et

(1) Abbé Grosier, *loc. cit.*, t. II, p. 179.

familiale, exigeant beaucoup de temps, absorbant toute la vie des paysans sans leur laisser ni le loisir de penser ni l'idée d'innover; d'ailleurs, en Chine, aucune innovation n'est tolérée avant d'avoir reçu l'estampille administrative.

Dans l'art nautique, on constate la même ingéniosité utilitaire, mais bornée. Les jonques sont d'un gabarit plutôt fluvial que maritime. Ce sont de lourds bateaux jaugeant quelques centaines de tonneaux seulement et à bord desquels on ne trouve ni cartes ni livres, ni aucun instrument, sauf une grossière boussole, connue et non améliorée d'ailleurs de temps immémorial (1); mais ces jonques ont des compartiments étanches; elles sont munies de gouvernails à glissières, que l'on peut faire plonger plus ou moins dans l'eau; de plus, ces gouvernails sont percés de trous, ce qui leur permet d'avoir de grandes dimensions et de braver les coups de mer (2). Les voiles se carguent en éventail et, du pont, un enfant peut ployer la grande voile. Une bonne jonque est capable de serrer le vent à 45° et de virer presque sur place sur son avant (3). Enfin, des voiles trouées peuvent être maintenues en place, même par les plus gros temps. En somme, on y a réalisé d'ingénieuses améliorations de détail, mais sans en modifier le type primitif.

Depuis bien longtemps même, les Chinois ont imaginé des jonques à roues, mais ils n'ont pas su y appliquer d'autre moteur que les bras humains (4). A peine commencent-ils à modifier la forme en arc de leurs embarcations; il n'y a guère d'années encore, toute innovation dans la forme ou le gréement des navires était interdite et punie de lourdes amendes; car les rites ont tout prévu et on ne plaisante pas avec leur tyrannie.

Ces rites sacro-saints ont tué toute imagination chez les Célestes; puisque tout est classé, catalogué, il est devenu irrespectueux de chercher du nouveau, il suffit d'apprendre du vieux. Mais, comme les Chinois sont extrêmement âgés, ils ont observé et enregistré quantité de choses, d'ingénieux procédés, en Europe récents ou inconnus; ainsi, en 1851, le P. Hélot, faisant édifier en Chine une coupole d'église, fut tout étonné de constater que d'ingénieuses coupes de charpente, tenues en Europe pour des découvertes ou d'admirables traditions romaines, n'étaient en Chine que des pratiques routinières (5).

Ne pouvant tout citer à ce sujet, je me contenterai de mentionner d'intelligentes inventions, tardivement introduites chez nous, mais familières aux Chinois depuis une haute antiquité, par exemple l'incubation artificielle des œufs, la pisciculture, les pigeons voyageurs, l'emploi des cormorans à la pêche, surtout les jardins flottants,

(1) Finlayson, *loc. cit.*, p. 74.
(2) Russell Killough, *loc. cit.*, t. I, p. 259.
(3) *Ibid.*, p. 261.
(4) Huc, *l'Empire chinois*, t. I, p. 440.
(5) Ch. Lavollée, *Chine contemporaine*, p. 134.

que l'on trouve sur tous les grands lacs chinois (1). Est-il besoin aussi de rappeler que l'imprimerie est, en Chine, une très vieille invention et que la fabrication de la poudre y est en quelque sorte une industrie de ménage? Mais, comme tous les autres progrès, ces grandes découvertes, qui ont bouleversé notre Europe, n'ont eu en Chine que des résultats médiocres et, d'ailleurs, n'y sont point développées.

Pour pouvoir unir tant d'incapacité à tant de capacité, une race doit posséder une organisation très particulière, un tempérament et un caractère *sui generis*: Tel est, en effet, le cas pour les Célestes, chez qui divers traits spécifiques, déjà observables chez les autres Mongols ou Mongoloïdes, se sont fixés et extrêmement accentués. Chez eux, il s'est produit une sorte de cristallisation morale et intellectuelle, dont tous les observateurs ont été frappés, et qui les rend rétifs non seulement à tout progrès, mais même à tout changement. « L'invariabilité dans le milieu », qui, selon Confucius, constitue l'essence même de la vertu (2), pourrait servir aussi de devise sociale et industrielle à la Chine. Ainsi, le costume des Chinois n'a presque pas varié depuis des milliers d'années (3). Quand les Mandchoux vainqueurs ordonnèrent, sous peine de mort, aux Chinois de se faire raser la tête, des milliers d'entre eux optèrent pour la mort; tant ils avaient horreur de toute modification dans leur manière de vivre. Quatre mille ans d'une discipline peu ou point variable ont ainsi créé des habitudes et un caractère ethniques presque indestructibles : une nation douce, affable, méticuleusement polie, mesurée, attentive, prudente, se méfiant de toute nouveauté et souvent haïssant l'étranger perturbateur (4).

Ce caractère est très général; il n'est, cependant, pas sans exceptions. Les individus rebelles, les insoumis, qui ne veulent pas se courber sous le joug, forment entre eux de curieuses associations, dont les membres se font un point d'honneur de braver les lois et les magistrats, d'assassiner même, de donner et de recevoir des coups sans sourciller. Ces révoltés sont les *Kouan-Kouan*, qui, tout en ayant secoué le joug des lois, se soutiennent mutuellement avec une imperturbable fidélité (5) et bravent tranquillement la mort. En général, d'ailleurs, les Chinois font bon marché de leur vie. Ils ne sont point d'humeur guerrière; même ils sont pacifiques par goût; pourtant, à l'occasion et quand ils sont hors des gonds, on les voit prodiguer leur existence et aussi celle des autres. Les annales chinoises sont, en effet, des plus sanglantes. Ainsi, de 420 à 1644, la Chine a eu quinze changements de dynastie, accompagnées d'effroyables guerres civiles et de l'extermination des familles déchues (6).

(1) Huc, *l'Empire chinois*, t. II, p. 113.
(2) *Lun-Yu*, ch. VI, vers 27.
(3) P. Le Comte, *loc. cit.*, t. I, p. 234.
(4) Grosier, *loc. cit.*, t. II, p. 358-359.
(5) Huc, *loc. cit.*, t. II, p. 214.
(6) Huc, *loc. cit.*, t. II, p. 66.

D'autre part, peu de peuples sont plus enclins au suicide. Après une défaite, il est commun, en Chine, de voir les généraux vaincus avaler une boulette d'opium, qui les sauve de la honte. Mais quantité de gens en font autant pour des motifs particuliers : colère, jalousie, désespoir, grandeur d'âme, etc.; des femmes se pendent ou se noient rien que pour engager la responsabilité de gens dont elles croient avoir à se plaindre (1). Il semble qu'un trait remarquable du caractère chinois soit de raisonner même les actes les plus violents ceux que les autres peuples commettent ordinairement sous l'impulsion irrésistible et aveugle de la passion.

V. — Le caractère chinois.

La très longue durée de la Chine et l'isolement relatif, dans lequel elle a pu vivre pendant des milliers d'années, ont eu bien d'autres conséquences, et, tout d'abord, une remarquable solidité de la race. Grande est la ressemblance entre toutes les physionomies chinoises et, dans les croisements avec les autres races ou variétés humaines, l'ascendant du type chinois l'emporte presque sans exception et ce type se transmet jusqu'à la cinquième génération (2). Or, la race chinoise a plus d'une qualité : elle est robuste, endurante, résistante aux intempéries et aux climats malsains. En même temps, elle est dure et patiente au travail, sobre, très peu adonnée à l'ivrognerie. Sensé et prudent, même dans la débauche, le Chinois sait presque toujours s'arrêter à temps. Le Céleste a pourtant un grand défaut : il aime les jeux de hasard, et c'est là la raison de l'esprit d'aventure, qu'il apporte dans ses spéculations commerciales (3). La passion du jeu est si vive, en Chine, que l'on voit des gens, n'ayant plus rien à risquer, se réunir autour d'une table pour jouer leurs doigts, qu'ils se coupent mutuellement avec le stoïcisme qui les caractérise (4).

Hors ces cas particuliers, sortes de survivances préhistoriques, le Chinois a de l'ordre, de la conduite (5) ; il est doux dans ses manières, sérieux, complaisant (6), très pacifique, sans la moindre admiration pour la guerre et la gloire militaire.

Cette médaille a pourtant son revers. Le Chinois pousse aisément la prudence jusqu'à la pusillanimité. Il n'aime pas à se compromettre gratuitement et, dans les difficultés de la vie, il a toujours à la bouche une maxime très peu héroïque : « Rapetisse ton cœur » (7). Le Chinois n'a pas non plus le cœur tendre ; même il est volontiers égoïste ;

(1) Wake, t. II, p. 45.
(2) R. Killough, *loc. cit.*, t. I, p. 309.
(3) Finlayson, *loc. cit.*, p. 70.
(4) Huc, *Empire chinois*, t. II, p. 374.
(5) *Ibid.*, p. 68.
(6) *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 236.
(7) Huc, *loc. cit.*, t. I., p. 264.

car il manque d'impressionnabilité et les souffrances d'autrui le touchent assez peu (1).

On peut approuver son amour de la paix : la gloire militaire n'est, à ses yeux illuminée d'aucun prestige. Mais cela ne suffit pas ; ne pas admirer la guerre et ses abominations, c'est fort louable ; encore ne faut-il pas avoir pour les coups le sentiment d'horreur exagérée, qu'éprouvait le Panurge de Rabelais. Dans mainte occasion, affronter le danger est un devoir. On nous affirme que les Chinois ont assez rarement le sentiment de ce devoir ; que même, chez eux, la lâcheté est une infirmité native ; que non seulement l'opinion publique des Célestes ne blâme pas un soldat qui lâche pied, que souvent même elle l'approuve hautement (2). Au reste les théoriciens de la guerre en Chine sont d'avis qu'un général doit combattre le moins possible, qu'il doit viser surtout à démoraliser, à effrayer l'ennemi, à le vaincre par la ruse, la corruption, etc.

Une autre imperfection morale est la haute opinion, qu'a le Chinois, de la supériorité de son pays et de sa race sur le reste du genre humain.

Un Chinois se félicitait de n'être pas né dans les contrées barbares de l'Occident : « Alors, disait-il, j'aurais dû vivre dans une grotte souterraine, manger l'écorce et la racine des arbres, me vêtir de feuilles et d'herbes, être réellement une bête ayant forme humaine (3) ».

Néanmoins, le patriotisme chinois est médiocre ; ainsi pendant l'expédition anglo-française sur Pékin, au moment même où les flottes alliées bombardaient leurs compatriotes, des Chinois s'en allaient, d'un navire à l'autre, vendre des fruits aux équipages des étrangers « des barbares » (4) occupés à dévaster leur patrie. C'est que, chez eux, le souci de l'intérêt particulier prime de beaucoup, à l'ordinaire, celui des intérêts généraux.

Au point de vue moral, le caractère chinois manque d'élan et d'altruïsme. L'héroïsme n'est pas son fait, ni les impulsions irréfléchies, réflexes ; il n'agit point à l'étourdie (5) et il s'acquitte de tout avec une régularité mécanique (6).

(1) Huc, l'*Empire chinois*, I, p. 264.
(2) Fynlaison, *loc. cit.*, p. 69.
(3) Préjévalsky, *Mongolia*. t. II, p. 133.
(4) *China*, II, p. 298.
(5) Ch. Lavollée, *loc. cit.*, p. 255.
(6) Finlayson, *loc. cit.*, I, p. 70.

Ch. Letourneau.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA REVANCHE DE L'IMPRESSIONNISME

Les Salons de 1901

I

Deux constatations s'imposent au critique, lorsqu'au sortir de ces vastes galeries du Grand-Palais il cherche à réunir en quelques notions de synthèse la somme des disparates impressions ressenties. Deux constatations indéniables résultent, progressivement fortifiées durant le parcours : la première, et celle qu'il faut retenir avant tout, c'est le triomphe absolu, éclatant, des formules de l'impressionnisme. Les peintres les plus vivants, les plus influents, les mieux représentés dans les Deux Salons, ce sont Manet, Renoir, Monet et Degas, qui n'y figurent point. Tout le monde en procède. C'est pour eux une magnifique et sereine revanche. On les a bafoués, on leur a fermé les Salons, on a écrit sur eux tout ce que l'incompétence prétentieuse, la pédanterie, la raillerie lourde peuvent dicter — et voici que leurs idées sur la technique, leur façon de peindre et de composer, créent ici des légions de bons imitateurs. Presque tous les paysages sont vibrants de lumières audacieuses, peints par taches et par pointillés, par tonalités fragmentées, par complémentaires. Les ombres sont des papillottements de couleurs chantantes, là où s'étalaient il y a vingt ans le bitume et la terre de Sienne, mornes, atones et tristes. Les ciels rutilent, les effets de clartés contrariées touchent à une subtilité presque musicienne par l'infinie nuance. Le paysage n'est plus une représentation, mais une symphonie picturale sur un thème, selon la conception de Claude Monet. Dans tous les plans à contre-jour, jadis si sommairement réduits au gris et noir pour donner un éclat facile aux parties éclairées, on a plaisir à rencontrer toute une série d'harmonies intenses, animées, où les éléments de la lumière s'apaisent sans s'annuler. L'impressionnisme a vivifié le paysage français. Quant aux figures, elles ravissent par l'imprévu de leur mise en cadre, le modernisme libre des poses, la simplicité du sentiment, l'élégance nerveuse et la largeur de l'exécution. Degas et Manet ont créé une école autrement nombreuse que ne l'a pu créer l'enseignement officiel : on les retrouve partout. Besnard et Whistler partagent avec ces maîtres une influence accrue chaque année. Il n'y a pas eu *enseignement* de leur part, il y a eu *exemple*, et cet exemple glorieux inspire les Deux Salons, aussi bien l'ancien que le récent. Il y a à la Société des Artistes français une foule de jeunes peintres qu'on s'attendrait à trouver dans l'autre, tant ils semblent protester par leur peinture contre celle des dieux de l'endroit — et les fidèles, sans cesse éclaircis, de ces dieux crépusculaires, démontrent tristement par leurs œuvres les dangers d'une idolâtrie qui fut naguère

un culte d'Etat, comme l'atteste avec un orgueil touchant la mention « Exposition officielle, fondée en 1673 » qui s'inscrit au catalogue par le vœu de M. Bouguereau.

La seconde constatation, c'est la direction intimiste et réaliste prise résolument par notre peinture. Presque toutes les œuvres notoires sont des portraits et des paysages. Les tableaux mêlés d'une intention idéologique sont en minorité infime; encore la plupart sont-ils des fantaisies décoratives. Ceux qui contiennent une allégorie sont ridicules, sauf quatre ou cinq; il n'y a pas un tableau religieux qu'on puisse sauver de l'oubli; à peine si l'on découvre une œuvre symbolique digne de mention (j'en ai trouvé tout juste une à la Société Nationale, celle de Victor Koos, où il y a du talent sérieux). Le tableau d'histoire est absent. Böcklin, Moreau, Delacroix n'influent sur personne. Chavannes influe à peine par un ressouvenir de ses harmonies, jamais par son côté idéologique. Si la peinture touche à l'intellectualité, c'est pour tâcher d'en imprégner son réalisme, pour produire ce que j'ai appelé *l'intimisme*, faute d'un mot meilleur. Evidemment, dans les paysages de ces Salons, il y a une âme, très souvent. Les ombres du soir sont émotionnantes, les lumières vibrantes invitent l'esprit à s'exalter; les intérieurs recèlent une foule de presciences psychologiques et les têtes des femmes sont fines, bien actuelles, résumant l'inquiète nervosité de l'époque. On en a fini avec le *beau*, le *noble*, et leurs *lois*. Le *caractère* des choses et des êtres est devenu le seul motif logique de les étudier. Mais chercher ici de l'émotion de pensée serait vain. Toute émotion est ici suggérée, sous-entendue, voilée; rien n'émeut directement. On n'est jamais pris aux entrailles par quelque chose d'irrésistible. Pendant toute la visite l'âme dort; il n'y a rien pour elle dans ces salles. Je le constate sans avoir à dire si je le regrette. Il faut tellement se réjouir de la ruine de l'Ecole et de l'écroulement de la peinture à sujets que l'on serait mal venu de se plaindre d'une réaction inverse. Mais le fait est que l'esprit seul a droit à travailler devant cette peinture. La défense de talent y est stupéfiante. Les peintres, en quinze ans, ont décuplé la puissance de leur vision et l'affinement de leur technique. Ils sont très forts. Ils osent peindre des choses qu'on eût pensées inexprimables. L'aisance des mises en scène, l'originalité de la présentation, le goût, la richesse décorative, l'instantanéité de la fixation des plus subtils effets, à chaque instant, surprennent et ravissent. Couramment on rencontre des audaces d'exécution qu'on n'eût point tentées jadis. On peut parcourir toutes ces galeries en répétant devant chaque paysage: « Monet, Renoir », devant chaque portrait: « Besnard, Whistler, Manet, Degas » et ces six noms sont les clefs de l'ensemble. Mais on n'est pas ému, sinon de l'émotion que donne le plaisir d'une superbe virtuosité. C'est ce que fait ressentir la musique actuelle, tellement plus riche de technique que d'inspiration, et aussi la littérature du roman, où communément on trouve aujour-

d'hui des qualités de style, de composition, de psychologie, de goût si étonnantes.

Seulement, la profusion de talent efface les grandes lignes. Le talent n'équivaut qu'à soi-même. Cette période de recherches de métier sera d'une incomparable utilité pour l'avenir. Voilà déjà que le groupe impressionniste a tué l'Ecole poncive, avec son simple réalisme. Nos intimistes préparent une génération admirable, qui fera un nouveau pas en avant. Mais pour l'instant, il y a je ne sais quelle froideur dans cette série de peintres savants. Si quelques-uns sont émus, c'est avec une discrétion, une réticence, qui craint toujours d'en dire trop. La peur de tomber dans l'emphase de la peinture académique et du poncif d'histoire fait que les modernes ne parlent qu'à demi-voix. Ils expriment plus par le paysage que par les figures, qui sont toutes fermées et mélancoliques. Et l'on finit par souffrir un peu de ces faces closes, de ces personnages sans gestes, de cette réserve psychique. On cherche une œuvre d'où l'émotion communicative jaillisse. Il n'y en a pas. Il y en aura peut-être plus tard : attendons. Peut-être aussi le tableau « à sujet » renaîtra-t-il, cette fois selon une esthétique intelligente et humaine, car l'Ecole, en croyant le défendre, l'avait irrémédiablement ridiculisé, non moins que la *Rose-Croix* et le faux préraphaélisme dans un autre sens. Contentons-nous d'avoir pour l'instant en France la plus belle série de paysagistes et de portraitistes de l'art européen et quelques robustes peintres de mœurs. On a dit de nos artistes, récemment : « Ils voient mais ils n'aiment pas » Eh! si, ils aiment ce qu'ils regardent ; mais ils n'osent pas dire qu'ils aiment, parce qu'ils redoutent l'exagération théâtrale et l'emphase. De même qu'ils abandonnent les façons débraillées et les costumes à la mousquetaire du rapin d'autrefois, et que les meilleurs d'entre eux sont devenus des gens sérieux, polis d'une politesse anglaise, très corrects de tenue, abhorrant le désordre, pensifs et peu parleurs, de même leur art est un peu atteint de la timidité de l'émotion, et d'une sorte de fausse honte qui a envahi l'âme contemporaine, l'incitant à ne pas montrer ce qu'elle éprouve. La vie intérieure a donné beaucoup de prix au silence, et rien n'est plus délicat que de doser, en art, ce qu'on désire taire ou révéler. Mais il faudrait vraiment avoir mauvais caractère pour se plaindre de la sobriété et de la retenue après avoir déploré l'enflure et le bavardage, sans même vouloir admettre la transition de quelques années! Ce serait méconnaître les devoirs élémentaires de la critique. Prenons-en donc notre parti avant d'entrer. Notre âme ne trouvera rien pour l'émouvoir ; pas une fois les larmes ne nous monteront aux yeux, notre cœur ne battra pas comme devant Delacroix ou Watteau, mais notre goût, notre intelligence, notre sentiment esthétique prendront à une visite dans ces galeries un sérieux et profond intérêt, et en emporteront une confiance haute dans l'épanouissement de cette génération méditative et sérieuse.

II

Les portraits excellents abondent à la Société Nationale. Chacun y apporte des qualités personnelles, mais l'ensemble conclut à une commune conception de l'élégance sobre. Le portrait en robe de bal est de moins en moins fréquent ; l'effigie s'impose, par le visage et les mains, sur un fond sombre ou neutre de vêtements de ville et d'appartements ombreux. M. Zorn et M. Besnard sont presque seuls parmi les grands virtuoses à exposer des figures de mondaines éclatantes et parées, l'un avec un fougueux portrait en satin blanc, un peu brutal, l'autre avec une figure assise, baignée de lumière, dont le collet orange est un régal de couleur. M. de la Gandara paraît, cette année, un peu froid dans ses deux parfaits portraits d'élégantes, mais son portrait de M. Paul Escudier est un des meilleurs qu'il ait signés, aussi solide que souple, et d'une ressemblance intense. M. Jacques Blanche est moins heureux peut-être que l'an dernier. Le portrait de Mme Raunay est un peu terne, mou et triste, et la réunion des cinq figures d'hommes à l'Exposition, bien que composée avec le grand talent déjà consacré de M. Blanche, manque d'homogénéité. L'image de M. Rouart est excellente, mais celle de M. Gide, d'une allure superbe dans l'arrangement, ne reflète aucunement l'expression et l'âme, d'ailleurs infiniment difficiles à saisir, du visage de l'écrivain. Des *Fleurs* exquises nous donneront l'occasion désirée de conclure par un éloge que nous eussions voulu sans restriction. Ce n'est pas sans restriction non plus que je parlerai du portrait des frères Margueritte par M. Anquetin, dont le talent issu de Manet est si fortement expressif. Ces figures ressemblent, mais lourdement. C'est un morceau très solide, mais insuffisamment psychique. M. Victor Margueritte surtout est plus fin, plus élégant que cette image. Par contre, le portrait de Zo d'Axa, par le même artiste est un morceau superbe. Il faut, pour se réjouir d'effigies vraiment subtiles et baignées de pensée, en venir au beau portrait de M. André Chevrillon par M. René Ménard, aux têtes vaporeuses de M. Armand Berton, et surtout aux tableaux de M. Edmond Aman-Jean, qui n'a peut-être jamais rien fait d'aussi délicieux et d'aussi complet que sa *Jeune fille aux roses*. Voilà un peintre qui est arrivé à la pleine possession de soi, et qui a une âme de rêveur (tant pis, l'expression est banalisée, mais au profit des gens banals, et il faut la reprendre pour ceux qui la méritent) ; voilà un poète de la couleur et du sentiment, aidant l'une par l'autre, avec un sens suave de l'harmonie. Il languissait il y a cinq ou six ans dans des tonalités un peu tristes ; il s'éveille graduellement à la clarté sereine avec un tact surprenant. Il émeut, il touche, il contente le goût et il va plus loin que la peinture sans la sacrifier. C'est un frissonnant poète de lieds : aux pastels, quelques notes ravissantes le distinguent encore, et le voilà au premier rang

de nos artistes intimistes, le plus captivant avec René Ménard. Deux femmes nous retiendront, Mme Breslau d'un si loyal et si sérieux talent, sans cesse perfectionné, et Mlle Rœderstein, qui montre ici sa propre effigie volontaire et grave, et quelques têtes d'une intensité et d'une facture tout à fait remarquables. J'y joindrai le petit portrait de femme de Mme Marie Duhem, qui est excellent sans tapage, selon l'habitude de cette artiste ; mais nous la retrouverons aux paysages. Et il faut arriver à M. Eugène Carrière.

C'est un grand peintre ému; et dans la moindre tête d'enfant qu'il signe, il y a une singulière intuition de la pensée, et dans toutes ses étoiles règne une atmosphère de rêverie grave, de tendresse crépusculaire, de paix et de beauté. Il ne supprime pas la couleur, il la fait chanter bas. Ses plans sont sculpturaux; de plus en plus il s'approche de Rodin par son amour des simplifications de la forme, baignée dans la lumière diffuse, et il cache sa science pour ne laisser parler que son émotion. C'est le moins matérialiste des peintres. Nous l'opposerions, si nous trouvions une valeur critique au péril jeu des oppositions, à M. Raffaëlli, qui montre ici, auprès de quelques paysages parisiens d'un dessin un peu indécis, mais d'un joli charme de clarté pâle, un grand portrait où chante toute la gamme des blancs autour d'une figure à peine rosée sous un vaste chapeau de plumes noires. Le morceau est plein de qualités. C'est le jeu d'un réaliste absolu. Whistler eût fait de ce thème une symphonie mystérieuse; M. Raffaëlli en fait une fanfare, franchement sonnante en pleine lumière. Malgré bien des opacités, des tons plâtreux, d'inutiles empâtements blessant l'œil, il y a certainement là un talent considérable. Et le pot de marguerites est d'un technicien étourdissant. Mais est-ce défaut dans le choix de la dimension, ou quelque autre motif secret, on est gêné sans savoir pourquoi : peut-être les qualités des blancs ne sont-elles pas assez variées sur une si vaste surface pour éviter de la monotonie et surtout pour respecter toutes les valeurs. Quoi qu'il en soit, l'œuvre mérite qu'on s'y attarde.

Une autre nous retiendra plus longuement encore, quand nous aurons noté l'amusante et juste silhouette de M. Besnard par son fils Robert, et un très fin portrait de femme par Louis Picard, dans une harmonie bleue et rose. C'est l'œuvre de M. Zuloaga. Jamais je n'oublierai qu'à l'Exposition, l'Espagne avait omis de le représenter comme son plus grand artiste vivant, et l'un des plus beaux peintres de l'Europe contemporaine. Sa réunion de figures d'Espagnoles en promenade après la corrida est une merveille de dessin, de couleur, de style et d'expression. Celui-là est un homme de la grande race. On reste frappé d'admiration devant un tel morceau de peinture, devant cette solidité, ces beaux tons chantants, ces figures vivant d'une vie, animale sinon pensante, mais si violente, ces étoffes, ces dentelles, cette science du geste vrai, et ce vaste paysage désolé jeté dans le fond avec une aisance magnifique. Manet, devant une telle

œuvre, aurait embrassé le peintre. On ne peut rien voir de plus fier que l'amazone du second plan, et assurément il y a là autre chose que du réalisme, il y a toute une psychologie de l'Espagne. C'est très beau.

Quelques peintres à tendances diversement décoratives nous serviront de transition avant de passer aux paysagistes. J'ai déjà prononcé le nom de Victor Koos. Son tableau allégorique peut déplaire ; il n'en est pas moins plein d'un réel et robuste talent qu'il serait injuste de contester. On peut en dire autant de M. Maurice Denis. Il a là deux tableaux. L'un est un *Hommage à Cézanne*, groupant quelques peintres amis du grand paysagiste autour d'une de ses toiles, chez le marchand de toiles impressionnistes, M. Vollard. Ce tableau est, à mon sens, très médiocre. Les portraits ne ressemblent pas, les figures sont mal construites, les simplifications choquantes sans profit, car elles semblent voulues jusqu'à fatiguer, et il n'y a là aucun recueillement : on ne peut penser aux œuvres analogues de Fantin Latour sans avoir au sujet de M. Denis des pensées désavantageuses. Mais par contre son autre tableau, qu'il appelle *Christ aux enfants*, est d'une grâce charmante. Les naïvetés voulues y font un effet d'ingénuité douce qui ravit, la coloration est tendre et pure, la lumière subtile, tous les visages ont une expression de bonté heureuse, le jardin en fleurs est inexact et joli, synthétisé par une âme religieuse, et vraiment c'est une des très rares œuvres qui relèvent ici du domaine sentimental, sans mièvrerie, avec une distinction ferme. J'aime moins M. Rupert Bunny cette année. Il a beaucoup de talent, mais semble chercher à le forcer. M. Georges Desvallières imite Moreau dans de petites toiles curieuses et froides, et, dans son grand tableau, se retrouve lui-même, avec son exécution singulièrement accentuée et le désordre somptueux de ses rêves orientaux. Il est bien intéressant, et le plus original certes dans cette petite école du symbolisme français dont je compte parler ici un jour. Jean Veber est un peintre délicieux, humoriste, caricaturiste, poète, suave, espiègle, dramatique, littéraire, et par-dessus tout coloriste gourmand et doué du sens de l'harmonie riante. Allez voir le *Récit* : cette petite pochade est un bijou de peinture et d'expression. M. Maurice Lobre continue sa série des *Intérieurs de Versailles*, et plus il va, plus il s'affirme un maître peintre complet, d'une force étonnante, mais aussi un intimiste pour qui l'âme des choses parle sans hésitation. Enfin on ne peut résister au charme de la couleur luxueuse des toiles et aquarelles de M. Gaston La Touche ; c'est un décorateur de féeries. Il doit beaucoup à Besnard, mais il est de plus en plus personnel, et vraiment il donne la sensation d'une éclatante beauté.

Je ne voulais pas énumérer, mais c'est impossible, et que de gens mériteraient d'être nommés ! L'absurdité des salons est dans cette nécessité ; heureusement au courant de l'année on peut revenir sur certains noms. Je reviendrai sur quelques graveurs, notamment sur

Louis Legrand, sur Béjot si attachant, et sur M. Valère Bernard, qui a ici une très belle eau-forte, *Le Chevalier de la Mort*, un buste très fin à la sculpture, et qui nous donnera l'an prochain sûrement une belle toile. Il faut en venir aux paysagistes, à Guillaume Roger, dont le grand tableau hollandais est admirable, à Cottet, dont les *Feux de la Saint-Jean* sont parmi ses meilleurs tableaux depuis cinq ans, à Thaulow, Willaert, Milcendeau, Eliot, Dauchez, Saglio ; à Prinet, que j'oubliais et qui, avec son excellent tableau *La Sonate à Kreutzer*, se montre en marche vers un élargissement raisonné de sa manière ; à deux jeunes de vrai talent, Raymond Kœnig et Joseph Pinchon ; à Lebourg, à Maufra, à ce lumineux et suave Emile Claus, à René Ménard, intense et profond ; à Henri Duhem et surtout à Mme Marie Duhem dont la *Tour des Dames* est un paysage si émouvant et si pur. Enfin je ne puis m'empêcher de m'arrêter devant les cinq envois de Henri Le Sidaner, et surtout devant le *Canal* et la *Statue*. Vraiment on ne peut aller plus loin dans l'expression de l'indicible frissonnement de la nuit et de la lune, dans la vaporeuse transposition des ombres, dans l'élucidation du mystère inclus dans le silence, et un tel peintre touche autant à la musique et au vers qu'à un art matériel. M. Le Sidaner est dès maintenant un maître dans l'art évocateur de la « réalité seconde » de la nature, dans la révélation des « vies encloses » pour reprendre un titre à Rodenbach, dont il semble être le frère dans la sensation et la pensée.

J'ai nommé ceux qui me semblent le plus profondément doués. C'est à dessein que je parle en dernier de M. Besnard et de son œuvre, *Féerie intime*. Je n'ai pas voulu prononcer un nom de peintre, en ce salon, après celui-là, et j'engage ceux qui aiment sincèrement l'art et le génie à voir cette toile après toutes les autres et à quitter la Société nationale en restant sur leur impression. *Féerie intime* est peut-être le plus beau tableau de M. Besnard, et à coup sûr le plus beau qu'on puisse voir en ce moment à Paris. C'est une merveille créée par un grand homme, une merveille ensorcelante par la maîtrise absolue, l'infinie délicatesse, la force tranquille, l'éclat, la symphonie des tons ; c'est le résumé de tout ce qu'un art peut donner sous l'impulsion d'une magnifique nature de virtuose inspiré. Je ne connais personne au monde qui pourrait peindre un tableau pareil, et je ne connais pas de poète, depuis Mallarmé et Baudelaire, qui ait su évoquer une telle splendeur vaguement scintillante dans le demi-jour. C'est une œuvre élaborée avec une simplicité qui, comme chez tous les peintres de génie, comporte les plus grands secrets techniques ; on ne peut savoir comment elle est faite. Elle est sortie par magie du rêve somptueux d'un homme aussi compréhensif des horizons libres et des êtres rustiques que des créations luxueuses, mystérieuses et troublantes des princes de la littérature raffinée. L'homme qui a su créer la *Réjane*, l'amphithéâtre de chimie de la Sorbonne, la décoration religieuse de Berck, le *Marché d'Alger* et cette *Féerie intime*, pour

citer quelques points extrêmes de son œuvre, échappe à toute analyse esthétique. L'avenir sera étonné de devoir tout cela à un seul et même artiste, qui a fait de *la variété dans l'unité*, c'est-à-dire du secret suprême, la leçon de sa glorieuse vie (1). Quelque respectueuse que soit chaque année la critique pour M. Besnard, je trouve vraiment qu'elle ne lui rend pas justice; elle apprécie une telle œuvre comme une fantaisie brillante et séduisante, alors que l'on est en présence d'un chef-d'œuvre qui témoignera plus tard de toute une époque. Quant aux cartons de Berck, Jules Bois en a parlé ici trop longuement et trop bien pour que j'y revienne.

La sculpture nous montre le *Victor Hugo* de Rodin, en marbre, dont je n'ai pas non plus à reparler ici; une très belle chose de Constantin Meunier; un *Sphinx* très expressif de M. de Saint-Marceaux, qui s'influence heureusement de Rodin, puis les monuments Félix Faure et Daudet, trés remarquables, et un excellent buste du Dr Pozzi un beau plâtre de M. Bartholomé; la petite tête de vieille femme de M. Valère Bernard, simple et nette; un buste admirable de Dalou: des *cariatides*, un bas-relief, un masque d'une belle énergie, de M. Pierre Roche, et une statue de Loïe Fuller qui est d'une grâce et d'une vivacité dignes de tout ce que cet artiste de race et d'inspiration a produit de meilleur. C'est à l'art décoratif que nous trouverons des œuvres délicieuses de deux sculpteurs : là sont les meubles d'Alexandre Charpentier (notamment le meuble pour quatuor à cordes, une merveille de grâce logique), et les six figurines de la « danse de l'écharpe » d'Agathon Léonard, en qui se révèle un Clodion d'aujourd'hui, charmant et précieux, capable d'œuvres parfaites et captivantes. Enfin, les poteries, verreries, objets d'art et bijoux de M. Saint-Lerche, de Mme Selmersheim, de MM. Thesmar, Vallgren, Charles Meunier, Mangeant, Laffitte, Hirtz, Grandhomme, Georges de Feure, Carabin, Brateau, Marcel Bing, composent un ensemble attachant et éblouissant où se joue un goût capricieusement moderne pour la stylisation florale, dont la belle robe brodée par M. Victor Prouvé, peintre excellent et décorateur sagace, rappelle et condense luxueusement les motifs. Ces vitrines, visitées entre deux galeries de tableaux, permettent des repos délicats, elles sont présentées dans des salles claires et élégantes, dont l'arrangement est d'une harmonieuse netteté. Nous sommes loin des anciens Salons, où, dans le piétinement barbare, dans l'étouffante chaleur et dans la poussière, on espérait vaguement faire la conquête finale de quelques chaises dans un recoin! Là aussi il y a eu libération et progrès intelligent.

III

Au Salon des artistes français, également modernisé dans son

(1) *Féerie intime* a été qualifié d'*érotique* dans un compte rendu au début du Salon de 1901. Commenter serait naïf, mais citer n'est pas inutile. La citation d'appréciations de ce genre n'est jamais totalement négligeable.

installation, — et notons en passant que le Grand Palais sera un édifice parfait pour des expositions de peinture, le jour où l'on voudra y ajouter des velums qui manquent cruellement à certaines œuvres, notamment à la *Féerie intime* de Besnard, qu'inonde une lumière brutale, — les réflexions préalables de cette étude rapide retrouvent une identique opportunité. Les portraits remarquables abondent, et quelques-uns sont très beaux ; ceux qui s'imposent avant tout sont les deux figures de femme de M. Ferdinand Humbert, d'une distinction fine et sobre, un peu dans la manière des Blanche, et le grand portrait de M. François Flameng qui est vraiment un homme de talent. Puis deux jeunes peintres donnent les plus belles espérances, l'un est M. Paul Albert Laurens, qui n'en est plus à son premier bon tableau, mais n'avait jamais réalisé un portrait aussi sérieusement composé et aussi bien peint que celui de Mme Laurens; et l'autre est M. Déchenaud, dont le portrait d'homme est une œuvre robuste et complète. Enfin Mlle Juana Romani n'a qu'une note, mais elle est toujours savante et jolie ; M. Ernest Laurent réalise sans bruit des œuvres excellentes, M. Hébert arrive à la fin d'une belle carrière en créant encore des portraits charmants, comme celui qu'on voit ici, M. Guinier peint à ravir Mlle Sorel, M. Henner signe un joli profil d'une couleur savoureuse et j'arrive à M. Caro-Delvaille. Il a recueilli des louanges unanimes ; il les mérite. C'est le « jeune » le plus intéressant que nous montre ce Salon. Distinction nerveuse, délicatesse de tonalités, sûreté de dessin, sentiment extrême des valeurs, il y a tout dans ses deux tableaux qu'il appelle modestement des « études » et qui sont des tableaux complets. La *Manucure* est un sujet trop insignifiant pour la proportion de la toile ; mais le *Thé* est un tableau qu'on aimerait avoir sous les yeux autant qu'un Helleu ou un Blanche. La femme couchée de la *Manucure* est un morceau étonnant, et La Gandara n'a rien fait de plus fin que la dame de profil au centre du second tableau. L'arrangement vient beaucoup des Degas. Nous suivrons M. Caro Delvaille, rien de ce qu'il fera désormais ne pourra nous être indifférent, et nous comptons un remarquable artiste de plus, l'un de ceux qu'on cherche du regard chaque année en entrant dans les Salons.

Les paysagistes sont nombreux ; il y en a d'intéressants, autant que dans l'autre société. Je citerai avant tous M. Ravanne, vigoureux et éclatant peintre de marine, M. Dabadie, M. Didier-Pouget, M. Rémond, M. Simonnet, M. René Lelong, M. Walden, M. Rigolot, Mme Nanny Adam, M. Jacquot Defrance, M. Mouren, M. His, M. Jean-Pierre, qui ont tous une vision sincère, une exécution sérieuse et savante ; M. Baroni envoie une jolie vue de Saint-Marc ; M. Hitchkock place dans des paysages ravissants des figures de Hollandaises très bien peintes et d'une harmonie prenante. M. Auguste Pointelin est toujours le maître pensif et profond que nous saluons chaque année. Enfin, le *Bénédicite* de M. Désiré Lucas est un tableau très intéres-

sant et très bien peint, et aussi celui de M. Charles Cesbron, et il faut terminer par un peintre qui est le plus remarquable des artistes espagnols actuels avec M. Zuloaga. Je parle de M. Sorolla y Bastida, qui est un fier artiste, coloriste superbe, dessinateur plein d'entrain, à la manière grasse et riche — un des beaux tempéraments que ces dix dernières années nous aient fait connaître. Il a ici deux morceaux admirables de vigueur et d'éclat.

Les tentatives de tableaux idéologiques sont plus nombreuses qu'à l'autre Salon, mais la moitié de ces tentatives sont inspirées par l'académisme et le symbolisme facile. Quelques-unes sont heureuses, et témoignent d'esprits avertis, familiers des littératures, d'autres, d'imaginations vivaces, d'autres, d'un sentiment profond des mœurs. M. Ridel possède le don de la grâce tendre ; son tableau de l'*Adieu* est un poème délicat, un peu apparenté aux Aman-Jean, mêlé d'irréalité et de vraisemblance d'une façon discordante, mais dans une bien jolie coloration. L'autre tableau est ravissant. La grande toile de M. Henri Martin, *Bucolique*, est d'une belle et noble inspiration, et prend place dignement auprès de ses précédentes œuvres décoratives. Le tableau de M. Devamdez, *Théâtre Montmartre*, le montre dégagé heureusement de l'influence de l'école ; il y a là un effort psychologique réel. M. Adler a beaucoup de talent, et aussi M. Rouault, qui vient de Moreau et de l'école lombarde ; le tableau de M. Sieffert illustre avec douceur et beauté quelques vers de Verlaine, c'est une des œuvres de premier rang de ce Salon. L'intérieur d'église de M. Fernand Sabatté est remarquable. On a fêté le *Repas des servantes* de M. Joseph Bail, et on a eu raison, car c'est une toile d'une intimité et d'une science très grandes ; le tableau de M. Franck Bail est bon aussi, et aussi celui de M. Laurent Gsell, et le grand triptyque de M. Duvent, *Travail*, est une œuvre sérieuse et pleine de qualités, qui témoigne chez ce peintre de vrai talent d'une évolution prudente et mûrie lentement. Enfin, le plafond de M. Maxence révèle un artiste capable de puissance, et nous le savions déjà capable de charme et de savoir, et vous trouverez dans un des petits salons ronds, entre deux galeries, un morceau adorable. C'est le *Rythme* de Mlle Dufau. C'est d'une pensée subtile et d'une couleur surprenante, où passe toute l'inspiration de Besnard. Mlle Dufau est encore de ces artistes qu'il faudra suivre chaque année ; elle sera certainement, d'ici quatre ou cinq ans, une personnalité de premier ordre.

On voit en ce salon certaines œuvres issues du plus navrant évangile de l'Ecole. Il ne faut pas nommer les mauvais peintres, cela ne sert à rien, pas même à les corriger, et on n'a déjà pas la place de parler des bons. Mais on devrait pourtant en nommer certains, de temps à autre, comme des phares qu'indiquent l'écueil. Ils parviennent quelquefois à synthétiser ce qu'il ne faut pas faire, et je me souviens d'une réflexion de Novalis qui dit quelque part : « On devrait étudier, en critique, les écrivains détestables, cela serait

autrement utile que de louanger les excellents. » En regardant certains tableaux ici, on se le redit. Je ne veux pas chagriner M. Danger ou M. Louis Béroud en parlant d'eux à ce propos, mais enfin, ils ont valeur d'exemple. Et j'en dirai autant, avec une nuance de sympathie pour son effort, de M. Louis Chalon. Sa *Phryné* est l'envers d'un Rochegrosse. Il y a mis tout ce que cet artiste n'y eût point mis, systématiquement et on ne peut pas dire qu'il soit sans talent. Il en a trop. S'il n'en eût pas eu, il eût évité de se tromper à ce point. Quant aux *fêtes de Bacchus* de M. Paul Gervais, tout en n'en aimant pas l'esprit, j'y vois des morceaux très savants et un paysage de belle largeur. L'utilité de ce décor m'échappe, mais cela représente énormément de conscience et de goût dans la composition.

J'en viens au triptyque de M. Georges Rochegrosse, la *Légende merveilleuse de Salomon et de la Reine de Saba*. C'est, dans son cadre de palmiers d'argent incrusté de pierreries, un joyau de couleur. Cette fois, l'auteur de tant de tableaux tragiques, fiévreux, inquiets, s'est « amusé » à faire simplement un morceau de peinture. M. Rochegrosse est un intellectuel trop complet et un érudit trop amoureux des symbolismes antiques pour n'avoir pas mis là une foule de détails magiques très curieux et très exacts; mais l'impression d'ensemble est simplement celle d'un morceau brillant, d'une perfection de détails incroyable, touchant par certains côtés à Gustave Moreau, et par d'autres à l'impressionnisme. Il y a longtemps que M. Rochegrosse ose des colorations aussi imprévues aussi vives que celles de M. Besnard lui-même; seulement, le choix de ses sujets et le style de ses compositions en éloignait la constatation. Cette fois, il n'y a plus à s'y tromper. Les velums jaunes et roses sur le ciel bleu, les fleurs, la foule orangée des femmes de Salomon, sont les effets d'une virtuosité violente, qui égale en audace les plus décisives recherches impressionnistes. C'est d'une lumière écrasante, cela sent la chaleur, le parfum, la caresse, la félinité, l'inertie torpide de l'Orient, et cette symphonie en orangé et rouge est d'un éclat extraordinaire. Les têtes sont expressives, diversifiées, singulières; l'ensemble donne une sensation de somptuosité précise. Ce n'est pas un rêve, c'est une réalité où l'archéologie ne gêne pas, et où il y a des merveilles d'exécution. M. Rochegrosse est assurément un des peintres actuels qui connaissent et aiment le mieux la difficulté technique de leur art. Avec une seule de ses figures de suivantes (celle à contre-jour, dans le panneau de gauche, qui tient une fleur rouge), que de peintres, la grandissant, eussent fait un tableau! Et qu'un tel art dépasse l'escamotage de la silhouette élégante et sommaire, de la grisaille fuyante et distinguée! Mais ici il y a probité de l'artiste jusqu'à écraser par l'accumulation de talent; fleurs, ciel, architecture, chairs, étoffes, métaux, inventions décoratives, tout se concerte pour une totale impression de magnificence dans des dimensions restreintes. On regrette certaines insuffisances de valeurs,

et l'expression moindre du panneau de droite ; mais la figure de la reine dans le panneau central est une fête pour les yeux, et il suffit d'étudier l'attitude des deux esclaves qui écartent son voile pour découvrir à quel point le peintre comprend l'âme des Orientaux, tout en réduisant ces deux êtres à la proportion de comparses dans une foule bariolée. L'éclat subjugue, et en dessous il y a des qualités psychologiques intenses, que la critique superficielle n'aperçoit pas, ayant une fois pour toutes classé M. Rochegrosse parmi les peintres « brillants ».

IV

Les objets d'art abondent, souvent jolis : la vitrine de Lalique est pleine de fragiles merveilles. Quand on pense qu'il y a dix ans le même salon n'acceptait pas les objets d'art, parce qu'ils étaient considérés comme « industriels et ouvriers » ! Un bijou de Lalique vaut tous les bonshommes en plâtre commis par des « artistes » de la Société ! Tout de même, une des satisfactions du critique d'art, à son huitième ou dixième Salon, est de constater que la routine cède le pas. Les choses ont marché depuis 1890 ! La sculpture est loin de valoir celle de l'autre Salon. Boucher, Félix Charpentier, et l'exquis Henry Cros, et Paul Dubois, Mac Monnïès, Mercié, Puech, Verlet, nous apportent des témoignages nouveaux de leurs talents, mais rien de nouveau ; et rien, parmi les œuvres des plus jeunes, ne retient spécialement le regard. Si nous comprenions une étude sur les Salons comme un palmarès, nous serions contraints de nommer beaucoup d'artistes. N'y cherchant que l'occasion d'exprimer quelques idées générales sur l'évolution de l'art français, nous avons cru pouvoir nous abstenir de cette nomenclature qui est d'ailleurs à peu près inutile aux intérêts des artistes eux-mêmes, et ne renseigne pas le public. Que nous apporte donc le nouveau congrès annuel ? Des constatations d'ensemble — et elle préfacent cette étude. Quelques noms présageant de belles carrières futures : Caro-Delvaille, Laurens, Mlle Dufau, Roger, Le Sidaner, Déchenaud, Ridel, Maxence, Adler, et pour l'étranger, Hitchkock, Zuloaga, Sorolla. On les connaissait un peu déjà ; ils sortent, cette année, hors de pair, et on peut compter sur cette douzaine de noms. Quant aux gloires vraies ou fausses, elles restent identiques à elles-mêmes, sauf Besnard, qui va toujours plus loin qu'on ne l'eût cru possible. On voit certaines choses qui étonnent ; par exemple le portrait de femme de M. Bouguereau est loin d'être aussi mauvais qu'on l'eût pensé, il est même remarquable en bien des points. M. Carolus Duran rachète bien des mauvais tableaux, tandis que M. Bonnat semble s'ingénier à nous donner le regret inattendu de ceux qu'il montrait jadis, en exposant des choses comme cet abominable *Plafond* de cette année. Quant au portrait du pape par M. Benjamin Constant, que dire ? La

critique des grands journaux croit devoir être courtoise envers de telles célébrités picturales tout en disant du bien de Besnard ou de Carrière : mais pour nous, qui n'avons pas les raisons diplomatiques de la haute presse et qui disons ici une pensée libre et sincère, nous ne cacherons pas notre impression devant pareille peinture. A côté de toiles de ce genre, le portrait de M. P. A. Laurens, celui de M. Ménard ou celui de M. Déchenaud sont des exemples de science, de goût, de psychologie et de facture : voilà la pure vérité picturale, celle que, paraît il, on ne doit pas dire dans le monde où les honneurs publics sont l'étiage du talent de leurs bénéficiaires, et nous sommes bien persuadés que M. Benjamin Constant ne saurait accorder la moindre attention à une opinion sans crédit reconnu, elle ne saurait l'attrister, nous ne l'en exprimons donc qu'avec plus d'aisance. Et là se borneront de hâtives réflexions. Nous pourrions conclure par quelques paradoxes sur les Salons en eux-mêmes : nous ne les ferons pas. Il est certain qu'avec la mode des expositions particulières qui s'ouvrent toute l'année, l'utilité de ces incohérents et gigantesques alignements devient problématique ; mais il paraît qu'on ne vend qu'avec cette estampille dans les milieux bourgeois, et que les Salons sont des solennités comme le Grand Prix, des habitudes parisiennes. Cela nous entraînerait hors de la question d'art. Nous préférerons trouver simplement que l'occasion est bonne une fois de plus de voir certaines œuvres de quelques hommes, et de constater synthétiquement l'autorité glorieusement indéniable de l'art français dans l'Europe contemporaine.

CAMILLE MAUCLAIR.

P. S. — Il faut pardonner des oublis dans des articles aussi généraux. Pourtant certains sont inadmissibles, et de nouvelles visites aux Salons donnent des remords. Je m'en exonère ici. Je m'aperçois que je n'ai pas dit toute ma profonde sympathie pour le talent de M. Lucien Simon, si robuste, si expressivement vrai : et aussi qu'en critiquant M. Georges Desvallières, j'ai omis de signaler parmi ses envois un petit portrait de femme qui est simplement exquis et parfait ; et encore que je n'ai pas mentionné le tableau luxueux et délicat de M. Gustave Stevens, où il y a beaucoup de talent et d'intuition poétique. Et encore, comment ne pas dire qu'une fois de plus les dessins de Paul Renouard sont surprenants? Voilà pour la Société Nationale, du moins.

PSYCHOLOGIE DE LA PUDEUR

Il ne s'agit pas pour nous d'expliquer entièrement la pudeur. C'est un sentiment si complexe, et dont les origines se perdent si haut dans le passé, que nous serions condamnés à échouer. Nous voulons simplement présenter quelques remarques qui pourront servir à éclaircir, si peu que ce soit, la question. Parmi les causes, sans doute innombrables, de la pudeur, nous en apercevons quelques-unes ; nous nous proposons simplement de les indiquer et, autant que possible, de les classer.

Beaucoup de gens tendent à croire que la pudeur est simplement la résultante de la coutume et de la convention ; que c'est l'éducation qui la crée en nous. D'après eux, elle est comme beaucoup de sentiments un produit de la pratique ; ce n'est pas le sentiment qui donne naissance à l'habitude, c'est l'habitude qui donne naissance au sentiment. Ce n'est pas parce que nous rougissons de certains actes que nous les cachons ; c'est parce qu'on nous a accoutumés à les cacher que nous en rougissons. — Or, nous ne pouvons nier qu'il y ait, dans cette opinion, une large part de vérité : pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les variations si connues de la pudeur à travers les temps et les pays. — Mais il est non moins évident que le problème est reculé et non pas résolu, car il s'agit précisément de savoir pourquoi l'habitude s'est établie, chez tous les hommes, de cacher certaines parties du corps ou certains actes.

Admettons que la pudeur actuelle soit expliquée... Il reste à expliquer la pudeur dans le passé.

I

Tout d'abord, qu'est-ce que la pudeur ?

La pudeur est une *émotion*, et en même temps elle est un *fait* ou un groupe de faits précis.

L'*émotion* de la pudeur est du même genre que la peur. C'est une espèce de peur. Comme la peur, c'est une tendance à fuir, à se cacher, et aussi à se défendre et à se débattre. Chez la femme, par exemple, c'est la peur de l'attaque et de la poursuite ou même du regard de l'homme.

Il suit de là que la pudeur ne doit pas être confondue avec la *honte*. La honte n'est pas une espèce de peur, mais une espèce de tristesse. C'est la tristesse de la faute commise, de la chute irrémédiable. La pudeur naît *avant* la chute, la honte *après*. — Souvent la honte résulte d'une défaite de la pudeur.

On peut dire que la pudeur a pour expression physique *la rougeur*. Pourtant cette affirmation doit être nuancée. Tout d'abord, on rougit sous l'influence d'autres sentiments que la pudeur (1). De plus, même quand on rougit par pudeur, c'est surtout par *pudeur blessée*. Ce qui fait rougir, ce n'est pas la peur d'être vu, mais le fait de sentir que l'on est vu. La rougeur s'intercale entre la pudeur et la honte. Je

(1) Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1893, nous avons cherché à dégager *La cause psychologique de la rougeur*.

cherche à éviter les regards : pudeur ; — je les sens fixés sur moi : rougeur ; — je souffre de les avoir subis : honte.

L'étude de la pudeur, *comme émotion*, exigerait l'étude de la peur. Ce n'est pas aujourd'hui notre objet. Nous nous bornerons à étudier les *faits* désignés par ce mot : pudeur.

Il y en a deux, bien nets. — D'abord ce fait que tout homme s'efforce de cacher certaines régions du corps et certains actes ; — puis cet autre fait, que la femme cherche à se dérober aux poursuites de l'homme.

Tout d'abord la pudeur est une tendance à nous cacher. Nous craignons de laisser voir les parties de notre corps qui sont ordinairement vêtues ; et surtout, il y a, chez presque tous les êtres humains, une pudeur invincible de la nudité complète. — En même temps que certaines *régions* du corps, nous cachons tout naturellement certains *actes* ou certaines fonctions. — Et, tout naturellement aussi, nous rougissons des *paroles* et même des *pensées* qui touchent à ces organes ou à ces actes.

Le second fait est propre à la femme. C'est ce fait que la femme se dérobe aux attaques de l'homme, le retrait, la fuite de la femme devant l'homme. Ce fait paraît avoir existé dès l'origine ; chez beaucoup de peuples, on le retrouve dans les rites du mariage, qui simulent souvent le rapt violent de la femme par l'homme.

Ces deux faits coïncident d'ailleurs en ce qu'ils sont tous deux une résistance à l'instinct, une lutte contre les impulsions naturelles et physiques. La pudeur, sous toutes ses formes, est la lutte de la réflexion contre l'instinct.

Ainsi effort de la femme pour fuir le désir de l'homme — effort de tout être humain pour cacher certaines parties et certaines fonctions du corps — tels sont les deux faits dont nous voudrions chercher quelque explications.

Nous indiquerons d'abord la cause qui nous paraît essentielle. Nous dégagerons ensuite les causes accessoires, qui sont très complexes.

II

Réfléchissons, en premier lieu, sur la pudeur proprement féminine.

Pourquoi la femme, et spécialement la femme primitive, se dérobe-t-elle au désir de l'homme, en dépit d'un autre besoin, plus essentiel encore, qui la pousse vers l'homme ? — Il nous semble que ce fait s'explique assez bien, sans qu'il soit nécessaire de recourir à quelque faculté mystérieuse, à quelque instinct inné, par des causes très naturelles qui sont l'intérêt même de la femme et l'intérêt de l'espèce.

Tout d'abord l'intérêt même de la femme, et son intérêt immédiat, lui commande de fuir l'homme. En effet, à l'origine, la femme est une proie. Elle est obtenue par capture, à la guerre ou après de sanglants combats entre les rivaux ; ce qu'elle fuit, c'est donc réellement la brutalité, la violence ; elle fuit parce qu'elle a peur ; on le

voit, *la pudeur se confond alors réellement avec la peur*; la pudeur n'est qu'une variété de la peur. Au fond de la pudeur, c'est l'instinct de conservation que l'on retrouve.

Autant que son intérêt immédiat, son intérêt à venir lui conseille la pudeur. En effet, la femme, en se dérobant aux premières poursuites, se donne à elle-même le temps de *choisir*; or, bien choisir, c'est pour elle une condition de sécurité et de bonheur; elle peut choisir, parmi ses poursuivants, le plus fort, qui la défendra mieux; elle peut choisir le plus doux, dont elle aura moins à souffrir; elle peut choisir le plus persévérant à la poursuivre, qui lui sera plus attaché; elle peut choisir le plus intelligent ou le plus riche; elle peut choisir surtout celui qu'elle aime le mieux. — C'est la raison pour laquelle la femme continue à fuir l'homme, même quand elle n'a plus à redouter la brutalité primitive; car elle a toujours un intérêt capital à ne pas céder au premier venu; le bien-être de sa vie dépend de la force, du caractère, de l'intelligence de celui à qui elle se donne. Et ainsi, par instinct et par réflexion tout ensemble, elle se garde pour l'homme de son choix. Si elle se refuse, c'est pour mieux se donner.

En même temps que cette raison égoïste, une raison plus profonde lui commande de choisir; l'intérêt de l'espèce est en jeu; le « génie de l'espèce » l'inspire obscurément. C'est ce qu'a très bien mis en lumière, tout récemment, M. Antoine Marro, de Turin. En effet, si la pudeur n'existait pas, si la femme se donnait au premier poursuivant, l'avenir de la race serait livré au hasard. Sans doute, la rencontre pourrait être favorable; mais ce ne serait que d'une façon accidentelle ou fortuite. La pudeur soustrait l'espèce à ces aventures. La femme se refuse, et, en se refusant, elle est le véritable agent de la *sélection* dans l'humanité; elle se réserve pour celui qu'elle jugera, ou plutôt qu'elle devinera digne de perpétuer le type; elle repousse les prétendants « les moins aptes ». Autant que pour elle-même, elle travaille pour l'enfant à venir.

Ainsi la pudeur primitive de la femme s'explique par l'intérêt personnel et l'intérêt de l'espèce.

Examinons maintenant la pudeur, au sens large du mot, la pudeur du corps et de ses fonctions. Il nous semble qu'elle se ramène assez naturellement, en ce qu'elle a d'essentiel, à la pudeur primitive, à la fuite de la femme devant l'homme.

Considérons en effet la pudeur du corps chez la femme; non pas que cette pudeur-là soit encore spéciale à la femme; mais enfin on peut dire qu'elle est surtout féminine; elle est plus constante et plus vive chez la femme, et elle a dû exister chez la femme avant d'exister chez l'homme. Nous avons donc le droit de l'étudier surtout chez la femme.

Pourquoi donc a-t-elle primitivement caché son corps?

Le fait s'explique si on songe qu'elle avait un intérêt vital à fuir le désir de l'homme, pour les raisons que nous venons d'indiquer. Nous l'avons vu, elle *fuit* devant l'homme, elle se *refuse* aux premiers

venus, elle se *réserve* à l'homme de son choix. Par suite elle devait cacher son corps. Car le laisser voir, c'était s'offrir d'elle-même au désir, c'était le provoquer. La femme qui montre son corps sollicite et appelle la poursuite. La femme qui veut éviter la poursuite doit donc avant tout ne pas montrer son corps. Puisqu'elle a intérêt à fuir, à plus forte raison a-t-elle intérêt à ne pas provoquer; ce serait créer elle-même le danger qu'elle redoute. — De plus, puisqu'elle se refuse, elle doit *refuser la vue même* de son corps. L'accorder, ce serait déjà un peu se donner elle-même. — Et enfin, puisqu'elle se réserve pour un élu, il est naturel qu'elle se cache à tous les autres; elle double ainsi le prix de ce qu'elle dévoilera pour lui seul. Sans compter que vis-à-vis de celui-là même elle a intérêt à rester voilée le plus longtemps possible. Le voile, qui lui sert à se défendre du désir des autres, lui sert à exciter le désir de celui-là.

Nous verrons bientôt qu'il entre, dans la pudeur du corps, un très grand nombre d'éléments secondaires. Mais il nous semble que l'essentiel est ici. La pudeur du corps a sa racine dans la pudeur primitive de la femme, qui se dérobe à l'attaque de l'homme. Les deux faits, en apparence différents, coïncident. La femme se cache, comme elle fuit, par peur de l'homme ; et ce sont là les effets de toute peur : fuir et se cacher.

Quant à l'homme, il a dû simplement imiter, pour ne pas lui déplaire, et pour ne pas l'effrayer, la conduite de la femme. Ce que la femme a pris l'habitude de voiler, l'homme l'a voilé.

III

Ainsi, la pudeur actuelle, avec toute sa complexité, semble avoir pour origine la fuite de la femme devant l'homme. Mais il est clair qu'une multitude de causes secondaires sont intervenues. Efforçons-nous d'en dégager quelques-unes.

On pourrait essayer de les ramener à trois : L'amour de soi; la crainte de choquer les autres ; enfin des raisons morales ou religieuses.

Tout d'abord, et quoique il y ait ici une contradiction apparente, il entre, dans la pudeur, *de la coquetterie*. La femme, qui se cache avant tout pour éviter le désir de l'homme, se cache un peu aussi pour l'exciter. Il se fait un compromis entre ces deux tendances opposées, mais presque également naturelles. Ne voir, dans la pudeur, que la coquetterie, ce serait en fausser l'essence, mais n'y voir aucune coquetterie, ce serait en méconnaître la complexité. — La femme, dans tous les pays et dans presque tous les temps, cache certaines parties de son corps pour éveiller chez l'homme un désir plus vif de les voir. Et, de son côté, l'homme a pris, de très bonne heure, l'habitude de se vêtir, même dans les pays où le climat permettrait la nudité, par une sorte de coquetterie de mâle : l'homme sauvage se couvre de certaines étoffes, comme il se couvre d'anneaux, de tatouages, pour se parer, pour être plus brillant, plus séduisant. Il y a là un besoin de parure, où l'on peut voir, si l'on veut, un instinct

esthétique rudimentaire, mais où l'on doit voir aussi un instinct de séduction sexuelle : chez les animaux aussi, le mâle se pare des couleurs les plus brillantes pour charmer.

Cette explication de la pudeur par le besoin de l'ornement a été très bien présentée par MM. Sergi et Spencer, qui ont eu seulement, à notre avis, le tort de la croire suffisante. Il n'y a là qu'un des éléments.

En voici un autre, de nature également égoïste : je veux parler *des lois mêmes du plaisir.* — En effet, c'est le propre de certains plaisirs d'être favorisés par le silence et l'obscurité. La présence d'un témoin les gâte ou les empêche. Comme ils exigent une extrême fixité de l'attention, tout ce qui tend à distraire cette attention les trouble profondément. D'instinct, les amants cherchent à s'isoler, pour se concentrer en eux-mêmes. On conçoit donc que l'habitude se soit fortifiée de cacher tous les actes de l'amour, afin d'y trouver des joies plus vives. C'est d'abord un instinct de se dérober aux regards opportuns ; c'est plus tard la peur de subir des regards indiscrets.

On pourrait, à cette raison, en rattacher une autre, qui a dû, au moins dans les temps primitifs, avoir son importance : c'est le souci de la conservation et de la défense personnelles, non plus seulement pour la femme, mais pour l'homme.

En effet, l'homme absorbé par l'amour est en très mauvaises conditions pour se défendre. Tout occupé de sa compagne, il manque nécessairement de vigilance : c'est alors que les ennemis ont beau jeu. Peut-être cette crainte a-t-elle contribué à former la pudeur, du moins la pudeur des actes. Les couples se sont cachés pour se soustraire aux surprises et aux agressions. C'est ainsi, dit Stendhal, que les « oiseaux de proie se cachent pour boire, parce qu'obligés de plonger la tête dans l'eau, ils sont sans défense en ce moment ».

Voici maintenant des raisons déjà plus désintéressées. Il y a, dans la pudeur, une crainte de choquer, un désir d'épargner à autrui soit un froissement, soit une répugnance, soit un mouvement de haine, soit un spectacle attristant.

Tout d'abord, il y a là de la simple politesse. Si nous cachons certaines régions et fonctions du corps, c'est par égard pour les convenances qui l'exigent. Quelle que soit l'origine de ces convenances, peu importe ; la pudeur est un certain respect de ces convenances, un désir de ménager la susceptibilité d'autrui, une crainte de heurter les idées reçues. Nous voulons épargner aux autres un froissement ou un choc.

Souvent aussi, c'est simplement une impression de répugnance que nous voulons leur épargner. En effet, tout en se rappelant que les régions du corps voilées par la pudeur varient avec les temps et avec les pays, il faut bien avouer qu'il y a un point fixe; dans cette variété, il y a de l'unité ; il y a toujours une zone interdite ; or, si elle est interdite, c'est sans doute pour d'autres raisons, mais c'est certainement aussi parce que des images déplaisantes s'y trouvent attachées.

Parfois nous voulons épargner aux autres un mouvement inévi-

table de révolte et d'antipathie. Ici, il s'agit surtout des caresses de l'amour. En effet, elles causent, chez celui qui s'en trouve par hasard témoin, une gêne qui va parfois jusqu'à l'hostilité. D'une part sa curiosité est excitée; il ne demanderait qu'à regarder; or, il est forcé de se contraindre, de détourner les regards, de refouler son désir, ce qui est toujours pénible. D'autre part, il éprouve une sourde irritation contre les deux amants; chez l'homme primitif, le spectacle de l'amour suscitait aussitôt la jalousie, la haine, la lutte; le témoin devenait aussitôt un rival ou un ennemi. Il reste quelque chose, chez l'homme actuel de cette tendance ancestrale.

Enfin, par égard pour la société, nous voulons lui épargner le spectacle de tout ce qui, en nous, est égoïste ou antisocial. — Une remarque très simple pourra ici nous guider. Parmi nos sentiments, ce sont ceux qui sont les plus égoïstes que nous voilons avec le plus de soin. Nous exprimons librement ceux qui sont d'ordre social : par exemple nos sentiments patriotiques, artistiques, moraux; nous sommes déjà plus réservés sur nos émotions de famille; et nous dissimulons avec soin nos émotions égoïstes, nos joies ou nos souffrances d'ambition, de vanité, d'amour. — Les joies de l'amour, en particulier, quoique « très sociales par leur fin », sont, en elles-mêmes, profondément et même férocement égoïstes. Les amants sacrifieraient le monde à leur passion. Voilà sans doute une des raisons pour lesquelles ils la cachent. — Que conclure de ces remarques, sinon que nous cherchons à ne montrer à la société que l'être social qui est en nous; nous nous présentons comme un être qui n'aurait que des pensées désintéressées, qui ne vivrait que pour les autres et pour des idées générales. Nous refoulons au fond de nous-même tout ce qui est égoïste ou antisocial. La pudeur nous apparaît ainsi comme une sorte d'hommage rendu par l'individu à la société.

Notons ici un fait frappant : tandis que l'amour se cache, la maternité se montre au grand jour; c'est le passage de la fonction égoïste à la fonction sociale.

En résumé, épargner aux autres un froissement; leur épargner des images répugnantes; leur épargner une gêne et un mouvement d'antipathie; leur épargner enfin le spectacle de nos joies égoïstes : voilà quelques-uns des mobiles « altruistes » de la pudeur.

Enfin des idées morales, esthétiques ou religieuses, entrent comme éléments dans cette tendance si complexe. — Tout d'abord, il faut bien y reconnaître *la honte de l'animalité qui est en nous*; ce que nous cachons, ce sont « les fonctions basses », celles qui nous sont communes avec les espèces inférieures. Le seul tort de plusieurs philosophes c'est de n'avoir vu que cette honte dans la pudeur; or, il est visible que cette explication est tout à fait insuffisante; car il y a des fonctions tout aussi « animales » dont nous ne rougissons pas; je ne veux pas parler seulement de l'acte de manger; car on pourrait dire que nous l'avons comme spiritualisé par nos raffinements; mais nous respirons comme les animaux; notre sang circule comme chez les animaux; et pourtant, nous n'avons, pour ces deux fonctions, rien

qui ressemble à la pudeur; tout au contraire, elles sont de celles qui fournissent à la société la plus polie le plus grand nombre d'images et de métaphores. — Une fonction ne devient donc honteuse que pour d'autres raisons; mais il est très vrai que l'idée de son « animalité » y contribue.

On pourrait même accorder une certaine place à la théorie, d'ailleurs fort incomplète, d'Ad. Garnier, D'après lui, la pudeur n'est que le désir de cacher nos laideurs. Nous rougissons des parties de notre corps qui sont laides, des actes qui nous enlaidissent, des attitudes contraires à l'esthétique. C'est pourquoi il y a une pudeur des difformités, des plaies, des vêtements pauvres, etc. Il est impossible de prendre cette explication pour une explication totale; car il suffit de passer en revue les mœurs des divers pays pour constater que la femme cache précisément par pudeur les parties d'elle-même qui sont les plus belles, visage, bras, buste. — Mais nous reconnaissons que, dans beaucoup de cas, cette tendance esthétique est une des composantes de la pudeur.

Enfin l'*idée chrétienne du mépris dû à la chair* a puissamment contribué à former la pudeur actuelle. Sans doute, la pudeur n'est pas seulement chrétienne, puisqu'on en trouve des traces à peu près chez tous les peuples; mais elle est surtout chrétienne. C'est le christianisme qui a nettement affirmé l'indépendance de l'âme par rapport au corps, la nature divine de l'âme, la nature terrestre et mortelle du corps. Souci perpétuel de l'âme immortelle, mépris du corps qui est poussière, telle est l'essence même du christianisme. Donc il faut étouffer les désirs de la chair; et il faut cacher la chair, comme on cache une plaie ou une souillure. La pudeur, comme l'ascétisme, proclame le mépris de la chair.

Plus profondément peut-être, on découvrirait dans la pudeur l'effort de l'homme pour dompter toutes les impulsions physiques, *la lutte incessante de la réflexion contre l'instinct.* Ce qui caractérise l'homme, en effet, c'est le pouvoir de résister à ses désirs et de soumettre ses tendances au contrôle de la raison. L'animal, l'enfant, l'hystérique obéissent automatiquement à leurs tendances ; l'homme vraiment homme les arrête au passage, et parfois il refuse définitivement de les laisser se réaliser ; il a un frein qui manque à l'animal. — Voilà pourquoi le progrès humain consiste presque toujours à substituer à un instinct la réflexion. L'instinct n'est pas étouffé : rien ne peut l'étouffer ; mais il est comprimé, il est soumis à une force supérieure et clairvoyante. C'est ainsi que l'homme a dompté ses instincts de haine, de vengeance, de brutalité, de rapine, même d'égoïsme... — De même il a dompté, ou plutôt il dompte perpétuellement l'instinct sexuel. Il lui livre une lutte incessante, comme à tous les instincts. L'animal s'y abandonne, l'homme et la femme résistent. Cette résistance est la pudeur. L'instinct reparaît toujours sous une forme quelconque, mais il y a lutte contre lui, et la pudeur n'est pas autre chose que cette lutte. Parfois l'instinct triomphe définitivement de la raison. Le cynisme, le vice, le crime apparaissent.

Parfois l'instinct se fait jour d'une façon détournée comme s'il usait de ruse, ce sont les mille manèges de la coquetterie, le décolletage du bal, les provocations du costume. etc...

En résumé, si nous cachons le corps et certaines de ses fonctions, c'est pour une multitude de raisons très complexes, où l'égoïsme, la sympathie, la morale, l'esthétique, la religion viennent se combiner.

IV

Les multiples raisons que nous venons d'énumérer ne sont, à notre avis, que des raisons secondaires. Elles sont venues peu à peu fortifier et fixer dans la race l'instinct de la pudeur. — Mais le vrai fond, c'est la fuite de la femme, poursuivie par l'homme. Là est l'élément originel et essentiel. On peut même supposer que les faits sont apparus dans l'ordre suivant : — Tout d'abord, dès l'origine, et pour les raisons d'intérêt personnel et de sélection que nous avons signalées, la femme fuit l'homme, cherche à se dérober à son attaque : voilà le fait initial. — Par suite elle voile son corps : car, dans l'état de nudité, elle est sans défense, tout spécialement exposée au danger qu'elle veut éviter ; bien plus, elle provoque elle-même le danger : de là la pudeur du corps. — Par suite aussi elle s'efforce de dissimuler ses sentiments : amour, désir, jalousie, douleurs et joies d'amour : car les laisser voir, ce serait s'abandonner déjà, s'avouer vaincue : de là, la pudeur des sentiments et des paroles. — Par suite enfin, elle s'efforce de cacher dans l'ombre ou la solitude, lorsqu'elle s'abandonne, toutes les manifestations de son amour, car les laisser voir, ce serait s'offrir d'elle-même à d'autres hommes, exciter leurs convoitises en avouant sa défaite ; de là, la pudeur des actes.

Voilà comment, chez la femme, ont dû naître les diverses espèces de pudeur. Chez l'homme, un développement analogue a dû naturellement se produire ; l'homme a dû imiter la conduite de la femme, afin de la conquérir et de ne pas l'effrayer. — Toute pudeur a donc sa source dans la pudeur primitive de la femme. Tous les autres éléments de la pudeur gravitent autour de ce centre.

En somme la pudeur peut être ramenée au « schéma » suivant : une femme est désirée par deux hommes : elle *choisit*, c'est-à-dire qu'elle se donne à l'un, mais qu'elle se refuse à l'autre. Ce refus, c'est la pudeur. — La pudeur est donc essentiellement *un choix*.

Or, le choix est l'œuvre propre de la volonté et de la réflexion. La pudeur, même sous cette forme primitive, est donc le triomphe de la réflexion sur l'instinct, de l'humanité sur l'animalité. L'animal suit simplement son instinct. L'être humain oppose à cet instinct des motifs réfléchis. Ainsi naît la pudeur.

Cette conception nous permettra peut-être de répondre à certaines questions qu'on s'est souvent posées sur la pudeur.

Tout d'abord comment se fait-il que, dans certaines circonstances, la pudeur s'évanouisse si facilement ? Pourquoi, par exemple, entre deux amants, est-elle si émoussée ? — La raison en est simple. Il

suffit de se rappeler que la pudeur, par origine et par essence, est un choix, un refus. Dès lors la question se trouve résolue. Le jour où la femme se donne, la pudeur n'a plus de sens ; puisque son choix est fixé, elle n'a plus à se dérober. Sans doute, elle rougira encore devant tout autre, mais elle n'a plus à rougir devant l'élu. La pudeur est un refus; donc au moment où la femme se donne, la pudeur est tout naturellement écartée. — Il ne reste que les motifs accessoires, dont la résistance est médiocre et finit toujours par céder.

On peut se demander aussi pourquoi ce sont les actes de l'amour qui sont cachés partout avec le plus de soin. C'est là en effet comme centre même de la pudeur. Nous rougissons de toutes les manifestations physiques de l'amour. Une caresse, même chaste, se cache, dès qu'elle est inspirée par l'amour. Rien de plus net que les cas de ce genre : le *même acte* est pudique ou impudique suivant qu'il exprime l'amitié ou l'amour : un baiser de frère se donne en public. On pourrait même dire que l'amour se cache plus que la nudité elle-même : l'homme normal [et la femme normale] préférerait la nudité chaste à certaines attitudes, même sans nudité. — Or notre hypothèse nous permet de comprendre ce fait; car si la pudeur est bien, en son principe, la peur féminine du désir de l'homme, c'est le désir et l'amour qui doit être l'objet central de la pudeur. Dans la pudeur, ce qu'il faut voir, c'est la femme fuyant la poursuite amoureuse de l'homme : donc c'est bien à l'amour que la femme doit se dérober ; c'est bien son propre amour qu'elle doit refouler au fond d'elle-même ; ce sont bien les actes et les attitudes de l'amour qu'elle doit par dessus tout soustraire aux regards. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la pudeur soit avant tout sexuelle, car elle est, à son origine même, la fuite d'un sexe devant l'autre.

Nous comprendrons aussi pourquoi la pudeur est propre à la jeunesse, pourquoi elle est absente chez l'enfant, affaiblie chez le vieillard, vive seulement chez l'adolescent et l'adulte. Si, en effet, elle est un effort de la femme pour se dérober au désir de l'homme, elle ne peut exister réellement qu'à l'âge où ce désir est à craindre. Pendant l'enfance, la femme ne soupçonne même pas le désir de l'homme ; sa pudeur, en dehors des habitudes créées par l'éducation, est donc nulle. Plus tard, ce désir lui est révélé, et de plus elle se sait capable de l'inspirer : c'est l'âge de la pudeur. Dans la vieillesse, elle sait qu'elle ne l'inspire plus : la pudeur diminue : il ne reste que les tendances acquises pendant la jeunesse et la maturité. — Plus généralement, la pudeur est une lutte de la réflexion contre l'instinct, la pudeur ne peut donc exister, à proprement parler, qu'à l'âge où cet instinct est éveillé. Avant ou après, il n'y a pas vraiment pudeur puisqu'il n'y a pas lutte. — Chez la femme qu'aucun instinct ne pousse vers l'homme, ce n'est pas de pudeur qu'il s'agit, mais de froideur et d'insensibilité.

Pour la même raison la pudeur d'une femme dépend beaucoup des personnes en présence desquelles elle se trouve. Tout naturellement une femme éprouvera beaucoup moins de pudeur devant d'autres

femmes : car la raison essentielle de la pudeur est absente. Tout naturellement aussi la pudeur sera relativement faible devant des enfants ou des vieillards. La vraie pudeur apparaît devant l'homme qui peut « la regarder avec des yeux d'amant ».

Enfin nous pouvons nous expliquer pourquoi la mère allaite son enfant devant tous, tandis qu'elle rougirait, en toute autre occasion comme d'une impudeur extrême, de la nudité qu'elle découvre. C'est que, par le fait même d'allaiter son enfant, la mère écarte d'elle toute poursuite. Elle se présente comme appartenant à un seul homme, celui qui est le père de cet enfant. La femme qui nourrit affirme par là qu'elle n'existe plus comme femme, mais comme mère ; elle se *refuse*, en se montrant ainsi, plus encore qu'en se voilant. Elle proclame que son *choix* est fixé depuis longtemps.

En somme, il entre, dans la pudeur, une multitude d'éléments ; il y entre de la coquetterie, du calcul, du raffinement, de la politesse, de la délicatesse, de la honte, des idées esthétiques, morales et religieuses, mais le fond, c'est le refus de la femme, la fuite de la femme devant l'homme qui la désire ; et ce refus, cette fuite ont un seul but : le choix ; et le choix a pour but l'intérêt même de la femme et l'intérêt de l'espèce. — Voilà, croyons-nous, ce qu'il y a de plus essentiel dans la pudeur.

Stendhal, composant, dans le livre de l'*Amour*, un chapitre sur la Pudeur, écrivait : « Il y aurait moins de vague dans ce chapitre si une femme l'eût écrit. » — C'est une réflexion qui s'impose ici, avec combien plus de raison. Seules, les femmes pourraient nous dire le dernier mot sur la pudeur. Pourquoi ne le disent-elles pas ?

L'étude qui précède permet d'apercevoir l'utilité de la pudeur. La pudeur féminine est utile au progrès de la race. En se dérobant aux poursuites du premier venu, en ne se donnant qu'au plus apte, la femme protège inconciemment les intérêts de l'espèce. — D'autre part, sa résistance force l'homme, pour la conquérir, à se surpasser lui-même et à surpasser ses rivaux en courage, en force, en intelligence, en bonté ; et par là encore la pudeur est un ressort du progrès. — Le danger, chez la femme civilisée, c'est que la pudeur ne tourne en affectation et en pruderie : suivant une fine remarque de Stendhal, « il faut beaucoup d'esprit pour avoir juste ce qu'il faut de pudeur. »

Quant à la pudeur du corps, et des fonctions du corps, il est facile d'en voir la noblesse et d'en prévoir les excès. Ce qui en fait a noblesse, c'est l'effort pour triompher de l'instinct, l'effort pour vivre surtout par l'esprit, par la raison. — L'excès, c'est le mépris du corps, qui conduit à négliger le corps, à croire que l'âme sera d'autant plus libre et forte que le corps sera plus sacrifié ce, qui est déraisonnable. — Un autre danger, c'est de « faire beaucoup de mystères » des fonctions secrètes du corps, de l'amour, des relations entre les sexes. Et, de ce danger-là, on ne saurait exagérer la gravité morale.

CAMILLE MÉLINAND.

Le Domaine forestier colonial de la France

SA DÉCADENCE

(*Suite et fin*) (1)

Madagascar. — On a vu dans les lignes qui précèdent que le domaine forestier malgache comporte encore une étendue d'environ 12 millions d'hectares, sur lesquels 4 millions d'hectares seulement, seraient susceptibles d'une exploitation immédiate.

Par un hasard étrange — étant donné la nouveauté du procédé — on avait songé, dès 1896, c'est-à-dire immédiatement après la conquête, à envoyer dans l'île une mission composée de trois agents forestiers de la métropole, dont le rôle était de reconnaître les forêts, leur situation et d'en organiser l'exploitation. Cette mission est aujourd'hui disloquée et il ne reste dans l'île, par suite de diverses mesures prises par le Gouvernement général, aucun des agents de la première mission. L'emploi d'inspecteur-adjoint a été supprimé et aujourd'hui c'est un garde général qui est censé administrer un dmaine qui est plus grand que celui de la France où il existe 7 ou 800 officiers des Eaux et Forêts.

Pendant le long séjour que j'ai fait là-bas, je me suis attaché à reconnaître le plus possible de masses forestières et, en courant, d'en cataloguer sommairement les richesses, car, s'il était convenu qu'on devait surtout explorer et analyser, dans la pratique, les agents forestiers durent surtout administrer, ou, tout au moins, en donner l'illusion, en préparant les divers règlements qui devaient être appliqués aux exploitations.

Quoi qu'il en soit, bien que le domaine forestier malgache ait été attaqué et amoindri de tous côtés, les richesses qu'il contient sont encore à cette heure, les plus apparentes de l'île. Les mettre en relief les mettre en faveur auprès du public telle avait été ma pensée. Aussi lorsqu'il fut question d'organiser une exposition à Paris, je mis tout en œuvre pour chercher à grouper les éléments des principales ressources des forêts malgaches. Je ne réussis qu'imparfaitement, car ce n'est qu'au commencement de 1899 que j'obtins les crédits nécessaires pour commencer les travaux. Ces crédits, d'ailleurs, mesurés avec une parcimonie regrettable, étant donné le but à atteindre me forcèrent à restreindre le champ de cette exposition qui pouvait être, si on n'avait voulu le contraire, la plus intéressante, la plus sérieuse du pavillon malgache.

Bien que présent en France, au moment où cette exposition s'organisait, et malgré l'offre de mon concours aux autorités locales, je fus systématiquement tenu loin des produits que j'avais expédiés, si bien que l'exposition forestière fut présentée au public, en dehors de toutes les règles les plus élémentaires d'un classement judicieux. De nombreux bois, sous forme de troncs et de grandes rondelles furent laissés de côté ; presque tous les échantillons manquaient d'étiquettes ; des tableaux préparés sous ma direction pour donner au public une idée de la constitution de nos forêts, furent accrochés aux murs à 5 ou 6 mètres au-dessus du sol ! Des collections d'insectes que j'avais difficilement constituées furent enfouies dans des vitrines qui ne virent jamais le jour ; des collections de bois sous forme de paralléli-

(1) Voir *La Revue* du 1er mai 1901.

pipèdes rectangles, préparées pour être examinées de près par le public, furent empilées, pêle-mêle, dans un coin obscur ; des collections de cannes, de manches d'outils, eurent le même sort; les bois durs se mélangeaient aux bois tendres ; ceux de la côte Est de l'île étaient au milieu de ceux de la côte Ouest; le gâchis le plus complet a caractérisé cette exposition. Il est bon qu'on sache que le personnel forestier n'y a été pour rien.

Aussi, qu'est-il arrivé ? C'est que le Jury de la Classe 50. qui avait à examiner les produits forestiers de l'île, dont l'attention eût été certainement retenue par la collection préparée dans l'île par le service des forêts, si cette collection avait été groupée à Paris par une main expérimentée, s'est borné à donner un prix d'*ensemble* à l'Exposition malgache, pour ses produits forestiers, soulignant ainsi le chaos de l'Exposition du service compétent (1) !

L'arbre du voyageur. (Madagascar.)

Une étude d'ensemble, que je me propose de publier un jour, m'a conduit à faire diverses constatations dont certaines ont une réelle importance pour l'avenir économique de notre domaine forestier colonial. On admettait en effet, jusqu'en ces temps derniers, que les forêts de zones intertropicales — et c'est dans ces zones que notre empire colonial est le plus étendu — étaient incapables de fournir à l'Europe, le cas échéant, les bois d'œuvre dont elle aurait besoin.

Il y a là une erreur flagrante, fort pardonnable d'ailleurs, car, comme je le disais plus haut, on ignore encore à peu près tout ce qui touche aux produits de nos forêts coloniales, personne ne s'étant donné la peine, jusqu'ici, de les analyser.

Cette analyse, je l'avais entreprise à Madagascar, et mon attention s'était notamment portée sur la détermination de la densité des principales essences; de leur résistance à l'écrasement; de leur élasticité.

En France, quand on parle des produits forestiers coloniaux, il

(1) Rappelons à cette occasion que le Jury de la classe 49, à qui n'incombait pas le soin de s'occuper des produits, mais seulement des travaux, des méthodes de récoltes ou d'exploitation, a retenu les collections exposées par le service forestier, et ce service, dans cette classe, s'est vu décerner une médaille d'or. Par une attention délicate, ce même Jury accorda également à notre collaborateur dans cette classe, une médaille d'or, mettant ainsi en relief les travaux personnels qu'il avait produit et qui, en dehors de la carte forestière de l'île, qui, pour des motifs que nous ne nous expliquons point, n'a pas été exposée, consistaient en plusieurs volumes de photographies, en tableaux de vues forestières et surtout en un volume ou se trouvaient décrits les principaux végétaux forestiers de notre nouvelle possession. (N. D. L. R.)

n'est question que d'acajou, de palissandre, d'ébène, de bois de rose, et de produits dérivés du bois comme la gomme copal, comme le caoutchouc. L'idée que, en dehors de ces bois qui, en raison de leur texture, de leur poids spécifique, généralement supérieur à 1 ; de leurs teintes, généralement foncées, ne servant qu'à l'ébénisterie, il peut y avoir d'autres bois, propres aux usages les plus divers, ne vient à personne, grâce au préjugé qui plane sur nos forêts insulaires. Ce préjugé doit tomber.

Les expériences que j'ai entreprises m'ont conduit à constater que dans bien des régions, notamment dans les zones élevées, les bois dont *la densité est inférieure à 1 sont plus nombreux* que ceux ayant un poids spécifique supérieur à celui de l'eau.

Je me permets de formuler cette loi fondamentale, que dans nos possessions des zones intertropicales, tout au moins dans toutes celles qui sont situées à quelques degrés, au nord et au sud de l'équateur, les bois qui peuplent nos forêts et dont la densité est supérieure à 1 représentent, au plus, 50 p. 100 de la flore forestière. Cette proportion des bois lourds s'abaisse d'ailleurs, soit lorsqu'on s'élève en altitude, soit lorsqu'on s'éloigne de l'équateur, ce qui, du reste, correspond au même résultat : un abaissement de la température, Le fait s'est vérifié en comparant les bois de la province de Moramanga à ceux de la province de Mananjary située plus au sud. Tandis que les bois lourds représentent encore 31 p. 100, dans la province de Moramanga, ceux tirés des hauteurs de la province de Mananjary ne donnent plus une proportion en bois lourds que de 7 p. 100.

Ces chiffres suffiront à détruire la légende qui avait cours jusque dans les milieux officiels et qui représentait nos forêts coloniales comme incapables de fournir d'autres bois que ceux réclamés par la tournerie et l'ébénisterie. Il est acquis aujourd'hui que notre domaine forestier exotique possède les bois les plus divers par la densité et l'élasticité. Il pourra, lorsqu'on le voudra, suppléer à l'insuffisance de notre production. Il suffira, pour cela, que des exploitations méthodiques soient installées et que, au lieu de laisser détruire ces forêts sans profit, par les populations indigènes, on les mette en réserve pour le jour où, mieux outillées, nos colonies pourraient utiliser les ressources merveilleuses qu'elles contiennent et qui vont aujourd'hui en périclitant (1).

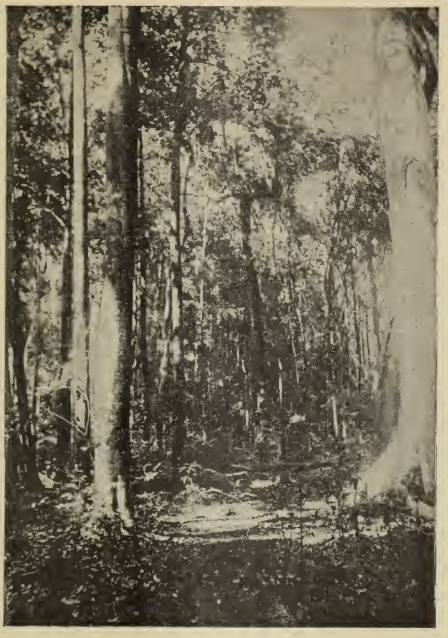
La Réunion. — La colonie de la Réunion fut, dans le passé, fort riche en forêts. Sa flore, encore très variée, a été décrite par M. Jacob de Cordemoy.

(1) Cette décadence du domaine forestier de Madagascar est flagrante dans de nombreuses régions. En ce qui concerne le caoutchouc, par exemple, les abus commis dans la région de Fort-Dauphin ont amené la ruine des peuplements en quelques années aussi :

						francs.
En 1891	la production	était	de 20	tonnes	d'une valeur de	60.000
En 1892	—	—	400	—	—	1.200 000
En 1893	—	—	400	—	—	1.200 000
En 1894	la production	descendait	à 270	—	—	810.000
En 1895	—	—	200	—	—	608.000
En 1896	—	—	150	—	—	450.000
En 1897	la production	tombait	à 64	—	—	188.500

En 1898 la production devenait nulle par suite de l'anéantissement des plantes productrices dans un rayon immense.

A l'heure actuelle, le domaine forestier constitue une simple réserve que le service local améliore chaque année et étend par des reboisements. De longtemps encore la colonie ne pourra tirer de ses forêts tous les bois dont elle a besoin. Peu à peu cependant, les coupes d'amélioration jetteront sur le marché des produits de plus en plus utilisables ; mais le rôle du service forestier, à la tête duquel se trouve un fonctionnaire du cadre local, mais ayant reçu en France l'instruction professionnelle indispensable, sera encore, pour longtemps, un rôle de surveillance et d'amélioration.



Type de forêt bien conservée. (Madagascar.)

L'action de ce service, constitué par 50 à 60 gardes ou brigadiers, porte sur un domaine d'environ 60.000 hectares.

Le service forestier avait fait préparer, en vue de l'Exposition de 1900, un petit chalet construit avec des bois du pays, de différentes teintes, parmi lesquels on distinguait le Grand-Natte, le Tamarin des hauts ; le bois de fer, l'olivier sauvage.

Puis, sous la vérandah du principal pavillon, on trouvait exposés divers objets fabriqués avec les bois que l'on trouve encore dans la colonie. C'étaient des malles en camphrier, des roues de voiture en bois noir, en bois de gaulette, en bois de Natte ; des madriers en bois noir ; des jantes de roues en eucalyptus ; des jougs en lilas et en teck ; enfin toute une série de plateaux aux teintes les plus variés et un grand nombre d'autres bois, d'un beau poli, d'une texture uniforme, ayant toutes les qualités désirables, mais qu'on ne trouve plus malheureusement dans l'île que par petits bouquets ou par pieds isolés.

Il faut ajouter que le plus grand nombre des bois signalés à l'île de la Réunion se retrouvent dans les peuplements de Madagascar.

L'exposition du service forestier local de la Réunion, qui jouit d'une autonomie à peu près complète qu'on refuse à celui de l'Indo-Chine et à celui de Madagascar, était, bien que restreinte, fort intéressante.

Iles Comores et Mayotte. — Ces possessions sont aujourd'hui à peu près complétement privées de forêts proprement dites.

Colonies d'Amérique

La Guyane. — La Guyane est une de nos possessions qui, après le Congo, paraît comporter, eu égard à sa surface, l'étendue la plus considérable de forêts. Bien qu'aucune statistique n'ait encore été dressée à cet égard, on admet généralement que les forêts couvrent environ les 3/5e de sa superficie soit 9.000.000 d'hectares; ce qui donnerait un coefficient de boisement de 60 p. 100.

A en juger par l'exposition qui a été faite et qui comportait plus de 200 échantillons, malheureusement mal groupés, souvent pas étiquetés, on peut conclure que les forêts guyanaises sont riches en matériel utile et qu'elles possèdent, comme je l'ai dit pour Madagascar, non seulement des bois d'ébénisterie de premier choix, mais encore des bois de construction qui peuvent rivaliser avec les meilleurs de nos forêts métropolitaines.

Bien que le déboisement paraisse marcher plus lentement dans cette possession que dans les autres, il apparaît qu'on devrait s'occuper de l'avenir de ses forêts.

Ces forêts ont, je le sais, une très mauvaise réputation. Elles passent pour être très malsaines. On peut, dit-on, contracter, sous leurs ombrages, des maladies qui conduisent droit à la tombe ; elles donnent asile à des reptiles, à des animaux multiples dont il faut avoir soin de se tenir éloigné. Mais ces dangers, on doit pouvoir les éviter et il semble que si ces forêts étaient pénétrées par de grandes voies, si la vie y entrait un peu de tous côtés, les dangers diminueraient certainement.

Là, comme ailleurs, les voies de transport donneront une valeur aux produits forestiers qui, en retour, paieront les frais de création des routes. Mais pour qu'un tel programme soit conduit à bonne fin, il ne faut pas craindre d'en confier l'exécution à des hommes dont la compétence est notoire.

En dehors des bois proprement dits, les forêts de la Guyane offrent de nombreux produits tels que des gommes, des résines, des oléorésines, des fibres textiles, des matières tinctoriales. Il y a là un vaste champ à ouvrir. L'avenir de la Guyane paraît étroitement lié à l'exploitation de ses forêts. Il est à souhaiter que le jour où cette exploitation sera décidée, on n'entre pas dans la voie du gaspillage et de la ruine car, dans ce cas, mieux vaudrait ne rien abattre et laisser au temps le soin de résoudre le problème de la colonisation sur cette terre quelque peu abandonnée jusqu'ici.

Guadeloupe; *Martinique*; *Saint-Pierre et Miquelon.* — Je ne m'arrêterai pas longtemps sur nos possessions des Antilles et encore

moins à Saint-Pierre et Miquelon, cette dernière possession étant à peu près formée par un immense rocher.

A la Guadeloupe, quelques forêts existent encore. On en a la preuve, en parcourant le pavillon de cette colonie; mais comme me le faisait remarquer le Commissaire chargé de l'installation des produits, le domaine forestier, déjà amoindri par les cyclones, est soumis à des exploitations barbares de la part des gens du pays qui coupent, sans aucun contrôle.

A la Martinique, les mêmes faits se présentent. Là, d'ailleurs, on vient d'envoyer un inspecteur-adjoint des Eaux et Forêts pour y rechercher le moyen de conserver ce qui reste de forêts et de les améliorer.

Un poste forestier dans les environs de Cilaos. (La Réunion.)

Parmi les bois exposés par la Guadeloupe, il faut citer l'acajou cèdre; des madriers d'ébène vert, des roues de voiture en Proxelle, des avirons, du bois de rose (Amyris balsamifera), du bois de campêche ; une sorte d'orme (Quazuma ulmifolia); un moulin en bois pour déceriser le café.

Comme il n'y a aucune exploitation régulière dans la colonie, le prix du bois est très variable. Il se vend généralement par charrette, qui coûte,suivant les hasards du marché, de 20 à 60 francs.

La Martinique avait elle-même exposé quelques-uns des bois de ses forêts.

Parmi eux il faut citer la collection présentée, sous forme de parallélipipèdes rectangles, par M. Nallet, du Jardin botanique de Saint-Pierre et qui comprenait :

1° pour l'ébénisterie :

Le bois de rivière ; le Poirier ; le Courbaril ; l'acajou du pays (Cedrela odorata) ; le Frangipanier blanc ; l'ébène vert (Tecoma leucoxylon) le Mahogany ; le Gaïac ; le Laurier marbré ; le Muscadier ; le bois d'Inde.

2° Pour divers emplois : le bois d'Haïti vert ; le Tété négresse ; le Bois tœn ; le Filao, le Casse-hâche ; le Caïmitier ; le Macati ; le Lépineux.

Colonies d'Asie

Cochinchine; Annam et Tonkin. — Les forêts de la Cochinchine où, depuis bien longtemps, des exploitations sont pratiquées par les indigènes, sont en partie ruinées. Toutes celles qui étaient accessibles, dans tous les cas, ne possèdent plus qu'un matériel ligneux de qualités inférieures, tous les arbres de choix, comme le Trac, le Camlai, le Son, le Traï, le Xoay, le Gô, le Muong, ayant été exploités, même lorsqu'ils n'avaient pas les dimensions requises par le commerce.

Les forêts des palmiers sur la côte Ouest. (Madagascar.)

Des renseignements qui ont été fournis jadis par M. Bert, et, plus près de nous, par M. Boude, le chef actuel du service forestier qu'il s'efforce de créer là-bas, on peut déduire que les forêts de la Cochinchine ont environ 1 million d'hectares d'étendue. Le domaine forestier du Cambodge occuperait environ 4 millions d'hectares.

On ne possède que des données encore bien vagues sur l'étendue des forêts de l'Annam et du Tonkin, mais on a le sentiment, en lisant les diverses relations qui ont été écrites sur ces contrées, que le pays, dans les zones élevées notamment, est encore bien boisé. En évaluant à 5 millions d'hectares l'étendue des forêts de ces régions, on reste au-dessous de la vérité, de sorte que notre grande possession indo-

chinoise comporte, au bas mot, plus de 10 millions d'hectares de forêts.

La Cochinchine possède un service forestier qui est dirigé, comme l'était celui de Madagascar, par un inspecteur-adjoint des Eaux et Forêts, du cadre français, assisté d'un garde général ayant la même origine. Le reste du personnel, qui forme le cadre de surveillance, est formé avec les éléments recrutés directement dans la colonie. Il se compose d'une cinquantaine de gardes qui, jusqu'ici et sous l'empire des réglements défectueux qui existent, ont borné leur rôle au contrôle des convois de bois qui sortent de la forêt. Ce rôle est tout à fait insuffisant car, pour être utile, l'action des forestiers doit se manifester surtout en forêt, au sein des exploitations.

Parviendra-t-on à faire admettre cette vérité aux autorités locales qui, jusqu'ici, semblent ne prêter qu'une oreille distraite aux doléances des agents forestiers qui, eux, préoccupés, à juste titre, de l'avenir du domaine dont ils sont moralement responsables, jettent un peu à tous les vents le cri d'alarme que leur dicte leur devoir? Il faut le soubaiter et l'espérer.

L'Exposition de la Cochinchine, en matière forestière, était centralisée dans un pavillon spécial construit avec les bois du pays. Ce pavillon, où s'entassaient sans ordre, sans méthode, les produits les plus divers des forêts cochinchinoises et du Tonkin, aurait gagné à être organisé par la main de l'agent forestier qui avait fait préparer les collections dans la colonie.

Quoi qu'il en soit, le Jury a proclamé le mérite de cette exposition en lui accordant deux médailles d'or et un grand prix. Il a marqué le rôle du chef du service forestier à Saïgon en lui accordant d'ailleurs une médaille d'or de collaborateur.

Les forêts du Tonkin et de l'Annam n'avaient fourni que peu de produits. On sait que le service forestier n'est pas encore installé.

Colonies d'Océanie

Nouvelle-Calédonie. — Les forêts calédoniennes occupent environ 130.000 hectares de terrain. Le coefficient de boisement de cette colonie est donc de 7 0/0 environ, puisque l'étendue totale de l'île est de 2.102.200 hectares. Dans le sud, notamment dans la région montagneuse, il n'y a pas de forêts. Les terrains de ces régions sont formés de minerais les plus divers, de fer et de nickel surtout, dont les gisements affleurent le sol.

Depuis longtemps on a établi que les forêts calédoniennes qui, on le voit, sont d'une étendue assez restreinte, demandaient à être surveillées, car les Canaques, voire même les colons venus du bagne, peut-être aussi ceux qui arrivent tout droit de France, livrent à la forêt des assauts répétés qui, sans l'anéantir, appauvrissent chaque jour ses peuplements.

Or, de ces exploitations quasi journalières, incessantes, pourrait-on dire, la colonie ne retire aucun autre profit que celui de permettre aux indigènes de s'installer à peu de frais et de trafiquer des produits qu'ils n'ont qu'à couper.

Ce sont là des mœurs déplorables et le jour n'est pas éloigné où cette colonie, qui passe pour jouir d'un climat merveilleux, verra se

perturber et son régime fluvial, et ses températures, grâce à l'anéantissement peut-être lent, mais fatal, de son domaine forestier qui, à en juger par les échantillons exposés par le service pénitentiaire, dans le Pavillon de la colonie, possède encore de très beaux spécimens de bois dignes d'une autre destinée que celle à laquelle les astreint la main barbare des autochtones.

III. — Conclusions.

Par l'exposé qui précède, on a pu se rendre compte que la France possède encore, actuellement, un domaine forestier colonial qu'on peut évaluer à 50 millions d'hectares.

Qu'a-t-on fait pour mettre cette propriété, d'un genre spécial, à l'abri des aventures, des convoitises, des abus, du gaspillage, de la ruine ?

Qu'a-t-on fait pour en tirer un judicieux profit? Pour ne pas en tarir les richesses ?

On est forcé — faisant exception des cas très rares et isolés où les administrations locales se sont montrées soucieuses de leurs devoirs, en cette matière — de reconnaître que notre malheureux domaine forestier est à la merci des coutumes les plus barbares et périclite, par suite, tous les jours.

La seule colonie qui possède à la fois une réglementation à peu près capable de protéger les forêts et un service spécial qui est chargé de l'appliquer est celle de la Réunion, mais nous sommes obligés de constater — ô ironie — que cette loi est venue, que ce service est arrivé alors que les forêts étaient détruites !

Il vaut mieux tard que jamais, évidemment, et la Réunion a raison de réparer les fautes du passé ; mais, ailleurs, dans nos autres colonies, qu'attend-on pour réglementer, pour organiser la surveillance, pour aménager les forêts, pour en utiliser les produits que l'on gaspille ?

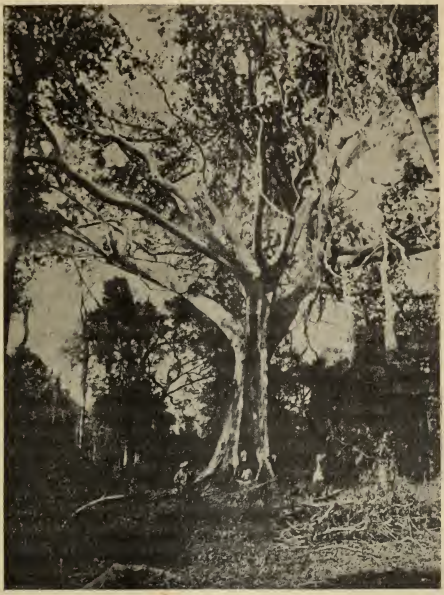
Mais, me dira-t-on, ailleurs, nous avons des lois, des décrets, des arrêtés locaux, des circulaires, beaucoup de circulaires même, sur le régime forestier.

Je veux bien en convenir. J'avoue que je suis même un peu au courant de tout ce qui se passe à ce sujet et c'est précisément pour cela que je suis obligé de remarquer que tous ces décrets, qui ont été produits en ces derniers temps, tirés tous, ou à peu près, d'un même cliché qui n'est autre que l'arrêté réglementaire que j'ai fait adopter le 3 juillet 1897 (1), pour la colonie malgache, et qui avait pour seul but de réglementer les exploitations en cours, en attendant une législation plus complète, seront sans aucun effet, car leur teneur, réduite à quelques articles, comporte de si profondes lacunes que personne ne pourrait les appliquer sans soulever les plus grandes difficultés.

Et c'est ainsi que, au Congo, au Dahomey, à la Côte d'Ivoire, au Sénégal, on a donné l'illusion — mais seulement l'illusion — d'une organisation forestière qui reste tout entière à créer.

(1) Cet arrêté est maintenant aboli à Madagascar. Quelques-uns de ses articles ont été maintenus dans le décret du 10 février 1900. Beaucoup, qui figurent dans les nouvelles législations du Dahomey, du Sénégal, ont été rejetés dans la nouvelle législation forestière malgache.

A Madagascar même, malgré la présence d'une mission composée d'agents forestiers, on n'a rien fait dans le sens d'une organisation utile. La législation actuelle est l'œuvre à peu près exclusive des bureaux du Gouvernement général. Quant aux projets dus au service forestier, ils ont été relégués dans un coin où ils dorment leur dernier sommeil. Au lieu de laisser prendre au service technique tout l'essor qu'il convenait, de le renforcer même pour lui donner plus d'action; de le mettre à même de mettre en valeur l'immense domaine qui est gaspillé par les indigènes, on a cru agir sagement en confiant à peu près exclusivement aux administrateurs locaux le soin de surveiller les forêts, de les administrer et de trancher en matière forestière. Or, les administrateurs, qui sont un peu aux colonies ce que sont les Préfets, en France, sont tellement absorbés par les différentes fonctions qui leur sont dévolues que, même s'ils voulaient s'occuper des forêts, ils seraient contraints de les laisser de côté. Il faut d'ailleurs convenir, à moins de ne pas être modeste, qu'en matière forestière ils sont simplement incompétents.



Les arbres géants. (Madagascar).

On comprendra sans peine que les rares agents forestiers chargés d'organiser un service des plus utile dans nos colonies soient envahis par le découragement, en voyant leurs efforts systématiquement enrayés!

La décadence du domaine boisé réserve cependant aux colonies imprévoyantes, non seulement une crise économique, mais leur prépare encore pour un avenir peut-être proche, une situation des plus critiques. Je n'entreprendrai pas ici de mettre en relief le rôle joué dans la nature par les masses forestières. Ce rôle est connu. Il est complexe. Comme je le disais dans l'exposé des motifs qui précé-

dait le projet de législation que j'avais présenté au Gouvernement général de Madagascar, en 1899, on sait qu'en détruisant les forêts, on provoque des perturbations profondes qui se répercutent non seulement sur les affaires du pays, mais encore sur la santé publique, et je citais ces paroles, d'un éminent forestier qui, parlant du rôle des forêts, disait : « Dans ce laboratoire d'où tout sort et où tout rentre, qu'on appelle la terre, il y a un élément essentiel, surtout par ses services immatériels, qui mérite avant tout qu'on s'en occupe : c'est la forêt.

« Rien ne saurait être négligé de ce qui la concerne, puisque, jusqu'à présent, les hommes n'ont pas réussi à se passer d'elle et que, un peu plus tôt ou un peu plus tard, ils ont dû quitter les lieux d'où ils l'avaient chassée. »

« La vie des nations, ajoutait-il, est attachée à celle des forêts. C'est une loi fatale, et ce n'est point en la méconnaissant qu'on la supprimera. »

Qui nous dit que ce n'est pas parce qu'on ne s'occupe pas suffisamment des forêts, dans presque toutes nos colonies, que des épidémies éclatent un peu partout? Qui nous dit que la malaria, les fièvres paludéennes, qui déciment nos populations coloniales, ne seraient pas sensiblement atténuées si, là, on assainissait un peu, en plantant des arbres, ici, en abattant, judicieusement, ceux qui sont en surnombre?

N'avons-nous pas, en France même, des exemples de cette influence des forêts sur la santé publique? Ne se rappelle-t-on pas qu'il y a à peine 40 ou 50 ans que les plaines de la Sologne, aujourd'hui reboisées et assainies, était un véritable foyer de paludisme?

Dans la plupart de nos possessions, il existe notamment dans les zones littorales, d'immenses étendues marécageuses, qui sont le lieu de prédilection de certains végétaux de la famille des Rhizophorées, qu'on désigne ordinairement sous le nom de Palétuviers. Ces végétaux, grâce à un enracinement très spécial, assainissent évidemment les marigots qu'ils recouvrent mais, comme leur bois sert à divers usages, qu'il est surtout un chauffage très puissant, que l'écorce des palétuviers contient différents principes tannifères et tinctoriaux, on leur livre une guerre sans merci. Pour en faciliter l'exploitation, certaines administrations locales, comme celle de Madagascar par exemple, ont aboli les droits de douane qui étaient exigés à l'exportation, de sorte que, aujourd'hui, encouragés à couper, à abattre, les indigènes et les colons rivalisent de zèle pour détruire des forêts qui jouent cependant un rôle tel, qu'on ne devrait les toucher qu'avec la plus extrême prudence. Nul ne sait en effet ce qu'il adviendra de ces régions lorsque la végétation, qui atténue en ce moment l'influence des rayons solaires sur les marécages qu'elle recouvre, aura disparu!

Et c'est ainsi que vont, un peu partout, au hasard des événements, toutes les questions relatives au Domaine boisé!

Il y a donc quelque chose à faire.

La vérité se trouverait tout entière dans la constitution d'un corps d'agents forestiers coloniaux, tiré des cadres de la métropole, et répartis dans nos diverses colonies; mais, pour que ces agents ne soient pas livrés aux caprices d'une administration locale qui, souvent, ne se préoccupe que des intérêts du moment, il serait indispensable que ce personnel soit dirigé, au point de vue technique, par un bureau central qui aurait son siège au ministère des Colonies et qui, lui-même, composé d'agents forestiers ayant parcouru les forêts

coloniales, coordonnerait tous les efforts, centraliserait toutes les affaires, préparerait toutes les solutions réservées au ministre qui, pour le moment, est certainement bien mal renseigné sur tout ce qui se passe dans nos possessions lointaines en matière forestière.

Alors, mais seulement alors, on aura fait quelque chose pour mettre en valeur des richesses que l'on gaspille et qui, dans des mains expérimentées, ne demanderaient qu'à fructifier.

Un exemple frappant de ce que j'avance existe en Tunisie. Là, il y a une quinzaine d'années, le domaine forestier était improductif. Depuis lors, on y a organisé un service technique qui comporte aujourd'hui plusieurs agents supérieurs des cadres forestiers de la métropole. Les forêts mises en valeur rapportent aujourd'hui près de 2 millions, alors que les dépenses de surveillance et de contrôle s'élèvent à peine à 200.000 francs.

Type de forêt incendiée. (Madagascar.)

Les Anglais, d'ailleurs, n'ont pas hésité à organiser solidement leur service forestier aux Indes et, actuellement, ce service, par les améliorations qu'il a introduites dans les forêts qui lui sont confiées, par les exploitations qu'il livre chaque année au commerce, et rapporte, bon ou mal an, déduction faite des dépenses du personnel, des travaux, près de 14 millions. Et les forêts, au lieu de courir à la ruine, s'améliorent!

Nous sommes hélas bien loin de cet état de choses, dans nos possessions coloniales, où nous comptons, pour 50 millions d'hectares de forêts, 4 agents forestiers : 1 à Madagascar, 2 en Cochinchine, 1 à la Martinique!

Partout ailleurs, on n'a même pas l'illusion d'une organisation forestière et c'est aux autorités locales, qui ont, certes, bien autre chose à faire, qu'incombe le soin de surveiller et d'améliorer nos forêts.

Nous savons maintenant où conduit un tel système.

LUCIEN GIROD-GENET.

Vue d'ensemble des Charmettes.

LES CHARMETTES

ET

L'IDYLLE AMOUREUSE DE JEAN-JACQUES

I

La grande séduction qui s'attache aux Charmettes, c'est que dans cette maison fortunée se réalisa l'idéal roman d'amour après lequel tout homme plus ou moins a soupiré dans sa vie.

Trouver à l'aurore de sa jeunesse une femme intelligente, belle, instruite, indépendante, pleine de douceur, d'enjouement, d'élégance, qui vous forme l'esprit, vous fasse vivre près d'elle dans un vallon poétique et charmant, vous ouvre les horizons d'une existence harmonieuse, vous protège, vous aime, vous le dise et vous initie à de mystérieuses délices, quelle rêve, quel destinée, quelle félicité ! Ce fut le sort de Jean-Jacques.

Il se trouva qu'il était digne de ces faveurs si rares, qu'il sut apprécier l'excellence de ces bienfaits, qu'il en profita pour améliorer son être moral et développer le germe des facultés, des talents, du génie que la nature lui avait donnés; il arriva aussi que, plus tard, devenu un des grands hommes de son temps, un maître de la pensée et du langage, il raconta dans un style inimitable l'attrait de ces Charmettes si chères, les enveloppa dans les plis de sa renommée, et apparaître ce lieu privilégié à la postérité avec le double prestige de l'intelligence et de l'amour.

Telle est en quelques mots l'histoire des Charmettes. Telle est leur séduction, leur magie; telle est la délicieuse affinité qu'elles possèdent

avec les vœux secrets de notre âme, avec le souhait brûlant que nous formons au seuil de la vingtième année, et qui souvent revient nous tenter au milieu des luttes de l'existence.

Imaginez l'état d'âme d'un jeune homme bien doué qui, le cœur gonflé d'espoir, se présente sur la scène du monde, et vient prendre sa place au milieu de la société. Il est avide d'inconnu, l'amour chante en lui sa divine chanson, il ambitionne la gloire, les grands noms le rendent rêveur, il a des allures de conquérant, il veut boire à toutes les coupes, et se promener comme un roi dans la création.

Qu'il vienne à lire les pages enchanteresses que Rousseau a consacrées aux Charmettes, qu'il comprenne le rôle que celles-ci ont joué dans son aventureuse destinée, et involontairement il s'écriera : Dieux! Voilà mon rêve! Voilà mon désir, ma pensée, la félicité où j'aspire, la maison où je veux habiter, les fleurs que je veux cueillir!

L'attrait des Charmettes, qui correspond si intimement à un besoin de notre cœur, est d'autant plus grand qu'il est plus difficile à saisir dans la réalité pour la plupart des hommes.

Quand Rousseau rencontra Mme de Warens, il était errant, vagabond, on peut dire sans famille, bien que son père fût encore vivant. Il était maître de sa personne, de son temps, de sa destinée. Il put donc se jeter sans entrave dans la tendre aventure qu'une divinité bienfaisante fit surgir tout à coup sur sa route incertaine.

C'est ici, je le pense, l'occasion de citer un document peu connu, la lettre même de l'abbé de Pontverre, curé de Confignon, près de Genève, qui adressa le jeune Rousseau à Mme la baronne de Warens, au printemps de 1728. Bien que cette lettre soit fort antérieure aux Charmettes, elle les explique cependant, et en est la préparation initiale, le germe mystérieux. La voici :

Je vous envoie Jean-Jacques Rousseau, jeune homme qui a déserté de son pays. Il est resté un jour chez moi; je lui ai beaucoup parlé de vous. Au reste, il me paraît d'un heureux caractère. C'est encore Dieu qui l'appelle à Annecy : tâchez de l'encourager à embrasser le catholicisme; c'est un triomphe quand on peut faire des conversions. Je ne vous invite pas à lui procurer des secours, votre cœur m'est garant que vous ne lui en laisserez pas manquer. Outre que vous concevez aussi bien que moi que pour ce grand œuvre auquel je le crois assez disposé, il faut tâcher de le fixer à Annecy, dans la crainte qu'il ne reçoive ailleurs quelques mauvaises instructions. Ayez soin d'intercepter toutes les lettres qu'on pourrait lui écrire de son pays, parce que se croyant abandonné, il abjurera plus tôt.

Je remets tout entre les mains du Dieu puissant, et les vôtres que je baise.

Votre très humble serviteur,
De Pontverre, Curé de Confignon.

J'ai relu souvent cette lettre qui décida de la destinée de Rousseau, alors âgé de 16 ans. Elle est le point de départ, la cause déterminante des aventures de sa vie, de ses amours, de l'éclosion de son génie et de sa carrière de gloire. Le pauvre abbé de Pontverre, esprit borné dans sa bonté, ne se doutait guère en l'écrivant de la longue suite d'événements importants qui allaient s'enchaîner et se développer par le fait de son épître.

Je compare volontiers celle-ci à ces sources presque infimes d'où sort une eau calme en apparence, mais douée d'une force cachée, et

qui bientôt devient grande rivière ou grand fleuve. Devant elles on ressent de l'étonnement, de la curiosité, et un vif intérêt.

Les questions de doctrine chrétienne et de culte professionnel, dont parle l'abbé de Pontverre, étaient peu le fait d'un jeune homme comme Jean-Jacques en ce moment. Il avait bien d'autres préoccupations, vivre d'abord, aimer ensuite. Aussi, lorsqu'il remit sa lettre de recommandation à Mme de Warens, chargée de le convertir, et qu'il s'était imaginée vieille et maussade, mais à laquelle il vit « un visage pétri de grâces, de beaux yeux pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse », il se sentit fait pour être son prosélyte, car, dit-il, « je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en Paradis ».

II

L'amour est le fond de l'histoire des Charmettes : de là leur immortel prestige.

La dernière page du Livre V des *Confessions* et tout le Livre VI sont consacrés aux Charmettes. Ce sont ces pages qu'il faut lire, relire et méditer, pour revivre les beaux jours du grand écrivain, et se croire soi-même le héros de son roman. Quelle fascination, quelle magie dans ce sixième Livre ! Il faudrait le citer tout entier, car tout y est essentiel. Nous nous bornerons à quelques passages qui résument l'œuvre de Rousseau dans une certaine mesure, et dont la signification a, selon nous, une importance spéciale.

Lorsque Mme de Warens et Jean-Jacques allèrent s'installer dans la délicieuse maison, à la fin de l'été de 1736, le futur grand homme avait 24 ans. Il vivait sous l'égide de l'aimable femme depuis huit années. Elle l'avait formé, élevé, aimé comme s'il eut été son propre enfant. Depuis deux ans environ il était son amant. Quand il raconta l'heureux séjour des Charmettes, il avait 54 ans. Ce fut à Wootton, en Angleterre et au château de Trie, dans l'Oise, qu'il écrivit les six premiers Livres des *Confessions*, dont on a pu dire justement : « C'est la raison dans toute sa maturité, avec la fraîcheur des souvenirs de la jeunesse. »

Ce qui nous intéresse avant tout dans le récit d'un homme qui nous parle de lui, c'est l'état de son âme au moment des faits passés, des faits lointains de son jeune âge. Là est la clarté qui donne à ses descriptions un accent qui nous charme, là est le rayon vermeil qui illumine tout d'un reflet attendrissant, pareil à l'éclat d'une éblouissante aurore.

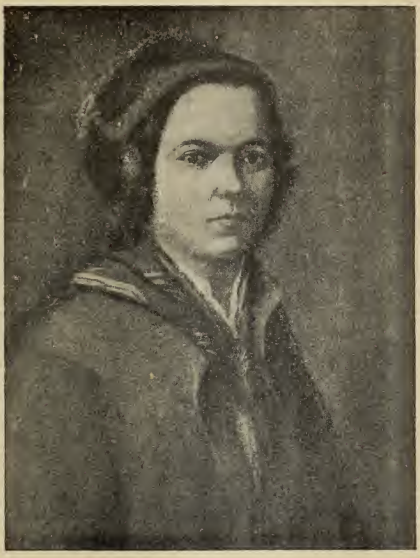
Ecoutons Rousseau :

La maison était très logeable. Au devant un jardin en terrasse; une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de châtaigniers : une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il fallait pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir... J'étais transporté le premier jour que nous y couchâmes. O maman ! dis-je à cette amie, en l'embrassant et l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie, ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Rousseau, on le sent, était dans l'enthousiasme généreux de la

vingtième année, qui souvent se prolonge et dure longtemps pour les natures harmonieuses. Déjà s'affirmait nettement son goût pour la Nature, qu'il préférait à la société. Ce qu'il savait des hommes, ce qu'il avait vu du monde, le portait à rechercher la solitude, à vivre avec ses livres, avec les beautés de l'immense univers qui jamais ne font défaut, et surtout avec lui-même, avec ses sensations, ses idées, sa conscience, les conceptions de son génie naissant.

La grande supériorité de Rousseau, c'est, dès le début, de n'avoir attaché qu'un prix tout à fait secondaire aux relations qu'à de très rares exceptions près on peut avoir agréablement avec les hommes; d'en avoir percé à jour la fausseté, la fragilité, le but intéressé, la contexture mouvante et décevante; c'est d'avoir placé en dehors d'eux l'axe de son bonheur; c'est d'avoir jugé à fond leur égoïsme, leur ignorance, leur vénalité, leur fourberie, leur hypocrisie, leur imbécile vanité, et de n'avoir jamais voulu se placer en quoi que ce fût sous leur atroce dépendance.



J.-J. Rousseau adolescent.

Non, certes, qu'il fût insensible à l'amitié, ou inaccessible à la pitié envers ceux qui souffrent, qu'il eût du mépris pour l'humanité, ou qu'il se crût supérieur à elle. Mais il avait compris qu'il n'y a rien à attendre pour le sage de l'abîme de misère, d'intrigues et de scélératesse où s'agitent les sociétés, et il avait cherché et trouvé ailleurs son point d'appui, son refuge, son abri.

C'est là ce qu'il faut savoir et se dire pour bien comprendre les larmes de joie de Jean-Jacques, lorsqu'il s'installa aux Charmettes avec Mme de Warens, et s'écria : « Ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part. »

Rousseau ne fut point déçu, il trouva sur le coteau de Chambéry

ce bonheur innocent qu'il ambitionnait et espérait avec tant d'ardeur.

L'écrivain des *Confessions* s'exprime ainsi au début du Livre VI :

Ici commence le court bonheur de ma vie; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Moments précieux et si regrettés. Ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon; mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même?

Qu'ajouter à cette profonde analyse? Elle est si claire, si lumineuse que tout commentaire ne peut que l'affaiblir. Rousseau vient d'écrire le grand mot qui révèle le secret de son génie : sentir. C'est là sa force, sa puissance, son originalité. Il est, dans son siècle, le représentant le plus autorisé du sentiment, comme Voltaire est la plus haute personnification de l'esprit. Si l'un plaît et captive l'intelligence, l'autre émeut et conquiert le cœur.

Jean-Jacques énumère ses occupations aux Charmettes, lectures, promenades, soins donnés au jardin, courses à travers les bois, les coteaux, les vallons, et il ajoute : « Le bonheur me suivait partout : Il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant. »

L'ensorcellement dut être tout puissant, puisque trente années après il écrivait ce qui suit:

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit et pensé tout le temps qu'elle a duré, n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement et confusément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse allait toujours en avant, et maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente : les seuls retours du passé peuvent me flatter ; et ces retours, si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

On se sent attendri devant ces aveux du grand homme, et involontairement on se rappelle le mot de Chateaubriand proclamant « l'inutilité du talent pour le bonheur ».

A l'apogée de sa gloire ; à l'heure où il marchait le rival de Voltaire ; après le succès sans précédent, et peut-être sans égal depuis, de la *Nouvelle Héloïse*; après l'éclat du *Contrat social* et de l'*Emile* ; après la foudroyante réponse à l'Archevêque, Rousseau, parvenu sur les cîmes étincelantes, comptait pour peu de chose tout ce fracas de renommée, et n'y puisait point l'intime consolation dont avait besoin son cœur aimant.

Pour rafraîchir sa pensée, pour oublier les bassesses et le fiel de l'envie dont on l'avait abreuvé — car au fond des persécutions qu'il eut à subir, je découvre surtout les machinations des envieux, des

jaloux, des médiocres — pour trouver de l'attrait encore au sein de l'humanité, Rousseau retourne la tête en arrière, remonte le cours des années jusqu'aux Charmettes lointaines, et s'y arrête avec une volupté infinie.

« Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente. » C'est le mot fatal que tout homme prononce tôt au tard, lorsqu'il descend le second versant de la vie, et aperçoit les landes stériles de la vieillesse. Le principe de l'activité morale alors est le souvenir. L'être se dédouble, et le vieillard se revoit tel qu'il était au début de sa carrière, quand jeune et hardi il s'élançait dans le vaste monde, poussé par l'aiguillon de l'espérance.

Qui n'a vu les portraits de quelque personnage célèbre aux différents âges de l'existence, à vingt ans, à trente, à quarante, à soixante? Il est facile de lire sur les images diverses du même visage les impressions, les émotions, l'état d'âme dont parle Rousseau, en racontant sa propre histoire, l'élan, l'essor en avant dans les yeux du jeune homme, la réflexion, le retour en arrière, le long regard vers le passé dans ceux du vieillard. Heureux celui qui, touchant au terme, peut reposer son regard mélancolique sur un coteau verdoyant, pareil à celui des Charmettes !

III

Bien que devenu tout à coup souffrant, Rousseau fut heureux sans mélange et sans nuage aux Charmettes, pendant ce premier séjour qui dura jusqu'à l'arrivée de l'hiver de cette même année 1736, c'est-à-dire pendant quatre ou cinq mois. Ami des champs, il s'efforçait de les faire aimer aussi à Mme de Warens. Celle-ci, d'une nature active, y prenait goût sérieusement, et s'intéressait fort au jardin, à la basse-cour, aux pigeons du colombier, aux vaches de l'étable.

Il y eut là, de la part des deux amants, une vraie prise de possession, un entraînement délicieux vers la vie champêtre, vers les occupations agréables et saines qu'elle comporte, vers les plaisirs charmants qu'elle fait naître.

Les vendanges, dit Rousseau, la récolte des fruits, nous amusèrent le reste de cette année et nous attachèrent de plus en plus à la vie rustique, au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes venir l'hiver avec grand regret, et nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil; moi surtout qui, doutant de revoir le printemps, croyais dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre et les arbres, et sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant.

On peut juger, par ces dernières lignes, de l'épanouissement de bonheur du philosophe. Il faut éprouver un bien grand chagrin pour baiser la terre et embrasser les arbres, quand sonne l'heure du départ. Rousseau a de ces traits saisissants qui révèlent son âme entière. Ce coin de terre, il en avait foulé le gazon dans l'allégresse, dans l'amour, dans la poésie ; ces arbres, il s'était reposé sous leur ombre, leur avait confié ses espoirs juvéniles, leur avait parlé comme un ami. Ils incarnaient pour lui les beaux jours qui venaient de s'écouler, et il s'attendrissait en se séparant d'eux.

Pendant cet hiver passé à Chambéry, il continua à s'instruire, à

faire de grandes lectures, et à soigner sa santé dont il désespéra un peu moins. Mme de Warens et lui habitaient alors une maison appartenant à M. de Saint-Laurent, intendant des finances. Cette maison existe encore. Elle est située rue des Portiques, numéro 13, dans la cour, au fond, et porte le numéro 44.

L'hiver disparut, le printemps de 1737 annonça son retour. Les amants songèrent à émigrer.

Le printemps, dit Rousseau, que j'avais cru ne pas revoir, étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner. J'eus ce bonheur, et j'en profitai. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps était pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençaient à fondre que nous quittâmes notre cachot, et nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol.

Le printemps, l'été s'écoulèrent dans une félicité parfaite. Il faudrait citer ici cinq ou six pages exquises, où Rousseau décrit ses occupations, ses études, ses tendresses. Il en était arrivé à la haute culture de son esprit, et il pénétrait avec ravissement dans les régions élevées des lettres et des sciences. Il s'assimilait petit à petit le vaste ensemble des connaissances humaines, et, ne se sentant inférieur à aucune, il prenait conscience de sa supériorité.

Moment admirable dans la vie d'un jeune homme! Il marche de découverte en découverte, de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre ; il s'engage dans la région profonde des systèmes inventés par l'antiquité ou les temps modernes pour expliquer l'origine et les fins de l'humanité et résoudre l'énigme du monde ; il comprend les invocations, les rêveries, les descriptions, la mélancolie, le lyrisme épique des poètes, les méditations des philosophes, l'éloquence des orateurs, les récits des historiens, les calculs des savants, la prière des humbles, les cris de révolte des âmes fières, le stoïcisme des grands cœurs, bref l'univers est à lui et il s'avance comme un conquérant au sein de la Nature. Tels Adam et Eve aux jours purs de l'antique Eden.

Est-il un spectacle plus beau que celui d'une noble intelligence qui se donne ainsi carrière, et qui atteint les cimes! Quelle force dominatrice elle acquiert pour se lancer dans la vie et traverser la mêlée des hommes! Quel solide mépris, quelle pitié profonde entrent en elle pour l'intrigue, la bassesse, les viles besognes et les malheureux qui s'y livrent! Quel trésor de science, quelle réserve d'émotions l'enrichissent, qui lui permettent de se suffire à elle-même jusqu'au tombeau! De quel sublime orgueil elle se pare, bouclier irréductible contre lequel viendront se briser tous les flots impurs et malfaisants de ce monde!

Dans ma visite aux Charmettes j'ai fait à mon tour la promenade matinale du philosophe : le verger, la vigne, le chemin sont toujours là, comme la maison, la chambre de la baronne, le contrevent si amoureusement surveillé par Rousseau, la terrasse, le jardin, toute l'habitation en un mot. C'est un site vraiment plein de poésie par lui-même, et le voyageur qui s'y arrête ne peut que l'admirer, même s'il ignore le roman d'amour qui s'y développa en 1736 et 1737.

Certes, j'étais ému en franchissant le seuil de la demeure, en visitant au rez-de-chaussée la salle à manger et le salon; au premier étage, la chambre de Mme de Warens, la chambre de Rousseau, et,

entre les deux, l'oratoire où un autel est dressé encore, car on disait la messe à certains jours, et les amants s'y agenouillaient.

Oui, ces lieux consacrés, ces souvenirs m'intéressaient au plus haut point, et ma visite fut longue. Cinq années se sont écoulées et je vois encore distinctement — tant mon attention fut grande — chaque partie, chaque détail de l'habitation, chaque objet, chaque meuble, chaque porte, chaque portrait... Par un sort heureux, sauf le toit, rien n'a changé depuis Jean-Jacques.

Mme de Warens. (D'après le portrait de Lausanne.)

Mais, le dirais-je, ce qui m'impressionna davantage, ce fut le « joli chemin qui est au-dessus de la vigne, et suit la côte jusqu'à Chambéry ». Il a moins changé encore que tout le reste. Je m'y promenai longtemps, bien longtemps, évoquant les amours de Rousseau, et comprenant mieux peut-être et sa sensibilité et son génie.

C'était le matin, un matin d'été plein d'ivresse et de volupté ; l'air frais et embaumé de verdure agitait les feuilles larges des champs de vigne; le firmament était pur et azuré, avec cette réverbération particulière des cieux de la belle Italie; j'avais devant mes yeux les hauteurs imposantes des Alpes, et tous les monts audacieux de la Savoie illuminés de lumière, le pic du Nivolet, la Dent du Chat, le Lémenc, les rochers de Chanaz et d'Apremont, la montagne de Thoiry, le roc majestueux de Chaffardon...

Ce grandiose spectacle s'harmonisait, comme je l'avais souhaité, avec le souvenir génial de Rousseau.

IV

Nous nous contentons de mentionner les épisodes charmants où Rousseau parle de sa manière d'apprendre la géométrie et le latin,

de soigner les abeilles, d'observer les astres, d'étudier dans le jardin où il oubliait ses livres, de faire l'épreuve de son salut ou de sa damnation, que sais-je encore? Ces épisodes sont dans toutes les mémoires, et depuis quelques années la jeunesse les apprend dans les manuels classiques de nos lycées et collèges.

Nous tenons cependant à faire une dernière citation : Elle est d'une importance capitale aux yeux du psychologue, car elle marque l'apogée du bonheur de Rousseau aux Charmettes. Ce passage est peut-être celui qui a le plus fait rêver les amants, quand ils ont lu les *Confessions* et ont voulu être heureux de la même façon.

Parmi les félicités qu'il est permis de goûter en ce monde, quelle est la plus chère au cœur de l'homme? Jean-Jacques va nous l'apprendre. Après avoir énuméré diverses occupations agréables, il parle des promenades solitaires qu'il faisait avec Mme de Warens, et qui le ravissaient, parce qu'elles favorisaient les tendres confidences, les aveux, les baisers, les caresses dont il était avide. Ecoutez :

Un jour de Saint-Louis, dont maman portait le nom, nous partîmes ensemble et seuls de bon matin, après la messe qu'un carme était venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle de la maison! J'avais proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, et que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devait durer tout le jour. Maman, quoique un peu ronde et grasse, ne marchait pas mal. Nous allions de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps, et nous oubliant des heures entières, causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, et faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés... Notre dîner fut fait chez un paysan, et partagé avec sa famille qui nous bénissait de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens! Après le dîner, nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où, tandis que j'amassai des brins de bois sec pour faire notre café, maman s'amusait à herboriser parmi les broussailles, et avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avais ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amusèrent beaucoup, et qui devaient me donner du goût pour la botanique... Dans un transport d'attendrissement, j'embrassai cette chère amie. Maman, maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis longtemps, et je ne vois rien au delà. Mon bonheur, grâce à vous, est à son comble; puisse-t-il ne pas décliner désormais! Puisse-t-il durer aussi longtemps que j'en conserverai le goût! Il ne finira qu'avec moi!

Se promener ainsi en toute liberté avec la femme aimée, par un beau jour d'été, à travers les monts, les champs, les bois, quel destin fortuné, quelle ivresse infinie! C'est renaître à la joie perdue de l'Eden primitif; c'est retrouver les naïves délices de nos premiers parents; c'est apaiser cette nostalgie mystérieuse que nous avons toujours de la verdure et des fleurs, des arbres magnifiques, des ruisseaux jaseurs, des plantes embaumées, d'un immortel jardin baigné de lumière douce et empli d'une brise fraîche et légère.

Une journée passée de la sorte se grave dans la mémoire, et prend date parmi les moments les meilleurs de notre vie. Evoquez votre jeunesse, interrogez vos souvenirs : le meilleur, le plus cher, le plus attendrissant n'est-il pas celui qui vous rappelle quelque promenade solitaire comme celle de Rousseau, quelque course champêtre avec une amie tendrement aimée, gracieuse tourterelle avide de roucoule

à l'ombre des grands bois, de se désaltérer aux sources claires, et de se perdre avec son ramier fidèle dans l'immensité des paysages ensoleillés !

Un jour pareil à celui qu'a raconté Jean-Jacques est peut-être, beaucoup diront est certainement le plus beau de toute une destinée.

En dehors du philosophe de Genève, j'en prends à témoin les trois plus grands poètes du XIXe siècle, Alfred de Musset, Lamartine, Victor Hugo. Chacun d'eux a consacré un poème au souvenir d'une journée semblable à celle des amants des Charmettes, et tous trois ont écrit un chef-d'œuvre, Victor Hugo avec la *Tristesse d'Olympio*, Lamartine avec le *Lac*, Alfred de Musset avec la pièce intitulée simplement *Souvenir*. Quelle puissance de vie, quelle intensité de bonheur, quels regrets du passé, quelle perfection de forme dans ces trois poèmes qui marquent le point culminant de trois génies lyriques! Là seulement ils ont trouvé des accents aussi pénétrants, des cris aussi humains et aussi sincères.

En cette fête de Saint-Louis, le bonheur de Rousseau, nous l'avons dit, atteignit son apogée, son zénith. Il eût pu durer, se maintenir à cette hauteur, s'étendre, se consolider. Il arriva, hélas! qu'il déclina à quelques jours de là, qu'il s'évapora comme un brouillard léger des montagnes où il s'était affirmé, et que jamais plus les Charmettes ne le virent renaître.

La Saint-Louis tombe à la fin d'août : Au commencement de septembre, étant ou se croyant malade, mais poussé avant tout par sa jeunesse, Rousseau quittait Mme de Warens, afin d'aller se faire soigner à Montpellier.

Fatal voyage! Quand il embrassa sa maîtresse, au moment du départ, le charme était rompu. Il devait bien revenir, mais il ne devait plus retrouver toute à lui la femme qu'il aimait, et avec laquelle il venait de goûter ce qu'on peut appeler l'idylle des Charmettes : Celle-ci avait duré environ dix mois pris dans les années 1736 et 1737.

Pourquoi Jean-Jacques s'éloigna-t-il de Mme de Warens ? Pourquoi cette dernière le laissa-t-elle partir ? Comment, après les joies si douces, si vives qu'ils venaient de cueillir au cours de deux années, le long des coteaux de Chambéry, comment ces amants purent-ils se séparer pour un court intervalle, même devant le prétexte d'un malaise à guérir?

Rousseau n'avait que 25 ans en 1737. Il s'élançait dans la vie avec la naïveté, l'enthousiasme, les rêves printaniers et charmants de la jeunesse. Sorti des vulgaires sentiers où la pauvreté et l'abandon l'avaient contraint de passer, son esprit, son cœur, tout son être étaient dans la période ascendante ; ses facultés atteignaient leur plus haut développement par un travail intellectuel ininterrompu et méthodique, sa conscience s'épurait, apercevait la beauté morale, et ambitionnait les sommets ; bref il n'était en réalité qu'au début du voyage de sa vie d'homme. De plus, au fond de son âme simple et timide, il sentait confusément s'allumer le foyer de son génie.

Toute autre était Mme de Warens. Agée alors de 37 ans, l'automne pour une femme, elle avait passé la saison des idylles printanières ; elle n'en était plus aux délices des débuts où, pour que l'âme soit ensorcelée, il suffit d'un sourire, d'un regard, d'une main pressée,

d'un baiser furtif, d'un mouchoir parfumé, d'une rose donnée, d'une promenade aux étoiles, d'un bleu myosotis envoyé dans une lettre brûlante, bref de toutes ces petites attentions délicates qui révèlent le grand bonheur et le grand amour de deux jeunes amants, et qui eussent ravi l'âme de Jean-Jacques.

Certes, elle avait encore, et elle conserva jusque sous les rides, le charme d'une nature aimante et bonne; elle était sensible toujours à la douceur des aveux, et, gracieuse, elle se complaisait dans les préliminaires harmonieux et fleuris, mais quoi qu'en dise Rousseau, elle était sensuelle et voluptueuse — du moins c'est mon sentiment — et les amants qu'elle avait eus, notamment M. de Tavel, le sophiste lettré, lui avaient donné une expérience et un entraînement qui devaient parfois dérouter un novice comme le timide Jean-Jacques.

J.-J. Rousseau en bonnet d'Arménien. — Le paysage représente l'île des Peupliers, à Ermenonville. (D'après une estampe ancienne.)

Combien ils étaient différents dans le mystérieux et intime domaine des sens et de la volupté! Rousseau n'était qu'à l'aurore des amours ; Mme de Warens en traversait le midi brûlant. Pouvaient-ils de la sorte vivre longtemps dans la solitude des Charmettes ? Non. Dix mois d'idylle avaient épuisé le charme, éclosion première pour Jean-Jacques, tendre nouveauté ou douce réminiscence pour sa séduisante maîtresse.

Telle est à nos yeux la cause profonde, essentielle et fatale de la séparation. Il est des raisons secondaires, bien qu'importantes encore. Mme de Warens avait peu d'ordre dans ses affaires; elle n'avait jamais su compter. Elle le savait confusément. Pour remédier au mal et combler les déficits d'argent qu'elle sentait sous ses pas, elle se lançait dans des entreprises industrielles mal assises, des spéculations minières, espérait des gains rapides, et étourdie par des espérances problématiques, s'enfonçait davantage dans des embarras de toute sorte. De là de constantes préoccupations d'argent qui l'éloignaient des loisirs de l'amour idyllique.

Rousseau, au contraire, était un esprit ordonné et prévoyant. Il devait trop à Mme de Warens, qui l'avait recueilli et élevé, pour prendre avec elle le ton d'un maître. Il se contentait de l'aimer et de la conseiller tendrement, mais il voyait, navré, s'accroître le désordre, et son essor amoureux en était troublé de même.

Ah! si ces deux cœurs s'étaient ouverts ensemble au frémissement d'une tendrese irrésistible; si leurs sens s'étaient allumés dans la même saison de la vie; s'ils étaient partis, pour se rencontrer, d'horizons moins différents; si, comme des fiancés, ils se fussent désirés de la même volupté, et serrés l'un contre l'autre de la même étreinte juvénile, nul doute que l'idylle des Charmettes n'eût duré longtemps, et que cette liaison, basée alors sur l'harmonie de la Nature, ne fut devenue indissoluble.

Telle que Rousseau nous la révèle, elle ne pouvait avoir la durée que seules les choses ordonnées ont en ce monde.

Je trouve un curieux passage dans une lettre attribuée à Mme de Warens, et que, jeune fille encore, elle aurait écrite à une de ses amies.

Tu m'as souvent répété, chère amie, disait-elle, que l'amour ferait tous mes malheurs; que les nuits entières que je donnais aux lectures romanesques préparaient mon cœur à la tendresse; que la musique et les concerts seraient funestes à mon repos. Je riais, je folâtrais quand tu cherchais à m'instruire. Maintenant qu'il n'est plus temps, je voudrais t'avoir écoutée.

Ces lignes jettent une clarté précieuse à travers l'âme de cette aimable femme. Elle était née pour l'amour, son éducation l'y prépara, et comme elle avait perdu sa mère en naissant, et avait épousé un mari qu'elle n'aima point et dont elle n'eut pas d'enfant, elle se lança généreusement dans la carrière.

V

Rousseau partit pour Montpellier au commencement de septembre 1737. Sa piquante aventure avec Mme de Larnage donna à son voyage un attrait inattendu. Il resta absent pendant plusieurs mois, et ne revint aux Charmettes que dans le courant de décembre. Il se faisait une fête de revoir Mme de Warens, et il l'avait prévenue de l'heure exacte de son retour. Mais elle ne l'attendait point. Pendant l'absence de Jean-Jacques, elle avait pris un autre amant; l'hiver était venu, adieu les chansons du printemps si chères à Rousseau!

Racontant son arrivée, le philosophe écrit :

De tout loin je regardais si je ne la verrais point sur le chemin, le cœur me battait de plus en plus à mesure que j'approchais. J'arrive essoufflé, car j'avais quitté ma voiture en ville. Je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre; je commence à me troubler; je redoute quelque accident. J'entre, tout est tranquille. Des ouvriers goûtaient dans la cuisine; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir, elle ignorait que je dusse arriver.

Est-il possible de mieux peindre un désastre du cœur ! La catastrophe morale ressort davantage encore devant l'indifférence de ces ouvriers attablés qui se reposent, de cette servante qui n'a reçu aucun ordre, et qui sans doute croyait Rousseau parti pour toujours.

Plus loin, parlant de sa maîtresse qu'il va retrouver dans sa chambre, il dit ce mot qui tombe comme un glaive : « Un jeune homme était avec elle. » Ah ! l'idylle ancienne était bien morte.

Cependant l'arbre était si bien enraciné qu'il fallut près de quatre années encore pour l'arracher complètement du sol de la Savoie. Rousseau essaya de vivre isolé à côté du couple nouveau. Mais il n'y put tenir, et se rendit à Lyon où, pendant une année, il fut précepteur des enfants de M. de Mably.

Je partis pour Lyon, dit-il, sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

Une année d'absence n'avait fait qu'étendre, que fortifier cette indifférence.

Cette fois, c'était bien la fin. Il se raidit contre l'affreuse vérité, en prit courageusement son parti, et tourna ses yeux pensifs vers un autre horizon. Pendant l'été de 1741 il quittait Chambéry, et prenait la route de Paris où plus tard devait éclore et resplendir son étonnant génie.

Les habitants de la vieille cité savoisienne, qui virent ce jeune homme modeste monter, sans grand équipage, dans la diligence ne se doutaient guère que les principes de la Révolution faisaient le voyage en sa compagnie, et qu'un jour sa plume réformerait les mœurs, ferait frissonner les âmes, et comme l'a dit Lord Byron, « mettrait l'univers en feu et bouleverserait des empires. »

Ces braves gens paisibles ne pensaient point non plus que leur ville s'enorgueillirait dans l'avenir d'avoir abrité sa jeunesse, que les savants et les érudits publieraient des études sans nombre sur son séjour, et que les Charmettes deviendraient un lieu de pélérinage pour le monde entier.

VI

La maison des Charmettes a eu un sort heureux. Les hommes et le temps l'ont respectée. Elle est là toujours, paisible sur le coteau, caressée par l'air pur et vif des montagnes, ayant l'aspect mélancolique et débonnaire des choses anciennes, mais cependant coquettement conservée dans sa simplicité et dans ses souvenirs, en un mot pleine d'un attrait indéfinissable.

Elle n'est pas habitée, mais elle est soigneusement entretenue dans son état d'autrefois. Un jardinier qui loge dans les dépendances avec sa famille en est le gardien. Il me sembla, lors de ma visite, que Rousseau et Mme de Warens étaient allés passer la journée dans les environs, et que le soir on devait les voir revenir de quelque village, rapportant des fleurs.

Ce qui frappa mon regard, dès le seuil, ce fut un vieux pied de

glycine qui contourne la maison du côté du jardin, à la hauteur de l'étage. De l'avis général il est certainement antérieur à Rousseau. Ses branches abondantes et vigoureuses, sa verdure luxuriante, ses belles fleurs rouge-oranger en forme de calice évasé retombaient, à ce moment, en festons magnifiques. J'eus le sentiment que cet arbuste était très vieux et avait vu de nombreuses générations, et je me rappelai cette parole touchante de Voltaire au marquis d'Argens : « Les arbres qu'on a plantés demeurent, et nous nous en allons ! »

Je m'arrêtai aussi pour regarder, au-dessus de la porte d'entrée, les armoiries mutilées des anciens et premiers propriétaires. La date seule, 1660, a été épargnée. Sur la droite, je vis la pierre blanche incrustée dans la muraille qui fut placée par ordre d'Hérault de Séchelles, en 1792, et qui porte l'inscription suivante devenue historique :

Réduit par Jean-Jacque habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs et sa folie.
A la gloire, à la vérité
Il osa consacrer sa vie,
Il fut toujours persécuté
Ou par lui-même ou par l'envie.

L'inscription complète, paraît-il, comprenait encore les deux vers suivants qui ne furent point gravés, faute de place :

Contemplons, au flambeau de la Philosophie,
Un grand homme et l'humanité.

Il y a quelques années, les visiteurs du Salon des Champs-Elysées remarquèrent un tableau charmant représentant Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens au temps de leurs amours, pendant l'idylle troublante de 1737. Il avait pour auteur un peintre lyonnais, M. Félix Bauer, dont le talent déjà remarqué s'affirma éloquemment par cette composition. Nous avons sincèrement admiré cette toile. C'est une scène sentimentale qui se passe dans la chambre même de Rousseau, et qui résume admirablement tout ce que nous avons pu écrire en cette étude sur ce thème délicat. Une reproduction de cette œuvre gracieuse figure dans le petit musée des Charmettes. Il faut avouer que c'est bien sa place.

Après avoir parcouru les appartements, le visiteur de la maison célèbre descend dans le jardin « si intéressant (comme l'a écrit M. Caumont-Bréon, un de mes compatriotes de Bourgogne) par les heureux moments qu'y passa Jean-Jacques à cultiver les fleurs, à soigner les abeilles, à étudier la philosophie, la géographie, l'algèbre, l'astronomie, le latin, et en scandant presque tous les vers de Virgile. »

C'est un rectangle assez long divisé par une allée centrale. Celle-ci est coupée à angles droits dans son milieu par une autre allée, et le terrain se trouve partagé de la sorte en 4 carrés égaux, avec des plates-bandes garnies de fleurs. A l'extrémité du jardin, à la place où sans doute étaient les ruches affectionnées par Rousseau, les possesseurs actuels ont dressé un berceau de chèvre-feuilles et de

clématites sous lequel il est agréable de s'asseoir et de méditer. Au-dessus du jardin apparaît la vigne que limite le chemin fameux que le philosophe a immortalisé.

Rousseau retourna-t-il visiter la maison qu'il avait tant aimée? Il ne nous le dit pas, mais nous avons tout lieu de le croire... En 1754, il revint à Chambéry, et rendit visite à la baronne qu'il trouva dans une situation lamentable. « Je la revis... dans quel état, mon Dieu! Quel avilissement! Que lui restait-il de sa vertu première? Etait-ce la même Mme de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Pontverre m'avait adressé? Que mon cœur fut navré!... » Il lui remit une partie de sa bourse. Nul doute que, pendant son séjour, il ne soit allé rêver aux Charmettes.

Il y retourna certainement encore en 1768, six années après la mort de la pauvre femme, dont il célébrait fidèlement l'anniversaire. Pendant l'été de cette année 1768, il se trouvait à Grenoble. Il quitta cette ville le 25 juillet à 3 heures du matin, pour se trouver à Chambéry le 30 à la première heure, et pour aller méditer dans le cimetière de Lémenc, à la place où elle dormait son dernier sommeil.

Ne fut-il pas tenté de revoir les sentiers de sa jeunesse, le poétique coteau, la maison aimée? — N'en doutez pas, il y retourna, et il y pleura.

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

La chambre à coucher de J.-J. Rousseau.

NÉCESSITÉ ABSOLUE

CONTE

I

Un jour que les trois bons vieillards Ulaya, Darnou et Pourana étaient assis sur le seuil de leur demeure commune, le jeune Cassana, fils du radja Likavi, s'approcha d'eux et prit place à leurs côtés en silence. Les joues de l'adolescent étaient pâles, ses yeux avaient perdu l'éclat de la jeunesse et se voilaient de morne tristesse.

Les vieillards échangèrent un regard et le bon Ulaya prit la parole.

— Ecoute, Cassana, dit-il, fais connaître aux trois vieillards, qui te veulent du bien, ce qui depuis quelque temps oppresse ton âme. Dès le berceau, le destin t'a comblé de ses dons et néanmoins tu as l'air aussi misérable que le dernier des esclaves de ton père, le pauvre Djevaka, qui hier encore a pu sentir la force de la main de votre intendant...

— Le pauvre Djevaka nous a montré les cicatrices de son dos, dit l'austère Darnou, et le bienveillant Pourana ajouta :

— C'est au point que nous voulons attirer ton attention là-dessus, bon Cassana.

Mais l'adolescent l'interrompit, bondit de sa place et dit avec une impatience qu'on ne lui connaissait pas :

— Assez de reproches astucieux, bons vieillards! A ce que je vois, vous me croyez responsable de la moindre cicatrice du dos de l'esclave Djevaka, faite par l'intendant. Et moi, je doute fort d'être responsable de mes propres actions.

Les vieillards échangèrent encore un regard et Ulaya reprit :

— Continue, mon fils, si tu veux.

— Si je veux? interrompit l'adolescent avec un rire amer. Reste à savoir, si j'ai quelque volonté!

Il se tut. Le silence était complet, le vent seul agitait la cime d'un arbre; il en arracha une feuille qui tomba aux pieds de Pourana, et tandis que Cassana la suivait d'un triste regard, une pierre se détacha du rocher brûlé par le soleil et roula en bas, jusqu'au bord du ruisseau, où un grand lézard se reposait à ce moment-là. Tous les jours, à la même heure, il rampait jusque-là et, se redressant sur ses pattes de derrière, il fermait de ses paupières ses yeux à fleur de tête et semblait écouter le discours des sages vieillards. On aurait pu croire que le corps vert du reptile renfermait quelque sage brahmane. Cette fois la pierre délivra cette âme de son enveloppe verte pour de nouvelles transmigrations.

Un amer sourire contracta le visage de Cassana.

— Eh bien, bons vieillards, dit-il, demandez à cette feuille si elle fut de bon gré enlevée à la branche, ou à la pierre, si elle se

détacha volontairement du rocher, ou à ce lézard, si son désir était de se trouver sous le morceau de roc. L'heure a sonné, la feuille est tombée et le lézard n'entendra plus vos discours. Tout ce que nous savons, c'est qu'il ne pouvait en être autrement. Vous me direz peut-être que cela devait et pouvait se passer différemment.

— Non, dirent les vieillards, ce qui eut lieu devait s'accomplir dans l'ordre de l'enchaînement général des événements.

— C'est vous qui le dites. Donc, les cicatrices du dos de Djevaka devaient être comprises dans la chaîne générale des événements et chacune d'elles avait sa place marquée dès le commencement des siècles dans le livre de la Nécessité absolue. Et vous voulez que moi qui ne suis non plus qu'une pierre, qu'un lézard et qu'une feuille de l'arbre commun de la vie, qu'un simple filet d'eau dans ce ruisseau, entraîné par une force inconnue de la source à l'embouchure... vous voulez que je résiste à la force du torrent qui m'entraîne avec lui...

Il poussa du pied la pierre ensanglantée qui tomba dans l'eau et se rassit près des bons vieillards. Les yeux de Cassana reprirent leur expression de morne tristesse.

Le vieux Darnou se taisait, le vieux Pourana hocha la tête, le gai Ulaya seul se mit à rire et dit :

— Dans le livre de Nécessité absolue il est sans doute écrit que je dois te raconter, Cassana, ce qui arriva autrefois aux deux vieillards Darnou et Pourana que tu vois devant toi... Et dans ce même livre il est également dit que tu dois écouter ce récit.

Et de ses deux compagnons il raconta l'étrange histoire qui suit que les deux sages écoutèrent en souriant, sans approuver ni contredire.

II

Dans la contrée, commença-t-il, où fleurit le lotus et où le fleuve sacré roule ses ondes, on ne connaissait pas de brahmanes plus sages que Darnou et Pourana. Personne n'approfondit le chastra mieux qu'eux ni ne s'enfonça plus avant dans la sagesse antique. Mais quand tous les deux franchirent les limites de l'été de leur vie et que les premières tourmentes de l'hiver parsemèrent leurs cheveux de flocons de neige, ils n'étaient pas encore satisfaits. Les années passaient, la tombe approchait et la vérité semblait s'éloigner de plus en plus...

Alors, sachant bien qu'il n'était pas en leur pouvoir de reculer la tombe, ils résolurent de rapprocher la vérité. Darnou, le premier, endossa l'habit de pèlerin, pendit à sa ceinture une gourde pleine d'eau, prit un bâton et se mit en route. Après un pénible voyage de deux ans, il arriva au pied d'une haute montagne et, bien haut, sur l'une des saillies, où des nuages passent librement la nuit, il aperçut les ruines d'un temple. Dans les prairies bordant la route,

des bergers faisaient pâturer leurs troupeaux, et Darnou leur demanda quel était ce temple, quels hommes y faisaient des sacrifices et à quel Dieu ils les offraient ? Mais les bergers ne firent que reporter leur regard de la montagne sur Darnou qui les interrogeait, et ne savaient que lui répondre. Enfin ils dirent :

— Habitants des vallées, nous ne pouvons te satisfaire. Mais il y a parmi nous le vieux berger Anouroudja qui gardait autrefois ses troupeaux sur ces hauteurs. Peut-être le sait-il, lui. Et ils appelèrent ce vieillard.

— Ni moi non plus, dit-il, je ne saurais t'expliquer quels étaient ces hommes, à quelle époque et à quels dieux ils faisaient leurs holocaustes. Mais mon père a entendu dire par mon grand-père que mon bisaïeul racontait que les versants de ces montagnes étaient jadis habités par une tribu de sages qui périt tout entière dès le jour où elle édifia ce temple. Et le dieu s'appelait Nécessité absolue.

— Nécessité absolue ? s'écria vivement Darnou. Et ne sais-tu pas, bon père, quel aspect avait cette divinité et si elle n'habite plus ce temple ?

— Il est difficile à nous autres gens simples, répliqua le vieillard, de répondre à tes sages questions. Dans ma jeunesse — et il y a de cela bien longtemps — je menais paître mes troupeaux sur ces versants. Dans ce temps-là, on y voyait encore une idole en pierre noire brillante. Parfois, quand j'étais surpris par un orage, et les orages sont bien effrayants dans ces défilés, je mettais mon troupeau à l'abri dans les ruines du vieux temple. Il n'était pas rare d'y voir accourir du versant voisin la bergère Angapali, tremblante et effrayée. Je la réchauffais dans mes bras, tandis que le vieux dieu nous contemplait en souriant étrangement. Mais il ne nous fit jamais aucun mal, peut-être parce qu'Angapali l'ornait chaque fois de fleurs. On prétend cependant...

Ici le berger s'arrêta, regardant Darnou avec méfiance, comme s'il avait honte de continuer devant lui son récit.

— Que prétend-on ? Achève ton récit, mon brave, dit le sage.

— La légende court que les adorateurs du vieux dieu ne périrent pas tous, que quelques-uns d'entre eux se dispersèrent dans le monde... Et parfois, fort rarement il est vrai, ils viennent ici, s'informent comme toi du chemin du temple et y montent pour interroger le vieux dieu. Ceux-là, il les pétrifie. Nos pères découvrirent quelquefois dans le temple des statues ou des colonnes ressemblant à des hommes assis, tout couverts de lierres et de plantes grimpantes. Sur la plupart, les oiseaux avaient construit leurs nids. Puis ils tombaient peu à peu en poussière.

Le récit plongea Darnou dans une profonde méditation.

— Est-ce que je ne touche pas au but maintenant ? pensa-t-il. Car il est dit : sache bien que celui qui ne voit pas, comme un aveugle, n'entend pas, comme un sourd, est insensible et immobile,

comme un arbre, celui-là est parvenu au repos et à la science absolue.

Et s'adressant au berger :

— Mon ami, dit-il, aie la bonté de me montrer le chemin du temple.

Le berger le lui indiqua et quand Darnou se mit à gravir bravement le sentier envahi par l'herbe, il suivit longtemps le sage du regard et dit enfin à ses jeunes compagnons :

— Si cet homme-là n'est pas une nouvelle victime pour le vieux dieu, alors, au lieu de doyen, appelez-moi le plus jeune des agneaux qui têtent encore. Mettez-moi sous le joug comme un bœuf ou chargez-moi comme un mulet, si le vieux temple ne va pas compter une idole de plus !...

Les bergers écoutèrent respectueusement le vieillard, puis se dispersèrent dans les prairies... Et les troupeaux continuèrent paisiblement à paître, le laboureur à suivre sa charrue, le soleil à éclairer, les nuits à descendre sur la terre et les hommes à se livrer à leurs soucis sans plus penser au sage Darnou. Mais peu de temps après, un autre voyageur se tint au pied de la montagne et s'informa du chemin menant au temple. Et quand, instruit par le vieux berger, il se mit à son tour à monter gaiement, le vieux secoua la tête et dit :

— En voici un autre.

C'était Pourana qui suivait les traces du sage Darnou en pensant en lui-même :

— Qu'on ne dise pas que Darnou a trouvé la vérité à laquelle Pourana n'a pu atteindre.

III

Darnou, cependant, parvint au sommet, plein de fières intentions. La montée avait été difficile. Le pied humain foulait, sans doute, rarement les sentiers mangés par la verdure, mais Darnou surmonta courageusement tous les obstacles et arriva enfin au portail à demi ruiné du temple, sur le fronton duquel se lisait encore cette vieille inscription : « Je suis la Nécessité absolue, souveraine maîtresse de tout mouvement... » Les murs n'avaient pour tout ornement que des fragments de quelques chiffres et de calculs mystérieux.

Darnou entra dans le sanctuaire. Des vieux murs se dégageait le repos suprême d'une ancienne destruction et de la mort. Mais la destruction elle-même semblait s'être figée et laisser en repos les ruines séculaires. Dans l'épaisseur d'un des murs se trouvait une niche; quelques marches menaient à l'autel surmonté d'une idole en pierre noire brillante qui contemplait en souriant étrangement ce tableau de morne abandon. Une source se frayait un passage entre les pierres du sol, remplissant la tranquillité sonore du murmure de ses ondes; quelques palmiers s'élançaient vers le haut

ciel bleu, aperçu librement à travers le toit effondré, et nourrissaient leurs racines de ses eaux fraîches.

Darnou tomba involontairement sous le charme étrange de cet endroit et résolut d'interroger la divinité mystérieuse, dont le souffle se faisait encore sentir, semblait-il, dans le temple ruiné. Après avoir puisé de l'eau fraîche à la source, et ramassé quelques-uns des fruits que le vieux figuier laissait tomber abondamment de son sommet, le sage se mit à faire ses préparatifs conformément aux règles tracées dans le livre de la contemplation. Avant tout, il se plaça en face de l'idole, les pieds repliés sous lui, et la regarda longuement, tâchant de se graver son image dans l'esprit. Puis, mettant son ventre à nu, il porta les yeux sur la place où le nombril, avant sa naissance, le rattachait au sein de sa mère, car on sait qu'entre l'existence et la non-existence s'intercale tout ce qui est à connaître; de là également doit naître toute révélation pour celui qui contemple.

Le crépuscule du premier jour et l'aube du second le surprirent dans cet état-là. Puis, l'ardent midi fit bien des fois place à la fraîcheur du soir et ombres nocturnes, aux rayons du soleil levant, mais Darnou restait toujours dans la même attitude, tendant rarement sa gourde aux eaux courantes de la source, ou ramassant inconsciemment quelque fruit. Les yeux du sage devinrent ternes et immobiles et ses membres s'ankylosèrent. Il ressentit d'abord des douleurs causées par l'immobilité, ensuite ces sensations se perdirent dans les profondeurs de son inconscience et, devant les yeux figés du sage, un autre monde, le monde de la contemplation, déroula ses visions et ses images fantastiques. Elles n'avaient déjà plus aucun rapport avec ce que ressentait le sage en contemplation. Désintéressées et absolues, elles se suffisaient à elles-mêmes et Darnou pensait qu'elles lui dévoileraient sans doute la vérité...

Il est difficile de dire combien de temps se passa ainsi. L'eau de la gourde se desséchait, le palmier agitait doucement son feuillage, les fruits mûrs se détachaient et tombaient aux pieds mêmes du sage, sans qu'il se baissât pour les ramasser. Il se sentait presque délivré de la soif et de la faim; le soleil du midi cessa de le réchauffer et la fraîcheur nocturne de l'incommoder. A la fin, il ne distingua plus la clarté du jour des ombres de la nuit.

Alors, au regard intérieur de Darnou, se présenta la révélation si longtemps attendue. Une tige verte de bambou poussa de son ventre et se termina, comme un simple jonc, par un nœud qui en donna un second, et la plante grandit ainsi jusqu'au cinquantième nœud, nombre correspondant à l'âge du sage. Sur le faite, en guise de feuilles et de fleurs se plaça quelque chose qui ressemblait à l'idole du temple. Et ce quelque chose, qui attachait sur Darnou des yeux méchants et railleurs, dit au sage, après un court silence :

— Pauvre Darnou! Pourquoi es-tu venu jusqu'ici au prix de tant de peines? Que veux-tu, pauvre Darnou?

— Je cherche la vérité, fut la réponse du sage.

— Tu l'as devant toi, car je suis ce que tu cherches. Mais je vois bien à ton regard que tu me trouves désagréable et repoussante.

— Tu es incompréhensible, répliqua Darnou.

— Ecoute, Darnou. Vois-tu les cinquante nœuds de ce jonc ?

— Ces cinquante nœuds représentent mon âge, dit le sage.

— Et je me tiens assise sur leur sommet, car je suis la Nécessité absolue, souveraine maîtresse de tout mouvement. Tout ce qui respire, tout ce qui existe et tout ce qui vit, tout est infirme, sans force, sans volonté, et, sous l'influence de la Nécessité est entraîné fatalement vers le but de son existence — la mort. C'est moi qui ai dirigé les cinquante nœuds de ta vie dès le berceau jusqu'au moment présent. Tu n'as rien fait durant toute ta vie, ni une bonne action, ni une mauvaise... Dans tes mouvements de compassion, tu n'as pas donné une seule obole au mendiant, ni un seul coup par la méchanceté de cœur... Tu n'as pas cultivé une seule rose au jardin du cloître, ni abattu un seul arbre de la forêt, tu n'as pas élevé une seule bête, ni écrasé un seul des moustiques qui suçaient ton sang... Tu n'as pas fait, durant toute ta vie, un seul mouvement qui n'ait été calculé d'avance par moi, qui suis la Nécessité absolue. Tes actions te remplissaient de fierté et tes fautes te causaient de grands remords. Ton cœur palpitait d'amour ou d'animosité, et moi, je me moquais de toi, car je suis la Nécessité absolue qui calcule et règle tout. Quand tu enseignais sur la place à des niais comme toi ce qu'ils devaient faire ou éviter, je riais et me disais : voilà le sage Darnou qui va publier sa sagesse aux naïfs et aux sots, et partager sa sainteté avec les pécheurs. Et si Darnou agit ainsi, ce n'est ni par sagesse, ni par sainteté, mais parce que moi, la Nécessité absolue, je suis semblable à un torrent et Darnou à une feuille entraînée par ce meme torrent. Tu crois être amené ici par la recherche de la vérité... Mais sache bien que sur ces murs, dans mes calculs, sont inscrits le jour et l'heure où tu devais passer ce seuil. Pauvre sage !

— Tu me répugnes, dit le sage avec dégoût.

— Je le sais bien, car tu te croyais libre et tu viens d'apprendre que moi, Nécessité absolue, je suis la souveraine maîtresse de tes actions.

Alors Darnou, irrité, saisit les cinquante nœuds du jonc, les brisa et les jeta loin de lui.

— Voilà ce que je fais des cinquante nœuds de ma vie, dit-il, puisque tous ces cinquante ans j'ai été le jouet de la Nécessité, dont je veux, maintenant que je la connais, secouer le joug en reconquérant ma liberté.

Mais la Nécessité, invisible dans les ténèbres qui voilaient les yeux ternes du sage, se mit à rire :

— Et néanmoins, tu es à moi, pauvre Darnou, car je suis la Nécessité.

Alors Darnou ouvrit difficilement les yeux et sentit tout à coup

des douleurs dans ses jambes engourdies. Essayant de se lever, il dut retomber aussitôt, car au moment où il voulait se détendre les membres, il vit que cet acte était déjà noté dans les calculs inscrits sur les murs, dont il venait de saisir le sens.

Et, comme venant d'un autre monde, la voix de la Nécessité parvint à lui :

— Eh bien, lève-toi donc, pauvre Darnou, disait-elle, toi dont les membres sont engourdis. Tu vois que 999.998 de tes frères sur un 1.000.000 le font, car c'est nécessaire.

Darnou, pris de dépit, garda la même attitude qui lui causait encore de plus grandes douleurs. Mais il se dit :

— Je serai le seul de ce million-là qui ne se soumette pas à la Nécessité, car je suis libre.

Cependant, le soleil monta jusqu'au zénith et ses rayons, pénétrant par les fentes du toit, lui brûlèrent le corps que les vêtements ne protégeaient point. Darnou avança la main pour prendre la gourde, mais il vit aussitôt que ce mouvement était également noté dans le nombre 999.998 et en même temps, il entendit la Nécessité lui dire :

— Pauvre sage, tu dois nécessairement boire.

Et Darnou, sans toucher la gourde :

— Je ne boirai pas, car je suis libre.

Alors, dans le coin le plus reculé du temple. un rire se fit entendre, en même temps qu'un fruit mûr du figuier se détachant de la branche, tomba tout près de la main du sage. Immédiatement, un des chiffres des murailles fut changé. Darnou comprit que c'était un nouvel attentat de la Nécessité à sa liberté intérieure.

— Je ne mangerai pas, dit-il, car je suis libre.

Et cette fois encore, on éclata de rire au fond du temple et le sage crut entendre la source murmurer :

— Pauvre Darnou !

Il se fâcha pour tout de bon et, répétant toujours ces seuls mots en lui-même : Je suis libre, libre, libre ! » il resta immobile, sans écouter le son tentateur de la source, sans regarder les fruits qui tombaient.

Et pour que le fruit, en dépit de sa liberté, ne parvînt pas à lui tomber dans la bouche, il la tint fermée, les dents serrées.

Il garda longtemps cette attitude ; la faim et la soif ne le tourmentaient plus, l'idée seule d'assurer au monde entier qu'il était absolument libre, le préoccupait. Il maigrit, dessécha et s'engourdit ; il perdit la notion du temps et de l'espace, il ne distingua plus le jour de la nuit et répétait seulement : « C'est à présent que je suis intérieurement libre. » Au bout de quelque temps, les oiseaux, habitués à son immobilité, venaient en volant se percher sur lui, puis un couple de tourterelles nicha sur la tête du sage et éleva insouciemment sa couvée dans les plis de son turban.

— O oiseaux stupides ! pensait le sage Darnou, quand d'abord le

roucoulement des époux, puis le ramage des oisillons parvinrent à sa conscience à travers le voile de sa liberté intérieure. En agissant ainsi, ils se soumettent aux lois de la Nécessité, car ils ne sont pas libres !

Et même lorsque ses épaules se couvrirent peu à peu d'une couche de guano, il se disait encore :

— O les imbéciles ! Cela aussi ils le font parce qu'ils ne sont pas libres.

Lui, il se croyait libre au plus haut degré, presque à l'égal des dieux.

Du sol pierreux s'élevèrent les fines tiges des plantes grimpantes qui s'enlacèrent autour de ses membres immobiles...

IV

Une seule fois, le sage Darnou fut à moitié tiré de son inconscience complète et éprouva même, dans le plus profond repli de son cœur, quelque léger étonnement : l'apparition du sage Pourana en fut la cause.

Agissant en tout point comme Darnou, Pourana s'approcha du temple et en franchit le seuil, après avoir lu l'inscription du fronton. Il ressemblait peu à son austère compagnon : sa figure ronde respirait la bienveillance. Le milieu de son corps s'arrondissait d'une manière agréable à l'œil, ses yeux brillaient et ses lèvres souriaient. Dans sa sagesse il n'était jamais arrogant comme Darnou; il recherchait plutôt le repos bienheureux que la liberté.

Après avoir fait le tour du temple, il s'approcha de la niche, s'inclina devant l'idole et apercevant la source et le figuier, il dit :

— Voici une divinité au sourire aimable et voilà une source d'eau douce et un figuier. C'est tout ce qu'il faut à un homme pour une contemplation agréable. Et voici Darnou. Il est déjà, paraît-il, bienheureux au point que les oiseaux nichent sur sa tête.

Pourtant, l'aspect de son sage compagnon n'était pas des plus réjouissants; mais Pourana, après l'avoir regardé avec vénération, se dit :

— Sans aucun doute, il jouit du bonheur suprême; c'est qu'il ne recourut toujours qu'aux moyens les plus austères de la contemplation. Quant à moi, je n'aspirerai pas aux plus hauts degrés de la béatitude et je compte bien narrer à mes compatriotes ce que je verrai sur les derniers.

Ensuite, il but avec délices de l'eau de la source, savoura quelques fruits succulents, s'assit commodément tout près de Darnou et se disposa à faire en règle sa contemplation : c'est-à-dire qu'ayant découvert son ventre, il attacha ses yeux sur le nombril ,à l'exemple du premier sage.

Le temps s'écoula ainsi, toutefois plus lentement que pour Darnou, car le bon Pourana interrompait fréquemment sa contempla-

tion pour se rafraîchir d'eau et de fruits savoureux. Mais enfin, du ventre du second sage poussa aussi une tige de bambou qui eut également les cinquante nœuds correspondants à son âge. Sur le sommet se plaça de même la Nécessité que Pourana, dans la torpeur de sa demi-existence, crut voir sourire aimablement et à laquelle il répondit par des sourires non moins doux.

— Qui es-tu, ô aimable divinité? demanda-t-il.

— Je suis la Nécessité absolue qui a dirigé les cinquante nœuds de ta vie. Toutes tes actions ont été faites non par toi, mais par moi, car je suis la maîtresse absolue de tout mouvement.

— Sois donc bénie, dit Pourana, je vois que ce n'est pas en vain que je suis venu chez toi. Continue à l'avenir d'agir et pour moi et pour toi, laisse-moi seulement le plaisir de te contempler tout en t'observant à loisir.

Et il s'assoupit, un sourire bienheureux aux lèvres. Il continua ainsi sa douce contemplation, tendant de temps en temps sa gourde à la source, ou ramassant un fruit tombé à ses pieds, ce qu'il faisait chaque fois avec moins de plaisir, car l'assoupissement contemplatif le gagnait de plus en plus, et les fruits n'étant plus à la portée de sa main, il lui fallait faire quelques efforts pour en prendre sur l'arbre.

Enfin il se dit :

— En vérité, je suis un sage stupide qui pour s'être écarté de la vérité, se livre à de puérils soucis. N'est-ce pas pour cette raison que la douce divinité tarde tant à me faire ses révélations? Voilà un fruit mûr sur l'arbre et mon estomac est vide. Me faut-il donc faire d'abord un effort de volonté et fatiguer ensuite mes muscles pour l'avoir? Mais la loi de la Nécessité ne dit-elle pas bien clairement : là où un estomac affamé se trouve en présence d'un fruit, ce dernier doit nécessairement être attiré par l'estomac... Donc, ô bonne Nécessité, je m'abandonne à ton pouvoir. N'est-ce pas là la plus sublime des béatitudes?

Et le voilà qui se plongea dans une contemplation absolue, à l'instar de Darnou, attendant que la Nécessité réalisât ses désirs. Et, pour lui faciliter sa tâche, il ouvrit la bouche du côté du figuier.

Il attendit un jour, puis deux, puis trois. Peu à peu son sourire se figea, son corps maigrit, la rondeur agréable de sa taille disparut, la graisse sous l'épiderme s'épuisa et les tendons se montrèrent. Quand l'heure de tomber eut enfin sonné pour le fruit et que, dans sa chute il frappa le nez de Pourana, le sage ne l'entendit, ni ne le sentit pas. Un autre couple de tourterelles nicha dans les plis de son turban, le gazouillement des oisillons se fit bientôt entendre et les épaules de Pourana se couvrirent à leur tour d'une couche de guano. Quand les rejetons des lierres et des plantes grimpantes exubérantes de sève s'enroulèrent autour de lui, on ne put bientôt plus distinguer le sage austère luttant avec la Nécessité de son compagnon le sage bénin, entièrement soumis à sa volonté.

Un profond silence régna dans le temple, où la brillante idole continuait à regarder les deux sages, un étrange sourire énigmatique aux lèvres.

Les fruits se détachaient et tombaient, les eaux courantes de la source enflaient leurs sons de cristal, les nuages blancs fuyaient sur l'étendue bleue du ciel, en glissant un regard à l'intérieur du temple, et les sages restaient toujours assis sans donner aucun signe de vie, l'un dans la béatitude de sa liberté intérieure, l'autre, dans la félicité de sa soumission à la Nécessité absolue...

V

Une nuit éternelle déploya sur eux ses ailes noires et aucun être vivant n'aurait jamais su quelle vérité se révéla aux deux sages sur le sommet des cinquante nœuds de bambou... Mais avant que se fût éteint le dernier rayon qui ne jetait plus qu'une faible lueur dans la conscience obscurcie de Darnou, la même voix déjà entendue arriva jusqu'à lui : c'était la Nécessité qui riait dans les ténèbres environnantes et ce rire, étouffé et sourd, pénétra Darnou de la crainte de la mort.

— Pauvre Darnou, — disait l'implacable divinité, — misérable sage ! Tu croyais pouvoir me fuir, t'affranchir de mon joug et acquérir la liberté intérieure en devenant une ridicule idole informe.

— Oui, je suis libre, se dit en lui-même le sage entêté. Je suis le seul de la multitude de tes serviteurs qui refuse de satisfaire aux vœux de la Nécessité.

— Regarde donc de ce côté, pauvre Darnou...

Soudain, au regard intérieur de Darnou se dévoila le sens de toutes les inscriptions et de tous les calculs des murs du temple. Les nombres se modifiaient lentement, apparaissaient et disparaissaient d'eux-mêmes et l'un d'eux attira particulièrement son attention. C'était le nombre 999.998... Tandis qu'il le regardait, deux unités tombèrent subitement sur le mur et le long calcul se transforma avec lenteur. Darnou frémit dans le fond de son cœur et la Nécessité partit de rire.

— As-tu bien compris cette fois, pauvre sage ? Sur cent mille serviteurs aveugles il me faut un obstiné comme toi et un paresseux comme Pourana. Et, dociles à mon appel, vous êtes venus ici tous les deux, vous, les meilleurs de mes serviteurs, l'élite de la multitude. Salut à vous, ô sages, qui closez mes calculs !

Alors, des yeux éteints du sage, deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues flétries et tombèrent à terre, comme deux fruits mûrs de l'arbre de sa vieille sagesse.

Hors des murs du temple, tout allait son train habituel : le soleil brillait, la brise soufflait, les hommes de la vallée se livraient à leurs soucis quotidiens, les nuages s'amoncelaient dans le ciel... En

passant par dessus les montagnes, ils s'abaissèrent et tombèrent en pluie. Un orage éclata sur les hauteurs...

Et, comme autrefois, un simple berger des versants voisins se réfugia dans les ruines avec son troupeau, et des pentes opposées une jeune et naïve bergère accourut avec le sien. Ils se rencontrèrent près de la source, non loin de la niche, du fond de laquelle les contemplait le dieu au sourire énigmatique, et pendant que l'orage grondait, ils s'embrassaient et roucoulaient tout à leur aise, comme le font 999.999 couples sur un million dans le même cas. Si le sage Darnou eut pu les voir et les entendre, il aurait dit à coup sûr, dans l'arrogance de sa sagesse :

— O les imbéciles, ce n'est pas pour eux qu'ils le font, mais pour complaire à la Nécessité.

Cependant, l'orage cessa, les rayons du soleil se jouèrent de nouveau dans la verdure encore toute couverte de gouttes étincelantes de pluie et tombèrent dans l'intérieur assombri du temple.

— Regarde donc, dit la bergère, voilà deux nouvelles statues qui ne s'y trouvaient pas auparavant.

— Chut ! fit le berger. Les vieux disent que ce sont des adorateurs de la vieille divinité. Toutefois, ils ne te feront aucun mal. Reste avec eux pendant que je vais chercher tes brebis égarées.

Il partit et elle resta seule avec les deux sages. D'un naturel un peu craintif et toute pleine encore des transports de son jeune amour, elle ne tenait pas en place et parcourait le temple en chantant à haute voix sa joie et ses amours. Quand l'orage eut cessé et que les contours du sombre nuage eurent disparu derrière les sommets éloignés de la chaîne de montagnes, elle cueillit des fleurs tout humides de pluie pour en parer l'idole. Et afin de dissimuler son sourire désagréable, elle lui mit dans la bouche une branche de noyer des montagnes avec ses feuilles et ses fruits. Cela fait, elle la regarda et partit de rire.

Ce ne fut pas tout ; il lui prit fantaisie d'orner de fleurs les deux sages également. Mais comme le bon Pourana avait encore sur la tête son nid avec la couvée, elle donna ses soins à l'austère Darnou, dont le nid était déjà vide. Elle l'enleva, débarrassa son turban, ses cheveux et ses épaules de leur couche de guano et lui lava le visage d'eau de source. Elle croyait ainsi remercier les dieux d'avoir protégé son bonheur. Peu satisfaite encore et toute transportée qu'elle était, elle se baissa, et tout à coup le bienheureux Darnou qui se tenait déjà sur le seuil même du Nirvana, sentit sur ses lèvres desséchées le chaud baiser de la simple femme...

Bientôt après, le berger revint avec les brebis retrouvées et tous les deux s'en allèrent en chantant gaiement.

VI

Cependant, la dernière étincelle mourante de la conscience du

sage Darnou se ranima sous le sot baiser et se mit peu à peu à luire. Comme sous un toit où tous les êtres dorment profondément, la pensée s'éveilla la première et s'agita dans l'obscurité. Le sage Darnou pensa toute une heure pour trouver cette seule phrase :

— Ils se sont soumis à la Nécessité...

Une heure après il put exprimer la suivante :

— Mais, en fin de compte, moi aussi, je lui suis soumis ..

La troisième heure lui apporta ce raisonnement :

— En cueillant un fruit, j'obéis à la loi de la Nécessité.

La quatrième :

— Mais, en le refusant, je ne la sers pas moins.

La cinquième :

— Les imbéciles vivent et aiment, tandis que le sage Pourana et moi, nous mourons...

La sixième :

— Ce qui est peut-être nécessaire, mais insensé.

Après quoi, la pensée s'éveilla tout à fait et se mit à ranimer les autres facultés endormies.

— Si Pourana et moi, nous mourons, — se dit le sage Darnou, — ce sera inévitable, mais sot. Si je réussis à me sauver avec mon compagnon, ce sera également nécessaire, mais sensé. Optons pour le salut et faisons acte de bonne volonté.

Il trouva encore en lui une petite étincelle de volonté sur le point de s'éteindre, qui lui fit ouvrir ses paupières alourdies.

La lumière du jour inonda sa conscience avec cette rapidité qu'elle met à envahir une chambre, dont on vient d'ouvrir les volets. Le corps inanimé de Pourana, au visage figé, une larme d'agonie sur la joue, lui tomba d'abord sous les yeux et son cœur s'emplit d'une telle compassion pour l'infortuné compagnon de sa sagesse, que sa volonté se manifesta avec plus de force encore. Elle se jeta dans les mains pour les mettre en mouvement, celles-ci prêtèrent leur aide aux pieds, ce qui prit plus de temps qu'il n'en fallut pour les réflexions. Pourtant, la gourde pleine d'eau fraîche de Darnou se trouva le lendemain matin près des lèvres de Pourana, et un morceau de fruit savoureux parvint enfin à la bouche entr'ouverte du bon sage.

Alors les mâchoires de Pourana se murent d'elles-mêmes et il pensa : O bienfaisante Nécessité, je vois que tu t'exécutes déjà. Mais venant à s'apercevoir qu'il était soigné non par la divinité, mais par Darnou, il en fut quelque peu offensé et dit :

— Huit chaînes de montagnes, sept mers, le soleil, les saints dieux, toi, moi, l'univers entier, tout est mis en mouvement par la Nécessité absolue. Pourquoi me réveilles-tu, Darnou? J'approchais déjà du repos bienheureux.

— Mais tu ressemblais à un mort, ami Pourana.

— Sache que celui qui ne voit pas, comme un aveugle, n'entend pas, comme un sourd, est inanimé et insensible, comme un arbre,

celui-là jouit du suprême repos. Donne-moi encore à boire, ami Darnou.

— Désaltère-toi, Pourana. Je vois encore une larme couler sur ta joue. N'est-elle pas causée par la félicité du repos ?

Pour recouvrer leurs forces, les sages vieillards passèrent trois jours à habituer leur bouche à la nourriture et à la boisson, et leurs membres au mouvement, et trois nuits à se réchauffer mutuellement de leur chaleur vitale.

Le quatrième jour, ils se tenaient sur le seuil du temple ruiné. A leurs pieds, les versants verdoyants descendaient en pentes dans la vallée ; un fleuve serpentait dans le lointain et l'on apercevait les maisons blanches des villages et des villes, où la vie humaine s'écoule dans les soucis, dans les passions, dans l'amour et dans la haine, où la joie fait place à la tristesse, où un malheur est guéri par une joie nouvelle et où les hommes enfin, assourdis par le torrent impétueux de leur existence, lèvent les yeux au ciel dans l'espoir d'y trouver des étoiles conductrices... Les sages contemplaient du seuil du vieux temple le tableau de la vie.

— Où dirigerons-nous nos pas, ami Darnou ? demanda Pourana ébloui. Ne trouverons-nous pas quelques indications sur les murs du temple ?

— Laisse le temple et la divinité tranquilles, répliqua Darnou. Si nous prenons à droite, nous nous conformerons à la Nécessité ; si nous nous engageons à gauche, nous serons encore d'accord avec elle. Ne comprends-tu pas, ami Pourana, que cette divinité fait passer pour ses lois ce que décide notre choix. La Nécessité, bien loin d'être maîtresse, n'est que le comptable inanimé de nos mouvements. Le comptable a pour toute fonction de noter ce qui eut lieu. Et ce qui doit avoir lieu dépend de notre seule volonté...

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire, laissons la Nécessité avoir soin d'elle-même, comme elle l'entend. Quant à nous, prenons le chemin qui nous mènera là où vivent nos frères.

Et les deux sages se mirent à descendre allègrement des hauteurs montagneuses dans la vallée, là où les hommes passent leurs jours dans les transes, dans l'amour et dans le chagrin, où l'on rit et où l'on pleure...

. . Et où votre intendant, ô Cassana, couvre de meurtrissures le dos de l'esclave Djevaka.

*
* *

Voilà ce que raconta le gai vieillard Ulaya des deux vieux sages Darnou et Pourana. Après avoir écouté le récit, Cassana, plongé dans ses pensées, se dirigea vers la maison de son père, le puissant radja Likavi.

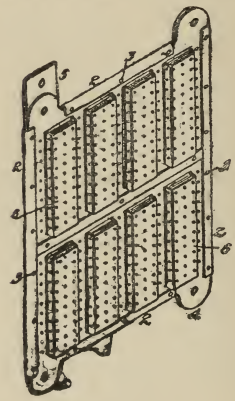
W. Korolenko.

Traduit du russe par Anna Langovoy.

LA NOUVELLE MERVEILLE D'EDISON

Les Accumulateurs au Cadmium

Il vient de paraître à Londres un de ces ouvrages dont on mène généralement assez grand bruit et dans lesquels l'auteur, comme ont fait Bellamy et Wells, prophétise ce que seront la civilisation et le monde en des périodes futures plus ou moins rapprochées de nous. Le nouvel émule de *Looking Backward* et d'*Anticipations* se nomme George Sutherland et son livre a pour titre *Twentieth Century Inventions A. Forecast* (Les Inventions du XXe siècle. Prévision). C'est, sous une forme attachante, un ensemble d'inductions sur le développement que vont prendre les industries et la mécanique, étudiées dans leurs applications probables aux besoins de la vie sociale. La question des accumulateurs y fait l'objet d'informations anticipées qui équivalent à peu près à des révélations de prescience. Toutes ces indications de ce qui arrivera demain ou après demain ont un caractère très pratique et celles qui concernent l'électricité et l'air comprimé sont tout particulièrement intéressantes. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans cette « prévision », c'est que M. Sutherland devine exactement ce qui doit se passer avant peu, ce qui se prépare loin de lui au moment où il écrit, comme s'il avait un don exceptionnel de double vue. Ce reporter des faits qui vont avoir lieu est tout à fait étonnant. En voici un exemple : pendant que les *Inventions* étaient sous presse, une d'elles, dont il était impossible de rien savoir parce que le secret en était sérieusement gardé, se réalisait presque absolument comme elle est décrite d'avance dans le volume. L'écrivain, qui n'a vu la solution du problème qu'en son imagination ou en son raisonnement puissamment éclairés par la lumière scientifique, était séparé de l'inventeur, qui la traduisait en fait acquis, par l'immensité de l'Atlantique. Ce que l'un pensait prochain étant à Londres, l'autre l'exécutait au même instant à Orange, dans l'Etat de New Jersey, et cependant ils n'avaient aucune communication entre eux. L'Anglais ne savait point ce que l'Américain construisait et l'Américain ignorait ce que l'Anglais conjecturait. Simultanément l'un rédigeait son hypothèse, l'autre lui donnait vie. George Sutherland devançait Thomas Edison par la conception, Edison arrivait bon premier avec une dixième merveille ajoutée à toutes celles sorties de l'usine de Menlo-Park.



Plaque en perspective.
La plaque est en feuille de zinc très mince. Les parties inférieures sont reliées par des tiges isolantes passant par des trous. Les aiguilles dans les trous d'en haut servent au contact électrique. D'un côté de la plaque, il y a des « poches » ou réservoirs pour l'électrolyse.

Il s'agit d'une nouvelle batterie électrique qui inaugure une révolution dans cet ordre d'inventions, permet d'obvier à tous les incon-

vénients des accumulateurs employés jusqu'à ce jour, réduit de moitié le poids des appareils, supprime les neuf dixièmes des causes de détérioration et, grâce à l'emploi du cadmium, métal encore peu connu dans l'industrie, arrive à des résultats insoupçonnés.

Les batteries actuellement en usage sont lourdes, par suite de la grande quantité de fluide — acide sulfurique et eau — dont on a besoin pour actionner les voitures de tramways électriques; en outre les agents chimiques les rendent bientôt inemployables, et pour toute une série de raisons, dont quelques-unes ne s'expliquent pas clairement, ne laissent utiliser que 40 pour 100 de l'énergie, sous peine de perdre la batterie.

Edison renonce au fluide et y substitue des plaques complémentaires de cadmium et de cuivre. Ce dernier est réduit en poudre aussi fine que de la fleur de farine, puis comprimé, mais seulement assez pour lui donner de la consistance sans grumeaux.

Le cadmium n'est, à la vérité, pas un métal rare mais à l'état pur il est encore très peu usité. Un pharmacien de Hanovre, Stromeyer, le découvrit en 1817, et le chimiste Hermann en fit connaître, en 1818, les propriétés et les caractères. C'est un corps simple, blanc, de la famille du zinc, qu'il accompagne d'ordinaire dans la nature. Dans les alliages il apporte de la ductilité au plomb et à l'étain, en abaissant le point de fusion, tandis qu'il forme des composés cassants avec l'or, le platine et le cuivre. Ce sont presque exclusivement ces alliages qui entrent en emploi. Edison, pour adopter le cadmium dans pon nouveau procédé, n'a eu qu'à parcourir toute la gamme des métaux.

Section horizontale d'un couple d'éléments.

Entre les éléments de cadmium et de cuivre il place de minces feuilles d'asbeste humectées avec l'électrolyte, liquide employé dans les batteries pour produire l'action chimique voulue. Ces batteries contiennent 10 p. 100 d'une solution de soude caustique, et il ne faut, avec la nouvelle méthode, que très peu de liquide, tandis que les batteries d'ancien modèle en absorbent considérablement.

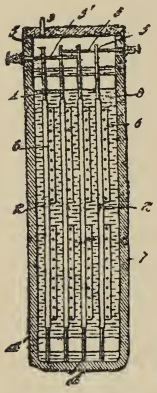
Les avantages du nouvel accumulateur sont inappréciables, et peuvent se résumer comme suit : moins de dépenses, plus de légèreté, possibilité de décharger jusqu'à zéro volts, ce qui ne peut se faire avec les batteries actuelles. Le double d'énergie avec le même poids. Point de dégâts, qui sont le grand vice des batteries antérieurement existantes. Maniement aussi facile qu'auparavant. Plus grande résistance aux chocs qui n'affectent jamais les circuits, tandis qu'avec les anciennes batteries le moindre heurt avait toujours pour conséquence un court circuit.

Les figures 1, 2 et 3 représentent le nouvel accumulateur Edison. Le cadmium à l'état très finement divisé, fibreux et très pur, s'obtient par l'électrolyse d'une faible solution de sulfate de cadmium entre un mince fil de platine comme cathode et une feuille de cadmium comme anode, en faisant usage d'un fort courant.

Le cuivre est réduit en poudre extrêmement fine en traitant le carbonate par l'hydrogène. Cette poudre de cuivre est versée sous une légère pression dans des « blocs » minces qui s'emboîtent exacte-

ment dans les poches ou réservoirs. Les plaques sont ensuite chauffées dans un compartiment bien clos pendant six ou sept heures à 260 degrés centigrades maximum jusqu'à ce qu'il se produise un oxyde de cuivre. Celui-ci est alors transformé en métal par l'électrolyse et changé en oxyde de cuivre rouge en chargeant.

Edison est persuadé que le nouvel accumulateur est ce qu'il a construit de plus important depuis son invention de la lumière électrique incandescente. Il en attend d'énormes bénéfices.



Section verticale.

Le grand Américain, dont on a fait si souvent le portrait, compte aujourd'hui 54 ans et ne parle pas de se reposer. C'est bien l'organisation cérébrale la plus surprenante qu'il y ait jamais eu. A peine a-t-il lancé une création qu'aussitôt une autre l'occupe. Au télégraphe duplex on a vu succéder le microtéléphone, la lampe à laquelle il a donné son nom, le mégaphone, le phonographe, cent autres idées, pour lesquelles il expérimente cent substances différentes, ne comptant jamais la dépense de temps et d'argent, celui-ci n'étant pour lui qu'un moyen d'atteindre un but car il l'envisage en quelque sorte comme il ferait de quelque corps simple ou composé. Son dédain de la fortune pour elle-même est tel qu'il lui arrive fréquemment en fouillant dans ses poches de les trouver vides, ce qui l'oblige à emprunter un demi-dollar pour rentrer chez lui, quand, ayant besoin de quelque substance qui manque dans son laboratoire, il prend le train pour courir l'acheter à New-York et s'aperçoit, au retour, qu'il n'a pas de quoi payer son ticket. Ce sont les absences d'esprit proverbiales du génie : elles existaient, comme on le sait, chez Newton; elles ne sont pas moindres chez l'inventeur de Menlo-Park. Ces hommes qui suivent leur pensée sont trop affairés pour songer à un nœud de cravate bien droit, à un chapeau bien brossé; celui d'Edison est souvent couvert de poussière, mais c'est de la poussière de laboratoire.

Pourtant ce front qui médite toujours n'est pas sombre. Il y passe bien des rayons de gaieté. Ce distrait, loin d'être un sauvage, aime la société, et y tient plus d'une fois le dé de la conversation. C'est un conteur exquis et les Américains ne lui connaissent sous ce rapport qu'un rival, Mark Twain. Encore prétendent-ils que si Edison voulait s'en donner la peine, l'humoriste de *Tom Sawyer* serait enfoncé. Quoi d'extraordinaire d'ailleurs? Ce remueur de merveilles doit aimer le merveilleux, et il le prouve quand on fait cercle autour de lui, enfants et grandes personnes, pour l'écouter bouche bée assembler quelques histoires de ma Mère l'Oie comme s'il s'occupait des pièces d'une machine.

Son cerveau même est le plus curieux des mécanismes. Il s'y ourdit toujours quelque innovation. Hier, en 1900, c'était le téléphone transocéanique, qui va permettre à Londres de causer avec New York comme autour de la table. Aujourd'hui, c'est l'accumulateur sans fluide. Demain... La liste n'est pas close, soyez-en sûr.

G. Roux.

REVUE MUSICALE

Opéra : *Le Roi de Paris*, drame lyrique en trois actes, de Henry Bouchut, musique de M. Georges Hue. — Opéra-Comique : *L'Ouragan*, drame lyrique en quatre actes, de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

L'Opéra est tenu, de par le cahier des charges, de monter tous les deux ans un ouvrage d'un jeune musicien ayant obtenu le prix de Rome. Cet ouvrage est ou un ballet ou un court opéra. Les ballets ont parfois réussi, dans ces conditions ; les opéras, jamais. D'ailleurs, dans n'importe quelles conditions, les opéras ne réussissent que bien rarement. Depuis deux siècles et demi que l'opéra est né, depuis Lulli, que d'opéras ont été joués ! Combien peu sont restés au répertoire ! Le génie n'est peut-être pas plus rare chez les musiciens que chez les écrivains ou les peintres. Mais la médiocrité est plus intolérable en musique que dans les autres arts. Et les évolutions du goût sont plus funestes aux musiciens qu'aux autres artistes. On admire encore Poussin, on joue encore Racine, mais on ne joue ni ne connaît plus Lulli ni Rameau, qui eurent pourtant du génie, eux aussi.

Je ne sais si M. Georges Hue en a, et je souhaite qu'il en ait. Mais je dois dire qu'il n'en a point montré dans *Le Roi de Paris*. A la vérité, le livret qu'il a eu à mettre en musique était si mauvais que le plus génial musicien n'en eût rien tiré. Voilà encore une des misères de la triste destinée des musiciens. Leur sort est entre les mains des librettistes, lesquels, sauf quelques exceptions brillantes, sont généralement dépourvus d'idées, de talent, de sens du théâtre, et même de sens commun. Il est facile de railler Scribe, à cause de quelques platitudes d'expression et de quelques lapsus sans importance. Il n'en est pas moins le maître du livret d'opéra. Ses livrets sont toujours intéressants en eux-mêmes, et merveilleusement aménagés pour les besoins du compositeur et pour ceux du metteur en scène.

Le livret du *Roi de Paris*, outre qu'il est détestable en soi, a le tort de faire penser à celui des *Huguenots*, et aussi à celui du *Pré aux Clercs*, qui est de Planard, et le meilleur peut-être, avec celui de *Carmen*, parmi ceux qui ne sont point signés Scribe. Ce Roi de Paris n'est autre, en effet, que le duc de Guise, chef de la Ligue. Certains critiques ont profité de l'occasion pour abîmer le genre de l'opéra historique. Et il est vrai que le *Roi de Paris* est un opéra historique regrettable ; mais les *Huguenots* et le *Pré aux Clercs* suffisent précisément à montrer que le genre n'exclut pas les chefs-d'œuvre.

La maigre historiette du *Roi de Paris* est découpée en trois actes et quatre tableaux. Nous voyons d'abord dans une auberge un chœur de Ligueurs prier le duc de Guise de se mettre à leur tête, puis la maîtresse du duc, Jeanne de Noirmoutier, le supplier de n'en rien faire et de vivre pour leur amour. Deuxième tableau : Au Louvre, décor du quatrième acte des *Huguenots*, Henri III paraît avec sa cour et incite un de ses courtisans, nommé Longnac, à adresser à Jeanne de Noirmoutiers, par un jeu perfide, des déclarations passionnées. Jeanne voit le piège et repousse Longnac avec perte. Troisième tableau, au Château de Blois, dans un décor de *Don Juan*, si je ne me trompe (il y a si longtemps qu'on n'a joué *Don Juan* à l'Opéra...) La Cour, danses anciennes, pavane, menuet, rigaudon. Quatrième tableau : même décor ; après un court duo de Jeanne et du duc de Guise, celui-ci est assassiné, par ordre d'Henri III, conformément à ce que nous apprend l'histoire.

Tout cela est court, pâle, essoufflé. Les caractères restent imprécis. Les situations sont sans intérêt, comme le piège si niaisement tendu par Longnac à Jeanne (lequel remplit tout le second acte), ou insuffisamment développées, comme le duo du 4e tableau, dans

lequel Jeanne, ayant su les projets meurtriers du roi, supplie Guise de fuir ou de se cacher. Notez que cette situation est celle du 4e acte des *Huguenots*, et comparez. Meyerbeer n'eût jamais écrit la scène prodigieusement pathétique qui est dans toutes les mémoires, s'il n'avait eu pour l'inspirer que le texte étriqué du *Roi de Paris*.

Il est donc impossible, quant à présent, de porter un jugement sur M. Georges Hue. Sa partition est écrite avec goût, dans une manière assez sagement traditionnelle pour que certains l'aient trouvée « vieux jeu », mais loin de faire de cette constatation une critique, je sais gré pour ma part à ce compositeur, qui est un jeune, de s'être si courageusement affranchi des tyrannies du snobisme présent. Son orchestration abonde en jolis effets de sonorité, caressants à l'oreille. Ses airs de danse du 3e tableau sont tout à fait agréables. Il y a une couleur assez expressive dans certain monologue. Il n'est pas défendu de supposer que M. Georges Hue a beaucoup de talent. Mais nous ne le saurons que lorsqu'il aura composé un autre opéra sur un meilleur livret.

Le *Roi de Paris* est interprété de façon remarquable par MM. Delmas, Vaguet, Noté et Mlle Bosman.

*
* *

Le livret de l'*Ouragan* est l'œuvre d'un maître de la littérature contemporaine, dont les moindres productions ne sauraient encore être indifférentes. Mais je crois qu'il a été composé suivant un système fâcheux. M. Emile Zola a pris trop à la lettre, il me semble, les principes généralement admis, depuis que Wagner les a formulés, en matière de livret d'opéra. Le domaine de la musique, du drame musical, a dit Wagner, c'est « l'éternel humain ». L'expression est claire. Elle exclut le réalisme, la peinture des mœurs d'une époque ou d'un pays, les « contingences ». C'est pourquoi l'opéra en costume moderne est une erreur : je l'ai expliqué à propos de *Louise*, qui a réussi pour d'autres causes, et à qui le costume moderne a été plus nuisible qu'utile. L'Opéra en costume moderne est le plus contingent de tous. Il est donc le moins bon. S'ensuit-il que le meilleur serait celui qui arriverait à n'être pas contingent du tout? M. Zola l'a cru. Il a voulu faire un opéra avec de « l'essence d'humanité », comme il dit lui-même dans un avis au lecteur. Il a pris pour « milieu » une vague île de Goël, qui n'existe sur aucune carte, qui symboliquement représente la terre. Dans cette île symbolique, il a placé des personnages qui n'ont pas davantage existé et n'existeront jamais, qui ne sont eux aussi que de purs symboles, La Passion, le Désir, L'Amour de la Domination, le Rêve, etc... Il leur a donné des noms pour la commodité du discours. Mais ils n'ont pas de nom, pas d'état-civil. Ce ne sont point des êtres vivants. Ce sont des abstractions. M. Zola aurait pu les désigner par de simples lettres A, B, C, ou X, Y, Z, comme dans les formules algébriques. C'est de l'algèbre qu'il a fait, ce n'est pas de l'art, parce que ce n'est pas de la vie. Il a poussé à l'absurde un principe exact. Parce qu'il est vrai que la musique n'est vraiment propre à exprimer que les sentiments généraux et les passions universelles, il s'ensuit assurément que ces passions universelles et ces sentiments généraux doivent faire le fond et la substance des livrets d'opéra, mais il ne s'ensuit pas qu'ils puissent les remplir à eux tous seuls et à l'état pur. Car, ces sentiments et ces passions n'existent pas en soi, en l'air, ils n'existent qu'en tant qu'ils sont éprouvés par des hommes, et ce sont des hommes qu'il faut nous montrer pour que nous comprenions et ressentions par sympathie ces passions et ces sentiments. M. Zola est tombé dans

l'erreur des docteurs du moyen âge accordant une existence réelle à ce qu'on appelait précisément alors les « universaux ». Wagner en avait été gardé par son instinct. Il avait cherché des sujets d'opéra répondant à sa formule, ayant une portée symbolique et dégagés le plus possible des contingences. Mais il avait choisi de vieilles légendes ayant un intérêt propre, une vie propre indépendamment de leur signification. Tannhaüser, Lohengrin, Tristan, Hans Sachs, Sigfried, Parsifal, sont vraiment des hommes en chair et en os, non des mannequins allégoriques, et les spectateurs les plus simples peuvent s'intéresser à leur histoire comme à n'importe quelle histoire vraie, sans se soucier de la philosophie qui y est contenue. Même observation pour les grands opéras historiques français, qui possèdent — un peu moins complètement peut-être, mais suffisamment encore — le double avantage des drames légendaires à la manière wagnérienne. Mais M. Zola s'est laissé dominer par une théorie préméditée.

Voilà l'objection, qui est capitale. Il y a, cependant, dans le livret de M. Zola les matériaux d'un très beau drame. Il n'y manque que la vie. Dans cette île de Goël, deux frères — dont l'un, l'aîné, Richard, est un voyageur ramené par l'ouragan — aiment la même femme, Jeanine, qui est mariée au cadet, Landry. Amour, jalousie, remords, rivalité mortelle des deux frères. Ajoutez à cela deux autres personnages : Marianne, sœur de Jeanine, amoureuse elle aussi de Richard, jusqu'au crime ; Lulu, petite fille ramenée des pays exotiques par le voyageur, et symbolisant le rêve, l'idéal, l'éternel changement. L'ouragan, c'est la passion. Richard arrive, sa présence détermine toutes sortes de catastrophes, ses amours incestueuses avec la femme de son frère et la mort de celui-ci, qui veut tuer Richard et qui est tué par Marianne, sauvant malgré sa jalousie l'ingrat qu'elle aime. Puis Richard s'en va, se rembarque, avec Lulu. L'ouragan passe, après avoir fait son œuvre, ne laissant derrière lui que des ruines...

Que dire de la partition de M. Alfred Bruneau? Elle commande le respect par la dignité et la sincérité de l'effort. Mais, comme l'a écrit M. Catulle Mendès, « c'est admirable de se vouloir; cela ne suffit pas pour se réaliser. » Et j'avoue, encore comme M. Mendès, que je n'ai pas reçu de l'œuvre de M. Bruneau toute la joie que j'en espérais. Cette musique est très consciencieusement et habilement écrite, avec un maniement assez adroit de l'effet scénique, et sans excès de complications. On y regrette des rudesses harmoniques trop fréquentes, et qui deviennent pénibles à la longue. On y relèverait aisément, malgré le préjugé contraire, des fautes de déclamation. L'irréparable malheur, c'est que cette musique n'est pas expressive, parce qu'elle n'est pas inspirée. Ainsi tout le monde a été frappé de la froideur du grand duo d'amour du deuxième acte entre Jeanine et Richard. Les chants de la petite Lulu ont une apparence de grâce à la Massenet, mais sont, en somme, d'une grande banalité. Il y a de la vigueur, mais peu d'originalité dans les faciles déchaînements de tempête orchestrale. Dans la grande scène de meurtre du 3e acte, la partie du ténor est presque ridicule de mollesse. Il dit: « Défends toi, je vais te tuer, tu vas mourir, », du même ton détaché, sur la même petite cadence tranquille, par quatre ou cinq croches égales, que s'il disait: « Prends un siège, assieds-toi. » Enfin, avec la manie de viser à la « mélodie continue », de mettre tout sur le même plan, il arrive que malgré le cantabile perpétuel et souvent inopportun on a l'impression que cette musique ne « chante » jamais.

Elle a des interprètes de premier ordre en Mmes Delna, Jeanne Raunay, Guiraudon, MM. Maréchal, Bourbon et Dufrane. Les décors sont exquis, comme toujours à l'Opéra-Comique.

PAUL SOUDAY.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 avril. — Fin de l'étude d'histoire contemporaine de PIERRE DE LA GORCE, sur les causes et conséquences de *Mentana*. — EDMOND BIRÉ rassemble quelques petits papiers sur *M. de Pontmartin et l'Académie*. L'auteur des *Jeudis de Madame Charbonneau* eut, comme pas mal d'autres lettrés, ce qu'il appelait « la fièvre verte, celle qu'on attrape en se promenant sur le pont des Arts » et qui fait que l'on rêve de devenir immortel en comptant parmi les quarante. Les portes de l'Académie lui furent fermées et l'on a dit que Mme Charbonneau en fut cause. Biré démontre le contraire en prouvant que s'il n'a pas été académicien, c'est qu'il ne l'a pas voulu. — AUGUSTIN LEGER trace une intéressante esquisse littéraire d'un poète de l'amour, qui compte parmi les plus attachants contemporains en Angleterre : *Coventry Patmore*, né en 1823, mort en 1896. « C'était un tendre, de sensibilité presque féminine ». — Mme I. MASSIEU, dans l'*Education d'un peuple*, rapporte ce que l'on a fait jusqu'ici en Indo-Chine pour le développement intellectuel et moral de la population indigène. A Saïgon il y a deux grands établissements d'enseignement pour les garçons, le collège de Chasseloup-Laubat et l'institution Taberd des frères. Le nombre total des élèves se monte à 4.000 environ. En Annam, après vingt-deux ans d'occupation, nous ne possédons pas une seule école en dehors des établissements congréganistes. Quant à l'éducation de jeunes filles elle est presque toute entière aux mains des Sœurs, sauf l'Ecole municipale de Saïgon.

Grande Revue. — 1er mai. — ERNEST RENAN. *Les services que la science rend au peuple*, texte d'une conférence faite en 1869 pendant la campagne électorale. Adressée à un public populaire, mais très littéraire cette « causerie » — c'est le nom qui lui convient le mieux — avait pour objet de démontrer que « chaque découverte pratique de l'esprit humain correspond à un progrès moral, à un progrès de dignité pour l'universalité des hommes ». Renan expose et soutient cette thèse avec toute la verve brillante de son esprit et de son langage. Les électeurs de Lagny à qui ils parlaient lui en tinrent peu compte : il ne fut pas élu. A dire vrai, ce discours, qui ne disait rien des intérêts locaux et ne professait aucune foi politique courante ne pouvait avoir de prise sur la masse des ruraux qui formaient l'assistance. Ce n'en est pas moins une des pages magistrales du célèbre écrivain, et la pensée délicate qu'il y développe s'y trouve traduite en ce style de charmeur que l'on connaît. — Mme RÉMUSAT donne la traduction de *Laboremus*, la nouvelle pièce de Bjornson. L'action est languissante. Plus de raisonnement que de mouvement. Il est douteux qu'au théâtre — en France — ce drame — est-ce un drame ou une étude psychiatrique? — ait un succès bien prenant. Le dialogue est cependant coupé de manière à ne pas ralentir le jeu, mais le mysticisme domine et par

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes, japonaises, néerlandaises et russes*, dans notre numéro du 1er Mai.

L'analyse des revues est faite dans l'ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raisons d'être.*

là même l'intrigue ne saisit pas la salle. Le scenario se résume à peu près en ceci : (nous citons le texte) :

Une malade adorait la musique. Autour d'elle on pensa que la musique la guérirait. Et l'on appela une grande pianiste qui chaque jour verserait à la pauvre femme ce breuvage. Elle le fit et obtint un résultat merveilleux. Les forces de la malade revinrent grâce à la musique... Mais la pianiste fit mourir l'autre... Elle tourna contre l'infortunée le pouvoir des sons. Elle prit le mari et assassina la pauvre créature, couchée, impuissante.

Le spectre de « L'autre » reparaît comme un éveil de sa conscience. D'autres apparitions, celles-ci de personnages vivants, viennent jeter le trouble dans les âmes des acteurs du drame (âmes très norvégiennes, brumeuses, mystico-érotiques) et le dénouement arrive comme il peut. Le défaut principal c'est que ces trois actes semblent tout entiers en narrations de sentiments, en observations d'anatomie psychique. L'enchaînement des situations n'est pas indiqué et la sagacité du lecteur ou du spectateur doit forcément y suppléer toujours, d'où fatigue. — Charles Diehl donne ses impressions de visites en *Bosnie-Herzégovine*. Il ne se borne pas à décrire le pays si pittoresque et si riche en contrastes, il a étudié les institutions à la lumière des documents administratifs et il dit ce qu'est cette administration, comment l'Autriche gouverne ces Etats, quelles seront les conséquences de cette politique autrichienne, dont les tendances sont toutes germaniques. L'auteur convient que l'Autriche a accompli en Bosnie des progrès et y a réalisé d'utiles réformes, mais il constate aussi que cette œuvre, due en grande partie à l'habileté de M. de Kallay, présente de sérieux dangers, qu'elle lèse gravement les intérêts et les droits des Slaves et que ces derniers pourront, dans ces conditions, en affirmant leurs revendications « barrer quelques jours, dans un Etat à naître, à l'influence austro-allemande, la route de Salonique à la Méditerranée. — Des choses très vues et vécues sur l'*Histoire morale de la femme d'artiste*, par notre distingué et toujours captivant collaborateur, Camille Mauclair. Pages pleines d'émotion et de poésie, qui ne sont point, comme dirait un personnage du *Laboremus* de Bjornson, un fatras de *sentimentalité*, mais, tout au contraire, profondément pénétrées de la réalité. — Henri Bordeaux donne un portrait littéraire d'*Emile Faguet*, en qui il analyse le penseur et le critique, qu'il nous présente comme « un homme d'étude et d'action, avant tout indépendant, nourri de la moelle de l'histoire en même temps que de celle de la pensée écrite » — Une attachante scène de la vie guatémalienne *Mariquita*, par Mme Marie Léra.

Nouvelle Revue. — 1er Mai. — *Les douze mouvements de la terre*, par notre éminent collaborateur Camille Flammarion. Ces douze envolées de notre séjour en circulation dans le ciel sont la rotation diurne, la translation annuelle, la précession des équinoxes, le mouvement mensuel, la nutation, la variation de l'obliquité de l'écliptique, la variation de l'excentricité de l'orbite terrestre, les perturbations, le déplacement du centre de gravité du système solaire, la translation générale de ce dernier dans l'espace, et le douzième — de découverte toute récente : elle ne date que d'hier — le mouvement du pôle, qui n'est pas un point fixe et ne reste pas deux jours de suite à la même place. Il décrit une courbe irrégulière autour d'un point moyen. — Paul Pottier s'est posé cette question : *Peut-on fonder un parti catholique liberal?* et a demandé la réponse à une enquête. Parmi les opinions recueillies, nous trouvons celles de MM. G. Clémenceau, Eugène Fournière, Anatole Leroy-Beaulieu, Alfred Mézières, Jacques Piou, Jules Lemaître, Raymond Poincaré, Ribot, Trarieux. Les avis sont, comme on devait s'y attendre, très partagés. D'un côté ceux qui répliquent par la négative, de l'autre ceux qui croient à la viabilité de la combinaison, et comme diraient les Allemands, à la possibilité de la constellation. Dans le premier camp, citons quelques déclarations :

Le catholicisme libéral n'est qu'une

doctrine menteuse (DELPECH, sénateur). — Un parti catholique libéral est un mythe (GUYIESSE, député de Lorient). — Je doute fort de la possibilité de former un tel parti (Anat. LEROY-BEAULIEU).

Et par contre :

Je suis tout à fait partisan d'un parti catholique libéral (COMTE DE LEVIS-MIREPOIX). — Je crois qu'un parti catholique libéral peut être formé (COMTE DE MAILLÉ).

M. de Marcère, avec une fougue toute juvénile, s'écrie qu'il est « à la disposition de ceux qui ont l'intention de constituer le grand parti catholique libéral. » Le comte de Blois ne fonde pas beaucoup d'espoir sur le succès, le comte d'Aulan gourmande les catholiques « qui ne doivent leurs souffrances qu'à leur lâcheté. » M. Jules Lemaître croit bien qu'il n'y aura jamais trop de partis, mais au fond ça lui est égal. Il atteste seulement en passant que la *Patrie française*, — qui n'est pas en cause, — « a toujours été absolument indépendante du cercle des catholiques. » M. Ribot est sceptique. Ce parti va-t-il sortir de l'ombre? Il n'en est pas sûr, y croit à peine, et, de vrai, ne le souhaite pas. M. Gustave Lhôpiteau réflète la pensée générale : « On peut former une coalition temporaire, mais non constituer un véritable parti, vivant et agissant. » Et M Trarieux clôture judicieusement la consultation par ces lignes :

Il est clair que pour les catholiques, un parti catholique a sa raison d'être. Nul ne peut le contester. Il est clair que ce parti peut se former de même que tous les partis. Quant à l'avenir que pourrait avoir ce parti, il est clair que chacun devra en juger, suivant ses désirs secrets, ses illusions, ses préventions, ses expériences et ses craintes.

— Une plaquette finement gravée, de notre ami CAMILLE MAUCLAIR, traçant en des traits bienveillants et sincères la physionomie de Léon Daudet.

C'est évidemment un des remueurs d'idées, et surtout un des semeurs de sensations les plus intéressants de notre époque. Il n'a pas produit de chef-d'œuvre et ne s'est choisi aucune spécialité. Il a étonné, bousculé, inquiété le public. Il s'est cherché et il se cherchera peut-être toute sa vie. C'est un inquiet, un sensitif aigu, un tourmenté, un fiévrreux et on devient tout cela en le lisant.

Revue des Deux-Mondes. — 1er Mai. — Continuation de l'étude d'ALBERT VANDAL sur *la Conquête de Paris par Bonaparte*. Cette conquête fut, en définitive, complète. Le peuple de Paris n'aperçoit que la figure se détachant en plein relief sur les événements. Il espère en ce chef qui lui paraît seul assumer la tâche de guérir la France, et cette confiance est absolue.

Un municipal lisait la constitution du 21 frimaire, publiée avec solennité dans les divers arrondissements de Paris. Chacun s'agitait si bien pour entendre la lecture que personne n'attrapait une phrase de suite. Une femme dit à sa voisine : « Je n'ai rien entendu. Mais je n'ai pas perdu un mot. — Eh bien qu'y a-t-il dans la constitution? — Il y a Bonaparte. »

— Suite des *Impressions de France*, par GABRIEL HANOTEAUX. L'auteur s'arrête à Nimes et la Maison Carrée fait les frais de son chapitre. Un dialogue avec un Anglais, (l'artifice de style n'est pas absolument nouveau), fournit le moyen de discuter quelques idées courantes sur l'apport fait à la culture universelle par l'antiquité : civilisation, art, institutions etc. Au cours de la conversation naît une occasion de plaidoyer en faveur de cette éducation classique qui n'a pas d'autre objet que de répandre, sur le monde, le continuel rayonnement de la lumière méditerranéenne. La Maison Carrée disparaît, il est vrai, un peu dans l'ombre de cette philosophie de l'histoire, mais pas assez pour que nous n'ayons le temps d'apprendre qu'il n'est pas impossible qu'elle soit grecque. — RAPHAEL GEORGES LÉVY consacre un travail documenté aux *finances chinoises* : circulation monétaire, système de banque, budget, organisation des douanes, dette publique, facteurs économiques (agriculture, industrie, commerce, richesses houillères et métallurgiques, fleuves, canaux, voies de communication). Il y a en fait de formidables obstacles au développement des échanges. Il faudrait avant tout rétablir l'ordre dans la perception des im-

pôts existants, supprimer les entraves qui gênent les transactions, etc. La construction des lignes de chemins de fer doit être la clef de voûte des réformes. Ces chemins de fer sillonnent déjà une partie de l'empire chinois de leurs artères. Plus de 10.000 kilomètres dont 6.000 étaient construits ou en construction en 1900 ont été concédés depuis quatre ans. Mais ces éléments de solution du problème ne présenteront d'efficacité réelle qu'à la condition d'une rénovation complète du système financier. Et c'est à cela tout d'abord que doivent travailler les puissances européennes qui ne sauraient se borner à réclamer de la Chine plus de deux milliards d'indemnité de guerre, sans lui venir en aide de toutes leurs forces pour la mettre à même de payer cette contribution pour établir une assiette solide des finances. — Georges Goyau publie un troisième chapitre de *Patriotisme et Humanitarisme* en examinant ce qui a été fait dans ce sens pendant la période allant du *traité de Francfort à la mort de Gambetta*. Examen âpre et sévère, d'une partialité voulue, les attaques contre ceux que l'auteur appelle « les républicains historiques » se joignant aux imputations à l'adresse de la franc-maçonnerie. Les républicains historiques, c'est Gambetta et Ferry. Or, à en croire Goyau, l'un et l'autre s'effacent déjà dans l'indifférence ou l'oubli.

Dans la mémoire de la France s'atténua peu à peu l'originalité de la personne et de l'œuvre de Gambetta; on réduisit ce personnage national à n'être qu'une sorte de héros anonyme du parti républicain; et son nom depuis vingt ans sert de pavillon pour les haines ou pour les rêves dont il eut souvent décliné la responsabilité. Ferry, lui, qui n'avait pas eu la bonne fortune de mourir à temps, fera péricliter cette solidarité républicaine; entre lui et une certaine fraction de la gauche la brisure sera plus profonde et plus avouée.

Telle est l'opinion de Guyau. On pourrait la combattre, mais ce n'est pas ici notre tâche. Nous citons et résumons. — Paul-Louis Couchard expose *la doctrine religieuse de Spinoza*. Fut-il chrétien? Les témoignages extérieurs ne sont pas concordants et des faits permettent d'affirmer que non. Au vrai, « pour Spinoza comme pour Pascal, la religion est une vie plus qu'une croyance intellectuelle ». Couchard s'applique à chercher dans la partie théologique du traité de *Théologie et de Politique* la vérité sur cette controverse de la foi de Spinoza qui a déjà fait couler tant d'encre. De cette étude ne se dégage pas cependant une lumière entière. Le problème restera sans doute encore longtemps en litige. Ce qui est hors de doute toutefois, et l'auteur le démontre, c'est que le philosophe hollandais a, le premier appliqué la méthode et pressenti les résultats de l'exégèse contemporaine, en même temps qu'il a défini avec clarté le degré précis d'importance que les recherches d'exégèse ont pour la foi religieuse. — Le vicomte Eugène Melchior de Vogüé établit un parallèle entre les romans de Benjamin Disraeli et ceux de Rudyard Kipling, afin de retrouver dans les peintures de mœurs de ces entraîneurs de l'imagination publique quelques-unes des causes de l'explosion du jingoïsme. La littérature impérialiste n'a, en effet, pas de représentants plus marquants en Angleterre que ces deux écrivains, dont le premier fut l'initiateur et le promoteur du mouvement, nouveau Warwick faiseur d'empereurs, dévoilant à l'avance ses ambitions dans des œuvres qui eurent à leur époque, un grand retentissement *Coningsby, Sybel Tancrède*, où apparaît « la Jeune Angleterre »; le second, ensorcelant par ses récits le monde anglo-saxon, chantant la mission impériale de sa race, et propageant cette religion nouvelle, autant et mieux que les armées de lord Roberts. — A. Dastre fait le procès aux *fumées et gaz de l'atmosphère*, aux émanations nuisibles et délétères qui souillent de leurs impuretés l'air respirable.

Revue de Paris. — 1er Mai. — Sir Robert Hart expose ses opinions sur *La Chine, les Réformes et les*

Puissances. Le sujet est assurément important et la situation même de l'auteur ajoute du poids à ses réflexions et idées. Il faut toutefois constater que ces vues et considérations ont déjà été émises par lui ailleurs et publiées dans d'autres périodiques. Aussi est-il inutile de les analyser une fois de plus. — Ivan Strannik nous apprend que *La Religion de Tolstoï* n'est pas seulement une doctrine théorique, mais qu'elle est tout entière tournée vers la pratique et qu'au reste son activité religieuse n'est pas considérée par tous, même dans l'Eglise russe, comme néfaste. — Gustave Lanson, *Molière et la Farce*. « Il est le premier farceur de France », a dit un malveillant. Or, c'est par là précisément qu'en deux cent cinquante ans il n'a pas vieilli. Il a commencé par la farce, il y a formé son jeu expressif et vrai ; il lui doit ses personnages les plus purement sociaux et surtout d'une tradition purement française. C'est la comédie populaire qui le fait entrer dans l'esprit du peuple en allant jusqu'au cœur des masses. — Jean Morvan peint *Les Chouans et les Bleus* et les portraits ne sont pas toujours flattés. Il y eut des excès commis par les uns et par les autres.

Revue Scientifique. — 27 Avril. — *L'industrie métallurgique et mécanique aux Etats-Unis*, par R. Godfernaux. Les causes principales de la supériorité actuelle, au point de vue économique, de l'industrie sidérurgique et mécanique américaine, comparée à l'industrie similaire en Europe, sont multiples. Parmi les principales l'auteur signale l'abondance et la richesse de matières premières, la puissance de l'outillage, l'organisation financière des grandes usines qui disposent de capitaux énormes. Deux autres facteurs sont à considérer : le travail à la tâche, correctif du prix élevé des salaires, et la méthode de production par séries entraînant comme conséquence l'usage des types normaux et assurait l'écoulement sur les marchés étrangers dans les mêmes conditions que sur les marchés des Etats-Unis. — Une biographie de *François-Marie Raoult*, par Boirac. On sait les immenses services rendus à la science par Raoult à qui, en 1892, la Société royale de Londres décerna la médaille Davy, pour la plus grande découverte en chimie faite en Europe et en Amérique. C'est à lui que l'on doit l'étude des dissolutions des matières organiques et de propriétés des corps jusqu'alors ignorées, ainsi que la constatation des lois scientifiques les plus fécondes. Ce grand savant était en même temps le meilleur des hommes. — 4 Mai. — G.-M. Gariel examine *Les Applications de la physique à l'art de guérir* et étudie à tour de rôle la mécanothérapie (la gymnastique sous ses formes différentes) ; la vibrothérapie ou sismothérapie, qui consiste à soumettre le malade à l'action d'un mouvement vibratoire ; l'aérothérapie (l'intervention des variations de la pression atmosphérique) ; la calorithérapie (action de la chaleur) ; électrothérapie, etc., etc. En présence de cet envahissement de la médecine par la physique, Gariel conclut qu'il est nécessaire

qu'un médecin ait en physique des notions suffisantes pour lui permettre de comprendre et de mettre utilement en œuvre les applications de cette science ; il faut que, laissant délibérément de côté toutes les questions très intéressantes, cependant, dont il n'a pas besoin, il ait été dirigé vers l'étude des parties de la physique qui lui sont nécessaires et qui doivent lui être enseignées exclusivement en vue du but à atteindre.

Revue Philosophique. — 1er Mai. — Dans son postulat sociologique *être et ne pas être*, Espinas constate que la science sociologique est entravée dans sa marche par des résistances profondes. On consent à la prendre comme « étiquette », mais on se refuse d'admettre

que la conscience sociale est quelque chose au-dessus des personnes individuelles, que par conséquent les phénomènes sociaux constituent un groupe à part au delà des phénomènes psychologiques, qu'ils sont donnés à l'observation et soumis à des lois. Tant que ce postulat ne sera pas admis, la science dont nous parlons sera dé-

pourvue d'objet; elle restera sans lien avec les sciences de la nature et formera une section de la littérature économico-politique ou de la philosophie morale.

CLAPARÈDE raille agréablement la tendance de certains physiologistes (Loeb, A. Bethe, etc.) d'attribuer tous les actes de certains animaux à des tropismes, c'est-à-dire aux réactions aveugles et nécessaires du protoplasma aux influences des milices ambiant. — Suite du Dr JANET sur *La Maladie du scrupule* (l'aboulie délirante).

Revue générale des Sciences. — 30 Avril. — A. GAUTIER constate les progrès accomplis par la *médecine expérimentale*, grâce surtout à la méthode de Pasteur. — CH. ED. GUILLAUME étudie *les lois du rayonnement* et la théorie des manchons à incandescence. — N. VASCHIDE donne de très curieuses observations biologiques faites sur un *anencéphale*, un enfant venu au monde en février 1901 sans les hémisphères cérébraux et le cervelet. La conclusion la plus importante qui s'impose est celle-ci :

Une catégorie de phénomènes psychiques que, jusqu'ici, on attribuait exclusivement aux hémisphères cérébraux, comme la sensibilité spéciale du tact, de la douleur, la sensibilité thermique, de même que certaines réactions assez bien coordonnées à ces diverses impressions, existaient chez notre anencéphale, indépendamment de l'action du cerveau.

L'enfant est mort depuis.

REVUES INDÉPENDANTES

Ermitage. — Avril. — Des poésies signées F. VIELÉ GRIFFIN, CHARLES GUÉRIN, BARBIER DE MIDAR et L. BINYON, une comédie de E. DUCOTÉ.

Mercure de France. — Mai. — Le Dr A. PRIEUR combat la thèse soutenue par RAVAUX dans son *dépeçage criminel* et s'efforce de nous donner une nouvelle psychologie du dépeçage des victimes par des assassins, né de la peur et de la crainte de l'expiation du crime. — Des vers signés ALBERT SAMAIN et S. CHARLES LECONTE. — Dans les *poètes des pauvres*, EMILE MAGNE stigmatise le faux poète des pauvres Bruant et exalte les mérites de Jehan Rictus, « ce christ semeur de paraboles et enchanteur mélancolique. »

Plume. — 15 avril. — G. KAHN a quelques pages mordantes sur *le féminisme littéraire*. L'auteur exprime le désir que la littérature féminine nous donne quelque chose d'un peu exceptionnel et qui ne puisse être attribué indifféremment soit à un homme « travaillant dans les nuances un peu grises ou à une femme faisant sa grosse voix ». — A l'occasion de l'opinion émise par Bjornson que la France n'est qu'une sorte de Chine moderne, la *Plume* nous offre l'interview de Zola, où le grand romancier commente ainsi les déclarations un peu risquées du grand dramaturge norvégien :

Plus je relis cette déclaration, plus je suis convaincu que Bjornson a voulu dire autre chose, tout en me sentant impuissant à le démêler.

. . . . . .

Nous sommes plus libérés que les écrivains étrangers les plus libres. Rien ne s'est soustrait à notre examen, à notre investigation. Dans leurs œuvres, les étrangers n'ont pas poussé aussi loin que nous l'étude non seulement psychologique, mais physiologique de l'homme. Ils n'ont pas abordé avec la même audace, dans le roman par exemple, la critique des questions sociales. Il y a tout un domaine qu'ils s'interdisent. On les sent malgré tout dominés par des principes intangibles : la royauté, la religion, dont nous nous libérons de plus en plus. Notre manque absolu de respect doit évidemment les choquer.

« En ce qui concerne le cycle d'idées européennes auxquelles, selon Bjornson, nous serions fermés, mon opinion est que, bien au contraire, ces idées sont sorties de France. Oui, la mentalité étrangère n'est qu'un reflet de notre mentalité ! Certaines tendances qui nous sont présentées comme nouvelles ne sont que les réflexes de nos idées de 48. D'elles dérivent, en effet, la pitié humanitaire et l'évangélisme de Tolstoï. »

. . . . . .

« En définitive, voyez-vous, je crois plutôt que c'est eux qui ne nous comprennent pas. Nous les bousculons. »

Un article sur *Antonio de la Gandara*, par TRISTAN KLINGSOR.

Revue Naturiste. — 15 Avril. — Des pages enthousiastes de E. MONTFORT sur *Anatole France* et des sonnets signés par SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

La Vogue. — 15 Avril. — P. DE BOUCHAUD analyse l'*œuvre de Jacopo della Quercia* et signale les mérites de la culture italienne.

REVUES DIVERSES

Bulletin de la Société astronomique de France. — Mai. — A relever un éloquent discours prononcé par Camille Flammarion sur la Société astronomique de France. Après avoir constaté l'état florissant de cette société (*les abonnés et amis de la* Revue *feraient bien de s'y inscrire en masse*), qui, comme quantité et qualité de ses membres, occupe une situation exceptionnelle parmi les associations scientifiques de l'univers, notre éminent collaborateur fait ressortir ce fait peu connu que le diplôme de membre de cette société est presque un brevet de longévité ;

La science, la contemplation, l'étude des problèmes de la nature, le désintéressement des vaniteuses grandeurs d'ici-bas, nous dit-il, la vue des horizons infinis, sont de favorables conditions de bonheur. Et ce bonheur se répand autour des cœurs qui l'apprécient.

Ne lisons-nous pas dans le récent ouvrage *Philosophie de la Longévité*, de notre érudit collègue Jean Finot, que la vieillesse n'existe pas pour les humains qui savent entretenir intelligemment la culture de leur esprit ?

Notons parmi les membres centenaires de la Société, M. de l'Isle du Fief qui entre dans sa 105e année; Mme Besonnet, 100 ans ; sans compter un grand nombre de gens ayant dépassé 90 ans ! — Dans ce même numéro une très intéressante conférence de Henri Becquerel sur la *Radioactivité de la matière* et les *nouvelles observations de Mars*, prises à l'observatoire de Juvisy par C. Flammarion et Antoniadi.

Bibliothèque universelle (Revue suisse. Lausanne). — Mai. — A. VEUGLAIRE démontre, dans la *pédagogie dans l'armée française*, que le but principal de l'enseignement militaire consiste avant tout à fondre en une masse homogène les éléments disparates de l'armée et développer ensuite leurs facultés individuelles. — Dans les *Russes et Chinois* SIBIRIAKOFF s'efforce de prouver que la Russie a agi d'une façon déplorable dans la question chinoise.

Quinzaine. — 1er Mai. — Des pages charmantes de E. FAGUET qui, interprétant la *Sophie* de Rousseau, trouve que l'auteur l'a créée en réaction contre « l'Education des filles » de Fénelon, comme Aristote a été si souvent en réaction contre Platon, « car si Platon a été le maître d'Aristote, on voit cent fois par l'*Emile* et par *Sophie* que Fénelon a été un des maîtres favoris de Rousseau ». Or, quand on réplique, on dépasse toujours deux pensées, celle de l'adversaire et la sienne propre, c'est ce qui est arrivé à Rousseau. — G. GOYAU exalte le *Rôle social du monastère au moyen âge*.

Revue Blanche. — 1er Mai. — Une lettre de GEORGES PICQUART apporte une preuve de l'ignorance des membres de l'état-major. Ce document vient à l'appui de la thèse soutenue par Bjornson, que les Français d'aujourd'hui vivent enfermés derrière une muraille chinoise.

Revue Générale. (Bruxelles). — Mai. — EDG. DE GHELIN défend l'intéressant *Projet de distribution de l'électricité à domicile*, dont l'initiateur est Ernest Dubois, le sympathique professeur de l'Université de Gand. Le projet est basé sur ces deux considérations :

1. La transmission de la force électrique s'effectue facilement dans un rayon de 50 kilomètres.

2. Il n'existe pas un seul engin mécanique qui ne puisse être avantageusement commandé par l'électricité.

Ajoutons du reste qu'en France les deux tentatives faites dans le même ordre d'idées : l'électricité fournie à domicile des rubaniers de Saint-Etienne et des tisseurs de Lyon, a pleinement réussi. — H. FRANCOTTE étudie *Le collectivisme dans l'antiquité classique*.

Revues Allemandes

Deutsche Revue. — Mai. — Le Dr SCHILLER, qui s'est beaucoup occupé avec autorité des réformes à introduire dans l'enseignement à tous les degrés, avoue qu'il y a un manque presque absolu de la *for-*

mation du cœur dans l'éducation moderne. Elle se borne trop exclusivement à l'instruction et tend de plus à limiter celle-ci à la culture de la raison. Quant à l'éveil des sentiments, à ce que l'on pourrait appeler leur apprentissage, il est à peu près nul ; on n'apprend guère aux enfants, sauf par quelques préceptes, en passant, comment les membres de l'humanité doivent s'aimer entre eux et pourquoi ; on ne leur enseigne pas la pratique des vertus sociales, on ne les soumet pas à un entraînement moral qui aurait pour résultat de les préparer à la lutte de l'existence tout autrement que les leçons de grammaire et de calcul. Autrefois il y avait des pédagogues comme Pestalozzi, qui écrivaient des livres tels que *Lienhard et Gertrude* en s'appliquant à en faire le texte principal de leur développement d'idées et d'incitations. En somme, on parle beaucoup d'éducation, on n'en fait guère et cependant là est l'avenir. — P. Baumgarten fait l'inventaire des méthodes prophylactiques employées pour *préserver de l'infection*. — Signalons également quelques articles rétrospectifs, *Bismarck et le poète Scheffel*, par H. Poschinger ; des *lettres inédites* d'Anastins Grün ; *La cour de Louis XIV*, par Funck-Brentano.

Deutsche Rundschau. — Mai. — Rudolf Encken ne nie point la *crise de la religion* dans l'évolution universelle, mais en définit les lois et tâche d'observer les rapports des différentes religions historiques, dans leurs particularités, avec le développement de la civilisation. Suivant l'auteur, les religions naissent des besoins sociaux et dans quelques-unes de leurs manifestations, par exemple le christianisme, répondent à une inéluctable tendance intérieure ; mais cette action morale provoque des réactions et c'est ce qui amène les périodes critiques. Les doutes traversent les croyances, les hypothèses combattent les soumissions, et les antagonismes donnent naissance à d'autres antagonismes ; le mot de Leibnitz acquiert ainsi une force de plus en plus puissante à mesure que les siècles marchent : « Dieu est ce qu'il y a de plus facile et de plus difficile à admettre, de plus facile lorsqu'on est dans le sentier de la lumière, de plus difficile quand on suit celui de l'ombre. » Les religions intérieures sont donc moins accessibles aux masses qui vont aux religions extérieures ayant sur les esprits, par les cérémonies du culte, par l'enthousiasme des prédications, par les séductions de l'exemple, une influence souvent considérable. Et c'est de cette manière qu'il faut se rendre compte de l'extension et des racines profondes du christianisme. Mais ces progrès sont favorisés par les circonstances sociales et à mesure que celles-ci se transforment il y a des oppositions qui grandissent de plus en plus. Ce fut le cas de la Réformation. Et c'est encore le cas de la vie moderne où l'on voit toujours se produire des hostilités non seulement contre la forme ecclésiastique du christianisme, mais contre le christianisme lui-même, au point que les attaques se dirigent déjà contre les dogmes quels qu'ils soient et aboutissent à un combat suprême dont l'issue s'annonce fatalement : Etre ou n'être pas. — G. Dethey, donne la suite de son étude sur le rôle de *Frédéric le Grand* dans l'orientation des idées allemandes, et montre combien cette direction venant du roi et de l'Académie fondée par lui fut décisive sur l'Etat de Prusse et sur le pays. A remarquer surtout les fines caractéristiques de Frédéric le Grand et de Hertzberg. — Ernest Hæckel, continuant ses lettres malaises sur l'*Insulinde*, conduit le lecteur dans la forêt vierge de Tjibora, dont il décrit les beautés tropicales. Non moins curieux sont les détails qu'il fournit sur la terre de Preang où il eut beaucoup d'aventures et aussi beaucoup de déceptions. — Ernest Elster communique des lettres inédites de *Henri Heine*. Ce sont des révélations du poète sur son intimité avec Christiani.

Dokumente der Frauen. — Avril. — F. Van Ruden jette un regard sur l'*éducation des jeunes*

filles en Autriche et sur les institutions dirigées par des religieuses. L'auteur, qui a étudié le sujet de près, apporte à cet égard des révélations nouvelles autant qu'intéressantes. Les élèves qui sortent des couvents lui paraissent généralement inaptes à entrer dans la vie réelle, qu'elles ne connaissent que sous des aspects inexacts et trompeurs. Elles sont très souvent incapables de gagner leur pain par leur propre travail ou de faire dans le mariage des compagnes sachant aider leur mari. Elles n'entendent d'ordinaire rien aux choses pratiques et peuvent difficilement se soustraire aux habitudes de jugements qu'elles ont prises. Il y aurait à créer des établissements laïques, qui se rencontrent encore très rarement en Autriche, et où la jeune fille apprendrait ce que la société et la famille ont le droit d'attendre d'elle. — Un article de Jacques Mesnil sur le *mariage libre*.

Nord und Sud. — Mai. — Le comte de Dohna raconte les événements qui se passèrent en *Crète sous la domination vénitienne*. Cette période rétrospective explique l'hostilité qui s'accentue encore aujourd'hui entre ces deux camps opposés dans l'île et permettent de saisir les vraies origines de difficultés avec lesquelles se trouve aux prises le gouvernement du prince Georges de Grèce. — Hans Bergmann, fait la critique, d'ailleurs favorable, de *Meister Oelze*, la pièce de Johannes Schlaf, représentée récemment au théâtre de Berlin. Elle se distingue par une grâce tout exceptionnelle. — Ola Hansson a quelques souvenirs sur l'écrivain finnois *Tavastjerna*, qui passe en son pays et aussi en Allemagne pour l'un des maîtres du naturalisme objectif. Tavastjerna est avant tout un peintre de l'âme finlandaise et partage l'admiration de ses compatriotes, si dignes d'intérêt, avec Runeberg, Cygnaeus et Topelius.

Revues Japonaises

Chuo-koron. — (*Opinion publique du Centre*), contient plusieurs articles remarquables, dont un intitulé *Science et Religion*, par le docteur Takakusu Junjirō. Sans être un croyant, l'auteur reconnaît tous les avantages que les savants peuvent tirer de la religion. Beaucoup de chefs-d'œuvre littéraires et bon nombre d'objets d'art ont été conservés et transmis à la postérité par des religieux. Les livres sacrés de tous les anciens pays qui avaient une écriture sont demeurés la plus sûre expression de la pensée humaine sur les sujets les plus divers. Certaines parties du Rig-Véda, par exemple, remontent à 5000 ans et nous donnent des renseignements authentiques sur le langage, les pensées et l'histoire de la portion de l'humanité la plus rapprochée de nos ancêtres. — Le Japon lui-même, quoiqu'à un degré moindre que l'Inde, doit beaucoup aux prêtres qui lui ont conservé ses traditions. Aussi l'auteur ajoute : Je ne puis pas dire aux savants : croyez à la religion ; mais je leur dis : reconnaissez son importance dans le monde pour toutes sortes d'investigations. — Dans un autre article, la *Chuo-koron* critique amèrement le système d'examens usité au Japon pour tous ceux qui se préparent à une carrière.

« Une des grandes causes de la faiblesse de la Chine, dit-il, provient des programmes ridicules et inutiles que l'on impose aux candidats, tandis qu'on laisse inexploitées ou annihilées les meilleures aptitudes des futurs officiers civils. N'en est-il pas un peu ainsi pour le Japon ?

L'auteur ne voit pas l'absolue nécessité de passer si longtemps dans les écoles du gouvernement et de suivre une interminable filière pour être digne d'exercer une charge. Il serait même à désirer qu'on sup-

primât cette barrière artificielle entre candidats de l'enseignement officiel et non-officiel. Pour finir, il cite le cas d'un jeune homme ayant dépensé 150 yens (environ 380 fr.) pour frais de timbres, paperasses, etc., etc., avant d'obtenir son titre. Or, il est avocat et gagne environ 20 yens par mois. Et sa femme est obligée de « rouler des cigarettes » pour achever de subvenir aux soins du ménage.

— Dans un article du mois d'avril dernier, cette revue tente la réhabilitation du mensonge, sous le titre *Uso to sagi no fukuin*, évangile du mensonge et de la duplicité. Le mensonge est si peu un mal absolu que la nature elle-même s'en sert en nous montrant les choses comme elles ne sont pas. De même, les orateurs habiles en tirent parti pour le plus grand plaisir de leurs auditeurs ; les médecins, pour le plus grand bien de leurs malades. L'action du microscope et du télescope sont des mensonges. Enlevez la part du mensonge dans l'action de la vie humaine et vous n'aurez qu'une vie tronquée.

Fukuin-Shimpo. — (*Nouvelles évangéliques*). — Honda Yoichi, qui est un ministre du culte protestant japonais, représenta à l'Exposition universelle de Paris l'Alliance des jeunes chrétiens japonais. Il vient nous rendre compte des impressions de son voyage en Europe, toujours au point de vue religieux.

« D'abord, dit-il, le christianisme m'est apparu dans son ensemble comme une bonne à tout faire de l'Etat. »

Et comme preuve, il cite les appels patriotiques des clergymen anglais, dans l'affaire du Transvaal, leurs sermons à propos de la question chinoise. D'autre part, si l'on demande, en présence de pareils faits : le christianisme est-il véritablement une religion mondiale ? On est obligé de convenir que non ; car il y a bien peu de chrétiens qui soient justes et impartiaux vis-à-vis des races étrangères. Le pouvoir énorme et l'immuable stabilité dans l'unité de l'Eglise catholique le frappèrent aussi. L'Allemagne elle-même a vu l'inutilité de la persécution. Tous les Etats entretiennent d'amicales relations avec le Pape. Le Japon sera sans doute amené à entrer dans cette voie ; et Honda se demande quelle serait l'attitude de son pays, si le Vatican proposait d'envoyer un représentant.

Keisei (*Avertisseur*). — Dans un article fort curieux intitulé *Shakwaitcki Reikon fumetsu setsu* (doctrine de l'immortalité de l'âme dans la société), Ukita Kazutani nous dit : Christ pensait que l'âme est indestructible, Çakya-mouni qu'elle est périssable ; mais au fond leur enseignement était le même ! Ces deux maîtres furent l'écho vivant des croyances de leur milieu... Malheureusement la pensée du Christ fut mal comprise par ses disciples et devint la base d'une foule d'erreurs tendant à faire croire à l'immortalité individuelle de l'âme, tandis qu'il s'agissait de la survivance de l'esprit national. Çakya lui-même, quoique ayant prêché la destruction de l'âme, n'a pu s'empêcher de reconnaître la perpétuité de l'esprit social, fruit des âges passés. Dans toutes les nations fortes, le grand but moral, c'est celui-ci : conserver cet esprit national qui leur vaut l'immortalité à travers les âges. C'est ainsi qu'il y a un esprit américain (?), un esprit anglais, un esprit japonais qui sont immortels. Au Japon, on appelle cette âme *Yamato-damashü*. Tous les moralistes, éducateurs ou prêcheurs de doctrine, doivent s'efforcer de nourrir cet esprit. Et cet esprit consiste dans la conception d'un certain idéal. Voilà l'essence de toute religion ; le peuple qui possède cette doctrine n'est pas un peuple athée. Que le christianisme soit florissant ou non, que le bouddhisme conserve ou perde son influence sur la nation, peu importe, pourvu que la nation garde un idéal à révérer et à mettre en pratique. En somme la doctrine de l'immortalité individuelle, outre qu'elle est impossible à prouver, n'est autre chose que l'expression d'un désir. Il n'y a de vrai et de

bon que la croyance à la survivance de l'âme nationale. — Sous la rubrique *Seijika to Seikatsu mondai* les politiciens et leurs moyens d'existence, un critique violent des travers actuels, MATSUMURA KAISEKI, nous apprend que les politiciens japonais sont pour la plupart des avocats, des journalistes ou des employés civils, c'est-à-dire de pauvres hères. Seuls, les avocats peuvent vivre de leur profession; mais les journalistes? D'où vient donc la fortune d'hommes comme M. Hoshi Toru et M. Inukai Ki? A moins de toucher des pots-de-vin, comment peuvent-ils soutenir le train de vie qu'ils mènent? Il est vrai que les gens riches de leur parti fournissent constamment des sommes considérables pour les besoins journaliers de leur cause; mais on n'a jamais vu par contre un registre des dépenses. On a plus tôt fait de les classer sous le titre : *undô-hi* (dépenses pour campagnes et mouvements), et personne ne peut les contrôler. Voici, entre autres, ce que propose l'auteur aux partis politiques existants : *Tout individu connu comme dépensant plus qu'il ne gagne sera déclaré indigne de confiance et inapte à un mandat public.* — Cette Revue contient encore un rapport sur le même sujet, tiré du discours de KAMADA EIKICHI. L'orateur déclare que le Japon actuel ressemble à l'Angleterre du XVIIIe siècle. Des deux côtés on voit une grande corruption politique et un grand affaissement de la morale. Car, bien que le Japon ait fait des progrès incontestés au point de vue matériel, il est hors de doute que sa moralité baisse. L'aspect de la Corée contemporaine lui à révélé jusqu'où un peuple peut descendre. Par contre, inoubliable fut l'impression qu'il ressentit en passant de la Corée en Angleterre. Là-bas c'était l'universel mensonger, la fausseté habituelle entre tous les hommes d'Etat. Ici c'était l'entière confiance réciproque des Anglais les uns pour les autres. On peut dire que le sentiment du peuple anglais est juste l'opposé de celui qui existe chez nous et qui se traduit ainsi : *hito wo mite, dorobo to omoe* (voyant un homme, prends-le, à première vue, pour un voleur).

Shin-Bukkyo (*Nouveau Bouddhisme.* — A propos de la question chinoise, cette revue est amenée à faire les constatations suivantes : Le christianisme n'est pas une religion universelle, mais une religion de race. La preuve en est fournie par les nations qui le professent et qui regardent comme inférieures celles qui ne la professent pas. Car, tout en prétendant qu'en dehors du christianisme il n'y a pas de moralité possible, et en essayant par la force de soumettre les païens à leur manière de voir, ils se conduisent de façon bien autrement immorale que les païens. Le fameux axiome, suivant lequel les Aryens sont devenus supérieurs aux autres hommes, par le fait du christianisme, reste encore à prouver.

Taiyo (*Soleil*). — Sous le titre *Shakwai no fuhai wo kyuji suru iken*, cette importante revue nous apporte depuis quelque temps dans chaque numéro l'opinion des hommes en vue sur « les moyens de réformer la corruption de la société ». Nous allons en rapporter quelques-unes. KIYOURA KEIGO, ancien ministre de la Justice, constate que presque tout le monde confond la légalité avec la moralité. « Ce n'est pas illégal, donc pas immoral. » Les classes moyennes surtout ont, dit-il, une morale « de bête de proie » et lorsque Hara Taneaki vint lui demander d'écrire pour blâmer les abus courants, en parlant d'eux il ne trouva d'autre terme pour les peindre que le mot *rashiku* (qui a l'air de). En effet le point important pour eux est de *paraître* et non d'*être*. Le remède à ces maux est dans l'éducation et la religion, deux sœurs qu'il faut amener à influencer la vie et la pensée du peuple. — Le vicomte OKABE, sénateur, gémit sur la corruption de la presse. Un des facteurs du relèvement social, selon lui, doit être dans l'élévation graduelle de la femme japonaise. On a déjà pas mal prôné les droits de la femme, dit-il, malheureusement il

ne se trouve personne assez osé pour mettre ces doctrines en pratique dans la vie privée. — Suivant le baron Ishiguro, médecin en chef militaire, le plus grand mal actuel réside dans le luxe extravagant de la société. Mais il n'indique aucun remède spécial. — Kubota Yuzuru, un autre sénateur, parle dans le même sens. — Le Dr Tomizu Hiroto croit que la faute de la dégradation actuelle est surtout imputable au système de morale en vogue au Japon. La base de cette morale est toute dans la soumission des inférieurs aux supérieurs, c'est-à-dire grandement incomplète. Il faut en trouver une autre. Inutile de songer au christianisme, car, dit-il :

Yasokyo wa tsumaranu mono de, sukoski chishiki no aru hito wa majime ni kore wo shinzuru mono nashi (la religion de Jésus n'a aucune valeur et les hommes qui ont tant soit peu de culture n'y croient pas sérieusement).

Il propose alors une série de réformes embrassant toutes les administrations et toutes les classes. — Le fameux ancien ministre de l'Instruction publique, Ozaki Yukio est plus original encore lorsqu'il dit en substance :

Laissons aller toutes choses au pire. L'excès du mal deviendra le principe du bien, *daraku no hyoku ni itareba, mizukara daraku no koi wo nasu no furieki wo satori, tagai ni imashimuru ni itarubeshi. Sutete oku yori hoka nashi.*

Un des derniers interwievés, l'ex-leader du parti progressiste Shimada Saburo, indique plusieurs causes du mal dont souffre le Japon : 1° La fusion des classes après la révolution dans laquelle les austères *samurai* ont perdu leur idéal ancien sans en trouver un nouveau ; 2° la course effrénée vers la richesse *per fas et nefas* ; 3° l'instruction elle-même détournée de son but et les écoles devenues des *fabriques d'employés*, puisque les employés de l'Etat deviennent riches ; 4° les compromissions des hommes du gouvernement avec les gros marchands et réciproquement ; 5° la vénalité forcée des politiciens pauvres. Quant au remède, il invite chacun à s'occuper de son œuvre dans sa sphère réciproque. — Le Dr Kato Hiroyuki, ex-grand maître de l'université impériale, commence par se moquer agréablement des prophètes de malheur qui feraient mieux de prêcher d'exemple que de parole. D'après lui la grande cause du malaise actuel provient du changement radical dans les idées et la marche du Japon depuis la révolution, qu'il estime beaucoup plus considérable que la Révolution française. Tout a été renversé, les vieilles religions et les systèmes philosophiques ; et à leur place on n'a rien mis. Le seul remède c'est l'instruction et l'éducation. Quant aux basses classes, forcément ignorantes, le sceptique docteur ne trouve pas mauvais qu'on leur serve, comme garde-fou, une bonne dose de religion, *dekiru kagiri shukyojo yori kore wo aratameshimuru yori hoka nashi.* — Matusoka Koki, ex-vice-ministre de l'Intérieur, résume le mal par le dicton chinois : *kami okonatte shimo narau*, le peuple fait ce qu'il voit faire en haut lieu. Avis à qui de droit. — Enfin le Rév. Shaku, prêtre boudhiste, ne croit pas qu'une religion qui a perdu sa vie intime, pas plus qu'une éducation toute en surface, puissent guérir le mal. Il propose de fondre ensemble ce que Çakya, Confucius et Christ ont de meilleur et de le communiquer au peuple par l'éducation. De plus, il prêche la nécessité de l'examen de conscience. Il est peu probable qu'il soit entendu.

.....

La Shin-Bungei (*Nouvelle revue des Lettres et des Arts*) s'annonce comme un nouveau périodique destiné à initier les Japonais à la littérature étrangère. Son premier numéro contient une étude sur A. Daudet et une autre sur Longfellow. — La mode étant de réformer les mœurs à outrance, notre nouveau confrère y va de sa petite diatribe contre la paillardise, la veulerie des journalistes. Et certes il montre beaucoup de candeur, lorsqu'il dit qu'un journal devrait préférer une déchéance certaine à de viles compromissions. Il prêche évidemment des sourds. — A noter aussi dans ce même numéro un article très intéressant sur le succès des *Kodan*, que les conteurs

publics font le soir dans les *yase*, salles de lecture. Il l'attribue à la saveur de la langue populaire employée dans ce cas, et à la variété des sujets.

Kinbun (*Littérature moderne*). — Encore une nouvelle revue de littérature; celle-ci ne veut s'occuper que des auteurs japonais. Or sa première constatation est plutôt pessimiste. La poésie nouvelle, *shintaishi*, est mort-née; le roman ne produit presque rien, sauf deux ou trois œuvres médiocres de Rohan La parole de Boileau est toujours vraie :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Revues Néerlandaises

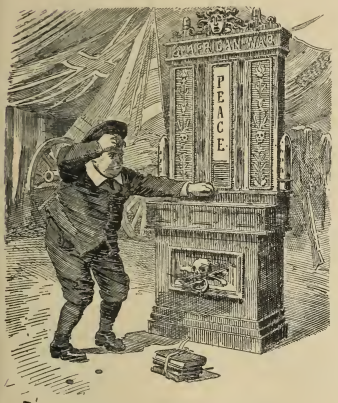
Elsevier's. — Mai. — Timmerman nous fait connaître le peintre *Akkeringa*, dont les tableaux de fleurs et les scènes rurales ont un succès marquant en Hollande, parce qu'il s'y unit à la fraîcheur de sentiment toute néerlandaise, une chaleur toute particulière de couleur orientale. Akkeringa se distingue aussi par le soin de la composition et le fini de l'exécution. — Van Someren Brand termine l'énumération et l'appréciation des trésors de la *Collection Sophie-Augusta*, léguée au Musée d'Amsterdam. Elle n'est pas seulement remarquable par les tableaux, mais aussi par les bijoux et les chefs-d'œuvre de céramique. — Max Rooses consacre son étude sur les *maîtres flamands de l'Ermitage* à Jan Breughel, « dont la vie sur terre ressemble à une promenade aux Champs élyséens. » Peintre excellent et inimitable comme fini, il a le sens de la justesse et, qu'il peigne la nature morte ou vivante, il l'enveloppe de grâce. Rooses le classe parmi les tout premiers de l'école flamande.

Gids. — Mai. — G. P. Rouffaer, décrit les *Mouvements de l'art japonais*, et principalement la production de l'art décoratif dans les Indes Orientales. On avait à cet égard peu de notions précises. Grâce au livre publié par E. von Saher et qui sert de thème à cet article, on sait aujourd'hui que cet art existe réellement, qu'il a produit des œuvres importantes et que l'étude en est à la fois utile et attrayante. — Le professeur Simons passe en revue les avantages et les lacunes de la nouvelle jurisprudence pénale des Pays-Bas. Cette réforme aura sans doute une influence importante sur l'avenir de toute la législation sur les tribunaux, les prisons, etc. — A. G. Van Hamel critique la méthode *d'enseignement du français en Hollande*, d'après le Dr Hoogvliet.

Vragen des Tijds. — Mai. — Le Dr C. J. Francken, à l'occasion du prochain *Congrès International d'Anthropologie criminelle*, à Haarlem, résume les travaux qui ont été faits dans ce domaine depuis Lombroso, et grâce à lui. L'école lombrosienne a été, à vrai dire, l'objet d'attaques très vives, mais ces attaques mêmes ont eu pour effet de pousser à l'étude d'un grand nombre de questions qui restaient enlisées dans les vieilles routines, et la criminologie moderne en a fait un grand profit. — Quelques considérations de J. D. Veegens sur les *élections législatives néerlandaises*, qui auront lieu en juin.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]

Figaro (dessin de Caran d'Ache). — Tommy, suivant les milliards déjà engloutis, est tout fier d'appartenir à un peuple qui sacrifie tant d'argent et de vies humaines pour son propre plaisir.



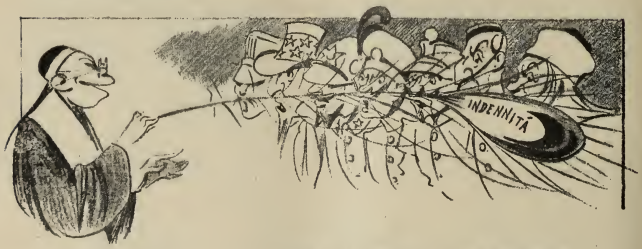
Punch (Londres). — John Bull réduit à vider tous les coffre-forts pour la guerre du Transvaal.

Wahre Jacob (Stuttgart). — La peste continue à avoir pitié des pauvres Boers au Transvaal.

Floh (Vienne). — L'Italien au service de tout le monde. — Attendez, mon brave Allemand, je serai à vous aussitôt que j'aurai servi la belle dame française (allusion au rapprochement franco-italien).

(1) Nous rappelons que les caricatures n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, elles ne sauraient nullement engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent, de temps en temps, des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

Dolob (journal turc paraissant à Folkestone). — Le sultan rouge rêve de pouvoir faire dresser à Constantinople un échafaud gigantesque où il pourrait faire exécuter ses ennemis et.., amis.



Fischietto (Turin). — Le Chinois badinant avec l'indemnité si chère aux apôtres de la civilisation.

Tokmak (journal turc paraissant à Genève). — Le parti libéral turc se fait l'illusion que l'âne (le Sultan), traversera la rivière (la Liberté).

Ulk (Berlin). — L'épopée d'un ours : Tantôt il dévore des pays (Mandchourie), tantôt il « déchire » des millions d'hommes (Finlande), s'attaque aux étudiants et offre avec tout cela la branche d'olivier (La Haye) au monde stupéfait.

Punch (Londres). — La Russie hantée par le spectre de l'anarchie.

Ulk (Berlin). — Delcassé en Russie : Encore un voyage comme celui-là et j'y laisserai mes pantalons.

L'Assiett au beurre (Paris) (dessin de Hermann Paul). — La France, le Cosaque et l'étudiant. — La France : c'est le grand qui est mon ami et allié.

Humoristische Blaetter (Vienne) — (Le Russe à ses alliés en Chine). — Je vous remercie d'être venus, et à présent f.....-moi la paix.

La Tribune (Minneapolis) — La Russie, terrifiée par les dangers intérieurs, procure un spectacle agréable à ses... amis (l'Angleterre et la Triplice).

Journal (Minneapolis). — Un spectacle qui approche (la révolution russe).

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

DE LA PLACE QUE LA POÉSIE DOIT AVOIR DANS LA VIE

Dans l'instruction et l'éducation de l'homme, il y a une quantité de choses dont il est bien superflu de démontrer qu'elles sont utiles. D'une manière générale, tout ce qui sert à étendre notre empire sur la nature, à nous asservir la matière ; tout ce qui sert aussi à nous faciliter les moyens de communiquer avec nos semblables : par conséquent, le plus grand nombre des connaissances physiques et naturelles, la chimie, les arts industriels, mécaniques et pratiques, d'une part ; d'autre part, les langues étrangères, la langue et la grammaire nationales, le calcul, le commerce, le droit, la géographie, etc., sont d'une utilité évidente, qu'aucun homme de bon sens n'a jamais contestée. Mais déjà, quand il s'agit de l'histoire, surtout de l'histoire la plus ancienne, des langues mortes, du grec et du latin, de la question de nos origines et de l'étude du passé de l'humanité ; quand il s'agit de certaines notions de mathématique transcendante, de la haute astronomie plongeant dans les espaces infinis et ne se bornant pas à la connaissance du monde sublunaire et subsolaire, à la prédiction des éclipses, des marées, des tempêtes, et des autres phénomènes météorologiques qui intéressent la vie des habitants du globe terrestre ; quand il s'agit enfin de la culture esthétique de l'homme, des idées, des sentiments, des formes artistiques et littéraires, des beaux-arts, des vers, de la poésie..... c'est alors qu'un peu plus légitimement la question peut se poser : A quoi donc tout cela sert-il ?

J'espère faire clairement voir dans ces pages que la poésie, au sens supérieur du mot, est, dans la vie de toute créature humaine, homme ou femme, de tout être intelligent, moral et sensible, une chose de première nécessité. Mais, d'abord, à supposer qu'elle n'y soit qu'un objet de luxe, serait-ce une raison suffisante pour ne lui faire aucune place, et l'estime que nous faisons des choses dignes d'occuper nos cœurs et nos esprits ne doit-elle se mesurer qu'au degré d'utilité qu'elles présentent ?

I

Voici une pauvre ouvrière qui, sur le strict nécessaire qui

la fait vivre, trouve le moyen d'économiser quelques sous pour acheter des fleurs, peut-être un joli vase où elle les arrange avec amour, une lithographie bon marché dont elle égaie et embellit sa mansarde.

Un beau lys, qu'un prestige environne,
Emplit de sa racine et de sa fleur couronne...
Un vase à forme étrange en porcelaine bleue...
Et dans un coin obscur, près de la cheminée,
Entre la bonne Vierge et le buis de l'année,
Quatre épingles au mur fixent Napoléon (1).

Dira-t-on que cette jeune fille a tort d'introduire ce léger luxe dans son existence et qu'elle ferait mieux de consacrer toutes ses ressources à augmenter son bien être matériel, sa dépense de bouche ou la petite provision de son poële? Une critique si terre à terre, si plate, serait l'indice de sentiments vulgaires et bas, tandis que l'instinct qui fait désirer à notre ouvrière de s'entourer des ornements, si humbles soient-ils, de la nature et de l'art, donne de son caractère une idée qui nous la rend aimable. Voilà mon premier et plus simple exemple de ce que j'appelle la poésie dans la vie.

Des chaises de cuisine, des tables et des armoires en bois blanc rendent les mêmes services que de beaux meubles sculptés, et sont même souvent beaucoup plus commodes; cependant toute personne à qui ses moyens permettent de s'accorder le luxe, parfois encombrant, d'un ameublement somptueux, toute femme qui veut mettre dans sa toilette plus d'élégance et plus de grâce qu'il n'y en a dans le costume un peu trop rudimentaire des vaillantes amazones de l'Armée du salut, fait preuve d'un goût esthétique qui la distingue à son avantage.

Mais ici les choses se compliquent, et le sentiment qui nous fait jouir d'un beau meuble, notre propriété, d'une belle toilette surtout, risque fort de n'être pas pur. Il n'est pas pur si la vanité s'y mêle, et Dieu sait — et le Diable sait aussi — qu'il est bien difficile qu'il en soit autrement; il n'est pas pur, s'il est entaché d'égoïsme; il n'est pas pur, s'il est constitué en quelque partie par la satisfaction de l'amour-propre, par l'orgueil triomphant des biens de fortune, par la joie mauvaise d'humilier, d'éblouir le prochain et d'irriter sa jalousie. De telles passions sont même si détestables qu'elles suffisent pour corrompre et anéantir tout le bien que l'âme peut espérer de l'amour et du commerce des belles choses.

Le sentiment du beau doit être une *contemplation désinté-*

(1) Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres.*

ressée; c'est à cette condition seulement qu'il est bienfaisant. L'admiration, loin de nous replier égoïstement sur nous-mêmes, nous arrache à notre moi, nous ravit hors de nous, nous élève infiniment au-dessus de notre personnalité mesquine. C'est en cela que consiste proprement l'inestimable fruit de la culture artistique et littéraire. Son plus haut effet est moral, et c'est d'éveiller et d'entretenir dans les âmes un enthousiasme généreux. « Admire! c'est ainsi qu'on vole au firmament », a dit un grand poète. Celui qui admire véritablement n'envie pas. Il admet sans difficulté, et presque avec bonheur, que beaucoup d'hommes et beaucoup de choses soient au-dessus de lui, parce qu'il trouve dans le fait de son infériorité même le stimulant d'une noble émulation. Ce qui est pour les âmes basses un sombre motif de chagrin met son imagination en fête. Les beaux équipages qui passent sur les routes, au lieu d'être un objet de souffrance jalouse, sont une joie des yeux pour le piéton qui est dans cette disposition vraiment esthétique, c'est-à-dire désintéressée et contemplative. Un parc délicieux, une forêt magnifique n'appartient pas seulement à celui qui en est le propriétaire; c'est le bien de tous ceux qui peuvent jouir de sa fraîcheur et de ses ombrages. La meilleure place pour admirer, dans un festin, l'ensemble des toilettes et des fleurs n'est-elle pas précisément celle du convive que son heureux effacement relègue au bas bout de la table (1)?

Parmi les innombrables promeneurs qui ont parcouru la grande Exposition parisienne de 1900, beaucoup sans doute la visitaient pour s'instruire, et ceux-là y ont spécialement cherché les connaissances précises, théoriques ou pratiques, qui pouvaient leur rendre quelque utile service. Mais le plus grand nombre, assurément, n'avaient pas d'autre but que d'emporter de leur course vagabonde une vague et grandiose vision des merveilles de l'art et de l'industrie. C'étaient les contemplateurs désintéressés. Il faudrait plaindre les malheureux visiteurs, si cette espèce a existé, qui ne jetaient sur tant de richesses que des regards de convoitise et d'envie ; car la pure jouissance des yeux et de l'esprit dégénérait tristement pour eux en aigre et insupportable malaise.

II

L'admiration conduit à l'adoration ; il y a un commencement de culte dans le sentiment exalté que le génie, la beauté, la force nous inspirent. Le sens esthétique et le sens religieux sont donc voisins, soit pour l'alliance, soit pour la guerre. Le plus

(1) Remarque de Ruskin.

souvent, ils s'unissent et se prêtent mutuellement un fraternel concours ; mais parfois, jaloux l'un de l'autre, ils se combattent et s'excluent avec une rivalité hostile, quand chacun d'eux prétend se suffire à lui-même.

De là vient que d'intransigeants ministres du Dieu vivant ont condamné avec une extrême intolérance toutes les manifestations de l'art, tandis que des prêtres non moins absolus d'une religion de l'art exclusivement païenne ont voulu remplacer le culte de Dieu par celui du génie humain. Mais ce sont là des exagérations violentes et funestes. Il est normal et il est sain que notre admiration pour les merveilles du génie de l'homme aboutisse à la gloire de l'Auteur de toutes choses. La religion et l'art ont ceci de pareil et d'également bon, de nous faire désirer, chercher, espérer, rêver toujours quelque chose de supérieur à ce que la réalité nous présente, d'empêcher ainsi que nous nous reposions jamais dans une satisfaction paresseuse, et cet au-delà, ce mieux, cette perfection de plus en plus haute vers laquelle aspirent toutes les âmes bien nées, est ce qu'on appelle l'*Idéal*.

L'admiration exempte d'envie, d'intérêt, d'égoïsme, pure de tout souci personnel, libre de toute attache à des fins d'utilité pratique : voilà peut-être ce qui dégage par excellence l'homme de l'animalité et le distingue le plus authentiquement des bêtes.

On a souvent soutenu, avec preuves à l'appui, et je crois que tout le monde admet à présent sans difficulté que les bêtes, ou du moins certaines bêtes, outre leur instinct, presque toujours supérieur à celui de l'homme, sont capables et font preuve d'une vraie intelligence. Mais ce que les philosophes classiques appelaient *raison*, c'est-à-dire la faculté de concevoir des idées générales, dépassant la limite de l'intérêt personnel ou d'un horizon étroitement limité et prochain, n'a jamais pu leur être attribué que par un étrange abus de mots ou par la passion du paradoxe. Les bêtes ne possèdent pas non plus le sentiment de l'art, et on peut en donner des preuves un peu plus sérieuses que celle qu'alléguait un vieux professeur de théologie argumentant, dans une soutenance de thèse, contre un candidat qui soutenait l'idée singulière de l'existence d'un sens esthétique chez les chiens.

« Monsieur, disait ce professeur, aux grands éclats de rire de tout l'auditoire, supposez un chien placé entre un tableau de Raphaël et un os à moelle. Que fera-t-il? Il se jettera sur l'os, et il nous présentera d'abord le spectacle décrit si joliment par Rabelais :

« Vistes-vous onques chien rencontrant quelque os médul-

laire ? Si vu l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise et de quelle diligence il le sugce ? Qui l'induict à ce faire ? Quel est l'espoir de son estude ? Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de moelle. Vrai est que ce peu est plus délicieux que le beaucoup de toutes autres choses. »

« Et le tableau de Raphaël ? n'y donna-t-il aucune attention ? Si fait. Quand il aura fini son dîner, il s'approchera du tableau, lèvera contre lui sa patte de derrière et... l'arrosera. Voilà, monsieur, le sens esthétique des chiens ! »

L'exemple est amusant, mais il n'est pas bon ; car il est probable que les subtils philosophes qui attribuent aux animaux le sentiment de l'art n'ont jamais prétendu qu'ils pussent être touchés par les œuvres d'un art exclusivement humain et aussi intellectuel que celui de dessiner et de peindre. Tout au plus, pourrait-on soutenir que les bêtes sont sensibles à la musique, et encore à la condition de borner cette sensibilité à l'effet que produisent les sons en eux-mêmes, sans l'étendre jusqu'au pouvoir de saisir et d'apprécier leurs combinaisons ingénieuses, c'est-à-dire jusqu'au sentiment de l'art proprement dit.

Des vitrines très bien disposées nous ont permis de voir, à l'Exposition, dans la section de l'Enseignement, d'industrieuses fourmilières et d'examiner en détail la vie intérieure de quelques cités de fourmis : ce sont des sociétés admirables au point de vue de l'ordre, de la division du travail, de l'économie, de l'utilité, de la propreté, et il en est de même des ruches d'abeilles. Mais, de vraie curiosité artistique, il n'y en a nulle trace chez ces insectes. Pour que les fourmis ou les abeilles fussent de véritables artistes, il faudrait que ces petites bêtes missent quelquefois leurs petites têtes dans leurs petites pattes en se creusant l'esprit profondément pour trouver quelque chose de neuf, comme le font aujourd'hui les braves ouvriers de « l'art moderne » qui s'ingénient et s'évertuent à la recherche du nouveau, variant en tous sens les inventions bizarres de leurs imaginations tourmentées. Mais il n'en est rien. Nul progrès. Pas une idée, pas une forme nouvelle, depuis que fut construite la première fourmilière. « Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière (1). » Or, là où ne s'observe aucun perfectionnement, aucune étude du beau, aucune recherche du mieux, aucun *idéal*,

(1) Pascal.

il peut exister un merveilleux instinct *naturel*, il n'y a point d'*art* à proprement parler.

Ce que Montaigne raconte, d'après l'ancien naturaliste Pline, de l'existence chez les éléphants d'un vague sentiment religieux, ce proche parent du sentiment esthétique, n'est très probablement qu'une rêverie : « Nous pouvons dire, écrit l'auteur des *Essais*, que les éléphants ont quelque participation de religion, d'autant qu'après plusieurs ablutions et purifications, on les voit haussant leurs trompes comme des bras ; et, tenant les yeux fichés vers le soleil levant, se planter en méditation et contemplation, à certaines heures du jour. » Le philosophe Guyau lui-même, qui n'a pas coutume de parler pour ne rien dire, doit rêver lorsqu'il insinue la possibilité d'une espèce de religion des chiens : « Mon chien et moi nous vivons de pair à compagnon ; il a ses jalousies, ses bouderies ; j'ai le malheur de n'être nullement à ses yeux sur un piédestal. Du reste, il y a évidemment des exceptions, des cas où le maître peut garder tout entier son prestige. Je crois que, dans certaines circonstances, l'homme est apparu à l'animal comme doué d'une puissance si extraordinaire qu'il a pu éveiller en lui quelque vague sentiment religieux ; si l'homme est quelquefois un dieu pour l'homme, rien n'empêche qu'il ne le soit aussi pour l'animal. Je sais (conclut Guyau) qu'aux yeux de certains philosophes et même de certains savants, la religion est exclusivement l'apanage du règne humain ; mais nous n'avons trouvé jusqu'ici dans la religion primitive qu'un certain nombre d'idées simples, dont aucune, prise à part, n'est au-dessus de l'animal (1) ».

Je crois humblement, pour ma part, qu'il ne faut point confondre la terreur immédiate que la puissance de l'homme peut inspirer à l'animal, ni la bassesse servile du chien, ni même son affectueux attachement pour un maître visible qui le frappe et qui le caresse, avec le sentiment religieux, toujours mêlé de l'appréhension et de la vénération d'un mystère.

Dans quelques espèces animales, le mâle est plus beau que la femelle et s'enorgueillit de sa beauté. Le paon fait la roue. Le faisan doré paraît fier des couleurs brillantes de son plumage. Mais ce sentiment de leur propre beauté, chez les animaux, n'a rien d'esthétique, parce qu'il n'a rien de contemplatif, de désintéressé. Il s'agit uniquement pour eux de plaire à la femelle et de servir ainsi la fin de la nature, qui est la reproduction de l'espèce. La jalousie les dévore ; une lutte ardente les met aux prises ; l'égoïsme règne seul ici dans ce qu'il a de plus âpre et

(1) *L'Irréligion de l'avenir. Etude sociologique*, p. 51.

de plus violent. Il n'appartient donc qu'à l'homme d'éprouver dans sa pureté le sentiment du beau, et ce sentiment n'est pur que lorsqu'il ne s'y mêle aucune préoccupation d'intérêt personnel.

III

La langue française a réservé le beau nom d'*humanités*, *humaniores litteræ*, disaient aussi les Latins, à la partie de la culture qui exerce et perfectionne chez l'homme le sens artistique et littéraire ; car une instruction exclusivement scientifique ou exclusivement utilitaire ne suffit pas pour l'*humaniser*, c'est-à-dire pour le délivrer tout à fait de l'état brutal et barbare, pour le civiliser et le polir.

Il y a une très sensible différence entre l'instruction et la culture. S'*instruire*, au sens étymologique du mot, c'est se munir de connaissances utiles, s'équiper de toutes les armes nécessaires pour le combat de la vie. Mais *cultiver* son esprit, c'est le traiter comme une terre, qui, de lande plus ou moins sauvage et stérile, devient, par les soins du jardinier, un plaisant séjour, orné de fleurs, d'ombres et de sources fraîches et de fruits délicieux. Or, dans le double enseignement, littéraire et scientifique, que reçoit et doit recevoir un enfant, il n'y a que la littérature, il n'y a que les humanités qui le cultivent. Je conviens que les belles lettres et les beaux arts, quand la culture qu'ils donnent n'est pas accompagnée d'une forte instruction, risquent de faire de l'homme un amateur, un dilettante, et quelquefois un rêveur, sans solide armure, sans notions utiles, sans goût ni sens des choses pratiques, dépourvu des outils et des moyens de défense dont la condition humaine a besoin ; mais cet inconvénient, quelque grave qu'il soit, est moralement moindre que le danger qui résulte d'une instruction sèchement positive, réduite à la connaissance des choses réelles, sans être humanisée par la grande culture. La science, à elle seule, peut fort bien laisser l'homme dans l'état de barbarie et même ne faire de lui qu'un barbare. Sans rappeler qu'en ces derniers temps les tribunaux ont quelquefois eu à juger des brutes à face humaine, très savantes en chimie, qui s'étaient armées de leur science, en véritables ennemies du genre humain, contre l'homme, contre la société, contre la civilisation, il n'est point rare de se heurter, dans les relations de la vie sociale, à de grands calculateurs d'X, à de grands manipulateurs d'alambics, de cornues, polis et gracieux comme des buissons d'épines. Qui de nous autres, bons humanistes, ne s'est égratigné plus ou moins à

leur rude contact ? Oh ! la méchante bête et la laide chose qu'un pur savant, qui n'est que cela ! « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme (1). »

Comment se fait la culture littéraire de l'homme ? D'abord par les études classiques, par la connaissance des belles œuvres de l'antiquité grecque et latine, et, pour qu'on puisse vraiment les goûter, les sentir, par le contact direct du grec et du latin, si peu intelligemment attaqués aujourd'hui. Mais beaucoup d'honnêtes gens, qui ne méritent aucun blâme, doivent se contenter d'une simple nourriture moderne ; combien n'y a-t-il pas de personnes modestes auxquelles leur condition ne permet point de se procurer et de procurer à leurs enfants ce précieux avantage d'une aristocratie, de pouvoir remonter aux sources de la littérature et de l'art ! Je dois donc chercher pour elles aussi le moyen pratique de cultiver leur petit jardin spirituel et moral, et d'introduire la poésie dans leur vie.

Nous n'avons pas en poésie, comme en religion, un livre unique, un livre par excellence, une *Bible*, dont la lecture, suffisante et nécessaire, prime celle de tous les autres livres ; ce serait un voyage amusant, instructif, mais une chasse vaine, de parcourir les pays et les âges à la recherche du poète qu'on doit choisir de préférence. Car le choix est libre, il dépend des goûts individuels de chacun ; ici rien n'est obligatoire et ne s'impose absolument. Mais j'aurais bien mauvaise opinion de la personne, homme ou femme, adolescent ou jeune fille, qui n'aurait de goût pour aucun poète, et je partage entièrement le sentiment de Shakespeare disant, par la bouche de Lorenzo, dans *le Marchand de Venise* : « Ne vous fiez point à l'homme qui n'a en lui-même aucune musique, et qui n'est pas ému par le doux accord des sons. Il est propre aux trahisons, aux perfidies, aux rapines ; les mouvements de son âme sont mornes comme la nuit, et ses penchants ténébreux comme l'Erèbe. » Rien de plus juste. N'avoir point de musique en soi, c'est d'abord être insensible au charme des beaux vers, et c'est, par conséquent, être un monstre ; car c'est loger dans son sein une âme résistante et sèche, froide et inhumaine, qui ne vibre jamais en harmonie avec ce que la poésie exprime ; c'est être de marbre ou de bronze ; c'est avoir une pierre à la place du cœur.

J'ai l'idée d'un recueil poétique qui n'existe pas encore, que je sache, et qu'un intelligent assembleur de vers pourrait heureusement exécuter. Nous possédons beaucoup de bonnes anthologies ; mais en a-t-on imaginé une dont le plan consiste

(1) Rabelais.

simplement dans un choix de poèmes appropriés à toutes les circonstances ordinaires de la vie, et constituant, par conséquent, l'aliment spirituel de chaque jour, une sorte de « pain quotidien » ? Gœthe disait que toutes ses poésies étaient des poésies de circonstance, et par là il n'entendait point des circonstances exceptionnelles et rares ; au contraire, puisqu'il disait aussi : « Qu'on ne prétende pas que l'intérêt poétique manque à la vie réelle ; car justement on prouve qu'on est poète quand on a l'esprit de découvrir un aspect intéressant dans un objet vulgaire. »

Voici un tableau d'une bourgeoise vulgarité : le réveil, à l'aube du jour, d'une petite famille, le père, la mère, et, près de leur lit, l'enfant dans son berceau. Et voici, sur ce sujet trivial, une piécette intitulée *l'Aurore*. Elle contient deux mots grecs, *rododactulos Eôs*, qui signifient : l'Aurore aux doigts de rose. Le retour périodique du soleil est un de ces grands spectacles dont la monotonie ne lasse ni notre admiration, ni notre reconnaissance, et je goûte, comme il convient, les beaux vers de J.-B. Rousseau paraphrasant ainsi le psaume XVIII :

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

Mais voulez-vous, sans sortir de votre demeure pour aller contempler la nature, voir un lever de soleil dans l'intérieur même de votre chambre, encore hermétiquement close peut-être ? Ecoutez et voyez :

Le premier son qui m'éveille
Est un ramage incertain,
Un bruit vague à mon oreille,
A l'approche du matin.
Je l'entends comme en un rêve,
Il s'accroit ou s'affaiblit...
Ma paupière se soulève,
Et j'aperçois, de mon lit,
Une main — toute petite —
Qui, dans un berceau tremblant,
D'un doux mouvement s'agite,
En l'air, sous un rideau blanc.

Vers le point que je contemple
D'autres yeux ensommeillés
Comme vers l'autel d'un temple
Se tournent, émerveillés.
L'aspect de notre fillette
M'emporte aux rives d'Argos...
A demi-voix je répète :
Rododactulos Eôs,
Et me penchant vers sa mère :
Savais-tu bien qu'autrefois
(Voilà trois mille ans) Homère
A dépeint ce que tu vois?
C'est la nuit, et tout repose ;
Mais l'Aurore, en souriant,
Ouvre de ses doigts de rose
Les portes de l'Orient (1).

« Vous êtes de la joie errante parmi nous », a dit Victor Hugo aux enfants, avec un sentiment profond du rayon que leur présence légère glisse dans notre existence, et ils ont assez abondamment inspiré sa poésie pour fournir, à eux seuls, la matière de toute une anthologie, qu'on a faite.

Voici maintenant un mariage, événement mêlé de joie et de tristesse; gros d'un inconnu menaçant; donnant à la vie une direction toute nouvelle et y faisant une révolution profonde; infiniment trop sérieux pour qu'il soit possible à d'autres cœurs et à d'autres esprits qu'aux cœurs et aux esprits les plus frivoles de s'en réjouir sans trouble et de s'en égayer comme d'une simple fête. Mérimée, qui n'était pas porté de sa nature aux idées noires ni même aux pensées graves, disait : « Un mariage m'attriste toujours. » Toutes sortes de nuages, en effet, assombrissent la fête, appréhensions surtout de l'amour paternel et maternel, pour ne rien dire des inquiétudes d'un naïf égoïsme, comme celles de cette bourgeoise d'une comédie de Labiche disant à sa fille en robe de mariée : « Ce qui me navre, vois-tu, ce n'est pas de te quitter... c'est de penser que je vais rester seule avec ton père ... » Les deux sentiments opposés qu'un mariage éveille d'habitude, c'est, d'une part, le chagrin de la séparation des familles et de la rupture avec le passé; d'autre part, la tremblante et joyeuse espérance du ménage nouveau et de l'amour heureux. Ils ont été admirablement exprimés par Victor Hugo dans les vers qu'il écrivait, le 15 février 1843, pour le mariage de sa fille.

(1) *Loin du Nid*, poésies par Théodore Monod.

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
— Adieu ! — sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !
Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre.
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !

Ici, l'on te retient ; là-bas on te désire.
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir,
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,
Sors avec une larme ! entre avec un sourire !

Hélas, le poète avait trop raison de mettre une larme dans les yeux de sa fille et de pleurer lui-même. Six mois plus tard, la jeune femme périssait, noyée dans une partie de plaisir en mer. Trois ans après, sa première stupeur étant passée, Victor Hugo soulageait son cœur en écrivant les plus beaux vers funèbres de toute la littérature française ; car la poésie a ce pouvoir, étrange et singulier, de délivrer l'âme du sentiment, quel qu'il soit, qui l'oppresse. Toute création poétique, même celle qui exprime la passion la plus douloureuse, fait du bien à son auteur et lui donne de la joie. Mais ce secret de l'art ne regarde que les poètes ; ce que nous, profanes, nous voudrons choisir, à notre usage, parmi tant de chants immortels que de grands deuils leur ont inspirés, ce ne sont point ceux qui sont « de purs sanglots » ; ce ne sont pas davantage ceux qui n'expriment qu'une résignation profonde, comme le chef-d'œuvre de Victor Hugo auquel je viens de faire allusion ; ce sont naturellement ceux qui nous apportent une consolation, une espérance, une foi. Lisons donc, de préférence, d'autres vers, composés aussi par le grand poète des *Contemplations* et adressés à des parents qui venaient de perdre une fillette nommée Claire.

... On sentait qu'elle avait peu de temps sur la terre,
Qu'elle n'apparaissait que pour s'évanouir,
Et qu'elle acceptait peu sa vie involontaire ;
Et la tombe semblait par moments l'éblouir...

Croire qu'ils resteraient ! quel songe ! Dieu les presse.
Même quand leurs bras blancs sont autour de nos cous,
Un vent du ciel profond fait frissonner sans cesse
Ces fantômes charmants que nous croyons à nous...

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres.
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,
Tristes ; et la lueur de leurs charmants sourires
Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit...

Quand nous en irons-nous où vous êtes, colombes ?
Où sont les enfants morts et les printemps enfuis,
Et tous les chers amours dont nous sommes les tombes,
Et toutes les clartés dont nous sommes les nuits ?

Vers ce grand ciel clément où sont tous les dictames,
Les aimés, les absents, les êtres purs et doux,
Les baisers des esprits et les regards des âmes,
Quand nous en irons-nous ? quand nous en irons-nous ?

Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre ?
Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre,
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or ?

L'anthologie pratique que je rêve contiendrait aussi des maximes pour la conduite de la vie, depuis le grand vers de notre grand Corneille :

Faites votre devoir et laissez faire aux Dieux,

jusqu'à des conseils plus particuliers, tels que ce sage avertissement aux maîtres qui donnent des ordres à leurs subordonnés :

Sers celui qui te sert, car il te vaut peut-être ;
Pense qu'il a son droit comme toi ton devoir ;
Ménage les petits, les faibles ; sois le maître
Que tu voudrais avoir (1).

Mais, ici, nous nous écartons peut-être un peu de la poésie ; ces règles morales, tout catéchisme peut les donner, et la prose les exprime presque aussi parfaitement que les vers, bien qu'elles gagnent sans doute quelque chose à revêtir une forme tout à fait harmonieuse et à devenir des sentences dorées. Je n'insiste donc pas sur ce point, et j'arrive, pour terminer, à l'essentiel de mon sujet, à ce que j'entends surtout par mettre de la poésie dans sa vie.

IV

Il faut que *nous soyons nous-mêmes des poètes.* Gardons-nous bien d'entendre par là qu'il faille que nous fassions des vers. On en fera toujours assez, beaucoup trop. Non, je parle d'une poésie en action, et c'est notre vie qui doit être un poème.

Si l'idée et le sentiment du beau inspirent toute notre conduite, il est vrai que des moralistes très sévères pourront condamner comme insuffisant ce principe directeur, puisque, en bonne doctrine, le commandement impératif du devoir doit seul être notre loi souveraine ; mais, dans la pratique, il se trouvera que nous n'aurons pas choisi une mauvaise règle de morale ; car le bien et le beau ne peuvent point s'opposer ; une analyse exacte et complète finit toujours par reconnaître leur profonde harmo-

(1) Victor Hugo, *Toute la Lyre.*

nie, qui ne paraît douteuse qu'à un examen superficiel. Tellement que faire ce qui est beau et faire ce qui est bien revient en réalité au même.

Faisons donc ce qui est vraiment beau, et nous ne risquerons jamais de nous tromper. Il est beau d'être honnête, véridique, courageux, juste, compatissant, bienveillant, charitable ; il est beau d'avoir une humeur égale et sereine, de faire bonne mine à toutes les contrariétés, d'envisager constamment le meilleur aspect des choses et le côté le plus avantageux des personnes ; de se réjouir du bonheur d'autrui au milieu de ses propres peines et de supporter celles-ci stoïquement, par la comparaison toujours possible et toujours fortifiante de son épreuve, quelque grande qu'elle soit, avec celles de tant d'hommes, nos frères, qui sont plus à plaindre que nous ; il est beau d'être humain, poli, doux, serviable ; il est beau d'être bon, et cela est si vrai que l'homme qui possède ces vertus ne sera jamais laid à voir. La nature pourra lui avoir refusé de beaux traits, une belle prestance, une belle forme : sa physionomie exprimera toujours la beauté de son âme, et nos yeux s'arrêteront sur les siens avec plus d'amour que sur ceux de la plus belle figure, d'une sculpturale perfection de lignes, mais au regard dur, froid, dissimulé, sournois, lâche, hautain ou méchant. Le sourire est le rayonnement d'une âme poétique. La vraie beauté est spirituelle, et n'est pas autre chose, selon la belle image du plus grand philosophe de l'antiquité grecque, que l'âme qui se manifeste à travers la matière comme la lumière d'un vase d'albâtre où brille un flambeau intérieur.

J'accorde bien volontiers à certains penseurs, graves et tristes, que le pessimisme philosophique, c'est-à-dire la pensée fixe et obsédante du mal qui règne dans le monde et dans l'humanité, des souffrances qui torturent la chair, des deuils qui brisent le cœur, des iniquités qui révoltent l'âme, est juste, utile, indispensable, puisqu'il est la condition du progrès ; il faut trouver la réalité très mauvaise pour la rendre un peu meilleure. Mais cela n'empêche nullement que l'optimisme pratique, j'entends la gaieté, la belle humeur, la vaillance, ne soit la sagesse même, parce que c'est la source du bonheur et de la santé. Le grand théoricien du pessimisme en notre siècle, Schopenhauer, a eu mille fois raison, quoi qu'on en ait dit, de ne pas croire que ses sombres doctrines dussent lui défendre de jouir de la vie. Goûtez l'instant présent, quand il est heureux, et goûtez-le encore quand il est seulement tolérable. Saisissez dans leur vol, pour les savourer, la journée, l'heure, la minute fugitives. Aimez ce

qui passe, « aimez ce que jamais on ne verra deux fois (1) ». J'aime tout, disait La Fontaine,

> J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
> La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
> Qui ne me soit souverain bien
> Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique...
> Sur différentes fleurs l'abeille se repose
> Et fait son miel de toute chose.

V

Composer sa vie comme un poème, c'est d'abord être actif avec ordre et avec entrain. Nous vivons, ne nous y trompons pas, non plus dans l'âge d'or, mais dans l'âge de fer, dans un état *réellement* prosaïque du monde, où les associations, les grandes compagnies, les machines, le développement énorme de l'outillage, la domesticité d'une multitude immense de créatures humaines travaillant pour des maîtres, le salariat, cette forme amollie et dégénérée de l'antique esclavage, suppriment de plus en plus et rendent inutile l'activité personnelle de l'individu. Cette substitution d'une force collective, inconsciente, mécanique, matérielle, à la libre initiative de la personne qui créait autrefois de ses propres mains très poétiquement l'édifice de sa vie, est peut-être un progrès de la civilisation ; mais c'est l'invasion terne et morne du règne ennuyeux de la prose. Plus donc vous parviendrez à restaurer dans votre existence quelque chose de l'ancienne vertu des temps héroïques où chaque individu devait tout attendre de sa propre valeur, plus vous y répandrez de poésie.

Dans l'état poétique du monde, le héros d'épopée est chasseur, boucher et cuisinier tout à la fois. Il tue, dépèce et fait rôtir la bête qui sert à son festin. Sa charrue, sa tente, son bouclier, son épée, le vaisseau sur lequel il traverse les mers, le char qui le porte au combat sont son ouvrage ; ou, s'il ne les a pas faits lui-même, il en connaît assez la fabrication pour pouvoir les réparer au besoin. Le sceptre d'Agamemnon est un bâton de famille que son aïeul a coupé sur la montagne et qu'il a transmis à ses descendants. Ulysse façonne de ses mains sa couche nuptiale. Nausicaa, fille de roi, va blanchir son linge à la rivière. Le mot grec qui signifie jeune fille voulait dire, dans son énergie primitive, petite laitière, et rappelait que, dans la famille

(1) Alfred de Vigny.

patriarcale, la demoiselle de la maison, la princesse même du palais, s'employait à traire les chèvres et les vaches.

Oh ! combien les jeunes filles de nos jours se trompent quand elles se figurent qu'elles auront d'autant plus de charme et de grâce qu'elles ne feront rien de leurs blanches mains, abandonnant à des mercenaires toute la besogne, trouvant au-dessous d'elles de faire leurs lits, de laver les tasses, de s'activer à la cuisine, peut-être même de coudre et de raccommoder leurs robes ! La cuisine peut, comme toute chose, devenir un objet de poésie, à condition qu'elle soit jusqu'à un certain point notre œuvre personnelle. Les demoiselles qui dédaignent de mettre elles-mêmes la main à la pâte se privent, au contraire, d'une grande séduction poétique sensible aux yeux des vrais hommes de goût et par laquelle Goethe fut subjugué à l'âge de sa fière et conquérante jeunesse. N'est-ce pas dans l'emploi de ménagère, coupant des tartines de pain bis pour un groupe d'enfants, que l'immortelle Charlotte lui est d'abord apparue, et aucune impression peut-elle se comparer à celle que ce spectacle fit sur lui?

Si l'atelier, si la chaumière sont des centres d'activité plus poétiques que la demeure du riche, c'est parce que l'homme s'y révèle davantage comme l'artisan laborieux de sa destinée. Une maîtresse de maison doit être, dans une grande mesure, sa propre servante, à la fois pour devenir plus charmante et plus belle par un travail personnel qui est de la poésie en action, et pour relever dans leur humble rôle les pauvres femmes que l'inégalité des conditions a condamnées à la servir, en les associant et en les intéressant à sa vie. Sans doute il faut considérer son âme, son cœur, son esprit, son intelligence et même son corps comme une sorte de jardin qu'on soigne et qu'on cultive, afin de faire de soi-même une créature de plus en plus accomplie ; mais surtout il faut comprendre qu'on ne s'élèvera vraiment dans l'échelle des êtres que par la noblesse d'une activité dévouée au service d'autrui, oubliant les fins intéressées d'une culture uniquement égoïste. Le bonheur n'est pas un bien qu'on puisse atteindre en le cherchant lui-même directement ; c'est un reflet, c'est un retour, c'est la récompense de ceux-là seulement qui le font rayonner dans leur entourage.

L'exercice de la charité peut être de la plate prose ou de la poésie : examinons encore cet exemple. Il sera de la prose, si, dans notre budget, nous faisons simplement une part pour les pauvres, chiffre abstrait dont l'emploi nous est inconnu et indifférent, et que nous abandonnons au hasard, seulement pour

nous mettre en règle avec le devoir général de faire l'aumône. Il sera de la poésie, si le malheureux que nous secourons est pour nous une personne particulière, dont la situation excite notre intérêt, dont nous visitons la demeure, auquel nous apportons non seulement de l'argent, mais ces petits dons en nature qui ne nous privent de rien et qui le comblent, non seulement des vêtements et du pain, mais la parole qui console et qui fortifie. Le relèvement du misérable deviendra ainsi notre ouvrage, notre création, le chef-d'œuvre de nos mains, et il n'y a pas de poème au monde qui puisse être plus divin et plus beau qu'un homme que nous avons sauvé.

« La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne », et c'est dans la façon de donner que réside proprement la grâce poétique de la charité. Les personnes qui font l'ingrat métier de collecteurs ont, si elles sont des moralistes, un vaste champ d'observation pour étudier la différence des caractères : hélas, la nuance qu'elles rencontrent le plus, c'est l'offrande stricte et froide qui se débarrasse au plus vite et aux moindres frais d'un visiteur importun. Bien rarement on demande même les renseignements nécessaires sur l'œuvre qu'il s'agit de soutenir. Je conçois une façon de refuser (le cas d'un refus motivé peut se présenter quelquefois) qui laisserait le collecteur, sinon plus satisfait, du moins plus édifié, plus pénétré d'estime pour le caractère de son interlocuteur, que ne pourrait le faire un louis de vingt francs jeté de mauvaise grâce.

La poésie n'est qu'une forme, si vous voulez ; mais la préoccupation esthétique de la forme entraîne celle du fond, qui en est la substance et le soutien. Donc, soyons les poètes de notre vie ; arrangeons-la harmonieusement comme une œuvre d'art, et, par une conséquence logique, nécessaire, nous lui donnerons une valeur solide ; cherchons à faire beau, et nous ferons bien.

Aimons la beauté dans toutes ses manifestations sensibles : la belle nature, les belles créatures de Dieu, la mer, les montagnes, les forêts, symboles des choses éternellement vieilles et nouvelles, les fleurs, symbole fragile de ce qui dure l'espace d'un matin. Aimons les beaux vers, la belle musique, les beaux tableaux, les belles statues, les beaux meubles ; mais aimons surtout les beautés morales, toutes résumées dans ce charitable amour, sans lequel l'artiste de lui-même, occupé à son propre perfectionnement, oublierait justement la chose essentielle : il laisserait subsister l'égoïsme, destructeur du bien et du beau ; il se dresserait, dans son insociable orgueil, dans sa sotte vanité,

comme un arbre stérile, et fût-il maître de toutes les sciences, de tous les arts, de toutes les langues parlées par les hommes et même par les anges, il serait semblable à l'airain qui résonne et à la cymbale qui retentit.

Le beau véritable ne se sépare pas du bien : *Kalon Kagathon*, disaient les Grecs, faisant du bon et du beau une seule et même chose ; mais il peut se séparer de l'utile. C'est la profonde erreur des esprits et des âmes incurablement prosaïques de n'estimer les actions et les œuvres des hommes qu'à la mesure de leur utilité. Non, il ne faut point compter comme perte tout ce qui ne se solde pas par un gain tangible et positif. Il faut savoir dépenser d'une main libérale sans regarder toujours au profit réel et prochain. Le gaspillage vaut mille fois mieux que certaines économies. Ornons donc très inutilement les tombes de nos morts bien aimés, qui, Dieu merci, sont insensibles sous la terre aux guirlandes et aux couronnes que nous leur offrons à genoux. Gardons-nous de condamner à la légère la prodigalité somptueuse des riches amateurs de l'art et du luxe, puisque Dieu lui-même nous en a donné l'exemple, lui qui fait chaque soir resplendir sur nos têtes la magnifique inutilité de tant de millions d'astres. « Voilà plus de trois cents deniers perdus ! » murmuraient des utilitaires moroses en voyant une pieuse femme briser sur le front et sur la chevelure du Sauveur un précieux vase d'albâtre contenant un parfum de grand prix. Mais Jésus leur répondit de sa voix douce : « Pourquoi lui faites-vous de la peine ? Elle a fait cela pour moi. Elle a parfumé d'avance mon corps pour la sépulture ».

« Tout ce qui vaut la peine d'être fait mérite et exige d'être bien fait (1). » Si j'ai réussi à traiter convenablement le sujet de mon choix ; si, des citations diverses par lesquelles je l'ai illustré, mes lecteurs ont quelquefois reçu l'impression du beau, le frisson du sublime ; si, eux et moi, nous fermons ces pages avec le noble dessein de devenir des artistes de nos vies, de faire le bien par amour du beau, d'introduire dans le mécanisme de notre existence plus d'ordre intelligent et d'activité libre, dans nos actions plus de grâce, de politesse et de bonté, d'être plus aimables, plus charitables, plus souriants et meilleurs, nous aurons fait ensemble de la poésie.

(1) Michaud.

PAUL STAPFER

LE MARTYROLOGE POLONAIS EN PRUSSE

I

Il en est de la partie de la Pologne rattachée à l'Allemagne comme des autres populations non allemandes de l'empire : elles sont entraînées, au détriment de leur propre nationalité, dans le mouvement dit de « l'unité allemande ».

Nous ne referons ici ni l'historique de ce mouvement, qui se poursuit depuis plus d'un siècle, ni celui de la participation forcée des Polonais à l'œuvre du pangermanisme. Nous voulons seulement parler de la dernière étape de cette propagande, dans les provinces polonaises, en mettant au jour son caractère spécial, funeste, selon nous, à l'Allemagne autant qu'il est insupportable pour les Polonais.

L'entrée de la Pologne dans l'orbite allemande commence avec la proclamation de l'empire allemand. On sait que la principale ouvrière de cette création politique, trop souvent mêlée à l'unité allemande elle-même, fut la Prusse ; c'est elle qui a donné son empreinte à ce que l'on peut appeler la période de la Prusse triomphante.

C'est la même Prusse, le caporal de l'Allemagne contemporaine, qui a imposé à l'Allemagne entière son système bureaucratique et disciplinaire, son administration hiérarchisée, dont le premier employé est le roi de Prusse, empereur d'Allemagne.

L'œuvre de l'unité allemande s'est poursuivie selon une conception prussienne.

C'est surtout dans les provinces polonaises, presque abandonnées entièrement à l'arbitraire prussien, qu'on peut le mieux se rendre compte des effets de cette conception. C'est là que l'on va voir la dégénérescence fatale de cette puissante trinité prussienne : Guillaume, de Moltke et Bismarck, devenant la caricature « hakatiste » : Heimann, Kennemann et Tidmann, dont les noms obscurs pour le reste du monde servent de signes de ralliement à toute une œuvre désastreuse.

Les provinces polonaises de l'Allemagne sont situées à l'est de l'empire, où elles longent la frontière de l'empire russe. Administrativement, et selon d'ailleurs des divisions anciennes, on distingue ces provinces en *Prusse Orientale* et *Prusse Occidentale*, qui s'étendent respectivement sur les rives droite et gauche de la Vistule, le *Grand-Duché de Posnanie*, dans le bassin de la Warthe, et la *Silésie*, traversée par le cours moyen et supérieur de l'Oder.

Dans toutes ces provinces, l'élément polonais est mêlé diversement à l'élément allemand. Les statistiques en 1890 donnaient les résultats suivants :

Provinces	Population polonaise en 1890			
	Sources officielles		Sources polonaises	
		Rapport à la population totale — 0/0		Rapport à la population totale — 0/0
Grand-duché de Posnanie.....	1.053.184	60,1	1.098.435	62,7
Prusse Occidentale.....	193.429	34,1	526.841	36,8
Prusse Orientale.....	327.696	16,7	377.122	19,3
Silésie.....	994.961	23,6	1 130.603	27
Autres provinces prussiennes..	108.681	0,6	100.000	0,5
Totaux.....	2.977.951	9,9	3.233.021	10,8

Il s'agit donc, si l'on ajoute à ces chiffres l'augmentation annuelle, d'une population polonaise qui est aujourd'hui, selon les sources polonaises, de plus de 3 1/2 millions d'habitants.

Quant aux variations de densité de l'élément polonais selon les provinces, elles s'expliquent par les conditions dans lesquelles celles-ci sont tombées au pouvoir des Allemands.

La Silésie, en effet, était déjà allemande au XIIIe siècle, et elle devint prussienne en 1763. La Prusse Orientale, qui n'avait jamais été que pays vassal de la Pologne, cessa de l'être au XVIIe siècle. L'influence germanique fut donc ancienne dans ces deux provinces. La Prusse Occidentale ne fut acquise au royaume de Prusse qu'en 1772, c'est-à-dire pendant le premier partage de la Pologne. Enfin le Grand-Duché de Posnanie, quoique cédé à la Prusse pendant le partage, reprit une existence libre dans le Grand-Duché de Varsovie, et ne resta fermement à la Prusse qu'en 1815.

Ainsi se formèrent des différences, qui subsistent ethnographiquement, puisque, dans la Prusse occidentale, le groupement polonais voisin de la Vistule, compose 50 à 60 p. 100 de la population; dans la Haute-Silésie (Régence d'Oppeln), le même élément forme 60 à 70 p. 100 et 75 à 85 p. 100 dans le Grand-Duché de Posnanie.

La Posnanie, avec sa plus grande densité de l'élément polonais, apparaît comme le centre contre lequel la politique de germanisation devait diriger ses efforts.

II

En 1815, prenant possession du Grand-Duché de Posnanie selon les décisions du Congrès de Vienne, Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, annonçait solennellement ses intentions à ses nouveaux sujets (15 mai 1815) :

« En rétablissant, par ma patente de prise de possession, datée d'aujourd'hui, les anciens rapports de cette partie des districts du duché de Varsovie, qui appartenaient originairement à la Prusse et qui sont de nouveau échus à mes Etats, j'ai songé à fixer aussi votre sort. Vous aussi vous avez reçu une patrie, et avec elle une preuve que je sais apprécier votre attachement à la patrie. Vous serez incorporés à ma monarchie sans avoir besoin de renoncer à votre exis-

tence nationale. Vous prendrez part à la constitution que j'ai l'intention de donner à mes fidèles sujets, et vous recevrez, comme les autres provinces de mon royaume, une constitution provinciale.

« Votre religion sera maintenue, et des mesures vont être prises pour qu'une dotation convenable soit assignée aux ministres de cette religion. Vos droits personnels et votre propriété retournent sous la protection des lois. Vous serez dorénavant admis aux délibérations sur ces lois.

« Votre langue sera employée, conjointement avec la langue allemande, dans tous les actes publics... »

Ces engagements ne faisaient d'ailleurs que réaliser les stipulations du Congrès de Vienne, qui garantissaient « la représentation et les institutions nationales d'après le mode d'existence politique » à tous les Polonais « sujets de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse ». Et pour qu'aucun doute ne subsistât sur le sens de ces garanties générales, la note de Castlereagh du 12 janvier et la réponse du prince Hardenberg précisèrent pour les provinces échues à la Prusse une « administration adaptée aux habitudes et au génie de leurs habitants ».

Enfin le roi lui-même, ratifiant, le 3 mai 1815, le traité entre la Russie et la Prusse, acceptait dans les termes suivants les principes établis :

« Nous acceptons (le traité), et le reconnaissons comme obligatoire pour nous et pour nos successeurs, et nous donnons notre parole royale qu'il sera mis en vigueur fidèlement, etc. »

En regard de cette parole et de ce serment royaux, le serment suivant était prescrit, à la même époque, pour les habitants du Grand-Duché de Posnanie :

« Je reconnais Sa Majesté, le roi de Prusse, pour souverain unique et légitime de ce pays, et cette partie de la Pologne qui est échue au roi de Prusse en vertu du Congrès de Vienne pour ma patrie, en m'engageant à la défendre, au prix de mon sang, contre toute force oppressive, contre chacun et en quelques circonstances que ce soit. »

Nous ne citons ces « paroles royales » que comme document historique. Le temps est passé depuis longtemps où les Polonais prouvaient ainsi la justice de leur cause, qu'ils portent maintenant devant le tribunal suprême, et qui se traduit par la ferme volonté de vivre. Ils espèrent même qu'un jour ce tribunal fera droit à leurs revendications.

Nous ne citons pas non plus ces paroles pour les mettre — ce qui serait trop facile — en opposition avec celles d'aujourd'hui. Nous voulons montrer seulement que, pendant plus d'un demi-siècle, la réalisation de l'unité allemande a pu se concilier avec le nationalisme polonais. Ce n'est que dans la période de la Prusse triomphante que l'esprit allemand est devenu agressif. Et c'est alors que les « paroles royales », interprétées à rebours, ont servi de programme aux Prussiens dans les provinces polonaises.

Ces mêmes paroles sont aussi le programme des Polonais, mais

ceux-ci les prennent dans leur sens véritable. Et ce n'est pas l'une des moindres ironies de l'histoire de voir les Polonais devenir, tout en défendant leur nationalité, les défenseurs de l'honneur monarchique prussien, contre les héritiers mêmes de Frédéric-Guillaume.

III

Comme pour prouver d'avance que la période de l'Allemagne prussienne était dominée par une conception de l'unité germanique autre que celle de l'Allemagne entière, on l'inaugura par une série de faits remarquables et connus : la lutte des Allemands contre les Allemands sous la direction de la Prusse ; Sadowa en 1867, ne fut pas seulement une défaite de l'Autriche, mais aussi celle d'une partie du monde germanique. Avant et après Sadowa, (1863 et 1871) eut lieu la prétendue réintégration des Allemands détachés du grand corps germanique. C'est ainsi que furent « réintégrés » le Schleswig, le Holstein, l'Alsace et la Lorraine.

Alors apparut une des conceptions de l'Allemagne nouvelle — la leçon des casernes et des forteresses, — car en réintégrant ces terres au nord et au sud, on les nommait des « glacis », indispensables à la sécurité de la forteresse, c'est-à-dire de l'Allemagne prussienne. Et tout en détruisant à jamais la paix de la grande agglomération germanique, à l'ouest, au nord et au sud, on poussa le cri fameux : « *Drang nach Osten!* »

Ainsi se dévoilait la conception nouvelle et chimérique de l'unité germanique — celle de la Prusse triomphante et agressive. — En sorte que l'unité de l'Allemagne, selon cette conception, semblait n'être pas au dedans, mais au dehors de l'Allemagne, et aux quatre coins du monde à la fois.

D'autre part, comme l'Allemagne est en grande partie catholique et la Prusse protestante, il fallait que celle-ci évangélisât l'autre à sa manière. Tout en poursuivant son but d'unité à la prussienne, substituée à l'unité allemande, la Prusse ouvrit l'ère des persécutions religieuses — le « Kulturkampf ». Et l'Allemagne se vit, par la volonté de Bismarck, entraînée dans une lutte religieuse, apaisée depuis des siècles.

Alors se forma le parti du « Centre », sous la direction du célèbre Windhorst qui, tout en défendant le catholicisme contre le protestantisme, pensait aussi défendre l'unité allemande contre la chimérique « unification » prussienne.

L'ère du Kulturkampf est le commencement de la nouvelle politique introduite dans les provinces polonaises.

En Pologne, en effet, l'Eglise catholique, traditionnelle, riche et fortement établie au sein de la nation, exerçait une influence si considérable que Bismarck la dénonçait comme un facteur important de la nationalité polonaise, donc contraire à l'unité allemande. (Discours du 9 février 1872.)

Du 11 au 14 mai 1873, furent votées les lois, dites *Lois de Mai*, concernant: 1° le recrutement du clergé; 2° l'autorité ecclésiastique disciplinaire et administrative; 3° l'appel en matière ecclésiastique; 4° la sortie de l'Eglise.

Les « lois de mai » mirent l'Eglise catholique à la discrétion du Gouvernement. Elles reçurent des compléments, jusqu'à ce qu'en avril 1874, le Gouvernement fut autorisé à expulser par la voie administrative les ecclésiastiques destitués ou interdits qui continuaient à exercer leur ministère.

La plupart de ces lois, moins destinées à l'Allemagne entière qu'à la Prusse, furent surtout appliquées rigoureusement dans les provinces polonaises, où l'expulsion des jésuites, par exemple, fut très sensible, car les jésuites y avaient depuis longtemps des écoles polonaises. Les séminaires, « ces foyers de polonisme » comme les nommait Bismarck, furent fermés. Les prêtres inspecteurs des écoles furent remplacés par des inspecteurs prussiens. Des évêques polonais, même parmi ceux qui ne se distinguaient pas par un patriotisme violent, par exemple le cardinal Ledochowski, subirent toutes les rigueurs, depuis l'amende jusqu'à la prison, l'internement et l'exil. Ainsi furent incarcérés les évêques de Posen et de Gnesen: Ledochowski, Janiszewski, Cybichowski, les chanoines Korytkowski et Wojciechowski, trente-six des quarante doyens des deux diocèses et un grand nombre de prêtres. En sorte que parmi les huit cents prêtres du duché de Posnanie, le Gouvernement n'en trouva pas deux cents qui acceptèrent ses ordres.

L'arbitraire illimité ainsi employé dans les rapports de l'Etat et de l'Eglise bouleversait l'esprit public, le catholicisme en Pologne étant intimement lié à la cause nationale.

Ce fut le Parlement allemand qui amena le gouvernement prussien à cesser peu à peu sa lutte violente contre le catholicisme. La politique de lutte avait, en effet, échoué auprès de la population allemande elle-même.

Les députés des provinces polonaises, le « Cercle Polonais », se concertèrent alors avec le Centre pour l'élaboration et le vote des projets de lois. Trop peu nombreux jusque-là pour avoir une influence quelconque dans les assemblées, ils s'en étaient écartés en protestant hautainement, comme on avait pu le remarquer au moment de l'incorporation du Grand-Duché de Posnanie à la nouvelle Allemagne, et dans toutes les grandes circonstances: en 1848, 1867 et enfin en 1871, à l'occasion de l'adresse à l'Empereur allemand.

Quant à la clôture formelle du Kulturkampf, elle s'accomplit par es lois de 1880 et 1882.

Parmi les Polonais eux-mêmes, l'alliance défensive avec le *Centre* avait mis fin à la politique vaine de protestation. Désormais les députés polonais (qui étaient seize dans le Reichstag de 1871) prirent part à toutes les discussions et à tous les votes qui les intéressaient. Cette activité politique ne pouvait, d'autre part, que stimuler la vie d'une

nationalité en voie d'évolution, et qu'être profitable à la cause polonaise.

IV

En abandonnant forcément l'Eglise catholique en général, le gouvernement prussien songea à éteindre un autre foyer de polonisme dangereux pour l'unification : celui de l'école.

C'est ainsi que dans l'Etat qui se vante, non sans raison, d'être l'initiateur de l'instruction populaire en Europe, fut établie toute une série de lois contre l'école. Et il est assez curieux de remarquer que les plus zélés artisans de cette œuvre d'extinction se nommaient glorieusement les « Kulturträger », les civilisateurs !

Pour atteindre l'Ecole dans les provinces polonaises, le gouvernement dut attaquer la Constitution de 1830 elle-même. Cette constitution, en effet, reconnaissait, outre le principe de la tutelle religieuse, le maintien de la langue maternelle, surtout dans les écoles primaires.

La laïcisation, au profit de l'évangélisme, de l'école allemande en général, fut, en Posnanie, le commencement de la politique de « dépolonisation » comme la nommait spirituellement Bismarck. Ainsi furent édictées, parallèlement au *Kulturkampf*, toute une suite de mesures, la plupart administratives, contre la langue et l'enseignement polonais dans l'École.

La fin du *Kulturkampf* ne changea pas les dispositions du gouvernement à cet égard. Et après le départ du ministre Falk (1879), ses successeurs : MM. Puttkamer et Gossler, continuèrent la « dépolonisation de l'Ecole », qu'ils poursuivirent dans les écoles primaires, l'œuvre étant déjà accomplie, autant qu'elle pouvait l'être, dans les établissements de l'enseignement secondaire.

Dans ce sens, le 7 avril 1883, le Président de la Régence de Posnanie ordonna qu'à partir du 1er mai de la même année, la langue allemande fût obligatoire, pour l'enseignement de la religion, dans toutes les écoles primaires urbaines. Quant aux écoles communales, la même ordonnance rappela les anciennes dispositions selon lesquelles l'allemand était obligatoire partout où les élèves allemands formaient la moitié des classes. Or, comme il suffisait que le nom de famille parût allemand pour l'inscription de l'élève parmi les Allemands, des majorités faciles furent obtenues dans presque toutes les écoles.

Enfin, le 1er novembre 1887, par ordre du cabinet, la langue polonaise fut définitivement exclue des écoles primaires.

Les changements dans la politique générale de l'Allemagne pendant les dernières années de pouvoir de Bismarck, les variations dans la composition de la majorité parlementaire, enfin les débuts du règne de Guillaume II laissèrent quelque répit aux Polonais.

La retraite de Bismarck et la nomination de Caprivi ouvrirent même la voie à une conciliation. Le gouvernement fit les premières

avances, dès la retraite de M. Gossler (1891) remplacé par M. Zedlitz. Celui-ci, ancien président général de Posnanie, reconnaissant en partie la justesse des réclamations, admit, par une ordonnance, l'enseignement *privé* de la langue polonaise dans les diverses écoles. Mais cet enseignement, laissé aux soins des parents, restait sous la surveillance des autorités scolaires. C'était donc à la fois une sorte de contrôle et pourtant un adoucissement.

Ces intentions ne furent pas de longue durée.

Le successeur de M. Zedlitz, M. de Bosse, fit disparaître, par la manière dont il pratiqua l'ordonnance, les espoirs qu'elle avait fait naître.

Pour ne pas citer trop de noms nous ne mentionnerons que celui de M. Stadt, ministre actuellement de l'Instruction en Prusse, qui supprima la langue polonaise même dans les écoles primaires, même pour l'enseignement religieux, même dans les écoles privées. Quant aux agissements des subalternes, avec lesquels le ministre se solidarise officiellement, nous en parlerons par la suite.

Après cette série unique de lois contre l'Ecole, on peut se demander si elles ont atteint quelque but. Ne parle-t-on plus polonais en Posnanie?

Comme réponse, qu'il soit permis de rappeler que la langue polonaise est supprimée depuis quarante ans, dans les écoles du royaume de Pologne et de Lithuanie. Or, pas un Polonais ne sait la langue officielle, qu'il ne sache auparavant lire, écrire, et surtout penser en polonais. Est-ce un pareil résultat que l'unification prussienne s'efforce d'atteindre?

V

Après l'Eglise et l'Ecole, le gouvernement prussien attaqua, dans les provinces polonaises, la troisième base de l'existence nationale : la propriété.

Cette attaque fut annoncée par le discours du Trône du 14 janvier 1886, au Landstag, promettant un règlement spécial pour « protéger la propriété allemande dans les provinces de l'Est. »

Ce fut la colonisation allemande dans les provinces polonaises, où M. de Bismarck avait constaté le danger pour l'élément allemand de la progression plus rapide de la population polonaise. Puisqu'on ne pouvait détruire cette population, il fallait la contrebalancer par l'immigration allemande. Le gouvernement demanda donc un crédit de 100 millions de marks destinés à l'achat de terres polonaises, qui seraient revendues à des Allemands et spécialement aux immigrants. Ceux-ci jouiraient de nombreux privilèges, entre autres celui d'un amortissement très facile (3 p. 100 par an). Les 100 millions de marks, incessamment récupérés, seraient un fonds perpétuel d'achat des terres polonaises. Le projet avait ainsi pour but non seulement l'augmentation numérique de l'élément allemand, mais encore la conquête de la propriété foncière des provinces.

Le Landtag mit deux mois à préparer ce projet, dont le vote était assuré d'avance. Si bien que les opérations d'achat commencèrent en Posnanie même avant ce vote, qui eut lieu le 26 avril 1886. M. de Bismarck y soutint « qu'il ne s'agissait d'autre chose que de donner plus d'extension à l'esprit allemand et à la culture allemande » ; les Polonais se montrant « ingrats envers les bienfaits de la civilisation allemande », il était naturel que « les pionniers » de cette civilisation en reçussent les faveurs à leur place. Les défenseurs du projet insistèrent sur ce qu'il n'était pas dirigé « contre les Polonais », mais seulement « vers la défense des Allemands ». Enfin M. de Bismarck ajouta cet argument d'une moralité douteuse : que les nobles polonais trouveraient dans cette combinaison de faciles ressources pour aller jouer à Monaco. Le projet fut voté à l'unanimité, par le départ des Polonais du « Centre » et du parti de de M. Windthorst.

Les comptes rendus de la Commission de cette singulière colonisation montrent que le total des propriétés foncières achetées de cette sorte, pendant la période 1886-1896, est de *89,204 hectares*, appartenant antérieurement pour *69,525 hectares* aux Polonais et le reste aux Allemands. Les achats de la Banque portèrent surtout sur la grande propriété, laquelle perdit, pendant ces dix ans, neuf centièmes de sa superficie totale. La petite propriété, au contraire, est restée presque intacte.

Quant à la Banque elle avait déjà, en 1896, dépensé environ 70 millions de marks, dont la moitié pour des temples, des écoles etc. ne devait jamais lui être remboursée. A la même époque, les colons n'avaient remboursé que 7 millions de marks environ ; en sorte que le capital de colonisation était réduit à 40 millions, avec des frais énormes d'administration de la Banque et des domaines acquis, — la Commission seule occupe 90 employés.

Sur ces terres, achetées très cher, on n'avait, en 1896, établi que 1.784 familles, dont 1.068 d'Allemands originaires de provinces polonaises, et *716* seulement originaires du reste de l'Empire.

D'ailleurs, dans les dernières années de cette période, la Commission dut changer son principe d'achat exclusif des terres polonaises, parce qu'il était souvent arrivé que les propriétaires polonais se débarrassaient à un bon prix de terres mal administrées et en mauvais état, pour les remplacer par de meilleures achetées à des propriétaires allemands du pays. Depuis lors la Commission s'est mise à acheter elle-même les terres des Allemands en embarras d'argent.

Ainsi le formidable instrument de l'expropriation des Polonais s'est changé en un moyen très onéreux de favoriser les grands propriétaires allemands du pays. Et cette nouvelle direction s'est encore accentuée, en 1895-1896, sous la forte pression de la « Ligue des agriculteurs », si âpre à la défense de ses propres intérêts. En sorte que c'est la vente rémunératrice des propriétés allemandes qui a surtout bénéficié de ces mesures, quoique, comme l'a remarqué ici même M. Waliszewski (1), ces propriétaires « ne connaissent pas le

chemin de Monte-Carlo ». « Sur 13 domaines achetés en 1893, écrit le même historien, 7 sont sortis des mains allemandes ». « De 1891 à 1894, écrit encore M. Waliszewski, sur 23.108 hectares acquis par la Commission, un peu plus de la moitié appartenait à des Polonais. En 1894, la proportion était de 57 p. 100. En 1895, elle tombait à 14 p. 100 ».

D'autre part, comme le font observer des Allemands eux-mêmes : le professeur Miaskovsky (*Confér. à Berlin, octobre 1895*) et M. Sohnrey (*Eine Wanderschaft etc., 1897*), les colons allemands sont de la plus mauvaise qualité; agriculteurs improvisés, ils s'occupent peu de leurs affaires, et se considèrent, dans leur patriotisme de cabaret, comme des sentinelles du germanisme que la Banque doit aider indéfiniment.

L'œuvre de la Banque de « colonisation » a, d'ailleurs, à compter avec la concurrence de la petite banque polonaise, qui fait de la colonisation polonaise, « et qui, écrit M. Waliszewski, en rétribuant à 4 p. 100 le capital de ses actionnaires, alors que l'Etat ne retire que 1 3/4 du sien, a, en huit années d'existence, établi 1.291 paysans polonais sur 14.165 hectares de terre achetées à des propriétaires allemands ».

A cette heure, le dernier rapport de la Commission (1900) indique ainsi, avec son optimisme officiel, l'œuvre de la colonisation allemande depuis son origine : 130.000 hectares, dont 60 p. 100 de terres polonaises, ont été achetées par la Banque, au prix de 101 millions de marks, diverses dépenses comprises; 3.616 familles allemandes (soit officiellement 24.000 personnes ?) ont été établies dans les provinces polonaises. Mais le rapport avoue péniblement que les achats des terres polonaises diminuent de plus en plus, jusqu'à descendre, pendant l'année dernière, à 25 p. 100 des achats totaux.

La récapitulation des faits et des chiffres permettrait de conclure, d'abord que la colonisation des provinces polonaises, au train dont elle va, pourrait peut-être s'effectuer en quelques siècles et aux prix d'une centaine de milliards. Mais le temps comme l'argent pourront manquer aux unificateurs prussiens.

En outre, cette conclusion serait toute gratuite, étant fondée sur l'inertie absolue des Polonais et sur une vente bénévole de toutes leurs propriétés. En réalité, la vente diminue et cessera tout à fait par l'extinction des terres grevées de dettes. Il ne restera donc que des terres bien cultivées, non grevées, et celle des paysans, qui ne vendent pas leurs biens.

A ce raffermissement de la propriété rurale, produit en partie par l'argent prussien, correspond encore la force naturelle de la multiplication polonaise. Que signifie ce chiffre, d'ailleurs exagéré, de 24.000 colons allemands auprès des 250.000 Polonais gagnés naturellement dans le même temps !

Ainsi se poursuit l'œuvre de l'unification prussienne substituée étrangement à l'unité allemande de jadis.

Nous avons voulu présenter ses plus grandes entreprises dans les

provinces polonaises. Et il nous semble qu'une telle exposition montre suffisamment que ces entreprises échouent une à une.

Leur but, en effet, est de supprimer le polonisme. Or, le polonisme, dans les provinces, se porte mieux que jamais. L'œuvre prussienne avait considéré le catholicisme comme le refuge du polonisme. Or, il n'y a pas eu défaite des catholiques polonais au profit du protestantisme ; mais un grand nombre de protestants polonais de Prusse et de Poméranie, tout en restant protestants, se sont souvenus qu'ils étaient Polonais. La langue polonaise a été pourchassée dans les écoles. Et à cette heure, une pétition couverte de plus 40.000 noms de mères polonaises est adressée au Parlement. En outre les plus humbles mêmes des Polonaises deviennent, pour les enfants, des institutrices gratuites de la langue maternelle, c'est-à-dire que les mesures prussiennes, en supprimant quelques centaines d'instituteurs polonais, en ont suscité des dizaines de milliers à leurs places.

Mais la plus grande victoire du polonisme, provoquée directement par l'unification, c'est le réveil national en Silésie. Dans cette province, plus d'un million de paysans et de paisibles bourgeois ont appris, pendant les hostilités prussiennes, qu'ils étaient Polonais ; plus d'un million se sont élevés à la conscience de leur nationalité. Et les trente dernières années ont vu s'épanouir, dans cette province, une véritable renaissance polonaise, qui se manifeste par l'une des presses polonaises les plus puissantes de toute la Pologne. Les livres d'histoire de la Pologne, en polonais, se vendent par dizaine de mille exemplaires. Ce mouvement, semblable à la renaissance des Tchèques au milieu de ce siècle, enrichit la Pologne d'un million de démocrates robustes, travailleurs et conscients de leur nationalité.

Le mot de Talleyrand sur les actions politiques stériles, c'est-à-dire sur celles qui n'atteignent pas leur but : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute », nous semble assez cynique pour être un axiome politique qui s'appliquerait facilement à l'essai de prussification de la Pologne.

VI

Mais, dira-t-on, il est impossible qu'un système si rigoureusement appliqué et une politique si suivie ne contiennent rien de durable, — que des fautes.

Il reste, en effet, quelque chose de l'œuvre de la prussification en Pologne ; il reste des crimes. Nous plaçons ce mot en tête de ce chapitre pour n'avoir pas à le répéter par la suite. Nous nommons crime tout ce qui provoque la haine et la souffrance dans la vie sociale, tout ce qui fausse les notions élémentaires de la justice, tout ce qui place l'arbitraire au-dessus du droit, et enfin tout ce qui agite les bas-fonds des sociétés pour en faire sortir des instincts sauvages péniblement apaisés, au cours des siècles, par la civilisation.

Or, la politique de prussification, pleine de ces menaces contre la vie sociale, a provoqué une véritable explosion de haine dans la société moderne.

Une politique qui ne réussit pas, mais qui est, en même temps, poursuivie avec obstination par un gouvernement, n'attire à celui-ci que les gens dont la carrière personnelle, quels qu'en soient les moyens, est l'unique but. Ce principe s'est démontré une fois de plus pendant l'élaboration et l'exécution du programme prussien dans les provinces polonaises. Une foule de gens louches ont surgi, pour l'œuvre gouvernementale, à côté des Stadt, des Bosse, des Rheinbahen. Des commissaires comme Carnap à Opalnica, qui, ivre d'alcool et de patriotisme prussien, assommait des passants paisibles, des juges trop zélés qui donnaient tort par principe à tout Polonais récalcitrant, des instituteurs violant les petites filles polonaises, insultant et battant les garçons, des employés en disgrâce qui se hâtent de faire oublier leurs anciens méfaits par l'éclat de nouveaux, ont semblé sortir de terre, pour l'œuvre de polonophobie exaspérée. Et l'opinion allemande elle-même a été entraînée dans l'éruption haineuse et malsaine du prussianisme.

Le couronnement de cet état général fut la formation d'une société unique en son genre, d'une sorte d'association de faiseurs d'affaires, de dénonciateurs politiques, d'agents provocateurs et de policiers amateurs : la société des « Hakatistes ». Cette société, aujourd'hui très répandue et très forte, très jésuite bien que protestante, terrorise l'Allemagne entière, et change de paisibles bourgeois et des employés craintifs en bourreaux du polonisme, par la crainte qu'elle leur inspire. L'existence de cette congrégation prussienne semble un chapitre des temps de Ferdinand le Catholique : une immense et cruelle hallucination constitue la base de ses opérations ; on croirait qu'une manie de persécution, une phobomanie collective s'est emparée de toute une nation pour la rendre destructrice de tout ce qui n'est pas prussien.

Ils sont loin les temps où l'Allemagne entière acclamait les lutteurs polonais de 1830 et de 1848 comme des champions de la liberté universelle ! Elle savait alors associer la liberté des autres nations à sa propre grandeur. Mais c'étaient encore la puissante philosophie allemande et les voix mourantes des traditions de Weimar qui ennoblissaient l'âme de l'Allemagne.

Aujourd'hui, la philosophie, l'art, l'histoire, tout l'esprit de la nation a subi l'influence funeste de la haine prussienne, tout prépare l'âme des Allemands prussianisés à cette sombre manie de la persécution des nations.

Tout ce peuple, n'est-il pas la proie d'une fascination épouvantable ! Son mot *Ausrotten* ! retentit jusque dans les discours de ses savants et devient même le pivot de la philosophie puérile et troublée de ces Hartmann qui ont pris la place des profonds et nobles penseurs d'antan. Et publicistes comme essayistes allemands, pro-

fesseurs et lettrés prussiens ne songent plus qu'à la réalisation de ce mot-programme : « Ausrotten » !

Delbruck réserve seulement les moyens et la forme de la « dépolonisation ». Un docteur, Albert Srünn, démontre la supériorité de la civilisation allemande, et conseille aux Polonais de se réjouir d'une unité qui fera d'eux de vrais patriotes allemands au XXe siècle. Un autre docteur, Wisser, frappé des maigres résultats de la « colonisation », propose de déporter d'abord les Polonais des provinces de l'Est en Afrique ; la colonisation allemande serait ensuite plus facile.

Les lecteurs allemands de pareilles thèses ne s'en étonnent point. Ils sont préparés depuis longtemps à considérer les Polonais comme des « barbares », de la même manière qu'ils sont eux « les Grecs modernes ». Des sortes d'historiens comme Rauhe et Sierke, des pamphlétaires comme Wattke, des romanciers comme l'auteur de *Soll und Haben*, *Markus Kœnig*, Freitag, comme Franzoss, l'auteur de *Bilder aus Halb-Asien*, comme Goldbaum, etc., créent par leurs livres une sorte d'atmosphère où l'opinion allemande reste dans la plus lourde incompréhension de la plupart des questions, et particulièrement de la question polonaise.

Quant aux journaux, parmi une dizaine de milliers qui existent en Allemagne, une dizaine à peine sont, non favorables aux Polonais, mais justes envers eux. Tels sont *Germania*, *Kœlnische Volkszeitung*, *Neue Zeit*, *Vorwaerts*, qui ont maintes fois lutté, à côté des Polonais, contre l'esprit prussien.

Après l'énumération des lois et mesures exceptionnelles du gouvernement prussien, lesquelles sont comme le cadre historique de l'état actuel de la prussification dans les provinces polonaises, il ne nous reste plus qu'à enregistrer les crimes et les délits que le zèle des Hakatistes ou la barbarie spontanée des *Kulturträger* ont placés dans ce cadre. Et pour qu'on ne nous accuse pas de raconter de « vieilles histoires », nous n'en donnerons que de « nouvelles », parmi toutes celles qui emplissent les annales de ces dernières années.

Nous citerons, pour commencer, quelques faits directeurs qui sont, à notre avis, quoique légaux, hors de toutes lois, même des plus exceptionnelles. Ces faits ont déchaîné définitivement l'audace des hakatistes, apôtres de la haine. Le gouvernement prussien n'était d'ailleurs pas embarrassé par le choix de ses mesures; il s'agissait seulement pour lui de trouver un champ où pussent s'exercer librement tous les appétits et toutes les insolences.

Ce champ libre était ouvert par la vie sociale avec ses diversités, et surtout par la langue qui est, dans son usage général, la plus large cible offerte aux coups.

Le gouvernement attaqua donc le polonisme dans la vie sociale en supprimant l'emploi de la langue, même dans le fonctionnement des institutions communales. L'ordonnance du 28 août 1876. — Soixante ans après la « parole royale » de Frédéric-Guillaume, sanctionna cette me-

sure. Quant aux interpellations des députés polonais, tous les Polonais étant pour le gouvernement des « sujets suspects » (*unsicher*), leurs réclamations étaient des intrigues polonaises, leurs recours aux lois antérieures « une malsaine tradition de prétendus droits historiques. »

C'est alors que les *landrath* et les commissaires commencèrent leurs étranges baptêmes transformant en noms allemands, par orthographe ou traduction, des noms de localités ou de familles. Ainsi des Pietruszyce ou des Ostrowice devinrent des Pirchutz ou des Ostervitz, des Slonskowo devinrent des Sonnenthal. Quant aux glorieux noms prussiens : Bismarckfelde, Wilhelmsau, Friedrichshöhe, etc., ils abondent maintenant dans les provinces polonaises. Et c'est de la même manière que des familles — surtout les pauvres, plus à la merci des autorités — sont nommées Mayer ou Schultze au lieu de Majerowski ou Szulc.

Les sociétés et les cercles polonais sont l'objet d'une persécution maniaque. On prohibe les sociétés de gymnastique, les conférences publiques, et l'on a interdit, il n'y a pas longtemps, un congrès de médecins polonais en Posnanie. Il est même arrivé, dans ces derniers temps, que les commissaires locaux ont dissous les assemblées électorales parce que les orateurs y parlaient une langue incompréhensible pour eux, et dont ils ne pouvaient par conséquent contrôler la portée subversive !

Il va de soi qu'on a défendu l'emploi de la langue polonaise, même entre eux, aux employés des établissements gouvernementaux. Les lettres adressées en polonais n'arrivent pas à destination. La police de la ville de Posnanie ordonna récemment aux cochers de supprimer le polonais dans leurs bulletins de taxe. Dans la petite ville de Swiecie, trois commerçants polonais ont reçu sommation par la police de mettre l'inscription allemande avant la polonaise dans leurs enseignes, « l'allemand ayant le droit de priorité ». Une menace de 60 marks d'amende ou six jours de prison prouvait cette priorité de la langue des « Grecs modernes ». A Wrzesnia, un marchand de journaux, qui était en même temps marchand de vins, a été sommé de ne plus vendre de journaux polonais, sous peine de perdre son autorisation de débitant.

Un employé de chemin de fer, de Posen, ayant fait inscrire son fils à l'enseignement du polonais, la direction, saisie par une dénonciation des hakatistes, révoqua immédiatement « un homme de tendances antigouvernementales ».

A un marchand ambulant, le landrath de Pach refusa l'autorisation de vendre des livres polonais : « Il n'y a, dit-il, aucun besoin de ça. » (*Liegt keine Bedürfniss.*)

La vente des journaux polonais a été prohibée dans les gares prussiennes. Et la concession fut retirée, en Haute-Silésie, à un libraire qui ne voulait pas subir cet arbitraire de la direction des chemins de fer.

Certains épisodes de cette lutte ne sont que comiques : par

exemple, l'arrestation d'une boîte à musique qui jouait un chant patriotique — cet air ayant d'ailleurs des paroles diverses!

Pour prouver que les Allemands sont en majorité dans la paroisse, donc que la langue polonaise à l'église est superflue, un landrath ordonne la composition d'une liste des habitants avec l'énumération de « tous ceux qui parlent allemand » (*mit allen deutsch sprechenden Parochianen*). Et comme il trouve ainsi facilement une « majorité allemande », le landrath ordonne à l'instituteur de faire pétitionner afin d'obtenir une « église catholique allemande pour la majorité des paroissiens »....

Une succursale des hakatistes, à Gniew, a adressé, à tous les Allemands de la ville et des environs, cette circulaire avec la « prière la plus cordiale » : « Ne parlez plus jamais en polonais à vos employés, et encouragez à la même abstention vos employés allemands. »

Toutes ces démonstrations ne suffisent pas encore aux hakatistes. Un de leurs journaux. *Alldeutsche Blaetter*, demande : 1° La défense aux Polonais d'acquérir des terres autrement que par voie d'héritage ; 2° la suppression complète de leur langue ; 3° l'obligation pour les journaux polonais de paraître en même temps en allemand. Enfin, 4° l'introduction de l'armée dans la germanisation du pays.

Le commandant de corps d'armée à Posnanie, le général Stülpnagel, rappelait récemment à ses soldats un ordre de cabinet de 1871 prohibant les mariages entre les sous-officiers et militaires avec les catholiques polonais. Il est vrai que le général exigeait aussi que les militaires ne se mariassent pas dans des familles ayant quelque membre... socialiste.

Bientôt sans doute, on portera à l'ordre du jour de l'armée prussienne des faits d'armes comme ceux de ces ivrognes hakatistes au village Czary, qui assassinaient les passants polonais en chantant le *Deutschland über alles* et criant *Alle Polaken mussen totgestochen werden und krepieren wie Hunde* (Tous les Polonais doivent être troués avec des couteaux et crèveront comme des chiens).

Non pour épuiser, mais pour clore cette série, nous citerons encore un fait presque invraisemblable. Quoi qu'on puisse croire que c'est un des contes les plus macabres d'Edgar Poë, ce n'est que le compte rendu d'un procès. Donc à Srem, en Posnanie, existe un asile pour les pauvres et les infirmes (*Lanpldarmenhaus*), dans lequel 350 vieillards, la plupart polonais, reçoivent l'hospitalité. Or, depuis longtemps, les pensionnaires étaient irrités des mauvais traitements de leur directeur, Wuttke. Ils protestaient surtout contre le suif rance qu'on leur servait abondamment dans tous les plats. Ledit Wuttke ne répondait que par des grossièrctés : *polnische Hunde* ! *polnische Schweine* (chiens de Polonais, cochons de Polonais !) Il alla même jusqu'à lâcher un chien contre les vieillards. Ceux-ci, exaspérés, se jetèrent sur lui. (Sur 16 agresseurs, il y avait 13 aveugles comme le démontra le procès). Le directeur cria alors à une « insurrection polonaise ». La police et les gendarmes chargèrent les

« insurgés », le sabre à la main, et réussirent à les enfermer dans une cave. Trois de ces malheureux aveugles viennent d'être condamnés à un an de prison, sept autres à six ou neuf mois de la même peine. Wuttke reste évidemment directeur de l'établissement hospitalier, et les vainqueurs des vieillards ne sont pas chassés de l'armée prussienne.

Nous entassons ces faits divers sans ordre, comme ils se produisent, pareils à une pluie de cailloux et comme une avalanche de barbarie.

Mais il y a pis. Les crimes contre la société deviennent en effet plus dangereux à mesure qu'ils atteignent des êtres plus inoffensifs.

Or, après avoir frappé des hommes paisibles, des vieillards, des infirmes, on a frappé des enfants, on a introduit la brutalité des sbires dans les écoles polonaises et dans la vie même de la jeunesse.

Dans les coutumes de la vieille Allemagne, il n'y en a peut-être pas de plus sacrées que celle de leurs *Jugendbunde*, ces unions de jeunesse qui rajeunissaient le monde, au delà même des frontières, par l'intermédiaire de leurs poètes, grands amoureux de l'idéal.

Le gouvernement prussien a dissous, en 1884, toutes les sociétés d'étudiants polonais. Et quand le prince Radziwill, député polonais, nomma, au sein du Reichstag, « une barbarie », cette dissolution, qui provoqua une détente sensible de l'opinion allemande elle-même, il ne trouva pas encore le mot exact.

Mais on devait aller beaucoup plus loin. Les étudiants allemands eux-mêmes, sous l'influence des hakatistes, avilissent leurs vieilles salles universitaires par des meetings contre les Polonais. N'était-ce pas une misérable caricature des nobles *Jugendbunde* d'antan ? Pour une fois, la jeunesse était d'accord avec les autorités scolaires et la police.

A Wsgrowiec, un directeur de collège défendit aux écoliers l'usage du polonais dans l'enceinte de son établissement. Et les écoliers devinrent sujets aux dénonciations des hakatistes qui les surprenaient parlant polonais. Le directeur, les trouvant tous révolutionnaires, les invita alors à quitter l'Allemagne.

Un commissaire de police de Bydgoszera, dans une sorte de perquisition en quelques maisons privées, confisqua des abécédaires polonais, des catéchismes et des bibles catholiques. Et le landrath de la même localité menaçait les familles où les enfants se rassemblaient pour apprendre le polonais, d'une amende de 150 marks.

Depuis quelque temps les instituteurs font, en policiers amateurs, des visites dans les domiciles des écoliers. C'est ainsi que divers jeunes gens de dernière année furent expulsés des collèges parce qu'ils possédaient quelques livres patriotiques : Kazimir Chrzanowjki à Krotosryn, Jean Katzner à Trzemeswa, Bosinski à Ostrowo, etc , etc.

Les confiscations de livres au domicile des élèves sont nombreuses. A Krotosryn on a confisqué des « histoires de la Pologne », des « histoires de la littérature polonaise » par un professeur de Breslau, la « Poupée » roman d'un célèbre romancier polonais, et quel-

ques numéros d'un journal d'enfants. On confisquera bientôt les biberons qui ne porteront pas les armes de l'Etat.

En attendant, la police de Posnanie convoque les enfants pour leur arracher l'aveu qu'ils reçoivent des leçons gratuites de polonais, et quels sont ceux qui les leur donnent. Et les decrets pleuvent sur les dames polonaises, les menaçant de 100 marks d'amende ou de prison. Or, il n'y a pas, dans toute la législation prussienne, une loi punissant l'enseignement privé gratuit. C'est donc le pire arbitraire policier suscité par les hakatistes.

Sur cette pente on va du mal au pire; et ce n'est pas encore la fin de la dégénérescence sociale provoquée par ce programme *Ausrotten*. Après les attaques contre la conscience, il y a les attaques contre la vie : les meurtres. C'est ainsi qu'on parla beaucoup d'un malheureux enfant, Grzelczak, tué par son instituteur prussien. Son assassin ayant été acquitté, les autres instituteurs n'ont plus de borne à mettre à leur férocité. D'autant moins que la dernière ordonnance du ministre Stadt, restreignant les peines corporelles, *ne fut même pas communiquée dans de nombreux districts de Posnanie*. Aussi les débats judiciaires et les témoignages d'un grand nombre d'enfants de Stesrezdo ont-ils montré que, dans cette école, entre autres, les élèves étaient très souvent roués de coups pendant la leçon d'allemand seulement. Faut-il rappeler, encore le nom de l'instituteur Wogg qui donnait un soufflet à un écolier polonais, Srcrepanski, en lui disant : — Va te plaindre aux journaux polonais !

Tous ces actes nous mènent au suprême refuge des opprimés : la justice. Mais, s'il y eut jadis de saines traditions parmi les juges allemands, ce refuge n'existe plus pour les Polonais, il est devenu le repaire de l'hakatisme. L'assassin de Grzelczak est libre; d'autres seront libérés. Il y a maintenant deux mesures au moins dans la justice en Allemagne ainsi que le montrent les jugements suivants : l'un condamnant à un an et demi de prison un rédacteur d'un journal polonais « pour ses tendances panslavistes ainsi que pour sa critique des ordonnances ministérielles » ; l'autre condamnant à un mois d'arrêt un instituteur nommé Schultze pour viol de ses élèves mineures. Cet instituteur n'est pas destitué.

Au commencement de l'année dernière (7 février 1900) le député Czarlinski était obligé d'interpeller le gouvernement sur l'application du § 187 de l'ordonnance judiciaire, qui prévoit le cas où le témoin ne sait pas l'allemand, et porte la traduction aux frais judiciaires, en sorte que ce sont les plus pauvres qui souffrent ordinairement de cette disposition.

Or voici comment on procède, par exemple, à Kartuzy, où un témoin, Joseph Monikowski, avouait ne pas savoir l'allemand. Le juge lui demanda :

— *Was ist Mutter?*

— La mère, dit le témoin.

— *Was ist Vater?*

— Le père.

A la suite de cet examen, le juge condamna le témoin à 24 heures d'arrêt « pour refus de témoigner en allemand, ayant la connaissance de la langue ». La même peine fut infligée à une jeune fille de 14 ans, à Brodnica ; elle en tomba malade à la suite. Et l'on ne s'occupe guère évidemment des protestations indignées que soulèvent de pareils attentats.

Dernièrement encore, un docteur polonais, M. Stanislas Pilatowski, de Chelniza, donna un certificat médical à une petite fille absolument rouée de coups par l'instituteur communal. Le médecin certifiait que, malgré les soins, il resterait sur la peau des traces visibles. Le procureur du roi accusa M. Pilatowski de subterfuge au profit d'une *Polonaise* et demanda six mois de prison. Le docteur fut condamné à deux mois.

Et les crimes pleuvent toujours sur ce festin épouvantable où toute une nation, devenue la proie d'une sombre manie, s'efforce de détruire et ses meilleures traditions et la dignité même de la vie humaine.

Sur tout un pays est hissé le pavillon de *deuil blanc-noir* (ce sont les couleurs nouvellement attribuées à la Posnanie par l'Empereur allemand) et sous ses plis, les Lux, les Wogg, les Schultze, les Baer, les Hasemann, les Carnap — nous ne citons que les condamnés — poursuivent leur tâche de fossoyeurs. Et de temps en temps une parole tombe de la bouche du successeur de Bismarck pour rétablir la solidarité officielle de ceux qui dirigent et de ceux qui distribuent les coups.

Pendant une récente discussion au sein du Parlement, M. le baron de Rheinbahen, ministre de l'Intérieur, disait :

« Nous poursuivrons aujourd'hui et toujours les Polonais qui s'immiscent dans nos intérêts nationaux. Et nous ne les laisserons en paix que quand ils deviendront Prussiens dans l'âme. »

On nous apprend ainsi qu'il existe une âme prussienne. Mais cette âme doit être mortellement malade pour produire tant de venin ; et il faut la soigner, avant d'inviter les autres âmes à se solidariser avec elle.

La cause polonaise ne cherche aujourd'hui de défenseurs que dans les profondeurs de sa nation. Mais si cette nation ne deviendra jamais « prussienne dans l'âme », c'est qu'elle cherche toujours à rester simplement humaine.

Et si nous traduisons ce que nous nommons la phobomanie prussienne devant la justice universelle, ce n'est que dans l'unique but de remuer les consciences de l'humanité.

Et cela est encore l'une des très anciennes traditions de l'âme polonaise...

ANTOINE POTOCKI.

UN FAUX DAUPHIN
ET LA POLICE DU ROI LOUIS XVIII

(D'après des documents inédits).

Le 21 janvier 1816, par ordre de Son Excellence le ministre de la Police générale Decazes, la prison de Bicêtre, à Rouen, recevait « Charles de Navarre, aventurier », de son vrai nom : Mathurin Bruneau ; de son état : sabotier, et faux Dauphin à l'occasion.

Depuis six mois, un horloger de Spandau, Naundorf, se disant lui aussi fils de Louis XVI, écrivait à la Duchesse d'Angoulême, réclamait un trône, une fortune, une famille. C'était pour Louis XVIII et les siens, sinon un danger, au moins une gêne et un ridicule. Bienvenu qui les en débarrasserait.

Or, à l'heure même où Chateaubriand faisait voter par les Chambres l'érection d'un monument expiatoire à l'Enfant martyr, le ministre de la Police découvrait le sabotier qui se prétendait Roi, tout autant que Naundorf. La coïncidence était heureuse.

Nul doute que l'opinion publique sollicitée par les deux Louis XVII, les regardât l'un et l'autre comme des imposteurs. Quant à la Duchesse d'Angoulême, s'il lui restait des incertitudes sur la mort de son frère au Temple, les surenchères grotesques de ces deux Dauphins les devaient dissiper.

*
* *

Au mois de septembre 1815, Mathurin Bruneau avait débarqué en France, après neuf ans de séjour en Amérique. Il gagna l'Anjou, son pays natal, y commit force escroqueries, et s'échoua, le 16 décembre à la prison de Saint-Malo. De là, il fut transféré à Rennes, d'où l'administration l'amena à Rouen. On l'eût aisément jugé à Rennes. La proximité du théâtre de ses opérations eût même facilité l'instruction de l'affaire. Mais Son Excellente Decazes avait des vues sur lui et tenait à le garder sous sa main.

Le concierge de Bicêtre fit à l'aigrefin les honneurs d'un écrou soigné, et nota sur le registre les recommandations textuelles de l'ordre d'internement :

« Il sera pris à l'égard de Charles de Navarre toutes les mesures nécessaires pour qu'il ne puisse entretenir aucune intelligence au

moyen desquelles il propagerait ou accréditerait son imposture. Cet individu ne devra communiquer avec qui que ce soit de l'extérieur sans la permission de M. le maire » — (Registres de la maison de détention de Rouen. 1816. N° 5553 bis).

C'était la mise au secret.

Mathurin commença par fabriquer paisiblement des sabots, occupation qui lui rappelait son enfance à Vezins. Et durant les premiers mois, il parut avoir oublié toutes ses ambitions. (Pièce 226 du dossier de Mathurin Bruneau. Rapport du juge d'Instruction Verdière). On eut soin de les lui remémorer.

Un beau matin, nous annonce le Réquisitoire du Procureur du Roi (P. 225) il se prit à soutenir,

« avec une effronterie qui semblerait presque l'effet d'un vice d'organisation mentale, qu'il était Louis XVII, soustrait par la ruse et la fidélité à la surveillance du barbare Simon. »

Les murs de prison n'étaient guère discrets en ce temps-là. Car à peine Bruneau a-t-il parlé, qu'un sieur V... accourt contempler Louis XVII faisant des sabots. (Rapport d'Instruction et déposition H... Pièce 270). Le concierge, Libois, en dépit des ordres rébarbatifs qu'il a transcrits, favorise l'entrevue.

V... se sent conquis par la majesté du Prince, et compose pour lui une adresse aux Chambres.

Mais le pauvre homme a plus d'enthousiasme que de lettres. Son adresse est détestable. Le Prince n'en veut pas et la déchire.

Par chance, la maison abrite deux hommes d'esprit : T... ancien huissier, condamné à dix ans de réclusion, et L.... faux prêtre. Voilà des secrétaires tout trouvés. Du coup, V... tombe au rang de commissionnaire.

Le bon concierge, Libois, avec une audace qui fait peur, prête ses appartements. Et la chancellerie de Charles de Navarre fonctionne congrûment. Il s'y élabore des proclamations, des appels au Pouvoir Législatif, des épîtres à des gens haut placés. La correspondance va son train. D'où il appert qu'il existe parfois des abîmes entre la lettre et l'esprit d'un libellé d'écrou.

Cependant que Naundorf continuait ses supplications vaines, une grande joie et un triomphe échurent à la chancellerie de Bicêtre, encore que son style fût indigent, même depuis le renvoi de V... Le 3 mars 1816, le morceau suivant avait été adressé à la Duchesse d'Angoulême. (Cité en entier dans le Rapport d'Instruction.)

Ma sœur,

Tu n'ignores pas, sans doute, que je suis ici dans la plus triste captivité, et réduit dans la plus affreuse misère. Aussi, je te prie, si toutefois je suis digne de ta considération particulière, de venir me rendre une visite dans cette malheureuse prison.

Quand même que tu me supposerais pour un instant être un imposteur, fais-le pour la considération de ton frère, car on doit frémir d'un scandale et une critique contre la famille que l'on prononce tous les jours dans tout le Royaume. . . . . .

Est-ce le fond ou la forme qui émut la Princesse? Toujours est-il que Mathurin reçut bientôt la visite de deux personnages importants arrivés de Paris incognito. Libois, le concierge, affirme avoir lu sur le passeport de l'un, qu'il se nommait le comte de Montmort. (Rapport d'Instruction. Pièce 226). L'autre était un marquis de Medini.

Ils causèrent avec le prisonnier, et rien n'a transpiré de cette conversation. Etaient-ils des envoyés de la Princesse, ou des dupes, ou des farceurs eux aussi? L'opinion du magistrat instructeur perce à travers les précautions oratoires qu'il entasse :

« Qu'il soit vrai ou non, nous dit-il, que les deux individus soient venus de Paris pour voir Charles, que ce soit ou non le comte de Montmort et un marquis de Medini, qu'ils aient été ou non envoyés par la Duchesse d'Angoulême, peu importe. Cette visite n'est d'aucune conséquence dans le procès. En la supposant avérée, on n'en pourrait tirer qu'une preuve de la sensibilité et de la prudence de Mme la Duchesse d'Angoulême, qui, sans tomber dans les pièges adroitement tendus, aurait cru ne pas devoir négliger d'éclairer ses présomptions, même les plus improbables, sur un objet d'un si grand intérêt pour son cœur. »

On ne saurait avouer plus candidement que la Princesse n'était rien moins que persuadée de la mort de son frère. Quoi qu'il en fût, la diplomatie de Son Excellence Decazes opérait. La fille de Louis XVI, tiraillée entre Bruneau et Naundorf, aurait vite assez de cette obsession. Chaque Dauphin ruinait l'autre dans l'esprit de la malheureuse femme. Quant aux sévères recommandations de l'écrou, le ministre de la Police dut rire de bon cœur en voyant comme on les observait.

Les deux délégués n'étaient point revenus éblouis de leur entretien avec Louis XVII. D'autre part, si la lettre du 3 mars avait produit effet, la prose émanant de la Chancellerie de Bicêtre manquait vraiment de séduction et trahissait une vulgarité formelle. Il était à craindre que les talents épistolaires de l'horloger de Spandau fissent pencher la balance en sa faveur. Aussi s'empressa-t-on de changer le personnel du cabinet de

Mathurin. T... résigna ses fonctions de secrétaire, et s'en fut à Gaillon accomplir sa peine de réclusion (audience du 17 février 1818. Dép. T...). L... mourut.

On présenta à « Charles de Navarre » un premier ministre fort intelligent, à qui furent adjoints des agents féminins dévoués et déliés. Le « Premier » était un sieur Branzon, ex-régisseur de l'octroi de Rouen, récemment condamné — le 5 février 1816 — à cinq ans de travaux forcés pour malversations.

« Aussitôt après sa translation dans la maison de détention, Branzon s'empara de l'esprit du faux Louis XVII. » (Réquisitoire du Procureur. Pièce 225).

« Branzon s'est emparé de toute la confiance de Bruneau et ne le quitte plus. Ils passent leurs journées dans une petite chambre dépendant du logement du concierge Libois. » (Rapport d'Instruction. Pièce 226).

De même que T... est expédié en réclusion quand on n'a plus besoin de lui, ainsi Branzon, son successeur, ira au bagne de Lorient en 1818, lorsqu'il ne sera plus utile à Rouen, aussitôt après la condamnation de Bruneau. Jusque-là, ce forçat jovial, actif, gourmand et repu, vit dans l'intimité du Prince, à la maison d'arrêt.

Et c'est Libois, cette Providence, qui le prie d'accorder au prétendant le secours de sa plume experte et élégante (audience du 13 février 1818. Déposition H...) Ses lieutenants sont les dames D..., M..., J...

La femme M..., dit le réquisitoire, « est douée d'un tact fin et « délicat, comme d'une facilité plus qu'ordinaire. C'est une « amie de Branzon. »

Voici comment la femme J... a expliqué elle-même au Tribunal son entrée dans la troupe : Elle a appris, à Paris, la détention à Rouen d'une personne qui se disait Louis XVII, et elle vient à Rouen en compagnie d'une amie, Mme D... de M... Elles font une neuvaine à la Cathédrale pour reconnaître le prisonnier, et donnent 20 francs à un prêtre pour assurer l'accomplissement de la neuvaine. Ce prêtre, mis au fait du voyage, offre ses services. Il leur procure l'entrée à Bicêtre. On les introduit dans une chambre où était préparée une espèce de collation. Le prisonnier paraît. On échange quelques propos et on se sépare. Plusieurs mois après, Mme J... revient seule. Elle revoit Bruneau et le prie d'accepter une petite montre. Puis il est entendu qu'elle présentera Mme M... à Mme de la Tour d'Auvergne. (Audience du 9 février 1818. Pièce 270).

Il convient de ne pas oublier non plus une femme G..., dite « le Courrier de Cabinet » (Rapport d'Instruction).

Voilà donc Branzon et son entourage en fonctions; mais, avant d'examiner leur besogne, il peut être intéressant de jeter un coup d'œil sur l'existence du prisonnier qui ne doit communiquer avec personne, et envers qui l'on prendra toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de propager son imposture.

Ecoutons Libois, qui a enregistré de sa main ces redoutables prescriptions :

« Branzon et Bruneau mangeaient avec moi. Quand il venait d'autres personnes, elles y mangeaient aussi. » (Audience du 14 février 1818. Dép. Libois et Rapport d'Instruction.)

Les menus, maintenant. Blanchemain, guichetier, va nous édifier :

« Dans la salle de Libois, Branzon et Bruneau mangeaient des huîtres et buvaient du vin blanc. » (Pièce 270. Dép. Blanchemain).

M. Verdière, juge d'instruction, nous informe

« qu'on servait à Bruneau le café dans des tasses de porcelaine et l'eau-de-vie dans des flacons de cristal et des verres de même matière. Le vin blanc était souvent versé dans une petite chambre du concierge. Le jour du Vendredi-Saint, on a présenté à Bruneau un plat de petits pois pour singer un ancien usage de la Cour. » (Rapport d'Instruction).

Libois nous avoue encore :

« Il y avait au déjeuner aux huîtres, outre Branzon et Bruneau, M... et P... J'y étais invité moi-même, mais je ne pus m'y trouver. Tous les jours, ces mêmes individus se réunissaient dans ma salle pour déjeuner. »

Franchement, un tel régime, sous le regard bienveillant des autorités pénitentiaires, était pour brouiller le cerveau d'un sabotier reclus naguère à Saint-Denis « comme imbécile » (Pièce 259. Extrait du registre des hommes de la maison de répression de Saint-Denis. N° 1061) et dont les prétentions, de l'aveu du Procureur, semblaient l'effet d'un vice d'organisation mentale ». Bref, on menait la vie gaie. Le guichetier Blanchemain nous déclare (P. 270) :

« J'ai été chercher Bruneau à trois heures du matin, lorsqu'il était dans la chambre de Libois, ayant joué aux cartes ou aux dominos... Bruneau, en faisant des armes avec un autre détenu, reçut de ce dernier un coup sur la tête ».

Mais tout cela n'était que hors-d'œuvre. On travaillait ferme, et non plus à creuser des sabots. Libois (audience du 4 février 1818. Déposition Libois) avait prêté à Mathurin et à son fidèle Branzon *le cimetière de la Madeleine*, de Regnault-Warin, ce bréviaire de tous les faux Dauphins. A grand renfort de coupures dans le roman, Branzon écrivait les mémoires de son Prince. Si fastidieuse que pût être la tâche, elle valait mieux qu'un boulet à traîner. On s'occupait aussi du service de la correspondance.

D'abord, on commanda un sceau royal et une griffe que le Juge d'Instruction nous décrit ainsi :

« Dans l'écusson du sceau est représentée une riche couronne, au-dessous de laquelle sont trois abeilles, et sur la base, un fusil et un canon sans affût, en sautoir. Autour sont gravés ces mots : Louis XVII, Charles de Bourbon, Roi de France et de Navarre par la grâce de Dieu » (Pièce 226).

Outillé de la sorte, Branzon, à la date du 18 mars 1817 (il avait donc passé, dans les aimables conditions qu'on connaît, une année sur cinq de sa peine de travaux forcés), Branzon composa une belle et touchante lettre pour la Duchesse d'Angoulême (citée en entier dans le Rapport d'Instruction).

« Je sais, ma sœur, qu'un pressentiment secret vous poursuit depuis longtemps, que le doigt de Dieu vous montre ce frère, cet innocent compagnon de vos infortunes, et le seul digne de les réparer, comme il a su les partager... »

Ça vous a une autre allure que le factum de T..., et Naundorf ne s'exprimera pas mieux. Cependant, comme il s'agit, pour l'Excellence de la Police générale, de ballotter la Princesse entre des sentiments contradictoires, d'attendrir son cœur et d'exciter ses répugnances, comme aussi M. de Montmort a pu tomber au milieu d'un déjeuner aux huîtres et au vin blanc, le malin forçat ajoute :

« Je sais qu'on m'a présenté à vos yeux avec l'oubli de ma dignité, que l'on m'a donné le goût du vin. Hélas, ce breuvage qui me fut prodigué dès ma tendre jeunesse par le barbare Simon, a servi à fortifier mon tempérament dans le cours d'une bien pénible vie, comme il a été le premier fortifiant du grand Henri IV. Et si j'en ai fait quelquefois usage ici, il était aussi utile à ma conservation qu'une politique plus raffinée n'eût peut-être pas aussi bien servie. »

Puis le ton se hausse :

« Cessez, ma sœur, de voir par d'autres yeux que les vôtres. Ne

vous en rapportez qu'à vous-même. J'ai appris à être homme par une longue série de malheurs, et à me tenir en garde contre mon espèce. . . . . .

Je finis, ma sœur, en vous confiant, par mon ambassadeur digne de ce titre, mes projets ultérieurs. Il m'apportera votre détermination et se rendra près de moi après vous avoir assurée que le rang suprême où ma destinée m'appelle ne m'est cher que pour le bien de mon peuple, et pour vous faire partager le reconnaissant attachement qui sera toujours ma plus chère récompense. C'est le vœu de votre Roi, d'un frère qui n'a cessé de vous chérir, et qui vous presse contre ce cœur que les douleurs les plus cruelles n'ont pu refroidir pour vous ».

En vérité, Branzon ne volait pas les gracieusetés que l'administration lui octroyait. Non seulement il maniait la plume de façon magistrale, mais encore il choisissait l'ambassadeur « digne de ce titre », chargé du message.

La femme J..... introduite dans la prison par un abbé, y avait elle-même conduit un gentilhomme authentique, le baron de F..... Il est décoratif et convaincu; aussi Branzon va-t-il organiser une petite scène d'investiture très noble et impressionnante.

Libois, naturellement, offre sa chambre. On apporte un Evangile. Et le baron, debout, tête nue, prête serment de fidélité sur les Saintes Ecritures. Tout se passe avec la décence et le sérieux — « sérieux hypocrite », dit le Procureur, — qui seyent au lieu et à la cérémonie.

Le baron part. Il est parti. Il se présente à Paris chez le comte de Montmort, capitaine des gardes de Monsieur, et chez le marquis de Medini. La réception est fraîche. On le traite de Jacobin, et on lui signifie que, s'il n'a pas déguerpi dans les vingt-quatre heures, on le fera coffrer (Pièce 226). C'est, du moins, la version du Juge d'Instruction qui ajoute :

« Telle est l'issue de cette ambassade. Elle fait assez connaître que ces deux hommes, quels qu'ils soient, et ceux qui les avaient envoyés, si on leur suppose une mission, s'étaient convaincus que Charles n'était qu'un fourbe méprisable. » (Rapport d'Instruction).

D'après l'ambassadeur, les choses se seraient passées plus honorablement pour lui. M. de Montmort le reçut plusieurs fois, et lui conseilla d'écrire à Mme de Sérent, afin d'obtenir audience de la Duchesse d'Angoulême. Il écrivit. Point de réponse. (Audience du 14 février 1818. Dép. de E.....)

Un tel procédé choqua Branzon et augmenta son ardeur. Bruneau, de son côté, fascina un cuirassier du 3e régiment de

la Reine, qui purgeait à Bicêtre quelques peccadilles, et tenta de soulever la cavalerie.

Puis, les murs de Maromme, de Darnétal et de Bondeville près Rouen se couvrirent à certain jour d'une proclamation au Peuple français, le poussant à délivrer son Roi légitime.

Branzon dépassait la mesure. On le pria d'enrayer. Il obéit et n'eut pas à s'en plaindre, puisque le Juge d'Instruction confesse ingénûment : « Nous n'avons pu savoir par qui cet écrit criminel a été composé ». (Pièce 226.)

Or, les placards en question dataient du 25 avril. Le 29 avril, le directeur de la prison, Jeulin, qui connaît fort bien l'auteur, prévient « personnellement » le Préfet de leur apposition (audience du 14 février 1818. Déposition Jeulin).

N'empêche que le 1er décembre suivant, le magistrat instructeur, quand il dépose son rapport, n'a pu résoudre encore le problème.

Tout en invitant Branzon et Bruneau à ne pas allumer les passions populaires, on ne leur défend point, pour cela, de continuer à assiéger la Duchesse d'Angoulême.

La requête du 18 mars ne l'a point émue. Peut-être sera-t-elle touchée par l'image du prisonnier. La chancellerie de Bicêtre confie à la dame M..... le portrait de Mathurin en lieutenant-général ou colonel-général de dragons. La dame J..... se charge de faire parvenir la miniature à destination.

Elle était, cette miniature, le travail d'un peintre rouennais, François Denis Guérard qui l'exécuta dans les circonstances que voici :

« J'étais, nous dit-il, l'ami de Libois, et je faisais le portrait de son épouse. J'en fis deux du prévenu pour le prix de 48 francs qu'il me paya. J'avais commencé le portrait dans un appartement dont le jour était faux. C'est dans la chambre de Mme Libois que j'ai fait et fini les deux portraits. Quand je faisais ces portraits, j'ai mangé dans la salle à manger de Libois avec ce dernier, sa femme, Bruneau et Branzon. Branzon a observé qu'il était en pension chez Libois et qu'il mangeait par conséquent à sa table avec les amis que Libois recevait chez lui » (audience du 14 février 1818, déposition Guérard).

Le rapport d'instruction nous fournit des détails.

« Plusieurs portraits de Charles sont faits en miniature, l'un sous l'uniforme de lieutenant-général des dragons, ayant le panache blanc à son casque. Charles voulait qu'on le décorât des ordres de Saint-Louis et du Saint-Esprit. Le peintre se borna à calquer avec une épingle le portrait sur papier transparent, et il y ajouta la représentation des deux ordres ».

Cette comédie se termina enfin. Le philtre de Decazes avait agi : la princesse confondait Bruneau et Naundorf dans le même mépris.

Une ordonnance du 24 décembre 1817 renvoyait en correctionnelle sous prévention d'escroqueries, Bruneau, dit Charles de Navarre, Branzon T... et divers comparses.

Et le directeur de la prison, Jeulin, appelé en témoignage devant le tribunal, fait une singulière figure (audience du 14 février 1818. Déposition Jeulin).

Il explique qu'il a avisé le maire que le local ne permettait pas de conserver Bruneau au secret, mais il ne dit rien de la réponse du maire, ni des dispositions nouvelles qu'on lui a enjoint de prendre.

Il affirme qu'avant l'arrivée de Branzon, il a saisi des proclamations, des lettres, rédigées par T... le réclusionnaire, et qu'il a remis le tout au secrétaire général de la préfecture, — mais il ne dit rien des mesures ordonnées par la préfecture après cette communication.

Il atteste qu'aussitôt Branzon arrivé, les projets de Bruneau prirent une plus grande importance, qu'il a fait part au secrétaire général et au préfet de cette recrudescence d'activité, qu'il a signalé « personnellement » au préfet les placards apposés à l'extérieur, qu'il s'est plaint plusieurs fois des réunions de Bruneau et de Branzon chez Libois, — mais il ne dit rien, et pour cause, des suites données par la préfecture à ses avertissements, à ses alarmes et à ses plaintes.

Le président ne paraît pas autrement offusqué de cette indolence de l'administration. Il interpelle, en douceur, le fonctionnaire impuissant.

D. — « Avez-vous eu connaissance des orgies qui ont eu lieu dans la maison de détention et des effets qu'elles ont produits ?

R. — « Je n'ai point eu connaissance personnelle des faits. J'aurais empêché les conférences, si je les avais vues. Je ne les ai sues que par des rapports. Ils disaient qu'elles avaient lieu, non-seulement chez Libois, mais dans la chambre de Branzon.

D. — « N'est-il pas permis à tous les prisonniers de communiquer ensemble dans les cours, les appartements et les chambres ?

R. — « Il n'y a pas à ce sujet d'ordres positifs. D'après les circonstances, je donnai ordre à Libois de faire défense à Branzon de recevoir Bruneau chez lui, et de communiquer avec lui. Je ne sais si l'ordre a été enfreint (Pièce 270). »

Après cet aveu on peut tirer l'échelle.

Dans cette prison de vaudeville où, pendant deux ans, le

Directeur ne se préoccupe pas de l'exécution de ses ordres, où les forçats ont un « chez soi » et prennent pension chez le concierge, où les gens écroués se font peindre en miniature et reçoivent des serments de fidélité sur l'Evangile, où les détenus régalés d'huîtres et de vin blanc, jouent aux cartes jusqu'à trois heures du matin, où les précautions contre la propagation d'une imposture se transforment, dès qu'il plaît à l'imposteur, en colloques journaliers avec ses agents ; dans cette prison où circulent du matin au soir, les comtes, les abbés, un tas de femmes, il s'est joué, de 1816 à 1818 une farce dont Son Excellence Decazes est l'auteur.

Quant au premier sujet, Mathurin Bruneau, dit Charles de Navarre, de simple détraqué qu'il était au début, il était devenu bel et bien fou.

D. — « Quel est votre âge, lui demande le Président.

R. — « Je n'en sais sacrédieu rien. Je m'en f..... Allez à Versailles, vous le trouverez à la Bibliothèque, ou aux Tuileries.

D. — « Quelle est votre demeure ?

R. — « Ma foi, pas d'asile. Je suis au Panthéon.

D. — « Votre état ?

R. — « Je suis chef de tous les Etats.

D. — « Où avez-vous débarqué en revenant d'Amérique ?

R. — « A Saint-Malo, sans naufrage, comme M. Dumollet. »

Au cours de l'interrogatoire, Mathurin appelle le Président « Monsieur l'abbé » et soutient avoir été nègre en Amérique.

Le 19 février 1818, le prévenu fut condamné à cinq ans de prison et à 3.000 francs d'amende, plus, à deux ans de supplément pour son attitude aux débats.

La moindre douche froide aurait mieux fait son affaire.

T... le réclusionnaire fut acquitté. Branzon attrapa deux ans. Il commença par en appeler. Puis, après réflexion, et probablement rassuré sur l'avenir, il se désista de son appel, le 11 mars.

Quinze jours plus tard, « en exécution des ordres de Monsieur le Préfet, et en vertu *de celles* de Monsieur le Procureur général », Branzon, sa mission accomplie, fut extrait de Bicêtre par le brigadier de gendarmerie Servais, pour être conduit à Lorient. (Registres de la maison de détention, en marge de l'écrou de 1816, n° 5807.)

Il faut espérer que le Ministre n'oublia pas son serviteur dévoué, et que Branzon retrouva au bagne — si toutefois il y alla, — quelques-uns des agréments de la prison. En tous cas, il avait amassé pour sa vieillesse, de gais souvenirs.

HENRI ALLAIS.

LA MENTALITÉ CHINOISE

(*Suite et fin*) (1)

Dans leurs querelles entre eux, les Chinois, nous dit-on, ne vont guère au-delà des injures ; ils n'en viennent aux mains qu'après de longues délibérations : « Ils commencent par ôter leurs habits et les mettre proprement dans quelque endroit sûr, aimant beaucoup mieux qu'on leur déchire la peau du corps, qui ne coûte rien, que les vêtements qui coûtent de l'argent » : « Quand celle-là est écorchée, disent-ils, on en est quitte pour attendre patiemment la guérison; mais quand ceux-ci sont déchirés, il faut en acheter de nouveaux. » Les vêtements mis en sûreté, on en revient aux gros mots, jusqu'à ce qu'un spectateur, ennuyé d'attendre, s'interpose et sépare les deux champions, qui se laissent faire (2) avec docilité. »

Pour décider un Chinois à quoi que ce soit, en dehors des ordres venus des autorités, il faut lui donner des raisons, et les lui donner d'un ton doux, sans élever la voix, en économisant les gestes (3). Entre eux, les Chinois sont toujours pleins d'égards, d'urbanité; ils ont le goût, l'instinct acquis des convenances, l'habitude invétérée de la politesse. Les foules sont silencieuses; même les paysans chinois ont les uns pour les autres des prévenances inconnues aux prolétaires d'Europe. C'est que, dès l'enfance, les Chinois sont dressés à l'observance des rites, qui règlent et réglementent toutes les relations sociales. Au dire de Confucius, « les cérémonies sont le type des vertus, qu'elles ont pour objet de conserver, de rappeler et, au besoin, de suppléer (4) ». Ajoutons que les Chinois n'ont pas la moindre idée du duel; la crainte de passer pour grossier et, à ce titre, d'encourir le mépris général, suffit à les contenir (5).

Ce sont là des qualités, sans doute, mais des qualités acquises et toutes de surface. Ces gens si polis ne s'émeuvent guère du malheur d'autrui ; c'est avec une parfaite insouciance qu'ils le contemplent, et, avant de tendre une main secourable à un homme qui se noie, ils sont très capables de fixer d'abord le prix du service à rendre (6).

Les moralistes de la Chine se sont accommodés au tempérament moral de la race, à moins qu'ils ne lui aient simplement obéi. C'est sur la terre et durant la courte vie terrestre, qu'ils ont placé les sanctions de la conduite, en faisant dépendre des actes louables la prospérité et en tenant les calamités pour la punition et, en même temps la preuve des fautes (7).

(1) Voir *La Revue* du 15 mai 1901.
(2) *Mémoire concernant les Chinois*, t. VII, p. 43 (note).
(3) *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 236.
(4) Huc, *loc. cit.*, I, p. 122.
(5) Sinibaldo de Mas. *Chine et Puissances chrétiennes*, I, p. 140.
(6) Finlayson, *loc. cit.* p. 68.
(7) Wake, II, p. 35 et 38.

On sait que la Chine est par excellence la patrie des moralités abstraites, verbeuses et plates, des maximes banales et ternes. Les livres des anciens philosophes, dont on nourrit l'intelligence des lettrés, ne sont guère que des recueils d'exhortations émollientes et paternes. Ces penseurs vénérables se sont appliqués à émonder l'arbre de la vie avec les ciseaux émoussés de leurs préceptes. Ce qu'ils veulent surtout, c'est qu'on évite les extrêmes, qu'on garde : « l'invariabilité dans le milieu, qui d'après Confucius, constitue la vertu (1). » Jamais, selon eux, on ne saurait pécher par excès d'humilité : « Que l'honnête homme humble se serve de l'humilité pour traverser le grand fleuve. Sort fortuné! Le sage dit : l'honnête homme humble se baisse pour paître (2) ».

D'après l'Evangile chrétien, nous devons faire du bien à qui nous persécute. Confucius a examiné ce point de morale et il l'a résolu autrement que Jésus : « Quelqu'un demande : que doit-on penser de celui qui rend bienfait pour injures? Le philosophe (Khoung-fou-tseu) dit : « Si l'on agit ainsi, avec quoi payera-t-on les bienfaits eux-mêmes? Il faut payer par l'équité la haine et les injures et les bienfaits par des bienfaits (3) » On voit que la maxime chinoise se tient à distance égale de l'exagération à peu près inapplicable du précepte évangélique et de la férocité implacable du talion sémitique. Elle reste dans le « juste milieu ». De même, Confucius n'a point dit : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît », conseil qui prête beaucoup à la critique. Il a préféré procéder par la négative : « Ce que vous ne désirez pas qui vous soit fait à vous-mêmes ne le faites pas aux autres hommes. En vous comportant ainsi, ni dans le royaume, ni dans votre famille, personne n'aura contre vous de ressentiment (4) ». C'est de ce gros bon sens, bien prosaïque et utilitaire, qu'est faite toute la morale des Célestes, et jamais un sentiment quelque peu ardent, jamais une expression colorée et vivante ne viennent relever le terre à terre du précepte.

VI. — L'instruction en Chine

Mais cette morale incolore est, nous l'avons vu, enseignée partout, formulée partout; les murs, les maisons, les objets usuels sont criblés d'inscriptions morales. Or, en Chine, tout le monde lit peu ou prou. Sans doute, la connaissance des milliers de caractères indispensables pour lire les vieux philosophes est le partage des seuls lettrés; mais tout le monde en connaît assez pour comprendre les préceptes les plus usuels, ceux que l'on inscrit en tout lieu à l'usage du paysan, de l'enfant, du mendiant, du batelier, du coolie, etc., et qui pénètrent dans le cerveau populaire par une incessante obsession.

(1) *Lun-Yu*, Ch. VI, verset 2.
(2) *Yi-King*, p. 144.
(3) *Lun-Yu*, Ch. XIV, verset 36.
(4) *Lun-Yu*, Ch. XII, verset 2.

En général, l'instruction et la pédagogie chinoises tout entières sont merveilleusement combinées en vue d'inculquer dans les esprits une grande vénération de l'antiquité en même temps qu'un profond respect pour l'autorité et l'on a pu, à bon droit, attribuer à l'universalité de ces deux sentiments la si longue durée de la société chinoise (1).

Sans doute, il est facile d'imaginer un autre idéal que celui de la Chine; mais son système d'éducation, qui saisit l'homme dès la première enfance, est très ingénieusement calculé pour façonner un peuple conformément au modèle adopté. On peut dire que le Chinois de toute condition est le plus domestiqué des êtres; on a tout fait pour ne rien laisser en lui de l'homme naturel, et son caractère actuel résulte de quatre mille ans d'une discipline uniforme (2). Dès l'âge de huit ans, un enfant chinois sait entrer dans une maison et en sortir conformément aux rites; il n'ignore pas comment il doit se comporter avec les personnes rencontrées dans la maison, suivant leur âge, leur sexe, leur condition sociale (3). Une fois sorti de l'école populaire, le plébéien chinois n'est point abandonné à lui-même, sans parler même du milieu familial, dont l'influence est de tous les instants, une classe nombreuse de lecteurs populaires, faisant office de missionnaires laïques, parcourent les villes et les villages, en lisant au peuple les passages les plus intéressants d'une histoire nationale élémentaire, et ils ont soin d'accompagner leur lecture de réflexions et de commentaires (4).

Du peu que j'ai dit de la morale chinoise et des procédés auxquels on a recours pour l'enseigner, une première conclusion est à tirer, savoir: que les Célestes ont une foi superstitieuse dans les formules écrites; ils semblent fermement persuadés que, pour devenir bon, vertueux, courageux, juste, etc., il suffit d'apprendre par cœur un certain nombre de maximes abstraites, attribuées aux sages de l'antiquité et recommandant, en termes exsangues, la pratique de la bonté, de la justice, de l'humilité, etc., En résumé, ils enseignent la vertu verbalement, comme l'arithmétique, en s'adressant uniquement à la mémoire orale.

D'autre part, l'éducation chinoise, si spéciale, si verbale aussi, a dû exercer sur la mentalité des Célestes une influence des plus fâcheuses. Rien que pour savoir écrire, il faut savoir peindre huit à dix mille caractères. Ces huit à dix mille signes suffisent à la plupart des lettrés. Les plus savants docteurs vont jusqu'à quarante mille et même bien au delà (5); mais se classer dans la mémoire la forme et la signification seulement de huit à dix mille caractères exige déjà un énorme et stérile travail, plus propre à surcharger

(1) Huc, *loc. cit.* t. I, p. 137.
(2) Grosier, II, pp. 368-359.
(3) Abbé Grosier, *loc. cit.*, t. II, p. 268.
(4) Huc, *loc. cit.*, t. II, p. 101.
(5) Abbé Grosier, *loc. cit.*, t. II, p. 373.

l'intelligence et la raison qu'à leur donner de l'essor. Qu'on ajoute à ce labeur ingrat l'effort, toujours mnémonique, nécessaire pour apprendre dans de vieux textes autant de banalités morales qu'en peuvent loger les casiers de la mémoire, et l'on comprendra qu'un pareil travail absorbe la majeure partie de la vie des lettrés chinois.

Dans toute étude, l'abus de semblables exercices, qui excluent presque l'usage des hautes facultés mentales, aurait pour résultat de rétrécir la raison, d'atrophier l'intelligence, en somme d'abêtir par l'instruction. Mais la nature même de la langue et de l'écriture chinoises aggravent encore singulièrement le mal.

Nos langues à flexion et nos écritures alphabétiques d'Europe, outre que l'acquisition en est relativement facile, n'oppriment point l'esprit; bien au contraire, elles lui sont de dociles instruments; car pratiquement, le mot, parlé ou écrit, disparaît en quelque sorte dans l'idée, l'image ou la pensée, dont il n'est que le signe abstrait. Sans doute nos langues ont bien commencé, comme toutes les autres, par le cri et l'onomatopée, etc., de même que nos écritures ont aussi débuté par le grossier graphisme; mais elles ne se sont point figées, comme la langue chinoise, dans cette phase première. Au contraire les mots ont subi mille métamorphoses, se sont non pas simplement juxtaposés, mais fondus ensemble, constituant ainsi des organismes verbaux, dont il n'est même pas toujours aisé de retracer l'évolution. S'efforce-t on de le faire, à force de recherches, d'étymologie, de linguistique, etc., on acquiert un savoir, fort intéressant sans doute mais qui n'est pas sans avoir certains des inconvénients de la langue chinoise. Alors, chaque mot, au lieu d'être ce qu'il est pour la plupart d'entre nous, une sorte de signe algébrique, qui évoque la pensée en lui laissant sa liberté entière, l'alourdit au contraire, l'enchaîne à la grossièreté des origines verbales: l'esprit ne va plus où il veut. Or, dans la langue chinoise, ce mal est porté à l'extrême; car la langue ne se compose encore au fond que de quelques centaines d'articulations primitives et monosyllabiques, diversement nuancées au moyen de quatre accents différents (1) et souvent accolées, comme le sont les mots français dans les substantifs dits composés; la racine est donc toujours visible. Enfin, pour les individus que nos psychologues appellent « les visuels », pour ceux qui, en prononçant un mot, le voient tracé sur l'écran de leur imagination, il en résulte encore, avec l'écriture chinoise, une gêne considérable dans les opérations intellectuelles. La plupart de nos mots alphabétiquement écrits sont plus des signes évocateurs que des images; au contraire, chacun des milliers de graphismes de l'écriture chinoise rappelle une figure concrète, grossière, banale, dont on ne peut aisément s'affranchir, que même on a dû soigneusement caser dans sa mémoire. Indépendamment du tempérament de la race, il y a là certainement l'une des raisons de l'extrême platitude du style des Chinois et du terre à terre de leurs raisonnements. Pour les mêmes

1) G. Pauthier, *Chine moderne*, p. 321.

causes, il est presque impossible de traduire en chinois tous nos ouvrages philosophiques, scientifiques ou même littéraires, dès qu'ils ont quelque élévation de pensée. Or, bien loin de réagir contre ces entraves, les Chinois les ont resserrées, en s'attachant obstinément à leur passé. Aujourd'hui encore, tout lettré qui vise au beau style tient à honneur de ne pas employer un seul mot qui ne figure dans les vieux livres classiques, dans les *King*, et les acteurs représentent encore des pièces âgées d'un millier d'années et que tout le monde comprend (1).

Enfin, l'organisation du mandarinat et l'abus des concours ont généralisé le mal et travaillé avec suite, avec méthode, et depuis une vingtaine de siècles, à éteindre toute initiative intellectuelle dans le cerveau des Célestes. Or, la plus grande partie de la jeunesse chinoise ayant quelque loisir et quelque intelligence n'a d'autre ambition que d'entrer dans la classe des mandarins civils ou militaires et d'y faire son chemin à coups de concours bornés, quand une fois elle y aura pénétré par le même moyen.

Quel est le chiffre total de la classe des lettrés petits et grands? Les estimations varient beaucoup. Au siècle dernier, le P. Amiot évaluait ce nombre à 493.075 (2); mais ce demi-million de lettrés ne représente que la classe des heureux, de ceux, qui, avec plus ou moins de succès, ont réussi à franchir plus ou moins la barrière des concours. Or, dans ces concours, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, à peine un p. 100. Les quatre-vingt-dix-neuf autres centièmes sont rejetés plus ou moins définitivement; mais ils n'en gardent pas moins, toute leur vie, la déchéance mentale, qu'une jeunesse absorbée tout entière par la longue et sèche préparation indispensable à de telles épreuves ne peut manquer de produire.

A propos de ce régime chinois des concours mnémoniques, on peut aussi se demander quelles en doivent être les répercussions morales. Dès que l'enfant est en âge de penser, on le dresse aux exercices du concours. Tout ce qu'il peut posséder d'activité mentale est dirigé dans ce sens. Or, les connaissances, dont on s'efforce de meubler la mémoire du futur lettré (3), sont de fort médiocre valeur et le dommage causé par elles n'en est que plus grand : mais si même les matières des examens étaient mieux choisies, plus sérieuses, plus scientifiques, plus variées, ce genre de préparation n'en aurait pas moins de pernicieuses conséquences. Dans la mentalité humaine, en effet, l'activité intelllectuelle est beaucoup; il s'en faut pourtant qu'elle soit tout; même elle n'a de réelle valeur qu'à la condition d'être soutenue et inspirée par un suffisant développement des intuitions morales.

(1) Abbé Grosier, *loc. cit.*, t. II, p. 366.
(2) *Mémoires concernant les Chinois*, t. VII, p. 283.
(3) Wake, *Evolution of morality*, II, p. 55.

VII. — L'intelligence chinoise

Leur intelligence n'a pas mieux résisté à ce régime; du moins elle ne s'est point développée, quoique toute l'organisation du pays tende à lui donner la prééminence.

On ne comprendrait pas bien, en Chine, l'énorme réputation qui s'attache à nos littérateurs les plus connus; les ouvrages littéraires nouveaux y sont tenus en médiocre estime et un homme considérable ne signerait pas volontiers une comédie. Ce dont on fait cas, c'est surtout des ouvrages de philosophie, de statistique, de géographie, d'histoire, d'agriculture, de médecine ou de ce qui a trait aux arts et métiers; mais toutes ces matières sont étudiées sans la moindre visée supérieure, uniquement au point de vue pratique et productif (1). On peut dire que l'intelligence chinoise n'a pas d'ailes; elle semble même avoir perdu toute faculté créatrice et, en présence de cette infirmité mentale, on se sent disposé à l'indulgence pour l'empereur *Chi-hoang-ti*, qui avait décidé de brûler tous les anciens livres de l'empire. Certaines des raisons, qu'il se fit donner pour justifier cette mesure radicale, n'étaient pas sans quelque valeur. Je les cite : « A l'exception des livres qui traitent de médecine et d'agriculture, de ceux qui expliquent la divination par les *Koua* ou lignes de *Fou-hi* et des mémoires historiques de votre glorieuse dynastie, depuis qu'elle a commencé à régner dans les Etats de *Thsin*, ordonnez, Seigneur, qu'on brûle généralement tout ce fatras d'écrits pernicieux ou inutiles dont nous sommes encombrés; ceux surtout où les mœurs, les actions et les coutumes des anciens sont exposées en détail. N'ayant plus sous les yeux ces livres de morale et d'histoire, qui leur représentent avec emphase les hommes des siècles passés, ils ne seront plus tentés d'être leurs imitateurs serviles; ils ne nous feront plus un crime de ne pas suivre leur exemple en tout; ils ne feront plus cette comparaison, toujours odieuse pour nous dans leur bouche, du gouvernement de Votre Majesté avec celui des premiers empereurs de la monarchie (2). » On sait, que le coup d'Etat iconoclastique de l'empereur Chi-hoang-ti ne réussit point pour longtemps ; la Chine était déjà trop immobilisée pour regarder en avant et, aujourd'hui encore, à part quelques emprunts faits à la science d'Europe et qui n'ont point été vulgarisés, elle n'a guère accru le modeste bagage scientifique, que lui ont légué les ancêtres et qui résulte bien plus de longues et patientes observations que d'efforts intellectuels.

Dès le temps de l'empereur *Yao*, que l'abbé Grosier fait vivre 2357 ans avant notre ère, il y avait en Chine des mathématiciens capables de dresser un calendrier et un zodiaque qui concorde avec le nôtre. L'année solaire était connue ; mais, déjà plein d'amour pour

(1) Huc, *Empire chis*, p. 427.
(2) Pauthier, *loc. cit.*, p. 225.

le passé, *Yao* préféra l'année lunaire, en la corrigeant par des intercalations (1). Comme aujourd'hui, les éclipses étaient tenues pour des événements considérables et les astronomes officiels les devaient annoncer sous peine de mort (2). Une suffisante série d'observations permettait à ces astronomes d'éviter la peine capitale, en prédisant à peu près exactement les éclipses ; mais ils n'en connaissaient point la cause; car, aujourd'hui encore, l'éclipse s'appelle en chinois « Soleil mangé, Lune mangée », et l'on croit généralement, que, dans ces moments critiques, un dragon monstrueux se jette sur l'astre pour le dévorer (3); même on s'efforce de l'en empêcher en faisant un épouvantable bruit de tambours et de timbales, pendant ue les astronomes, convoqués pour la circonstance, se jettent à genoux et frappent la terre de leur front (4).

Toutes les connaissances chinoises ont ce caractère avorté d'observations, dont on n'a pas su tirer la conséquence. Ainsi les Chinois se servent encore, pour marquer les heures, d'un bâton d'encens portant des divisions et dont la combustion mesure le temps écoulé (5). L'imprimerie, si anciennement usitée en Chine, est, comme l'écriture, une invention qui n'a pas grandi dans son pays d'origine. Jamais on n'a adopté les caractères mobiles et l'on continue, de temps immémorial, à se servir de planches stéréotypiques en bois, que l'on obtient en appliquant d'abord sur la planche une feuille de papier écrite (6) et, ensuite, en sculptant en relief les empreintes des caractères. C'est que jamais la Chine n'ayant réussi à imaginer un alphabet, son écriture se prête mal à l'impression avec des caractères mobiles. Une stéréotypie des plus simples lui a suffi jusqu'à nos jours et lui suffira longtemps encore.

VIII. — Les Facteurs de l'esprit chinois

Néanmoins, le laminoir de la civilisation chinoise n'a point eu raison du caractère japonais, sans doute à cause de l'insuffisance de la pression et de la durée; le relèvement intellectuel de ce pays n'est donc pas impossible, en dépit de la profonde influence chinoise. En peut-on dire autant de la Chine? La Chine est-elle sérieusement modifiable? Son esprit, son caractère ethniques, fixés depuis tant de siècles, pourront-ils changer sous la pression des barbares d'Europe? L'en tirera-t-elle par quelques transformations superficielles, tout en conservant sa constitution mentale, fixée depuis des siècles? D'autres vieux empires primitifs, l'Egypte, l'Assyrie, etc., ont péri, comme nations, en laissant derrière eux des empreintes mentales, non effa-

(1) Abbé Grosier, *loc. cit.*, II, pp. 413-414.
(2) *Ibid.*, pp. 413-422.
(3) Milne, *Vie réelle en Chine*, p. 333.
(4) Abbé Grosier, *loc., cit.*, II, p. 422.
(5) Milne, *loc. cit.*, p. 180.
(6) Sinibaldo de Mas, *loc. cit.*, t. I, p. 31.

cées encore. Quoi qu'il advienne, nous avons à tirer profit de l'exemple de la Chine, mais sans la mépriser; car, par certains côtés, l'œuvre accomplie par elle est considérable.

La nation chinoise a fondé une des grandes civilisations dites primitives et, par bien des côtés, cette civilisation est curieuse, même estimable, mais nul peuple ne saurait, sans grave dommage pour son caractère, décréter l'immobilité et, pendant des milliers d'années, fermer la porte à tout progrès, s'imposer une existence où tout, absolument tout, est devenu rituel.

Un peuple d'une autre race que la race jaune n'aurait pu sans doute se plier si docilement et si longtemps à cette routine obligatoire; mais la mentalité mongolique prédispose à la passive endurance. En outre cette race est tranquille, pratique dans le sens borné du mot; son imagination n'a point de flamme et la monotonie d'une vie terre à terre lui agrée. Partout où des populations de pure race mongole ont trouvé le repos, le vivre et le couvert, elles se sont docilement résignées à tous les despotismes : l'esprit d'initiative semble leur faire défaut.

En Chine, après qu'une longue période monarchique eût déjà brisé le ressort de la population, les gouvernants ont eu une inspiration à coup sûr très originale, surtout si l'on songe au temps lointain, au régime et à la race : ils ont organisé la classe des lettrés. Ce faisant, ils se sont flattés de réaliser une organisation idéale : le gouvernement par les meilleurs. La pensée n'était point neuve, puisqu'elle a été la raison de toutes les initiations des primitifs; mais ces derniers visaient surtout à éprouver la force d'endurance, la trempe de la volonté; les Chinois, eux, n'ont eu en vue que la mesure de l'intelligence et ils s'y sont pris avec une rare maladresse. Considérant comme des quantités négligeables précisément ce qui fait la base de la mentalité, c'est-à-dire la virilité du caractère, la noblesse morale, le courage, la droiture, etc., ils ont entrepris de doser la valeur d'un homme d'après le degré de surcharge que peut supporter le ressort de sa mémoire. Plus un mandarin sait peindre de caractères graphiques, plus il peut citer de passages de Confucius, Mencius, etc., plus il est, pense-t-on, qualifié pour gouverner ou juger ses semblables. La connaissance de huit ou dix mille caractères désigne tel mandarin pour administrer un arrondissement. Qui en sait vingt mille mérite une province, etc.

Mais, pour apprécier ces rares degrés d'instruction, il a fallu instituer des concours et, comme les diplômes sont nécessaires à qui veut entrer dans la classe des lettrés et, par suite, obtenir un emploi quelconque, toute la jeunesse bourgeoise ou aisée a été dressée, dès l'enfance, à l'exercice des examens et, la compétition étant acharnée, la préparation aux épreuves a fini par absorber l'existence entière, en détournant de toute action et de toute pensée. Ce qu'il faut, c'est arriver quand même, conquérir les titres et, par suite, les places. Pour cela, rien ne coûte; même on a parfois recours à des moyens

détournés et indignes; car les juges sont des hommes, et même des hommes que cette même culture bornée et forcenée a spécialement frappés d'une déchéance spéciale : celle du caractère. Or, depuis un grand nombre de siècles, cette sélection dépressive pèse sur la Chine et elle a certainement contribué, plus que toute autre cause, à en faire le grand corps sans vigueur, qu'elle est aujourd'hui.

En terminant, il m'est impossible de ne point rappeler que nos modernes Etats civilisés sont plus ou moins engagés sur la pente qu'a descendue la Chine et qu'ils y glissent de plus en plus rapidement. Auront-ils la sagesse de s'arrêter à temps? Un penseur anglais, Th. Huxley, a déjà poussé un cri d'alarme peu entendu. Parlant de nos jeunes candidats aux divers mandarinats d'Europe, il disait : « Tout le matin de la vie, ils sont pétris d'orgueil, et tout l'après-midi, ils restent stupides. La vigueur et la fraîcheur, qu'on aurait dû leur conserver pour les besoins de la lutte pour l'existence, pour la vie pratique, ont été détruites par la précoce débauche mentale, par l'abus des livres, par la saoûlerie scolastique... Ils sont démoralisés par des triomphes enfantins et sans aucune valeur avant que le vrai travail de la vie soit commencé... Mais la nature morale de l'homme est plus grande que son intellect, et la virilité est le cœur de la moralité (1). » Ailleurs, le même Huxley ajoute que l'effort constant pour passer des examens semble détériorer les étudiants; car « ils travaillent non pour savoir, mais pour passer (2) ». Quand les meilleures, les plus fraîches années de la jeunesse ont été absorbées par ce travail démoralisant, le candidat, heureux ou malheureux, en reste mentatement dévirilisé; le culte du vrai pour lui-même, « la divine dipsomanie de la recherche originale » (Huxley), n'a plus, pour lui, le moindre attrait. Il n'obéit plus qu'à deux mobiles, tous les deux inférieurs : l'intérêt personnel et la vanité. Or, c'est précisément alors que, dans la grande Chine d'Asie et les petites Chines d'Europe, on confie à cette ruine mentale les plus hautes tâches intellectuelles et morales.

Le résultat final de pareilles pratiques, suffisamment prolongées, est nécessairement funeste. Le flagrant exemple de la Chine le proclame assez haut. Nos Etats européens, qui s'apprêtent à dépecer, dans un intérêt mercantile, le grand corps inerte du Céleste Empire, sauront-ils comprendre cette leçon historique et sociologique? Il le faut espérer, mais sans trop à y croire. Dans tous les cas, et si peu de chance que l'on ait d'être écouté, c'est un devoir de jeter le cri d'alarme.

(1) Huxley, *Essays*, vol. III, p. 183, 201, 109, 443 (cité par *les Temps nouveaux*, supplément littéraire, n° 39, 1898.

(2) Huxley, *les Sciences naturelles et l'Education*, p. 283, 323.

Ch. Letourneau.

Nouveaux Progrès de la Navigation aérienne

1. — EN FRANCE

Le problème de la navigation aérienne est, sans contredit, l'un de ceux qui, actuellement, passionnent le plus l'esprit humain. C'est qu'en effet si le siècle qui vient de s'achever a vu s'accomplir des transformations considérables dans les moyens de communication mis à la portée des différents peuples, si les chemins de fer et les bateaux à vapeur ont rapproché dans des proportions invraisemblables les différentes parties du monde, abrégeant beaucoup la durée des voyages, on conçoit aisément les conséquences que pourra avoir la conquête de l'air, en livrant à l'homme le dernier champ offert à son activité : l'atmosphère. Comme le faisait fort justement remarquer M. Janssen, l'éminent directeur de l'Observatoire de Meudon, lors de l'ouverture du dernier Congrès de l'aéronautique : « On se « demande ce que deviendraient les limites politiques et les frontiè- « res d'Etat à Etat, quand des flottes aériennes portant des armées, « les franchiront avec une si complète impunité. »

Le domaine offert à la navigation aérienne est immense et la nation qui, la première, saura s'en emparer aura, de ce fait, une supériorité incontestable sur ses rivales. Notre esprit ne saurait même concevoir les conséquences économiques que pourrait entraîner une telle révolution et les modifications qu'elle ne manquera pas d'apporter dans les rapports entre nations.

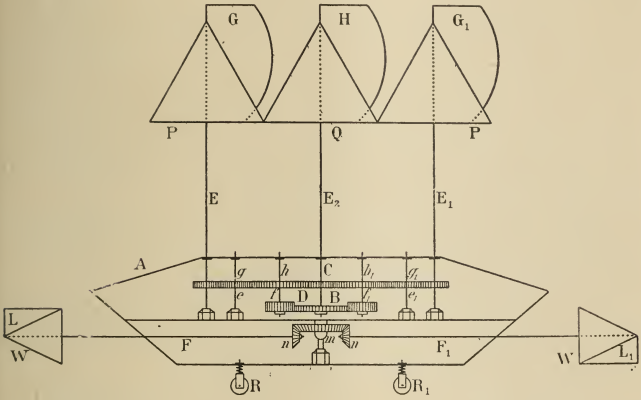
Or, il convient de remarquer que si la question de la navigation aérienne passionne depuis longtemps l'humanité, jamais elle n'a été autant en honneur que depuis quelques années. De tous côtés, d'intéressants travaux sont poursuivis avec acharnement et de nombreuses expériences ont lieu chaque année. D'autre part, les progrès incessants réalisés en mécanique ont permis la construction de moteurs de plus en plus puissants, en même temps que moins encombrants et plus légers, et tout permet de prévoir que dans un avenir peut-être très prochain nous verrons le premier navire aérien évoluer *librement* dans les airs. Arrivera-t-on à ce résultat par le *plus léger* ou par le *plus lourd* que l'air. Il est assez difficile de le dire; les deux systèmes ont leurs partisans et leurs détracteurs, et tous deux pourront peut-être fournir la solution cherchée.

Toutefois, le second système nous paraît présenter plus de chances de succès. On objectera que les seuls résultats de quelque intérêt obtenus jusqu'à ce jour l'ont été au moyen de ballons, c'est-à-dire de corps plus légers que l'air, tandis que tous les essais tentés avec des corps pesants n'ont jamais abouti. Cette objection a sa valeur, mais qu'il nous soit permis de faire remarquer que le plus lourd que l'air n'admet pas une solution partielle du problème, mais doit fournir de suite le but que l'on se propose d'atteindre. Lorsqu'on aura trouvé le

moyen de maintenir, par le seul effet d'un moteur, quel qu'il soit, un esquif aérien dans l'atmosphère, la question sera presque résolue.

A cet égard il nous faut signaler aujourd'hui un nouveau procédé proposé par deux ingénieurs français MM. Padoue Filippi et Macler, basé sur l'*utilisation de la dépression atmosphérique*. Leur théorie, assez ingénieuse, repose sur de curieuses expériences auxquelles il nous a été permis d'assister récemment.

Considérons, par exemple, une plaque horizontale ayant une surface d'un mètre carré. Elle subit sur chacune de ses faces, de la part de l'atmosphère qui l'environne, une pression de 10.330 kilogrammes.



Si par un moyen quelconque on diminue d'un dizième de sa valeur la pression s'exerçant de haut en bas sur la face supérieure, la pression agissant de bas en haut sur la face inférieure deviendra prédominante et la différence des pressions sera telle que la plaque s'élèvera dans l'atmosphère. Si le vide absolu pouvait être obtenu au-dessus de la plaque, la poussée naturelle de bas en haut serait de 10.330 kilogrammes. La dépression atmosphérique est donc une force considérable, et une simple dépression d'un centième produite au-dessus d'une surface de 10 mètres carrés serait suffisante pour soulever un poids de 1.000 kilogrammes.

On peut aisément mettre en évidence cette force, à laquelle personne, jusqu'à ce jour, n'avait songé, au moyen des expériences suivantes que M. Filippi a bien voulu reproduire devant nous :

1° Plaçant une carte de visite sur son poing fermé, il suffit d'agiter au-dessus d'elle, et à une faible distance, une feuille de papier pliée en quatre, pour voir la carte s'élever ;

2° Si l'on souffle au moyen d'un tube en roseau sur une carte de visite, placée sur une boîte d'allumettes, par exemple, il est bien

certain qu'aucune élévation de la carte ne se produira ; au contraire celle-ci se trouvera pressée contre la boîte. Mais si nous disposons à proximité de l'extrémité libre du tube un petit disque de métal formant écran, l'air soufflé s'échappera horizontalement au-dessus de la carte et le courant horizontal ainsi produit déterminant une dépression, la carte se trouvera soulevée, viendra s'appliquer sur le disque et y adhérera tant que l'on soufflera ;

3° Enfin le dispositif représenté par la figure ci-contre permet de mettre en évidence d'une façon plus sérieuse la dépression atmosphérique.

Des aillettes B, B¹ sont fixées sur un arbre vertical A animé d'un mouvement de rotation à l'aide d'une petite dynamo. Au-dessous de ces ailettes est placé un disque en bois de 60 centimètres de diamètre et pesant environ 950 grammes, relié par des ficelles I, I au plateau H supportant l'appareil, et percé en son centre d'une ouverture circulaire dans laquelle tourne librement l'arbre A. Un petit support E est destiné à recevoir le disque au repos. Or, si l'en fait tourner l'arbre A, on constate que ce disque est rapidement soulevé et viendrait s'appliquer sur les ailettes s'il n'était retenu par les ficelles et cela tant que durera la rotation de l'arbre. On peut même ajouter sur le disque plusieurs pièces de 5 francs en argent sans qu'il retombe.

Voyons maintenant comment les inventeurs se proposent d'employer la dépression atmosphérique pour la direction d'un navire aérien et tout d'abord comment ils comptent produire cette dépression. Pour cela ils se basent sur le fait suivant :

Dans le mouvement giratoire, l'air obéit à trois forces distinctes : la force centrifuge ou vitesse tangentielle projetant l'air dans le sens du plan de rotation ; la pesanteur l'entraînant vers le bas et la détente ou expansion tendant à lui faire occuper l'espace libre.

Ceci posé, soit un cône tournant autour de son axe et partagé en deux zones. Supposons que ce cône ait une circonférence de base de 1 mètre et qu'il soit animé d'une vitesse de rotation de 10 tours à la seconde. L'air en contact avec la surface de la moitié inférieure du cône tournera, par adhérence, à la vitesse moyenne de $7^{m}50$ à la seconde, tandis que dans la partie supérieure il ne sera animé que d'une vitesse moyenne de $2^{m}50$ dans le même temps.

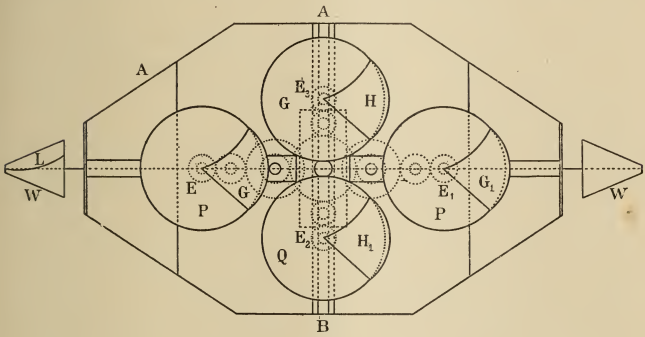
La force centrifuge étant moindre au sommet du cône qu'à sa base et l'air du bas ne pouvant remplacer l'air chassé à la partie extérieure parce qu'il est retenu entre les parois du cône, il s'ensuit un tourbillonnement descendant autour du corps en rotation, tourbillonnement qui produit une dépression proportionnelle à sa violence.

Le tourbillonnement latéral ainsi obtenu augmente en raison directe de la vitesse tangentielle, c'est-à-dire que pour un cône de 10 mètres de circonférence et tournant à la même vitesse que le précédent (10 tours à la seconde), la vitesse tangentielle moyenne sera dix fois supérieure à celle du petit cône puisqu'elle sera de 50 mètres par seconde. Il faudrait donc que ce petit cône fût animé d'une vitesse de 100 tours à la seconde pour produire la même vitesse tangentielle que le grand cône, mais dans ce dernier cas la dépression

ou force ascensionnelle obtenue serait beaucoup plus faible, la surface couverte par le petit cône étant 100 fois plus petite que celle couverte par le grand cône.

C'est pourquoi le fonctionnement d'un petit appareil, comme on le demande toujours en pareil cas, n'est pas possible et ne donnerait pas des résultats comparables avec ceux que peut fournir un appareil de grandes dimensions.

L'appareil imaginé par MM. Filippi et Macler, et qu'ils viennent de faire breveter, comporte un esquif A (figure 2, 3 et 4) dans lequel se trouveront placés les moteurs, les mécanismes et les voyageurs. L'arbre moteur B actionne au moyen d'organes de transmission C-D, *e*, *f*, *g*, *h*, *m*, *n*, quatre arbres verticaux E, E_1, E_2, E_3, sur lesquels sont fixés les cônes d'ascension P, P, Q, Q, munis d'ailettes G, G_1, H, H^1. La rotation des cônes produit une forte dépression à leur partie



supérieure, et, par suite, sur leur partie inférieure une poussée de bas en haut que les inventeurs estiment suffisante pour soulever ces cônes et, avec eux, l'esquif auquel ils sont reliés. Deux moteurs sont prévus, d'une puissance telle que chacun d'eux fonctionnant seul soit suffisant pour produire l'élévation de leur navire aérien.

En outre l'une des principales causes d'avaries des moteurs est le changement de marche, aussi les cônes seront-ils animés d'une vitesse constante. Le système de direction prévu primitivement consistait en deux cônes W, W, analogues à ceux de la partie supérieure, et disposés l'un à l'avant, l'autre à l'arrière de l'esquif. Mais cette disposition a été abandonnée et le nouvel appareil de direction, d'une manœuvre extrêmement simple, permettra de monter ou de descendre à volonté, de marcher en avant ou en arrière et de s'orienter dans l'atmosphère, sera disposé entre les cônes d'ascension et l'esquif proprement dit.

MM. Filippi et Macler estiment pouvoir procéder à leurs premiers essais cet été. Inutile de dire qu'ils ont grande foi dans leur invention; ils annoncent même que, pour clôturer leurs expériences, ils

comptent accomplir, avec leur navire aérien, un long voyage à travers l'atmosphère.

Il nous paraît difficile de se prononcer sur le résultat de leur expérience, la mise en pratique de leur ingénieuse théorie soulevant d'assez grandes difficultés.

*
* *

Il nous faut signaler aussi une théorie nouvelle soutenue par M. Yvon Lejeal, théorie qui fait actuellement, et à juste titre, quelque bruit dans le monde savant et pourra, si l'expérience lui donne raison, faire réaliser un progrès considérable à la navigation aérienne. Il ne s'agit pas dans l'espèce de la découverte d'un nouveau système de ballon dirigeable, ni d'un moteur plus léger et plus puissant que ceux dont nous disposons actuellement, mais simplement de *nouvelles lois scientifiques du mouvement des propulsés dans un fluide quelconque, liquide ou gazeux.*

La théorie de M. Lejeal paraît des plus claires et, il faut le reconnaître, est très séduisante. Elle a le grand avantage, ainsi d'ailleurs que celle que nous venons d'exposer, de ne pas être entachée de ces formules fantaisistes employées jusqu'ici par la plupart des chercheurs et qui ont conduit presque toujours à des déceptions lorsque, les appliquant, on a voulu passer de la théorie à la pratique.

M. Lejeal a bien voulu fournir à la *Revue* les renseignements suivants sur sa découverte.

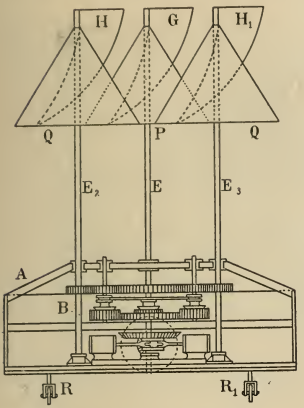
Voici d'abord son point de départ. L'être le mieux approprié au milieu aérien, l'oiseau, possède un poids spécifique général peu élevé et il est cependant capable d'efforts dont la somme *totale* est considérable. Un simple rapprochement avec les lois de la balistique prouve que ce rapport est en concordance parfaite avec nos connaissances mécaniques. En effet, supposons que nous lancions vers un but déterminé et suffisamment éloigné par rapport à la force de projection, une série de projectiles de volumes identiques (sphériques pour éviter des complications d'angle), mais de densités différentes, on fait les constatations suivantes:

La *force de projection restant constante*, les projectiles se rapprocheront d'autant plus du but que leur densité ira en augmentant. A un moment donné, les rapports entre la force de projection et la distance d'une part, le poids du projectile et la résistance de l'air, d'autre part, seront tels que le point de chute viendra coïncider avec le but. Or, ce moment correspond précisément à la valeur maxima des rapports précités. En effet, vient-on à augmenter encore le poids des projectiles, toutes choses égales d'ailleurs, les points de chute seront de moins en moins éloignés et se rapprocheront du pied du projecteur, à mesure que la densité des projectiles ira en augmentant.

Or, si l'on passe du domaine de la balistique à celui de la navigation aérienne, l'expérience est tout aussi simple.

Si avec une force de projection constante on lance, suivant une direction donnée, une série de ballons identiques, mais gonflés avec

des gaz de densités différentes (hydrogène, gaz d'éclairage, air atmosphérique, gaz plus lourds que l'air) on constate ceci :



Avec les deux premiers ballons plus légers que l'air on obtient des trajectoires très courtes, principalement pour le ballon à hydrogène, et sensiblement les mêmes, pour chaque ballon, même si la force de projection est fortement augmentée. Celle-ci se trouve neutralisée par la force ascensionnelle. De plus les actions secondaires produites par le mouvement du mobile ayant une répercussion immédiate sur le mouvement lui-même, la trajectoire est irrégulière.

Le ballon à air donne une trajectoire sensiblement plus longue et plus tendue et les réactions secondaires sont moins fortes.

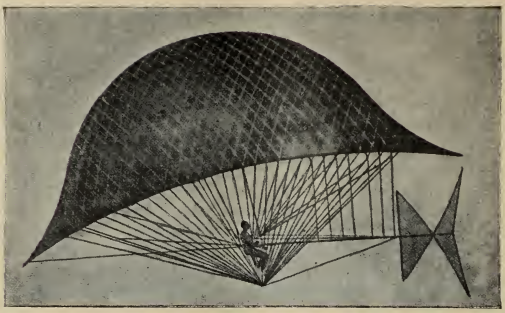
Enfin, avec les ballons plus lourds que l'air, pesants par conséquent, la longueur de la trajectoire et la vitesse augmentent avec le poids, jusqu'à ce qu'elles atteignent un maximum après lequel elles vont en décroissant lorsque le poids n'est plus en rapport avec la force de projection.

M. Lejeal voit dans ses faits la solution du problème de la direction et de l'utilisation de la propulsion. Il suffit en effet de remplacer la force instantanée initiale par une force constante, le but à atteindre devenant indéterminé. La loi balistique en vertu de laquelle *les deperditions de vitesse sont en raison inverse du carré des masses* devient une loi très claire dans laquelle n'intervient plus la nature du mouvement.

M. Lejeal est d'avis que le meilleur moyen d'arriver à un bon résultat est d'employer un système mixte, car pour l'application de sa théorie il prévoit un ballon destiné à équilibrer une partie du poids à enlever, de façon à ne laisser au moteur que le poids sur lequel il peut agir le plus utilement, ce qui, d'après lui, écarte toute impossibilité pratique.

Les moyens d'exécution que compte employer l'auteur de cette théorie sont des plus simples. Les dimensions de son navire aérien sont proportionnées au nombre de passagers à enlever, de telle sorte qu'il est possible d'obtenir un petit appareil destiné à un seul aérostier et par conséquent très peu coûteux, conception qui, il faut l'avouer, paraît beaucoup plus logique que ces énormes ballons, dont on a tant parlé récemment et qu'il sera toujours temps d'expérimenter quand l'atmosphère nous aura livré tout ou partie de ses secrets.

GEORGES CAYE.



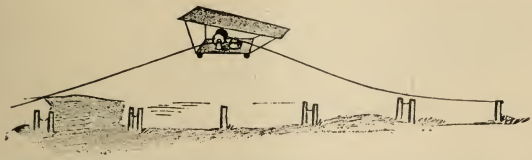
Sky-Cycle de Myers.

II. — A L'ÉTRANGER

Tandis que les Français travaillent ainsi activement à résoudre les grands problèmes de l'aéronautique moderne, leurs rivaux étrangers ne chôment pas. Signalons parmi les plus récentes inventions de ces derniers la machine volante de l'écossais Davidson. Son appareil se rapproche de l'oiseau artificiel de Le Bris, de l'aéroplane de Tatin et de ceux de Lilienthal et de Richet. Il en diffère toutefois par une plus grande simplicité de construction.

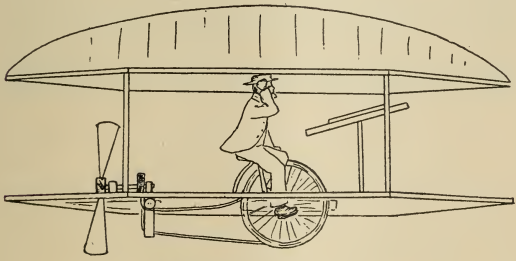
Comme Lilienthal et Pilcher, l'inventeur écossais ne cherche le dernier mot de la navigation aérienne que dans l'aviation. Sa machine est basée sur le principe du vol de l'oiseau et son raisonnement est précis : l'oiseau qui vole, dit-il, ne se meut point par un mouvement de propulsion, il glisse tout bonnement en opposant à l'air comme résistance la surface de son aile. C'était aussi l'opinion de Lilienthal et Pilcher. S'ils échouèrent au cours de leurs démonstrations et furent victimes de leur témérités, ce n'est pas que leur théorie fût erronée, mais à cause de l'imperfection de leur machine. L'oiseau volant donne un coup d'aile en haut, un coup d'aile en bas et glisse entre les deux; le mouvement qu'il produit de la sorte le fait monter dans le sens vertical pendant qu'il avance en glissant. La répétition constante de ces mouvements successifs et coordonnés a pour résultante le vol en marche. Pour s'en convaincre il suffit d'observer l'albatros, la frégate.

M. Davidson est arrivé, grâce à ses études méthodiques, à établir qu'un oiseau volant artificiel doit, avant tout, être plus lourd que l'air et ne point être construit comme les ballons, mais, au contraire, avoir pour moteur un mécanisme dans lequel la puissance qui détermine l'ascension verticale soit supérieure à la pesanteur qui fait descendre.



Trolley Funcheon.

La machine Davidson ressemble à un grand oiseau qui a les ailes étendues. Le corps de l'oiseau, c'est la nacelle où sont placées les turbines fournissant la puissance motrice d'ascension. Ces « ascenseurs » sont disposés à l'extrémité de chaque aile horizontalement. Quand ils reçoivent une vitesse supérieure à la force descendante la machine



Machine volante de Blanchard.

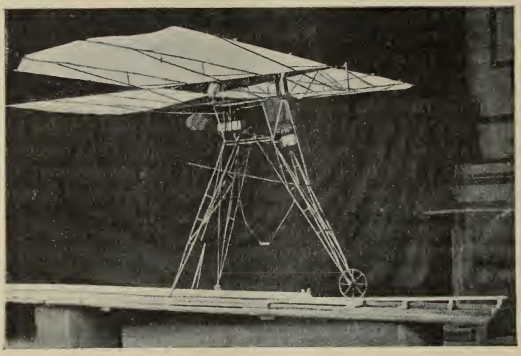
monte et comme elle est toujours inclinée à angle aigu assez faible, elle suit en s'élevant une oblique jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'altitude voulue. Un mouvement inverse la fait descendre. Une longue queue automatique ou dirigeable à volonté est attachée à l'arrière de la nacelle et la maintient en équilibre en l'empêchant de chavirer.

L'oiseau volant de Davidson a 60 pieds anglais de long sur 120 de

large. La nacelle peut transporter cinquante voyageurs. L'appareil est en acier doux.

L'aviation, l'aérostation dirigeable ne se lassent donc pas dans leurs tentatives de conquête de l'air, dont quelques-unes déjà sont heureuses. Nous venons d'indiquer les nouveaux progrès réalisés par les récentes inventions. Il y en a d'autres qu'on ne peut passer sous silence. Résumons-les brièvement. Les figures complèteront nos explications forcément sommaires.

Nos lecteurs connaissent déjà les voyages aériens du comte Zeppelin ; la *Revue* en a signalé à plusieurs reprises les résultats. Rappelons également ceux obtenus par M. Danilewski, de Charcov (Russie).



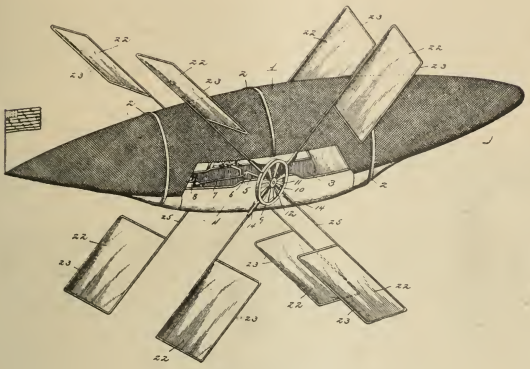
Machine volante de Haufmann.

Son aéroplane affecte une forme originale. On l'a comparé à une saucisse — il peut, avec ses ailes de 4 mètres de long, se manœuvrer rapidement, monter, descendre ou planer dans une position stationnaire par un temps de brise modérée.

Nous ne mentionnons que pour mémoire les deux aéroplanes de M. Santos-Dumont, dont il a été beaucoup question dernièrement dans les journaux. Quant aux machines de MM. R. Merritt et Théodore Liebrand, que nous reproduisons ici, elles n'ont pas encore prouvé leur utilité pratique. Elles méritent cependant de fixer l'attention par l'ingéniosité de leur construction, la première avec ses ailes de moulin actionnées par un mécanisme intérieur, de manière à pouvoir avancer et reculer à volonté, la seconde avec son cylindre en alumi-

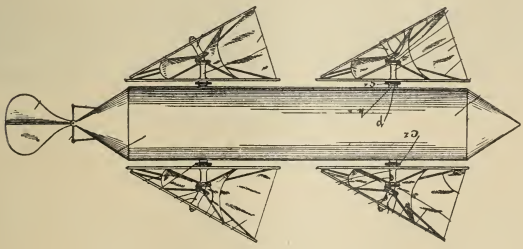
nium et ses ailes qui se transforment en roues dès que l'aviateur touche à terre.

Le *sky-cycle* de M. Carl F. Myers a fait en 1900 sensation à l'Expo-



Machine volante de Merritt.

sition du Coliseum, à Saint-Louis (Etats-Unis). L'inventeur a traversé en l'air, avec son cycle volant, la plupart des Etats de l'Amérique du Nord. Ce *sky-cycle* est proprement un aéroplane à gaz, mû par la main et le pied. Il a des voiles, des ailes vibrantes, un gouvernail,



Machine volante de Liébraud

etc. Ses avantages consistent surtout dans la réunion de tous les systèmes de propulsion et de direction combinés de façon à vaincre toutes les difficultés. M. Myers a donné à son appareil plusieurs formes dif-

férentes. Nous en connaissons jnsqu'à trois. La plus pratique est celle qui ressemble à un canot retourné. La machine fonctionne à l'aide d'une voile qui reçoit à la fois de la main et du pied une impulsion rotative.

Le trolley de M. Funcheon n'est pas moins curieux. C'est un simple tambour porté sur une plate-forme et soutenu par un aéroplane. Sur le tambour s'enroule un fil métallique qui livre passage à un courant d'électricité. Cet aéroplane est plutôt théorique. Il en est de même de

L'appareil de M. Juando y Rafecas.

celui de M. Jérome Blanchard, qui repose entièrement sur la vitesse imprimée à l'appareil par la force musculaire de l'aviateur.

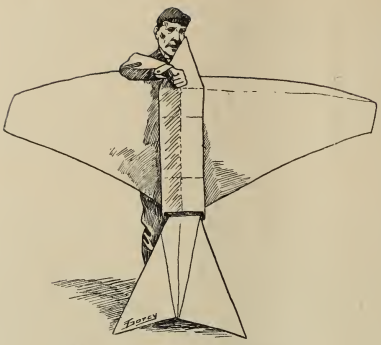
Citons encore l'invention de M. Beecher Moore de Buffalo. Ce dernier part de ce principe que la construction des aéroplanes, dont on a fait jusqu'ici l'essai, peut être théoriquement exacte, mais que l'expérimentation en a démontré l'inefficacité. Suivant lui, il est impossible de construire un aéroplane compacte pouvant se balancer en l'air à la volonté de l'aéronaute et laisser à celui-ci toute liberté de

mouvoir et de diriger sa machine volante. Dès qu'elle présente à sa résistance une surface suffisante en rapport avec le poids à transporter, elle chavire, penche de côté ou exécute des mouvements désordonnés inattendus, que l'on ne pourra maîtriser lorsqu'on voudra la ramener à une position normale. Il n'y a, d'après M. Moore, qu'à renoncer aux méthodes employées et à en chercher d'autres d'un genre tout à fait différent. C'est pour cela qu'il suggère et recommande la forme dont on a une idée par la figure ci-jointe. Il s'agit ici encore de l'aéroplane attaché à la machine motrice par des fils métalliques permettant un balancement automatique. Les roues ne sont pas nécessaires à la locomotion dans l'air, mais servent au départ et à la descente. Dans le premier cas, la machine est mise en mouvement sur une route unie et quand elle a acquis une certaine vitesse, l'aéroplane la soulève, l'emporte en l'air, suivant un certain angle. L'ascension continue tant que la propulsion agit dans les conditions voulues pour soutenir le poids de l'appareil. Lorsque cette propulsion se ralentit, — et ce résultat peut s'obtenir progressivement avec des lenteurs calculées — la machine descend peu à peu jusqu'à ce qu'elle arrive à terre et y stoppe.

L'aéroplane compte de nombreux modèles. Les plus connus sont ceux de Tatin (Meudon 1879), Hargrave (Sidney 1893), Kress (Vienne 1880-1893) qui est actionné par des cordes en caoutchouc, Langley (Washington 1895), Maxime (Londres 1894), l'*avion* d'Ader (Paris Satory 1897), etc. Ajoutons-y la machine volante de M. Haufmann, qui se distingue des autres similaires en ce qu'elle a des pieds et en ce qu'elle permet de s'exercer au vol par un entraînement suivi.

Machine volante Davidson.

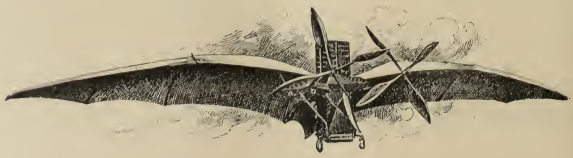
C'est en définitive à l'aéroplane ou à l'aérodrome, supplantant le ballon, qu'en reviennent la plupart des inventeurs. Mais l'aérodrome ou l'aéroplane, si l'on s'en tient exclusivement à ce système, ne peut donner tout ce que l'on en attend. La toute pre-


Machine volante Davidson vue de face.

mière raison de son imperfection, c'est que toutes les machines volantes qui dépendent en même temps d'une force motrice et d'une surface plane les soutenant ne peuvent transporter la quantité voulue de combustible et descendent fatalement au bout d'un vol plus ou moins haut de quelque durée. Le ballon, au contraire, peut rester en l'air bien plus longtemps, mais tel qu'il est, il n'est pas dirigeable. Il faudra donc — c'est la conclusion de toutes les expériences de navigation aérienne effectuées jusqu'à ce moment — avoir recours à une méthode mixte, entre le ballon et l'aéroplane, se combinant suivant des principes à la fois théoriques et pratiques. Alors seulement les voyages par air pourront sérieusement concurrencer les transports par eau ou par terre. C'est le problème de demain ; on se rapproche assurément de la solution, mais on ne la possède pas encore.

P. S. — Il nous faut, en terminant, dire quelques mots de la machine aérienne de M. Juando y Rafecas, représentée par la figure. Cet appareil comporte des ailes rotatives disposées à la partie inférieure et qui ne sont pas représentées sur la figure. En outre, afin d'amortir les chutes et l'atterrissage, des poids munis de ressorts sont placés sous l'appareil. L'inventeur estime que son aviateur pourra aisément parcourir 6 kilomètres à la minute, soit 360 kilomètres à l'heure, et il compte faire le tour du monde en 112 heures, soit moins de 5 jours. C'est là une ambition peut-être excessive et M. Juando y Rafecas aura déjà fait beaucoup s'il parvient à maintenir son aviateur en équilibre vertical à quelques mètres au-dessus du sol, et en attendant qu'il aille se promener au-dessus de l'Asie et de l'Amérique, souhaitons-lui tout d'abord que son appareil lui permettre de quitter le sol par ses propres moyens.

G. Roux.


L'Avion.

Henrik Ibsen.

ALBERT ENGSTRÖM

Il est bien rare que l'on n'éprouve pas, après avoir feuilleté un album de caricatures, comme après une pièce du Palais-Royal, un moment de tristesse, produit par l'excès même de la « charge » des physionomies ou des caractères. De tous ces recueils de dessins d'un même artiste — qui se doit à son genre, et n'ose en sortir de peur de voir sa réputation se perdre — se dégage, plus encore que de l'outrance caricaturale, cette inéluctable mélancolie née de la monotonie. Albert Engström, lui, échappe absolument à cette critique. Il est invariablement parfait, mais dans une multiplicité de genres absolument étonnante. D'après le sujet qu'il traite, il se transforme, change non seulement de

gamme de dessin, mais n'a pas l'air de se servir des mêmes outils, du même papier, tant tel croquis rude, hirsute, aigu, est loin

Georges Nordensvay, le papa de *Figges*.

Edouard Grieg.

de tel autre tout enveloppé, fait de caresses de plume, avec une sûreté, une souplesse qui étonnent.

Dans ses compositions les plus invraisemblables, où sous des loques folles se contorsionnent des corps efflanqués ou ridicule-

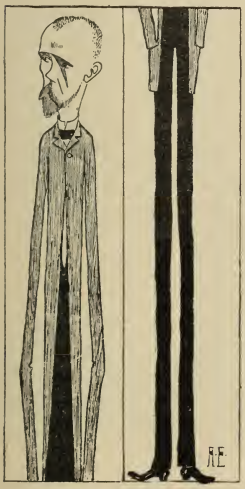
Kolingen a trouvé une brosse à dents : « Tonnerre de chien ! Qu'c'est y donc ce truc-là ? »
Le beau-frère de Kolingen : « Oh ! la la ! C'est encore un de ces raffinements qu'a inventés la haute ».

ment envahis de graisse, toujours, dans un coin de paysage ou d'intérieur, un trait à peine remarqué met un charme de poésie,

la petite note bleue de l'âme d'Engström qui, sous ses dehors féroces est d'une nature exquise, très aimé de tous ceux qui l'approchent. Et encore ses charges s'arrêtent aux limites de la gaîté, ne vont jamais à la douleur du grotesque, restent amusantes sans effroi, aimables presque toujours, et ne provoquent que des rires sans arrière-pensée. Et c'est là une rarissime qualité que possède Engström: l'harmonie dans ce qui paraît le plus inharmonieux au monde, l'harmonie dans la caricature.

Je n'avais jamais vu, même pendant mon séjour en Suède, de dessin d'Engström, lorsqu'un soir les Vallgren, — ce ménage de deux purs et grands artistes, — m'initièrent à lui. Ils venaient de recevoir un album

Victor Lundberg, du Vasan.


Julius Kronberg.

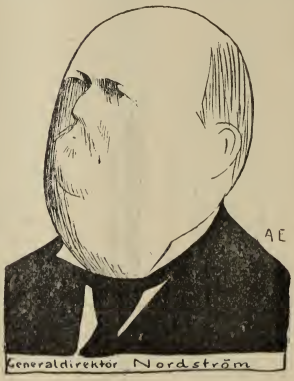
d'Engström : *Drufklasar* (Grappes de raisin). Ah! cette soirée! cet inextinguible fou rire qui nous bouscula autour de la table pour mieux voir, qui nous tint encore le lendemain et qui nous prend encore lorsque nous refeuilletons le livre. Oh! ce défilé de drôleries, d'attitudes chargées de gestes ampoulés et d'inénarrables situations?

Et les légendes, d'une cocasserie si naïve! Malheureusement intra-

duisibles pour la plupart, ou du moins qui demanderaient un trop long commentaire pour en bien donner toute la saveur, toute la *vis comica*, toute l'explosion de gaité locale: car Engström englobe d'un seul trait de crayon, avec l'entourage de celui qu'il caricature, le pays, les mœurs, l'atmosphère, pourrais-je presque dire, de ce calme pays de Suède qui est le sien, et où le rire pour être plus rare n'en est que meilleur et plus profond.

— Ces sacrés Suédois ! Je les écrabouillerai, Je les écrabouillerai ! Je ne puis faire autrement que de les écrabouiller.

Dans cet album, plus que dans les tableaux les plus serrés, les photographies les plus précises, je revoyais les paysans, les soldats, les gens de là-bas, un peu compassés, un peu trop sérieux, si juvénilement amusés de la moindre chose lorsqu'ils s'amusent, et j'admirais avec l'étonnante maîtrise du crayon qui faisait revivre les physionomies, ces merveilleuses évocations du paysage, indiqué d'un seul trait d'une sincérité infiniment poétique.



Peu de temps après, les Vallgren reçurent un autre album », *Vanner och Bekanta* » (Amis et connaissances), où je retrouvais la plupart des gens que j'avais connus à Stockholm; et le fou rire du premier album recom-

mença, plus fort encore. Chaque personnage est portraicturé avec la plus audacieuse, la plus folle ressemblance, relevé d'un trait, d'un geste à peine caricatural.

Ibsen passe en se grattant le front. Derrière lui, en laisse, il traîne le sphinx un peu récalcitrant. Zorn, mou et distrait, s'en va, laissant deviner un bout de profil, embroussaillé de sa moustache de chat. Nordenskioeld, oublié dans les glaces du pôle, pris dans un iceberg, regarde avec une longue-vue la terre sous lui, réduite à la proportion d'une carte de géographie. Jonason,

— Ah ! tiens, le jeune Monsieur Petterson ! Qu'est-ce qui me procure le plaisir ?
— Je viens présenter les compliments de ma mère et prier Madame Anderson de vouloir bien lui faire l'honneur d'aller mendier avec elle dimanche, si le temps est beau.

le photographe de la Cour, va ouvrir son objectif blasonné,

avec le sourire engageant : « maintenant souriez ». Grieg, tout petit, grimpé sur une chaise en forme de lyre, battant la mesure d'une main qui se multiplie, légère et souple. Strindberg, des flammes pour cheveux, la tête si extraordinairement ombrée, que malgré la ressemblance absolue, elle ne donne que la vision de la tête de mort. Sjögren le musicien, enveloppé de portées, de doubles croches souples qui l'enrubannent d'un chapeau et d'une draperie : la tête, d'une ressem-

Monsieur le Baron et chef de la Police.

S. A. Hedin.

blance inouïe, dessinée, quand on regarde de plus près, avec des signes de musique, à peine déformés. L'Empereur d'Allemagne débarquant à Stockholm, avec ses attributs, et les quelques bibelots que ses nombreuses occupations l'obligent à emporter en voyage. Et puis quelques bons, quelques aimables pochards, corrects encore, à peine éméchés, de caricature en caricature, arrivant au vagabond qu'Engström a créé de toutes pièces, à l'ex-élégant aux phrases encore fleuries, vêtu d'un invraisem-

blable costume fait de guêtres ou de faux-cols en guise de man-

Le professeur A. E. Nordenskiold.

chettes, de chapeaux à bords éperdus, de culottes en tire-

Comte Clarence de Rosen.

bouchon et de jaquettes dont les basques inégales semblent

Ossian Hamrin.

pour se vouer à la peinture. A l'Ecole des Beaux-Arts de Valand à Götheburg, il eut Carl Larsson pour maître. Il dessina surtout, puis se mit à faire de l'illustration. De 1894 à 1896, il collabora au journal *Sondags Nisse* et à plusieurs journaux d'Allemagne. En 1897, il fonde le *Strix*, journal amusant, dont il est rédacteur en chef, administrateur et principal collaborateur en tant que dessinateur et écrivain, et où il publie chaque semaine, avec des des-

honteuses. Et c'est une magie de loques. Les combinaisons les plus imprévues : des crochets de porte fermant d'ex-vestons, des raccommodages improbables, des choses archi-disparates collées, cousues, clouées ensemble, formant une toilette qui dénote quand même encore une certaine velléité d'élégance, soulignée par d'irrésistibles cambrures de reins, des ronds de bras et des ronds de jambes : tout cela sous la plus baroque, la plus illuminée des trognes que bière, punch et eau-de-vie aient jamais produite....

Engström (Albert-Laurent-Jean) est né à Lönneberga, près de Calmar, en 1869. Il fit d'abord d'excellentes études à Upsala, qu'il quitta en 1891

Verner von Heidenstam.

sins remarquables, que nous verrons bientôt réunis en un album j'espère, des histoires folles d'un genre très spécial, entre Mark Twain et Alphonse Allais, où la blague à froid le dispute à la plus exubérante bouffonnerie. Depuis 1890, il donne des caricatures politiques au journal *Forgët Mig Ej*.

Excellent musicien, il compose des mélodies très pures, très berçantes, mais qu'il n'écrit pas, et qu'il ne chante qu'à de rares occasions d'expansion poëtique. Son caractère est naturellement très gai et il commet autant de farces qu'il a fait de dessins, ce qui n'est pas peu dire. Mais le trait principal de son naturel, celui que l'on retrouve sous son rire le plus incisif, c'est son admirable compréhension de ce qu'il y a de poétique dans la nature. Et c'est cette fraîche poésie qui arrête son crayon, avant le coup de griffe du grotesque, et met tout un charme dans quatre traits indiquant deux sapins et un horizon de montagnes.

Prince B. Karageorgewitch.

Kalinzen : « Allonge-nous 18 tord-boyaux et un demi de bière ».

Rantmastayane : « Que va-t-on fiche de toute cette bière ? F... nous du tord-boyaux sur toute la ligne.

LE FROID

Conte Sibérien

Pour Madame Séverine.

Nous avancions vers le sud. L'hiver du Nord nous suivait et nous atteignait. Il pouvait même sembler venir sur nous du côté opposé, en descendant le fleuve.

En septembre, il faisait encore assez chaud près de Yakoutsk. Sur le fleuve, il n'y avait pas le plus petit atome de glace. A l'une des stations rapprochées de la ville, nous fûmes même si séduits par un merveilleux clair de lune que, pour ne pas coucher dans des yourtas suffocantes et fraîchement enduites, en vue de l'hiver, de fumier chaud, nous résolûmes de passer la nuit sur la rive, dans des barques, et de nous couvrir de peaux de rennes. La nuit, il me sembla pourtant que quelque flamme me brûlait la joue. Je me réveillai et vis que cette nuit, blanche de clair de lune, était devenue plus blanche encore. L'air était plein de givre, mon oreiller en était couvert, et c'est à cause de cela que le contact en était si brûlant. Mon compagnon, qui dormait dans la même barque, rêvait probablement une brûlure pareille : la lune éclairait son visage sur lequel apparaissaient à chaque instant d'horribles grimaces. Mais quoique douloureux, son sommeil était fort. Dans la barque voisine, je vis mon autre compagnon se lever, couvert de ses pelisses et de ses peaux toutes blanches à cause du frimas, ce qui lui donnait l'air d'un fantôme blanc surgi tout à coup de l'éclat froid du givre et du clair de lune.

— Brr!... fit-il, ça pique, mes amis!

Son canot remua sur l'eau et nous entendîmes des sons pareils à ceux qui produit le verre que l'on casse. C'était, aux endroits, abrités du courant rapide du fleuve, la première couche de glace qui se formait, mince et faible, gardant encore sa structure cristalline en forme d'aiguilles longues qui se cassaient et sonnaient comme du cristal fin. Le fleuve semblait comme alourdi sous le premier coup de la gelée, tandis que, au contraire, les rochers lourds de ses rives montagneuses étaient devenus plus légers et plus aériens. Vêtus de givre, ils s'en allaient dans le lointain vague et lumineux, étincelants, presque fantasmagoriques.

C'était, pour nous, le premier salut de la gelée au début d'un long chemin, un salut gai, aimable, presque plaisant et amical.

A mesure que, doucement, avec de fréquents arrêts, nous avanions vers le sud, l'hiver devenait de plus en plus puissant. Déjà, les espaces pris par la glace sombre et d'une pureté virginale, étaient grands. Une pierre lancée de la rive glissait longtemps sur la surface polie provoquant un son étrange et multiple que répétait l'écho des gorges de montagnes. Plus près du milieu du fleuve la glace lut-

tait encore contre le courant, mais la gelée continuait ses conquêtes, la bande glaciale s'élargissait, et chaque pas dans cette bataille était marqué par une ligue sinueuse de glaçons démolis, qui montrait la limite encore récente du courant vif rejeté maintenant plus loin vers le milieu.

Ensuite, çà et là, sur les bandes de glace apparaissait déjà la neige, tranchant violemment sur l'acier sombre et lourd de l'eau encore libre. Puis arrivaient les petits torrents des montagnes pour se mêler à ce conflit. Grossissant à mesure qu'ils s'éloignaient de leurs sources, ils brisaient leurs glaces aux embouchures et les jetaient dans la Léna embarrassant ainsi le cours libre du fleuve et rendant sa lutte avec la gelée encore plus difficile. Les lignes de glaçons démolis montaient de plus en plus, et les blocs de glace que le fleuve jetait sur les bords des bandes congelées, devenaient de plus en plus gros. Ils formaient déjà de véritables monceaux et quelquefois nous pouvions voir de la rive que, au milieu de ces derniers, un mouvement inquiet commençait. C'était le fleuve qui lançait avec colère dans les forts de glace qui l'enchaînaient des deux côtés, les blocs qui se mouvaient sur son dos; il trouait les murs, il pratiquait des brèches, il émiettait la glace en petits morceaux, en aiguilles, en neige, mais ensuite, impuissant, il reculait de nouveau, la ligne blanche de glaçons brisés avançait, la bande de glace devenait encore plus étroite. Parfois ce jeu produisait des effets jolis et bizarres. Nous fûmes stupéfaits de nous trouver un jour, tout à coup, devant une vraie tour construite de glaçons et qui se trouvait sur la berge à quelques mètres de notre route. Nous ne pouvions pas comprendre comment le fleuve s'y était pris pour ériger cette construction, et nous étions prêts à supposer plutôt une gaminerie voulue de quelqu'un... Mais qui aurait pu se divertir de la sorte dans le désert qui s'étendait devant nous? Le fleuve mit fin bientôt du reste à notre perplexité : comme nous étions encore à admirer cette tour mystérieuse, celle-ci s'éleva un peu avec un bruit sec et sifflant qui venait du fleuve, comme si l'on avait introduit sous sa base encore un glaçon, puis elle chancela, s'inclina et tomba, se brisant en mille pièces et donnant place à quelques monstres blancs qui grimpaient les uns sur les autres. Tout le long du bord, la glace à cet endroit se remuait comme si elle était vivante, écrasant les glaçons et les transformant en poussière.

Et plus nous avancions, et plus cette lutte devenait âpre et grandiose. Maintenant ce n'étaient plus de minces glaçons que le fleuve, furieux, projetait, mais d'énormes icebergs qui s'amoncelaient, l'un sur l'autre, en un désordre monstrueux. Le paysage devenait de plus en plus désolant. Plus près des rives, ces icebergs s'étaient peu à peu figés en des entassements horribles, mais au milieu ils se mouvaient encore lourdement, cachant aux yeux l'eau mourante comme une foule affolée cache le lieu de supplice. Toute la nature semblait prise d'effarement, pleine d'une attente triste et presque solennelle. Les

gorges désertes des rives montagneuses répercutaient comme avec résignation les coups secs des champs de glace qui se brisaient et les soupirs et les gémissements pénibles du fleuve à bout de forces.

Un peu plus tard encore, le sombre ruban du milieu devint blanc également. Se remuant lentement, se heurtant, se cognant avec de légers froissements, les blocs glacés et blancs, en masses compactes, descendaient maintenant le cours, prêtes à serrer et à fermer tout à fait le fleuve vaincu et soumis.

*
* *

Un jour, au milieu de ces masses de glace, nous remarquâmes, du bord, un objet noir qui se détachait nettement sur ce fond d'un blanc jaunâtre. Dans les endroits déserts tout attire l'attention. Aussi, dans notre petite caravane, les conversations et les conjectures au sujet de cette chose noire ne tardèrent-elles pas de se produire aussitôt.

— C'est une corneille, dit quelqu'un.

— C'est un ours, remarqua un autre.

Les opinions se divisèrent. Les uns voyaient l'objet pas plus grand qu'une corneille, les autres, aussi gros qu'un ours, car la monotonie lointaine de ces masses blanches et indolentes qui passaient paresseusement parmi les hautes montagnes, faussait complètement la perspective.

— Comment un ours aurait-il pu se trouver au milieu du fleuve? demandai-je au cocher qui avait émis l'hypothèse de l'ours.

— Mais en le traversant, en venant de l'autre côté! Il y a de ça deux années, une ourse l'a traversé avec ses trois oursons, depuis cette île que vous voyez là-bas.

— Cette année aussi des bêtes viennent de l'autre rive sur la nôtre. L'hiver sera dur.

— C'est le froid qui les chasse.

Notre caravane s'arrêta pour attendre que l'objet nous intriguant s'approchât. Cependant la masse glaciale arrivait lentement vers nous, et on pouvait voir que le point noir changeait de place comme si, en effet, il se dirigeait vers nous en se transportant d'un glaçon sur un autre.

— Tiens, c'est un chevreuil, fit enfin un des cochers.

— Et même deux, observa un autre, après avoir attentivement fixé l'objet.

En effet, c'étaient deux chevrettes. Nous voyions déjà nettement leurs fines silhouettes brunes au milieu d'un véritable enfer de glace. L'une était plus grande, l'autre plus petite : c'était peut-être une mère avec son faon. Autour d'eux les glaçons se rencontraient, se heurtaient, tournoyaient et se brisaient. Quelque chose bouillonnait, projetait de la mousse entre ces glaçons, et les bêtes délicates, leurs fines pattes rassemblées, demeuraient attentives et prudentes sur un bloc de glace relativement grand.

— Sacristi ! Je suis très curieux de voir comment elles s'en tireront ! dit un jeune cocher profondément intéressé.

Un énorme bloc qui glissait devant le glaçon sur lequel se tenaient les chevrettes, commença à ralentir son mouvement et puis à tourner sur lui-même, arrêtant ainsi la marche des autres pièces qui se trouvaient derrière lui.

Cela provoqua encore une furie de destruction et une explosion infernale d'eau, de mousse et de neige. Les glaçons montaient l'un sur l'autre et se brisaient avec des bruits tonnants ressemblant à des coups de canons. Parfois de sombres abîmes s'ouvraient entre les blocs et se refermaient aussitôt. Pour un instant les deux lamentables taches noires disparaissaient dans ce chaos pour réapparaître au bout d'un moment — sur un autre glaçon, avec leurs pattes tremblantes et ramassées toutes prêtes pour un autre saut. Cela se répéta ainsi plusieurs fois, et chaque bond, fait avec un calcul immanquable, rapprochait les bêtes de notre rive et les éloignait de la rive opposée.

On pouvait maintenant saisir le plan de ces petites créatures intelligentes. A quelque distance de nous il y avait une espèce de cap qui s'avançait assez loin dans le fleuve ; ici les glaçons charriés par le courant se brisaient avec une violence particulière. Mais ceux qui avaient évité le choc, étaient saisis à nouveau par le courant et amenés indemnes vers la rive. L'aînée des deux chevrettes, celle qui dirigeait cette périlleuse expédition, visait évidemment ce cap qui craquait sous l'assaut des glaçons. Nous avait-elle vus, oui ou non ? Je l'ignore. Mais il était certain qu'elle ne prenait pas notre présence en considération.

Nous demeurions immobiles, empoignés par les péripéties du spectacle qui se déroulait sous nos yeux. Polkan, le chien du chef de la station, gros chien, méchant et carnassier, était lui-même très intéressé par l'issue de ce spectacle tragique. Tout près de la rive, à une trentaine de pas d'un groupe d'hommes, la vieille chevrette était encore toute à ses bonds et à l'observation des glaçons. Lorsque celui sur lequel elle se tenait avec sa compagne eut touché au point fatal du cap, nous sentîmes que l'air manquait à nos poitrines. Un instant... Un craquement sec, un chaos de morceaux de glace grimpant la côte verglacée du cap, — et au dessus de ce chaos un point noir, lancé comme une balle, un point noir immédiatement suivi d'un autre, tombent tous les deux sur la rive.

Maintenant il s'agissait de passer aussi heureusement le groupe d'hommes. La subtile bête n'hésita pas une seconde. Je remarquai le regard de ses yeux ronds, un regard d'étrange confiance qu'elle jeta sur nous avant de se diriger résolument de notre côté. Polkan, ce chien féroce au poil hérissé, s'effaça confus devant la vieille chevrette lorsque celle-ci, couvrant de son corps sa jeune compagne, passa rapidement devant lui effleurant presque son museau. Le chien mit sa queue entre ses pattes et, s'écarta pensif, comme stupéfait de sa

propre magnanimité ou comme craignant de nous voir interpréter mal sa conduite. Mais nous la comprîmes et l'approuvâmes pleinement, heureux pour les deux silhouettes sveltes qui, maintenant, au-dessus de nous, couraient sur les rochers et sautaient par-dessus les crevasses des montagnes.

*
* *

Nous avions dans notre caravane un compagnon accidentel, M. Sokolski, le chef des travaux de reconnaissance aux placers d'or. Une tempête l'avait jeté jadis dans la Sibérie lointaine; s'étant plu aux impressions originales et variées de son métier, il ne chercha plus jamais à quitter ce pays. C'était un homme grand et fort, au visage brûlé par les vents. aux traits raidis et qui ne trahissaient pas facilement les mouvements de son âme. Ses sentiments semblaient être cachés sous sa physionomie inexpressive comme l'eau sous ces glaces. Dans son traineau (que je partageais avec lui) il y avait un fusil de chasse. Il n'avait qu'à tendre la main — une affaire de quelques secondes — pour avoir les deux chevrettes. Il ne le fit pas. Ses yeux gris et fermes ne quittaient pas les bêtes et pour la première fois, depuis que j'avais fait sa connaissance, il me sembla voir briller dans son œil froid quelque chose qui n'était pas si froid que cela.

Lorsque nous remontâmes dans nos traîneaux et que toute notre caravane repartit, nous étions encore tous à admirer et à discuter gaiment l'exploit hardi de la vieille chevrette qui avait su garder sa présence d'esprit au milieu de tant de dangers.

— Il faut pourtant dire, remarquai-je, en souriant, que nous avons été pour quelque chose aussi, dans cette hardiesse. C'est peut-être après tout l'effet du froid. Qui sait si celui-ci n'a pas le don d'éveiller en nous les sentiments altruistes!

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela? demanda M. Sokolski très sérieusement.

— C'est la conduite insolite de Polkan, et aussi, pardonnez-moi cette analogie, la vôtre. Votre fusil est resté dans son fourreau.

— Oh! le contraire aurait été une basse lâcheté! fit-il avec une chaleur inattendue.

— Et pourquoi cela? demandai-je d'un ton naïf, voulant prolonger en mon compagnon cet état d'esprit inaccoutumé. Est-ce que vous ne chassez que les fauves?

Il se tourna vers moi et me regarda d'un air si pensif et sérieux que je devins un peu honteux de ma question ironique.

— Vous avez peut-être deviné, dit-il. Mais ici les circonstances étaient toutes particulières. Je crois que Polkan se trouvait lui-même dans le cas qui nous intéresse, sous l'action... comment dirai-je... d'un drame personnel,.. personnel aux chevrettes. Nous aimons, en effet, à voir les drames personnels auxquels nous nous sommes intéressés finir heureusement. Avez-vous remarqué, par exemple,

qu'en lisant un roman historique, on s'attache tout de suite au drame personnel du héros et de l'héroïne, de telle sorte que si l'union des deux cœurs qui s'aiment dépend de la perte de la masse anonyme, on désire cette perte et on consent que des batailles soient perdues, même par le parti avec lequel on sympathise.

— Peut-être...

— Eh! bien, ici c'est la même chose. Ces pauvres bêtes nous ont laissé voir une partie de leur drame, en évitant tant de dangers dans leur fuite devant le gel. Et vous auriez voulu que j'y intervinsse comme un mauvais génie et que je terminasse tout par un dénoument inattendu et féroce! En vérité, le chasseur le plus acharné aurait senti son bras faiblir devant ces bêtes. Il aurait plutôt attendu qu'elles broutassent tranquillement l'herbe pour les surprendre et les tuer de derrière un arbre. Dans ce cas-là notre sympathie aurait été acquise au chasseur, car là encore, nous aurions assisté à un drame de chasse dont nous aurions souhaité un dénouement favorable à son héros. Si vous voulez, toutes nos notions de bien et de mal tiennent, au fond, à cela. Vous comprenez ce que je veux dire?

— Oui, il me semble que je vous comprends, mais n'est-ce pas là un point de vue trop pessimiste? Et puis, excusez-moi, mais tout cet épisode des chevrettes paraît vous avoir impressionné d'une façon un peu particulière.

Il me regarda pensivement et dit :

— Avez-vous remarqué avec quelle abnégation la vieille chevrette avait couvert la plus jeune de son corps quand elles sont passées devant le chien? Croyez-vous que parmi les hommes tous eussent agi de même dans des circonstances pareillement difficiles?

— Je crois que toute mère aurait agi ainsi, répondis-je en souriant.

— C'est possible. Mais en tout cas l'homme n'est point aussi supérieur aux bêtes qu'il le prétend dans son orgueil de maître de la nature. Croyez-vous, par exemple, que le sentiment humain, que la conscience puissent être gelés en l'homme?

— Certainement, lorsque l'homme lui-même se sera transformé en un morceau de glace, c'est-à-dire lorsqu'il aura cessé d'être un homme, dis-je avec un nouveau sourire. L'état d'esprit de mon compagnon me paraissait de plus en plus énigmatique.

— Non, répliqua-t-il avec une tristesse douce, non, cela peut lui arriver bien plus tôt. Et, tenez, je vais vous raconter, si vous voulez, à ce propos, un cas qui vous intéressera peut-être. Le commencement de l'histoire a eu lieu justement dans ces parages, un peu plus loin d'ici... Il me semble aujourd'hui que je la revis une seconde fois. Sur notre chemin, plus loin, vous en verrez la suite et la fin.

*
* *

« C'était en 18**; je venais d'obtenir un emploi au placer d'or et je

m'y rendais. L'automne était, cette année-là, aussi tardif qu'aujourd'hui. L'hiver était en retard et, tout comme vous, à présent, j'avançais lentement. C'est précisément à l'endroit où nous sommes aujourd'hui que nous remarquâmes alors les premiers mouvements de la glace sur le fleuve. Elle l'empoignait ensuite de plus en plus fort et le serrait de plus en plus étroitement ; le cours se rétrécissait toujours davantage ; en certains endroits il était tout à fait arrêté par des entassements de glaçons. Vous allez voir cela vous-même un peu plus loin. Il y a des endroits où les énormes blocs s'entassent en si grande quantité qu'ils barrent le fleuve, lequel, alors, en amoncelle encore plus, formant des cataractes et les brisant ensuite avec des gémissements et des hurlements, des bruits et des coups de tonnerre qu'on entend à plusieurs kilomètres de distance... La glace brisée poursuit son cours, laissant à la place de ce qu'a été le fleuve quelques flaques d'eau çà et là, au-dessus desquelles tourbillonne une vapeur dense pénétrée par la gelée.

« J'avais pour compagnon de route un Polonais, déporté politique. Il avait participé à la révolte des Polonais sur la côte du Baïkal et avait été blessé. On les « pacifiait »alors d'une manière féroce, les Polonais déportés ! Mon compagnon avait gardé pour toute sa vie aux mains et aux pieds des traces de fers : on les leur mettait sur la chair nue et on les conduisait comme cela pendant les grands froids : vous comprenez que le fer se collait à la chair... C'est pourquoi mon compagnon était excessivement sensible au froid. Et du reste c'était un être frêle, faible, fragile... Mais dans ce petit corps délicat, il y avait un tempérament énorme, énorme littéralement... D'ailleurs, il était tout fait de contradictions et de contraste... Il s'appelait Ignatowicz.

M. Sokolski s'arrêta, pensif. Nous continuâmes un moment notre route en silence.

— Je crains, reprit-il, d'un aïr de douce rêverie, je crains de ne pouvoir vous faire comprendre quelle nature c'était que cet Ignatowicz. Comment dirais-je ?

« Un idéaliste, un romantique, un esprit immensément généreux formé par les trois grands poètes polonais Krasinski, Slowacki et Mickiewicz. Nous autres, les Russes, nous n'avons jamais pu partager ni même comprendre cet état d'esprit particulier, ces... comment dirais-je... ces exagérations extatiques, si je puis parler ainsi. Mais, voilà, un exemple vous expliquera ce que c'est : Il y a dans Mickiewicz une poésie, où, quelqu'un, quelque Moi colossal s'élève au-dessus de la terre si-haut que, de sa tête il dépasse les étoiles..... Au tour de cette tête les soleils forment une couronne ; ses mains, Moi les pose sur les astres, comme sur les touches d'un clavier et il leur fait chanter une incommensurable symphonie mondiale, née dans son âme..... Tel est à peu près le morceau. Je suis toujours resté froid à ces images et c'était avec une sorte de stupéfaction que j'écoutais mon ami (nous avons logé dans la même maison, à Yakoutsk

pendant près d'une année) déclamer ces vers avec un feu et un entrain extraordinaires. Mais, tout en ne comprenant pas moi-même la possibilité ni la beauté de ces images et de cet état d'esprit, je dois pourtant convenir que les unes et les autres peuvent réveiller dans votre cœur des échos correspondants. Je voyais mon petit ami, pendant qu'il récitait ses poésies, tout à coup grandir, sa voix sonnait clair et ferme, ses yeux brillaient... et alors, soit l'effet des images que je ne cessais de trouver cependant bizarres, soit le son de sa voix, je me sentais gagné par des sentiments étranges, inconnus que je ne saurais nommer.

« Je crois qu'on peut appeler cela du romantisme..... Une idée exagérée de l'homme, de son « principe divin », et de son rôle titanique..... Pourtant il n'y avait dans tout cela, chez mon ami, ni méthode, ni suite..... On peut présumer que dès, la révolte du Baïkal, la nature « divine » de l'homme s'était montrée à lui sous ses aspects réels et peu divins..... Il y eut ensuite une histoire de femme. La femme ! Elle aussi, il l'avait vue d'abord sur des hauteurs astrales, tissée de rayons solaires seulement; et là encore, mais avec plus de douleur, il dut remarquer par la suite le mauvais côté, le côté terre-à-terre de la nature féminine. Quoi qu'il en fût, il traversait parfois d'assez longues périodes de misanthropie. Alors il devenait tout à fait insupportable. Son regard, froid et pénétrant, disait tout son mépris de tous et de tout : de vous, du passant inconnu, de lui-même. De romantique il devenait cynique, d'idéaliste, matérialiste, et il vous accablait de mots tranchants, presqu'injurieux, de quolibets, etc. Généralement, je quittais, dans ces périodes, notre logis commun, laissant mon ami à ses bêtes qu'il soignait toujours avec un amour passionné.

« La tendresse pour les animaux, c'était là encore un trait caractéristique de cet homme étrange. Il y avait des moments où notre demeure se transformait en un véritable hôpital de bêtes. Par exemple, mon ami soigna pendant toute une semaine une corneille gelée qu'il finit par ranimer. A une autre époque, il promenait deux fois par jour, par la bride, un cheval malade, dédaignant les railleries dont on l'assaillissait dans la ville. Sa passion pour les bêtes augmentait en lui à mesure que son estime pour les hommes diminuait Autant il dénigrait ceux-ci, autant il exaltait celles-là, admirant leur intelligence, leur mémoire, leur loyauté, et affirmant de la manière la plus sérieuse du monde que ces qualités leur appartiennent à un haut plus degré qu'à l'homme..... Il énonçait et développait cette thèse au moyen d'arguments si diablement spirituels, si mordants et si sarcastiques qu'aux moments où je ne pouvais quitter notre demeure pour aller ailleurs, je succombais pour ainsi dire sous l'avalanche de ses insupportables paradoxes. Quelquefois je commençais sérieusement à me croire au-dessous du dernier animal, tandis qu'un chien aux reins cassés par quelque vaurien oisif m'apparaissait comme une espèce de martyr et de sage. Toutefois, lorsque ces accès de misan-

thropie passaient, mon ami redevenait ce qu'il était au fond, et il planait de nouveau au-dessus des astres et se remettait à déclamer les « symphonies mondiales ». Au moment où se passe mon récit, ayant obtenu, lui aussi, un emploi au placer, il se rendait à son poste. J'avais dû beaucoup insister pour qu'il acceptât cette place que j'avais demandée pour lui; lui-même ne se souciait guère des choses de la vie pratique.

« La somme qu'on nous avait accordée pour nos frais de voyage n'était pas extraordinaire; néanmoins nous avançâmes considérablement plus vite que vous et bien que nos vêtements fussent plutôt légers, nous n'eûmes pas encore très froid avant Olekma et même un peu après. Les froids étaient déjà assez forts, mais une fois réchauffés à la station, nous partions le lendemain frais, forts et dispos, comme si nous commencions notre voyage.

« Passé Olekma, le fleuve devint plus étroit; encore plus loin, nous ne voyions plus que des flaques d'eau... Sur l'une de ces flaques nous remarquâmes un jour deux canards sauvages que notre cocher nous montra avec son fouet quand nous passâmes devant. Je ne saurais vous décrire maintenant le lamentable spectacle que ces deux canards offraient. C'étaient des retardataires. Leurs camarades s'étaient envolés depuis longtemps, tandis que, arrêtés par quelque maladie ou par le manque de forces, eux étaient restés pour mourir sur ce fleuve glacé. Tant qu'il y avait eu encore de l'eau libre au milieu de celui-ci, ils y avaient nagé en louvoyant tant bien que mal entre les glaçons. Mais le cours se rétrécissait chaque jour davantage; puis il n'y eut plus que des flaques d'eau au-dessus de la glace. Ces petites nappes d'eau congelées, c'était la mort pour les canards. Et ceux-ci se jetaient de côté et d'autre sur l'espace étroit de la flaque, enveloppés de vapeur froide n'ayant pour témoins de leur détresse que ces montagnes sombres, froides et indifférentes que vous voyez là tout autour.

« Et je me rappelle que le cocher riait montrant ses dents blanches. Moi, à ce spectacle, je fus pris de malaise et de froid et je m'enveloppai plus étroitement dans mon manteau de fourrure comme si j'avais eu devant mes yeux cette profondeur sombre et froide. Mais mon ami, en proie à une émotion violente, ne nous permit pas de passer devant les pauvres canards sans leur porter secours.

— Arrête! cria-t-il au cocher. — Et vous, êtes-vous vraiment capable de continuer votre chemin! dit-il amèrement, en se tournant vers moi. Et avant que j'eusse eu le temps de prononcer un mot, avant que le cocher eût pu arrêter les chevaux, il était déjà à terre, et il courait, trébuchant et se relevant dans la neige profonde, à la flaque d'eau.

WLADIMIR KOROLENKO.

(A suivre).

COMMENT MESURER LA SENSIBILITÉ

Le développement de la civilisation a pour l'homme, en général, deux effets diamétralement opposés. D'un côté, elle augmente sa capacité de jouir, ou, pour être plus exact, elle multiplie ses moyens de jouissance tant physique qu'intellectuelle; d'un autre côté, elle développe sa sensibilité, sa capacité de souffrir, dans une proportion peut-être égale. Faut-il voir dans ce fait la loi de la compensation si chère au bouddhisme et régissant le monde moral comme le monde matériel? Quoi qu'il en soit, bien que la science recule tous les jours la limite moyenne de la vie, qu'elle force le milieu ambiant à s'adapter à nos exigences au lieu de nous opprimer, notre système nerveux semble perdre de plus en plus son équilibre et devenir d'une sensibilité exagérée.

Cette exaltation, cette fièvre nerveuse à jet continu, qui fait de nous tous des névropathes ou des neurasthéniques, paraît être le fruit certain du surmenage intellectuel, et plus encore de l'excès du luxe et du bien-être. On s'en doutait bien un peu; mais les moins convaincus de tous paraissaient être précisément ceux qui en sont les victimes les plus frappantes; les personnes du high life, les fils et les filles des heureux de la vie, ceux, en un mot, qui ne font rien ni de leur cerveau ni de leurs mains.

Le Dr Arthur Mac-Donald, membre de la commission scolaire des Etats-Unis, est en train d'en donner une preuve convaincante avec son algomètre temporal. Les résultats obtenus dans un champ d'expériences encore trop limité ne sauraient être définitifs. Cependant, d'ores et déjà, on peut entrevoir la solution de l'enquête commencée. Peser la sensibilité, mesurer presque mathématiquement la capacité que chacun a de résister à la douleur, n'est-ce pas un rêve? Quoi de plus fugitif, de plus impalpable que la sensibilité?

L'algomètre l'a cependant emprisonnée, et il nous la donne en grammes, tout comme une vulgaire marchandise possédant les propriétés de la matière.

Cet instrument est des plus simples. Il se compose d'un cylindre gradué B. F. (Voir le dessin ci-contre). Dans le cylindre se meut une tige d'acier C, fixée à la base sur un ressort; un marqueur E lui est adjoint pour noter, suivant la pression, le nombre de grammes correspondant à cette pression. A cet effet, une échelle A, comprenant 4.000 divisions, est inscrite sur le cylindre. Afin d'éviter le contact désagréable du métal contre la chair, la partie du piston qui s'applique sur les tempes

est recouverte de flanelle. Il ne reste plus ainsi que la sensation de pression, lorsque l'expérimentateur opère; et, quand la pression devient douloureuse, le patient est prié de le dire. Suivant la résistance du sujet, l'endurance de ses nerfs, cette pression peut être plus ou moins forte avant de se changer en un sentiment pénible. Dans tous les cas, c'est ce point initial de la douleur que le docteur a voulu connaître, chez les enfants des écoles en particulier.

Il reste bien un certain aléa, dans l'application de l'algomètre; car beaucoup hésitent à se prononcer sur le moment précis où ils commencent à souffrir. Mais le but étant d'approcher, d'aussi près que possible le point initial de la douleur, demeure atteint.

Les tout petits enfants, libres de crainte et de suggession, sont les meilleurs des sujets; ils ne crient que lorsqu'on leur fait mal.

Et maintenant, de toutes les expériences de M. Arthur-Macdonald, il se dégage un fait saillant et général : quel que soit leur âge, les personnes riches opposent à la souffrance moins de résistance que les pauvres. S'il en est ainsi, et que, d'autre part, le seul ennemi de l'homme soit la souffrance, la civilisation dans sa course effrénée vers la richesse et le plaisir, fait fausse route. Voulant trop perfectionner l'instrument, on le casse. Ceci me fait songer à un récent inventeur qui, voulant réunir à la fois les notes vibrantes et soutenues du violon avec les sons sautillants de la mandoline, inventa la mandoline-violon. Mais ce fut au détriment de la solidité de son instrument; je n'en ai pas vu encore un seul dont la caisse sonore résistât longtemps aux coups d'archet.

Voici, au reste, quelques détails précis tirés des expériences faites en Amérique.

Nul ne s'étonnera d'abord que les femmes soient plus sensibles que les hommes; ce qui ne prouve pas qu'elles sont moins capables de souffrir.

Les Américains exerçant des professions libérales sont moins endurants à la pression de l'algomètre que les hommes d'affaires, et que les Anglais ou Allemands versés dans le même genre de vie. En bloc, il apparaît clairement que les classes ouvrières sont plus résistantes que la classe aisée.

Parmi les femmes qui travaillent, la pression douloureuse correspond à une moyenne de 1.405 grammes; chez les jeunes filles de l'Université Cornell, elle est de 1.762 grammes; enfin les blanchisseuses descendent jusqu'à 3.073 grammes; 91 enfants de 10 ans pris dans les écoles publiques atteignent une moyenne de 1.926 grammes, tandis qu'un même nombre d'enfants du même âge recevant une éducation privée atteignent à peine 648 grammes. Il y a d'ailleurs longtemps que le langage populaire avait caractérisé cette différence en appelant les douillets fils de famille, de petits « coqs-en-pâte ». L'algomètre ne fait donc que préciser une chose déjà connue.

Voici encore, sous une forme sommaire, quelques autres constatations plus ou moins curieuses :

1° En général, l'impressionnabilité décroît en raison inverse de l'âge. De 10 à 11 ans, on constate un accroissement d'insensibilité; de 11 à 12, c'est le contraire. De 13 à 17 ans, c'est-à-dire à l'époque de la puberté, la tempe gauche et même tout le côté gauche de l'individu gagne en sensibilité, tandis que le côté droit perd. Il paraît d'ailleurs avéré que le côté gauche est, dans toute hypothèse et chez tous les individus, plus accessible à l'impression douloureuse.

2° Les jeunes filles des écoles privées, qui appartiennent pour la plupart à des familles riches, sont plus sensibles que les enfants des écoles publiques.

3° Les jeunes filles des universités sont moins sensibles que les blanchisseuses et plus que les ouvrières. Ceci prouve qu'il n'y a pas de connexion absolue entre le travail intellectuel et le développement de la sensibilité. L'endurance à la douleur paraît être le fruit des privations, de la vie dure des premières années.

La classification suivante est très caractéristique. Dans l'ordre décroissant de sensibilité viennent : 1° les jeunes filles des classes riches; 2° les jeunes filles faisant elle-même leur éducation; 3° les femmes ouvrières; 4° les jeunes filles des universités; 5° les blanchisseuses.

On se demandera peut-être maintenant à quoi répond au juste cette mensuration, de quoi est faite cette quantité approximative de souffrance sous la pression de l'algomètre. Chez la plupart elle provient sans aucun doute de l'excitabilité nerveuse. Chez beaucoup d'autres, il s'y mêle évidemment une certaine somme d'appréhension subjective de la douleur ne correspondant à rien de réel.

Mais à tout prendre, en admettant comme vrais les résultats de l'enquête américaine, que conclure? Rien de bien sérieux; car on pourrait faire immédiatement une contre-enquête en faveur du plaisir, dont les résultats seraient juste l'inverse de ceux de l'algomètre. On trouverait alors que les plus aptes à souffrir sont aussi les mieux préparés à jouir; qu'il existe pour eux, les raffinés, les névropathes, tout un monde de sensations agréables, inconnues aux organismes non dépolis. Les blanchisseuses de New-York, insensibles à la pression de l'algomètre, le seraient aussi à celle de l'*édonomètre*, si jamais il était inventé; si bien que nous retombons toujours dans cette loi fatale de la compensation des peines et des plaisirs.

L'algomètre peut donc être un instrument fort ingénieux, et même utile à certaines classes de personnes; mais, dans l'ensemble, il ne changera rien au mode de vie d'un chacun. Volontiers, on consentira toujours à souffrir pour se procurer un plaisir futur, et rarement on sacrifiera un genre de vie agréable, sous prétexte d'endurcir son organisme contre la douleur à venir.

Dr A. DE NEUVILLE.

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

I. ROMAN : *Travail*, par Émile Zola. (Fasquelle.) — II. POLITIQUE ET SOCIOLOGIE : *Dépopulation et puériculture*, par Paul Strauss, E. Fasquelle. — *Essai sur l'individualisme*, par Eugène Fournière, Bibliothèque de Philosophie Contemporaine, Félix Alcan. — *La doctrine politique de la démocratie*, par Henry Michel, Armand Colin.

— Pour les futurs historiens littéraires, ce ne sera pas une des moindres curiosités intellectuelles de notre temps que la brusque évolution d'idées ou de tendances qui, en si peu d'années, aura pu faire du même écrivain, chef d'école, initiateur d'un mouvement dont l'influence s'étendit sur l'Europe entière, faire de cet écrivain, d'Émile Zola l'auteur de *Travail*, après qu'il eût été l'auteur de l'*Assommoir* et de la *Terre*.

Il n'y a pas longtemps le pessimisme et la sécheresse semblaient être la loi rigoureuse, inflexible, des manifestations de l'esprit et des peintures de mœurs. Le mot d'ordre était le positivisme, la science sans illusion. Aujourd'hui la dominante des œuvres est la sympathie passionnée; les cœurs froids, impassibles, se sont amollis, fondus en sentiments de pitié, d'humanité, de solidarité universelle. Dans l'intervalle, le monde avait *tolstoïsé*. Émile Zola a voulu suivre, lui aussi, ce beau courant d'altruisme, il s'y est engagé de toute la force de son tempérament extrême, avec ses facultés puissantes et son énergique émotivité. Que nous sommes loin, maintenant, du réalisme radical de naguère. Sur un fonds essentiellement humain et social, l'illustre constructeur de fictions a édifié, dans *travail*, un monde de rêve, où toute réalité s'enveloppe d'une brume lumineuse.

L'idée génératrice du roman nouveau d'Émile Zola, qui aura été le point de départ de bien des systèmes utopiques, est qu'il faut *réorganiser le travail pour réorganiser la société tout entière, dont il doit être l'obligation civique, la règle vitale*. Aussi, son héros Luc Froment désire-t-il ardemment voir le jour où « le capital, le travail, le talent ne feraient plus qu'un, seraient le patrimoine commun d'une libre société de frères, où tout serait enfin à tous, dans l'harmonie réalisée ». L'ingénieur Jordan, qui partage ces idées d'un fourriérisme revu par Le Play, met à la disposition de Luc l'usine qu'il possède à Beauclair : la Crécherie. Autour de cette usine se groupent les ouvriers qui accomplissent leur tâche avec joie, car ils participent à la direction et aux bénéfices. Toutes les découvertes du progrès moderne y sont, d'ailleurs, appliquées, et le travail est réduit à son minimum. Les inévitables difficultés du début une fois vaincues, tous les commerçants, tous les cultivateurs de Beauclair entrent peu à peu dans l'association. L'usine rivale, l'Abîme, finit par être englobée elle-même dans la communauté. Et, en l'espace de trois générations, le but de Luc Froment s'est complètement réalisé. Partout l'echange se pratique :

« Le paysan donnait son blé à l'ouvrier industriel, qui donnait son fer et ses outils. »

Tribunaux et prisons, graduellement, deviennent inutiles et disparaissent.

« Avec le commerce le vol avait disparu. Avec l'argent, toutes les cupidités criminelles s'en étaient allées ».

Tout homme vit dans l'abondance et le bien-être, dans la joie et la sérénité. Luc, ayant atteint les dernières limites de l'âge, mourra satisfait, l'esprit en repos, sûr que « l'humanité équilibrée enfin, comme les astres, par l'attraction, la loi de justice, de solidarité et d'amour, voyagera, désormais heureuse, au travers de l'éternel infini. »

M. Emile Zola a repris la théorie platonicienne du sacrifice de l'individu à la société. Dans une belle évocation de communauté, il a entrevu la réalisation possible et prochaine d'une société basée sur l'harmonie et la paix. Les esprits méthodiques que n'entraînent pas au-delà des réalités objectives les suggestions d'un socialisme mystique, les nombreux, très nombreux incrédules du miracle social, auront peine à se laisser séduire à l'image de cet accord universel. La suppression du commerce « rouage inutile, mangeur d'énergie et de grain », la substitution du troc aux lois ordinaires de l'offre et de la demande, la négation de la concurrence économique, la foi dans une société où l'amour seul existerait et où son fatal et inévitable antonyme, la haine, aurait à jamais disparu, toutes ces choses leur sembleront des mesures, des espérances ou des mots d'une application trop problématique. Car, nous en sommes revenus là, dans les développements romanesques de *Travail*, revenus une fois de plus à l'éternelle cause d'erreur des théoriciens socialistes : l'impossible imagination d'une société qui vaudrait mieux que les êtres qui la composent, d'un tout qui vaudrait mieux que ses parties.

Récemment, MM. Donnay et Descaves s'étaient rapprochés davantage de la vérité, dans leur pièce communiste intitulée la *Clairière*. Eux aussi nous montraient un agrégat social de même sorte, aussi fermement résolu à vivre selon la bonne doctrine de l'échange et du partage égal de toutes choses. Hélas! les hommes restent toujours des hommes, des êtres faibles et pleins de désirs. La tentative était trop belle pour ne pas échouer dans l'insuccès.

Les funestes conséquences de la révolution manufacturière, qui s'est accomplie de nos jours, les perfectionnements de l'industrie engendrant une grande misère à côté d'une richesse admirable, la prépondérance des gros capitaux, le dépérissement de l'ouvrier qui ne devient plus qu'un rouage dans une machine : ces graves problèmes inquiètent, depuis bien des années, les esprits élevés et réfléchis. Ils ont inspiré d'éloquentes pages à Emile Zola. L'auteur de *Travail* a touché du doigt les plaies avec une généreuse humanité. Il a prononcé de nobles paroles, paroles de confiance et d'encouragement. dont on doit lui tenir compte, alors même que les remèdes opposés aux maux nous semblent là hors de portée. *Travail* reste une belle et grande œuvre littéraire. Emile Zola n'a pas convaincu ceux qui le lisent sur l'efficace de son paradis social; mais il s'est plu à les vaincre par la magie de son style; et ce n'aura pas été l'un des moindres triomphes de son talent qu'ayant tant de fois rendu avec une évidence saisissante le réel des êtres et des choses, il ait montré une

égale puissance à transporter l'imagination sur les sommets de l'irréalisable.

— On ne cesse, depuis bientôt une vingtaine d'années, de dénoncer la dépopulation comme un des dangers les plus menaçants pour notre avenir. Sociologues, statisticiens, philosophes, hommes d'Etat, médecins, tous ont tenu à préconiser des remèdes spéciaux de salut. Et tandis que la campagne livresque contre la dépopulation forme déjà une branche importante de notre littérature sociologique, les résultats pratiques se font toujours attendre. La faute en est surtout à tous ces guérisseurs qui, à force de vouloir abattre l'arbre du coup, n'arrivèrent même pas à l'entamer. Ses racines multiples et profondes tiennent trop à l'ensemble de notre organisation sociale et c'est une illusion bien dangereuse que de vouloir les détruire à l'aide de quelques remèdes infaillibles ou quelques dispositions législatives plus ou moins ingénieuses. C'est ce que M. Strauss a bien compris. Au lieu donc de nous éblouir par des panacées fantastiques, il s'efforce d'attaquer le mal, en combattant une de ses causes principales. Les lecteurs de cette *Revue* connaissent déjà les idées à la fois si généreuses et si lumineuses que l'éminent sénateur de la Seine avait défendues ici même dans ses deux retentissants articles sur la *Puériculture*. Après avoir tenté dans son ouvrage précédent, sur l'*Enfance malheureuse*, de parcourir les différentes étapes de l'assistance préventive et de la préservation des nouveau-nés clandestins ou misérables, l'auteur s'attaque cette fois à la mortalité avant et après la naissance. Car le problème de la dépopulation se réduit à ces deux expressions les plus simples : accroissement de *natalité* d'un côté et diminution de *mortalité* de l'autre. On sait la difficulté de remédier au mal de natalité diminuée ; il n'en est pas ainsi en ce qui concerne la mortalité. On peut, grâce à l'assistance maternelle, augmenter le nombre des naissances vivantes. On peut, d'autre part, sauver de la mort des millions d'êtres qui disparaissent tous les ans en France. Et pour cela il faudrait s'inspirer des nobles paroles de l'auteur de la *Puériculture* :

Pour enrayer la dépopulation, pour retenir et conserver de chétives existences prêtes à s'évanouir au moindre souffle d'air froid, à la première gorgée de lait insalubre, un grand mouvement de commisération active est indispensable... Les particuliers, hommes et femmes, instituteurs et médecins, les municipalités, les départements et l'Etat, administrateurs et législateurs, tous les groupes sociaux ont à prendre leur part de responsabilité, d'initiative et d'action dans un combat si noble et si glorieux contre la souffrance des mères et la mortalité des enfants.

C'est ainsi que la *puériculture* devient la question la plus importante de l'hygiène sociale, « l'œuvre la plus forte et la plus sûre de défense nationale ». Après avoir peint dans une série de chapitres des plus angoissants la situation des mères en détresse, l'abandon secret des enfants, les maternités secrètes, la mortalité infantile, le lait insalubre, etc., etc., l'auteur expose son programme positif, pratique et salutaire : l'œuvre philanthropique du lait, la Maison de l'enfance,

l'éducation des mères et en général l'assistance maternelle. L'exposé du mal finit par des pages chaleureuses sur « notre devoir national » :

La France, la plus haute personne morale qui soit au monde, vaut bien qu'on lui consacre cet apostolat nécessaire et que les éducateurs de toute condition, les dirigeants de tout grade, fassent assaut de dévouement et de zèle pour enrayer la dépopulation, c'est-à-dire l'échéance, ne fût-ce que par le sauvetage et la préservation des enfants menacés de mort évitable.

L'ouvrage de M. Strauss, admirablement pensé et écrit avec beaucoup de talent, mérite de se trouver entre les mains de tous ceux qui ont la prétention d'aimer leur prochain et tiennent à la grandeur réelle de la France.

— M. Fournière a entrepris la tâche louable de reconcilier le socialisme avec l'individualisme. Que dis-je réconcilier? Prouver leur harmonie complète et nous montrer, sur les ruines de leur contradiction factice, une amitié touchante de deux entités également incomprises et calomniées. L'auteur le fait à l'aide d'arguments tellement ingénieux, en raillant non seulement ses ennemis : les prétendus défenseurs de la société, mais aussi ses amis les socialistes, les défenseurs maladroits de l'individu, qu'il finira sans doute par avoir de son côté le grand public désabusé par la lutte de ces mots, qu'on voudrait opposer dans la conscience.

La thèse soutenue par M. Fournière, un des chefs incontestés du parti socialiste français, ne manque pas de gravité, car de la réconciliation des deux partis, qui luttent pour la suprématie sociale, dépend en dernier lieu l'évolution pacifique de la société.

M. Fournière nous prouve avant tout, par son exemple, qu'un esprit réellement supérieur ne peut s'attarder longuement à toutes ces déclamations dirigées tantôt contre l'individu, tantôt contre l'Etat. La clairvoyance doublée d'indépendance de notre pensée, nous ramène bon gré mal gré vers l'harmonie et la réconciliation des doctrines individualistes et étatistes. Le progrès n'est que dans leur rapprochement, l'anarchie dans leur opposition à outrance.

L'individualisme, nous dira M. Fournière, ne signifie point égoïsme, insolidarité, comme le croient de nombreux socialistes. Faisant trop bon marché des initiatives spontanées, dont la concurrence vitale ne leur a laissé apercevoir que les mauvais côtés, ils en viennent à nier que la liberté soit un bienfait... Et ils s'écrient avec Paul Lafargue : « La liberté est une blague bourgeoise... »

A vrai dire, l'opposition, si opposition il y a, n'existe qu'entre le cerveau qui conçoit l'individu en dehors de la société, et le cerveau qui conçoit la société en dehors de l'individu. En examinant dans une série des chapitres les rapports entre l'individu et son bien, la lutte et la coopération, l'individualisme et coopération, l'individu et la liberté, l'individualisme et le socialisme, M. Fournière fait éclater cette vérité, que lorsque les lois seront faites *par tous* et *pour tous*, cet idéal de la démocratie moderne, l'antinomie apparente entre ces deux conceptions disparaîtra définitivement. L'accord complet entre

tous les individus pour une meilleure utilisation de la société, voilà le rêve de notre vie sociale de demain.

— Embarqué dans une autre direction, parti pour la recherche d'une « doctrine politique de la démocratie », M. Henry Michel est arrivé au port de salut suprême, où nous venons de rencontrer M. Fournière. La doctrine démocratique est aussi, nous dira M. Michel, un socialisme, puisqu'elle déclare légitime et nécessaire l'amélioration morale et matérielle de *tous* les hommes. La doctrine démocratique admet en outre, comme possibles, toutes les transformations de la propriété et retient tout entière l'aspiration dite socialiste, mais qu'il serait plus exacte d'appeler humaine. Cette démocratie perfectionnée ou plutôt démocratie parfaite, devrait, avant tout, être consciente de son but, de ses forces, avoir sa « doctrine politique » de même que la monarchie absolue et constitutionnelle l'avaient eue dans le temps. Entendons-nous cependant bien. Il ne s'agit point d'une *doctrine d'Etat* « imposée du dehors, subie plutôt que consentie, obéie, non aimée ». Non, ce qu'il faut, c'est que la démocratie arrive à dégager la doctrine qui répondrait le mieux à ses notions de la société, du gouvernement et des rapports entre citoyens. Après avoir analysé les diverses conceptions des théoriciens de l'idée démocratique, M. Henry Michel, définit avec beaucoup de bonheur la démocratie moderne comme la cité des consciences ».

La conscience est comme le nœud vital de la personne. Frappez la conscience, la personne périt. Il reste un animal humain, non l'homme... Dire : la démocratie est la cité des consciences revient à dire : la démocratie est la cité des consciences autonomes. D'autre part, la liberté est l'atmosphère nécessaire à l'éclosion des consciences.

Et tout en développant les raisons de la conscience comme facteur suprême de la démocratie, l'auteur retrouve sa véritable doctrine démocratique. La conscience ne peut demeurer inerte et muette. Elle parle, elle agit. D'où la nécessité des libertés politiques. Dans ces conditions, la liberté de conscience, loin d'être la fille de la liberté politique, en est plutôt la source et l'origine. C'est la conscience autonome qui préside aux destinées de la démocratie moderne et toute la vie politique ne doit tendre qu'à son affermissement, à son épanouissement, à son triomphe. La doctrine telle que nous la prêche M. Michel est d'autant plus positive qu'elle étend ses droits et ses bienfaits à tous les membres de la cité. Dans son effort humanitaire, elle a en vue de créer autant de consciences vivantes qu'il y a de citoyens, autant d'être libres qu'il y a d'habitants.

. . . . . .

Memento. — Plusieurs ouvrages, dont certains, très remarquables, ont paru dans ces derniers temps, sur l'affaire Dreyfus. Il faut surtout signaler dans cet ordre d'idées *La vérité en marche*, par Emile Zola (Fasquelle), *L'affaire Dreyfus*, par Joseph Reinach (*Revue Blanche*) ; *Cinq années de ma vie*, par Alfred Dreyfus (E. Fasquelle) ; *Une bataille pour une idée*, par J. Cordier, ancien député (P. V. Stock), *Les blés d'hiver*, par J. Reinach (P. V. Stock), etc. Acteurs et victimes de cette grande tragédie judiciaire se sont efforcés de nous la présenter avec un talent et une impartialité à laquelle les partis opposés se plaisent à rendre justice.

LE THÉATRE ET LA VIE

Une lettre de M. Paul Hervieu. — *La Course du Flambeau* en librairie. — *Le Voiturier Henschel*, de M. Gerhardt Hauptmann, au Théâtre-Antoine. — *Le Prestige*, de M. Ambroise Janvier, au théâtre du Gymnase.

A la suite de mon article sur *la Course du Flambeau* dans la *Revue* du 1er mai, M. Paul Hervieu m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre dont, avec son agrément, je crois pouvoir donner communication à nos lecteurs. Cette lettre touche en effet quelques problèmes intéressants d'esthétique théâtrale, pour la solution desquels il y a toujours plaisir et profit à écouter un maître comme M. Paul Hervieu, même lorsqu'on ne partage point sa doctrine. Voici donc cette lettre :

« Paris, 4 mai 1901

« Mon cher confrère,

« Je vous remercie vivement de votre bel article sur *la Course du Flambeau*. Les concessions que vous me faites sont trop hautes, trop larges, pour que vos restrictions puissent affaiblir ma gratitude. Je suis bien persuadé que, si vous en aviez eu le malicieux désir, vous eussiez relevé des critiques à l'infini, au lieu des quelques-unes que vous précisez.

« Les auteurs, vous le savez, sont portés à croire que chaque critique est peu fondée. Je m'excuse, par ce mal commun, de contester certaines des vôtres.

« Vous avez cité Dumas fils, et condamné les vraisemblances de mon Américain. Etes-vous certain que le Clarkson de *l'Etrangère*, le Clarkson qui tue un duc en duel, sans témoins, dans une salle ou un jardin de notre temps, soit moins contestable?

« Cette grand'mère qui s'attendrit devant la Maloja, ne peut-elle éprouver la détente de l'être qui agonise déjà? Elle a dit, en entrant, qu'elle sentait une vie nouvelle courir en elle : c'était déjà la mort. Le « vouloir » part le premier.

« Quant à la lettre, écrite au IIe acte, et que vous n'avez pas été le seul à vouloir convertir en dépêche, voulez-vous bien vous rappeler que mon héroïne ne se résigne à l'écrire qu'après une lutte de pudeur sentimentale? Demander 300.000 fr. par dépêche, sans explications, sans timides excuses, à un homme avec qui la pauvre femme a rompu tout échange de pensées, depuis quatre ans... Diable! que m'aurait-on dit, si j'avais risqué cela? Rien ne permet de dire que mes personnages n'aient pas trois semaines devant eux. La faillite, cela se voit venir à cette distance-là. « Nous avons le temps — dit la petite, — pour la demande et la réponse. »

« Enfin vous me reprochez tout particulièrement de ne point montrer d'angéliques figures dans mes ouvrages. Certes! Et je n'y montre point non plus de monstrueuses physionomies. J'ai poursuivi des types d'humanité moyenne, qui donnassent leurs raisons de croire que dans leurs actes ils avaient raison, qui fissent du mal et du bien, suivant des instincts tempérés par de l'éducation. Oui, je me suis privé, dans chacune de mes pièces, du personnage arbitrairement « sympathique », qui, depuis l'aube de l'art théâtral, fait la joie du

public, le dénouement de l'œuvre et son succès. Voici l'endroit où il m'eût été bien sensible que vous me tendissiez votre main d'artiste et d'amical confrère, pour une montée rude.

« Il eût été plus court que je vous dise simplement un grand merci. Si celui-là est long et compliqué, croyez, mon cher confrère, qu'il n'en est pas moins solide.

PAUL HERVIEU. »

Cette pénétrante et charmante lettre honore, dans sa spontanéité, l'homme qui l'a écrite autant que s'en honore celui qui l'a reçue. Un critique indépendant, quoique courtois, est trop accoutumé à récolter des rancunes en retour de sa sincérité pour ne pas être extrêmement sensible à ce qui devrait être le ton ordinaire des rapports entre critiques et auteurs.

Presque en même temps que cette lettre, je recevais la brochure de *la Course du Flambeau*, qui vient de paraître en librairie. Avant de revoir la pièce, j'ai voulu la relire dans le silence de la chambre de travail. C'est toujours une épreuve dangereuse pour les ouvrages dramatiques.

Dois-je dire qu'après avoir relu *la Course du Flambeau*, nombre de détails qui m'avaient choqué comme des invraisemblances m'ont paru plus logiques, sinon plus naturels? Le caractère de l'Américain Stangy, que l'acteur Dubosc, d'ordinaire mieux inspiré, avait eu la malencontreuse idée de rendre quelque peu ridicule et barbare par un accent et une raideur soi-disant yankee, m'est au contraire apparu plus explicable et plus sympathique à la lecture. Son mélange de sensibilité et de raideur fait comprendre l'attitude très réservée dans la forme, quoique si confiante au fond, de Sabine Revel envers lui. Et dès lors on admet qu'elle ne coure plus après lui lorsqu'ayant marié sa fille, elle redevient libre, on admet mieux encore qu'elle n'ose lui adresser une dépêche quand le besoin d'argent presse, qu'elle préfère la longue lettre explicative et féminine.

Je tiens, sur ces deux points que je lui avais contestés, à rendre complète justice à M. Paul Hervieu. Les « postulats » de sa pièce sont un peu subtils, mais ils sont possibles; et, une fois posés, tout le reste s'ensuit aussi rigoureusement qu'un théorème de géométrie. C'est même parfois un peu trop d'élégante rigueur : on souhaiterait, à la lecture, plus de souplesse, à l'audition, plus de charme. La vie a des flottements imprévus qu'il ne faut pas proscrire de l'art : les très grands artistes en ont même fait l'art suprême.

J'accorderai moins facilement à l'auteur de la *Course du Flambeau* le revirement de la grand'mère à la dernière scène du dernier acte. M. Hervieu est-il bien sûr que, chez les vieillards, ce soit « le vouloir qui parte le premier »? Quand une femme comme Mme Fontenais a montré une telle et au fond si raisonnable obstination à ne pas se laisser ruiner, elle ni les siens, peut-on croire qu'un gémissement d'une fille cent fois repoussée la puisse convertir tout à coup? Et son offre, succédant à la présence de Stangy, n'a-t-elle pas quelque ombre d'hypocrite équivoque? Il me semble que la loi du *sibi constet* s'imposait ici plus que jamais, et que le dénouement eût été plus naturel, non moins tragique, si la grand'mère fût morte, aux bras meurtriers de sa fille, de ce même entêtement qui a causé tout le drame.

Cette *Course du Flambeau*, de si incisive pensée, de beauté si sévère, est-elle donc un chef-d'œuvre ? Je persiste à croire qu'il lui manque un peu de ce « lait de la tendresse humaine » qui adoucit l'âpreté d'une *Antigone*, d'une *Phèdre* ou d'un *Roi Lear*. M. Paul Hervieu m'a répondu qu'il avait voulu « se priver du personnage arbitrairement sympathique qui, *depuis l'aube de l'art théâtral*, fait la joie du public, le dénouement de l'œuvre et son succès. » Voilà une crâne déclaration. Elle ne me convainc pas. Si les « personnages sympathiques » existent « depuis l'aube de l'art théâtral », c'est sans doute qu'ils ne sont pas « arbitraires », mais qu'au contraire ils figurent un aspect essentiel de l'humanité de tous les temps. Et voit-on que, dans les chefs-d'œuvre cités plus haut, ils forment « le dénouement de la pièce » ? Une œuvre de théâtre peut atrocement mal finir, — comme *Antigone* et le *Roi Lear*, -- et pourtant contenir d'adorables figures.

Si par « personnage sympathique » M. Paul Hervieu entend les bénisseurs douceâtres de *l'Abbé Constantin* ou les jeunes premiers rococos d'Octave Feuillet, je partage entièrement sa façon de voir. Mais ces marionnettes sympathiques ont été tuées au jeu de massacre du théâtre contemporain par Antoine et ses partenaires. Les personnages « rosses » qui leur ont succédé ne valent d'ailleurs pas mieux au point de vue de la vérité ni de l'art.

Au-dessus du personnage « sympathique » ou « rosse », il y a le personnage humain, qui peut n'être pas seulement « un type d'humanité moyenne, faisant du mal ou du bien, suivant des instincts tempérés par de l'éducation », mais bel et bien un type supérieur, jeune fille ou héros. Nous ne nous opposons pas à ce que l'auteur dramatique nous peigne l'humanité moyenne ou même basse, à la condition cependant qu'il nous montre l'humanité sublime. A force de parcourir plaines, fondrières et fourrés, il ne faut pas oublier qu'il y a quelque part des neiges, des étoiles, et que cela aussi est dans la nature ! Ce n'est point par « veulerie », ni pour faire « la joie du public » que nous demandons des personnages « sympathiques » au théâtre. C'est, au contraire, pour glorifier la volonté humaine, pour l'élévation psychique des foules, que nous voudrions voir des génies probes et hautains, comme celui de M. Paul Hervieu, interpréter plus largement, plus impartialement, l'humanité et l'idéal de leur temps, qui fait aussi partie de tous les temps.

Il n'en reste pas moins que *la Course du Flambeau* est l'œuvre d'un maître artiste de notre race. La poésie sobre d'un style serré et brillant comme le granit bleu sculpte sans défaillance le groupe tragique des trois malheureuses. Toute la clarté, toute l'élégance, toute la mesure aussi du génie français se retrouvent dans cette œuvre originale, à laquelle on pourrait souhaiter quelque chose de plus idéal, mais rien de plus solide.

Le Voiturier Henschel, de M. Gerhardt Hauptman, ne se recommande nullement de ces mêmes qualités d'harmonie et de lumière qui demeurent un des privilèges de l'art français. Et ce n'est pas, dans son genre, une œuvre moins pessimiste que celle de M. Paul Hervieu. Il y a seulement la noirceur de la facture en plus.

Si la pièce n'avait pas été montée avec une quasi perfection par

M. Antoine, si elle n'avait pas été jouée de façon admirable par ce même Antoine, qui s'y est enfin ressaisi tout entier, et par des partenaires comme MM. Bour, Kemm, Signoret et Mlle Gabrielle Fleury, je ne sais vraiment si cette œuvre sombre et sans air eût obtenu les applaudissements que méritent sa psychologie et sa bonne foi.

Le Voiturier Henschel appartient au genre de théâtre qu'on pourrait appeler « le théâtre statique », et qui est, en somme, un dérivé du roman naturaliste français. Hauptmann s'avère, dans cette pièce comme dans *les Tisserands* et ailleurs encore, un disciple de Zola. C'est bien « une tranche de vie » sans plus qu'il nous présente. Mais, du moins, c'est une tranche de vie silésienne, « vue à travers un tempérament » pour continuer le langage de l'école. L'inconvénient de ce genre de théâtre, c'est qu'il y a peu d'action et point d'idées : on piétine souvent, on ne pense jamais, on n'arrive nulle part. Une foule de spectateurs demande autre chose pour être émue et conquise.

Il s'agit, dans *le Voiturier Henschel*, d'un homme du peuple qui devient veuf et qui épouse sa servante après avoir juré à sa femme qu'il n'en ferait rien. Cette servante est une gourgandine avare et orgueilleuse, cerveau bas et sens montés de criminelle sans culture, qui hypnotise, isole, fait souffrir le vieux Henschel jusqu'à ce qu'au cours d'une querelle la lumière se fasse dans cette grosse tête primitive de roulier. Mais la lumière est trop forte pour de telles caboches, elle n'y entre que pour les faire éclater. Le voiturier Henschel, en face de la vérité, devient fou et finit par se pendre.

Il y a sans doute, dans cette histoire d'auberge allemande, la matière d'un drame saisissant. Mais il fallait savoir sculpter la statue hors du bloc. M. Hauptmann n'a pu en détacher que de rares épisodes saillants, telle la querelle du cabaret au quatrième acte, la scène de séduction au second. Le reste du drame est engagé dans une gangue épaisse où la beauté gît sous les intentions.

Bien que d'une facture plus pailletée et s'agitant dans un milieu plus alerte, la même absence de mise en valeur, le même défaut de « fini », le même insouci de la composition théâtrale, ont fait échouer au théâtre du Gymnase *le Prestige* de M. Ambroise Janvier. Lui aussi a négligé de sculpter sa statue. Il ne nous en a offert que la maquette en glaise et les blocs de marbre mal dégrossis. C'est dommage. La maquette était intéressante : il s'agissait de nous montrer les indulgences, les complaisances, les complicités mêmes, que la société actuelle a pour ses favoris, pour ceux qui ont le « prestige » du nom, de la fortune, de la gloire. Une duchesse qui a les mœurs d'une cuisinière qui n'en aurait pas, une « peintresse » dont la peinture excuse le tempérament, un député de politique grave et de sensibilité légère, un musicien qui n'excelle pas qu'à solfier, etc., ces types véridiques auraient pu nous amuser, et même nous faire réfléchir, si l'auteur des *Respectables* et de *Mon Enfant* avait réussi, cette fois, à les grouper en un ensemble bien vivant autour d'une intrigue originale et simple. Quelques mots d'esprit seuls ont surnagé, — *rari nantes* — au naufrage de cette pièce que Mlle Andrée Mégard et M. Gémier ont jouée comme si la scène du Gymnase avait été déjà le radeau de la Méduse.

HENRY BÉRENGER.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 Mai. — Le baron C. de Meaux commence un commentaire de la loi sur les associations qui n'est pour lui que *La loi contre les congrégations*. Le commentaire est agressif. Les sous-titres de l'article « (Hypocrisie et Spoliation, Robert Macaire déguisé en petit manteau bleu) » donnent la note de ce travail. — Ph. H. Dunand, à propos des Fêtes d'Orléans, étudie un problème historique, resté obscur : l'*Abjuration de Jeanne d'Arc*. — B. de Zenzinoff croit que *La question de la Mandchourie* est loin d'être complètement réglée; elle réserve, suivant lui, encore bien des surprises : les Russes seront obligés de s'étendre encore et toujours comme une tache d'huile, en repoussant doucement ou violemment les Chinois dans l'intérieur de leur pays. — Ludovic de Coutenson, en attendant la discussion du projet de loi concernant les *retraites ouvrières*, dont il reconnait l'importance, émet le vœu que l'Etat ne garde pas la gestion et la disposition des capitaux provenant des cotisations et que le produit du salaire des travailleurs serve à autre chose qu'à soutenir la rente et à pratiquer des opérations d'amortissement.

Nouvelle Revue. — 15 Mai. — A. Godfernaux explique comment est né, tout récemment, *Le néo-catholicisme en Espagne*, et quel chemin il a déjà fait. L'initiateur du mouvement fut, nous le savons, un prêtre appelé Pey Ordeix. Après un article dirigé contre les chanoines, les évêques et les jésuites, article qui le fit censurer, il donna des conférences, qui lui valurent des centaines d'adhésions. Le succès est dû à la modération. Pey Ordeix respecte le dogme, ménage le principe de l'unité de l'Eglise, ne conseille de réformes qu'en ce qui touche à la discipline et à l'organisation économique et intérieure. Il demande la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la réforme ou la suppression des jésuites et des ordres monastiques, la cession à l'Etat de tous les biens ecclésiastiques excédant les besoins du personnel et du culte, enfin la constitution d'une église espagnole autonome sur laquelle le pouvoir du pape se réduirait à une simple juridiction souveraine en matière dogmatique et en cette matière seulement. Le parti libéral espagnol a encore des préventions contre la tentative de Pey Ordeix. En tout cas, le néo-catholicisme est né en Espagne, et il est curieux de l'étudier de près, parce qu'il marque un effort sérieux pour régler définitivement les rapports entre l'Eglise et le monde moderne. — *Deux lettres inédites* du peintre Courbet; elles contiennent quelques détails relatifs aux embarras d'argent de l'artiste, aggravés par la responsabilité de la réédification de la colonne Vendôme : un déboulonnement qui lui coûta 350.000 francs. — Jeanne E. Schmahl, *L'Economie domestique*. Première

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes, japonaises et néerlandaises*, dans notre numéro du 15 Mai.

*L'analyse des revues est faite dans l'*ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raison d'être.*

partie d'une série de réflexions sur l'organisation du ménage. L'auteur est absolument d'avis que le mode actuel de « construire la maison » est absurde, impossible à maintenir, et qu'il faut changer tout cela. Citons ces lignes qui résument à peu près cette étude :

Aux garçons comme aux filles de la même classe sociale on apprend un métier qui sera le gagne-pain; mariés, ils contribueront tous deux, par leur travail, aux charges du ménage; l'homme seul, par la coutume stupide, sera exonéré des travaux domestiques et d'avoir la moindre idée des choses de l'intérieur, dont cependant dépend la santé et par conséquent le bonheur de tous. C'est que la cuisine est considérée comme une occupation féminine. Ce préjugé est présentement l'une des principales causes du désarroi où se trouve le ménage actuel. Tout le fonctionnement social, aussi bien que domestique, se trouve faussé par cette erreur qui consiste à diviser le travail en travail masculin et en travail féminin. Comme si le travail avait un sexe !..... Quand on cessera de croire que le fait d'être femme et mère confère le savoir voulu pour entretenir le ménage et bien élever les enfants, ce jour-là on apprendra, sans distinction de sexe, à être cuisinier, comme on apprend à être horloger. Il ne semblera pas, alors, plus anormal de voir des hommes chargés des travaux ménagers — souvent trop pénibles pour celles qui y sont actuellement obligées — qu'il ne l'est aujourd'hui de les voir auner les dentelles et coiffer les femmes.

De bonnes feuilles d'un volume d'E. de Saint-Auban à paraître sur *le théâtre antisocial*.

Revue des Deux-Mondes. — 15 Mai. — Gaston Boissier, avec ce charme d'évocation de l'antiquité dont il a déjà donné des preuves en de nombreux travaux, aborde cette fois l'examen de *Tacite* et tâche de découvrir comment l'auteur d'*Agricola* devint historien. Ce ne fut pas l'affaire d'un jour et il fallut que les circonstances l'y vinssent prédisposer. Chargé du gouvernement d'une province impériale, il y recueillit, pendant sa mission officielle, les éléments de son ouvrage sur la *Germanie* et les ordonna pour la future composition de cet écrit. Il exerçait ainsi ses aptitudes au métier qui allait lui prendre toute sa vie : « L'historien était prêt : il ne lui manquait plus qu'une occasion d'écrire l'histoire. » Cette occasion allait lui être offerte, dès son retour à Rome en 93 par la situation politique sous Domitien. La tyrannie de ce César fournit des loisirs à l'écrivain qui, actif comme il l'était, et ne pouvant rester sans rien faire, se donna le spectacle du passé pour détourner sa pensée du présent, et par dérivation à ses réflexions attristées et solitaires, burina les pages de ses *Annales* et de ses *Histoires*. — Albert Vandal continue la narration de la *conquête de Paris par Bonaparte* et la mène jusqu'au moment où le premier consul sortant du Luxembourg va prendre possession des Tuileries. Le récit est piqué de petits faits ajoutant à sa vivacité. — Suite des *Impressions de France*, par Gabriel Hanotaux. Quelques pages sur Paris qui, « avec ses qualités et ses défauts, naturels ou acquis, gouverne la France ». On remarquera que l'auteur est d'une tendresse extrême et d'un optimisme absolu dans ses jugements sur les Parisiens. « Paris se laisse de moins en moins emporter vers les violences et les révolutions..... Le faubourg Saint-Antoine est depuis longtemps assagi..... Il n'y a plus à Paris d'autre aristocratie et d'autre grandeur que celle du mérite... » — Charles Benoist, s'inspirant de quelques ouvrages italiens parus en ces derniers temps, traite, en manière d'antithèse, la question de la forme des gouvernements modernes et de leur évolution : *Romantisme politique et politique réaliste*, en définissant l'un et l'autre. Le romantisme politique est individualiste, inorganique, anarchique, donc antipolitique. La politique est tout l'opposé : sociale, organique, elle tâche de faire l'ordre, elle est réaliste. « Or, quels sont les peuples qui grandissent? ceux qui ont, dans leur politique, conservé et exercé le sens réaliste. Quels sont les peuples qui restent stationnaires ou décroissent? Ceux qui se sont perdus dans le romantisme. » D'où cette conclusion : « la conséquence s'impose;

et c'est que, rejetant le romantisme, il faut revenir à la politique réaliste, dans la pensée, l'action, la science, la pratique. » — Le comte ANOINE DE SAPORTA étudie le fléau de *La Grêle* et les moyens de protection que l'on a proposés. Parmi tous, les plus utiles à signaler sont, d'un côté, les assurances qui offrent aux dégâts commis une compensation de la perte éprouvée, et d'autre part le procédé « grandinifuge » c'est-à-dire l'emploi des détonations d'artillerie pour dissiper les orages à grêle. L'artillerie agricole, dont la première idée doit, paraît-il, être attribuée à Benvenuto Cellini (on ne s'attendait guère à voir un orfèvre en cette affaire) a progressé depuis les premières expériences faites en 1896 en Styrie si bien qu'aujourd'hui elle a ses « congrès grandinifuges » dont le prochain aura lieu dans l'automne de 1901 à Lyon. Est-ce à dire que ce procédé soit d'une efficacité impeccable? Aucunement. L'auteur le déclare: « Au grand jamais, l'artillerie agricole ne préservera de la grêle en tous temps, en tous lieux, par tous les orages. Il restera toujours un terrible aléa Mais, en somme, se préserver partiellement est déjà un beau résultat. Quand même ce résultat ne serait que de 50 pour 100, il y aurait certes une séduisante économie sur les énormes frais d'assurances, en attendant que l'on connaisse exactement le « coefficient de protection » ou le rapport de la quotité préservée aux dégâts éventuels. — Une analyse de l'*œuvre politique d'Adam Mickiewicz*, par T. DE WYZEWA.

Revue de Paris. — 15 Mai. — *Des lettres de Ponsard à la duchesse Decazes.* Elles datent de 1847 à 1848. L'intérêt, tout secondaire, (elles n'ont trait presque exclusivement qu'aux pièces en préparation de l'auteur ; *Frédégonde*, *Charlotte Corday*) languirait complètement, s'il n'y avait, au cours de la plume, quelques souvenirs contés en anecdote comme le discours de Lamartine à Macon devant quatre mille personnes. — Une éloquente étude de notre collaborateur et ami W. T. STEAD. Le brillant journaliste anglais prédit avec humour *L'Avenir du règne d'Edouard VII*. La conclusion de ce travail est très significative :

Le roi Edouard n'a pas l'étoffe d'un empereur Guillaume : nous voulons dire qu'il est un *country gentleman* anglais, aimant ses aises, déjà d'un certain âge, frisant en fait la soixantaine, et qui ne peut espérer, suivant les calculs des compagnies d'assurance sur la vie, dépassé l'âge de sa mère. Il subit facilement l'influence de ses amis et de ses conseillers, et il a moins de continuité que personne dans ses convictions politiques. L'avènement au trône ne peut guère déterminer une révolution dans un caractère qui s'est formé durant de si longues années et par suite on ne peut guère s'attendre à ce qu'il tente sérieusement de maintenir la tradition victoriane à la hauteur où la Reine l'avait laissée. D'autre part, si grande est l'incapacité des conseillers de la Couronne, et si stupéfiantes les fautes qu'ils ont entassées dans la conduite de la guerre sud-africaine, que ses sujets seraient peu disposés à lui chercher chicane s'il voulait faire un effort sérieux pour dépêtrer l'empire britannique du bourbier où l'a enfoncé la politique de M. Chamberlain, mais il ne faut guère compter sur une pareille aubaine. Le Roi est le descendant de George III, et bien qu'il ne soit à aucun degré responsable de la politique qui a plongé toute l'Afrique du Sud dans la guerre, on ne peut guère espérer qu'il ait le désir de renverser la politique fatale qui menace de ne laisser à l'empire britannique en Afrique d'autre point d'appui que Capetown et Simon's Bay.

EMILE MOLINIER décrit *le nouveau musée du mobilier français au Louvre.* — X. TORAU-BAYLE s'occupe de *l'enseignement commercial en Allemagne.*

Revue scientifique. — 11 mai. — HENRI COUPIN continue son étude sur le *chant des oiseaux*. Un rapide aperçu sur *les grandes explorations* de 1900, par GRANDIDIER. — E. CHUARD nous montre les bacilles fixateurs de l'azote concourant pour une part énorme à la fertilité de certains sol. L'auteur classe toutes les expériences de cultures microbiennes destinées à expliquer *la vie dans le sol.* — ANDRÉ BROCA donne les *sou-*

venirs d'un électrocuté, à la suite d'un accident électrique grave dont il fut victime.

Revue générale des sciences pures et appliquées. — 15 mai. — A. DE LAPPARENT: *l'évolution des doctrines cristallographiques*. La cristallographie française, loin de se tenir dans des constatations purement expérimentales, ou dans des considérations purement mathématiques comme en Allemagne, combinant ces deux méthodes, a le droit d'être fière de son œuvre commencée par Haüy et si brillamment développée par Mallard, Bravais et Wallerant. — Dans *un projet d'Empire colonial français sous Louis XV*, L. DE LAUNAY nous apprend qu'un aventurier célèbre, de Mandave, avait formé dès 1767, après la perte de nos colonies, le projet de reformer un vaste empire des mers à la France en prenant Madagascar pour base d'opérations. — ED. GUILLAUME: les *Lois du Rayonnement et la Théorie des manchons à incandescence*.

REVUES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Journal des Économistes. — 15 Mai. — E. ROCHETIN s'occupe du projet de loi sur *Les Retraites ouvrières*. Il prend surtout à partie celui de M. Guieysse, et la principale critique qu'il lui fait, c'est d'introduire dans ce projet le principe d'obligation. Obliger chaque travailleur d'assurer ses vieux jours par l'abandon forcé d'une partie de son salaire, et constituer une immense caisse centrale des retraites sous le contrôle de l'Etat, c'est s'embarquer dans le système de la coopération. L'exemple des Etats-Unis et de l'Angleterre sont là pour prouver, à l'encontre de l'Allemagne, que le système d'asurance privée a plus de chances de réussite. D'ailleurs, ajoute l'auteur, est-ce qu'un admirable mouvement dans ce sens ne se dessine pas dans nos centres mutualistes comme le nord et le sud-ouest? Pourquoi ne pas en profiter? — Dans un article intitulé : *Quelques aspects de la question ouvrière en Italie*, PAUL, GHIO après avoir fait remarquer le persévérant essor de l'industrie italienne, nous donne des notes intéressantes sur l'ouvrier de ce pays. Les salaires sont peu élevés même pour les hommes. Ceux des femmes sont dérisoires; en sorte que le développement de la grande industrie n'a pas entraîné une amélioration proportionnelle du sort des ouvriers. Il est vrai que la vie est incomparablement meilleur marché qu'en France. Les sociétés coopératives italiennes ne sont que la réunion de plusieurs personnes avec apport libre et illimité de capitaux. » L'esprit latin est superficiel en matière d'association, dit l'auteur, et on ne saurait s'en plaindre, car la coopération exagérée n'est que du pur collectivisme. » — Une note tirée du *Journal de commerce* de New-York parle de *La Transformation qui s'opère en Russie*. Il s'y forme une classe moyenne, instruite, pleine d'idées de liberté et qui fera courir au pays les plus grands dangers, si le gouvernement ne se modifie pas. « Car la crise qui s'annonce provient uniquement de ce que la Russie veut suivre tous les progrès de l'Occident et garder à la fois son gouvernement despotique. »

Revue Philanthropique. — 10 Mai. — La générale SÉE fait son premier rapport sur *L'Abri de l'enfance*, œuvre dont elle est présidente. — LOUIS RIVIÈRE étudie *La réforme de l'éducation correctionnelle en Allemagne*. Il constate d'abord que dans ce pays la criminalité des mineurs augmenta de 44 p. 100 de 1882 à 1896, tandis que la criminalité générale ne progressa que de 38 p. 100. Ce qui paraît caractériser cette réforme, c'est que l'Allemagne, faisant de l'idée de préservation morale la base de sa nouvelle éducation correctionnelle, donne aux autorités publiques le droit de *surtutelle*. De par ce droit, ces autorités ont un pouvoir à peu près illimité pour prescrire l'éducation préservatrice au profit d'un enfant en danger physique ou moral. Suit le détail des règlements concernant cette éducation.

Revue politique et parlementaire. — 10 Mai. — E. Rostand prétend que la *liberté d'association* véritable n'a pas été obtenue par la loi votée. — Naturellement M. Trouillot affirme le contraire et maintient qu'à l'encontre des lois existantes, la nouvelle loi restitue aux citoyens le droit de s'associer sans autorisation. — Avec sa compétence bien connue A. Fouillée traite de la *réforme de l'enseignement moderne*. Il le trouve trop utilitaire pour les carrières *libérales* auxquelles il prépare mal, et pas assez pour les carrières industrielles et commerciales auxquelles il entend préparer. Son vice fondamental est de courir deux lièvres à la fois. De plus, servant de chemin rapide et aisé pour conquérir toutes les places, il favorise une sorte d'immoralité inconsciente. L'élite intellectuelle d'une démocratie se divise en deux parts : la plus élevée est destinée aux carrières libérales ; l'autre devrait se tourner vers les carrières commerciales, agricoles, industrielles et coloniales. Pour les premiers, l'enseignement classique ; pour les autres, le moderne : chacun chez soi.

Réforme sociale. — 1er Mai. — M. Vignes parle de l'*augmentation des dépenses de l'Etat* en France. Il y en a d'illégitimes et qu'on doit supprimer : 1° toutes les dépenses d'intérêt électoral ; 2° centralisation financière appliquée aux dépenses d'intérêt local ; 3° l'habitude d'emprunter en perpétuel pour payer des travaux inutiles aux générations futures. — *La question des logements à New-York*, traitée avec documents à l'appui par Paul Escard nous montre que tout n'est pas or au pays des milliardaires. Les *tenement-houses* sont souvent de véritables foyers d'épidémie par leur privation d'air et de lumière. Plusieurs sont marquées jusqu'à douze fois du signe que l'on accole à tous les centres d'une maladie infectieuse déterminée ; aussi dans les « bourgs » de Manhattan et des Broux les 45.000 maisons, le block des rues Chrystie, Forsythe, Caval et Bayard, peuvent-ils être appelés des nécropoles vivantes.

Revue socialiste. — Avril. — Pierre Bertrand continue à dévoiler les atrocités commises en Chine par les nations « civilisées ». — Sous ce titre, de l'*utopie à la science*, E. Berth nous apprend que nous sommes à la troisième phase de la Révolution, c'est-à-dire en train de passer de la théorie à l'application pratique des institutions vivantes nées de l'esprit moderne. — La conférence de G. Palante sur *Anatole France, peintre social*, le caractérise par ces deux mots : Dilettantisme et individualisme. Il a travaillé à l'émancipation des âmes, parce qu'il a aimé la Vérité, la Beauté.

REVUES DIVERSES

Carnet historique et littéraire. — Mai. — *Une conversation de Buonaparte et de Bourmont*, par le duc de la Trémoïlle. — Une courte notice intéressante sur Hégésippe Moreau, par G. Maze-Sencier.

Quinzaine. — 16 Mai. — Michel Salomon nous donne une vue succincte de la *Philosophie du siècle*. — *Le Péril national* de la dépopulation émeut G. Fonsegrive, qui en voit la principale cause dans le *non-vouloir* évident des parents.

Nouvelle Revue internationale. — 15 Mai. — Franz Gittens consacre des pages émues et enthousiastes au talent du musicien belge *Peter Benoît*. — A. de Malarce note quelques *signes du relèvement de l'Espagne*, entre autres, l'organisation des caisses d'épargne et des caisses de retraite.

Revue d'art dramatique. — Mai. — Ce numéro est divisé en deux parties : la première est consacrée au *théâtre poétique*. Sous ce titre nous trouvons quelques fragments du *Pain*, par Henri Ghéon, de la *Femme adultère*, par E. Morel, de *Gerhard Grim*, par Tor Hedberg, de *Bernini*, par Lucio d'Ambra, etc. — Dans la seconde partie sont analysées les pièces qui occupent la scène des principaux théâtres de Paris, et rapidement annoncés les spectacles de province ou de l'étranger. Quelques photographies rehaussent de ci de là l'intérêt de la lecture.

Revue Blanche. — 15 Mai. — M. Bjœrnson ayant publié un article sur l'*Intellectualité française* dans le numéro du 15 avril, s'est attiré une réplique de Gustave Larroumet, dans le

feuilleton du *Temps* du 22 avril. Cette réplique n'a pas plu à BJŒRNSTJERNE BJŒRNSON, qui prend à partie M. Larroumet « en face de l'Europe. » — A propos du *Chômage*, H. DAGAN prétend que « l'ère du travail humainse ferme. Les peuples traversent une crise sans exemple ; ils s'appauvrissent au sein de l'abondance. On est à se demander si nous marchons vers une nouvelle servitude ou vers une liberté inconnue ».

Revue internationale de l'Enseignement. — 15 Mai. — Dans un pays où la science est moins rare que l'argent, il est intéressant d'étudier comment s'y prennent les savants pour travailler. BERNARD BRUNHES nous le fait connaître en passant en revue les laboratoires ou cabinets de *Physique des Universités italiennes*. — Une étude sur les *Universités populaires* nous apprend que l'œuvre fondée en février 1900 est dans une voie prospère. Le côté précaire est la question pécuniaire; mais H. HAUSER espère que prochainement ces universités seront soutenues par d'autres œuvres populaires.

Revue du Christianisme social. — 20 Mai. — E. CAMPREDON s'apitoie sur le sort fait aux ouvrières des usines, et il voudrait qu'on établit au sein même de cet enfer des appuis humains et moraux pour empêcher la jeune fille de tomber dans le vice. Sollicitude des patrons, fêtes et encouragements, etc. ; en somme, la moralisation par l'art et la bonté.

Revues Anglaises et Américaines

Bookman (New-York). — Mai. — A citer deux articles importants par le texte et l'illustration : l'un de MARY K. SEEGER sur *Charlotte Yonge*, l'auteur de *John Halifax*, qui eut une réputation universelle et qui vient de mourir, l'autre de WILL M. CLEMENS sur *Le Pays de Bret Harte*, cette Californie que ses récits de chercheurs d'or, de chasseurs, de vagabonds rendirent populaire dans le monde entier. — Signalons un amusant lapsus de *Bookman* qui attribue à Jean Coquelin la paternité de la pièce de *Quo Vadis*, jouée au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Century. — Mai. — La prose féminine y domine, et la photographie en fait le principal attrait. — MARY SCOTT UDA décrit les *Mœurs napolitaines*, ANNA LEA MERRIT la vie rurale des *Femmes de lettres en Amérique* mise en regard de l'existence aristocratique des romancières anglaises ; MRS F. C. HAYES raconte son voyage en Chine. A côté de ces articles « pittoresques » auxquels il faut joindre une promenade d'amateur de livres sur les quais de Paris, par STODDARD DEWEY, mentionnons un portrait « écrit » par le baron de COUBERTIN et qui tâche de présenter une physionomie ressemblante du *président Loubet* en antithèse avec Déroulède, celui-ci personnifiant le donquichottisme, celui-là le bon sens.

Contemporary. — Mai. — Tout d'abord l'inévitable contribution aux topiques ou lieux communs du moment : la réforme de l'armée et la question du Transvaal. Le capitaine WALTER H. JAMES, en désaccord avec la majorité de la presse périodique anglaise, approuve les projets de réforme militaire de M. Brodrick, le nouveau ministre de la Guerre qui, suivant l'auteur, est le seul ayant eu conscience de son devoir, depuis lord Castlereagh. — Ailleurs, M. H. SANDS établit un intéressant parallèle entre la conduite des opérations dans l'Afrique Australe par Kitchener ou Buller et la tactique suivie par Sherman aux Etats-Unis dans la lutte du Nord contre le Sud. Plus loin M. GOLDMANN, une bonne âme, s'intéresse au sort futur des Transvaaliens que la guerre a ruinés et demande que dès maintenant, on s'occupe des moyens d'assistance à offrir à ce pays où les fermes ont été incendiées et où les fermiers ne pourront recouvrer quelques ressources que si on leur vient en aide par des réductions d'impôts et des prêts d'argent contre des contrats

d'assurance. — Jules Legrand, député français, s'occupe des rapports entre l'*Eglise et l'Etat en France* et, à ce propos, parle de la loi sur les associations, qu'il conseille au Sénat de modifier dans un sens de conciliation. — Richard Heath publie un article éloquent sur *Le Christianisme primitif et son idéal démocratique*. — Un anonyme jette les bras au ciel en déplorant *La décadence économique de la Grande-Bretagne*. « Dans dix ans, si l'Angleterre ne ressaisit pas son énergie, le monde entier assistera au spectacle de la chute de ce grand empire! »

Cornhill. — Mai. — Basil Worsfold se préoccupe aussi des destinées du *Transvaal* et suggère l'idée d'y établir des colonies militaires. 4000 de ces colons coûteraient 75.000.000 de francs. On leur adjoindrait 2.000 yeomen à chacun desquels on ferait une avance de 4000 livres sterling, soit encore 160 millions de francs; au total, avec les frais d'administration, 300 millions de francs, soit une charge annuelle de 17 millions de francs qui seraient fournis par les augmentations d'impôts à asseoir sur l'industrie de l'or. Il faudrait évidemment pour cela que les Boers, qui tiennent encore la campagne, fussent réduits à l'impuissance jusqu'au dernier homme. Basil Worsford ferait peut-être bien de se remémorer la peau de l'ours. — Sidney Lee se détourne des tableaux peu dignes d'admiration que lui présente l'Angleterre actuelle pour étudier *le patriotisme dans Shakespeare* et y trouve une série de maximes et de préceptes qu'il serait utile de mettre en pratique aujourd'hui, comme : d'opposer la plus tenace résistance à toute politique qui n'est pas basée sur la justice et aussi de traiter avec le plus profond mépris les hommes au pouvoir qui font fi de leurs responsabilités.

Critic (New-York). — Avril — consacre une partie importante de son numéro à l'œuvre du peintre *Arnold Bœcklin*. L'article est de Christian Brinton. C'était en premier et dernier lieu un coloriste. Nul n'a étudié de plus près la nature et ne lui a dérobé plus de secrets. Au coloris s'égale la composition. Aucun maître, sauf le Giorgione, ne peut lui être comparé sous ce rapport. — Florence A.-H. Morgan apprécie la traduction française de *Les Rubaijat de Omar Khayyam* qui vient de paraître à Cleveland (Ohio). Le traducteur, d'après la version anglaise de Fitzgerald, est Charles Sibleigh. (Nos lecteurs se rappellent une étude publiée sur Omar Khayyam dans la *Revue des Revues*). La traduction est dédiée à Béatrice Sylvie, fille d'un lieutenant de la marine française, et morte à Paris, en 1897, dans des circonstances qui firent croire à un suicide dont toute la presse s'occupa. Béatrice Sylvie s'était particulièrement vouée, comme Charles Sibleigh, à l'étude des langues orientales, et professait une sorte d'idolâtrie pour la littérature persane. Ajoutons que Charles Sibleigh a eu pour collaborateur M. Léon Gobeille.

Edinburgh Review (trimestriel — N° d'avril) — S'exprime avec une courageuse indépendance sur diverses questions à l'ordre du jour. En premier lieu la revue écossaise réclame une loi qui interdise aux ministres d'être directeurs d'une société financière ou actionnaires d'une compagnie faisant à un titre quelconque des affaires avec le gouvernement. Secondement, tout en rendant hommage à la mémoire de la reine Victoria et à la grandeur de son règne, l'*Edinburgh* avoue que cette gloire a été ternie en plusieurs cas par des « désastres » (le mot est textuel) comme la famine irlandaise, la mutinerie de l'Inde, la guerre du Sud-Afrique. Troisièmement, le vaillant périodique, dans un article sur le Canada, proteste contre le jingoïsme et l'intolérance de race. Les autres travaux que contient ce numéro ne sont pas moins intéressants : une comparaison navale de l'Angleterre et celle de la France, une étude approfondie sur Maurice Maeterlinck, et un examen des conditions de l'activité ouvrière en Angleterre et en Allemagne.

Fortnightly Review. — Mai. — Sir Robert Hart apporte une nouvelle poignée d'idées sur *la Chine*, les réformes et l'attitude des puissances à son égard. Contrairement à ce que l'on croit, les réformes ont déjà pénétré par plusieurs brèches pratiquées dans la fameuse muraille. C'est ainsi que la législation chinoise a été modifiée singulièrement, surtout en ce qui concerne la jurisprudence criminelle. D'autre part les moyens de communication, qui sont des voies ouvertes à la civilisation par le rapprochement des hommes et des intérêts, ont subi d'avantageux changements; non seulement les routes ferrées se multiplient dans l'Empire Céleste, mais le télégraphe électrique y fonctionne dans toutes les provinces et la poste y est organisée dans des conditions qui se perfectionnent rapidement. De même il y a une tendance marquée à remplir les lacunes qui existent encore dans l'éducation publique. De même aussi le mécanisme officiel est sur le point d'être réformé. Les traités, les conventions internationales, principalement en ce qui regarde le commerce, ont eu une influence sur ces transformations. Mais ces diverses innovations ne peuvent avoir de succès que si les puissances, dictant leur volonté à la Chine, n'oublient pas que « le Chinois est, après tout, un homme » et que « le meilleur parti à prendre avec lui est de le traiter comme un homme ». — Cloudesley Brereton critique le système actuel d'organisation de *L'Instruction publique* en Angleterre et voudrait que la décentralisation y prévalût. — E.-H. Cooper, parlant des romans de *Miss Yonge*, dit qu'ils eurent une grande influence sur la direction des idées de William Morris et de Burne Jones et qu'ils doivent être placés, en ce qui regarde l'étude de la vie de famille principalement, au-dessus de tout ce que la littérature anglaise a produit dans ce genre. — H.-D. Wells, dans un nouveau chapitre de ses *Anticipations*, prévoit qu'avant la fin xxe siècle toute la Grande-Bretagne au sud des Highlands ne formera plus qu'une seule région urbaine.

Autrefois la plus grande distance que l'on pût parcourir dans Londres du centre à la circonférence de la ville était de 4 milles. Quand on fit usage des voitures, cabs, omnibus, etc., ce rayon de parcours s'agrandit jusqu'à 8 milles. Les chemins de fer, steamers, tramways le portèrent à 30 milles. En 2.000 l'habitant de Londres ira facilement en automobile ou par tout autre moyen de locomotion, encore plus rapide, de Mansion House à Nottingham en une heure. Londres aura une population de 20 millions d'individus. L'Angleterre ne sera plus que la banlieue de Londres, un grand district suburbain où l'on correspondra par messages, et communications téléphoniques qui ne coûteront qu'un penny, par tubes pneumatiques qui transmettront les lettres dans le moindre temps et au moindre coût imaginable. Du cœur de la cité aux points les plus éloignés de son circuit il y aura tout au plus soixante minutes de distance à franchir. La perte de temps étant ainsi réduite pour tout le monde, il en résultera une augmentation d'argent pour chacun. Et ce sera le nouvel âge d'or!...

..... si Londres existe encore! — G. Herbert Thring demande que la *propriété littéraire* soit réglée par une loi internationale universelle en donnant plus d'extension et d'uniformité à la Convention de Berne. Sur la durée du droit il conviendrait d'arriver à une uniformité absolue. L'auteur propose 80 ans, comme en Italie et en Espagne. Il est curieux que l'Europe se laisse encore, en ce point, donner l'exemple par le Guatemala, le Mexique et le Venezuéla où la propriété littéraire est perpétuelle.

Forum. — Mai. — Le prince Kropotkin est d'avis que les intérêts des *Russes en Mandchourie* sont d'ordre purement militaire et que la nation russe elle-même n'a rien à gagner à cette main-mise sur une partie de l'empire chinois. L'opinion de l'auteur n'est pas sans valeur : on sait qu'il fut un des pionniers de la Russie dans les pays mandchoux et que depuis trente ans il s'est occupé de la géographie de cette région asiatique. Il a toujours considéré les annexions russes en Asie comme contraires à la prospérité nationale et c'est encore la même thèse qu'il soutient. — Quelques

Notes sur la Chine par CHARLES DENBY. Il y en a de curieuses, entre autres sur le Bakschich (pot de vin) chinois. En 1894, le chef des eunuques du palais se fit des bénéfices énormes simplement en transmettant à l'impératrice douairière les présents qui lui furent offerts lorsqu'elle atteignit sa soixantième année. Ceux qui les offraient avaient à payer pour être admis en sa présence, et l'eunuque empochait la forte somme. Il y en eut qui lui donnèrent jusqu'à 4.000 taels en le suppliant d'accepter ce modique pourboire. — GUSTAVE KOBBÉ, faisant le reportage de la saison dramatique aux Etats-Unis, y signale le succès de *Cyrano* et de l'*Aiglon*, en appelant ce dernier le « moderne *Hamlet*. »

Monthly Review. — Mai. — Un anonyme voit dans *Christ un protestant* qui voulut combattre non l'irreligion mais l'église de son temps. — E. J. MARDON croit qu'il y aurait pour l'Angleterre à s'occuper de ses possessions de l'Afrique orientale (sa tâche dans l'Afrique australe paraît insuffisante à l'auteur). Elle devrait y rendre impossible toute insurrection de la part des naturels et y perfectionner son administration en y établissant des colons importés de la Grande-Bretagne et des Indes, qui développeraient et exploiteraient sans doute les ressources naturelles du pays. Mardon trouve que lord Salisbury, M. Chamberlain et consorts n'ont pas encore assez de besogne africaine sur les bras ! — G. L. CALDERON fait une distinction humoristique entre *le bon et le mauvais Tolstoï*. Le mauvais Tolstoï c'est celui qui prétend que la littérature est un vice, que l'art est un crime; le bon Tolstoï c'est l'écrivain de génie qui ne peut s'empêcher d'écrire. Et c'est encore le bon Tolstoï qui est l'excellent père de famille, adoré des siens, les adorant tous. Calderon prétend qu'il n'y a pas, en fait, d'homme moins tolstoïsant que Tolstoï lui-même, que ce sont ses amis qui lui ont rendu le méchant service de l'introduire dans leur musée des renommées, pendant qu'ils oubliaient le vrai Tolstoï, qui n'est qu'un tolstoïsant amateur.

National Review. — Mai. — Notre éminent collaborateur JEAN DE BLOCH répond aux attaques du colonel Maude. Réplique très vive, où chaque point est rencontré. L'auteur rappelle que ses prédictions, en ce qui concerne les différentes phases de la guerre sud-africaine, se sont réalisées toutes, bien qu'avant le conflit tout le monde en Angleterre, militaires et civils, eût affirmé que la soumission des Boers serait l'affaire de quelques semaines, voire de quelques jours. On allait les écraser sous le nombre. Les événements ont démontré que le prophète avait raison, quoiqu'on l'accuse encore aujourd'hui d'imposture. L'auteur rappelle également qu'il a annoncé, avant le commencement des hostilités, que les guerillas dureraient des mois et peut-être des années, les Boers étant les meilleurs soldats du monde dans ce genre de tactique. Là encore il ne s'est pas trompé et il demande très justement pourquoi le colonel Maude, qui se dit si bien informé, même dès la veille, n'a rien fait prévoir de pareil. — Un ANONYME croit que le seul moyen d'en finir avec *les Boers*, c'est de ne faire à aucun d'eux, homme ou femme, soumis ou insoumis, aucune merci. Il voudrait surtout que « les femmes pauvres » fussent traitées encore plus sévèrement qu'elles ne le sont. Cela est signé « un Anglais ». Il n'y avait en effet qu'un Anglais anonyme capable de donner un semblable conseil aux Kitchener.

Nineteenth Century. — Mai. — Mme J. R. GREEN, à qui l'on doit déjà des informations sur la captivité des *Boërs à Sainte-Hélène*, reprend ce sujet en y ajoutant de nouveaux détails et fait un appel à la nation anglaise en faveur de ces prisonniers que tue l'inaction où on les maintient par calcul.

L'imbécillité qui a été la marque de toute cette criminelle entreprise de la guerre sud-africaine, du début à ce jour, est surtout notoire à Sainte-Hélène. Il semble que l'Angleterre se soit placée elle-même volontairement sous

le coup de quelque malédiction, en se condamnant à faire ce qu'elle ne doit pas et à ne pas faire ce qu'elle doit.

G. F. Watts en est encore à déclarer que la guerre en Afrique australe se fait dans l'intérêt de la civilisation et que les droits de l'Angleterre sur le Cap et les pays avoisinants existent depuis 1620.

North American Review. — Mai. — Six articles — pas moins — sur les coalitions (le texte dit *consolidations*) des Trusts. Toute une enquête. Les auteurs, d'opinions diverses, contradictoires même, sont pour la plupart des noms très en vue. Parmi eux figurent : le président du syndicat d'accaparement de l'acier et du fer, Charles M. Schwab dont notre collaborateur M. L. de Norvins a donné la biographie (voir *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*), du 15 mai 1901), James J. Hill, le président de la Compagnie des chemins de fer du Great Northern, F. B. Thurber et Russell Sage, qui se trouvent à la tête de grandes entreprises de transports et d'exportation, James Logan, le fondateur de la plus grande fabrique d'enveloppes des Etats-Unis, et l'un des hommes les plus entendus aux affaires commerciales et industrielles. Il est curieux de relever leurs jugements sur la Ligue des capitalistes et la fusion des monopoles. *Russell Sage* en est l'adversaire déclaré. Il y voit un danger pour la vie sociale. Le milliard de dollars, qui est l'enjeu du trust des métaux, représente la moitié de la Dette publique et le septième de la richesse totale des Etats-Unis. Comme il n'y a, suivant les récentes statistiques, en circulation dans tous les Etats de l'Union Américaine que 2.113.294 984 dollars de numéraire, c'est environ la moitié de la monnaie aux mains des Américains qui va être drainée par l'émission des valeurs de la coalition. Il en résultera fatalement une perturbation générale. Il y a une hostilité ouverte contre ces accaparements. Il ne serait pas surprenant que cette hostilité eût pour issue à date prochaine une révolution. *James Hill* n'est pas de cet avis. L'hostilité, selon lui, ne vient que de ce que l'on ne comprend pas les avantages du nouveau mode d'affaires sur celui qui était pratiqué jusqu'alors. Ces avantages tourneront, nous assure-t-il, au profit de l'ouvrier. Comment? Le moyen suggéré est vraiment ingénieux. Il y a dans les caisses d'épargne des Etats Unis 2.400.000.000 de dollars. Les déposants sont presque tous des ouvriers, des salariés. Qu'ils retirent leur épargne et achètent des actions ou obligations des nouveaux Trusts. Ce sera tout bénéfice pour eux? Autrement dit, qu'ils réalisent leur avoir, grand ou modeste, pour le mettre plus facilement à la portée du drainage. Schwab, — l'homme qui touche 5 millions de traitement annuel, — raisonne à peu près de même. Avec les trusts consolidés l'ouvrier gagnera plus, car on pourra attribuer à la main-d'œuvre le profit réalisé sur l'achat en masse de la matière première. Et ce profit sera d'autant plus grand que le trust, exploitant lui-même directement les sources de production de ces matières, fer, charbon, etc., supprimera les intermédiaires, unifiera les efforts et la surveillance des travaux. Accuser la « Ligue des Rois » de vouloir le malheur du peuple n'est qu'une calomnie imaginée par les inintelligents. Les Trusts ne visent, au contraire, qu'à l'amélioration du bien-être de la communauté sociale. En réalité ils ne cimentent pas les monopoles, comme on le prétend ; ils ont seulement pour objectif de réformer le système de production en abaissant autant que possible et par une méthode scientifique le coût de revient. Il ne peut y avoir de prospères que les très grandes entreprises industrielles, ayant un très vaste champ d'action, supprimant les chômages, rendant les grèves inutiles, assurant l'élévation des salaires et des dividendes, s'outillant dans les conditions les plus parfaites, et fondant sans craindre aucune rivalité la suprématie américaine sur tous les marchés du monde. C. M. Schwab soutient cette thèse et Charles Flint la corrobore, en donnant de nombreuses

statistiques sur les projets réalisés par les trusts. Attendons les repliques à ces plaidoyers *pro domo*. — Le reste du numéro, très intéressant, est consacré aux critiques dirigées contre les *missionnaires* (auteur : Rev. Judson Smith), et au *Judaïsme au* XIX*e siècle* (auteur Rev. Gasler.)

Pall Mall Magazine. — Mai. — Donne un poème jingoïste sur la politique de l'impérialisme. Le poème — on aura quelque étonnement à l'apprendre — est signé George Meredith. C'est un *voyage à Ophir*. Et Ophir c'est le Transvaal. L'auteur s'écrie que la Grande-Bretagne impériale signifie bienfaisance et force mise au service du progrès. Bienfaisance est en français un mot écrit pour la première fois par le doux Bernardin de Saint-Pierre. En anglais, de nos jours, il est difficile de croire que pour les Boers il veuille dire autre chose que destruction par le fer et le feu de tout ce qui a été réalisé par la civilisation dans le désert africain. Mais qu'importe aux poètes, émules de Kepling? — Le professeur Cole calcule que la première aube de la création doit remonter à 100.000 ans au moins. Ces évaluations géologiques, qui reposent sur des conjectures ayant l'apparence de supputations mathématiques tiennent, elles aussi, de l'imagination poétique.

Quarterly Review (trimestriel). — Avril. — Une longue étude sur la *reine Victoria* en forme de panégyrique. L'anecdote y foisonne. Nous y trouvons par exemple que la reine devait à la lecture assidue de Walter Scott un grand enthousiasme pour les Stuarts et qu'elle avait réuni tous les objets se rapportant à Charles Ier et Charles II, même à Jacques II. Elle ne souffrit jamais qu'en sa présence on critiquât leur règne, et elle était plus fière d'eux que de ses ancètres de la branche de Hanovre. Elle se passionnait aussi pour la musique, surtout pour Mendelssohn, mais elle ne comprenait rien à l'œuvre de Wagner ou de Brahms. — Un article important sur *Les Découvertes de Pasteur*.

Review of Reviews (anglaises). — Mai. — R. E. C. Long étudie dans *Tolstoï, le penseur et l'homme d'action*. Le penseur n'est pas un rêveur, mais un homme qui voit le monde tel qu'il est et ne se dissimule pas les difficultés d'en changer les bases. De là chez lui une grande part de théorie, en attendant que sonne pour celle-ci l'heure de la pratique. Théoriquement, par exemple, il condamne la guerre, pratiquement il croit encore impossible de la supprimer, parce qu'elle reste un facteur essentiel du gouvernement, et il s'écrie, à propos de la Conférence de La Haye, avant même qu'aient commencées des délibérations, qu'elle ne peut être qu'hypocrisie. Non seulement il est persuadé qu'elle n'aboutira pas, mais il en souhaite l'échec. Que ferait Tolstoï s'il acquerrait une prépondérance décisive sur l'action comme il la possède sur la pensée en Russie? Pousserait-il à l'adoption des institutions occidentales : le régime parlementaire, la liberté de la presse, les garanties légales? C'est douteux. D'abord les institutions occidentales ne conviennent, suivant lui, qu'à l'Occident, et puis elles sont en contradiction avec le bon sens et le christanisme; ensuite, s'il y a des réformes à faire en Russie, elles ne doivent être ni occidentales, ni orientales, mais avant tout russes, c'est-à-dire répondant aux intérêts moraux et matériels du peuple russe et non d'un autre peuple. Il n'y a rien de commun entre la Russie et l'Europe, comme évolution : le peuple russe s'appuie sur la conscience et sur la religion, et c'est l'abîme qui sépare la Russie de l'Europe. Introduire en Russie les systèmes de l'Occident ne pourrait produire qu'une faillite. Ce qu'il faut faire, c'est développer l'activité de conscience et le sens moral. — Le numéro contient aussi un article instructif sur ce qu'a déjà coûté à l'Angleterre la guerre sud-africaine et quel est *le prix du mensonge* de Chamberlain. Le budget anglais se chiffre par un déficit de 1.330.175.000 francs (53.207.000 livres sterling). — Thomas O'Donnell démontre la *survivance de la langue gaélique* et réclame un parlement

gaélique où les débats auront lieu dans l'idiome du pays.

Review of Reviews (américaine). — Mai. — De courtes études : Charles Johnston décrit la *situation militaire de la Russie*; Samuel Moffat, les *forces navales du Japon*; Carfield, explique comment le général Furston a capturé *Aguinaldo*; Frédéric Harrison donne ses impressions sur les Etats-Unis au cours de son récent voyage.

Westminster Review. — Mai. — F.-A. White fait une distinction entre le *vrai et le faux impérialisme*. Le faux est celui qui a déjà attiré la malédiction sur l'Angleterre, en se jetant dans des guerres dont l'issue ne peut être que pertes et malheurs. Il n'est que temps pour les Anglais de venir à résipiscence : de rendre Malte à l'Italie, de ne pas entraver l'expansion russe en Chine, surtout de créer les Etats-Unis d'Afrique sous la suzeraineté britannique. Qu'arrivera-t-il en effet si l'on ne prend pas une résolution dans ce sens ? La Hollande, plutôt que de laisser subjuguer les Boers hollandais dans l'Afrique australe, entrera dans le Cartel allemand. L'Allemagne sera — d'une part avec la Hollande, qui lui assurera, au nom du droit des nationalités, la puissance en Afrique équatoriale, et lui apportera la Malaisie — d'autre part avec l'Autriche allemande, qui doit lui échoir, — l'un des trois grands empires du monde, le second et peut-être même le premier en prépondérance. La Hollande fera d'autant mieux ce pacte qu'elle y retrouvera la plus belle et la plus chère moitié de son empire colonial. Les Etats-Unis allemands sont la grande menace qui se dresse devant l'Angleterre. — Un autre collaborateur de la revue anglaise engage la classe ouvrière à protester contre la conscription.

Windsor. — May. — G. A. Wade donne la description de ce que sera l'*Avenue de la gloire nationale* à Berlin. C'est l'idée du Kaiser : seize statues des Hohenzollern ayant porté la couronne borderont de chaque côté l'allée du siège dans le Thiergarten. Au centre de ces trente deux figures s'élèvera en marbre blanc l'Electeur qui fonda la Prusse et tout autour les hommes d'Etat, les poètes, les grands capitaines. Chaque statue coûtera 75.000 francs et chaque œuvre sera confiée à un sculpteur allemand. Guillaume II prélève pour l'exécution de cette idée sur sa cassette personnelle une somme de 2 millions et demi de francs. Quand l'Avenue de la Gloire sera achevée l'empereur en fera la remise solennelle à la ville de Berlin. — Le capitaine R. P. Cobbold, a visité le *Thian Shan*, au cœur de l'Asie. Il a constaté que les Russes ont à l'égard des peuples asiatiques qu'ils soumettent à leur influence une politique réellement féconde. Où ils s'établissent ils demeurent pour coloniser. Depuis qu'ils occupent les vastes étendues du Turkestan, du Ferghana et de la Boukharie il n'y a eu aucun conflit entre eux et les Asiatiques du pays, qui bénéficient de la création des voies ferrées dans toutes les directions.

Revues d'Art

Gazette des Beaux Arts. — Mai. — Bertaux étudie les *mosaïques de Daphni*, vieille église byzantine des environs d'Athènes, et l'une des plus intéressantes au point de vue de l'architecture et de la décoration. Il est curieux de noter que beaucoup de gestes et d'attitudes sont des emprunts faits à l'art ancien. Quant à la technique elle est d'une grande hardiesse. — Cook revient après les savantes études de Venturi dans l'*Arte*, à *Bianchi-Ferrari*, peintre italien (1447-1510) auteur d'une Madone au Louvre, (dont la *Gazette* reproduit une gravure par Schumacher) et de divers tableaux religieux se trouvant dans l'église de Modène, dans la collection Morelli et au musée de Lyon. — *La galerie de M. R. Kann* qui comprend des œuvres magistrales

par Rembrandt, Hals, Jan Steen, Memling, Metzu, Ostade, Ruisdael, Hobbema, Cuyp fait l'objet d'une étude de E. Michel. — Scheikévitch nous renseigne sur l'œuvre de *Elzheimer*, graveur allemand qui vécut à Rome (1578-1620) et qui exerça une certaine influence sur les artistes des Pays-Bas.

Magazine of Art. — Mai. — Woodroffe décrit et étudie les tableaux de *Edwin Hayes*, peintre irlandais contemporain, auteur de marines remarquables dont plusieurs sont reproduites en hors textes et l'une en couleur. — Shaw Sparrow nous tient au courant d'un intéressant essai de décoration de paquebots, tenté par la Compagnie péninsulaire. — Septième article sur la *Collection Wallace*, contenant des gravures de *l'Innocence* de Greuze, *la Balançoire* de Fragonard, et un portrait de Gainsborough qui est une des plus belles représentations de la beauté anglaise. — Le sculpteur *French* nous est représenté avec quelques œuvres caractéristiques par Coughlan. Après des pages sur les fresques de *Boscoreale*, la revue consacre à l'artiste belge *Wolfers*, décorateur et ciseleur, quelques notes signées Whilby.

Art Décoratif. — Mai. — Jacques consacre une longue étude à l'exposition récente de *l'Art dans tout* où ont figuré des œuvres de Dampt, Desbois, Rocquet, Plumet, Selmersheim, Angst, ainsi que des étoffes d'Aubert et des meubles de Sorel. — Thomas nous présente les œuvres de trois femmes artistes: Mme de Frumerie, Mme Selmersheim et Mme David. — Sedeyn montre comment *Dufrène* a su dans ses cuirs d'art triompher des plus grandes difficultés de métier et arriver à des œuvres d'ornementation infiniment élégante. — Gerdeil examine dans ses grandes lignes l'œuvre de Cazin (1841-1901), l'un des plus grands peintres contemporains, qui sut « ne s'inféoder à aucune école, et mettre sagement le meilleur de chacune au service du sentiment profond qui l'inspirait ».

Studio. — Avril. — Deuxième article de Baldry sur le sculpteur *Iwan*. « Le caractère prédominant de cet article est une sorte de supériorité insouciante qui fait que l'œuvre d'elle-même se perfectionne sans qu'il y ait d'intention mûrement délibérée de la part de l'auteur. » — Pancini s'efforce de nous prouver le réveil de la peinture en Italie, par des exemples tels que Morelli, Michetti, Mario de Maria, Laurenti, Baruffi. *Pradilla*, peintre espagnol, inspire une intéressante étude illustrée par Hart. — Henriette Hendrix montre la mythologie scandinave illustrée par Anton Molkenboer, un artiste original.

Revues Espagnoles

Espana Moderna. — 1er Mai. — Juan Perez de Guzman publie des pages à la fois rétrospectives et actuelles sur le *Nouvel empire d'Allemagne*; rétrospectives, parce que l'auteur jette d'abord un regard en arrière sur les fêtes du bicentenaire de la Prusse, célébrées en janvier dernier, puis sur la présence de Guillaume II aux obsèques de la reine Victoria, sur les nouvelles alliances nouées alors avec l'Angleterre. L'actualité de l'article consiste d'autre part en des vues sur la politique générale de l'empire allemand, sur la marche des esprits dans l'empire, les routes ouvertes et suivies par les philosophes, les poètes, les sociologues, les savants, les idées qu'ils sèment et que le siècle récolte, enfin l'extension coloniale de l'Allemagne dans le monde. Depuis moins de quinze ans, en effet, elle occupe en Afrique un territoire de 2.352.860 kilomètres carrés, dans l'Océan Pacifique 244.123; à Kioutcheou 515, et elle compte en totalité un accroissement de 12.215.100 d'habitants dans ses diverses possessions d'outre-mer. L'auteur, tout en tenant compte des nécessités pour les grands Etats de ne pas se laisser

devancer sous le rapport de l'expansion par un voisin, reconnaît que celle-ci a des dangers pour l'humanité, et que la lutte pour l'hégémonie mercantile et navale, en s'aggravant de plus en plus, peut conduire à des collisions funestes. Aussi croit-il — c'est son avis — que le resserrement des liens d'amitié politiques entre Guillaume II et Edouard VII peuvent être une garantie suprême pour les intérêts de la paix en Europe. C'est une opinion, nous ne la discuterons pas à cette place. — E. Gomez de Baquero signale *Le manque d'éditions populaires* des classiques espagnols.

Lectura. — Avril. — R. D. Perès étudie le *mouvement littéraire en Catalogne*. Elle brille tout d'abord par ses poètes et en tête de ceux-ci parmi les plus modernes, Juan Margall, dont les *Visions y cants* ont fait la réputation. Les *Visions* sont épiques, les *Cants* lyriques. Son modernisme a toutes les audaces de la forme, mais en même temps il garde tous les respects et toutes les ferveurs de la foi catholique. Son épopée évoque toutes les grandes et antiques figures catalanes, mais c'est l'œuvre d'un raffiné de lettres dont le raffinement n'est pas accessible à tous. Il en est de même de son lyrisme ; il a des poèmes d'une beauté délicate et parfaite, mais on peut regretter en quelques endroits l'obscurité de la pensée. Margall est un des espoirs les plus solides de la poésie catalane. A côté de lui il faut citer Apeles Mestres, qui, depuis un quart de siècle, a publié un grand nombre de volumes très appréciés, et exerce une influence marquante sur les jeunes poètes de son pays. Il a créé avec ses *Idylles* un genre qui le rapproche de Heine ou des petits poèmes de Compoamor. Ces idylles marient le réalisme à la fantaisie ; on y retrouve des bergers de Théocrite et aussi des personnifications de fleurs et de plantes, des légendes, etc. Perès ne donne ici qu'une première page courte de ses études. On peut dire qu'on attend les autres avec impatience. — Notre éminente collaboratrice, Mme la comtesse Emilia Pardo Bazan signale *deux nouvelles tendances dans la littérature russe* : l'une s'affirmant dans Maxime Gorki et représentant la peinture réaliste des gueux et de la bohême des vagabonds ; l'autre tentant avec Demetrius Merejowsky, l'auteur de *La Mort des Dieux*, de déterminer un courant de conciliation entre les idées païennes et les chrétiennes. L'auteur n'analyse ici, pour le moment, que l'œuvre de Gorki. C'est une analyse approfondie et qui compte certainement parmi les meilleures dont le créateur de *Malva*, de *Gordeïef* a été jusqu'ici l'objet. Mme Pardo Bazan y relève ce fonds de pessimisme désespéré que l'on rencontre plus ou moins chez tous les écrivains russes.

Nuestro Tiempo. — Avril. — Un très bon numéro. Citons en les principaux articles : *Comment est gouvernée la Russie*, par Arthur Raffalovich, indiquant les différents rouages de l'administration, ministère, institution locale, etc., le *Théâtre en Italie* (d'Arétin à nos jours), par Manuel Bueno ; le *Socialisme en Espagne*, par Morato, secrétaire du comité national du parti socialiste ouvrier. Nous y trouvons : le programme du parti, sa tactique, son organisation, ses progrès (de 5.000 suffrages dans les élections en 1891, il en a conquis 23.000, en 1899 et il a été représenté aux Congrès internationaux de Pairs, Bruxelles, Zurich et Londres) ; ses forces actuelles, ses comités établis sur tous les points du pays, ses journaux, avec pour organe central à Madrid *El Socialista*, enfin son activité qui est considérable et s'exerce fréquemment dans les grèves, son influence qui s'est plutôt bornée jusqu'ici à l'éducation sociale du prolétariat mais qui tend énergiquement à prendre sa place dans la direction des affaires publiques.

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 16 mai. — Giacomo Barzellotti étudie *la littérature italienne et l'âme nationale* en tâchant de saisir celle-ci

dans Léopardi, Gioberti, Manzoni, Rosmini, Mamiani, Bonghi, et, plus près de nous, Fogazzaro, Arturo Graf, Giovanni Pascoli, d'Annunzio, Carducci. Suivant l'auteur de cette étude, les grands écrivains ne font que créer le milieu ambiant de l'âme nationale. Ce ne sont pas les livres qui la forment, s'ils y concourent. Ce sont les germes de vérité et d'amélioration morale qu'elle porte en elle qui, à toute époque, ont été les plus efficaces éléments de la civilisation. Cela est vrai de tous les peuples, mais surtout de l'Italie. — CARLO ROMUSSI rappelle la sympathie qui entoura *Felice Cavalotti*, dont il trace un portrait fort vivant. — Une monographie donnant la vie de *Giosue Carducci* et ses succès, ses triomphes à Bologne. — Un parallèle entre *Gioberti et Crispi*, à propos du centenaire du premier.

Rassegna Nazionale. — Mai. — E. S. R. consacre une cinquantaine de pages à *la question romaine et Mgr Ireland*. L'auteur combat « l'américanisme », en soutenant qu'il a contre lui tous les docteurs de l'Eglise de saint Thomas d'Aquin à Suarez. — Un essai sur *le régime représentatif et la société moderne* par M. A. VICINI qui estime que le régime représentatif ne correspond plus aux conditions et aux besoins actuels de la société; il est devenu impuissant à exercer aucune action bienfaisante, et l'on peut, sans être grand devin, prédire sa fin prochaine sinon sa complète réorganisation en conformité avec l'esprit moderne, les exigences de la civilisation et l'évolution sociale.

Flegrea. — 5 mai. — R. DE CESARE raconte, d'après les souvenirs du précepteur de *Victor-Emmanuel III*, l'éducation de ce prince, qui, de bonne heure, fut un grand admirateur des poètes italiens et surtout de Dante. — Le duc de GUALTIERI retrace le progrès de *l'instruction publique en Angleterre*. Depuis la création de la Commission spéciale des écoles, à la suite d'un vote du Parlement en 1869, ces progrès se sont accentués d'année en année. Les principales réformes furent la loi Forster en 1870, décrétant l'égalité de toutes les confessions religieuses dans les établissements scolaires, les lois Sandon (1876) et Mundella (1880), relatives à l'instruction obligatoire; celles de 1891 et 1897 sur la gratuité de l'enseignement élémentaire (cette gratuite existait en Ecosse depuis 1889) enfin l'adoption par les deux chambres du bill déposé il y a quelques mois par le cabinet Salisbury et proclamant l'autorité suprême de l'Etat sur toutes les écoles. — Il importe de remarquer que l'initiative de ces grandes réformes fut due tout d'abord à Gladstone.

Revues Polonaises

Ateneum. — Avril. — Dans un article intitulé *Nos besoins scientifiques*, ZYWICKI retrace les conditions déplorables dans lesquelles les savants polonais sont souvent obligés de travailler.

Je connais des ouvrages qui restent des années et des années dans les portefeuilles de leurs auteurs ne pouvant être complétés par les matériaux nouveaux qui manquent sur place et que très souvent, faute de moyens, il est impossible d'aller recueillir dans les bibliothèques de l'étranger. Ainsi les auteurs polonais sont forcés de se consoler en apprenant que leurs idées ont été énoncées par des savants anglais et qu'elles provoquent de vives discussions dans des sociétés savantes. Le travail scientifique se fait chez nous dans des conditions matérielles si pénibles, qu'il faut s'étonner vraiment qu'il paraisse encore des ouvrages de sciences à Varsovie. Il arrive très souvent qu'un homme; ayant toutes les qualités d'un savant et rêvant un travail théorique, est obligé, pour vivre, de chercher une place de chimiste dans une usine ou de précepteur, heureux encore quand il la trouve! Que de fois, à la vue de ces hommes, ai-je eu l'impression que nous enfoncions des clous avec des montres!

— ST. A. KEMPNER consacre une étude aux *Commerce et industrie au XIXe siècle*. — Dans un article sur le *Mouvement intellectuel à Paris*, W. déclare qu'il ne voudrait pas parler de politique. Mais il en parle pourtant et constate que lors de la discussion de la loi sur les associations, la France a assisté à une explosion importante de l'éloquence parlementaire. — GOSTOMSKI, parlant de la *Poésie lyrique con-*

temporaine en Pologne, fait à propos des nouveaux poètes polonais cette remarque curieuse :

Le modernisme de notre poésie contemporaine ne représente en somme rien de bien nouveau. L'originalité en consiste plutôt dans le défaut d'idéals nouveaux, dans la prédominance d'éléments de doute et de négation. Or, ces éléments négatifs n'ont jamais manqué à la poésie : le romantisme notamment en était plein. Seulement, dans le temps, les tendances de négation provenaient de ce que la soif d'idéals était trop grande, trop inextinguible, et par conséquent elle portait en elle-même le désenchantement ; aujourd'hui, cette soif est trop éteinte, et il s'ensuit la lassitude et l'amertume. Mais est-ce que tous les idéals ont péri réellement?

Biblioteka Warszawska. — Avril. — Askenday, dans ses belles pages d'*Adieux à un siècle*, refait l'histoire de la Pologne au cours du siècle dernier. — Krzywicki, l'érudit et distingué publiciste, étudie *Les vues primitives de la nature*.

Przeglad Polski. — Mai. — Karowski commence une étude intéressante où il se propose de marquer les étapes que les nationalistes russes ont faites dans leur marche *du Slavophilisme au Panasiatisme*. Le premier article est consacré, surtout, à la lutte de Vladimir Solovieff contre les slavophiles. La *Revue* a traité ce sujet dans une étude sur le *patriotisme russe* de M. Savitch. Aussi pouvons-nous nous borner ici à citer ces quelques phrases fort justes de l'auteur polonais :

Aujourd'hui tout le monde sait que le nationalisme slavophilisant russe n'est qu'une manifestation des tendances de ruine et de ravage, du désir des conquêtes qui n'ont rien de commun avec le christianisme, ni avec la morale, pas plus qu'avec la science ou la civilisation. Ceux-là mêmes qui prônent ce nationalisme dans des journaux tels que le *Sviet*, le *Novoïé Vrémia*, etc, le savent très bien, comme ils savent aussi qu'eux-mêmes ne sont que des charlatans de l'idée patriotique.

Le comte Tarnowski termine son étude sur *Les Tendances nouvelles du drame polonais*. Il ne ménage pas ses éloges au remarquable drame de Rydel : *Le Cercle vicieux*, mais il constate, en général, que

le jeune écrivain polonais se croit obligé parfois d'inventer des situations très choquantes et de les traiter d'une manière très franche, ne voilant rien. Cela le pose, à ses propres yeux, comme un esprit supérieur, hardi, qui n'hésite devant rien. L'art n'est réellement immortel que lorsqu'il n'a honte de rien. Cette théorie, sincère peut-être chez quelques-uns, avantageuse pour tous, — car elle procure à peu de frais le certificat de nouveauté, d'originalité et de hardiesse aux yeux du spectateur peu réfléchi, — cette théorie constitue la base de beaucoup de drames nouveaux.

L'abbé Smolikovski termine la publication de la très intéressante correspondance diplomatique ayant trait aux affaires polonaises de 1861 à 1864.

Revues Russes

Mir Bojy. — Avril. — Tougan-Baranovsky continue son *Histoire de l'économie politique* qui, lorsqu'elle sera terminée, constituera un ouvrage important et très utile. — Veressaïeff donne la suite de ses *Notes d'un médecin*, moins intéressantes cette fois que d'habitude. — Miloukoff publie la troisième partie de son travail extrêmement curieux sur l'*Histoire de la civilisation en Russie*. Miloukoff est, on le sait, un de ces professeurs qui, lors des dernières agitations universitaires, ont pris part énergiquement pour les étudiants. Il a été déporté en Sibérie. Son étude de la *Civilisation russe*, que donne le **Mir Bojy**, offre une lecture passionnante. Malheureusement il y eut un intervalle de près d'une année dans la publication de cet ouvrage commencé en février 1900, interrompu en mai et repris en avril 1901. Nous en reparlerons prochainement, — Lobza fournit quelques renseignements assez curieux sur *La femme et la famille en Mandchourie* :

La situation de la femme dans la maison de son mari est pitoyable. Ce dernier ne daigne même pas savoir le nom de sa compagne, et si on lui demande comme elle s'appelle, il se considère comme outragé. Quand un homme entre dans la chambre, que ce soit le maître de la maison ou un parent, ou même un étranger, les femmes se lèvent. Elles font de même lorsqu'il sort. Toutefois il est rare qu'un mari batte sa femme.

Lorsque le mari surprend sa femme

avec un autre homme, il peut les tuer tous les deux ; non seulement cela ne constitue pas un crime, mais, au contraire, une vertu. Mais souvent, au lieu de la tuer, le mari chasse sa femme. Dans beaucoup de cas, il la chasse sans autre raison que celle qu'elle a cessé de lui plaire.

La mortalité des enfants est énorme. C'est là un phénomène tellement courant qu'il ne frappe plus personne. En général, les enfants sont négligés, considérés comme des êtres intermédiaires entre les bêtes et les hommes. On ne commence à faire attention à eux qu'à partir de l'âge de 6 à 7 ans. Si les enfants meurent avant cet âge, ils ne sont pas enterrés, mais seulement enveloppés dans de la paille et jetés dans la rue.

L'infanticide enlève également beaucoup d'enfants. Ce ne sont pas seulement les filles-mères et les prostituées qui tuent leurs enfants, mais aussi des femmes mariées qui, pour telles ou autres raisons, ne veulent pas en avoir. Le moyen d'infanticide rappelle celui d'enterrement. On enveloppe l'enfant, cette fois vivant, dans de la paille et on le jette dehors.

Rousskaïa Mysl. — Avril. — Boborykine continue son roman *Les Cruels*. — Lessévitch donne une substantielle et intéressante étude sur *Thomas Nash*, le prédécesseur de Shakespeare et le père du roman contemporain. — Kabloukoff résume *Les Progrès de l'électrochimie au XIXe siècle*. — Les autres articles, remarquables du reste, présentent un intérêt purement local.

Rousskoïe Bogatstvo. — Mars. — Koudrine donne une étude sur *La question juive et l'antisémitisme en France*. Koudrine est l'auteur de toute une série d'études analogues, toujours très solidement documentées, dans lesquelles il examine, depuis cinq ans, les différentes manifestations de la vie sociale et intellectuelle de la France. Son style est agréable, mais on peut lui reprocher une quantité trop exagérée d'images. Ainsi, il ne se contente pas de dire que « l'antisémitisme devra baisser, baisse déjà ». Il ajoute :

Là où pendant la marée haute de l'antisémitisme flottait orgueilleusement, sur les eaux troubles de l'agitation judéophobe, l' « invisible Armada » de tous ces Drumont, ces Guérin, ces Max Régis, ces Millevoye et ces Rochefort, là nous verrons bientôt sur les grèves découvertes par le reflux, de lamentables canots renversés, des tas d'ordures, des cadavres gonflés de chiens jetés par la mer sur le rivage et des moules s'entredévorant pour des morceaux de charogne...

Koudrine étudie les causes de l'antisémitisme en France et en impute une partie aux gambettistes, tels que Joseph Reinach, David Raynal, Spuller, etc., qui ont poussé trop loin leur opportunisme et ont abouti ainsi à la réaction.

Koudrine conclut son étude par ces paroles :

On peut dire que la France, avec son aptitude de faire des expériences sociologiques pour toute l'humanité, montra au monde le caractère réactionnaire de la judéophobie, qui convainquit ainsi tous ceux qui luttent pour la liberté et pour le progrès universel qu'il est nécessaire d'opposer une sérieuse résistance à la tendance monstrueuse de l'antisémitisme.

— Préchekhonof, donne quelques renseignements curieux sur *Le journal politique russe*.

Au commencement d'octobre 1900, il y avait 88 journaux en Russie, soit un journal par département. Toutefois cela ne veut pas dire que chaque département avait son journal. En réalité, 21 journaux paraissaient dans les départements de Saint Pétersbourg et de Moscou, le reste était distribué d'une façon telle que 42 départements n'avaient pas leur propre journal, 26 en avaient un chacun, 11 en avaient chacun deux, 3 en avaient chacun trois, 1 en avait quatre et 1 en avait sept.

Quatre-vingt-huit journaux pour un pays de 140 millions d'âmes, ce n'est, certes, pas beaucoup. Et pourtant ce nombre apparaît formidable, si l'on songe que le XVIIIe siècle n'a remis au XIXe que deux journaux !

P. S. — Nous trouvons dans le même fascicule la traduction littéraire de l'importante étude sur Le Journalisme japonais *publiée ici même. Nous regrettons cependant que le périodique russe ait oublié d'en indiquer la source.*

Viestnik Evropy. — Avril. — Un article important de V. V. (Vorontzoff) sur *Les progrès industriels de l'Allemagne*. Nous l'analyserons ici quand il sera terminé. Le reste du numéro d'avril de cette revue ne présente qu'un intérêt assez médiocre.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]

Echo de Paris (dessin de Forain). — M. Monis. — Vous souvenez-vous si on avait mis les menottes à M. Baïhaut ? (Allusion au scandale permanent que constitue la présence au Ministère de M. Monis, le *légendaire* ministre de la Justice).

Fischietto (Turin). — Les bons amis (les puissances européennes) se pâment d'admiration devant la triste posture de John Bull.

Neue Glühlichter (Vienne). — La culture européenne continue à soigner le bel « arbre de la paix » qu'elle vient de planter en Chine, en l'arrosant avec du sang, beaucoup de sang...

(1) Nous rappelons que les caricatures n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, elles ne sauraient nullement engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps, des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

Punch (Londres). — L'appel vain. — D'après les Anglais, ce seraient les Boers qui.. refusent la paix et désirent la guerre.

Rire (Paris). — Chœur des alliés : « C'est des têtes, des têtes, des têtes, qu'il nous faut! oh! oh! oh! ». — Li-Hung-Chang : « En attendant, en fait de têtes, le Russe ne demande déjà plus la mienne. C'est toujours ça de gagné! »

Moonshine (Londres). — Li-Hung-Chang : « Les animaux de la ménagerie européenne (la Russie et l'Angleterre consentent à se dévorer entre eux... donc un peu de patience! ».

Floh (Vienne). — L'Autriche à la Gretchen italienne : « Si tu te détaches du troupeau, gare au loup russe!.. »

Ulk (Berlin). — Ce palmier (de la paix) a été planté par le noble empereur Nicolas II (en regard, la Russie est présentée en vampire dérobant la Mandchourie).

L'Assiette au beurre (Paris) (dessin de Hermann Paul). — En Chine. — L'Europe : « J'espère que maintenant, après mes exploits récents, on ne me demandera plus de défendre les Arméniens ! »

Le Gérant : A. BAILLIÈRE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

LES TENDANCES

SOCIALES, POLITIQUES ET RELIGIEUSES

DE LA

JEUNESSE FRANÇAISE AU XXE SIÈCLE [1]

I. — La Jeunesse des Ecoles

Sur un point la jeunesse me paraît se distinguer d'une façon sensible du reste de nos contemporains, et avoir, si vous voulez, son originalité. Est-ce simple vertu momentanée, venant de ce que nous n'avons pas eu le temps d'acquérir les partis pris de nos aînés? N'est-ce pas plutôt que nos esprits sont et resteront façonnés différemment pour la bataille, sous l'influence de causes diverses et que je n'ai pas le temps de chercher à déterminer? Toujours est-il que je reconnais chez les étudiants une tolérance particulière, et même un certain respect des opinions adverses. Personne ne devra s'en plaindre,

(1) *Nous sommes à une époque où tout paraît se transformer. Les découvertes de la science, les progrès de la pensée activent notre évolution morale et sociale.*

Que nous réserve demain?

Nous avons eu l'idée de demander à des jeunes gens — puisque c'est la jeunesse qui est le maître incontestable de demain, — quel avenir ils nous ménagent? Nous nous sommes adressés aux présidents des principales associations de la jeunesse des écoles, à ceux des principaux groupements de la jeunesse politique, enfin aux plus marquants parmi nos plus jeunes écrivains. Grâce à l'indépendance et à l'impartialité absolue qui caractérisent notre Revue, *nous avons pu faire cette enquête aussi complète que possible et publier dans leur intégralité toutes les réponses, toutes les opinions, toutes les idées.*

Nous avons chargé de cette enquête M. Eugène Montfort, qui, en 1900, *a présidé le Congrès de la Jeunesse et qui, en outre, en qualité de co-directeur de la* Revue naturiste, *et comme auteur des ouvrages :* Sylvie, Chair *et* Essai sur l'Amour, *s'est créé une situation spéciale dans la jeunesse dont nous avons réuni ici les opinions. Ajoutons que M. Montfort est un des fondateurs du* Collège d'Esthétique moderne.

(N. D. L. R.).

j'imagine ; en tout cas le fait existe, quoique cela puisse surprendre bien des gens.

Sans remonter bien loin, dans les premiers temps de l'affaire Dreyfus, au moment où le procès Zola surexcitait le plus violemment les passions, où l'émeute était installée en permanence dans la rue, un membre de l'A. s'avisa, en guise de manifestation, de briser le cadre contenant le portrait de l'auteur de *Fécondité*, offert naguère à l'Association. La grande majorité des étudiants n'était point, à ce moment, animée de sentiments « dreyfusards » ; le président de l'A. venait même de répondre au grand écrivain qui, par une lettre fameuse insérée au *Figaro*, avait fait appel à la jeunesse des écoles, que celle-ci ne croyait pas pouvoir le suivre dans une campagne quelconque contre les chefs de l'armée. Pourtant cet acte de gaminerie, plus que de violence, fut sévèrement qualifié, et l'étudiant coupable d'intolérance, après enquête et vote du comité, dut quitter l'Association.

Cette année, dans les premiers temps du séjour de la Comédie Française à l'Odéon, j'ai eu l'occasion, comme président de l'A., d'inviter tous les groupements du quartier à une représentation de *Ruy-Blas* offerte par M. Claretie aux étudiants de Paris. Le jour venu, nous avions une salle archi-pleine, où les jeunes gens d'opinions les plus opposées, blancs, rouges, bleus, tricolores même, étaient assis côte à côte, en groupes nettement caractérisés. C'était un champ admirable pour des manifestations contradictoires, et que nos aînés auraient d'autant moins négligé d'utiliser que le ministre de l'Instruction publique était là, visible, dans une avant-scène. Pourtant, rien ne put distraire les étudiants du spectacle, qui souleva du reste un des plus grands et des plus légitimes enthousiasmes que j'aie jamais vus. Ainsi la jeunesse avait fait la preuve qu'elle pouvait se rencontrer, et vibrer d'émotion, sans être secouée d'aucun frisson de colère ou de haine.

A l'école de droit même, dernier refuge où les fils écervelés de très riches bourgeois réussissent encore quelquefois à pratiquer le « chahut », je n'ai jamais entendu les menaces sauvages ou les accusations imbéciles qui traînent couramment dans certains journaux. Jamais je n'ai entendu suspecter le patriotisme d'un camarade sous prétexte de combattre ses opinions politiques. Dernièrement M. Auffray, conseiller municipal nationaliste du quartier de la Sorbonne, ayant à présider une réunion d'étudiants assemblés pour préparer le cortège de la mi-carême, jugea prudent de reconnaître que, sur le terrain patriotique, en 1901, s'il le fallait, comme en 1870, tous les Français sauraient faire leur devoir.

Vous avouerez, Monsieur, que si tous les électeurs voulaient bien exiger ce langage de leurs représentants, nous aurions je ne dis pas supprimé des luttes nécessaires au progrès des idées, mais fait perdre au conflit qui divise notre pays l'acuité factice qu'on cherche à lui donner depuis quelques années.

Allons-nous donc être obligés de nous poser en mentors et de réclamer l'abaissement considérable de la limite d'âge des sénateurs ?

JEAN RÉVEILLAUD,
Président sortant de l'Association générale
des Étudiants de Paris.

Cette association réunit toutes les opinions, M. Réveillaud n'exprime donc pas sa façon de voir personnelle, mais il nous donne sur l'état d'esprit des étudiants d'intéressants details).

×

Le régime politique que nous désirons est le régime républicain démocratique. c'est-à-dire le régime sous lequel la nation participera le plus effectivement possible à l'Administration de la chose publique, parce que c'est le cadre qui permettra à toutes les tendances sociales de se développer d'une façon normale et rationnelle. Nous sommes républicains, parce que, selon l'expression de Michelet, la République, c'est le droit et la raison.

Nous sommes areligieux, c'est dire que nous sommes les adversaires de toute forme religieuse, parce que toute religion exige au moins une tendance à l'obéissance qui implique l'asservissement moral de l'individu. L'homme qui obéit, au point de vue religieux, est prêt à toutes les servitudes. Nous sommes les ennemis de toute religion révélée parce que nous voulons l'homme libre et libre-penseur. La morale n'est inhérente, pour nous, à aucun dogme : elle est un produit spontané de l'évolution sociale.

Nous estimons que tant qu'il y aura des religions, il n'y aura pas d'hommes libres, de même que nous pensons que tant que subsistera la société économique actuelle, fondée sur le régime de la libre concurrence et la division en salariants et salariés, l'amélioration sociale que nous désirons ne sera pas possible ; aussi avons-nous la conviction que le salariat est un état nécessairement transitoire qui devra être remplacé par un régime économique sur lequel les membres de la Ligue Démocratique des Ecoles, cercle d'études politiques et sociales, ayant des conceptions différentes, ne sauraient répondre d'une façon précise, mais qui sera nécessairement un état impliquant la suppression complète du salariat.

Pour la Ligue Démocratique des Ecoles et par ordre.
Le Secrétaire-adjoint,

PAUL DUSSOULIER,
Etudiant en droit.

Cette ligue dans ses séances des 5 et 12 février, a adopté, après délibération, les conclusions ci-dessus en réponse aux questions posées par M. Eugène Montfort, l'auteur de cette enquête.

×

L'avenir, je ne le prévois pas du tout tel que je le désire. J'ai peur que, après avoir désorganisé la magistrature et l'armée, la République sectaire, que je hais, ne désorganise le clergé. Et son plan m'apparaît si clair, si net et si logique aussi, que j'en attends demain l'accomplissement fatal. Voyez avec quelle habileté consommée on cherche à persuader au clergé séculier que, si l'on s'attaque aux congrégations, on ne veut point l'atteindre lui-même ; on lui dirait volontiers que c'est pour le défendre contre les empiètements des moines et des sœurs, qu'on veut établir les mœurs et les coutumes de la primitive Eglise, alors que tous reconnaissaient l'autorité unique de l'Evêque. Et vous voyez, vous verrez surtout des prélats assez naïfs ou assez ambitieux pour croire ou pour faire semblant de croire à la bonne foi du gouvernement. Et quand cette force admirable des congrégations aura disparu de notre territoire, quand nous n'aurons plus, au nom de la liberté, le droit de faire élever nos enfants comme il nous plaît, ni celui d'être soigné par qui nous voulons, la lutte recommencera entre l'Etat laïque et athée et l'Eglise amoindrie et abaissée. L'issue de la lutte ne me paraît pas douteuse.

Et alors, comme il n'y aura plus en France rien debout des forces organisées qui font vivre un gouvernement, la Republique victorieuse sera à la merci du premier venu. Fils de roi ou fils d'ouvrier, celui qui saura alors s'appuyer sur l'armée syndicale que vos amis préparent pour lui et qui lui aura promis la reconnaissance de l'organisation financière en échange de son concours, celui-là sera notre dictateur.

Et cet homme, je ne sais ni ce qu'il est, ni ce qu'il fera de notre malheureux pays, mais je l'attends avec impatience ; je l'attends aussi avec angoisse, car, si je suis sûr qu'il réorganisera au lieu de détruire, je me demande sur quelles bases et avec quels matériaux. Mais encore j'aime mieux vivre dans une maison qu'on construit et qui devient de jour en jour plus solide qu'au milieu des démolitions et des ruines amoncelées par la République.

Cet avenir que je prévois, je voudrais bien qu'il ne se réalisât pas ; je voudrais que les idées de liberté, de tolérance, de justice et de charité eussent de profondes racines dans notre France, qu'il suffit de les évoquer pour entendre l'immense applaudissement du peuple qui les acclame ; je voudrais qu'une révolution pacifique du suffrage universel nous délivrât bientôt de la forme gouvernementale que nous subissons ; je voudrais que la France revînt à ses traditions séculaires de monarchie. Mais je ne souhaite pas que la France de demain soit cléricale ; je ne rêve que des libertés nouvelles et je ne demande le rétablissement du pouvoir absolu ni au profit de l'Eglise ni au profit du Roi.

Je demande et je veux pour tous la liberté la plus absolue : liberté pour moi de croire et de pratiquer ma religion ; liberté pour

vous de nier tous les dogmes ou même de créer une religion nouvelle; liberté pour nous tous de penser, de parler, d'écrire, de travailler comme il nous plaît et où nous voulons.

Et rien de tout cela n'est impossible et impraticable; le jour où il y aura enfin une autorité assez forte et assez respectée, elle pourra donner à tous toutes les libertés. La République, elle, ne peut me les donner; rappelez-vous ce que disait, quand il était au pouvoir, M. Ribot, l'un des républicains les plus libéraux pourtant, l'un de ceux qu'on traite aujourd'hui de réactionnaires : « La République n'est pas seulement une forme de gouvernement... elle a une œuvre à défendre » et il parlait de lois « qui sont la raison d'être de la République ». Ces lois, nous les connaissons, nous les subissons, nous les maudissons et puisqu'il a plu aux républicains de confondre avec elles la forme républicaine qui nous paraissait déjà pleine de périls et d'incertitudes, nous savons quel avenir la République prépare à la liberté.

HENRI PLOMMET,
Membre du comité du Cercle des Etudiants catholiques,
Délégué par le Cercle au Congrès de la Jeunesse de décembre 1900.

×

Mon idéal social est bien simple; la société parfaite est, en effet, à mes yeux, celle où l'homme pourra jouir de la liberté la plus complète, où seront réduites à leur minimum *les immoralités sociales*, j'entends les actes d'autorité d'un homme sur un homme, d'un groupe d'hommes sur un groupe d'hommes, où, selon l'expression de Benoit-Malon, on substituera à l'administration des hommes, l'administration des choses.

Un tel régime ne peut évidemment s'établir que si l'individu est profondément conscient du rôle qu'il est appelé à jouer dans la société, et c'est pour cette raison que la meilleure manière de préciser cet idéal est de travailler à l'émancipation morale et intellectuelle des hommes.

Le cadre politique qui se prêtera le plus facilement à cette évolution morale des sociétés sera évidemment le régime républicain, s'il est bien la participation de tous à l'administration du pays, et non le gouvernement de la masse inconsciente par quelques-uns.

Toutefois l'établissement du régime républicain ne peut être considéré comme constituant une solution suffisante de la question sociale.

La grande erreur moderne est, à mes yeux, *l'erreur politicienne* concrétisée dans une formule célèbre : *la conquête des pouvoirs publics*; il suffirait, d'après cette opinion, de renouveler le personnel politique d'un pays pour transformer son état social, et l'organisation politique des masses apparaît dès lors comme la tâche la plus importante s'imposant à notre activité.

Non, il ne suffira pas de conquérir les pouvoirs publics pour modifier

la mentalité sociale, et si je suis républicain, c'est simplement parce que la République constitue à mes yeux le terrain le plus propre aux expérimentations sociales et, partant, le plus apte à donner à un peuple, à une société, tout son développement normal et rationnel. Le politicien n'est pas un homme providentiel qui, d'un froncement de sourcils, modifie la structure intime des mondes, mais un expérimentateur vigilant, soucieux de toutes les manifestations qui se produiront dans sa cornue, — et quel régime, mieux que le républicain, peut lui faciliter sa tâche?

Cependant si notre régime politique se prête suffisamment à l'éducation des masses, que dire du régime économique sous lequel nous vivons, et qui est la négation absolue du principe républicain ?

L'un tend à faire de nous des hommes libres participant à la gestion commune des affaires publiques ; l'autre, à nous diviser en deux classes également immorales : celle des exploiteurs et celle des exploités.

Dans notre organisation économique, l'ouvrier perd, en effet, toute dignité : aux yeux de son patron il n'est plus un cerveau, mais un rouage ; il n'est plus un individu, mais un numéro.

Le patron perd toute dignité morale par l'habitude du commandement sans discussion, l'ouvrier par l'habitude de la soumission passive.

C'est pourquoi l'on ne peut parler d'émancipation humaine sans affirmer hautement son idéal socialiste.

Il faut pousser les ouvriers à créer des syndicats, des coopératives surtout, où, loin des agitations superficielles et souvent illusoires de la politique, ils tendront à devenir des hommes et des administrateurs en attendant, par la force même de leur pouvoir de production et de consommation, de créer un capital collectif.

Peut-être serai-je plus embarrassé pour préciser mes idées religieuses ; les controverses métaphysiques et théologiques sont quelquefois inaccessibles à ma raison, et, dans le doute, je me contente non pas d'être irreligieux, car nier c'est encore affirmer, mais *areligieux*.

Je ne nie pas la moralité, mais je ne la crois inhérente à aucun dogme ; être moral c'est, pour l'individu, développer harmoniquement toutes ses tendances, toutes ses facultés, c'est être l'ennemi de tout excès, c'est, en un mot, vivre la vie la plus large et la plus humaine possible.

Point n'est besoin d'affirmer que je ne suis pas sectaire, ou que, du moins, je m'efforce de ne pas l'être, et ceci n'implique nullement une passive indifférence pour tous les actes de la vie sociale. Le sectaire agit comme le fer qui broye les os et ronge les chairs sans souci de l'œuvre à réaliser, sans compréhension des nécessités ambiantes.

Le sectaire est une force aveugle ; je tâche à devenir une force

compréhensive de la vie et cela ne diminue en rien mon activité ; aussi, suis-je l'ennemi de toute religion, révélée ou non, car le mysticisme qu'elles impliquent est une cause d'inaction, et le sectaire lui-même est en quelque sorte un mystique.

JEAN RICHOU,
Président de la Solidarité Universitaire.

(*Une des figures intéressantes de la Jeunesse des Ecoles. La Solidarité universitaire qu'il a organisée est une association qui a pour but de venir en aide aux étudiants en leur procurant des travaux de leur compétence. Directeur d'une revue sociale* : « Les Semailles. »)

II. — La Jeunesse Politique.

Quelle sera l'issue de la lutte présente ? Je réponds en toute conviction qu'elle m'apparaît dans le triomphe de l'idée chrétienne.

Un peuple n'a pas impunément quatorze siècles de christianisme dans les veines, et ce ne sont pas les systèmes indigents de la philosophie nouvelle ou les conceptions empiriques de quelques politiciens passants qui déracineront dans ce pays la vieille foi des aïeux.

On a fait du chemin depuis 1880; et la jeune génération, à quelque parti qu'elle appartienne, ne se cache pas de trouver « vieux jeu » l'anticléricalisme parlementaire.

La clientèle de M. Homais se fait rare, tant dans le monde de la pensée que dans celui de l'action.

Dans le monde de la pensée. Est-il besoin de rappeler quel mouvement de retour vers le catholicisme a marqué ces dernières années ? Est-il besoin de citer des noms ? — Or, quand tant d'esprits remarquables se tournent du même côté, il n'est pas téméraire d'en induire l'orientation de la pensée prochaine, de même que de l'apparition de tels oiseaux migrateurs on conclut à l'approche du printemps. Relisons les *Cigognes* de M. de Vogüé.

C'est non seulement au point de vue intellectuel, mais encore au point de vue social que j'aperçois des motifs d'espoir.

Depuis trente ans et plus, les catholiques, dans tous les pays, remontant à la tradition qui fut celle de leurs grands docteurs, ont élaboré un magnifique programme de réformes, et, pour mieux dire, de reconstitution sociale.

A la suite des Ketteler, des Manning, des Gibbons, des Decurtins, des de Mun, de Léon XIII lui-même, ils affirment leur doctrine sociale au point de se faire traiter de « socialistes chrétiens » par des adversaires jaloux ou des amis timides. Hier encore le Pape parlait au monde de la *démocratie chrétienne*.

C'est qu'en effet, entre le libéralisme qui s'effondre et le collectivisme qui monte, une place admirable est réservée aux catholiques, place que demain ils seront à même d'occuper par le fait de leur

longue préparation et de la générosité des doctrines dont ils s'inspirent.

Désormais il n'est plus, semble-t-il, que deux pôles d'attraction pour la pensée jeune : le catholicisme qui, étant une religion, est en même temps une doctrine sociale et le collectivisme, système social, qui tire toute sa force de ce qu'il s'impose comme une religion.

Je crois donc qu'il est vrai de dire que dans le domaine de la spéculation, comme dans celui de l'action, la pensée moderne retourne au Christ. — Et je réponds ainsi à votre dernière question : « L'avenir que je prévois s'identifie avec celui que je désire. »

HENRI BAZIRE,
Président de l'Association catholique
de la Jeunesse française.

×

Nous sommes encore beaucoup de jeunes gens restés à l'idéal républicain de nos pères, république d'un véritable libéralisme (tel celui qui préside à notre modeste Union Libérale) et non de ce libéralisme doctrinaire, étiquette d'un de ces partis politiques *dont le déclassement*, soit dit en passant, *me paraît être une heureuse conséquence* de l'affaire Dreyfus !

Nous pensons donc, fermement, que la forme républicaine est la seule qui puisse donner à notre pays cette Liberté, cette Egalité et cette Fraternité que proclame sa devise, programme dont les autres régimes politiques ont implicitement reconnu l'indéniable beauté en s'en réclamant peu à peu à leur tour.

L'*Egalité* : est-ce à dire que la République puisse et doive l'imposer à la France ?

Non certes, et quand bien même la réalisation d'un collectivisme intégral ne me paraîtrait pas déjà d'une impossibilité absolue, non seulement je la considérerais comme une utopie, mais, bel et bien, comme un recul.

Toutefois si les biens matériels me paraissent pouvoir manquer toujours à certaines individualités — comme d'ailleurs, ceux de l'esprit à tant d'autres, — je compte sur le présent mouvement syndical pour combler peu à peu l'inégalité des biens en fournissant (par l'association) le capital aux énergies inemployées.

Et si, au lieu de plaisanter cette phrase yankee : « tel homme *vaut* tant », on s'avisait d'imiter, en nos pays latins, cette noble confiance des Américains qui leur fait, littéralement, « subventionner » des intelligences, peut-être comprendrait-on mieux « A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons » !

La *Liberté* : cela, la République nous l'a incontestablement donné. La liberté du vote, objectera-t-on, voyez comme on en use ! la liberté de la presse, diront d'autres, voyez comme on en abuse !

Indifférente ou excessive dans l'usage de ses dons, la République n'a pas à en être moins fière. Mais la République, pour se rapprocher

de plus en plus de cet idéal que nous rêvons pour elle, se doit à elle-même de compléter son régime de parfaite liberté *politique* par une liberté *civile* dont, trop souvent, les étrangers nous semblent avoir une meilleure jouissance. Quand imposera-t-elle, par exemple, à sa magistrature plus de respect pour la liberté du citoyen? Renonçant à une centralisation qui n'a pu être nécessaire à la France qu'avant tout moyen de communications matérielles et de propagation de la pensée, la République de l'avenir devra toute sa bienveillance à cette initiative individuelle que, depuis tant de siècles, paralyse cette fameuse administration française que l'Europe, etc., etc.

Quant à la *Fraternité*, cette dernière partie du programme républicain la moins réalisée, hélas! quoique la plus humaine, permettez-moi, pour vous justifier ma foi tenace en la possibilité de son avènement, de vous citer le modeste « historique » de notre Union Libérale de Jeunes Gens.

Il y a déjà bientôt 20 ans, le pasteur Charles Wagner eut l'idée de réunir, chaque semaine, des jeunes gens appartenant à des conditions sociales bien différentes, *persuadé qu'un homme de bonne volonté a toujours à apprendre d'un autre homme!*

Si juste était ce principe de véritable et sérieuse fraternité que l' « Union Libérale » a vu doubler, puis tripler le nombre de ses membres.

Pour conclure, voici ce qui explique notre confiance en une *conciliation nationale* faite non pas d'indifférence politique ou religieuse, mais du respect pour les convictions d'hommes avec qui on aura, enfin, appris à fraterniser.

De cette fraternité, la constitution de notre Bureau donne une curieuse preuve. Le libre vote de nos sociétaires n'a-t-il pas appelé au Bureau (présidé par un pasteur protestant) deux catholiques et un israëlite qui, sans plus que moi renoncer à leurs préférences confessionnelles, ont présidé — tour à tour chaque semaine — aux plus cordiales des causeries pendant toutes ces dernières années d'appels aux violences politiques comme aux haines religieuses.

JULES BONGRAND,
Vice-président de l'Union libérale des Jeunes Gens.

×

Le déchirement de la nation française durant ces dernières années ne me semble qu'une phase douloureuse mais fatale d'une lutte plusieurs fois séculaire. La plupart la font remonter à la révolution et l'appellent la lutte de l'Eglise et de la société moderne. Je la juge, pour ma part, plus vieille et plus complexe. Elle date du jour où un grand mouvement, issu d'un pays où s'étaient rencontrées toutes les civilisations et résumant en lui les accroissements successifs dont elles s'étaient formées, pénétra la nôtre, brisa l'unité de la théocratie féodale, et déposa dans l'âme française les germes d'une absolue et

définitive diversité d'idées, de sentiments et de croyances. C'est en vain que, depuis la Renaissance, chacune d'elles s'est efforcée de conquérir tour à tour et de maintenir sa suprématie : partout et toujours, plus ou moins tard, avec plus ou moins de violence, la diversité méconnue a su prendre sa revanche. Or, le nationalisme paraît obsédé de ce mauvais rêve dont furent obsédés tant d'autres, et se résume en somme dans une nouvelle tentative de retour vers une impossible unité, ne se distinguant de toutes les tentatives de ce genre qui l'ont précédée que par moins d'accord sur la doctrine en faveur de laquelle est demandée l'unité, et plus d'hésitation sur les moyens à employer pour y parvenir. Encore que la brièveté d'une lettre force à des exécutions vraiment un peu sommaires, c'est vous dire l'échec auquel je le crois destiné, et que ce n'est pas en lui qu'il faut chercher la formule du xxe siècle : se réclamant de l'histoire, c'est l'histoire qui le condamne.

Mais c'est vous dire aussi combien je crois peu au triomphe permanent de toute autre doctrine philosophique ou religieuse ; j'appelle de tous mes vœux le système social qui, tout au contraire, consacrera résolument cette diversité d'idées, de sentiments et de croyances introduite par la Renaissance, qu'en dépit des résistances les siècles suivants n'ont fait qu'augmenter, et que le xxe siècle augmentera lui-même d'idées, de sentiments et de croyances nouvelles. Tous les partis, il est vrai, prétendent théoriquement au respect de cette diversité sous le nom de respect de la liberté de conscience. Mais comme dans un pays centralisé le parti au pouvoir, disposant de tous les rouages de l'Etat, est en dernière analyse le seul juge de savoir où commence et finit ce respect, on comprend qu'il soit toujours plus nominal que réel, que les partis adverses n'y aient pas grande confiance, et que les uns et les autres l'oublient volontiers dans des luttes acharnées pour la conquête et le maintien de ce pouvoir. De ce chef une organisation largement décentralisée et fédéraliste m'apparaît comme la seule qui puisse répondre aux besoins de l'avenir.

Le xxe siècle la réalisera-t-il ?

Hélas ! l'idée fédéraliste n'a jamais eu dans notre pays que le triste choix d'une indifférence dédaigneuse ou d'une brutale répression ; l'histoire n'a guère enregistré que ses échecs dérisoires ou sanglants. Vous comprendrez que je n'ose en affirmer le succès.

D'autant qu'à tous les adversaires qu'elle a toujours rencontrés, et qu'il serait trop long de vous énumérer, il s'en ajoutera d'autres ; en vous disant lesquels, je répondrai encore à une de vos questions.

Aujourd'hui, en présence de l'influence prédominante des intérêts économiques, sous peine de rester une duperie superficielle ou de devenir un moyen de réaction, le fédéralisme ne doit pas être seulement politique ou régional ; si l'on restreint l'Etat au minimum de ses attributions, ce ne peut être qu'à la condition de confier aux travailleurs eux-mêmes, organisés dans leurs syndicats, une partie de

celles qui lui sont enlevées. A l'heure actuelle il ne peut être question que d'un double fédéralisme ou plus exactement d'un *fédératisme intégral*, à la fois économique et politique, syndical et régional. Mais vous apercevez immédiatement qu'un tel fédéralisme, remettant entre les mains des travailleurs la libre disposition de leurs propres destinées, amènerait sur beaucoup de points des transformations profondes, et que dans les industries où la concentration des capitaux a réduit pour toujours la classe ouvrière à l'état de prolétariat, il pourrait bien conduire au collectivisme. Et voici que le fédéralisme se heurte à son tour aux antagonismes économiques, et que l'innombrable légion des adversaires apeurés d'un collectivisme futur vient grossir les rangs de ses propres adversaires, sans que peut-être tous les partisans du collectivisme croient nécessaire de défendre un système qui va tellement à l'encontre de ce dogmatisme unitaire auquel nous ont façonnés trois siècles de centralisation impériale et monarchique.

Je prévois — sans qu'il y ait lieu d'en préciser pour l'instant les raisons — contre l'idée fédéraliste un tel déchaînement de colères, que mon désir hésite à devenir une espérance. Je sais bien qu'en dehors d'elle, il ne saurait y avoir pour la France du xxe siècle d'évolution pacifique. Mais je sais aussi la vérité du mot avec lequel le dédain d'un homme d'Etat anéantit un jour la confiance d'un optimiste : « Nous périrons, Monsieur, c'est encore une solution. »

La seule certitude en laquelle je puisse résumer les réponses que vous me demandez n'est qu'un inquiétant dilemme. Ou la France du xxe siècle sera fédéraliste, ou elle oscillera des pires catastrophes aux pires réactions.

Mais, dites bien, mon cher Montfort, que parmi la génération qui se lève, il en est quelques-uns dont ce ne sera pas la faute si la seconde solution l'emporte, et qui vont, se répétant avec le Taciturne, qu'il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer.

J. Paul Boncour,
Président de l'Union démocratique républicaine.

(*Secrétaire particulier de M. Waldeck-Rousseau*).

×

La lutte des partis remonte à Caïn et Abel, pour citer des noms. Dans les cavernes on retrouve des silex enfoncés dans les crânes brisés des troglodytes quaternaires. C'est une preuve que, il y a quelque cent mille ans, l'humanité était déjà affligée de ses antisémites et de ses anti-cléricaux.

Nous sommes quelques-uns qui ne voulons être ni d'un camp ni d'un autre. Nous désertons le champ de bataille stérile pour le champ de travail fécond. Nous ne sommes pas d'un *parti*, nous sommes du *tout* humain. Que nous importent les haines d'un jour, la poussée

furieuse des arrivistes pour étreindre une fumée, l'imbécillité hurlante des foules que mènent politiciens et journalistes!... Nous travaillons. Ils se battent : nous construisons. Cependant qu'ils se disputent le pouvoir, le prolétariat s'organise, et il prend conscience. Chacun de nos efforts nous donne une force de plus. Nous jouons à coup sûr.

Voyez l'Association, quels progrès elle fait! Demain toutes les coopératives seront groupées autour du Comité Central de l'Union coopérative, qui alors pourra faire son magasin de gros; toutes les coopératives de production seront groupées autour de leur Chambre consultative; tous les syndicats formeront la puissante Confédération nationale et internationale du travail. Et coopératives, syndicats, mutualités, universités populaires, érigeront la magnificence de leur Palais du Peuple, que Zola salue, dans son beau livre *Travail*, comme l'arc de triomphe de la liberté et de la justice. Voilà l'avenir que nous devons préparer à la France.

Une foi nouvelle s'élabore : la solidarité humaine. Elle pose les premières pierres d'un temple majestueux et consolant : l'association.

C'est la fin des partis. Dans nos universités populaires, dont la première est la *Coopération des Idées* qui a donné un programme, un exemple, un type, auxquels il faut se reporter, nous ne demandons à personne son bulletin de vote et son billet de confession. De même dans nos coopératives et dans nos syndicats. Nous n'excluons que l'exclusion.

Nous savons bien que l'homme n'est pas une machine, qu'il a des aptitudes diverses, un cerveau original et nous aimons qu'il pense originalement. Les partis nous dégoûtent, — quels qu'ils soient. C'est une insulte à l'humanité. Ceux qui les exploitent nous apparaissent aussi monstrueux que les sorciers fétichistes du centre de l'Afrique. Les gris-gris dont ils font commerce sont aussi grotesques.

L'avenir de la France, si elle en a un, ne sera ni monarchiste, ni socialiste, ni catholique : il sera social, il sera humain. Je veux dire que nous nous libèrerons de la tyrannie des partis en organisant socialement la démocratie ou que nous en crèverons, dans l'ignominie, la vésanie publique et le sang.

Or, la démocratie n'appartient à aucune secte : elle est toute l'humanité dans toutes ses variétés, dans toute la richesse de ses tons, dans l'harmonie de son jeu vivant.

Si, avec le prolétariat organisé dans ses associations, nous ne parvenions pas à ériger notre Palais du Peuple, à commencer la Cité de justice, si nous devions nous laisser marquer au fer rouge comme un troupeau de brutes, poussées par les chiens méchants, notre pays pourrait laisser à d'autres plus vaillants et plus intelligents la mission émancipatrice.

Systématiquement, travaillons donc à déshonorer le politicien et le journaliste. Ce sont les deux forces du mal, qui jouent de nos atavismes. C'est contre eux que s'est faite l'université populaire, pour la liberté et la justice. L'avenir de la France est dans l'association

libre. Aidons le prolétariat à s'organiser, à s'éclairer, à prendre conscience de la formidable puissance de son nombre, de son travail, de sa richesse. Voilà l'avenir qui est seul possible. Les partis nous amèneront à l'abîme si nous avons la lâcheté de les laisser faire.

GEORGES DEHERME.

(*Peut-être est-il un peu ironique de placer M. Deherme dans la jeunesse politique : il déteste en effet la politique et les politiciens. C'est plutôt un jeune homme social. On sait qu'il a fondé la première université populaire, et que c'est à lui que remonte l'initiative du mouvement d'éducation populaire auquel nous assistons depuis trois ans*).

×

Un fait indéniable prime toutes les théories philosophiques des so ciologues, le principe d'hérédité.

Une loi régit les races humaines comme les races animales ou végétales, la loi de Darwin, la loi de sélection.

En vertu de l'atavisme, le concept du bien et du mal diffère selon les races.

En vertu de la loi de Darwin, lorsque deux races de concepts opposés sont en présence, il y a lutte, et cette lutte ne cesse que de trois façons :

1° Par la fusion des deux éléments ethniques,

2° Ou par la séparation résultant du départ de l'un d'eux.

3° Ou par l'extermination du plus faible.

Or, dans notre société française, l'élement juif a pris une place importante, qu'il a su rendre prépondérante; maintenant il veut nous imposer ses conceptions : elles sont les opposées des nôtres, il y a donc lutte.

Vingt siècles de contact n'ont pu amener la fusion des Sémites et des Aryens ; nous ignorons si l'extermination répugne aux Juifs; en tous cas l'asservissement, qui est une extermination morale (asservissement des Aryens s'entend) leur est commandé par le Talmud; ces moyens ne sauraient nous convenir.

C'est pourquoi nous voulons énergiquement la séparation des deux races, et estimant que l'élément juif n'a apporté aucune utilité à la collectivité française, nous souhaitons et cherchons à amener le départ du juif, seul moyen pratique de nous en débarrasser. Ceci est la partie négative, antisémite, de nos théories.

Débarrassés des influences étrangères au génie de notre race, nous cherchons dans ses traditions la formation sociale qui lui convient le mieux pour évoluer vers le progrès.

Aussi préconisons nous la création des organismes sociaux *des forces sociales* : celles basées sur les idées, comme les groupes politiques les académies régionales, les associations analogues aux Félibres ou aux Gas du Berry ; celles basées sur les intérêts professionnels comme les syndicats ouvriers, les chambres de commerce, etc... ; les groupe

ments régionaux, c'est-à-dire la commune ou la région jouissant de plus grandes libertés.

Tous ces organismes sociaux servent d'intermédiaire entre l'individu et l'Etat, ils le protègent, ou hélas, le protègeront contre la *loi du plus fort*, que cette loi soit exercée par le détenteur de l'autorité ou le détenteur du capital, qui sont en ce moment identifiés par le juif, et seront identifiés par d'autres après lui.

Dans une telle société, le rôle de l'Autorité sera, non plus de s'immiscer dans la vie privée de chaque individu, mais uniquement de prévenir les conflits entre les forces sociales; en un mot, nous souhaitons voir l'*autorité régulatrice* remplacer l'Etat oppresseur.

Ce pouvoir doit évidemment émaner de tous, et seule une forme républicaine est compatible avec ces conceptions.

Sous quelle forme la délégation d'autorité doit-elle se faire ?

Par le plébiscite ou par mode représentatif?

Question de pur détail, selon moi, et je ne veux pas y répondre, car je ne pourrais donner là qu'un avis trop personnel pour avoir quelque valeur.

Dans une telle société, nous pensons que bientôt, bien plus tôt que par le collectivisme, nous arriverons au communisme libertaire qui est l'idéal de tous les socialistes, car avec la civilisation grandissante les organisations sociales sauront mieux harmoniser leurs intérêts différents, les occasions de conflits diminueront, l'autorité interviendra de moins en moins, et comme dans le corps humain s'atrophie et bientôt disparaît l'organe inutile, l'autorité disparaîtra d'elle-même.

Chez nos adversaires, nous voyons au contraire les pouvoirs de l'Etat renforcés, la liberté supprimée au nom des intérêts, et les mêmes lois appliquées à des peuples différents; nous ne saurions souscrire à cet internationalisme, nous voulons que notre race vive au contraire selon son *type*, et qu'évoluant rapidement, elle serve non de chef, mais de guide, à l'Humanité sur la voie du Progrès ; tel est notre Nationalisme.

DUBUC,
Président de la Jeunesse antisémite et nationaliste.

(*Jugé par la Haute-Cour en 1899. Conseiller municipal de Paris le 6 mai 1900.*)

×

Je n'ai pas de tendances, ni d'aspirations politiques, religieuses, esthétiques ou morales bien déterminées, mais j'ai une CERTITUDE et elle me sert de guide dans le chaos de mes sensations, de mes sentiments et de mes notions contradictoires.

Je sais que la crise idéologique dons nous souffrons — dont souffre la France, comme tous les pays soumis au régime de la production capitaliste — ne pourra se résoudre que par une transformation économique qui, en supprimant les classes actuellement en lutte les

unes contre les autres et au-dedans d'elles-mêmes, fera cesser cette lutte épuisante et mettra entre les mains des travailleurs, groupés et organisés par le jeu actuel de la production machiniste, les instruments de travail et, sous leur impulsion, la direction politique du pays. Alors, les valeurs individuelles ou collectives seront évaluées au taux du travail productif au lieu de l'être, comme il arrive sous notre régime ploutocratique, au taux unique de l'argent.

Je sais que, personnellement, j'aurai tout à gagner à ce que cette transformation s'accomplisse, et je ne parle pas seulement des satisfactions matérielles qui résulteraient pour l'ensemble des êtres civilisés de la production accrue, mais je parle surtout des jouissances intellectuelles, de la vie plus intense qui correspondrait nécessairement à cet état économique nouveau.

Sachant cela, je conforme, dès à présent, mes attitudes et mes actes à cette certitude. J'oriente ma volonté dans le sens de la fatalité et j'unis, en même temps que ma destinée, ma vie même à celle du groupe humain qui, placé sur le terrain de la lutte, en pleine crise, est aujourd'hui l'armée souffrante, mais qui, demain, triomphante, imposera ses formes de vie, de morale et de beauté.

Et croyez bien, mon cher confrère, que j'ai choisi la meilleure part. Il n'y a que deux déterminations que puisse prendre, à l'heure présente, un *intellectuel*. Ou bien, il demeure dans les cadres traditionnels que lui fixent les conditions d'existence de sa famille, et le voilà condamné aux déchéances physiques et morales qui contribuent à anéantir la classe où sa naissance l'a placé, le voilà en proie aux passions qui débilitent, aux tristesses qui épuisent, au dilettantisme littéraire, à la mélancolie, à la mort. Ou bien, par volonté clairvoyante, il se *déclasse*, et c'est tout son être — corps et cerveau — qui se renouvelle dans le milieu vivant où il puise des éléments nouveaux de force et de pensée. Le drame qui agite le monde se joue en lui — dans son cerveau et dans tout son être. Il prend les formes de l'enthousiasme ou de la souffrance, et il atteint parfois la plus pure ivresse de pensée, car il faut que le *déclassé* confronte perpétuellement ses tendances traditionnelles avec les faits que lui offre le milieu social nouveau où, volontairement, il s'est transplanté. Il lui faut détruire chaque jour, *nier* sans cesse afin de permettre à la vie nouvelle de *s'affirmer* en lui. Si, au contact de la réalité, son esprit s'accroît de notions, c'est au prix d'un conflit douloureux. Mais ce conflit entre des croyances enracinées par une tradition séculaire et les émotions intellectuelles qui remplissent le *déclassé*, se traduit toujours par un agrandissement de l'être qui, peu à peu, prend conscience de sa nouvelle personnalité.

Marx m'a donné le goût de l'ordre, de la méthode, de la documentation patiente, de la science. Il a fait davantage : il m'a donné une conception *réaliste* du monde ; il m'a montré les humains entraînés vers leurs destinées idéales, riant, chantant, versant des larmes, élevant vers le ciel des gestes d'adoration, aimant, souffrant, pen-

sant, opposant les systèmes aux systèmes et les dogmes aux dogmes, et cherchant au-dessus de leurs têtes la raison d'être de leurs agitations et de leurs pensées au lieu de regarder autour d'eux. J'ai vu les développements successifs de l'histoire de l'humanité nécessités par la succession des formes économiques. Marx, en me révélant la cause initiale des événements et des idées, m'a fait comprendre Dieu.

Aujourd'hui, je connais ma place et ma fonction, et je sais la raison de mes actes. Contrairement à l'affirmation chrétienne de Tolstoï, je sais que mon salut individuel n'est pas en moi, mais qu'il dépend de mon intelligence à comprendre les intérêts et les aspirations de la classe productrice, laquelle, en réalisant le sien, fera notre bonheur à tous. Sont des inutiles, des impuissants, et des... malheureux ceux qui n'ont d'autre loi morale que leur intérêt propre ou ce qu'ils appellent... leur conscience. Notre loi doit être celle qui oriente aujourd'hui le prolétariat moderne vers son émancipation totale, et c'est la conscience collective de ce prolétariat, astreint à guider l'activité des machines, qui nous enveloppe, nous pénètre et doit nous *déterminer*.

LÉON PARSONS,
Directeur de l' « Œuvre Sociale ».

(*Secrétaire général de la Fédération socialiste révolutionnaire.*)

×

Je regrette, n'ayant que quelques lignes pour répondre, d'être forcé de me borner à des affirmations non motivées, peu intelligibles sans doute.

Je ne crois pas, pour ma part, au triomphe des *forces de réaction*; malgré certains symptômes de découragement et de dégoût, il m'apparaît que leur coalition, — à, supposer même qu'elle fût un jour victorieuse, — ne connaîtrait jamais qu'un succès de surprise et sans lendemain. Je pense, au contraire, que nous ne pouvons plus asseoir une paix durable que sur la démocratie.

Or, je vois justement la cause de la crise actuelle, que vous constatez comme moi, dans l'impuissance de nos gouvernants à nous procurer la véritable démocratie, celle qui n'est pas seulement écrite dans les lois, mais qui vit dans les mœurs. N'apparaissent-ils pas, en effet, comme tout ensemble timides et tyranniques, ainsi que ceux qui sont faibles, facilement persécuteurs, sans principes politiques, sans idées directrices, considérant trop aisément la république comme un parti qu'on exploite, s'en faisant les geôliers, non les défenseurs?

Quant aux socialistes, — et alors même qu'on oublierait les visées intéressées et les goûts politiciens de plusieurs parmi eux, — leur dogme de la lutte des classes et leur exclusivisme anti-religieux nous semblent à eux seuls suffire déjà à les rendre absolument incapables de nous assurer cette véritable démocratie qui exige, à notre

avis, la libre mise en valeur de toutes les énergies et la collaboration fraternelle de tous pour le bien commun.

D'ailleurs nous attendons le salut. Malgré les apparences que sont venues fortifier et les attaques de ses adversaires et les singulières défenses de trop de ses amis, intéressés les uns comme les autres à le faire passer pour la dernière et la plus puissante des *forces de réaction*, c'est encore, d'une façon toute privilégiée, sur le catholicisme que nous comptons pour rendre enfin possible cette démocratie que les hommes, — l'histoire est là pour l'attester — n'auraient même pas pu arriver à concevoir sans le Christ.

Le catholicisme est une religion, non un parti; le méconnaître serait cesser d'être catholique pour devenir clérical. La vérité religieuse est en dehors, par sa nature même, des contingences sociales et politiques auxquelles elle survit et qui ne peuvent jamais que la revêtir ainsi d'un habit passager. Mais à côté de la vie proprement religieuse, le christianisme nous apparaît comme développant une vie morale et sociale qui prépare merveilleusement les cœurs aux efforts et aux vertus que réclame la démocratie. Voilà en quel sens les catholiques auraient le devoir de se considérer comme des ouvriers vraiment prédestinés de la tâche qui s'impose à tous; et si chacun se doit tout entier à la *chose publique*, comment pourrait-on songer à leur refuser le droit de donner à l'œuvre commune l'appoint des énergies les meilleures et les plus inlassables qui sont en eux et qu'ils puisent justement dans l'amour de leur Christ?

Je sais, mon cher ami, à quelle muraille de préjugés, de partis-pris, de railleries ou de haines nous ne saurions manquer de nous heurter et que nous risquons d'être attaqués ou dénoncés, à la fois à droite et à gauche, dans ces deux camps irréconciliables qui, selon vous, se partagent la France.

Nous sommes plusieurs, pourtant, parmi les jeunes catholiques d'aujourd'hui, qui nous sommes mis résolument en marche vers l'avenir. Loin d'être effrayés par les évolutions qui se préparent, nous sentons, au contraire, un secret attrait qui nous pousse vers l'organisation sociale et le régime économique nouveau que rendent sans doute nécessaires et les progrès de la science industrielle, et les aspirations contemporaines elles-mêmes; mais nous ne croyons pas que les lois de l'avenir puissent être arbitrairement décrétées et imposées : c'est au sein même du peuple libre et conscient qu'elles doivent s'élaborer; et voilà pourquoi dans un temps où le sol de notre pays est tout embroussaillé de haines conventionnelles et de tyrannies occultes, l'œuvre qui s'impose d'abord nous semble être une œuvre d'affranchissement intellectuel et moral par l'éducation populaire, non imposée de l'extérieur, mais fruit d'un labeur spontané et volontaire.

Malgré les lamentations décourageantes de trop de pessimistes, nous voulons espérer : quand le succès dépend en somme de chacun, l'espérance est un devoir; nous ne saurions faillir à ce devoir.

Humblement mais joyeusement, nous entendons apporter notre part virile d'efforts : notre meilleure récompense sera, sans contredit, de nous savoir les soldats de ce combat dont nous ne demandons à demeurer victorieux que pour faire participer les vaincus eux-mêmes aux bienfaits de notre pacifique victoire.

MARC SANGNIER,
Président du « Sillon ».

(*Le « Sillon » une société catholique d'éducation populaire, qui possède des salles de travail, une bibliothèque, publie une revue, dirige une université populaire, est le centre de nombreux cercles d'études. M. Marc Sangnier a donné une très forte impulsion aux jeunes démocrates chrétiens*).

III. — La Jeunesse Littéraire.

La France ne sortira pas de la lutte actuelle, la contradiction étant l'essence même de son tempérament. Elle penchera tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant une alternance qui fait le fond de son histoire — jusqu'au moment où sa traditionnelle hésitation l'ayant usée jusqu'au moelles, elle penchera définitivement à droite, ou à gauche, dans l'impuissance définitive.

J'ai expliqué dans mes ouvrages qu'il n'y avait de salut pour la France que dans une révolution de conscience, une révolution de fonds. Mais rien ne permet d'espérer que la France opérera cet effort définitif et libérateur, l'insouciance et l'inconscience étant au premier rang de nos vertus nationales.

LÉON BAZALGETTE,

(*Auteur de deux intéressants volumes* : « *L'Esprit Nouveau dans la vie artistique, sociale et religieuse* », et « *A quoi tient l'infériorité française?* »)

×

La jeunesse d'aujourd'hui souffre des fautes commises par les hommes de la génération précédente. Ceux-ci lui ont légué le plus fâcheux héritage, parce qu'ils ont été vils excessivement. Le crime de nos prédécesseurs fut d'aventurer la France dans un certain nombre de scandales dont ils n'ont pas su la tirer. Ils n'ont été capables que de faire des phrases ; — et rien n'est liquidé de leurs mauvaises affaires.

A la suite de la guerre, ils ont fait de la rhétorique sur la Revanche, — mais ils n'ont rien tenté pour la revanche quand elle était possible, nécessaire peut-être.

A la suite du Boulangisme, ils ont pris des airs de républicains vigilants, — mais on nous assure que la République est encore en danger.

A la suite du Panamisme, ils ont affecté les allures d'intègres

citoyens, — mais les turpitudes parlementaires continuent avec la même effronterie que jadis.

Quand éclata l'affaire Dreyfus, deux partis se heurtèrent, dont l'un se réclamait de la Justice, et l'autre du Patriotisme. On pouvait espérer qu'une solution interviendrait démontrant que les uns s'étaient trompés, ou bien les autres. Il n'en fut rien! L'abominable loi d'amnistie renvoie les adversaires dos à dos, couvre toutes les fautes, encourage pour l'avenir à tous les crimes.

Oui, la France souffre avant tout de ce qu'aucune de ces vilaines histoires n'ait été vraiment liquidée !...

La jeunesse française a fait, au cours de cette affaire Dreyfus, un louable effort pour manifester des convictions nettes. Mais elle s'est sentie entravée dans son élan généreux et, tandis qu'elle pouvait sortir de cette extraordinaire aventure énergique et régénérée, je crois qu'elle n'en a tiré qu'une impression de dégoût. Elle a vu trop de politiciens à l'œuvre !

Il semblait que le socialisme allait lui donner une doctrine de vie. Mais elle a vu, dans l'affaire Dreyfus, toute organisation sociale effrontément lâche et cruelle. Quelques individualités seules se révèlèrent dignes d'estime et d'admiration. Aussi, je crois qu'elle devient individualiste et plus ou moins consciemment anarchiste,

Elle aperçoit beaucoup plus aisément dans l'ordre intellectuel et social ce qu'il faut détruire que ce qu'il faut fonder. Elle sera plus clairvoyante et plus hardie dans ses négations que dans ses affirmations.

Elle a fait une tentative désespérée pour se tirer du dilettantisme. Elle a échoué. Je pense qu'elle va revenir au dilettantisme. Et même je l'espère, — quand je prends contact avec les dogmatiques de ce temps : nationalistes ou socialistes, cléricaux ou anticléricaux, — tous rhéteurs, dénués également d'esprit de finesse et de sincérité.

La jeunesse française aura perçu d'une manière trop vive l'extraordinaire puérilité de l'utopie optimiste. Il est faux que le monde évolue vers de meilleures destinées suivant un plan progressivement réalisable. Les choses ne sont pas mues par des causes finales, mais par d'aveugles et stupides causes efficientes. La vie est irrémédiablement mauvaise et immorale. Le rêve idéal que de braves gens peuvent faire ne s'adapte pas aux conditions de la vie. Le tout est d'empêcher de nuire des êtres trop évidemment mauvais, de tuer des idées trop évidemment féroces, — et de vivre de son mieux, qui est mal!

Il est vain de nous parler d'une réconciliation des partis. Il n'y a plus de partis, mais seulement des individualités diversement dégoûtées des constatations qu'elles ont faites.

André Beaunier.

(*Critique littéraire de la « Revue Bleue », chroniqueur au « Journal des Débats » et à « l'Echo de Paris », auteur de plusieurs romans.*)

×

L'état de raison, auquel aujourd'hui il nous est permis d'atteindre, ne me semble pas compatible, soit avec la foi chrétienne, soit avec la conception d'un régime fondé sur la monarchie, soit même avec l'acceptation d'une république comme la nôtre. Il est certain qu'il est impossible actuellement d'avoir l'esprit fétichiste, de croire aux bienfaits infaillibles du despotisme ou d'admettre une société dont tous les membres sans exception n'aient pas un minimum de bonheur assuré. Les livres de Hugo, de Comte, de Zola, les invocations héroïques de Bizet, de Charpentier et de Bruneau empreintes d'un si profond esprit de liberté, les tableaux de Claude Monet et de Puvis de Chavannes, les statues sensuelles et vivantes de Carpeaux et de Rodin, nous ont inspiré une méthode de vie absolument en désaccord avec les morales restrictives, partielles, tyranniques, égoïstes qui nous viennent du catholicisme, de saint Thomas d'Aquin et de Joseph de Maistre. Une *transformation complète de la conscience universelle* a lieu et s'accomplit maintenant en notre présence. Soucieux de vivre avec excès, le plus intégralement possible, pour le plus grand nombre de jouissances permises, nous voulons nous débarrasser de toutes les notions étrangères, qui nous dominent, dont nous avons hérité, qui encombrent notre individu de toute leur masse. C'est dire que le catholicisme, les théories monarchiques, et un grand nombre d'autres doctrines dont l'existence est associée aux principes les plus erronés, à la culture la plus étroite, aux pratiques les plus ascétiques et les plus froides, nous paraissent destinés à l'anéantissement, dans un temps plus ou moins long, mais dont il est facile de prévoir la venue. Car ce que l'homme demande maintenant c'est une théorie orgiaque de la vie, une conception morale d'accord avec l'amour, une loi de ferveur voluptueuse et spirituelle, un code susceptible d'exciter, de provoquer et d'embellir toutes les passions, une législation qui accepte et utilise les sentiments les plus extrêmes, les plus érotiques, les plus impétueux. Voilà le désir actuel tel qu'il apparaît formulé par les artistes de ce temps, conçu même de ci de là par les sociologues nouveaux, et en tous cas, tel qu'il existe chez tous les hommes libres, sincères de l'époque. Pour ma part, c'est là ma tendance, mon souhait constant.

Comment se réalisera-t-elle, cette espérance? Sans doute par le socialisme, mais par un socialisme élargi et accru, par un socialisme transformé en religion, par un socialisme rendu héroïque, débarrassé d'une quantité de faux principes qui, aujourd'hui, le stérilisent, par un socialisme opérant une modification complète dans les pensées, par un socialisme élevé à l'état d'esthétique, de piété et de morale. Il y aura probablement beaucoup à combattre, — et contre les partisans mêmes de ce système politique — afin que le socialisme acquière ce caractère qui fera son triomphe. Mais enfin il n'est pas douteux qu'il y parvienne. Que ce soit bientôt ou bien dans long-

temps, c'est ce que je ne puis prévoir. Car l'humanité est lente à marcher, et à toutes les idées elle est toujours contraire. Cependant les progrès ont lieu, et ainsi il est impossible de désespérer de l'avenir absolument.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

(*Un des plus remarquables de nos plus jeunes écrivains. A déjà fourni un labeur énorme, publié une dizaine de volumes, exercé une réelle influence sur les esprits de sa génération*).

×

Suivant la pensée de tous les dignes théoriciens et, en particulier, d'Auguste Comte, de Renan et de Taine, — que l'orthodoxie universitaire laisse bien mal connaître, — je souhaite que le XXe siècle soit marqué par un retour à l'esprit positif, et qu'il travaille à reconstruire avec système ce que la Révolution a tumultueusement détruit. Mes souhaits vous seront peut-être rendus plus sensibles par quelques vues (1) sur le règne de Philippe VIII, roi de France, protecteur des républiques françaises.

Quand les Français seront résolus à purger la Politique de la Métaphysique et de la ridicule Morale qui la pénètrent depuis 1789, ils voudront alors avoir une raison qui commande dans l'Etat, — et un Etat qui s'occupe de ses véritables fonctions.

La loi de la division du travail exige que le pouvoir soit exercé non par tous, mais par quelques-uns. L'expérience montre qu'une famille spécialisée pour le commandement, qu'une dynastie en un mot, dont les intérêts se confondent avec ceux de la nation, peut seule assurer cette indépendance et cette rapidité dans les décisions, cette continuité dans les vues, aussi nécessaires à la bonne gestion des affaires publiques qu'à celle des affaires privées. La race de Capet est prête à jouer encore au XXe siècle ce rôle de « cerveau permanent » (*Renan*) de la communauté française.

Après avoir restauré l'autorité et l'unité en haut, il faudra rétablir les libertés et la diversité en bas (2). Car, tandis que l'anarchie démocratique et parlementaire est presque parfaite, la bureaucratie est toute puissante et tyrannique. Le premier venu décide sur les plus délicates questions politiques : mais un maire ne peut déplacer une borne-fontaine sans être autorisé du préfet. Nous souffrons et de n'être pas gouvernés et d'être trop administrés. Nous voyons en effet l'Etat se faire, en même temps et également mal, cantonnier, facteur, voiturier, maître d'école, fabricant d'allumettes, marguillier, etc... Il affirme même un plaisant souci de « l'idéal » et l'on soupçonne certains docteurs de lui donner pour fin dernière la régénération des hommes et leur salut spirituel.

Le rôle nécessaire et suffisant de l'Etat étant de « protéger la com-

(1) On les trouvera complètes dans l'*Enquête sur la Monarchie*, par CH. MAURRAS, aux bureaux de la *Gazette de France*, 1 bis, rue Baillif. Prix : 0 fr. 45.

(2) Cette formule est empruntée à un important document royaliste. Ce document est encore inédit.

munauté contre l'étranger et les particuliers les uns contre les autres », on lui demandera donc seulement d'assurer, avec la perfection qu'y apporte le régime monarchique, les grands services publics : armée, diplomatie, haute justice, etc... En supprimant les « budgets théoriques » qui sont ceux de l'Instruction publique et des Cultes (*A. Comte*) et en limitant partout ailleurs à l'indispensable l'intervention de l'Etat, les Français redeviendraient de véritables citoyens pouvant agir avec initiative et décider *dans toutes les questions de leur compétence*. Quel peuple sage ne préférerait à la vaine liberté politique le faisceau des libertés naturelles et fécondes?

Pour cela, l'important est d'abord de ruiner cet individualisme métaphysique qui a engendré l'anarchie démocratique. Par la liberté de tester et la faculté de perpétuer l'indivision, on reconstituera les familles, premiers éléments d'une vaste chaîne d'associations à qui seront rendus, avec la part d'indépendance et d'autorité correspondante, les services usurpés par l'Etat. A l'universel machinisme que nous voyons aujourd'hui, un fédéralisme général substituera des organisations vivantes et spontanées. Ce sera, dans l'ordre géographique, à la place des départements et des cantons, œuvre artificielle, « mécanismes » et non « organismes » (*Izoulet*), les provinces, les pays, les communes (*P. Foncin*, *F. Amouretti*) ; — dans l'ordre économique : syndicats, corporations (*comte de Chambord*, *comte de Paris*) et l'infinie variété des coopératives ; — dans l'ordre spirituel : universités, instituts scientifiques, congrégations religieuses. Cette magnifique floraison de groupes présenterait des Ateliers (*Le Play*) grâce à la distribution de la force électrique qui diminuera le nombre des grandes usines, aussi bien que des îlots collectivistes, où l'on satisferait les goûts conventuels et les appétits mystiques de nos contemporains. Paré de la mître et de la crosse pastorale, M. Deherme, que nous voyons tout échauffé d'esprit évangélique, ferait un bon abbé pour de tels phalanstères...

Par l'application d'un tel système, conforme à la tradition française, pur de toute mysticité, soutenu dans toutes ses parties par l'esprit positif et l'idée d'organisation, vous voyez que les deux souhaits que j'exprimais en commençant seraient exaucés. Grâce à la Monarchie qui assure au pouvoir l'unité et la stabilité, la « décentralisation » la plus complète devient possible, tandis qu'elle est redoutable quand le pouvoir est faible et divisé. Or, le régime fédéral marquerait la fin de cet individualisme révolutionnaire que s'accordent à condamner tous ceux qui écoutent moins leurs instincts que leur raison. Une société civilisée, en effet, et digne de ce nom, ne présente pas des individus juxtaposés, comme chez les hommes des bois : elle est formée de groupes où l'individu est soutenu et discipliné, coordonné et subordonné. Association postule différenciation, hiérarchie, soumission : l'esprit égalitaire et démocratique, — c'est-à-dire l'esprit de révolte, et d'envie — est incompatible avec les exigences de la vie de société. On peut donc assurer que les associations donneraient naissance à une aristocratie nouvelle. Conséquence qui n'effraye point certains

collectivistes mais qui gène singulièrement ce socialisme sentimental « qui n'a de social que le nom » et qu'on doit définir un « individualisme intempérant » (*A. Espinas*).

— Vous me demandez maintenant ce que je souhaite en matière de religion? — Que tous les esprits libres et français souscrivent aux récentes conclusions de M. J. de Gaultier dans son livre *De Kant à Nietzsche*. Elles avaient d'ailleurs été mises en pratique dès le XVIIe siècle par Gassendi. Catholique de naissance, chanoine par état, épicurien par doctrine, ce grand homme sut trouver dans le respect de la coutume la garantie des intérêts de la raison. On lit sur sa vie et sa mort de belles pages dans le *Bréviaire de l'histoire du matérialisme* de J. Soury. Mais peut-être qu'au XXe siècle cette attitude expectante et déférente ne conviendra plus. Contre les entreprises de la coalition monothéiste (juifs, protestants, néo-kantiens, déistes, mystiques et gnostiques de tous bords) il faudra que l'esprit français se défende avec énergie. Je souhaite qu'on voie s'effectuer alors « la conjonction nécessaire des athées et des catholiques » (*Ch. Maurras.*) On n'oublie pas les graves paroles que dit aux Jésuites en 1857 le délégué chargé par A. Comte de proposer une alliance au Gesu : « *Quand les orages politiques de l'avenir manifesteront toute l'intensité de la crise moderne, vous trouverez les jeunes positivistes prêts à se faire tuer pour vous comme vous êtes prêts à vous laisser massacrer pour votre Dieu.* »

Dans le domaine des lettres et des arts, le retour à la tradition et à la raison n'aurait pas de moindres conséquences : éliminant les restes des poisons romantiques, le Français du XXe siècle assisterait à la renaissance du classicisme qu'annoncent déjà, avec M. Anatole France, un poète comme Jean Moréas, un critique comme Charles Maurras. En outre, une société française étant reconstituée, nous aurions un théâtre, une architecture, un style originaux : toutes choses dont nous prive la démocratie égalitaire, individualiste, inorganique et profondément anti-sociale.

JACQUES BAINVILLE.

(*Auteur d'un intéressant ouvrage : « Louis de Bavière » ; il a publié ici même plusieurs études littéraires très remarquées.*)

×

Mes maîtres en poésie, dans ce siècle, sont Hugo, Lamartine et Vigny. (Car tout en continuant d'admirer et d'aimer Baudelaire et Verlaine, mes deux premiers éducateurs de sensibilité, je me sens de plus en plus m'éloigner de leur point de vue sur le monde qui me paraît maintenant trop étroit). Mes maîtres en philosophie ont été, en somme, Renan et Spencer; je n'ai pas de système, par insuffisance de constructivité ; mais si j'en avais un, ce serait une sorte d'évolutionnisme idéaliste, un renanisme fortifié et confirmé de darwinisme, un darwinisme élargi et haussé de renanisme. Sous la double influence des poètes et des philosophes que je viens de nommer, j'ai foi dans

les destinées de l'humanité, j'entrevois dans le lointain du rêve une planète heureuse où la vie sera bonne à tous. — Et pour commencer je rêve des Etats-Unis d'Europe... C'est dire que je désire pour la France un avenir pacifique politiquement et intellectuellement prépondérant : car la France est la maîtresse d'idéal du monde, et comme l'a dit magnifiquement Hugo, le Christ des nations. Elle me paraît le peuple élu pour répandre la bonne parole de paix et d'amour, et pour substituer aux religions mystiques la religion de l'humanité. Il faut donc qu'elle soit forte, car il importe qu'elle ne disparaisse pas. Il faut qu'elle soit forte, sans cesser d'être juste. Et nul régime politique ne me paraît plus capable, malgré ses défaillances, de réaliser cet idéal presque contradictoire, que la République, à la condition que la République aille toujours vers la plus grande somme de justice compatible avec la force nécessaire. Cet avenir que je désire est d'ailleurs, malgré de courtes et violentes réactions inévitables, celui que je prévois pour la France.

FERNAND GREGH.

(*Poète des plus distingués, auteur de la « Maison de l'Enfance », et de « la Beauté de vivre ».*)

×

Je m'en tiens au bon tyran de Renan, revu et augmenté, qui fera les hommes meilleurs et qui leur infligera le bien-être, la vertu et la liberté. Je crois à une foi nouvelle, à une franc-maçonnerie des prêtres de toutes les religions et à une théocratie dont le tyran serait le représentant, le pape, et peut-être le Dieu.

Je ne puis pas encore prévoir cet avenir, n'ayant pas actuellement les éléments et les ressources de la révolution militaire qui l'établira.

ERNEST LA JEUNESSE.

(*Critique et romancier.*)

×

Ce n'est pas seulement la nation française qui est déchirée par le grand débat intellectuel, moral et social que vous dites, mais c'est l'Europe tout entière, et mieux encore l'immense totalité de la planète civilisée. Il convient donc d'élargir la question. Cléricaux et anti-cléricaux, monarchistes et républicains, ne sont que des étiquettes temporaires et locales ; elles ne possèdent pour tout mérite que de faciliter les polémiques quotidiennes.

En vérité, la lutte est autrement importante. C'est Hier et Demain qui sont en présence. Et il s'agit de savoir qui va triompher! Sera-ce le capital d'erreurs thésaurisé pendant près de deux mille années par toutes les puissances théologiques et chrétiennes? Sera-ce la jeune force des vérités nouvelles, mises en mouvement par l'impulsion révolutionnaire et qui furent enrichies encore par cet admirable XIXe siècle d'acquisitions scientifiques?

Puisque vous me demandez mon avis, je crois à l'avènement du

socialisme. J'y crois parce qu'il est conforme aux lois de l'évolution, j'y crois parce qu'il constitue le dénouement fatal de notre crise économique, j'y crois surtout parce qu'il est le seul à satisfaire ma conception de la justice et mon appétit de l'équité. Quant à vous dire si cet avènement sera prochain, la solution est plus embarrassante et comme il s'agit de prophétie, vous me permettrez de ne point préciser.

Il est à présumer, cependant, que l'ère socialiste datera du xxe siècle. Et, quand je parle de socialisme, je ne veux point désigner le socialisme étroit, incomplet, partiel, qu'on enseigne aujourd'hui, mais le socialisme intégral qui, à côté des revendications économiques, laissera place au libre développement d'une morale nouvelle, d'une religion humaine, d'un socialisme, enfin, moins susceptible de remplir les ventres que d'embraser les âmes et d'enflammer les intelligences.

En continuant de se retrancher sur le seul terrain économique, le socialisme courrait à sa perte et préparerait sa ruine. Pour faire ce qu'on appelle une révolution, la souffrance du prolétariat et la tyrannie bourgeoise ne sont pas des facteurs suffisants. Pour faire une révolution, il est indispensable de provoquer une explosion sentimentale, de susciter un mouvement de conscience, de créer une atmosphère d'héroïsme. Et, ce n'est point des parlotes actuelles, où l'on discute uniquement de chiffres, de salaires et de tarifs, que sortiront les vrais apôtres trempés pour la bonne lutte.

Quand de généreuses idées ne fécondent pas les foules, celles-ci restent immobiles et leurs efforts sont frappés de stérilité. On peut multiplier sur ce sujet les exemples historiques. C'est ainsi que, dans l'antiquité, la révolte des esclaves, conduite par le numide Spartacus naquit des mêmes causes économiques que le Christianisme. Pour ne pas échouer, il ne manquait à la première qu'une foi directrice, qu'un ensemble de principes, permettant de déchaîner les suaves sacrifices et les ardeurs sentimentales. Dans les temps modernes, également, une analogie semblable existe entre la Jacquerie et la Révolution française. Malheureusement, la Jacquerie, n'ayant point été élaborée par l'Encyclopédie et les écrits des philosophes, ne fut qu'une émeute paysanne, stupide et sanguinaire.

Les faits sont là et les théoriciens de l'école guesdiste devraient y prendre garde. Exciter à la lutte des classes, faire miroiter devant les cervelles plébéiennes l'espérance future de je ne sais quel empyrée des estomacs repus, d'un paradis des Bras croisés, aussi utopique et aussi peu sûr que l'au-delà chrétien, rien de cela n'est efficace.

Ce dont nous avons besoin surtout, c'est d'une religion, d'une religion capable de glorifier la vie terrestre, d'exalter la dignité humaine, de fortifier dans les consciences des hommes l'amour du travail et le respect des énergies. Que des rites civiques et corporatifs s'instituent, qu'on rebâtisse les autels de la Maternité, de la Raison et de la Concorde, que la basilique du Sacré-Cœur devienne le Temple de la justice! Que la statuaire, la peinture et le drame revêtent un carac-

tère social ! Que le culte des Héros et des Hommes-Fonction soit érigé. Que les vérités scientifiques revêtent une forme harmonieuse, plastique et populaire. La Révolution sera faite.

Car il n'est point vrai que la science ne produise que des sceptiques et des dilettantes. La science aussi a ses mystiques et ses croyants. Elle aura aussi ses apôtres, apôtres destructeurs et constructeurs qui, aux religions révélées, opposeront la religion raisonnée, qui substitueront à ce que Nietzsche appelait la morale des esclaves ce que nous appellerons la morale des « hommes libres ».

L'avenir du prolétariat et du socialisme est intimement lié à celui de ce courant de religiosité humaine et panthéiste. Pour nous, créateurs d'art, moralistes et poètes, nous nous efforcerons vers cette tâche. Passer du verbe à l'action, tel est notre programme. C'est ainsi que le *Naturisme*, qui est l'expression littéraire de la nouvelle génération intellectuelle française, est une littérature d'apostolat, et c'est notre volonté secrète de voir le chef-d'œuvre qui en naîtra devenir surtout un évangile !

MAURICE LE BLOND,
Critique,
Fondateur et secrétaire général du Collège d'Esthétique moderne.

(A publié l'« *Essai sur le Naturisme*, *Emile Zola devant les Jeunes* ».)

×

Étant socialiste dans le sens le plus large du mot, je désire ardemment voir en France un régime donnant aux hommes le plus de bonheur possible et surtout mettant dans leurs rapports le plus d'amour possible.

Je crois dès maintenant le principe des anciennes religions à peu près mort, sinon leurs représentants. Je crois à une religion sans Dieu qui élèvera la conscience humaine et apprendra à chaque individu par l'amour ses vrais rapports avec la nature et avec les autres hommes.

L'avenir socialiste et moral que je désire pour la France me semble devoir se réaliser dans un temps très prochain.

MAURICE MAGRE.

(*Auteur d'un volume de vers remarqué* ; « *La Chanson des Hommes* ».)

×

La France est divisée en deux camps. Et jamais peut-être la coupure n'était apparue aussi nette, jamais l'abîme entre les partis aussi large, impossible à combler. La grande cause, à mon avis, sinon la seule cause du mal est la question religieuse. Toutes les autres s'y ramènent, la symbolisent et l'annoncent. Il n'y aurait plus de parti monarchique s'il n'y avait un parti clérical. Et les nationalistes mêmes ne doivent leur force incontestable qu'à un accaparement hardi de la tradition nationale, tacitement identifiée avec la cause catholique.

Comment sortir de cette lutte? L'idéal ne me paraît pas douteux. La France a manqué sa réforme, une fois pour toutes. Elle n'a pas achevé sa révolution. Il reste qu'à ses risques et périls, la première de toutes les nations, elle a tenté l'héroïque aventure de faire vivre un peuple libre, politiquement et moralement, en dehors de toute religion (j'entends religion révélée, car le christianisme, comme fait humain, est aussi durable que l'humanité) par la science et la raison. Il faut, de toute nécessité, qu'elle réussisse ou qu'elle meure. Elle court, de ce chef, le plus grand péril, comme elle tient la plus belle chance de gloire et de force futures. C'est pourquoi il est passionnant de vivre aujourd'hui et d'être Français.

De quel côté penchera-t-elle? Il faudrait ici, pour répondre, faire une estimation exacte des forces morales du pays. Toutes les enquêtes échoueront devant cet inconnu formidable, en perpétuel devenir. L'intuition d'un génie résumant la race pourrait seule ne pas errer. Ce que je tiens à dire, pour préciser ma pensée, est que nul des partis en présence ne me paraît en possession de la totale vérité, et que chacun me paraît nécessaire à une future harmonie. Catholiques, protestants, philosophes, sauf des exceptions très rares, ne voient pas au delà de leur église ou de leur système, et se nient les uns les autres. La Libre Pensée intégrale, qui doit enfermer une Religion, a besoin de toutes ces forces et doit toutes les concilier. Nous qui sommes délivrés des dogmes, nous ne conquerrons pas l'Avenir sans l'appui vraiment paternel de nombreux fils de catholiques. Voilà le problème vital, et peut être le plus ignoré. Toute solution tient du rêve. J'en propose une, à titre d'exemple. Si la cause gallicane, oubliée, trahie par les soi-disant défenseurs de Bossuet, vivace encore cependant — le Congrès de Bourges en est la preuve — si cette cause qui appartient, je suppose, à la tradition nationale, reprenait des forces et faisait entrer le catholicisme dans l'évolution universelle, tout espoir serait alors permis. Le danger mortel est l'ultramontanisme, conséquence nécessaire d'une politique non seulement anti-cléricale, ce qui est bien, mais anti-religieuse, ce qui est fou. Je crains que cette grave erreur de la troisième République concordataire et voltairienne, malgré l'admirable effort de l'école libre, ne nous prépare une ère funeste de violence et de réaction. Mais évitons les polémiques.

En somme, et pour me résumer : fonder une philosophie scientifique accessible au peuple; nationaliser l'Eglise catholique. Si le XXe siècle voyait réussir ce double effort à peine ébauché, il ouvrirait à notre race les perspectives d'un immense avenir et pourrait s'appeler un siècle heureux.

Je vous prie de croire, Monsieur, à ma sincère sympathie.

GABRIEL TRARIEUX.

(*Dramaturge de haute pensée, dont M. Henry Bérenger s'est occupé à plusieurs reprises ici-même.*)

RÉFLEXIONS SUR L'ENQUÊTE

A travers ces réponses si différentes, si opposées même, on voit bien se dessiner les tendances de la jeunesse actuelle. Elles semblent nombreuses et diverses, elles sont de différents ordres et d'inégale importance : c'est que chacun de nos correspondants a son éducation, sa culture, sa vie, son milieu particulier, ses préoccupations propres.

Voici toutefois ce que nous apercevons nettement : 1° des monarchistes et des socialistes, 2° des catholiques, des areligieux et des partisans d'une religion nouvelle, 3° des antisémites, 4° des fédéralistes.

Dans toute cette jeunesse, nous sentons beaucoup de foi. Sur notre vingtaine de réponses, nous n'en trouvons que deux, en effet, qui soient réellement pessimistes : celle de M. André Beaunier, et celle de M. Léon Bazalgette. Toutes les autres sont pleines d'ardeur, remplies du désir de marcher en avant.

L'Idée d'Association.

Ce qui se rencontre là de plus remarquable, c'est la façon dont l'association est soutenue dans tous les partis chez les jeunes gens. L'avenir apparaît à l'association. Le mouvement coopératif et le mouvement syndicataire contemporain sont tout à fait acceptés et aidés par la jeunesse. Ils sont, en effet, approuvés, en même temps par la Ligue démocratique des Ecoles et par l'Union libérale des jeunes gens, en même temps par des indépendants comme Georges Deherme, par des nationalistes comme Dubuc, par des fédéralistes comme Paul-Boncour, par des monarchistes comme Jacques Bainville. Ici, à propos de l'association, nous voyons se rencontrer d'une façon surprenante un monarchiste et un républicain. (Il nous arrive plusieurs fois, d'ailleurs, au cours de cette enquête, de voir des rencontres de pensée frappante entre deux esprits aux opinions opposées.) Ici, dis-je, le fédéraliste républicain Paul-Boncour s'accorde admirablement avec le fédéraliste monarchiste Bainville pour diminuer la puissance de l'Etat, et augmenter celle de l'association, le premier disant : *restreindre l'Etat au minimum de ses attributions, et confier aux travailleurs eux-mêmes organisés dans leurs syndicats une partie de leurs attributions*, et le second : *rendre à l'association avec la part d'indépendance et d'autorité correspondante les services usurpés par l'Etat.* — Déjà, au Congrès de la Jeunesse que nous avions eu l'honneur de présider au mois de décembre dernier, nous avions pu observer des rencontres de détail aussi curieuses entre jeunes gens qui se croyaient auparavant d'irréconciliables adversaires sur tous les points.

Une Jeunesse Républicaine.

Ce qui apparait clairement encore dans ces réponses si diverses, c'est un grand ensemble d'aspirations républicaines qui doit nous rassurer sur le régime politique qu'adoptera la France de demain. Les rares adversaires de l'idée républicaine sont mous. M. Henri Plommet — secrétaire du Cercle du Luxembourg — qui est monarchiste, semble peu compter sur le triomphe de ses idées, il paraît découragé pour elles. Enfin nous voyons deux jeunes catholiques notables,

puisque l'un est M. Henri Bazire, président de l'Association catholique de la Jeunesse française, et l'autre, M. Marc Sangnier, président du Sillon, une société active et influente, s'appuyer uniquement sur la démocratie, et déclarer très nettement *qu'un secret attrait les pousse vers l'organisation sociale et le régime économique nouveau, rendus nécessaires sans doute par les progrès de la science industrielle et les aspirations contemporaines* (Sangnier).

Les monarchistes n'ont guère qu'un allié, M. Ernest la Jeunesse, qui s'en tient au bon tyran mais qui, avoue-t-il avec un léger sourire, *n'a pas actuellement les éléments et les ressources de la révolution militaire qui l'établira.*

Autant que peut permettre de l'assurer notre enquête qui, comme toutes les enquêtes, si scrupuleuse qu'elle soit, doit rester forcément incomplète, la jeunesse semble donc bien républicaine, demain comme hier appartient en France à la République.

Les Idées Religieuses.

Il est à remarquer que presque tous les jeunes écrivains que nous avons interrogés font porter leurs préoccupations principalement sur la question religieuse : il y a là un ensemble d'idées dont nous devons tenir compte et sur lequel nous devons nous arrêter.

Pour M. Maurice Magre « les principes des anciennes religions sont bien morts, une religion nouvelle doit se fonder » — « religion de l'humanité », dit M. Fernand Gregh — « socialisme transformé en religion », ajoute M. Saint-Georges de Bouhélier — « capable de glorifier la vie terrestre, d'exalter la dignité humaine », complète M. Maurice Le Blond. Ici, ces deux derniers écrivains sont d'accord avec M. Bazire, pour voir dans le nouvel idéal social une foi, celui-ci en effet, l'a déclaré dans sa réponse : *le collectivisme en face du christianisme, ce sont deux religions en face l'une de l'autre.*

Cet appétit d'une religion nouvelle semble devoir se répandre dans la jeunesse et gagner la société de demain. Contre ces nouvelles aspirations se dresseront les représentants de l'ancienne foi. Et la lutte sera belle entre les déistes d'une part et les incroyants de l'autre, entre ceux qui acceptent une religion révélée et ceux qui ne l'acceptent pas, entre les partisans de la foi et les partisans de la science. Aussi ne comprenons-nous point l'opinion de M. Gabriel Trarieux qui voudrait *fonder une philosophie scientifique accessible au peuple, et nationaliser l'Eglise catholique.* N'est-ce pas contradictoire? Cette philosophie scientifique ne serait-elle pas, en effet, en complet désaccord avec la métaphysique catholique?

Conclusion

La jeunesse à peu près entière ramenée à l'idéal républicain, une forte tendance vers le socialisme « conforme aux lois de l'évolution » (Maurice Le Blond) : voilà ce qui ressort des réponses de nos corresdants.

Enfin des aspirations nombreuses vers une foi nouvelle, vers une nouvelle religion. C'est là un symptôme tout à fait caractéristique, non observé encore, croyons-nous, et que nous nous réjouissons de voir nettement déterminé par cette enquête.

Eugène Montfort.

Deux chapitres inédits de « Résurrection »[1]

I. — La Punition

..... Les cachots comprenaient une série de cellules noires, fermées du dehors par de solides verrous. Dans ces cachots froids et obscurs il n'y avait ni lit, ni table, ni chaise, en sorte que les prisonniers devaient s'asseoir ou s'allonger sur le sol malpropre. Autour d'eux et sur eux couraient des légions de rats si hardis qu'on ne pouvait conserver un morceau de pain, ils le prenaient jusque dans les mains des prisonniers et se jetaient même sur ces derniers, dès qu'ils se tenaient immobiles.

Vassiliev refusait d'aller au cachot, disant qu'il n'était pas coupable. On l'emmena de force. Il se débattit, et deux prisonniers l'aidèrent à échapper aux gardiens. Alors ceux-ci se réunirent. Pétroff, renommé pour sa force, se joignit à eux. Les prisonniers furent rattrapés et poussés dans les cachots. Aussitôt on rapporta au gouverneur qu'une sorte de révolte venait de se produire. Et ce même gouverneur qui, en serrant sa main blanche ornée d'une émeraude, disait qu'il fallait un pouvoir ferme, envoya un pli, avec une jolie signature, dans lequel il ordonnait de punir de trente coups de verges les deux principaux coupables : Vassiliev et le rôdeur Niepomniatchi. Quelques instants après le thé, ces deux prisonniers furent amenés dans le parloir des femmes, libre à cette heure, et prêts à recevoir la bastonnade.

Depuis la veille au soir, tous les détenus savaient ce qui allait se passer, et dans toutes les chambres la conversation roulait sur la future punition.

(1) *Les deux chapitres qui suivent ne sont pas entrés dans le texte, définitif de* Résurrection, *ni dans l'édition authentique russe, de Londres, ni dans les traductions françaises de MM. de Wyzewa et Halperine-Kaminsky.*

Dans le brouillon, le premier de ces chapitres : « La punition » est une variante du chapitre XIII (1re partie) de la traduction de M. de Wyzewa ; le second « Dans la casemate » se trouvait au commencement du chapitre XIX de la 3e partie de Résurrection. *Résurrection étant déjà classé comme un des plus grands chefs-d'œuvre du roman du dernier siècle, les pages inédites qui suivent ne sauront laisser indifférents les nombreux admirateurs et lecteurs du comte Léon Tolstoï.* (Note de la Rédaction).

— Pourquoi es-tu debout ? couche-toi.

Le rôdeur déboutonna son pantalon qui glissa, et, l'ayant enlevé complètement, de lui-même, il s'approcha du banc.

Les gardiens le prirent sous les bras et l'allongèrent sur le banc ; comme les jambes du prisonnier retombaient de chaque côté, l'un des gardiens les souleva, les remit sur les planches et s'assit dessus. Deux autres prirent les bras du prisonnier et les maintinrent appuyés sur le banc. Le quatrième leva la chemise jusqu'aux reins en mettant à nu les côtes, l'épine dorsale, les fesses et les muscles épais des cuisses. Pétroff, large de poitrine et d'épaules, bien musclé, fit choix d'un des faisceaux de verges tout préparés ; il cracha dans ses mains afin de serrer plus fortement les verges qui fendirent l'air, en sifflant, et vinrent s'abattre sur le corps nu du patient. A chaque coup, le rôdeur hurlait et sursautait autant que le lui permettaient les gardiens assis sur lui.

Vassiliev, pâle, était debout ; il jetait parfois un regard sur ce spectacle, et baissait ensuite les yeux.

Sur les fesses jaunes du rôdeur se montraient déjà des lignes sanglantes, et ses cris se transformaient en gémissements. Mais Pétroff, qui avait reçu un coup sur les yeux lorsqu'on emmenait Vassiliev au cachot, se vengeait de cet outrage en frappant si vigoureusement que les bouts des verges volaient alentour ; et sur les fesses jaunes, et sur les côtes du rôdeur, coulait un sang vermeil.

Quand on eut fini avec le rôdeur, dont la mâchoire inférieure tremblait, il essuya avec sa chemise le sang qui coulait, et remit son pantalon.

Le gardien-chef prit Vassiliev par sa tunique : « Ote cela », dit-il.

Vassiliev, comme en souriant, laissa voir ses dents blanches, au milieu de sa barbe noire, puis tout son visage, intelligent et énergique, se crispa. Ensuite, arrachant les boutons de sa tunique, il la rejeta et s'allongea en mettant à nu ses jambes belles, fines, et bien musclées.

— Vous n'avez pas... murmura-t-il, commençant une phrase quelconque ; mais il s'interrompit, serra les dents, et se prépara aux coups.

Pétroff rejeta les verges déjà brisées, prit un autre faisceau sur la fenêtre et commença une nouvelle exécution.

Aux premiers coups, Vassiliev laissa échapper des cris : oh ! ah ! Il se débattait si violemment que les gardiens arc-boutés sur ses épaules étaient à bout d'efforts.

— Trente, prononça le directeur de la prison, alors qu'on n'en était qu'à vingt-six.

— Non, monsieur le directeur, vingt-six.

— Trente, trente, reprit le directeur en tiraillant sa barbiche.

Quand on eût cessé, Vassiliev ne se leva pas.

— Eh bien ! lève-toi, lui dit l'un des gardiens, en le soulevant.

Vassiliev se leva, mais il chancela et serait tombé si on ne l'avait soutenu. Sa respiration était pénible et brève, ses lèvres pâles s'agitaient en faisant entendre un son étrange, semblable à celui dont on amuse les enfants en jouant avec les lèvres ; ses genoux tremblaient et se heurtaient l'un contre l'autre.

— Une autre fois tu frapperas les gardiens au visage ? disait Pétroff en jetant les verges, tâchant de trouver par là une raison pour justifier sa cruauté. Mais son âme était mal à l'aise, et rabattant sur ses mains velues les manches retroussées de son uniforme, il essuya avec un mouchoir sale la sueur qui couvrait son front et il sortit du parloir.

— A l'hôpital, disait le directeur.

Et il toussota, fit la grimace comme s'il eût avalé quelque chose d'amer et de vénéneux ; puis il s'assit sur le bord de la fenêtre et fuma une cigarette. Aller à la maison ! pensait-il, mais il se rappela les passages rapides des danses hongroises arrangées par Liszt, qu'il entendait depuis trois jours et toute cette matinée, et son âme était encore plus sombre.

A ce moment on lui annonça Nekludov.

« Que me veut-il? » pensa le directeur, et en soupirant péniblement il sortit dans l'antichambre.

II. — Dans la Casemate.

... A ce moment, dans l'une des casemates, une femme vêtue d'une robe déchirée à la poitrine, les cheveux épars, les yeux effarés, criait d'une voix désespérée en se frappant la tête tantôt contre le mur, tantôt contre la porte. Le gardien jetait un regard par le judas, s'éloignait et continuait sa promenade, et aussitôt qu'il approchait ses yeux du judas, les cris augmentaient.

— Ne regarde pas, tue-moi plutôt, donne le couteau, le poison, je ne puis, je ne puis pas.

Des pas se firent entendre, la porte du corridor s'ouvrit et laissa passer un homme en uniforme d'officier accompagné de deux gardiens. Dans une chambre voisine des yeux se montrè-

rent au judas, mais l'officier, en passant, le ferma. « Les brigands ! les bourreaux ! » entendait-on dans une chambre. Dans une autre on frappait la porte à coups de poing.

L'officier était pâle ; bien que ces scènes se répétassent souvent, il était toujours ennuyeux et pénible de les voir. Aussitôt que la porte de l'hystérique s'ouvrit, cette femme s'y précipita et voulut sortir.

— Laissez-moi, laissez-moi, criait-elle en croisant d'une main sur sa poitrine sa robe déchirée, tandis que de l'autre elle rejetait derrière l'oreille une mèche de cheveux où se montraient quelques fils argentés.

— Vous savez bien que c'est impossible, ne dites pas de bêtises, reprenait l'officier en restant dans l'embrasure de la porte.

— Laissez-moi ou tuez-moi, criait-elle en essayant de le repousser.

— Assez ! disait l'officier.

Mais elle n'obéissait pas.

L'officier fit un signe aux gardiens ; ils la saisirent ; elle criait encore plus fort.

— Cessez, autrement ce sera pire.

Elle continuait de crier.

— Taisez-vous !

— Je ne me tairai pas ; ah ! ah ! ah !

Mais spontanément son cri fit place à un mugissement, puis tout cessa.

Un des gardiens lui prit les mains et les lia ; l'autre enfonça dans sa bouche un morceau de toile et le lui attacha derrière la tête pour qu'elle ne pût le déchirer.

Elle regardait l'officier et les gardiens ; ses yeux sortaient presque des orbites ; tout son visage se contractait, et de ses narines s'échappaient des soupirs bruyants ; ses épaules se haussaient jusqu'aux oreilles et retombaient.

— On ne peut faire un tel scandale, vous étiez prévenue. Elle seule est coupable, dit l'officier ; et il sortit.

D'une voix aiguë le carillon chantait : « Dieu, soit béni en Sion ! » ; les plantons se remplaçaient ; dans la cathédrale, près des tombeaux des Empereurs brûlaient les cierges ; et la garde veillait.

LÉON TOLSTOÏ.

(*Traduit du manuscrit par* J. W. B.)

LES DÉBUTS INCONNUS D'ÉMILE ZOLA [1]

Au mois de novembre 1859, Emile Zola, alors âgé de dix-neuf ans, — il est né comme on sait, le 2 avril 1840, au n° 10 de la rue Saint-Joseph — fut collé pour la seconde fois au baccalauréat. Cet échec providentiel décida peut-être de sa destinée en lui fermant presque toutes les carrières libérales. Refusé à deux reprises, à Aix et à Paris, « pour insuffisance en français » quoiqu'il ait eu, en 1857, le premier prix de narration; incapable, par suite, de devenir fonctionnaire, il se résigna, sans trop de regrets, je le suppose, à se tourner vers la littérature, après avoir été pendant deux mois, au commencement de l'année 1860, employé aux Docks, rue de la Douane, avec un traitement mensuel de soixante francs.

Son bagage littéraire se composait alors d'un roman historique sur les croisades, écrit au collège d'Aix, et d'une comédie « de mille et quelques vers », *Enfoncé le pion*, terminée au lycée Saint Louis, en 1858.

Bohême par nécessité et sans conviction, le jeune débutant, qui n'arrivait pas à débuter, connut, plus qu'un autre, les amertumes, les angoisses de cette misère littéraire, la pire de toutes les misères, parce qu'elle est accompagnée et aggravée presque toujours des blessures de la vanité. On a prétendu que, réduit à changer souvent de domicile par les difficultés qu'il éprouvait à payer son terme, il se trouva, en 1860, le voisin de palier d'un croque-mort, l'ami Jacques des *Nouveaux Contes à Ninon*. Ce croque-mort ne serait certes pas déshonorant, mais je dois déclarer ici, en fidèle biographe, qu'il n'a jamais existé,

Pour se consoler de toutes les tristesses de sa vie d'écrivain pauvre, des habits râpés qui font retourner les passants, des repas fictifs qui trompent la faim et ne l'apaisent pas, des longues et stériles attentes chez les éditeurs, Emile Zola préparait un poëme cyclique « résumant l'homme et la nature ». Mais, en attendant de résumer l'homme et la nature, il fallait vivre et c'était plus difficile. Pour secourir, sans l'humilier, le jeune écrivain, qui avait l'âme fière, un ami de sa famille, M. Boudet, de l'Académie de Médecine, le chargea, en décembre 1861, d'aller porter des cartes de visite à domicile et lui donnait vingt francs pour cette besogne. Vingt francs, à certaines heures, peuvent sauver un homme.

C'est à la même époque qu'Emile Zola débuta dans la presse parisienne.

(1) Rappelons que la *Revue* a déjà publié dans la même série : *Avant la Gloire* : Les débuts inconnus de MM. Jules Claretie, Ludovic Halévy (2 novembre 1900), Victorien Sardou (2 mars 1901). (N. D. L. R.).

Il existait alors, au Quartier Latin une petite revue « hebdomadaire », le *Travail*. *Le Travail paraît quand il peut*, disait un avis au lecteur qui ne manque pas d'originalité. Le rédacteur en chef était Germain Casse et les principaux rédacteurs Georges Clémenceau, chargé de la critique littéraire et théâtrale, André Rousselle, Ferdinand Taule et Pierre Denis.

Un soir — c'était dans les derniers jours de l'année 1861 — on apporte à la revue, avec une lettre signée Emile Zola, un volumineux manuscrit, un poème intitulé : *Doute*, vaguement imité de Lamartine et de Musset. La rédaction délibère et, sur l'avis de Clémenceau, décide de ne pas publier l'œuvre du poète inconnu. Quelques jours après, nouvelle lettre de Zola. Le poème est inséré. Il n'est ni meilleur ni plus mauvais que la plupart de ceux qui trouvent un asile inviolé dans les Revues de Jeunes. On en jugera par cet extrait :

Oh ! courage, mon siècle, avance, avance encore !
Quel jour nous promet donc cette sanglante Aurore ?
Que t'a donc fait, Seigneur, la pauvre humanité,
Pour laisser insulter à ta divinité,
Pour laisser sur son cou flotter ainsi la guide,
Sans modérer les bonds de sa course rapide.
On ne croit plus à rien ; le malheureux qui croit
Comme un être bouffon est désigné du doigt...
Notre Père, il est temps. Oh ! qu'un autre Jésus
Expire sur la croix et du chaos nous sorte !
Notre corps, vil lambeau, n'a plus qu'une âme morte.
Venez ou je croirai que vous n'existez plus.

Dans le même numéro paraissait une étude d'un jeune étudiant en droit, Méline, sur Edgar Quinet. *Le Travail* mourut, peu de temps après, de l'arrestation de ses trois principaux collaborateurs, Carré, Clémenceau et Taule.

Ces revues d'avant-garde, qui n'avaient d'autres lecteurs que leurs rédacteurs, inséraient très volontiers mais ne payaient pas. Emile Zola trouva, heureusement, à la fin de cette même année 1861, une situation, non pas brillante, mais stable. M. Boudet le fit entrer dans la maison Hachette avec un appointement fort modeste, 100 francs par mois, dans le service des « paquets ». C'était peu de chose en apparence ; en réalité, après tant de déboires, c'était le salut.

La certitude, si précieuse, même en ce temps là, pour un débutant, de loger dans une chambre habitable, de manger à peu près à sa faim, favorisait et encourageait les ambitions littéraires du pauvre employé qu'on avait vite jugé supérieur à sa besogne quotidienne. Il essayait vainement de caser dans un journal d'enfants, édité par la librairie Hachette, des contes qu'il avait rendus aussi puérils que possible, mais avec cette tenacité, qui ne l'abandonna jamais, il n'hésitait pas à frapper à toutes les portes, excité par les obstacles et sûr déjà de l'avenir. Il n'avait pas d'ailleurs cette vanité niaise, si fréquente chez les gens de lettres et par laquelle ils semblent s'effor-

cer non seulement de tromper les autres, mais de se tromper eux-mêmes. Le 24 septembre 1862, il écrivait à un directeur de Revue en lui envoyant une nouvelle, *le Baiser de l'Ondine* : « Mon nom n'a aucune valeur littéraire : il est complètement inconnu. » Qui, aujourd'hui, aurait le courage ou la bonne foi de parler ainsi et de ne pas abriter la médiocrité de l'œuvre sous la notoriété, vraie ou supposée, du nom?

Après trois années de littérature. Emile Zola ne s'était pas encore débarrassé — lui qui devait être un si admirable prosateur — de la manie d'exprimer en vers sa pensée. Le 6 février 1863, il annonçait au directeur de la *Revue Contemporaine*, M. de Calonne, l'envoi d'un proverbe intitulé *Pierrette* : « Il est en vers, disait-il : voilà certes un gros défaut dont il est difficile de s'excuser..... D'ailleurs, ajoutait-il, prévoyant un refus, je suis bien décidé à ne pas me lasser ; s'il faut, pour entrer, faire un chef-d'œuvre, je le ferai. » Cette confiance en soi n'est ridicule que lorsqu'elle n'est pas accompagnée par le talent et suivie par le succès.

Poème également, *Amoureuse Comédie*, qu'Emile Zola discrétement, cette même année 1863, mit sur le bureau de son patron. Hachette lut l'œuvre, la trouva peu intéressante, mais fit de l'auteur son secrétaire, chargé de la publicité.

L'éditeur Albert Lacroix, très accueillant pour les jeunes, vit arriver un jour dans son cabinet, vers le milieu de l'année 1864 — c'est lui qui me le racontait naguère — un jeune homme aux allures timides, à la prononciation un peu embarrassée et qui portait un manuscrit entouré d'une faveur bleue. Avec une simplicité et une franchise qui n'étaient vraiment pas banales, il avoua que son recueil de nouvelles avait été présenté à divers éditeurs — dont il cita les noms — et que personne n'en avait voulu. Surpris et intéressé par cette entrée en matière, si dénuée d'artifice, Albert Lacroix lut l'ouvrage, y reconnut ou plutôt y devina le talent de l'écrivain... et le 24 octobre 1864, il publia les *Contes à Ninon*, le premier livre d'Emile Zola. Les *Contes à Ninon* n'eurent qu'un succès d'estime : il s'en vendit 3 à 400 exemplaires.

Emile Zola collabora alors au *Petit Journal*, à la *Vie Parisienne*. En 1865, dégageant peu à peu de la fadeur de ses œuvres de début son énergique personnalité, il publia dans le *Salut Public* de Lyon de remarquables études critiques qui, sous le titre de *Mes Haines*, parurent l'année suivante, réunies en volume, à la librairie Achille Faure.

En même temps, il continuait à s'occuper, employé très consciencieux, de la publicité dont l'avait chargé la maison Hachette. Le 12 décembre 1865, il écrivait au directeur de la *Revue Contemporaine* :

« J'ai l'honneur de vous adresser au nom de MM. L. Hachette et Cie, un exemplaire de la nouvelle édition du *Dictionnaire des Contemporains*, entièrement refondu et complété. Ces messieurs vous seront

reconnaissants si vous voulez bien présenter cet ouvrage à vos lecteurs.

Je profite de cette occasion pour vous rappeler un ouvrage dont je suis l'auteur, la *Confession de Claude*, que vous avez dû recevoir, il y a environ un mois. Vous me ferez le plus grand plaisir en lui consacrant quelques lignes dans votre chronique ».

Cette lettre nous donne la véritable date de la *Confession de Claude* qui parut à la librairie Lacroix avec le millésime de 1866.

Le nouveau livre d'Emile Zola fut assez bien accueilli par la critique. Elle le jugea, pour la première fois, et avec une justesse qui est surprenante. En voici un exemple, pris un peu au hasard :

« Je passe par dessus quelques autres critiques, écrivait Philippe Dauriac, dans le *Monde Illustré*, pour louer sans réserve ce qui dans la *Confession de Claude* me paraît digne de remarque : la tenue et la suite du récit, la force et la grâce du style, où déjà se montre l'écrivain maître de sa pensée et de sa forme, un vrai talent d'analyse. Quoi encore ? nombre d'expressions heureuses où l'idée poétique se reflète et se précise ; enfin, malgré l'absence de tout élément dramatique, un grand courant d'imagination, sur quoi j'insiste.

« En dépit de ses excursions fréquentes dans le réalisme, cette imagination-là est purement poétique. Au fond, M. Zola est ennemi des réalités. Il a beau faire parler les êtres les plus vulgaires et les plus abjects, il ne peut s'empêcher de mettre dans leurs bouches le miel et les fleurs de la poésie. »

Sans atteindre à ces tirages fantastiques qu'on ne connaissait pas alors, l'ouvrage se vendit assez bien. Ce succès d'argent, c'était l'affranchissement depuis longtemps attendu. Le 31 décembre 1865, le commis de la maison Hachette donna sa démission.

Dès le début de l'année suivante, il apportait à Villemessant une idée très pratique, comme ce maître journaliste les aimait, celle de donner, grâce aux nombreuses relations littéraires que lui avaient procurées ses anciennes fonctions chez Hachette, des extraits des meilleurs ouvrages nouveaux. C'était de la copie obtenue à bon compte. Le premier article de cette série « Les Livres d'aujourd'hui et de demain » parut le 2 février. En même temps, Emile Zola publiait, sous le pseudonyme de *Simplice* des articles intitulés *Marbres et Plâtres*, des portraits littéraires... qu'on attribuait à Alphonse Daudet. Déjà se révélait son tempérament outrancier et batailleur. Dans ses études, signées *Claude*, sur le Salon de 1866, il s'attirait par ses éloges de Manet de si vives attaques que Villemessant aima mieux le « débarquer » que le soutenir.

C'est aussi dans l'*Evénement* qu'avait paru en feuilleton le *Vœu d'une Morte* qu'on dut interrompre devant les protestations des abonnés.

Plusieurs journaux, moins faciles à effrayer, l'*Artiste*, — qui publia *Thérèse Raquin*, — le *Corsaire*, etc., accueillirent la prose de cet irré-

gulier qui ne savait pas ménager les opinions courantes. Sans préoccupation artistique et dans un intérêt uniquement budgétaire, il donna au *Messager de Provence*, journal publié à Marseille, les *Mystères de Marseille*, feuilleton populaire, que le *Corsaire* recueillit ensuite sous le titre de *Un Duel Social*, et qui devint la *Famille Cayol* au rez-de-chaussée de l'*Evénement*. Dans l'intervalle, ce feuilleton-omnibus, transformé en drame à Marseille, y était tombé, au mois d'octobre 1866, sous les sifflets.

En 1868, la même année et chez le même éditeur, que *Madeleine Férat*, dont le nouvel *Evénement*, celui de Bauer, avait commencé, sans pouvoir la terminer, la publication, paraissait à la librairie Lacroix, *Thérèse Raquin*. Presque tous les exemplaires s'obstinaient à rester en magasin, lorsque Louis Ulbach, lié avec l'auteur, et désireux de lui rendre service, eut l'idée d'*éreinter* son roman dans les *Lettres de Ferragus* qu'il donnait alors au *Figaro*. Huit jours après, une nouvelle édition était mise en vente.

Déjà, sans être connu du public, Emile Zola avait dans les journaux, dans les revues, une notoriété un peu « scandaleuse » mais très réelle. Dans son *Grand Testament*, où il passait en revue les personnages notoires du temps, Vermersch citait l'auteur de *Thérèse Raquin*, considéré par la critique comme le coryphée de l'école réaliste. Le poète léguait dans ce testament satirique :

Au burlesque Augier quelques vers
Du *Légataire* et de *Tartufe*;
Un œil de peintre au bon Dubufe
Et l'intelligence des chairs ;
Un faux nez à M. Larousse;
Un cercueil au lugubre Autran;
Une guitare à George Sand;
A Zola ma meilleure trousse.

C'est en 1869 qu'Emile Zola remettait à son éditeur Lacroix un avant-projet, un tableau général de la serie de douze romans, dont les travaux du médecin Lucas sur l'hérédité lui avaient donné l'idée et qui devait avoir pour titre définitif général *Les Rougon-Machard* (*sic*) *Histoire d'une Famille sous le second Empire.*

Sa véritable voie était trouvée. Il entrait à pleines voiles dans son œuvre. Le débutant devenait un maître.

HENRI D'ALMERAS.

Nouveau Journal inédit de Marie Bashkirtseff [1]

25 novembre 1876.

On me dit que ce M. J., veut une dot et un esprit qui lui fasse un salon politique.

Cela m'a paru baroque appliqué à moi et j'ai répondu que je n'avais nulle envie de me marier. La baronne a insisté sur les charmes des deux MM. de L.

— Dans tous les cas, dit-elle, je vous assure que vous devriez les connaître.

— Les connaître ? Je veux bien.

— Ce sont des amis de Cassagnac, des bonapartistes enragés et vous qui aimez les conspirations, la politique...

Vieille folle !

Mon chagrin a été récompensé ce matin. Maman me réveilla en me donnant un billet de Madame de M..., dans lequel elle invite à déjeuner aujourd'hui, en joignant à son invitation un billet de Cassagnac.

Cette chère et excellente femme !

Mon père, qui voulait partir la nuit, n'en fit rien après avoir reçu l'invitation (hier jeudi) ; au contraire il endossa une redingote avec boutonnière d'ordres dont il est décoré et se rendit avec une docilité admirable au 4e étage de la rue Saint-Honoré, 420.

Sur l'escalier nous avons rencontré le fidèle Blanc... Pourquoi fidèle ?

Je ne sais, mais cet adjectif lui va.

Le fidèle Blanc me débarrassa de ma pelisse et de mon chapeau et nous arivâmes ensemble.

Mon cher Cassagnac était déjà là, remplissant la moitié du salon. Les présentations eurent lieu. Mon père était charmant : 1° il tient à Cassagnac et 2° il l'admire comme tous les Russes.

On nous servit un déjeuner auquel j'étais loin de m'attendre, c'est-à-dire superbe. J'étais entre Cassagnac et Blanc et ce fut à ce

(1) *La* Revue, *désireuse d'élargir ses cadres en publiant des ouvrages formant comme une sorte de* prolongement *de son activité intellectuelle, publiera une série de volumes qu'elle met d'ores et déjà sous le patronage de ses nombreux lecteurs et amis. Parmi les premiers volumes qui paraîtront prochainement dans les Éditions de la* Revue (*ancienne* Revue des Revues), *il nous faut mentionner avant tout le chef-d'œuvre de la littérature suédoise :* L'Épopée du Roi, *par W. von Heidenstam*; Les Prolétaires intellectuels en France, *par Henry Bérenger, Marius Ary Leblond, P. Pottier, etc., etc., et le* Nouveau Journal inédit de Marie Bashkirtseff, *accompagné de nombreuses gravures et des lettres échangées avec Maupassant, etc. Nous en détachons ces quelques pages à l'intention de nos lecteurs.* (*N. D. L. R.*).

dernier que je parlais principalement, tout en désirant entretenir l'autre ; mais l'autre est tellement grave que je dois prendre des airs de Virginie sous peine de paraître insolente.

Il sait que maman était à Paris, il y a deux mois. Et comme on parlait de photographies :

— J'en ai préparé une, pour vous, me dit Cassagnac ; mais, ajouta-t-il, je ne me permettrai de l'offrir à Mademoiselle qu'après avoir demandé l'autorisation à Madame sa mère.

— Dieu que M. de Cassagnac est convenable, dit Blanc, de son ton gouailleur.

— Ça a l'air de vous étonner, dis-je.

Comme je ne mangeais que du raisin, il m'en mettait sans cesse sur l'assiette; je renversai mon bocal qui renversa un verre.

Samedi 26 novembre 1876.

Nous allions à Versailles, nous étions déjà en wagon lorsqu'arriva un monsieur décoré, jeune encore, un de ces Français par excellence, moitié canaille et moitié galant homme, aimable à l'apparence, sec en réalité, bon pour tous, grossier et méchant au fond, vaniteux et envieux, spirituel et stupide.

— Permettez, chère petite, dit la baronne, que je présente M. de L... chef de *son* parti et, par conséquent, votre ami.

Je m'inclinai pendant que les autres présentations se faisaient autour de moi.

— Y a-t-il une place ? fit tout à coup une voix aigre du dehors.

— Ah ! c'est mon fils, dit M. L..., oui il y a une place, monte.

Le fils fut présenté comme le père auquel il ressemble énormément. Un jeune homme fait de lait, de sang et d'encre. Des moustaches et une royale, 27 ou 28 ans, comme on l'a dit.

Pendant ce temps, M. L... père promenait ses yeux de moi à Dina, ne sachant laquelle était *elle*. Je ne fis rien pour le renseigner, car tous deux me déplurent du premier abord.

Le jeune député se mit à causer avec moi de choses de la politique.

— C'est ce que me disait M. de Cassagnac hier, dis-je, en réponse à une phrase.

— Vous avez vu Paul de Cassagnac, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Et... où cela ?

— Chez nous.

— Chez vous ? Mon père, Paul de Cassagnac a eu l'honneur d'être présenté hier à mademoiselle !

Cela fut presque crié, et il semblait demander : pourquoi m'avez-vous fourré là-dedans puisque Paul de Cassagnac. .

— Oh ! non, dis-je froidement, pas hier, mais il y a quatre mois.

On discutait le budget des cultes. Avec de l'attention et en me souvenant de ce que j'ai lu dans les journaux, je fus de suite au courant.

M. de L... père vint nous voir deux fois et nous indiqua toutes les célébrités de la salle. Les uns tenaient leurs genoux entre leurs bras et semblaient dire : Oh ! je n'en peux plus ! Les autres se couvraient la face, comme pour dire : Oh ! la la !... D'autres encore faisaient des gestes inexplicables qui signifiaient peut être : Elle est bonne celle-là ?

Le centre gauche, comme le centre droit, est mélangé. La droite commence par des hommes beaux, bien faits, bien mis, au grand air, et aux belles façons, ceux-là sont pour Dieu et le roi ; à l'extrême droite prennent place des hommes presque aussi bien que les premiers : les miens.

Tous ces partis me désespèrent !

Ne vous dissimulez rien, c'est une vraie entrevue de mariage.

Et le cynisme du père m'épouvanta.

Il s'est penché à l'oreille de Mme de M... et lui disait un tas de choses, comme si je n'étais pas là, et entre autres :

— Elle est loin de déplaire à mon fils, ça, j'en suis sûr ; seulement il faudrait savoir ce qu'elle pense de lui.

Le rouge m'est monté au visage, et j'ai voulu me retourner et le mesurer du regard pour qu'il comprît ce que je pensais. Au lieu de cela, je lorgnais le comte de Mun, beau et sympathique, légitimiste, homme profondément religieux et honnête.

La séance a d'ailleurs été très calme.

Il pleuvait toujours et au lieu de chercher un fiacre nous avons pris l'omnibus. Le retour a été aussi choquant qu'étrange.

Le fils sérieusement retenu nous a laissé le père qui s'est conduit comme un gamin. Il parla des tailles, des mollets, des pieds.

Ces personnes pensent que M. de Cassagnac me plaît et ont la maladresse d'en médire.

Cassagnac ne ment pas, il n'a pas été hier à la Chambre et il est parti ce soir.

Le résultat de cette séance pour moi... oui, Rome de plus en plus adorée...

Dimanche 27 novembre 1876.

La baronne m'a dit ce matin que le jeune L. était venu hier à onze heures du soir chez elle pour lui dire qu'il était tombé amoureux de moi et qu'en me montrant elle avait fait son malheur.

Je lui ai demandé un conseil ; dois-je me rendre à l'invitation de la baronne sachant que, le soir. M. de L... y serait.

— Vous savez, ajoutai-je, il m'est pénible de savoir ce que vous venez de me répéter.

Les amours dédaignées ne créent que des ennemis. Je ne tiens pas à ce qu'on soit amoureux de moi. Tout ce que je puis offrir, c'est une franche et bonne amitié.

— C'est fort bien, ma chère, répondit la comtesse, mais je vous conseille de ne pas négliger des relations qui s'offrent à vous. Si vous venez ce soir, vous laisserez une graine qui germera et qui sait ? Peut-être retrouverez-vous un arbre en revenant à Paris.

MM. de L... ne sont point gens à négliger ni par leurs alliances, ni par leur position.

Ce jeune homme est un parti brillant même pour vous.

— C'est vrai, eh bien ! j'irai, mais sans changer de robe et en chapeau.

Tout se passa avec un calme et une majesté incomparables.

Le salon fortement éclairé, la baronne avec ses cheveux blancs, sa figure jeune et belle et sa riche toilette semblait un vieux portrait. Le baron comme toujours pose, comme s'il avait toujours cent mille francs de rente.

Ce pauvre homme ne peut s'habituer à la pauvreté et conserve et ses habitudes de luxe et son grand air.

A neuf heures le jeune M. de L., en tenue de soirée, entra dans le salon et vint lentement baiser la main à la baronne, à sa sœur et à la comtesse de B.

Toutes ces têtes poudrées et ces robes à traînes semblaient des ombres du siècle passé. On apporta une table et il se forma un whist avec un silence solennel.

Depuis hier, il me semble que je joue la comédie.

Savez-vous bien que c'est une entrevue parfaitement officielle!

J'examinai M. de L... et cet examen n'a malheureusement changé en rien ma première impression. Malheureusement, parce que cet homme a une position selon mes désirs et que je suis une femme selon les siens.

Les antipathies ne dépendent pas de nous.

Je causai avec calme, retenue, esprit et grâce. Ce qui n'empêcha pas ces gens de s'extasier sur mon air décidé.

C'est ce calme, cette assurance qui sont merveilleux, « disait-on ». « Elle n'élève pas la voix, elle ne change pas d'attitude en disant les choses les plus extraordinaires et les plus sérieuses. » Sans affectation, j'ai laissé voir que j'avais étudié et beaucoup lu. On osa parler de mariage et le jeune homme émit des théories si singulières...

— On peut être amoureux quand on veut, et moi, par exemple, si je trouve une jeune fille qui me plaise comme figure, comme corps, comme esprit et comme fortune, je l'épouserai. Car je ne puis me marier avec une personne pauvre, ce serait un sacrilège; je suis le premier dans mon pays et je dois représenter.

Avouez que c'est fort. La baronne échangea un signe avec moi et dit sèchement :

— Les étrangères le pensent toutes et ont la plus mauvaise opinion des Français. Elles croient que les hommes français ne se marient que pour de l'argent.

...Je lui ai dit cela hier et ma supposition était singulièrement justifiée. On dit des choses qui m'ont paru les plus étranges de la terre. D'ailleurs c'est très honnête. On me donne un nom, une position et des alliances brillantes avec les premières familles de France, et en outre une carrière des plus remarquables et on me de-

mande en échange de l'esprit et de l'argent. C'est une opération commerciale, une entreprise très naturelle et, si l'homme n'était pas si antipathique, j'accepterais. La figure ne serait rien. C'est ce caractère sec, brutal, intéressé, ambitieux et tenace, recouvert d'une triple couche du vernis mondain.

Oui, il appartient à la catégorie des gens *vernis*.

Charmant, souple, très aimable, empressé et humble dans le monde, ce doit être un homme dur, désagréable et méchant.

Je vais citer une phrase entre autres : on parlait d'Alexis (somnambule).

— Il m'a dit que je ne serais jamais heureuse, dis-je.

— C'est que le bonheur se présentera à vous Mademoiselle, dit M. de L... et vous le repousserez du pied de cet air léger et calme que je vous connais déjà.

Oh ! mais il m'a dit tant et des choses bien autrement directes. Il savait que j'étais prévenue. J'ai dit que je n'aimais pas la France en république et désirais la quitter.

— Mais au lieu de cela, mademoiselle, il faut au contraire rester pour chasser la république.

— Et que pourrais-je faire, Monsieur ? Ah ! si je pouvais quelque chose, certes j'y emploierais toutes mes forces.

— Vous pourriez beaucoup ; mais pour cela il faudrait faire une chose.

— Quoi donc ?

— Ah ! je ne vous le dirai pas.

Il fallait l'entendre. Le ton fait la musique.

Lorsque, pour la centième fois, on reparla de mon « caractère ferme », je me suis sentie passablement agacée et au lieu de traduire cet agacement par des mines, je dis d'une voix calme et sonore, de manière à être entendue de tous :

— Il me semble que sans un peu de fermeté dans le caractère on ne peut pas vivre honnêtement.

Cela fit exactement le même effet que si une main invisible eût piqué des épingles renversées dans les fauteuils du public.

— Ah ! que c'est vrai ! fit-on.

— Etes-vous romanesque, Mademoiselle ?

— Comment l'entendez-vous, monsieur ? Il y a cent façons d'être romanesque.

— Il faut s'avouer pour battu, fit hypocritement ou sincèrement le jeune homme, quand on se trouve en présence d'un tel esprit.

Suivent des : c'est inouï, merveilleux, etc., etc.

Oh les bêtes ! ils pensent duper une riche « étrangère », vaine, entêtée, facile à se monter la tête. Ils ont eu tous les mauvais goûts : d'attaquer Cassagnac, de le nommer le beau, le superbe, le splendide, l'incomparable Paolo. Ah ! oui, Paolo l'épouvantail de la canaille, l'homme qui porte des pistolets et des casse-tête sur lui, qui a dans son hôtel une glace pour voir les gens qui lui arrivent, un

tuyau acoustique pour leur crier qu'il n'y est pas. Comment, sinistres crétins, oseriez-vous vous comparer à ce Paolo que vous osez ridiculiser tout en en faisant un éloge excessif?

C'est un noble, loyal, brave. Le comparer à cette machine à vanité! Allons, vous n'y avez jamais songé! et si vous l'estimiez peu de chose vous ne vous exterminieriez pas à l'amoindrir.

Le jeune homme vernis a dit que sa sœur s'était mariée à seize ans.

J'eus un geste d'étonnement et de répulsion.

— Que c'est tôt, dis-je, moi je ne me marierai qu'à vingt-cinq ans.

J'en dis tant dans ce genre qu'il finit par parler de papillons brûlant leurs ailes, de précautions à prendre, etc., etc. Ah! Monsieur le Français, vous pensiez trouver une jeune extravagante, riche et volontaire, une *étrangère* enfin, disons le grand mot. Mais que pensez-vous donc de nous autres étrangères! Peuh! ne nous fâchons point. On en pense ce qu'il faut, seulement je n'appartiens pas à la règle générale, je ne suis ni Russe, ni étrangère: je suis *moi*, je suis ce que doit être une femme avec mes ambitions... le moment de les satisfaire est venu... eh bien? attendons un peu.

J'étais sur le lit de maman lorsqu'il me vint à l'idée...

Je bondis en m'écriant:

— Il me semble que M. de L. me demande en mariage d'une façon assez transparente?

— Oui.

— Il a de 27 à 28 ans, et il a une barbe noire.

— Mais oui.

— Eh bien! souvenez-vous de la prédiction que me fit la Moreau il y a quatre mois : « Dans peu, vous serez demandée par un homme de 28 ans, à barbe noire. »

— Eh bien, qu'en dites-vous!

Ah! de cet instant je me mis à revivre. Oh! mon Dieu si la moitié seulement de sa prédiction se réalisait.

Elle m'a tant promis tout ce qu'on peut désirer!

Ah! si on aimait les hommes par comparaison.

Lundi 28 novembre 1876

Je hais Paris. Peut-être qu'en y restant quelque temps sans aller aux magasins cette haine passerait.

A 7 h. 1/2 je suis aller dîner chez les Boyd. Berthe m'avait invitée hier. Les Boyd sont une espèce de famille Benoiton.

C'est la première fois qu'ils me voient de près, aussi j'ai reçu sur ma taille, mes bras, mes cheveux, les compliments qu'ils méritent. Quant à Berthe elle ne parle que de la fille de la princesse Lise Troubetzkoy dont le salon est bien connu à Paris. Depuis longtemps je n'ai vu des gens gais, naturels et charmants. Cette soirée me

rafraîchit l'esprit, et je revins dans notre « superbe premier du Grand-Hôtel » plus calme et mieux disposée.

On m'apporte le manuel de la Chambre, *silhouette à la plume.*

Voilà ce qu'on lit de L... fils, après de L. père dont on parle avec respect et considération lui rendant justice pour tous ses bienfaits dans son département :

« 28 ans, Segré (Maine-et-Loire. 7.313 voix. Conseiller général, non marié ; à sa nomination est attachée, dit-on, la réussite d'un très riche mariage. Bonapartiste intransigeant, s'appuyant sur la démocratie ; en un mot le fils de son père. Figure de séminariste poupard sur laquelle on aurait appliqué des moustaches et un pince-nez ; a toujours sous le bras une serviette de ministre qui ne le quitte pas ; il fait son apprentissage ».

Et maintenant vient Granier de Cassagnac.

« — Attention ! c'est un confrère et un lettré dans la grande acception du mot. Granier de Cassagnac appartient à une famille de gentilshommes gascons. Son titre de noblesse lui a été longtemps contesté, mais c'était sans raison, ses parchemins sont en règle, etc.

« Paul Granier de Cassagnac fils, 32 ans, Condom (Gers) 9.818 voix. Journaliste. Célibataire. N'a pour toute fortune que sa bonne plume de Tolède. Un d'Artagnan de lettres. Grand, fort, le nez au vent, la moustache en croc, cheveux très noirs et très abondants, la peau brune, l'œil vif, un véritable Gascon par le geste, l'accent et la bravoure. A servi l'empire avec un dévouement de soldat et le sert encore en enfant perdu, indiscipliné et mauvaise tête, très raide dans ses polémiques, trop raide pour un homme qui a des visées politiques. On compte beaucoup sur sa fougue et sur sa jeunesse pour faire du scandale à la nouvelle Chambre.

« On espère qu'il sera le d'Artagnan de la tribune comme il était celui de la presse. M. de Cassagnac pourra bien faire mentir ses pronostics, maintenant qu'il a quitté les aventures du journal pour monter sur la scène de la politique sérieuse, nous ne serions pas étonnés de le voir imiter ces fils de famille qui réunissent leurs amis à un dernier souper pour enterrer leur vie de garçon et qui deviennent ensuite d'excellents maris et pères de famille modèles. M. de Cassagnac est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1869. Il a combattu à Sedan et a été prisonnier en Allemagne.

« Il a eu beaucoup de duels dont il se repent. Fait volontiers des excuses à ses adversaires, mais seulement après les coups d'épée ».

Pendant le dîner survint le général Bihovitz, un homme charmant qui rit et s'amuse de tout comme un enfant. Je lui apporte de Poltava (Russie), des cigarettes chacune timbrée à son nom. Cette attention délicate le charme. Le docteur Walitsky, ma tante et Barnola auront le même cadeau.

Je suis de nouveau dans mon paradis bleu. Ah ! quel dommage !... C'est si joli chez moi, et mes yeux reposent sur des objets gracieux et riches... Et je dois partir ! ! pour travailler.

Jeudi 1er décembre 1876.

Ce matin à Marseille je fus prise du vertige de retourner dans Nice. Le soir nous arrivions.

M. et Mme Anitchkoff et leurs enfants avec ma tante nous attendaient.

Ces excellents Anitchkoff ! Je les adore. Jamais il n'y eut de gens plus honnêtes et plus droits, plus aimants et plus dévoués.

2 décembre.

Été rue de France causer avec les femmes du peuple.

Certes il n'y a aucun mérite de convertir les femmes qui ne savent rien et se fichent de tout, en leur expliquant les choses embrouillées par des exemples tout simples, mais ma sotte vanité fut chatouillée quand je les entendis murmurer en niçois : c'est vrai, mais c'est que c'est vrai ! « Si *c'était* un homme on en ferait un roi ». Mais ce qui me flatte bien plus c'est d'avoir fait venir les larmes aux yeux de ces femmes en leur racontant les malheurs de l'impératrice Eugénie. Et surtout certaines phrases d'elle auprès d'un soldat mourant à l'hôpital pendant une épidémie. J'avais moi-même les larmes aux yeux. Ce qui les attendrit surtout ce fut lorsque je leur montrai leurs boutiques envahies par des malfaiteurs qui s'y installeraient en leur lieu et place. Pour expliquer la position de Napoléon, je m'essaie en jouant ces scènes.

Samedi 3 décembre 1876.

La princesse Souworoff est venue voir maman, elle vient de marier sa fille, elle est toujours jeune et admirablement belle. Je lui ai montré la maison et elle s'étonne que nous ne restions pas à Nice ayant un chez soi si agréable.

— Nous trouverons des professeurs, me dit-elle, nous trouverons tout ce que vous voulez et je vous servirai de modèle, seulement restez.

Elle veut recevoir de nouveau comme il y a huit ans. Mais c'est inutile, je dois étudier sérieusement.

O misère !...

Le souvenir de Rome me fait pâmer... mais je ne veux pas y retourner. Nous irons à Paris...

O Rome ! Que ne puis-je la revoir ou bien mourir ici ! Je retiens mon souffle, et je m'étire comme si je voulais *m'allonger* jusqu'à Rome.

MARIE BASHKIRTSEFF.

POÉSIES

LA CHANSON DU FEU

J'ai dévoré la forêt verte
Avec toutes ses chansons
Et toutes les chansons de la forêt verte
Chantent en moi.
J'ai vu filer la jeune fille ;
J'aime sa quenouille
Et son fuseau aussi ;
Car je le vois voler et revenir et puis voler encore
Sans échapper à ses doigts.
Et j'ai dit à la jeune fille :
Pourquoi me regardes-tu ?
Pourquoi ris-tu d'entendre mes chansons,
Au lieu de chanter à ton tour ?
Pourquoi ?
Dehors la nuit s'est mariée au jour,
Et la lune sourit de voir ce mariage,
Où tous les oiseaux sont muets.
Et la jeune fille me regarde,
Au lieu de contempler
Le mariage du jour avec la nuit.
Enfant, enfant, écoute ma chanson :
J'aime l'amour
Et toi tu l'aimes aussi !
Tu chanterais toi-même :
Tu n'aimerais pas ce que je chante
Si tu n'aimais l'amour.
La forêt verte que j'ai dévorée
M'a dit que l'amour
Etait doux dans la forêt
Et doux encore aux bords des fleuves, et doux
Sous les toits des maisons des hommes ;
Et que l'amour a pour demeure
Le cœur des jeunes filles ;
Et qu'il y a plus chaud
Que ma propre âme
Qui est faite de chaleur.
Et la forêt m'a dit encore
Que le printemps n'est rien
A côté de l'amour,
Et que le printemps aurait tort de fleurir,
Si l'amour ne l'en priait pas.
La forêt croit que les larmes mourraient
Si tous les cœurs contenaient de l'amour,
Comme tous les nids contiennent des œufs.
La forêt m'a dit cela pour que je le redise,

La forêt qui est morte de moi
Et qui dans sa rouge agonie
Louait l'amour.
J'ai dévoré la forêt verte avec toutes ses chansons,
Et toutes les chansons de la forêt verte
Chantent en moi.

CELLE QUI AIMERA TOUJOURS

Connais-tu mon collier que j'ai enfilé perle à perle sous les [saules?
Ces roses n'ont pas peur de l'automne
Parce qu'elles songent à leur parfum.
La forme de la lune est agréable
Aux yeux des amoureux.

Ne passez pas devant mon jardin :
C'est là qu'il dort.
Ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais il est mort.
Il me disait : Tu es celle
Qui n'aimera jamais,
Qui aimera toujours.
Les passants passent devant mon jardin
A l'époque où tombent les pommes,
Et à l'époque des abeilles ils passent aussi.
Et je les entends qui se disent :
Nous cherchons celle
Qui n'aimera jamais,
Qui aimera toujours...
Les rivières sont heureuses de l'abondance de leurs eaux
Et les fruits qui se pressent aux branches
Sont heureux de pendre là par milliers.
Un jour le bien-aimé s'éveillera
Et le mort criera au passant :
Quel est celui qui cherche celle
Qui n'aimera jamais,
Qui aimera toujours?
La voici — Prenez-la.
Mais je supplie le bien-aimé mort de retarder ce jour.
Je l'entretiens de mon jardin dans sa tombe,
Je lui raconte que les pommes sont mûres
Et que les abeilles se sont tues.
Je lui dis : Souviens-toi de la rivière,
Rappelle-toi que le soleil danse
Dans l'or de mon bracelet ;
Et je lui parle tout le temps
Pour qu'il ne s'éveille pas
Et ne dise point au passant :
Quel est celui qui cherche celle

Qui n'aimera jamais,
Qui aimera toujours?
La voici. Prenez-la.

Connais-tu mon collier que j'ai enfilé perle à perle sous les [saules?
Ces roses n'ont pas peur de l'automne
Parce qu'elles songent à leur parfum.
La forme de la lune est agréable
Aux yeux des amoureux.

IL EST JEUNE

Je chante et ma voix est légère
Autant que les pas de la lune sur la rivière,
Autant que les cheveux des jeunes filles
Lorsqu'ils dansent autour de leurs fronts.
Ne pleurez pas, vous offenseriez et ma voix
Et la lune qui marche sur les eaux.

Il est jeune. Il a un cheval et des couteaux;
Sa ceinture de cuir est haute;
Ses yeux luisent
Comme l'eau des puits qui scintille dans les seaux.
Il rit, et les oiseaux s'étonnent d'entendre que son rire
A le son du printemps.
Chaque soir cependant il dit à son couteau :
« Ne l'as-tu pas trouvée encore? »
Le couteau répond : « Maître, non. »
« Prends mon cheval, abandonne à jamais ma ceinture. »
« Maître, j'ai parcouru la terre entière,
« La lune est lasse de me voir fuir,
« Le soleil se fatigue
« De dessiner mon ombre sur le chemin. »
« Va, trouve-la, cache toi sous son oreiller;
« Tu ne me rapporteras rien d'elle
« Que ses bracelets bleus
« Enroulés à ton manche, couteau.
« Tu ne me rapporteras rien d'elle que ses cheveux
« Mêlés à ses bracelets bleus.
« Tu ne m'apporteras rien d'elle
« Que le parfum de ses sourcils et de ses paroles,
« Les paroles qu'elle dira
« En te voyant briller, couteau.
« Tu ne m'apporteras rien d'elle que le baiser
« Dont tu lui baiseras le cœur. »
Je chante et ma voix est légère
Autant que les pas de la lune sur la rivière.

HÉLÈNE VACARESCO.

LA VALEUR PROPHÉTIQUE DU RÊVE

D'APRÈS LA PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE

I

On serait tenté de croire, au premier abord, que la pensée contemporaine s'est complètement dégagée des superstitions populaires et, en particulier, de la croyance qui attribue au rêve une valeur prophétique. A vrai dire, les ouvrières consultent bien encore la *Clef des songes*, à l'atelier, en attendant un épouseur; mais on peut se demander quelle est, à ce sujet, l'attitude de l'élite intellectuelle. Cette question n'est pas hors de propos, car cette attitude de nos contemporains est plus complexe qu'on ne le pense.

La foi aux superstitions baisse, c'est évident. Le fait de ne plus s'occuper de ces questions si souvent agitées autrefois en est la preuve. Et pourtant ne voit-on pas des écoles spirites qui se réclament de l'esprit scientifique, se lancer à la recherche des phénomènes les plus merveilleux et souvent accepter comme des vérités évidentes les absurdités les plus incontrôlables ?

D'autre part nous trouvons dans ce siècle des littérateurs éminents, voire même des hommes de science, admettre pleinement, ou du moins ne pas rejeter complètement, la valeur prophétique du rêve (1).

Cependant garder le silence au sujet d'une croyance qui a tenu une large place dans l'histoire de l'humanité, ou du moins la traiter négligemment et s'en débarrasser avec quelques explications brèves ou confuses, serait un aveu de faiblesse devant cette superstition vivace. La raison voudrait la rejeter; mais on craint aussi de la justifier par les critiques que l'on en voudrait faire.

Qui sait? Peut-être craint-on encore un retour possible vers cette croyance surannée, quoique désavouée par la raison moderne?

Quoi qu'il en soit, l'attitude des penseurs a été longtemps incertaine. On tend aujourd'hui à faire du rêve une étude positive et scientifique, dont les résultats empêcheront les restaurations enfantines des légendes ou des contes de fées. Préciser le nombre et la valeur des faits, en rechercher l'origine et le processus, tel doit être notre but. Nous allons donc essayer de faire une mise au point des idées émises dans la psychologie contemporaine sur la valeur prophétique du rêve.

II

Avant d'étudier les traités qui se rapportent spécialement au sommeil et aux rêves, il convient de citer brièvement les données courantes de la littérature, ainsi que certains passages d'esprit plus scientifique concernant la même question. Bien entendu, nous

(1) Nous avons, bien entendu, négligé l'étude du rêve comme motif littéraire sans aucun intérêt au point de vue de la question de psychologie spéciale que nous examinons ici. Signalons cependant un travail qui en parle, c'est celui de Benezé : *Das Traummotiv*. Halle, 1897, in-8, t. I. *Die Symbolische Träume*, p. 49-53.

laissons totalement de côté le rêve considéré comme artifice littéraire. Peut-être réel à l'origine, ce rêve est devenu un banal procédé, une vulgaire *ficelle* dramatique. Si les rêves, dans Homère, peuvent être un signe de la croyance des Grecs, le songe d'Athalie ne nous apprend absolument rien sur la croyance de Racine.

Certains littérateurs cependant ont exprimé catégoriquement leur opinion au sujet du rêve. Bernardin de Saint-Pierre parle ainsi du rêve prophétique :

« Cette opinion que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipion, les deux Caton et Brutus qui n'étaient pas des esprits faibles. L'Ancien et le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes semblent être des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous...

Pourquoi douter des songes? la vie remplie de projets passagers et vains est-elle autre chose qu'un songe? » (1).

Joseph de Maistre n'est pas moins précis :

« L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous les lieux, de pénétrer l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps, car le temps est quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir. De là vient que dans nos songes jamais nous n'avons eu l'idée de temps et que l'état du sommeil fut toujours jugé favorable aux communications divines » (2).

Cependant un auteur, Ch. Nodier, qui parle parfois des rêves dans ses contes, a, sur cette question, un point de vue intéressant :

« La perception d'un acte extraordinaire qui n'est pas familier à notre nature se convertit facilement en rêves. — La perception d'un rêve souvent répété se convertit facilement en actes, surtout lorsqu'elle agit sur un être débile et irritable (3) ».

Il y a là une vue confuse encore de la loi de l'action et de réaction réciproques et constantes de la vie de la veille sur celle du sommeil. Bayle était près de la vérité quand il disait :

« Je crois qu'on peut dire des songes qu'ils contiennent plus de merveilleux que ne le croient les esprits forts et moins que ne le croit le peuple » (4).

Quelques auteurs indiquent comment peut naître la croyance à ce merveilleux.

Taine nous donne une observation du Dr Luzarus portant sur la genèse d'un pressentiment :

(1) Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, éd. diamant, t. II, p. 60.

(2) Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 1862, 8e éd. t. II, 7e Entretien, p. 70.

(3) C. Nodier. *Contes de la veillée. Conte du pays des rêves*, p. 251.

(4) Bayle. *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XVIII, p. 124.

« Etant au Righi, il chercha pendant une dizaine de minutes à apercevoir une montagne au milieu de glaciers sans y réussir. Fatigué, il y renonça et tout à coup il vit le cadavre d'un de ses amis, ce qui lui parut un pressentiment. Mais il s'aperçut bientôt qu'en regardant la plaine, tout revêtait cette couleur cadavérique, tenant du gris, du jaune, du vert, due à la fatigue des yeux. Une association quelconque avait d'autre part, évoqué l'image de l'ami (1) ».

James Sully nous cite un exemple d'une dame qui coucha une nuit, sans le savoir, dans une chambre hantée :

« Elle eut réellement l'apparition étrange d'un homme du moyen âge, le personnage hanteur qui était apparu à tous les gens couchant dans cette chambre. Or, au réveil, elle remarqua un portrait représentant ce personnage pendu au mur de la chambre (2) ».

James Sully, dans un autre article (3), nous donne sa théorie à ce sujet et elle n'est pas sans valeur :

Il y a, dit-il, deux manières distinctes d'envisager les rêves : d'abord les uns considèrent le rêve comme le résultat d'un degré d'intelligence et d'une perspicacité de beaucoup supérieures à ceux dont nous disposons à l'état de veille. Les autres ne le considèrent que comme le produit d'un dévergondage intellectuel ou comme les vaines imaginations d'un esprit abandonné à lui-même et débarrassé du contrôle de la volonté.

Pour moi, je propose d'adopter une troisième manière de voir. Il y a une révélation dans le rêve qui est le produit de l'intelligence soustraite au contrôle de la volonté. Mais cette révélation n'est point celle qu'on désigne communément sous ce nom.

D'abord qu'est-ce que le sommeil? — une paralysie momentanée, une abdication des centres nerveux supérieurs, des centres inhibiteurs qui, pour un temps, cessent d'exercer leur contrôle sur des centres d'ordre inférieur; l'activité mentale montrée par le rêve est simplement la manifestation de ce qu'il y a en nous de plus naturel, de plus vrai. C'est là qu'est la révélation. Les voiles sont déchirés, les beaux atours mis à bas; c'est la nudité même de notre moi qui apparaît, de notre moi original, primitif; nos rêves nous révèlent à nous-mêmes tels que nous sommes peut-être inconsciemment ».

Nous entrons davantage dans notre sujet avec l'étude de Gratiolet (4).

Il remarque l'influence des occupations de l'état de veille sur la production des songes et réciproquement de l'action des songes sur

(1) Dr Luzarus. *Zur Lehre von den Sinnestauschungen*, Berlin 1867, cité par Taine : *de l'Intelligence*, Liv. 2, ch. I, p. 113-123. Ed. Hachette.

(2) Sully. *Les Illusions des sens et de l'esprit*. Ed. G. Baillière, 1883.

(3) James Sully. *Le rêve en tant que révélation*. (*Fortnightly Review*). Mars p. 354-365. *Revue des Revues*, avril 1893, p. 278-283.

(4) Leuret et Gratiolet. *Anatomie comparée du système nerveux*, 1839-1857; Gratiolet, t. II., 1857, 3e partie, Ch. V du *Sommeil*, p. 484-523.

les idées de l'état de veille. Il déclare ailleurs avoir confiance dans une explication naturelle du rêve prophétique, sans même indiquer d'ailleurs dans quel sens on la pourrait chercher. Il cite un assez grand nombre de faits, à peu près tous connus.

En voici un cependant qui ne l'est pas. Il mérite d'autant plus d'être cité que sa genèse peut être très vraisemblablement établie, et a été d'ailleurs pressentie par GRATIOLET :

« Une noble Lithuanienne, âgée de 20 ans, d'une constitution scrofuleuse, se réveilla dans l'une des premières nuits de sa grossesse avec un cri terrible et toute frissonnante ; elle raconta à son époux le songe qu'elle venait de faire. Il me semblait, lui dit-elle, que j'étais entrée dans une église et qu'étant descendue dans les caveaux, j'avais aperçu une femme assise dans une tombe ouverte allaitant deux enfants. Comme son aspect me remplissait de terreur, elle me dit : « Ne t'effraye point, ma fille, car je suis ton image ; le lendemain du jour où tu auras deux fils tu viendras dormir à ma place. » Cette femme eut deux jumeaux. « Mon rêve s'accomplit », dit-elle, et peu de jours après elle mourut d'une fièvre puerpérale (1) ».

Il est très probable que cette femme eut la perception vague, précisée dans le sommeil, qu'elle était enceinte de deux jumeaux, que cette idée se mêla, dans un rêve, à des craintes très naturelles chez une femme en cet état. Ensuite, dans la période de dépression due à un accouchement difficile chez une femme faible de constitution, le rêve qui l'avait frappée, amplifié par son imagination, la troubla assez pour amener des accidents graves et la mort.

GRATIOLET mêle d'ailleurs à ces faits quelques récits qui appartiennent à la télépathie, comme celui de cette femme qui vit en songe son mari au bord d'un fleuve, soutenu par un capitaine, et en devint malade sans qu'on osât lui annoncer la mort de son mari survenue à cette époque ; jusqu'à ce qu'un jour, voyant un capitaine, elle s'écria : « Voilà le capitaine qui portait secours à mon époux mourant », ce qui était vrai (2) ; et aussi l'histoire de cette jeune fille qui rêva que son fiancé mourait et en mourut elle-même de chagrin, peu après que la nouvelle de cette mort lui fût réellement arrivée (3).

III

Dans les traités modernes de psychologie sur le sommeil et les rêves, le plus souvent la question est omise ou à peine effleurée. Dans son ouvrage si célèbre (4) MAURY n'en parle pas ; il a cependant émis quelques idées sur ce sujet dans un autre ouvrage.

(1) Tiré de FRANCK. *Pathologie médicale* (cité par GRATIOLET, p. 511, note 2). *Encyclopédie des Sciences médicales*, 2e division, III. Déc. 1838, p. 46, note 6.

(2) MORITZ. *Magazin zur Erfahrungs Seelenkunde* (d'après Gratiolet).

(3) MAC-NISCH. *The Theory of sleep* (in-8°, p. 110-111).

(4) A. MAURY. *Le sommeil et les rêves*, 9e éd., 1875, Paris Didier.

Pour lui le rêve prophétique est une réminiscence vivace prenant l'aspect d'une révélation ; il l'attribue aussi à un dédoublement de la personnalité qui, faisant paraître des personnes étrangères, fait croire à des pressentiments :

« L'attention n'étant pas distraite pendant le sommeil par une foule de perceptions extérieures, la faculté de la mémoire acquiert une très grande puissance, la réminiscence s'opère avec un degré de vivacité qu'on n'observe guère pendant la veille, de sorte que des faits que nous croyions avoir oubliés et dont nous n'avions même plus la notion, s'offrent tout à coup à notre esprit, quand nous dormons, avec le caractère d'une inspiration ; de là l'origine divine ou surnaturelle, le caractère prophétique que l'on attache à certains rêves.

« Dans le songe notre personnalité se dédouble pour ainsi dire ; car ainsi que l'a remarqué Descartes, l'âme est dans l'impossibilité de réagir contre les impressions que les sens font sur elle dans un état qui nous rend comme étrangers à nous-mêmes ; nous sommes donc entraînés à attribuer à autrui, à des personnes imaginaires, les paroles mentales que nous prononçons, les idées qui nous préoccupent ou nous agitent. Sous l'empire d'une crainte religieuse, de la croyance à des esprits célestes, nous les voyons en rêve ; nous leur prêtons des discours ou des actes en harmonie avec nos propres convictions, avec nos appréhensions ou nos espérances. C'est ce qui explique ces pressentiments qu'on a enregistrés dans l'histoire, avec une curiosité mêlée de superstition (1) ».

Sur les faits de prévision dans le rêve Lemoine incline à les croire soumis à une explication naturelle :

« Dans les songes comme dans la veille, on peut découvrir l'avenir ; on peut le découvrir au moins par le raisonnement, dont le sommeil n'enlève pas l'usage à l'esprit. Il n'y a pas ombre de sorcellerie dans cette affaire (2) ».

Le rêve séméiologique lui paraît naturel,

« Car si l'homme éveillé peut pressentir son mal futur, à plus forte raison l'homme endormi, plus sensible à l'action sourde des organes (3). ».

Cependant il reconnaît qu'il y a eu des faits de prévision plus extraordinaires et non rationnellement explicables. Il les attribuerait volontiers à des coïncidences fortuites, bases de la croyance superstitieuse au rêve prophétique.

Cette interprétation ne le satisfait pourtant pas complètement, et il constate qu'il peut y avoir des cas, chez les hystériques par exemple, où le rêve détermine l'acte même. Ainsi la prévision de l'arrivée d'une crise, de la fin d'une période chez une extatique. Dans d'autres cas la prévision est assez vague pour qu'on puisse

(1) Maury. *La magie et les songes*, intitulé encore : *La magie et l'astrologie*, 1863 : p. 232-233.

(2) Lemoine, *Du sommeil au point de vue physiologique et psychologique*, 1853, p. 320.

(3) *Id.*, p. 323.

toujours accommoder avec elle les événements; c'est ce qui se passe dans la divination (1).

Mais il ne voit pas d'objection de principe à la connaissance de l'avenir par les rêves et conclut que, si elle est réelle, c'est à Dieu que nous la devons (2).

Macario, lui, expose un certain nombre de faits classiques; il donne aussi des exemples de prophéties ou prédictions de toute sorte, selon lui réalisées, et en conclut à une connaissance de l'avenir, avec l'attitude à demi scientifique qui caractérisera plus tard les spirites.

« Peut-être que l'état actuel de la science ne permet pas encore de déchirer le voile qui couvre les phénomènes de prévision. Cependant, sans trop se compromettre, on peut dire que si l'on admet l'immortalité de l'âme, ces phénomènes peuvent recevoir une solution satisfaisante sans recourir à des influences surnaturelles. En effet, supposons l'âme dégagée de la matière et il sera alors évident qu'étant immortelle, ou plutôt étant une parcelle de la divinité, elle doit saisir jusque dans ses moindres détails tous les mystères de la création; car, pour l'âme libre, les conditions de temps et d'espace n'existent pas; le passé, le présent et le futur se confondent en un seul point et, dès lors, je le répète, elle saisit en un clin d'œil les rapports et l'ensemble de tout ce qui est (3) ».

Le marquis d'Hervey de Saint-Denys, dans son livre très remarquable, donne l'expérience, malheureusement illusoire, de vues intéressantes sur la question qu'il ne traite pas sérieusement.

Il déclare avoir eu sept exemples de prévision dans les rêves; mais il ne donne aucun détail, sauf pour deux cas où il montre que la prévision était due à des perceptions sensorielles d'une grande finesse.

Il rêve un matin que le gazon devant sa maison est couvert de gelée blanche et il s'aperçoit en se réveillant que c'est exact.

Une autre fois il rêve qu'on lui sert deux renards rôtis, alors qu'on venait de prendre chez lui une nichée de jeunes renards. Il attribue ce fait à l'influence de l'odeur (4).

Il donne enfin un aperçu de la question en général :

« C'est assurément l'un des côtés les plus intéressants de la question qui nous occupe que cette perspicacité si puissante, cette sorte de divination intuitive à laquelle l'esprit peut s'élever parfois, dans l'état de rêve, grâce à l'extrême exaltation de la sensibilité physique ou morale, condensée, pour ainsi dire, sur un seul point (5).

(1) *Id.*, p. 325.

(2) *Id.*, p. 332.

(3) Macario. *Des rêves considérés sous les rapports physiologique et pathologique. Annales Medico-psycholog.* Septembre 1846, t. VIII, p. 217.

(4) D'Hervey de Saint-Denys, *Les rêves et les moyens de les diriger.* Paris, in-8, 1867, p. 445.

(5) *Id.*, p. 71.

Il confirme d'ailleurs ses vues par une sorte de profession de foi répétée à deux reprises :

« Je n'estime point pour mon compte que tant de témoignages aient pu s'accumuler sans qu'il y ait à faire une part de vérité dans ces attestations si nombreuses, et sans croire qu'il soit nécessaire pour y ajouter foi de rien admettre de contraire aux grandes lois de la nature. »

Enfin le seul livre qui se soit vraiment occupé de la question est celui du Dr Max Simon (1).

Nous trouvons ici tout d'abord un certain nombre de faits; comme ils servent de base, avec ceux que nous connaissons déjà, aux raisonnements modernes, il est utile de les citer :

« Une jeune personne étant en visite dans une campagne assez éloignée de celle qu'elle habitait, eut l'idée que sa sœur qu'elle avait quittée parfaitement bien portante était en danger sérieux.

« Elle revint aussitôt, et à peine était-elle arrivée, qu'on vint lui dire que sa sœur avait été prise d'un abondant crachement de sang qui avait mis sa vie en danger (2) ».

Remarquons, en passant, que cet exemple rentrerait plutôt dans les faits dits de télépathie, que dans ceux de prévision ; et, d'autre part, que ce n'est pas à proprement parler un rêve. Les deux faits suivants appartiennent à la même catégorie :

« Un jour que l'abbé de Montmorin était entré à l'église Saint-Louis et s'y était agenouillé, il ne tarda pas à se sentir pressé de changer de place.

« Il résista tout d'abord, mais cette sollicitation intérieure devenant plus pressante, il finit par y céder et alla s'agenouiller du côté opposé de l'église.

« A peine y était-il qu'une pierre se détacha de la voûte et tomba justement à l'endroit qu'il venait de quitter (3) ».

« Un jeune docteur, venant un jour de faire visite à ses parents, fit la rencontre de deux officiers. Il convint avec eux de prendre la poste.

« Quand il fallut monter en voiture notre docteur fut comme arrêté par une puissance surnaturelle. Les deux officiers ayant remarqué une altération dans ses traits lui en demandent la cause. Il s'explique. Ils lui offrent de l'aider, mais il refuse, disant qu'il ne pourrait se décider à partir. A peine étaient-ils en route que l'obstacle cessa de se faire sentir. Le jeune docteur saisit donc la première occasion pour continuer son voyage. En arrivant sur les bords de l'Elbe, il aperçoit un rassemblement ; on lui raconte que les deux officiers avaient été noyés dans le fleuve où la voiture et les chevaux étaient tombés (4) ».

Enfin voici les trois exemples les plus célèbres de rêves à caractère proprement prophétique :

(1) Dr Max Simon. *Le Monde des Rêves*. in-18. Bibl. scientif. contemp., chez Baillière.

(2) *Id.*, p. 69.

(3) *Id.*, p. 68.

(4) *Id.*, p. 68.

— Une nuit la princesse de Conti vit en songe un appartement de son palais prêt à s'écrouler et ses enfants qui y couchaient sur le point d'être ensevelis sous les ruines. L'image affreuse qui s'était présentée à son imagination remua son cœur et tout son sang; elle frémit, et dans sa frayeur elle fut réveillée en sursaut et appela quelques femmes qui dormaient dans sa garde-robe.

Elles vinrent recevoir les ordres de leur maitresse, elle leur dit sa vision, et qu'elle voulait absolument qu'on lui apportât ses enfants. Ses femmes lui résistèrent en citant l'ancien proverbe que tout songe est mensonge. La princesse commanda qu'on allât les quérir. La gouvernante et les nourrices firent semblant d'obéir, puis revinrent sur leurs pas dire que les jeunes princes dormaient tranquillement et que ce serait un meurtre de troubler leur repos.

La princesse, voyant leur obstination et peut-être leur tromperie, demanda fièrement sa robe de chambre. Il n'y eut plus moyen de reculer. On alla chercher les jeunes princes qui furent à peine dans la chambre de leur mère que leur appartement s'écroula.

— Un pasteur du nom d'Ulrici avait un ami, comme lui ministre de l'évangile, et qui demeurait dans son voisinage.

Celui-ci l'entretint un jour de ses craintes de mort prochaine, bien qu'en parfaite santé.

Ulrici reste incrédule.

Quelques jours après il a un rêve dans lequel il voit son ami emporté par un cheval fougueux, tombant et se brisant la tête contre un arbre dans un chemin à lui connu. Sa femme l'éveille tout en larmes. Il ne peut de la journée se remettre de son émotion, il reste persuadé que son ami est mort. Sa femme se moque de lui et l'accompagne à la promenade.

Avant de partir il dit à la servante quel chemin il prend parce qu'il est persuadé que l'on viendra le chercher du village voisin.

Il retournait sur ses pas lorsqu'il voit sa servante venir à sa rencontre. Elle lui dit qu'elle était venue le chercher pour un baptême.

Véritable raison : Son ami était mort à 5 heures au soir comme Ulrici l'avait rêvé à 6 heures au matin.

— Une dame habitant la Cochinchine devait quitter Saïgon et s'embarquer sur une canonnière de l'Etat.

Toute la nuit, elle rêva de naufrages et incendies; ces rêves étaient interrompus par des cris, des réveils en sursaut, puis, le sommeil revenu, des visions de navire sautant, s'abîmant dans les eaux, de naufrage s'offraient de nouveau. Malgré ces rêves elle partit, le voyage fut des plus malheureux, la chaudière éclata et cette dame horriblement brûlée mourut des suites de sa blessure. »

Simon ajoute l'observation suivante :

« Tout le monde savait dans la colonie que les chaudières des canonnières étaient en très mauvais état. »

(1) Simon, p. 64-67.

Voici comment Simon interprète les rêves qu'il cite ; laissons-lui la parole :

« Les rêves qui annoncent au dormeur un événement quelconque et que l'événement justifie sont assez rares et la simple loi des coïncidences pourrait suffire à les expliquer. Si on examine d'un peu près les songes auxquels on a attribué un caractère prophétique, nous voyons d'une part que ceux qui ont fait de tels rêves étaient, au moment où sont apparus ces rêves, sous l'empire d'un sentiment profond de crainte ou d'espoir ; d'un autre côté, nous constatons également que les faits qui ont été révélés, les événements qui ont été annoncés dans ces songes, auraient pu être prévus par les dormeurs en raison de la connaissance qu'ils avaient de certaines circonstances particulières ayant trait à cet événement (1). »

Simon résume ainsi sa pensée sur la genèse probable de ces sortes de rêves :

« Les rêves prophétiques ne sont que ces jugements inconscients dont la conclusion se présente dans le sommeil et avec l'appareil ordinaire des opérations mentales du sommeil, les images du rêve (2). »

Sergueyeff, dans un ouvrage récent, cite simplement quelques cas de fausse prévision dus à des faits d'hypermnésie.

En voici deux que nous ne connaissions pas encore :

« Un homme d'un certain âge visite par hasard une maison de campagne dans laquelle il croyait venir pour la première fois, et le voilà très surpris d'avoir vu en rêve cette maison exactement telle qu'elle est. Il suppose d'abord quelque étrange prévision. Mais bientôt un ami de sa famille lui apprend que, dans sa toute première enfance, il avait habité cette campagne avec ses parents. »

« Un jeune Ecossais dont le père venait de mourir était sur le point de perdre un procès à cause d'un document qu'après les recherches les plus minutieuses on n'arrivait pas à retrouver. Il voit en rêve l'étude d'un notaire et, dans un casier, le document en question. Il a soin de s'y rendre et le document se trouve, en effet, à la place rêvée. On croit aussi qu'il s'agit là de quelque révélation mystérieuse, mais le prédécesseur du notaire avait jadis un associé vivant encore et qui se rappelle que le jeune Ecossais, tout enfant, accompagnait son père le jour où celui-ci vint à l'étude, et remit le document au notaire, qui le plaça dans le casier en présence du petit garçon (3). »

Le Dr Tissié, dans son ouvrage sur les rêves, ne s'occupe pas du rêve prophétique mais seulement du rêve séméiologique précédant en particulier les délires (4).

Il étudie beaucoup l'influence des rêves sur la vie à l'état de veille

(1) Simon, p. 63.

(2) Simon, p. 69-70.

(3) Sergueyeff. *Le sommeil et le système nerveux*. 2 vol. in-8°, 1890, t. II, p. 884.

(4) Tissié, *Les rêves. Physiologie et pathologie*, 1890, p. 85-91.

chez son sujet hystérique Albert, et a un chapitre intitulé : « Influence des rêves sur l'idéation et sur les actes accomplis à l'état de veille. »

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir étudier cette influence dans le cas du rêve prophétique.

IV

Continuant notre revue des travaux parus sur le rêve, nous trouvons dans un article de M. Bouillier des réflexions très judicieuses et d'un grand bon sens :

« Quant à nous, nous n'avons aucune sorte de superstition à l'égard du rêve; nous ne croyons pas qu'à l'engourdissement du corps corresponde une plus grande activité ou même une activité égale de l'âme.

« Si nous donnons quelque importance au rêve, si nous pensons qu'au point de vue moral il est digne de quelque attention, c'est uniquement parce qu'il est une image de ce qui s'est produit en nous pendant le jour et non parce qu'il dépasse la veille par aucun don qui lui soit propre...

« ..... C'est toujours un même fond, quoique avec des variations, avec des changements de scènes à l'infini. — De là tout le prétendu merveilleux des songes, de là, à travers leurs incohérences et leurs folies, quelques éclairs de bon sens et de sagesse, certaines vraisemblances morales et quelquefois une sorte de suite et de logique; de là aussi des rencontres et des coïncidences extraordinaires, comme par une sorte de double vue, avec tel ou tel événement futur, ou à distance; de là enfin, au milieu de tant d'autres songes trompeurs, quelques-uns qui se vérifient, qui sortent par la porte de corne et non par la porte d'ivoire, comme disaient les poètes anciens. Apparition de tel ou tel personnage vivant ou sorti du tombeau, d'un ami, d'un protecteur, d'un ennemi, d'un fantôme menaçant, inspirations salutaires, avertissements prophétiques, voix entendues, tout cela ne vient pas de Jupiter ou du ciel, mais de l'âme elle-même, des pensées qui l'agitaient, de ses craintes et de ses espérances de la veille.

« Aussi, sans rien admettre de miraculeux, on peut ajouter foi à quelques-uns de ces rêves extraordinaires et prophétiques que des historiens ou des biographes ont attribués à leurs héros.

...Il est naturel par exemple que Caïus Gracchus rêve que, comme son père, il mourra de mort violente ou que Calpurnie, pleine d'appréhension, voie en songe César assassiné et veuille l'empêcher de se rendre le lendemain au Sénat. Il n'est pas moins naturel qu'un grand capitaine comme Germanicus ait un songe, d'après Tacite, qui lui présage la victoire dans le combat du lendemain.....

« Il en est des songes vulgaires comme de ces songes illustres; de même, à les prendre dans leur suite et ensemble, dans leur physionomie générale, ils sont l'image des pensées, des sentiments, des actions, des manies de toute la vie de la veille (1). »

(1) Bouillier. *De la responsabilité dans le rêve* (*Revue philosoph.*, fév. 1883, p. 118-121).

Dans une thèse de médecine, M. Artigues attribue à des phénomènes intellectuels se produisant dans le sommeil et surtout dans le somnambulisme l'origine de la divination de l'avenir par les songes « exploitée par des charlatans (1). »

Il étudie, sans apporter beaucoup de faits nouveaux les rêves séméiologiques qui forment, pour lui, la plus grande partie des rêves prophétiques connus.

Signalons encore un passage qui n'est pas dépourvu d'intérêt dans une étude sur le sommeil, de M. Arcelin (2).

L'auteur parle assez brièvement — après les faits de télépathie — de la croyance à la divination par le rêve. Il cite quelques auteurs anciens : Platon, Aristophane, Pausanius, Virgile, puis expose trois faits de rêves prophétiques survenus à une personne de sa famille, alors qu'elle relevait de maladie.

Les faits sont d'abord trop peu détaillés et l'on chercherait en vain des renseignements précis sur les circonstances où ils se produisirent, ce qui est regrettable.

Dans un de ces cas, la personne prévoyait la naissance d'un enfant avant terme, et dans les deux autres cas, l'arrivée subite d'amis éloignés.

L'auteur incline à croire que ces faits pourraient être attribués au hasard. Il admettrait à la rigueur une faculté automatique qui en rendrait compte, si ce phénomène reposait sur des bases suffisantes d'authenticité.

Enfin un article récent de M. Elie Reclus vient de poser la question qu'il ne prétend point résoudre (3).

Nous lui emprunterons deux exemples nouveaux, assez intéressants, de divination, l'un par hypermnésie, l'autre par observation inconsciente et qu'on peut rapprocher de celui de la princesse de Conti, cité par Simon.

« Certain assyriologue depuis un long temps, s'acharnait sur un fragment d'inscription dont il voulait découvrir le sens. Le volume s'imprimait; il fallait aboutir. Voilà qu'un mage portant sceptre et tiare lui apparut en songe, dit que la tablette de l'inscription avait été cassée et que la moitié complémentaire contenait tels et tels mots essentiels. Après un salut bienveillant il disparut.

« Notre savant se réveille joyeusement effaré ; il dicte à sa femme la révélation dont il ne voulait pas perdre une syllabe, écrit à Constantinople : le fragment s'y trouvait avec les mots cherchés. « Révélation divine ! »

(1) Artigues. *Essai sur la valeur séméiologique du rêve* (Thèse de médecine. Paris, 1884).

(2) Arcelin. *La dissociation psychologique* : I. *Le Sommeil* (*Revue des Questions scientifiques*, Louvain, 20 avril 1900, 2e série, t. XVII, p. 511-547.

(3) Elie Reclus. *Les rêves et les songes prophétiques. Humanité Nouvelle*, avril 1900, p. 350-360.

s'écrie quelque théologien en quête d'arguments en faveur de la théopneustie. « Pardon, répond le savant modeste; l'événement m'ayant fort impressionné, j'y réfléchis longtemps, et je finis par me rappeler avoir eu jadis un catalogue du dit Musée, il contenait la moitié de la phrase en question; comme elle ne me disait rien, je ne la remarquai point alors ou je crus ne l'avoir pas remarquée (1) ».

Voici le second exemple :

« C'était dans un village de l'Engadine. Un paysan, sa légitime et leur garçonnet habitaient une maisonnette chétive, mais force était de s'en contenter. Certaine nuit, l'enfant se réveilla : « Maman ! maman ! un homme blanc m'a crié : alerte ! décampez, ou la maison vous tombera dessus ! -- Dors mon enfant, dors, et nous ferons venir maçons et charpentiers, dors ! L'enfant se recouche, mais bientôt il crie de nouveau. La mère le rassure encore, il se remet à hurler : « Mère saute et cours ! L'homme blanc fait toujours signe à la fenêtre ! » Et lui-même de filer. Après lui la mère, puis le père s'élancèrent au dehors. Il n'était que temps : la masure s'effondrait (2) ».

V

A notre avis, l'illusion de la reconnaissance joue un rôle très important dans la croyance aux rêves prophétiques,

M. Bernard-Leroy a publié sur ce sujet un excellent ouvrage (3). Sous la forme d'un questionnaire assez détaillé, il a procédé à une enquête. Il a obtenu ainsi 69 réponses; il en a publié 47.

Par ce moyen il a pu tirer quelques observations suffisamment générales de cet ensemble de faits, et tout particulièrement au point de vue qui nous occupe.

Il a remarqué que le sentiment *du déjà vu* donne aux perceptions l'apparence d'un rêve (4).

« Certaines personnes ne pouvant se résoudre à admettre que le même fait se soit déjà passé une fois intérieurement, pensent qu'il est réellement nouveau, mais qu'elles en ont eu antérieurement une représentation mentale soit en rêve, soit ailleurs, en un mot, qu'elles l'ont prévu. »

L'auteur distingue d'ailleurs la prévision scientifique et le pressentiment émotif. Il constate que le second n'est remarqué que postérieurement et seulement parce qu'il se réalise. La reconnaissance est alors le plus souvent la preuve unique et suffisante de la prévision;

(1) Reclus, p. 457.

(2) Reclus, p. 451.

(3) E. Bernard-Leroy. *Etude sur l'illusion de fausse reconnaissance.* Thèse de médecine. Paris 1898, in-8, 249 pages.

(4) Observ. 43. Bourget et Kraepplin, 1887, p. 410-411.

il en est donc de même pour la fausse reconnaissance, ce que confirme l'observation 39, d'un étudiant en médecine M. C. H. :

« Dans tous les cas de paramnèsie que j'ai éprouvés..... je reconnaissais les circonstances actuelles comme une possibilité déjà prévue et non comme un passé déjà vécu. Dans un moment de ma vie antérieure, semblait-il, j'avais imaginé un ensemble de sensations possédant une saveur spéciale, ensemble que j'avais totalement oublié et qui se reproduisait aujourd'hui. Mais, à quel moment de ma vie j'avais eu cette prévision et si en imaginant jadis cet ensemble de sensations j'avais eu conscience qu'elles se produisirent un jour, bref si elles avaient été conçues comme possibles ou comme futures, la pensée de le chercher ne m'est jamais venue au moment de la paramnésie. Je sentais seulement que j'avais dû prévoir puisque je reconnaissais. »

Et la prévision est généralement rapportée au rêve qui semble offrir un cadre plus commode :

« La plupart de ceux qui sont dupes d'une telle illusion croient que c'est dans un rêve qu'a lieu la première perception. Cela se produit chez les gens pour lesquels la paramnésie est assez rare ; aussi leur paraît-elle surprenante :

« B. E. — « Comment se fait-il que j'aie déjà rêvé cette même situation où « je me trouve actuellement ? »

« A. R. entre dans une boulangerie avec un ami. « A peine installé, dit-il, « j'ai l'impression très vive, violente même, que j'ai déjà vu la scène et que « ce doit être en rêve la nuit précédente ou l'autre. »

La localisation dans un rêve est parfois, comme dans l'observation 30, le résultat d'une hypothèse raisonnée, due à l'impossibilité de localiser le pseudo-souvenir dans la vie normale :

« Souvent d'ailleurs des souvenirs inexacts venant se cristalliser autour de cette conception fausse d'un rêve réalisé, il en résulte des récits plus ou moins fantastiques dans lesquels le sujet racontera quelquefois les circonstances mêmes du prétendu rêve.

« A. A... nous raconte ainsi qu'à l'âge de neuf ans, il rêva qu'il lisait dans un ouvrage qu'il voyait nettement des vers latins dont il ignorait le sens, étant à cette époque dans une ignorance absolue de cette langue.....

« Il lut ainsi plusieurs pages et retint un ou deux fragments. Le lendemain, il trouva par hasard dans une armoire un livre qu'il n'avait jamais vu : c'étaient les œuvres de Virgile ; l'ayant ouvert, il vit avec surprise que les pages constituant le début de l'*Enéide* étaient absolument identiques à celles qu'il avait lues en rêve la nuit précédente.

« A. A. est absolument certain de n'avoir jamais vu le livre antérieurement au rêve. Il nie également que le rêve ait été une construction spontanément édifiée à l'occasion d'une fausse reconnaissance survenue lors de la lecture réelle (1). »

(1) Bernard-Leroy, p. 58.

Il arrive même que la personne croit pouvoir prévoir une suite d'évènements, mais seulement à mesure qu'ils sont écoulés :

« Je crois prévoir très réellement les impressions que je vais éprouver : c'est comme la suite d'un rêve que je connais bien : mais voici ce qui se passe en réalité : je suis dans la rue, je reconnais ce groupement de maisons, d'hommes, de couleurs, de mouvements, dont l'ensemble me donne une impression de « déjà vu », je comprends alors que je suis dupe d'une fausse reconnaissance, et je sais que les impressions qui vont se succéder, je les reconnaîtrai, que ce qui va être dit ou fait autour de moi, je l'aurai déjà entendu ou vu (1) ».

« Il était deux heures du matin, je jouais aux cartes ; c'était une partie de poker qui durait depuis longtemps déjà. Un de mes partenaires joue et dit : « cinq plus cinq. » A ce moment, malgré la banalité de la formule je sens subitement que je la lui ai déjà entendu prononcer, assistant au même coup, au même endroit, avec tout le consensus total des mêmes sensations. Un autre joueur explique : « tenu plus cinq. » L'impression que je ressentais s'accentue, et je prévois avec un sentiment d'angoisse que le troisième partenaire va répondre : « Ah ! il a le full des as ? » Et, en effet, à peine avais-je fini de penser cette phrase, qu'il s'écrie : « Ah ! il a le full des as ! » précisément avec le ton, le timbre de voix, et l'expression que j'avais imaginés (2) ».

Il est probable que, dans ce deuxième cas, l'impression d'angoisse vague précéda la dernière phrase, mais que le sentiment du contenu lui fut seulement presque simultané, et parut bientôt avoir été antérieur.

On voit par là combien il est facile de dénaturer le plus sincèrement du monde des petits faits de ce genre ; or, ces petites erreurs grossissent en général, avec le temps ; et peut-être que bien des observations de prévision sont des souvenirs immédiatement postérieurs, qui chevauchent le fait lui-même et finissent par paraître l'avoir précédé.

Nous pouvons citer, à la fin, une observation rapportée par l'auteur, tirée des mémoires de Schelling et qui est très intéressante par le grossissement d'un de ces faits, en somme assez courants, de sentiment *du déja vu*.

« Je me promenais avec un ami dans les environs d'Oxford, tous deux absorbés par une conversation intéressante et animée. Au détour d'une allée, un tableau jusqu'alors caché par les plis du terrain et par un repli de hautes haies, s'offre tout à coup à nos yeux. Un moulin à vent au milieu d'une prairie close de murs, et entourée de plusieurs autres herbages ; entre les murs de l'enclos et la route que nous suivions, un terrain irrégulier, tourmenté, aux lignes abruptes ; une longue colline basse derrière le moulin ; un rideau de nuages gris, uniformément répandu sur le ciel.

C'était le soir. — Nous étions à cette saison où l'hiver commence déjà où la dernière feuille tombe des bouleaux dépouillés.

(1) Obs. d'A. Q. p. 60.
(2) Obs. Lalande 29 de L. H. médecin, p. 61.

Rien de plus ordinaire à coup sûr que ce spectacle, dans ses détails et dans son ensemble. Ni l'heure, ni la saison n'étaient de celles qui devaient, ce semble du moins, déchaîner les orages de la pensée. Cet assemblage insignifiant d'objets vulgaires ne pouvaient faire songer qu'à une paisible continuation de l'entretien commencé, à une soirée finie au coin du feu, entre quelques bouteilles de vin et quelques conserves de fruits. Cependant l'effet produit en moi fut immense. Je me rappelais avoir vu en rêve, et bien longtemps aussi avant, ce site exactement reproduit. Le frisson me prit, une sorte d'horreur s'empara de moi. Je dus quitter aussitôt la place. »

VI

Notre rapide excursion à travers les ouvrages autorisés nous montre que la psychologie contemporaine est encore loin de fournir de véritables données expérimentales sur la croyance à la valeur prophétique du rêve. La critique des faits, étant devenue plus familière, devient peu à peu plus judicieuse; on tend à systématiser de façon plus scientifique les éléments divers de cette croyance. En admettant encore le rôle de l'intuition, facteur qui n'est pas d'ailleurs complètement à négliger dans la vie mentale, l'esprit psychologique contemporain prouve qu'il ne s'est point totalement débarrassé de la légende. Cependant, c'est à l'observation des faits que l'on s'applique surtout pour expliquer le mécanisme de cette croyance. C'est ainsi qu'on est parvenu à montrer le rôle capital de la mémoire dans cet ordre de faits, l'importance de ce sentiment *du déjà vu*; il paraît bien maintenant que c'est lui, le grand fauteur de mille légendes mystérieuses que notre esprit, assoiffé d'infini, rattachait spontanément à un non moins mystérieux au delà.

Les recherches faites par Maury et ceux qui l'ont suivi dans l'étude du rêve prouvent bien que toutes les modalités de l'esprit humain peuvent être soumises à un rigoureux contrôle et connues, par conséquent, dans leur mécanisme le plus intime.

Nous n'avons voulu, dans cet article, que fournir une documentation précise généralement absente des travaux sur le rêve. Nous espérons avoir atteint notre but qui était de signaler les faits, d'une manière critique, scientifique, mais aussi indépendante de toute considération hypothétique.

N. Vaschide et H. Pieron,
Du laboratoire de Psychologie expérimentale
de l'Ecole des Hautes-Etudes.

HONORÉ DAUMIER [1]

Ratapoil ! (Rappelons que Daumier a stigmatisé, dans ce dessin, qui a provoqué, dans le temps, une sensation profonde, l'agent interlope et l'auxiliaire de la propagande napoléonienne, le provocateur et l'assommeur.)

Les classifications empiriques dont les inventeurs se dissimulent sous l'anonymat, présentent l'avantage d'éviter tout travail cérébral, tout effort, toute fatigue, toute recherche, tout jugement personnel. Chérissant la discipline et la servilité, les hommes acceptent, sans ratiociner et non sans joie, des formules que de bienfaisants inconnus ont pris la peine de préparer et qui leur évitent la crainte d'une responsabilité quelconque.

Pour posséder une valeur réelle aux yeux de la foule, il faut se parer d'une étiquette, d'une plaque indicatrice précisant une situation acquise et ne prêtant le flanc à aucune équivoque, il faut solliciter un numéro matricule dans le régiment des glorieux. Or, cette immatriculation, Honoré Daumier ne la demanda pas et ne la reçut jamais. Il ne fut ni membre de l'Institut, ni décoré, ni médaillé aux Salons annuels, ni prix de Rome, ni acheté par l'Etat, ni recherché des Mécènes influents. Comme tout le monde, je professais donc, autrefois, je l'avoue, une mince admiration pour ce « vague crayonneur ».

Fort affaibli par l'éducation dont j'avais été empoisonné à l'Ecole des Beaux-Arts, je considérais l'auteur du *Ventre législatif* comme un lithographe demi-artisan et demi-artiste, un amuseur spirituel, un caricaturiste à classer entre Cham, Randon, Grévin et Traviès, Gill et Gavarni, mais rien de plus. Or, il y a douze ans, un hasard me mena rue de Turenne, dans une vieille maison, d'aspect bourgeois et

(1) A l'occasion de l'Exposition des œuvres de Daumier à l'Ecole des Beaux-Arts à Paris.

un tantinet commercial, malgré la caractéristique ancienne et déli-

Le plaidoyer (aquarelle).

cieusement fanée dont on avait respecté le parfum, et cette visite bouleversa mon appréciation fantaisiste sur un des plus grands maîtres

Le défenseur (aquarelle).

du XIXe siècle. La propriétaire de l'immeuble, Mme Bureau, veuve d'un peintre de talent qui avait été l'intime de Daumier, s'aper-

cevant que je ne suivais plus la conversation et que mes yeux dévalisaient les murs de son appartement, tapissés de merveilles radicalement inconnues pour moi, mit fin à mon supplice avec la meilleure grâce du monde. Elle se leva et me montra en détail les croquis, les dessins, les aquarelles, les tableaux de Daumier, collectionnés avec autant de respect que de goût par son mari ; généreusement, elle ne plaisanta pas un étonnement pourtant ridicule, étonnement auquel elle était d'ailleurs habituée ; et, sans pédantisme, elle voulut bien m'apprendre à connaître le génie de l'homme qui, à lui seul, contribua à la gloire de l'art français plus qu'une voiturée de peintres chargés d'honneurs, tels que Cabanel et M. Bonnat, pour ne citer que ces chefs de colonne.

L'opéra au salon (les comédiens de société).

Je sortis de la rue de Turenne révolutionné et, je l'avoue, exaspéré contre l'injustice et la sottise humaines. Dès ce jour, je résolus, malgré mon impuissance et ma chétivité, de dépenser mon énergie pour réhabiliter la mémoire du cher méconnu qui, à moitié aveugle, mal soutenu par une maigre pension de cette République qu'il avait défendue avec passion, était mort pauvre et dédaigné dans un trou de campagne. Mon projet paraissait chimérique. Que tenter, hélas ! contre l'indifférence générale et la malveillance agressive de ceux qui s'intitulent les défenseurs de l'immuable beauté ! Arsène Alexandre, Roger Marx et Armand Dayot préparèrent avec éloquence et ténacité le terrain où devait enfin germer la semence de vérité. M. Roujon, s'armant d'un réel courage, accrocha, il y a quatre ans,

une toile de Daumier au Luxembourg et rendit ainsi un retentissant hommage officiel à l'oublié. Une réaction s'opérait sourdement ; aux ventes *select*, les prix montaient dans des proportions inattendues. L'heure de la revanche allait sonner. Grâce au Syndicat de la Presse artistique, grâce au dévouement de son sympathique président, M. Jules Comte, nous organisâmes l'exposition des œuvres du maître, sous le toit de cette Ecole des Beaux-Arts, qui ne le connut pas de son vivant, et où vient de s'affirmer enfin l'apothéose trop longtemps attendue.

Les bas bleus. — En cherchant l'inspiration.

La réunion des cadres groupés, quai Malaquais, donne la compréhension très nette du tempérament de Daumier et du rôle joué par lui dans l'art moderne. Pour ceux qui l'ignoraient, c'est une éclatante révélation, pour ceux qui l'admiraient déjà, c'est une définitive consécration.

Les théories esthétiques de l'artiste se résument, en réalité, dans cet aphorisme qu'il aimait à répéter : *Il faut être de son temps.* L'évocation du passé ne l'a jamais tenté, et, son observation trouvant suffisamment à glaner autour de lui, il ne sentait pas le besoin de fouiller la cendre des siècles morts. Le costume, du reste, change-t-il donc les passions communes? Les diagnostics des vices se modifient-ils, suivant qu'on porte la toge, le pourpoint ou la redingote? La

Devant un spectacle, à Paris.

comédie humaine ne reste-t-elle pas éternelle? Les héros et les pantins crayonnés par le mordant satirique vivent encore; nous les voyons, nous les coudoyons, nous leur parlons, nous les entendons. Rien de modifié dans leurs attitudes ni leurs agissements, et le Ratapoil, avaleur de sabres et effaroucheur d'oiseaux, continue à laisser flotter, pareils à des drapeaux héroïquement arrachés à l'ennemi, les pans de sa grandiloquente redingote.

L'ironie et l'irrespect qui demeurèrent longtemps les qualités primordiales de la race gauloise, l'ironie et l'irrespect qui illuminent les œuvres de Rabelais, de Montaigne, de Molière, de Voltaire, de Diderot, de Courier et de Vallès, l'ironie et l'irrespect servent d'assises au talent de Daumier. La verve corrosive du caricaturiste prend plaisir à détraquer les rouages sociaux les plus augustes et à démolir les autels les plus vénérés ; elle s'ingénie bravement à ridiculiser ce qu'on honore par routine et à rendre à la boue ce qu'on respecte par préjugé. Rois, ministres, politiciens, généraux, magistrats, financiers et ventrus, tous les puissants et les forts tournent comme des toupies sous son coup de fouet vengeur. Il rit, frappe et mord sans relâche. Mais la blague s'arrête dès que l'artiste rencontre, sur son chemin,

Les bons Bourgeois. (Les étoiles.)

un vaincu ou un humble, un paria ou un faible. Il y a là une sorte de parti-pris, une règle immuable de conduite ne souffrant ni exception, ni atténuation. Rien de caricatural dans la tragique lithographie de la *Rue Transnonain*, dans l'inoubliable tableau du *Linge*, page de la vie ouvrière d'une émotion si poignante, dans le dessin représentant une *Mère bercant son enfant*, symphonie de tendresse qui rappelle la psychologie de Carrière, dans l'aquarelle montrant un *Saltimbanque écrasé* sous le découragement d'une recette manquée, dans le hâve *Forgeron* s'esquintant à tirer le soufflet, dans les *Bébés* aux blouses de grosse laine entourant une grand'mère dont les mains calleuses et crevassées sont pleines de caresses. Ah ! que de bonté et de pitié dans

ces pages soit sublimes, soit exquises, où le pamphlétaire a désarmé et où l'homme laisse librement parler son cœur !

On se tromperait toutefois lourdement si l'on supposait que, chez Daumier, le penseur et le révolté passent avant le peintre. En observant la vie, en aimant leur époque et en rendant les charmes de l'intimité, Peter de Hooch, Van der Meer, Terburg, Metzru et Chardin n'ont nullement démérité et ne se montrent pas moins des techniciens hors ligne. « Il avait du Michel-Ange sous la peau » a écrit Balzac, en par-

Mœurs conjugales. (Le compliment.)

lant de Daumier. Dans *la Soupe*, un des plus puissants dessins qui existent peut-être au monde, on est en effet frappé de la mystérieuse parenté intellectuelle unissant, dans un idéal commun, ces deux maîtres, de tendances cependant bien différentes. Mais la vision de l'artiste romantique me semble se rapprocher plutôt de celle de Rembrandt : même préoccupation de l'opposition de l'ombre et de la lumière, même façon de modeler par larges plans et par masses, mêmes procédés de synthèse rationnelle du dessin, mêmes recher-

chesde la forme par la coloration, même souplesse dans l'emploi de ces teintes plates dont Daumier obtient les effets les plus extraordinaires.

Quant au métier du peintre, il apparaît comme impeccable et, à la fois, légèrement déconcertant, car il se modifie suivant le sujet

M. Coquelet, éteignant sa lumière, termine une journée qui, semblable à la veille et semblable au lendemain, retrace la peinture exacte de la vie du célibataire.

traité et l'émotion du moment. Mais il demeure large et franc, audacieux et personnel. Que l'artiste brosse de verve une esquisse comme *le Drame* ou qu'il caresse amoureusement un tableau tel que *l'Amateur*, dont M. Viau est l'heureux possesseur, il gardera une facture grasse et virile et n'emploiera que les procédés les plus loyaux: aucunes ficelles, aucunes finasseries, aucuns glacis, aucuns blaireautages, aucuns trucages. Tout est peint en pleine pâte et largement

traité, modelé avec la brosse, presque sans demi-teintes; les personnages se meuvent librement dans l'air, baignés d'une lumière nacrée qui ne ressemble en rien au jour cru et factice de l'atelier; les types de chaque être, finement soulignés, percent et deviennent des caractères ; les attitudes, toujours simples, crient la vérité; le décor, d'une observation aiguë, s'adapte rigoureusement à la composition qu'il complète et précise. Certaines toiles, particulièrement *les Chanteurs des rues* et *Devant un Marchand d'estampes*, s'estompent sous une patine blonde d'un charme infini. En regardant ces chefs-d'œuvre, on évoque le souvenir de Delacroix qui, bafoué et vilipendé longtemps par l'incompréhension des masses, connut du moins, avant de mourir, la griserie du triomphe, et ce n'est pas sans amertume qu'à la porte de l'exposition de l'Ecole des Beaux-Arts, on jette un regard sur la couronne de lauriers posée, par une main pieuse, près du noble buste du sculpteur Lenoir. Ah! quel immortel dessin il nous laisserait le pauvre Daumier, si, sortant de la tombe verdoyante de Valmondois, il revenait parmi nous afin de fixer les physionomies satisfaites et prétentieuses de ces bourgeois qui, en fins connaisseurs, vantent bien haut maintenant le génie de celui dont, il y a trente ans, ils repoussaient dédaigneusement les œuvres faciles à acquérir pour quelques pièces de cent sous.

FRANTZ JOURDAIN.

En chemin de fer. (En troisième.)
(Etude.)

LE FROID

CONTE SIBÉRIEN

(*Suite et fin*) (1)

« Le cocher riait comme un fou et moi aussi je ne pus m'empêcher de sourire à la vue de mon ami qui, penché sur l'espace d'eau étroit mais long, s'efforçait d'attraper les canards. Ceux-ci, naturellement, n'eurent rien de plus pressé que de se sauver à l'autre bout de la flaque où ils faillirent être emportés par le courant sous la glace. Alors mon petit ami courut vers l'autre bout de la flaque, ayant justement calculé que le courant dirigerait maintenant les canards vers lui, d'autant plus que, intéressé, moi aussi, par cette aventure, je descendis de traîneau et chassai les canards vers mon compagnon... Ils hésitaient à plonger, car ils auraient pu être emportés par le courant sous la glace. L'un d'eux essaya de s'envoler, mais l'autre, sans forces ou peut-être blessé par un coup de fusil, ne pouvait voler; il agita un moment ses ailes, mais il resta. Alors, l'autre aussi, ayant fait quelques tours au-dessus des glaces froides, retourna à son camarade.

« Je ne saurais vous dépeindre l'effet que cette magnanimité avait produit sur mon ami. Il se tenait sur la glace, suivant le vol de l'oiseau qui revenait et lorsque celui-ci s'abattit sur l'eau à quelques pas de lui, prêt à partager avec l'autre tous les dangers, mon compagnon avait les larmes aux yeux... Et il me déclara du ton résolu que je lui connaissais que je pouvais partir, si je voulais, lui resterait tant qu'il n'aurait pas sauvé les canards.

« Je savais qu'il était homme à tenir sa parole, mais je ne pouvais évidemment m'en aller sans lui. Alors, pour précipiter les choses, nous commençâmes, lui et moi, une véritable chasse aux canards. Le cocher, impatienté, se joignit à nous. Finalement, un des oiseaux, celui qui voulait d'abord s'envoler, se noya emporté sous la glace. Il avait fait un plongeon quand je croyais déjà le tenir... L'autre fut attrapé par le cocher. Mon ami avait ses vêtements tout trempés d'eau, et c'était fort grave, car il faisait joliment froid et la station était encore loin. Je l'enveloppai avec les fourrures et les vêtements que je pus trouver, mais, arrivés à la station, nous eûmes toutes les peines du monde à sauver, en les frottant, ses doigs gelés ».

*
* *

M. Sokolski se tut de nouveau.

— Eh! bien, dis-je, cela prouve seulement une fois de plus ce que j'avais supposé, à savoir que le froid nous excite à commettre de bonnes et de magnanimes actions.

— Attendez, répliqua M. Sokolski, se tournant de nouveau vers

(1) Voir *La Revue* du 1er juin 1901.

moi. Nous emportâmes avec nous le canard, à la grande joie de tous les cochers qui nous conduisirent l'un après l'autre. C'était en effet, sentimental et bête, mais, sans parler de mon ami, moi-même je n'aurais pour rien au monde consenti à le laisser à un des chefs de station pour en faire une soupe. Le drame de ce canard nous était devenu cher; l'abnégation de son camarade qui avait péri nous en imposait beaucoup, de sorte que nous nous résignâmes bénévolement à tous les inconvénients qu'offraient les soins de notre volatile pendant la route. Nous le réchauffions aux stations et nous l'enveloppions de fourrures en repartant. Nous espérions et nous attendions l'heureux dénouement! L'hiver passera, pensions-nous, un nouveau printemps viendra, de nouvelles bandes de canards sauvages arriveront, et notre canard à nous leur racontera ses déboires et son sauvetage miraculeux...

« A la fin des fins, il mourut tout de même et nous fûmes obligés de le jeter. Puis, pendant plusieurs jours, il neigea, la neige couvrit d'une couche épaisse, la terre et la glace. Il y en avait des masses lourdes sur les arbres; quelquefois de gros blocs tombaient des branches et se désagrégeaient en une poussière fine et blanche avant d'atteindre le sol.

« Bientôt après vinrent les grands froids : 30, 35, 40 degrés (1). A une des stations nous vîmes le mercure congelé dans le thermomètre, et on nous dit que cela était ainsi depuis deux jours.

« Les oiseaux ralentissaient leur vol, agitaient convulsivement leurs ailes et tombaient à terre, morts. Les ours avaient faim dans leurs retraites et en sortaient, maigres, effrayés et méchants...

« Nous aussi, nous commençâmes à être transis de froid. Vous savez ce que c'est. L'air vous manque; entre les cils se forment de fines aiguilles de glace, le froid pénètre sous les vêtements, puis dans les muscles, et jusque dans la moelle des os, comme on dit très justement...

« Vous êtes pris d'un frisson, un frisson intérieur, profond, désagréable et, ma foi, humiliant. Une fois arrivé à une station, c'est à peine si vous vous sentez réchauffé à minuit, et le lendemain matin il vous faut repartir! En repartant, vous avez ce sentiment qu'il y a quelque chose de diminué, de perdu dans votre corps, qu'aujourd'hui vous serez transi de froid plus tôt que vous ne l'avez été hier et que vous arriverez avec plus de froid dans le corps à la station, pour coucher, que la nuit précédente.

« Votre humeur change, vos impressions deviennent de plus en plus ternes... On se devient odieux à soi-même... Enfin, on s'emmitouffle aussi étroitement que possible, on s'asseoit dans le traîneau aussi commodément qu'on peut et on s'efforce seulement de ne pas faire de mouvements, de ne plus même penser. L'organisme cherche instinctivement à éviter toute dépense de chaleur... On est assis, on se refroidit peu à peu et l'on pense avec horreur à ces trajets de 40 et 50 verstes qui semblent ne devoir jamais se terminer.

(1) Réaumur. Par conséquent, 37, 44, 50 degrés centigrades.

« Nous quittâmes la station par un matin clair et étincelant. Mais la nature, au milieu de cet éclat, dans cette parure d'un luxe indescriptible, semblait morte, pétrifiée de froid. A midi le soleil brillait vivement, mais ses rayons obliques étaient denses et jaunes, comme le soir... Pénétrant avec effort à travers les masses touffues de la forêt de pins, ils jouaient çà et là, tantôt avec un tronc, tantôt avec une branche, les arrachant à la pénombre blanche qui les entourait.

« Le trajet était d'une longueur désespérante. Notre cocher, d'abord se montra assez vaillant et chanta même quelque temps. Mais bientôt il se tut, et, étant descendu de son siège, courait à côté du traîneau, en sautillant, en frappant le sol de ses pieds, en battant ses mains gantées de moufles pour se réchauffer. Mon compagnon de route se tenait immobile. Une fois seulement, il me dit quelque chose, mais sa voix me sembla si criarde et si désagréable que je lui murmurai, en réponse, quelque chose de désobligeant que moi-même, d'ailleurs, je n'entendis ni ne compris pas très bien. Après quoi nous nous tûmes pendant toute la route. Lui avait probablement son visage misanthropique et coléreux des mauvais jours; moi, je protégeais le mien contre ma propre haleine qui me revenait glacée par la fente de mon bachlyk.

« La route que nous suivions traversait une forêt. Les hauts pins défilaient lentement devant nos yeux, comme des fantômes blancs et froids qui ne laissaient aucune trace dans la mémoire.

« Il se faisait tard. Le soir tombait. Les derniers rayons du soleil, encore plus opaques et plus jaunes, quittaient la forêt, en grimpant péniblement vers les sommets des arbres. En bas, le crépuscule blanc s'emplissait, semblait-il, encore plus de froid et devenait bleu. Nous avancions vite. A un certain endroit, j'eus une singulière vision : non loin de la route, au-dessus d'un petit tas de bois mort, montait en spirale un fin filet de fumée. Un homme était assis sur un tronc d'arbre, et sa silhouette se dessinait comme la seule tache noire sur la blancheur sans fin qui s'étendait tout autour de lui... Au-dessus de sa tête, de tous côtés, pendaient les pattes moelleuses des arbres, en haut encore éclairées par le soleil, en bas déjà saisies par les ténèbres de la nuit proche... Ce spectacle devait être beau, fantastique, féérique, mais il ne dit rien à mon regard immobile... Il me parut, comme nous passions devant l'homme, que celui-ci faisait un mouvement vers nous. Mais je ne remuai pas la tête, je ne tournai pas mes yeux vers lui. Et la vision passa, vide et morte, comme toutes mes autres impressions de cette journée, sans éveiller ma conscience, sans stimuler mon imagination.

« Notre cocher se tourna vers nous et se mit à parler et à rire. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, ses mots n'étaient pour moi que des sons vides n'ayant aucun sens, comme si j'entendais sonner de petits morceaux de glace. Son rire ne me semblait pas un rire non plus ; je voyais simplement une figure jaunâtre, encadrée d'un col de fourrure et deux yeux duvetés par le givre; les mâchoires de cette figure se remuaient, la bouche semblait tordue, et il en sortait, avec la vapeur

de l'haleine, des sons creux, comme un bruit de verre... Mon compagnon fit un mouvement et prononça quelques mots. Il me parut qu'il disait au cocher de se dépêcher.

« Il faisait nuit depuis longtemps quand nous arrivâmes à la station. Celle-ci, comme la plupart des villages de cette contrée, présentait un petit nombre de misérables izbas situées au pied de rochers abrupts. Les agents du pouvoir qui, jadis, avaient choisi ces endroits pour y établir des stations, s'étaient peu souciés des commodités des gens qui les habiteraient. N... était disposé sur le bord du fleuve qui traverse ici, en serpentant, une plaine ouverte droit au nord. Un peu plus loin, le village aurait pu s'abriter derrière les saillies des montagnes. Ici, il n'était protégé par rien et semblait en proie aux terribles vents du nord. Les habitants du pays appelaient ce village *Station Froide*. En effet, il était difficile de s'imaginer quelque chose de plus susceptible de donner l'idée du froid que ces petits tas de poutres, d'argile et de boue, représentant des maisons et à demi ensevelies sous la neige. La forêt par laquelle nous étions passés, se terminait à quelque distance du village et ne l'abritait pas contre les vents, mais remplissait seulement l'atmosphère d'un bruit long, continu, effrayant. Et, à chaque coup de vent, ces lamentables masures frissonnaient.

« Mais nous fûmes contents de trouver un abri quelconque et comme nous arrivâmes encore assez à temps pour pouvoir réchauffer nos membres engourdis, nous n'eûmes rien de plus pressé que de faire allumer un grand feu dans la cheminée, et ayant étalé nos peaux et nos couvertures devant la flamme, nous nous couchâmes dessus. Nous aurions voulu nous réchauffer avec du thé, mais nos mains raidies ne pouvaient tenir les verres, puis nous avions perdu la sensations de l'eau bouillante et nous nous brûlions sans nous réchauffer. Nous renonçâmes donc au thé et nous nous enfonçâmes sous nos grosses pelisses de fourrure. Mes dents claquaient encore, et mes os gardaient toujours le froid dont ils étaient transis.

« Notre hôte, ayant bu le thé préparé pour nous et en ayant donné à notre cocher, tout refroidi lui aussi, ajouta du bois dans la cheminée et s'enfonça dans un coin de la chambre. Un silence profond se fit.

« De dehors, un bruit rythmé nous arrivait comme si quelqu'un d'immense arpentait la terre durcie par la gelée. La terre retentissait sourdement de ces pas, lesquels, d'espacés qu'ils étaient d'abord, devenaient de plus en plus fréquents et se prolongeaient de plus en plus. Par moments, notre maison tressaillait tout à coup et commençait à bourdonner comme une caisse vide traversée par le vent. Alors, malgré mes pelisses et mes fourrures, je sentais un courant glacé qui passait sur le plancher et qui, soudain, attisait le feu dans la cheminée et faisait jaillir des gerbes d'étincelles.

— C'est terrible, fit notre hôte en s'adressant au cocher... Faudra que tu couches ici, faut pas penser à retourner cette nuit encore... C'est le *siver* qui commence.

— Oui, répondit le cocher qui s'endormait. Et le froid ne s'est pas affaibli. Par un vent pareil la poste elle-même ne va pas.

— C'est terrible, répéta notre hôte en bâillant.

« Le *siver* est un phénomène relativement rare. C'est une tempête de neige jointe au froid. Il semble que le vent venant on ne sait d'où heurte et frappe violemment l'air apesanti par la gelée, alourdi par le froid. Cela commence par des coups répétés, espacés, ressemblant à la démarche de quelque géant fabuleux : ce sont les premiers et pénibles efforts du vent pour pousser l'atmosphère condensée... Puis ces coups deviennent plus rapprochés l'un de l'autre et plus prolongés, et enfin ils se confondent en un bruit égal et continu. Alors l'air refroidi jusqu'à 50 degrès au-dessous de zéro se met en mouvement et avance comme un vaste courant dans l'océan atmosphérique.

« Hypnotisé par ce bruit, je commençai à m'endormir, en comprenant toujours mal ce qui s'était passé et ce qui se passait devant et autour de moi, et en me réjouissant seulement d'une joie purement physiologique à cette pensée que je me trouvais dans une maison, près d'un feu et que tout ce qui était si désagréablement refroidi et raidi en moi, devait bientôt se réchauffer et redevenir souple.

« Et, effectivement, cela se réchauffa et se ranima.

*
* *

« Comment et pourquoi me réveillai-je, je ne saurais vous le dire. Ce ne fut pas brusquement et pendant un certain temps il me sembla que je rêvais encore ou que je gardais soigneusement dans la mémoire les restes d'un rêve que je craignais de laisser s'évanouir sans avoir pu y débrouiller quelque chose de très important et de nécessaire. C'était en effet un rêve.

« Je rêvais que je faisais le même chemin et que j'avais froid, et qu'autour de moi il y avait la même forêt vêtue de givre et que les rayons obliques du soleil, opaques et jaunes, quittaient cette forêt, en jouant çà et là avec les troncs d'arbres et les branches moëlleuses... Il me semblait que, de derrière la forêt, quelqu'un avançait, pour nous attraper, en faisant de grands pas pareils à des coups sourds et gémissants.

« Ensuite, je vis un groupe d'arbres formant comme une tonnelle sous des branches moëlleuses et blanches de neige, un filet de fumée mourante, et, auprès de ce brasero, une silhouette sombre... Et tout cela, dans la bizarrerie illogique de rêve, me semblait être des petits morceaux de glace aigus et pointus qui pénétraient dans ma poitrine et me glaçaient le cœur.

« Je vis encore la figure de notre cocher qui me sembla d'abord sans expression ni intelligence... Peu à peu, cependant, elle changeait, devenant plus familière pour moi, et tout à coup, sous l'action de ses yeux, les petits morceaux de glace commencèrent à fondre dans ma poitrine avec une rapidité torturante. En même temps, je voyais la tonnelle dans la forêt se dessiner devant mes yeux avec

tous ses détails que je n'avais pas aperçus auparavant, et chaque détail se garnissait de toute une quantité d'impressions nettes. J'avais peur de regarder en face cet homme qui semblait faire un mouvement vers nous, mais le cocher me forçait à le regarder quand même... Je me fâchai contre le cocher, mais je m'aperçus aussitôt que ce n'était point lui, mais mon compagnon qui me parlait et, sous l'influence de son regard, plein d'une angoisse indicible, tout ce qui était amassé au fond de ma mémoire sous forme de morceaux de glace froids et incolores, fondit soudain d'un coup...

— Et c'est étrange, reprit M. Sokolski après un nouveau silence... Vous connaissez sans doute cette légende que des voyageurs du moyen-âge ont créée sur les régions polaires. En hiver, les paroles gèlent et restent comme des morceaux de glace jusqu'à ce que la chaleur revienne. Alors, les morceaux de glace fondent et redeviennent des paroles. Il y a, je vous assure, un sens profond dans cette métaphore. Du moins, moi, en ce moment-là, je me rappelai tout à coup les paroles de notre cocher qu'il avait prononcées en chemin en se tournant vers nous et qui, jusqu'à cet instant, restaient dans ma mémoire comme des sons creux, sans signification. Oui, il n'y avait pas de doute maintenant, il nous parlait de cet homme-là, dans la forêt, il nous disait que, ouvrier à un placer d'or, il avait dû le quitter et s'en retournait à pied chez lui... Je n'avais pas compris ce qu'il me disait alors ; à présent, ses paroles fondaient tout à coup, elles me brûlaient la poitrine et elles me causaient un mal insupportable.

« Je gémis involontairement et j'ouvris les yeux. Le feu dans la cheminée montait. Le vent soufflait encore dehors... Penché sur moi, mon compagnon me regardait...

« Jamais dans ma vie, ni avant, ni après, je n'ai vu figure humaine aussi terrible que celle de mon ami. Eclairée par la flamme vacillante de la cheminée, elle était contractée par une convulsion d'effroi, devant, semblait-il, quelque question inexprimablement tragique. Sa mâchoire tremblait et ses dents claquaient violemment, comme s'il avait encore très froid.

— Qu'avez-vous, mon Dieu ? demandai-je en me levant.

— Comment, vous ne savez pas ? fit-il en me fixant toujours de ses yeux effrayants. Dites-moi, c'était un rêve, dites, un rêve ?

— Mais quoi ?

— Ce qui vous a fait gémir tout à l'heure et qui vous a réveillé, dit-il d'un ton tranchant en jetant sur moi des regards soupçonneux. Et comme je ne répondais pas tout de suite :

— Vous n'avez pas remarqué, hier, dans la forêt... un homme ? me demanda-t-il en me regardant bien en face.

Je détournai malgré moi les yeux et ne dis rien.

— Voyons, mais dites-moi donc quelque chose ! Je pense toujours que c'est un rêve... Il n'est pas possible que ce soit une réalité et que nous...

— Mais c'était, en effet, comme dans un rêve... Le froid émousse tellement les sensations...

— Ah! fit-il d'une voix plaintive et se rasseyant tout à coup. Puis, les yeux allumés d'un feu étrange :

— Ne mentez pas, me cria-t-il avec une énergie sauvage, ne cherchez pas de détours... Je mentais aussi... Je savais que ce n'était point un rêve... Nous avons tout vu, vous et moi... tout... tout... Cet homme s'est levé vers nous, il voulait nous crier quelque chose... Vous le savez, et moi aussi je le sais, je le savais déjà à ce moment là... Vous allez chercher maintenant à nous justifier... Notre âme est gelée, notre conscience d'honnêtes gens a été paralysée par le froid. Oh! oui! Quelle lâcheté... Il suffit que la température du corps s'abaisse de deux degrés pour que l'âme, le cœur et la conscience soient congelés... C'est une loi de la nature... Seuls, le souci de ses propres commodités et le bas, l'ignoble pharisaïsme ne gèlent jamais... Oh! quelle indignité! Oh! quelle bassesse!

« Il prit sa tête dans ses mains et resta muet quelques secondes. Notre maison tremblait toujours de temps en temps, mais la tempête au dehors se calmait sans doute, car on n'entendait plus son bruit continu; seuls, quelquefois, retentissaient encore des coups rythmiques et espacés, et alors il me semblait de nouveau, positivement, que là-bas, au-dessus du fleuve, de la forêt et des gorges, quelqu'un d'immense et de lourd marchait à pas réguliers.

— Mais levez-vous donc enfin, vous... misérable! s'écria tout à coup Ignatovicz, en me regardant avec une haine farouche. — Comprenez donc que nous avons tué un homme! Comprenez-le, bête égoïste! Où est le maître de cette maison? Qu'il se lève! Qu'il appelle du monde! Mon Dieu, mon Dieu! Que faire, que faire maintenant?

« Notre hôte apparut près de la cheminée. Il avait la figure effrayée. Dans son coin, il se remuait déjà depuis quelques moments, prêtant l'oreille à la conversation inintelligible et inquiète des voyageurs inconnus. Il se leva, mal réveillé et effrayé moins par le sens des paroles qu'il avait entendues que par l'énergie extraordinaire de la voix qui les avaient prononcées. Et, regardant cet homme à l'air fou, il commença à s'habiller vivement. Puis, il sortit. Le cocher qui nous avait amenés se réveilla également. Il prit quelques bûches et les jeta dans la cheminée. Ensuite, il bâilla, ne comprenant visiblement rien lui aussi à cette alarme nocturne... Un enfant pleura dans un coin sombre de la maison, et une voix de femme le calma.

« Tout cela se fixa à jamais dans ma mémoire et je me rappellerai toujours et cette nuit terrible, et cette maison sombre, et les paysans qui la remplissaient lentement, et ce bruit prolongé et continu au dehors. Vous savez, il y a dans les voix de la nature, parfois, quelque-chose de merveilleusement intelligent... surtout lorsqu'elle menace...

*
* *

— Vous finirez peut-être tout de même votre récit, dites? demandai-je à M. Sokolski dont le silence, cette fois, se prolongeait trop.

— Mais certainement, mais certainement, dit-il réveillé de sa rêverie. Je vous demande pardon... Ces souvenirs sont si pénibles... J'en étais au moment...

— Où les cochers commencèrent à remplir la maison...

— Ah! oui, parfaitement... Notre hôte les avait appelés tous, ayant cru qu'il faudrait réellement lier les bras à des assassins. Les cochers entraient timidement, se signaient, bâillaient et se pressaient l'un vers l'autre, en nous regardant avec curiosité et avec peur. Ensuite vint le starosta amenant la police du village. S'étant signé, il alla droit sur nous, et nous interpella d'un ton grossier par lequel il voulait sans doute donner du courage aux cochers et à lui-même :

— Eh! bien, qu'est ce qu'il y a? Avouez votre crime, et vivement!

Mais lorsque je me mis à expliquer l'affaire ce fut bientôt quelque chose comme une désillusion pour tout ce monde rassemblé. Ces gens vivaient toujours au milieu du froid et les tragédies dont il était quelquefois la cause, n'avaient point, pour eux, ce sens poignant que notre aventure avait pris à nos yeux. Il y eut même un des cochers qui rit...

— Mais c'est Mitrokhine, le possiélénietz (1).

— Oui, ce doit être lui... Il paraît qu'il revient d'un placer d'or et qu'il est en chemin depuis une vingtaine de jours...

— Oui, c'est lui, dit notre cocher. Il a passé par notre station avant-hier et nous a demandé de l'amener en voiture jusque chez vous. « Conduisez-moi, pour le Christ, mes jambes ne veulent plus marcher », a-t-il dit.

— Eh! bien, vous lui avez prêté un cheval? demanda le starosta sévèrement.

— Non, puisqu'il n'avait pas de papier (2), répondit le cocher en se détournant. S'il en avait eu un ou s'il avait été amené chez nous par quelqu'un, nous lui aurions prêté un cheval... Mais il était venu à pied... Qu'est-ce que tu veux? Nous faisons comme les autres.

— A pied! à pied! Imbéciles! Quand il s'était mis en route, il faisait encore chaud! Maintenant, ce n'est plus la même chose... S'il meurt, il faudra bien que vous donniez des chevaux pour l'officier de la police et pour le médecin : ceux-là n'iront pas à pied! Et vous n'aurez rien gagné. Mais vous, messieurs, fit-il, — s'adressant à mon ami et à moi, — qu'avez-vous à déranger les gens sans raison, dans la nuit?...

— Comment, sans raison? dis-je, il y a là un homme qui peut à chaque moment mourir de froid, il faut le secourir...

— Mais comment? Si Dieu veut le sauver, il viendra ici, et nous l'emmènerons plus loin en voiture... Pourquoi, Timofei, ne l'as-tu pas mis sur ton traîneau? demanda-t-il à notre cocher.

— C'est qu'il est petit, mon traîneau. Et puis j'étais moi-même presque mort de froid...

— C'est pourtant vrai, ça... Vous étiez trois dans votre traîneau...

(1) Déporté de droit commun, ancien forçat ou non, obligé de rester à tout jamais dans la région que les autorités lui indiquent pour domicile.

(2) Pour avoir des chevaux de poste de l'État, chaque voyageur se munit d'un document spécial *ad hoc*. Il présente ce papier à chaque relais de poste où il règle le trajet entre deux stations.

Mais que faire maintenant? Le seul espoir, c'est que Dieu ne le laissera pas périr.

— Mais on ne peut pas le laisser là-bas par un temps pareil! m'écriai-je avec désespoir. Vous entendez bien pourtant ce qui se passe dehors...

Quelques-uns parmi les cochers soupirèrent. Néanmoins aucun d'eux ne pensa à courir vers le malheureux qui mourait peut-être en ce moment. Peu à peu, ils commencèrent à sortir l'un après l'autre.

— Dieu nous sauve! fit quelqu'un à voix basse.

Un autre ajouta d'un ton brusque :

— Est-ce que nous ne souffrons pas du froid, nous? Il ne se passe pas d'hiver sans qu'il meure ici un homme ou deux. Un terrible trajet que le nôtre!

— L'année dernière, Fedka a été tué par le froid dans la même forêt.

— Et puis une femme avec son petit garçon...

— Et moi, est-ce que le froid ne m'a pas tué mon petit-fils? s'écria avec colère quelque vieux cocher.

— Par un vent pareil la poste elle-même ne va pas, dit de nouveau notre cocher.

Et la porte s'ouvrait toujours... La foule des cochers se dispersait...

— Attendez, m'écriai-je, hors de moi. Je vous offre de l'argent! Dix roubles à celui qui consentira à m'amener là-bas!

En ce moment mon regard tomba sur le visage de mon ami qui, silencieux, était assis sur un banc, et je sentis mon cœur saisi par je ne sais quelle émotion. Je me souviens que le starosta me jeta un regard de sympathie soudaine et esquissa vers moi un mouvement brusque et vif.

— Vingt roubles, trente roubles, tout ce que j'ai sur moi! criai-je, suffoquant d'anxiété.

— Restez! s'écria tout à coup le starosta, de sa voix rude et résolue qui arrêta aussitôt les cochers. Que personne ne sorte d'ici! Vous entendez, on vous offre de l'argent, et il aurait fallu le faire sans argent... Tant pis, maintenant! A qui le tour? Dites, les vieux!

La foule avança vers le milieu de l'izba. Le starosta se trouva près de moi, et je ne le quittais plus des yeux. C'était un moujik âgé, grand, le teint basané, les traits gros mais agréables, avec des yeux noirs profonds et soucieux qui reflétaient la résolution.

— Eh! monsieur, me dit-il sévèrement, lorsque, parmi les cochers commença ce brouhaha qui ouvre toujours les réunions d'un mir quand il s'agit d'une affaire intéressant toute la commune. — Vous avez bien de la conscience, mais peu d'esprit. Il aurait été préférable de ne pas leur proposer de l'argent... J'étais sur le point d'envoyer quelqu'un chercher le possièlénietz... Maintenant, ils vont se chamailler.

« En effet, ils commencèrent à se « chamailler », et cela dura une éternité. Vous savez, les cochers de Léna forment des communes originales, vestiges des siècles passés. Ils n'ont point de terre, et touchent des gages du gouvernement. « Une paire de chevaux » est

la base, l'unité de la répartition des recettes et des redevances. Ce qu'ailleurs on nomme une « âme », ici c'est telle partie du cheval qui en tient la place, et à cette partie donnée correspond telle proportion de gages... Tout ce qui entre dans la caisse de la station et tout ce que les cochers en tant que commune sont obligés de faire, est reparti entre eux selon cette base... L'argent inattendu que je leur avais offert fut donc soumis à l'action de cette machine répartitive laquelle devait, comme résultat, indiquer le cocher dont c'était le tour de donner les chevaux.

« Des disputes s'élevèrent que je tentais en vain d'arrêter en rappelant aux cochers que l'homme là-bas, dans la forêt, se mourait peut-être. On me rabroua :

— Laissez faire ! Il faut que le mir arrange convenablement son affaire... Si vous l'en empêchez, vous ne ferez que retarder votre départ...

« Et les discussions reprirent de plus belle. Chacun présentait ses raisons plus ou moins solides en vertu desquelles il devait être dispensé de donner ses chevaux ce soir. Enfin, à bout de patience, le starosta s'avança d'un pas, cria quelque chose pour mettre fin à tout ce bruit, puis, se tournant vers l'icone, il fit un large signe de croix. Instinctivement, les autres se signèrent aussi. La nuit inquiétante impressionnait ces gens pourtant aussi peu nerveux que possible.

— Mes frères ! dit le starosta, devant Dieu, devant la sainte Vierge, je refuse l'argent... Il ne faut pas d'argent dans une pareille affaire... Et c'est moi qui y vais, en dehors de mon tour... Gardez votre argent, monsieur... Mais s'il m'arrive quelque chose, vous offrirez un cierge pour moi...

« La foule, un moment, resta silencieuse. Puis des voix de sympathie et d'encouragement s'élevèrent :

— Eh ! bien, que Dieu te protège !... si telle est ta volonté...

— Ça, c'est ton affaire...

— Si c'est en dehors de ton tour, c'est comme tu voudras alors... Il est vrai que sauver son âme vaut mieux que de l'argent.

— Mais quel vent ! .. Le poste n'ira pas probablement.

« Bientôt, dans l'izba, il ne reste plus personne sauf notre hôte, deux ou trois cochers et moi. Mon compagnon n'était pas là. Les cochers me dirent qu'il était sorti au moment où les discussions sur la répartition de l'argent avaient commencé.

« Je sentis mon cœur se serrer de je ne sais quel pressentiment étrange. Je me rappelai la figure de mon ami pendant mes pourparlers avec les cochers. D'abord, elle n'exprimait que sa misanthropie habituelle mêlée d'un mépris profond pour lui-même et pour les autres. Mais, au dernier moment, elle n'avait plus que l'expression d'une tristesse profonde.. Ce fut justement lorsque les disputes s'élevèrent entre les cochers au sujet de l'argent que je leur avais offert.

« Je sortis et je le cherchai, l'appelant, criant que l'affaire était arrangée et que j'allais partir moi-même chercher l'homme dans la forêt... Point de réponse. Le village était redevenu calme, après le

bouleversement que ses habitants venaient de traverser, les lumières s'éteignaient dans les fenêtres, mais le vent soufflait toujours, les murs des masures craquaient parfois et, de loin en loin, arrivait jusqu'à mes oreilles le bruit de la glace qui éclatait.

— Vous cherchez votre compagnon ? me demanda un cocher qui passait... Il est allé, je crois, coucher dans une autre maison... Vous faisiez tant de bruit.

« En ce moment un grand traîneau attelé de deux chevaux s'arrêta devant la maison. Le starosta tout enveloppé de fourrures, avec, aux mains, d'énormes mouffles, en descendit et s'approcha de moi.

— Que faites-vous là ? me demanda-t-il. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Vite, vite, au nom de Dieu ! Dépêchons-nous ! m'écriais-je. J'eus tout à coup la certitude que je trouverais Ignatovicz sur la route.

— Ah ! mais non ! fit le starosta. Vous ne pouvez pas partir comme ça, monsieur, avec les vêtements que vous avez, par un vent pareil. Tenez, mettez donc ça.

« Et il insista pour que je misse ses fourrures.

« Nous partîmes presqu'à l'aube déjà, ayant pris avec nous pour toute éventualité un tas de toutes sortes de vêtements.

« Le vent était lourd, énervant, et il soulevait du sol la neige sèche qu'il nous jetait aux yeux... Et c'était pire que la plus dure tempête. Tout mouvement cesse par un temps semblable. Et nous risquions vraiment quelque chose ce matin-là. J'eus, par la suite, deux doigts coupés.

— Vous avez trouvé cet homme ? demandai-je avec impatience, voyant que Sokolski était devenu de nouveau pensif.

— Oui, nous l'avons trouvé, répondit-il d'une voix sourde. Il faisait déjà grand jour lorsque nous l'avons remarqué. Le vent s'était calmé... Mais un brouillard froid était tombé sur les arbres les chargeant encore plus de neige... L'homme avait fait du feu, mais il était éteint depuis longtemps... Il avait dû s'endormir... quoique ses yeux restassent ouverts... les pupilles étaient couvertes de givre...

— Et votre ami ? Il etait resté à la station, réellement !

Sokolski jeta sur moi un regard voilé.

— J'étais profondément convaincu qu'il était parti vers l'homme dans la forêt, et je criais tout le temps dans l'espace pendant la route, et je le cherchais des yeux tout le temps. Le starosta me tranquillisait. D'abord, il ne pouvait comprendre qu'un homme pût s'en aller vers une perte sans but, ni utilité ; ensuite, il n'y avait qu'une seule route, très large, entre la station et la forêt ; il était donc impossible de s'égarer d'autant plus que la nuit était claire.

« Lorsque, ayant placé dans notre traîneau la triste trouvaille que nous avions recueillie, nous retournâmes à la station ; le vent tomba tout à fait, le froid s'adoucit. Puis, le soleil se leva. Il n'y avait de traces nulle part. Mon ami n'était pas passé par là.

— Alors votre supposition ne s'est pas justifiée ?

— Nous retournâmes dans le village... Il n'y était pas non plus

Sokolski se tut un moment. Sur sa face dure et émue, je vis l'expression d'une tendresse infinie.

— Il était comme un enfant naïf, sans défense, pas du tout pratique. Jamais il ne sut trouver son chemin dans la vie, dit-il. Sorti de l'izba à la recherche de l'homme qu'il voulait sauver du froid, il se dirigea du côté opposé.

Il se tourna vers moi.

— Comprenez-vous cela? Dès la sortie du village, se trompant, il tourna du côté opposé et s'en alla tout droit devant lui. La route y était aussi large, et bientôt commençait une forêt également. Dans cette forêt touffue, le lendemain, je trouvai des traces dans la neige. Elles allaient tout droit, tout droit toujours. Il avait franchi une distance étonnamment longue et ne recula pas d'un seul pas jusqu'à ce que...

M. Sokolski se tut.

— Espérait-il sauver cet homme inconnu? reprit-il un moment après. Je ne le pense pas. Il était parti dans cette excursion sans avoir pris avec lui autre chose qu'un briquet et de l'amadou dont il n'aurait su se servir, d'ailleurs. C'était, je vous dis, un véritable enfant. Il était parti parce que, tout simplement, il souffrait trop et que la conscience de son « crime » lui était intolérable. Et puis... parfois, j'ai cette idée qu'il punissait en lui la lâche nature de l'homme, dans laquelle la conscience peut être tuée par le froid lorsque la température de son corps s'abaisse de deux degrés... Le romantique punissait le matérialiste.

Et il se tut de nouveau.

*
* *

Bientôt nous arrivâmes à la station. M. Sokolski qui était pressé de rejoindre ses ouvriers, repartit aussitôt après.

En traversant, le lendemain, la forêt épaisse qui commençait non loin du village, notre cocher nous montra avec son fouet, une grande croix de pierre parmi les arbres.

— Un homme a été tué par le froid ici. Est-ce que vous connaissez M. Sokolski, le chef des recherches aux placers d'or? C'est lui qui a fait mettre cette croix... Il y est passé hier... Ce sont ses traces à lui.

En effet, dans la neige profonde, éclairée par le soleil qui se frayait avec effort un jour parmi les branches touffues des arbres, on voyait nettement des traces qui allaient à la croix et en revenaient.

— Jamais il ne passe devant cette croix sans s'arrêter, reprit notre cocher en tournant vers nous sa figure souriante. Il descend de voiture, s'approche de la croix, reste devant elle quelques moments, et puis il repart. Il ne se signe pas, mais on voit qu'il prie. Parfois même, il pleure. Il est bizarre, mais il n'y a pas à dire, c'est un homme bon.

Et puis, pensif :

— Ils ont dû être amis tous les deux.

VLADIMIR KOROLENKO.

Traduit du russe par G. K. S.

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

Victor Hugo et la grande poésie satirique, par PAUL STAPFER. — *Les Aventures de Nono*. par JEAN GRAVE, P. V. Stock. — *Un Lycée de jeunes filles*, par Mme RÉVAL, Ollendorf. — *La Galerie d'un sous-préfet*, par PAUL MIMANDE, Perrin et Cie. — *La Tournée*, par JEAN AJALBERT, *Revue Blanche*. — *Abdul Hamid intime*, par E. DORYS, P. V. Stock préface de PIERRE QUILLARD. Paris, P. V. Stock. — *La Vie à Paris*, par JULES CLARETIE. Paris, Eugène Fasquelle. — *L'Art de la Vie*, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE, Paris, librairie académique Perrin et Cie.

De tout temps, l'indignation s'est opposée à l'enthousiasme, le scepticisme à la foi, la raillerie mordante à la chaleur du sentiment et la note satirique aux effusions du lyrisme. L'une des particularités littéraires de notre époque aura été de réunir sous une même forme d'expression, le lyrisme et la satire. C'est ainsi que le plus puissant des écrivains d'imagination, le plus fécond tout au moins en improvisations verbales, Victor Hugo, aura été le plus grand satirique du XIXe siècle, sans y perdre ni l'éclat des images, ni les qualités d'abondance, d'ampleur et d'éclat qui l'accompagnèrent toujours.

M. Paul Stapfer, pour qui l'œuvre de Victor Hugo a été un champ d'études si fertile, consacre un volume très dense : *Victor Hugo et la grande poésie satirique*, à marquer cette distinction, et à montrer que la satire peut s'adapter à tous les sons, faire vibrer toutes les cordes de la lyre.

Il y aurait même une pointe de paradoxe dans sa thèse ; car rien ne serait plus aisé que d'en prendre le contre-pied et de démontrer que la satire, ainsi comprise, n'est, en somme, qu'une nuance plus âpre de la poésie lyrique. On ne saurait nier, néanmoins, que des œuvres telles que les *Châtiments* ne relèvent véritablement du genre illustré par Archiloque.

Dans un précédent volume : *Victor Hugo et Racine*, M. Paul Stapfer avait paru s'attacher d'une manière toute particulière à se garder des apparences d'un enthousiasme excessif. L'exemple de l'hugolâtrie naïve de M. Ernest Dupuy lui avait servi d'avertissement spécial. « C'est le plus grand des poètes français, écrivait-il alors, et c'est un rhéteur insigne ; c'est l'organe le plus éloquent du siècle, et c'est un diseur de riens, emphatique et puéril, battant la grosse caisse et jetant de la poudre aux yeux. » Il apportait une certaine coquetterie de critique à se faire indépendant, à exprimer le pour et le contre sur le même homme avec une égale franchise, en donnant un accent et un relief égaux aux deux thèses. On trouva, si notre mémoire ne nous trompe, qu'à travers le réquisitoire et le plaidoyer l'opinion définitive ne se dégageait pas assez clairement, que l'esprit flottait de l'une à l'autre et qu'à force de vouloir être impartial on risquait fort de demeurer sceptique.

Dans ce nouveau livre la part de l'admiration est plus franche, plus complète, et l'emporte de beaucoup sur des réserves inévitables. M. Paul Stapfer ne plaide pas alternativement le blâme et l'éloge. Il est bien obligé de reconnaître, en passant, que l'Homère moderne

était un faible penseur, qu'il fut, comme les poètes primitifs, dénué de psychologie et qu'en outre la rime et l'image dans la profusion de phrases sans idées ne sont chez lui souvent qu'illusion pompeuse, harmonie vague, tapage de mots et d'épithètes, néant qui brille et qui résonne. Mais, de manière générale, il se laisse davantage posséder, entraîner par les puissances du génie qu'il analyse sous tous les aspects de son inspiration : colère, indignation, patriotisme exalté, élan lyrique ou simple émotivité cérébrale. Il en ressent l'hyperbole et la subit jusque dans son propre style, parfois.

M. Paul Stapfer a développé des considérations intéressantes sur les lois qui présidèrent au mécanisme de l'inspiration chez Victor Hugo, et marqué, en particulier, très ingénieusement, comment de certains grands mots abstraits agissaient sur les forces de son cerveau, ainsi que des êtres véritables, doués de vie.

Ailleurs, nous le voyons établir un parallèle original et des mieux fondés entre l'auteur des *Tragiques* et l'auteur des *Châtiments*, entre Agpripa d'Aubigné et Victor Hugo. Mais la partie vraiment neuve, originale, du livre de M. Paul Stapfer est celle où il se demande, pour se répondre à lui-même, ce qu'aurait dit, écrit, sur des événements contemporains, un poète qu'inspira toujours sincèrement l'horreur de l'iniquité. Nulle voix, pense-t-il, n'aurait sonné plus puissante que la sienne dans le récent plaidoyer du droit individuel contre l'aveuglement des foules.

— Est-ce pour se reposer des âpretés de la polémique, pour, un moment, perdre de vue les passions, les rivalités, les haines qu'elle attise et provoque, que le socialiste Jean Grave a trouvé bon et doux d'écrire un conte d'enfant? *Les Aventures de Nono* : c'est un livre en effet pour les petits, l'histoire d'un songe fourmillant de surprises et de révélations, mais qui doit, comme toute fable bien comprise, comporter aussi pour les grands sa leçon, son enseignement. Nono lui-même, un petit garçon de neuf ans, intelligent, tapageur, pas mauvais diable, au fond, aura beaucoup appris, s'il sait retenir, en voyageant, pendant une nuit de rêve, aux pays d'Autonomie et d'Argyrocratie, beaucoup appris, disons-nous, sur la méchanceté, l'injustice, la cupidité de bien des gens, et ce n'est pas sans raison que les artistes dont le crayon a illustré ses aventures, auront représenté avec des physionomies de loup rapaces, de vautours, de hyènes et de tigres, des personnages que l'enfant croyait être des hommes. On retrouve l'auteur de la *Société future* en des pays où perce, à travers des fictions vives ou charmantes, la réalité dans tout ce qu'elle a de cruel et de barbare.

— Nous pouvons suivre en France, depuis quelques années, les progrès d'une *agitation* comme disent les Anglais, d'une *agitation*, qui ne cesse de croître et de s'amplifier en faveur de l'éducation des femmes. Il ne suffit plus de reconnaître qu'elles ont besoin d'éducation, qu'elles ont droit à l'éducation. Où, comment et par quelle mains sont-elles le mieux élevées? Depuis qu'on a voté la loi sur l'enseignement secondaire des jeunes filles, il s'est produit en la

matière bien des développements d'opinion, dans les études de pédagogie féminine, dans la presse et jusque dans le roman.

On parla, l'an dernier, des *Sévriennes* de Mme Réval. Un *Lycée de jeunes filles*, qu'elle présente, aujourd'hui, comme un livre de sincérité, de passion et d'espoir, en est la suite; on y retrouve les mêmes croyances, les mêmes revendications, sous une forme tour à tour chaude, enthousiaste selon qu'elle exprime des élans d'âme, incisive et mordante, selon que le sujet prête à l'attaque d'abus et de préjugés.

D'après les déceptions cruelles de son héroïne, nouvellement sortie de l'école pour enseigner à son tour, Mme Réval tend à établir que l'organisation des Lycées de Jeunes filles est encore, à bien des égards, défectueuse et, d'autre part, que le sort des professeurs-femmes mérite compassion et pitié. Mais, vraiment, en quelle catégorie sociale, en quelle condition d'existence, la femme obligée de travailler pour vivre, c'est-à-dire d'agir et de se débattre hors du foyer, de l'amour, de la maternité, peut-elle s'estimer, se déclarer heureuse?

Mme Gabriel Réval soutient sa thèse avec chaleur et conviction. Il y aurait même en sa manière d'écrire, plutôt excès de lyrisme. L'auteur d'*Un Lycée de Jeunes filles* ne se garde pas assez du vague affecté et du ton où versent aisément les talents féminins.

— *La Galerie d'un Sous-Préfet*, ce titre annonce-t-il suffisamment tout ce qu'enferme de plaisantes historiettes, de tableautins finement tracés, de traits spirituels et de piquantes réflexions le volume de M. Paul Mimande? Du moins, il est exact, parce qu'il résume une série d'esquisses locales, de silhouettes entrevues et fixées en un temps où notre écrivain expérimentait doucement, en jeune et heureux philosophe, les honneurs, les charges et les loisirs de la carrière administrative.

On s'en aperçoit de reste. Le témoin est renseigné. Pendant une judicature préfectorale dont le sort fut d'être, nous semble-t-il, passablement ambulante, il s'était vu président-né ou membre-né de bon nombre de sociétés. Avant de jeter le frac brodé parmi les ronces, à l'exemple de son ami le comte Léon de Tinseau, il put voir tout à l'aise maint profil préfectoral et contempler aussi mainte nullité prétentieuse, assister, comme au spectacle, à bien des petites scènes intéressantes, bizarres, amusantes, et croquer au passage, d'un crayon rapide, plus d'un type curieux, de ceux qu'on appelle de drôles de corps, au physique comme au moral. De tous ces traits cueillis à droite, à gauche, au nord et au midi, M. Mimande a composé une galerie peu banale. Sauf une nouvelle sentimentale: le *Mouchoir bleu* et qui semble un hors-d'œuvre dans la collection, les parties qui la composent se tiennent et se complètent. Telles parties épisodiques: l'histoire de Betsy et celle du manchot Martinot, qui perdit son bras gauche articulé à la bataille (et quelle bataille!) sont d'un franc comique.

Le ton habituel du conteur est celui d'une ironie douce et indulgente. Ayant depuis longtemps déposé l'uniforme, il eût pu davan-

tage, et sans risque, insister sur l'utilité douteuse et le réel inconvénient budgétaire du maintien des sous-préfectures. Mais sans doute il n'aurait pas voulu troubler l'intime satisfaction de beaucoup de « bons garçons » qui, dans les cérémonies à pompiers, portent avec joie le bicorne, la tunique brodée d'argent, le pantalon à bandes et très volontiers s'embarrassent les jambes d'une épée de 22 francs suspendue à une ceinture tricolore. Toutefois on sent qu'il ne prend que pour ce qu'elles valent les petites parades officielles et menues comédies administratives.

— C'est en ce moment, pour beaucoup d'artistes de théâtre, la période aiguë, la période critique où s'exaltent au maximum leurs désirs, leurs soucis inquiets et leur fièvre d'activité, où le peuple instable des professionnels, acteurs et chanteurs, divas et divettes, escompte généreusement les chances, les promesses, ou déjà l'effectif des engagements d'été. Heureux les favoris des agences, les élus des tournées fructueuses!

M. Jean Ajalbert ne pouvait plus opportunément choisir l'heure de publier son livre : *La Tournée* et de nous conter, sans guère d'illusion, les aventures cahotantes de ses personnages.

Avec lui, nous suivons, de ville en ville, de pays en pays, l'une de ces troupes d'émigrants en partance pour l'idéal ; nous comptons les étapes de leur itinéraire accéléré, touchant à peine l'hôtel, débarquant juste le temps de jouer et s'enfuyant presque aussitôt ailleurs, ou, au contraire, s'éternisant en des lieux sans attrait, sans originalité ni ressources de plaisir, et devant en rapporter, quoi? Des déceptions le plus souvent et fort peu de monnaie sonnante.

Ce thème d'un déplacement continuel prêtait aisément aux amplifications descriptives. Le récit de *La Tournée* s'entrecoupe de trop de morceaux digressifs, et surtout lorsque l'auteur, arrivant avec l'illustre troupe de l'*Excelsior* en des localités méridionales, qu'il sait par cœur, n'arrête plus de *développer*.

Les meilleures pages de *La Tournée* sont celles où M. Jean Ajalbert fait agir en la personne de ses artistes, dans leurs actes et leurs paroles, l'exaltation des aventures, les sursauts d'enthousiasme et les retours décourageants, les heures de glorieux emballement ou les lendemains déprimés, les trahisons, la misère, toutes les luttes dont se compose la destinée des gens de théâtre, le plus ordinairement, et l'amour obstiné des planches, la ferveur quand même du métier, qui persiste dans l'âme de ceux ou de celles qui en vivent ou en meurent.

— Les lecteurs de *La Revue* connaissent déjà l'un des chapitres du livre de M. Dorys, *le Harem*, qui a été publié ici. Ils ont pu se convaincre que ces lieux de mystère ne cèlent point derrière leurs impénétrables murailles les félicités qu'imaginent nos monogammes occidentaux. Ils doivent savoir maintenant qu'Abdul Hamid, maître absolu d'un troupeau d'incomparables beautés, n'en est guère plus heureux qu'un de ces *chiens de chrétiens* qui ne saurait battre sa femme sans démêlés avec le commissaire.

Dans une monarchie absolue, la vie publique n'est qu'une dépendance de la vie intime du souverain. La Turquie n'est qu'un agrandissement d'Ildiz Kiosque, la tanière du Sultan à travers laquelle nous guide M. G. Dorys.

Là, tout porte l'empreinte des deux passions qui dominent le maître : *la cruauté orgueilleuse et démesurée*, *l'épouvante impérieuse jusqu'à l'hallucination.*

C'est un singulier domaine que cette résidence impériale. A tort et à travers sont jetées cent constructions de tous styles : l'oriental y voisine avec l'américain et en face d'un pavillon chinois s'érige un castel à créneaux. L'unique sentiment qu'on puisse démêler dans ces architectures hétéroclites est la peur, la hideuse peur qui, sans un répit, tenaille le cœur d'Abdul Hamid et lui fait adopter toutes les combinaisons de pierres capables de le protéger contre l'invisible ennemi.

Les arbres des parcs sont élagués pour que nulle branche n'arrête le regard inquiet qui les fouille. Abdul Hamid s'y promène, les poches bourrées d'armes à feu comme un brigand calabrais et malheur à qui, sur son passage, se hasarde en un geste mal interprété. Car le maître *a horreur du geste brusque*, *du pas rapide et du mouvement inattendu.....* et il est de première force au tir.

Mais les plus infortunés de ses sujets ne sont pas ceux qu'il abat d'un coup de revolver dans le saisissement d'une panique mais ceux que son imagination hantée lui représente comme dangereux pour son repos. Les uns, sur un mot de lui, disparaisssent brusquement; les autres, dont il espère quelque aveu, sont effroyablement torturés, pendant que lui-même, derrière un rideau, assiste à leur supplice. Il y a, dans ce palais, une organisation administrative du crime. La folie de la peur y a tourné en sadisme du meurtre. C'est, sous un manteau de bassesse et de vulgarité, un renouveau des exploits de Tibère.

Le livre de M. G. Dorys est une précieuse contribution à l'histoire du XIXe siècle. Il éclaire les mœurs de la Turquie. Il montre bien de quel gouffre de démence féroce est sorti l'ordre du massacre d'un demi-million de chrétiens.

— M. Jules Claretie vient de publier son volume annuel de la *Vie à Paris.*

M. Jules Claretie n'emploie pas, pour fixer l'image des années qui s'écoulent, les procédés ordinaires des peintres et des romanciers. Il ne ramasse pas la vie d'une époque dans quelque grande fresque qui la synthétise et donne l'impression de la vérité plutôt que des images vraies. M. Claretie nous restitue les vérités elles-mêmes dans leur charme et leur intérêt anecdotiques. Il les choisit bien, il les conte avec grâce et fait revivre avec intensité les scènes du passé.

Certes, il y a du mérite à découvrir les raisons profondes des évolutions politiques dans la coupe d'un gilet de diplomate et les effets de la décadence latine dans un accident de tramway ; il y a du mérite à découvrir des campagnes indigo et des chevelures de femme

violettes. Mais il y a du mérite aussi, à voir les choses et les gens comme ils sont. C'est une qualité très personnelle à M. Jules Claretie de nous rendre les spectacles et les événements de la vie en effaçant entièrement sa personnalité.

Que M. Jules Claretie nous mène au boulevard, au théâtre, à l'Académie, aux courses ou au Parlement, nous lui devons de la reconnaissance pour nous laisser approcher du spectacle et nous laisser juger librement avec nos yeux et nos idées à nous, sans essayer de nous imposer ses jugements ou son optique.

A vrai dire, l'année 1900 que vient de nous retracer M. Jules Claretie était particulièrement propre à laisser les historiens de sang froid. Le monde y sembla trop heureux de s'abandonner aux joies des danses du ventre pour fournir aux narrateurs des sujets de s'échauffer. M. Jules Claretie s'étant donné la tâche de faire, en littérature, de la photographie artistique, n'a pu que reproduire en souriant le papillonnement gracieux du temps de la grande Foire.

Une observation toute simple sur la table alphabétique des noms suffira à faire juger l'exactitude avec laquelle les anecdotes réunies par M. Jules Claretie rendent la Vie à Paris. Le nom de M. Paul Déroulède est mentionné une fois — autant que le nom de Solon — et il s'en est fallu d'un cheval que M. Paul Deroulède ne devînt notre empereur.

En revanche, Sada Yacco, Rostand, Sarah Bernhardt, Paul Deschanel, Charlotte Viehe, Madeleine Brohan, Loïe Fuller, la Duse et Sorel ont de 30 à 40 mentions chacun.

L'année 1900 a bien été l'année des comédiens et M. Jules Claretie est bien son historien.

— Il faut avoir une certaine hardiesse pour publier aujourd'hui un livre de pure morale, comme vient de faire M. de Maulde la Clavière. Il faut avoir aussi un grand talent pour le rendre lisible. Aussi convient-il de rendre hommage plus encore au talent qu'au courage de l'auteur de *L'Art de la Vie* qui nous a donné un livre non seulement lisible mais attachant.

Ce livre de morale a encore cet attrait particulier de mettre la morale en harmonie avec l'élégance et la beauté. Faire de la vie un art, c'est en faire une émanation commune du bien et du beau. Inutile d'ajouter que cette conception de l'auteur fait nécessairement à la femme une grande place dans l'ouvrage. La vie féminine y est analysée en détail et toute femme trouvera pour arriver à la plus belle expression de la vie un plan approprié à sa condition et sa situation.

Dans un temps où l'on érige tout en art et où tout art a son bréviaire, pourquoi la façon de vivre et d'arriver au bonheur serait-elle, seule, laissée au hasard? M. de Maulde la Clavière a fort sagement pensé que la plus belle œuvre étant une vie noblement ordonnée, il importait de tracer l'esthétique de cet art. Il l'a fait supérieurement dans un livre qui semble la conversation d'un homme d'esprit plus que d'un professionnel de la sagesse.

COLLABORATEURS DE *La Revue*.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ITALIE

Signe des temps : c'est un phénomène d'ordre politico-économique qui régit aujourd'hui toutes les conditions de la vie artistique et littéraire de l'autre côté des Alpes.

Si la Maison de Savoie est parvenue à faire de Rome la *capitale politique*, elle n'a pas su jusqu'ici en faire la *capitale intellectuelle* de l'Italie. Au lendemain de la proclamation de l'unité nationale, plus d'un considérable industriel s'enhardit bien à quitter celui-ci le Sud, celui-là le Nord, pour venir ouvrir boutique d'édition à l'ombre du Quirinal ; on était affranchi de la tyrannique censure du Saint-Office et, brusquement, la Ville fut inondée de livres nouveaux, de journaux, de périodiques, de publications de toutes sortes : tout ce branle-bas, sans grands résultats. Il se trouva même, vers 1878 ou 1880, un brasseur d'affaires particulièrement audacieux, un certain Sommaruga, pour tenter ceci : créer à Rome un vaste mouvement où eût abouti toute l'activité esthétique de l'Italie régénérée. Mais ce Sommaruga, qui rêvait grand, n'était pas de taille et n'avait pas les reins assez solides ; de plus, la foi nécessaire lui faisait défaut, à telle enseigne que son spirituel scepticisme avait baptisé *Cronica bisantina* la revue qu'il avait fondée et ouverte aux « jeunes » d'alors, à Carducci, à d'Annunzio, à Mme Serao ; enfin, il manquait absolument de cette suprême habileté : la probité. Bientôt, son entreprise s'en alla « en eau de boudin »... et lui, vers les hospitalières Amériques. D'ailleurs, vous pensez bien qu'elle séduisit à plusieurs reprises la mégalomanie de nos voisins, cette magnifique entreprise — et que Sommaruga eut des imitateurs : plus honnêtes, ils ne furent pas plus heureux.... Bref, au double point de vue artistique et littéraire, Florence, Naples, Turin gardent à l'heure qu'il est tout leur prestige en face de Rome, siège du gouvernement.

La décentralisation intellectuelle qui, pour d'assez complexes raisons ne présente pas en Allemagne et ne présenterait vraisemblablement pas chez nous les mêmes inconvénients, peut être considérée comme un principe d'infériorité par delà le Mont-Cenis. Ici, décentralisation signifie : défaut d'unité dans l'inspiration, défaut de suite dans la direction des idées, absence totale de solidarité entre les ouvriers de la pensée esthétique, isolement de chacun — et vous pressentez, en même temps que ses conséquences purement abstraites, la douloureuse répercussion de cet état de choses sur la situation matérielle des écrivains et des artistes. Jamais, pourra-t-on objecter, la « terre de Beauté » n'exerça sur le monde plus puissante, plus magique maîtrise qu'au XVIe siècle, sous le régime de la décentralisation à outrance ? D'accord ! Mais le temps a tellement modifié les données de toute vie sociale !

Il faudrait creuser bien profond pour découvrir dans la production littéraire de l'Italie contemporaine les doctrines mères ou simplement

une théorie génératrice de tendances collatérales. Il semble que ce soit plutôt au ras du sol comme une luxuriante végétation ne mariant jamais les courtes racines qu'elle jette sans peine dans une terre trop facile.

Ainsi, aucune filiation, au moins apparente, entre les tempéraments, aucun groupement d'école par conséquent. Dans ces conditions, impossible de prétendre formuler, à propos du labeur d'une année, la moindre observation un peu générale sur la poésie et le roman dans l'Italie d'aujourd'hui. A s'y vouloir essayer, on risquerait de donner, à chaque instant, dans les rapprochements les plus arbitraires.

Ce sont donc des spécimens, sans plus, que présentent ces notes, — spécimens fort étrangers les uns aux autres. Au surplus, s'ils ne permettent pas le moindre aperçu *littéraire* tant soit peu synthétique, ils restent néanmoins intéressants pour l'esprit le plus amoureux d'idées un peu générales : en effet, ils sont presque toujours significatifs de quelque particularité de l'âme ou des mœurs italiennes.

— Le dernier roman de Mme Serao reflète une des plus grosses préoccupations de l'Italie contemporaine. Et, par une singulière coïncidence, ce livre a pour nous tout l'intérêt de la grande actualité.

Suor Giovanna della Croce (1) (*Sœur Jeanne de la Croix*) est la lamentable, la poignante histoire d'une religieuse que la laïcisation des biens de mainmorte a brusquement tirée de son couvent. L'héroïne de Mme Serao, qui avait quitté le monde pour oublier un grand amour malheureux, n'avait fait aucun apprentissage de la réalité avant de s'aller cloîtrer. Elle ignorait donc toutes les tristesses, tous les dangers, toutes les cruautés de la vie parmi les hommes quand elle dut abandonner la cellule où elle priait et pleurait. Pour Sœur Jeanne, les difficultés se grossissent de toute son inexpérience et à chaque pas elle se heurtera à quelque nouveau mécompte, avec la maladresse d'un oiseau longtemps déshabitué de la liberté ou plutôt passé sans transition des douceurs du nid à la sécurité de la cage et tout à coup lâché. Il se trouve que, tout compte fait, Sœur Jeanne a droit, en sortant de son couvent, à une pension de trente-cinq sous par jour. C'est un peu court. Après quelque temps, cette pension est encore réduite : elle n'est plus que de vingt-sept sous. Alors, c'est la misère, la vieillesse, la lente, la douloureuse abolition de tout l'être parmi d'obscures besognes difficiles à se procurer.

Le dernier chapitre du livre nous montre Sœur Jeanne dans le « décor » d'une « fête » de bienfaisance. Attablée avec d'autres pauvresses, ses pareilles, devant une maigre pitance que de belles dames ont voulu servir de leurs mains aristocratiques, elle regarde dans le vague, de tout ses grands yeux vides. Les belles dames, elles, regardent toute cette misère à travers d'élégants faces-à-main finement travaillés. « C'était l'humiliation, la froide humiliation de trois cents

(1) Treves, Milano.

créatures devant le luxe altier, la pitié altière, la charité altière », nous dit Mme Serao.

On sait si la célèbre romancière s'entend à émouvoir, quel parti heureux elle tire généralement du paradoxal mélange de réalisme et de romanesque où son talent se complaît et *Suor Giovanna della Croce* — le livre est dédié à M. Paul Bourget — comptera parmi ses œuvres les plus recommandables.

— C'est encore un problème aussi souvent et aussi vivement débattu des deux côtés des Alpes — celui du divorce — qui inspire un roman, récemment paru, de Mme Pierantoni-Mancini. Passionnante pour nous, la question l'est peut-être davantage chez nos voisins. La législation italienne, en effet, n'a pas admis jusqu'ici la définitive rupture entre les époux avec faculté pour chacun d'eux de convoler à nouveau en de justes noces, elle n'autorise que la séparation de corps et, là-bas, les apôtres du divorce en sont encore à réclamer le vote de la loi que nous devons à M. Naquet. Dans *Signora Tilberti* (1), Mme Pierantoni-Mancini narre par le menu les gros et les petits ennuis d'une femme mal mariée. Celle-ci est d'ailleurs une épouse honnête; elle aurait le bon droit devant les juges; visiblement, l'auteur lui donne toutes ses sympathies. Mais Mme Pierantini-Mancini ne va pas outre — et son œuvre demeure, en fin de compte, la discussion parfaitement impartiale des motifs trop connus qui, tour à tour, militent pour et contre le divorce.

— Du savant et du grand poète qu'est tout à la fois M. Arturo Graf, ce roman, paru d'abord, dans la *Nuova Antologia : Il Riscatto.* Ici, le poète, évidemment, cède le pas au savant.

Dans *Il Riscatto* (2), en effet, M. Arturo Graf aborde, sous une forme du reste infiniment attrayante, le difficile et inquiétant problème de l'atavisme. Aurelio Ranieri est venu au monde avec de dangereuses, de très redoutables hérédités : conduits à la mort par des voies différentes, ses ascendants, père, grand-père, arrière-grand-père, ont succombé à la folie du suicide. Toutefois, avant de céder au sombre désespoir qui lui a coûté la vie, le père d'Aurelio a fait appel au dévouement d'un ami qui s'est chargé de veiller sur l'enfant. Celui-ci ignorera son véritable nom — et peut-être parviendra-t-on à l'arracher à l'horrible fatalité. Mais un beau jour, Aurelio Ranieri apprend toute la vérité, qu'il s'appelle en réalité « Agolanti » que ceux qu'il eût le mieux aimés sont morts volontairement... Une lugubre tristesse l'envahit, l'existence lui est un cauchemar dans lequel il étouffe, il lutte, *en désespéré* déjà, contre l'affreux mal; cependant, il va succomber lui aussi, lorsqu'une main de femme — une de ces douces mains qui peuvent « tout le bien » et « tout le mal », dit Verlaine — vient à son secours. Elle est bonne, cette femme, et tendre et énergique : à force de patiente volonté, elle sauvera le malheureux d'une mort certaine.

(1) Lapi, Città di Castello.
(2) Treves, Milano.

Le livre de M. Arturo Graf est d'une lecture singulièrement attachante.

— Parce que ce roman illustre avec quelque ampleur le trait peut-être le plus constant de la vie chez nos voisins, j'entends le cosmopolitisme, il convient de rapporter ici un peu longuement l'histoire intitulée par M. della Quercia : *Sul Merrigio*. Entre parenthèses M. della Quercia doit être le Benjamin des romanciers italiens : en attendant d'autres gloires...

Sul Merrigio : cela se passe un peu partout et même en Italie : l'auteur nous présente des échantillons de toutes les races. Sir de Villiers voudrait épouser Miss Fane, qui ne demanderait pas mieux. Toutefois, les parents, qui ont pour cela les meilleures raisons du monde, s'opposent au mariage. Les amoureux n'y comprennent rien. Mais l'explication viendra à son heure. Sir de Villiers prend le parti de naviguer et d'aller au loin commettre mille merveilleuses prouesses — prouesses anglaises : c'est de circonstance! Cependant, après dix ans de vaines pérégrinations et de pénibles travaux, Sir de Villiers revient, le cœur toujours affamé d'amour. Entre temps, Miss Fane s'est mariée. Néanmoins, elle se donne à son adorateur, sensible à la longue fidélité et à la prestigieuse beauté du héros; d'ailleurs, son mari est gravement malade... Cependant, les amants ne sont pas heureux. Sir de Villiers est le dernier rejeton d'une race maudite..., une vague grand'mère a jeté un sort sur ceux qui viendraient après elle..., l'âme de cette grand'mère hante l'antique manoir que Henry de Villiers possède en Ecosse..., les malédictions de la *Dame Blanche* tintent sans cesse aux oreilles des amants,... le héros a peur. Sur ces entrefaites, une vieille femme depuis toujours au service de la famille et qui sait les choses, les lointaines et terribles choses, lui révèle, à travers les hoquets de l'agonie, ce secret : Wanda Fane est sa sœur, née du même père. Après avoir en vain cherché à entraîner avec lui dans la mort la complice de son inceste. Sir de Villiers se tue, d'horreur et de dégoût.

Cette fable, qui ne manque pas de puissance, est pleine de maladresses et puis si chargée! Quand je vous disais que l'auteur est le plus jeune des romanciers de la Péninsule... *Sul Merrigio* met en scène des Anglais, des Allemands, des Italiens, il multiplie les horizons, il mêle deux ou trois idiomes. Par là, ce livre est bien de son pays, où l'exotisme se faufile partout et déforme toutes choses, où les oisifs, les artistes et les amoureux promenaient leurs extases bien avant l'ère du *sleeping-car*, où, aujourd'hui encore, le cosmopolitisme n'est pas nécessairement jeu de snob.

— Dans *La fiamma e l'ombra* (1), M. Giordana agite sans la résoudre une grave question, vieille comme le monde.

Carlo Artale a épousé une veuve, Francesca De-Seta. Celle-ci ne voulait pas d'abord; elle avait raison. Bientôt le souvenir du premier mari gâte les joies du second. Toutefois, Carlo parviendrait peut-être

(1) Roux e Viarengo, Editori, Torino.

à vaincre sa jalousie, n'était la présence des enfants du premier lit : Valeria et Mario. Il a trop de droiture dans l'esprit pour tenir les petits en aversion. Il s'efforce même de s'intéresser à eux, de se prendre à les aimer, mais il ne sait... et plus il s'efforce, moins il sait. Elle est adorablement jolie, cette fillette! Le petit garçon est d'intelligence éveillée. Et ils ne sont pas *à lui*... Et ils occupent une si grande place dans la sensibilité de Francesca... Dans leurs clairs yeux d'enfant, Carlo lit une méfiance obstinée, et il souffre, le malheureux, il souffre... Ainsi jusqu'au moment où, sans un murmure, Valeria meurt vers quinze ans, minée par un obscur chagrin... Pour la troisième fois, Francesca sera mère prochainement, mais cette espérance ne met plus un sourire sur ses lèvres désormais inaptes à la joie — et ceci est bien pour Carlo la suprême douleur.

Peu d'action, du rêve tout le temps — et, tout le temps, à peine entrecoupée de quelques accalmies, de la noire, de la lourde, de la lancinante souffrance. Le cœur ardent et découragé, faible et violent, l'imagination vite inquiète, la sensibilité à fleur de peau, toute l'âme déconcertante que trop souvent nous partageons avec nos frères latins vibre dans ces pages, parfois avec une éloquence exaspérée.

— Sous le titre : *Notte di passionne* (1), voici trois considérables nouvelles signées : Theresah — et dont chacune est à elle seule un petit roman.

Nuits de passion... Est-il assez italien, ce titre? Le contenu l'est également, encore que ce ne soit point ici les cris de fauve sensualité qu'on pouvait attendre.

Ce livre m'a rappelé les longs gémissements d'amour, nasillardes mélopées ponctuées de rages subites, qu'on entend à Naples par les midis de canicule et les soirs d'orage, qui n'arrêtent plus les passants autour de belles échevelées tant la chose est commune sous ce ciel extraordinaire et qui m'ont semblé d'un comique énorme à force d'extravagante exagération.

Maxime Altestella et Maria Vargas se sont aimés autrefois. Un beau matin, Maxime brisa sans que Maria pût s'expliquer pourquoi. Aujourd'hui, elle a une fille, lui un neveu : Clara et Gualtiero. A leur tour de s'aimer! Mais à leur grand étonnement, l'oncle Maxime ne veut pas de ce mariage. Il est bon, il ne déshéritera pas son cher neveu; seulement, il ne recevra jamais chez lui la fille de Maria. Parce qu'il est bon, on craint de l'affliger. Cependant, il s'obstine dans son incompréhensible résolution. Et tout le monde se lamente sur le même ton désolé. Maria gémit, cause involontaire du chagrin de sa fille; les amoureux gémissent, vous devinez avec quel ensemble; et pour gémir avec moins d'exubérance, Maxime n'en gémit pas moins au fond de lui-même, à l'évocation du passé... D'ailleurs, voici le dénouement de cette histoire : Maria avait une sœur, morte aujourd'hui depuis longtemps; celle-ci fit jadis tout le mal en brouillant Maxime et Maria; Maria, elle, n'avait jamais soupçonné la vérité, mais elle

(1) Enrico Voghera, Editore, Roma.

trouve par hasard les petits papiers où la défunte révèle ses manœuvres. *Deus ex machina* ! Après avoir lu les feuilles jaunies par le temps, l'oncle Maxime bénira les fiancés.

Mêmes longues lamentations sur le même mode dans les autres nouvelles que contient le volume.

— Pour faire contraste et à titre de curiosité tout au moins, mettons en regard de ces *Notte di passione* un livre qui, exceptionnel, ne porte en rien sa marque d'origine et qui n'a de son pays que la langue. Il s'agit d'un autre recueil de contes: *Mezzetinte* (1), par M. Antonio Battara.

Mezzetinte, *Demi-teintes*... Déjà, le mot n'évoque-t-il pas à vos yeux les grisailles septentrionales plutôt que l'éclatante, la triomphante lumière qui rayonne de la Méditerranée? Et c'est encore l'imprécise mélancolie éparse aux rives de la Baltique qui fait, dans ces pages, tous les frais. Enfin, tout le très réel talent de M. Battara tient, à en juger par ce livre, dans les deux qualités les moins italiennes qui soient: simplicité et sobriété.

Un exemple. Par la campagne désolée, sous un ciel bas, un malheureux mercenaire, que la misère chasse de son village, chemine péniblement, en route vers un gagne-pain à peu près assuré. Dans ses bras, il a son enfant, dont la mère n'est plus. Après des heures de marche et comme on arrive, le père veut réveiller le petit qui s'est endormi sur son épaule, mais... l'enfant est mort. Sous la neige qui tombe et les couvre d'un linceuil, l'homme reste là, immobile, stupide et résigné...

D'une émotion contenue, cette nouvelle est digne des meilleurs conteurs du Nord.

— Dans l'énorme quantité des romans parus au cours de l'année 1900, je ne veux pas omettre de signaler *Il Miraggio* (2), de M. Lucio d'Ambra, A propos de ce *Mirage*, une observation, en effet, s'impose.

L'individualisme triomphe dans la littérature italienne contemporaine. Toutefois, ceci ne signifie pas qu'il n'y ait de l'autre côté des Alpes que des talents parfaitement originaux. Quand je constate l'absence de filiation entre les tempéraments, j'entends parler des vrais tempéraments, de ceux capables de proposer et de réaliser une formule d'art. On rencontre en Italie, comme partout ailleurs des inspirateurs et des imitateurs. Ainsi, *Il Miraggio* est l'œuvre d'un imitateur et M. d'Annunzio en fut l'inspirateur.

Il Miraggio, c'est, à peu de chose près, *Il Fuoco*, dont *la Revue* à parlé en son temps. Dans *Il Miraggio* aussi, il y a un écrivain célèbre et une grande actrice. Comme dans *Il Fuoco*, l'écrivain met à contribution l'ardente imagination de l'actrice, et les amants se passionnent à l'analyse des mêmes douloureuses complexités d'âme. Seulement, ici, l'écrivain célèbre est marié et, comme il apprécie les paisibles joies du foyer, il abandonne la grande actrice qui, toujours

(1) Bemporad, Edit., Florence.

(2) Societa Dante, Roma.

amoureuse et d'ailleurs dépitée, se tue. On voit la part d'originalité de M. Lucio d'Ambra, l'auteur de *Il Miraggio* : elle n'est pas heureuse.

Les temps ne sont plus à la poésie, mais l'Italie cesserait d'être elle-même si elle manquait de voix pour célébrer la beauté des choses et la douceur de vivre. Les vanités continuent d'y intéresser d'inutiles rêveurs — et la Péninsule reste riche en poètes

César Pascarella est peut-être bien le plus remarquable de la jeune génération et la critique italienne l'a souvent rangé parmi les plus grands. Sa muse fut d'abord très modeste. Elle chantait en sonnets attendris les menus faits, les petites joies et les petites peines de la vie de chaque jour. Toujours fidèle à cette jolie forme du sonnet, elle s'est faite plus grave, un peu triste aussi. M. Pascarella est Romain, et il chante dans le dialecte romain, du reste si facile à comprendre, les mœurs, les idées, les sentiments romains. *Sonetti* : (1) sous ce titre, il a réuni, l'année dernière, les brèves poésies qu'il avait éparpillées un peu de tous côtés, au hasard de sa fantaisie.

— Après M. Pascarella, Mlle Vittoria Aganoor et M. Mario Angeloni sont, parmi les derniers venus, des plus dignes d'attention.

Mlle Aganoor publia récemment la *Leggenda Eterna* (2). Ces vers sont souvent d'un lyrisme dont on n'a pas idée. Il y a de l'amertume, de la colère, de la révolte dans la poésie de Mlle Aganoor. Tout ce pessimisme, d'ailleurs, résiste mal à cinq minutes de beau soleil et ne résiste plus du tout devant la mortelle douceur d'une matinée d'avril. Donc, rien de la tenace âpreté d'une Ada Negri, rien non plus de la définitive désolation d'un Léopardi. Mais si le poète est par excellence celui qui jette son âme à tous les vents et dont le cœur vibre au moindre souffle venu du large, Mlle Aganoor est poète à un degré éminent.

Dans *Le Nevi*, M. Angeloni chante les Alpes en hiver, les Alpes couvertes de neiges. Sous le soleil de là-bas, les neiges ont des blancheurs d'un éclat sans pareil. Et de toute cette blancheur, un charme singulier rayonne à travers l'œuvre du poète, — un charme fait de sérénité et de pureté. Je ne sais, mais je me plais à imaginer que M. Angeloni volontairement s'exila tout un hiver dans les hauteurs où, solitaire et heureux, il passa les jours à se pénétrer de cette lumineuse, froide et très noble poésie. Redescendu des altitudes, il nous dit l'éblouissante et tranquille beauté de la montagne...

Et maintenant, les conséquences au *point de vue matériel*, de la décentralisation littéraire en Italie? Mais la question fournirait à elle seule la matière d'un long, très long développement — et quel joli sujet d'article!

(1) Societa éditrice nazionale, Roma.
(2) Treves, Milano.

La décentralisation rend plus dur, par delà les Alpes, le dur métier des lettres. Tel qui aura peiné dix ans, quinze ans, vingt ans et qui aura réussi enfin à s'imposer sur quelque point, devra recommencer sa petite opération de l'autre côté de la rivière. En effet, ce que Florence admire, Rome veut l'ignorer. A Naples, l'écrivain des *Vierges aux Rochers* est une sorte de demi-dieu; Turin qui n'a d'yeux que pour M. Fogazzaro, sourit d'un drôle de sourire au seul nom de M. d'Annunzio. Sous une de ses mille formes, c'est ici l'éternelle rivalité entre le Sud et le Nord.

L'individualisme, corollaire obligé de la décentralisation, accentue toutes les vanités, irrite toutes les jalousies, envenime tous les tiraillements entre professionnels. Ainsi, nulle cohésion possible, aucune entente qui vaincrait l'indifférence du public, forcerait son attention, disciplinerait ses admirations. Il y a eu le *Vérisme*, je sais bien — et les *véristes*. Mais M. de Amicis vit se disperser ses élèves avant qu'ils eussent pu profiter de ses leçons — et qui donc aujourd'hui se soucie encore du *Vérisme*?

De tout cela, les éditeurs italiens n'ignorent rien. Ils jugent qu'ils ont toutes les raisons du monde pour être prudents, très prudents. Ils se montrent particulièrement difficiles et ils payent... comme seuls ils osent payer... Ne raconte-t-on pas que M. d'Annunzio lui-même songea un instant à faire traduire directement ses œuvres en français et en allemand, sans passer d'abord par la publication en langue italienne, tant étaient minimes les bénéfices qui lui venaient de celle-ci?

GASTON CHOISY.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 mai. — L'histoire rétrospective occupe la plus grande partie de ce numéro. Le général BOURELLY croit intéressant d'évoquer, à son tour, les événements sanglants de 1871, en mettant en œuvre des documents inédits sur cette période, et en étudiant les actes du *Ministère de la Guerre sous la Commune*. Trois hommes

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises et américaines, d'art, espagnoles, italiennes. polonaises et russes*, dans notre numéro du 1er Juin.

*L'analyse des revues est faite dans l'*ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raison d'être.*

furent, à cette époque, chargés de la défense de Paris par l'insurrection : Cluseret. Rossel, Delescluze. L'auteur se propose de mettre en relief leur rôle. Son premier chapitre est consacré à Cluseret. Portrait sobre et d'une impartialité voulue, résumé en ces lignes :

Maxime du Camp fait remarquer que la Commune ne vit surgir aucun homme de tête parmi ceux qui coopérèrent à la direction de ses affaires : il va jusqu'à douter qu'elle ait compté un véritable homme d'action. Si Cluseret n'a pas réalisé ce double caractère d'une manière absolue, incontestable, du moins s'est-il placé, sous ce rapport, bien au-dessus des hommes qui se partageaient alors le pouvoir.

— Comme contraste à cette biographie de révolutionnaire, des pages chrétiennes sur *Mgr d'Hulst pendant la guerre et pendant la Commune*. L'article est de Alfred Baudrillart qui développe ce thème : « Maurice d'Hulst eut une âme d'apôtre et de soldat. Son âme d'apôtre il la manifesta toute sa vie; son âme de soldat, la guerre et la Commune lui donnèrent l'occasion de la révéler. — Geoffroy de Grandmaison, dans *Saragosse et l'Empereur*, raconte la guerre de l'indépendance espagnole contre Napoléon, les deux sièges de 1808 et 1809, l'héroïsme de Palafox et le patriotisme de l'Espagne.

Grande Revue. — 1er Juin. — Francis de Pressensé commence une importante étude d'histoire parlementaire sur *La Jeunesse du marquis de Salisbury*. Le premier ministre du roi d'Angleterre fut lui-même l'auteur de sa fortune politique. Entré dans la vie publique à vingt-trois ans, après avoir, au sortir de l'Université, visité l'Australie et la Nouvelle-Zélande « où il mania pendant quelques mois la pioche du chercheur d'or », il se montra dès ses débuts politiques, un doctrinaire tory, un anglican passionné et un tacticien consommé. Orateur remarqué par ses aînés, à la Chambre des communes, entre autres par Gladstone, journaliste spirituel et redouté. Voici sur la jeunesse de lord Salisbury l'opinion de l'auteur. C'est, comme on le verra, en même temps une critique très fine de la vieillesse du collègue de M. Chamberlain :

Il est permis de penser que s'il n'avait pas eu le préfixe de lord devant son nom de Robert Cecil, il aurait encore donné une plus haute mesure de sa valeur. On a pu écrire que lord Cranborne — c'est le titre dont il hérita à la mort de son frère aîné — était, au fond, moins digne d'intérêt que lord Robert Cecil, et le marquis de Salisbury — il le devint à la mort de son père — que lord Cranborne. Achèverai-je ma pensée et ajouterai-je qu'à tout prendre lord Robert Cecil (le marquis de Salisbury dans sa jeunesse), paraît quant à moi plus digne encore d'attention et de sympathie que le premier ministre (le marquis de Salisbury actuel), le successeur et l'héritier de Disraeli?

G. Maspero donne de curieux détails sur les travaux qu'il a vu exécuter lorsqu'il était *en tournée à Thèbes*. Ces travaux sont ceux de Karnak (salle hypostyle et temple de Phtah thébain) que dirige M. Legrain depuis 1899 et qui ont été nécessités par des chutes et des ébranlements; ils exigent un effort considérable. En faisant les déblaiements on a découvert une partie des archives rassemblées sous les Pharaons par le clergé de Phtah thébain. Ce sont des stèles portant des inscriptions qui apportent des éclaircissements nouveaux sur les règnes de Thoutmosis III, Séti Ier et Amenothes III. — E. Fallot expose *les véritables principes de la colonisation moderne*. L'auteur, après avoir étudié comment s'est manifestée et développée l'expansion coloniale en France, et le chemin qui a été parcouru depuis trente ans, indique aussi certaines idées fausses qui ont mal aiguillé le système économique dans nos colonies, dont on a eu le tort de vouloir faire un apanage exclusif des industriels, au lieu d'y envoyer en même temps, comme le fait l'Angleterre, des hommes et des capitaux. Reprenant ensuite la question coloniale au point de vue politique et social, il regrette que « pendant la période de prise de possession des colonies, quelquefois même après, il se soit

produit des faits regrettables » et il accuse ouvertement, certains chefs militaires imités plus rarement par des fonctionnaires civils, d'avoir oublié qu'ils étaient investis d'une mission civilisatrice et humanitaire. — VICTOR BASCH signale parmi les précurseurs de Nietzsche en Allemagne *Max Stirner* dont le livre *l'Unique et sa propriété* parut en 1845. Nietzsche semble l'avoir ignoré ; et pourtant on y trouve la quintessence de sa doctrine. — Des *Impressions de musique* de LOUIS DOYEN à propos des œuvres nouvelles de compositeurs français, *Astarté*, le *Roi de Paris*, la *Fille de Tabarin* et l'*Ouragan*.

Nouvelle Revue. — 1er Juin. — EDMOND CLARIS, pour définir *l'impressionisme en sculpture* et le mouvement créé par Rodin et par Medardo Rosso, a ouvert une enquête en vue d'avoir sur une question aussi capitale dans le domaine de l'art, l'opinion des artistes et des critiques. Il s'agit de savoir si la sculpture doit chercher à rivaliser avec la peinture et si, comme celle-ci, au lieu de se borner à un art monumental, à la poursuite d'un idéal, elle doit s'attaquer à la réalité, à la science des valeurs, à la perspective. Déjà Rodin et Medardo Rosso avaient répondu dans ce dernier sens par des œuvres courageuses, dans lesquelles ils opposèrent, en sculpture, l'impressionnisme à l'art décoratif. Les réponses obtenues par l'enquête sont d'un haut intérêt, signées par Rodin, Gustave Geffroy, Camille de Sainte-Croix, M. Bartholomé, Pissarro, Raffaelli, Hawkins, J. Desbois, etc., elles attestent que le jour n'est pas éloigné où *l'impressionisme en sculpture*, le retour à la nature, la rupture avec la convention imposée par l'Ecole seront appréciés comme il convient et où les musées nationaux accueilleront les œuvres inspirées par cette révolution d'art « la plus féconde que l'on ait osée depuis les Grecs ». — A. LACOUR rend compte des résultats obtenus par les patientes recherches de M. Henri Becquerel et de M. et Mme Curie sur les *corps radio-actifs*. — Toute une exhumation de faits inconnus ou oubliés relatifs aux morts vivants, c'est-à-dire aux inhumations prématurées nous est fournie par EDMOND PILON. Les cas sont, en effet, nombreux de gens que l'on a enterrés, croyant qu'ils avaient cessé de vivre et qui se sont réveillés dans leur tombe. Aussi plusieurs peuples ont-ils conservé des usages ayant pour but d'empêcher les enterrements de vivants, car, si l'on a beaucoup écrit sur les signes de la mort certaine, on n'a jamais rien établi de définitif en cette controverse.

La quantité de cadavres qu'on a retrouvés dans leur cercueil, la face contractée, les dents ensanglantées, les ongles arrachés, laisse à supposer que le nombre des victimes inconnues défierait le calcul des statisticiens. Les milliers de squelettes découverts dans les fouilles des cimetières, dans des positions anormales, complètement retournés et les membres tordus, sont venus ajouter à l'effroi des suppositions. La multitude de personnes tombées en état de catalepsie, de léthargie, d'asphyxie, de congélation ou de syncope, qui furent prises pour mortes et portées en terre, sans s'éveiller jamais que pour la plus affreuse des agonies, est inimaginable.

L'auteur signale des cas nombreux. Citons-en un qui s'est passé de notre temps. Le 27 février 1866, le Sénat Impérial discutait les mesures à prendre pour éviter les inhumations prématurées. Le cardinal Donnet monta à la tribune et raconta l'histoire pathologique d'un prêtre de sa connaissance frappé de léthargie pendant qu'il prêchait et laissé pour mort par tous les médecins.

Ayant conservé toute la lucidité de son esprit, le jeune prêtre se sentit parfaitement mettre en cercueil ; il entendit distinctement les prières et les chants funèbres, et ce ne fut qu'au sortir de l'église qu'il se remua suffisamment pour attirer l'attention des porteurs. « Ce jeune prêtre, messieurs, s'écria l'orateur, vous l'avez aujourd'hui devant vous, car c'est moi-même ! » L'archevêque de Bordeaux avait raconté sa propre histoire.

— Suite de l'étude de JEANNE E. SCHMAHL sur l'*Economie domestique* et la réforme de la cuisine. L'auteur précise cette réforme qui con-

sisterait avant tout à n'avoir plus de cuisine chez soi, et à la remplacer par des établissements culinaires sous la direction d'hygiénistes, de chimistes et de chefs compétents qui livreraient les repas à domicile, avec toutes les garanties exigées, à des prix abordables. L'expérience en a été faite à Berlin où ce système fonctionne régulièrement et avantageusement. A Londres aussi et dans plusieurs villes d'Amérique de semblables tentatives ont donné des résultais satisfaisants. Il reste à savoir jusqu'à quand le public s'obstinera à suivre la vieille routine sous toute une série de prétextes et d'objections qui sont ici réfutées.

Revue de Paris. — 1er Juin. — Ernest Lavisse, *L'Education nouvelle*. Reproduction d'une conférence faite à la Sorbonne à propos du Collège de Normandie. — Le lieutenant X... raconte la *Vie en torpilleur* et constate que les exercices sont assez mal fait en général, faute de méthode : « Il semble que l'on soit toujours à la période où l'on tente des expériences. Depuis dix ans au moins l'on aurait pu avoir une doctrine ». — Philippe Berthelot apprécie l'œuvre de *Louis Ménard*, mort récemment. C'était un poète doublé d'un savant. Le poète. épris des symboles de l'hellénique et du bouddhisme, rivalisa avec Leconte de Lisle dont il fut l'ami. Le savant s'occupa de chimie. Ménard était connu de l'élite des lettrés parisiens. Le public l'ignorait presque complètement. — Théodore Barth traite la question des *Agrariens dans l'Allemagne nouvelle* et voit dans ce conflit où s'agite aujourd'hui l'Allemagne tout l'avenir de l'empire. L'auteur avait déjà développé antérieurement ce sujet dans ses articles de la revue allemande *Die Nation*.

Revue des Deux-Mondes. — 1er Juin. — Le comte d'Haussonville poursuit ses études historiques sur l'époque de Louis XIV et sur la rupture de la France avec la Savoie. Ce nouveau chapitre des événements auxquels fut mêlée si intimement *la duchesse de Bourgogne* contient le récit de l'entrevue du duc de Bourgogne avec l'archevêque de Cambrai, Fénelon, alors en disgrâce. Le précepteur et l'élève, dont la sympathie mutuelle avait été si profonde, ne purent échanger que « des embrassades, des mots dits à l'oreille, des regards ardents trahissant l'émotion et traduisant la tendresse. » Il y avait cinq ans qu'ils ne s'étaient point vus. Louis XIV ne voulut point que cette rencontre préludât à un retour de faveur et au rappel de Fénelon à Versailles. L'entrevue eut du retentissement en Europe, où déjà alors les nouvelles couraient vite tous les chemins. L'archevêque ne s'y trompa point pourtant. Ceux qui avaient accaparé le roi étaient encore trop puissants pour désarmer. L'entrevue eut lieu en 1702. Bossuet ne mourut qu'en 1704. — Robert de la Sizeranne parlant des *Salons de 1901* y constate partout l'esprit de réaction, et voit « sur tous les points un échec des tentatives modernistes et une réalisation du passé. »

La cassure s'est faite. Le réalisme était l'absence de composition, l'impressionisme l'absence d'effet par les masses d'ombre. Or, chez tous les jeunes artistes que le succès accueille aujourd hui, il y a évidemment une composition voulue et un parti pris d'ombre évident.

Et l'auteur prend pour exemple les tableaux exposés par MM. Simon, Ménard, Chevrillon, Collet, Dauchez, etc. En même temps on voit, nous dit-il, des survivants d'un autre âge, les Hebert, les Harpignies, sans avoir jamais abandonné leurs méthodes, reparaître en triomphateurs. Ajoutons que pour de la Sizeranne celui des deux salons qui est le plus favorable aux artistes et le plus précieux pour le public, c'est l'ancien salon du Champ-de-Mars. Enfin, suivant lui, l'échec des théories modernistes est surtout notoire dans la statuaire; les « traditions les plus raillées par les théoriciens naturalistes, le nu et le drapé » trouvent dans les ouvrages de maîtres, exposés aux deux salons de 1901 et précisément par les novateurs les plus audacieux, une nouvelle et singu-

lière justification. » Ces critiques, en désaccord avec beaucoup de celles qui ont été publiées jusqu'ici, seront par là même remarquées. Nous n'avons pas à les discuter à cette place. La partie de l'étude qui traite du « vêtement moderne dans la statuaire » est un plaidoyer très chaud pour le nu ou tout au moins le drapé simple contre l'habit ajusté, le costume contemporain « qui est une caricature complète de l'homme, ayant comme lui des jambes, un bras, un cou. C'est un anthropoïde. » Il y a là des pages d'une vive ironie et d'une sincère conviction qui commandent l'attention. — Albert Vandal continue la *Conquête de Paris par Bonaparte* en présentant le tableau de « l'effet de Marengo » et de la formidable répercussion produite à l'intérieur de la France par cet événement qui fut « la consécration d'un régime » et « le grand plébiciste par acclamation ». — Th. Bentzon nous révèle *un américain représentatif* dans Thomas Wentworth Higginson, le dernier survivant du groupe éminent auquel appartinrent Emerson et Hawthorne, Longfellow, Lowell et Wendell Holmes. La carrière de Higginson, successivement révérend, colonel, historien, réformateur, essayiste, personnifie celle du citoyen américain. Il fut mêlé à tous les événements, à toutes les préoccupations de son siècle. Il prêcha et fit la guerre, agita les questions sociales, mit la main à la politique, fut éducateur, révolutionnaire, et les droits de la femme n'eurent pas de plus ferme champion. C'est, après l'émancipation de l'esclave, le sujet qui lui tient le plus au cœur. — A.-T. Piry, qui appartient au service des douanes en Chine, exprime sa manière de voir sur *le peuple chinois et la réforme*. Pour lui, la réforme est possible et le mandarinat, loin d'y être un obstacle, en sera le véhicule. La Chine n'a d'ailleurs qu'à tourner ses regards vers le Japon, et à l'imiter en tout, sans oublier que sa masse décuple l'oblige à de sages lenteurs. L'auteur examine aussi les probabilités de la conversion de la Chine au christianisme et fait remarquer que, tout compte fait, le résultat des efforts et des sacrifices prodigués par les missions est peu satisfaisant. Les enseignements de la doctrine chrétienne sont reçus avec froideur et ne semblent pas vouloir prendre racine. — Le vicomte Eugène Melchior de Vogüé, commente la nouvelle édition du livre de Bodley sur les institutions politiques françaises, et juge avec humour *ce regard anglais sur la France*. A ce jugement empruntons ces aphorismes :

Le sang de Louis XVI coule toujours, emplit et creuse la fosse entre le présent et le passé, entre les deux nations qui n'ont pas cessé depuis lors de se déchirer sur le sol natal.

. . . . . .

C'est du moment où la fraternité fut érigée en dogme que date l'inextinguible guerre civile entre Français, tantôt latente et sournoise, tantôt ranimée par d'actives explosions.

. . . . . .

Toute guerre entre Français est une guerre religieuse au sens le plus large du mot — alors même que les passions confessionnelles ne viennent pas attiser le conflit et rarement elles en sont absentes, il s'aigrit de tout le venin des querelles théologiques. On se bat pour des idées et le Français fait de chaque idée un dogme, une catégorie de l'absolu ; nul supplice n'est assez rigoureux pour le mécréant qui défend le dogme contraire. Les intérêts sont âpres à la bataille, mais ils peuvent composer, pardonner ; les dogmes ne composent ni ne pardonnent. Legs fatal de la Révolution, cette déchirure peut-être irréparable de la fraternité qu'elle proclamait. Deux conceptions contradictoires de l'histoire nationale, des destinées de la patrie, de sa grandeur et de son bonheur ont séparé les esprits en deux camps hostiles. Il y a des trêves trompeuses ; on se prend à espérer qu'après plus de cent ans, la fusion s'est opérée par concessions mutuelles, sitôt que tombe sur les cœurs une goutte d'un réactif bien choisi, chacun regagne d'instinct son camp et reprend les vielles armes sur d'immuables positions. Nous venons d'en faire une fois de plus la douloureuse expérience.

A. Dastre : *Un novateur en chimie : Charles Gerhardt*. Courageux témoignage d'admiration rendu à la mémoire d'un savant fran-

çais qui fut l'un des promoteurs de la chimie moderne et auquel ses contemporains oublièrent de rendre justice.

Revue scientifique. — 25 Mai. G. Morache développe avec éloquence la question de *la responsabilité criminelle au XIXe siècle* et aboutit à cette conclusion généreuse que le moment est peut-être opportun pour inscrire dans le Code pénal la loi de pardon. Point n'est besoin d'innover, il suffit de généraliser. Il existe un droit de grâce dont le chef de l'Etat a la prérogative et qui lui donne le privilège de préférer « miséricorde à justice ». Pourquoi dans un pays où le peuple est qualifié de souverain, ce droit ne lui serait-il pas applicable, en en déférant l'application à ses mandataires autorisés, suivant le cas, le juge ou le jury? Acquitter est une solution bâtarde et presque hypocrite. Combien plus grand serait le juge s'il pouvait pardonner. Et combien la justice en serait plus respectée et plus aimée, combien grandies seraient alors sa mission sociale et celle de ses représentants! L'idée de M. Morache est de celles qui font leur chemin. On ne peut que féliciter l'auteur de l'avoir exposée avec la clarté et la logique qui distinguent son travail.

— 1er Juin. — C'est aussi la générosité qui a inspiré l'étude de Ph. Chaslin sur *le régime des aliénés* et la loi de 1838, qui est basée sur l'arbitraire, puisqu'elle laisse à l'administration, sur un certificat médical, le droit de décider si un individu, qu'une expertise non contradictoire a déclaré aliéné, peut être privé de sa liberté.

Revue philosophique. — Juin. — Dugas nous donne une remarquable étude sur l'*entêtement*, au double point de vue psychologique et moral. Pour le mieux faire comprendre il l'oppose au caractère souple, et de cette comparaison, il ressort que la volonté du têtu se traduit par l'abstention, celle du souple par l'action ; l'entêtement est la volonté repliée sur elle-même, ayant pour unique souci sa liberté intérieure ; la souplesse est la volonté tournée au dehors, asservie à l'action. Comme conclusion, la véritable et normale volonté n'est ni l'entêtement ni la souplesse, mais une synthèse de l'initiative personnelle et de la soumission pratique à l'ordre des choses. — Très intéressant article de Leroy et Tobolowska sur le *mécanisme intellectuel du rêve*, plein de faits judicieusement contrôlés et, d'après lesquels s'établit d'elle-même une comparaison des plus suggestives, entre l'état de veille et l'état de rêve.

Revue générale des sciences pures et appliquées. — 30 Mai. — Contient une étude très documentée du Dr P. Nolf sur la *Pression osmotique en physiologie*. — De même que les historiens et les romanciers ont ressuscité sous mille formes en ces temps derniers l'épopée napoléonienne, de même les études sur Pascal se multiplient. Le lieutenant Perrier nous le montre comme créateur du calcul des probabilités et précurseur du calcul intégral, surtout dans ses lettres à Fermat.

REVUES INDÉPENDANTES

Ermitage. — Mai. — A. M. Gossez a quelques *Notes* très expressives sur *A. Rodin*, dont il définit l'art : le triomphe définitif de la *Vie* contre la *Formule*, la revanche entière de toute la *Nature* contre la *Convention*. — *Deux Poèmes*, par F. Séverin. — *Propos d'Outre-Styx*, par Manuel, etc.

Effort. — Avril et Mai. — Les *Notes sur les Troubles universitaires russes*, par René Puaux, contiennent des détails poignants sur ces épisodes que tout le monde connaît et qui présagent de tristes jours pour la Russie. — L'étude de Jacques Nanteuil sur le « prince des poètes » *Léon Dierx*, est faite de beaucoup d'admiration et de légères réserves dont la devise semble être dans ces deux vers de Leconte Lisle :

Je ne monterai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées!

Grande France. — Mai. — Jean Rodes nous apprend dans l'*Amour colonial*, que la vie sexuelle du blanc

dans les colonies tropicales de l'Afrique, constitue un drame douloureux, et qu'au lieu de servir d'aggravation contre une catégorie d'étranges colonisateurs, les misères morales relevées contre eux sont causées par de telles souffrances, qu'elles devraient servir d'excuse aux pires bandits. — MONY SABIN augure le prochain réveil de la Russie; la Pensée Libre d'un mouvement irrésistible fera trébucher *le Colosse moscovite*.

Mercure de France. — Juin. — *Le portefeuille des bâtiments du roi*, 1730-1780, par VIRGILE JOSZ, contient quelques renseignements inédits sur les demandes de toute nature qui accablaient l'intendant du roi, de la part des grands seigneurs, des belles dames et des artistes. — LÉON BLOY nous fait connaître le danois *Johannes Jørgensen*, moins au point de vue littéraire, qu'au point de vue religieux et moral : un pauvre homme supérieur au milieu d'une lutte épouvantablement inégale avec tout un monde; un solitaire douloureux, prophète dans sa patrie.

Plume. — 1er Mai. — *Enquête* des plus intéressantes *sur le mariage*. Saint Pol-Roux, Octave Uzanne, et Urbain Gohier sont d'accord, ou à peu près, pour demander le maximum de liberté pour l'homme et la femme, à condition de ne pas entraîner l'immolation des enfants.

— 15 Mai. — *Poèmes élégiaques*, par SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. — Première conférence de E. MONTFORT, sur la *Beauté moderne*. Après avoir exposé la conception de la Beauté chez les anciens, l'orateur, lui, prétend que le Beau est partout, qu'il faut savoir le dégager, l'apercevoir; c'est en même temps apprendre à être heureux.

Revue Naturiste. — 15 Mai. — Suivant MAURICE LE BLOND, le *Travail* de Zola n'est point un roman, mais une prophétie lyrique, de la poésie d'apostolat, le grand prêche socialiste proféré pour la première fois par les poumons d'un poète géant. Ce livre est digne d'avoir le destin d'une Bible.

Reçu également la **Vogue**.

REVUES DIVERSES

Revue franco-allemande. — Mai. — Tout le monde sait qu'Ibsen a abordé la critique sociale avec le dessein de faire au mensonge une guerre sans merci. Or, E. HANAPPIER nous montre qu'en dernier lieu d'Alceste, Ibsen est devenu Philinte, et qu'en somme le dramaturge norwégien a été obligé de faire quelques concessions aux mensonges qui nous enveloppent, nous étreignent de toutes parts. Tel est le résumé de la *Théorie du mensonge dans Ibsen*.

Revue Blanche. — 1er Juin. — Tristement intéressant est l'article de AUSTIN DE CROZE sur la *Bretagne alcoolique*. Alcoolisme et fétichisme se donnent la main, et le clergé dont l'influence est grande, ne fait rien contre cette plaie de l'ivrognerie, parce qu'elle garde soumis à sa rapacité ce pauvre peuple : « Ils sont dégoûtants, disait un curé de ses paroissiens, mais ce sont de pieux ivrognes! »

Revue de la jeunesse catholique. — Mai. — Parlant des *Lassitudes et des Espérances catholiques*, HENRI REVERDY fait remarquer que la crise moderne que traverse la religion a eu beaucoup de périodes analogues depuis l'ère de Néron. D'après lui, l'anticléricalisme a fait son temps, la franc-maçonnerie joue son dernier atout avec le collectivisme; les intellectuels de bonne marque comme Coppée, Brunetière, Bourget, etc., reviennent à la foi. Il faut seulement de l'union et de la tactique. — A signaler aussi un discours sur l'*Organisation professionnelle* du comte A. de Mun.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. — Juin. — Dans un article sur le *Problème noir aux Etats-Unis*, G. NESTLER TRICOCHE explique d'abord que le lynchage, en apparence si révoltant, n'est que l'application de la self-defence. Ensuite il prétend que l'élément nègre doit être tenu dans un état d'infériorité, surtout dans le Sud, sans quoi il dominerait vite l'élément blanc. D'après lui encore, cette race, quoique susceptible d'amélioration, manque des qualités essentielles. L'instruction pour le nègre a pour résultat immédiat de lui faire abandonner le goût du travail.

Quinzaine. — 1er Juin. — JULES LEGRAND, à propos de la question toujours brûlante de *l'Eglise et de l'Etat* depuis le Concordat, réclame une application loyale de ce dernier, la séparation nette des pouvoirs, mais aussi la vraie liberté pour tous : or, la liberté est avant tout la « liberté des autres ». — Dans *l'âme d'une chanson*, GABRIEL AUDIAT montre que notre dilettantisme est las des virtuosités de la pensée et de la forme, et que nous avons assez de toutes les « acrobaties

élégantes de certains prestigieux jongleurs du rythme et de la rime. Mais qu'une âme jeune, sincère, vienne à vibrer et nous voilà remués jusqu'au tréfonds de l'être. Voilà la raison du succès de Théodore Botrel. Et l'âme de Botrel est faite du sentiment du passé, de l'amour de la patrie, et du sentiment chrétien. »

Revues Allemandes

Deutsche Revue. — Juin. — Notre savant collaborateur Jean de Bloch développe *les leçons de la guerre du Transvaal pour l'Allemagne.* Elles ont démontré l'impossibilité pour les armées tant offensives que défensives d'atteindre leur but, car, avant d'obtenir un résultat quelconque, les forces politiques et économiques du pays auront toutes été utilisées et seront épuisées. Si donc l'armée allemande était victorieuse, elle se trouverait obligée de faire la paix à tout prix. Et si les Français alliés aux Russes étaient forcés de battre en retraite, les Allemands ne pourraient tirer aucun bénéfice sérieux de cet avantage, car il leur serait impossible de poursuivre l'ennemi vaincu. D'où cette conclusion: la guerre future ne peut être qu'une absurdité.

Il est hors de doute que les Français aussi bien que les Russes et que les Allemands pourront déployer pour la défense de leur pays des forces égales, en sorte qu'une entreprise offensive ne saurait compter sur un succès. Ni la France ni l'Allemagne ne peuvent songer à une guerre de conquête. En dépit de la rapidité de leur mobilisation, les Allemands se trouveront nécessairement arrêtés par les ouvrages de fortifications établis sur la frontière française. La guerre du Transvaal a surabondamment prouvé que même avec des contingents faibles les défenseurs peuvent tenir les assaillants assez longtemps en échec pour recevoir des renforts. Et d'un autre côté une attaque contre les Allemands est aussi impraticable qu'elle le serait de leur part contre des voisins, quand bien même les soldats engagés dans l'affaire auraient des vertus inouïes. Il s'en suit fatalement qu'un résultat définitif entre grandes puissances ayant recours aux armes dans les conditions actuelles de la guerre est tout simplement impossible.

Henri de Poschinger publie les *lettres de jeunesse de l'empereur Guillaume*, grand'père de Guillaume II. Elles sont adressées à son frère Charles et la plupart datées de France; écrites pendant la campagne de 1813 et 1814; elles ont trait en général aux événements de la guerre. Cette correspondance, toute juvénile, servira peu à l'historien. — Un article de sir Robert Hart sur *la Reforme en Chine et les puissances.* L'auteur a déjà exposé ses vues dans un si grand nombre de périodiques qu'il devient tout à fait inutile de les résumer. — Sir Richard Temple étudie, au point de vue anglais, les *rapports entre l'Angleterre et l'Allemagne.* Il faut faire une distinction, en ce qui concerne ces rapports, suivant qu'il s'agit des souverains, des hauts personnages diplomatiques, du peuple. Il est hors de doute que les dispositions de ce dernier envers l'Angleterre ne sont pas bienveillantes.

Deutsche Rundschau. — Juin. — Ernest Haeckel continue ses intéressantes lettres malaises et le récit de son voyage en *Insulinde.* — Richard Ehrenberg donne dans ses *Origines des Grandes fortunes* l'histoire de *La Maison de Rothschild.*

Les Rothschild descendent d'un israélite de Francfort. Leur ancêtre Meyer Amschel Rothschild, né en 1743, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique et serait devenu rabbin si l'on n'avait de bonne heure reconnu ses aptitudes remarquables pour les affaires. Il s'établit à Francfort comme changeur. et entra, ainsi, en rapports avec le prince héritier Guillaume de Hesse, plus tard prince électeur, qui le chargea de ses opérations financières qu'il faisait avec des fonds anglais. La manière dont Rothschild s'acquitta de ce vote de confiance fut la toute première origine de sa fortune, celle-ci s'augmentant successive-

ment par des emprunts émis pour la cour de Danemark et pour d'autres gouvernements. Le vieux Amschel mourut le 19 septembre 1812. Louis Bœrne, le poète, qui l'avait personnellement connu, le dépeint comme un brave homme, pieux et bon, souriant sous son tricorne, et modestement, même pauvrement vêtu. Il était toujours suivi, dans les rues de Francfort, d'une troupe d'indigents à qui il distribuait de bons conseils et aussi des aumônes, leur mettant dans la main quelque pièce de monnaie, puis se dérobait aussitôt à leur reconnaissance.

— Ernst Elster communique des *Lettres inédites de Henri Heine*. Elles renferment des opinions de Heine sur Gœthe qu'il vit en 1824, quand sévissait la dangereuse maladie dont fut atteint le poète de *Faust*. Ce n'était plus qu'un spectre. « Son visage jaune avait un aspect de momie, sa bouche édentée se contractait en une fébrile anxiété, tout en lui offrait l'image de la décadence, son œil seul était clair et brillant. » « Et, ajoute Heine, cet œil est la seule chose extraordinaire que possède Weimar ». Le reste de ce numéro du périodique allemand ne s'adresse qu'à une catégorie particulière de lecteurs berlinois ou prussiens, par exemple *La Vie musicale* à Berlin (auteur Carl Krebs) et l'administration des *chemins de fer* en Prusse depuis dix ans (auteur Dr A. von der Leyen).

Nord und Sud. — Juin. — A l'occasion de la reconstruction du palais de la Chancellerie impériale dans Wilhelmstrasse, à Berlin, un anonyme raconte les faits qui s'y passèrent et rappelle les hauts personnages qui y séjournèrent, depuis le prince Bismarck jusqu'à son plus habile élève et successeur le comte Bulow. Le principal intérêt de l'article est dans les photographies qui l'acccompagnent et qui reproduisent la salle de travail du chancelier actuel, la Bibliothèque, la chambre de Bismarck, le salon vert. — Georges Stamper donne la biographie de l'économiste *Schmoller*, qui est, pour rappeler une expression connue, un des « hommes représentatifs » de l'Allemagne contemporaine. Gustave Schmoller ne fut pas seulement un professeur distingué ; on peut aussi le considérer comme un apôtre, car il forma de nombreux disciples qui travaillèrent à la propagande de la science à laquelle il consacra toute sa vie, en prenant une part très active aux grandes luttes industrielles, commerciales et douanières de l'époque. Il fut aussi l'un des zélés promoteurs du mouvement des universités populaires. — K. Blind fait un parallèle entre *Tchèques et Irlandais* au point de vue de la langue, et à propos de la renaissance de l'idiome d'Erin, dont il a déjà été question ici. L'auteur ne croit pas que l'on parvienne à sauver le vieux langage erse, et que jamais le parlement anglais consecte à l'entendre officiellement dans ses délibérations, quand même le mouvement acquerrait autant d'importance que celui qui fait aujourd'hui des progrès en Bohême.

Zeit. — 1er juin. — Le lieutenant colonel V. Bremen décrit le nouveau canon autrichien à tir rapide. Ce *canon Ehrahdt* se distingue tout d'abord des autres pièces d'artillerie en ce qu'il est en bronze, tandis que dans les autres pays on emploie généralement l'acier. Son calibre est de 7,5 centimètres et son tir de 20 coups à la minute. Il est appelé à prendre une place importante dans l'artillerie de campagne, si les nouvelles expériences qui vont s'effectuer, comparativement avec les autres modèles, confirment les résultats déjà obtenus. — Richard Muther termine son étude d'art sur *Ravenne*.

Revues Néerlandaises

Elsevier's. — Juin. — C. Snabilié nous fait connaître un artiste hollandais contemporain, peintre, pastelliste, graveur, animalier, *Piet*

Dupont d'un talent très personnel. Né à Amsterdam en 1870, fixé à Paris depuis quatre ou cinq ans, après avoir reproduit admirablement les sites de son pays et principalement les coins pittoresques de sa ville natale, il s'est créé un genre tout spécial : il est devenu le Potter et le Bonheur des chevaux parisiens, traîneurs d'omnibus et de fardiers, des chevaux de labeur et de labour rencontrés sur les bords de la Seine et de la Marne. Il ne leur fait infidélité que pour dessiner sur le vif les débardeurs, les ouvriers des quais. Piet Dupont a obtenu une médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900. Les Hollandais le placent parmi les meilleurs maîtres de leur école de gravure qui est, suivant M. Arsène Alexandre, en ce moment une des premières de l'Europe. — D. A. Zoethout décrit *la Maison de la Peste* (*Pesthuis*) d'Amsterdam. Elle date de 1630 et ne fut désaffectée qu'en 1893. Il est question de l'abattre et de faire disparaître, en dépit des efforts des amis des monuments, ces bâtiments qui n'intéressent pas seulement les archéologues mais aussi les historiens. — Suite des *Maîtres Flamands de l'Ermitage* par Max Rooses qui étudie l'œuvre de *Frans Snijders*, le peintre d'animaux, d'oiseaux, de poissons, de fleurs et de fruits. Il fut un des collaborateurs de Rubens et lui dut la science des mouvements et de la vie. Rubens fut un des plus grands animaliers et Snijders suivit son exemple et sa facture. C'est un coloriste exquis, possédant merveilleusement son art et rendant, à la manière des grands Hollandais, chaque détail avec une sorte de fanatisme de la minutie.

Gids. — Juin. — W. F. Andriessen retrace *le rôle de l'Etat libre d'Orange dans la guerre en Afrique australe.* Ce rôle n'a pas été jusqu'ici porté à la connaissance du grand public comme il convient. C'est une page d'histoire à écrire et l'une des plus émouvantes du siècle. L'Etat d'Orange, qui aurait pu rester neutre dans la lutte des Boers avec les Anglais commandés par Buller, Roberts et Kitchener, a volontairement prêté son appui à la cause du Transvaal, et, au cours des événements, s'est conduit glorieusement en faisant admirer au monde entier l'héroïsme de son président Steyn et de son commandant en chef Christian de Wet. Cependant l'attention du monde s'est plutôt concentrée sur les chefs du Transvaal. L'auteur de l'article croit que l'on a trop laissé au second plan l'Etat d'Orange et lui rend la place qui lui est due. — T. J. de Boer dit ce que l'on a fait aux Pays-Bas pour *les bibliothèques et les salles de lecture populaires*. Peu de chose à la vérité. L'impulsion donnée par la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, et même par de petits pays comme le Danemark, n'a guère été suivi par les Néerlandais. Il est vrai que jusqu'à ce jour, ils n'ont point connu les bienfaits d'un Vanderbilt ni d'un Carnegie, mais on peut reprocher à l'initiative privée hollandaise de n'avoir rien entrepris, quand partout ailleurs les efforts s'emploient séparément et collectivement. La chose est d'autant plus surprenante, et, disons-le, d'autant plus blâmable, que la Hollande a toujours figuré à la tête des croisades intellectuelles, que dans le passé elle fut le foyer de la pensée et qu'actuellement encore ses Universités gardent leur renom d'activité scientifique et littéraire. Il est temps que les Hollandais se souviennent de leur devoir à l'égard de ceux qui ont droit au pain de l'esprit. La Hollande, très savante, est arriérée sous le rapport de la propagande des connaissances parmi le peuple. Le Hollandais est beaucoup trop l'homme de l'isolement, du chez soi, de la petite compagnie d'amis et de sa petite chapelle. Il y a un danger à cela et il importe de le conjurer. Une des premières mesures à prendre est l'établissement des bibliothèques populaires. T. J. de Boer en donne le conseil et insiste sur la nécessité de réaliser l'idée.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]

Westminster Gazette (London). — L'Europe à la Chine : « Viens sous mon couteau, afin que je puisse t'égorger aussi commodément que possible. »

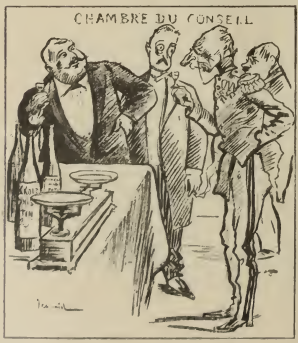
Ulk (Berlin). — Les condamnés au suicide ont choisi le rire (en pensant à la myopie européenne) comme un moyen sûr de trépasser.

Moonshine (Londres). — La dame Britannia à son fournisseur (le ministre des Finances) : « A présent, sur quel produit vas-tu porter la main lourde? (Allusion aux nouveaux impôts.)

(1) Nous rappelons que les caricatures n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, elles ne sauraient nullement engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent, de temps en temps, des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

Simplicissimus (Munich) (dessin de Th. Heine).— Le chancelier allemand s'aperçoit enfin que la voiture va à la dérive, mais, faisant bonne mine à mauvais jeu, il dit à la dame (l'Allemagne) : « Je réponds de tout. »

L'Assiette au beurre (dessin de H. Paul). — Pour avoir de l'avancement. (Les magistrats, pour plaire au ministre — marchand de vins — rendent la justice en état d'ivresse.)



L'Assiette au beurre (Paris) (dessin de F. Fau).

— Mon cher Monis, votre fine est excellente je vous en prends un approvisionnement pour l'armée...

— Eh bien! Thémis, ça va-t-il un peu ton commerce?

— Mieux que jamais, et surtout avec le certificat que la maison Potin m'a délivré.

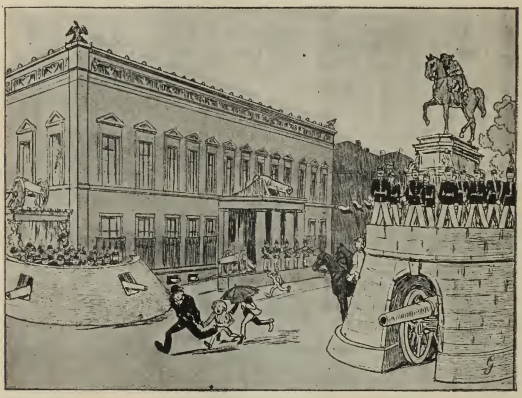
Cri de Paris (Dessin de H. Paul) — Emprunt russe.

Puck (New-York). — La nouvelle muraille de Chine.

Journal (Minneapolis).— L'idylle franco-russe continue toujours.

Grelot (Paris). L'absinthe du dîner de Metz. Marianne : « Oh ! la, la ! Nicolas, qu'est-ce tu m' fais donc là ? » (L'emprunt fait en France n'empêche pas le flirt russo-allemand de suivre son cours.)

Figaro (dessin de Caran d'Ache). — L'heure des indemnités. — L'accord des puissances n'est plus un vain mot.



Ulk (Berlin). — Berlin deviendra sans doute la ville la plus intéressante du monde! (Grâce au tempérament belliqueux de Guillaume, on n'y verra que canons et armes, et les gens paisibles seront pourchassés dans les rues.)

Neue Glühlichter (Vienne). — Le pauvre Guillaume traversera bientôt de la sorte Berlin, sa ville bien-aimée.

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

LA REVUE (ANCIENNE REVUE DES REVUES)

Peu de mots, beaucoup d'idées!

SOMMAIRE-INDEX

I. **Les Tendances sociales, politiques et religieuses de la jeunesse française au XXe siècle**, par MM. *Jean Réveillaud*, Président de l'Association générale des Etudiants; *P. Dussoulier*, au nom de la Ligue Démocratique des Ecoles; *H. Plommet*, pour le Comité du Cercle des Etudiants catholiques; *Jean Richou*, Président de la Solidarité Universitaire; *H. Bazire*, Président de l'Association catholique de la Jeunesse française; *J. Bongrand*, Vice-président de l'Union libérale des Jeunes Gens; *P. Boncour*, Président de l'Union démocratique républicaine; *G. Deherme*, Fondateur de l'Université du Fg. St-Antoine; *Dubuc*, Président de la jeunesse antisémite et nationaliste; *L. Parsons*, Directeur de l'Œuvre Sociale; *Marc Sangnier*, Président du Sillon; MM. *L. Bazalgette*, *A. Beaunier*, *St-Georges de Bouhélier*, *J. Bainville*, *F. Gregh*, *E. La Jeunesse*, *M. Le Blond*, *M. Magre*, *G. Trarieux*..... 581

II. **Réflexions sur l'enquête**, par M. *Eugène Montfort*..... 608

III. **Deux chapitres inédits de « Résurrection »**, par M. le comte *Léon Tolstoï*..... 610

IV. **Les Débuts inconnus d'Émile Zola**, par M. *Henri d'Almeras*..... 614

V. **Nouveau Journal inédit de Marie Bashkirtseff**, par *Marie Bashkirtseff*..... 619

VI. **Poésies** : I. La chanson du feu; II. Celle qui aimera toujours; III. Il est jeune, par Mlle *Hélène Vacaresco*..... 627

VII. **La Valeur prophétique du rêve d'après la psychologie contemporaine**, par MM. *N. Vaschide* et *H. Pieron*..... 630

VIII. **Honoré Daumier (10 gravures)**, par M. *Frantz Jourdain*..... 645

IX. **Le Froid** (conte sibérien) *(suite et fin)*, par M. *Vladimir Korolenko*..... 654

X. **Revue des derniers livres français**, par les *Collaborateurs de la Revue*. 666

XI. **Mouvement littéraire en Italie**, par M. *Gaston Choisy*..... 672

XII. **Analyse des Revues** françaises, allemandes et néerlandaises..... 679

XIII. **Caricatures politiques (14 gravures)**..... 689

LA REVUE ne publie que de l'inédit

N° 12. — 15 Juin. — IIIe Série. **1901** XIIe Année — Vol. XXXVII

Directeur-Rédacteur en Chef : JEAN FINOT

Administration et Rédaction : 12, AVENUE DE L'OPÉRA

LA REVUE (ancienne Revue des Revues) se trouve dans tous les Bateaux des grandes Compagnies de Navigation et, entre autres, de la COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE, des MESSAGERIES MARITIMES, de la Compagnie NÉERLANDO-AMÉRICAINE et des CHARGEURS RÉUNIS, etc.

Abonnement à LA REVUE (ANCIENNE Revue des Revues)

	PAR AN	PAR SEMESTRE
Paris et la France.	20 fr.	12 fr.
Étranger (Union Postale)	24 fr.	15 fr.

Le prix du numéro séparé : en France, 1 fr. ; à l'Étranger, 1 fr. 50

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne du 1er de chaque mois.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nous prions nos Abonnés et Lecteurs étrangers de ne pas nous envoyer en paiement des timbres de leur pays, ceux-ci ne pouvant se négocier sur le marché de Paris. Les mandats, peu coûteux, permettent d'utiliser le talon pour la correspondance.

Nous leur serons vivement reconnaissant de vouloir écrire lisiblement le nom et l'adresse pour éviter des retards dans la réception des numéros.

I. — *Les demandes de changements d'adresse doivent être accompagnées de 0,60 centimes en timbres-poste français ou d'un mandat pour l'étranger.*

II. — *Prière d'adresser toutes les demandes concernant les abonnements, primes, etc., au nom de* L'ADMINISTRATEUR *de la* Revue, *afin d'éviter tout retard.*

LE FIGARO

Grâce à ses six pages quotidiennes, qui lui ont permis d'ouvrir à l'Information générale un champ beaucoup plus étendu, le FIGARO est devenu le journal parisien et international par excellence.

Ses principales attractions sont :

Le LUNDI, *un dessin de Caran d'Ache*;
Le JEUDI, *un dessin de Hermann-Paul*;
Le SAMEDI, *une page de musique*;

Le FIGARO publie presque chaque jour, en dehors de l'Information étrangère quotidienne, des correspondances des principales capitales du monde entier.

Des *variétés littéraires et historiques* complètent le journal.

ABONNEMENTS : *Hôtel du Figaro, 26, rue Drouot.*

	PARIS	DEPARTEMENTS	ETRANGER
Un an.....	60 fr.	75 fr. »	86 fr. »
Six mois ...	30 fr.	37 fr. 50	43 fr. »
Trois mois..	15 fr.	18 fr. 75	21 fr. 50

ÉCOLE DUVIGNAU DE LANNEAU

PRÉPARATOIRE A L'ÉCOLE CENTRALE

(Voir notre annonce en face les caricatures)

Nouveaux Livres déposés à *La Revue*

Ont paru :

Chez **Félix Alcan** :

Ministres et hommes d'Etat : Prim, par H. Léonardon (2 fr. 50).

Chez **Georges Bellais** (Société nouvelle de Librairie et d'édition).

Dans le monde des Réprouvés, par L. Melchine (3 fr. 50).

Chez **Calmann Lévy** :

Eva, par Jacques Marian (3 fr. 50).

Les classiques imitateurs de Ronsard, Malherbe, Corneille Racine, Boileau, par Edmond-Dreyfus-Brissac (2 francs).

Chez **Chamuel et Cie** :

Le Démon de la chair, par P. Corneille (3 fr. 50).

Chez **A. Charles** :

La Genèse du « Trottoir », fantaisie humoristico-satirique en 11 chants, suivi de *La Réclame*, *Le Clou*, satires par Marcel Falaise.

Chez **Armand Colin** :

Peut-on refaire l'unité morale de la France? par Henri Berr (2 fr.).

Chez **Edouard Cornely**.

Pour l'Armée Républicaine, (0 fr. 60).

Chez **Alfred Didier** :

La Chanson rustique, par Victor Nadal (3 fr. 50).

Chez **H. Didier** :

L'Ancienne France, étude géographique, historique et littéraire sur les anciennes provinces françaises, par Henri Le Brun.

Editions de la Plume :

Le semeur d'idéal, drame en 4 actes, préface de G. Kahn, par Albert Tua (2 fr.).

Noa Noa, par Paul Gangin et Charles Morice.

Editions de la Revue Blanche :

Loges et coulisses, par Jules Huret (3 fr. 50).

Essai de critique sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français, par Théod. Duret (3 fr. 50).

Chez **Fasquelle-Charpentier** :

Le Sang français, nouvelles et récits, par Jules Claretie, de l'Académie française (3 fr. 50).

Vénus, roman contemporain, par Michel Corday (3 fr. 50).

Chez **Firmin Didot et Cie** :

Le Braconnage dans les grandes chasses et dans les autres, ouvrage illustré de 39 gravures, par Henri Bodmin.

Chez **Ern. Flammarion** :

Le Maître du moulin blanc, par Mathilde Alanic (3 fr. 50).

Géographie pittoresque et monumentale de la France, livraisons 99 à 104, par Ch. Brossard (0 fr. 60 la livraison).

Chez **Flammarion, H. Aubertin et G. Rolle**, à Marseille.

Défendons-nous, par Adrien Artaud.

Chez **Hachette et Cie** :

Histoire des Israélites depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours, par Théodore Reinach, 2e édit., revue et corr.

Le mouvement littéraire contemporain, Georges Pellissier (3 fr. 50).

— *L'isthme et le Canal de Suez*. Historique, état actuel, par J. Charles-Roux (2 vol ; nombreuses illustrations). (20 fr.).

Chez **G. Jacques et Cie** :

Dialogues socialistes, par Edouard Berth (3 fr. 50).

Chez **Victor Lecoffre** :

Alfred Nettement, sa vie et ses œuvres, par Edmond Biré. 1 vol. avec portrait (7 fr.).

Chez **Alphonse Lemerre** :

Perversités, par Maxime Formant (3 fr. 50).

Chez **A. Maloine** :

Les Morts mystérieuses de l'Histoire, par le Dr Cabanès (6 fr.).

L'Hygiène du bien portant et l'hygiène du malade, par le Dr A. Lambert (3 francs).

Chez **Nilsson-Per Lamm**:

Le Dernier des Athéniens, roman du temps de Julien l'Apostat, par Victor Reydberg. Traduit du suédois par Mlle Calemard de Genestoux (3 fr. 50).

Les Chevaliers de la Croix, roman historique par Henryk Sienkiewicz (3 fr. 50).

Voir au verso la suite des nouveaux livres déposés à LA REVUE

Au bord du Lit, par René Maizeroy (2 fr. 50). — Collection « La voie merveilleuse ».

Orfa, par Armand Silvestre (2 fr. 50). — Collection « La voie merveilleuse ».

La Petite Dernière, par André Theuriet (3 fr. 50). — Collection « Excelsior ».

La Bague Brisée, par Pierre Guédy (3 fr.). — Collection parisienne.

Encyclopédie amoureuse, 135 illustrations photographiques (3 fr. 50).

Chez **Paul Ollendorff** :

Le Vent dans les moulins, roman, par Camille Lemonnier (3 fr. 50).

Remarques et Pensées, préface de Sully-Prud'homme, par Eugène Marbeau.

Le Joyau de la Mitre (roman), par Maurice des Ombiaux (3 fr. 50).

Chez **Perrin et Cie** :

L'Autre Rive, préface de F. Coppée, par Jean-Pierre le Rohn.

La Société Française du XVIe au XXe siècle, 2e série. XVIIe siècle, par Victor du Bled.

L'équilibre adriatique (L'Italie et la Question d'Orient), par Charles Loiseau.

Chez **Plon-Nourrit et Cie** :

Un diplomate français à la cour de Catherine II, journal intime du Chevalier de Corberon, chargé d'affaires de France en Russie 1775-1780, par L.-H. Lalande, 2 vol.

Le Cilice, par Maurice Paléologue.

La Vie de la mer, par André Petitcolin.

Chez **Schleicher** (Reinwald) :

Le mystère posthume, causeries médicales sur la mort et la survie, par Li Taï, ancien major au Chi-li, 2e édition (4 francs).

L'Allemagne en 1848, par Karl Marx, traduit par Léon Rémy (5 francs).

Editions de Simple Revue.

Les Fleurs du Rêve, par Eugène Campredon (2 fr.).

Société d'éditions littéraires :

La Troublante (sœur Marthe), par Henri de Villeneuve (2 francs).

Société de propagation des Livres d'art :

Le Palais-Royal, d'après des documents inédits 1629-1900, 2 vol. par Victor Champier. G. Ragon-Sandoz (50 francs).

Société française d'imprimerie et de librairies :

Au terme du Chemin. La Traversée, le Chevalier noir, par Henri Reclos.

Horatio Spark, drame d'histoire contemporaine en 5 actes, par Gaston Broche (2 francs).

Chez **Stock** :

Contes Insidieux, par Edouard Leblanc (3 fr. 50).

Le Chaos (un jeune homme dans la société), par Louis Lumet (3 fr. 50).

Divers :

Jephtah victorieux, drame lyrique en 3 actes, par Roger de Gœif, chez Fischbacher.

Antisémitisme et Barbarie, par Carl Vogt, chez Schleicher (Reinwald).

Société astronomique de France, par C. Flammarion.

Carte de la Répartition et de l'emplacement des troupes de l'Armée française pour 1901, chez Le Soudier (1 fr. 50).

Parvenus de l'étranger :

La Chronique de la Conférence de la Haye 1899 accompagnée du texte des conventions, par William T. Stead, avec 86 portraits. La Haye, J. Hoekstra et Cie.

Cudmore's prophecy of the Twentieth Century, by P. Cudmore, esq. 10 cents. New-York.

La moral democratica, de Ubaldo Romero Quirines (una peseta) Guadalagara.

Zeitgenœssische Franzosen. Litteraturgeschichtliche Essays, von Max Nordau. Ernst Hofmann et Cie, Berlin.

ABONNEMENT
à LA REVUE (ancienne Revue des Revues)

	Par an	Par semestre
Paris et la France.	20 fr.	12 fr.
Etranger (Union postale)	24 fr.	15 fr.

Le prix du numéro séparé : en France, 1 fr. ; à l'Étranger, 1 fr. 30

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne le premier de chaque mois

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Chaque commande des gravures nécessitant un tirage spécial, *nous prévenons nos abonnés que l'expédition de cette catégorie de primes demande un délai de 5 à 10 jours.*

NOUVELLES PRIMES A NOS ABONNÉS

CHEFS-D'ŒUVRE
DES GRANDS MAITRES
DU MUSÉE DU LOUVRE

Magnifiques planches gravées au burin
par les MEILLEURS ARTISTES et TIRÉES SUR CHINE

Collection honorée de Souscriptions du **Ministère de l'Instruction Publique** *et de la* **Ville de Paris**

Chaque Planche, format 65 × 48, *ayant coûté de 10 à 15 fr.* **Prix : 2 fr. 50**
(Y compris les frais d'expédition dans des cartonnages spéciaux)

(★) **ÉCOLE FRANÇAISE**

J. Vernet. Vue d'un Port de mer pendant le brouillard. (L)
— Marine vue au soleil couchant. (L)
— Le Naufrage. (L)
— La Tempête. (L)
— Le Coup de tonnerre. (L)
— Le Soleil couchant. (L)
— Le Phare. (L)
— Port de Mer. (L)
— Clair de lune. (L)
— Une Rivière coulant entre deux rochers. (L)
— Le Pont Saint-Ange. (L)
— Le pont Rotto à Rome. (L)
— La Cascade. (L)
Horace Vernet. Bataille de Jemmapes. (L)
— Le Maréchal Moncey à la barrière de Clichy. (L)
Van Loo. Le Mariage de la Vierge. (H)
Vigée-Lebrun. Louise-Elisabeth Vigée-Lebrun. (H)
— La Paix ramène l'abondance. (L)
N. Poussin. L'Assomption de la Vierge. (H)
— L'Arcadie. (L)
— L'Enlèvement des Sabines. (L)
— La Mort de Saphire. (L)
— Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon. (L)
— L'Adoration des Mages. (L)
— La Sainte Famille. (H)
— Bacchanale. (L)
— La Mort d'Adonis. (L)
— Diogène jetant son écuelle. (L)
— Le Déluge. (L)
— Orphée. (L)
Claude Lorrain. Marine. (H)
— Le Campo Vaccino. (L)
— La Fête villageoise. (L)
— Des bestiaux passant une rivière. (L)
— Paysage. (L)
— Une Danse au soleil couchant. (L)
— Une Marine. (L)
— Paysage traversé par une rivière. (L)
Ch. Le Brun. Le Silence. (L)
— Le Benedicite. (H)
Xavier le Prince. Guinguette. (L)
L. de la Hire. Saint François d'Assise. (H)
— Laban cherchant ses idoles. (L)
— Un Paysage au soleil couchant. (L)
— Les Baigneuses. (L)
Lenain. Le Maréchal-ferrant. (H)
Baron F. Gérard. L'Entrée de Henri IV à Paris. (L)
— Bataille d'Austerlitz. (L)
— Canova. (H)
A. de Lorme. Un Intérieur d'église. (H)
Guerin. Didon. (L)
Baron Gros. Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa. (L)
— Le Champ de bataille d'Eylau. (L)
David. Le Couronnement. (L)
Patel (le père). Tobie enterrant un Israëlite. (H)
— Moïse exposé sur le Nil. (H)
Séb. Bourdon. Auguste visitant le tombeau d'Alexandre. (L)
— Halte de Bohémiens. (L)
— Sainte famille. (H)
Simon Vouet. Sainte Famille. (H)
Michalon. Vue de Frascati. (L)
Le Sueur. Saint Paul prêchant à Ephèse. (H)
— Vision de saint Benoist. (H)
— Muses. Calliope. (H)
— — Uranie. (H)
— — Terpsichore. (H)
— — Melpomène, Erato et Polymnie. (H)
— — Clio, Euterpe et Thalie. (H)
— La Messe de Saint-Martin. (H)
— Le Christ à la colonne. (H)
— Saint Paul guérissant les malades. (H)
Jacques Stella. Clélie et ses compagnes. (H)
Valentin. Le Jugement de Salomon. (L)
— Le Concert. (L)
— La chaste Suzanne. (L)
— Le Denier de César. (L)
Mignard, Sainte Cécile. (H)
Jean Jouvenet. L'Extrême-Onction. (H)
— Le Chœur de Notre-Dame. (H)
Drouais. La Chananéenne. (L)

(★) La lettre (H) veut dire planche en hauteur et la lettre (L) planche en largeur.

ÉCOLE ITALIENNE

Raphaël. Raphaël et son Maître d'armes. (H)
— La Transfiguration. (H)
— La Sainte Famille. (H)
— La Vierge au Donataire. (H)
— Saint Michel terrassant Satan. (H)
— L'enfant Jésus caressant Saint-Jean. (H)
— La Belle Jardinière. (H)
— Sainte Cécile. (H)
— Le Silence de la Sainte-Vierge. (H)
— La Vision d'Ezéchiel. (H)
— La Vierge à la Chaise. (H)
— Les Cinq Saints. (H)
— Saint Georges, vainqueur du Dragon. (H)
— Portrait de Léon X. (H)
— Portrait de Jeanne d'Aragon. (H)
— Portrait. (H)
— La Fornarina. (H)
— Portrait de Raphaël. (H)
— La Vierge de la maison d'Orléans. (H)
— Uranie. (H)
— Frédéric, duc d'Urbain. (H)
— Thalie. (H)
— Marc-Antoine Raimondi. (H)
Gasparo Poussin. Paysage. (L)
— Des Bergers dans une vallée. (L)
Léonard de Vinci. Portrait de Léonard de Vinci. (H)
— La Joconde. (H)
— Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus. (H)
— La Belle Ferronnière. (H)
Salvator Rosa. La Pythonisse d'Endor. (H)
— Tobie et Azarias. (H)
— Paysage. (H)
Jules Romain. Une Sainte Famille. (H)
— Vénus et Vulcain. (H)
— Le Triomphe de Vespasien et de Titus. (L)
— La Danse des Muses. (L)
Le Bolognèse. Retour d'une Promenade sur l'eau. (L)
— Des Femmes sortant du bain. (L)
Le Pesarose. Le Repos de la Sainte Famille. (L)
Jean de Saint-Jean. Les quatre Chasseurs chez le curé Ariotto. (L)
J.-M. Crespi. La Maîtresse d'école. (L)
Le Corrège. Saint-Gérôme. (H)
— Jupiter et Antiope. (H)
— Le Mariage de Sainte Catherine. (H)
Créty. Un enfant endormi. (L)
Lanfranc. Mars et Vénus. (L)
Palma Jacopi (jeune). Vénus jouant avec l'Amour. (H)
Procaccini. La Sainte Famille. (H)
Leonello Spada. L'enfant prodigue, (H)
Giuseppe César. Adam et Eve chassés du Paradis. (H)
Pietre E. Sacchi. Saint Romuald. (H)
Allori. Judith emportant la tête d'Holopherne. (H)
Fra Bartolommeo. Sauveur du Monde (H)
Le Titien. Portrait de François Ier. (H)
— Le Couronnement d'épines. (H)
— Le Martyre de Saint Pierre le Dominicain. (H)
— Portrait d'Hippolyte d'Este. (H)
Le Caravage. Le Christ porté au tombeau. (H)
— La Mort de la Vierge. (H)
Le Guide Le Massacre des Innocents. (H)
— La Fortune. (H)
— David tenant la tête de Goliath (H)
— Le Repos en Egypte (L)
— La Magdeleine. (H)
— La Magdeleine n° 2. (H)
— Saint-Jean-Baptiste et Jésus. (H)
— Jésus et la Samaritaine. (L)
— Le Dessin et la Couleur. (H)
A. Squazella. Jésus déposé de la croix. (L)
Le Dominiquin. Communion de Saint Jérôme. (H)
— Le Concert. (L)
— Enée sauvant Anchise. (H)
— Sainte Cecile. (H)
— Sainte Cécile. ( )
— Timoclée devant Alexandre. (L)
— Le Ravissement de Saint Paul. (H)
— La Vierge à la coquille. (L)
— Renaud et Armide. (L)
— Le Triomphe de l'Amour. (H)
Le Dominiquin. Hercule et Achelous. (L)
Hercule et Cacus. (L)
Le Giorgione. La leçon de chant. (L)
— Un concert. (L)
Andrea del Sarto. Portrait d'Andréa del Sarto. (H)
— La Charité. (H)
Paul Véronèse. Sainte Famille. (H)
— Portrait de Femme. (H)
Alex. Veronese. Le Déluge. (L)
Le Parmesan. Sainte Marguerite et la Vierge. (H)
Le Bassano. Le Christ déposé de la Croix. (L)
Gentileschi. L'Annonciation. (H)
Schiavone. Le Christ au tombeau. (H)
A. Carrache. La Nativité. (H)
— Le Christ mort sur les genoux de la Vierge. (H)
— Le Sommeil de l'Enfant Jésus. (L)
— Concert sur l'eau. (L)
— Un Ermite en méditation. (L)
Manfredi. Assemblée de Buveurs. (L)
A. Carrache. Hercule enfant. (H)
L. Carrache. La Vierge et l'Enfant Jésus. (H)
Francesco Albani. La Naissance de la Vierge. (H)
— L'Air. (H)
— La Terre. (H)
— L'Eau. (H)
— Le Feu. (H)
Carlo Maratti. Mariage de sainte Catherine. (H)
Philippe Laure. L'Extase de Saint François. (H)
Le Guerchin. Le Rêve de Saint-Jérôme. (L)
— La Magicienne Circé. (H)
Louis Lana. La Mort de Clorinde. (L)
Romanelli. Vénus et Adonis. (L)
P. Mola. Agar dans le Désert. (L)
— Tancrède blessé. (L)
— Herminie sous l'habit de Bergère. (L)
Gennari. La Magdeleine au désert. (H)
Domenico Feli. La Vie champêtre. (H)
André Solaris. La Vierge et l'Enfant Jésus. (H)
Pierre de Cortone. La Réconciliation de Jacob et de Laban. (H)
— Faustulus apportant Rémus et Romulus. (L)

— Sainte Martine. (H)
Luca Giordano. Mars et Vénus. (H)
Giovanni Panini. Le Panthéon de Rome. (L)
— Le Temple de Vesta et l'Arc de Jauns. (L)

F. Soliména. L'Annonciation de la Vierge. (L)
Carlo Dolci. Le Sommeil du petit Saint-Jean. (L)
Ch. Gignani. Adam et Ève. (H)
Lucatelli. Paysage. (L)

ÉCOLE HOLLANDAISE

Metzu. Un militaire faisant servir des rafraichissements à une jeune femme. (H)
— La Musicienne hollandaise. (H)
— La Marchande de volailles. (H)
— Une Femme accordant une guitare. (H)
— La Femme charitable. (H)
— Un Chasseur. (H)
— Une Cuisinière. (H)
— Une Femme tenant un pot de bière et un verre. (H)
Terburg. Un Militaire offrant de l'or à une jeune femme. (H)
— La leçon de musique. (H)
— Un Officier assis près d'une jeune femme. (H)
— Une jeune femme étudiant sur la mandoline. (H)
Gérard Dow. La Femme hydropique. (H)
— La Famille de Gérard Dow. (H)
— L'Arracheur de dents. (H)
— Une jeune femme à sa fenêtre. (H)
— Une femme accrochant une volaille. (H)
— La Cuisinière hollandaise. (H)
Ludolf Backhuysen. Le Yacht hollandais. (L)
— Le Coup de vent. (L)
Ph. Van Dyck. Judith. (L)
Fred. Moucheron. Une Belle soirée. (L)
Isaac Moucheron. Le Matin. (L)
Adrien de Vos. Un Négociant dans son cabinet. (H)
Th. Michau. L'Hiver. (L)
Bamboche. Le Loisir du pâtre (L)
— Le Départ de l'hôtellerie. (L)
J. Asselyn. Vue du Tibre. (L)
J. Van Craesbeeke. L'Atelier de Craesbeeke
J. Van der Heyden. Vue d'une petite Ville de Hollande. (L)
— Village sur le bord d'un canal.
Jan Steen. Les Plaisirs de famille. (L)
— Une jeune femme malade. (H)
Jean Van Hagen. Paysage. (L)
Karel du Jardin. Karel du Jardin. (H)
— Les Charlatans. (L)
— Charlatans et Animaux savants. (H)
— Le Bocage. (H)
— Le Pâturage. (H)
— Le Voyageur charitable. (H)
— Le Gué. (L)
— La Fileuse. (L)
— Un Gué (L)
Govaert Flinck. L'Annonce aux Bergers. (L)
David de Coninck. La Bénédiction de Jacob. (L)
B. Douven. La Vierge aux Cerises. (L)
A. Van Ostade. Le Maître d'école. (L)
— Le Chansonnier. (H)
— Un Fumeur. (H)
— Le Marché aux Poissons. (H)
— Les Inconvénients du jeu. (L)
— Les Patineurs. (L)
Zustris. Vénus et l'Amour. (L)
Wynants. Départ pour la Chasse au vol. (H)
— Vue d'un Chemin qui sépare un bois de la rivière. (L)
— Vue d'une ferme dans une vaste campagne. (L)
— Paysage. (L)
Rembrandt. Portrait de Rembrandt de trois quarts, à droite. (H)
— Portrait : les cheveux tombant sur les épaules ; la figure de trois quarts, à droite. (H)
— — âgé ; dans ses mains sa palette et un appui-mains. (H)
— — de trois quarts, à droite ; chevelure ébouriffée, moustaches relevées. (H)
— — d'un jeune homme. (H)
— — d'un vieillard. (H)
— — d'homme. (H)
— L'Ange Raphaël quittant Tobie et sa famille. (H)
— Jacob bénissant les Enfants de Joseph. (L)
— Le Ménage du Menuisier. (H)
— Le Bon Samaritain. (L)
— Les Disciples d'Emmaüs. (H)
— Le Philosophe en contemplation. (L)
— id. en méditation. (L)
— Saint Mathieu. (H)
— Portrait de femme. (H)
— Un vieillard méditant. (H)
— Paysage. (L)
Van der Helst. Les Bourgmestres distribuant le prix du jeu de l'Arc. (L)
Albert Cuyp. Un Cavalier partant pour la promenade. (H)
— Un Cavalier revenant de la promenade. (L)
Van Steinwick. Jésus chez Marthe et Marie. (L)
Wouvermans. Le Manège. (H)
— Choc de Cavalerie. (L)
— Une Halte de Cavaliers. (L)
— Un Manège. (L)
— Les Foins. (L)
— La Chasse aux Cerfs. (L)
— Une Halte de Chasseurs. (L)
Adam Pynacker. Marine. (L)
Jan Van Goyen. Vue de Flandre. (L)
Bart. Breemberg. Ruines du Campo Vaccino à Rome. (L)
— Ruines du Campo Vaccino à Rome. *Deuxième Vue.* (L)
Gaspard de Witte. Le Chevet de l'Eglise de Deft. (H)
Kornélis Béga. Le Bon Ménage. (H)
G. Netscher père. L'accompagnement de de Luth. (H)
— La Leçon de Musique vocale. (H)
— La Leçon de Basse de viole. (H)
— La Mauvaise nouvelle. (H)
— Portrait de deux Jeunes gens. (H)
— Vénus pleurant Adonis. (H)
Frans Van Miéris. Portrait de Miéris et sa femme. (H)
— Le Petit faiseur de bulles de savon. (H)

Jean Both. Paysage. (H)
— Ville d'Italie au soleil couchant. (L)
— Portrait d'un Géomètre. (H)
Jacob van der Werf. Vue de Tivoli. (L)
— Sainte Magdeleine dans le Désert.
— La Fuite en Egypte.
— Deux Nymphes dansant.
— Paris et Œnone.
Th. With. L'Alchimiste en méditation. (H)
J. le Duc. Corps de garde hollandais. (L)
Lingelbach. Une Halte de voyageurs. (H)
Ruisdael. Rochers couverts d'arbres. (H)
— Une Forêt. (L)
— Les Environs d'un village. (L)
— Le Coup de Soleil. (E)
Ger. de Lairesse. La maladie d'Antiochus. (L)
— Hercule entre le vice et la vertu. (L)
Jan van Huysum. Une rivière et des ruines. (L)
— Des Femmes au bain. (L)
A van den Velde. Le Soleil levant. (L)
— La Plage de Schevelingen. (L)
— Pêcheurs et leurs familles. (L)
Heem. Paysage. (L)

ÉCOLE FLAMANDE

Teniers. Le Reniement de Saint Pierre. (L)
— Des Joueurs de cartes. (L)
— Deux Fumeurs. (L)
— L'Alchimiste. (L)
— Le Joueur de cornemuse. (H)
— Un Fumeur. (H)
— Un Rémouleur. (H)
— Un cabaret auprès d'une rivière. (L)
— Chasse du Héron. (L)
— Portrait. (H)
J. Jordaens. Le Roi boit. (L)
— Les quatre Evangélistes. (H.)
Rubens. La Descente de Croix. (H)
— La Kermesse flamande. (L)
— L'Arc-en-Ciel. (L)
— La Famille de Rubens. (H)
— L'Incrédulité de Saint Thomas. (H)
— Le Christ au Sépulcre. (H.
— Effet de Soleil. (L)
A. Van Dyck. Le Corps de Jésus mort repose sur les genoux de sa mère. (y)
— Une Dame et sa Fille. (H)
— Le Président Richardot. (H)
— Portrait de François de Moncade. (H)
— Portrait d'homme. (H)
— Sainte Vierge. (H)
G. de Heusch. Paysage. (L)
Franz Pourbus. Portrait de Henri IV (H)
Peter Neefs. Vue intérieure d'une Eglise (H)
Paul Bril. Paysage. (L)
— Un Paysage et des Pêcheurs. (L)
— Chasse aux Canards. (L)
— Pan et Syrinx. (H)
Crayer. Hercule entre la volupté et la vertu. (H)
Gonzalez Coques. Un Intérieur hollandais. (L)
Ph. de Champagne. La Cène. (L)
— Portrait de Philippe de Champagne. (H)
— Les Religieuses. (L)
— Sainte Marie pénitente. (L)
Van der Meulen. Vue de Dinant. (L)
— Convoi militaire. (L)
— Halte de Cavaliers. (L)
— Le Passage du Rhin. (L)
Jean Miel. La Dinée des Voyageurs. (L)
Orizonte. Paysage. (L)

ÉCOLE ESPAGNOLE

Murillo. La Vierge et l'Enfant Jésus. (H)
— Un Jeune Mendiant. (H)
Ribéra. L'Adoration des Bergers. (H)

ÉCOLE ALLEMANDE

A. Elzheimer. La Rencontre des Prophètes Elie et Abdias. (L)
— La Fuite en Égypte. (L)
Holbein. Portrait d'Erasme. (H)
— Portrait de Nicolas Kratzer. (H)

SCULPTURE

— Le Laocoon.
— Centaure.
— Vénus de Milo.
— Euterpe, drapée, la main gauche tenant une flûte.
— Euterpe, appuyée sur un pilastre, la main gauche tenant une flûte.
— Euterpe, assise.
— Vénus accroupie, du Vatican.
— Le Tibre.
— L'Espérance.
— Minerve, la pique à la main droite, le bouclier de la main gauche.
— Minerve, la déesse chaussée et casquée, s'appuie sur le pied droit ; le bras gauche abaissé tient un bouclier.
— Minerve, coiffée d'un casque et revêtue d'une double chlamyde.
— Minerve, le corps couvert d'un péplum.
— Némésis.
— Jeune faune avec une flûte.
— Muse restaurée en fille de Lacomède.
— Apollon Sauroctone.
— Vénus d'Alexandria Troas.
— Polymnie, debout, drapée et chaussée.
— Polymnie, accoudée, drapée, les pieds nus.
— Livie en Cérès.
— Sabine.
— Minerve armée de l'égide.
— Vénus au Bain.
— Sextus Pompée.
— Adoranti.
— Antinoüs, en Hercule.
— Silène avec Bacchus.
— La Providence.
— Livie en Muse.
— Femme portant l'Eau sacrée.
— Antinoüs en Bon Génie.
— Domitia en Hygiée.
— Messaline avec Britannicus, enfant.
— Psyché.
— Héros combattant.
— Amazone blessée.
— Adorante.
— Faune dansant.
— Vénus pudique.
— César Auguste.

COMPAGNIE HOLLANDO-AMÉRICAINE

PARIS-NEW-YORK

Par Boulogne-sur-Mer

SERVICES HEBDOMADAIRES

3 heures 1/2 en chemin de fer de Paris (Gare du Nord)

PAQUEBOTS-POSTE A DOUBLE HELICE

« *Statèndam* » 10,500 tonneaux — « *Rotterdam* » 8,300 tonneaux

« *Potsdam* » 12,500 tonneaux

PRIX DE PASSAGE DE :

PARIS A NEW-YORK

Première classe : . . . . . Frs. **300**

Deuxième classe : . . . . . Frs. **237 50**

BUREAU DE PARIS : 1, rue Auber (près du Grand-Opéra)

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **NASM**

BUREAU DE BOULOGNE-sur-MER : 36, rue des Ecoles

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **NASM**

Deux nouveaux steamers à double hélice, de 12.600 tonneaux, se trouvent main tenant en construction aux chantiers de MM. HARLAND et WOLFF, à Belfast.

Tous les Bateaux de la Compagnie ont dans leurs Salons

La Revue (ANCIENNE REVUE DES REVUES)

CONCOURS

KODAK

POUR LA FRANCE, LA SUISSE, L'ESPAGNE, LA BELGIQUE & LA HOLLANDE

CONCOURS DU BROWNIE CLUB

CONCOURS DES AMATEURS DE KODAKS

CONCOURS DES PHOTOGRAPHES PROFESSIONNELS

60 PRIX	POUR LES JEUNES GENS AU-DESSOUS DE SEIZE ANS POUR ÉPREUVES OBTENUES AVEC LE " BROWNIE "	2551 FRS.
80 PRIX	POUR LES AMATEURS DE TOUS KODAKS, AUX PRIX DE 27 A 185 FRANCS	5035 FRS.
40 PRIX	POUR LES PHOTOGRAPHES PROFESSIONNELS, POUR ÉPREUVES SUR PAPIERS EASTMAN KODAK	4000 FRS.
180 PRIX	D'UNE VALEUR TOTALE DE	11586 FRS.

DEMANDEZ LES PROSPECTUS GRATUITS.
CATALOGUE ILLUSTRÉ DES
APPAREILS KODAK
ENVOYÉ FRANCO.

AUCUN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE N'EST UN KODAK S'IL N'EST FABRIQUÉ PAR LA Cie EASTMAN ET NE PORTE SA MARQUE

EASTMAN KODAK SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE AU CAPITAL DE 1.000.000 DE FRANCS. PARIS 5, Avenue de l'Opéra. 4, Place Vendôme. 6, Rue d'Argenteuil.

et KODAK LTD 36, Rue du Fossé-aux-Loups — BRUXELLES

ıcienne *Revue des Revues*)
éra — PARIS

Pour paraître le 25 juin 1901 :

LES PROLÉTAIRES INTELLECTUELS EN FRANCE

PAR

Henry Bérenger, P. Gabillard, Marius & Ary Leblond
Pierre Marcel, Paul Pottier

SUIVI DES LETTRES DE MM. LES MINISTRES, DÉPUTÉS, SÉNATEURS

Pierre Baudin, L. Bourgeois, E. Drumont, Delpech, Gayraud, E. Fournière, R. Poincaré, Ribot, etc., etc.

1 vol. in-18 de 400 pages. — Prix..... **3 fr. 50**

Etude des plus saisissantes et des mieux documentées sur les divers prolétaires : avocats, fonctionnaires, étudiants, artistes, médecins, instituteurs, prêtres, officiers, parlementaires, etc. — Ce premier ouvrage, consacré à l'analyse du mal le plus grave dont souffre la France, est appelé à un grand retentissement.

Dernières Editions de *LA REVUE*

(*ancienne REVUE DES REVUES*)

A 60 Centimes

Mariage et Divorce
Par Paul et Victor Margueritte

La Vérité sur la Vie et la Mort du prince Rodolphe de Habsbourg
Par la princesse Odescalchi
née comtesse Zichy.

Recherches sur la Guérison de la Tuberculose
La Découverte des Dr Héricourt et Richet
Par le Dr L. Caze

Les périls de l'heure presente
Par Anatole Leroy-Beaulieu

Le Génie de la France
Par Henry Bérenger

La France devant la guerre des langues
Par Jean Finot

Le Domaine Forestier Colonial de la France. Sa décadence
Par Lucien Girod-Genet,
Inspecteur des eaux et forêts

HOTELS RECOMMANDES A PARIS

Elysée Palace Hôtel 108, av. Champs-Élysées	**Gd Htel de l'Athénée** 15, Rue Scribe	**Hôtel Mirabeau** 8, rue de la Paix	**Restaurant Ritz** 15, Place Vendôme
Hôtel Regina 2, Place de Rivoli	**Adelphi Hôtel** 4 et 6, Rue Taitbout	**Hôtel Richmond** 11, Rue du Helder	**Gd Hôtel de Bade** 30 et 32, Bd. des Italiens
Langham Hôtel R. Boccador (Av. Alma)	**Htel St-Pétersbourg** 33, Rue Caumartin	**Hôtel International** 60, Avenue d'Iéna	**Hôtel Chatham** Rue de la Paix (Boulevard des Capucines)

Hôtel Campbell 45-47, Aven. Friedland	**Hôtel Beau Site** 4, R. Presbourg (Etoile)	**Hôtel Columbia** 16, Avenue Kléber	**Hôtel du Palais** 28, Cours-la-Reine
Hôtel Malesherbes 26, Bd Malesherbes	**Hôtel Lord Byron** 16, Rue Lord Byron	**Hôtel d'Autriche** 37, [illegible] d'Hauteville	**Htel des Roches-Noires** A Trouville

ARTHUR GEISSLER, [illegible]riétaire

Hôtel Windsor 226, rue de Rivoli	**Hôtel Bedford** 17, rue de l'Arcade	**Htel Clément Marot** 7, rue Clément Marot

A BRUXELLES { **Grand Hôtel** Boulevard Anspach | **Hôtel de l'Europe** Place Royale

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
PAR LE
Sirop Henry Mure
Succès assuré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.
POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE	VERTIGES
HYSTÉRO-ÉPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABÈTE SUCRÉ	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU	ÉBLOUISSEMENTS
et de la Moëlle Épinière	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRHÉE

Notice très importante envoyée gratis sur demande.
HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

LEVURINE
ENSEMBLE des PRINCIPES ACTIFS DE LA
LEVURE DE BIÈRE
pour le TRAITEMENT de la
FURONCULOSE, de l'**ANTHRAX**
des **SUPPURATIONS**, etc.
FLACONS : 3 FR. et 5 FR. ; CACHETS : 4 FR.
(1 à 3 cuillerées à café par jour).
CH. COUTURIEUX, Phcn, 3, Rue Washington, PARIS
Echantillon franco contre 1f50.

VIOLETTE IDÉALE PARFUM NATUREL HOUBIGANT, 19, faub. Saint-Honoré.

L'Urbaine
Cie d'Assurances sur la vie, 8, Rue Le Peletier, Paris

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 109563517